By 54M

GUSTAVE SCHLUMBERGER
MEMBRE DE L'INSTITUT

UN
EMPEREUR BYZANTIN
AU DIXIÈME SIÈCLE
NICÉPHORE PHOCAS

OUVRAGE ILLUSTRÉ

DE 4 CHROMOLITHOGRAPHIES, 3 CARTES ET 240 GRAVURES

D'APRÈS LES ORIGINAUX

OU D'APRÈS LES DOCUMENTS LES PLUS AUTHENTIQUES

FACULTÉ DES LETTRES DE LYON
BIBLIOTHÈQUE SALOMON REINACH

PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56
1890

Reproduction et traduction réservées

Bibliothèque Maison de l'Orient
148400

A MONSIEUR CHARLES SCHEFER

MEMBRE DE L'INSTITUT

ADMINISTRATEUR DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

TÉMOIGNAGE DE PROFONDE AFFECTION

INTRODUCTION

L'histoire de l'empire byzantin est encore tout entière à faire. Personne en France ne la connaît, à une exception près, toutefois, sur laquelle je reviendrai plus loin. Et cependant il n'en est pas de plus curieuse, de plus passionnément attachante. Rien n'est plus captivant que d'étudier l'existence de cette prodigieuse monarchie, formée d'éléments si étrangement divers, héritière du vieil empire romain, à cheval sur les limites de l'Occident et de l'Orient, se défendant durant mille ans et plus avec une énergie sans pareille, toujours renaissante, contre l'effort infatigable des nations barbares coalisées.

J'ai été tenté de faire connaître de plus près au public épris des études historiques un chapitre de ces émouvantes annales. J'ai choisi la seconde moitié du dixième siècle, la plus grande époque de l'empire byzantin au double point de vue de la puissance militaire et du plus parfait développement de la civilisation et de l'art grecs au moyen âge. Et dans cette période j'ai pris pour sujet de mon étude la vie de l'empereur Nicéphore Phocas, un des plus illustres princes guerriers de Constantinople, un de ceux qui ont le plus contribué à maintenir glorieusement l'existence de l'empire, contre ses voisins du Levant comme du Nord et du Couchant, constamment acharnés à le détruire. Dans son court règne de quelques années, comme sous celui bien plus court encore de son prédécesseur Romain II, cet admirable homme de guerre a successivement et presque incessamment lutté contre les

Sarrasins de Crète, d'Asie, d'Afrique et de Sicile, contre les Russes et les Bulgares, contre les Allemands en Italie. Nicéphore fut en outre un grand et intelligent administrateur, un réformateur bien en avance sur son siècle. Sa personnalité est bizarre. A demi soldat audacieux, d'une énergie extraordinaire, à demi dévot rigide et mystique, il résume mieux peut-être que tout autre le type de ces étranges Basileis d'Orient, moitié rois, moitié papes.

J'ai donc choisi Nicéphore Phocas pour sujet de mon livre. J'ai fait précéder l'histoire de son règne de celle de son prédécesseur Romain II, sous le gouvernement duquel il a joué le premier rôle militaire, et, dans deux expéditions célèbres, arraché la Crète aux Sarrasins, et emporté d'assaut la grande cité arabe d'Alep. Dès que j'ai abordé l'étude de la vie de ce prince belliqueux entre tous, je me suis trouvé en présence d'une difficulté capitale : la rareté des documents, leur absence presque complète pour certaines périodes. Malgré que d'assez nombreux chroniqueurs grecs et arabes de cette époque soient parvenus jusqu'à nous, l'histoire du dixième siècle byzantin, comme du reste celle du dixième siècle occidental, est encore enveloppée d'épais brouillards qui ne se dissiperont jamais complètement. Ne voulant avancer que des faits dont je pouvais donner la preuve, j'ai dû, très à contre-cœur, laisser dans l'ombre un grand nombre de points que je n'ai pu suffisament élucider. En outre, par suite même de l'inégale distribution des documents suivant les époques, il m'a fallu subir l'ennui de donner souvent pour suite à un chapitre assez nourri un autre presque vide.

J'ai mis à contribution tous les documents dont j'ai pu prendre connaissance : chroniques byzantines, arabes, arméniennes, chroniques russes, chroniques occidentales, etc., ainsi que de très rares travaux modernes qui se trouvent pour la plupart cités dans la *Bibliographie* à la fin du volume. Rien, je le répète, n'avait été fait jusqu'ici, et j'ai dû m'en tenir presque exclusivement aux sources mêmes, en trop petit nombre, hélas. Les courts chapitres consacrés à ces dix années si brillantes de l'histoire de Byzance par Lebeau et Gibbon ne peuvent plus compter aujourd'hui. Je fais toutefois une exception unique : M. Ram-

baud a écrit sur le dixième siècle byzantin à l'époque de Constantin Porphyrogénète une thèse qui, à bien des égards, est un véritable chef-d'œuvre, et dans laquelle j'ai puisé des renseignements très nombreux. Cet historien me paraît être le seul qui ait compris ce qu'a été Byzance : quelque chose de tout à fait personnel, nullement la suite de la Rome antique. Son beau travail fait regretter qu'il ait abandonné ce champ d'études, où il eût certainement rendu encore de signalés services.

J'espère que mon œuvre bien imparfaite intéressera quelques-uns. Je me suis attaché à grouper autour de l'histoire de mon héros les renseignements de tous ordres sur la vie byzantine au dixième siècle, que j'ai recueillis dans une lecture attentive des documents contemporains. J'ai voulu faire de ce livre comme un résumé de l'existence militaire, sociale et politique à Constantinople vers l'an 960. Je serais récompensé de ma peine si la lecture de ces pages, qui m'ont coûté plusieurs années de labeur, pouvait inspirer à quelques esprits sérieux l'amour des choses de Byzance. J'ai retiré de mon travail le goût le plus vif pour l'histoire de cet empire extraordinaire.

Je dois témoigner particulièrement ma reconnaissance à plusieurs personnes qui ont de diverses manières contribué à faciliter ma tâche. M. H. Sauvaire, l'éminent orientaliste, a bien voulu traduire et annoter à mon intention bien des pages de ces chroniqueurs arabes qu'il lit si couramment. M. Houdas, de l'École des langues orientales vivantes, m'a rendu le même service pour la lettre de Nicéphore au Khalife et la réponse de celui-ci. M. Th. Wolkov a traduit pour moi de nombreux travaux russes. Le révérend Père Martinov et M. Léger, professeur au Collège de France, m'ont signalé d'importants documents russes et slaves. M. Müntz, avec son obligeance accoutumée, a mis à ma disposition les trésors de la riche bibliothèque de l'École des Beaux-arts. M. Omont, de la Bibliothèque nationale, a bien voulu surveiller l'exécution des dessins que j'ai fait exécuter au département des manuscrits. Mon savant et aimable confrère, M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, n'a pas craint de prendre sur son temps déjà si occupé pour rechercher à mon intention de précieux manuscrits

de la bibliothèque du Vatican et en faire reproduire les plus curieuses miniatures. Mon bien cher maître et confrère, M. Ch. Schefer, auquel ce livre est dédié, m'a permis de faire figurer dans mon travail plusieurs miniatures d'un merveilleux manuscrit arabe, joyau de son incomparable bibliothèque. M. le professeur G. Mancini, bibliothécaire à Cortone, a, non sans peine, obtenu de faire photographier pour moi le reliquaire d'ivoire conservé dans une église de cette ville, et qui porte le nom même de Nicéphore Phocas. MM. le comte Ch. Lanskoronsky de Vienne, B. de Mandrot et Rey de Paris, le commandant Marmier de Versailles, m'ont communiqué avec une extrême obligeance des photographies inédites, rapportées de leurs explorations en Cilicie et en Syrie. M. A. Sorlin-Dorigny a bien voulu, sur ma prière, faire exécuter de nombreuses vues à Constantinople et m'a communiqué bien des renseignements inédits. J'adresse encore mes remercîments à S. E. Artin Pacha, et à M. Antoine Psychari de Constantinople, pour l'aide amicale qu'ils m'ont donnée de diverses manières.

Je désire exprimer d'une manière toute particulière mes remercîments les plus vifs à MM. Firmin-Didot et C^ie^, pour le concours si parfaitement libéral qu'ils n'ont cessé de me témoigner durant tout le cours de l'exécution de cet ouvrage.

GUSTAVE SCHLUMBERGER.

Paris, janvier 1890.

UN

EMPEREUR BYZANTIN

AU DIXIÈME SIÈCLE

(NICÉPHORE PHOCAS)

CHAPITRE PREMIER

Dernière maladie du Basileus Constantin VII Porphyrogénète. — Sa mort survenue le 9 novembre 959. — Coup d'œil sur son règne. — Avènement de Romain II. — Éducation de ce prince. — Son caractère. — Sa femme la Basilissa Théophano. — Funérailles solennelles du Basileus défunt aux Saints-Apôtres. — Les tombeaux des empereurs d'Orient. — Le patriarche Polyeucte. — Débuts du règne de Romain II. — Changements parmi les hauts fonctionnaires du Palais. — L'eunuque Joseph Bringas gouverne au nom du Basileus. — Faveur de l'indigne Jean Chœrina. — Influence toute-puissante de Théophano. — Elle fait chasser du Palais et reléguer dans des monastères les princesses ses belles-sœurs. — Mort de l'impératrice mère Hélène. — Le nouveau Basileus fait part de son avènement aux souverains et princes alliés ou vassaux.

Ce fut vers l'an 960 que le nom de Nicéphore Phocas, depuis longtemps populaire à Byzance et dans les armées impériales, devint soudain célèbre dans le monde oriental tout entier. Le faible Lothaire, fils de Louis d'Outre-mer, régnait alors sur les Francs; Jean XII, fils du patrice Albéric, petit-fils de Marosie, était pape à Rome; Othon I^er^, le Grand, roi de Germanie, allait se faire sacrer par lui empereur et enlever définitivement à Bérenger II la couronne d'Italie; l'Abbasside Mothi était l'ombre d'un khalife à Bagdad et le sultan bouiide, le chiite Mouizz Eddaulèh, était son maire du palais; il y avait deux autres khalifes, dont l'un, Fatimite, à Kairouan, et l'autre à Cordoue, le grand Abdérame III, qui allait mourir après un demi-siècle de

règne; les puissants Hamdanides étaient princes à Alep et à Mossoul; les Ikhchidites régnaient encore à Fostat d'Égypte, qu'allait bientôt remplacer le Kaire sous la domination des Fatimites africains; la czarine Olga, qui venait de se convertir au christianisme, de son rustique palais de Kiev, gouvernait les Russes ou Rousiens durant la minorité de son fils Sviatoslav; Pierre était roi des Bulgares; Pierre Candiano était vingt-quatrième duc de Venise.

Dans les premiers jours du mois de novembre 959, le Basileus [1] d'Orient Constantin, septième empereur de ce nom, désigné d'ordinaire dans l'histoire sous le nom du Porphyrogénète, ce souverain pacifique et lettré dont les écrits indigestes et les compilations confuses nous ont appris à peu près tout ce que nous savons sur l'administration, la cour et la politique byzantines au dixième siècle, avait rendu son âme à Dieu au Grand Palais de Constantinople, après avoir passé presque toute sa vie sur le trône. Se sentant près de sa fin, tourmenté par une fièvre incessante, il s'était dès le mois de septembre en vain baigné dans les sources chaudes de Brousse de Bithynie, station thermale fort à la mode, « où jadis Hercule avait lavé le cadavre du bel Hylas; » en vain il avait rendu visite aux anachorètes du mont Olympe les plus en renom pour leur piété, se faisant porter dans sa litière dorée de couvent en couvent, de cellule en cellule, tout le long des rampes de la sainte montagne, priant, méditant, chantant avec les moines, se soumettant à leurs durs exercices [2]. Tout avait été inutile. Il fallut se résigner à quitter l'empire et la vie. Vers la fin d'octobre, la cour retourna en hâte dans la Ville reine. L'agonie impériale commença sur le dromon ou galère souveraine qui ramenait le moribond d'une rive à l'autre de la mer de Marmara. On dut le transporter en grande hâte du port du Boucoléon au Palais à travers les allées dallées et sinueuses des grands jardins. Il se remit quelque peu, puis de nouveau retomba et expira enfin, le 9 novembre, dans les bras de l'impératrice Hélène et de ses

1. On désignait presque constamment à Byzance l'empereur sous le nom de Basileus, l'impératrice sous celui de Basilissa.

2. Ce dernier voyage de Bithynie avait encore, paraît-il, un autre but. L'empereur désirait conférer en secret avec l'ambitieux évêque Théodore de Cyzique de la déposition du patriarche Polyeucte, dont la rude franchise l'avait fort irrité.

eunuques favoris, le patriarche moine Polyeucte l'assistant de ses exhortations pieuses. Les symptômes de cette maladie suprême furent tels que la plupart des chroniqueurs contemporains ont formellement accusé son fils Romain et surtout sa bru Théophano de n'y avoir point été étrangers.

Constantin était né en septembre 905. A sa mort, il était donc âgé de cinquante-quatre ans et deux mois. Toute sa vie il s'était montré prince médiocre, comme il avait été médiocre écrivain. Sa triste enfance s'était écoulée dans les complots du Palais et dans les régences orageuses. Plus tard il avait été, vingt-quatre années durant, relégué au second plan par son ambitieux beau-père Romain Lécapène. Des coups d'État heureux l'avaient débarrassé de lui, puis de ses fils; mais il n'en était pas devenu pour cela un plus grand Basileus. Sur quarante-six années de règne, c'est à peine si, durant les quinze dernières, il avait gouverné seul, sans trop d'insuccès, mais constamment sans éclat, l'immense empire qu'il nous a décrit de sa plume prétentieuse. Nous ne savons du reste que peu de chose sur cet espace de quinze années : des guerres monotones principalement en Asie, d'incessantes luttes de frontières contre les Sarrasins, surtout contre les émirs Hamdanides de Syrie, des expéditions contre les Arabes de Crète et de Sicile, d'actives et subtiles négociations engagées avec tous les voisins de l'empire depuis les plus barbares jusqu'aux plus civilisés, des ambassades échangées avec Bérenger d'Italie et d'autres souverains chrétiens ou infidèles, enfin la célèbre venue à Constantinople de la princesse varègue Olga de Russie.

Constantin n'en fut pas moins pleuré, car, malgré tout ce qu'ont dit ses détracteurs, il n'était point méchant; il ne l'était du moins que lorsqu'il avait peur. Son gouvernement personnel, s'il avait été peu glorieux, avait été à peu près paisible et doux et n'avait été signalé ni par de très grandes catastrophes, ni par de très grandes cruautés, bien qu'on en puisse citer encore d'assez horribles; mais tout est relatif lorsqu'il s'agit de définir l'état moral d'un empereur byzantin[1]. Et

1. Sur la vie et les écrits de cet empereur, consultez surtout le beau livre de M. Rambaud, *l'Empire*

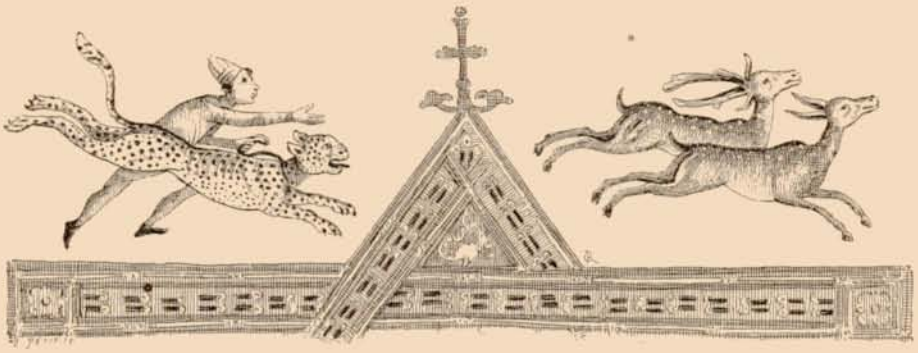
puis et surtout son très jeune successeur n'inspirait que défiance. Celui-ci avait nom Romain, associé dès l'enfance au trône paternel. C'était un prince aimable, hardi, brillamment doué, séduisant (on l'appelait καλὸς παῖς [1], le bel adolescent), mais faible, de bonne heure gâté par la toute-puissance, uniquement adonné au plaisir, jouet véritable aux mains de ses favoris. Pressé d'un violent désir de régner seul, mari d'une femme d'ambition sans bornes et de nul scrupule, il n'avait jusqu'ici réussi qu'à se faire accuser d'avoir tenté à plusieurs reprises d'empoisonner son père, ce père qui, impuissant, il est vrai, à combattre les mauvais instincts de son enfant, n'avait cependant rien négligé pour perfectionner son éducation princière et avait rédigé et compilé expressément à son intention le célèbre traité de l'*Administration*.

Romain, second Basileus byzantin de ce nom (le premier ayant été Romain Lécapène, mort en 947, moine au couvent insulaire de Proti), était né en 939. Il était donc âgé d'environ vingt ou vingt et un ans lorsqu'il succéda, le 10 novembre 959, à son père Constantin. C'est en l'honneur de ce même Romain Lécapène, son grand-père maternel, qu'il avait reçu ce nom. Il avait cinq sœurs et pas de frère. Dès l'âge de six ans, aux fêtes de Pâques de l'an 945, il avait été couronné et associé par son père au pouvoir. Passionné pour tous les exercices infiniment variés du sport byzantin, il préférait courir en jeune et joyeuse compagnie la grosse bête parmi les interminables forêts de hêtres de la côte d'Asie, ou rivaliser d'adresse au jeu de paume du Tzykanistérion avec les plus élégants patrices et les princes étrangers, que de présider le grand conseil de l'empire ou de relire les précieuses instructions politiques que le sédentaire Basileus Constantin avait fait rédiger à son intention. Et cependant, on le voit, ce n'étaient point les salutaires enseignements qui avaient fait défaut au jeune prince. Que d'ouvrages composés ou du moins compilés par son père à seule fin de lui enseigner l'estime et la pratique des plus mâles vertus, de lui recommander de fuir la paresse, de parfaire son éducation politique, administrative,

grec au dixième siècle, et le travail du Dr F. Hirsch, intitulé : *Kaiser Constantin VII Porphyrogennetos*, Berlin, 1873.

1. Ou encore παιδίον, dans Joël et Zonaras, pour le distinguer de Romain Ier Lécapène.

militaire, de le préparer aux plus minutieux détails du gouvernement de cet immense empire! Constantin, qui prenait un si grand souci de l'étiquette, qui la considérait comme un des plus puissants moyens de soutenir le prestige de la majesté impériale, n'avait vraiment rien négligé pour en inspirer le respect à son frivole héritier. « Il apprenait à son fils de quelle façon un Basileus doit parler, rire, s'habiller, se tenir debout, s'asseoir sur le trône. » Hélas, rien n'y fit, et Romain, malgré sa vive intelligence, débauché dès ses jeunes ans par un fâcheux entourage que toléra l'inconséquente faiblesse paternelle, ne devait jamais



Chasseur lançant une panthère contre un daim et une biche. Miniature d'un manuscrit byzantin du X^e^ siècle de la Bibliothèque nationale.

faire honneur à cette éducation princière, la plus soignée certainement qu'ait vu le dixième siècle.

Romain, encore tout enfant (il avait à peine cinq ans), avait été dans l'automne de 944 marié par les soins de son grand-père maternel Romain Lécapène, alors chef absolu du pouvoir, à Berthe, une des nombreuses filles naturelles de Hugues, le féroce roi d'Italie, et de sa maîtresse Besola. Un envoyé spécial du vieux régent alla chercher en Italie la petite princesse et la ramena sous la conduite de l'évêque de Parme, Sigefroi, au gynécée du Palais. Il est bien possible que cette union déshonorante ait été imaginée par Lécapène dans le but de placer le véritable héritier du trône dans une situation moindre que celle de ses deux fils à lui et d'assurer ainsi à ces derniers la succession du pouvoir. Il est bien probable aussi que cet affront sanglant qu'il n'osa conjurer,

mais qu'il dut cruellement ressentir, mit au cœur du faible Constantin, auquel on imposait cette bru de sang impur, un âpre désir de vengeance et réveilla de sa longue torpeur ce prince indolent. Les dates concordent en effet. En septembre 944, le petit Romain fut marié à la petite Italienne; en décembre de la même année, les intrigues de Constantin réussissaient à faire chasser Romain Lécapène de la régence par ses propres fils à lui.

Berthe d'Italie était, paraît-il, déjà alors d'une admirable beauté. Suivant la coutume, en entrant au gynécée impérial, elle avait pris un nom grec, celui d'Eudoxie, choisi en honneur de la grand'mère de son époux, la Basilissa Eudoxie de l'Opsikion [1], femme de Léon VI. Mais la pauvre petite princesse ne devait pas régner. Elle mourut au bout de cinq années, en 949, sans que le mariage de ces deux enfants eût pu être consommé, et Romain, bien jeune encore, n'ayant pas dix-huit ans, fut, très probablement seulement vers la fin de 956, et cette fois par son propre père, fort mal remarié à la princesse Théophano, également d'une beauté enchanteresse, mais de basse extraction, profondément vicieuse. Léon Diacre, un contemporain, la nomme la plus belle, la plus séduisante, la plus raffinée de toutes les femmes de son temps. Cette grande pécheresse, dont les charmes devaient exercer une influence si fatale, qui devait successivement se faire aimer de trois empereurs et être la mère de deux autres, était née probablement à Constantinople même, dans l'échoppe de son père, le cabaretier Cratéros. Son nom véritable était Anastaso, un nom de fille ou de servante. Elle le quitta de bonne heure pour celui plus élégant de Théophano. Léon Diacre nous dit qu'elle était originaire de Laconie, peut-être de Lacédémone même, précisément enfin de ce thème péloponésien pour les habitants duquel le Porphyrogénète témoigne d'une si médiocre sympathie dans ses écrits. Toute la première partie de la vie de Théophano nous est inconnue. Nous ignorons comment la fille ravissante du pauvre cabaretier laconien fit un chemin si rapide de la boutique paternelle au gynécée impé-

1. Ainsi nommée parce qu'elle était originaire de l'Opsikion, une des provinces, un des thèmes, comme on disait alors, de l'empire byzantin en Asie.

rial. Nous ignorons de même comment Constantin fut amené à donner son consentement à une union si peu désirable. Les conjectures sont du moins permises. Comme Théodora naguère, Théophano dut triompher par ses charmes étranges des obstacles qu'elle devait à sa naissance. Certainement la belle plébéienne dut affoler d'amour le jeune Romain, et le faible Basileus, qui chérissait son fils, ne sut résister aux supplications du fougueux adolescent. Comme toujours, dans cette cour byzantine extraordinaire, où toute irrégularité réelle était aussitôt étouffée sous la menteuse étiquette officielle, les apparences durent être admirablement conservées. La belle Anastaso, la fille du peuple, monta dans la couche dorée de l'héritier de l'empire, de « celui qui était l'égal des apôtres, » mais le chronographe officiel contemporain, avec un calme admirable, écrivit par ordre ces lignes qui ne sont bien vraisemblablement qu'un audacieux mensonge : « Constantin donna à son fils, le Basileus Romain, une épouse de noble naissance, Anastasie, fille de Cratéros, qui prit le nom de Théophano. Lui et l'impératrice Hélène se réjouirent d'avoir donné à leur héritier une fille d'aussi vieille race. » Les faux officiels sont de tous les temps. Sans les révélations de Léon Diacre, Théophano passerait encore pour descendre d'une famille de héros. Du reste, c'est aussi s'avancer beaucoup que de croire aveuglément ce vieux chroniqueur, et mieux vaudrait peut-être, comme l'historien Krug discutant cette question obscure des origines plébéiennes ou non de Théophano, s'écrier hésitant : « Laissons la chose en suspens et répétons avec Aboulféda : *Quorum qui rectum tradiderit, Deus optime norit.* »

Quoi qu'il en soit, Théophano, par la toute-puissance de sa beauté et de ses grâces exquises, exerçait dès longtemps et exerça plus encore, une fois sur le trône, un empire absolu sur le voluptueux Romain. Hélène, l'impératrice douairière, la veuve de Constantin et la fille de Romain Lécapène, princesse sans beaucoup de caractère et déjà âgée, était sans influence. Romain et Théophano avaient déjà, lors de la mort de Constantin, un fils âgé d'environ deux ans, le futur Basile II, qui devait, après la fin prématurée de son père, passer soixante-deux années sur le trône.

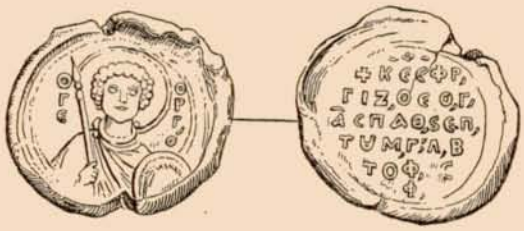
Les funérailles des Basileis [1] se célébraient avec une pompe étrange et magnifique. Romain II, probablement dans le but de se laver de tout soupçon, voulut que celles de son père dépassassent en splendeur toutes les précédentes. Le cadavre, soigneusement embaumé, baigné, oint et parfumé par les archimédecins palatins, assistés par les eunuques et toute la nuée des cubiculaires et des chitonites [2], fut extrait du Palais Sacré, transporté, suivant les rites, à travers le Caballarios [3], et exposé durant plusieurs jours dans le somptueux Triclinion des XIX lits, vaste et superbe salle à voûte très élevée, sur le « lit de deuil » tout en or; il y fut couché, le stemma, ou diadème d'or ciselé et émaillé, en tête, le visage découvert, peint de vives couleurs, la barbe peignée minutieusement chaque poil à part, vêtu d'une chlamyde d'étoffe voyante toute tissée d'or et du court dibétésion [4], chaussé de hauts brodequins de pourpre ou campagia.

Les clercs du Palais chantèrent de leur voix lente, tremblante et grêle, les psaumes de circonstance, puis l'interminable et variée procession des dignitaires, tout un peuple de courtisans, de soldats, de fonctionnaires, d'ambassadeurs étrangers, de patrices, de chefs barbares, de personnages aux titres bizarres, immense colonne en marche, transporta le corps ainsi paré dans le vestibule de cette portion des demeures impériales qu'on nommait la Chalcé, où les grandes cérémonies commencèrent.

Le patriarche Polyeucte et, avec lui, cet innombrable et haut clergé de Sainte-Sophie, la Grande Église, tous ces vieillards à longue barbe flottante, aux boucles retombant en hélices abondantes sur les épaules, raides sous leurs robes lamées d'or, puis tous les prêtres, les moines en nombre infini, tous ceux qui dans les régions voisines de la capitale, appartenaient au « sacré catalogue », tous les « citoyens du ciel revêtus de l'habit des anges », puis encore tous les sénateurs portant le scaramangion [5], tous les patrices, tous les *magistri,* tous les chefs des corps

1. Le pluriel de *Basileus* est *Basileis.*
2. Chambellans, officiers de la garde-robe.
3. Manège impérial ; emplacement où l'on gardait les chevaux des personnages venus au Palais.
4. Vêtement d'apparat byzantin.
5. Autre vêtement d'apparat dont le nom revient très fréquemment dans les chroniqueurs byzantins.

de la garde et des hétairies barbares, la foule des spathaires, des candidats, des drongaires, cent autres classes de dignitaires, vêtus de noir, les princes barbares en séjour à Byzance, vinrent successivement, dans un lent défilé, passer devant l'empereur mort gardé par ses eunuques habillés de blanc. Chacun, sur un geste du préposite, grand eunuque, lui faisant signe de sa baguette blanche, chacun, se prosternant à plusieurs fois avec des génuflexions, des signes de croix, des cris de douleur officielle, baisa sur la bouche ce visage glacé, « chacun chantant, dit le chronographe, ce qu'il est d'usage de chanter. » Puis, quand tout ce peuple infini eut cessé de défiler, quand, sous



Sceau ou bulle de plomb d'un chef du corps des manglabites impériaux à Byzance. Sur une face de ce sceau figure saint Georges; sur l'autre on lit une légende énumérant les noms et titres du propriétaire.

ces voûtes profondes, au pied des gigantesques piliers, parmi cette lumière étrange coupée d'ombres, la foule palatine se fut peu à peu amassée, au bruit des orgues d'argent, parmi les chants brefs et bizarres et les pieuses acclamations des factions s'entre-répondant, parmi d'épais nuages d'encens d'Arabie répandant partout de lourds et funèbres parfums, sur un nouveau signe du grand eunuque, lui aussi tout de blanc habillé, un silence extraordinaire se fit soudain et le maître des cérémonies, « celui qui préside à la catastase », s'approchant du cadavre, dit à très haute voix, d'un accent très grave, ces mots : « Sors d'ici, Basileus, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs t'appelle ! »

Trois fois il répéta son cri lugubre ; trois fois l'assistance et tout le peuple de l'immense ville assemblé sur les vastes espaces devant la Grande Église et le Palais, répondirent par de longs gémissements et de pieux murmures indiqués par des rites immuables. Alors les

basilikoi, messagers impériaux, précédés par de nombreux manglabites, gardes nobles aux costumes étincelants armés de masses pour écarter la foule, se saisissant de la litière qui supportait le corps, la transportèrent à travers les salles et les cours sans fin de la Chalcé; et le cortège entier, s'ébranlant à nouveau, prit, à travers ce labyrinthe, puis à travers la Ville, le chemin de la dernière étape du cadavre auguste, l'église des Saints-Apôtres. Les rues, les places, les carrefours, les portiques de la dévote capitale étaient tendus d'étoffes, jonchés de sable doré et de rameaux verts. Toutes les portes de la Ville avaient été préalablement fermées. La garde barbare, russe, arménienne, scandinave, vénitienne, amalfitaine, armée de haches à double tranchant, de sabres recourbés, de piques, d'arcs, faisait la haie. « A quoi bon, dit un chroniqueur, décrire la marche du lugubre convoi à travers la Ville, cette multitude de peuple affluant de toutes parts, les uns contemplant du haut des toits et des terrasses le cercueil impérial, les autres regardant le cortège à son passage, d'autres, des étages supérieurs des maisons, plongeant les yeux dans ce lit funèbre? Ceux-là pleuraient en silence, secouant leur poitrine de leurs sanglots, ceux-ci la déchiraient de leurs clameurs, poussant des cris aigus : chacun était accablé, abattu du deuil commun. Sur le cercueil enrichi de perles et de pierreries, ils versaient des torrents de larmes. »

Le sénat précédait le corps que des spathaires portaient maintenant.

A l'église des Saints-Apôtres, celle que les Byzantins appelaient d'ordinaire Polyandrion ou Myriandrion, église aujourd'hui remplacée par la grande mosquée du Conquérant, le plus beau, le plus célèbre temple de Byzance après Sainte-Sophie, véritable Saint-Denis des empereurs, reconstruit par Justinien sur l'emplacement de l'ancienne basilique bâtie par Constantin, champ de repos somptueux des Basilies et des Basilissæ depuis Constantin et sa mère Hélène, cimetière auguste dont la cour était tout encombrée de leurs énormes tombes de porphyre, les chants sacrés sans fin recommencèrent, chants de deuil et aussi de louanges en l'honneur du mort. De nouveau, le grand

eunuque donna le signal, de nouveau le maître des cérémonies cria par trois fois au cadavre : « Entre dans ton repos, Basileus, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs t'appelle; ôte la couronne de ta tête! » Le parakimomène [1] Basile, grand chambellan, fils bâtard de Romain Lécapène, « celui qui chaque jour avait couché aux pieds de l'em-

Sarcophages des empereurs d'Orient conservés dans la cour extérieure de l'église de Sainte-Irène à Constantinople.

pereur dans sa chambre », enleva cette couronne de métal, signe de la toute-puissance dans ce monde, et de ses mains nues la remplaça par un simple diadème de pourpre. Puis, prenant dans ses bras le pauvre corps tant et depuis de si longues heures ballotté, il le déposa dans un de ces gigantesques sarcophages accroupis comme autant d'animaux monstrueux.

L'église même des Saints-Apôtres ne contenait aucune de ces tombes de pierre; elles étaient groupées dans la vaste cour, de chaque côté

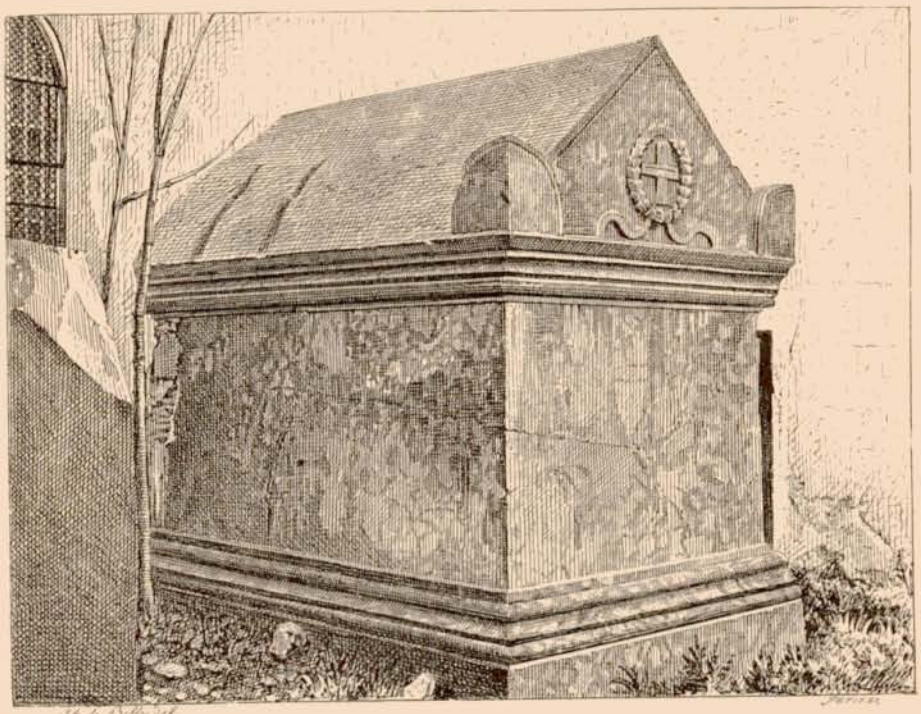
1. Littéralement : « celui qui couche à côté du Basileus ».

de l'édifice, en deux amas colossaux désignés sous le nom de heroa, celui de Constantin et celui de Justinien. Chaque heroon comprenait du reste des tombeaux très anciens et des tombeaux très modernes contenant des Basileis récemment décédés. Aucun ordre chronologique n'avait procédé à leur groupement. Il est d'ailleurs difficile de s'y reconnaître à ce sujet dans les récits des chroniqueurs byzantins. Un vieil érudit, M. Dethier, qui a très longtemps vécu à Constantinople et qui, au milieu d'une grande confusion d'idées, possédait admirablement la topographie de la Byzance médiévale, s'est fort occupé de cette question. Il comptait dix-neuf sarcophages pour le heroon de Constantin, dix-sept pour celui de Justinien, et s'est attaché à réfuter l'écrivain grec moderne Byzantios, qui en admet cinq de plus pour le premier, neuf de plus pour le second.

Toutes ces immenses caisses de marbre, demeures dernières des autocrators, étaient, paraît-il, aux beaux temps de l'empire, entièrement recouvertes d'ornements éblouissants, d'une sorte de gaine constituée par des lames d'argent, par des pierreries incrustées ou serties, partout répandues. L'effet en était grandiose, la vue aveuglante lorsque le soleil dardait ses rayons sur ces masses somptueuses. Et ce n'était pas leur extérieur seul dont la richesse étonnait. Chaque sarcophage contenait, à côté du Basileus mort, des joyaux de toute sorte d'un très grand prix. Les patriarches aussi avaient leur sépulture aux Saints-Apôtres. On a conservé le nom de plusieurs de ceux qui y furent ensevelis, de saint Jean Chrysostome surtout, le plus illustre. Des peines sévères étaient édictées contre toute tentative d'ensevelir un mort dans cet enclos sacré, s'il n'avait été de son vivant ou chef de l'empire, c'est-à-dire Basileus, ou chef de l'église, c'est-à-dire « par la grâce de Dieu, évêque de Constantinople, la nouvelle Rome, et patriarche œcuménique ». L'église même contenait les reliques très vénérables des saints Timothée, premier évêque d'Éphèse, André et Luc, déposées sous l'autel; elle en tenait son nom.

La nécropole des Saints-Apôtres était une des grandes curiosités de la Byzance médiévale. Aucun habitant de l'immense empire ne venait visiter la capitale sans faire un pèlerinage aux tombeaux des auto-

crators, ces représentants de Dieu sur la terre. « Ils étaient tous là, les vaillants et les timides ; ceux dont la vie avait été un long combat, et ceux qui l'avaient consumée sans gloire dans ces demeures somptueuses d'où ils ne s'étaient pas plus éloignés que les mosaïques appliquées aux murailles. Près de sa mère Hélène, reposait Cons-



Grand sarcophage impérial conservé à Sainte-Irène.

tantin le Grand, ce demi-chrétien dont le palais vit des tragédies plus sanglantes que celle des Atrides ; plus loin gisaient Théodose et ses fils dégénérés. Un sarcophage, de forme cylindrique, contenait le cadavre « infâme et exécrable » de Julien, ce sophiste halluciné qui redevenait empereur dans le conseil et devant l'ennemi. Les orthodoxes avaient respecté sa tombe, tandis que la réaction iconolâtre avait brisé celle de Constantin Copronyme et jeté ses cendres au vent. Ce sarcophage de marbre vert d'Hiérapolis avait reçu Justinien, dont les conquêtes éphémères et les splendeurs théâtrales éblouissaient encore

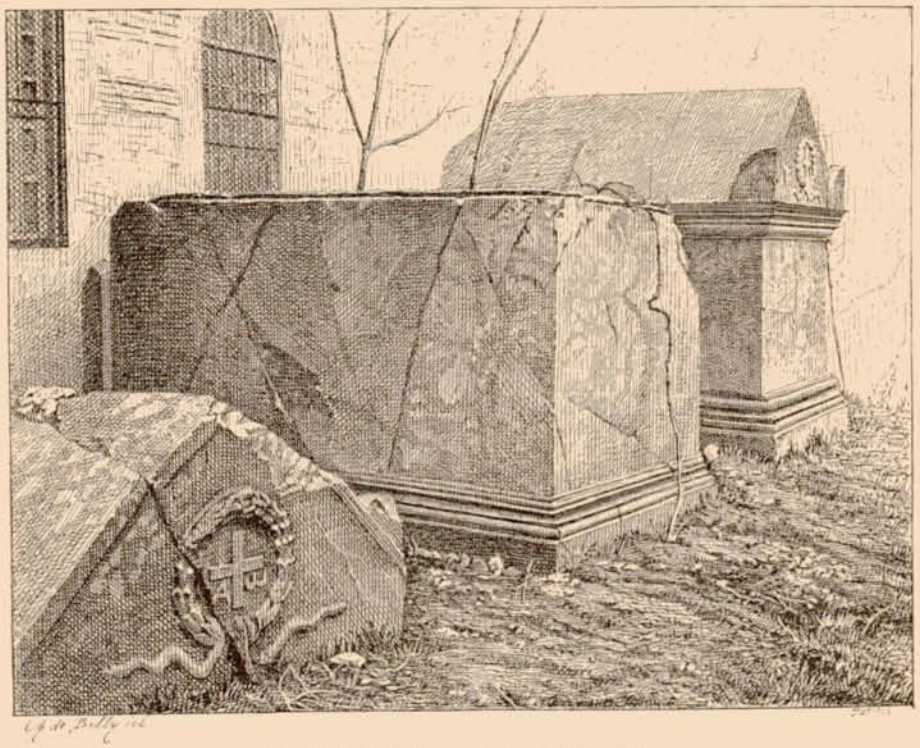
l'imagination des Byzantins du dixième siècle. Non loin gisait Héraclius, qui était apparu à ses contemporains comme un autre Alexandre, brillant météore si vite effacé. Souvent les visiteurs priaient le prêtre qui les guidait de leur indiquer la tombe de Maurice, cet autre empereur guerrier ; mais Maurice reposait dans le monastère de Saint-Mamas [1]. »

Presque tous ces vénérables sarcophages, dont la masse pesante semblait défier les siècles, ont aujourd'hui disparu avec tout leur peuple de cadavres augustes. Leurs premières infortunes datent de loin. Profanés, dépouillés une première fois par Alexis l'Ange, qui se servit de leurs trésors pour acheter la paix aux croisés latins, brisés en partie par ces mêmes croisés dans leur rage folle de destruction et de pillage, lors de la mémorable nuit du 13 au 14 avril de l'an 1204, ces glorieux cercueils furent définitivement détruits le 29 mai 1453 par les fanatiques derviches de Mahomet II, qui, s'il faut en croire le récit de Critoboulos, passèrent quatorze heures à en briser, à coups de masse et de barre de fer, les derniers vestiges [2]. C'est ainsi qu'émiettés, fragmentés, ils ont disparu pour toujours, précipités dans le four à chaux banal ou enfouis dans la muraille branlante de quelque sordide maison turque ; et cependant ils étaient d'admirable matière, ces beaux tombeaux des mystiques césars d'Orient, véritables joyaux de marbre habillé d'argent, de porphyre ciselé, de granits les plus riches ou les plus étranges, et les contemporains nous ont dressé de longues listes minutieusement détaillées énumérant et décrivant avec la complaisance qu'y mettrait un géologue moderne, pour chaque Basileus, pour chaque Basilissa, le marbre asiatique aux dessins bizarres, le porphyre très rare, le granit introuvable et de couleur presque unique dont sa tombe était faite. Les couvercles monstrueux qu'on ne soulevait qu'à grand'peine, mais qui ne purent cependant protéger les cadavres impériaux des plus insultantes violations, ont péri avec les cuves des sarcophages. Ils étaient la plupart en forme de toit. Sur l'arête

1. A. Marrast, *Esquisses byzantines*, p. 113.

2. Cependant l'Italien Buondel monte, peu après, en vit encore beaucoup qui étaient en porphyre, entre autres, dit-il, celui de Constantin. On sait que les deux fameux sarcophages du Vatican, désignés sous le nom de tombeaux d'Hélène et de Constantin, n'ont aucun titre à porter ces noms illustres.

de l'un d'eux, celui de Constantin Copronyme, le saint patriarche Ignace, fils d'empereur, après avoir été enfermé, quinze jours durant, dans le sarcophage même, fut placé par ses bourreaux, avec de lourds poids suspendus à ses pieds; on l'y maintint des nuits entières, ne lui permettant ni de manger, ni de boire, ni de dormir.



Sarcophages impériaux conservés à Sainte-Irène.

Tout autour de l'enceinte des Saints-Apôtres couraient de somptueux portiques, des *stoai*, le long desquels on avait disposé les sarcophages isolés de quelques Basileis.

L'immense majorité de ces tombeaux, je le répète, ont aujourd'hui disparu. C'est vainement qu'on rechercherait le plus imperceptible vestige des heroa de Constantin et de Justinien. Quelques sarcophages cependant, plus ou moins complets, bien connus des touristes et des habitants de Constantinople, sont actuellement réunis dans la cour exté-

rieure qui est au devant de Sainte-Irène. Deux, plus grands, de porphyre, dont un entier et un plus petit de vert antique, sont dans la cour intérieure, dépouillés depuis longtemps de leur somptueuse enveloppe (voyez pp. 13 et 15). Tous, réduits à cet état primitif, sont fort simples, de marbre uni, décorés seulement de grandes croix byzantines et des monogrammes du Christ. Un est de forme ovale. Il est constant qu'ils proviennent tous des Saints-Apôtres et que ce sont bien là des sarcophages des empereurs. Quant aux attributions qu'a tentées d'établir pour chacun d'eux M. Dethier, qui veut y reconnaître les tombeaux de Constantin I^er^, de Constance II, de Julien l'Apostat, de Théodose le Grand, d'Arcadius, de Marcien et de Pulchérie, c'est une autre affaire, et rien n'est moins certain que cette restitution, sauf peut-être pour le dernier de tous.

Devant la mosquée de Zérek, autrefois l'antique et illustre église conventuelle du Pantocrator, si chère aux Comnènes [1], qui servit de sépulture à Manuel I^er^ et à trois impératrices de sa maison, se dresse encore aujourd'hui un autre grand sarcophage de brèche verte portant des croix sur ses quatre faces. Il sert de fontaine aux ablutions. La voix populaire donne à ce beau monument le nom de Tombeau d'Irène; mais ce n'est là qu'une tradition poétique. Ce n'est très probablement point la tombe de la plus grande des impératrices d'Orient, de la fière contemporaine de Charlemagne, morte en exil à Lesbos, qui sert aujourd'hui au lavement des pieds des pieux bourgeois de Stamboul allant réciter la prière du soir sous les vieilles voûtes byzantines; mais c'est assurément celle de quelque autocrator ou de quelque Basilissa [2]. Pour en finir avec ces sarcophages, ajoutons que deux ou trois encore sont épars dans divers quartiers de Constantinople.

Revenons au cadavre de Constantin VII et au tombeau dans lequel on venait de le déposer. Dans celui-ci, qui était de marbre du Sangarius de Bithynie « d'un dessin tacheté imitant la couleur sanglante et le tissu du poumon humain, » gisait déjà la dépouille de Léon VI

1. Pour M. Paspati, le Pantocrator serait l'église actuelle de Saint-Théodore-Tyron.

2. A mon grand regret, je n'ai pu faire reproduire par la photographie le précieux monument, aujourd'hui enfermé dans une baraque en planches.

le Sage, le père du Basileus défunt, mort depuis un demi-siècle. Le couvercle colossal roula sur ses gonds, puis s'abattit d'un bruit sourd. La

Zirek-Djami, autrefois l'antique et illustre église du Pantocrator. C'est sur la petite place qui s'étend devant la façade de cet édifice que se dresse encore aujourd'hui le beau sarcophage connu sous le nom de *Tombeau d'Irène*.

foule s'écoula lentement. Les cierges innombrables s'éteignirent sous les mosaïques aux tons fauves. Le temple des Saints-Apôtres retomba

dans son repos mystérieux; un Basileus de plus dormait à l'ombre de ses murailles vénérables, un maître nouveau régnait au Palais Sacré.

Dans des vues dynastiques faciles à comprendre, les empereurs d'Orient, cherchant constamment à fortifier le droit de succession héréditaire si chancelant à Byzance, aimaient à associer à leur pouvoir, ne fût-ce que nominalement, leurs premiers-nés, et cela dès l'âge le plus tendre. Les couronnements de Porphyrogénètes au berceau étaient fréquents à Constantinople. Romain, qui avait été lui-même créé empereur à l'âge de six ans, fit proclamer son fils Basile en même temps que lui-même. Quelques mois plus tard, le petit prince fut couronné sur l'ambon de la Grande Église, le dimanche de Pâques 22 avril 960, juste quinze ans après son père. Le patriarche Polyeucte officia. Ce moine eunuque, prêtre de l'austérité la plus rigide, que ses parents avaient eux-mêmes mutilé pour le consacrer à la sainte vie, avait succédé, quelques années auparavant [1], sur le premier siège orthodoxe au fastueux Théophylacte, ce prélat extraordinaire, fils de l'empereur Romain Lécapène, monté à seize ans sur le trône œcuménique, qui scandalisa, vingt années durant, les dévots byzantins, qui consacrait les évêques pour de l'argent, qui fit introduire des danses dans les offices les plus solennels des grandes fêtes, qui nourrissait deux mille chevaux dans ses écuries, qui ne songeait qu'à eux, qui ne pouvait achever la messe quand sa jument mettait bas, tant ses préoccupations étaient grandes. Cette hippomanie, digne d'un grand seigneur anglais, finit du reste par devenir fatale à ce prodigieux chef d'église. Il passait sa vie en fougueuses chevauchées sur les rives du Bosphore avec quelques jeunes membres de son clergé. Un jour un étalon rétif le jeta rudement contre une muraille : il en mourut. L'empereur Constantin transforma en hospice pour les vieillards l'écurie somptueuse qu'il n'avait pas craint d'élever à côté de la Grande Église. Son vénérable successeur Polyeucte ramena du moins la décence des mœurs au patriarcat. Ce fut un prêtre vertueux, mais d'esprit étroit et passionné. En 956, quelques jours après son avène-

1. Le 3 avril 956.

ment, la veille de Pâques, le grand samedi, il avait tancé publiquement le Basileus Constantin en pleine basilique de Sainte-Sophie, devant un peuple immense, « ce qui ne fut pas agréable à l'autocrator, » ajoute Cédrénus qui raconte le fait. Ce fut encore ce même prélat qui instruisit dans la religion chrétienne la fameuse czarine Olga, lors de sa venue à Constantinople, et il le fit avec son ardeur et sa sévérité accoutumées.

Romain II, quatrième Basileus d'Orient de la dynastie macédonienne, fut bien ce que tous craignaient, un prince déplorable : non pas, je le répète, qu'il ne fût doué de qualités charmantes, de facultés précieuses, mais le plaisir avait pour lui de trop irrésistibles attraits. Gouverner ses peuples était au-dessus de ses forces ; il en laissa le soin à d'autres ; son premier ministre dirigea l'empire. Lui, presque toujours absent du Palais, vécut dans des villas au milieu des bois, s'entourant de favoris souvent odieux, de mimes, de bouffons, de comédiens, tous gens de basse extraction, de courtisans efféminés, de filles, même de personnages louches aux mœurs infâmes.

En peu de jours la cour du Basileus défunt eut fait place à une cour nouvelle. Les vieux serviteurs de Constantin VII disparurent devant les compagnons de plaisir du jeune empereur. Les patrices, les protospathaires dont le prince défunt s'était entouré durent quitter le Palais, non cependant sans avoir été comblés d'honneurs et de richesses par Romain, qui, n'étant point méchant, demandait seulement qu'on le laissât vivre à sa guise.

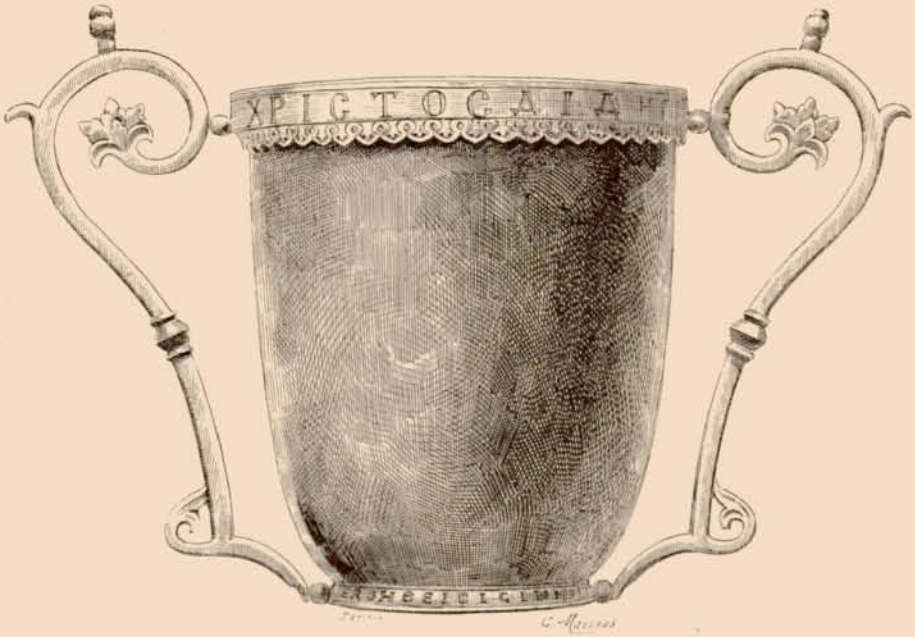
Il y eut de rares exceptions. La plus notable fut en faveur du plus important personnage de la cour. L'eunuque Joseph Bringas, patrice, grand préposite ou chef des eunuques, en même temps que grand drongaire, c'est-à-dire grand amiral, le principal ministre des dernières années de Constantin, fut, sur le vœu de ce prince mourant, choisi par Romain pour continuer à gouverner l'empire, on dirait aujourd'hui pour être chef du cabinet ou président du conseil. Déjà comblé de dignités, cet administrateur vigilant, dévoué, très perspicace, très habile, énergique, se connaissant en hommes, mais rapace, sans scrupule, avide du pouvoir et surtout brutal, dur et hautain, sans pitié pour les malheu-

reux, fut fait par le nouveau Basileus à la fois chef du sénat et parakimomène ou grand chambellan, chef des cubiculaires. Toutes les affaires furent mises entre ses mains. A la fois tout puissant au Palais, où il commandait à tous comme parakimomène, où il représentait le prince constamment absent, et président du grand conseil de l'empire et du sénat, ces deux principaux rouages du gouvernement central, en un mot maître absolu du pouvoir, dont Romain ne se souciait que pour qu'on l'en délivrât, Joseph Bringas, déjà si influent sous le dernier empereur, fut, durant ce règne de trois ans et demi, le chef unique et incontesté de l'immense État byzantin. La plupart des chroniqueurs de l'époque ont été sévères pour lui, et ont blâmé son avarice, ses exactions, son maintien orgueilleux et dur jusque dans l'extrême adversité. Il eut peut-être aussi le tort bien grand, par ambition personnelle, d'encourager la déplorable vie que menait Romain II. Cependant ce fut un grand ministre, car, outre le gouvernement ferme et énergique dont tout l'empire jouit sous sa main, il eut cet immense mérite de concevoir, de combiner presque à lui seul, de mener à bien avec l'aide de Nicéphore Phocas qu'il choisit lui-même, la glorieuse expédition de Crète, magnifique opération militaire qui devait illustrer à jamais le règne si court et, sauf cela, si incolore du fils de Constantin VII.

Les historiens du dixième siècle nous ont dit les noms de quelques autres hauts personnages de l'administration nouvelle. Sisinnios, de la classe des protospathaires, qui avait jadis rempli les fonctions de sacellaire, homme sage, dévoué au bien public, nommé d'abord préfet de la Ville, c'est-à-dire de la capitale, fut bientôt remplacé dans ces très hautes fonctions par une des créatures du premier ministre, le patrice et ancien surintendant des guerres, Théodore Daphnopates, dont nous ne savons qu'une chose, c'est qu'il fut un des historiens de son époque [1]. Quant à Sisinnios, créé patrice, il devint logothète général, c'est-à-dire grand trésorier de l'empire. Le trésor de Saint-Marc à Venise possède un vase précieux jadis consacré par lui dans quelque église de la capitale, ainsi qu'en témoigne l'inscription gravée

1. Son histoire est perdue, à moins cependant qu'elle ne constitue une portion de la chronique anonyme connue sous le nom de *Theophanes continuatus*. Voyez F. Hirsch, *Byzantinische Studien*, p. 284, note 1.

sur la base de ce monument précieux. Le chroniqueur anonyme qui a donné pour ces règnes une suite à l'historien Théophane fait un vif éloge de ce Sisinnios et de son administration irréprochable durant son court passage à la préfecture de Byzance. Ses deux adjoints, tous deux dignes de lui, furent le protosecretis Théophylacte Matzitzikos



Calice d'agate avec monture en argent au nom de Sisinnios, patrice et logothète général; conservé au trésor de Saint-Marc à Venise.

LÉGENDE GRECQUE GRAVÉE SUR LA BASE DU CALICE :

+KE ROHΘEI CICINNIW MATPIKIW K/ ΓΘNIKW

ΛOГOΘETI

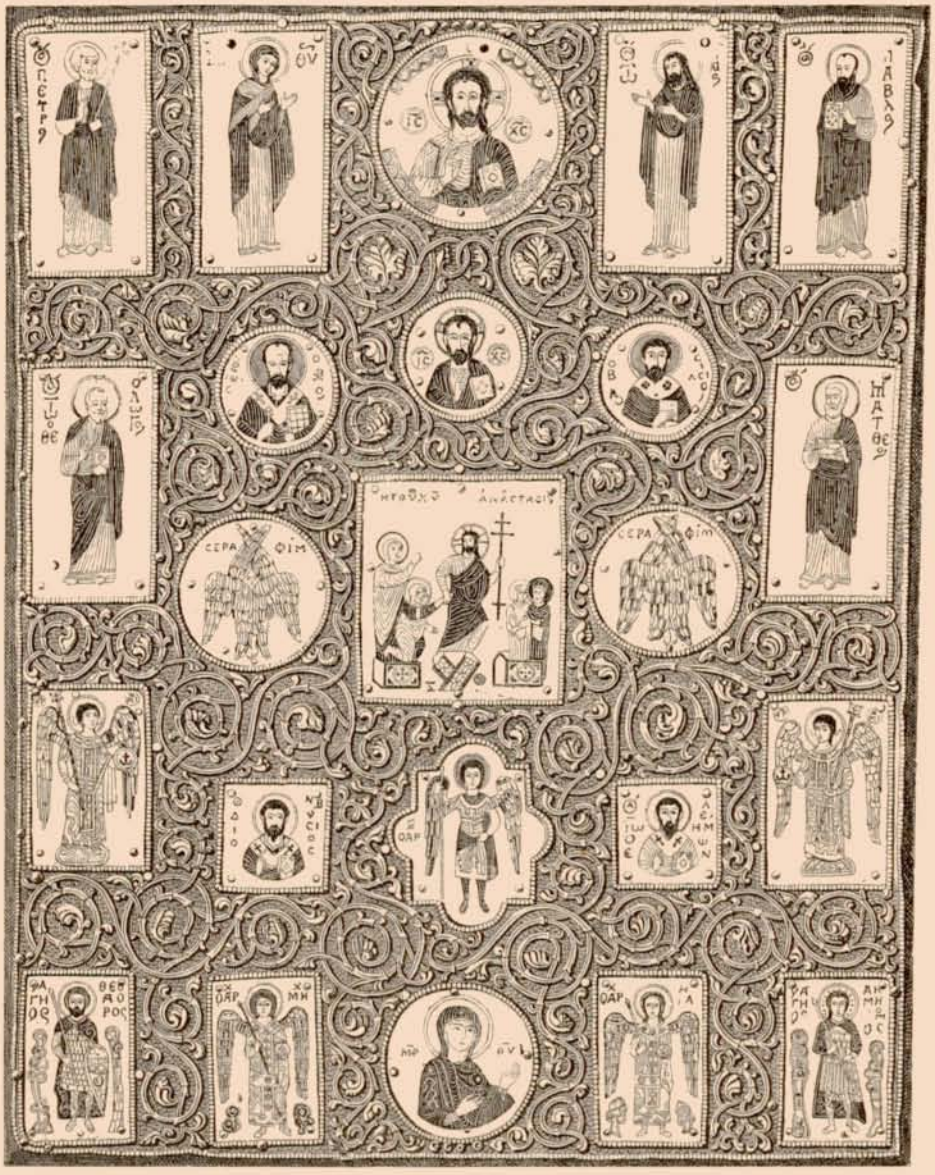
TRADUCTION : Seigneur, prête secours à Sisinnios, patrice et logothète.

et le critis (juge) Joseph, de l'ordre des spatharocandidats [1], qui eut la charge de logothète du prétoire, c'est-à-dire la présidence de la justice urbaine. De tels hommes eussent pu exercer une influence heureuse sur le jeune empereur. Malheureusement celui-ci admit dans son entourage immédiat des personnages funestes. Une nomination surtout causa un scandale inouï. Jean, surnommé Chœrina, ancien clerc pala-

1. Un des degrés de la hiérarchie nobiliaire palatine à Byzance.

tin de réputation abominable, avait été chassé de la cour par Constantin à cause de ses mœurs honteuses; pour échapper à une plus dure punition, il avait dû se réfugier dans un cloître et s'y faire moine. Il était eunuque. A peine le vieil empereur mort, il jeta là le froc et osa reparaître au Palais. Non seulement Romain, dont il était l'indigne favori, lui pardonna; non seulement il lui permit de reprendre le vêtement de prêtre séculier, mais il osa le mettre presque au premier rang après Bringas en le créant patrice et grand hétériarque, c'est-à-dire commandant le premier bataillon des gardes barbares chargés de la garde de la personne même du prince. Polyeucte, l'austère patriarche, fit entendre vainement des protestations indignées. Le scandale de ce moine défroqué, devenu tout-puissant à la cour, irritait jusqu'à la fureur ce prélat vertueux. Rien n'y fit. Romain tint bon. Chœrina vint affirmer impudemment que l'habit monastique lui avait été imposé de force et que des vœux aussi peu sincères se pouvaient rompre facilement. Bringas, se voyant de la sorte plus sûr de régner sans partage, fut assez lâche pour soutenir l'empereur et son favori contre le patriarche. Tant que Romain vécut, rien ne se fit dans le Palais sans la permission de l'infâme Chœrina. « A la mort du Basileus, dit le chroniqueur Cédrénus, on lui imposa de nouveau l'habit monacal; son âme vile n'en fut point changée pour cela. »

Mais la véritable maîtresse du Palais et de l'empire fut bien Théophano. A peine le vieil empereur avait-il expiré, à peine le couvercle du sarcophage s'était-il refermé sur son cadavre, que des dissensions violentes éclatèrent au sein de la famille impériale. La nouvelle Basilissa portait une haine mortelle à sa belle-mère, l'impératrice douairière Hélène, fille de Romain Lécapène, et à ses cinq jeunes belles-sœurs. La comparaison entre son humble origine et celle de toutes ces princesses, filles d'empereur, exaspérait la hautaine parvenue. Elle n'eut plus d'autre idée que de chasser toutes ces femmes de sa présence. Comme elle dominait entièrement son faible époux, elle obtint facilement ce qu'elle désirait. Bien probablement du reste, la vieille princesse et ses filles ne se gênaient guère pour témoigner de leur mépris à la fille du cabaretier.



Couverture d'argent doré, ornée de vingt-trois émaux cloisonnés sur or, d'un évangéliaire grec du x^e^ siècle conservé à la bibliothèque de Sienne. Ce livre magnifique fut acheté en 1359, pour le compte de la république de Sienne, moyennant 3,000 florins d'or, d'un certain Italien qui en avait fait l'acquisition à Constantinople des agents de l'empereur Jean Cantacuzène. (D'après les *Arts industriels au moyen âge*, de M. Jules Labarte.)

Théophano l'emporta donc sans peine. L'autocrator déclara à sa

mère et à ses sœurs qu'elles eussent à quitter leurs appartements du gynécée du Palais Sacré pour se retirer dans des couvents et y prendre le voile. Telle était la voie constamment suivie à Byzance pour débarrasser la cour des princesses gênantes. Cet arrêt sans pitié désespéra les jeunes Porphyrogénètes. Il y eut au Palais des scènes d'une violence inouïe. Hélène et ses filles, folles de honte et de douleur, implorèrent Romain; les salles du gynécée retentirent de leurs cris. La vieille impératrice se traîna suppliante aux pieds de son fils, embrassant ses genoux. Le chroniqueur a négligé de nous dire si Théophano était présente; en tout cas, elle était proche. Pleurs, cris, prières, tout fut inutile. Romain, intimidé par ces éclats, eût voulu céder. Il n'osa. Seulement Hélène obtint de rester au Palais. Ses filles durent se résigner à leur lamentable exil. Elles étaient cinq : Zoé, Théodora, qui plus tard devait à son tour devenir Basilissa en épousant Jean Tzimiscès, Théophano, Anne et Agathe. C'étaient des princesses accomplies. Leur père, ce Basileus savant et lettré entre tous, leur avait fait donner la plus brillante éducation. Il les chérissait, ne pouvant se passer d'elles, veillant sur elles avec un soin jaloux, constamment préoccupé de développer leur esprit. Sa préférée était Agathe, qui ne le quittait jamais, le soignait avec un dévouement profond dans ses fréquentes maladies et lui avait souvent tenu lieu de secrétaire.

La séparation entre la mère et les filles fut déchirante. Élevées doucement sous l'aile paternelle, les pauvres jeunes femmes n'avaient jamais rêvé sort pareil. Aucune n'avait la vocation du cloître, et pourtant il fallait obéir. Cette exécution tragique dut avoir lieu presque aussitôt après l'avènement de Romain. Les cinq princesses pleurant, se lamentant, se tenaient étroitement embrassées, groupe touchant qui eût ému le cœur le plus barbare. Les cubiculaires eunuques durent les arracher les unes aux autres et les jeter dans les litières qui les emportèrent rapidement à leurs nouvelles demeures.

Les lettres de cachet des Basileis pouvaient bien constituer un procédé expéditif pour mettre fin aux intrigues, aux situations fausses, pour se débarrasser des personnalités fâcheuses; mais, surtout lorsqu'il s'agissait de femmes, elles n'étaient pas toujours docilement obéies.

Pointe dite du Sérail; sur la portion de cet emplacement située à gauche et en avant de Sainte-Sophie s'élevaient, à l'époque byzantine, les principaux édifices du Grand Palais impérial de Constantinople.

Toutes les chroniques byzantines nous ont apporté l'écho douloureux des cris de ces jeunes princesses entraînées de force dans des couvents, contraintes d'échanger les somptueux vêtements brodés du gynécée contre la grossière robe brune de la caloyère[1], voyant tomber sous les ciseaux consacrés leur longue chevelure, mystique offrande du mariage divin auquel elles se trouvaient condamnées. On donnait à Byzance un nom bien doux à cette cérémonie lugubre, on disait qu'une telle était allée « vivre avec les anges. » Si l'on dressait la liste de toutes les Basilissæ, de toutes les filles des nombreuses races impériales qui se sont succédé durant mille ans et plus au Palais Sacré, on en rencontrerait bien peu qui n'aient, volontairement ou non, fait un séjour plus ou moins prolongé, séjour bien souvent aussi long que la vie, mais toujours d'un mortel ennui, dans la froide et nue cellule d'un des innombrables monastères de Constantinople ou de son immense banlieue. Rien ne peut donner, à nous modernes, l'idée d'aussi fréquents, d'aussi soudains, d'aussi complets changements dans une même vie, de chutes aussi profondes, de réveils aussi cruels, aussi inattendus. Rien, à Byzance, n'était plus près de la couche somptueuse aux draperies brochées d'or du sacré *coïton* ou chambre à coucher de l'impératrice que la misérable paillasse de quelque monastère de filles à Byzance. La mise au couvent des pauvres sœurs de Romain ne se fit pas plus facilement. On commença par les transporter au monastère du Caniclion. C'était un ancien palais bâti au siècle précédent par le fameux Théoctiste, qui avait joué un rôle considérable sous le règne de l'iconoclaste empereur Théophile. Tour à tour magister, logothète, préfet du Caniclion[2], il avait présidé à l'éducation du fils de Théophile, Michel III, dit l'Ivrogne, qui l'en récompensa en le faisant massacrer à l'instigation du fameux Bardas. Il fut assassiné dans le Cirque par un soldat fédéré russe de Crimée, c'est-à-dire un mercenaire scythe de Tauride, un Tauroscythe, comme on disait alors. Ses biens immenses furent confis-

1. Nonne byzantine.

2. Ὁ ἐπὶ τοῦ κανικλείου, littéralement le *préfet* ou *gardien de l'encrier impérial*, c'est-à-dire le très haut fonctionnaire auquel était confiée la garde du cinabre ou encre vermillon et des autres objets nécessaires à la signature du Basileus. Le palais du Caniclion avait pris son nom de la fonction exercée par celui qui l'avait construit.

qués. Son merveilleux palais avec ses bains, ses jardins, devint propriété d'État et on y installa un monastère de femmes. C'est là que les filles de Constantin VII furent, malgré leurs supplications, rasées et consacrées au Seigneur. Elles y retrouvèrent une autre princesse, elle aussi nonne involontaire, qui depuis tantôt trente années menait la sombre vie du cloître. C'était l'Augusta Sophie, leur tante par alliance, femme d'un des fils de Romain Lécapène, le Basileus Christophe. A la mort de son mari, elle avait dû se retirer au Caniclion. Pour une raison que nous ignorons, les pauvres recluses ne demeurèrent que peu de temps dans ce premier asile. On les sépara les unes des autres, probablement parce qu'elles s'excitaient réciproquement à la résistance. Trois seulement, Zoé, Théodora, Théophano, furent envoyées au palais d'Antiochos. Cet édifice, bâti au cinquième siècle aux environs de l'Hippodrome et de la Grande Église par le Perse Antiochos, qui fut grand eunuque à la cour de Théodose le Jeune, était devenu également propriété d'État. Un couvent de filles y était annexé. Les deux autres sœurs Anne et Agathe eurent pour demeure un autre monastère, celui de Myrelæon, qu'avait édifié leur grand-père Romain Lécapène lorsqu'il était régent.

Jean, cathigoumène ou supérieur du grand couvent de Stoudion, avait été délégué pour présider à la prise de voile des cinq princesses. Ce fut lui qui leur coupa les cheveux. Il est probable que ses pieux discours furent moins puissants à amener les jeunes femmes à supporter leur sort nouveau qu'une décision que prit Romain à leur égard. Au lieu de les laisser végéter misérablement de la vie des pauvres caloyères, il voulut qu'elles tinssent leur rang et leur fit assigner la même pension qu'elles avaient eue au Palais. Elles vécurent dès lors d'une existence à peu près comparable à celle que menaient les filles nobles, chanoinesses en Occident. Théophano, heureuse d'être débarrassée d'elles, ne s'opposa point à cet adoucissement. En réalité, les choses allèrent même bien plus loin. Nous le savons par Cédrénus. « Le bon moine du Stoudion n'eut pas plus tôt le dos tourné, nous dit-il, que les jeunes personnes, jetant bas leurs habits religieux, se refusèrent à les reprendre et se remirent à manger de la viande. » Romain dut céder encore sur ce point,

tant il est vrai que, même à Byzance, « il était plus aisé de venir à bout d'un bataillon de soldats que d'une troupe de petites filles. »

La véritable victime de toutes ces tragédies de famille, qui marquèrent le début du règne nouveau, fut la vieille impératrice Hélène. La vénérable Augusta, déjà fort malade, ne put se consoler de son bonheur domestique disparu, de cette maison vide, de toutes ces jeunes et chères créatures dispersées et malheureuses. Les dédains de Théophano durent également la faire cruellement souffrir. Longtemps alitée dans ses appartements du Palais Sacré, elle passa dans les larmes la dernière année de sa vie. Elle pardonna néanmoins à son fils et mourut pieusement le 19 septembre 961. Romain, qui se montra plus tendre pour elle dans cette grande affliction, lui fit faire de magnifiques funérailles. Elle fut pompeusement ensevelie à ce même couvent de filles de Myrelæon, à côté du palais de ce nom, où deux de ses filles avaient été enfermées, et que son père, le vieux Romain Lécapène, avait fondé lors de sa toute-puissance. Il y était enseveli ainsi que son fils, le Basileus Christophe, et sa femme, l'impératrice Théodora. Hélène fut conduite à sa dernière demeure par son fils, par le sénat, par la cour et la Ville tout entières. Son corps, placé dans un cercueil en forme de gaine dorée, richement incrusté de perles et de pierreries, fut déposé, d'après Cédrénus, dans le sarcophage même où reposait la dépouille de son père, dans un sarcophage tout voisin, suivant d'autres témoignages.

Revenons à Romain II, à son ministre Bringas, aux débuts officiels de ce règne si court. Comme c'était l'usage de temps immémorial, le premier soin du gouvernement fut de notifier l'avènement du nouveau maître du monde, du nouveau Kosmocrator, à tous les souverains alliés ou vassaux. Des liens d'amitié furent renoués avec chacun d'eux. De même tous les hauts fonctionnaires provinciaux, les stratèges des thèmes [1], les chefs des topotérésies ou districts frontières, les gouverneurs des clisures [2], châtelains des grandes forteresses frontières, les domestiques d'Occident et d'Orient, généralissimes des armées d'Eu-

1. On désignait à cette époque sous le nom de thèmes les provinces de l'empire d'Orient.
2. Forteresses frontières.

rope et d'Asie, les grands drongaires qui commandaient les diverses escadres de la flotte impériale en station dans l'Adriatique, dans l'Archipel ou sur les côtes italiennes, furent avisés de l'entrée en fonctions du

Portrait en pied de saint Marc ; miniature d'un évangéliaire byzantin de la Bibliothèque nationale, écrit en l'année 964, sous le règne même de Nicéphore Phocas.

nouvel empereur. Des patrices, des protospathaires, des *basilikoi* et des mandatores, messagers impériaux ou courriers de cabinet de grades divers, partirent dans toutes les directions, porteurs de la grande nouvelle sous la forme d'une lettre officielle écrite le plus souvent au cinabre, en lettres d'or ou d'argent pour quelques exemplaires seu-

lement, et bullée d'or, d'argent ou de plomb, suivant qu'elle était adressée à un souverain allié, à un simple vassal, ou à un fonctionnaire. « La bulle même pesait la valeur ronde et toujours sans fraction de poids d'un, deux, trois ou quatre, jusqu'à dix-huit sous d'or, suivant le rang attribué au destinataire dans l'immuable catalogue officiel qui réglait l'ordre de préséance de chacun et formulait les rapports du Basileus universel avec tous ces princes auxquels il voulait bien accorder sa dédaigneuse et toute platonique protection, mais qu'il persistait, du reste, à considérer *in petto* comme des sujets en état de rébellion, « car l'empire grec, héritier pieusement, invinciblement convaincu de l'immense empire romain, n'avait, à son point de vue, d'autres frontières, du côté de l'Occident comme de l'Orient, que les limites mêmes de cette antique puissance romaine[1]. »

La liste était longue et minutieusement dressée, par cette admirable diplomatie byzantine, des rois, des princes, des seigneurs, des ducs, des archontes, des simples chefs de villes, auxquels les *basilikoi* du nouvel autocrator « aimé de Dieu » devaient aller offrir paix et amitié protectrice. Tous, depuis les lointains rois de Saxonie, de Germanie, de Francie, jusqu'aux principicules chrétiens dont les souverainetés aux noms étranges se cachaient dans les gorges du Caucase ou dans les vallées d'Arménie, depuis les vassaux italiens, esclaves toujours révoltés, le duc de Venise, l'archôn de Sardaigne, l'archôn d'Amalfi, celui de Gaète, le duc de Naples, les princes longobards de Salerne, de Capoue, de Bénévent, jusqu'à l'ami Bulgare, « le très cher enfant spirituel du Basileus, l'archôn ou roi par droit divin de la très chrétienne nation des Bulgares », jusqu'à la czarine russe de Kiev, la très pieuse archontissa des Ross, depuis « le souverain de l'Arabie Heureuse » jusqu'au « maître suprême de l'Inde » (probablement le Pâla de Delhy), tous devaient être avisés de la grande nouvelle. La plupart firent bon accueil au message de l'empereur, et les ambassades officielles rapportèrent au Palais Sacré les dons obligés. Seuls les Khalifes (à l'exception de celui de Cordoue) et les princes sarrasins,

1. Rambaud, *op. cit.*

tous ces émirs impies d'Occident et d'Orient, ne furent point avertis, du moins ceux, fort nombreux à cette époque, avec lesquels le Basileus était en guerre. Parmi les princes chrétiens, le roi Bérenger II d'Italie, qui voulait expulser les Byzantins de la péninsule, fut presque seul à conserver une attitude hostile. Il obtint même du duc de Venise que celui-ci interceptât toute communication entre cette cité et l'empire grec [1].

Romain II, par sa coupable frivolité, par son amour du plaisir, a bien mérité d'être classé par le sévère jugement de l'histoire au nombre des princes dont le nom ne rappelle que honte et faiblesse. Mais, fort heureusement pour les Byzantins, je l'ai dit, cet empereur fâcheux eut un ministre, sinon vertueux, du moins énergique, et ce ministre sut employer à souhait les grands capitaines que la guerre sarrasine avait fait surgir depuis vingt ans des rangs de l'armée grecque. Ce fut en effet le tout-puissant eunuque Bringas qui fit décider en conseil et adopter par le jeune empereur, avide de signaler son avènement par quelque entreprise éclatante, et qui organisa presque seul l'expédition de Crète, cette expédition célèbre qui devait à la fois illustrer à jamais le règne si bref du fils de Constantin, fonder également à jamais la gloire de Nicéphore Phocas, et donner le signal de la victoire définitive des Byzantins sur les Sarrasins du dixième siècle.

1. Muratori, *Annales*, t. V, p. 346.

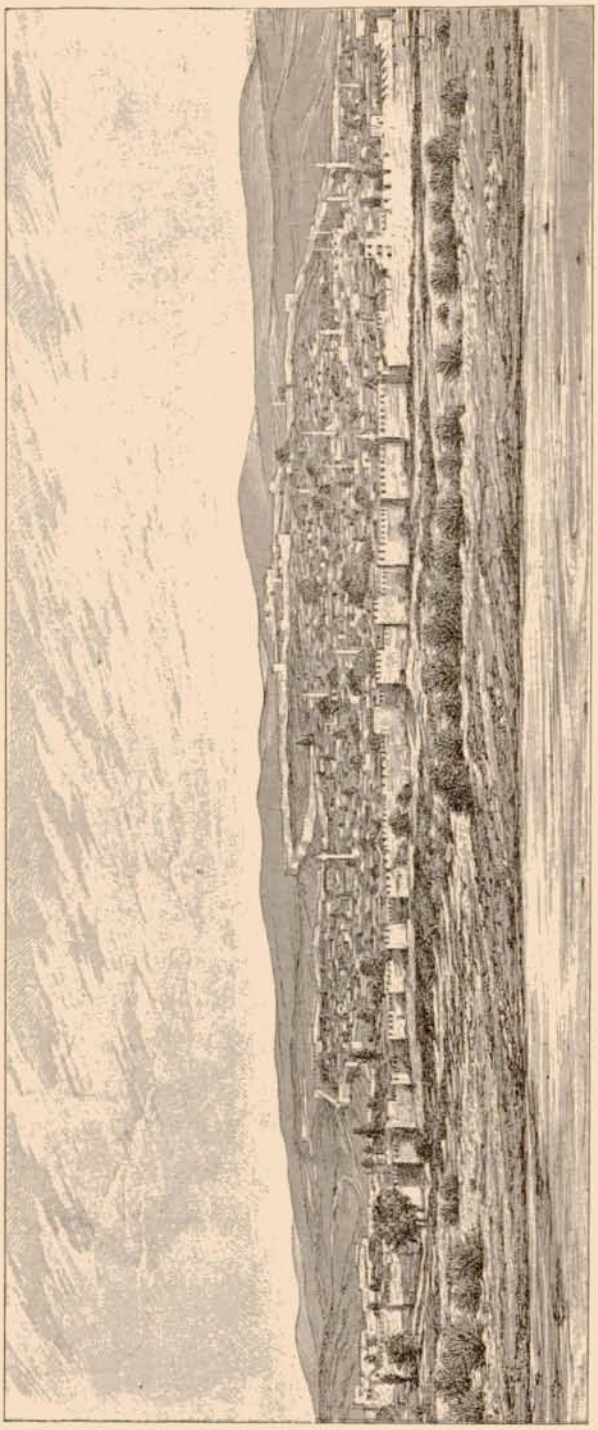
CHAPITRE II

Expédition contre les Sarrasins de Crète sous le commandement de Nicéphore Phocas. — Préparatifs gigantesques. — Description de la flotte et énumération des troupes de débarquement. — Départ de l'expédition. — Son itinéraire. — Débarquement en Crète. — Premiers combats. — Siège et prise de Chandax. — Conquête de l'île de Crète tout entière. — Triomphe (ovation pédestre) de Nicéphore au Cirque. — L'émir de Crète et les siens prisonniers à Byzance. — Conduite habile des Byzantins à l'égard des souverains et chefs étrangers captifs ou otages.

Crète, cette grande île aux belles montagnes, l'île antique aux cent villes, à laquelle sa position à mi-chemin de l'Europe chrétienne et de l'Afrique musulmane donnait une importance si grande en ces temps de luttes incessantes, avait échappé dès l'an 824 environ au pouvoir des Grecs. Profitant de la révolte du renégat Thomas contre Michel II, probablement appelés par ce traître, comme jadis leurs ancêtres l'avaient été par le comte Julien, les Maures d'Espagne, Arabes d'Andalousie, s'étaient emparés de cette terre riche et superbe.

Sous la conduite de l'émir Abouhafs, l'Apochaps des Byzantins, ces hardis aventuriers de l'Islam, avaient surpris Crète sans défense et brûlé sur le rivage les quarante vaisseaux qui les avaient apportés, puis ils avaient dévasté les campagnes, incendié les villes, martyrisé l'évêque Cyrille de Gortyne (dont plus tard le sang fit des miracles) et ses prêtres, converti de force tous ceux des habitants qu'ils n'avaient pas fait périr, fondé enfin non loin du promontoire de Charax, dans une position presque inexpugnable, la fameuse citadelle de Chandax, qui se nomme aujourd'hui par altération Candie et qui a donné son nom à l'île entière. Au bruit de ces succès, de nouvelles bandes sarrasines affluèrent de tous côtés ; les troupes impériales dépêchées par Michel II

furent, deux années durant, successivement battues ou massacrées, leurs chefs pris et pendus. Crète, définitivement perdue pour l'empire, devint alors le plus horrible fléau des Grecs. Durant plus de cent trente ans, les Arabes et leurs émirs pillards s'y maintinrent, à l'effroyable désespoir de toutes les populations des îles de l'Archipel et des côtes grecques et asiatiques incessamment ravagées par eux. Chandax ne fut plus que l'immense capitale des pirates sarrasins de toute la Méditerranée, une gigantesque caverne de voleurs où affluèrent tous les trésors d'Orient, le marché d'esclaves chré-



Vue générale de Salonique, prise du jardin du Vardar.

tiens où vinrent se ravitailler tous les pourvoyeurs de harems du monde musulman. Continuellement renforcés par des aventuriers accourus de toutes les villes de l'Islam, les Arabes de Crète, dans cette place imprenable, sentinelle avancée à laquelle les terres sarrasines formaient au midi comme une ceinture protectrice, furent, sans grands dangers personnels, les plus terribles ennemis de l'empire. Chaque printemps, comme une monstrueuse machine de guerre, Crète vomissait ses flottes aux innombrables et légers bâtiments à voiles noires d'une merveilleuse vitesse, qui s'en allaient partout brûlant les cités, razziant les populations terrifiées, disparaissant avec les dépouilles et le peuple de toute une ville avant que les troupes impériales, toujours surmenées, eussent pu accourir.

Il faut lire dans les chroniqueurs des neuvième et dixième siècles l'affreux récit de ces aventures qui se reproduisaient incessamment dans leur épouvantable monotonie. Quelques heures suffisaient souvent à ces admirables corsaires, d'une agilité, d'une audace, d'une précision incomparables, pour transformer une cité byzantine florissante en une solitude fumante. En vain des détachements de la flotte impériale parcouraient constamment l'Archipel, la Dodécanèse ou Région des douze îles, ainsi que l'appelaient les Byzantins; toujours ils arrivaient trop tard et ne pouvaient que constater un nouvel et irrémédiable désastre : la ville était déserte et brûlée; l'ennemi avait disparu; la mer était vide de voiles; mais, quelques jours après, les bazars de Chandax se remplissaient d'un immense butin, son port ne parvenait pas à contenir les felouques sarrasines, les barques africaines encombrées de marchands d'hommes de Syrie et d'Égypte, et sur la grande place, en dehors des murailles, d'interminables rangées de captifs, jeunes gens, jeunes filles, enfants de tout âge, car tout ce qui était vieux et inutile avait été préalablement tué, attendaient nus, hébétés par le désespoir et les horribles souffrances d'un long entassement sur les navires immondes, que leurs nouveaux maîtres eussent achevé de se les partager pour les emmener de là, liés, jusqu'aux bornes des terres musulmanes, aux rives de Bassorah comme aux cataractes du Nil, dans les brûlantes solitudes du Hedjaz comme sur les lointaines côtes andalouses.

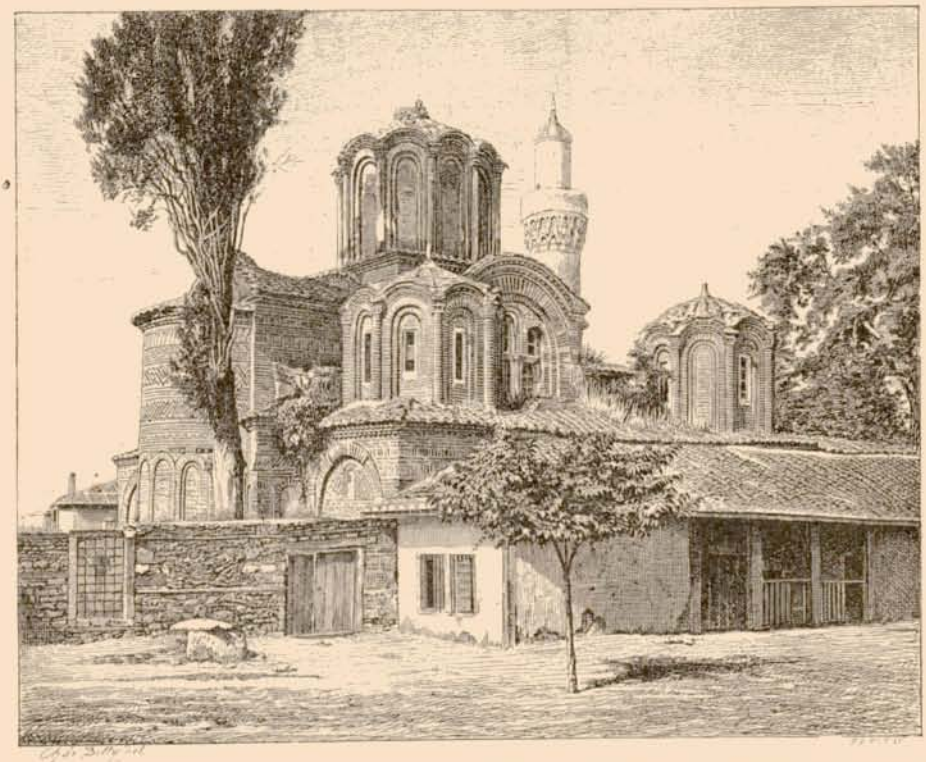
Aucun de ces récits de mort, de pillage, de captivité n'est plus dramatique que celui de la prise et du sac de Thessalonique, « la ville orthodoxe », un demi-siècle environ avant l'époque où commence ce récit. La narration que nous en possédons encore, narration d'une poignante naïveté, a été rédigée par un témoin oculaire. C'est en l'an 904 que cette seconde capitale des Byzantins fut de la sorte saccagée et dépeuplée par les corsaires arabes. Le fait seul de s'être attaqués à cette immense cité, la première ville de l'empire après Constantinople, nous montre de quoi étaient capables ces pirates sans peur comme sans pitié. Jean Caméniate, prêtre, anagnoste ou lecteur d'une des églises de Thessalonique, devenu lui-même esclave des Sarrasins, nous a raconté tous ces faits en détail. Un renégat fameux, Léon, originaire d'Attalie ou Sattalie sur la côte rocheuse de l'antique Pamphylie, et qui faisait sa résidence ordinaire dans un autre repaire oriental, à Tripoli de Syrie (d'où son nom populaire de Léon le Tripolitain), avait imaginé et organisé cette expédition à la tête de cinquante-quatre gros navires, montés chacun par deux cents hommes, presque tous nègres gigantesques d'Éthiopie, combattant tout nus, brutes féroces triées avec soin. Il parut subitement par une brûlante matinée d'un dimanche de juillet, comme un ouragan déchaîné sur la mer paisible et bleue, devant la belle cité surprise sans défense. La population grecque, riche, nombreuse et paisible, encombrait les rues, les églises, ou parcourait les grands jardins au pied des remparts. La panique fut aussi terrible que soudaine. Chacun, affolé, courut prendre ses armes; les femmes éplorées encombrèrent les églises ou se jetèrent dans les monastères. L'attaque de toutes les portes du côté de la mer commença sur l'heure. Balistes et catapultes sarrasines vomirent d'innombrables projectiles. Plusieurs portes furent presque aussitôt brûlées. Les habitants, secondés par des milices d'archers slavons au service de l'empire, se défendirent avec un grand courage, autant que le permettait l'incroyable soudaineté de l'attaque; mais après quelques assauts repoussés, les Éthiopiens, attachant deux par deux leurs navires, s'approchèrent sur un seul rang de cette portion la moins élevée du rempart qui longeait la mer. Ainsi fut subitement

organisée une haute et effrayante ligne d'attaque, véritable muraille animée assez élevée pour dominer celle de la défense. De tous ces ponts de navires encombrés d'une multitude hurlante, une avalanche de flèches, de traits et de projectiles enflammés tomba comme grêle sur les défenseurs mal protégés. La position devint presque aussitôt intenable. Les Grecs durent se retirer avec précipitation, immédiatement suivis par les assaillants, qui, comme une troupe de démons, s'élancèrent à leurs trousses et descendirent de la muraille, se précipitant en même temps qu'eux dans les étroites ruelles du port encombrées de fuyards. C'en était fait de Thessalonique et de ses habitants. Quelques heures à peine avaient suffi pour mettre cette grande cité aux mains de ces bandits. Les Slavons et quelques bourgeois plus agiles réussirent à se sauver du côté des hauteurs qui dominent la ville, avant que celles-ci ne fussent occupées par des détachements ennemis. Le reste de la population tomba aux mains des vainqueurs, qui massacrèrent sur-le-champ tout ce qui n'était pas jeune ou du moins riche, par conséquent bon à emmener.

Il faut lire la navrante narration de Jean Caméniate. Le récit des aventures personnelles du pauvre jeune prêtre, qui, avec toute sa famille, hommes et femmes, se sauva par les rues et tomba au pouvoir de ces noirs païens, est très vivant. Il nous décrit sans phrases cet égorgement de tout un peuple et raconte avec une douleur naïve ce qu'il advint de tous ses parents. Lui-même, sa belle-sœur et quelques autres parmi les siens, durent à leur jeunesse d'être épargnés et réservés pour l'esclavage.

Le Tripolitain, qui redoutait la poursuite de l'escadre impériale stationnée à peu de distance, remit à la voile presque aussitôt ; outre le butin immense, il emmenait *vingt-deux mille jeunes gens et jeunes filles*. Jean Caméniate dit avec simplicité les souffrances inouïes de ces infortunés entassés, durant ces longs jours d'été, par une atmosphère embrasée, dans les cales infectes de ces navires de forbans, sentines effroyables. On ne pouvait se coucher, ni même s'asseoir, tant la presse était horrible. Les pieds des malheureux baignaient dans leurs ordures. Sans cesse on jetait à l'eau ceux qui, trop faibles,

mouraient épuisés de maux. Presque tous les fils et les filles des grandes familles d'archontes[1] macédoniens faisaient partie de l'horrible convoi. Se figure-t-on cette délicate jeunesse, élégante, presque raffinée, soumise à de tels supplices, aux mains de ces monstres africains! On erra longtemps d'île en île, de repaire en repaire, toujours évitant



Église des Saints-Apôtres à Salonique, aujourd'hui Sôouk-sou Djami, une des églises byzantines les mieux conservées.

les galères du stratège impérial de l'Archipel. On alla de Thessalonique en Eubée par la rive thessalienne, d'Eubée à Patmos. Enfin, après plusieurs jours de cette brûlante agonie, on aborda à Chandax de Crète. C'est là qu'on devait se partager les dépouilles. C'est là que s'étaient, comme chaque année, assemblés les marchands en quête de bétail humain. Il faut, je le répète, lire dans Caméniate même le vi-

1. Les nobles.

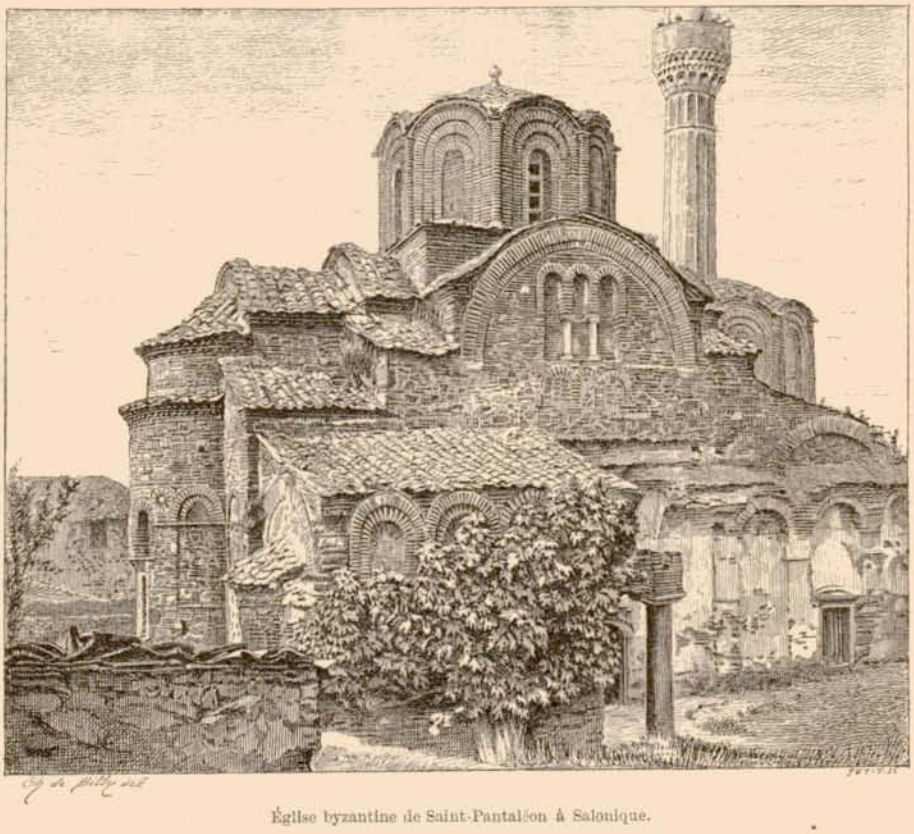
vant récit de cette arrivée : toute la population sarrasine de cette cité de bandits se ruant sur la rive, secouée d'une joie sauvage à la nouvelle d'un si incroyable butin, les cris perçants des femmes et des enfants applaudissant à une telle victoire, les hurlements des nègres, les sons éclatants des cymbales, des trompes, des tambours de guerre, l'épouvante des captifs survivants jetés à terre liés étroitement comme des ballots. Quel spectacle à peindre dans cet admirable décor de la côte de Crète sous un ciel de feu! Pas un des captifs (sauf quelques-uns très considérables ou fort riches, qu'on destinait à l'échange) n'avait un poil de barbe au menton. « De tant de milliers de femmes, pas une qui ne fût jeune. » La plaine aux portes de la ville devint le champ de foire infâme de tous ces infortunés si heureux encore quelques jours auparavant.

Divisés en mille lots, « par grands tas séparés, pour ne pas confondre ce qui revenait à chaque pirate, » arrachés aux bras de leurs plus proches, de leurs frères, de leurs sœurs, ils partaient pour les plus lointains, les plus affreux rivages, d'où ils savaient ne devoir jamais revenir. Plus heureux, Caméniate, après avoir été, lui aussi, séparé de tous les siens, fut emmené en Syrie, d'où plus tard il réussit à regagner son pays natal. Tout ce qui ne fut pas vendu à Chandax fut transporté en septembre sur le marché de Tripoli.

Après cette tragique aventure, de semblables dévastations s'étaient bien souvent encore renouvelées sur les points les plus opposés du littoral de l'empire, non pas aussi considérables, mais terribles cependant. A partir de 825, cinq grandes expéditions byzantines, sans compter les petites, successivement dirigées contre cette Crète « que Dieu confonde [1] ! » échouèrent misérablement. « L'île de Crète, dit le témoin oculaire Luitprand, est pour l'empire grec un voisinage aussi proche qu'insupportable. » Vers la fin du règne de Constantin VII, la situation était devenue parfaitement intolérable. Une nouvelle expédition fut organisée en 949 suivant M. Rambaud [2], seulement en 956 d'après M. de Muralt. Des forces considérables en firent

1. Θεόλεττος Κρήτη, *Cérémonies.*
2. *Op. cit.*, p. 429.

partie sous le commandement détestable du patrice paphlagonien Constantin, surnommé Gongyle, stratège de Samos, eunuque et cubiculaire du Palais Sacré, lâche et inepte favori. Ce fut un grand désastre. Les impériaux, mal gardés, surpris dans l'intérieur par les Arabes, qui avaient d'abord simulé la fuite, n'échappèrent qu'avec



Église byzantine de Saint-Pantaléon à Salonique.

peine à un anéantissement total. Les courses sarrasines reprirent de plus belle, et, l'insolence des pirates ne connaissant plus de bornes, la navigation et le commerce de l'Archipel en furent comme suspendus. Il fallait ou qu'on en finît avec les Sarrasins de Crète ou que l'empire cessât d'exister. Joseph Bringas, qui eut le courage de décider un nouvel et grand effort de l'empire, eut un mérite de plus : celui de donner Nicéphore Phocas pour chef à l'expédition.

Nicéphore, un des plus grands capitaines byzantins, s'était déjà fait connaître sous le règne du précédent Basileus par de longues et heureuses guerres sur la frontière sarrasine d'Asie-Mineure. Nommé par Constantin VII *magister,* une des plus hautes dignités de l'empire, dignité « splendidissime » (il n'y avait que vingt-quatre *magistri* en tout, dit un chroniqueur contemporain [1]), et grand domestique des scholes d'Orient ou contingents orientaux (c'est-à-dire généralissime des forces de l'empire en Asie), il avait lutté, sinon toujours victorieusement, du moins presque toujours en remportant l'avantage final, contre le redoutable Hamdanide, Seïf Eddaulèh, le fameux émir d'Alep, depuis 945 le principal adversaire des Byzantins en Orient, et contre les autres princes sarrasins de Mossoul, de Tarse et de Tripoli. C'était à son époque le type du parfait homme de guerre. Même lorsqu'il fut Basileus, il ne vécut jamais que pour ses soldats ; « il ne songeait qu'à eux, » a dit un de ses historiens. Eux, malgré son impitoyable sévérité, le chérissaient et le chérirent toujours, parce qu'il était juste et partageait allègrement leurs dangers comme leurs fatigues. Dans la foule constantinopolitaine comme dans le peuple des provinces, il était également très populaire, parce qu'on le considérait comme le champion presque invincible de la défense nationale contre le Sarrasin maudit tant redouté. Sa nomination à la tête de l'armée de Crète fut acclamée au Palais comme dans la Ville, dans les casernes comme dans les camps. Il était issu d'une vieille mais obscure famille d'archontes cappadociens, les Phocas, dont presque tous les membres avaient porté l'épée et couru sus aux Perses d'abord, aux Sarrasins ensuite. Son grand-père, nommé comme lui Nicéphore, né peut-être avant la mort de Charlemagne, s'était glorieusement distingué à la tête des troupes impériales dans les guerres du siècle précédent en Italie et en Sicile. Sous Basile I^er^, il avait chassé d'Italie les conquérants maures d'Afrique. Sous Léon VI, il avait maintes fois battu les Bulgares. Il était mort très vieux à la fin du neuvième siècle. Un de ses fils, propre oncle de notre Nicéphore, Léon Phocas, avait été domestique des scholes, commandant en chef

1. Suivant Luitprand, lors de sa première ambassade à Constantinople en 948, il n'y avait encore qu'un seul *magister*.

dans la guerre bulgare, chef des corps de la garde, et avait même prétendu au trône lors de la régence de l'impératrice Zoé, durant la minorité de Constantin VII. Sa rébellion avait été comprimée par Romain Lécapène, qui lui fit crever les yeux et fonda sur cette victoire l'édifice de sa propre fortune. Michel Maleïnos, un autre des oncles de Nicéphore, venait de mourir en odeur de sainteté, et son cilice était meuré dans la famille comme un talisman. Son père enfin, Bardas Phocas, le second fils du premier Nicéphore, véritable héros populaire, malgré son avarice célèbre, après avoir aidé Constantin VII à se débarrasser des Lécapénides, était arrivé aux plus hautes dignités militaires, avait été l'ennemi le plus redouté des Sarrasins, et, déjà chargé d'ans, était, à l'époque où s'ouvre ce récit, le plus glorieux vétéran des guerres d'Asie-Mineure.

Nicéphore même, je l'ai dit, après mainte victoire remportée en qualité de lieutenant de son illustre père, avait été créé par le Porphyrogénète, en remplacement du vieux guerrier, devenu trop âgé pour poursuivre la lutte, domestique ou généralissime de toutes les forces des thèmes asiatiques ou orientaux. Un de ses frères, Constantin Phocas, stratège du thème frontière de Séleucie, fait prisonnier par les cavaliers du Hamdanide en 949, à la déroute de Marasch, avait refusé d'abjurer et aurait péri empoisonné dans son cachot après une captivité de six années, s'il faut en croire le récit de Cédrénus. Le second de ses frères enfin, le curopalate [1] Léon Phocas, presque aussi grand capitaine que Nicéphore, allait le remplacer à la tête des forces d'Asie durant son absence en Crète.

Nicéphore était bien, je le répète, le chef indiqué pour cette difficile expédition. Il est malaisé de démêler son caractère véritable parmi les affirmations contraires également passionnées des historiens, ses admirateurs aveugles ou ses détracteurs violents ; mais tous sont d'accord sur ce point que c'était un incomparable homme de guerre, d'une froide bravoure, calme dans la plus horrible mêlée, opiniâtre à l'excès, sachant parler aux troupes et se faire suivre d'elles partout

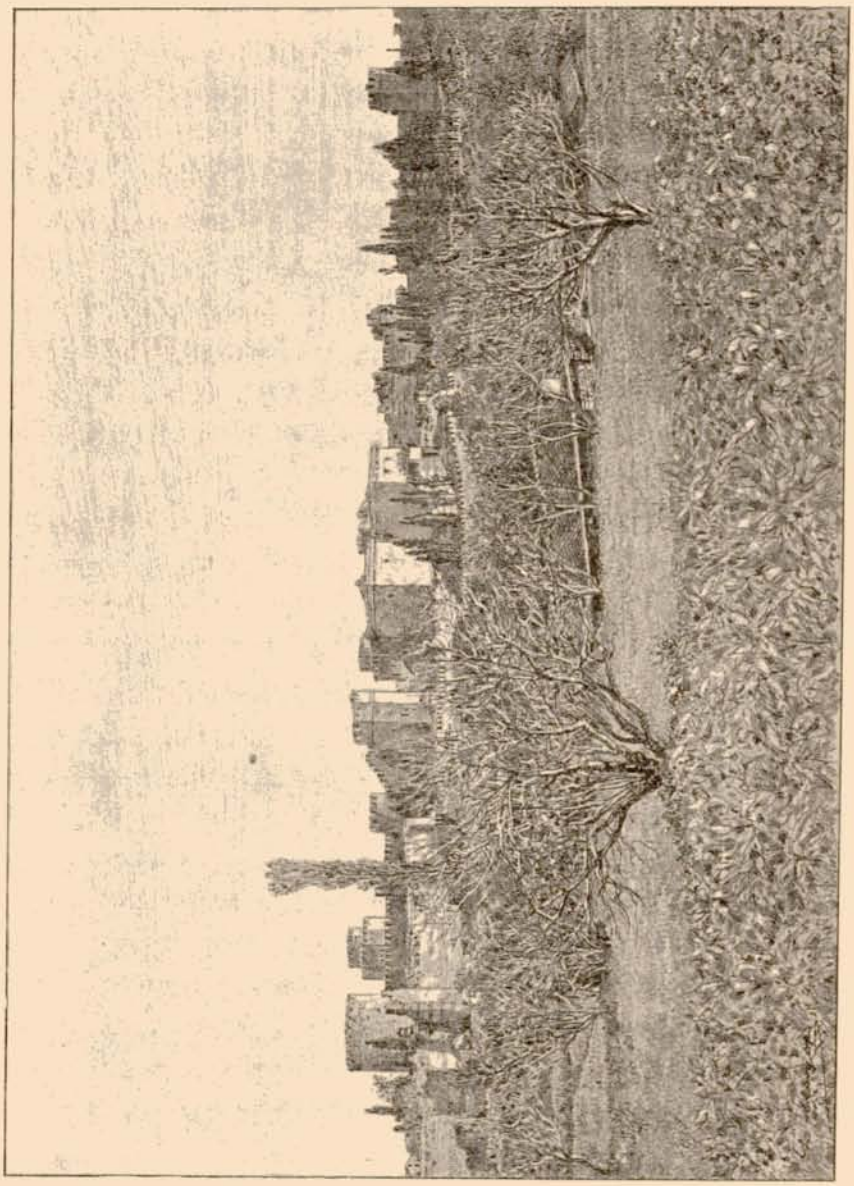
1. Haute dignité palatine à Byzance.

et toujours dans n'importe quel péril. De tempérament profondément mystique, comme tant de ses contemporains orientaux, mais aussi homme de passions fougueuses, d'ordinaire vivement comprimées, parfois cependant abandonnées à leur plus libre cours, de nature emportée, violente, mais simple et primitive, impitoyable dans sa juste sévérité, mais jamais inutilement cruel, de mœurs austères poussées jusqu'au plus étrange ascétisme, lorsque la passion ne le dominait point, Nicéphore semble avoir été, du moins durant la première période de son existence, une sorte de moine soldat, uniquement occupé à réorganiser les armées byzantines et à faire à l'ennemi héréditaire de sa race une guerre acharnée. Plus tard l'ambition du pouvoir et son aveugle amour pour l'ardente et cruelle Théophano semblent avoir imprimé à cette âme simple et rude de profondes et fâcheuses modifications. Son intelligence guerrière était servie par un corps de fer, par une vigueur physique exceptionnelle qui faisait l'admiration de ses contemporains. On racontait qu'un jour il avait de sa lance, poussée des deux mains, perforé de part en part la poitrine cuirassée d'un Sarrasin qui lui courait sus. Ses détracteurs, entre autres griefs, l'ont principalement et presque uniformément accusé de s'être, comme Bardas son père, constamment montré d'une avarice sordide ; mais qui sait s'il ne faut point y voir plutôt l'économe et prévoyante gestion des deniers de l'armée d'abord, plus tard de ceux de l'empire?

Au moment où commence ce récit, Nicéphore était dans la force de l'âge, âgé d'environ quarante-sept ans. Bringas, le faisant revenir d'Asie-Mineure, où il fut remplacé par son frère Léon, le mit à la tête de l'armement crétois malgré de sourdes et puissantes résistances. Il ne manquait pas au Grand Palais de gens déjà fort effrayés de la situation trop en vue de Nicéphore, et qui reprochaient au premier ministre de travailler à la future grandeur de l'heureux domestique des scholes, au détriment de sa propre situation et de la puissance du jeune empereur[1].

1. L'opposition faite à Bringas pour le détourner d'organiser cette expédition semble avoir été fort vive, au sénat surtout. On ne cessait de rappeler au jeune empereur les désastres amenés par les expéditions précédentes contre les pirates de Crète. On affectait de redouter l'intervention des Sarrasins

Cette expédition de Crète est un des plus intéressants épisodes de



Château des Sept-Tours à Constantinople et portion avoisinante de la Grande Muraille. On aperçoit la porte Dorée immédiatement à droite des quelques cyprès qui occupent le centre de cette gravure.

l'histoire byzantine dans la seconde moitié du dixième siècle. Ce fut

d'Égypte et d'Espagne en faveur de leurs ccreligionnaires crétois. Bringas, qui se montra vraiment grand ministre dans cette circonstance, triompha de toutes ces résistances. Voyez le discours que le continuateur anonyme de Théophane met dans sa bouche à cette occasion, p. 475 de l'éd. de Bonn.

un des grands efforts de l'empire grec; pour la seconde fois peut-être depuis des siècles (la première fois, ce fut sous Basile I[er]), on vit se rassembler un véritable armement impérial, une véritable flotte d'État; jusqu'alors on s'était contenté de réunir les contingents maritimes de tel ou tel thème ou de plusieurs thèmes à la fois. Léon Diacre et d'autres chroniqueurs ont parlé avec quelque détail de ce brillant épisode de la lutte séculaire entre Grecs et Sarrasins. En outre, nous possédons un document fort important. Le continuateur anonyme de la statistique des forces militaires de l'empire, statistique inaugurée par l'empereur Constantin Porphyrogénète, nous a laissé les plus curieuses, les plus minutieuses indications sur les préparatifs de l'expédition presque identique dirigée bien peu d'années auparavant, très probablement en 956 comme je l'ai dit plus haut, contre Crète, sous le commandement de Constantin Gongyle, sur le nombre, l'armement, l'équipage de chaque sorte de navires, sur la qualité, la nature et la force des diverses troupes de débarquement, sur le matériel de siège et de campagne, etc., etc. Les deux époques sont si voisines que les renseignements sur la composition de la première de ces expéditions peuvent s'appliquer exactement à la seconde; et toutes les indications que Léon Diacre et d'autres chroniqueurs nous rapportent sur celle-ci tendent à confirmer pleinement ce rapprochement [1].

Les circonstances étaient en 960 éminemment favorables à une action décisive contre Crète. Les pirates exécrés qui, depuis tant d'années, détenaient ce joyau de l'empire, ne pouvaient guère cette fois compter sur l'appui d'ordinaire si empressé de tous leurs frères sarrasins. L'anarchie, qui depuis longtemps déjà régnait dans le monde musulman, était à ce moment plus grande, plus générale que jamais. Le misérable Khalife abbasside Mothi ou Almothi, fils de Moktadir, véritable fantôme de souverain, esclave couronné, régnait uniquement de nom sous l'orageuse, tyrannique et violente tutelle de son maire

1. Foggini (*Adnot. in Theodosii Acroases*, dans L. Diacre, éd. Bonn, p. 562) semble admettre que les préparatifs décrits par le continuateur de Constantin se rapportaient non point à cette expédition malheureuse de 956, mais bien même à cette expédition que je raconte en ce moment et qui, par suite de diverses circonstances, ne put avoir lieu qu'après la mort de ce prince, sous le règne de son successeur.

du palais, le sultan bouiide Mouizz Eddaulèh, installé à ses côtés dans Bagdad. Celui-ci et les autres vaillants émirs de sa famille étaient les maîtres d'une grande partie de l'Irak et de la Perse et d'une portion de la Mésopotamie. Partout ailleurs dans l'Asie musulmane régnaient des dynasties absolument indépendantes de fait, bien que de temps en temps forcées par les hasards de la guerre à se déclarer à nouveau vassales du Khalife, dynasties nombreuses dont les représentants n'avaient tous qu'un désir : se substituer dans la tutelle du chef religieux et politique de l'Islam aux sultans bouiides, détenteurs actuels de cette situation prépondérante. Aussi ce n'étaient depuis des années, dans toutes les campagnes de Syrie et parmi les plaines sans bornes de la Mésopotamie, que luttes terribles incessamment renouvelées, ligues opposées à d'autres ligues, alliances nouvelles à chaque instant rompues ; ce n'étaient qu'attaques furieuses contre Bagdad, sanglantes défaites des assaillants jamais découragés, vastes égorgements de villes prises ou d'armées vaincues. Les principaux parmi ces princes quasi indépendants étaient les fameux et redoutables Hamdanides, les deux frères Nasser Eddaulèh et Seïf Eddaulèh, le dernier surtout, dont il sera tant question par la suite dans cette histoire. Ils régnaient, le premier à Mossoul, le second à Alep de Syrie, tenant ainsi toute la Mésopotamie septentrionale et une grande partie de la Syrie. A cheval entre les États du Khalife et de son sultan et ceux du Basileus grec, ils devenaient tour à tour, suivant qu'ils combattaient le Basileus ou le Khalife, les plus formidables champions de l'Islam ou le plus terrible danger du Khalifat.

Ajoutez à tant d'éléments de trouble, des séditions incessantes dans Bagdad même, séditions de la population sunnite contre les Bouiides chiites, combats de rue entre les contingents Deïlémites (chiites) et ceux purement turcs ; ajoutez-y encore les guerres entre les Bouiides et les Samanides, celles des Hamdanides contre leurs dangereux voisins les Ikhchidites d'Égypte qui sans cesse convoitaient leurs possessions syriennes. On le conçoit sans peine, un pareil affaiblissement du pouvoir central, cet état de trouble commun à toutes les terres musulmanes, interdisaient aux Arabes de Crète tout espoir de se-

cours efficace, et toute cette immense anarchie était infiniment propice aux vastes projets de l'eunuque Bringas, projets que devait reprendre après lui son lieutenant Nicéphore et qui n'allaient à rien moins qu'à restituer à l'empire grec ses limites anciennes depuis si longtemps franchies par les fils de Mahomet. Avant tout, il fallait que les Byzantins redevinssent maîtres incontestés de l'Archipel et des côtes voisines. Pour cela, il fallait exterminer les pirates de Crète.

Les préparatifs furent poussés avec une activité extraordinaire. Jamais flotte plus formidable et mieux équipée n'était sortie de la vieille Chrysokéras [1], qui en avait tant vu cependant faire voile pour tous les rivages de l'ancien monde. Le corps expéditionnaire se concentra à Byzance même. Les contingents les mieux disciplinés des thèmes d'Europe, ceux qui formaient constamment le fond des meilleures armées impériales, les rudes paysans de la grande plaine de Thrace et de la montagne de Macédoine y coudoyaient les « Orientaux », soldats des thèmes asiatiques, habitants de la Cappadoce, de la Lycaonie et du Pont, issus des colons goths de l'Opsikion et de Galatie, recrues souvent presque sauvages, mais combattants d'une vigueur admirable, amenés de force du fond de leurs vallées perdues et devenant aussitôt des soldats soumis et sans peur. Tels encore aujourd'hui sont leurs descendants, ces merveilleux conscrits des vilayets d'Anatolie, qu'on voit au premier signal de guerre affluer dans les ports asiatiques et s'embarquer pour Stamboul, d'où, sur l'ordre du Khalife, ils vont tomber docilement sous la balle de l'éternel ennemi slave.

Dans l'armée de Nicéphore, les contingents arméniens, alors très estimés, étaient nombreux. Les grands thèmes maritimes asiatiques des Thracésiens, de Samos et des Cibyrrhéotes, qui comprenaient toutes les vieilles cités commerçantes et encore florissantes de l'Ionie et de l'Éolie avaient fourni les marins. Bringas y adjoignit des corps de Russes mercenaires, ou « Ross » idolâtres. Ces guerriers de fer, d'origine scandinave, venus par bandes à Constantinople sur leurs monoxyles, barques creusées dans un seul tronc d'arbre, étaient fort prisés pour leur bra-

1. La Corne-d'Or.

voure et leur étonnante vigueur. Des traités passés avec leurs czars ou princes nationaux les fournissaient régulièrement aux armées impériales. Ils étaient d'ordinaire baptisés dès leur arrivée. D'une stature colossale qui étonnait les Arabes et tous les soldats méridionaux, « hauts comme des palmiers », armés de la large épée, de la longue lance ornée d'une petite flamme à deux pointes et de la terrible hache recourbée, quelques centaines de ces Værings, Varègues ou Varangiens, frères des Normands de France et d'Italie, valaient une armée. Rien ne résistait à la féroce et lourde violence de leur attaque. Rien ne parvenait à les ébranler lorsque, massés en phalange profonde, poussant leur sourd rugissement de guerre, ils combattaient de pied ferme. « Leur armement comme leur tactique les mettaient à part de toutes les autres nations scythiques auxquelles Byzance empruntait les mercenaires de ses armées. Les Hongrois, les Petchenègues, les Khazars étaient avant tout des cavaliers. Eux étaient les premiers fantassins de l'Europe barbare. Ils n'avaient point l'arc et la zagaie des peuples qui combattent en fuyant, mais bien les armes lourdes des guerriers de résistance.

« Par leur bravoure, leur solidité, leur mode d'armement, ils rappelaient soit les Francs du dixième siècle, que les Byzantins leur donnaient pour congénères, soit les preux de la féodalité occidentale. Ils étaient armés de pied en cap, portaient de lourds casques de fer et de véritables cottes de mailles; un immense bouclier long les couvrait jusqu'aux pieds; quand ils battaient en retraite, ils rejetaient ce pavois énorme sur leurs épaules et devenaient invulnérables.

« Le plus souvent ils formaient ce *cuneus* impénétrable dont nous parle déjà Tacite, et, serrés l'un contre l'autre, ils présentaient une muraille d'airain hérissée de lances, resplendissant de l'éclat des boucliers métalliques. De là s'échappait une clameur soutenue, un mugissement semblable à celui de l'Océan, le fameux *barritus* des Germains du premier siècle.

« La fureur du combat finissait par les mettre hors d'eux-mêmes; ils étaient bien alors les « enragés bersakiers » qui, la vision du Valhalla et des Valkyries devant les yeux, criblés de blessures, épuisés

de sang et mutilés, combattaient. De ces Tauroscythes, nous dit Léon le Diacre, on raconte que jamais dans une défaite on ne les a vus se rendre. » Quand ils désespéraient du salut, ils se perçaient eux-mêmes les entrailles. « Ils disent que ceux qui meurent sous les coups d'un ennemi sont condamnés à le servir dans une autre vie [1]. »

Ces Francs du Nord étaient désignés à Byzance sous les noms divers de Ros ou Ross, de Tauroscythes, de Phargans, de Varangiens, de Varègues, les Værings des épopées scandinaves. Les sources font une distinction entre les Ross ou Tauroscythes et les Phargans ou Varangiens. Il est possible, comme le dit fort bien M. Rambaud, que les premières expressions aient servi à désigner les Varègues nés en Russie et celle de Phargans les Varègues venus directement de Scandinavie. Les Phargans étaient moins bien traités que les Russes. Ils appartenaient à la troisième hétairie ou troisième légion des corps étrangers de la garde. Les Russes formaient probablement un corps à part. Les chefs militaires de ces fameux « mercenaires porte-haches », comme les appelle Anne Comnène, étaient d'ordinaire désignés à Byzance sous le nom d'acolytes. A chaque corps de Ross était en outre attaché un fonctionnaire spécial d'ordre plus particulièrement civil, l'interprète ou *dierménevte,* dont on devine sans peine les importantes fonctions. Les Varègues ne connaissaient point le grec; ils parlaient « l'anglais » d'après Codinus, c'est-à-dire l'anglo-saxon ou le norrain. Un interprète était indispensable pour régler les rapports entre cette légion étrangère et l'administration impériale. Le grand interprète de tous les corps scandinaves ou *mégalodierménevte* des Varangiens était un fonctionnaire d'ordre très élevé. Il était le représentant officiel du gouvernement auprès de ces sauvages et précieux auxiliaires, traitait des questions de solde avec leurs chefs nationaux, dirigeait l'intendance, le casernement et les autres affaires du corps. C'est lui enfin qui était chargé de décider des litiges qui pouvaient surgir si facilement entre les habitants et les mercenaires étrangers. Un savant archéologue de Constantinople a retrouvé le sceau ou bulle de plomb de l'un de ces

1. Rambaud, *op. cit.*, p. 888.

personnages. Ce monument si curieux porte cette simple légende : *Sceau du pansébaste, sébaste et mégalodiermémevte des Varangiens, Michel.* Sur la face principale, figure l'effigie du patron du titulaire, « l'Archange Michel, archistratège des armées célestes » ; au revers, on distingue une particularité infiniment remarquable : c'est la représentation unique jusqu'ici de la *rhomphaia,* la fameuse hache spéciale aux Ross, si fréquemment mentionnée par les chroniqueurs. Celle-ci n'est pas à double tranchant, ainsi qu'on le pourrait supposer, mais courte et munie, à l'extrémité du manche recourbé, d'une sorte de poignée en forme d'anse. Le bout opposé semble se terminer en pointe,

Sceau ou bulle de plomb du grand interprète du corps des Varangiens ou mercenaires scandinaves à la solde de l'empereur de Byzance.

comme une pique, ou plus exactement comme une véritable baïonnette, de manière que cette arme redoutable était certainement destinée à frapper à la fois d'estoc et de taille.

Les Basileis payaient fort cher ces merveilleux soldats. Chaque Russe recevait dix, douze, jusqu'à quinze sous d'or par mois, sans compter les *rogæ,* primes d'engagement et autres gratifications. Du reste, par cela même que ces places dans ces corps spéciaux de la garde étaient si grassement payées, elles étaient fort convoitées et faisaient prime. Il fallait acheter sa commission et l'acheter fort cher. On payait, paraît-il, la somme presque incroyable de seize litræ [1] pour entrer dans la grande hétairie, celle de dix pour la moyenne, et de sept pour la troisième, celle des Phargans et Khazars [2].

1. Au dixième siècle, il allait soixante-douze sous d'or à la livre ou *litra.*

2. « Dans l'armée byzantine il y a régulièrement un corps de troupes khazares, recrutées probablement

Revenons à l'armement de Crète. Avec les corps des mercenaires Ross, pour poursuivre les fuyards, éclairer l'armée et charger les masses ennemies, on embarqua quelques escadrons de cavaliers cataphractaires [1], sous le commandement de l'archôn des thèmes de cavalerie. Couverts d'une cuirasse faite d'écailles métalliques imbriquées, ces terribles combattants ne craignaient ni la pointe des javelots ni le tranchant des épées. Leur seul aspect suffisait parfois à mettre en déroute les hommes de pied sarrasins, qui souvent combattaient presque nus. Le grand obstacle à la cuirasse, surtout dans les guerres d'Asie, était la température si élevée. Comme plus tard les chevaliers de la croisade dans les sables de Gaza et d'Ascalon, les cavaliers cataphractaires des empereurs byzantins suffoquaient sous leur rigide vêtement métallique aux rayons ardents du soleil oriental.

Ce n'était pas tout encore. Bien d'autres corps figuraient dans l'expédition. Rien, on le sait, n'était aussi prodigieusement varié qu'une armée byzantine. Celle de Nicéphore comprenait, entre autres, de nombreux mercenaires captifs, pris à la guerre, appartenant à diverses nations barbares. Dans cette sorte de légion étrangère figuraient aussi de ces aventuriers slavons plus souvent appelés slavésiens, colons militaires établis à plusieurs époques sur divers points de l'empire et plus particulièrement sur les rives des fleuves de Macédoine et de Bithynie, redoutables lansquenets du dixième siècle oriental, fort prisés dans les armées impériales, qui en faisaient une consommation énorme. Des Toulmatzes [2] (les Dalmates de nos jours), quatre mille Mardaïtes, descendants des terribles sectaires Pauliciens du Liban, hérétiques

parmi les chrétiens de Khazarie. Ils forment avec les Phargans et probablement les Turcs (Hongrois), la troisième hétairie. Un office d'*hétaire* khazare coûte 7 litræ et rapporte 12 nomismata. Ils sont admis dans les grands festins du Chrysotriclinion et des Dix-neuf lits. Aucune milice ne reconnut mieux les attentions de l'empereur ; aucune n'eut plus à souffrir pour la cause de l'empire. Après sa victoire de 889, le Tsar Siméon, furieux de trouver dans les rangs byzantins des descendants de Khazar, le frère de Bulgar, fit couper le nez à tous les hétaires khazares qui tombèrent entre ses mains. Quarante-sept d'entre eux prirent part à l'expédition de Longobardie sous Lécapène. Ces soldats pittoresques étaient mis en réquisition pour les réceptions d'ambassadeurs et pour toutes les solennités du Palais. » (Rambaud, *op. cit.*, p. 403.)

1. Cavaliers bardés, cuirassés. Lors de l'expédition dirigée contre Crète en l'an 902 sous la conduite d'Himérios, l'armée byzantine, forte de 28,000 hommes, comprenait le chiffre relativement énorme de 9,000 cavaliers.

2. Ou Talmatzes ou encore Talpatches.

fameux, « manichéens et briseurs d'images, véritables albigeois de l'Anatolie [1], » transplantés un peu partout, mais surtout en Thrace, par Justinien II, frères des Maronites de Syrie comme aussi des farouches Mirdites d'Albanie, probablement aussi quelques mercenaires vénitiens et amalfitains [2], complétaient ce formidable armement. Les Mardaïtes, qui avaient la réputation d'être les plus féroces soldats de l'empire byzantin, se divisaient en Orientaux et Occidentaux, chacun sous leur *catépano* [3] particulier.

Cavalier sarmate cataphractaire, figuré sur un bas-relief de la colonne Trajane; les cataphractaires byzantins du X^e^ siècle étaient à peu près semblables à celui-ci.

La flotte destinée à transporter toutes ces troupes était sous le gouvernement direct du chitonite ou chambellan Michel, faisant fonction de grand drongaire, soit de grand amiral. Nicéphore, tout en étant le chef suprême de l'expédition, commandait plus spécialement les troupes de débarquement. Cette flotte était, on le conçoit, immense, et il ne faudrait pas se figurer, comme on serait tenté de le faire, qu'elle fût uniquement composée de bâtiments de petites dimensions. S'il fallait en croire aveuglément certains témoignages qui paraissent,

1. Rambaud, *Une épopée byzantine*, Revue des Deux-Mondes, 1875, p. 240.
2. Rambaud, *l'Empire grec au dixième siècle*, p. 442.
3. Catépan ou Catapan, chef militaire byzantin.

du reste, exagérés, surtout celui de Siméon Magister et celui du chroniqueur anonyme, continuateur de Théophane, probablement contemporain de ces faits, elle aurait compté jusqu'à *trois mille trois cents* navires de tous ordres[1]. Le gros en était formé par deux mille dromons du genre des chelandia, forts bâtiments pontés à quatre rangs de rameurs, disposés deux sur chaque côté, « galères massives, manœuvrant suivant toutes les règles de la tactique décrite par le parakimomène Basile, vrais chefs-d'œuvre de l'art du constructeur de navires du dixième siècle. » De ces chelandia, les uns étaient de la classe des *ousia*, imités des grandes barques russes; les autres de celle des *pamphiles*. Ceux-ci étaient montés par des soldats spéciaux, en grande partie originaires de la montagneuse côte de Pamphylie, et pour ce fait également désignés sous le nom de pamphyles[2]; c'étaient les analogues de nos fantassins de marine d'aujourd'hui. On comptait d'ordinaire soixante-dix pamphyles sur chaque navire.

Suivant leur grandeur qui les faisait généralement diviser en trois classes, ces chelandia étaient manœuvrés par cent, cent cinquante, deux cents, jusqu'à deux cent cinquante rameurs; mais ces rameurs même étaient presque toujours des soldats, disposition qui, à certains moments, devenait une cause d'infériorité pour la marine byzantine. Sur le pont de chacun de ces navires s'élevait une haute tour de bois, le *château*, le *xylokastron*, qui, au moment du combat, se garnissait de machines de guerre et de soldats destinés à les manœuvrer ou à couvrir l'ennemi de traits et de javelots.

Mais ce qui rendait tous ces navires infiniment redoutables aux Sarrasins, ce qui leur avait fait donner le nom effrayant de vaisseaux porte-feu ou pyrophores[3], c'était l'appareil spécial dont chacun était muni, appareil propre à jeter le « feu liquide », l'épouvantable feu grégeois, cette mystérieuse découverte apportée, dit-on, au septième siècle à Byzance[4], par le Syrien Callinicus, mise au rang des

1. Trois mille trois cents suivant un de ces deux témoignages; trois mille trois cent soixante suivant l'autre.

2. *Cérémonies*, éd. Bonn, II, p. 787.

3. Πύρφορος, καχκαβοπυρφόρος στόλος.

4. En 672, d'après Aboulfaradj et d'autres.

plus précieux secrets d'État et demeurée la terreur des barbares aux corps nus d'Orient comme d'Occident.

A la proue de chaque chelandion était fixé un large protome de lion ou de quelque autre amiral féroce, de bronze doré, à la gueule hurlante, dont la seule vue suffisait à épouvanter l'ennemi, dit naïvement Anne Comnène; de cette gueule sortaient de longs tubes flexibles et mobiles à revêtement métallique, facilement maniables et se recourbant à volonté, à peu près identiques probablement aux tuyaux de nos pompes à incendie; ce sont là les fameux « siphons [1] » si souvent mentionnés par les chroniqueurs des guerres du moyen âge oriental. Par une extrémité ils plongeaient dans de vastes chaudrons tout pleins du mélange infernal; par l'autre ils crachaient cette pluie enflammée et mortelle sur le pont du navire ennemi, incendiant, détruisant quiconque était proche. D'habiles artificiers dirigeaient facilement d'un bord à l'autre du dromon ce jet terrible, suivant les vicissitudes diverses de ce combat corps à corps. Parfois on plaçait aussi des siphons à la poupe et sur les deux flancs du navire ainsi transformé en véritable machine infernale.

On sait que, malgré bien des recherches, malgré les explications insuffisantes et confuses d'Anne Comnène et du traité sur la *Tactique* de l'empereur Léon VI, malgré les récits effrayants de Joinville et d'autres encore, malgré le traité écrit au treizième siècle, par Hassan er-Rammah sur les matières inflammables employées à la guerre, malgré les curieux mais peu concluants mémoires de M. L. Lalanne, de MM. Reinaud et Favé et de bien d'autres, les modernes sont très loin d'être d'accord sur la composition de ce terrible engin de guerre dont la découverte changea à tel point et pour un temps les conditions de la lutte, que l'on pourrait peut-être lui assigner la part principale dans l'arrêt et presque le recul que subit en Orient, dès la seconde moitié du septième siècle, l'immense mouvement d'expansion de la race sarrasine. Les Byzantins cachèrent leur secret avec un soin prodigieux. Les empereurs, dans leurs instructions su-

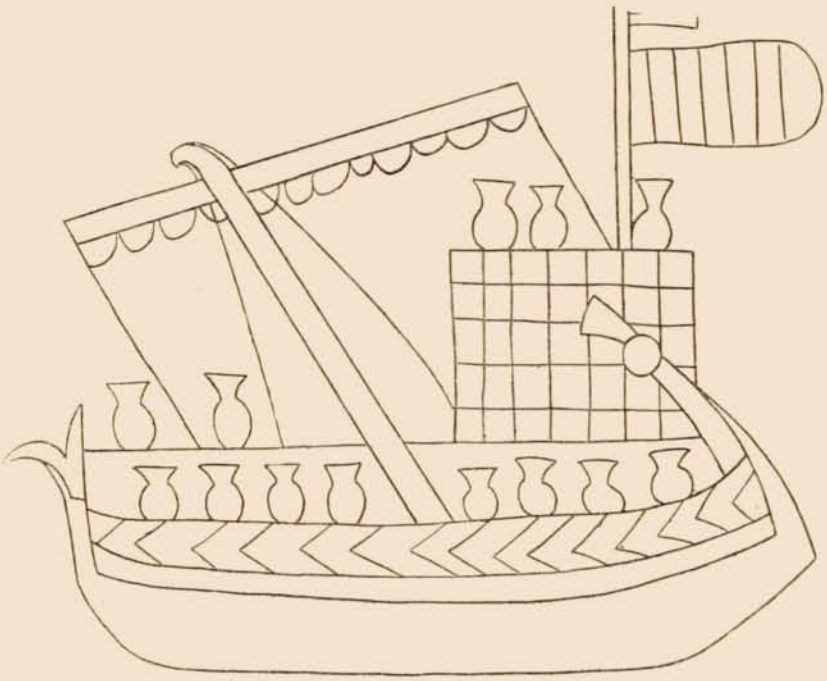
1. Σίφων, σιφώνιον.

prêmes, recommandaient à leurs successeurs de le conserver à tout prix et formulaient l'anathème contre l'impie assez coupable pour le dévoiler. Lorsqu'un prince étranger, l' « ami Bulgare », ou quelque autre, demandait à être initié, on lui envoyait des tourtes pleines de la meurtrière mixture; mais on ne lui livrait à aucun prix les procédés de fabrication, du reste probablement assez nombreux. Les Arabes ne semblent être véritablement parvenus à la connaissance de cette préparation qu'au douzième ou treizième siècle, et depuis lors ils en perfectionnèrent incessamment les divers procédés.

Les contemporains font trop constamment allusion, à propos du feu grégeois, à des phénomènes de projection instantanée, d'explosion violente, insistant sur les détonations infernales, le subit et énorme développement de fumée, le trajet rapide comme l'éclair de la matière enflammée, pour qu'on ne soit pas forcé d'admettre la présence dans la préparation de mélanges détonants analogues ou très voisins de la poudre de guerre moderne, combinaisons diverses de nitre, de salpêtre, de soufre, de charbon. Mais de là à soutenir, comme on l'a fait, que le feu grégeois ait été presque uniquement et tout bonnement la poudre à canon, et que tous ses prodigieux effets racontés par les chroniqueurs puissent être attribués à de simples fusées, il y a loin, et il me paraît certain que l'huile de naphte ou quelque autre matière bitumineuse liquide de ce genre doit avoir joué dans la composition du feu grégeois un rôle capital, et pas seulement celui de mettre le feu au projectile et de rendre incendiaire la fusée volante, comme le voudrait M. Lalanne[1]. Il y a, dans beaucoup de récits contemporains, des descriptions des effets produits par le feu grégeois, des détails sur la nature et la forme des ravages causés par lui, qui rappellent d'une manière tout à fait frappante les incendies amenés par les huiles inflammables et par cet horrible pétrole si voisin du naphte oriental. En tout cas, ce qu'on appelle communément le feu grégeois n'était pas une recette unique, et la vérité serait plutôt, il me semble, que les artificiers byzantins avaient à leur disposition sous

1. Foucher de Chartres parle du feu grégeois, « mélangé d'huile et de graisse ».

cette formule générique un grand nombre de préparations différentes, les unes simplement inflammables, les autres à la fois inflammables et détonantes. Divers textes disent formellement que la terrible matière, introduite dans les fameux tubes flexibles ou siphons et projetée violemment à travers eux, grâce à un mécanisme que nous ne con-



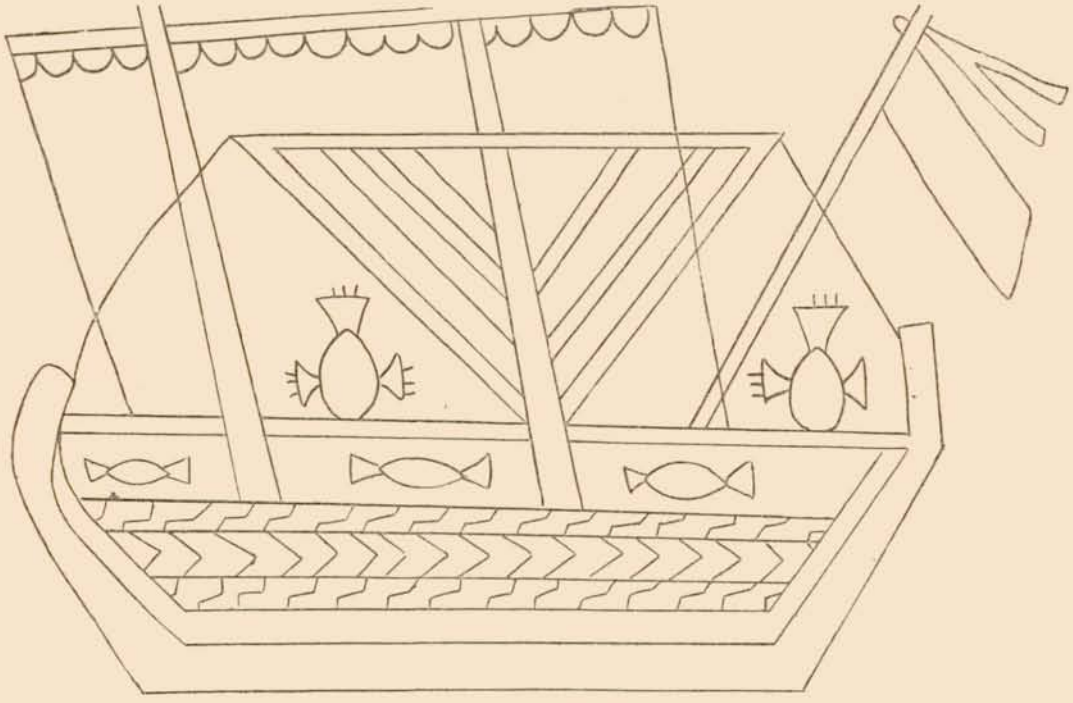
Navire portant le feu grégeois contenu dans des pots; d'après un ancien manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale.

naissons point, et que certains écrivains ont cru pouvoir assimiler au jeu d'une pompe foulante, s'enflammait à l'orifice même des tubes, orifice autour duquel étaient constamment disposés des paquets d'étoupe, imbibée de matières inflammables, en état de combustion lente. Le feu grégeois ainsi obtenu éclatait violemment et couvrait l'espace d'un affreux mélange de feu et de fumée.

Il existait bien d'autres moyens de se servir de cet engin diabolique, effroi constant de tous les soldats de l'Islam. On le lançait sur le pont des dromons ennemis, ou dans l'intérieur des villes assiégées, à

l'aide d'arbalètes à tour ou de grosses machines à fronde qui en répandaient d'un seul coup une énorme quantité enfermée dans quelque pot ou récipient, sorte de marmite de matière friable, véritable boîte d'artifice. Le contenu, liquide ou solide, enflammé à un moment donné par le moyen d'une mèche habilement disposée, éclatait au milieu de sa course folle, peut-être par la simple action du choc de l'air, faisant voler en éclats son fragile récipient, et retombait sur les malheureux combattants à l'état de nuage de feu. On lançait encore et fort souvent le feu grégeois dans de petits tubes à main, ou *cheirosiphones,* qui, ceux-ci du moins, comme l'a reconnu M. Lalanne, paraissent bien avoir été à peu près les analogues de nos petites fusées volantes ordinaires. On en garnissait aussi, ce qui nous paraîtrait aujourd'hui un procédé quelque peu enfantin, la pointe de massues à asperger, ou de lances, de flèches recouvertes d'étoupe qu'on enflammait au moment de les projeter ou de s'en servir, en dirigeant la flamme contre l'ennemi. Mais un des procédés le plus en usage était encore celui d'enfermer la matière inflammable dans la cavité de petits projectiles à main en verre ou en terre cuite au four, les analogues véritables des grenades qui ont valu leur nom à nos grenadiers. Les textes contemporains font souvent mention de ces petits engins, dont nos musées possèdent aujourd'hui quelques exemplaires rapportés d'Orient. Le mérite de les avoir retrouvés et expliqués revient à M. de Saulcy, cet antiquaire passionné, ce chercheur de tant de science et d'un si charmant esprit, qui en a fait l'histoire dans un curieux mémoire. Tous les voyageurs, tous les touristes du Levant ont pu voir à Smyrne, à Beyrouth, à Damas, chez tous les marchands de curiosités des bazars, de petits vases ou récipients en terre cuite, creux, en forme de pomme de pin, à parois fort épaisses et percées à la base d'un unique orifice fort étroit. On les prenait jadis pour des objets de provenance phénicienne. J'en ai moi-même rapporté plusieurs, acquis à Smyrne pour un prix infime. M. de Saulcy a prouvé d'une façon à peu près certaine que c'étaient là les fameuses grenades médiévales que les fantassins arabes et byzantins tenaient à la main et jetaient devant eux en courant à l'assaut

d'une forteresse ou en escaladant le pont d'un navire ennemi. « Lorsqu'on avait, dit-il, introduit dans ce petit récipient à parois si épaisses la matière éminemment inflammable et détonante d'une espèce de feu grégeois, l'orifice était obstrué et garni d'une mèche ou sorte d'étoupille, destinée à porter le feu à l'intérieur.



Navire chargé de pots contenant le feu grégeois ; d'après un ancien manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale.

Lorsque l'étoupille était allumée, le projectile était lancé et éclatait. On conçoit aisément que l'épaisseur et la compacité des fragments projetés par l'explosion devaient occasionner des blessures à peu près aussi graves que celles que produisent les éclats de grenade et d'obus. » Quelques-uns de ces petits engins portent encore en contremarque les noms des villes arabes où ils ont été fabriqués.

On lançait de même sur le navire ou l'édifice assiégé des pots de naphte ou d'autres matières inflammables, non encore allumées, et quand on avait ainsi bien pétrolé de vastes surfaces, on y jetait des

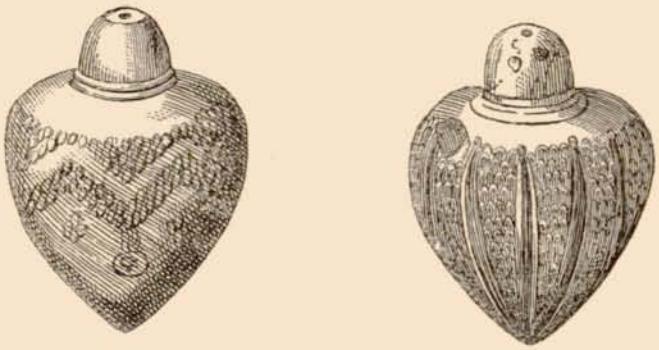
corps en ignition grenades, ou brandons, qui mettaient immédiatement le feu à toutes les parois imbibées. Enfin on dirigeait aussi sur la flotte ennemie de gros brûlots enflammés et pleins du terrible feu liquide.

Le feu grégeois, ainsi projeté ou poussé de diverses manières en quantité prodigieuse, traversait l'espace avec des détonations horribles et des fulgurations extraordinaires. Il embrasait en un instant, disait la chronique populaire, des navires, des édifices, voire des bataillons entiers. Toute cette effroyable réputation, mille fois amplifiée par la renommée, jetait d'avance l'épouvante dans les âmes naïves des fils de la tente. Ils croyaient fermement que cette « huile incendiaire », ce « feu marin », cette « flamme liquide [1] », ne se pouvait éteindre, qu'elle brûlait dans l'eau, qu'elle courait à la surface des flots, poursuivant les malheureux qui tentaient de fuir à la nage. Sa flamme, disait-on, se portait dans toutes les directions, en bas comme en haut; elle dévorait tout, même les pierres. Tout cela était certainement fort exagéré; mais on a eu grand tort, je le crois, de vouloir nier à tout prix les effets extraordinaires du feu grégeois. Ceux produits par le pétrole ne sont-ils pas tout aussi effroyables, et de douloureuses et récentes expériences ne nous ont-elles pas définitivement édifiés à ce sujet? Pourquoi, si cet engin eût été si inoffensif, eût-il tenu une place aussi considérable dans les préoccupations des hommes de guerre byzantins et dans l'armement de leurs flottes et de leur matériel de siège? En tout cas, les Sarrasins en avaient, je le répète, une peur épouvantable. En vain ils blindaient leurs navires de plaques de métal; en vain ils accumulaient des tas de sable sur le pont pour étouffer les redoutables flammes : comme autant de serpents, elles s'attachaient à leur proie et la dévoraient.

Les Byzantins avaient ainsi, depuis le septième siècle, admirablement développé cet art multiple de la pyrotechnie appliquée à la guerre navale. Les effrayantes manifestations, les ravages affreux du feu grégeois sous toutes ses formes communiquaient à ces luttes entre flottes byzantines et sarrasines, un cachet de tumultueuse et fantastique épouvante

1. Πῦρ θαλάσσιον, πῦρ ὑγρόν.

dont les récits des contemporains nous ont laissé le bien frappant témoignage. Ce devait être une scène infernale que ce combat corps à corps de plusieurs centaines de ces chelandia montés chacun par de nombreux et sauvages combattants, montagnards de Pamphylie ou nègres du Soudan. Qu'on s'imagine, au milieu du fracas de tous ces gros navires s'entre-choquant, les hurlements de ces milliers de guerriers courant à l'abordage, hurlements tels, nous disent les chroniqueurs, qu'ils couvraient les sons les plus aigus et que les commandements des capitaines byzantins devaient se faire par signaux au moyen



Grenades arabes de terre cuite (voyez p. 56).

des flammes des pavillons ; qu'on s'imagine dans cet immense tumulte, au milieu du bruit des vagues, du cliquetis de tant d'armes diverses, du choc sourd des projectiles lancés par les machines, les incessantes détonations des pots à feu grégeois, des fusées à main traversant l'air avec la rapidité de l'éclair, éclatant avec le bruit du tonnerre, illuminant l'espace de lueurs incessantes telles que, suivant encore les récits contemporains, on y voyait de nuit comme en plein jour, l'emplissant soudain d'énormes nuages d'épaisse fumée, et sur ce fond infernal, rouge de feu, noir de vapeurs infectes, les combattants nus, éclairés de teintes étranges, s'accrochant, pareils à des démons, aux flancs des navires, fuyant le feu, se poursuivant le long des cordages, et partout, sur la crête des vagues, sur les cuirasses étincelantes des soldats cataphractaires, sur les ponts des navires, sur les corps blancs ou noirs des nègres d'Éthiopie ou des blonds mercenaires scandinaves, la flamme

grégeoise courant étincelante et rapide, se divisant en mille flammes nouvelles, portant partout la destruction, arrachant mille cris de douleur.

Des textes par centaines nous disent à satiété cette terreur inexprimable qu'inspiraient aux soldats de tous ces peuples barbares ou étrangers les effets du feu grégeois. Lisez les récits de Joinville. L'impression est extraordinaire. Chaque fois que le redoutable engin traversait l'espace ou l'illuminait de son effroyable lueur, le bon roi saint Louis et tous ses preux se jetaient à terre, criant : « Seigneur, ayez pitié de nous! » chaque homme touché se croyait perdu. Vingt ans avant l'expédition de Crète, lors de la terrible attaque que dirigea contre Constantinople, sous le règne de Constantin Porphyrogénète et la régence de Romain Lécapène, Igor, le prince russe, à la tête de dix mille barques de guerre, l'immense flottille barbare se trouva littéralement couverte de feu grégeois. « Dès qu'ils virent, dit M. Rambaud, la lumière des siphons, la terreur les prit. En dépit de leurs lourds casques et de leurs lourdes cuirasses, ils se jetaient hors de leurs barques, « aimant mieux être noyés dans les flots que brûlés par le feu; entraînés par le poids de leurs armes, ils descendaient au fond de la mer, qu'ils ne devaient pourtant jamais voir. » Le feu grégeois : voilà de tout cet immense désastre, ce qui frappa surtout l'imagination du peuple russe et celle de ses chroniqueurs. Chacun des survivants, nous dit l'historien national, racontait à ses amis ce qui s'était passé. « Les Grecs ont un feu semblable aux éclairs dans le ciel, et, en le lançant contre nous, ils nous ont brûlés; c'est pourquoi nous n'avons pu les vaincre. »

A côté de tous ces engins pyrotechniques, à côté des pierres pesantes (Léon VI recommande le jet des pierres : « une très bonne arme, » dit-il), des masses de fer, des mille projectiles métalliques ou autres lancés par les machines, les marins byzantins projetaient encore du haut des châteaux de leurs dromons bien d'autres mélanges extraordinaires, mélanges chimiques destinés à envelopper soudain les adversaires dans de fétides et suffocantes vapeurs, pots remplis d'huile ou de graisse bouillante, jusqu'à des vases contenant des serpents, des scorpions et autres animaux ignobles et venimeux. Je ne signalerais

pas cette dernière variété de projectiles, qui fait quelque peu sourire et semble d'un usage peu facile, si le sage Basileus Léon VI, cet empereur prudent, ennemi de toute exagération, n'insistait fortement sur son utilité dans ses *Tactiques*, au chapitre remarquable consacré par lui à la guerre navale.

Chacun des deux mille navires pyrophores de Nicéphore Phocas, munis des fameux tubes à feu grégeois, portait une escouade d'ar-

Groupe de guerriers ; miniature d'un évangéliaire byzantin du X^e^ ou XI^e^ siècle conservé à la Bibliothèque nationale.

tificiers spéciaux consacrés à la manœuvre de cette primitive artillerie. Un petit château de bois placé à la proue, et qu'il ne faut point confondre avec le grand *xylokastron* situé plus en arrière vers le centre du bâtiment, était spécialement consacré à la protection de ces hommes. On y installait, au moment du combat, quelques soldats chargés de repousser de loin toute tentative d'attaque dirigée contre eux : on conçoit, en effet, qu'ils étaient fort exposés et que l'ennemi, pour se débarrasser de leur abominable feu grégeois, concentrait sur eux tous ses efforts. Chaque section d'artificiers était sous les ordres d'un officier spécial, le siphonarios, l'analogue du chef de batterie de nos navires de guerre, lequel faisait partie de l'état-major du dromon.

Non seulement ces hommes, mais tous les soldats de chaque dromon destinés à l'abordage ou au débarquement étaient, nous dit l'empereur Léon VI, garantis par des cuirasses métalliques qui leur couvraient seulement la poitrine, le ventre, la partie antérieure des jambes et des bras; le dos n'était point protégé.

Chacun de ces dromons ou chelandia, dont j'ai décrit trop longuement les plus redoutables engins d'attaque et de défense, était commandé par un drongaire et tout un état-major d'officiers secondaires aux noms étranges; des carabes, des protocarabes, des subdrongaires, des drongarocomites, etc. Chaque groupe de dromons, tantôt trois, tantôt cinq, était commandé par un comite monté sur un bâtiment de plus grandes dimensions. Tous les comites réunis étaient sous les ordres du grand drongaire, que plus tard on nomma le grand duc ou mégaduc et qui montait le navire amiral, reconnaissable à ses proportions extraordinaires et au grand pavillon impérial portant l'image de la Vierge Toute Sainte qui flottait à sa poupe.

Bien d'autres faits importants seraient à noter dans une étude sur la marine grecque du moyen âge. Et d'abord toute flotte byzantine se divisait en deux portions fort différentes : la flotte d'État ou flotte purement impériale [1], flotte *active* qui avait sa station principale à Constantinople, et la flotte provinciale [2], sorte de réserve de la flotte active, constituée par les contingents déterminés des divers thèmes maritimes. Ces contingents étaient commandés par des stratèges, des turmarques, des drongaires particuliers à l'état-major de chaque thème ; c'était comme une flotte du second ban, dont les cadres seuls existaient constamment et dont les équipages n'étaient mobilisés qu'en temps de guerre, suivant un véritable système d'inscription maritime.

Pour qui voudrait étudier en détail cette curieuse question de la marine de guerre byzantine, qui, pour la première fois, je le répète, fournit une véritable flotte d'État sous Basile I^er^, lors des premiers grands efforts dirigés précisément contre les Arabes de Crète [3] ; pour

1. Τὸ βασιλικὸν πλώϊμον.
2. Τὸ θεματικὸν πλώϊμον.
3. Gfrœrer, *Byzantinische Geschichten*, t. II, p. 432.

qui voudrait vraiment pénétrer les détails de cette grande institution guerrière, détails qui ont été à peine effleurés par l'amiral Jurien de la Gravière dans ses belles études de la *Revue des Deux-Mondes,* il faudrait, avant tout, lire attentivement les très curieux détails consacrés à la guerre navale par le Basileus Léon VI, dans ses traités de la *Tactique,* et les divers passages du *Livre des Cérémonies* du Porphyrogénète, qui nous donnent la composition des deux malheureuses expéditions de Crète dirigées l'une par Himérios, en 902, sous Léon VI, l'autre par Gongyle, sous Constantin. J'ai déjà plus haut fait allusion à l'un de ces importants documents. On trouvera dans tous deux une foule de renseignements sur la constitution et l'organisation de la marine byzantine, sur le soin inouï que mettaient les empereurs à tenir constamment leur flotte en état, sur le minutieux aménagement de chaque navire, où le moindre paquet de cordes, la moindre réserve de scies, de clous ou de chevilles de bois devait être déposée en double. On y lira les nombreuses instructions adressées au grand amiral, qui doit veiller à tout en personne, exercer constamment ses équipages, les tenir sans cesse en haleine, s'assurer qu'ils possèdent aussi bien le maniement du feu grégeois que celui de l'abordage, qu'ils savent aussi bien s'élancer à l'assaut d'un dromon ennemi qu'éviter les terribles grappins des matelots sarrasins. Il est interdit aux officiers de brutaliser les soldats; il leur est recommandé de ne jamais accepter d'eux aucune somme d'argent pour le rachat d'une punition. La solde des troupes, le chiffre des contingents de chaque thème sont précisés avec d'infinis détails. « Les dépenses du matériel sont indiquées avec la dernière exactitude; on y compte les haches, les chaudrons, les houes, les hottes, les cordages de navire et les cordes d'arc, les clous, les crochets, les crampons, etc. »

L'écrivain allemand Gfrœrer avait écrit dans le second volume de ses *Histoires Byzantines,* qui n'ont été publiées qu'après sa mort, survenue en 1861, un très captivant chapitre sur la flotte byzantine; mais ce n'est qu'un résumé d'impressions qui se suivent sans ordre et ne se terminent par aucune conclusion. L'histoire de la marine des Grecs au moyen âge est encore à faire; ce travail serait d'un vif intérêt; les documents abondent.

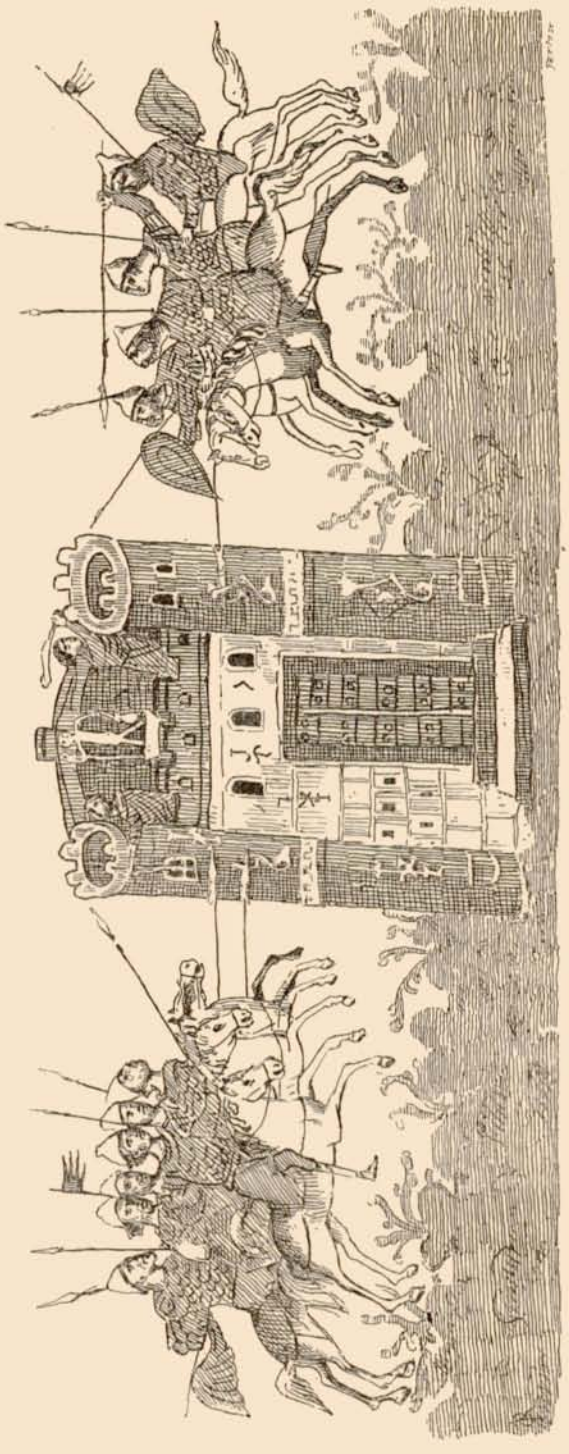
Poursuivons l'énumération des forces navales dont se composait l'expédition de Nicéphore. Après les deux mille chelandia, venaient mille autres dromons plus grands encore, ceux-là véritables navires de transport. Chacun était spécialement convoyé et protégé par deux chelandia. Trois cent sept carabia d'après les uns, trois cents d'après les autres, commandés chacun par un protocarabos, à la fois chef pilote et officier de marine, portaient les approvisionnements de blé, de farine, et tout l'immense appareil des machines de guerre et de siège avec le stock des armes de rechange.

Voici la liste des armes de réserve et de rechange qu'il était ordonné d'embarquer sur chaque dromon[1] : soixante-dix cottes de mailles, douze cuirasses légères pour le protocarabos, les artificiers ou siphonaires et les soldats placés à la proue pour les protéger, dix autres cuirasses ordinaires, quatre-vingts casques de métal, dix casques avec visière recouvrant toute la face, huit paires de brassards de métal, cent sabres, soixante-dix boucliers de cuir cousu, trente boucliers lydiens, quatre-vingts crocs à extrémité acérée pour perforer les navires ennemis à distance, vingt lances-faux pour lacérer les voiles et trancher les cordages, cent épieux, autant de javelots, vingt arbalètes avec le matériel de rechange, dix mille flèches, deux cents petites flèches désignées sous le nom de *moustiques*, pour piquer les chevaux et jeter ainsi le désordre dans les escadrons ennemis, dix mille chausse-trapes pour blesser les sabots des chevaux, quatre grappins munis de leurs chaînes, cinquante surcots en étoffe épaisse à mettre par-dessus la cuirasse, cinquante bonnets ou capuchons dits *kamilaukia*. — On peut juger par ce seul exemple de l'immense développement d'une semblable expédition.

Parmi les chelandia, il y en avait que j'ai désignés sous le nom d'ousia. C'étaient des barques russes ou varègues à forme toute spéciale; des marins russes les montaient probablement. Elles portaient de cinquante à soixante soldats de marine également d'origine russe, détachés des stations de la flotte impériale de l'Adriatique, de l'Illyrie, de Dalmatie et de Calabre.

1. *Cérémonies*, éd. Bonn, I, p. 669.

Des chroniqueurs en général assez dignes de foi nous disent que chaque pamphyle portait en tout de cent à cent vingt hommes, chaque ousion cent huit, chaque dromon deux cent vingt. Tout cela nous donnerait un chiffre d'hommes par trop considérable ; mais j'estime que, s'il y a exagération, celle-ci doit certainement porter plutôt sur le nombre total des navires que sur celui des hommes embarqués sur chaque bâtiment, ce dernier compte paraissant assez vraisemblable. L'effort, en tout cas, était fort considérable, tel même que les chroniqueurs nous laissent entendre que toutes les forces navales de l'im-



Cavaliers attaquant une forteresse. Miniature d'un évangéliaire byzantin du X^e ou du XI^e siècle, de la Bibliothèque nationale.

mense empire ou peu s'en faut, faisaient partie de l'expédition. C'est à peine si quelques navires demeurèrent pour la garde de la capitale et du Bosphore sous le commandement du stratigos de l'Archipel. Ce haut fonctionnaire, à la fois chef et préfet du thème de ce nom et commandant l'escadre de la mer Égée, prenait parfois le titre plus poétique de stratigos de la Dodécanèse ou des Douze-Iles. De faibles détachements de la flotte avaient encore été laissés pour plus de sûreté à Attalie, sur la côte de Pamphylie, au port Saint-Siméon, non loin d'Antioche de Syrie, à Rhodes, enfin dans le port de l'aride île de Carpathos que les Italiens ont nommée Scarpanto. Les chefs de ces détachements devaient surveiller les côtes de Syrie et prévenir toute tentative de secours portés en Crète par les Sarrasins du continent, et surtout par les flottilles rapides des émirs de Tarse ou de Tripoli.

Parmi les principaux officiers qui faisaient partie de l'expédition, les chroniqueurs citent les stratèges des deux thèmes maritimes par excellence des Cibyrrhéotes et de Samos, et le « turmarque du littoral péloponésien, » sorte de préfet maritime des rives de la péninsule de Morée, lequel avait amené quatre chelandia. Les cavaliers cataphractaires et la cavalerie légère étaient sous les ordres des topotérètes [1] de Thrace et de Macédoine. Les magnifiques corps de la garde impériale des Excubiteurs [2] et des Icanates ou Immortels avaient envoyé leurs contingents. Les Thracésiens, gens des campagnes de Lydie, d'Ionie, de Mysie, de Milet, de Pergame, de Smyrne, marchaient sous le commandement de trois turmarques. Les Arméniens étaient au nombre de mille sous le commandement de leurs chefs nationaux. Les Slavésiens ou colons slaves de l'Opsikion, l'ancienne Bithynie, étaient sous la conduite de leur stratigos. Sept cents hommes obéissaient au commandement du stratigos du thème de Charpézic, thème certainement asiatique, mais que nous ne pouvons même plus identifier aujourd'hui.

Je ne saurais trop le répéter, il faut lire avec soin dans le *Livre des Cérémonies* de l'empereur Constantin Porphyrogénète le minutieux détail de ce gigantesque armement, pour voir de quoi était

1. Topotérète, sorte de chef de bataillon ou d'escadron provincial.
2. Littéralement : « ceux qui couchent à la porte du Palais. »

capable au dixième siècle le ministère de la guerre d'un Basileus byzantin, et combien l'art militaire avait atteint, chez les Grecs d'avant l'an 1000, un développement extraordinaire que bien peu soupçonnent. Je le dis encore, si ces détails statistiques du compilateur impérial semblent se rapporter presque tous à l'infructueuse expédition de Gongyle, ils conviennent aussi bien à celle, toute voisine, de l'an 960, qui fut très différente comme résultats.

La flotte de Nicéphore leva l'ancre dans les derniers jours de juin ou dans les premiers jours de juillet de cette année 960. Ce dut être un spectacle unique que ce grand départ. Imaginez, par un de ces magiques levers de soleil d'un été oriental, la Corne-d'Or et tout cet admirable espace de mer d'un bleu profond qui s'étend entre Stamboul et les hautes collines de Péra d'une part, de l'autre les pentes de Chrysopolis et de Chalcédoine qui sont aujourd'hui Scutari et Kadi-Keui, imaginez, dis-je, cet immense espace borné par ce merveilleux décor des grandes agglomérations byzantines d'Europe et d'Asie, tout encombré par ces milliers de navires aux flancs peints des plus vives couleurs, aux voiles éclatantes teintes de cent nuances distinctes, aux proues dorées, aux rames innombrables, aux bannières gigantesques, aux banderoles de toute forme, aux grands étendards portant les très saintes effigies de la Vierge Toute Sainte, du Christ Pantocrator et des grands saints militaires, saint Théodore Tyron, saint Théodore Stratilate, saint Georges, saint Démétrius. Sur les ponts des chelandia, des dromons, des ousia étincellent et reluisent au soleil les cuirasses cataphractes, les haches des Værings, les cottes de mailles, les boucliers ronds de métal poli. Les costumes éclatants de toutes les races de l'Orient se mêlent aux vêtements plus sombres faits de peaux de bêtes et de fourrures des fils du Nord et des guerriers de la steppe. Les mille voix des drongaires ordonnant la manœuvre des équipages se mêlent à celles des turmarques, des topotérètes, des centarques qui président à l'embarquement et aux derniers préparatifs de l'installation à bord. Des centaines de canots, de caïques peints en bleu et en vermillon, volent et s'entre-croisent d'un navire à l'autre, tout chargés d'oisifs parés des éclatants vête-

ments de soie brochée d'or et d'argent de la noblesse byzantine. Sur les deux rives, les palais, les villas, les églises sans nombre, les terrasses ombragées de grands arbres, les hautes tours carrées et les longues lignes de murailles savamment crénelées disparaissent sous un peuple de curieux parmi la luxuriante et gaie verdure des jardins environnants.

A cette pointe du Sérail, aride aujourd'hui, et presque désolée, qu'occupaient alors les murailles, les bosquets, les pavillons de plaisance du Palais Sacré, la cour splendide et innombrable s'est massée. Au port du Boucoléon, ce port magnifique de la demeure impériale réservé au seul Basileus, ce port tout entier créé de main d'homme, dont les quais de marbre et les escaliers somptueux couverts de colonnes et de groupes admirables descendaient jusqu'à la mer, le jeune empereur, semblable à une idole dorée, le stemma en tête, et avec lui le patriarche, le haut clergé, tous les membres du saint synode, le sénat, les plus grands dignitaires vêtus d'or ou de soie, coiffés du bonnet de brocart d'or, ont pris place sur une estrade improvisée. Derrière les hauts grillages des jardins du Palais, dans les mystérieuses profondeurs de l'immense gynécée, on devine encore tout un monde de spectatrices, la radieuse Basilissa, toute fière de régner, assise sur un trône de métal précieux, toutes ses femmes, toutes ses esclaves, toutes les patriciennes zostæ ou patriciennes à ceinture, les spatharissæ, les stratorissæ, les hypatissæ[1], admises en sa présence, désignées chacune par le titre de son époux. La jalouse surveillance des eunuques, « de ceux qui sont sans barbe », contient avec peine cette troupe charmante, très parée, curieuse, indisciplinée.

Cependant le tumulte étourdissant de cette foule immense augmente à chaque heure. De toutes parts, parmi les mille rumeurs de cette gigantesque agglomération, éclatent les sons de musiques guerrières, sauvages, étranges. Les sons rauques et terrifiants des trompes et des naquaires, le hurlement cadencé des cymbales, le roulement bref et précipité des tambours, les chants de combat de toutes ces races barbares,

1. Épouses de spathaires, de stratores ou écuyers, d'hypatoi ou personnages consulaires.

les vivats interminables des factions, leurs acclamations officielles bizarres et réglées, les litanies pieuses des dévots, les monotones cantilènes des moines par milliers se mêlent aux voix grêles des chantres et des clercs qui dans toutes les églises, dans tous les oratoires entonnent l'hymne à la Vierge Hodigitria, « l'Invincible Mère, Celle qui conduit à la victoire ».

Puis, soudain, un grand silence s'établit, le patriarche bénit la flotte; le Basileus, debout, donne le signal; une immense acclamation pieuse lui répond tout le long des rives des deux continents, et la foule des navires s'ébranle lentement sur la route de Marmara.

Dans plus de cinq cents églises aux voûtes de mosaïques à fond d'or, dans tous les oratoires consacrés à mille saints aux noms étranges, au fond des monastères de cent ordres divers, dans les cellules sans nombre des cénobites, les prières ont dites pour le succès des rriers byzantins, valeureux le la Vierge, qui vont com- e les Sarrasins impies, con- teurs de la Trinité, néga-

Sainte Hélène en impératrice byzantine. Miniature d'un des plus magnifiques manuscrits byzantins de la Bibliothèque nationale : un *Saint Grégoire de Nazianze* du IX^e^ siècle.

teurs du Verbe divin, « ces Agarènes maudits que Dieu confonde »!

Tout le long du *Livre des Cérémonies,* cette lourde, informe, mais précieuse compilation que nous devons à Constantin Porphyrogénète, on retrouve la trace profonde des incessants soucis que créait aux empereurs cette « Crète infâme ». L'horreur de cette première question crétoise hantait le sommeil du Basileus reposant sur sa couche somptueuse dans son grand triclinion de pourpre et d'or. Un chapitre spécial de ce livre nous donne la description succincte de l'itinéraire le plus rapide et le plus sûr que devaient suivre les escadres byzantines pour atteindre l'île tant redoutée, ainsi que l'énumération des diverses stations impériales qu'elles rencontraient sur cette route. Ce fut certainement cette même voie que suivit Nicéphore à la tête de son énorme flotte grossie à chaque arrêt de contingents nouveaux. La distance totale admise par les fourriers byzantins était de 792 milles. On quittait les deux ports de la Ville gardée de Dieu et l'admirable rade de Chrysokéras, qui est la Corne-d'Or d'aujourd'hui; on voyait sur la gauche disparaître rapidement dans le lointain la rive de Bithynie et les îles des Princes, émeraudes verdoyantes scintillant sur un flot toujours bleu; on longeait la côte septentrionale de Marmara jusqu'à Héraclée, première station navale signalée dans l'itinéraire des *Cérémonies.* C'était l'antique Périnthe, autrefois populeuse métropole de Thrace, célèbre par la résistance désespérée qu'elle opposa à Philippe de Macédoine, port considérable sous les Basileis byzantins, aujourd'hui petite ville insignifiante qui porte encore son nom d'Eski Erekli (la Vieille Héraclée). En quittant ce port, on cinglait droit au sud-ouest vers la côte d'Asie. Proconèse était la seconde station dans la mer de Marmara; c'est la plus considérable parmi ce groupe d'îles, qui au moyen âge, par leurs carrières de marbre dont tous les édifices de Constantinople sont bâtis, ont donné, dit-on, son nom moderne à l'antique Propontide [1]. Proconèse, lieu très redouté de relégation abominable sous les Byzantins, dresse en face de la mer ses flancs escarpés au pied desquels est bâti Marmara, gros bourg a

1. D'autres étymologies ont été proposées.

un bon port, qui occupe l'emplacement de l'antique capitale de l'île.

De Proconèse, la flotte de Crète gagnait Abydos, siège de la grande douane impériale du Couchant [1], par opposition à la douane orientale du Bosphore établie presque à l'entrée de la mer Noire, et qui portait le titre officiel de douane du Levant [2]. C'était à Abydos que les innombrables douaniers byzantins et leurs chefs, les commerciaires impériaux, armés de la longue et fine lance acérée, la *siromastis,* « pour percer et fouiller les sacs, découvrir la soie sous le lin et le métal caché dans la cire, » arrêtaient les navires qui affluaient vers la Ville chargés de tous les produits des ports d'Occident, et

Sceau de plomb d'un commerciaire ou chef des douanes impériales de l'Hellespont.

leur faisaient payer des droits excessifs. Seuls les ballots qui avaient subi victorieusement cette visite minutieuse et acquitté les taxes étaient scellés par les commerciaires, *bullés,* suivant l'expression consacrée, la bulle de plomb à l'effigie impériale constituant la marque du libre transit qui leur était accordé. Quant aux marchandises de contrebande, elles étaient confisquées au bénéfice du Basileus, et leurs propriétaires mis à l'amende ou cruellement battus de verges. Je possède dans ma collection quelques-unes de ces précieuses bulles de plomb aux noms de ces commerciaires ou douaniers-chefs des douanes de l'Hellespont et de l'Orient. Les légendes grecques du revers énumèrent pompeusement leurs titres étranges : « Vierge toute sainte, prête secours à Jean, hypatos [3], stratigos et grand commerciaire public

1. Τῆς Δύσεως.
2. Τῆς Ἀνατολῆς.
3. Consul.

de l'apothèque [1] du Couchant [2]. » Sur la face principale figure l'effigie du Basileus, celle de la Vierge ou bien encore celle de quelque saint en renom.

Abydos, que notre Villehardouin appelle les Bouches d'Avie, située au point le plus étroit du Bosphore de Thrace, autrement dit des Dardanelles, en bordait la rive asiatique. C'était, à cette époque, une des cités principales du fameux thème insulaire de la Mer Égée ou de l'Archipel, qui dans ses contours fantastiques comprenait, outre les Cyclades et une partie des Sporades, toute une portion continentale à la fois asiatique et européenne, toute la Troade avec la rive méridionale de la Propontide, plus la presqu'île de Gallipoli. Il ne reste absolument aucune trace aujourd'hui de ce port fameux, à chaque page mentionné par les chroniqueurs byzantins, où se pressèrent sans relâche durant des siècles les galères de Gênes, de Venise et du reste de la chrétienté, allant porter à la capitale de l'Orient les merveilleux produits de toutes les échelles de la Méditerranée. Son emplacement exact semble marqué par la pointe sablonneuse de Nagara, sur laquelle s'élève maintenant un fort turc.

La station suivante est désignée dans l'itinéraire des *Cérémonies* sous le nom de *Ta Peukia* (Les Pins?). Je ne crois pas qu'on soit parvenu à identifier cette localité ; c'était probablement une simple halte, quelque petit port à la sortie même des Dardanelles. On cinglait ensuite sur Ténédos, cinquième station, également lieu d'exil très redouté où ont pleuré bien des hauts hommes de Byzance, bien des hautes dames aussi, victimes de quelque intrigue de Palais. C'était un point puissamment fortifié, d'une importance capitale pour assurer la liberté des détroits. Il s'y trouvait d'ordinaire une station nombreuse de la division navale des mers de l'Archipel. Génois et Vénitiens, constamment préoccupés de s'emparer de cette île et de s'en disputer la future possession, ne parvinrent cependant jamais à y prendre pied, tant elle était bien défendue par ses murailles et par les escarpements naturels qui la rendaient à peu près inabordable. Le port était d'ailleurs peu

1. Douane.
2. Ou de l'Hellespont. — Voyez le sceau de ce Jean à la page précédente.

sûr. La ville adossée au coteau s'étageait au-dessous. La fréquentation constante des matelots de la flotte impériale y avait attiré de nombreuses industries; l'animation y était toujours très grande. Dans le faubourg, autour du port, des filles d'Égypte, d'Arabie et de la lointaine Éthiopie, Phrynés de carrefours, parées de faux bijoux, mimaient le soir au son d'une musique sauvage des danses obscènes devant un public enthousiaste et grossier de marins et de pamphyles.

Après Ténédos, passant devant cette basse et triste côte de Troade qui avait dès longtemps perdu jusqu'au plus lointain souvenir de Priam et d'Achille, on atteignait Mytilène, la grande île verte et riante, hélas, aussi séjour d'exil; car tous ces beaux lieux étaient alors comme autant de douloureux calvaires, témoins lamentables de cette barbare politique byzantine qui, lorsqu'elle ne tuait pas, aveuglait sans pitié et déportait pour le moins.

Groupe de guerriers byzantins; d'après une miniature d'un manuscrit grec du X^e^ ou du XI^e^ siècle, de la Bibliothèque nationale.

A Mytilène ou Métellin, comme on disait au moyen âge, deux grandes figures dominent cette sombre histoire de la relégation officielle à Byzance, celle de la fameuse impératrice Zoé, la contemporaine de Charlemagne, qui y mourut vieille et misérable après avoir ébloui le monde de son faste, et celle du Basileus Stéphanos, fils de Romain Lécapène, qui avait été associé au trône par son père. Depuis plusieurs années, il était détenu dans cette île sous une surveillance rigoureuse. Nous verrons bientôt quelle fut sa fin cruelle. Mytilène était aussi une station navale de première importance, la plus importante peut-être; un détachement de la flotte impériale y était constamment cantonné. C'était là que d'ordinaire la plupart des contingents des grands thèmes d'Asie re-

joignaient l'escadre expéditionnaire. Cette île si belle ne tomba jamais aux mains des Sarrasins et demeura presque constamment dans la possession des Basileis jusqu'à ce qu'un d'entre eux, Jean Paléologue, l'eût cédée, en 1354, pour prix de grands services rendus, au Génois Francesco Gattilusio, qui fonda la dynastie des seigneurs latins de Métellin sous la suzeraineté byzantine.

De Mytilène, la flotte de Crète gagnait Chio, la ravissante île du mastic, la capitale du thème de l'Archipel, résidence de son stratigos, puis la vaste Samos où on ralliait les contingents du très important thème maritime des Cibyrrhéotes. On quittait alors définitivement la côte d'Asie et la région des grandes îles. On touchait aux îlots désignés sous le nom de Fournæi, aujourd'hui appelés Furni, simple poste de ravitaillement ; puis, laissant à droite Nicaria, on abordait à Naxos, la plus considérable des Cyclades, où devait également régner plus tard une dynastie italienne célèbre. De cette île, point central entre le Péloponèse et le littoral asiatique, la flotte s'avançait à travers les petites Sporades, et gagnait Ios, aujourd'hui Nio, fameuse dans l'antiquité pour avoir été le tombeau d'Homère, qui y mourut, dit la légende, en se rendant de Smyrne à Athènes. Au siècle dernier, un officier hollandais au service de la Russie, un naïf ou un rieur, le comte Pasch van Krienen, prétendit avoir retrouvé ce monument illustre entre tous.

De Nio, les dromons byzantins gagnaient Thérasia et sa grande voisine Théra, la Santorin actuelle, la Sainte-Irène des Grecs du moyen âge, cratère volcanique que ses éruptions et son vin capiteux ont fait célèbre. On franchissait alors le vaste espace connu sous le nom de mer de Crète ; on touchait encore à l'îlot appelé *Ta Christiana*, puis à Dia [1]. On se trouvait là à quarante stades de l'Héracléion de Cnossus. La côte de Crète était toute proche. Il ne s'agissait plus que de débarquer.

Nicéphore Phocas se rendit en Crète par ce trajet, mais pas tout à fait aussi directement ; la flotte était trop considérable pour qu'on pût

1. Aujourd'hui Standia.

tout le temps naviguer de conserve. Le rendez-vous définitif fut fixé entre Chio et Samos, à Phygèles, petit port de la côte d'Asie au sud d'Éphèse, en face de Samos. Pendant que la foule des transports attardés sur la route rejoignait peu à peu le quartier général, Nicéphore détacha en éclaireurs ses meilleurs voiliers, qui reconnurent rapidement la côte septentrionale de Crète et rapportèrent d'utiles informations confirmées par le dire de quelques habitants qu'on réussit à capturer. Ils annoncèrent qu'une grande panique, une incroyable agitation, régnaient parmi la nombreuse population sarrasine de l'île. La nouvelle de l'arrivée imminente de l'immense expédition s'était répandue avec la rapidité de la foudre. L'émir Abd el-Aziz, que les chroniqueurs byzantins nomment Kouroup ou Kouroupas [1], et ses principaux lieutenants, bien que fort surexcités par leurs récents succès sur les impériaux, déployaient une activité extraordinaire pour mettre en état de défense les villes de la côte.

La flotte, assemblée tout entière, quitta enfin Phygèles [2]. Lorsqu'on fut arrivé au mouillage de Nio, le chemin devenant tout à fait inconnu et dangereux, on s'adressa vainement aux pilotes embarqués sur l'escadre. Pas un ne connaissait la route, tant il y avait longtemps, dit Michel Attaliote, qu'aucun navire grec n'avait osé se hasarder au delà de cet îlot. Cependant des marins de Carpathos, montés sur deux petits navires, vinrent au secours de Nicéphore et se chargèrent de conduire les Byzantins jusqu'à la rive crétoise, qu'on atteignit sans autre incident. Toute l'expédition naviguait maintenant de conserve. Nicéphore, craignant les surprises alors qu'on était si près de l'ennemi, avait énergiquement tenu à ce que toute la flotte parût à la fois sur la côte crétoise. Nous ignorons le point précis où se fit le débarquement. Il n'eut pas lieu sans combat.

1. Peut-être est-ce une altération du titre byzantin de curopalate. Voyez la note 1 de la page 80.

2. Michel Attaliote, un chroniqueur de la seconde moitié du onzième siècle, qui a intercalé dans son histoire de l'empereur Nicéphore Botoniate un récit anecdotique de l'expédition de Nicéphore Phocas en Crète, raconte à propos de ce départ de Phygèles une absurde histoire qui ferait peu d'honneur, si elle avait quelque apparence de vérité, à notre héros et à sa liberté d'esprit. Préoccupé de ce que le nom de Phygèles rappelait celui de *fuite*, en grec *phygi*, il aurait fait procéder à nouveau à l'embarquement des troupes, déjà une première fois effectué en ce lieu, en un point de la côte désigné par un nom de moins fâcheux augure, le promontoire de *Hagia*.

L'ensemble des hauteurs dominant la plage étaient occupées par des masses sarrasines, piétons et cavaliers, dont les hurlements s'entendaient distinctement et dont les blancs vêtements et les armes polies étincelaient au soleil. La descente à terre commença sur l'heure et directement sur la plage. Michel Attaliote nous dit qu'il ne se trouvait aucun port en ce point. Tandis que les archers et les frondeurs byzantins tenaient les Arabes à distance, les plus gros dromons furent poussés à force de rames sur le rivage ; leurs huis s'ouvrirent soudain ; des plans inclinés furent immédiatement disposés, et les Sarrasins de Crète, épouvantés par ce spectacle, paraît-il, tout nouveau pour eux, virent les cuirassiers byzantins se précipiter à cheval et tout armés des flancs de ces navires et s'élancer bondissants sur le sable de la côte.

Sans perdre une heure, durant que l'immense débarquement s'achevait, Nicéphore disposa son avant-garde en trois corps. Les fantassins impériaux, les Russes probablement, serrés en masses profondes, couverts par leurs boucliers qui formaient au-dessus de leurs têtes comme un toit continu, présentant sur leur front une haie de piques, s'élancèrent à l'attaque des hauteurs, « pareils à des lions, » dit un contemporain [1], chantant l'hymne à la Vierge Victorieuse. Un évêque, assisté de clercs en grand costume, marchait en tête de chaque corps, portant haut une croix colossale, au centre de laquelle se trouvait incrusté un morceau de la Vraie Croix, « divine, très vénérable, très sainte, vivifiante, très secourable ». Les Sarrasins, noirs et nus pour la plupart, les autres cuirassés, vêtus de cottes de mailles ou enveloppés dans d'immenses manteaux flottants d'une éclatante blancheur, couvraient les assaillants de traits et de flèches barbelées, poussant des cris incessants. Avec un mépris complet de la mort, ils s'élançaient sur les masses byzantines sans parvenir à les rompre. Des derviches, hagards, échevelés, fanatiques, couraient pour se faire tuer. Couverts eux-mêmes par la pluie de flèches des archers grecs, qui, à peine débarqués, couraient rejoindre la colonne d'attaque, ces ad-

1. Le diacre Théodose.

mirables guerriers, reculant toujours à mesure que l'ennemi montait, sans cesse recommençaient leur attaque furieuse. L'armée impériale en fit un immense carnage, marchant en avant jusqu'au soir. Les cavaliers cataphractaires, lancés dans toutes les directions, firent de nombreux prisonniers et foulèrent les blessés sous les sabots de leurs chevaux [1].

Je ne puis entrer dans tout le détail de cette expédition, dont le récit, d'abord simple énumération de combats journaliers, risquerait

Scène de guerre. Cavaliers byzantins poursuivant dans les bois des ennemis fugitifs et désarmés; à gauche, une forteresse. Miniature d'un manuscrit grec du X^e^ ou du XI^e^ siècle, de la Bibliothèque nationale.

de devenir fastidieux. Nicéphore se montra comme toujours homme de guerre consommé. Il avait la confiance absolue des troupes. La flotte fut dispersée sur divers points de la côte crétoise et disposée de manière à bloquer entièrement l'île, à prévenir surtout toute tentative de ravitaillement, qu'elle vînt des côtes de Syrie ou de Cilicie, de celles d'Égypte, d'Afrique ou même de la lointaine Andalousie. Durant que l'armée achevait de se reformer pour la marche en avant, une très forte reconnaissance fut dirigée vers l'intérieur de l'île, sous le commandement de Pastilas, stratigos des Thracésiens, un des plus braves soldats du corps expéditionnaire, héros des guerres asiatiques. On fit d'a-

1. J'ai suivi Léon Diacre. Le continuateur anonyme de Théophane fait un récit quelque peu différent de ce débarquement. Il ne fait allusion à aucun combat qui aurait eu lieu à cette occasion et dit seulement que le corps expéditionnaire, aussitôt qu'il eut pris terre, se retrancha fortement en attendant qu'on se fût assuré par des reconnaissances bien dirigées de la force de l'ennemi qu'on allait attaquer. Le diacre Théodose non plus ne parle d'aucun combat au moment du débarquement des Byzantins. Voy. Hirsch!, *Byzantinische Studien*, p. 302.

bord de très riches prises. Mais les troupes russes, ou tout au moins barbares, qui composaient ce détachement, se laissèrent distraire par la fertilité des merveilleuses campagnes dans lesquelles elles pénétrèrent en pleine splendeur de l'été. Les tentes byzantines, environnées d'arbres ployant sous le poids des fruits, semblaient des pavillons dressés pour le plaisir dans quelque paysage enchanté. Le réveil fut terrible.

Tandis que les Grecs fourrageaient débandés, malgré tous les efforts de Pastilas pour maintenir la discipline, les Arabes, toujours aux aguets, les surprirent. Le détachement presque entier fut massacré après une résistance désespérée. Pastilas, renversé de cheval, périt accablé sous le nombre.

Cet échec fut très sensible à Nicéphore. Il se décida sur-le-champ à frapper un grand coup, en marchant droit sur Chandax, la capitale même des Sarrasins de Crète, cette citadelle fameuse réputée imprenable, clef de l'île entière. L'armée s'avança à travers un pays superbe couvert d'immenses moissons, parsemé d'arbres fruitiers dont l'abondance et la variété semblent avoir fait la plus vive impression sur l'esprit des guerriers byzantins. De toutes parts, à mesure que paraissaient les têtes de colonnes impériales, les populations sarrasines, chargées de leurs biens les plus précieux, fuyaient éperdues, courant se réfugier dans les régions montagneuses de l'île ; de toutes parts aussi, les descendants des anciens habitants chrétiens, auxquels leurs maîtres idolâtres avaient imposé la conversion à l'Islam, accouraient joyeux à la rencontre de l'armée libératrice qui, faisant, hélas, la guerre ainsi qu'on la faisait en ces époques barbares, détruisait tout sur son passage, incendiant les villages, brûlant les moissons, coupant au pied les palmiers et les autres arbres à fruits, comme si les Sarrasins devaient souffrir seuls de ces dévastations. Après quelques combats d'avant-garde, on atteignit Chandax.

Les chroniqueurs nous ont conservé les discours à la fois enflammés et habiles par lesquels Nicéphore soutint ou releva l'ardeur dynastique, le zèle dévot de ses troupes en arrivant devant cette forteresse célèbre. On croirait ouïr Alexandre parlant aux phalanges macédo-

niennes ou César haranguant ses légions [1]. La situation de la forteresse sarrasine était formidable. Elle tenait, disait-on, son nom du large fossé, *khandak* en arabe, que les conquérants de 824 avaient creusé autour du premier camp retranché où ils s'étaient fortifiés après leur débarquement, non loin des ruines de Cnossus. Ils en firent leur base d'opérations pour la conquête totale de l'île. Ce furent les matériaux mêmes des édifices ruinés de la ville antique qui servirent à la construction de la cité nouvelle. Ainsi se trouve expliquée l'absence presque absolue de tout vestige de cette métropole crétoise dont le nom même a disparu. Admirablement fortifiée du côté de la mer par les conquérants andalous, Chandax s'appuyait d'autre part sur un immense rocher aux parois presque verticales, au sommet aplani. Tout le long de ce sommet couraient les hautes murailles sarrasines. C'était une imprenable forteresse, et si nous ne possédions déjà le témoignage précis des historiens byzantins, seul le siège fameux que Candie soutint sept siècles plus tard contre les Ottomans, siège qui dura vingt années, de 1648 à 1669, et où s'illustrèrent Beaufort et surtout Morosini, suffirait à nous remettre en mémoire la force de la position devant laquelle Nicéphore Phocas allait jouer l'avenir de sa réputation militaire déjà grande.

De toutes parts, l'attaque semblait impossible et les légionnaires byzantins contemplaient avec effroi ces tours puissantes, ces fossés gigantesques derrière lesquels se cachait toute une armée d'aventuriers féroces. Un détail curieux nous est fourni par Léon Diacre : suivant un perfectionnement alors tout nouveau dans l'art de la défense des places, les murailles énormes de Chandax avaient été construites non de briques, mais de terre pétrie avec du poil de chèvre et de la soie de porc qui en augmentaient la cohésion. Le procédé semble primitif, presque absurde, mais du moins le témoignage du chroniqueur est fort précis. Très probablement la partie supérieure seule de la muraille était ainsi constituée, et la base devait être faite de gros moellons taillés et réunis au mortier. Ces murailles étaient très hautes; leur

1. Voy. ce que dit de ces discours M. Paparrigopoulos dans son *Histoire du peuple hellénique*, t. IV, p. 126.

largeur était telle que deux chars circulaient de front sur leur sommet ; un double fossé, large autant que profond, complétait de toutes parts la défense du côté de terre. Une immense et belliqueuse garnison peuplait chaque section du rempart. La ville était pleine de réfugiés des campagnes environnantes.

On ne pouvait songer à emporter immédiatement Chandax d'assaut. Nicéphore décida de la bloquer. La flotte intercepta la route de la mer, et les troupes de terre, à chaque instant inquiétées par les assiégés, creusèrent un fossé colossal doublé d'un haut rempart dont les deux extrémités s'en allèrent toucher la mer, enveloppant entièrement de leur circuit Chandax et ses fortifications. Le blocus fut ainsi complet, et cet immense travail garantit en même temps les impériaux contre toute surprise des assiégés. Le camp même des Byzantins, établi à environ trois stades de la ville, fut en outre protégé par de grandes palissades. De nombreux corps grecs, incessamment détachés à l'intérieur de l'île, la parcoururent en tous sens, prenant villes et kastra, provoquant les soumissions, semant la terreur, razziant les villages pour ravitailler l'armée de siège, poursuivant les partis sarrasins jusque dans les plus hautes solitudes, forêts vierges et cavernes inaccessibles, empêchant tout débarquement de secours asiatique ou africain. En un mot, la conquête de l'île entière marcha concurremment avec le siège de la capitale. Les détachements de la flotte occupèrent des ports très sûrs et furent mis à l'abri de toute surprise.

Bientôt les musulmans crétois, aussi étroitement bloqués, souffrirent de la faim. Dès la première nouvelle de l'armement byzantin qui se préparait, Abd el-Aziz [1], le vieil et énergique émir de Crète, voyant bien qu'il ne pouvait espérer de secours de l'Asie musulmane en proie à l'anarchie et elle-même attaquée par les Grecs, avait imploré l'appui de ses coreligionnaires, les Khalifes Fatimite d'Afrique et Ommiade d'Espagne, de ce dernier surtout [2]. Aussitôt Abdérame III avait dépêché à Chandax

1. Son nom véritable, d'après les sources arabes, était Abd el-Aziz ben Omar ben Choaïb. Les historiens byzantins le nomment constamment Kouroupas, ou Kouropas, ou encore el Kortobi, même Kouropalatis (Syméon Magister). Voy. F. Hirsch, *Byzantinische Studien*, note 2 de la page 136. M. C. Leonhardt (*Kaiser Nicephoros II Phocas und die Hamdaniden*, Halle, 1887), le nomme Abd el-Aziz el-Kotorbi.

2. M. Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, t. II, p. 260, note 3, révoque en doute ce fait, avancé par

des émissaires chargés de le renseigner exactement. Il ne faut pas oublier que les Sarrasins de Crète descendaient des Arabes d'Andalousie, bien que, par leur situation, ils fussent naturellement en relations bien plus intimes avec ceux de Syrie. Il ne faut pas non plus s'étonner outre mesure de ces communications, bien plus fréquentes et

Groupe de guerriers. Miniature tirée d'un des plus précieux manuscrits byzantins du IX^e^ siècle de la Bibliothèque nationale.

rapides qu'on ne pourrait se l'imaginer pour ces temps reculés, entre les populations musulmanes de la Méditerranée orientale au dixième siècle et celles de la lointaine Andalousie. La navigation d'une extrémité à l'autre de cette mer était demeurée, après la chute de l'empire romain suivie de quatre siècles de désastres et d'invasions, d'une

quelques chroniqueurs arabes, de l'envoi par le Fatimite Mouizz de secours aux Arabes de Crète. Cependant l'historien arabe Nowairi affirme que l'émir de Crète s'était reconnu le vassal du Khalife africain.

activité vraiment extraordinaire, et l'essor de la conquête sarrasine n'avait pas peu contribué à maintenir, à accroître même ce grand mouvement maritime. Fait curieux, les relations étaient bien moins rares qu'on ne pourrait le supposer non seulement entre les Sarrasins d'Espagne et leurs frères d'Italie ou de Crète, mais même entre les Arabes andalous et les Byzantins. Les cours de Constantinople et de Cordoue échangeaient de fréquentes ambassades, étaient en relations suivies et fort au courant de leurs circonstances réciproques. Le Porphyrogénète rapporte fort exactement dans ses écrits la conquête de l'Espagne par les Arabes.

Retenus par divers obstacles, les envoyés andalous n'abordèrent dans l'île que lorsque celle-ci était plus qu'à moitié conquise et Chandax déjà fort étroitement bloquée. Ils parvinrent cependant à se faire conduire de nuit au pied des murailles ; des échelles de cordes leur ayant été jetées, ils pénétrèrent dans la cité assiégée. Devant la famine déjà menaçante, surtout devant le formidable appareil de l'attaque byzantine, ils eurent tôt fait de juger la situation de leurs coreligionnaires comme absolument désespérée. Ni larmes ni prières ne purent les retenir ; ils repartirent aussitôt, se refusant à promettre des secours.

La malheureuse population, connaissant exactement le sort terrible qui l'attendait, n'en résolut pas moins de résister jusqu'à la mort. Le blocus se prolongea durant tout le long hiver de 960 à 961, entremêlé de furieux combats, de sorties désespérées, souvent heureuses, même de tentatives de diversion des Arabes d'Afrique ou d'Asie. Nicéphore fit tête merveilleusement à tant de difficultés. Il se gardait admirablement. Son service d'éclaireurs et de reconnaissances était fort bien organisé. Karamountis[1], le brillant émir des Sarrasins de Tarse, l'ancien adversaire de Nicéphore Phocas en Asie, fut repoussé par les soldats du thème des Thracésiens. Fugitif, il dut se cacher dans une caverne. Nous n'avons aucun détail sur l'importance des forces qu'il amenait. Un peu plus tard, quarante mille Arabes, peut-être envoyés en partie par le Fatimite d'Afrique (plutôt

1. Aussi appelé Karamon. Le diacre Théodose confond Karamon et Kouroupas.

que par les Ikhchidites d'Égypte alors fort affaiblis), mais surtout Arabes de l'intérieur de l'île, à ce que nous apprend Michel Attaliote, marchèrent sur le camp byzantin. Cette attaque devait coïncider avec une sortie des assiégés. Deux transfuges crétois avertirent Nicéphore, qui, prévenant les combinaisons de l'ennemi, marcha rapidement à la rencontre de l'armée de secours et l'attaqua, par une nuit claire, sur une hauteur où elle était campée. Les infidèles, surpris par une attaque aussi bruyante qu'inopinée, furent mis en affreuse déroute. La lune illuminait de lueurs étranges cette lutte terrible entre les noirs Éthiopiens aux blancs manteaux et les cavaliers impériaux aux cuirasses imbriquées. Presque tous les Arabes furent massacrés. Les soldats arméniens, contingents du grand thème arméniaque et des thèmes lointains et plus petits de Chaldée, de Mésopotamie, de Sébastée[1], de Colonée, de Charpézic, même de Lykandos, mercenaires aussi, fournis par les princes arméniens vassaux ou alliés, se distinguèrent, paraît-il, entre tous en ce carnage. Les Arméniens d'alors constituaient encore une nation des plus belliqueuses. La mollesse est venue bien plus tard, après des siècles d'asservissement aux sultans. Au dixième siècle surtout, les guerriers arméniens remplissaient les armées byzantines. « Nobles émigrés ou bannis, aventuriers fuyant devant les persécutions musulmanes ou cherchant fortune sur les terres de l'empire, on les voyait partout, à Byzance comme aux camps. Partout on prisait leur valeur guerrière. C'était la grande époque des rapports étroits entre les Basileis et tous ces petits princes chrétiens quasi indépendants de la haute Asie Mineure qui, toujours en lutte avec les Khalifes et leurs émirs, soutenaient vaillamment la lutte séculaire d'avant-garde contre l'éternel ennemi musulman. Il y avait toujours au Palais Sacré quelque dynaste arménien, quelque membre de l'illustre maison Pagratide des rois d'Arménie, quelque archonte de Dâron ou du Vaspouraçan qui venait implorer l'appui du Basileus romain, son « très cher Père spirituel, » ou réclamer de lui cette investiture sans laquelle il ne se croyait jamais assez fort[2]. »

1. Aujourd'hui Siwas.
2. Rambaud, *op. cit.*

Le retour du domestique [1] au camp devant Chandax, après ce brillant fait d'armes, fut un triomphe. Sur l'ordre du général en chef, on paya une pièce d'argent chaque tête de guerrier arabe. Quand on eut réuni un grand nombre de ces hideux trophées, on les ficha en face de la ville sur de longues lignes de pieux rangés en bataille. Ce spectacle affreux jeta la consternation au cœur des assiégés, qui se préparaient à sortir à la rencontre de l'armée de secours et apprirent ainsi sa défaite. On lança également des têtes coupées par centaines dans la ville au moyen des catapultes et des arbalètes à fronde. Ces horribles débris tombaient en pluie sanglante sur les défenseurs de Chandax, qui reconnaissaient celui-là un père, celui-là un frère, et s'arrachaient la barbe en poussant des cris de détresse. On ne leur lançait pas du reste que des têtes, on lançait aussi des cadavres entiers. Un certain Théodose, diacre de l'Église de Constantinople, dont on ne sait rien de plus et qui a composé un piètre poème en cinq chants en l'honneur des victoires de Nicéphore en Crète [2], raconte plaisamment, outre ces derniers détails qu'il est seul à nous donner [3], qu'un jour les frondeurs byzantins, pour se moquer des affamés qu'ils assiégeaient, lancèrent, sur l'ordre de Nicéphore, au moyen d'une des plus grosses machines,

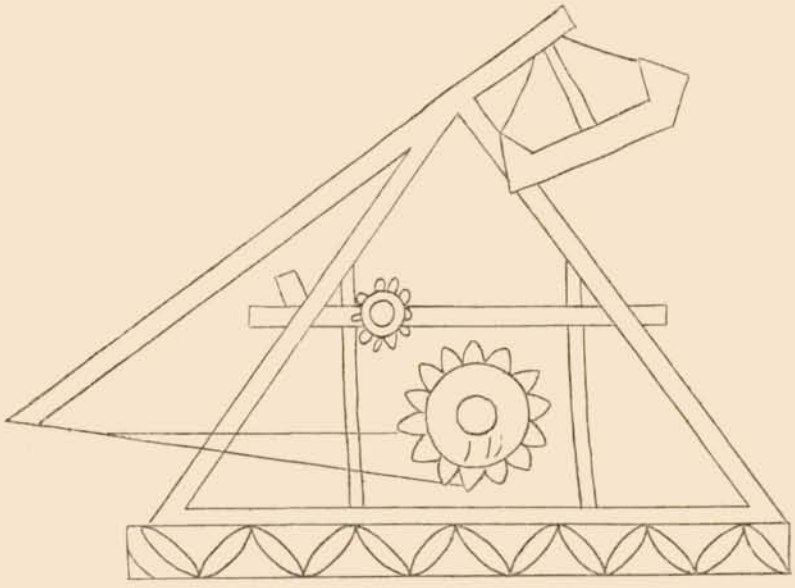
1. Nicéphore était, on le sait, depuis un certain temps déjà grand domestique des scholes d'Orient, c'est-à-dire généralissime de l'armée d'Asie. C'est sous ce titre qu'il avait remporté sous le dernier règne ses plus grand succès contre les musulmans. Les chroniqueurs arabes ne le désignent presque jamais que sous ce nom du « domestique ». C'est sous cette appellation légendaire qu'il était devenu et demeura longtemps après sa mort la terreur des populations sarrasines d'Asie Mineure et de Syrie. Parfois cependant les sources arabes l'appellent Nikfour, corruption du grec Nikiphoros.

2. Ce poème de Théodose, intitulé Ἅλωσις Κρήτης, *la Conquête de Crète*, est parvenu jusqu'à nous grâce à un unique manuscrit conservé à la Bibliothèque du Vatican. La dédicace nous apprend que Théodose le composa immédiatement après l'expédition de Crète, encore du vivant de Romain II. Mais, parce qu'il redoutait la jalousie du jeune empereur, surexcitée par les trop rapides succès du domestique, il ne dut certainement présenter son poème à celui-ci qu'après la mort de Romain, très probablement au moment de l'entrée triomphale du mois d'avril 963, après la campagne victorieuse contre le Hamdanide, campagne qui se termina par la prise d'Alep. Ce récit verbeux, qui constitue, après la chronique de Léon Diacre, une des sources importantes à consulter pour l'histoire de la guerre de Crète, nous fournit cependant bien moins de renseignements qu'on ne pourrait le supposer. Tourmenté par de déplorables souvenirs classiques, le pauvre diacre s'est presque constamment perdu en déclamations ampoulées, vides de faits, en considérations prétentieuses sur les faits et gestes des anciens. Les allusions directes aux événements de la campagne de Crète sont peu nombreuses. Théodose nomme Nicéphore le « Soleil des *magistri* » (outre son titre de domestique, il portait aussi celui très considérable de magister), le « vengeur des Romains », etc., etc.

3. Théodose, dans son second chant, après avoir longuement décrit l'effroi des assiégés et leurs clameurs à la vue de ces projectiles d'un nouveau genre, sanglantes dépouilles de leurs coreligionnaires, met dans leurs bouches ces mots bizarres, probablement mal transcrits par lui, puisque aucun orientaliste n'a pu les interpréter : « Seiph echimat ischarop et rhasan sermit midéné et chait iphisani. »

un misérable âne vivant qui s'en vint tomber par-dessus le rempart. La pauvre bête ainsi projetée agitait désespérément ses jambes, et toute l'armée riait aux éclats. Nicéphore lui-même prit part à l'hilarité générale, et Théodose rapporte gravement les paroles qu'il prononça à cette occasion. Cette brutale gaieté était bien dans les mœurs du temps.

Rien aujourd'hui ne saurait nous donner l'idée, même lointaine, de ces effroyables sièges du moyen âge oriental, surtout de la vie aux rem-



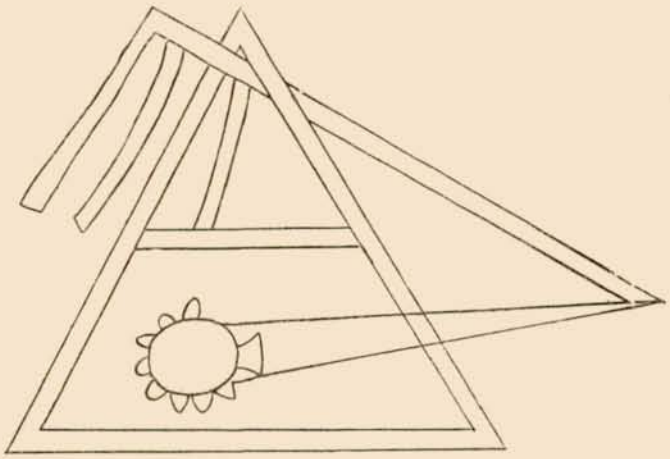
Machine de jet destinée à lancer des projectiles incendiaires; d'après un ancien manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale.

parts, de cette vie de lutte corps à corps féroce et incessante, de ruse féline et mortelle qui ne désarmait ni jour ni nuit. Qui dira l'infernale épouvante de ces longs carnages, de ces lentes et bruyantes agonies des villes grecques ou sarrasines assiégées par d'impitoyables ennemis, dépeuplées par la faim, ravagées par d'horribles épidémies? Qui dira ces affreuses dépouilles tombant dans les rues, parmi les affamés, les mourants, les femmes, les enfants hurlant de douleur, l'incessante pluie de flèches, de pierres, de projectiles enflammés lancés de nuit comme de jour par mille engins? Aucun moyen d'éviter d'être transpercé par un trait, brûlé par le feu grégeois, échaudé par les pots d'huile bouil-

lante, broyé par les quartiers de rochers, harponné par les crochets de fer lancés à toute volée; aucune trêve, aucun repos; partout la cruauté, la force brutale régnant sans partage; partout des hurlements de démons, une épouvantable clameur de cris de rage et de douleur poussés par les gosiers sauvages de ces races barbares, le choc terrible du bélier battant sans relâche la muraille, le sifflement des projectiles, l'explosion des bombes à feu, le fracas des machines, l'éclair sanglant du feu grégeois.

Les Byzantins, les Arabes, avaient à cette époque perfectionné à l'excès l'art de ces machines de guerre si variées, destinées les unes à jeter bas les plus puissantes murailles, les autres à couvrir les soldats ennemis des plus dangereux comme des plus divers projectiles. Plusieurs empereurs grecs n'ont pas dédaigné dans leurs écrits de nous renseigner eux-mêmes à ce sujet. L'énumération et la description de toutes les variétés de ces formidables engins prendraient bien des pages. Dans le détail des préparatifs de l'expédition de Crète, qui forme les chapitres XLIV et XLV du *Livre des Cérémonies*, le Porphyrogénète insiste longuement sur l'*apparatus expugnandis castris*. Tours roulantes, tours destinées à incendier les portes, tortues monstrueuses aux mouvementssi lents montées sur quatre roues et caparaçonnées de cuir, hélé poles, balistes, catapultes, arbalètes gigantesques avec poulies et câbles, énormes béliers ferrés pour ébranler les remparts, machines à lancer de grosses pierres, des quartiers de roc, des traits pesants, des marmites de naphte enflammé, hautes échelles mobiles et articulées, frondes gigantesques, chausse-trapes innombrables pour blesser les pieds des chevaux et jeter bas les cavaliers, défilent en séries monotones sous la plume du scribe impérial. Le grand arsenal de Manganes, qui s'étendait au pied du Palais Sacré, sur la rive de la Corne-d'Or, en face de Galata, était le magasin colossal où l'on remisait cet immense appareil de guerre. Là se trouvaient disposées dans un ordre minutieux des milliers de machines de cent types divers. Chaque printemps, les armées d'Europe et d'Asie recevaient un approvisionnement nouveau et les appareils détériorés par l'usage retournaient aux ateliers de Manganes.

Cependant la mauvaise saison était venue et les troupes byzantines, elles aussi, souffraient horriblement non seulement du froid intense et prolongé et des pluies constantes qui signalèrent ce cruel hiver de 960 à 961, mais aussi de la faim, car ce même hiver fut marqué, dès le mois d'octobre, par une horrible disette qui fut générale dans tout l'Orient et se prolongea jusqu'au printemps [1]. La moisson de 960, contrariée par l'extrême sécheresse et en Asie surtout par de prodigieuses invasions de sauterelles, puis encore dans beaucoup de districts par l'état



Machine à lancer des pots remplis de matière inflammable; d'après un ancien manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale.

de guerre incessant entre chrétiens et infidèles, avait été déplorable. Il y eut dans une foule de localités, principalement en Asie, des scènes de famine atroces. Beaucoup périrent de faim. A Byzance même, la rareté des subsistances accrue, comme toujours, par les agissements des accapareurs, fut telle qu'on vendit les quatre boisseaux de blé et les six d'orge jusqu'à un sou d'or. Le contre-coup de cet état de choses désastreux se fit naturellement sentir en Crète. Les vivres même vinrent à manquer; il fallut rationner l'armée, qui murmura. La disette finit par devenir si cruelle au camp byzantin que les troupes, excitées par quelques mécontents, se seraient certainement déban-

1. Ce fut une des plus affreuses disettes du siècle.

dées, épuisées de souffrances, insuffisamment vêtues, sans l'admirable énergie que déploya Nicéphore et ses paroles ardentes qui relevaient les courages. Bringas également se montra à la hauteur des circonstances. Par son ordre, d'immenses achats de blé furent faits à tout prix par le trésor impérial qui devint lui-même vendeur à un taux modéré. Une guerre impitoyable fut déclarée aux accapareurs. Du coup, le cours des principales subsistances diminua de près de moitié et la famine se trouva grandement atténuée. En même temps des convois considérables furent dirigés en Crète, et l'abondance reparut au camp byzantin.

Le diacre Théodose, dans son second chant, fait le récit d'une des sorties des assiégés, sortie dirigée par le vieux Kouroupas en personne. Quinze cents cavaliers, des frondeurs, trente-six mille hommes de pied, tous vêtus de la cotte de mailles, tous portant les cheveux ras « comme de vils esclaves, » excités par les discours de leur émir qui leur promettait les joies ineffables des trois paradis du Prophète, se ruèrent inopinément sur les Byzantins. Ils trouvèrent le domestique prêt à les recevoir. Les émissaires secrets qu'il entretenait dans Chandax l'avaient prévenu à temps. Tout avait été préparé par lui pour organiser une fuite simulée. Théodose nous décrit la sortie bruyante de cette multitude sarrasine, l'attitude calme, silencieuse des Byzantins. Il nous dit les discours de Nicéphore, les acclamations de ses soldats en honneur de Romain II, « le Basileus divin, le père de ses peuples ». Le piège des Grecs réussit entièrement. Ce fut un immense désastre pour les Candiotes, qui tombèrent dans quatre embuscades successives, et dont la retraite fut un moment coupée. Beaucoup périrent et le massacre fut affreux. Un géant crétois poussa son cheval contre Nicéphore, qui d'un coup lui perça le ventre et le jeta bas. Jusqu'à la fin de ce violent combat, la voix du domestique excitant les siens domina le tumulte. Kouroupas, qui du haut d'une tour dirigeait la lutte, désespéré de voir fuir ses soldats, ordonna de leur fermer les portes, mais il fallut bien les leur rouvrir pour les soustraire à un anéantissement total. Sept sorties semblables furent successivement repoussées par les Grecs [1].

1. Pour exciter la dévotion de ses soldats, Nicéphore fit construire dans le camp une magnifique église

L'hiver de 961 allait finir et les assiégés, bien qu'épuisés de souffrances, décimés par tant de combats, ne parlaient pas de se rendre. Il fallait à tout prix précipiter les événements. Dès les premiers beaux jours de la nouvelle année, le domestique lança ses troupes à l'assaut des murailles, fort ébranlées sur divers points. Au bruit éclatant des trompes, des naquaires, des tambours, au chant de l'Hymne à la Vierge, chant de guerre des Byzantins, les impériaux se ruèrent au rempart, massés en colonne (on disait encore en phalange) profonde, dissimulés sous un toit de boucliers. De malheureux captifs marchaient en tête pour faire hésiter les assiégés. Du haut des créneaux, les Arabes, les Éthiopiens, mourant de faim, spectres décharnés, opposèrent une résistance extraordinaire. Un incident de ce premier assaut paraît avoir fait sur les Byzantins crédules une impression profonde. Une magicienne sarrasine, enchanteresse sauvage, dernier vestige des vieilles superstitions sabéennes, du haut d'une tour élevée, par des incantations magiques et des gestes désespérés, appela la malédiction d'Allah sur les guerriers chrétiens. Non contente, disent les pieux chroniqueurs, de vomir sur eux et leur chef les plus impies blasphèmes, elle se livra à des actes « d'une révoltante obscénité, » jetant bas ses vêtements en signe d'injure, se découvrant tout entière aux yeux des assaillants. Les soldats, très dévots, se montrèrent un instant fort troublés par cette fantastique apparition. Quelque hésitation se

Sceau de plomb d'un directeur de l'arsenal de Manganes (voyez page 86). La légende signifie : *Théotokos prête secours à Théophylacte, spathaire impérial et archôn* (directeur) *de l'arsenal impérial.*

à la Vierge Immaculée. Les nombreux ouvriers embarqués sur la flotte élevèrent cet édifice en trois jours. Michel Attaliote, qui nous donne ces détails, insiste sur la splendeur de ce temple, sur sa coupole sphérique, ses colonnes, ses portiques, les marbres, les mosaïques, les métaux précieux qui l'ornaient. La construction si prompte de cette église, l'éclat avec lequel elle fut inaugurée, jetèrent un trouble profond dans les âmes naïves des Sarrasins assiégés. Elle était encore debout dans toute sa magnificence lorsque, cent ans après, Michel Attaliote visita l'île de Crète. Il y vit une statue de Nicéphore dressée sur une colonne. L'église était toujours consacrée à la Vierge, mais on l'appelait communément l'église du Magister, τοῦ Μαγίστρου, un des titres de Nicéphore.

La *Vie de saint Paul du Latron*, manuscrit cité par Hase, p. 413 de l'éd. de Bonn de *Léon Diacre*, donne de curieux détails sur le voyage que fit en Crète, dans cet hiver de 960 à 961, l'abbé du monastère de Saint-Paul « in monte Latro », près de Milet, pour se plaindre auprès de Nicéphore de la rébellion d'un moine de son couvent, Ignace Charzanas.

manifestait déjà, lorsqu'un archer plus sceptique ou moins patient mit fin à cette scène en précipitant d'un coup de flèche du haut du rempart la sorcière impudique. « Les Arabes de Crète, dit le naïf Léon Diacre, ont été de tout temps très adonnés aux pratiques de la magie. Mahomet d'une part, les Manichéens de l'autre, leur ont inculqué les principes de cette science redoutable[1]. » Que la magie ait véritablement triomphé de la force ou pour toute autre cause, toujours est-il que cette fois encore les Arabes de Chandax ne succombèrent point. Ce premier assaut fut repoussé avec des pertes graves pour les impériaux.

Mais ce fut bien le dernier effort victorieux de la cité des pirates. Nicéphore, dont l'énergie grandissait avec le péril, ordonna de faire une brèche nouvelle et plus considérable. On était aux premiers jours de mars, le sept, dit Cédrénus. Ce fut dans le camp chrétien une matinée solennelle. Le domestique parcourut les rangs, exhortant les soldats. En vrai Byzantin, il leur tint des discours où le mysticisme pieux s'alliait à l'éloge des plus mâles vertus militaires. Dans des paroles enflammées d'un zèle dévot, il leur montra leur Mère à tous, la grande Théotokos, les protégeant du haut des blanches nuées. Tous crurent la voir assise sur un trône rayonnant, dans des vêtements éclatants, la dextre du Christ Pantocrator posée bénissante sur sa tête, bénissant elle-même de ses deux mains étendues ses soldats bien-aimés, entourée de tous les saints guerriers, protecteurs des armées impériales, montés sur des chevaux blancs : saint Démétrius, le jeune et brillant stratège de Salonique, saint Georges, le bel éphèbe syrien, à la cuirasse étincelante, à la blonde chevelure bouclée, les deux saints Théodore dont l'un, le stratilate, à la longue barbe en pointe descendant sur la poitrine, le brillant archange Michel enfin, « généralissime des armées angéliques, archistratège des nuées célestes », aux ailes immenses d'une

1. Le même incident étrange se produisit au siège de Zeugmen, par Manuel Comnène, nous dit l'historien Cinnamus. Une sorcière musulmane du haut d'une tour jetait de la cendre sur les assaillants inquiets. Se mettant toute nue, hurlant des incantations magiques, tournant le dos aux soldats grecs, « elle leur montra, dit le chroniqueur, ce qu'on cache d'ordinaire. » Un soldat, la visant, lui décocha juste en ce point un trait qui mit promptement fin à ses forfanteries.

blancheur éblouissante, à l'épée flamboyante, au costume élégant tout parsemé de pierreries.

Nicéphore, à cheval, dans son plus riche accoutrement de guerre, entouré de prêtres et des principaux chefs, levant les bras au ciel, invoquait le pieux et illustre congrès, protecteur des guerriers orthodoxes, suppliant tous ces saints glorieux et le Christ Pantocrator avec eux de faire tomber les tours et les murs de Chandax comme jadis s'étaient

Camée sardonyx byzantin du x^e^ siècle, un des joyaux du Cabinet de France. Le Christ et les saints guerriers Georges et Démétrius. La monture en or émaillé est du XVII^e^ siècle.

écroulées celles de Jéricho. Et ses soldats, âmes simples, croyaient vraiment apercevoir ce brillant cortège de leur Mère vénérée. Assurés maintenant de vaincre, ils poussaient des acclamations joyeuses, et leur chef promettait les palmes du martyre à tous ceux qui périraient dans cette guerre contre les Agarènes impies, fils de chiens, détracteurs infâmes du Verbe divin, sectateurs du faux prophète « qui permettait aux siens de se nourrir de la chair souillée du chameau ; » il les excitait à désirer cette mort admirable, et à ceux qui survivraient il promettait le butin, les récompenses, le triomphe splendide dans le Cirque sous les yeux du Basileus tout-puissant, du « très pieux autocrator Romain II, l'invincible Auguste. » En même temps les prêtres parcouraient les

rangs, exerçant leur saint ministère, confessant, distribuant la communion, chacun voulant être pur avant de courir au danger. Et les soldats byzantins et leurs alliés, païens encore ou néophytes à peine convertis, baisaient avec ferveur les reliques sacrées que leur présentaient les prêtres, les *encolpia* [1] de métal précieux, les fragments de la très vénérable Vraie Croix, les petits reliquaires contenant les fragments d'os des saints les plus révérés, les phylactères bénits qu'on portait au cou.

« Le jour du combat, dit la *Tactique* dite *de Constantin VII*, l'armée doit avant tout être pure de toutes les passions terrestres. Qu'on se livre à la prière ; que dans la nuit qui précédera la bataille, on chante des psalmodies ; que les prêtres offrent le sacrifice, que l'armée tout entière communie, et qu'ensuite elle marche au combat. Les soldats en deviendront certainement plus allègres, puisqu'ils auront à leur secours Dieu et Marie, sa mère [2]. »

Le signal de l'assaut fut donné. Toutes les machines à lancer des quartiers de roc avaient été d'avance disposées en batterie sur le point choisi pour l'attaque. En quelques instants elles furent mises en action. Un bélier colossal, solive énorme coiffée par devant d'une formidable calotte de fer, fut amené au pied du rempart. Les Byzantins avaient préalablement rendu cette portion de la muraille intenable pour l'ennemi et avaient forcé ses défenseurs à se retirer sous une pluie prodigieuse de traits et de cailloux lancés par les balistes. Puis, tandis que le bélier monstrueux commençait son œuvre de destruction, de nombreux mineurs se précipitant au devant de lui dans le fossé, protégés eux-mêmes de droite comme de gauche par des tours roulantes garnies d'artificiers qui lançaient le feu grégeois, sapèrent violemment les fondations mêmes du rempart. La pierre, n'étant qu'un tuf sablonneux, offrit peu de résistance. Chaque coup du bélier ébranlait plus complètement la muraille. Lorsque les sapeurs l'eurent d'autre part presque entièrement minée à sa base et que, surplombant le vide, elle menaça de s'écrouler sur eux, les ingénieurs byzantins l'étayèrent un moment en établissant au-dessous d'elle, dans le fossé,

1. Amulettes sacrées.
2. Rambaud, *op. cit.*, p. 89.

une charpente de solives et d'arcs-boutants de bois très sec. On acheva de miner entièrement la muraille, puis on mit le feu à toute cette boiserie improvisée; artificiers et mineurs se retirèrent précipitamment; la flamme, alimentée par des matières grasses, dévora les poutrages en quelques instants et tout un pan de mur ainsi que les deux tours qui le flanquaient s'écroulèrent soudain, comblant du même coup l'immense fossé. Les mille cris de joie des soldats byzantins répondirent à ce grand fracas.

En un clin d'œil le passage fut assuré et les bataillons impériaux, ivres de longues souffrances à venger, s'engouffrèrent comme un ouragan dans la ville conquise. Le massacre commença sur-le-champ de quartier en quartier, de maison en maison. C'était bien là l'issue fatale de tous ces sièges du moyen âge. Les femmes, les jeunes filles furent violées puis massacrées; les enfants même à la mamelle furent impitoyablement égorgés. Théodose le diacre, à la fin de son cinquième chant, fait un récit ampoulé et tout de même navrant de cette terrible tuerie. Il nous peint les enfants sarrasins de Chandax pleurant à la vue de leurs mères, les unes traînées en captivité les mains liées au dos, les autres mourant la gorge ouverte, souillées de sang et de poussière, les autres enfin disposées en rangs serrés pour le supplice. Il nous montre les vieillards candiotes fuyant percés d'un trait dans le dos, les pères et les fils expirant étroitement enlacés, les jeunes hommes cherchant à fuir embarrassés par la chute de leur ceinture et les plis de leur long vêtement flottant.

Couvercle d'un petit reliquaire d'or de ma collection, ayant contenu des reliques du patriarche de Constantinople saint Étienne le Jeune, fils de l'empereur Basile I mort en 889 en odeur de sainteté. L'inscription, finement niellée, signifie : *Relique de saint Étienne le Jeune.*

Cependant les guerriers arabes, d'abord éperdus, se rallièrent dans les étroites ruelles et, tout en fuyant instinctivement vers le port, cherchèrent à vendre chèrement leur vie. Mille luttes partielles, désespérées, s'engagèrent. Ce répit sauva les malheureux vaincus. Nicéphore, qui avait assisté à l'entrée des troupes par la brèche, apprenant ce qui se passait, éperonnant son cheval, se précipita dans la ville et,

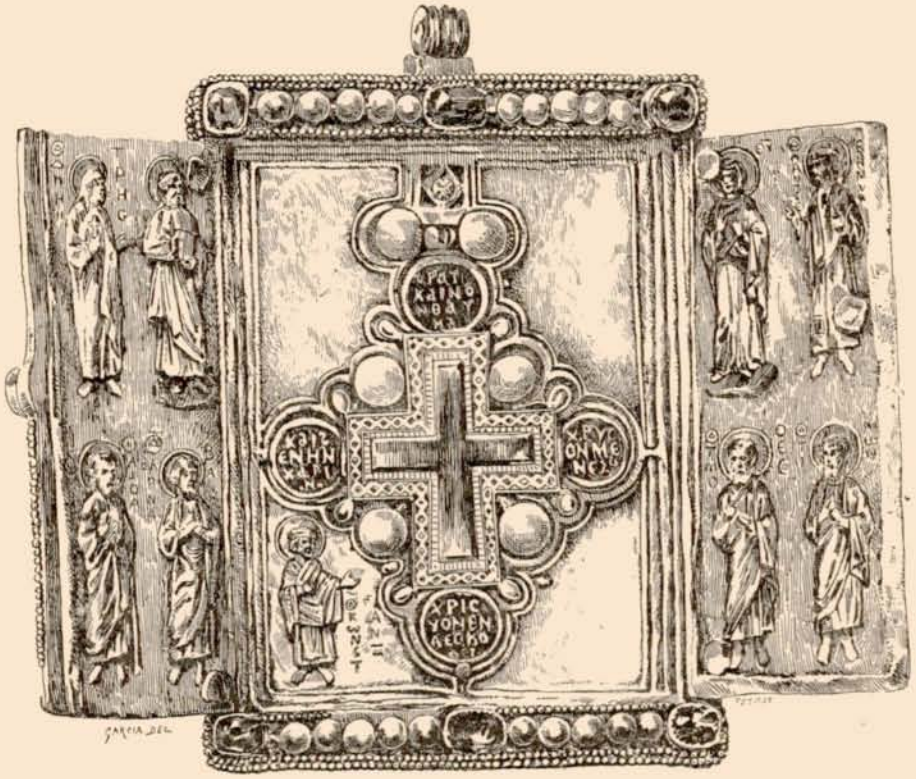
par ses paroles sévères, réussit à calmer ses hommes ivres de carnage. Les Arabes survivants eurent la vie sauve ; mais, suivant l'impitoyable loi du temps, ils appartenaient au vainqueur et tous devinrent esclaves. Le vaillant émir Kouroupas, que Théodose nous décrit sous les traits d'un petit vieillard cassé, chauve, exsangue, mais ardent, d'une éloquence enflammée, pleine de charme, avec son fils aîné Anémas, « le premier dans l'île après lui », avec ses autres enfants, ses femmes gémissant et hurlant, son trésor particulier, tous les chefs, les femmes les plus belles, les hommes jeunes et robustes, furent mis à part pour le triomphe avec le plus riche butin. Le reste de la population, échappé au massacre, fut livré aux soldats, immédiatement dépouillé, lié et mis en vente. Les marchands d'hommes ne manquaient jamais en ces occasions. Ils suivaient les grandes armées du moyen âge oriental comme les vautours suivent de halte en halte les caravanes au désert. L'historien arabe Nowairi dit que les Byzantins exterminèrent deux cent mille personnes en Crète et en emmenèrent un nombre égal en captivité, rien que des femmes et des enfants. Un souvenir de ces égorgements nous a été conservé dans un document, probablement contemporain, connu sous le nom de dialogue de Philopatris. Il y est fait allusion aux sanglantes hécatombes des vierges crétoises [1].

Le pillage de Chandax dépassa toute espérance. Depuis cent cinquante ans, les pirates arabes des mers de l'Archipel avaient accumulé dans ce repaire le butin de mille villes dévastées, de tous les rivages de l'empire incessamment écumés. L'enthousiasme des troupes byzantines, leur ferveur pour leur glorieux chef ne connurent plus de bornes. Elles lui décernèrent le titre de « Victorieux [2] », qu'il conserva depuis. Lui cependant ne s'endormait point dans la joie du triomphe. Son premier soin fut de dépêcher au Grand Palais les basilikoi, messagers impériaux, chargés d'apporter la bonne nouvelle qui allait faire tressaillir d'aise toutes ces populations si longtemps terrorisées, et

1. C'est même ce détail qui aurait permis à Hase de replacer à sa date vraie ce curieux document qu'on avait attribué jusque-là à une époque bien différente.

2. Καλλίνικος.

puis il ne songea plus qu'à assurer définitivement sa belle conquête. Avant tout, après quelques jours de repos accordés à l'armée, il fit jeter bas les murailles de Chandax. Ce furent les infortunés habitants qui, sous le bâton des sous-officiers byzantins, durent accom-



Encolpion dit de Constantin (voyez page 92). Face antérieure. Ce précieux reliquaire byzantin est conservé à la basilique de Saint-Pierre de Rome. Au pied de la croix, l'empereur Constantin le Grand nimbé. Sur la face intérieure des volets, la Vierge et divers saints, entre autres saint Pantéléimon, un des plus populaires à Byzance, saint Timothée, saint Timon, etc., etc.

plir cette rude besogne. Les fossés furent comblés, les remparts rasés jusqu'à terre, et sur une hauteur voisine, dans une situation admirablement choisie, bien pourvue d'eau, Nicéphore fonda un puissant kastron [1] destiné à remplacer la ville détruite. Bâti avec un soin extrême, ce château prit le nom de Téménos et reçut une garnison

1. Forteresse byzantine.

mixte arménienne et grecque sous les ordres d'un châtelain ou castrophylax. Une station de navires pyrophores lui fut en outre attachée.

En même temps Nicéphore, probablement fort encouragé par la présence à ses côtés de son directeur bien-aimé le fameux saint Athanase[1], veillait à l'organisation de l'île, dont la chute de Chandax avait contribué à amener rapidement la soumission complète. De toutes parts arrivaient les députations des communautés sarrasines demandant l'amân au nom des populations frappées de terreur. Partout l'administration impériale fut rétablie. Partout les mosquées furent abattues, les chaires à prêcher et les alcorans livrés aux flammes et leurs cendres dispersées. Un stratigos fut placé à la tête de la province reconquise. Un corps de troupes considérable fut mis à la disposition de ce fonctionnaire, car Crète, redevenue sentinelle avancée de l'empire, demeurait, par son rivage méridional principalement, gravement exposée aux incursions des flottes sarrasines d'Afrique et d'Asie. De très nombreux esclaves chrétiens, arméniens et grecs furent expédiés dans l'île.

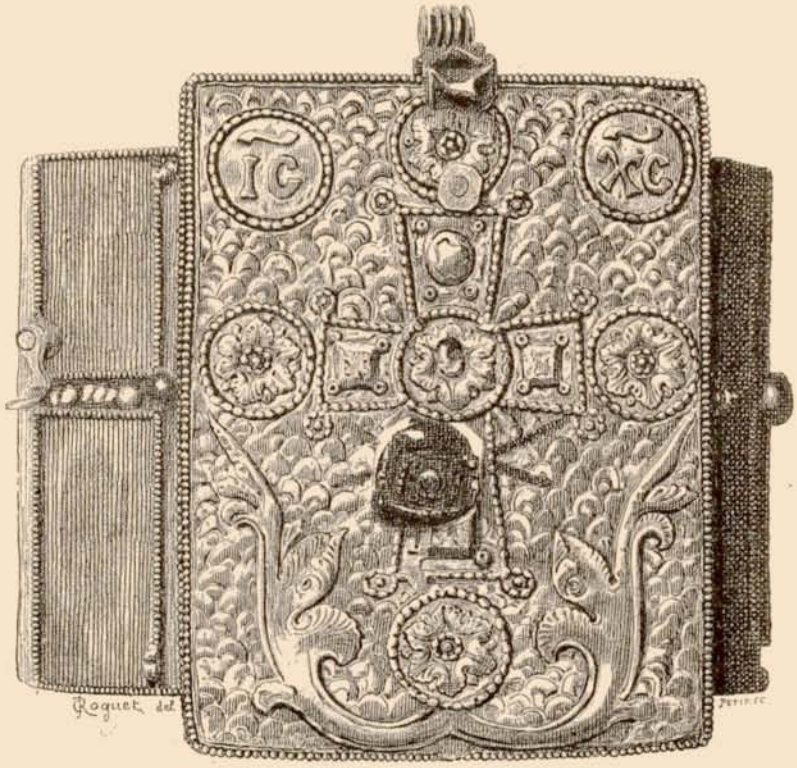
Les résultats de cette campagne étaient considérables : Crète définitivement reconquise [2], la mer pacifiée, purgée des terribles pirates qui l'avaient si longtemps désolée. Le progrès était immense ; il fut durable. Grâce à la multiple anarchie dans laquelle se débattait le monde sarrasin, Crète ne devait plus jamais retomber aux mains des Arabes. Les Byzantins la conservèrent encore près de deux siècles et demi. Saint Nicon, surnommé *Metanoïte*, jadis moine au couvent paphlagonien de Chrysopetra, puis missionnaire en Arménie, fut l'apôtre de l'île reconquise, releva partout les églises renversées ou transformées en mosquées, et, soutenu en songe par les encouragements de la bienheureuse sainte Photine, ramena au christianisme les descendants des anciens habitants auxquels les Agarènes avaient imposé leur religion[3]. Après la catastrophe de 1204, lorsque les croisés latins eurent dé-

1. Voyez plus loin au chapitre VI.

2. Du moins au dire de Léon Diacre. Zonaras et Glycas disent cependant que la complète pacification de l'île aurait été dès ce moment obtenue si l'on n'avait intempestivement rappelé Nicéphore, ce qui ferait supposer qu'il fallut encore de nouveaux efforts pour amener la soumission des Arabes de l'intérieur.

3. *Vita Sancti Niconis Metanoitæ monachi*, dans Martène et Durand, *Veter. scriptor. amplissima collectio*, t. VI, Paris, 1729, pp. 852-854.

coupé l'empire grec à leur guise dans ce prodigieux démembrement qui fut un des grands crimes de l'histoire, Crète échut en partage au marquis Boniface de Montferrat. Le brillant chef lombard de la quatrième croisade, devenu roi latin de Salonique, la céda presque aussitôt aux Vénitiens. Ils la possédèrent plusieurs siècles, jusqu'au siège fameux qui



Encolpion dit de Constantin. Face postérieure. Les sigles $\overline{IC}$ $\overline{XC}$ signifient, on le sait, le nom du Christ.

la mit aux mains des Ottomans. Aujourd'hui la quasi-autonomie que Crète a reconquise sous le gouvernement débonnaire des sultans actuels ne lui suffit plus, et dans la prochaine guerre d'Orient le premier échec des armées turques verra la délivrance définitive de l'île chrétienne jadis illustrée par les hauts faits de l'intrépide domestique Nicéphore Phocas.

La nouvelle de la prise de Chandax, venant après le long et anxieux

hiver de 961 et ce siège pénible de près de huit mois, amena à Byzance une véritable explosion d'enthousiasme. Depuis bien des années l'empire n'avait remporté sur l'ennemi héréditaire un aussi considérable succès. En un jour le nom de Nicéphore devint le plus populaire de l'empire. C'était comme l'aurore pleine de promesses d'une ère nouvelle. Le Palais Sacré fut en fête. Une pannychide [1] solennelle fut célébrée en présence de Romain et de Théophano, probablement dans la Grande Église, ou peut-être au Pantocrator. La cour et la Ville s'étouffèrent pour assister à cette cérémonie extraordinaire, qui, ainsi que son nom l'indique, dura la nuit tout entière. Chacun avait revêtu pour s'y rendre ses plus somptueux atours. Il était, du reste, de bon ton de s'y montrer. Aucune femme en vue ne manquait à ces singulières veillées, où se donnaient rendez-vous tous ceux qui avaient un nom à Byzance. Sous les profondes voûtes dorées scintillant aux mille feux des cierges, patriciennes merveilleusement parées, prélats dans leurs gaines d'or, courtisans vêtus de soie, guerriers sous l'armure de mailles, pressés, serrés les uns contre les autres, formaient un immense amas chatoyant d'où s'échappaient mille murmures. Les voix graves des officiants, les chants aigus des clercs ne parvenaient pas à étouffer le babil élégant de cette foule frivole pour laquelle cette pieuse cérémonie n'était qu'une occasion de plus de distractions. Cette fois du moins les conversations roulèrent sur un sujet plus noble. La fibre patriotique, si peu développée chez ces Romains dégénérés, s'était réveillée au grand bruit des victoires de Crète. Le nom de Nicéphore volait de bouche en bouche, et les belles patriciennes, à ceinture, quittant aux premières lueurs rosées du matin la vieille basilique encore tout illuminée, rêveuses dans leurs chars incrustés de lames d'or et d'argent qu'entraînait à leurs lointaines villas du Bosphore ou à leurs palais de Psammatia le galop cadencé de quatre mules blanches, songeaient au brillant domestique que déjà plus d'une voyait en songe la tête coiffée du stemma impérial, les pieds chaussés des rouges campagia.

1. Sorte de *Te Deum* solennel célébré de nuit dans une église.

Nicéphore et ses glorieux soldats avaient été à la peine, il était juste qu'ils fussent à l'honneur. Avant même que Crète fût tout entière pacifiée et réorganisée, l'heureux capitaine fut rappelé pour jouir des honneurs du triomphe dans la Ville gardée de Dieu. Cédrénus ne craint pas d'affirmer que l'eunuque Bringas le fit ainsi revenir brusquement dans la crainte que ses victoires et l'amour que les troupes lui portaient ne lui suggérassent l'idée d'usurper l'empire. D'ordinaire on n'aimait guère au Palais Sacré ces capitaines heureux, idoles des armées. Le trône des Porphyrogénètes n'était pas si solidement établi qu'il n'eût rien à redouter de ces trop puissants défenseurs. Ce fut certainement pour le même motif de défiance que Nicéphore, malgré ses succès, succès, je le répète, les plus fructueux que l'empire eût remportés depuis longtemps, n'obtint pas, cette fois du moins, les honneurs du triomphe complet et dut se contenter de ce qu'on appelait « l'ovation pédestre [1] », c'est-à-dire qu'il triompha dans le Cirque, mais *à pied* et non point dans le char accoutumé traîné par quatre chevaux blancs, comme ce fut le cas pour lui deux ans plus tard, lors du triomphe de 963. Tout l'appareil du cortège en fut du même coup diminué. Romain II était trop peu populaire pour que l'on pût sans imprudence accorder davantage à son redoutable lieutenant, devenu soudain l'idole de la nation.

C'était une pompe superbe que la rentrée triomphale d'un général heureux à Byzance au dixième siècle. C'était un éblouissement de

1. Même cette ovation pédestre de 961 a été niée. Souvent aussi elle a été confondue avec le triomphe de 963, au retour de la victorieuse campagne de Syrie. Certains chroniqueurs, Glycas en particulier, vont jusqu'à dire que Bringas, très inquiet de la popularité de Nicéphore, le fit passer directement avec son armée de Crète en Asie pour aller y combattre le Hamdanide. Krug (*Krit. Versuch zur Aufklærung der byzant. Chronologie*) s'est efforcé d'expliquer ces contradictions en proposant d'admettre que l'armée de Crète avait bien passé de suite en Asie, mais que Nicéphore avec quelques troupes d'élite et les dépouilles de Chandax, avait été jouir des honneurs du triomphe à Constantinople avant de rejoindre ses soldats au pied du Taurus. Foggini, dans son introduction au poème du diacre Théodose (p. XXXIV de l'éd. de Bonn de *Léon Diacre*), s'appuyant sur le récit de Syméon magister et logothète, a prouvé, il me semble, d'une manière définitive que Nicéphore s'est bien certainement rendu à Byzance après la prise de Chandax, avant d'aller en Asie, et qu'il faut décidément admettre deux triomphes, un premier pédestre en 961, simple ovation, un second en 963, triomphe plus solennel où, en outre des trophées de la campagne d'Alep, on fit figurer à nouveau ceux des victoires de Crète. — Voy. encore C. Leonhardt, *K. Nic. II Phocas und die Hamdaniden*, p. 14, note 2.

FACULTÉ DES LETTRES DE LYON BIBLIOTHÈQUE SALOMON REINACH

costumes éclatants, de soldats superbes et de captifs étranges dont le lent cortège serpentait à travers l'immense cité en fête pour venir longuement défiler au Cirque, au pied du Cathisma [1], sous les yeux de l'empereur, de la Basilissa et du Palais Sacré assemblé tout entier. Le Porphyrogénète nous a donné d'infinis détails sur ces incomparables spectacles qu'il serait si intéressant de pouvoir très exactement restituer aujourd'hui. Rien surtout n'était plus magnifique qu'un triomphe sur les Sarrasins, les Agarènes [2], comme le peuple les appelait d'ordinaire, car alors éclatait vraiment l'orgie de toutes les pompes orientales du moyen âge, des costumes de soie brochés d'or, des armes étincelantes, des beaux visages, des mille merveilles de l'art arabe déjà alors à son apogée.

« C'était un beau spectacle pour les badauds de Byzance, quand le Basileus, au milieu des chants et des acclamations des factions, s'asseyait sur les marches de la Grande Croix, sur la place de l'Augustéon. On amenait devant lui l'émir captif ou le plus important des prisonniers ; le domestique des scholes le forçait à s'agenouiller et l'empereur lui posait le pied sur la tête.

« C'était un beau spectacle encore quand dans le Cirque immense défilait l'interminable cortège des prisonniers, des chars de triomphe, des voitures chargées de dépouilles opimes, des chameaux captifs, des trophées, des enseignes, des queues de cheval prisonnières. A un signal donné, les Sarrasins se prosternaient au pied de la loge impériale, la face contre terre, les soldats byzantins renversaient dans la poussière les trophées, les enseignes arabes, pendant que les chanteurs des factions au son des orgues d'argent, entonnaient les louanges du prince.

« On chantait aussi : « Gloire à Dieu qui a triomphé des Agarènes ! Gloire à Dieu qui a détruit les villes des Arabes ! Gloire à Dieu qui a confondu les détracteurs de la Théotokos ! » Et quand les captifs tombaient à terre : « Par un juste jugement de Dieu, nos ennemis sont tombés. » On célébrait par des hymnes d'église une victoire du

1. Tribune impériale.
2. Enfants d'Agar.

christianisme : la guerre contre les Arabes, aux yeux des Byzantins, était une croisade [1]. »

Le plus souvent l'ovation ou le triomphe avaient lieu, non au Cirque, mais bien au grand Forum Augustéon, d'ordinaire appelé l'Agora, cette célèbre place rectangulaire, pavée de marbre, ceinte de portiques, qui était comme le cœur de Byzance et s'étendait entre le Palais impérial, le Sénat et la Grande Église. Là, au milieu de ce décor étrange d'une somptuosité extravagante, au pied des monuments et des colonnes qui portaient les statues d'argent doré, de bronze, de porphyre des empereurs et des impératrices, le spectacle était vraiment féerique. Le Basileus allait s'asseoir au haut des degrés de la plate-forme qui supportait le piédestal de marbre de la colonne de Constantin. Cette colonne de porphyre supportait la Grande Croix, ornée de l'inscription : *Saint, Saint, Saint*, en face du milliaire d'or, un des édifices les plus élégants de Byzance, situé au centre même de l'Augustéon. Le patriarche se plaçait plus en arrière sous le portique de la chapelle de Saint-Constantin ou oratoire de la Colonne. La foule des dignitaires encombrait les côtés de la place. Les captifs de marque, les émirs, les ulémas attendaient en face, alignés dans le Prætorion, ou au Sénat, chacun tenu en main par un héraut ; à côté d'eux on portait les étendards et les drapeaux conquis. Puis, à un signal, aux acclamations de la foule, un très haut personnage, le protonotaire du Drôme [2], les faisait s'avancer sur un rang au milieu du Forum où leur longue ligne claire se détachait sous les ardents rayons du soleil. Alors, au milieu d'un grand silence soudain, le premier chanteur im-

Camée sardonyx byzantin représentant l'Annonciation de la sainte Vierge avec la légende + XAIPE KEXAPITOMENH O KC META COY. *Je vous salue (Marie) pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.* Ce camée, du X[e] siècle environ, est conservé au Cabinet de France.

1. Rambaud, *op. cit.*, p. 432.
2. Sorte de premier commis aux Affaires étrangères.

périal, le soliste, entonnait sur un rythme lent, triomphant et cadencé, les strophes grandioses de l'hymne de victoire des Byzantins, celui que Moïse et les enfants d'Israël chantèrent après la délivrance de la terre d'Égypte : « Chantons à l'Éternel, car il s'est hautement élevé ; il a précipité dans la mer le cheval et celui qui le montait. L'Éternel est ma force et ma louange; il a jeté dans la mer les chariots de Pharaon et son armée. Salut, roi des Romains, délices de l'univers que la Trinité a rendu vainqueur. Incomparable soldat, défenseur et tuteur du monde, dompte maintenant toutes les nations par les armes divines de la piété. » Toute la compagnie des chanteurs palatins et le peuple entier répondaient en chœur au chanteur unique.

Une fois l'hymne achevé, le logothète du Drôme, un autre très haut personnage, le domestique des scholes, chef des contingent sorientaux, et les stratigoi ou gouverneurs de provinces de passage dans la capitale, ou bien encore les grands archontes ou premiers officiers de la flotte, les turmarques et les autres plus importants fonctionnaires provinciaux empoignaient rudement les principaux captifs, les rois barbares ou les émirs sarrasins, et les entraînaient au pied de la Grande Croix. Alors le protonotaire du Drôme, jetant à terre le plus considérable parmi eux, plaçait sa tête sous les pieds du Basileus immobile dans sa hautaine et cruelle indifférence affectée; il saisissait le pied droit impérial chaussé de la botte rouge et le portait sur le crâne rasé du malheureux humilié, tandis que le protostrator, grand écuyer, lui plaçait sur la nuque le fer de la lance que le Basileus tenait dans sa main droite. A cet instant solennel où le misérable souverain détrôné buvait véritablement jusqu'à la lie la coupe de l'amertume de sa défaite, où l'Autocrator semblait rayonner de toute la brutale majesté de sa toute-puissance, tous les autres prisonniers, sur l'ordre de leurs gardiens, se précipitaient à terre, le ventre dans la poussière, la face dans les mains. En même temps on abattait bruyamment les faisceaux de lances et d'étendards conquis.

De nouveau les factions acclamaient l'invincible empereur; de nouveau le chanteur unique s'avançait en face du Basileus dans le grand silence de cette multitude. Cette fois il entonnait ces paroles : « Qui

est grand comme notre Dieu? Tu es le Dieu qui accomplis des miracles. » Puis on récitait la grande oraison, et entre chaque verset le peuple tout entier criait par quarante fois à intervalles réguliers : « Kyrie eleison, nos ennemis ont été frappés par un juste jugement du Seigneur, » et cette clameur de cent mille voix retentissait jusque sur la côte d'Asie. Puis la foule se prosternait, face contre terre, dans l'attitude de l'adoration et le patriarche à son tour entonnait l'hymne qui commence par ces paroles : « Tu es Dieu, parce que tu es miséricordieux et que tu aimes les hommes. »

Alors les malheureux captifs, qui étaient demeurés tout ce temps dans cette attitude lamentable, se relevaient, leurs blancs habits tout souillés de poussière; l'émir que le Basileus avait continué de fouler aux pieds faisait de même en toute humilité, et tous, sur l'ordre de leurs gardiens, se retirant lentement, à reculons, sans détourner la tête, « pour ne pas offenser la splendeur impériale, » allaient reprendre leurs places à l'extrémité de l'Augustéon. Puis, sur le signal du préposite, les soldats de la garde des corps de l'Arithmos ou des Vigiles, les miliciens des factions, toute l'immense maison palatine, les rameurs du dromon impérial, les chantres du Palais Sacré, assis sur les petits gradins de pierre du pourtour de la place, en dehors de la colonnade, en face et à droite du Basileus, au son des petits orgues d'argent, entonnaient tous d'une commune voix les grandes euphémies, acclamations officielles en l'honneur du prince, répétant par trois fois chaque formule consacrée : « Longue vie au Basileus, très grand, très pieux, toujours victorieux! Que Dieu lui donne de longues années! Longue vie au Basileus élu de Dieu que le Seigneur dirige et dirigera toujours! Longue vie au Basileus que le monde universel aime et vénère, dont le bras soutient le monde! Longue vie au Basileus très courageux, toujours victorieux, qui fait la fortune de son peuple! Longue vie au Basileus orthodoxe! Fils de Dieu, accorde-lui une longue vie. Fils de Dieu, gouverne avec lui. Fils de Dieu, conserve les jours de notre Basileus, exauce-nous, donne-lui de longs jours. Augmente la foi des chrétiens. Accrois la puissance des Romains et de leurs armées. Augmente le nombre de leurs victoires. Augmente le courage du

peuple du Seigneur. Nous sommes les esclaves fidèles du Basileus. Longue vie à l'Autocrator très grand! Basileus, que le Seigneur te donne un long règne! Seigneur, donne cent années de règne pacifique à l'empereur orthodoxe. O toi qui es l'égal des apôtres, ta Ville prospère te proclame un autre David, très sage héraut de la foi, un apôtre Paul qui a le Christ pour cuirasse! »

Lorsqu'on célébrait plus spécialement une victoire sur les Sarrasins, on chantait encore : « Gloire à Dieu, le Maître universel, le Créateur de toutes choses! Gloire à Dieu qui a triomphé des Agarènes! Gloire à Dieu qui a fortifié le Basileus orthodoxe! Gloire à Dieu qui a frappé les Ismaélites, les adversaires du Christ! Gloire à Dieu qui a délivré nos captifs des mains des Agarènes! Gloire à Dieu qui a détruit les villes des Arabes! Gloire à Dieu qui a mis en déroute ceux qui nient la Sainte Trinité! Gloire à Dieu qui a couvert de honte ce cruel émir, ennemi du Christ! Gloire à Dieu! Gloire à Dieu! »

La cérémonie était terminée. Le Basileus se levait. D'un pas lent il gagnait le petit sanctuaire de la Très Sainte Théotokos du Forum. En cet oratoire, les cubiculaires eunuques, « ceux qui sont sans barbe », lui enlevaient son costume d'apparat, lui remettant la tunique et la chlamyde impériale ordinaires. Il remontait à cheval et rentrait au Palais. Le patriarche sur son âne regagnait la demeure métropolitaine. La foule s'écoulait lentement. Les gardes ramenaient au Prætorion et aux autres prisons le troupeau des captifs.

Le curieux chapitre du *Livre des Cérémonies* que je viens de résumer porte ce titre d'une précision brutale : « *Programme des cérémonies à accomplir lors d'un triomphe solennel au Forum de l'Augustéon sur les ennemis vaincus, lorsque le Basileus doit fouler aux pieds le prince des Agarènes.* »

Il ne faut pas s'étonner outre mesure de cette mise en scène barbare mais grandiose; elle avait un but politique considérable : frapper l'imagination populaire, rehausser démesurément à ses yeux la splendeur de la personne impériale en précipitant dans la poussière à ses pieds l'ennemi vaincu. Cet émir féroce, dont la légende cruellement sanglante a si longtemps fait l'effroi des Fils de la Vierge Toute Sainte,

ce sultan pillard et meurtrier dont le nom redouté a été si longtemps l'effroi des cités d'Asie, le voilà aujourd'hui vautré misérablement, les bras liés, sous le talon du très pieux Autocrator qui, impassible dans sa quasi divinité, lui broie la nuque de son pied pesant! Ce spectacle à la fois si simple et si terrible de ce groupe tragique impression-

Triptyque d'ivoire de la collection Spitzer. Ce très bel échantillon de l'art byzantin du X^e^ siècle a fait partie jadis de la collection Soltykoff. Sur les volets figurent deux anges et quatre saints, dont un est saint Nicolas. Les deux inférieurs sont les deux saints militaires Théodore et Démétrius.

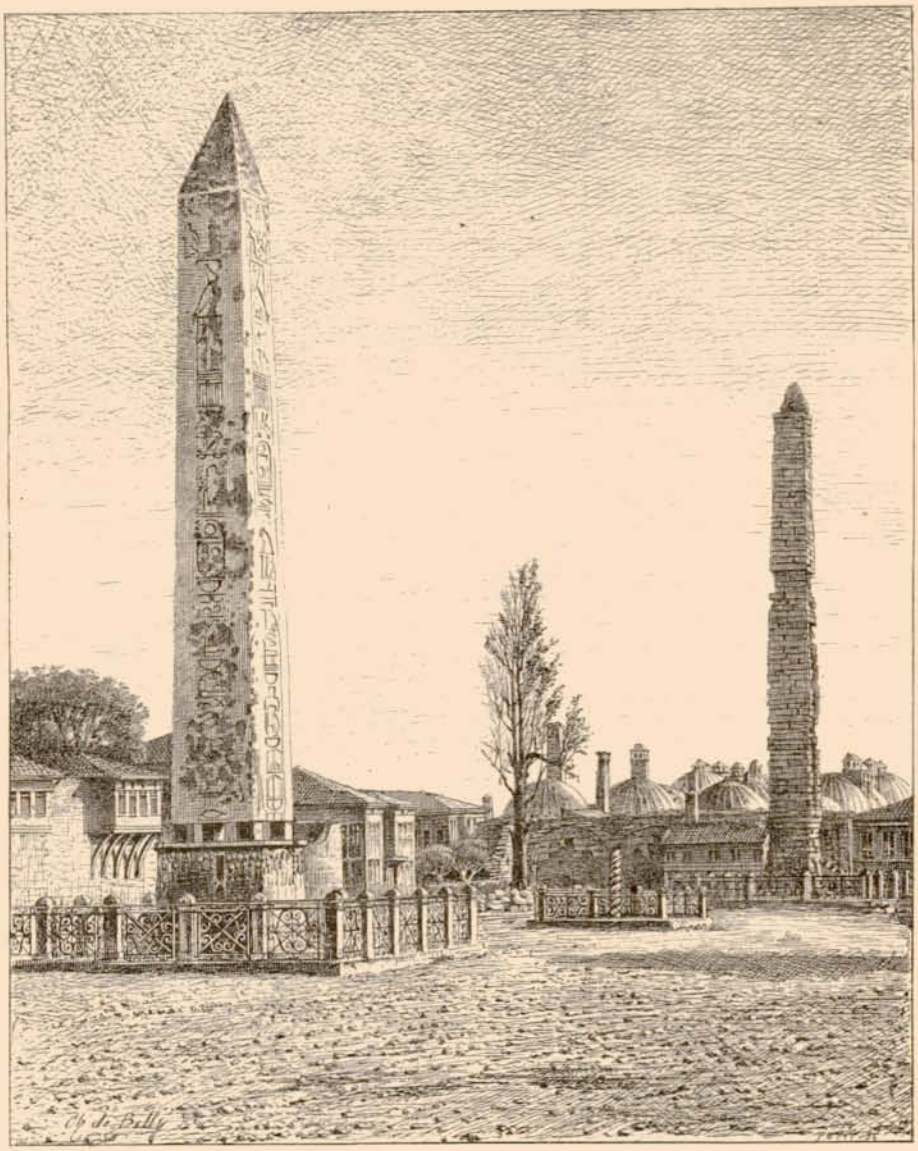
nait plus vivement les âmes naïves des Byzantins, grands enfants à l'imagination ardente, que cent bulletins triomphants de victoires lointaines. Le peuple dévot de cette vaste capitale, en contemplant de si près cet immense écroulement caractérisé par cette vivante manifestation de la toute-puissance impériale, croyait véritablement voir sous sa forme tangible la délivrance éclatante que le Pantocrator et sa Mère la grande Théotokos avaient une fois de plus accordé à l'empire

gardé de Dieu. Une fois de plus ainsi ce peuple crédule adorait cette Mère vénérée, son Fils divin et leur représentant sur la terre, le glorieux roi des Romains, l'isapostole, « l'égal des apôtres ».

Du reste, si les Byzantins traitaient durement l'ennemi musulman et accablaient son orgueil, l'ennemi musulman le leur rendait avec usure, et si le talon du Basileus foulait en plein Augustéon la tête rasée de l'émir captif, de même le Basileus vaincu ou le grand domestique prisonnier voyait aussi le pied du Khalife ou du sultan s'abattre lourdement sur son front souillé. Lorsque l'empereur Romain Diogène, ce glorieux vaincu, le lendemain de la déroute de Mantzikiert, le 27 août 1071, fut amené, tout couvert de sang, devant Alp Arslan, le sultan des Turks Seldjoukides, celui-ci, pris d'une joie sauvage, bondissant de son siège, renversa d'un coup violent le Basileus debout devant lui et le souffleta à quatre reprises. Il voulait ainsi, suivant la coutume orientale, affirmer par cet acte matériel que l'empereur captif était bien devenu sa chose et son esclave. Et ce n'étaient pas les seuls Byzantins, les seuls Agarènes qui s'acharnaient ainsi, dans un but politique, à humilier, à rabaisser le vaincu. Tous les peuples leurs voisins en faisaient autant. Chaque année, racontent et Dandolo et Marino Sanudo, le Jeudi Saint, le doge de Venise coupait officiellement la tête à douze porcs et à un taureau en souvenir de la victoire de la république sur Udalrich, patriarche d'Aquilée. Pris avec ses douze chanoines, celui-ci n'avait été relâché qu'à la condition d'envoyer annuellement un taureau et douze porcs qui le représenteraient, lui et son chapitre, et subiraient la peine qu'eux avaient méritée. Les Florentins, vainqueurs de l'évêque d'Arezzo, le représentaient dans leurs cérémonies triomphales sous les traits d'un âne mitré. Bien d'autres exemples semblables seraient faciles à citer.

Quand le triomphe sur les Sarrasins ou les autres barbares avait lieu, non au Forum, mais quelque peu plus loin, à droite de la Chalcé, dans le Grand Cirque que tous connaissent sous le nom d'Hippodrome, l'At-Meïdan du Stamboul actuel, le cérémonial était peut-être plus pompeux encore, mais quelque peu différent. La longue rangée des captifs allait, à ce que nous apprend le chronographe officiel, du Man-

garon, principale prison d'État, jusqu'à la *meta* des Bleus ou borne



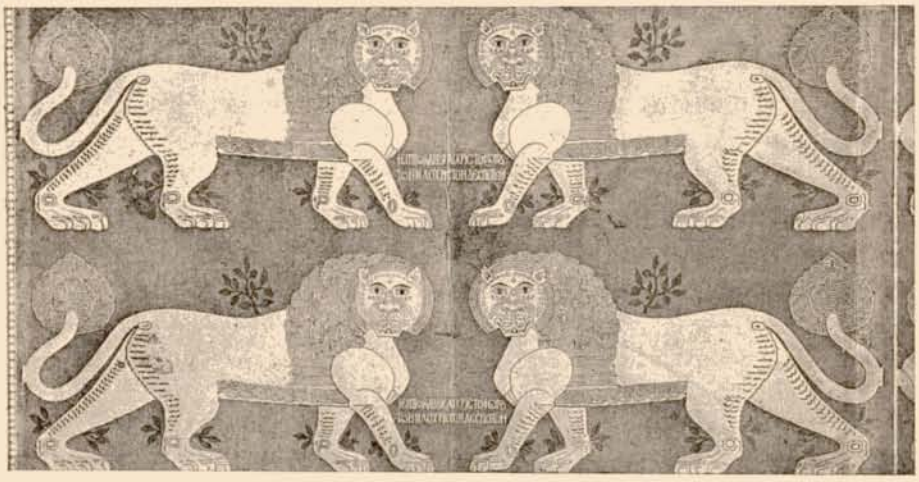
Place de l'At-Meïdan, l'ancien *Hippodrome* de Byzance ; à gauche, l'obélisque de Théodose ; au centre, la colonne serpentine qui supportait le trépied d'or jadis consacré à Apollon à Delphes en commémoration de la victoire de Platée sur les Perses ; à droite, la Pyramide Murée, obélisque de pierre restauré par Constantin Porphyrogénète. C'est sur cette place célèbre que se sont déroulés les plus grands spectacles comme plusieurs des plus grands événements de l'histoire de Byzance ; c'est là qu'ont triomphé tous les grands capitaines de l'empire d'Orient ; c'est là qu'éclata la terrible sédition des factions sous Justinien ; c'est là encore qu'a commencé le fameux massacre des janissaires sous Mahmoud.

des Vénètes, pierre qui marquait la limite des sièges de cette faction.

Au devant d'eux, sur un premier rang, on déposait les armes les plus riches, les armures incrustées, les cottes de mailles, les vêtements splendides, tout le butin de prix ; en seconde ligne, on plaçait à terre les lances, les étendards, les fanions à queues de cheval. Derrière se tenaient les captifs. Plus loin on alignait les beaux chevaux arabes, effarés, bondissants, retenus avec peine par leurs noirs écuyers, la queue et la crinière tressées et ornées pour la circonstance. Plus loin encore figuraient les chameaux, troupe étrange, difforme, qui épouvantait les Slaves et les autres enfants du Nord. Sur les gradins du Cirque, la multitude bigarrée s'étageait à perte de vue. Au moment précis où l'Autocrator, sortant du Palais Sacré, allait paraître dans le Cathisma, cette tribune très élevée d'où il présidait à la cérémonie, le domestique des scholes avec le stratigos de service, les turmarques et les autres officiers, descendant dans l'arène, passaient une dernière fois en revue toute cette multitude de prisonniers, hommes et animaux, imposant le silence et les attitudes serviles, redressant l'alignement, rectifiant les groupements. Puis, quand tout était en place, le préposite, humblement tourné vers la tribune impériale, signifiait au Basileus que « tout était prêt et que le spectacle pouvait commencer. » Le Basileus lui répondait par un signe affirmatif. Le héraut impérial, de sa masse de fer, frappait trois fois un bouclier de métal suspendu. Au choc retentissant, cent mille voix s'arrêtaient soudain; tous les yeux fixaient le Cathisma. L'empereur debout, soutenu sous les bras par deux patrices, s'avançait sur le devant de la loge et lentement, par trois fois, faisait le signe de la croix, d'abord au milieu, puis du côté de la faction des Bleus, enfin du côté de celle des Verts. Il s'asseyait ensuite sur le trône d'or. Alors éclataient les bruyantes acclamations des factions, et la longue série des chants et des réponses commençait comme au Forum. Comme toujours, la cérémonie se terminait par le lent défilé des captifs et des dépouilles, puis venaient les jeux.

Pour l'ovation pédestre de Nicéphore, qui eut lieu au Cirque au printemps de l'an 961, les choses durent se passer de même. Nous n'avons malheureusement que peu de détails. Le matin, le jeune Ba-

sileus, avant de se rendre à l'Hippodrome à la rencontre du domestique victorieux, après avoir été longuement, comme à l'aube de chaque grande cérémonie, adoré par les innombrables séries de dignitaires, était monté à cheval et s'était rendu processionnellement à Sainte-Sophie, précédé par le protostrator, grand écuyer, tenant la lance impériale ornée du flamoulon ou banderole de couleur éclatante, munie à son extrémité d'un fragment de la Vraie Croix, « vénérable, vivifiante, qui procure la victoire. » A Sainte-Sophie, l'Au-



Fragment d'une étoffe de pourpre byzantine du x^e^ siècle trouvée dans la châsse de saint Anno II, archevêque de Cologne, à l'abbaye de Siegbourg. Cette étoffe porte les noms des empereurs d'Orient Romain Lécapène et Christophe son fils. Elle a donc été tissée entre les années 919 et 944 (voyez pages 110 et 111).

tocrator s'était rencontré avec le patriarche, venu lui aussi de son palais en lente procession, chevauchant sur un âne ou sur une mule. L' « égal des apôtres » et le « patriarche œcuménique, archevêque de la nouvelle Rome », s'étaient, suivant les rites, donné le baiser de paix, tandis que les clercs innombrables de la Grande Église chantaient autour des ambons les hymnes appropriés en l'honneur de la Vierge Hypermachos, « Celle qui combat pour les siens ».

De son côté, Nicéphore, qui avait passé la nuit en dehors des murailles[1], dans son camp, avec ses soldats, avait été reçu sous la porte

1. Syméon Magister dit cependant que pour cette ovation pédestre il partit de sa maison de Constantinople.

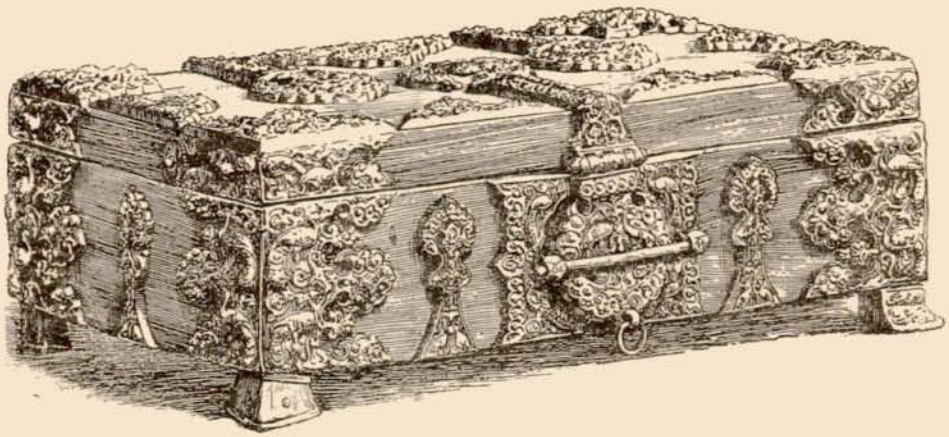
Dorée par un fonctionnaire spécial qui lui avait mis une couronne d'or sur le front. Puis, à pied[1], à travers la Ville immense et les acclamations infinies, il avait rejoint sous les voûtes de la Grande Église le Basileus et le patriarche Polyeucte, se frayant péniblement avec ses soldats un passage au milieu de la foule enthousiaste, le long des larges voies dallées dont les portiques, les églises, les palais, les maisons disparaissaient sous les feuillages artistement disposés, sous les longues guirlandes de laurier et de fleurs odoriférantes, sous les interminables suites de draperies d'étoffes orientales aux grands dessins d'hommes et d'animaux. On appelait cela à Byzance « couronner la Ville. » Les feux de milliers de torches allumées en plein jour étincelaient de toutes parts. Partout des brûle-parfums répandaient l'odeur pénétrante de toutes les variétés des encens d'Arabie. Sur tous les balcons on avait exposé les objets précieux de chaque famille, vaisselle d'or et d'argent, candélabres, diptyques peints ou sculptés. Dès la première heure des hérauts palatins avaient parcouru la cité, prescrivant à haute voix de l'orner de la sorte et d'arroser d'eau de senteur les rues que le cortège devait traverser. Une énorme population, revêtue d'habits de fête, mélange de cent races diverses, apparaissait à toutes les fenêtres, couvrait tous les toits, encombrait toutes les rues, rudement contenue par les soldats de la garde barbare, détachements des diverses hétairies, et par les miliciens des factions aux costumes bizarres alignés en files serrées sous le commandement de leurs démarques. Tous les yeux cherchaient Nicéphore que tout un peuple acclamait.

Au Cirque, la cérémonie se poursuivit suivant les formules immuables que j'ai plus haut décrites. Après la théâtrale humiliation des vaincus, après les interminables euphémies, avant l'ouverture des jeux, le défilé commença au pied du Cathisma, sous les yeux du jeune souverain. Ce défilé constituait toujours la pompe la plus belle de ce jour de triomphe, celle que les foules byzantines attendaient avec la

1. J'ai dit déjà que, lorsqu'il s'agissait d'un véritable triomphe, le Basileus ou le général victorieux montait à cheval ou bien s'avançait porté dans un char. Certains empereurs, par humilité dévote, plaçaient dans le char l'image de la Vierge « invincible », « Celle qui donne la victoire, Celle contre laquelle on ne peut lutter, le Chef suprême », et suivaient à pied portant la Vraie Croix.

plus joyeuse impatience et qui arrachait à leurs imaginations ardentes le plus de cris d'admiration, le plus de démonstrations enthousiastes.

Ainsi défilèrent devant Romain II, devant Théophano, dans tout l'éclat de sa jeune beauté, cachée avec ses femmes et ses eunuques derrière les grillages de l'église Sainte-Marie Chalcopratienne, devant toute la cour enfin, gaie, pompeuse et parée, Nicéphore, ses



Coffret arabe d'ivoire, monté en argent ; conservé à la cathédrale de Bayeux.

glorieux soldats et ses noirs captifs. Les vases remplis de dinars d'or et de dirhems d'argent fin aux noms des Khalifes, les tapis de pourpre de Damas et de Perse, les vêtements brodés d'or, les verres richement émaillés, les étoffes somptueuses toutes couvertes de caractères étranges et de dessins de plantes et d'animaux bizarres, les colliers de pièces d'or, les meubles d'ivoire et d'ébène, les parures magnifiques serties de pierres précieuses, d'écaille et de nacre, toutes les armes si pittoresques des guerriers de l'Islam, cimeterres, casques, boucliers, rondaches et cuirasses étincelant sous la damasquinure, la ciselure et les turquoises enchâssées, les faisceaux de lances, les arcs recourbés par milliers [1], éblouirent les yeux des Byzantins, accoutumés cependant à tant de spectacles superbes. Un témoin oculaire compare ce gigan-

1. On les apporta tous, dit un témoin oculaire.

tesque convoi de dépouilles à un fleuve immense qui semblait ne devoir s'arrêter jamais. Tous les spectateurs se foulaient pour voir passer l'émir Kouroupas, son fils Anémas, toutes ses femmes, tous ses enfants, tous ses proches, enchaînés, gardant une hautaine et noble dignité dans cette totale infortune, féroces et sombres dans les longues robes blanches dont Syméon Magister nous dit qu'ils étaient tous revêtus.

Les Byzantins, on est trop porté à l'ignorer, savaient, eux aussi, honorer jusqu'à un certain point le courage malheureux. Était-ce humanité? Je ne le pense point, mais plutôt sagesse politique. « Après la marche humiliante dans le Cirque, dit le Porphyrogénète, si le Basileus autorise les captifs à regarder les jeux à la place qui est réservée aux prisonniers, ils vont s'asseoir sur les gradins qui sont au-dessous de ceux des Prasins ou Bleus; si l'empereur ne veut pas encore les mêler aux anciens prisonniers qu'on garde dans le Prætorion (une des principales prisons de Byzance), ils vont s'asseoir du côté des Vénètes. » Le vieux Kouroupas, qui avait si bravement défendu Chandax contre toutes les forces de l'empire, ne subit pas un sort plus rigoureux. Il passa le reste de ses jours, entouré des siens, aux environs même de Byzance où le Basileus lui avait alloué des terres d'un revenu considérable. Il refusa d'abjurer et, circonstance à noter, ne fut point molesté pour cela. Seulement Syméon Magister dit que, pour cette raison, on ne put le nommer sénateur! Son fils Anémas, converti au christianisme, devenu garde palatin, s'illustra dans les armées impériales et périt glorieusement en 972, tué par les Russes [1]. Tout cela ne déroute-t-il point quelque peu tant de notions bien erronées sur la politique byzantine? Je ne veux pas dire que les choses se passaient toujours aussi convenablement; mais de semblables exemples ne prouvent-ils pas combien l'on connaît peu ou mal tout ce qui a trait à l'histoire intime de l'empire d'Orient?

Tout un long chapitre des *Cérémonies* est consacré à l'énumération

1. Un de ses descendants devenus chrétiens, Michel Anémas, conspira avec ses frères contre Alexis Comnène. Ils furent enfermés dans une tour de la Grande Muraille, qui en garda le nom de tour des Anémas et devint une des principales prisons d'État.

des privilèges, exemptions d'impôts, dons de terres, etc., applicables aux captifs sarrasins baptisés qui s'établiront dans l'empire en qualité de colons militaires et prendront du service dans l'armée impériale et aux familles chrétiennes dans lesquelles ils entreront par le mariage [1].

Donc Abd el-Aziz el-Kotorbi, dit Kouroupas, ex-émir de Crète, vécut, sinon heureux, du moins à l'abri des hontes et des misères de la servitude, dans une demi-captivité fort douce, à la cour byzantine, comme y vivaient une foule d'autres otages ou captifs de marque, de toute race, de toute croyance, retenus auprès de l'empereur pour des raisons politiques. Ces émirs arabes, ces boliades bulgares ou slavons, ces princes varègues, ces archontes arméniens et caucasiens (ceux-là fort nombreux), ces barons longobards, ces chefs russes, hongrois ou khazares, arrachés à leurs déserts, à leurs forêts, à leurs steppes, à leurs tentes, à leurs forteresses montagnardes, à leurs rustiques résidences pleines d'un luxe grossier, participaient à peu près tous, durant leur séjour à Byzance, à la vie brillante du Palais Sacré. Comprenant la presque impossibilité de fuir, ils prenaient assez facilement leur parti du sort qui les accablait. Simplement surveillés, mais la plupart du temps nullement captifs, ils étaient de toutes les fêtes, de tous les festins, de toutes les cérémonies. Leurs accents barbares, leurs voix rauques, leur parler bizarre résonnaient dans toutes les foules constantinopolitaines parmi le bruissement plus léger des conversations byzantines; leurs costumes étranges ou superbes figuraient aux premiers rangs sur les gradins du Cirque dans les fêtes des factions, comme ils brillaient aux pannychides mondaines dans les églises en renom. Beaucoup épousaient des filles de la noblesse grecque, voire des princesses de la famille impériale ; souvent, au terme de leur captivité, ils refusaient de quitter la Ville superbe et ses plaisirs charmants, trop amoureux de la promenade élégante sous les interminables portiques,

1. Tout prisonnier qui consentira à recevoir le baptême recevra du protonotaire du thème trois nomismata ou sous d'or pour frais d'établissement, plus six nomismata pour l'achat de ses bœufs et instruments d'agriculture, plus cinquante-quatre modii ou boisseaux de froment pour la semence. — Toute famille chrétienne qui acceptera pour gendre un prisonnier baptisé sera exemptée d'impôts durant trois années, etc., etc. — Rambaud, *op. cit.*, p. 248.

des longues heures de bruyant plaisir passées à l'Hippodrome ou dans les théâtres de Chalcédoine, de la chasse au faucon, des subtiles discussions théologiques, de la fréquentation des histrions, des cochers et des danseuses, trop avides en un mot de tous les raffinements de cette vieille civilisation, pour se décider à regagner leurs lointaines et monotones solitudes.

Le Prætorion était plus spécialement affecté à la garde des prisonniers sarrasins de marque qu'on ne pouvait, pour une raison ou une autre, laisser en pleine liberté. Croirait-on qu'ils y avaient une mosquée ou tout au moins un lieu de réunion pour y célébrer leurs rites? Une autre mosquée (on disait alors « synagogue » à Byzance) existait encore dans la capitale. Elle fut restaurée par Constantin Monomaque; Aboulféda le dit expressément. On y disait, sous le règne de cet empereur, la prière au nom du sultan Togroul beg.

Rien ne devait manquer à la gloire de Nicéphore victorieux. Il eut l'amour enthousiaste de l'armée, les acclamations populaires, la faveur de son souverain, qui le combla de biens. Il eut jusqu'aux louanges des poètes officiels. J'ai raconté plus haut comment le diacre Théodose composa en l'honneur du vainqueur de Chandax un poème pompeux en cinq chants, poème qu'un manuscrit unique du Vatican nous a conservé. J'ai dit aussi comment ce poète prudent ne se hâta point de remettre son œuvre au brillant domestique trop ouvertement jalousé; il attendit, pour en faire hommage à son héros, que la mort de Romain II eût amené Nicéphore au seuil même du trône.

CHAPITRE III.

Exploits du curopalate Léon, frère de Nicéphore, sur la frontière d'Asie-Mineure, à la tête des forces orientales. — Coup d'œil rétrospectif sur les péripéties de l'incessante guerre de frontière entre Byzantins et Arabes. — Récents succès des impériaux. — État des hostilités entre les deux races au moment où commence ce récit. — Les deux frères Hamdanides, princes d'Alep et de Mossoul, principaux adversaires des Byzantins. — Le plus grand ennemi de l'empire est le plus jeune des deux frères, le célèbre Seif Eddaulèh, prince d'Alep. — Origines de ce héros musulman et de sa puissance. — Portrait de ce prince chevaleresque et lettré. — Sa vie, sa cour, son entourage. — Son goût pour les lettres et la poésie. — Son poète Moténabbi. — Poésies de celui-ci. — Premières luttes de Seif Eddaulèh contre les Grecs. — Description de ses États. — Sa grande expédition de 960 sur les terres de l'empire et la déroute terrible que lui inflige le curopalate Léon dans un défilé du Taurus. — Gloire militaire incomparable et popularité des deux frères Phocas. — Conspiration de Basile Pétinos contre l'empereur Romain. — Châtiment des conjurés. — Cruauté des exécutions publiques à Byzance. — Événements divers. — Baptême du Porphyrogénète Constantin, second fils de Romain et de Théophano. — Postérité de Romain et de Théophano.

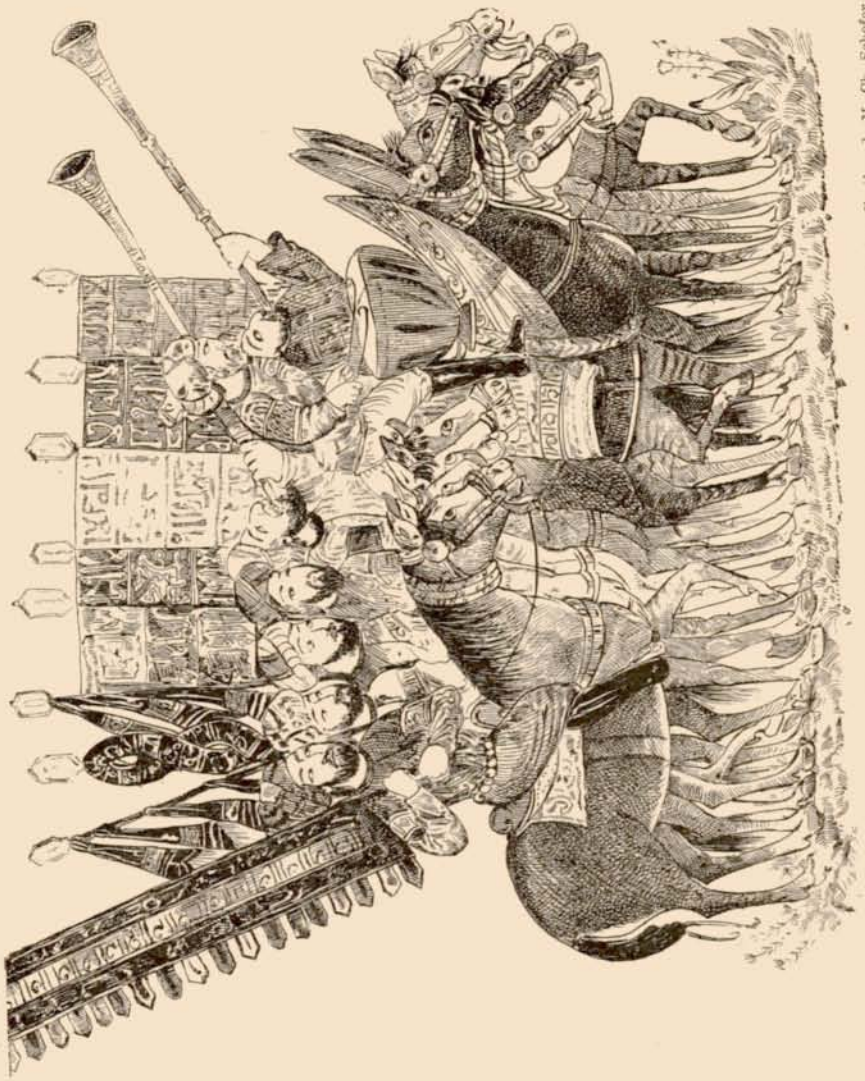
Tandis que Nicéphore rendait Crète à l'empire, son frère le curopalate Léon, célèbre déjà par de notables victoires sur les barbares d'au delà du Danube, s'était, à la tête des troupes d'Asie, couvert d'une gloire non moins éclatante en infligeant de cruelles défaites aux contingents de l'émir d'Alep.

Depuis trois siècles, depuis que les Khalifes régnaient à Bagdad, on peut dire que pas une année peut-être ne s'était écoulée sur cette mouvante frontière des deux empires et des deux races qui s'en allait du Caucase à la mer de Syrie, sans que, tout du long de cette ligne immense, Byzantins et Sarrasins n'eussent poursuivi à grands coups d'épée cette éternelle lutte de la Croix et du Croissant qui ne pouvait se terminer que par l'anéantissement total d'une des deux races. Grâce à l'affaiblissement extraordinaire du Khalifat abbasside devenu le jouet de véritables maires du palais, grâce à l'état d'anarchie militaire dans laquelle se débattait l'Asie musulmane, cette lutte séculaire, si longtemps fatale aux Byzantins, qui y avaient perdu leurs plus belles provinces méridionales, avait, depuis un certain nombre d'an-

nées, repris de leur côté avec plus de vivacité et aussi plus de bonheur. Sous Basile Ier, les succès avaient été considérables. Sous Léon VI, les progrès des impériaux avaient subi un temps d'arrêt. Durant la régence de Romain Lécapène, lors de la minorité de Constantin VII, puis sous le gouvernement personnel de celui-ci, la guerre avait été véritablement incessante, entremêlée seulement de quelques ambassades solennellement échangées, de quelques trêves éphémères et de grands rachats de captifs.

Dès la dernière période de l'administration de Lécapène, alors que l'empire grec s'était trouvé débarrassé de la terrible guerre bulgare, l'anarchie du Khalifat ayant fait d'autre part des progrès nouveaux, la lutte avait fini, sous la conduite du belliqueux régent, par tourner presque tout à fait à l'avantage des armes impériales, et ces succès s'étaient continués, bien que moins vigoureusement, sous l'administration directe de Constantin VII. De grands généraux, les Arméniens Jean Courcouas ou Gourgen, lequel, en vingt-deux ans, « conquit plus de mille forteresses, » Théophile Gourgen, son frère, et le fameux Mélias ou Mleh, véritable héros national, fondateur du thème de Lykandos, celui-là même dont j'ai retrouvé le sceau précieux au Cabinet des médailles de France; d'autres encore : Bardas Phocas surtout, le père de Nicéphore, plus tard Nicéphore lui-même et son frère Léon, puis l'eunuque Basile, le vaillant bâtard de Lécapène, avaient à peu près définitivement chassé les Arabes de l'Asie-Mineure tout entière, sauf de la Cilicie, et porté de plus en plus fréquemment les armes byzantines au delà du Taurus et de l'Amanus, jusque dans les plaines syriennes, jusque dans les campagnes de Mésopotamie. Au désespoir des vrais musulmans, de tous les derviches fanatiques, de tous les santons pieux des mosquées sarrasines, ce n'étaient plus toujours les rapides cavaliers de l'Islam qui, chaque printemps, par tous les défilés des montagnes, par tous les gués de l'Euphrate, couraient porter la dévastation dans les thèmes orientaux jusque sous les remparts des forteresses impériales de Cappadoce ou de Galatie ; c'étaient maintenant aussi les escadrons grecs cataphractaires qui, périodiquement, venaient brûler les moissons des campagnes musulmanes et couper au pied les pal-

miers des fils de la tente. « A chaque campagne, à partir de 945, dit M. Rambaud, la frontière byzantine recule ; les progrès des Grecs deviennent formidables ; chacun de leurs pas est marqué désormais



Armée arabe du moyen âge. Porte-étendard divers et musiciens. Miniature d'un manuscrit arabe de la collection de M. Ch. Schefer.

par une conquête ; les grandes victoires des empereurs Nicéphore Phocas et Tzimiscès sont brillamment annoncées dans les dernières années du règne de Constantin VII. Nicéphore, Léon son frère, l'eunuque Basile, fils naturel de Romain Lécapène et d'une esclave

bulgare [1], étaient ses généraux. » Après sa mort, ils continuèrent la lutte et, Nicéphore ayant été envoyé en Crète, Léon demeura seul à la tête des troupes d'Asie.

Depuis l'effondrement total du Khalifat sous la tumultueuse régence des sultans bouiides, l'ennemi principal, ou plutôt le seul, le véritable ennemi musulman était demeuré, je l'ai dit, pour l'empire grec, la puissante famille des Hamdanides, princes quasi indépendants de la Syrie et de la Mésopotamie septentrionales qui avaient pour résidences principales Mossoul et Alep. Plus au nord, du côté de l'Arménie et de l'extrême Euphrate, il y avait bien encore des dynastes arabes et surtout turcs, mais ceux-ci étaient peu redoutables. Plus au sud, il y avait le Khalifat de Bagdad, réduit en réalité à la ville de ce nom, et si affaibli, si tourmenté par les séditions militaires, par les élévations soudaines et les chutes successives de tous les maires du Palais qui l'opprimaient, qu'il n'existait plus guère que de nom. Quant à son véritable maître actuel, le sultan bouiide Mouizz Eddaulèh, depuis son avènement en 945, bien que toute la Mésopotamie méridionale et la majeure partie de la Perse fussent sous sa domination et que le Khalife fût devenu son humble esclave, il était si occupé à se maintenir à Bagdad contre tous ses rivaux, à combattre d'une part les Hamdanides à l'occident, d'autre part les Samanides à l'orient, que la guerre sainte contre Byzance lui était devenue à peu près impossible.

Je n'ai pas à refaire ici l'histoire de l'élévation, dans la première moitié du dixième siècle, de cette noble famille Hamdanide, issue d'un des plus anciens et des plus illustres clans arabes, celui de Taglib, originaire elle-même de Mésopotamie [2], et dont les deux plus brillants représentants furent, à partir de la seconde moitié du règne de Constantin VII, les deux frères Nasser Eddaulèh et Seïf Eddaulèh, petits-fils de Hamdan, fils lui-même de Hamdoun. Le premier de ces princes, Hassan, décoré par le Khalife du titre d'honneur de Nasser Eddaulèh, « Aide des croyants », fut émir de Mossoul et chef de la dynastie

1. Ou plutôt russe.
2. Ou plus exactement des villes de Rakkah, Rafikah et Rabbah.

Hamdanide de ce nom; le second, Ali, plus connu sous son surnom fameux de Seîf Eddaulèh, « Épée de l'empire », fut émir d'Alep et chef des Hamdanides alépitains. Toute leur vie durant, ces deux princes arabes soutinrent, presque toujours tendrement unis, une guerre souvent heureuse, toujours brillante, contre l'ennemi grec dont ils étaient les plus proches voisins, véritables défenseurs de la frontière sarrasine contre tous les principaux capitaines byzantins. Cette lutte épique des deux frères fut, du reste, trop souvent interrompue par des querelles sanglantes avec les autres princes musulmans, par de furieux combats contre leurs suzerains nominaux les Khalifes de Bagdad et leurs émirs al-oméra, principalement contre le sultan bouiide Mouizz Eddaulèh.

On peut dire d'une manière générale que chaque année de la fin du règne de Constantin VII vit une expédition tentée par un des deux frères Hamdanides contre les terres de l'empire, et aussi une tentative de ces mêmes princes pour s'emparer de Bagdad et se substituer aux Bouiides dans la tutelle du Khalife. A partir de l'époque où commence ce récit, c'est-à-dire à partir de l'avènement de Romain II, au mois de novembre 959, le rôle prépondérant ou plutôt unique fut joué par le frère cadet, Seîf Eddaulèh, l'émir d'Alep. L'aîné, Nasser Eddaulèh, qui régnait à Mossoul et qui avait été même quelque temps émir al-oméra à Bagdad, à la suite de deux campagnes malheureuses contre le sultan bouiide en 958 et en 964, fut contraint d'accepter une paix humiliante et de ne conserver ses États qu'à titre de gouverneur tributaire du Khalife. Depuis lors on n'entendit plus guère parler de lui. Il avait du reste encore plus souvent combattu ses propres coreligionnaires que les chrétiens, ses ennemis naturels. En 967, il fut, nous le verrons, détrôné par son fils Abou Taglib et mourut au bout de deux ans, terminant tristement en prison dans le château de Mossoul sa brillante et aventureuse carrière et ses trente-trois années de règne. On lui avait donné pour geôliers les deux hommes qu'il haïssait le plus au monde; ils eurent ordre de ne lui adresser aucune parole, de ne répondre à aucune de ses questions. Il en fut ainsi jusqu'au jour de sa mort. Son fils Abou Taglib lui succéda à Mossoul.

Seïf Eddaulèh, l'émir d'Alep, le frère cadet de Nasser, devait, par contre, jusqu'à ses derniers jours, lutter intrépidement contre les Byzantins. C'est de lui que nous allons surtout parler maintenant; nous verrons son nom brillant figurer presque à chaque page de cette émouvante histoire. Devant l'abaissement du Khalifat, il nous apparaît véritablement dans les luttes terribles de cette époque comme l'unique et superbe champion de la guerre sainte contre les chrétiens.

Abou'l-Hassan Ali Seïf Eddaulèh, émir d'Alep, est plus connu dans l'histoire byzantine sous le simple nom du Hamdanide. C'est ainsi que les chroniqueurs grecs le désignent d'ordinaire; seulement, défigurant son nom, ils l'appellent Chamdan ou Chamdas, ou bien encore Chabdan ou Chabadan, même Apochaudas[1].

« L'impie Chamdas », tel est le nom redouté qui reparaît à chaque feuillet des chroniques chrétiennes du dixième siècle. Cet Arabe intrépide est demeuré, en effet, célèbre dans les annales des guerres d'Orient au moyen âge, comme un des plus enragés, des plus intraitables adversaires des armes byzantines. C'est certainement une des plus grandes figures de cette époque. Il était né le dimanche 22 juin 916[2], probablement à Mossoul, où son père était pour lors gouverneur. Dès sa première jeunesse, il combattit au service tantôt de son frère aîné, qu'il aima et vénéra toujours profondément comme un fils son père, tantôt du Khalife, et fut d'abord seigneur de Wâsit et de son territoire, puis gouverneur des provinces de Diarbékir et de Mayyafarikîn. Alors déjà, au dire de Kemal ed-Dîn, il se montrait admirablement brave, merveilleusement aventureux. Il était également fort instruit et d'une rare culture littéraire. En l'an 333 de l'hégire[3], date qui marque vraiment le début de sa chevaleresque épopée, après trois années de luttes, ayant déjà la renommée d'un capitaine consommé, il s'était emparé sur l'Ikhchidite d'Égypte de la grande et opulente cité syrienne d'Alep, l'antique Béroé, où il avait

1. Corruption des deux noms réunis Abou et Hamdan.
2. 914, suivant d'autres témoignages.
3. 944-945 de notre ère.

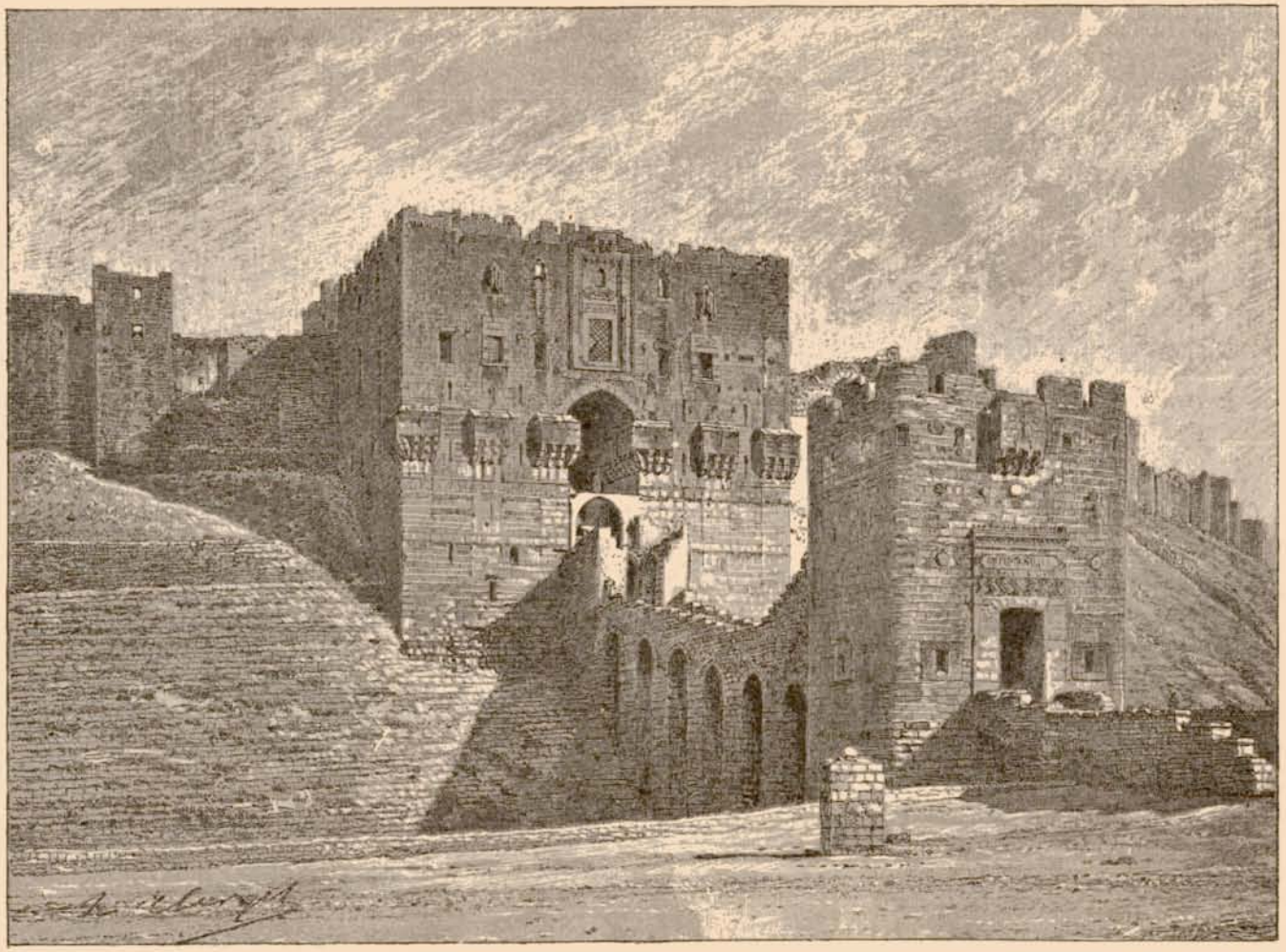
fait son entrée solennelle le 29 octobre 944. Elle devint aussitôt sa résidence habituelle, le centre et la capitale de ses vastes et mouvants États. Plus tard encore, après des vicissitudes très diverses, après avoir été même chassé deux fois d'Alep, il avait conquis, toujours sur l'Ikhchidite, Damas[1], Emèse, Antioche, et affermi définitivement sa souveraineté sur la majeure partie des villes de la haute et moyenne Syrie avec une portion de la Mésopotamie. Il continua comme par le passé à vivre surtout dans les camps. Chaque année de son existence aventureuse et inquiète fut, à partir de son avènement à Alep, marquée par quelque entreprise contre les Byzantins; on en connaît plus de quarante, sans compter ses guerres contre ses voisins musulmans et ses expéditions au désert pour châtier les tribus pillardes de Bédouins nomades. Je récapitulerai tantôt les faits les plus saillants de ces premières campagnes de Seîf Eddaulèh contre le pays de Roum. Auparavant je voudrais en quelques mots dire ce que fut, non seulement comme guerrier, mais aussi comme souverain et comme lettré, cet Arabe fameux, le personnage à la fois le plus illustre et le plus attachant des grandes guerres gréco-sarrasines du dixième siècle. Je voudrais présenter au lecteur ce noble chef syrien, digne adversaire de Nicéphore.

Pour celui qui fouille les chroniques byzantines du milieu du dixième siècle, durant plus de vingt ans, de 945 à 967, un nom unique, je le répète, revient à chaque page comme celui du constant et infatigable mais aussi du plus redoutable ennemi de l'empire grec, c'est celui du prince d'Alep, Seîf Eddaulèh, le Hamdanide. Ce fut le type accompli de l'émir sarrasin du moyen âge, cruel, fastueux, passionnément épris du pouvoir, se procurant par tous les moyens les sommes immenses dont il avait incessamment besoin pour la solde de ses troupes essentiellement mercenaires, mais hardi, de la plus brillante, de la plus téméraire bravoure, sans peur comme sans faiblesse, chevaleresque, policé, capable des plus nobles et des plus généreuses actions, protecteur éclairé et passionné des lettres et des arts,

1. Il ne conserva que peu de temps la possession de cette ville.

également fait pour habiter les palais des *Mille et une nuits* ou la tente du Bédouin pillard. Un contemporain[1] nous le dépeint beau entre tous les fils de Hamdan, dont la beauté était célèbre : « la perle du milieu du collier qu'ils formaient », éloquent, libéral. « Sa royale demeure était l'attrait des visiteurs, la halte favorite des voyageurs, l'espoir des nécessiteux, le champ clos des poètes et des littérateurs. Jamais, sauf à la porte des Khalifes, on ne vit réunis autour d'un même prince tant de maîtres ès poésie. » Sa cour brilla du plus vif éclat tant qu'il vécut. Son beau palais suburbain d'Alep, El Halébah, où il aimait à se reposer dans les rares et courtes périodes de calme qui succédaient à ces incessantes prises d'armes, était le rendez-vous universel des lettrés, des artistes, brillants représentants de cette civilisation arabe alors encore si brillante. Ce libre fils du désert, cet émir intrépide qui se riait du danger, ce cavalier admirable et sans égal qui, suivi de ses fameux gardes du corps, passait sa vie au galop de son coursier parcourant en un jour des distances énormes sur toutes les routes de l'Asie, qui n'avait pas passé un jour sans monter les merveilleux chevaux de ses grands haras, ce parfait homme de guerre sarrasin qui, depuis la première adolescence, avait chaque année conduit en pays chrétien ou contre ses propres coreligionnaires quelque foudroyante expédition, quelque razzia dévastatrice, ce souverain somptueux qui donnait audience aux ambassadeurs étrangers dans un décor d'une richesse éblouissante, fantastique, qui vivait au milieu d'un luxe féerique, se plaisait à stimuler lui-même l'ardeur poétique des chantres de sa cour. Le soir, aux environs du harem parfumé, dans les jardins embaumés, le long des eaux froides du fleuve Kouaïk[2], dans les cours dallées de marbre, au son argentin des jets d'eau répandant la fraîcheur, ou bien, au désert, sous sa vaste et somptueuse tente de guerre « aux piliers hauts comme des mâts de navire, » il aimait à écouter rêveur ses improvisateurs favoris qui mettaient en vers ses plus belles victoires. Lui-même était un poète accompli, un littérateur excellent, adorant la noble science de poésie. Le fameux

1. Tha'lêbi.
2. Nahr-Kouaïk, El Kouzk, l'ancien Chalus.



Citadelle d'Alep.

grammairien Khâlavaih, qui fut son contemporain, cite sa parfaite science de la langue arabe, qu'il maniait en véritable lettré. Les vers furent, après le métier des armes, la plus grande passion de sa vie. Ceux surtout des plus vieux chantres, célébrant les exploits des plus anciens héros parmi les fils d'Ismaël, étaient l'objet de sa prédilection. Des milliers et des milliers de pièces de poésie ont été composées en son honneur (on en avait réuni plus de dix mille). Lorsqu'il en était satisfait, il les payait des sommes énormes. Il en a fait lui-même; du moins on lui en a attribué un certain nombre; et ce sont des vers ravissants, pleins d'une étrange poésie, presque toujours destinés à célébrer la femme et l'amour [1]. Dans l'intervalle de ses audiences, il s'en faisait lire encore. Une fois il fit donner pour quelques-uns qui lui plurent deux mille dinars d'or au cadi d'Aïn-Zarba. Il avait fait frapper spécialement pour de semblables récompenses de larges pièces d'or du poids de dix dinars ordinaires. Il adorait les poètes autant pour le moins que leurs œuvres; il logeait dans son palais tous ceux d'entre eux qui accouraient à lui de toutes les innombrables cités de l'Islam, leur distribuant des sommes véritablement énormes en bourses d'or, en beaux domaines, en esclaves des deux sexes, en chevaux de grand prix, en somptueux vêtements de fabrique égyptienne enfermés dans des coffres de bois de senteur. Chez lui, en temps de paix, ce n'étaient que joutes littéraires auxquelles il prenait part, dirigeant l'harmonieux débat, corrigeant, approuvant, récompensant. Son goût littéraire était fort pur. Rien n'était plus gai, plus animé que ces tournois poétiques rappelant de près les luttes des troubadours de la Provence ou du Languedoc. Avec cela des jardins délicieux, une orgie de beaux meubles, de belles tentures, de belles armes, vraiment un souverain de l'Arabie des *Mille et une Nuits*.

Seïf avait un harem superbe, le plus riche de son époque. Parmi ses femmes, une des plus aimées fut une chrétienne, la fille d'un prince byzantin, au dire des chroniques, certainement la fille de quelque pa-

1. Freytag, *Geschichte der Dynastie der Hamdaniden*, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*, t. XI, p. 218-219, se montre fort incrédule sur ce point. Il croit que la plupart des vers désignés comme étant l'œuvre de Seïf lui ont été attribués par la flatterie.

Goin, lith. Imp. F. Didot et Cie. Paris

ARMÉE SARRASINE EN MARCHE.

Musiciens et Porte-étendard divers.

trice, enlevée dans une razzia heureuse. Cette favorite acquit une si grande puissance sur l'esprit de son seigneur que ses compagnes jalouses voulurent se venger d'elle. Le Hamdanide, qui ne vivait que pour sa bien-aimée, prévenu à temps, enleva sa chère prisonnière et la mit à l'abri dans un château des montagnes kurdes, où il s'en allait la visiter en véritable héros de roman. Il aurait même, dit-on, com-

Coffret d'ivoire, un des plus anciens monuments datés de l'industrie arabe. L'inscription en beaux caractères coufiques contient des vœux de bonheur et de fortune en l'honneur du propriétaire, et la date de l'an 355 de l'hégire, soit l'an 965 de notre ère, donne précisément l'époque du règne de Nicéphore Phocas. Ce coffret précieux entre tous a été acquis à la vente Goupil, par le musée de l'Union centrale des arts décoratifs.

posé sur cet incident des vers charmants, d'une passion tendre, d'une grâce exquise, qui nous ont été conservés.

Le plus célèbre de tous les lettrés qui vécurent à la cour du prince d'Alep fut le fameux Moténabbi [1]. Cet homme, certainement un des

1. Abou't tayyb Ahmed Djaufi Moténabbi (303-354 H.). Sur la vie de Moténabbi et sur son *Diwan*, ou réunion de ses nombreuses œuvres poétiques divisées en six classes et publiées un peu partout, *diwan* dont M. de Hammer a donné en 1824 à Vienne une traduction allemande, traduction en vers assez faible et très infidèle (*Motenabbi, der grœsste arabische Dichter*), voyez ce livre, et aussi S. de Sacy, *Chrestomathie arabe*, 2e éd., t. III, 1827, p. 599 : *Extrait du Diwan ou Recueil de poésies d'Abou't tayyb Ahmed Motenabbi, fils de Hosaïm*. Voyez encore *Commentatio de Mottenabio, auctore Petro a Bohlen*, Bonn. — M. John-Haddon Hindley aussi a publié de ce poète une courte biographie suivie de deux de ses poésies relatives à une maladie de Seif Eddauleh et à sa convalescence (t. I des *Oriental Collections* de sir W. Ouseley, p. 1 à 14). Voyez enfin l'ouvrage de Dieterici intitulé : *Muttanabbi und Seifuddaula aus der Edelperle des Tsaâlibi*, Leipzig, 1847. C'est une étude spéciale du chapitre de l'anthologie de Tha'lébi consacré à Moténabbi, à sa vie, à la valeur littéraire de ses œuvres poétiques. Voyez encore les travaux de Reiske, de Grangeret

plus illustres parmi les si nombreux poètes de l'Islam, ne quitta guère Seîf. Avec lui il vécut près de dix années, de 948 à 957 environ, comblé par lui d'égards, d'honneurs et de richesses, parmi les villes et les campagnes de Syrie et au milieu des Bédouins, sauvages habitants du désert. Il le suivit durant tout ce temps dans ses expéditions, comme le faisaient du reste d'autres encore parmi ses poètes favoris. Dans les nombreux poèmes ou pièces de vers de lui qui nous sont parvenus, il en est plus de quatre-vingts qui ont été composés expressément en l'honneur de l'émir d'Alep et portent le nom collectif de Seîfîya [1]. Outre leur valeur littéraire, l'importance historique et géographique de ces documents est fort grande; c'est par eux que Seîf Eddaulèh nous est en partie connu, de même que c'est à ce prince que Moténabbi doit sa grande réputation. On peut dire même, avec son biographe Tha'lêbi, qu'il lui appartient bien tout entier, car « c'est Seîf qui l'a pris par la main pour le sortir de l'obscurité, qui, en se déclarant l'admirateur du poète, à l'époque de sa toute-puissance, a mis ses œuvres en vogue dans le monde arabe tout entier, projetant sur lui les rayons de sa fortune. Ainsi ses vers pénétrèrent dans les cités les plus reculées de l'Arabie ; la nuit les répétait et le jour en conservait pieusement le souvenir [2]. »

Rien n'est harmonieux, rien ne respire la mâle poésie des luttes du désert et de la montagne syrienne comme ces vers de Moténabbi racontant les prouesses de son cher émir. A chaque page on sent à quel point le Hamdanide, s'il était un amant des beaux vers, était avant tout un admirable guerrier sarrasin. « Emporté [3], lui dit le poète, dans ta course rapide par les meilleurs chevaux auxquels l'Arabie ait donné naissance, tu as passé plusieurs nuits à la poursuite de l'ennemi, sans

de la Grange, de Horst, et l'article consacré au poète dans le dictionnaire d'Ibn Khallicân. M. de Hammer donne du reste dans sa préface toute la bibliographie des publications consacrées jusqu'à lui à Moténabbi et à ses œuvres.

1. Voyez Hammer, *op. cit.*, pp. 187-326.

2. Malheureusement pour la suite de ce récit, toutes les poésies de Moténabbi relatives aux guerres de Seîf Eddaulèh contre les Grecs, poésies qui, par ce fait, présentent un très grand intérêt historique, remontent à l'époque du long séjour que le poète fit, de 948 à 957 environ, à la cour de ce prince, et se rapportent par conséquent à l'époque antérieure à celle dont je fais l'histoire.

3. J'emprunte la traduction de tous ces fragments à l'article de la *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy, que j'ai signalé à la page précédente.

goûter les douceurs du sommeil, entouré de tes escadrons qui s'agitaient à tes côtés, comme l'aigle agite ses ailes dans son vol précipité. — Il ne faut aux chevaux de tes cavaliers d'autre nourriture que le

Courrier sarrasin monté sur un chameau. Miniature d'un très ancien manuscrit arabe appartenant à M. Ch. Schefer.

vent qui souffle dans les déserts; ils se contentent pour étancher leur soif de la vapeur qui s'élève sur les terres brûlées des ardeurs du soleil. » Puis le poète célèbre la clémence de l'émir en faveur de ses sujets rebelles, sa générosité envers leurs femmes captives. « Leurs épouses par tes soins généreux sont sorties de tes mains comme elles

étaient venues en ton pouvoir; elles n'ont perdu ni leurs parfums ni leurs riches parures. »

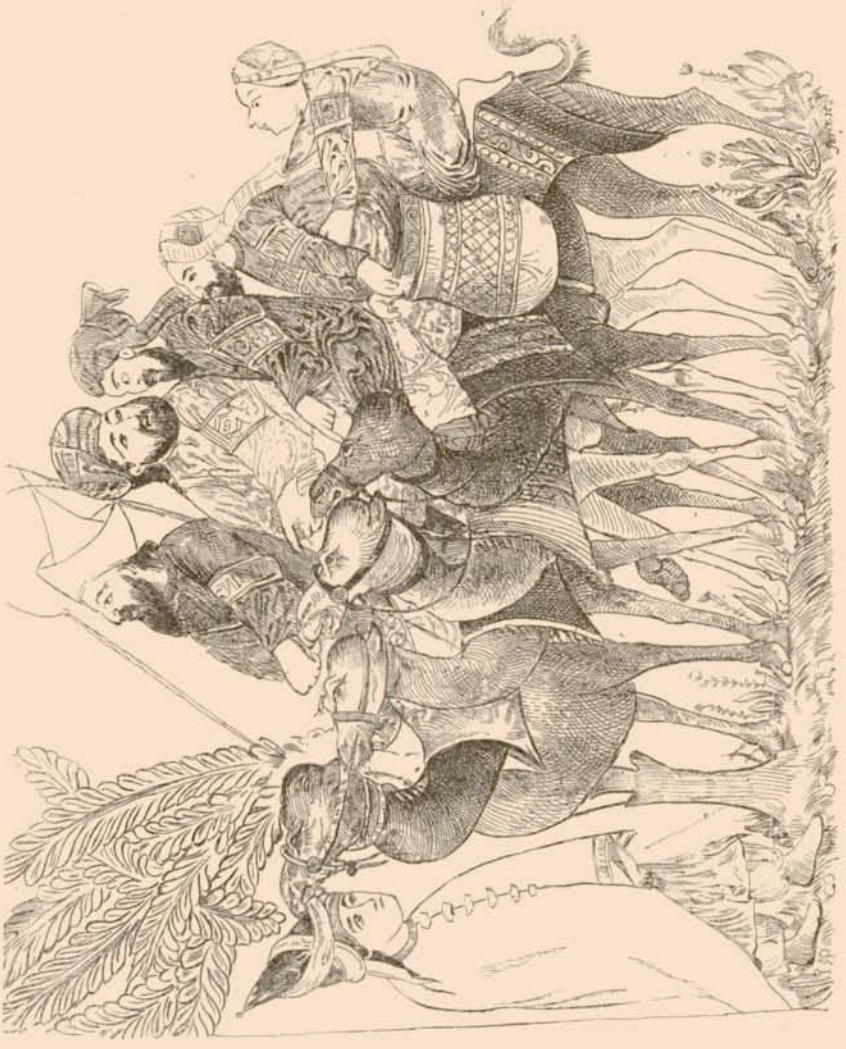
En l'an 343 de l'hégire [1], le domestique Bardas Phocas, accompagné de son fils, notre Nicéphore, ayant tenté, à la tête d'une armée de cinquante mille soldats slaves, russes et arméniens, d'empêcher le prince d'Alep de relever les murailles de la cité frontière de Hadath, éprouva une complète défaite dont je parlerai plus loin avec quelque détail. Moténabbi, qui, comme toujours, avait accompagné son seigneur et combattu à ses côtés, composa à cette occasion un poème qu'il récita à Seïf Eddaulèh après le combat, au repos du soir. Cette pièce de vers abonde en détails curieux. C'est le vrai chant de triomphe des pieux guerriers musulmans, vainqueurs du chrétien détesté. « Seïf Eddaulèh, s'écrie le poète, a construit les murs de Hadath; il en a élevé les bastions au milieu du choc tumultueux des lances meurtrières, tandis que les flots de la mort se heurtaient avec fureur au pied de ses remparts. Hadath était dévorée d'une maladie cruelle; à son réveil, les cadavres de ses ennemis, suspendus à ses remparts, formaient autour d'elle une amulette efficace. — O Seïf! pourrait-il rester encore aux Grecs et aux Russes quelque espoir de renverser une place qui a pour fondement et pour colonnes ta vaillance et l'effort de tes armes? Ils sont venus à ta rencontre bardés de fer [2]. On eût dit que les chevaux qu'ils montaient n'avaient pas de jambes [3]. L'éclat que jetait leur armure ne permettait point de distinguer le guerrier de son casque et sa cuirasse de la lame de son sabre. Le mouvement de leurs innombrables escadrons a ébranlé la terre au levant et au couchant. Les Gémeaux dans le ciel ont eu l'oreille étourdie du fracas de leur marche. Là se trouvaient réunis des guerriers de tout peuple et de toute langue, qui ne pouvaient s'entendre sans le secours des interprètes. — O Seïf! tu as couvert toutes les collines des cadavres de tes ennemis ainsi que l'on répand des pièces d'argent sur la tête d'une nouvelle épousée. » Puis viennent les insultes obligées à l'ennemi. Bardas, ce vaillant, n'est point

1. Année 954-955 de notre ère.

2. Allusion aux cottes de mailles et aux plaques de métal qui protégeaient les guerriers byzantins.

3. Allusion curieuse aux caparaçons métalliques qui recouvraient les chevaux des escadrons cataphractaires.

épargné : « Ce lâche domestique ne se hasardera-t-il donc jamais au combat, que les blessures qu'il reçoit derrière la tête ne lui reprochent son entreprise téméraire? Moins sage que les animaux, habitants du



Caravane sarrasine. Miniature d'un ancien manuscrit arabe appartenant à M. Ch. Schefer.

désert, qui connaissent l'odeur du lion et évitent sa rencontre, ne peut-il te reconnaître que quand il éprouve ta fureur? L'impétuosité du choc et des attaques réitérées de notre émir lui a fait une blessure cruelle en lui enlevant son fils, et l'époux de sa fille, et le fruit de leur

union[1]. » Voici maintenant la note religieuse qui peint bien le caractère essentiellement fanatique de cette guerre incessante des deux races : « Lorsque tu forçais le fils de Bardas (Nicéphore) à prendre la fuite, la victoire n'était point celle d'un roi qui triomphe de son rival, c'était la religion unitaire qui mettait en fuite le polythéisme ! »

Les luttes de Seîf Eddaulèh et de ses cavaliers contre les sheiks bédouins du désert de Syrie, ces éternels insoumis, sont, elles aussi, longuement chantées par Moténabbi. Une fois elles sont interrompues par le récit d'une ambassade du Basileus Constantin venant traiter d'une suspension d'armes et du rachat des prisonniers, une autre fois par une députation des Sarrasins de Tarse. Rien n'est curieux comme le récit de la poursuite de ces fils de la tente jusqu'à Palmyre, « Tadmor qui est au désert. » On se bat jusque dans les faubourgs de la ville de Zénobie. Seîf Eddaulèh prend aux Bédouins leurs chameaux, leurs troupeaux; il fait combler leurs citernes. Les femmes, les enfants de ces malheureux, mourant de faim, touchent sa compassion. Il ne souffre pas qu'on insulte les femmes. Il pardonne aux tribus rebelles et rend les captifs. Ces combats du désert syrien sont merveilleusement décrits. « Conduits par Seîf en personne, les cavaliers alépitains ont fondu sur l'ennemi au milieu d'un tourbillon de poussière et d'une forêt de lances. Leurs chevaux ont un aspect hagard; la sueur desséchée forme une garniture brillante autour de leurs sangles; on dirait une ceinture d'argent qui entoure leurs flancs. Seîf a surpris les femmes de ses ennemis lorsqu'elles fuyaient dans leurs litières; et le sang que les pieds de ses chevaux ont fait jaillir a souillé la gorge des dames les plus nobles. Toutes ces solitudes, étonnées de se voir visitées par des humains, sont remplies de ces femmes fugitives, parées de bijoux d'or, portées par des chameaux du plus grand prix. » Encore une belle image : « Tes chevaux, ô Seîf, ne savent manger l'orge qui leur sert de nourriture que si le sac qui la contient est appuyé sur un cadavre. » Lorsque Moténabbi n'avait pu accompagner l'émir dans quelque expédition, celui-ci, au retour, lui en faisait le récit et lui demandait

1. Voyez plus bas, pp. 133 et 134.

un poème, une « *kasida* » où il ferait entrer la description de ces journées.

« Monté sur des chevaux grands et agiles, toujours prêts à hâter leur course ou à la ralentir au gré de leur maître, Seîf chasse les fuyards devant lui avec sa lance redoutable, tremblante à ses deux extrémités, qui n'épargne jamais celui qui ose lui tenir tête. Ses soldats, devenus dédaigneux par l'abondance du butin, ne choisissent plus que les chamelles qui allaitent ou celles qui touchent à leur terme. Les fuyards n'ont échappé qu'en perdant dans leur fuite précipitée les housses de leurs chevaux, leurs turbans, les voiles de leurs femmes. Les jeunes filles, montées en croupe derrière eux, ont été épuisées de fatigue, et les petits enfants ont péri foulés aux pieds des chevaux. Au lever de l'aurore, Seîf victorieux s'est reposé sur les terres d'Arvasem. Au lever du soleil, on chante dans son camp, pendant que les coupes passent de main en main, la gloire de ses exploits. Toutes les tribus de l'Arabie s'inclinent devant lui. »

Que de détails curieux, pleins de vie! Écoutez encore ce fier chant de triomphe composé par le poète pour un chef arabe allié du Hamdanide. « Je suis le fils des combats et de la libéralité, le fils de l'épée et de la lance. Les déserts et les vers rimés, les selles de chameau et les montagnes me tiennent lieu de père et d'aïeux. Je porte un long baudrier; j'habite une tente soutenue par de longues pièces de bois; longue aussi est ma lance, et non moins long le fer dont elle est garnie. Mon épée devance le trépas qui poursuit les mortels; on dirait qu'il y a un pari entre elle et la mort. »

J'ai cité ces extraits des poésies de Moténabbi parce qu'ils peignent si bien ce brillant prince d'Alep et ces étranges guerres syriennes si mal connues, sur lesquelles nous ne possédons, hélas, que quelques arides et courts chapitres des annalistes arabes ou byzantins. Lorsque Seîf Eddaulèh mourut, tous les poètes, tous les écrivains dont il avait orné sa cour, sentant qu'ils avaient tout perdu, désertèrent Alep en un jour.

Rappelons brièvement les principaux événements de la lutte du Hamdanide contre les Byzantins à partir de son avènement à Alep en

944. Il serait trop long de redire en détail toutes ces campagnes rapides qui ensanglantèrent la frontière et les provinces méridionales de l'empire grec en Asie durant les quinze dernières années du règne de Constantin VII. Je citerai seulement les faits les plus importants.

En 944, Seîf Eddaulèh pénètre sur le territoire byzantin et défait les Grecs, mais son vassal, l'émir d'Édesse, fait sa paix avec eux et lui-même est forcé de se retirer précipitamment pour aller combattre une armée égyptienne. A partir de 946, il relève l'antique coutume de la guerre sainte tombée quelque peu en désuétude et qui consiste à marquer chaque été par une expédition contre les Grecs. Les pieux croyants de tout l'univers musulman affluent sous ses drapeaux. Cette année-là et la suivante, qui fut très heureuse pour ses armes [1], il lutte contre Bardas Phocas, dont l'armée comptait de nombreux contingents russes et bulgares. Bardas est plusieurs fois vaincu et finit par être grièvement blessé. Seîf se bat aussi contre le fils de Bardas, Léon, qui assiège, prend et rase la forteresse de Hadath, située entre Malatya, Samosate et Marasch. En 949, il veut porter secours à Marasch assiégée par les Byzantins, mais il est mis en déroute et se sauve à Mayyafarikîn. Les impériaux s'avancent jusqu'à Tarse. En 950, nouvel insuccès pour le Hamdanide. Les Byzantins pénètrent jusque sur le territoire d'Antioche. En septembre de cette même année, à la tête d'au moins trente mille hommes, résolu à frapper un grand coup, l'émir quitte Alep, traverse la Cilicie, ralliant sur sa route les quatre mille guerriers de son vassal l'émir de Tarse, sous la conduite du cadi Abou'l Hosaïn. Il franchit le Taurus, dépasse Césarée et Tzamandos, dont il incendie les faubourgs, traverse le grand fleuve Halys et s'avance ainsi jusqu'au cœur des provinces asiatiques de l'empire, pillant les villes, brûlant les églises et les couvents, massacrant tout ce qu'il n'emmenait pas en captivité. Il bat à plusieurs reprises les troupes byzantines du domestique Bardas, lui prend plus de cent vingt patrices, et s'avance jusqu'à sept journées de marche de Constantinople! Mais au retour, après plusieurs mois de dévastations sans nom, en repassant les monts, alourdi par son

1. Il s'empara, entre autres, de la forteresse de Barzouyyah, réputée imprenable.

immense convoi de captifs et de chameaux chargés de dépouilles, il est surpris par Bardas dans un défilé. Ses cavaliers, écrasés sous une pluie de rochers, se débandent après avoir égorgé la plupart des captifs de marque. Tout le butin est perdu. Lui-même n'échappe que par miracle, grâce à un saut prodigieux de son merveilleux cheval de guerre [1]. Ce fut une de ses plus cruelles défaites. Elle eut lieu le 20 novembre 950.

Fragment du suaire de saint Potentien. Étoffe orientale du X^e^ siècle, imitation byzantine de l'arabe, conservée au trésor de la cathédrale de Sens.

Dans les années qui suivent, nouvelles incursions du Hamdanide nullement découragé par ce désastre. En 953, c'est au tour des Byzantins de prendre l'offensive ; ils vont ravager affreusement les campagnes d'Alep et d'Antioche. Seîf Eddaulèh, qui pillait la frontière grecque du côté de l'Euphrate et de Malatya, se jette à leur rencontre avec toute sa cavalerie, franchit l'Euphrate à Samosate, bat l'ennemi, le poursuit, le bat encore sur le fleuve Djeyhân, sous Marasch, lui reprend tout son immense butin et emmène prisonnier le propre troisième fils du domestique Bardas, Constantin Phocas, tout jeune encore. Le pauvre enfant périt dans les prisons d'Alep, de maladie suivant les uns, par le poison suivant d'autres, parce qu'il refusa d'abjurer [2]. Seîf, toujours che-

1. Les Sarrasins désignèrent, depuis, cette campagne fameuse de l'aventureux émir par le nom d' « expédition du saut ». Motènabbi accompagnait le Hamdanide.

2. Abou'l Mahâcen affirme que Seîf Eddaulèh traita avec égards son prisonnier jusqu'à sa mort.

valeresque, écrivit de sa main une lettre de condoléance au malheureux père et fit remettre la dépouille mortelle de l'infortuné Constantin aux chrétiens d'Alep. Ils l'enveloppèrent dans un linceul d'étoffe précieuse et le déposèrent en un somptueux cercueil dans une de leurs églises.

En 954, le prince d'Alep s'en alla camper devant Hadath la Rouge [1], forte place que les Grecs avaient démolie, et se mit à la réédifier avec une fiévreuse ardeur, mettant lui-même la main à l'œuvre. Bardas, avec cinquante mille fantassins et cavaliers bulgares, khazares, slavésiens, russes et arméniens, vint l'attaquer deux jours après, un vendredi. On se battit du lever du soleil jusqu'au coucher. Les Sarrasins, d'abord accablés, virent leur fortune se relever lorsque l'émir, à la tête de cinq cents cavaliers d'élite qui formaient sa maison, perçant les rangs des impériaux, poussa droit au domestique. Les Grecs mis en fuite furent horriblement battus. Trois mille périrent. Une foule de patrices et d'archontes demeurèrent aux mains des Sarrasins. Un petit-fils de Bardas, fils de sa fille, fut tué. Son gendre, Kaudis le Borgne [2], stratège de Tzamandos et Lykandos, fut fait prisonnier. Nicéphore Phocas, alors simple lieutenant de son père, n'échappa à la mort qu'en se tenant jusqu'à la nuit caché dans un souterrain. Seîf Eddaulèh, victorieux, ne quitta point Hadath qu'il ne l'eût complètement rebâtie et qu'on n'eût posé le dernier créneau de ses murs, le 12 novembre de cette année 954 [3].

En automne de l'an 955, nouvelle apparition de l'armée du domestique sous les murs de la forteresse reconstruite. Les Grecs font brèche, mais l'approche des troupes alépitaines les force à se retirer. En 956, nouvelles incursions, nouveaux combats incessants, nouvelles prises de villes et de prisonniers de marque. Léon Phocas, qui suppléait son père trop âgé dans sa charge de domestique, bat et fait prisonnier

1. Hadath, Hadeth, forteresse frontière, voy. p. 128. Elle fut appelée la Rouge à cause du sang byzantin qui y coula à flots. Le nom de cette place forte revient constamment dans les récits des luttes de cette époque.

2. Kémal ed-Dîn dit qu'il était manchot.

3. Les Grecs demandèrent une trêve, qui leur fut refusée parce qu'ils avaient mis à mort tous les membres de la famille du Hamdanide tombés en leur pouvoir.

sous les murs d'Arandas un cousin de Seïf Eddaulèh, gouverneur de la place de Dolouk, lequel s'en fut mourir captif à Constantinople. D'après une chronique turque, le Hamdanide se serait cette année avancé sur le territoire de l'empire jusqu'à Amasia, tout près de la mer Noire.

En 957, combats constants entre Grecs et Alépitains. Seïf Eddaulèh ne quitte pas les camps, mais il a presque toujours le dessous. Il punit cruellement une conspiration qui avait pour but de le livrer aux Byzantins. Quatre cents prisonniers chrétiens sont massacrés. Ses gardes, gagnés par l'ennemi, sont sur son ordre cernés par les Bédouins et les miliciens Deïlémites. Cent quatre-vingts sont égorgés. A deux cents autres on coupe les pieds, les mains et la langue.

En 958 encore, succès de plus en plus accusés des Grecs. Sous la conduite de Jean Tzimiscès suivant les uns, du brave cubiculaire Basile et de Léon Phocas suivant les autres, ils battent deux fois de suite les armées de l'émir. La première fois ils lui tuent cinq mille cavaliers, lui prennent tout son bagage et trois mille fantassins. La seconde fois, après avoir entre temps conquis et brûlé plusieurs villes, en particulier Amida, Mayyafarikîn, Arzen et la grande Samosate sur l'Euphrate, ils mettent en déroute sur les confins de sa principauté les troupes qu'il commandait en personne, tuent plusieurs de ses proches, une foule de ses soldats et de ses serviteurs, et lui enlèvent dix-sept cents cavaliers qui sont envoyés à Constantinople avec armes et bagages pour figurer dans le triomphe au Cirque. Les Grecs s'avancent jusqu'à Khoros ou Kourous, l'ancienne Chorys de Cyrrhestique, la Coricie des croisades, en pleine principauté d'Alep. Nasser Eddaulèh, en ce moment chassé de ses propres États par le Bouiide Mouizz Eddaulèh et réfugié auprès de son frère, se trouve dans l'impossibilité de lui porter secours dans cette grande détresse. Partout les armes sarrasines reculent devant les Grecs triomphants. « La frontière romaine, dit M. Rambaud, se trouve transportée bien loin vers l'orient. L'Euphrate est redevenu la base d'opérations, le Tigre l'objectif des légions romaines. »

En 959, l'année de la mort de Constantin VII, le Hamdanide continue à soutenir une lutte vaillante mais malheureuse contre les

deux Phocas et leur cousin Jean Tzimiscès, dont le nom commence à briller à côté du leur. Léon Phocas, le curopalate, surtout, se couvre de gloire. Il parcourt victorieusement la Cilicie, pénètre jusqu'à Tarsous, prend et détruit des places frontières, parmi lesquelles Harouniyeh, s'avance jusqu'aux lointaines cités d'Édesse et de Harran de Mésopotamie, ravage et occupe toute la province de Diâr Bekir [1] jusqu'à Mayyafarikîn, s'empare d'un fils de Nasser Eddaulèh [2], puis se jette de nouveau en pleine Syrie. Le bruit de ses succès jette l'épouvante par tout le monde sarrasin jusqu'en Égypte. Le grand prédicateur Abd er-Rahîm prêche en divers lieux la guerre sainte.

Au printemps de 960, au moment où ce récit commence, il semble que Léon n'avait pas encore quitté la terre de Syrie qu'il ravageait affreusement. Alors Seîf Eddaulèh, nullement abattu par tant de récentes défaites, excité au contraire par quelques petits succès de son lieutenant Nadjâ, et certainement dans le but de forcer son ennemi à la retraite par une diversion puissante, franchit à nouveau et subitement la frontière grecque à la tête de très nombreux contingents. L'expédition de Crète était pour lui une circonstance fort heureuse, car les meilleures troupes de l'empire s'y trouvaient engagées et les thèmes asiatiques avaient été de ce fait à peu près dégarnis de soldats, tout ce qui se trouvait encore disponible de ces côtés opérant en Syrie avec le curopalate Léon. La diversion tentée par Seîf était donc aussi hardie qu'opportune. Peut-être comptait-il aussi qu'elle serait de quelque secours à son coreligionnaire Abd el-Aziz, le vieil émir de Crète, en ce moment si menacé. Quoi qu'il en soit, sans s'inquiéter de laisser sur ses derrières toutes les forces de Léon, le Hamdanide, à la tête d'une formidable cavalerie, se jeta en pays chrétien, dans le Béled er-Roûm, suivant l'expression consacrée des chroniqueurs musulmans. Ce dut être dans les premiers jours de l'été de l'an 960, alors précisément que l'expédition de Nicéphore allait débarquer en Crète.

A ce moment qui marque pour l'émir d'Alep l'apogée de sa renommée militaire, sa souveraineté plus ou moins solidement établie

1. Diarbekr.
2. Abou'l Mahâcen dit au contraire que c'était un fils du cadi Abou'l Hosaïn.

s'étendait sur toute la Syrie septentrionale jusqu'au désert à l'est, et au sud jusqu'aux territoires appartenant aux Ikhchidites d'Égypte, avec les places d'Alep, de Damas [1], de Homs, de Kinnesrin, de Kourous, de Raphanée, d'Ezzas, d'Antioche, de Kafartab, de Maaret en Noaman, de Hamah, de Dolouk, de Tell Bascher, de Hatab, de Sermïn, de Palmyre, de Bâli, de Membedj, et une foule d'autres, plus

Panorama de la ville d'Ourfa et des jardins du lac d'Abraham, d'après une photographie de M. Chantre.

toutes les cités de la côte de l'ancienne Phénicie depuis Laodicée jusqu'à Tripoli, puis encore sur toute l'ancienne province de Cilicie (l'ancien thème de Séleucie des Byzantins conquis au siècle précédent par les Sarrasins) avec la puissante place frontière de Tarsous et celles d'Anazarbe, de Massissa, d'Adana, dont les émirs ou les walis étaient ses vassaux [2], enfin de l'autre côté de l'Euphrate sur une portion de la Mésopotamie,

1. Pour un temps seulement.

2. Cette marche frontière de Cilicie avait été remise dès 947 par le Khalife à l'émir d'Alep, et cela libre de tout tribut, à la seule condition qu'il la protégeât contre les attaques des chrétiens. Le Khalife ne pouvait confier à de meilleures mains la garde de cette précieuse conquête des armes musulmanes.

jusqu'en pleine Arménie, jusqu'à Khelât, sur le lac Van, avec les villes de Raffikah et de Rakkah, les territoires de Rohas, qui est Ourfa ou Édesse, et de Harran, et la vaste province de Diâr Bekir, dont Mayyafarikîn était une des villes principales [1]. En outre, le Hamdanide possédait encore, sur la rive droite du moyen Euphrate, tout au nord de la Syrie proprement dite, cette bande de territoire qui séparait ce fleuve des petits thèmes byzantins de Sébastée, de Charsian, de Lykandos, bande étroite et mouvante de terres montagneuses désignée à cette époque sous le nom d'Al-Djezirah [2], et qui s'en allait jusqu'au plateau d'Arménie; c'était alors moins une province véritable qu'un éternel champ de bataille uniquement hérissé de forteresses puissantes qui avaient nom : Marasch ou Germanikia, Mélitène ou Malatya, Samosate sur l'Euphrate, Hisn Mansour, Roum Kalaat, Hadath, forteresses qui, chaque année, parfois plusieurs fois en une seule année, passaient des mains des soldats de Seîf à celles du Basileus suivant les chances diverses de cette lutte incessante. Mais dans ces dernières années toutes ou presque toutes ces cités guerrières, sauf Marasch qui venait d'être reprise par les troupes alépitaines, étaient tombées définitivement aux mains des Byzantins. Ils avaient à plusieurs reprises franchi l'Euphrate et occupaient même, on vient de le voir, Amida sur le Tigre lointain [3]. Au nord de la Cilicie, la masse puissante du Taurus séparait les terres du Hamdanide des provinces asiatiques centrales demeurées jusqu'ici entièrement byzantines. En Syrie, une ligne allant de l'est à l'ouest et passant à mi-chemin entre Dolouk et Marasch, marquait à peu près, à l'avènement de Romain II, la limite septentrionale des territoires qui relevaient encore entièrement de l'autorité du prince d'Alep.

« De grands événements, dit M. Rambaud, s'étaient donc accomplis en Orient sous le règne de Constantin VII, sinon par son bras. La prise de Mélitène, de Marasch, de Théodosiopolis [4], de Samosate, la soumission d'Édesse avaient transporté la frontière romaine jus-

1. La capitale de cette province, Amida, venait, on l'a vu, de retomber aux mains des Byzantins.
2. Les anciennes provinces de moyenne Euphratèse et d'Arménie troisième.
3. Cette occupation même fut du reste bien momentanée.
4. Erzeroum.

qu'au delà de l'Euphrate. Tous les échecs anciens étaient vengés : la route était ouverte vers Tarse, vers Antioche, vers Chypre, vers Jérusalem. Les propres généraux de ce Basileus, Nicéphore et Tzimiscès, empereurs à leur tour, allaient pousser jusqu'au bout la fortune de Rome; et lorsque Constantin VII, malade au retour de son pèlerinage à l'Olympe, reçut les derniers sacrements de l'Église grecque, il put se réjouir de ce que, sous son règne, tant de grandes choses avaient été faites pour la cause du Christ. Cet empereur sédentaire, mais bien servi par d'habiles généraux, avait bien inauguré pour l'Orient comme pour l'Occident, pour les Hellènes comme pour les Francs, l'ère des croisades [1]. »

Revenons à l'expédition de 960 menée par Seïf Eddaulèh sur les terres de l'empire durant que Nicéphore commençait le siège de Chandax, c'est-à-dire durant la première année du règne de Romain II.

A la tête de trente mille cavaliers [2], l'émir d'Alep franchit la frontière. D'abord tout alla bien. Léon Phocas, attardé dans le sud, à la tête de forces fort diminuées, ne put s'opposer à l'irruption de ce torrent dévastateur. Il dut se contenter de remonter vers le nord et d'occuper fortement les principaux passages du Taurus par lesquels l'émir et son armée devaient repasser plus tard [3].

Les Sarrasins, pillant et brûlant, s'avancèrent, au dire d'Aboulféda et d'Aboulfaradj, jusqu'à la forteresse de Charsian [4], capitale du thème de même nom, dans le voisinage de Mélitène. La garnison fut massacrée; toutes celles des places avoisinantes furent également enlevées ou détruites. On fit d'innombrables prisonniers sans ren-

1. *Op. cit.*, p. 436.

2. Aboulfaradj dit 3,000 seulement. La diversité des informations portant sur un même fait est parfois vraiment désespérante.

3. Suivant d'autres récits, Léon Phocas était de retour de sa campagne de Syrie lorsque Seif Eddaulèh pénétra en pays chrétien. S'il n'attaqua point aussitôt l'émir, c'est qu'il disposait de forces insuffisantes.

4. La Karchanah ou Karchenah des historiens arabes. Forteresse montagnarde importante située aux environs de Malatya, l'ancienne Mélitène, au nord de Samosate, à cinq heures de marche de l'Euphrate.

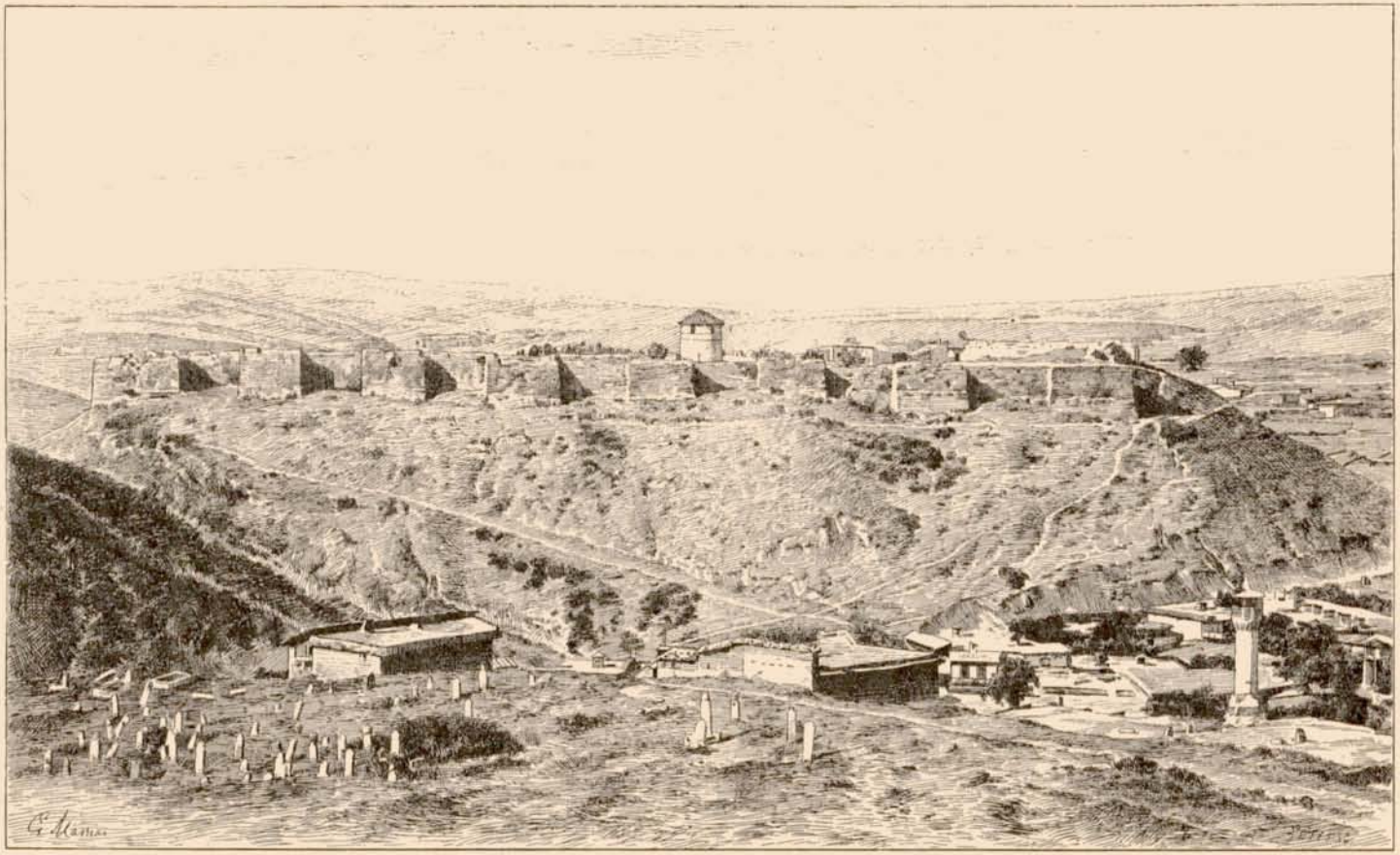
contrer un seul corps de troupes ennemies [1]. Ce fut une razzia superbe [2].

Léon Phocas ne se révéla qu'en novembre, en plein Ramadan, lorsque le Hamdanide, chargé d'un prodigieux butin après de longues semaines de pillage, eut repris la route de Syrie. Le curopalate, généralissime des forces grecques en Asie, n'avait à sa disposition que des soldats fatigués, fort décimés par de longues et presque incessantes campagnes. On lui avait en outre envoyé quelques mauvaises milices, mal armées, ramassées à la hâte dans les thèmes voisins. Il était ainsi peu préparé à recevoir le choc d'un ennemi nombreux excité par de récents succès; mais, bien renseigné par des traîtres, il sut choisir admirablement le lieu où il comptait courir la chance d'une lutte décisive.

Les guerriers sarrasins, alignés en longues files, fiers de leur course merveilleuse, admirablement montés et armés, poussant devant eux d'innombrables captifs, des troupeaux sans fin, des chars remplis de dépouilles, tout le pillage des villes et des monastères, galopaient sans défiance à travers les campagnes byzantines, dédaigneux d'un adversaire qui sans cesse se dérobait. Seîf Eddaulèh, le brillant émir, ce type parfait du hardi cavalier sarrasin dont toute la vie s'était passée à faire la guerre, monté, nous dit Léon Diacre, sur une jument arabe d'une taille et d'une méchanceté extraordinaires, cavalcadait joyeusement, se livrant, heureux du grand butin conquis, à de constantes et étourdissantes fantasias. Ce détail n'est-il point typique? et combien cette race arabe s'est peu modifiée depuis dix siècles! « Sans cesse courant de l'avant à l'arrière-garde de l'immense colonne en marche, le Hamdanide, poursuit le chroniqueur, jouait habilement de sa lance qu'il maniait avec une admirable dextérité, la jetant en l'air et la rattrapant au vol sans jamais ralentir la folle vitesse de sa monture. » On croirait lire les prouesses hippiques de quelque chef de Bédouins du Nedjd ou du Sahel.

1. Cependant El-Aïni dit que l'émir d'Alep battit le fils de Chamachiq (Jean Tzimiscès) précisément dans les environs de Charsian.

2. *Ghazya*, suivant le terme même employé par l'historien Abou'l Mahâcen pour désigner cette expédition.



Le château de Marasch, d'après une photographie exécutée par le commandant Marmier.

On était arrivé au pied du Taurus oriental. L'armée sarrasine s'engagea dans un défilé sauvage de la route de Syrie, défilé aux parois abruptes que les Grecs désignaient sous le nom de Kylindros et que Kémal ed-Dìn nomme Maghara-Alcohl [1]. C'était une des voies principales par lesquelles on franchissait la montagne pour déboucher en terre sarrasine. La forteresse ou clisure byzantine qui en défendait le passage portait ce même nom de Kylindros [2]. Le curopalate ou plutôt domestique Léon, car ce dernier titre bien plus élevé lui avait été conféré par le Basileus depuis le départ de son frère pour l'expédition de Crète, venait précisément de faire sa jonction avec divers stratigoi, parmi lesquels celui du thème de Cappadoce, le patrice Constantin Maléïnos. Ils lui avaient amené quelques contingents des districts voisins, rudes milices montagnardes. Le généralissime, estimant ce lieu propice pour surprendre son adversaire, s'était embusqué avec toutes ses forces dans le défilé, occupant la forteresse et les nombreux ouvrages et retranchements qui en défendaient le parcours. Les troupes grecques s'étaient parfaitement cachées. Lorsque toute la cavalerie sarrasine et l'énorme convoi de captifs et de chameaux chargés furent engagés dans l'étroit vallon, comme déjà les têtes de colonnes franchissaient l'issue méridionale, les trompes et les tambours byzantins sonnèrent; au bruit de ces instruments, les impériaux, poussant des cris affreux, surgirent de toutes parts et la troupe alépitaine fut incontinent cernée.

Aboulféda affirme que les conseils n'avaient point manqué au Hamdanide, mais qu'il s'entêta à revenir par la même route suivie par lui au départ. « L'émir, nous dit ce chroniqueur, professait un incroyable mépris pour l'opinion d'autrui, ne se fiant qu'à sa propre expérience, supportant impatiemment le moindre avis, voulant tout faire par lui-même sans consulter personne, ne souffrant pas qu'on fît honneur du plus petit de ses succès à la sagesse de ses conseillers,

1. Alkougouk, suivant Freytag, *op. cit.*, t. XI, p. 196, note 2.

2. Cédrénus, Scylitzes et d'autres chroniqueurs donnent, par contre, au lieu de ce combat le nom d'Andrassos. Andrassos et Kylindros étaient probablement deux localités très voisines. Je ne suis pas parvenu à les identifier.

exigeant qu'on en attribuât tout le mérite à lui seul. » Léon Phocas avait compté sur l'imprudence d'un adversaire aveuglé par ses succès. Son calcul ne l'avait point trompé.

Ce fut un grand massacre qui frappa l'imagination des contemporains. Une foule de guerriers sarrasins, beaucoup de hauts hommes de l'Islam furent égorgés ou assommés sous les roches et les troncs d'arbres roulant des hauteurs. Leurs cadavres dépouillés jonchèrent les chemins de la montagne. Un plus grand nombre furent faits prisonniers. Tous les captifs chrétiens furent délivrés, tout le butin recouvré ; le trésor et les bagages du Hamdanide furent pris. Chambdas « l'impie », Chambdas « le fanfaron », se défendait avec rage. Son fameux cheval géant fut tué sous lui. Entouré de toutes parts, il allait succomber, lorsque son écuyer Joannice, un chrétien renégat, lui donna sa monture et lui sauva la vie au prix de la sienne. Il réussit à se dégager, bondissant vers la sortie du défilé. La poursuite commença furieuse, mais le Hamdanide et les quelques cavaliers qui le suivaient encore montaient des chevaux merveilleux [1]. Ils réussirent à distancer les Byzantins. S'il faut en croire Léon Diacre, l'audacieux émir dut surtout son salut à une ruse de guerre dont on retrouve la trace dans les récits de bien des luttes d'autrefois. Il serait parvenu à diminuer l'ardeur de la poursuite en faisant, tout du long de sa course folle, jeter à poignées sur la route les besants d'or qu'il avait conquis en terre chrétienne et que les mulets de son armée portaient dans des sacs. Les fugitifs passèrent leur première nuit en un lieu nommé Alghawanît. Seïf Eddaulèh rentra avec trois cents cavaliers seulement dans son palais d'Alep [2].

Parmi les chefs sarrasins qui tombèrent aux mains des soldats grecs, les historiens arabes citent Abou'l Achâïr [3], que Cédrénus appelle Apolasar, parent de l'émir, et le fameux poète Abou Firâs,

1. Dans les récits des chroniqueurs, qui confondent si souvent toutes ces expéditions assez semblables les unes aux autres, il est, cette fois encore, comme lors de la déroute de 950, question d'un saut prodigieux du coursier de Seïf, saut auquel celui-ci aurait dû son salut.

2. Aboulfaradj dit *cent*. Abou'l Mahâcen dit que l'émir fugitif sortit des défilés du Taurus dans le voisinage de Tarse.

3. Il fut interné dans la citadelle de Charsian, puis envoyé à Constantinople où il mourut.

également son cousin [1]. Parmi les tués, ils nomment le cadi d'Alep, Abou'l Hosaïn Alrakkî [2]. Seîf Eddaulèh, dit-on, voyant étendu sur la route le cadavre de ce serviteur dévoué mais prévaricateur qui l'avait maintes fois mal conseillé, le foula aux pieds de son cheval, s'écriant : « Que Dieu n'ait point pitié de toi, car c'est toi qui m'as ouvert les portes de l'injustice. » Hamid ibn-Namousi et Mousousia Khan périrent également sous le sabre byzantin.

« C'est ainsi, s'écrie le chroniqueur Léon Diacre, que le curopalate Léon Phocas délivra les provinces d'Asie. » Longtemps, paraît-il, des monceaux d'ossements blanchis, épars dans ce sauvage défilé de Kylindros, redirent au passant la déroute de l'arrogant Hamdanide et de ses goums rapides. Tous les historiens du dixième siècle font allusion à cette grande catastrophe qui eut, je l'ai dit, un retentissement formidable. Dans le traité de l'*Art militaire* de l'empereur Nicéphore Phocas, au chapitre III, qui est consacré aux procédés à suivre pour tendre une embuscade à l'ennemi dans un défilé des montagnes, l'écrivain officiel, après avoir décrit les diverses péripéties de la surprise, s'écrie : « Pareille aventure est arrivée par trois fois à l'odieux Chambdas; deux fois il s'est laissé surprendre sous le règne du bienheureux et glorieux Basileus Constantin, une fois sous celui de son successeur le bel empereur Romain. Tous ont encore présente à la mémoire la terrible déroute que subirent alors les guerriers contempteurs du Christ. »

Tous les chroniqueurs grecs contemporains parlent du Hamdanide sur ce même ton, preuve éclatante de la terreur qu'il inspirait et des souffrances sans nom que ses incessantes attaques avaient infligées aux provinces asiatiques de l'empire. Jamais ce nom exécré n'est prononcé sans qu'une épithète de haine ne lui soit accolée, « Chambdas l'impie », « Chambdas que Dieu confonde », « Chambdas, ce fléau des orthodoxes, ce misérable contempteur du Christ ».

La nouvelle de la victoire du curopalate Léon éclata comme un

1. Voy. au chapitre suivant.

2. C'est-à-dire natif de Rakkah. Suivant d'autres témoignages, ce personnage fut simplement fait prisonnier.

Ivoire byzantin du x^e^ siècle de la collection Bastard. La Théotokos tenant l'enfant Jésus sur les genoux, assise sur un trône entre deux anges.

coup de foudre. La joie régna dans tout l'empire. Les belles cités syriennes furent plongées dans le deuil [1].

1. Le triomphe de Nicéphore en Crète, les succès de son frère contre le Hamdanide eurent leur contre-coup jusqu'en Égypte. Au Kaire, la populace se livra à de violents excès contre les chrétiens.

Léon Phocas fit remettre incontinent en liberté les captifs chrétiens repris à l'armée sarrasine. Chacun reçut un viatique suffisant pour lui permettre de regagner son village. Quant aux prisonniers syriens : sheiks, gardes ou simples cavaliers, ils allèrent dans la Ville gardée de Dieu orner le triomphe de l'heureux capitaine. Cette pompe, qui se célébra au Cirque et fut également de tous points magnifique, dut précéder de fort peu celle de Nicéphore. Les deux frères goûtèrent ainsi presque simultanément la gloire de cette superbe entrée dans la Cité reine [1]. On vendit à l'encan et presque au cordeau les cavaliers du Hamdanide. Le nombre en fut tel, dit un chroniqueur, que Constantinople et sa banlieue en furent comme peuplées.

Ainsi, en un an, les deux Phocas, les deux frères, avaient délivré l'empire de ses deux pires fléaux, reconquis la Crète, abattu l'orgueil du prince d'Alep. Plus que jamais ils étaient devenus l'idole du peuple et de l'armée. Chacun sentait que leur temps était proche. Romain, de plus en plus étranger aux affaires, tout à ses plaisirs, était plus que jamais déconsidéré. Déjà les personnages les plus en vue dans l'État conspiraient ouvertement. Cédrénus dit quelques mots d'une de ces conjurations qui fut découverte au mois de mars de l'année 961, peu avant la prise de Chandax. Le magistros Basile [2], surnommé, je ne sais pourquoi, Pétinos ou l'Oiseau, personnage fourbe et rusé qui jadis avait été le principal artisan du triomphe de Constantin VII sur Romain Lécapène et ses fils, en fut l'âme. Il médita de se débarrasser du jeune empereur et de faire proclamer à sa place le fils aîné de celui-ci. Ses complices principaux furent les patrices Pascal et Bardas, fils de Libis, et un autre personnage, Nicolas Chalkoutzès, d'une famille très en vue. Romain II devait présider des courses de chars dans l'Hippodrome. On convint de l'égorger au moment où il passerait du petit palais du Cathisma dans la tribune du même nom qui dominait le Cirque à une grande hauteur. Aussitôt après le

1. Été de 961.

2. Qu'il ne faut point confondre avec le fameux capitaine et accubiteur eunuque Basile, son homonyme et son contemporain, fils bâtard de l'empereur Romain Lécapène. Muralt, *op. cit.*, t. I, p. 518, part. II, a certainement fait erreur.

La Grande Muraille de Constantinople à la hauteur du monastère de Baloukli, bâti sur l'emplacement de la célèbre église de Notre-Dame de Pigi ou de la Source.

meurtre, on comptait proclamer le petit prince en le montrant au peuple du haut de la tribune. Des révolutions précédentes s'étaient faites tout aussi facilement. Le succès de celle-ci semblait assuré. Un traître, Joannice, Sarrasin converti, fit tout avorter en dénonçant ses complices. Ceux-ci furent saisis, soumis à la question, et avouèrent tout ce qu'on voulut.

C'était à Byzance un sort effroyable que celui des conspirateurs malheureux. Le jour même des jeux qui devait voir le triomphe de Basile Pétinos et de ses affidés vit le supplice infâme de ces derniers. Basile seul fut épargné, probablement parce qu'il avait été le serviteur dévoué du précédent empereur et lui avait rendu de si signalés services. Les autres conjurés, bien que patrices pour la plupart, furent promenés au Cirque, très probablement assis à rebours sur des ânes, comme c'était l'usage, nus, exposés aux injures, aux coups, à toutes les souillures de la populace. Celle-ci prenait un plaisir extrême à ces cruelles exhibitions qui se renouvelaient fréquemment. Elle couvrait de pierres, de boue, d'immondices les malheureuses victimes sans défense. Tout le long de l'histoire byzantine, les chroniqueurs font mention de ces horribles exhibitions qui n'étaient la plupart du temps pour les condamnés que le douloureux prélude du supplice ou de la mutilation suprême. Parmi toutes ces expositions, véritables agonies publiques, la plus affreuse peut-être dont l'histoire ait gardé le souvenir fut celle que subit en 1185 l'empereur Andronic I^{er}, détrôné par Isaac Comnène. C'était, du reste, un des plus abominables tyrans dont l'histoire ait noté le souvenir. Renversé par une sédition, il avait réussi à fuir avec l'impératrice sa femme, et une fille de théâtre sa maîtresse. Il chercha à gagner la Crimée, mais la tempête jeta son navire sur la côte de la mer Noire. On le ramena enchaîné, la tête prise dans un carcan d'un poids prodigieux. Isaac le fit exposer dans cet état à la fureur populaire; on l'assomma de coups, on lui arracha la barbe, on lui brisa les dents; sa main droite coupée fut pendue à un gibet. Après l'avoir laissé deux jours sans manger, on le sortit de nouveau de son cachot. On lui mit sur la tête une couronne d'aulx et de porreaux. On lui arracha un œil, puis il fut attaché nu « sur un

vieux chameau pelé, galeux, foireux, » je demande pardon pour la trivialité de l'expression. On le lia de telle manière que sa tête se trouvait placée sous la queue de l'animal immonde. Alors commença l'horrible promenade; on le conduisit par toute la ville à travers une foule immense; chacun s'ingéniait à le torturer. Une fille de bas étage lui jeta sur la face un seau d'eau bouillante. Les femmes surtout l'accablaient en lui jetant de leurs fenêtres leurs ordures ménagères [1]. Lui, à travers tant de tortures, vivait toujours, ne se plaignant point, répétant à intervalles ces mots : « Seigneur, aie pitié de moi! pourquoi froisses-tu encore un roseau déjà brisé? » A l'Hippodrome, on le pendit par les pieds et la foule recommença à le tourmenter. Enfin un passant, plus pressé ou plus pitoyable, l'acheva en le transperçant de son épée. Comme en expirant il portait à sa bouche la plaie saignante de son moignon, quelques-uns parmi ses bourreaux s'écrièrent : « Voyez! maintenant qu'il ne peut plus s'enivrer du sang de ses sujets, il boit le sien propre. » Ainsi périt dans d'effroyables supplices cet empereur qui, en deux ans de règne, avait réussi à amasser contre lui de telles haines.

Les conjurés de 961 furent plus heureux. On se contenta, après la promenade au Cirque, de leur appliquer la tonsure et de les reléguer dans des monastères, probablement aux Iles-des-Princes. Cet exil même ne fut pas de longue durée, car Romain n'était pas cruel. Lui, qui aurait pu faire périr tous ces malheureux, les rappela au Palais au bout de quelques mois. Seul, Basile Pétinos, qui avait été envoyé dans l'aride Proconèse, sur la côte sud de Marmara, ne revit point Byzance. Il devint fou et mourut : « Juste châtiment, dit Cédrénus, de sa cruelle conduite envers le Basileus Stéphanos. » C'était lui qui, après avoir renversé Romain Lécapène, avait encore trahi ce fils du vieil empereur au profit de Constantin VII.

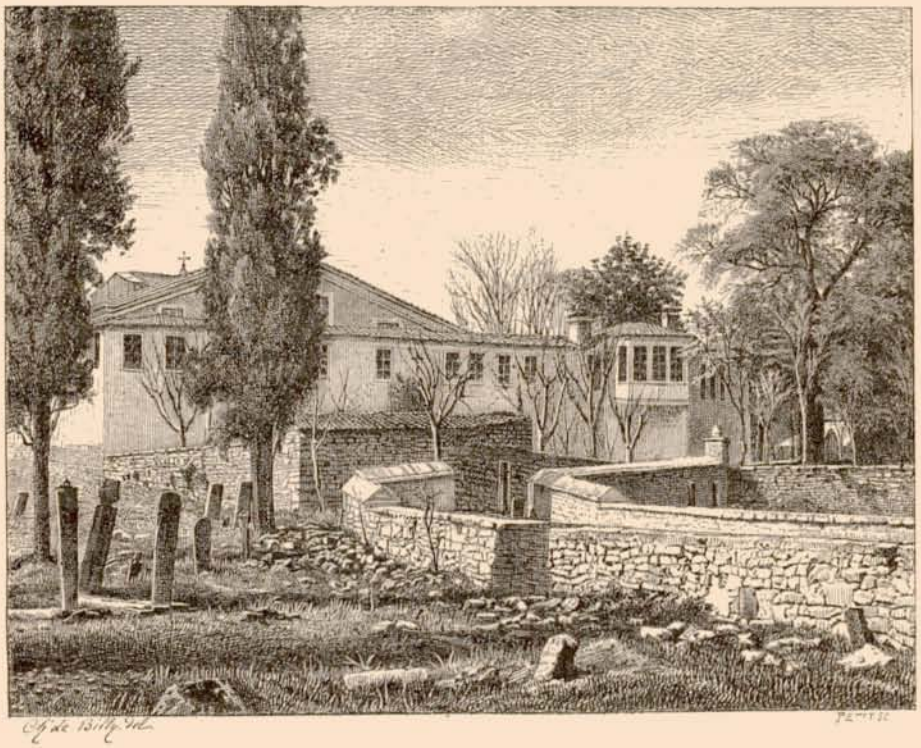
Après le récit de ces faits, Cédrénus ajoute que Romain Saronite, personnage considérable, marié à une fille de Romain Lécapène, se trouvant fort en vue et rendu d'ailleurs suspect à la cour par ses relations de parenté avec les Lécapénides, eut si peur du traitement

1. Voyez les détails inouïs que donne la *Chronique d'Ernoul*, éditée par le comte de Mas-Latrie.

infligé à Basile et à ses complices, qu'il résolut de disparaître du monde. Certainement il avait quelque gros péché sur la conscience. Il vendit ses biens, les distribua à ses enfants et à des maisons pieuses, et se fit moine au couvent de l'Eleigmon ou du *Christ compatissant*. Il y vécut de longs jours, tenu en honneur par tous les Basileis qui se succédèrent au Palais Sacré. Cette retraite forcée et définitive d'un personnage aussi considérable, qui par son mariage se trouvait être l'oncle même de l'empereur régnant et le beau-père de l'impératrice douairière Hélène, ne laisse pas que de nous ouvrir des perspectives bizarres sur la sécurité dont jouissaient au dixième siècle les plus hauts hommes de Byzance.

Cédrénus, anecdotier intarissable qui écrivait au siècle suivant, cite deux autres faits mémorables qui préoccupèrent vivement les badauds de Byzance à cette époque. Et d'abord, un certain Philoraios, écuyer de Romain Mosèle, magistros et patrice, membre, lui aussi, de la famille de Romain Lécapène, obtint un succès fou à l'Hippodrome en exécutant un tour de force réputé prodigieux. Debout sur la selle d'un cheval lancé au triple galop, il se maintint sur le fougueux animal, jouant des deux mains avec son épée. Il ne tomba point, et le peuple l'applaudit frénétiquement. Les temps ont changé. Philoraios, grâce à Cédrénus, est passé à la postérité pour avoir excellé dans un jeu d'adresse que le plus humble émule de Franconi exécute aujourd'hui dans le moindre cirque de province, sans que la moindre gazette locale daigne citer ses prouesses. Et cependant les cavaliers d'alors étaient si habiles qu'on a peine à croire que Philoraios soit devenu célèbre pour si peu. Le bon chroniqueur a été vraisemblablement très mal informé. L'autre fait raconté par lui n'est guère plus intéressant. Une peste bovine fit à cette époque des ravages effrayants. On appelait cette maladie *Crabra*. Elle ruina l'agriculture de plusieurs thèmes. La foule imbécile de la capitale accusa de ce nouveau malheur Romain Lécapène, mort depuis treize années, parce que c'était, paraît-il, sous son administration qu'on avait constaté les premiers cas épidémiques. Les fortes têtes populaires racontaient que, lors de la construction de la villa superbe que le vieux régent s'était fait bâtir non loin de la

citerne de Bonos et du saint monastère du Stoudion, dans le voisinage de la Grande Muraille, les terrassiers avaient mis au jour une tête de bœuf de marbre qu'ils avaient brisée pour en faire de la chaux. Ce sacrilège aurait excité la colère céleste et amené la peste sur les bœufs. La raison est médiocre, mais le détail est à noter. Ce n'est pas d'hier



Monastère de Baloukli en dehors de la Grande Muraille. Ce petit couvent, célèbre par sa source miraculeuse, s'élève sur l'emplacement de la fameuse église de Notre-Dame de Pigi ou de la Source, si souvent citée dans les chroniques byzantines.

que les maçons de tout l'univers professent pour les débris antiques le plus grand dédain.

Dans le même temps on procéda au couronnement du second fils de Romain et de Théophano. On l'avait appelé Constantin en l'honneur du Basileus son grand-père, qui, du reste, ne l'avait point connu, étant mort avant sa naissance. Cet enfant avait vu le jour au beau palais suburbain de Pigi ou de la Source, fondé par le glorieux empereur

Basile en dehors de la Grande Muraille, en ce lieu où s'élève aujourd'hui le monastère de Baloukli, bien connu des touristes parce qu'on y montre, dans le bassin d'une chapelle souterraine, les descendants des fameux poissons ressuscités du siège de 1453. C'était un séjour fort prisé pour la bonté de l'air qu'on y respirait. Basile aimait à s'y rendre en déplacement et à s'y livrer à toutes les douceurs que comportait à cette époque une villégiature impériale. Les Bulgares féroces du czar Syméon brûlèrent le palais en septembre de l'an 924, pendant la régence de Romain Lécapène; mais il dut être vite reconstruit, puisque nous venons de voir que le petit Constantin y naquit. Sous le règne de Romain II, sous celui de Nicéphore son successeur, la demeure de Pigi fut très à la mode. On y allait changer d'air, chasser dans le grand parc qui y était joint, se livrer à tous les genres de sport byzantin, prier aussi dans les nombreux oratoires et dans le temple de la Vierge édifiés par Basile. Les impératrices y faisaient leurs couches. Les Basileis aimaient surtout à aller s'y reposer au printemps, nous dit Odon de Deuil, le chapelain du roi Louis VII. La chasse et le sport furent cause qu'on donna plus souvent à cette splendide demeure le nom de Philopation. Les croisés de 1204 en font bien des fois mention. Quant aux chroniqueurs byzantins, ils citent à chaque page le palais et son parc merveilleusement planté.

Constantin, né après l'avènement de son père Romain II, était bien véritablement un Porphyrogénète. Il est vrai que son aîné Basile, venu au monde du vivant de son grand-père, l'était également, puisque Romain II était déjà à ce moment associé au trône. Constantin fut couronné par Polyeucte, qui, un an auparavant, avait couronné son frère. Dans la suite, ces deux princes devaient gouverner ensemble leur immense empire plus de soixante années, et Constantin devait survivre encore de trois années à Basile pour mourir presque septuagénaire en 1028, après un des plus longs règnes de l'histoire.

Ces deux fils ne furent pas les seuls enfants que la féconde Théophano, bien différente en cela de Théodora, la stérile, dont elle rappelait les charmes irrésistibles, donna à son jeune époux durant leur si courte union. Elle eut aussi deux filles. L'une, nommée d'après elle

Théophano, naquit probablement avant ses deux frères[1]. Fait bizarre, les historiens byzantins ne font aucune mention de cette princesse qui devait un jour épouser Othon II de Germanie et devenir impératrice d'Occident. L'autre, Anna, venue au monde en mars 961, deux jours seulement avant la mort de son père, fut plus tard mariée par son frère le Basileus Basile II à Wladimir, mégaduc varègue de Rossie et de Moscou, c'est-à-dire prince des Russes, qui se convertit au christianisme à cette occasion[2].

1. Non entre eux, comme le croit Gfrœrer.
2. Voyez ce que dit Du Cange d'une troisième fille Liuthgarda, p. 122 des *Familiæ augustæ Byzantinæ*.

CHAPITRE IV.

Campagnes de Nicéphore en Cilicie et en Syrie de 961-962 et 963, sous le règne de Romain II. — Vastes projets du domestique des scholes d'Orient. — Avant tout, il veut détruire la puissance du Hamdanide et conquérir la Syrie. — Pour atteindre ce résultat, il lui faut d'abord soumettre la Cilicie. — Description de cette province et de la chaîne du Taurus qui la sépare du reste de l'Asie-Mineure. — Défilés de cette montagne. — Système de la guerre de frontière gréco-sarrasine au dixième siècle. — Le livre de la *Tactique* de l'empereur Nicéphore. — État de la Cilicie à cette époque. — Ses nombreux châteaux et places fortes. — L'Amanus la sépare de la Syrie. — Campagne foudroyante de Nicéphore en Cilicie (hiver de 961 à 962). — Prise de nombreuses forteresses. — L'armée retourne célébrer les fêtes de Pâques à Césarée. — Rentrée des Byzantins en Cilicie (printemps de 962). — Siège et prise d'Aïn-Zarba. — Exil de la population sarrasine. — Prise de plusieurs autres forteresses, entre autres, de Sis. — Les Byzantins franchissent les défilés de l'Amanus. — Description de ces défilés. — Marche de Nicéphore sur Alep. — Les armées sarrasines. — Description de la Syrie du nord et de la principauté d'Alep. — Les Byzantins s'emparent des forteresses syriennes, Membedj, etc. — Ils paraissent devant Alep. — Description de cette ville et du palais de Seif Eddauléh. — Lutte pour Alep. — Seif Eddauléh est définitivement battu. — Prise et pillage d'Alep. — Le château de la ville seul résiste. — Effort infructueux des Grecs pour s'en emparer. — Mort d'un prince byzantin. — Retraite de Nicéphore. — Il apprend la nouvelle de la mort de Romain II.

Nicéphore, chargé de bienfaits par Romain, ne fit que passer à Byzance. Cédrénus et Zonaras, qui se trompent certainement et passent tout à fait sous silence l'ovation de 961 formellement mentionnée par Léon Diacre, disent que pour des raisons dynastiques, raisons du reste faciles à concevoir, le domestique victorieux reçut l'ordre de ne point rentrer dans la capitale, mais de passer directement de Crète reconquise en Asie qu'il allait défendre. La vérité paraît être que Nicéphore vint bien à Constantinople, qu'il y reçut les honneurs du triomphe, mais que fort peu de jours après il dut repartir pour l'Asie. En effet, que ce fût en raison des craintes qu'il inspirait à la cour et surtout au défiant Bringas, peut-être tout simplement à cause de nouvelles agressions du Hamdanide brûlant de venger sa récente dé-

route, toujours est-il que, dès l'été de cette même année 961, nous retrouvons Nicéphore en Asie à la tête de l'armée d'Orient. Très certainement la plus grande partie des troupes de l'expédition de Crète fut transportée directement de Chandax dans les ports de la côte asiatique, et seulement des détachements d'élite suivirent leur général à Byzance pour figurer dans son ovation.

Avant de repartir pour l'armée, Nicéphore fut investi à nouveau du

Camée byzantin du Cabinet de France (jaspe sanguin). Le Christ nimbé tenant les évangiles de la main gauche et de la droite donnant la bénédiction. Sur la monture en argent, qui paraît du XIII[e] siècle et qui est de fabrique occidentale, on lit en beaux caractères niellés ces mots : SORTILEGIS VIRES ET FLUXUM TOLLO CRUORIS : *J'ôte les forces aux sortilèges et j'arrête le flux du sang.* Ce camée byzantin a donc passé au moyen âge pour un talisman contre le mauvais sort et diverses maladies.

titre de domestique des scholes d'Orient que son frère Léon avait porté en son absence. Celui-ci, malgré ses récents succès, dut s'effacer devant l'immense popularité du vainqueur de Chandax. On tenait au Palais Sacré à frapper un grand coup pour en finir en une fois avec l'opiniâtre émir d'Alep, et Nicéphore était bien l'homme désigné pour cette grande opération militaire [1].

Chambdas « que Dieu confonde, » au lieu de s'humilier devant le Dieu des chrétiens et de baiser dévotement la main qui l'avait si rude-

1. Voyez dans Leonhardt, *op. cit.*, pp. 13-15, l'exposé des motifs du départ si brusque de Nicéphore pour rejoindre son commandement d'Asie.

ment frappé, avait presque sur-le-champ tenté de venger sa défaite par de nouvelles déprédations. La guerre s'était poursuivie durant l'hiver tout du long de la frontière méridionale de l'empire. Nadjâ, l'esclave blanc favori de Seîf Eddaulèh et un de ses meilleurs lieutenants, à la tête de contingents nombreux, avait remporté dans le mois de Ramadan des succès assez considérables sur territoire grec, en avant de Miphracta qui est Mayyafarikîn. Dans une de ces rencontres, il avait même battu des forces très supérieures sous le commandement du patrice Michel de Harît et du dynaste arménien Tornig. Ce dernier avait été fait prisonnier avec plusieurs patrices. Le reste des impériaux, retranchés sur une hauteur, avaient été massacrés après une résistance désespérée [1]. Nadjâ rentra dans Alep avec un grand butin d'une valeur de plus de trente mille deniers et deux mille prisonniers, dont cinquante hommes de marque, liés de chaînes [2].

Malgré ces avantages, il semble bien que l'émir d'Alep ait été fort affaibli par la grande défaite éprouvée au défilé du Kylindros, et tout semble indiquer [3] que dans la campagne dont je vais faire le récit il fut cette fois plutôt attaqué qu'agresseur, comme c'était son habitude. Si le premier ministre Bringas poussa si vivement les choses de ce côté, c'est aussi apparemment qu'il ne voulait pas laisser le temps au Hamdanide de réparer ses pertes. Un symptôme grave nous montre à quel point la puissance de l'émir était ébranlée : ses vassaux songeaient à se détacher de lui, et cette même année 350 de l'hégire [4] vit un de ses principaux lieutenants, l'émir de Tarse, Ibn-Alzayyat, ordonner que la prière officielle serait dorénavant dite dans les mosquées au nom du seul Khalife et que celui de Seîf Eddaulèh n'y serait plus prononcé [5].

L'annonce de l'arrivée de Nicéphore, que précédait sa grande re-

1. Voy. Freytag, *Geschichte der Dynastie der Hamdaniden*, *Z. der D. M. G.*, t. XI, p. 197.
2. El-Aïni dit cinq cents.
3. Leonhardt, *op. cit.*, p. 14, note 3.
4. 960-961.
5. Aboulfaradj et Ibn el-Athîr mentionnent à cette date, première moitié de l'an 961, une expédition malheureuse des Arabes d'Antioche dans la région de Tarse. Les Sarrasins tombèrent dans une embuscade des Byzantins et furent fort maltraités. Le chef sarrasin d'Antioche se sauva couvert de blessures.

nommée militaire, jeta l'épouvante en pays sarrasin. Les coureurs du Hamdanide disparurent comme par enchantement du territoire de l'empire. Mais le domestique d'Orient n'était pas homme à se contenter de si peu. Le pensif et résolu homme de guerre, en suivant à la tête de ses lourdes légions, à travers les immenses campagnes qui s'étendent de l'Olympe de Bithynie au Taurus, cette route de Syrie qui coupe diagonalement la presqu'île d'Asie-Mineure et qu'avaient parcourue avant lui tant de conquérants antiques, mûrissait dans sa tête de bien autres projets. Il s'agissait pour ce grand capitaine, pour ce fervent Byzantin, à la fois citoyen épris de l'antique grandeur de sa patrie et dévot chrétien orthodoxe, de refaire de toutes pièces aux dépens de l'Islam ce vieil empire des Romains dont tout bon fils de Constantinople pleurait chaque jour la triste déchéance. Ce qu'il avait fait pour Crète, il voulait aujourd'hui l'accomplir pour ces riches provinces de Cilicie, de Syrie, de Mésopotamie depuis si longtemps tombées aux mains des vils sectateurs de Mahomet. Cet homme d'un patriotisme fier, actif, persévérant, songeait constamment au relèvement de l'ancienne puissance romaine.

Pour atteindre ce résultat, tout entier à son beau rêve, Nicéphore donnait ses soins exclusifs, opiniâtres à son armée [1]. Son grand succès de Crète l'avait encouragé. Il savait qu'il pouvait compter sur ses troupes. Il avait un objectif à la fois politique et religieux très net et très simple. Il voulait chasser le Sarrasin maudit jusque dans les déserts d'Arabie, affranchir du joug du faux prophète les belles cités de Syrie, les campagnes de Palestine, les terres de Mésopotamie, restaurer en même temps le culte du Dieu vrai dans Jérusalem, cette capitale chré-

1. Lisez dans Zonaras la fière et brutale réponse qu'il fit à l'empereur Romain II, comme celui-ci, au début de son règne, se plaignait que tout allait de mal en pis et que les Sarrasins étaient partout les maîtres. « Les choses vont ainsi, lui dit-il, parce que c'est toi qui gouvernes et mon père qui dirige l'armée. Toi, tu gouvernes de travers. Quant à mon père, il n'aime que l'argent. Si tu le veux, tout peut changer encore, mais ne crois pas que ce soit l'affaire d'un jour. » Alors, ajoute le chroniqueur, Romain le laissa libre de diriger à sa guise toutes les questions militaires, et lui se mit à l'œuvre aussitôt pour réorganiser la flotte et l'armée. — Les choses ne durent cependant pas se passer exactement ainsi, et Zonaras a inventé une partie de la réponse de Nicéphore. Il est en effet certain que, dès le règne de Romain II, Bardas Phocas était à la retraite et n'exerçait plus le commandement supérieur, dans lequel son fils l'avait remplacé. Je n'ai cité ce passage que pour faire voir à quel point les questions de réorganisation militaire avaient préoccupé l'esprit de Nicéphore dès l'origine même de sa fortune politique.

tienne, délivrer le saint sépulcre, reporter enfin à la fois les bornes de l'empire byzantin et celles du patriarcat œcuménique au Tigre d'une part, aux sables d'Arabie et de la péninsule sinaïtique de l'autre. Le but était grandiose, les circonstances se trouvant, je le répète, éminemment favorables, et certes il eût été facilement atteint par un tel capitaine suivi de pareils soldats si le Palais Sacré de Constantinople n'eût existé avec ses éternelles intrigues, si seulement celles-ci eussent, pour quelques années, cessé de s'agiter et de ruiner l'empire en l'ébranlant incessamment. Si l'effort guerrier que je vais raconter n'eut donc pas les résultats définitifs que l'empire était en droit d'en attendre, il en eut cependant de fort importants qui furent même durables, et, en tout cas, cette expédition de l'an 961 et celles qui suivirent constituèrent un brillant et glorieux épisode qui releva haut la vieille suprématie des armes romaines dans le Levant. Les guerres syriennes de l'empereur Nicéphore et de son successeur Jean Tzimiscès sont certainement la page la plus belle de l'histoire byzantine militaire depuis les exploits des généraux de Justinien. Dans la suite, l'empire ne vit plus jamais rien de semblable, même sous les grands princes de la dynastie des Comnènes. L'année 961 marque le début de ces fameuses campagnes de Cilicie et de Syrie conduites par ces deux empereurs successifs, qui furent deux hommes de guerre incomparables et qui, je le dis encore, eussent certainement réussi à atteindre le but admirable qu'ils s'étaient proposé si l'esprit d'intrigue qui sans cesse veillait à Byzance n'eût sans cesse paralysé leurs efforts, sans cesse rendu vain le fruit de leurs victoires, si une femme aussi, véritable mauvais génie de l'empire, l'impératrice Théophano, n'eût par sa beauté funeste constamment troublé les cœurs de ces intrépides soldats et fait enfin de ces deux vaillants champions de l'empire deux ennemis acharnés.

Ces guerres ciliciennes et syriennes, si belles, si hardies, qu'il serait si curieux de pouvoir étudier minutieusement et restituer en détail, hélas, nous ne possédons sur elles que les notions les plus succinctes et les plus arides. Les chroniqueurs arabes, les rares historiens grecs qui nous ont laissé des documents sur le dixième siècle, nous ont bien transmis le récit des événements principaux, mais c'est un récit d'une

désespérante brièveté, un simple et fort incomplet sommaire des campagnes successives, avec bien des confusions difficiles à démêler. Aucun renseignement sur les faits secondaires, sur ces mille détails qui sont le charme et comme le sel de l'histoire ; rien que des notions géné-

Plaque de bronze byzantine de ma collection. Le Christ prêchant aux poissons et aux oiseaux. On aperçoit une grande variété d'Animaux ailés ou marins.

rales et quelques faits capitaux. Aucune animation, aucun souffle, rien qu'un résumé bien sec. Pas une ligne sur les soldats qui composaient ces immenses armées, sur tous ces humbles que nous voudrions tant connaître et qui ont écrit de leur sang obscur chaque page de ces annales. Impossible de mettre de la vie dans un récit pour lequel nous

n'avons à consulter que des sources si imparfaites ; il faudrait pour l'animer y mettre du sien, ce que ne tolère point le sévère génie de l'histoire ; il faudrait en tout cas déployer un talent d'écrivain que je suis loin de posséder, hélas. Je m'efforcerai d'atténuer cette sécheresse, mais comment l'éviter tout à fait dans l'énumération nécessairement si monotone de ces campagnes qui se renouvellent chaque année entre les mêmes adversaires, presque dans les mêmes conditions, dans les mêmes lieux, avec des péripéties presque identiques?

La première chose à faire pour le général byzantin qui voulait au dixième siècle arracher l'empire de l'Asie aux mains des Sarrasins était de leur enlever la Cilicie, autrement dit le thème de Séleucie, qui comprenait la plus grande partie de cette antique province où ils s'étaient implantés dès le huitième siècle [1]. En effet, je l'ai dit, le plus redoutable ou plutôt le seul ennemi de l'empire en Asie, à cette époque d'anarchie du Khalifat, était le prince Hamdanide qui résidait à Alep, et dont la souveraineté s'étendait surtout sur la Syrie septentrionale. Une fois la Syrie conquise, une fois Alep aux mains des soldats orthodoxes, il n'y avait plus d'obstacle militaire bien sérieux qui pût s'opposer à une marche en avant d'une part sur Jérusalem, d'autre part le long du Tigre et de l'Euphrate sur Bagdad, la capitale des Khalifes, cœur même de la puissance de l'Islam.

Il fallait donc commencer par conquérir la Syrie. Or, pour passer d'Asie-Mineure, qui était à ce moment encore presque tout entière byzantine, en Syrie, qui, elle, était complètement musulmane, le principal, presque le seul passage a toujours été la Cilicie. Qui tient solidement du côté du nord les passes de l'Amanus, ce rameau du Taurus qui sépare les deux provinces, peut défier non seulement les menaces d'invasion venant du sud, mais est maître d'inonder à son plaisir la Syrie de ses troupes. Qui les tient par contre du côté du sud peut en un instant occuper la Cilicie. Ces deux contrées se commandent réciproquement. Or, en 961, au moment où Nicéphore allait inaugurer ses grands projets de restauration de l'empire, ce n'é-

1. Le Khalife Haroun al-Rachid en avait déjà fait restaurer et fortifier les places de guerre principales.

P. Bineteau. del.

CARTE DE LA CILICIE.

ÉCHELLE 1 : 850.000

taient point les seules passes de l'Amanus qui étaient aux mains des soldats du Hamdanide, mais bien la Cilicie tout entière, les passes de l'Amanus étant en plein pays sarrasin. Les cavaliers de Seîf Eddaulèh les traversaient en paix comme ils voulaient. Les émirs des villes ciliciennes étaient les lieutenants du prince d'Alep, et même en temps de paix ses avant-postes occupaient les extrémités méridionales des défilés de la grande chaîne du Taurus qui, elle, sépare la Cilicie du reste de l'Asie-Mineure. S'ils en eussent occupé également les extrémités septentrionales, c'en eût été fait des possessions de l'empire byzantin en Asie. Car qui tient les deux versants du Taurus est maître, en venant du sud, d'envahir à son gré la Cappadoce et de la Cappadoce de s'avancer jusqu'au centre des thèmes asiatiques, jusqu'aux rives même du Bosphore.

Que l'on consulte une carte pour mieux saisir ces faits, d'ailleurs si simples. La Cilicie, cette étroite région triangulaire enfermée de toutes parts par de hautes montagnes sauf sur son littoral méridional, par sa position entre la Syrie et le reste de l'Asie-Mineure, barre entièrement la grande route de Constantinople vers cette même Syrie, cette grande route du Bosphore et de l'Hellespont vers les rivages orientaux de la Méditerranée et le cours moyen de l'Euphrate qu'ont prise dans des sens divers tous les conquérants de l'antiquité. Constamment cette province, par sa proximité de la Syrie, a tenté la cupidité de tous les maîtres de ce pays, comme les bois de ses forêts ont tenté celle de tous les souverains du voisinage désireux de se créer des flottes de guerre.

Blottie au pied de ces hauts sommets qui lui forment une si redoutable ceinture, semée de hautes, abruptes, profondes et presque inaccessibles vallées dans le nord, de plaines basses parfaitement unies dans le sud, hérissée de forteresses, coupée de fleuves impétueux, la Cilicie, bornée au sud par la mer, est protégée contre le nord et l'ouest par l'immense rempart du Taurus, protégée contre l'est par l'Amanus [1]. En venant du nord pour pénétrer en

1. Voir, sur la Cilicie, l'excellent travail publié par MM. C. Favre et B. Mandrot dans le *Bulletin de la Société de Géographie* de 1878, sous le titre : *Voyage en Cilicie*, 1874.

Cilicie, il faut vaincre le Taurus ; toujours en venant du nord et pour sortir par le sud-est de cette même Cilicie, il faut vaincre l'Amanus. Alors seulement on peut entrer en Syrie. Or, la Cilicie étant aux mains des Sarrasins, on conçoit bien ce que j'ai dit, que pour les chasser de Syrie il fallait avant tout déblayer la route en leur reprenant cette province d'un si difficile accès et en refoulant derrière l'Amanus leurs bandes sans cesse renaissantes. Voici pourquoi le grand effort des armées byzantines fut à cette époque de conquérir avant tout solidement la Cilicie. Voici pourquoi également le grand effort des armées arabes fut de s'y maintenir à tout prix, dans le double but de couvrir la Syrie et de tenir à leurs propres incursions les portes ouvertes sur le territoire byzantin.

Jusqu'ici on s'était en général contenté de se fortifier contre cette formidable Cilicie, de barrer, si possible, à ses invasions le passage du Taurus. Maintenant il fallait s'emparer définitivement de cette terre, et ce fut contre elle que Nicéphore marcha résolument. Ce premier effort de l'empire militaire renaissant fut immense. Dès les premiers jours de janvier 962, Nicéphore, qui depuis plusieurs mois était occupé à réorganiser l'armée d'Asie et à fondre les nouvelles levées dans les cadres aguerris venus de Crète, rassemblant ses troupes dispersées dans tous les cantonnements des thèmes frontières, s'avança rapidement vers la Cilicie. « Sa marche était pareille à celle de la foudre, » disent les chroniqueurs. Ses soldats étaient en nombre prodigieux. Il y avait bien longtemps qu'on n'avait vu rassemblée pareille armée byzantine. Elmacin affirme que le domestique des scholes d'Orient avait sous ses ordres deux cent mille combattants, dont plus de trente mille cavaliers cataphractaires. Un autre historien oriental, Aboulfaradj, parle de cent mille cavaliers [1]. Elmacin et d'autres ajoutent cet étrange détail, que l'armée était suivie de quatre mille mulets chargés de tentes de feutre rouge pour les bêtes de somme et aussi de ces chausse-trapes que les Grecs étaient dans l'habitude de jeter dans les gués, dans les défilés, et aux alentours de leurs camps, pour

1. Cent soixante mille hommes suivant Abou'l Mahâcen, cent vingt mille suivant d'autres.

enferrer les hommes et les chevaux. Il y a certainement là une forte exagération, et ce renseignement est surtout curieux en ce qu'il nous prouve que l'usage de ce petit engin de combat n'était guère connu des cavaliers arabes et leur fit grand'peur [1].

Croix votive byzantine de bronze de la collection Frœhner. L'inscription, en beaux caractères, signifie : *Siméon le changeur* (argentier) *et Mégas ont consacré* (*cette croix*).

Quoi qu'il en soit, l'armée qu'entraînait derrière lui le hardi domestique était certainement immense. Rien ne devait résister à la première attaque de cette trombe furieuse dont l'apparition soudaine pa-

1. Peut-être, au lieu de chausse-trapes, faut-il entendre « palissades de fer qu'on posait autour du camp durant la nuit ».

rait avoir produit une impression extraordinaire sur les esprits des Arabes.

La Cilicie est divisée en deux portions : Cilicie occidentale et montagneuse ou Cilicie Trachée, et Cilicie orientale ou champêtre, ou encore Cilicie des plaines. Celle-ci, qui seule nous occupe et qui constamment a été le champ clos de ceux qui se sont disputé la route de Syrie ou au contraire celle du Bosphore, est bornée de toutes parts par le Taurus, qui la couvre au nord et à l'ouest de ses cimes neigeuses et de ses vastes forêts, et par l'Amanus, qui la sépare à l'est des premières terres de Syrie. « Les limites de cette région, dit M. Dulaurier [1], sont si bien tracées par la nature, elles la séparent d'une manière si tranchée des pays voisins, que l'on ne saurait imaginer une démarcation politique différente de celle qu'indique le relief du sol. A l'ouest s'élèvent, comme un mur immense de circonvallation, les hautes chaînes de l'Isaurie et de la Cilicie Trachée. Ce massif de montagnes présente la figure d'un vaste triangle dont la base, au nord, s'appuie sur les plaines de la Lycaonie; l'un des côtés est tracé par le bord oriental du golfe de Satalie; le second côté par le rivage oriental du golfe de Pompéiopolis; le sommet de ce triangle est le cap Anemour, la pointe de terre la plus méridionale de l'Asie-Mineure.

« A la pointe orientale du massif triangulaire se soude la chaîne formidable du Taurus antique qui, sous les différents noms modernes de Bulghar-Dagh, Allah-Dagh et Youldouz-Dagh, se continue au delà du fleuve Sihoun par les ramifications de l'Anti-Taurus jusqu'à Siwas (Sébaste) et Tokat (Eudoxias), en enveloppant la Cilicie du côté du nord. »

Vers l'extrémité occidentale de ce rempart aux puissants contreforts revêtus de vastes et admirables forêts de sapins, de grands pins rouges de Caramanie, de cèdres, de genévriers [2], s'ouvre un premier défilé dont

1. *Historiens arméniens des Croisades*, t. I, *Introduction*.

2. Voyez une curieuse description des admirables paysages de cette partie du Taurus cilicien dans un article de M. Élisée Reclus, publié dans la *Revue germanique* sous ce titre : *Paysages du Taurus cilicien*. — Voyez encore le t. IX de la *Nouvelle Géographie universelle*, du même auteur, *Asie antérieure*, pp. 472 seq. Le défilé des Portes ciliciennes est décrit à la p. 473. C'est encore le seul chemin par lequel les chariots de l'artillerie puissent pénétrer de la zone du littoral dans l'intérieur de l'Anatolie. Voyez aussi la très intéressante description du défilé des Portes de Cilicie dans le *Bulletin de la Société de Géo-*

Les Portes de Cilicie (*Pylæ Ciliciæ*), d'après un dessin du Rév. Davis.

l'altitude est de 966 mètres, gorge sauvage creusée dans le roc calcaire, à chaque instant traversée par un vent furieux débouchant de la Cappadoce, et par où passait au temps des Achéménides la route royale de Sardes à Suse. Ce sont là les célèbres Portes de Cilicie [1], qui franchissent cet inaccessible et géant massif du Bulghar-Dagh, ces Pyrénées de l'Asie-Mineure, à la riche végétation, aux « panoramas de beauté divine. » Cyrus le Jeune les traversa dans sa course de Sardes à Cunaxa; Alexandre y passa en marchant à la conquête du monde. Cicéron arriva par cette route dans son gouvernement de Tarse. Pescennius Niger s'y retrancha contre Septime-Sévère, mais les neiges et les pluies balayèrent les obstacles qu'il avait dressés; il dut se retirer et s'en alla périr à Issus.

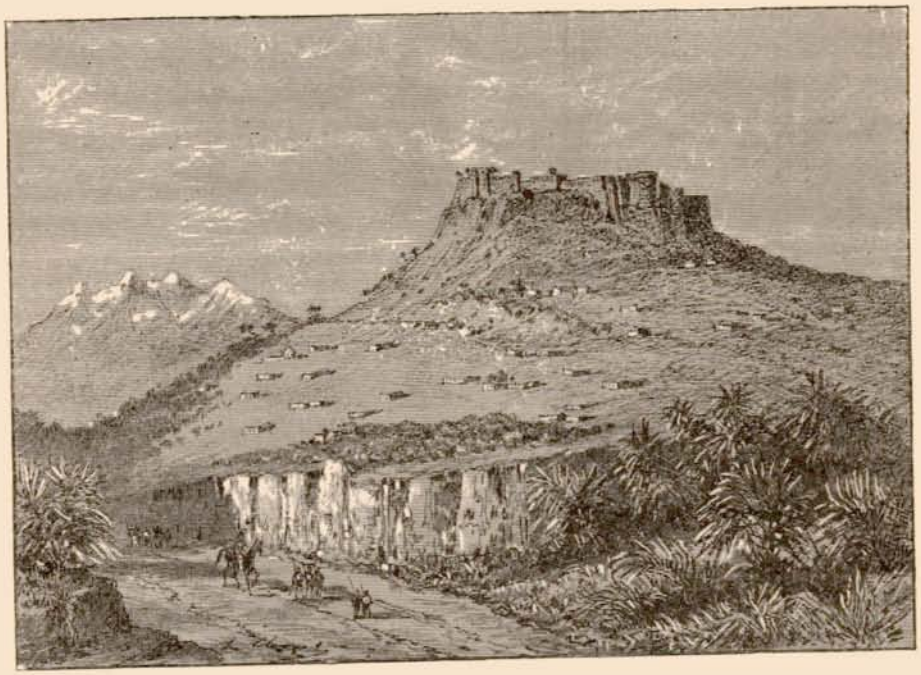
Durant le moyen âge tout entier, les Pylæ Ciliciæ, que les Turcs nomment aujourd'hui Kulek-Boghas, continuèrent à être la grande route d'Occident en Orient. Jamais elles ne furent plus fréquentées qu'au temps des croisades; mais déjà à l'époque dont j'écris l'histoire elles voyaient presque chaque année passer en foule les bataillons des Phocas ou les légers cavaliers de Chambdas le réprouvé. Des forteresses nombreuses, puissantes, élevées par les Byzantins et plus tard les Arméniens, sur les ruines des kastra antiques, forteresses dont les restes couronnent encore aujourd'hui toutes les hauteurs, commandaient l'entrée et le parcours de ce passage fameux. Sur le revers nord du côté de la Lycaonie, et comme poste d'avant-garde, s'élevait la clisure de Cybistra, position presque imprenable. A l'entrée même du défilé, du côté du sud, et dans la haute vallée du Sarus, se dressait la ville forte de Podandos, si souvent mentionnée par les chroniqueurs et que les gens de la croisade nommèrent Butentroth. Sous les Byzantins, l'importance de cette clisure était telle, qu'elle avait donné son nom au défilé tout entier. C'était une des clefs de l'empire en Asie. La troupe sarrasine qui en avait forcé le passage pouvait impunément se lancer à travers la sauvage Cappadoce jusqu'au cœur de l'Asie-Mineure.

graphie de 1878, *Voyage en Cilicie*, 1874, par MM. Favre et Mandrot, 2e art., p. 132 seq. Voyez enfin les récits si attachants du Rév. David, dans son livre paru en 1879 sous le titre : *Life in Asiatic Turkey*, etc.

1. *Pylæ Ciliciæ.*

Je possède le sceau de plomb d'un gouverneur ou épiskeptite de Podandos, probablement contemporain de notre récit.

Zonaras cite un autre kastron, celui de Drizibion, comme s'élevant dans la région de ce même défilé, toujours vers son entrée septentrionale. Nous verrons que, lors de la campagne de 965, Nicéphore Phocas y laissa l'impératrice Théophano et les petits Basileis ses fils.



Château de Lampron.

Sur le parcours même du défilé comme aux environs de sa sortie vers le sud et l'ouest, s'élevaient divers autres châteaux, celui de Gouglag, celui de Lampron surtout, si célèbre plus tard dans les fastes du royaume chrétien de Petite-Arménie, position redoutable aujourd'hui connue sous le nom de Nimroun, qui seule eût suffi à arrêter une invasion. Non loin de là, la route des Pylæ Ciliciæ bifurquait à droite sur Tarsos, à gauche sur Adana.

Je laisse de côté divers passages secondaires qui s'ouvraient plus au nord, à travers la chaîne isaurienne, passages absolument imprati-

cables pour une armée, et j'arrive à l'autre extrémité du Taurus cilicien vers l'est. Là se trouvait le défilé le plus fréquenté au dixième siècle après celui des Pylæ Ciliciæ, pour passer du pays de Roum dans celui de l'Islam. « A l'extrémité orientale du Taurus cilicien, dit encore M. Dulaurier dans la belle étude sur la Cilicie contenue dans son *Introduction* au premier volume des *Historiens arméniens des Croisades*, s'ouvre la vallée du Pyrame ou Djeyhân qui met en communication la Cappadoce et par contiguïté la région de l'Euphrate supérieur avec la Cilicie ou Petite-Arménie. Dans le système de routes militaires qui sillonnaient cette partie de l'empire romain, il y en avait une qui reliait les deux métropoles de la Cappadoce, Césarée et Sébaste, avec la Cataonie au sud (le thème byzantin de Lykandos) et les villes d'Arabissus, de Comana, de Cocusus. Elle pénétrait en plein dans la vallée du haut Pyrame, à Marasch [1], et de là, prenant à travers les gorges de la montagne, la voie de l'immense et profonde déchirure, longue de plusieurs kilomètres, au fond de laquelle grondent et bouillonnent au milieu d'un véritable chaos de rochers les eaux du Djeyhân [2], elle descendait, toujours dans la direction du sud-ouest, dans la vaste et fertile plaine de la Cilicie champêtre, qu'enserrent de part et d'autre le Cydnus et le Pyrame et où florissaient alors les cités de Tarsous, d'Adana, d'Anazarbe, de Mopsueste. Un imprenable kastron, nommé Gaban à l'époque du royaume de Petite Arménie, défendait ce défilé par lequel semble avoir passé la grande armée des premiers croisés sous Godefroi de Bouillon. Il était la clef de cette entrée de la Cilicie par la Cappadoce orientale ou par le nord de la Syrie [3]. »

Un premier et redoutable obstacle se dressait donc en face des ar-

1. Germanikia, Marésie.

2. Strabon, en termes d'une rare précision, dit M. Reclus, a décrit la source de ce fleuve, « gouffre profond d'où l'eau s'élance tout à coup, si puissante, qu'un javelot ne s'y enfonce qu'avec peine. » De même, il parle fort exactement de cette gorge par laquelle le Pyrame échappe à la région des montagnes. Les saillants d'une paroi correspondent exactement aux rentrants de l'autre, si bien que, rapprochés, ils se rajusteraient aussitôt ; vers le milieu de la gorge, la fissure se rétrécit tellement qu'un chien ou un lièvre pourrait la franchir d'un bond.

3. Moyenne Euphratèse.

mées grecques, lorsqu'elles voulaient à cette époque courir sus aux Sarrasins. Il fallait avant tout franchir les défilés du Taurus, qui était devenu la véritable frontière de l'empire du côté des musulmans, et cette opération dans ces défilés si prodigieusement étroits, si extraordinairement abrupts, si merveilleusement boisés [1], hérissés de forteresses et d'obstacles naturels, constituait, on le comprend, un des incidents les plus graves de toute guerre gréco-arabe à cette époque. Expéditions byzantines ou corps de troupes sarrasins ne se lançaient dans ces gorges fertiles en surprises, sillonnées par de simples sentiers de mulets, qu'après s'être entourés de toutes les précautions imaginables.

Nous possédons un document fort intéressant à consulter sur ce sujet, précisément pour cette époque. A l'exemple de plusieurs autres Basileis byzantins [2], Nicéphore Phocas a fait rédiger (plutôt qu'il n'a rédigé lui-même) un traité de tactique sur les *Évolutions militaires*, traité qui ne fut achevé qu'après sa mort, mais qui est parvenu jusqu'à nous [3]. Or, ce petit livre est tout entier consacré à des instructions pour la guerre contre les Sarrasins sur la frontière méridionale de l'empire en Asie; il expose le système à employer pour pouvoir, avec des forces relativement faibles, surveiller, inquiéter, paralyser, repousser enfin, sans en arriver à des batailles rangées, une invasion arabe, quelque formidable qu'elle soit.

Ce traité de Nicéphore est comme le très curieux testament mili-

1. « Dans aucune partie de la Syrie ou de l'Anatolie, dit M. Reclus, on ne trouve de forêts de cèdres aussi belles que celles qui recouvrent les versants de la vallée de Kulek-Boghas (par laquelle circule la route des Pylæ Ciliciæ) jusqu'à plus de 2,000 mètres d'altitude. Plusieurs milliers de cèdres admirables croissent en groupes d'une incomparable beauté au-dessus de la mer ondulée des pins, des sapins et des genévriers. » Il en est ainsi tout du long du Taurus. Dès la plus haute antiquité les conquérants de l'univers se sont disputé la possession des immenses forêts ciliciennes, qui servaient à la construction des flottes de l'ancien monde.

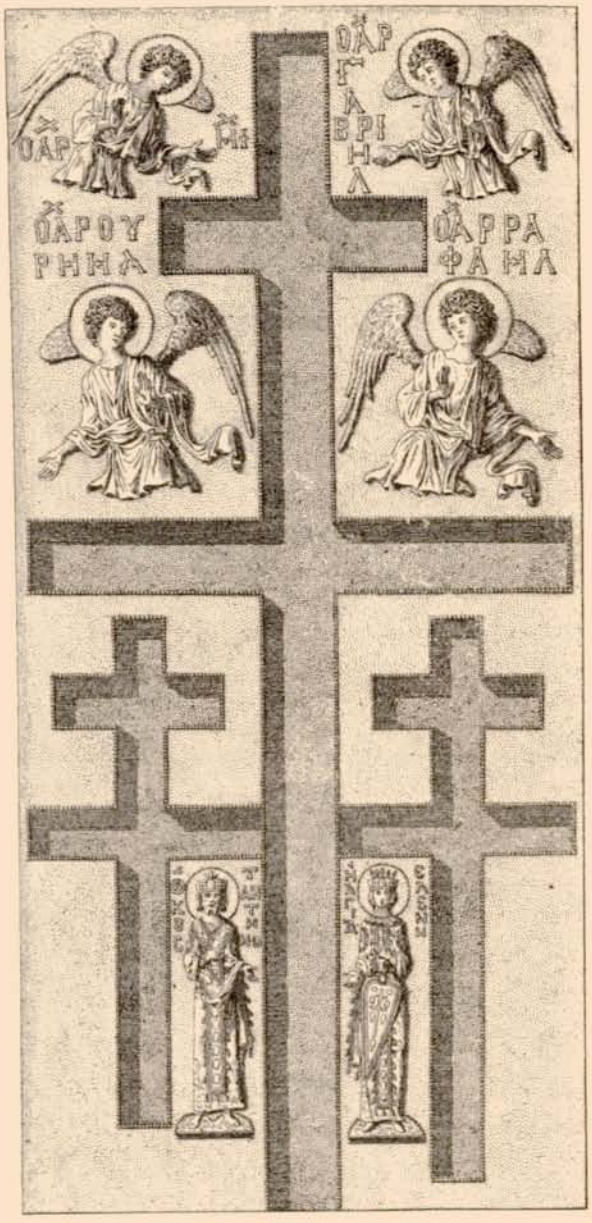
2. Léon VI entre autres. Sa *Tactique* a été publiée, avec les *Tactica* d'Élien, à Leyde en 1612. Cf. *Notices et extraits des Mss. de la B. N.*, t. VIII, 1810, p. 313 (à cette p. 313, il est question de la *Tactique* de Nicéphore Phocas). La *Tactique navale* du même Léon VI a été publiée dans *Fabricius*, éd. Harles, t. VII, p. 707 seq.

3. En dehors de ses *Novelles*, il ne nous est parvenu aucune œuvre littéraire ou autre qu'on puisse attribuer avec quelque apparence de certitude à Nicéphore Phocas. La petite pièce consacrée par un empereur du nom de Nicéphore à l'éloge du *chien*, pièce conservée à la bibliothèque de l'Escurial, semble plutôt appartenir à Nicéphore Bryenne, au onzième siècle. Voyez Miller, *Fragments inédits de littérature grecque*, dans les *Mélanges orientaux publiés par les professeurs de l'École spéciale des langues orientales vivantes, à l'occasion du sixième congrès international des orientalistes réunis à Leyde*, Paris, 1883, p. 217.

taire de ce capitaine consommé qui, ayant passé toute sa vie dans les camps à combattre l'ennemi héréditaire de sa race, résume en quelques chapitres l'enseignement à retirer par ses successeurs d'une si longue et si multiple expérience. C'est le code, au dixième siècle, de la guerre à faire aux Sarrasins par les généraux du Basileus dans les sauvages et montagneuses régions du Taurus, de l'Anti-Taurus et de l'Amanus. Nous pouvons y étudier toutes les difficultés, tous les secrets, toute la doctrine de cette lutte incessante pleine de ruses, de surprises et d'embûches. Nous pouvons y admirer le degré de perfection étonnante auquel était arrivée, à cette époque qu'on s'est longtemps plu à nous représenter comme si barbare, la tactique militaire des armées orientales, tactique dans laquelle rien absolument, ni le plus imperceptible détail d'armement, ni la moindre question du service des éclaireurs ou de celui des subsistances, ne demeurait livré au hasard ; où tout, depuis le rôle du fourrier jusqu'au règlement des signaux, depuis les heures réservées au pacage des chevaux et des mulets jusqu'au maximum de l'étape journalière à leur imposer, était réglé avec un soin minutieux comme sur les livrets militaires des plus grandes nations modernes. Je regrette que l'aridité du sujet ne me permette pas de m'y arrêter longuement (en un livre comme celui-ci), mais je renvoie à ce traité des *Évolutions militaires* de l'illustre capitaine ceux qui seraient désireux de se former, à l'aide du seul document contemporain que nous possédions, des notions quelque peu précises sur ce qu'était cette difficile guerre du Taurus vers l'an 960 ou 970 entre les domestiques, généraux et stratigoi du Basileus orthodoxe et les lieutenants de Chambdas, prince d'Alep, « fils de chien. »

Le livre est divisé en vingt-cinq chapitres dont chacun traite d'une question spéciale. Voici les titres de quelques-uns : Du service des éclaireurs : De la manière de faire garder et explorer les routes par lesquelles doit passer l'armée et du service de renseignements à organiser à cet effet : De l'occupation des défilés des montagnes avant le passage de l'ennemi : De la manière de surprendre l'ennemi et de lui tendre une embuscade à son retour d'une razzia : Du service et de l'approvisionnement de l'eau en campagne : Poursuite d'une razzia

sarrasine : Procédés à employer pour apprécier la force d'un corps de troupes ennemies : Assemblée et mise en marche d'un corps expéditionnaire : Surveillance et espionnage des mouvements de l'armée arabe en campagne : Du rôle de l'infanterie particulièrement dans la défense des passages des montagnes : Mesures à prendre en cas d'invasion subite et formidable des Sarrasins lorsqu'on n'est pas préparé pour les recevoir : Règlement de la marche simultanée de la cavalerie et de l'infanterie : Manière de se garder en marche : Transport et garde des bagages et *impedimenta* divers : De la manière de dresser des embuscades à une armée sarrasine très supérieure en nombre : De la poursuite de l'ennemi par plusieurs détachements opérant simultanément : De l'armement



Intérieur de l'étui dans lequel a été apporté en France le principal morceau de la Vraie Croix jadis conservé dans la sacristie de la Sainte-Chapelle. Contenant et contenu ont aujourd'hui disparu. De l'étui, il ne nous reste que cette gravure du siècle dernier. Les archanges Michel, Gabriel, Ouriel et Raphaël, l'empereur Constantin et sa femme l'impératrice Hélène sont disposés sur les côtés de la cavité destinée à recevoir le fragment.

et de l'instruction des troupes : Diversions à opérer sur le territoire ennemi en cas d'invasion, pour forcer les Sarrasins à se retirer : Siège des forteresses : Système à employer en cas d'éparpillement des forces ennemies : De la retraite de l'ennemi et du mode d'occupation des forteresses et clisures des montagnes, afin de lui barrer le chemin du retour : Des combats de nuit, etc., etc.

Une courte préface, conçue en un langage où perce à chaque mot la mâle fierté d'une longue carrière militaire victorieusement poursuivie, dit à peu près ceci : « Nous avons jugé convenable d'exposer ici les règles à observer dans les guerres contre les Sarrasins. Bien qu'actuellement, par la grâce du Christ, le vrai Dieu, la puissance de nos armes ait été si bien accrue, et celle d'Ismaël par contre si complètement brisée que la nécessité de telles instructions militaires semble moins indispensable, cependant, incertain de l'avenir, craignant qu'une longue paix ne fasse tomber dans l'oubli ces saines et grandes traditions de nos armées, nous avons décidé de les rédiger pour le plus grand bien de l'État. Ces préceptes de la guerre sarrasine, nous ne les dictons ici qu'après en avoir fait par nous-même la longue et fructueuse expérience. Après avoir été le disciple des brillants capitaines qui ont été les véritables créateurs de cette tactique, nous avons par nous-même contribué à la perfectionner encore. Grâce à ces procédés, il nous a été donné d'accomplir les plus grandes choses avec des troupes relativement peu nombreuses. Ce que toutes les forces de l'empire n'avaient pu réaliser contre l'impie Chambdas ou son vassal l'émir de Tarse, un chef illustre à la tête des contingents d'un seul thème en est venu à bout, grâce à son génie et surtout à l'admirable tactique de ses troupes. Ce n'est pas pour venir soutenir ici cette utopie qu'à la guerre le petit nombre l'emporte nécessairement sur les gros bataillons ; ce n'est pas davantage pour venir critiquer les anciennes traditions militaires des armées impériales que nous avons fait rédiger ce traité, c'est uniquement dans le but de prouver que celui qui voudra bien suivre nos conseils, même lorsque le peu de forces dont il disposera le priverait d'attaquer l'ennemi de front, n'en réussira pas moins à purger les terres de l'empire d'un adversaire infiniment supérieur en

nombre. Le véritable maître en cette méthode nouvelle appliquée à la guerre sarrasine, le vrai initiateur de ce système fut le bienheureux César Bardas, notre père, qui, à tant de reprises, sur les confins de l'émirat de Tarse, comme sur les territoires des thèmes de Cappadoce ou des Anatoliques, a mis en déroute les contingents tarsiotes, ciliciens ou syriens. C'est de lui que ses divers successeurs à la tête des armées orientales ont appris à mettre en pratique ces principes excellents de la guerre de frontière. C'est en particulier à l'emploi de cette tactique que le patrice Constantin Maleïnos [1], durant de longues années stratigos du thème de Cappadoce, a dû ses grands et renommés succès contre les infidèles. C'est à elle encore que nous-même, le glorieux Basileus Nicéphore, avons dû de battre *six cents* fois les Sarrasins. C'est nous qui avons ordonné d'exposer ci-après les principes de cette stratégie. »

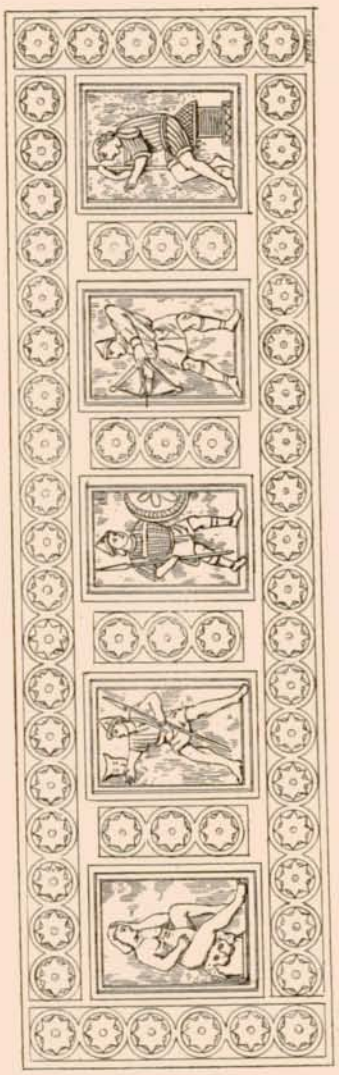
J'ai pris plaisir à lire ces vingt-cinq chapitres d'art militaire. C'est le programme complet de la guerre de frontière au dixième siècle. Tout ce que le stratigos byzantin le plus accompli devra faire à la tête de ses contingents pour tenir tête à l'invasion d'une force sarrasine, pour paralyser sa marche ou tirer de ses déprédations une vengeance éclatante, est minutieusement indiqué comme dans un manuel à l'usage de nos officiers de l'école de guerre. Tous les cas sont rigoureusement prévus. Pour chaque mal, le remède est-indiqué. Quand j'ai eu achevé la lecture de ces pages écrites en un grec barbare, mais vibrantes d'une singulière ardeur patriotique, d'un profond amour des choses de la défense nationale, d'une véritable passion guerrière, j'ai cru voir passer devant mes yeux tous ces combats tant et depuis si longtemps oubliés, mais hardis, sauvages, incessamment entremêlés d'embûches, de surprises, de prodigieuses chevauchées, et qui, durant cette lutte séculaire du Croissant et de la Croix, ont, par milliers de fois, ensanglanté les sombres halliers, les âpres défilés, les vertes pentes du vieux mont Taurus. J'ai cru entendre en rêve le galop pressé des juments sarrasines entraînant dans la nuit à travers les herbages profonds leurs silencieux

1. Oncle maternel de Nicéphore.

cavaliers, la lance et la rondache au poing, couchés sur l'arçon de la selle, dévorant l'espace pour fondre à l'aube naissante sur le village grec endormi sans défense, retenant presque leur haleine pour échapper à l'incessante surveillance des trapézites, ces admirables éclaireurs byzantins. J'ai revu ces incomparables coureurs des armées grecques, véritables hulans de l'an 1000, artistes accomplis en ce genre de guerre unique au monde, guerre de ruse contre ruse, d'ardente poursuite secrète, de stratagèmes sans cesse découverts mais sans cesse renouvelés, de surprises foudroyantes, de combats corps à corps. Je les ai revus, la cuirasse ou la cotte de mailles cachée sous l'épais surcot, menant au galop avec une sûreté, une précision merveilleuses, cette même campagne d'observations audacieuses, de reconnaissances hardies dont les cavaliers allemands de la guerre de 1870 sont les plus redoutables représentants modernes.

Oui, ce sont bien là les dignes prédécesseurs de ces hulans qui sont demeurés chez nous comme la lugubre personnification de l'invasion, que ces infatigables trapézites byzantins dont le rédacteur de la *Tactique* de Nicéphore Phocas décrit minutieusement le dangereux service. Ce sont les mêmes immenses et rapides chevauchées à deux en plein pays ennemi à la poursuite d'une indication précieuse ; c'est le même mépris du danger, la même tranquille audace, la même résolution fixe, unique de pouvoir au retour, coûte que coûte, renseigner exactement le chef qui a mis en eux sa confiance, de pouvoir lui apprendre tout ce dont il a besoin, chiffre des forces ennemies, nom de l'officier qui les commande, direction qu'elles s'apprêtent à suivre, but probable vers lequel elles tendent ; ce sont, pour arriver à se procurer ces données, les mêmes efforts ingénieux, le même déploiement de ruses multiples, le même perfectionnement de tous les procédés d'information, le même génie inventif, la même discipline servie par le même code d'instructions ponctuelles, précises, sans lacunes, avec cette difficulté immense en plus de toutes les insuffisances de cette époque de barbarie relative. Ils se trompent lourdement, ceux qui croient volontiers que les guerres orientales de cette époque ne consistaient qu'en une succession de mêlées confuses, de collisions désordonnées entre hordes sauvages.

Les domestiques des Basileis, les émirs Hamdanides (car les Sarrasins suivaient une tactique aussi sévère, obéissaient à une discipline aussi rigoureuse) se faisaient une guerre savante ; ils commandaient à des armées régulières supérieurement organisées [1]. Tout y était prévu, réglé, jusqu'au service journalier de chaque peloton d'éclaireurs, jusqu'à celui de chaque estafette isolée.



Fragment d'un coffret d'ivoire byzantin du Xe siècle, qui est conservé à Xanten, dans l'ancien duché de Clèves. Les guerriers figurés sur ce coffret sont habillés en soldats byzantins de cette époque. Ils portent le casque à pointe avec le couvre-nuque, la courte brigandine à écailles, la lance, l'arc et le bouclier ovale décoré d'un ornement en forme de rosace.

Deux ordres de faits, de nature très diverse, impriment, en outre de l'esprit de patriotisme et de militarisme très ardent, un cachet tout particulier au livre des *Tactiques* de l'empereur Nicéphore. La guerre gréco-sarrasine n'est qu'une succession de surprises, d'embûches, d'attaques à l'improviste où la soudaineté et l'inattendu de l'action jouent un rôle capital. Peu de batailles rangées. Des petits combats incessants. En même temps ce livre respire une dévotion très grande. De ce second caractère je ne dirai rien. Il est commun à toute œuvre écrite à Byzance à cette époque. Chaque fois que le rédacteur des *Évolutions militaires*, après avoir décrit et recommandé une série d'opérations qui, suivant lui, doivent assurer la victoire aux guerriers orthodoxes, s'est écrié, suivant sa formule accoutumée : « Si tu suis ces préceptes, ô général, tu remporteras un merveilleux succès, » il

1. Sur l'armement et l'équipement des soldats byzantins et aussi arabes à cette époque, voyez A. von Kremer, *Culturgeschichte des Orients unter den Chalifen*, t. I, note de la p. 223.

ajoute aussitôt cette autre formule : « Ce succès, tu le remporteras avec l'aide du Christ, le vrai Dieu. »

J'insiste davantage sur le premier point, car il nous révèle, je le répète, un côté très frappant de ces luttes. Dans ces campagnes qui ont presque toujours lieu en été, la cavalerie, admirablement montée, joue un rôle immense. Le succès ne dépend point du nombre des escadrons, mais bien de la prudence, de la ruse, d'une étape plus rapidement franchie, d'une embuscade plus promptement, plus secrètement établie, d'une feinte attaque plus habilement combinée. A chaque feuillet l'auteur anonyme se complaît à répéter cette phrase comme stéréotypée : « Général, si tu suis mes préceptes et les enseignements des maîtres en cet art nouveau de la guerre (il semble, tant l'auteur insiste sur ce mot d'art *nouveau*. que la mise en pratique de cette tactique de feinte et de promptitude ait constitué toute une révolution dans les traditions des armées byzantines), si tu sais être assez rapide, assez avisé, si surtout ton service d'éclaireurs, de renseignements, d'estafettes, est scrupuleusement établi, tu seras assuré de vaincre un bataillon avec un simple détachement, une armée avec un simple bataillon. »

La grande, l'unique préoccupation est chez un des adversaires de cacher ses mouvements, de ne marcher que de nuit, si possible par des nuits sombres, d'envahir brusquement par prodigieuses chevauchées, de piller le territoire surpris sans défense, puis de disparaître sur l'heure; elle est chez l'autre de surveiller minute par minute l'envahisseur sans qu'il s'en doute, de dénombrer presque sous ses yeux et sans qu'il en ait connaissance ses hommes, ses chevaux, ses mulets, ses bagages, de se rendre compte comme si c'était lui-même des étapes qu'il va parcourir, des lieux où il campera, du chemin qu'il va prendre à l'aller comme au retour, des villages qu'il veut attaquer, des régions qu'il espère surprendre, de le suivre invisible partout, de l'envelopper dans sa course d'un vrai réseau d'espions, de galoper presque à ses côtés dans ses longues étapes nocturnes, de le gagner de vitesse, de le surprendre par une furieuse attaque ou par une embuscade décisive alors qu'il se croit en parfaite sûreté, à mille lieues de tout danger. Deux troupes ennemies d'Indiens Apaches ne rivalise-

raient pas mieux d'espionnage habile, de ruses meurtrières, d'évolutions rapides que les cavaliers alains ou hongrois d'un Bardas Phocas ou d'un Jean Gourgen et les goums légers d'un Chambdas ou d'un émir de Tarse. Se bien éclairer, être prompt comme la foudre, attaquer à l'improviste, savoir surprendre l'ennemi en plein défilé, pouvoir fournir des courses immenses, ne négliger ni la nourriture des hommes, ni surtout l'eau, ni le fourrage des chevaux, ni le repos des soldats, prévoir chaque mouvement de l'ennemi, ne jamais le perdre de vue, tels sont les préceptes infaillibles de la victoire.

Une importance extrême est attachée à l'organisation du service de surveillance sur la frontière, c'est-à-dire tout le long de la ligne du Taurus et de l'Anti-Taurus, même en temps de paix. Tous les postes doivent communiquer facilement entre eux. Le moindre mouvement de l'ennemi sera instantanément télégraphié par signaux. Les gardiens de ces postes, les fameux akrites, seront choisis avec un soin extrême parmi les soldats les plus braves, les plus intelligents, les plus dévoués. Ils ne seront admis au corps qu'après avoir subi un très sérieux examen. Les postes mêmes doivent occuper des hauteurs dégagées, ne jamais être distants de plus de trois ou quatre mille pas les uns des autres. En temps de guerre, la nouvelle de l'approche de l'ennemi est transmise de poste en poste jusqu'aux cavaliers qui, au pied de la montagne, précèdent et éclairent l'armée impériale campée dans la plaine. Les akrites devront tous être personnellement connus de leur chef. D'eux surtout dépend le salut de l'armée, le succès des armes orthodoxes. Ils seront remplacés tous les quinze jours. Ils emporteront pour quinze jours de vivres. Ils passeront leur temps à surveiller, à épier, à pousser d'incessantes reconnaissances. Ils interrogeront les voyageurs, les piétons, les paysans, les marchands circulant en caravanes ou isolément. Ils chercheront à s'emparer de Sarrasins isolés pour leur arracher des renseignements. Ils étudieront la configuration du terrain, les lieux favorables au campement; ils noteront les pâturages, les fontaines, les défilés, les gués. Les petites garnisons de chaque poste seront constamment au complet. Sans cesse on fera passer les hommes d'un poste à l'autre pour empêcher qu'un trop long

séjour en un même lieu ne les rende négligents et qu'ils ne se laissent prendre.

Le rédacteur de la *Tactique* ne sait assez répéter combien il est important de garder les routes, de se bien éclairer. Il est indispensable d'être de suite informé du moindre mouvement offensif de l'ennemi pour qu'on ait le temps d'avertir la population des campagnes et qu'elle puisse se réfugier avec ses troupeaux dans les kastra et autres lieux fortifiés. Une exception est faite pour les thèmes arméniaques. Lorsque les opérations ont pour théâtre les confins de ces provinces, les milices arméniennes se refusent à faire ce service si pénible, mais si nécessaire, des éclaireurs. Les généraux byzantins sont forcés de subir une vieille coutume du pays et d'avoir recours à des corps spéciaux qui, de tout temps, ont rempli ces fonctions en ces parages; mais comme ils s'en tirent fort mal, le chef byzantin, pour ne pas se trouver exposé à une surprise, faute d'être bien gardé, devra s'emparer à tout prix de quelques coureurs ou maraudeurs sarrasins qui le renseigneront du moins tant bien que mal sur les mouvements des leurs.

Lorsque l'ennemi s'apprête à franchir les monts, il faut jeter sur la route qu'il va suivre toute l'infanterie disponible. S'il est peu nombreux, on marchera droit à lui. Autant que faire se pourra, qu'on se saisisse du défilé par lequel il doit passer et qu'on y dispose de fortes embuscades d'infanterie dissimulées sur les hauteurs boisées des deux versants. Si la disposition du terrain le permet, qu'on utilise aussi les services de la cavalerie. Si la voie est convenablement dominée par des hauteurs, qu'on y place la lourde infanterie et qu'on dispose sur la route même les soldats armés à la légère de boucliers et de javelots, les frondeurs, les archers, les hommes exercés au jet des pierres. Tous les sentiers du voisinage seront reconnus, surveillés, occupés au besoin de manière à éviter toute surprise sur les flancs ou sur les derrières de l'armée.

L'attaque sera constamment violente, soudaine, surtout inopinée. Alors la victoire est presque assurée, même avec des forces très inférieures. Si Dieu permet que cette attaque puisse avoir lieu dans un étroit défilé, on peut compter sur un magnifique succès. Il vaut mille

fois mieux surprendre les Sarrasins au retour qu'à l'aller, après qu'avant leur razzia, car alors hommes et chevaux sont accablés de fatigue ; leur marche est alourdie par le butin, retardée à tout instant par l'encombrement des troupeaux conquis; ils se gardent mal ; et puis à l'aller on n'a pas eu le temps nécessaire pour se concentrer et on court le risque de se faire battre en attaquant avec des forces trop faibles un adversaire encore frais, tandis qu'au retour on a pu réunir des troupes plus nombreuses, au moyen desquelles on l'accablera « si bien qu'on lui ôtera toute envie de recommencer à envahir et à piller la terre romaine. »

La Vierge, miniature d'un évangéliaire byzantin du x^e^ siècle magnifiquement illustré, conservé à la Bibliothèque nationale. La robe de la Vierge est bleue, le manteau noir; les sandales sont rouges.

Lorsqu'il s'agira de défendre les passages des montagnes, il faudra, avant tout, se saisir des sources, les occuper fortement, veiller, quand il s'agit d'un simple filet d'eau, à ce que celui-ci ne soit ni troublé ni gaspillé. Si l'on opère dans une région tout à fait aride, un homme sur dix sera désigné pour le transport des outres chargées du précieux liquide; cet homme se tiendra constamment à portée des combattants pour que ceux-ci puissent se désaltérer à volonté. Qu'on n'oublie point que le plus souvent on se battait en plein été sous le ciel brûlant de l'Asie-Mineure et de la Syrie.

Pour opérer une razzia en pays ennemi, un « monokourson », suivant l'expression employée par les Byzantins pour désigner ces « raids » du dixième siècle, on utilisera uniquement la cavalerie. Le corps expéditionnaire, marchant toute la nuit, se portera avec la rapidité de la foudre vers le point désigné, ne s'arrêtant que juste le temps nécessaire pour faire paître les chevaux. Les hommes seront peu nombreux, triés

avec soin. Le tout est de fondre inopinément sur le but qu'on s'est proposé. S'il s'agit, au contraire, de repousser une razzia ennemie, le chef byzantin, aussitôt averti que les Sarrasins vont s'ébranler, détachera des éclaireurs dans toutes les directions. Puis le plus habile turmarque, à la tête d'un peloton dont chaque homme, chaque cheval aura été minutieusement choisi, sera désigné pour aller immédiatement se rendre compte des forces ennemies. Il devra prendre secrètement contact avec elles, les épier incessamment. Rien que par l'état de l'herbe foulée, il pourra juger du nombre des cavaliers sarrasins. De même il comptera les empreintes des sabots des chevaux au voisinage des gués, des haltes. Une fois renseigné sur la route que doivent prendre ces pillards maudits, le chef des troupes impériales se portera rapidement à leur rencontre. S'il les trouve dispersés, il fondra de suite sur eux et les détruira certainement. Si, au contraire, les paysans capturés par eux les ont renseignés sur les mouvements des forces orthodoxes, ils battront aussitôt en retraite et parviendront, il est vrai, à échapper à un complet désastre, mais aussi toute leur expédition aura été rendue inutile, infructueuse. « Ils ne seront pas pressés de recommencer. »

Les grands rassemblements de forces sarrasines se font presque toujours en été au mois d'août. C'est à cette époque qu'on voit se mettre en mouvement par tous les pays de l'Islam, en Égypte, en Palestine, en Phénicie, en Cœlésyrie, les guerriers arabes. En septembre, ils se trouvent d'ordinaire réunis et marchent alors rapidement sur le pays de Roum. Dès que les stratigoi des thèmes akritiques et les chefs des troupes d'Asie auront été informés de cette mise en mouvement des forces sarrasines, ils devront organiser à la hâte le service des espions. La frontière demeurera ouverte à tous les marchands, car on pourra tirer d'eux les plus précieuses indications. Entre temps, on ne négligera pas de négocier avec les émirs et châtelains musulmans des places frontières de Cilicie. On cherchera à les gagner, à les acheter par tous les moyens, à obtenir d'eux toutes les informations sur l'importance, les mouvements et les intentions de l'armée d'invasion. Avant tout, par proclamation, on fera savoir aux populations des territoires me-

nacés qu'elles aient à se réfugier dans les kastra et autres enceintes fortifiées, avec leurs troupeaux, leurs fourrages, leurs récoltes. Au besoin, on les y contraindra par la force. L'essentiel est de faire le vide devant l'ennemi. Si le pays est dépourvu de retraites fortifiées, on groupera les populations fugitives sur les hauteurs les plus escarpées.

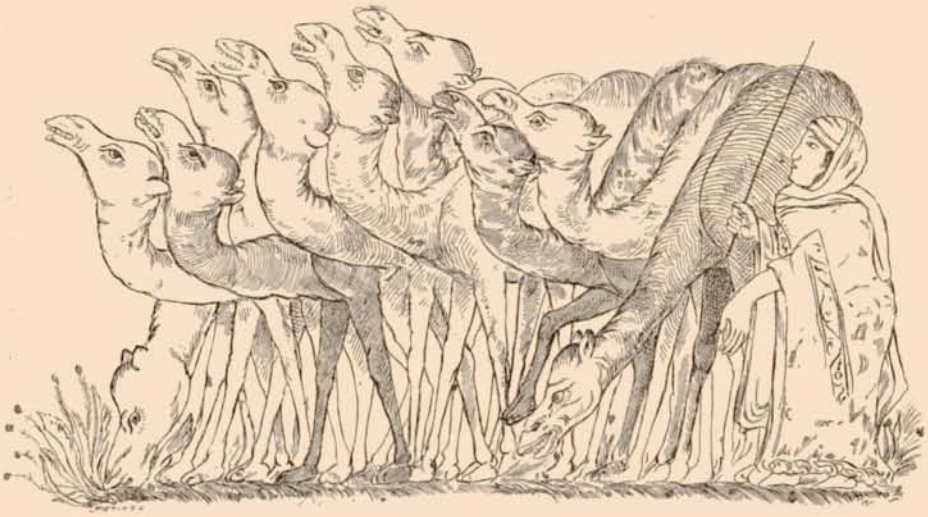
Le rôle de la cavalerie, je le répète, est immense dans ces guerres gréco-sarrasines du dixième siècle. Les moindres armées comptent cinq, six, sept mille chevaux, presque toujours excellents. La cavalerie sert à exécuter ces terribles razzias, effroi des malheureuses populations limitrophes, espoir de fortune rapide pour le vainqueur, principal mode d'approvisionnement des armées d'invasion. La cavalerie permet encore de poursuivre, de sabrer les fuyards, de faire ces milliers de prisonniers, un des plus fructueux résultats de toute campagne orientale. La cavalerie surtout rend possible le service si important, si capital, des reconnaissances; elle fournit la masse des éclaireurs.

Empereur byzantin du x^e^ siècle, probablement Constantin Porphyrogénète, sous la figure d'un roi juif. Miniature d'un évangéliaire byzantin magnifiquement illustré du x^e^ siècle, de la Bibliothèque nationale.

Le turmarque chargé de reconnaître l'ennemi, après avoir pris congé du général en chef, qui le bénira, partira dans la nuit avec ses cavaliers. Il n'emportera aucun bagage, rien qu'un jour de vivres et de fourrage par homme et par cheval. La nourriture des hommes devra être sous le plus petit volume : du biscuit, du fromage, des salaisons. A l'aube, repos et pacage pour les chevaux jusqu'à la neuvième heure, puis en route à nouveau. Le turmarque gravira chaque éminence pro-

pice. Il étudiera attentivement les fumées du camp sarrasin, les poussières que l'ennemi soulève dans sa marche. Ce sont autant d'indices. Il notera les lieux favorables au campement. Ses hommes, dissimulés sous le surcot, qui devra toujours être de couleur sombre, ne marcheront que l'arme au poing. Arrivés au coucher du soleil dans les environs du campement ennemi, ils attendront la nuit pour se glisser plus près dans un silence absolu. Si quelque hauteur se trouve à portée, un certain nombre mettront pied à terre pour y monter. De là ils prêteront une oreille attentive aux moindres rumeurs, au murmure de la foule sarrasine assemblée à leurs pieds, au bruissement des voix, au hennissement des chevaux et des mulets. Tout cela servira à supputer le chiffre des forces ennemies. Les divers pelotons de reconnaissance communiqueront constamment par signaux. Au moindre bruit annonçant le prochain réveil du camp, ils courront avertir le turmarque, qui dépêchera des messagers au général en chef. Une fois l'ennemi en mouvement, ils s'attacheront à lui dans sa course nocturne, galopant dans un complet silence en queue et sur ses flancs, sans jamais le perdre de vue. Derrière les premiers éclaireurs, seront disposés des pelotons successifs qui sans cesse communiqueront et marcheront constamment de conserve sur les pas des Sarrasins. Ils formeront une chaîne continue entre les éclaireurs de tête et le gros de l'armée, de manière que chaque mouvement de l'ennemi soit aussitôt transmis en queue. Chacun de ces pelotons sera formé de six hommes pour le moins ; ainsi deux d'entre eux pourront toujours se détacher pour communiquer avec le peloton suivant. Le turmarque sera tenu par eux au courant des moindres changements dans la marche de l'ennemi, soit que celui-ci accélère son mouvement, soit qu'il le ralentisse, pour que les troupes impériales puissent régler leur marche sur celle de leurs adversaires. Surtout, et c'est là le grand écueil, la difficulté capitale, il faut éviter que l'ennemi se sache suivi, épié. Avec un chef habile et des éclaireurs prudents, c'est très possible. Éviter également avec soin les embuscades qu'Ismaël, averti d'une manière ou d'une autre, ne manquerait pas de dresser à son tour. Les Arabes de Tarse sont passés maîtres dans cet ordre de ruses guerrières.

Toute cette poursuite, je le répète, ne peut se faire que de nuit, mais cela est le cas ordinaire puisque l'ennemi tient toujours à cacher sa marche à la faveur des ténèbres. Au matin, quand on est définitivement renseigné sur la route que va suivre la colonne sarrasine, il faut se détourner en hâte, couper au plus court et faire effort pour parvenir à s'embusquer sur son passage. Si l'ennemi averti tourne bride, on tentera de le gagner de vitesse. Les Arabes ont des procédés de combat



Femme bédouine gardant des chameaux. Miniature d'un ancien manuscrit arabe appartenant à M. Ch. Schefer.

tout particuliers. Leur cavalerie agit tout à fait à part de l'infanterie.

Le rédacteur de la *Tactique* décrit minutieusement l'attaque du camp arabe. Avant tout, il faut dresser des embuscades pour se saisir de quelques fourrageurs sarrasins dispersés. Les Arabes opposent parfois une très longue résistance derrière un retranchement formé de bagages et de bâts de chameau amoncelés. Dans ce cas, on fait mettre pied à terre aux cavaliers et on commande l'assaut à l'arme blanche.

Lorsqu'on a rejoint la colonne ennemie, la première chose à faire est de se jeter sur ses bagages. C'est une proie aisée toujours difficile à disputer, d'ordinaire mal défendue. Une subite attaque dirigée sur les chameaux au pâturage ou encore chargés des *impedimenta* réussit d'ordinaire à merveille. Un détachement destiné à faire diversion se jette

tumultueusement sur un des côtés du camp sarrasin et simule un assaut. Durant ce temps des soldats dressés à cet effet se précipitent dans le parc aux chameaux, dispersent ou tuent les gardiens et s'emparent facilement de ces grands animaux affolés.

Tout un chapitre est consacré aux attaques de nuit. Il faut allumer des feux très nombreux pour effrayer à la fois et tromper les Sarrasins. Un autre chapitre traite des surprises qui ont pour objectif la colonne d'avant-garde ennemie, le *heredon,* suivant l'expression byzantine, tandis que la colonne d'arrière-garde est désignée sous le nom de *sakkon.*

Lorsqu'on se lance en pays arabe, il faut laisser en arrière tous les bagages. Seulement on chargera deux à trois jours de vivres sur des mules rapides ou des chameaux de somme équipés *ad hoc.*

Il est un genre de déguisement qui donne d'excellents résultats. On habille en paysans un certain nombre de soldats déterminés. Ils s'en vont mal vêtus, la tête rasée, pieds nus, à cheval, en apparence armés de simples bâtons, chassant devant eux des bestiaux comme s'ils étaient des villageois fuyant l'invasion. Les Sarrasins les font poursuivre par quelques cavaliers. Eux, faisant soudain volte-face, dégainent et se précipitent sur l'ennemi, qui est écharpé.

Un long chapitre traite du régime et de l'aguerrissement des troupes en campagne. Avant tout, il est essentiel que les hommes soient bien nourris, bien payés, bien montés. Ici le rédacteur anonyme des instructions impériales s'anime tout à fait. Il s'indigne à l'idée qu'on puisse marchander quoi que ce soit à des hommes qui sacrifient leurs existences, qui chaque jour risquent la mort, qui courent mille dangers, mille périls pour le plus grand bien du Basileus et de son empire gardé de Dieu. On ne doit pas leur ménager les gratifications. Surtout qu'ils soient exempts de toute taxe, libres de toute charge, francs de toute vexation. C'est le moins qu'on puisse leur devoir. En aucune circonstance ils ne doivent être justiciables des tribunaux ordinaires, mais seulement de leurs chefs directs. On reconnaît bien ici l'ardent et partial amour d'un Nicéphore pour les soldats, ses fils chéris. Il faut lire le chapitre des *Fiefs militaires* du beau livre de M. Rambaud sur l'*Empire grec au X^e^ siècle* pour se faire une idée de la situation étrange-

ment privilégiée dont jouissait à cette époque, dans toutes les provinces

Salomon, en costume d'empereur d'Orient, assis sur son trône entre deux gardes habillés en soldats byzantins. Miniature du célèbre manuscrit de saint Grégoire de Nazianze de la Bibliothèque nationale, un des plus beaux manuscrits byzantins connus.

byzantines, la classe des soldats, sorte de noblesse guerrière pourvue de fiefs ou bénéfices inaliénables, insaisissables par le fisc.

Une des opérations militaires le plus recommandées est la diversion

en pays ennemi. Presque toujours les Sarrasins qui ont envahi les terres de l'empire sont contraints de se retirer en hâte pour voler au secours de leurs propres cités.

Le régime des villes et forteresses assiégées est très sévère. Tout habitant de la campagne réfugié dans une place fortifiée que l'ennemi s'apprête à attaquer doit être pourvu de vivres pour quatre mois au moins. Des approvisionnements de toutes sortes seront accumulés par les soins du kastrophylax, châtelain ou commandant de place. Les citernes seront constamment combles. En cas de ravitaillement nécessaire, on tirera un grand parti de sorties faites de nuit et combinées avec une action de l'extérieur. Tandis que les Sarrasins assiégeants seront occupés à refouler sur un côté de l'enceinte cet effort offensif de la garnison, le corps de secours se portera rapidement vers le point opposé du rempart et parviendra souvent ainsi à faire pénétrer dans la place un convoi qui permettra de prolonger la résistance. Le mieux dans ce cas sera de charger chaque cavalier de quatre boisseaux de froment. Montés sur des chevaux rapides, ils gagneront promptement le pied du rempart et échapperont à l'attention des Sarrasins, uniquement attentifs à repousser la bruyante sortie des assiégés.

Avant même l'approche de l'armée ennemie, le commandant de place aura soin de faire le vide tout autour de la ville. On brûlera, coupera, détruira moissons, fourrages, arbres fruitiers, jusqu'aux toits des maisons, on comblera les sources, si bien que les Sarrasins ne trouveront devant eux que le désert et seront souvent forcés de se retirer faute de subsistances.

Ce traité de *Tactique* n'est point le seul qui ait été composé par les soins de Nicéphore Phocas, Basileus guerrier entre tous. La bibliothèque de l'université de Bâle possède un manuscrit du quinzième ou du seizième siècle, dans lequel, entre divers écrits, figure un second ouvrage semblable, ouvrage en trente-deux chapitres et que nous désignerons par le titre du premier d'entre eux : *Sur la Castramétation*. Ce recueil, qui figure également dans divers autres manuscrits dont trois sont à la Bibliothèque nationale, est encore aujourd'hui inédit. M. Graux, qui s'en est le premier occupé dans un travail consacré au

manuscrit de Bâle, en a publié trois chapitres seulement [1]. Il se disposait à donner le reste de ces fragments lorsque la mort est venue le ravir à la science qu'il servait si brillamment. Ces trois chapitres sont d'un intérêt au moins égal à celui que présente la *Tactique* et leur lecture fait regretter vivement que l'ensemble de cette collection n'ait point encore vu le jour, d'autant qu'il y est également question de la guerre contre les Bulgares, et pas uniquement de celle contre les Sarrasins. Le premier des chapitres publiés par M. Graux porte ce titre : *Qu'il est nuisible de faire traverser à l'armée un pays sans eau quand l'ennemi approche.* « C'est surtout en été, dit le rédacteur anonyme, qu'il faut éviter ce danger ; sans eau, les soldats ne gagneront pas midi ; hommes et chevaux périront. C'est trop de se mettre à la fois deux guerres sur les bras, j'entends la guerre contre les ennemis, et la guerre contre la chaleur, en souffrant de la privation de l'eau. Que l'armée préfère, s'il le faut, trois ou quatre journées de fatigue à une route plus courte qui n'offrirait point d'eau. »

Le second chapitre est intitulé : *Qu'il ne faut pas mener à la suite de l'armée en pays ennemi des bouches inutiles.* « Cela est dangereux, comme aussi de traîner à sa suite trop de bagages, trop de mulets, d'ânes et de chameaux. Cela est surtout vrai lorsqu'on fait une expédition chez les Bulgares ; leur pays est rempli de défilés boisés et de difficile accès, ainsi que de passages étroits. La route d'un jour, grâce à cette foule oisive, à ce train immense et de luxe, à tout ce bagage superflu et somptueux, sera faite à grand'peine en quatre. Comment avec cette queue franchir des ponts, traverser des fleuves profonds ou à lit de vase ? Puis les bouches inutiles dévoreront les vivres que devraient consommer les combattants. Puis ces mêmes gens, qui ne prennent point part aux fatigues et à qui l'ennemi fait peur, proîèrent des paroles et des cris fâcheux ; ils s'empressent, s'ingénient, dans la mesure du possible, à renverser les projets formés par le Basileus pour le succès de l'entreprise, et accélérer la retraite. »

Le chapitre troisième traite encore une fois *des guides et des espions.*

1. *Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques*, t. IX, 1875.

« Sans de bons guides, on ne peut rien faire. Il faut donc les bien choisir, leur faire du bien, s'occuper d'eux de toute manière, s'intéresser à eux. Ces guides ne doivent pas simplement être des gens qui savent les chemins (pour cela, les premiers venus, des paysans suffiraient), mais il leur faut, en outre, être en état de diriger les mouvements de l'armée au passage des défilés (toujours cette constante préoccupation des défilés des montagnes!), de prévoir et de connaître les dimensions des camps, ainsi que les lieux qui seront propres à les établir, comme étant abondamment pourvus d'eau et tels qu'on ne puisse jamais s'y trouver bloqué. Il faut aussi de nombreux et bons éclaireurs, de ceux qui sont connus dans les thèmes d'Asie sous le nom de trapézites [1]. On les envoie sans cesse sur le territoire ennemi, les uns d'un côté, les autres de l'autre, pour y enlever des prisonniers dans le but d'être exactement renseigné sur les mouvements et les intentions de l'ennemi. »

« Les espions proprement dits rendent, eux aussi, les plus grands services. Le domestique des forces d'Occident, ainsi que les stratigoi des thèmes frontières, doivent en entretenir constamment non seulement chez les Bulgares, mais aussi chez les nations voisines, en Patzinacie, en Turquie (c'est-à-dire chez les Hongrois) et en Russie, pour que rien, dans les projets de ces peuples, ne nous demeure inconnu. Parfois ceux des ennemis qui ont été pris avec femmes et enfants peuvent être plus utiles que les espions ordinaires. Les généraux, après s'être engagés à leur donner la liberté ainsi qu'à leurs femmes et à leurs enfants, les envoient espionner. Ils observent comment tout va chez leurs compatriotes, reviennent et rapportent fidèlement ce qui en est. »

Je demande pardon de cette diversion fort longue, qui m'a semblé présenter un véritable intérêt. Je reviens à mon sujet. L'immense armée de Nicéphore, après s'être concentrée très probablement à Césarée de Cappadoce, ne semble pas avoir rencontré grande résistance dans la traversée du Taurus. La masse formidable des envahisseurs dut

1. Voyez au chapitre VI. Les mêmes que les Arméniens désignaient, dit la *Tactique*, par le nom de *tasinarioi*.

triompher de tous les obstacles. La disproportion des forces était trop

Cascade dans le Taurus.

considérable. Il est probable aussi que tous les défilés de la montagne

conduisant en Cilicie étaient déjà aux mains des Byzantins ainsi que les forteresses et clisures qui en défendaient l'accès. En tout cas, tous les chroniqueurs, aussi bien Léon Diacre que les historiens arabes, nous montrent les têtes de colonnes de l'armée impériale débouchant directement dans les plaines fertiles de la Cilicie champêtre vers l'extrême fin du mois de janvier 962, le 27 ou le 28, et répandant la terreur parmi les populations sarrasines, qui, n'osant tenir en rase campagne, se réfugièrent de toutes parts dans les enceintes fortifiées, renonçant à livrer bataille, se bornant à la défensive et à la guerre de guérillas. Les Byzantins mirent aussitôt le siège devant les principales places fortes.

Les sources n'indiquent point la route que suivit Nicéphore avec le gros de ses forces pour franchir le Taurus. Il est probable qu'il pénétra en Cilicie par le défilé le plus occidental, celui des Pylæ Ciliciæ, qui constituait en somme la voie la plus courte et la moins incommode pour le passage d'une grande armée.

La Cilicie est, je l'ai dit, un pays fort accidenté. « De courtes, profondes et sauvages vallées, arrosées par des fleuves au cours bondissant et furieux, puis errant, descendent brusquement du Taurus et débouchent dans la plaine immense, parfaitement unie, fertile à l'excès, qui s'avance partout jusqu'à la mer, où elle se termine par des plages d'alluvion sablonneuses. C'est cette plaine qui constitue la partie essentielle de la Cilicie champêtre. » En réalité le sol de celle-ci est bien, ainsi qu'on l'a dit [1], la création de trois fleuves célèbres : le Cydnus, le Sarus et le Pyrame (le Tarsous Tschaï, le Sihoun, le Djeyhân des Turcs) qui descendent des hauteurs du Taurus et de l'Anti-Taurus pour aller se déverser dans la mer de Chypre. « L'action énergique de leurs eaux rapides sur les roches au travers desquelles elles se sont frayé passage, en a détaché et en entraîne sans cesse des masses de fragments pierreux, de terre et de sable. De ces débris entassés est née au sein de la mer la vaste et fertile plaine qui des bords du Pyrame se prolonge jusqu'à ceux du Cydnus, l'Aleïus campus des anciens, le Tchoukour Ova (plaine basse) moderne. »

1. Dulaurier, *op. c.*, t. I, p. XXXIX. — Voy. aussi E. Reclus, t. IX de la *Géographie universelle*, p. 522.

C'est dans ces vallées, sur les rives de ces fleuves glacés, dans cette plaine si riche que s'élevaient jadis les cités si nombreuses et si populeuses de la Cilicie, dont les plus importantes avaient nom Tarse ou Tarsous, Adana, Mopsueste ou Massissa, Anazarbe, Séleucie ou Sélefké. Toutes ces villes, à l'époque dont je fais le récit, étaient parfaitement fortifiées. En outre, sur toutes les crêtes des montagnes, le long de toutes les vallées jusqu'aux sommets du Taurus, les kastra s'échelonnaient en longues séries. C'étaient là ces fameux et imprenables châteaux qui donnaient à cette contrée de Cilicie, au moyen âge, un cachet guerrier tout particulier, ces forteresses formidables, nids d'aigles dans lesquels les Arméniens plus tard devaient s'installer si solidement, lorsque, quittant les hauts plateaux de leur patrie première, ils se transportèrent en masse au douzième siècle en Cilicie pour y fonder le glorieux royaume chrétien de Petite-Arménie. Aucune province de l'ancien empire romain ne comportait un plus grand nombre de lieux fortifiés, et les Arabes, lorsqu'ils s'étaient emparés de ces contrées, s'étaient gardés de laisser péricliter d'aussi précieux moyens de défense. Toute la côte aussi était semée de ports nombreux munis de solides remparts.

Un pâté montagneux formé de hautes collines, rameau détaché de l'Amanus, sépare, sous le nom de Djebel Missis [1], la grande plaine cilicienne de la petite plaine annexe d'Issus qui borde les rivages du golfe d'Alexandrette. Sur le rivage oriental, celle-ci n'occupe plus qu'un très étroit espace entre la mer et l'Amanus. C'est par là que passe la grande route d'Asie-Mineure en Syrie par la Cilicie.

Ce pays de Cilicie, le pachalik actuel d'Adana, pays aujourd'hui désolé, à peine peuplé d'un pêle-mêle inouï de races diverses, traversé par des hordes de Turkomans et de Kurdes errants, parsemé de villes en ruine ou de misérables villages, était, à l'époque où y pénétra l'armée de Nicéphore, d'une richesse infinie, d'une fertilité incomparable. Les Sarrasins, solidement établis dans toutes les anciennes cités byzantines, y avaient apporté leurs admirables procédés d'agriculture, leur système perfectionné d'irrigation. Toute cette campagne était un vaste

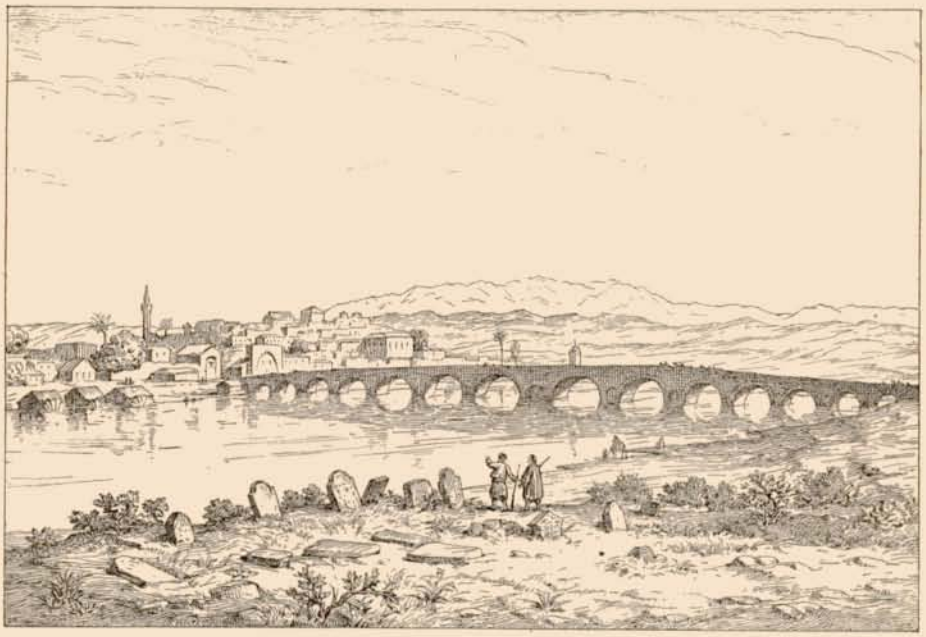
1. Parfois d'Ameran Dagh. Voyez Favre et Mandrot, *op. cit.*, premier art., pp. 6 et 31; deuxième art., p. 119.

jardin, et chaque été les belles moissons ciliciennes tombaient abondantes sous la faucille des moissonneurs musulmans. Toutefois, l'état de guerre presque perpétuel sur les limites de cette province absolument frontière avait en même temps, je le répète, imprimé à cette contrée un aspect particulièrement belliqueux. Ce n'étaient partout que forteresses arabes, vieilles clisures byzantines restaurées par les architectes infidèles, tours sarrasines, murailles gigantesques sur lesquelles se lisaient en grands caractères coufiques, avec les inscriptions saintes en l'honneur d'Allah, les longues épitaphes louangeuses à l'adresse des Khalifes. Quelques mots en vérité peuvent suffire à peindre ce pays à cette époque reculée du dixième siècle : partout de beaux champs de blé, partout d'immenses forêts de palmiers [1], partout aussi une ville crénelée, un village fortifié, quelque puissant kastron ou quelque tour isolée, parfois une simple enceinte ; le laboureur arabe, fils de la voisine Syrie ou de la lointaine Égypte, le javelot ou l'arc au dos, chaque jour suivait la charrue effleurant à peine cette terre si riche ; sitôt que le feu du poste d'alarme ou la voie haletante du coureur officiel, lancé à toute vitesse d'un poste à l'autre, annonçait l'approche des cavaliers byzantins, sitôt que sur le plus haut des monts on avait vu reluire les cottes de mailles des soldats de Roum, ce même laboureur, poussant devant lui ses bœufs, ses troupeaux, entraînant sa famille, courait se réfugier derrière la muraille hospitalière ; alors, comme une gigantesque pelote d'aiguilles, la Cilicie sarrasine, avec ses campagnes soudain désertes, n'offrait plus aux attaques de l'ennemi héréditaire qu'une forêt de créneaux derrière chacun desquels brillait une arme.

Des émirs puissants, presque indépendants, bien que plus ou moins nominalement vassaux du Hamdanide, régnaient à Tarsous, à Aïn-el-Zarba [2] (l'antique Anazarbe), à Adana, dans d'autres villes encore. La population entière étant armée, ces chefs pouvaient disposer en peu de temps de fort nombreux combattants. En outre, à la première alerte, il était clair que les Sarrasins de Cilicie recevraient de très importants renforts du Hamdanide, toutes les passes de l'Amanus étant

1. Disparues aujourd'hui presque complètement. Voy. E. D. Davis, *Life in asiatic Turkey*, Londres, 1879.
2. Ou Aïn-Zarba.

aux mains de celui-ci. Enfin d'innombrables volontaires, avides de combattre contre les guerriers du Christ le saint combat de la foi musulmane, étaient constamment prêts à accourir de tous les pays de l'Islam. C'est contre ces forces d'origines très diverses qu'allait d'abord avoir à lutter Nicéphore. C'étaient ces différents auxiliaires des Arabes de Cilicie qu'il espérait prévenir par la rapidité foudroyante de sa marche. Avant d'aller attaquer le Hamdanide dans ses propres États



La ville d'Adana. Le pont sur le Sarus. Dans le fond la chaîne du Kizil-Dagh, qui fait partie du Taurus.

pour y détruire définitivement sa puissance, il fallait à tout prix conquérir le dernier des châteaux de Cilicie, en chasser les bandes sarrasines, leur faire repasser l'Amanus et se saisir solidement des passages de cette montagne. Une fois cette partie si considérable des opérations terminée, il deviendrait relativement facile de descendre en Syrie. Décrivons les combats de Nicéphore en Cilicie.

Nous n'avons, je l'ai dit, aucun récit détaillé de cette grande guerre, et, pour cette expédition de 962, comme pour les suivantes, pour toutes

ces luttes si curieuses qu'il serait si intéressant de pouvoir restituer exactement, car il s'agit là d'une des époques à la fois les plus brillantes et les plus obscures du moyen âge oriental, nous ne possédons plus, hélas, que quelques lignes bien sèches, bien concises d'un Léon Diacre, d'un Cédrénus, d'un Glycas ou de quelques chroniqueurs arabes. Tous se contentent d'enregistrer brièvement les résultats, sans entrer dans aucun détail : « Tel jour Nicéphore s'est emparé de telle ville ; il a fait tant de prisonniers, tant de butin ; il a fait périr tant de Sarrasins. » Pas un mot qui donne vie ou couleur à ces sièges, à ces combats aventureux où luttaient deux mondes, deux civilisations, où les pittoresques armées sarrasines avaient pour antagonistes les bandes guerrières de toutes les races orientales alliées ou tributaires de Byzance. Force nous est de nous contenter de ces maigres indices. Pour se maintenir dans la stricte vérité historique, il est bien difficile d'en dire plus. Toute addition passerait à bon droit pour indigne de confiance. Les documents contemporains sont trop rares pour qu'il soit possible de reconstituer de toutes pièces une époque en elle-même aussi caractérisée. Qui tenterait cette œuvre impossible risquerait de s'égarer dès le début.

Cette première campagne de Cilicie fut donc absolument foudroyante. Les Arabes de cette province furent surpris et Seïf Eddaulèh, pris lui aussi à l'improviste, affaibli par son récent désastre, ne semble avoir eu ni le temps ni le moyen de les secourir. En tout cas, il n'osa cette fois affronter les Byzantins en bataille rangée et donna l'ordre aux troupes musulmanes de Cilicie de se retirer dans les villes fortes et de chercher à fatiguer l'ennemi par une foule de petites rencontres. Nicéphore fut admirablement servi par son armée, qui lui obéissait aveuglément. Les campagnes, désertées par leurs habitants, furent horriblement ravagées, les villages brûlés, les moissons incendiées et détruites ; puis les Byzantins, comme des loups enragés, disent les historiens arabes, se jetèrent sur les places fortes dans lesquelles s'était réfugiée la population musulmane entière. Bien peu tinrent bon devant cette furieuse attaque. Vingt-deux jours, dit Aboulfaradj, suffirent aux impériaux pour s'emparer de cinquante-cinq villes et forte-

resses. Léon Diacre indique un chiffre plus considérable encore, plus de soixante [1]. Les unes furent aussitôt enlevées d'assaut; les autres, battues par les machines de guerre, furent livrées à composition par leurs garnisons épouvantées d'un déploiement de forces aussi inouï.

Il est possible que l'intention de Nicéphore ait été dès ce moment, après ces grands succès qui mettaient en sa main une notable partie de la Cilicie, de marcher de suite sur Alep pour en finir d'un seul coup avec le Hamdanide avant que celui-ci n'eût eu le temps de se remettre de sa première surprise. S'apprêtait-il dans ce but à prendre la grande route de Syrie qui passe sous les murs d'Anazarbe, ville très forte de Cilicie, alors encore aux mains des Sarrasins? En tout cas, comme il se préparait à attaquer cette forteresse, dont la possession lui était indispensable pour pouvoir pousser plus loin, il fut très inopinément détourné de ce projet par une vive, hardie et fort imprudente attaque d'Ibn-Alzayyat, le fougueux émir de Tarse, le Karamon ou Karamountis des chroniqueurs byzantins. Ce personnage aventureux et chevaleresque, duquel nous ne savons, hélas, presque rien, venait, on l'a vu, de tenter de secouer le joug du Hamdanide en proclamant l'indépendance de son émirat sous la seule et bien illusoire suzeraineté du Khalife. Fièrement il avait fait effacer le nom de Seîf Eddaulèh de la prière publique pour n'y laisser subsister que celui de Mothi. Pour acquérir la popularité nécessaire au succès d'un aussi audacieux dessein, rien ne pouvait lui être plus avantageux qu'une brillante victoire sur les envahisseurs chrétiens. Il se jeta donc comme un fou à la tête de tous ses contingents [2] sur les pas de Nicéphore et vint se heurter à l'armée grecque en marche sur Anazarbe. Mal lui en prit. Malgré son héroïque bravoure, il fut complètement battu. Cinq mille de ses soldats restèrent sur le champ de bataille; les autres furent faits prisonniers; son frère, Bar-Rababi, demeura parmi les morts. Désespéré, il rentra presque seul à Tarse, où il fut probablement fort mal reçu, ensuite de quoi il se précipita d'une fenêtre de son palais dans les eaux du Cydnus où il se noya. D'après un autre récit, il aurait péri à la tête de ses troupes dans

1. Thâbit ben-Sinân et Ibn el-Athîr en comptent cinquante-quatre.
2. Quatre mille Tarsiotes seulement, au dire d'Ibn el-Athîr.

cette rencontre fatale. Son successeur fut un certain Rasîk en-Nasîmy, dont nous aurons à reparler dans la suite.

Nicéphore, dans cette foudroyante campagne, s'était montré comme toujours homme de guerre consommé. Ne se contentant pas d'enflammer le zèle de ses soldats par d'ardentes harangues, il avait combattu sans cesse au premier rang, payant de sa personne avec une incomparable vaillance. De grands résultats avaient été acquis en vingt jours. On avait fait un immense butin, des milliers de prisonniers. Le saint temps du carême approchait. Soit dévotion pure, soit pour tromper Seîf Eddaulèh sur ses intentions futures en simulant une retraite, soit pour aller chercher des renforts et donner du repos aux troupes surmenées, soit bien plutôt, il me semble, à cause des fortes pertes subies, ou parce qu'il manquait des ingénieurs ou des machines nécessaires au siège des plus grandes forteresses, Nicéphore, abandonnant pour l'instant ses projets sur Anazarbe, donna soudain, vers le 25 février, après son triomphe sur les Tarsiotes, l'ordre de suspendre les hostilités. Laissant probablement en Cilicie la principale portion de son armée pour qu'elle s'y reposât de ces trois semaines de combats incessants, il s'en alla passer le grand jeûne et les fêtes de Pâques de l'autre côté du Taurus, à Césarée, la plus grande ville de l'Asie-Mineure centrale.

L'antique capitale des rois de Cappadoce, qui comptait encore quatre cent mille âmes lorsqu'elle fut saccagée sous Valérien par les Perses de Sapor, était à cette époque le chef-lieu du thème byzantin de Charsian. Les principales routes d'Asie s'y croisaient. Son commerce de transit était très considérable. Au-dessus du district volcanique qui l'entourait se dressait le célèbre mont Argée, dont le cône puissant aux neiges éternelles s'élève isolé à environ quatre mille mètres au-dessus de la mer Noire et du golfe d'Issus. C'est le plus haut sommet, la plus fière cime de toute l'Anatolie [1].

Césarée, au dixième siècle, était encore une belle, grande et florissante cité byzantine. Certainement, en s'y rendant à ce moment, Nicéphore avait aussi un autre but, celui de se rapprocher assez de Cons-

1. « Ainsi que le savait déjà Strabon, né à quelques journées de marche au nord du volcan. » Reclus, *op. cit.*, t. XI, p. 476.

tantinople pour pouvoir plus facilement communiquer avec ses amis de la capitale et conférer avec les émissaires qu'ils lui expédiaient pour le tenir au courant. Il est probable que déjà alors la santé du jeune Basileus Romain II avait commencé à décliner rapidement. Il était de toute nécessité pour l'ambitieux généralissime des forces d'Asie, le personnage le plus en vue à cette époque dans l'empire, d'être soigneusement informé des incessantes intrigues qui chaque jour se nouaient et dénouaient au Palais Sacré.

Pâques, en cette année 962, tombait le 30 mars. Nicéphore, cer-

Sceau de plomb du Cabinet de France, ayant appartenu au célèbre partisan arménien Georges Mélias, devenu stratège impérial sur la frontière d'Asie-Mineure au commencement du X^e^ siècle (voyez p. 116). Au droit, le buste de la Vierge. Au revers, la légende : *Georges Mélias protospathaire, stratège impérial de Manistra, d'Anazarbe et de Tzamandos.*

tainement pour ne pas exposer ses troupes aux brûlantes atteintes d'un été syrien, ne rouvrit les hostilités qu'au commencement de l'automne [1]. Repassant le Taurus à la tête d'une armée plus considérable encore, forte de deux cent mille hommes au moins, augmentée de plusieurs milliers de cavaliers cuirassés, de trente mille pionniers « destinés à démolir les remparts des villes prises et à ouvrir des chemins à travers les neiges des montagnes, » munie enfin d'un formidable parc de machines de siège, il s'apprêta derechef à se frayer le chemin vers Alep. La grande forteresse d'Anazarbe et le colossal château de Sis étaient sur sa route. Il décida de les enlever de vive force et se présenta d'abord devant Anazarbe.

Cette cité puissante, l'Aïn-Zarba des Sarrasins, l'Anavarza des Turcs d'aujourd'hui, forteresse redoutable dont les murailles étaient

1. Il faut placer durant cet intervalle une incursion en Cilicie d'un corps de troupes sarrasines commandé par Nadjâ, le lieutenant favori de l'émir d'Alep. Nadjâ semble avoir surtout cherché à venger la défaite de l'émir de Tarse. Il dut se retirer en hâte.

fameuses dans tout le Levant pour leur force extraordinaire comme pour leur hauteur, s'élevait à l'extrémité septentrionale de la riche plaine aléienne, ce *Pratum Palliorum* de Guillaume de Tyr, où plus tard fut tué Bohémond II d'Antioche dans un combat contre les infidèles, où devait également périr l'empereur Jean Comnène. Bâtie sur un affluent du Pyrame ou Djeyhân, à peu de distance de ce roi des fleuves ciliciens, sur la grande voie de Tarse à Marasch comme sur celle de Tarse en Syrie par le golfe d'Issus, fortifiée par Justin I[er], puis par Justinien [1], puis encore par Haroun al-Rachid, le Khalife légendaire, avec toutes les ressources du génie militaire arabe et byzantin à la fois, cette populeuse métropole antique de la seconde Cilicie, capitale de l'ancien thème byzantin de Séleucie, dressait vers le ciel ses longues lignes de créneaux que dépassaient seuls les minarets de ses mosquées. Étendue au loin dans la plaine, elle semblait comme accroupie au pied de l'énorme et long rocher presque partout à pic, le Kouinda, immense croupe isolée de cinq kilomètres de long et de deux à trois cents mètres de hauteur, parfois si étroite qu'il n'y a pas plus de quinze mètres d'un précipice à l'autre, sur laquelle s'élevait son redoutable kastron dont les ruines immenses subsistent encore aujourd'hui [2]. La célébrité de ses fortifications réputées imprenables dans tout le monde oriental lui avait valu le nom mythologique et prétentieux de Troas ou nouvelle Troie. Sa position auprès de ce formidable rocher lui donnait pour l'époque une force extraordinaire.

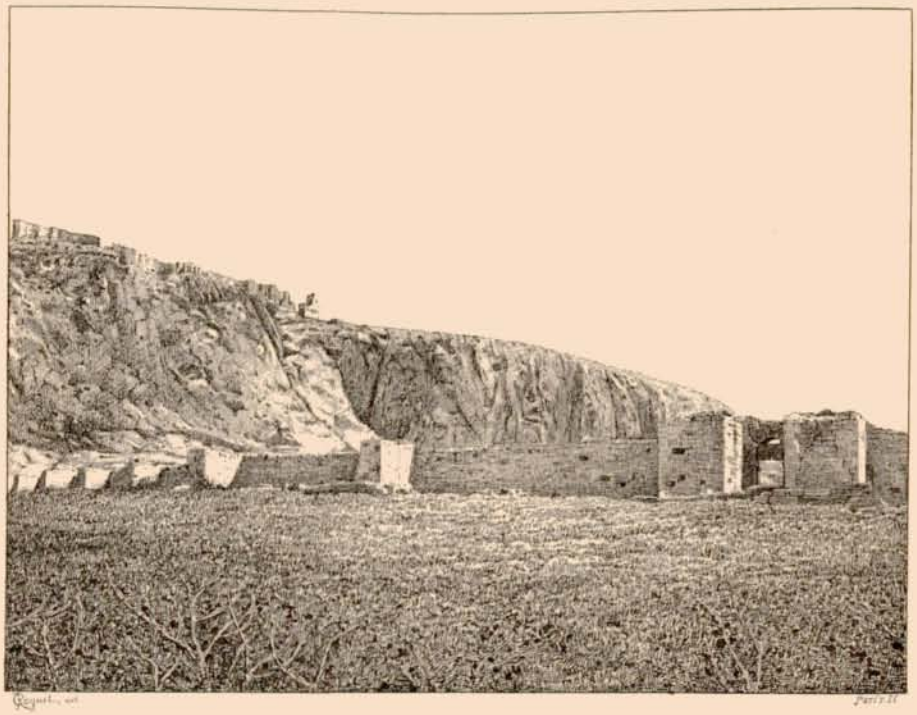
Aujourd'hui encore les ruines désertes de la gigantesque forteresse du Kouinda, réparée pour la dernière fois par les Arméniens, celles de la tour du donjon presque parfaitement conservée, celles de la double enceinte de murailles qui forme un vaste fer à cheval percé de quatre portes, les restes des magnifiques aqueducs qui se prolongent à des lieues de distance, et qui à cette époque avaient transformé ses campagnes en un verger magnifique, véritable paradis terrestre, attestent la grandeur passée de cette cité déchue. Les seuls et tristes habi-

1. Ce qui lui valut à un moment les noms de Justinopolis et de Justinianopolis.

2. Voyez, sur ce singulier massif qui porte le château d'Anazarbe, Fabre et Mandrot, *op. cit.*, 1[er] art., p. 8, et 2[e] art., p. 125, V. Langlois, *Rev. archéol.*, 1856, I, et E.-J. Davis, *op. cit.*

tants de ces lieux jadis si riches et si fréquentés sont deux ou trois familles de paysans karamaniens, qui cultivent péniblement l'intérieur de l'enceinte. M. E. J. Davis, il y a quelques années, y a trouvé un aventurier syrien établi avec un certain nombre de suivants.

Aboulfaradj, Abou'l Mahâcen, Nowairi et Dehebî nous ont laissé quelques détails sur ce siège par la grande armée de Nicéphore. L'ac-



Anazarbe. Portions de l'enceinte et du château bâti sur la croupe du Kouinda, d'après une photographie inédite prise en 1875 par M. B. Mandrot.

tion des impériaux fut impétueuse au delà de toute expression. La garnison arabe, bien que fort nombreuse, épouvantée par la violence de l'attaque, sans espoir d'être assez rapidement secourue par le Hamdanide, mal approvisionnée, voyant que les troupes impériales avaient entièrement investi la ville et que les béliers byzantins étaient sur le point de faire brèche au pied du rocher, qui avait été partiellement occupé par les assiégeants, demanda l'amân presque aussitôt. Nicéphore, quelque peu ébloui par ce trop facile succès, surtout mal ren-

seigné sur l'état de la garnison, crut devoir accorder aux habitants la vie sauve et la faculté d'emporter leurs biens les plus précieux. Les Grecs firent leur entrée dans la ville conquise dans un des premiers jours de février, et le domestique d'Orient n'eut pas de peine à se rendre un compte immédiat de l'état de détresse extraordinaire dans lequel s'étaient trouvés les assiégés par suite de la soudaineté de l'investissement, qui les avait empêchés de se munir de vivres. Encore quelques jours, ils eussent été forcés de se rendre à merci. Furieux d'avoir été joué et d'avoir accordé à des infidèles vaincus des conditions relativement aussi douces, le dur homme de guerre, peut-être après s'être laissé forcer la main par ses soldats avides de butin, n'hésita pas à modifier sur l'heure ses volontés à l'égard des assiégés, à aggraver tout au moins leur situation déjà si misérable.

Des messagers, courant à travers la ville, firent savoir à la population préalablement désarmée que la convention première était désavouée et que tous les habitants sans exception eussent à se réunir en hâte dans l'enceinte de la mosquée principale, la Djami. Ceux-là seuls qui s'y trouveraient réfugiés seraient épargnés. Les contrevenants seraient incontinent passés par les armes. Ce brusque changement épouvanta cette multitude déjà effarée. Les Sarrasins avec leurs femmes et leurs enfants se précipitèrent par milliers dans les cours immenses de la mosquée, vastes espaces ceints de murs à ciel ouvert. Au coucher du soleil, les portes furent fermées par les fantassins impériaux et ce troupeau de malheureux de tout sexe comme de tout âge passa cette glaciale nuit d'hiver dans les affres de la plus poignante incertitude. Au matin, les soldats byzantins [1], lancés par les rues, parcoururent la cité, massacrant tous les retardataires, tous ceux qui n'avaient pas obtempéré à l'ordre du jour précédent, n'épargnant pas plus les femmes que les enfants. Puis on ouvrit toutes grandes les portes de la mosquée où tremblait depuis la veille la foule sarrasine, et l'ordre impitoyable fut donné à tous ces malheureux d'avoir à quitter la ville sur-le-champ, sans pouvoir emporter autre chose que les tristes habillements dont ils

1. Cent mille, dit Abou'l Mahâcen.

étaient couverts. Permission leur était du reste octroyée de s'en aller où bon leur semblerait. Tous ceux qui seraient trouvés dans la ville après le coucher du soleil périraient par l'épée.

La journée était fort avancée; aussi la panique fut affreuse. Les rues conduisant aux portes se remplirent de masses hurlantes et désespérées. Tous ces pauvres désarmés couraient éperdus, pieds nus, croyant sentir déjà la pointe des épées byzantines. Ils couraient, hommes et femmes, se précipitant vers les issues, presque nus pour la plupart, entraînant les enfants dont les pieds se meurtrissaient aux dalles irrégulières, portant les plus jeunes, haletant, succombant au désespoir du présent comme à l'effroi de l'horrible lendemain. Quel spectacle affreux! Quel procédé terrible autant que sommaire pour vider en une fois une grande ville prise! Et tandis que ce torrent de fuyards sans cesse grossissant gagnait les portes et se précipitait dans la campagne ravagée et déserte, les Byzantins qui occupaient la ville au nombre de plus de soixante mille, tous ces hommes de fer, ces Russes, ces Slaves, ces sauvages paysans d'Asie-Mineure, à l'âme brutale, incapables de pitié, ignorants de cette délicatesse d'âme du vainqueur qui cherche à ne pas accabler l'adversaire abattu, massés en longues rangées sur ce parcours, poussaient des huées, riant d'un rire féroce, hâtant de l'épée et de la lance la course trébuchante de ces pauvres victimes. La foule des fuyards était immense; qu'on se rappelle qu'il y avait là la population de toute une grande ville accrue de milliers d'habitants des campagnes. Une horrible confusion s'ensuivit au voisinage des portes fort étroites, sorte de couloirs fortifiés, à peine désobstrués des défenses qui y avaient été établies. Tous se ruaient à la fois. Les femmes, les enfants étouffés périrent par centaines. Bien qu'Aboulfaradj ne le dise point, il est probable que les Byzantins leur donnaient la chasse. Les malheureux survivants de cette florissante population arrivèrent de nuit dans la campagne dévastée. Aucun chroniqueur n'a daigné nous dire ce qu'il advint de tant d'infortunés [1]. Qu'importait un désastre de plus, alors que chaque jour voyait le sien? Qui pourra se figurer la lente ago-

1. El Aïni cependant dit que le plus grand nombre succomba sur les chemins.

nie de tout ce peuple abandonné sans vivres, nu-pieds, presque sans vêtements par ces journées d'hiver? Beaucoup, malgré la vigueur de cette race accoutumée à la plus rude existence, périrent de froid, de faim ou sous le sabre des irréguliers [1]. La plupart des survivants se réfugièrent à Tarse.

Anazarbe, vide de ses habitants, fut livrée au pillage et entièrement saccagée. Nicéphore, dit Abou'l Mahâcen, y commit des actes exécrables. La double enceinte de murailles fut rasée. Celle qu'on voit maintenant en ruine date de l'époque des princes roupéniens, rois de Petite-Arménie, qui firent de cette ville leur première capitale avant d'aller s'installer à Sis. Nicéphore ordonna également de renverser les mosquées et avant tout de détruire dans chacune le beau member de bois ou chaire à prêcher, artistement sculptée, du haut de laquelle chaque jour les prêtres musulmans avaient jusque-là dit la prière au nom du Khalife. Les prises furent énormes. Aboulfaradj dit que les Byzantins ramassèrent plus de quarante mille cottes de mailles, chiffre certainement exagéré, mais preuve curieuse de l'usage si répandu à cette époque de cet appareil protecteur dans les armées sarrasines. On recueillit aussi de très nombreuses armes : épées, boucliers, quarante mille lances et javelots. Quelle belle moisson c'eût été pour l'un de nous, curieux du dix-neuvième siècle, qu'une fouille en ce grand butin! Que de belles lames damasquinées, que d'arcs incrustés, que de beaux kandjars étincelants de nacre et de turquoises! C'était la plus belle époque de l'armurerie sarrasine.

Suivant l'impitoyable, barbare et, semble-t-il du moins, impolitique coutume du siècle, la ruine de la ville fut suivie de celle de la campagne à perte de vue tout à l'entour. Tous les arbres à fruits, quarante mille pieds de palmiers dattiers, furent coupés au ras du sol. Les environs d'Anazarbe, qui rivalisaient avec ceux de Damas, devinrent un désert.

Ce qui avait été fait à Anazarbe le fut de même dans toutes les autres cités et forteresses ciliciennes conquises par les Byzantins, tant au printemps qu'à l'automne de cette année 962. A la reddition de l'une d'elles,

1. Aboulfaradj, Thâbit ben Sinân dans l'ouvrage de Dehebî, et d'autres encore, insistent sur ce cruel traitement que Nicéphore infligea à la population d'Anazarbe.

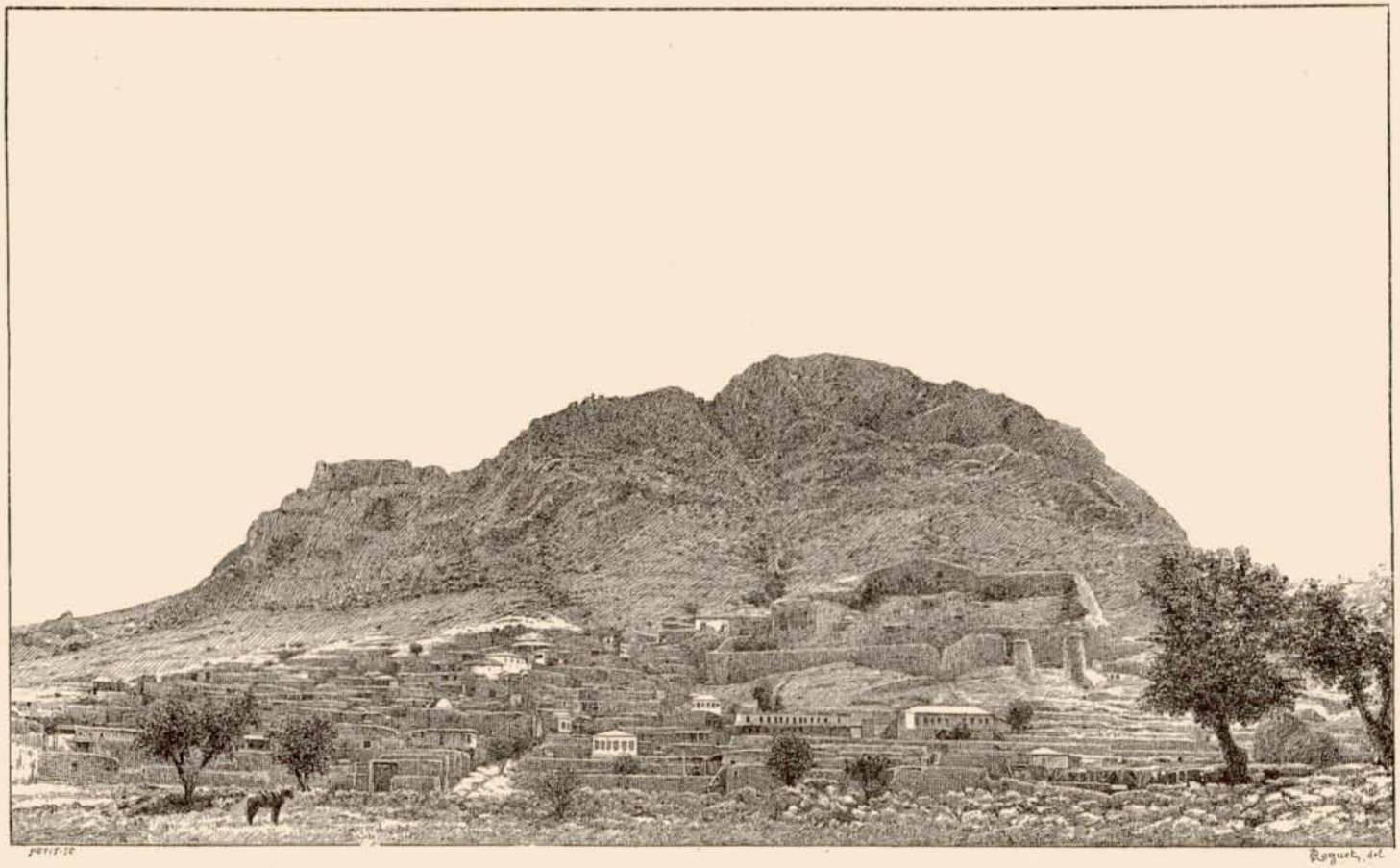
dont le nom n'est pas indiqué, les historiens arabes notent un incident tragique qui dut se renouveler plus d'une fois et qui jette vraiment un jour terrible sur le caractère féroce des luttes d'alors. La garnison avait obtenu de se retirer avec ses armes. Comme la population, quittant la ville, défilait devant les vainqueurs, des soldats arméniens, grossiers et provocants, se jetèrent sur un groupe de jeunes femmes sarrasines, cherchant à les entraîner. Les pères, les maris de ces infortunées, oublieux de leur situation de vaincus, se jetèrent sur ces bandits l'épée haute. Nicéphore, accouru au bruit de la rixe et fort en fureur, ordonna de massacrer ces imprudents. Les soldats byzantins ne se le firent pas dire deux fois. Hommes et femmes, tout fut égorgé ; il y eut dans cette unique affaire plus de quatre cents Arabes de tués et des femmes en quantité. C'était vraiment une guerre d'extermination. Et cependant, il faut le croire, des capitaines comme Nicéphore n'agissaient pas à la légère, pour le seul plaisir de détruire ; ils devaient bien se rendre compte des difficultés inouïes que de pareilles tueries, de semblables dévastations apporteraient au repeuplement par les colons chrétiens de ces terres reconquises. En présence de si nombreux faits de ce genre, force est d'admettre que c'était une nécessité pour les Byzantins de détruire avant tout la population arabe, d'expulser à tout prix les survivants, de leur rendre tout retour impossible. Comme Nicéphore était du reste impitoyable sur le chapitre de la discipline, nous pouvons tenir pour certain, bien que les chroniqueurs n'en fassent pas mention, qu'un châtiment terrible fut également infligé par lui aux militaires arméniens, premiers auteurs de ce triste désordre.

Avec Anazarbe, plusieurs autres kastra de la Cilicie occidentale et des monts Amanus tombèrent aux mains des impériaux et reçurent garnison byzantine. Parmi les plus puissants châteaux pris à ce moment sur les Arabes, les chroniqueurs citent surtout celui de Sis, ou Sizia, l'ancienne Flaviopolis, qui plus tard devait acquérir une grande célébrité comme résidence royale de la dynastie des princes chrétiens roupéniens de Petite-Arménie. C'était alors déjà une très redoutable clisure bâtie à l'entrée et au nord de la plaine de Cilicie, au milieu d'une contrée sauvage, sur un aride plateau incliné, au pied d'un haut et long

rocher adossé au massif du Taurus, à quelques lieues au nord-ouest d'Anazarbe. Un petit affluent du Djeyhân baignait ses murs. Depuis, Sis fut considérablement agrandie lorsque Léon II d'Arménie, le fameux Livon de la Montagne, contemporain des croisés, y établit pour deux siècles la résidence des rois roupéniens. C'est aujourd'hui une bourgade misérable que l'on aperçoit à distance en venant de la plaine, comme un nid d'aigle sur le pic le plus élevé de l'horizon, sur le versant occidental de la vallée du Djeyhân [1]. Bâtie en amphithéâtre sur les pentes orientales et à la base de cette montagne rocheuse et isolée, mais qui se rattache par sa base au système de la grande chaîne du Taurus, la Sis actuelle se compose de quelques pauvres maisons disposées en terrasses étagées. Celles-ci sont dominées par le vaste monastère, longtemps siège du patriarcat arménien dissident, qui s'élève sur les ruines du fameux Tarbas, le palais royal des vieux rois ou thakavors d'Arménie, ce palais aux jardins admirables tant chantés par les historiens nationaux. Encore bien plus haut, tout au sommet de cette montagne si aride qu'elle en semble calcinée, à plus de deux heures de marche au-dessus de la ville, s'élevant sur trois pics ou plutôt sur une crête de plus de deux kilomètres de long, se dresse encore l'immense ligne de fortifications ruinées et abandonnées qui marque le vieux château de Sis-Kalessi, longtemps considéré comme imprenable, dernier refuge de la royauté arménienne expirante contre l'invasion égyptienne. Le patriarche de Sis, dont la juridiction s'étend sur les pachaliks d'Adana, de Marasch, d'Alep, de Chypre, etc., a été trop souvent réduit à payer tribut au chef turcoman de la région, dont il dépend bien plus que de l'impuissant wali turc d'Adana. Aujourd'hui le patriarche, chassé par une émeute, a émigré à Aïntab et son couvent tombe en ruine. Un pacha par contre a été, je le crois, installé à Sis.

Les chroniqueurs ne font aucune mention de la prise de Tarse et de Massissa dans cette campagne. Il faut admettre que, pour une cause à nous inconnue, ces grandes cités ne furent pas alors assiégées par

1. V. Langlois, *Voyage à Sis, capitale de l'Arménie au moyen âge* (*Journal asiatique*, 1855). Voyez aussi E.-J. Davis, *op. cit.*



Vue de Sis et de son rocher, d'après une photographie prise en 1875 par M. B. Mandrot. — Les dimensions de cette gravure ne permettent malheureusement pas de distinguer les ruines immenses des fortifications qui couronnent la hauteur.

les Byzantins, et, qui plus est, que ceux-ci ne redoutaient guère leurs garnisons puisqu'ils ne craignirent pas de s'avancer en Syrie, laissant sur leurs derrières ces puissantes forteresses aux mains de l'ennemi. Il est probable que la défaite et la mort d'Ibn-Alzayyat avaient, momentanément du moins, brisé toute résistance de ce côté.

La conquête de la Cilicie, je l'ai dit et redit, n'était dans l'esprit de Nicéphore qu'une simple préparation. Jusqu'ici on s'était contenté de battre les vassaux du Hamdanide. Maintenant il fallait aller lutter corps à corps avec ce redoutable adversaire, réduire ses meilleures provinces, emporter d'assaut sa capitale.

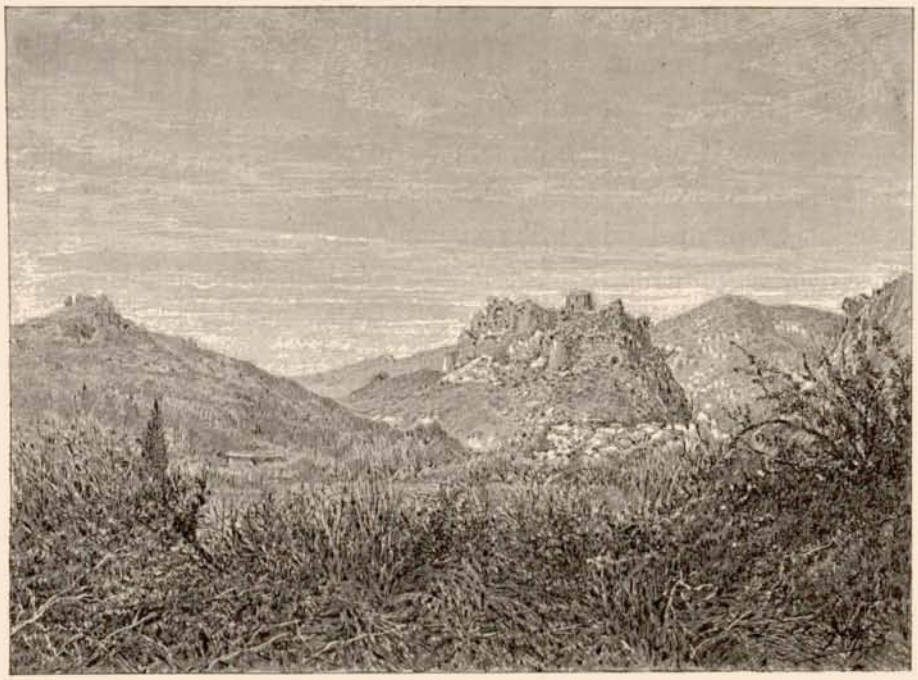
La saison était fort avancée. Il n'y avait pas de temps à perdre. Avant tout, il fallait se saisir des passes de l'Amanus. D'une part cette opération contribuait à assurer aux Grecs la conquête de la Cilicie, de l'autre elle devait leur rendre possible l'entrée en Syrie et la marche en avant sur Alep.

L'Amanus est cette chaîne secondaire, cet important rameau du Taurus qui, sous différents noms [1], borde la Cilicie à l'est et la sépare de la Syrie. « Il projette du nord au sud, dit M. Dulaurier, deux rameaux qui contournent le golfe d'Alexandrette. Le premier, le rameau occidental, dont nous avons déjà parlé, l'Ameran-Dagh d'aujourd'hui [2], en se développant presque parallèlement au cours du Pyrame sur la gauche de ce fleuve, va se terminer au cap de Mégarsos (Kara Tasch Bournou) ; le second, le rameau oriental, bien plus important, suit, en se courbant légèrement, les inflexions de la côte orientale du même golfe, et se termine par une saillie qui est le Tholos ou mont Pierius des anciens [3], saillie dont les sommets dominent immédiatement la mer. »

C'est par les défilés de cette principale branche de l'Amanus qu'ont passé les conquérants du monde. C'est par eux que durant des siècles les envahisseurs sarrasins ont pénétré en Cilicie et de là dans le reste de l'Asie-Mineure ; c'est par eux que Nicéphore devait passer pour

1. Giaour-Dagh surtout, puis Djébel Hamra, Djébel Mouça, etc.
2. Ou plutôt encore Djébel Missis.
3. *Hist. armén. des croisades*, t. I, p. XXVI. Voyez, sur l'Amanus, Favre et Mandrot, *op. cit.*, art. 1, pp. 6 et 28 seq.

aller attaquer le Hamdanide au cœur de sa puissance. Les deux principaux parmi ces passages étaient désignés dans l'antiquité sous le nom de Portes ou Pyles Amanides et de Portes de Syrie ou Pyles Syriennes. Le col de Bagtché, qui coupe le Giaour-Dagh actuel, répond au plus septentrional des deux, aux Pyles Amanides. « C'est par ce défilé que déboucha l'armée perse de Darius dans l'étroite plaine d'Issus, où elle



Pakras-Kalessi Qala'at, ou Bagras. Ruines de la forteresse de Bagras, d'après une photographie du comte Ch. Lanskoronski.

vint si imprudemment se livrer aux coups décisifs d'Alexandre. Cette passe, longue, étroite, escarpée, était défendue de distance en distance par des murs qui la traversaient de part en part et par des portes fortifiées disposées aux endroits les plus étroits du parcours [1]. »

Le second défilé, le plus méridional comme de beaucoup le plus important, représente les Pylæ Syriæ proprement dites, c'est-à-dire le

1. *Pylæ Amanides* ou *Amaniades*, ou encore *Amanicæ*. M. Dulaurier dit que les Turcs nomment aujourd'hui ce défilé Derbend-el-Merry. Voyez aussi le *Guide Joanne* de la Syrie, éd. Chauvet et Isambert, 1882, pp. 735 b, 736 a et 763 a.

fameux passage resserré entre la mer et l'Amanus, qui est un peu au-dessous d'Alexandrette, et qui de tout temps a servi de limite entre la Cilicie et la Syrie. Cette ville lui a valu son nom actuel d'Iskanderoum (Alexandrette en turc). Au dixième siècle comme dans tout le moyen âge, cette route était infiniment fréquentée par les marchands et les voyageurs. C'était la voie ordinaire des invasions d'Asie-Mineure en pays syrien ou vice versa. A l'époque des croisades, elle portait le nom significatif de Portella (Porte) et les souverains arméniens y avaient établi un office de douanes pour toutes les marchandises introduites de Syrie dans leurs États. De la Portella même à la forteresse de Bagras ou Pagræ (Qala'at Bagras) au pied du versant syrien de l'Amanus, on franchissait la montagne par deux voies ayant ce dernier point pour lieu commun d'arrivée, l'une nommée aujourd'hui la passe du col de Beïlan, et qui a été de tout temps la voie la plus praticable, la plus courte et la plus fréquentée pour se rendre de Cilicie en Syrie (c'est la route que suivent les pèlerins de la Mecque ; c'est par là que pénétrèrent Alexandre le Grand comme aussi les bandes de la première croisade) ; l'autre plus au nord est le défilé de Bagras proprement dit, qui monte directement des Pylæ Syriæ ou Portella pour redescendre sur cette localité. De Bagras, avant de gagner Antioche, on longe les bords du vaste lac marécageux de ce nom et l'on traverse une partie de la grande plaine turcomane nommée El-Amk[1].

Avant d'atteindre ce passage des Pylæ Syriæ, l'envahisseur venant du nord-ouest, c'est-à-dire de la Cilicie et en dernier lieu de Massissa ou d'Anazarbe, avait à franchir tout au fond du golfe d'Alexandrette un premier défilé, celui de Demir-Kapou ou Kourd-Koulek, porte monumentale formée par la montagne en se rapprochant immédiatement de la mer [2].

Cette frontière de l'Amanus, moins élevée que celle du Taurus, était

1. Voir, sur ces passages de l'Amanus, Favre et Mandrot, *op. cit.*, 1er art., pp. 29 et 31. Voir surtout l'article de M. le commandant Marmier dans la *Gaz. archéol.* de 1884. Cet auteur s'inscrit en faux contre l'opinion généralement admise qui fait passer à Beïlan les armées d'Alexandre et de Cyrus. Pour lui la route de Beïlan ne fut ouverte qu'après Alexandre et consécutivement à la construction d'Alexandrette. Quant au vainqueur de Darius, il suivit avec son armée, au dire du commandant Marmier, la route plus méridionale par Myriandos, puis à travers le Kizil-Dagh, vers le village actuel de Kasli ou Asli.

2. On donnait également dans l'antiquité à ce défilé le nom de *Pyles Amanides*.

le point le plus vulnérable de la Cilicie. Aussi, dès l'antiquité, toutes les passes de ce côté avaient-elles été pourvues de solides et nombreux ouvrages de défense et hérissées de forteresses. La place d'Alexandrette commandait le débouché des Pylæ Syriæ proprement dites.

L'armée byzantine franchit l'Amanus vers la fin de novembre ou dans les premiers jours de décembre de l'an 962. Nous ignorons par quel défilé elle fit son entrée en Syrie[1]. Nous ignorons également quelle résistance lui fut opposée à ce moment. Les chroniqueurs, trop brefs, se taisent sur ces points. Il dut naturellement y avoir de nombreuses escarmouches, mais très probablement aussi rien de plus. Les forces impériales étaient trop considérables, et puis surtout il semble certain que Seîf Eddaulèh, rassuré à tort par la retraite de Nicéphore au printemps derrière le Taurus jusqu'à Césarée, fut complètement pris au dépourvu par sa nouvelle marche en avant dans l'automne de cette même année. La prise d'Anazarbe, de Sis et des autres forteresses ciliciennes fut beaucoup trop rapide pour qu'il eût eu le temps de réparer son erreur et de regagner le temps perdu. Aussi, lorsque les têtes de colonnes impériales se présentèrent aux portes des défilés amaniens, il est probable qu'elles ne rencontrèrent qu'une bien légère résistance. Les châteaux de la montagne, les ouvrages construits sur le parcours des passes tombèrent de suite aux mains des soldats de Nicéphore[2], et son immense armée déboucha triomphalement dans ces vastes plaines syriennes qu'il s'agissait de conquérir et de faire rentrer à nouveau sous la domination du Basileus très chrétien. Cette fois les Grecs allaient avoir à se mesurer contre le Hamdanide en personne.

Ce serait, je l'ai dit déjà, une grande erreur de croire que les troupes de l'émir d'Alep et en général celles des autres souverains musulmans de cette époque fussent composées de hordes confuses et uniquement pittoresques recrutées parmi les aventuriers de l'Islam. Certes les

1. Il semble cependant que ce fut par la passe la plus septentrionale, celle du col de Bagtché, puisque les premières villes syriennes enlevées par l'armée d'invasion, Marasch et Dolouk entre autres, se trouvaient situées fort au nord et tout à fait dans cette direction.

2. Les habitants de Bagras, dit Ibn el-Athîr, se rachetèrent au prix de cent mille dirhems.

armées orientales à cette époque entraînaient à leur suite beaucoup d'irréguliers, de simples maraudeurs, d'innombrables Bédouins du désert groupés par tribus, des sectaires fanatiques, des bandes de derviches, mais le fond en était composé de véritables milices de cheval et de pied, possédant une organisation parfaite, se recrutant suivant toutes les règles des armées les plus régulièrement organisées.

Ce serait une non moins grave erreur de croire que dans ses longues guerres contre les Grecs, Seîf Eddaulèh n'ait eu à sa disposition d'autres combattants que ceux originaires des provinces qui relevaient directement de son autorité, paysans et bourgeois de Syrie et de Mésopotamie. Chaque printemps, lorsque sonnait l'heure de la guerre sainte contre les chrétiens maudits, des croyants, des dévots fanatiques, ivres d'une pieuse ardeur, des aventuriers surtout, jeunes et bouillants, avides de courir fortune, de se distinguer, de gagner gloire et butin aux dépens des infidèles, accourant par milliers de toutes les régions du monde musulman, venaient se ranger sous la bannière du populaire émir. Le reste était en grande partie composé d'esclaves achetés dans ce but sur tous les grands marchés de l'Islam, en Égypte principalement, d'enfants chrétiens convertis de force à l'islamisme, de mercenaires turcs, nègres, barbares, souvent pas même orthodoxes, ou encore simples renégats venus du pays de Roum.

L'équipement et l'armement des soldats arabes ne différaient guère de ceux du guerrier grec : arcs et flèches, lances et javelots, épées et haches de combat. Un casque protégeait la tête ; une cotte garnie de métal enveloppait le buste ; des brassards et des jambières de fer recouvraient les bras et les jambes. Les ceintures, les brides des chevaux, les fourreaux des épées, étaient incrustés, damasquinés d'argent. Les selles, toutes pareilles à celles des Byzantins, n'étaient presque en rien différentes de celles encore en usage dans tout l'Orient.

« Un des caractères les plus remarquables de la lutte entre les Arabes et les Grecs au dixième siècle, dit M. Rambaud, un trait qui la distingue absolument de toutes celles que les Byzantins eurent à soutenir à cette époque contre leurs voisins, à l'exception peut-être des Bulgares et des Francs, c'est la similitude des procédés de guerre. Les

Grecs n'ont plus à repousser ici des hordes barbares, mais à lutter contre des troupes régulières. Sans doute les Arabes menaient avec eux beaucoup de tribus indisciplinées, mais leurs troupes permanentes avaient les mêmes armes, les mêmes cuirasses, les mêmes armures *cataphractes,* la même tactique, les mêmes principes de castramétation que les Byzantins. Ils partageaient avec les Grecs l'héritage des vieux Romains. Cette égalité de force explique, mieux que bien d'autres raisons qu'on a invoquées, les longues vicissitudes, la monotonie même et les faibles résultats des campagnes entreprises de part et d'autre [1]. »

Constantin Porphyrogénète, au chapitre vingtième de son traité de *l'Administration,* a fait une courte description des guerriers sarrasins :

Sceau de plomb d'un membre de la famille des Anémas descendants du dernier émir de Crète (voyez p. 112). Ce sceau du X^e^ ou du XI^e^ siècle fait partie de ma collection. Au droit, effigie de saint Georges ; au revers, la légende : *Seigneur, protège Jean Anémas.*

« Ce sont de vigoureux et belliqueux soldats. Lorsqu'un millier d'entre eux défend une position, il est de toute impossibilité de s'en emparer. Ils montent presque toujours à dos de chameau. Dans le combat ils ne revêtent ni armures véritables ni cottes de mailles, mais bien des casaques de plaques de métal. Leurs armes sont la longue lance, le vaste bouclier couvrant presque entièrement le corps, l'arc fait de bois pliant et de si grandes dimensions qu'un homme de petite taille ne parvient à le bander qu'à grand'peine.

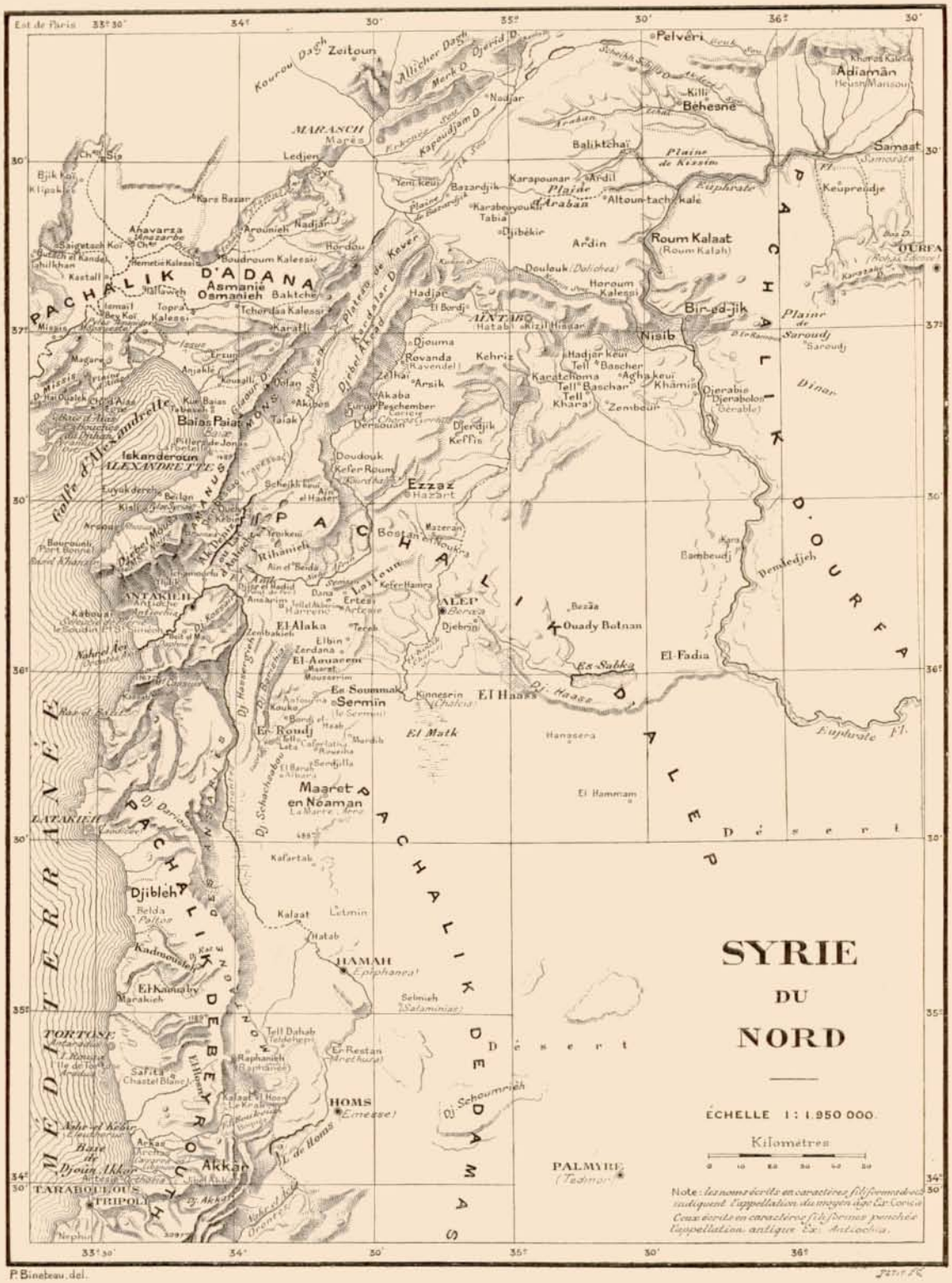
« Le transport des bagages, du matériel de guerre, des vivres, des *impedimenta* de toutes sortes, ne se faisait pas comme chez les impériaux par le moyen de charrettes ou de bêtes de somme, chevaux,

1. Voyez le curieux chapitre consacré par M. de Kremer aux choses de la guerre chez les Arabes dans le tome I^er^ de son bel ouvrage intitulé : *Culturgeschichte des Orients unter den Chalifen,* Vienne, 1875. J'en ai extrait les passages qui suivent.

mulets ou ânes, mais bien presque constamment à dos de chameau. Durant le combat les Arabes n'usaient ni de la trompette ni de cornes de guerre, mais bien de petits tambours dont le son rauque, précipité, étrange, contribuait avec l'aspect troublant des chameaux difformes, nous dit l'empereur Léon dans son traité de la *Tactique,* à jeter l'épouvante parmi les chevaux ardents et rétifs de la cavalerie byzantine. Des quantités incroyables de ces chameaux de toute race et de toute origine suivaient les armées arabes. Les bâts et le harnachement étaient ornés de banderoles, de tresses et de houppes de couleur, et ces immenses, interminables colonnes en marche, toutes diaprées de ces taches multicolores, soulevant sur leur route de prodigieuses poussières, présentaient le plus extraordinaire et le plus imposant spectacle. Les cris bizarres de ces sauvages animaux se mêlaient à ceux de leurs conducteurs, aux chants nasillards, aux mélopées gutturales des derviches, au bruit sourd des tambours, à l'éclat des cymbales. L'infanterie sarrasine était souvent renforcée par des archers venus d'Afrique, armés à la légère, qui formaient l'avant-garde en tête de la cavalerie. Dans les marches rapides chaque cavalier prenait à dos un fantassin. »

Avant de pénétrer dans la Syrie du nord avec les bandes aguerries de Nicéphore Phocas, donnons en quelques lignes un aperçu de la configuration de cette contrée fameuse où tant de fois déjà s'étaient jouées les destinées du monde oriental, où cette fois encore il s'agissait de savoir qui serait le maître de l'Asie, de l'empereur de Roum ou du Hamdanide, prince d'Alep.

Lorsqu'on a franchi les passes de l'Amanus en venant de Cilicie, on a devant soi l'immense territoire connu sous le nom de Syrie du nord, qui va des rives de la Méditerranée au cours de l'Euphrate. A l'époque dont j'écris l'histoire, toute cette contrée formait la majeure partie de la principauté d'Alep sous l'autorité de Seïf Eddaulèh. Si l'on consulte une carte, on verra que cette étendue de pays comprend, en allant de l'occident à l'orient, diverses régions fort distinctes. D'abord, sur le littoral de la mer, une plaine fertile s'étend entre celle-ci et les



P. Binebeau. del.

Panorama de la ville de Hamah, d'après une photographie communiquée par M. G. Rey.

montagnes ; là s'élevaient au dixième siècle de nombreuses cités sarrasines, ports de commerce ou châteaux maritimes encore florissants qui portaient les noms aujourd'hui classiques de Latakieh ou Laodicée, de Djibléh ou Gabala, la Zibel des croisades, de Paltos, de Tortose ou Antaradus, de Rouad ou Aradus, d'Amrit ou Marathus, d'Orthosie, de Taraboulous ou Tripoli [1], etc., etc. Cette côte si riche est bornée à l'est par une haute chaîne de montagnes qui fait suite vers le nord au mont Liban dont elle se trouve séparée par le cours du Nahr-el-Kébir. Ce sont les monts Bargylus des anciens, aujourd'hui monts des Ansariés, qui s'étendent du sud au nord sur une longueur de 175 kilomètres, et séparent le bassin de l'Oronte de celui du littoral ou de la Méditerranée. Leur extrémité nord est contournée par ce fleuve qui les sépare ainsi des montagnes Noires, Djébel-Mouçâ, dernier et puissant contrefort de cet énorme éperon du Taurus que je viens d'étudier sous le nom d'Amanus. Du côté de l'est, ces montagnes des Ansariés offrent l'aspect d'une crête très escarpée tandis qu'à l'occident et vers la mer elles s'abaissent par une série de gradins.

La vallée de l'Oronte fait suite vers l'est aux monts Ansariés qui lui servent de borne à l'occident. Le grand fleuve syrien aujourd'hui appelé Nahr-el-Açi, qui a pris sa source près de Balbeck entre les chaînes du Liban et de l'Anti-Liban, se dirige d'abord presque directement au nord. Il traverse le lac de Homs (l'antique Émèse, la ville sainte d'Héliogabale), puis près de Hamah, l'ancienne Épiphania, il s'infléchit à l'occident pour couler bientôt de nouveau au nord dans une large vallée marécageuse formée à l'ouest par les montagnes des Ansariés. A l'est, cette vallée est bordée par l'immense plateau qui s'étend jusqu'à l'Euphrate, plateau dont l'altitude moyenne ne dépasse guère quatre cents mètres, puis plus au nord par des contreforts montagneux nommés aujourd'hui Djébel Schachsabou et Djébel Hassergieh. Sur les pentes de cette dernière montagne s'élève la cité de Harrenc, non loin d'Antioche. Enfin l'Oronte tourne brusquement à l'ouest en

1. J'emprunte les éléments de cette description à l'*Essai géographique sur le nord de la Syrie*, publié par M. E.-G. Rey avec carte à l'appui dans le *Bulletin de la Société de géographie* pour l'année 1873. Depuis lors cet auteur a publié à la librairie Hachette une carte rectifiée de cette même région.

contournant le Djébel Kossaïr, croupe nord de la montagne des Ansariés. Il reçoit ensuite les eaux du grand lac d'Antioche ou Ak-Denis et va se jeter dans la mer, un peu au sud des ruines de Séleucie.

Ce lac d'Antioche occupe le centre d'une large plaine nommée El-Amk, fort basse, bornée à l'ouest par l'Amanus. Il reçoit lui-même deux cours d'eau : l'Afrîn, qui vient de fort loin au nord-est, et le Kara-sou, qui prend naissance au pied du Taurus et coule vers le sud-ouest dans une large plaine ou vallée bornée à l'occident par l'Amanus, à l'orient par le Djébel-Akrâd ou montagne Kurde, autre éperon moins élevé que le Taurus projette vers le sud.

Enfin la portion la plus considérable, mais non la plus fertile, de la principauté d'Alep était formée précisément par cet immense plateau qui s'étend de la vallée de l'Oronte à celle de l'Euphrate, et dont toute la partie orientale n'est qu'un vaste désert de sable parsemé de quelques oasis. On y trouve deux petits cours d'eau; un, le fameux Kouaïk, le fleuve d'Alep, qui arrose les jardins de cette ville et va se perdre au sud dans le marais salé d'El Matk ; l'autre, le Nahr ed Dheheb, plus à l'orient, qui se jette également dans un grand lac salé.

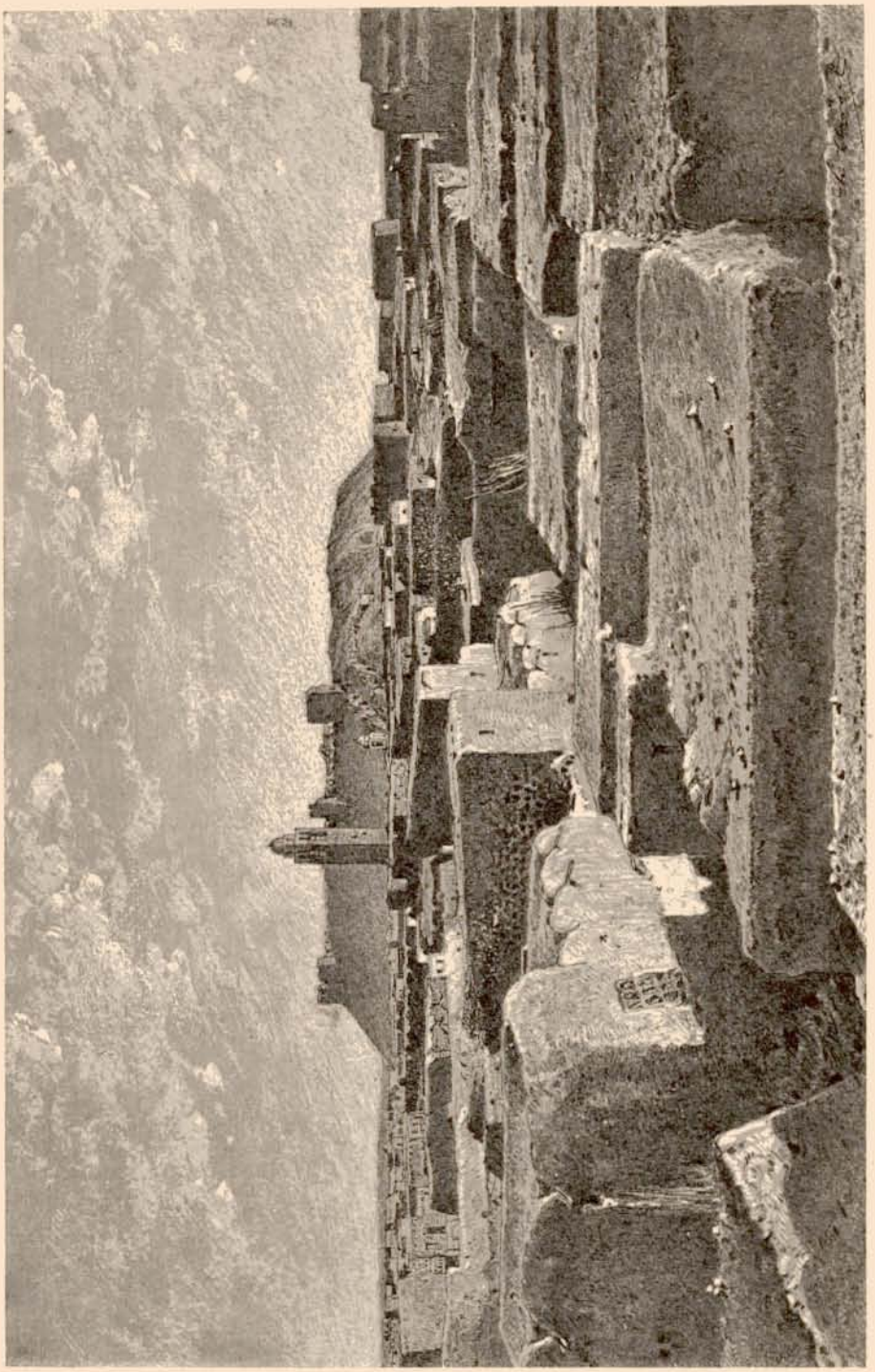
J'ai dit les bornes de ce plateau à l'occident comme à l'orient; ce sont deux fleuves célèbres, l'Oronte et l'Euphrate. Vers le sud, il se continue avec les plaines du pachalik de Damas et les sables où se cache Palmyre. Vers le nord, resserré entre l'Euphrate, qui se rapproche là de l'occident, et la longue chaîne de l'Amanus, il se termine par ces vastes régions montagneuses mal définies qui annoncent l'Anti-Taurus. De cette chaîne si longue partent dans cette région, et dans la direction du sud, trois éperons principaux : le plus occidental est cet Amanus que j'ai tant de fois nommé ; puis vient le district montagneux du Djébel-Akrâd qui divise les bassins des deux affluents du lac d'Antioche, le Kara-sou et l'Afrîn ; enfin, le plus oriental constitue ce territoire montueux qui s'étend de Killis à Aïntab et jusqu'à la rive droite de l'Euphrate. Le Kouaïk y prend sa source.

De nombreuses cités recouvrent cet immense plateau qui forme aujourd'hui encore le pachalik même d'Alep. A l'époque de la souveraineté des Hamdanides, les plus importantes de ces villes après la

capitale, avaient nom Aïntab, Dolouk, Killis, Hazart, Saizar, Membedj et Bâli tout à l'orient, puis Tereb, Sermin, Kinnesrin, l'ancienne Chalcis de Cyrrhestique, puis, non loin de l'Oronte, Albara, Apamée, Maaret en Noaman, puis Hamah et Homs, que j'ai citées déjà en décrivant le cours de l'Oronte.

Après Alep, Antioche était la ville principale du Hamdanide ; c'était la première forteresse de Syrie.

Seïf Eddaulèh, pris à l'improviste par la marche si rapide des Byzantins, s'était donc vu dans l'impossibilité de défendre les passes de l'Amanus, et les avant-gardes byzantines débouchèrent triomphantes dans les plaines syriennes. L'arrogant émir, qui si souvent avait fait chanter par ses poètes la déroute des escadrons orthodoxes, dut voir avec une douleur profonde les défilés par lesquels il avait tant de fois pris joyeusement le chemin du pays de Roum, les châteaux qui en couvraient les approches et qu'il avait avec tant de soin restaurés et réédifiés, les villes fortes formant à ses États cette ceinture septentrionale qu'il avait crue invulnérable, tomber successivement aux mains des chrétiens. Découvrant, mais trop tard, le péril extrême qui le menaçait, il rassembla, d'un de ces efforts énergiques dont il était coutumier, les premières troupes qu'il put lever en hâte durant que le reste de son armée se concentrait rapidement dans Alep, et se porta au galop de ses quatre mille cavaliers à la rencontre de l'armée d'invasion et s'avança jusqu'à la petite ville d'Azzas ou Ezzas, la Hazart des croisades, à douze heures de marche au nord d'Alep. Là, comprenant enfin à quelles forces énormes il allait avoir affaire, il dut, le désespoir dans l'âme, renoncer à pousser plus avant et à attaquer avec des contingents aussi faibles un ennemi tellement supérieur en nombre. Tournant bride, il regagna précipitamment sa capitale, n'ayant plus qu'une idée, la mettre en état de défense pour la sauver à tout prix, comprenant bien que c'était là le véritable objectif d'un aussi grand déploiement de troupes ennemies. Nadjâ, l'ancien esclave blanc, le plus intrépide de ses suivants et son lieutenant favori, fut laissé par lui en arrière à Ezzas avec trois mille coureurs pour surveiller et inquiéter les progrès de l'armée d'invasion.



Vue de la ville de Homs, l'ancienne Emèse.

Cependant les Byzantins s'avançaient de toutes parts à marches forcées, prenant les unes après les autres les villes et les châteaux de la principauté. Il en fut bientôt des régions septentrionales de la Syrie comme il en avait été de la Cilicie. Pas une forteresse qui ne capitulât presque aussitôt. Les garnisons arabes qui tentèrent de résister furent impitoyablement massacrées jusqu'au dernier homme ; les autres tombèrent en captivité et furent expédiées en terre chrétienne. Partout les populations, entraînant leurs troupeaux, chargeant leurs biens sur leurs innombrables chameaux, fuyaient éperdues, pourchassées de toutes parts, sabrées par les éclaireurs et les cavaliers barbares de Nicéphore. La joie, l'enthousiasme régnaient au camp byzantin, et ces soldats dévots, chaque jour gagnant du terrain vers le sud, croyant combattre et périr plus encore pour le Christ que pour le Basileus, son représentant sur la terre, voyant tomber devant eux tant d'enceintes fortifiées, jadis conquises par les Agarènes impies, croyaient déjà toucher aux bornes de l'antique empire romain et rêvaient pieusement d'entrer à Jérusalem pour chasser du saint sépulcre à grands coups d'épée les maudits qui le souillaient de leur présence depuis tantôt deux cent vingt années.

Parmi les principales forteresses de cette région septentrionale qui furent à ce moment enlevées par Nicéphore ou ses lieutenants, la grande et riche Marasch (autrefois Germanicie), Dolouk, Aïntab, Membedj, et Raban, aujourd'hui Altoun-Tach-Kalé [1], paraissent avoir été les plus importantes, car leur chute est signalée par tous les chroniqueurs [2]. Doulouk ou Dolouk, l'ancienne Doliché, était à cette époque un très fort château voisin d'Aïntab. Membedj ou Manbedj, qu'on nommait encore Bambyce, nom qui rappelle l'introduction dans le vieux monde de l'industrie de la soie, siège archiépiscopal de Commagène sur la grande route d'Antioche à Édesse de Mésopotamie par Alep, en pleins sables

1. Raban (Ra'bân), ville forte de la comté d'Édesse à l'époque des croisades, située au pied d'une hauteur dans la grande plaine d'Araban entre l'Amanus et l'Euphrate. En 958 déjà, quatre ans auparavant, elle avait été assiégée par le parakimomène Basile et Jean Tzimiscès. En 370 de l'hégire (980) nous la retrouvons aux mains des musulmans.

2. Dehebî signale le passage de l'armée impériale à Omk, localité qu'il n'est plus possible d'identifier aujourd'hui.

du désert, à quinze mille mètres de l'Euphrate seulement, était l'antique Hiérapolis, le centre religieux de toute l'Aramée, l'ancienne « cité sainte » d'Atargatis ou Dercéto, l'Astarté syrienne, la mystérieuse déesse-poisson aux prêtres mutilés dont le culte y avait eu de tout temps son siège principal. De tout temps aussi cette ville avait été un des grands marchés de l'Asie, un des grands rendez-vous des caravanes orientales. Les richesses immenses du temple célèbre de sa déesse avaient dès longtemps été pillées par les soldats de Crassus, mais elle n'en était pas moins demeurée un des principaux entrepôts du commerce syrien. Aujoud'hui encore des ruines importantes, tant antiques que sarrasines, semées au milieu d'une plaine rocheuse, une vaste nécropole riche en vieilles tombes musulmanes, attestent sa grandeur passée. Lorsqu'un corps byzantin détaché sous la conduite de Théodore, un neveu du domestique, vint dès le mois de shauwal de l'an 351 de l'hégire [1], camper au pied de ces murailles lointaines, le gouverneur de Membedj se trouvait être depuis assez longtemps déjà un tout jeune homme de noble naissance, type accompli de l'Arabe fin, lettré, généreux, proche parent du Hamdanide et son favori bien-aimé, Abou Firâs el Harb ibn Saïd ibn Hamdân. Lui aussi était un poète charmant, auteur de vers gracieux. C'était même ce talent poétique qui, en un jour de bonne humeur de Seïf, avait valu au noble chef arabe ce poste important qui lui rapportait la somme très considérable de deux mille dinars chaque année.

L'arrivée des Byzantins sous la grande Membedj fut, semble-t-il, fort soudaine, comme du reste toute leur marche en avant ; c'était alors leur tactique habituelle de faire de ces invasions subites et rapides, et cela leur réussissait admirablement. Abou Firâs, qui ne s'attendait à rien d'aussi prochain, se trouvait à la chasse, probablement à la chasse au faucon. Surpris presque seul dans les environs de sa cité par les éclaireurs de Théodore, il se défendit héroïquement, mais affaibli par de nombreuses blessures il dut se rendre avec soixante-dix de ses cavaliers. Ce devait être un des plus grands personnages de cette brillante cour

1. Novembre 962. Elmacin dit que Théodore n'avait avec lui que mille chevaux.

d'Alep, puisque presque tous les historiens arabes de cette époque signalent sa captivité. Elle dura plusieurs années durant lesquelles il vécut à la cour impériale à Constantinople. En 966 seulement, nous le verrons plus loin, il fut racheté par Seîf Eddaulèh, ou plutôt échangé contre divers patrices byzantins. Blessé d'une flèche à la cuisse dans un combat, il en était demeuré boiteux. Durant sa captivité, ses fortes convictions religieuses lui furent, paraît-il, d'un grand secours. Il composait des poésies pieuses pour se consoler de sa solitude. Il mit une opiniâtreté extrême à se faire racheter, et adressait constamment des suppliques en vers à Seîf Eddaulèh et à ses fils. Sa mère, à laquelle il était uni par les liens de la plus étroite affection et qui avait continué de résider à Membedj, alla à Alep pour implorer l'émir en sa faveur, mais elle échoua longtemps dans sa mission, Seîf Eddaulèh ne parvenant pas à réunir la somme énorme exigée par les Byzantins, et cet échec même fut cause d'un traitement plus dur appliqué par leurs geôliers déçus à son fils et aux autres Sarrasins prisonniers à Byzance. Sur ce, nouvelle pièce de vers du poète prisonnier. Ceux-là, fort pressants et fort beaux, nous ont été également conservés. Abou Firâs y met surtout en scène sa malheureuse mère dont il était l'enfant unique [1].

Les Byzantins, vainqueurs à Membedj, poussant jusqu'à l'Euphrate leurs têtes de colonnes, parurent sur ces rives désertes et les chevaux des escadrons cataphractaires burent les eaux du grand fleuve asiatique. Mais le but du domestique était avant tout de s'emparer d'Alep. Il voulait frapper au plus vite ce coup décisif et détruire la puissance et le prestige du Hamdanide en venant l'attaquer dans sa capitale même, en le chassant de cette ville qu'il avait agrandie, fortifiée, enrichie, à laquelle depuis tant d'années il avait donné dans tous les pays d'Orient un lustre si grand par la renommée de ses victoires et par l'éclat de sa cour. C'est pourquoi, rappelant de toutes parts ses troupes détachées, poussant droit au sud, Nicéphore poursuivit à

1. Kémal ed-Dîn l'a confondu avec Abou'l Achaïer (l'Apolasar des écrivains byzantins, de Cédrénus en particulier), pris l'année d'auparavant à la déroute du défilé du Kylindros ou de Maghara Alcohl. Voyez page 143. Celui-là mourut en captivité à Byzance.

Le lac de Homs.

toute vitesse sa route sur Alep, chassant devant lui les corps détachés de l'armée ennemie. Nadjâ, rudement bousculé par l'avant-garde byzantine sous le commandement de Tzimiscès, courut rejoindre l'émir, qui, sourd au bruit de la chute de ses forteresses, continuait à préparer avec la plus indomptable énergie la défense de sa capitale chérie, mettant tout en œuvre pour réparer le temps perdu.

Béroé ou Berœa, l'antique et populeuse métropole syrienne, l'Alep ou Haleb des Arabes, que les Byzantins nommaient Chalepé ou Chelepé, était tombée depuis plus de trois siècles aux mains des Sarrasins. Soumise aux Khalifes d'abord, aux Toulounides ensuite, puis un moment à Nasser Eddaulèh, l'émir de Mossoul, puis aux partisans de l'Ikhchidite d'Égypte, elle avait fini, je l'ai dit, par tomber en 944, après bien des vicissitudes, aux mains de Seif Eddaulèh son possesseur actuel. Elle était devenue sa capitale et sa résidence favorite. Il avait infiniment agrandi et embelli cette belle cité, principale station intermédiaire du commerce entre Alexandrette et l'Euphrate, grand rendez-vous des caravanes de tout le monde oriental. Elle se dressait, blanche et éclatante, dans cette vaste plaine mamelonnée qui s'étend jusqu'à l'Euphrate, à peu près à égale distance entre ce fleuve et l'Oronte, au centre d'une contrée très ondulée, très découverte, ceinte de collines basses à la distance de quelques milles seulement [1]. Soixante ou soixante-dix milles et le défilé des Portes Syriennes ou de Beïlân la séparaient d'Alexandrette, le port le plus rapproché de la côte méditerranéenne. Quatre-vingt-dix à cent milles la séparaient d'Antioche. D'immenses murailles crénelées avec un large fossé enveloppaient son ample circuit. Étalée sur huit éminences de hauteurs diverses, occupant en outre et surtout les vallons intermédiaires ainsi qu'une étendue considérable de terrain en plaine, elle se divisait, alors comme aujourd'hui, en ville basse et ville haute. Sur la plus élevée de ces collines, butte artificielle aux flancs à pic garnis de murailles pour retenir les terres croulantes, située à l'extrémité nord-est de la ville, mais reliée

1. Voyez, entre autres, A. Russel, *The natural history of Aleppo*, 2e éd. publiée par Pat. Russell, Londres, 2 vol. in-4°, 1794.

à l'enceinte par le rempart même et par conséquent en communication avec elle, se dressait le vieux kastron byzantin transformé dès longtemps en forteresse sarrasine. Aujourd'hui encore s'élève en ce lieu le château turc d'El-Qalaah, qui s'aperçoit de fort loin. Seîf y avait fait à cette époque transporter son trésor et ses principales richesses. Cette colline du château se reliait elle-même à l'ouest à la plus élevée des hauteurs ceignant la ville, le mont Gausan, qui a constamment joué un rôle important dans les divers sièges qu'Alep a eu à subir.

La capitale de Seîf Eddaulèh était surtout défendue par ses belles et fortes murailles de cinq kilomètres de tour que neuf portes traversent encore aujourd'hui. La plus importante de celles-ci, Bab Kinnesrin, passe même pour avoir été construite par le Hamdanide, mais elle a été certainement rebâtie depuis.

Cette enceinte d'Alep était, au moment de ce premier siège par Nicéphore, fort ancienne déjà et malheureusement très dégradée. Alors comme aujourd'hui, les eaux un peu troubles de la rivière Kouaïk, venant du nord, glissaient lentes et silencieuses, rasant les murs occidentaux de la cité [1]. Sujette en hiver à des crues redoutables, elle arrosait les jardins fameux qui formaient à Alep cette ceinture admirablement cultivée et irriguée tant chantée par les poètes des Hamdanides, ces jardins célèbres par la culture presque exclusive de la pistache, qui étaient comme un divin oasis de fertilité et de fraîcheur au milieu de la dure plaine environnante. Les jours de fête, la riche et gaie population alépitaine, dans ses costumes chatoyants, s'y répandait en foule. Les harems multicolores s'y ébattaient bruyamment. C'était la vie arabe du dixième siècle dans ce qu'elle avait de plus gracieux, de plus élégant et de plus fastueux à la fois. Aujourd'hui encore, la beauté des jardins d'Alep, de ceux de Baboullah et de Bayadoun surtout, est demeurée célèbre ; on y cultive tous les fruits d'Europe et d'Asie. Dans les bosquets embaumés sur les rives du Kouaïk s'élevaient les demeures de plaisance

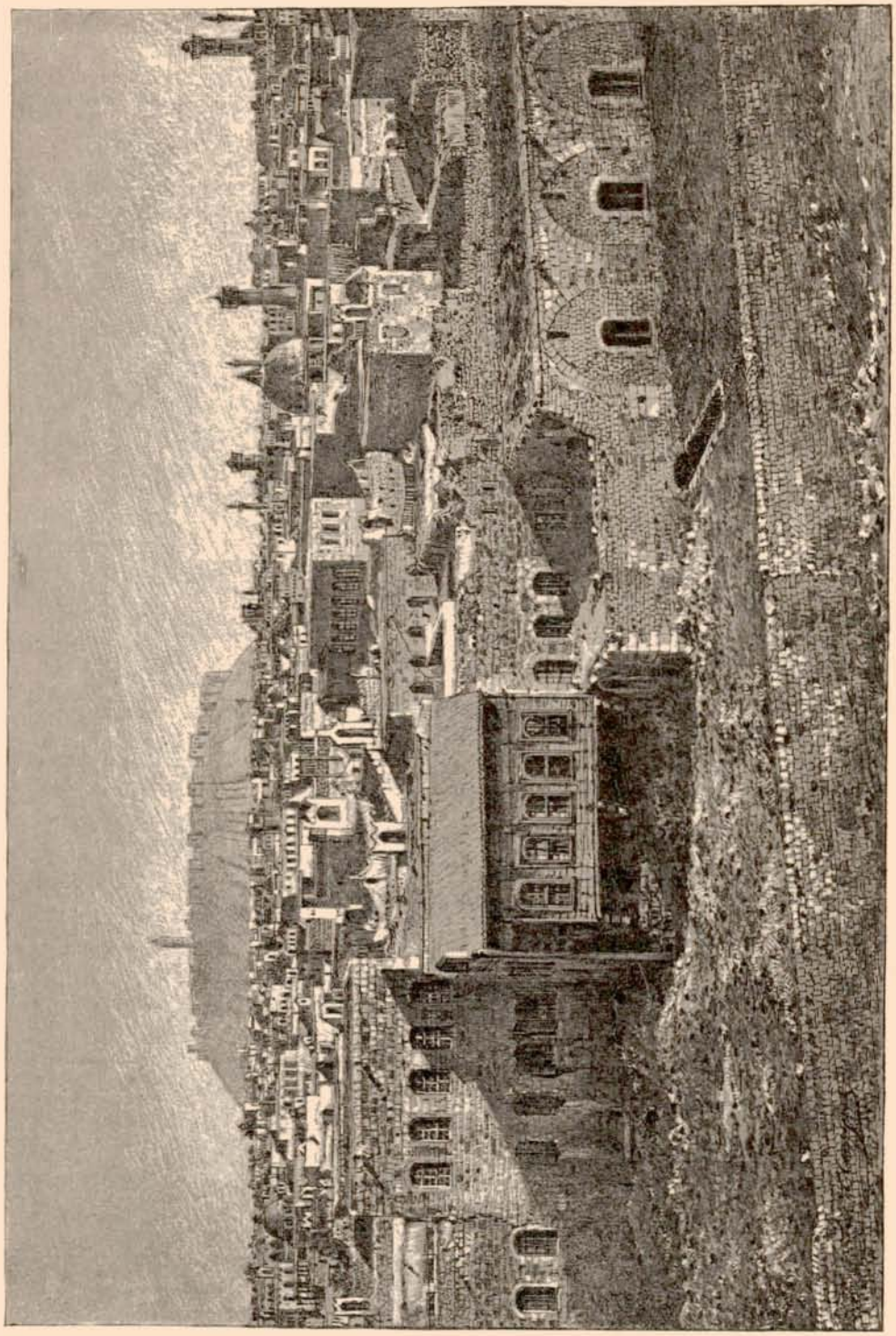
1. Le Kouaïk, l'ancien Chalus, prend sa source à trois ou quatre journées au nord d'Alep, dans les montagnes d'Aïntab, et va se perdre dans les sables qui forment l'immense marais d'El-Matk à six lieues au-dessous de cette ville.

des plus riches habitants, des parents du Hamdanide, des premiers sheiks. La splendeur de toutes était éclipsée par le merveilleux palais suburbain que s'était fait construire le noble émir en dehors des murailles, au nord de sa cité tant aimée, et qu'il avait appelé du nom d'El Halébah. Le fleuve Kouaïk traversait d'une extrémité à l'autre son immense enceinte entourée de murs. Ce devait être, comme tous les autres palais des princes arabes de cette époque, plutôt une ville véritable, agglomération immense de constructions diverses, d'édifices de toutes sortes perdus au milieu des jardins, qu'un grand bâtiment isolé comme le sont d'ordinaire nos résidences princières d'Occident. Toutes les splendeurs de l'art oriental alors à son apogée y étaient accumulées. Moténabbi et ses confrères en poésie font de fréquentes et enthousiastes allusions aux félicités de ce séjour sans pareil.

Le château d'El-Qalaah, bâti sur les débris de la forteresse qui si longtemps a défendu la capitale des Hamdanides, est aujourd'hui lui-même presque ruiné. C'est une triste et quasi inutile bâtisse turque ; mais de son sommet on jouit d'une vue étrange sur cette masse immense de blanches terrasses et de coupoles plus blanches encore dominées par d'innombrables minarets, encadrées dans la verdure de l'oasis environnant. Plus de cent mille habitants [1] peuplent encore cette belle et curieuse cité qui aux temps agités de Seïf Eddaulèh en comptait, dit-on, plus du double.

Nicéphore, brûlant et détruisant tout sur son passage, s'avançant à la tête de toutes ses forces avec la rapidité de la foudre, se flattait presque encore de surprendre le Hamdanide, qui durant si longtemps avait été dans l'ignorance des véritables mouvements de son armée. Déjà les avant-gardes de cavalerie cataphractaire avaient franchi à la nage le Kouaïk, dont tous les gués étaient soigneusement gardés par les Sarrasins. Mais le brillant domestique et Jean Tzimiscès, son non moins brillant lieutenant, le second dans l'armée après lui, avaient affaire à un ennemi digne d'eux. Bien que pris de court par cette marche

1. Soixante-quinze mille environ, d'après M. Rey.



Le château d'Alep avec la portion avoisinante de la ville.

extraordinaire et empêché de pouvoir réunir tous ses contingents trop dispersés, Seîf Eddaulèh avait réussi à être relativement prêt. En peu de jours il avait mis tant bien que mal sa capitale en état de défense. Toute l'énorme population mâle de l'immense cité, tout ce qui était capable de porter les armes depuis les enfants de seize ans, fut enrôlé dans les cadres alépitains. Une pareille levée se faisait rapidement. Chaque Sarrasin de cette époque guerrière était un soldat, parfaitement exercé au combat, toujours excellent cavalier. Il suffisait de mettre l'arc ou la lance dans la main de ces hommes de fer, en apparence paisibles artisans ou marchands immobiles dans leurs boutiques du Bazar, il suffisait de les faire haranguer dans quelque mosquée sainte par la parole enflammée de quelque uléma ou de quelque santon prêchant la guerre sainte, pour les transformer aussitôt en combattants fanatiques, ignorant la peur, faisant froidement le sacrifice de leur vie.

Avec cette armée citoyenne improvisée, grossie de ses troupes régulières, esclaves, mercenaires et mamelouks, lansquenets du dixième siècle oriental, et de toutes les tribus de nomades du désert depuis Tadmor qui est Palmyre, jusqu'à Ourfa qui est Édesse, Seîf Eddaulèh estima qu'il avait quelque espoir encore de résister aux Grecs. Détachant ses meilleures troupes, il les lança à la rencontre de l'armée ennemie sous l'habile et énergique direction de Nadjâ qui venait de le rejoindre. A travers les récits confus des chroniqueurs arabes on démêle difficilement quel but se proposait l'émir en dégarnissant ainsi au dernier moment sa capitale de la plus importante et plus utile fraction de ses défenseurs. Voulait-il gagner du temps, chercher à arrêter la marche de l'ennemi, jusqu'à ce qu'il eût réuni et armé assez de monde pour livrer sous les murs d'Alep une bataille décisive? Cherchait-il plutôt, et la suite des événements rend cette hypothèse plus probable, à prendre l'ennemi entre deux attaques, à l'attendre de pied ferme durant que Nadjâ tomberait sur ses derrières? Tout ce que nous savons de certain, c'est que ses plus fidèles conseillers échouèrent à le détourner de ce plan et lui représentèrent en vain qu'en se séparant ainsi de son meilleur lieutenant et de tant de soldats réguliers, il risquait de présenter

sa capitale presque sans défense sérieuse aux coups de Nicéphore [1].

Comme le gros de l'armée grecque s'avançait du côté du nord-ouest (c'étaient, on le sait, de simples corps détachés qui avaient pris

Prédication dans une mosquée. Miniature d'un manuscrit arabe appartenant à M. Ch. Schefer.

Aïntab, Membedj, etc.), Nadjâ se porta tout d'abord dans la direction de l'occident jusqu'à Altarib, le Tereb d'aujourd'hui, à huit

1. Pour ce fameux siège d'Alep par Nicéphore, nous n'avons guère que les récits bien courts d'Aboulféda et d'Aboulfaradj. Les Grecs ne disent rien ou se bornent simplement à mentionner la prise de la capitale du Hamdanide. Léon Diacre, le principal historien de Nicéphore, semble même ignorer cette campagne en Syrie; il ne parle que de la conquête de la Cilicie et fait retourner aussitôt après le domestique à Constantinople. Cédrénus, d'autre part, reporte le siège d'Alep et la pointe en Syrie à la seconde année du

heures de marche d'Alep; obliquant de là vers le nord, il s'efforça de tourner les impériaux et de porter toutes ses forces sur leurs derrières. Mais Nicéphore se trouvait parfaitement renseigné par ses espions et ses éclaireurs sur les mouvements de l'ennemi et la décision qu'il prit aussitôt devait entraîner la perte de ce dernier. Modifiant, lui aussi, brusquement sa marche pour éviter Nadjâ, il fila soudain avec toute son armée dans la direction du nord-est, semblant battre en retraite, puis tout aussi subitement il rebroussa chemin à la hauteur de Dolouk, décrivant de la sorte un demi-cercle immense qui l'éloignait absolument de Nadjâ désorienté et hésitant. Reprenant alors rapidement la direction du sud et doublant les étapes, il apparut soudain à Tobbal [1], village situé au nord de la capitale, et gagna de là le château d'Ezzaz. Nadjâ était au loin, cherchant à s'orienter. La route d'Alep était ouverte devant les soldats du Basileus !

Cependant Seîf Eddaulèh venait également de se jeter en avant avec quelques troupes à la suite de son lieutenant, soit qu'il voulût tenter d'opérer sa jonction avec celui-ci, soit qu'il eût plutôt l'intention de le rappeler à lui. Brûlant du désir de se mesurer avec les chrétiens maudits, il avait fait promettre un dinar par tête à tout volontaire alépitain qui consentirait à le suivre, mais il ne s'était pas éloigné d'Alep de plus d'une parasange [2], que soudain des Arabes nomades, fuyant éperdus devant les coureurs ennemis, galopèrent à sa rencontre et lui apprirent que l'armée impériale tout entière, qui s'était si habilement débarrassée de la poursuite de Nadjâ, était tout proche et marchait si vite qu'elle paraîtrait au plus tard le lendemain matin sous les murs d'Alep.

Fort ému, l'émir rétrograda sur l'heure. Confiant la défense de sa capitale à la population armée, sa première idée fut, cette fois encore, de se jeter dans la campagne avec les quelques soldats réguliers qui lui restaient et de rejoindre par des chemins de traverse les contingents

règne de Nicéphore, faisant confusion avec l'expédition qui eut réellement lieu cette année. Le manuscrit anonyme du Vatican, que certains attribuent à Julius Polydeucès, est le seul parmi les documents d'origine chrétienne qui fasse mention assez détaillée de ces événements importants.

1. Dobak ? Taboul ?

2. Une heure à une heure et demie de marche.

de Nadjâ pour fondre ensemble sur les Grecs et chercher à les prendre entre une attaque de lui et une sortie des défenseurs d'Alep. Mais force lui fut presque aussitôt d'abandonner encore ce plan en apparence si sage et si hardi. Ce n'est point, comme le prétendent les chroniqueurs arabes, qu'il en ait été détourné par les supplications du peuple alépitain effrayé de voir son souverain s'éloigner de lui en ce péril et désireux de combattre sous ses yeux le saint combat contre les infidèles [1], mais bien plutôt parce qu'il se défiait des menées secrètes qui pourraient être si facilement dirigées contre son autorité en ces moments si troublés. En vrai prince musulman du dixième siècle, il n'avait qu'une confiance fort limitée en la fidélité de ses fonctionnaires et de beaucoup de ses sujets, et savait fort bien que le moindre insuccès dans ces circonstances critiques lui vaudrait, dans sa propre capitale, non seulement des hostilités plus nombreuses encore, mais très probablement aussi de déterminés compétiteurs. En conséquence, et bien que son esprit aventureux fût vivement séduit par les chances de succès que pouvait présenter son projet primitif, il se résigna à ne point quitter sa capitale et à attendre l'ennemi sous ses murs. Cette résolution désastreuse devait causer sa ruine. Il allait affronter à la tête des confuses milices alépitaines l'ennemi nombreux et éprouvé qu'il n'avait jusqu'ici osé attaquer en bataille rangée avec ses troupes régulières. Certainement, à ce moment il espérait encore fermement que Nadjâ réussirait à rattraper les impériaux et à les charger en queue tandis que lui leur résisterait de front.

Mais Nadjâ, égaré dans la campagne comme Grouchy à Waterloo, ne parut point! La raison vraie de cette déplorable absence nous échappe. Le hardi partisan ne réussit-il point à reprendre contact avec l'ennemi, ou hésita-t-il à l'attaquer dans des conditions défavorables? Nous l'ignorons. Un seul fait paraît certain, c'est que Seîf Eddaulèh avec ses milices urbaines mal disciplinées eut à supporter seul le choc de toutes les forces impériales. L'anonyme du Vatican dit que l'émir avait encore à ce moment beaucoup de monde avec lui. Elmacin, au

1. Voyez dans Freytag, *Geschichte der Dynastie der Hamdaniden*, les propos échangés à cette occasion entre l'émir et le peuple d'Alep.

contraire, affirme que son armée était fort réduite. Tous deux ont raison ; le premier veut parler des milices alépitaines ; le second vise les troupes régulières en très petit nombre dont Seïf Eddaulèh disposait pour lors, puisque la très grosse part de celles-ci était inutilisée sous la conduite de Nadjâ.

Dans cette masse bigarrée des défenseurs d'Alep, toutes les races musulmanes se trouvaient confondues. Outre les milices purement citadines et les contingents syriens proprement dits, paysans convertis depuis trois siècles au mahométisme, le même anonyme du Vatican cite dans l'armée de l'émir de nombreux contingents curdes et deïlémites. Les Curdes donc, ces farouches et libres montagnards, ces guerriers pillards et nomades de l'Asie-Mineure, servaient alors déjà comme mercenaires dans les armées asiatiques. Quant aux Deïlémites, leurs voisins, c'étaient eux aussi de féroces et belliqueux habitants de la montagne, originaires, ceux-ci, du nord de la Perse, peuplades guerrières, de race turque, habitant les environs de la Caspienne [1]. Les émeutes des troupes deïlémites ont souvent fait trembler dans leur palais de Bagdad les faibles Khalifes du dixième siècle. Le nom de ces rudes soldats figure dans l'histoire dès le septième [2].

La fortune avait décidément abandonné le Hamdanide. Avec ses contingents indisciplinés [3], il avait quitté ses cantonnements de Bânkoûsâ, quartier élevé situé au nord de la ville et pris position en un point appelé Alhassàsah. Il n'est plus possible aujourd'hui d'identifier ce lieu, mais certainement il était situé sur le fleuve Kouaïk, dont il s'agissait de défendre le passage. Bosra le Petit, un des mamelouks de l'émir, portait sa bannière. Son vizir Abou Mohammed As-Sayyâdi et son cousin Abou Taglib ben Dawoud ben Hamdan combattaient à ses côtés. L'attaque impétueuse des masses byzantines ne se fit point attendre. Elle devait être irrésistible pour des soldats improvisés, tels que l'étaient

1. En particulier les montagnes qui séparent le Ghilan et le Mazanderam des provinces d'Algebal et d'Irak-Ajami.

2. Voyez Théoph. Simocatta, lib. IV, cap. IV, éd. Rey, p. 96, et Agathias, 92 D. Ajoutons que ce nom oriental a fourni un bien mauvais jeu de mots au diacre Théophile, le chantre de l'expédition de Crète (Acroas. V, p. 22).

3. Plus de cent mille habitants d'Alep, dit Yahia.

ceux de Seîf Eddaulèh. Un très vif combat s'engagea pourtant. Les cavaliers sarrasins, d'ordinaire si intrépides, ne tinrent point. Les seuls gens de pied, les milices bourgeoises alépitaines résistèrent durant quelques heures, défendant avec acharnement les deux rives et le passage du fleuve. Mais les éclaireurs byzantins, remontant la rivière, après une inspection minutieuse découvrirent un gué qu'une cavalerie nombreuse put franchir aussitôt, bien qu'avec une certaine difficulté. La plupart des hommes traversèrent le fleuve à la nage. Cette portion de l'armée grecque, conduite par Jean Tzimiscès, qu'on trouve toujours au

Bague d'or byzantine du X^e^ siècle, grandie de moitié. Collection Rollin et Feuardent. La tête du Christ crucigère; au-dessous, deux anges dans l'attitude de l'adoration.

premier rang dans cette campagne extraordinaire, tomba subitement avec de grands cris sur le flanc des Sarrasins. Pris à l'improviste, ceux-ci furent définitivement culbutés. L'infanterie syrienne, sabrée par les cavaliers ennemis, éprouva des pertes énormes et fut rejetée sur Alep dans la plus affreuse déroute. Les masses de fuyards, s'engouffrant par la porte des Juifs qui donnait accès dans la ville du côté du nord, s'écrasèrent horriblement. Beaucoup périrent de la sorte. Bosra, le porte-étendard de l'émir, plusieurs de ses parents, entre autres son cousin Abou Taglib, son vizir Abou Mohammed As-Sayyâdi, bien d'autres hommes de qualité encore, demeurèrent sans vie sur le champ de bataille.

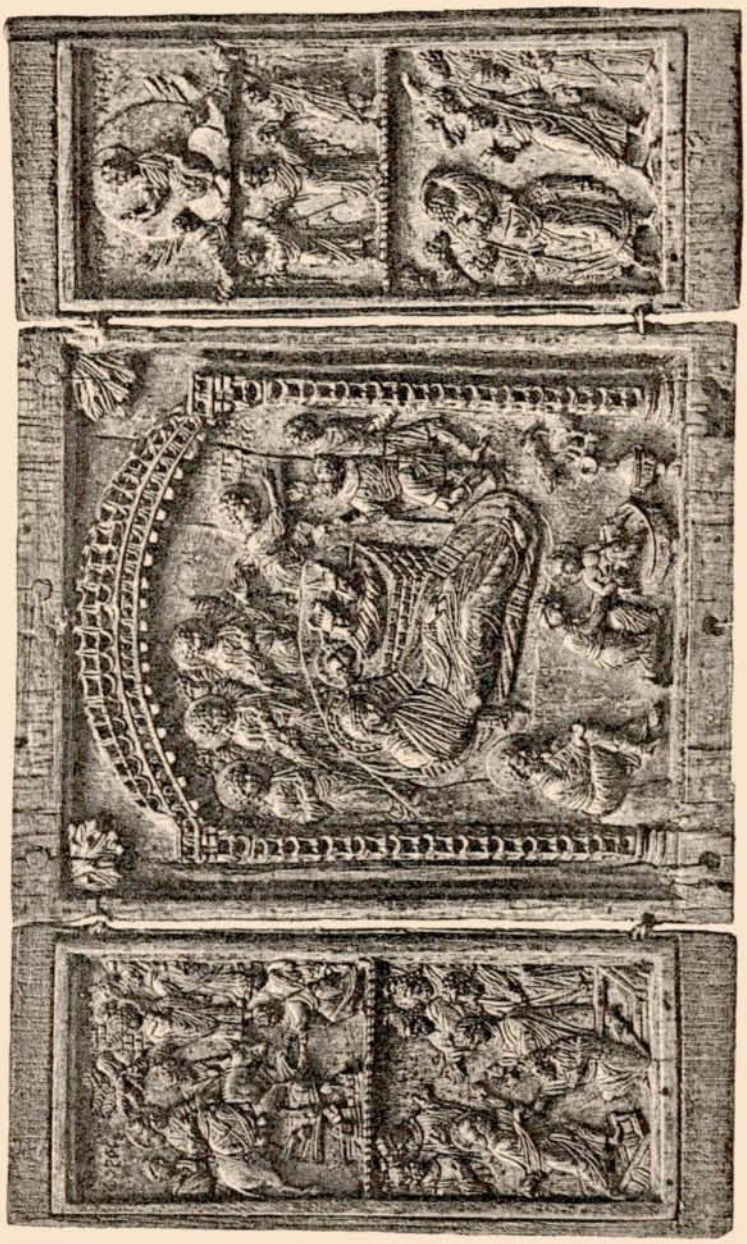
Seîf Eddaulèh, en proie au désespoir (il n'avait pas beaucoup de sang-froid, dit un chroniqueur), après mille efforts impuissants pour dompter la panique, voulut probablement, lui aussi, rentrer dans Alep,

mais déjà la retraite était coupée par les cavaliers cataphractaires lancés à la poursuite des fuyards. Sur le point d'être pris (l'anonyme du Vatican le dit expressément), il dut se jeter précipitamment dans la campagne, serré de près par les Grecs de Tzimiscès. La poursuite dura quelque temps, mais comme toujours l'émir montait un cheval d'une prodigieuse rapidité qui lui sauva la vie. Les cavaliers ennemis galopèrent à ses trousses dans la direction de l'est et de l'Euphrate. Mais, au village de Sab'în, il leur échappa définitivement. Une partie de sa garde à cheval l'avait suivi. Une fois débarrassé de ses persécuteurs, il se hâta de rebrousser chemin et alla, à travers de mornes solitudes, gagner la ville forte de Kinnesrin, l'ancienne Chalcis, droit au sud d'Alep, sur les bords du grand lac salé d'El-Matk. Hélas, il la trouva déjà abandonnée par ses habitants, tant la frayeur des Grecs était grande et faisait le vide devant eux. Harassé de fatigue par cette course folle, accablé d'émotions, le noble émir passa cette première nuit dans un caravansérail public, presque seul, songeant avec douleur à son armée dont il ignorait le sort, à son lieutenant Nadjâ si complètement disparu, à sa belle capitale surtout sous les murs de laquelle campait victorieusement l'ennemi héréditaire.

Après le désastre du Kouaïk, rien ne s'opposait à l'attaque immédiate d'Alep par les impériaux. L'immense capitale, encombrée de réfugiés de la campagne et de soldats, fut immédiatement investie. Comme toujours, les faubourgs environnants furent affreusement pillés. Seules, les cultures superbes de cette admirable banlieue demeurèrent intactes par ordre de Nicéphore. Le magnifique palais d'Alhallabah [1], joyau de l'architecture arabe du dixième siècle, avec tous les bâtiments du harem, ce palais que le Hamdanide avait orné avec amour, où il avait amoncelé tant de trésors, ce palais tant chanté par ses poètes favoris, qui y avaient passé à ses côtés sous les frais ombrages tant de radieuses nuits d'été, fut le soir même de la victoire envahi par les grossiers soldats du Nord. Quelques heures leur suffirent pour le mettre à sac. Puis le feu anéantit tout cet immense ensemble de constructions ravissantes.

1. El Halébah. Aboulféda le nomme Darân, ce qui signifie « les deux demeures ».

Les Grecs y trouvèrent des richesses fabuleuses et ce butin prodi-



Triptyque d'ivoire byzantin du x^e^ siècle de la collection Spitzer, autrefois de la collection Soltykoff. Sur le panneau central est figurée la Nativité. Sur les deux volets sont représentées l'entrée à Jérusalem, la résurrection de Lazare et l'Ascension.

gieux est bien là pour nous démontrer à quel point Seîf Eddaulèh fut pleinement surpris par la marche en avant si rapide des Byzantins. Rien

qu'en argent monnayé, on trouva la somme extraordinaire de trois cent quatre-vingt-dix mille dinars, soit près de quatre millions de dirhems d'argent! Aboulféda cite le chiffre un peu inférieur de trois cents sacs de peau de chèvre, chaque sac contenant dix mille dirhems [1]. Dans les écuries, sans compter les étalons du Nedjd, les belles cavales arabes, on trouva des mulets par milliers, quatorze cents, disent Aboulféda et Abou'l Mahâcen, deux mille quatre cents, dit Aboulfaradj. Kémal ed-Dîn, historien national, n'en indique que cinq cents, mais il cite encore au nombre des prises des Grecs six mille cottes de mailles, trois cents charges de merveilleuses étoffes de lin fin, trois cents charges de somptueux tissus de soie, de la vaisselle d'or et d'argent en quantité innombrable, huit cents chevaux, cent charges d'armes de prix : ceinturons ornés et incrustés, épées, cuirasses pour hommes, caparaçons métalliques pour chevaux, environ deux mille chameaux, etc., etc. Se figure-t-on seulement le peuple de palefreniers et de domestiques que nécessitait une pareille quantité de bêtes de luxe, de somme ou de trait? Ce palais, qui était en même temps une sorte de place forte, contenait encore un formidable arsenal ; on y trouva en amas prodigieux toutes les armes et machines si étrangement variées de l'art de la guerre à cette époque. Les Grecs enlevèrent tout. Nicéphore fit emporter jusqu'aux tuiles de faïence dorées qui recouvraient les toits. Les ruines éparses de cet amas d'édifices gracieux, vieux de trente années à peine, mais qui ne furent jamais reconstruits, témoignèrent durant des siècles encore de la gloire des Hamdanides d'Alep. Aujourd'hui il n'en reste plus trace.

Ceux qui voudront se faire une vague idée de ce que pouvait être à la belle époque du moyen âge arabe la fantastique richesse du trésor d'un prince sarrasin puissant et opulent, feront bien de lire, dans le second volume des *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte* d'Étienne Quatremère, les chapitres du récit de la vie du Khalife Mostancer où se trouve la description du trésor de ce prince, trésor qui fut

1. Suivant Kémal ed-Dîn, cent de ces sacs contenaient des pièces d'or ou dinars. Le dinar valait dix dirhems ou pièces d'argent. Abou'l Mahâcen dit « 390 *badrah* » de dirhems. Le *badrah* se compose de 10,000 dirhems.

vendu à l'encan par les Turcs, ses vainqueurs. On marche de merveilles en merveilles, en pleines *Mille et une Nuits,* et cependant le récit paraît sincère. L'évaluation de chaque objet ou de chaque série d'objets est établie avec un soin minutieux. L'étonnement vous saisit à la lecture de ces pages dans lesquelles on voit défiler comme en une vision éblouissante l'incroyable et interminable série de richesses accumulées dans un seul palais. C'est presque par centaines de mille que se chiffrent les objets précieux de cet inventaire unique au monde. Il s'y trouve de quoi meubler, tendre et décorer cent palais modernes. Ce ne sont qu'infinies descriptions de vases d'argent émaillé et ciselé pesant les uns jusqu'à dix mille pièces d'argent, d'épées damasquinées d'or, de pièces d'étoffes de Sicile, des sacs par centaines pleins d'émeraudes, de rubis, de pierreries de toute espèce, de perles et de turquoises, des bassins, des vases et des aiguières du cristal le plus pur, douze cents bagues d'or et d'argent ornées de pierreries, des plats d'or émaillés, des boîtes de bois précieux doublées de soie, incrustées d'or, des coupes de bézoard gravées, des coffres pleins d'armes précieuses, des poignards d'une richesse fabuleuse, des encriers de toutes matières, d'or, d'argent, de bois de sandal, d'aloès, d'ébène, d'ivoire, des coupes d'or et d'argent, des cruches de porcelaine contenant du camphre, des vessies pleines de musc, des morceaux d'aloès, de l'ambre sous toutes les formes, des œufs en porcelaine par milliers (on y renfermait des parfums), des nattes d'or tressé, vingt-huit plats d'émail enrichi d'or, « don du Basileus des Grecs, » des milliers de miroirs de toute matière dans leurs riches étuis,

Étoffe orientale du X^e^ siècle environ, conservée au trésor de la cathédrale de Sens.

des parasols à canne d'or, des milliers d'ustensiles de cuisine et de toilette de toute espèce en argent, des échiquiers, des damiers de soie brodée d'or avec des pions faits de toute sorte de matières précieuses, des cages de fil d'or pour contenir les bijoux, des couteaux merveilleusement ornés, un paon tout en or d'un travail extraordinaire, « digne d'avoir appartenu au trésor de Salomon, » comme on disait alors, des provisions de parfums de mille espèces différentes, des tapis et des tentures de Damas, des tentes et des pavillons d'une incroyable richesse par douzaines, quelques-uns véritables maisons ambulantes faites d'or et de soie que plusieurs chameaux portaient à grand'peine, des nattes pour la prière, nattes brodées d'or à grands dessins d'animaux, des casques tout dorés, des boucliers ciselés, des caparaçons, des selles, des brides. L'époque n'est certes pas la même et Mostancer-Billah, Khalife au treizième siècle, était un plus grand prince que Seîf Eddaulèh, simple émir d'Alep, mais cet immense inventaire, dont j'ai indiqué en quelques lignes les points les plus importants, suffit à nous donner une faible image des richesses extraordinaires et à peu près analogues, bien qu'en quantité moindre, qui durent éblouir les yeux étonnés des soldats byzantins, lorsque leur foule avide se précipita hurlante et tumultueuse dans le palais déserté du prince de Syrie.

Comme le remarque avec beaucoup de justesse M. Leonhardt [1], la catastrophe qui fondait ainsi sur la capitale du Hamdanide doit être imputée pour une très grande part à l'étrange et louche attitude tenue par Nadjâ durant tous ces événements. Bien que les chroniqueurs gardent à son sujet un silence prudent, il est impossible de ne pas se demander ce qu'il faisait durant que s'agitait si cruellement le sort de son prince et de sa capitale. Lui qui commandait les meilleures troupes de l'émir, presque toute son armée régulière, ne semble avoir rien fait, après l'échec de la diversion tentée par lui sur les derrières de l'armée grecque, pour réparer cet insuccès et pour voler au secours de son maître fugitif et de sa ville assiégée. Nous savons seulement que de Téreb il s'était retiré plus loin encore, jusqu'à Antioche, avec toutes ses forces, abandon-

1. *Op. cit.*, p. 21.

Amphore arabe au nom du Khalife d'Égypte El-Aziz Billah, successeur de Mouizz, le contemporain de Nicéphore. Ce vase précieux à monture d'argent est conservé au trésor de Saint-Marc à Venise.

nant ainsi Alep à son sort [1]. L'égoïste partisan semble avoir tranquillement assisté de là en simple spectateur aux dernières péripéties de

1. Yahia dit qu'après avoir contemplé d'une hauteur toute l'armée byzantine arrivant devant Alep, il fut saisi de crainte et s'éloigna.

cette lutte terrible qui devait si rapidement aboutir à la chute de la capitale. Lui, si résolu, si intrépide d'ordinaire, auquel Seîf Eddaulèh avait confié son meilleur espoir, fut donc cette fois pour le moins au-dessous de sa tâche, et quand on considère qu'à peine un an plus tard il devait profiter des nouveaux malheurs de son maître pour déserter absolument la cause de celui-ci et se révolter contre lui, il est impossible de ne pas croire que, dès ce moment même, il n'avait d'autre but que de trahir Seîf Eddaulèh et d'amener par tous les moyens sa perte pour en profiter à son détriment. Ce plan odieux était du reste tout à fait dans les données et les coutumes de l'époque, la fidélité à la foi jurée n'existant en aucune façon, telle que nous la comprenons de nos jours, dans ces principautés sarrasines nées en une heure et succombant d'ordinaire tout aussi vite sous l'action de quelque traître audacieux. Mais si la conduite de Nadjâ fut en quelque sorte naturelle, elle fut cependant dans ce cas plus particulièrement odieuse, parce que Seîf Eddaulèh l'avait constamment comblé de ses bienfaits. Il venait même encore de le nommer au poste infiniment lucratif de gouverneur de Chliat d'Arménie en remplacement du défunt Abou'l Ward.

Revenons au drame qui se déroulait sous les remparts d'Alep. J'ai dit que ces murailles étaient à cette époque déjà fort dégradées. L'antique enceinte byzantine en pierre avait beaucoup souffert dès le règne de Justinien, lors du fameux siège par Chosroès. On l'avait fort mal réparée avec des matériaux de second ordre, briques de terre cuite surtout. Depuis, les divers conquérants arabes et Seîf Eddaulèh lui-même n'avaient pu faire que peu de chose en vue de cette reconstruction colossale infiniment coûteuse. Neuf portes au moins, flanquées de tours massives, donnaient accès dans cette enceinte. Les principales étaient au nord : la porte des Juifs (Bab-el-Jehoud), plus tard Bab-en-Nasr, qui conduisait du quartier israélite au cimetière du même nom et par laquelle étaient rentrées en pleine déroute les milices alépitaines lors du désastre du Kouaïk; à l'est, la porte d'Irak; entre celle-ci et la porte des Juifs, celle de Shagir (Bab-esh-Shagir), qui donnait accès à la citadelle; au sud, celle de Kinnesrin, qui conduisait à la ville de ce nom; à l'ouest, celle d'Antioche (Bab-Antaqiyèh), au sortir de laquelle la route

conduisant à cette seconde métropole syrienne franchissait le Kouaïk sur un pont de pierre. La citadelle aussi, à l'époque dont je parle, était déjà mal entretenue, en fort triste état de défense, malgré sa force naturelle.

L'investissement complet d'Alep par les Byzantins fut parfait vers le 20 décembre environ. Le siège durait depuis deux ou trois jours seulement, lorsqu'une députation des sheiks et des anciens de la ville vint supplier Nicéphore de se retirer, affirmant sous serment que Seïf Eddaulèh, dont les Grecs semblent avoir à ce moment entièrement perdu la trace, ne se trouvait point dans la ville. Mais c'est précisément ce que le rusé Byzantin voulait savoir. Rassuré par cette bonne nouvelle, il rompit toutes négociations et ne songea plus qu'à donner l'assaut dont il avait fiévreusement hâté les préparatifs secrets, durant que par ses habiles négociations il obtenait tous les renseignements qui lui étaient nécessaires sur l'état de la défense [1].

Dans la nuit du 22 au 23 décembre, tout fut prêt pour l'attaque de trois côtés à la fois, au midi et à l'orient comme à l'occident. Au nord seulement, le kastron protégeait la ville contre toute agression de vive force. Les préparatifs étaient faits dans le camp byzantin pour miner les remparts et faire brèche. Au petit jour, Nicéphore, le premier debout comme au siège de Chandax, fit donner le signal, mais l'ennemi sarrasin veillait. Les béliers et les travaux de mine de l'armée d'invasion eurent beau ébranler la muraille d'Alep; une fois la brèche faite, ensevelissant ses défenseurs sous ses ruines, les Byzantins eurent beau se précipiter dans la ville en masses profondes, ils y rencontrèrent une

1. Suivant d'autres récits, ce serait sur l'ordre du domestique que les anciens de la ville se seraient rendus auprès de lui dès le 22 décembre, deux jours après le début du siège. Il leur aurait promis sécurité pour eux et leurs biens contre le paiement d'une indemnité en argent. Eux, de leur côté, se seraient engagés à laisser l'armée grecque entrer dans la ville, mais à condition qu'elle en ressortirait incontinent par la porte opposée, puis que, satisfaite de ce triomphe, elle se retirerait sans commettre aucun dégât. Ils auraient tout accepté, mais ils demandèrent cependant au domestique une nuit de répit pour pouvoir se concerter avec leurs concitoyens. Le lendemain matin, Nicéphore leur fit un accueil tout différent, leur reprochant rudement de chercher à attirer son armée dans une embûche. Les malheureux envoyés, pour se disculper, entrèrent dans des détails précis sur les forces dont disposait la défense. Le rusé domestique, une fois qu'il eut appris tout ce qu'il voulait savoir, les congédia, remettant brusquement à plus tard les négociations. Dans cette nuit même il avait tout fait préparer pour donner l'assaut. Yahia cite textuellement les propos échangés à cette occasion entre Nicéphore et les envoyés de la population alépitaine.

résistance acharnée. Écrasés sous une pluie incessante de traits, de quartiers de rocs et de balles de fronde, ils éprouvèrent un échec complet et durent battre en retraite en plein désordre. Dès la nuit suivante les assiégés eurent réparé la brèche faite le matin [1]. Après qu'ils eurent fini ce travail, dit un de leurs chroniqueurs, ils montèrent sur les murailles et crièrent : « Allah Akbar! »

Il y eut certainement alors un moment fort critique pour l'armée d'invasion. Il semble même que Nicéphore ait songé un instant à lever le siège dans l'appréhension de quelque mouvement offensif des Sarrasins, car, rassemblant toutes ses troupes dispersées autour de l'enceinte, il courut se retrancher dans une très forte position, sur le mont Gausan [2].

Mais la fortune était bien décidément avec l'heureux domestique. Dès le lendemain un nouvel incident vint à point pour le servir. L'absence de Seîf Eddaulèh dans Alep assiégée avait été le signal d'une anarchie absolue presque immédiate. Une de ces séditions militaires si communes en pays sarrasin à cette époque troublée, parmi ces armées, pêle-mêle confus de milices citoyennes et d'aventuriers mercenaires, éclata soudain dans la ville. Il est probable que la population était dès le début divisée en deux camps, celui de la résistance à outrance à l'étranger, et celui qui penchait à la soumission. Les milices de pied du Hamdanide, qui, après le combat malheureux du Kouaïk, avaient pu se réfugier dans Alep, probablement mal nourries, encore plus mal payées, firent cause commune avec la populace et se mirent à piller les boutiques des marchands et les maisons des bourgeois. Ceux-ci, avertis aussitôt, désertant à la hâte leurs postes de combat pour courir à leurs demeures, se défendirent avec énergie contre ces bandits. Malgré les efforts des chefs et des anciens, une épouvantable guerre de rues éclata, vidant la garde du rempart au profit de cette lutte fratricide. Tandis qu'Alépitains et soldats se pourfendaient à grands cris, le tumulte de la lutte eut bientôt fait d'attirer l'attention des guetteurs byzantins postés sur le mont Gausan. Nicéphore, averti que les mu-

1. Les assaillants, dans cette attaque malheureuse, portèrent probablement leur principal effort sur la porte d'Antioche, *Bab Antagiyèh*, qui fut en partie détruite.

2. Voyez p. 223.

railles se trouvaient presque dégarnies de défenseurs, ne perdit pas un moment. A mesure que ses bataillons prenaient les armes, il les lançait à l'assaut. En un clin d'œil les échelles furent dressées, les créneaux et les parapets démolis, la muraille franchie. L'attaque furieuse et rapide réussit pleinement, et cette grande cité, qui s'était la veille défendue si glorieusement, succomba misérablement à ce coup de main. Les murs

Coffret arabe d'ivoire sculpté, probablement du x^e^ siècle, de la collection Spitzer. L'inscription porte le nom d'un des Khalifes espagnols du nom d'Abd er-Rahmân. La monture est en argent niellé et doré.

furent escaladés presque sans combat par les Byzantins du côté de la tour du Mouton, des brèches furent ouvertes sur plusieurs points, les portes furent enfoncées ou détruites à coups de mine et l'armée entière se rua presque instantanément dans la ville conquise, tombant sur les combattants intérieurs pris à l'improviste, massacrant tous ceux qui ne parvinrent pas à se réfugier dans le château.

Ce fut à l'aube naissante, le mardi 23 décembre 962[1], avant-veille de la sainte fête de la Nativité, que la grande cité d'Alep retomba ainsi au pouvoir des guerriers chrétiens, après avoir appartenu plus de

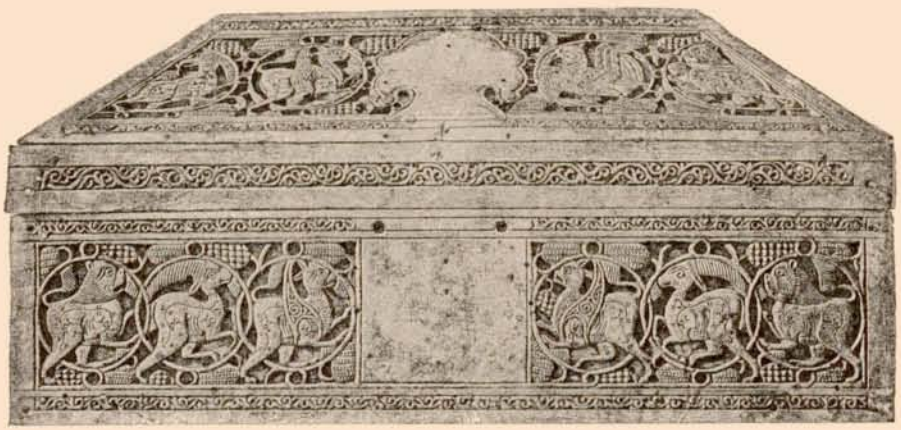
1. Le mardi 30, suivant d'autres.

trois siècles aux Sarrasins. Ce fut une tuerie colossale, une de ces scènes effrayantes de meurtre universel dont chaque année de la terrible histoire d'Orient a vu quelque exemple affreux. De vrais ruisseaux de sang descendaient le long des ruelles étroites en grande partie voûtées comme quelques-unes le sont encore aujourd'hui. Cent mille soldats assommaient, sabraient et violaient une population frappée de panique, ne songeant qu'à fuir par toutes les issues. La fatigue seule des assaillants arrêta le carnage, dit Aboulfaradj. On ne réserva guère que les plus belles femmes et les plus beaux enfants des deux sexes au nombre de dix mille. Les filles furent destinées à peupler les gynécées de Byzance, les garçons à former la pépinière future des corps d'élite de la garde impériale [1]. Après le carnage vint le pillage. L'opulente capitale du Hamdanide fut totalement dévastée par ces terribles bandes du Nord. Le butin fut tel que l'on ne put songer à l'emporter. Il fallut en livrer au feu la majeure partie, l'immense quantité de bêtes de somme se trouvant absolument insuffisante pour ce transport. La rage de détruire, procédé en apparence si impolitique, mais qu'il faut, je le répète, se garder de condamner d'emblée tant que nous ne connaîtrons que très imparfaitement les circonstances de ces luttes sanguinaires, fut poussée à ses dernières limites. Tout fut brisé, dévasté, anéanti ; un exemple curieux en fait foi : les provisions d'huile d'olive étaient conservées dans d'immenses bassins maçonnés, véritables étangs factices ; les Byzantins y firent couler l'eau des fontaines voisines ; l'huile surnageant déborda de partout et la récolte entière se trouva perdue. Ce détail, relevé par un chroniqueur, nous en dit long sur cet anéantissement impitoyable et monstrueux de toute une vaste cité.

Jamais armée byzantine n'avait encore conquis d'assaut pareille capitale arabe, enlevé pareil butin. Tous les chroniqueurs sont unanimes à insister sur ce fait. Les boutiques de l'immense bazar livrèrent des trésors incalculables. Les durs soldats de Nicéphore étaient am-

1. Les Vigiles, les Excubiteurs, les Hicanates ou Immortels, tous ces corps d'élite, noyau des armées byzantines, se recrutaient en partie parmi les enfants sarrasins pris dans les combats et les pillages de villes, amenés tout jeunes à Byzance, baptisés et transformés de la sorte en sujets fidèles du Basileus orthodoxe.

plement récompensés de cette longue campagne qui des bords du Bosphore et des rives de Crète les avait conduits jusqu'aux brûlantes campagnes de l'Euphrate et de l'Oronte. Les fantassins byzantins, poursuivant par les ruelles sombres et tortueuses, par le dédale des bazars, les femmes sarrasines d'Alep, vengeaient inconsciemment trois siècles de désastres presque incessants, trois siècles de souffrances inouïes pour toutes ces malheureuses populations chrétiennes d'Asie-Mineure et de Syrie ; surtout ils vengeaient les plus récentes infortu-



Coffret arabe d'ivoire du x^e^ siècle, de l'ancienne collection Basilewsky, aujourd'hui à Saint-Pétersbourg.

nes, ces razzias monstrueuses que chaque année « l'impie Chambdas et ses escadrons plus légers que les vents » avaient exécutées en pays de Roum. Parmi les sauvages paysans de Cappadoce, d'Isaurie et de Lycaonie qui formaient le gros des bataillons de pied de Nicéphore et qui égorgeaient sans pitié les belles Syriennes sur le pavé d'Alep, combien en était-il dont les femmes, les mères, les sœurs avaient péri, elles aussi, massacrées dans leurs rustiques demeures de par delà le Taurus par les féroces Bédouins du Hamdanide ! combien s'en étaient allées, liées sur le dos des chameaux de ses convois, souffrir l'agonie d'une captivité infâme dans les harems lointains des fils de Mahomet ! La prise d'Alep rendit du moins la liberté à quelques-unes de ces infortunées. Douze cents esclaves chrétiens furent délivrés, dit Aboulfaradj.

La vérité est qu'ils devaient probablement être beaucoup plus nombreux. On ne dut tenir note que des captifs de marque.

Avec le massacre et le pillage vinrent d'autres excès encore. Une grande partie de la ville, tous les bazars, toutes les plus belles maisons furent incendiés. Les superbes mosquées décorées de faïences et de stucs admirables, qui faisaient la gloire d'Alep, furent livrées à la pioche des démolisseurs, leur *members* délicieusement sculptés et fouillés furent brûlés et les cendres jetées au vent. On sema du sel sur leurs emplacements maudits. D'autres, après avoir été purifiées, furent certainement rendues pour un jour au moins au culte chrétien. La grande mosquée, « une des merveilles du monde, » au dire des chroniqueurs musulmans, semblable à celle de Damas, et qui avait été construite à grands frais par Soleïman ben Abd-Almalik, fut pillée, incendiée [1], transformée en écurie pour les cavales byzantines.

Cependant le triomphe des Grecs était bien loin d'être complet et surtout assuré. Durant qu'ils pénétraient dans la ville, un grand nombre de combattants, beaucoup de soldats deïlémites en particulier, plusieurs hauts fonctionnaires et autres personnages en vue ou riches bourgeois, puis des groupes de combattants Alides et Haschimides avaient réussi à se jeter dans le château, où ils s'étaient enfermés. Celui-ci, depuis que Seïf Eddaulèh avait choisi pour sa résidence accoutumée le palais suburbain d'El Halébah, n'avait plus été entretenu. Les remparts, je l'ai dit, en étaient fort dégradés. Les défenseurs, mal protégés contre les projectiles ennemis, les flèches surtout, qui les frappaient de toutes parts, furent presque aussitôt réduits à se retrancher derrière des parapets factices faits de selles, de housses et de bâts de chameau amoncelés. Privés de tout abri dans cette enceinte ruinée, ils couchaient à la belle étoile sous le vent et la pluie qui faisaient rage à cette époque de l'année. La nuit parfois, ils se glissaient furtivement dans leurs demeures dévastées, dans l'espoir d'y trouver quelque nourriture. Cependant, malgré sa triste situation, cette garnison improvisée constituait pour les vainqueurs un danger considérable. D'un moment à l'autre tous ces

1. Les Abbassides, lors de la guerre d'extermination qu'ils firent aux Ommiades, l'avaient déjà fort dépouillée de ses immenses trésors ; les Byzantins firent le reste.

désespérés pouvaient se ruer sur les soldats grecs dispersés, uniquement occupés au pillage. Il en était bien souvent ainsi dans ces pénibles guerres du moyen âge ; que de fois, après la ville prise, tout était à recommencer, parce qu'il fallait encore faire le siège du château, donjon ou kastron!

La situation, en se prolongeant, demeurait donc périlleuse pour les vainqueurs. Après trois jours de pillage, neuf suivant Aboulfaradj, le domestique dut se décider à attaquer la forteresse. Situé, je l'ai dit, dans la région nord-est de la cité, relié à elle par le rempart même qui faisait le tour de la vaste enceinte, le vieux kastron se dressait sur une éminence peu élevée qui dominait le reste de la ville, tertre immense défendu de tous côtés par des pentes à pic que surplombaient de hautes murailles. Il semble presque qu'à ce moment Nicéphore, satisfait de l'affront sanglant infligé à Seif Eddaulèh, craignant soit un retour offensif de celui-ci, soit bien plutôt l'arrivée tant de fois annoncée de Nadjâ, pressé surtout de se rapprocher de Constantinople où de graves événements s'annonçaient comme imminents, ait songé à se retirer de suite et qu'il ne se soit décidé que fort à contre-cœur à entreprendre cette opération nouvelle. Probablement aussi il se rendait compte que ses troupes harassées par cette interminable campagne étaient presque totalement épuisées. Enfin, et ce dut être une des raisons les plus graves, on annonçait officiellement l'arrivée très prochaine d'une armée sarrasine de secours sous les ordres de l'émir de Damas. Quoi qu'il en soit, Aboulfaradj affirme que le domestique ne se décida à attaquer le château que sur les sollicitations pressantes de ce jeune patrice Théodore que nous avons déjà vu figurer à la prise de Membedj et qui, suivant les chroniqueurs arabes, aurait été le propre neveu de Nicéphore, fils de sa sœur [1]. Il y eut même dispute entre le domestique plus sage ou plus lassé et le bouillant jeune homme, qui dut reprocher à Nicéphore sa prudence en termes peu respectueux.

« Comme l'armée victorieuse s'apprêtait à se retirer, dit Aboulfaradj, Théodore s'y opposa, disant à son oncle : « Tu as bien pris la ville,

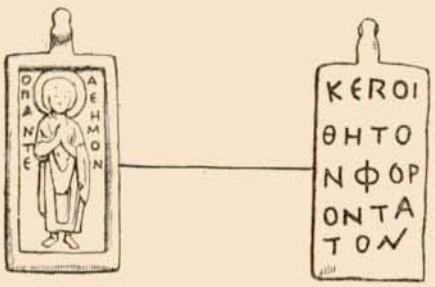
1. Les chroniqueurs byzantins ne font pas mention de ce jeune homme. Dehebî le confond à tort avec Jean Tzimiscès.

mais il reste le château. » Nicéphore furieux, n'osant toutefois le contrecarrer trop ouvertement, lui répondit : « Nous avons obtenu plus que nous n'espérions, laisse donc la citadelle à ses habitants jusqu'à une autre expédition. » Sur ses instances, il perdit patience et ne lui dit plus que ces mots : « Fais ce que tu veux ; le voilà, ton château, va le prendre. » Le téméraire jeune homme ne se le fit pas dire deux fois. Se mettant à la tête de la colonne d'assaut, il donna aussitôt le signal. Comme il gravissait en avant de ses hommes l'étroit chemin creux, unique voie conduisant à la grande porte de la citadelle, comme il allait atteindre celle-ci, d'une meurtrière disposée au-dessus de l'entrée on lui lança un gros quartier de roc qui faillit l'écraser. Pour éviter ce danger, il tourna le dos et se mit à courir. Alors un soldat des milices deïlémites, du nom de Bascha, qui l'épiait, ouvrant brusquement la porte, se jeta sur ses pas, le transperçant d'un seul coup de lance entre les épaules. Il en mourut du coup. Cette catastrophe mit fin au combat [1]. Le corps du malheureux prince fut rapporté à Nicéphore, qui, fort irrité de cette perte, lui fit faire les plus sanglantes funérailles. Douze cents prisonniers des combats précédents [2] furent amenés enchaînés devant la porte du château qui avait vu la mort de Théodore. On les fit agenouiller en longues lignes, puis, sous les yeux de la garnison musulmane terrifiée, les soldats grecs leur tranchèrent la tête à coups de sabre. Les cadavres dépouillés, laissés sur place, devinrent la proie des chiens et des chacals errants.

Ici s'arrêtèrent pour cette fois les succès de Nicéphore et de son armée. Les quelques lignes que les chroniqueurs contemporains, surtout les Byzantins, ont consacrées à ces événements sont tellement succinctes, ceux-ci se contentent si bien de narrer brièvement les faits sans en indiquer les raisons, que nous sommes obligé de suppléer tant bien que mal à tant de lacunes par de pures hypothèses. Après la mort de Théodore et l'assaut malheureux du château, voyant que le siège de celui-ci allait traîner en longueur, Nicéphore se décida subitement, semble-t-il, à se retirer avec toute son armée. Des raisons multiples

1. Suivant un autre récit, Théodore aurait péri assommé par le quartier de roc qu'on lui jeta.
2. Ibn Mawlâ dit douze mille ; El-Aïni, seulement deux mille.

durent amener cette résolution : avant tout, l'arrivée imminente des contingents intacts de Nadjâ qui avait enfin fini par faire sa jonction avec Seîf Eddaulèh, aussi celle de cette armée de secours de dix mille hommes que l'émir de Damas Zalim ibn as-Sallal amenait en personne à marches forcées au secours de son suzerain. C'étaient là des troupes nombreuses, fraîches, auxquelles Nicéphore n'avait à opposer que des hommes fatigués par la plus longue et la plus rude des campagnes [1]. Puis encore, l'Islam tout entier s'éveillait, secoué dans sa torpeur ou son anarchie par cette terrible nouvelle, cette grande calamité de la



Amulette de bronze byzantine de ma collection avec anneau de suspension. Sur la face antérieure, saint Pantéléimon, le saint médecin si populaire à Byzance, jeune, imberbe, la chevelure bouclée, est représenté debout, les mains jointes. Au revers, la légende : *Seigneur, protège le porteur de ce (talisman, amulette).*

prise d'Alep. On pouvait craindre que tous les dynastes d'Asie, oubliant leurs querelles fratricides, se liguassent à nouveau contre l'ennemi commun. Le domestique trouvait-il peut-être aussi que la leçon infligée au Hamdanide suffisait pour l'instant, que ses troupes écrasées, ses forteresses prises, ses provinces dévastées, son palais brûlé, sa capitale violée, constituaient une vengeance satisfaisante pour une longue suite d'outrages. De même encore, l'organisation d'une armée byzantine, même après l'effort immense cette fois déployé, ne comportait pas des luttes de très longue durée, des campagnes bien prolongées. Enfin, ce qui paraît très probable aussi, Nicéphore, qui déjà alors devait songer au trône, estimait qu'il était demeuré assez longtemps sans nouvelles suffisam-

1. Elmacin dit expressément que ce fut l'approche de l'armée de secours conduite par l'émir de Damas qui força Nicéphore à rétrograder. Au contraire, Ibn el Athîr dit qu'il se retira sans motif.

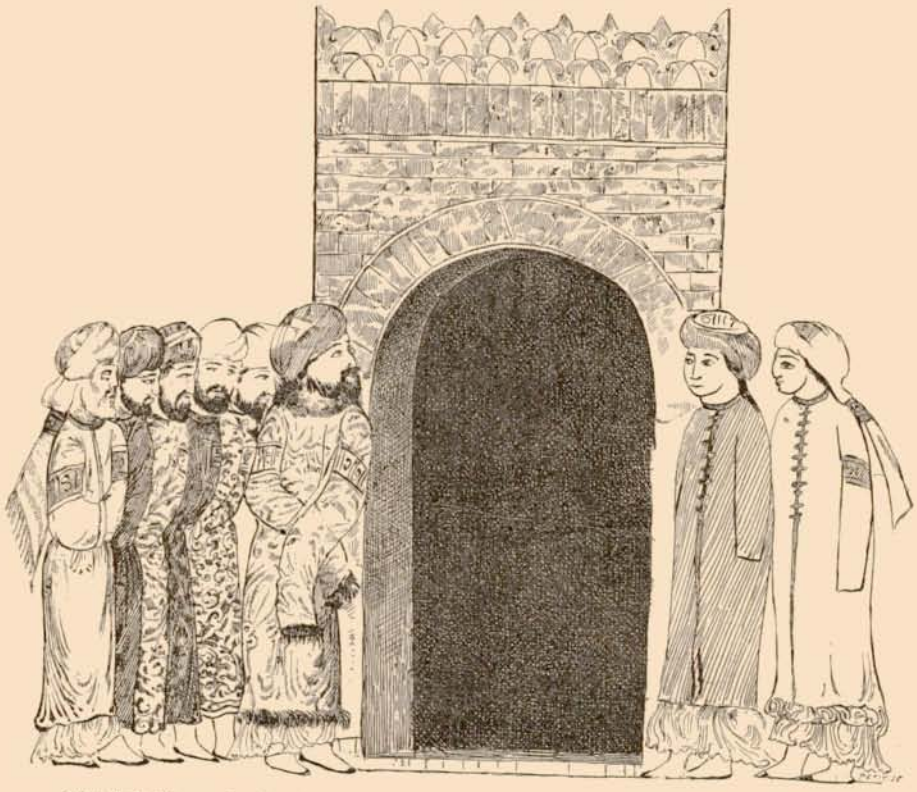
ment précises du Palais Sacré, sans renseignements exacts sur ces intrigues terribles, lesquelles, plus puissantes que tous les services rendus, étaient suspendues comme une menace perpétuelle sur la tête de tout général victorieux. Vraisemblablement le brillant domestique savait que, par suite de la peur même qu'inspiraient ses trop considérables succès, on conspirait déjà ouvertement à la cour contre lui. Vraisemblablement aussi les nouvelles de la santé du jeune Basileus étaient déjà fort mauvaises, et cette seule raison eût suffi pour attirer presque invinciblement vers Byzance l'ambitieux généralissime des forces d'Asie.

C'était bien là le caractère des guerres byzantines de cette époque. Rien n'était plus malaisé que de *tenir* une conquête une fois faite. Il y avait tant de raisons pour cela : la difficulté infinie de se procurer des subsistances dans un pays entièrement et systématiquement ravagé d'avance par ses propres habitants ; la distance énorme, qui empêchait d'expédier tout convoi de ravitaillement ; le système de mobilisation militaire, qui ne permettait pour ainsi dire pas l'existence d'une armée permanente ; la cessation forcée de toute action en hiver ; puis, dans un tout autre ordre d'idées, les incessantes intrigues du Palais, la volonté capricieuse ou la défiance éveillée d'un Basileus ou d'un premier ministre, la jalousie, la crainte qu'inspirait à la cour tout général victorieux, jalousie et crainte qui grandissaient en raison même des succès remportés ; l'élévation subite de quelque nouveau favori, dont il fallait préparer la voie et en vue duquel il fallait faire rentrer dans le rang le chef aujourd'hui trop populaire ; enfin, comme cette fois, les secrètes combinaisons du généralissime vainqueur, qui se trouvait trop éloigné de Constantinople au moment où son avenir s'y jouait.

Dans le cas qui nous occupe, il est probable que Nicéphore ne se sentit pas assez fort pour occuper définitivement la Syrie, pour en finir avant tout avec la résistance de la citadelle d'Alep et des autres places non encore conquises, pour attendre en même temps le choc des forces combinées de Seïf Eddaulèh, de Nadjâ et de l'émir de Damas. Son armée épuisée ne parvenait plus à se ravitailler dans ce pays entièrement ravagé. Il se dit qu'il reviendrait l'an prochain, que, pour cette présente campagne, il pouvait s'estimer satisfait. Mais ce qui dut, je le répète,

le décider plus que tout à retourner sur ses pas, ce furent les nouvelles qu'il dut certainement recevoir de ses amis de Constantinople lui annonçant le fatal dénouement qui se préparait.

Quoi qu'il en soit, sous l'influence de toutes ces causes réunies, Ni-



Scène de la vie sarrasine devant une porte de ville. Miniature d'un manuscrit arabe de la collection de M. Ch. Schefer.

céphore, huit jours après l'entrée dans Alep [1], ordonna la retraite. Les résultats de cette campagne de 962 étaient suffisamment beaux par eux-mêmes. On avait à peu près reconquis la Cilicie. On occupait tous les passages de l'Amanus, presque toutes les grandes forteresses de la

1. Neuf d'après certains témoignages, dix d'après Aboulféda, six suivant Dehebi, sept suivant El Aïni. Un corps grec détaché était allé durant cet intervalle piller Kinnesrin ou Qennasrin à une journée de marche vers le sud. Tous ceux des habitants de cette ville (l'antique Chalcis) qui n'étaient pas parvenus à se réfugier au delà de l'Euphrate furent massacrés ou réduits en captivité. La grande mosquée, le palais de l'émir, toute une portion de la ville furent brûlés.

région qui s'étend entre l'Euphrate et cette montagne. Enfin on avait infligé une défaite complète et le plus sanglant affront à l'arrogant Chambdas. On avait violé et dépouillé sa grande capitale, pris son trésor. Certes il était fâcheux de devoir abandonner Alep, dont on n'avait pu prendre le château. Mais personne dans l'armée grecque, enthousiaste de tant de succès remportés, ne doutait qu'un retour très prochain ne mît définitivement entre les mains du Basileus ce joyau des cités sarrasines.

Les Byzantins repartirent donc pleins d'espoir. C'était le mercredi 31 décembre 962. En quittant Alep, Nicéphore lança aux habitants de la région cette dure proclamation que tous les chroniqueurs ont relevée : « Je m'en vais, mais pour revenir prochainement ; gardez-vous de cesser d'ensemencer et de cultiver vos terres, car celles-ci m'appartiennent. Je viendrai l'an prochain faire la récolte de vos semailles. Faites en sorte que je ne sois point déçu. » Sur toute la route il renouvela ces injonctions et ces menaces. Cette précaution si inusitée de ne pas permettre la dévastation des jardins et des admirables cultures de l'oasis d'Alep prouve bien l'intention où il était de prendre dès l'an prochain le territoire de la principauté pour base d'opérations nouvelles. Sans cela il n'aurait pas tant insisté pour que les populations syriennes continuassent à ensemencer leurs terres.

Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis le départ des Grecs, que Seif Eddaulèh rentrait dans sa malheureuse capitale. Il se mit aussitôt courageusement à réparer tant de ruines.

Emmenant à sa suite des milliers d'esclaves chrétiens libérés, d'interminables files de Sarrasins enchaînés, alourdie par son incroyable butin, l'armée victorieuse remonta lentement vers le nord, à travers la Syrie septentrionale, ne commettant plus aucun dégât, comme si elle voulait se préparer un retour plus facile, épargnant les habitants, laissant des garnisons dans quelques forteresses de la montagne et de petits corps détachés pour garder les défilés [1]. Les soldats byzantins repas-

1. La guerre entre Byzantins et Sarrasins était en ce moment générale sur toute la ligne frontière d'Asie. Aboulfaradj cite, entre autres succès des Grecs, pour cette même année 962, l'incursion d'un millier d'hommes de pied arméniens sur le territoire d'Édesse. Ils emmenèrent mille moutons, cinq cents

sèrent ainsi les monts Amanus et traversèrent les plaines ciliciennes et le Taurus, songeant aux joies du triomphe prochain et du repos bien acquis. Nous n'avons aucun détail sur ce retour. Comme on était en route depuis plus de deux mois et demi, comme le quartier général arrivait dans la seconde moitié de mars à Simandoa, qui est Tzamandos, dans le thème cappadocien de ce nom [1], à quelques étapes avant Césarée, une grave nouvelle arrêta court Nicéphore. L'empereur Romain II venait d'expirer. Déjà alors une grande partie de l'armée avait été successivement dirigée sur ses cantonnements et momentanément disloquée.

bœufs et dix prisonniers. « A cette époque heureuse pour les armes byzantines, ajoute Aboulfaradj, lorsque les Grecs dans leurs incursions dévastatrices pénétrèrent jusque sur le territoire de la Grande-Arménie (alors partiellement occupée par de nombreux dynastes musulmans), les Arméniens, qui étaient chrétiens, redoutant les représailles des Sarrasins, se réfugièrent en masse sur le territoire de l'empire. On leur attribua le district de Sébaste (aujourd'hui Siwas) de Cappadoce. Leur nombre s'accrut à tel point qu'ils devinrent de précieux auxiliaires pour les armées impériales. On les employa à tenir garnison dans les forteresses reconquises sur les Arabes (probablement Membedj, Dolouk, etc.). Ils formaient dans toutes les guerres une infanterie excellente pour les armées du Basileus, combattant constamment avec courage et succès aux côtés des Romains. » En 961, Davith, prince arménien de Taik, fut nommé curopalate byzantin, et Gourgen Ier succéda à son oncle David II en Ibérie.

1. La Samandou de Moténabbi et des historiens arabes.

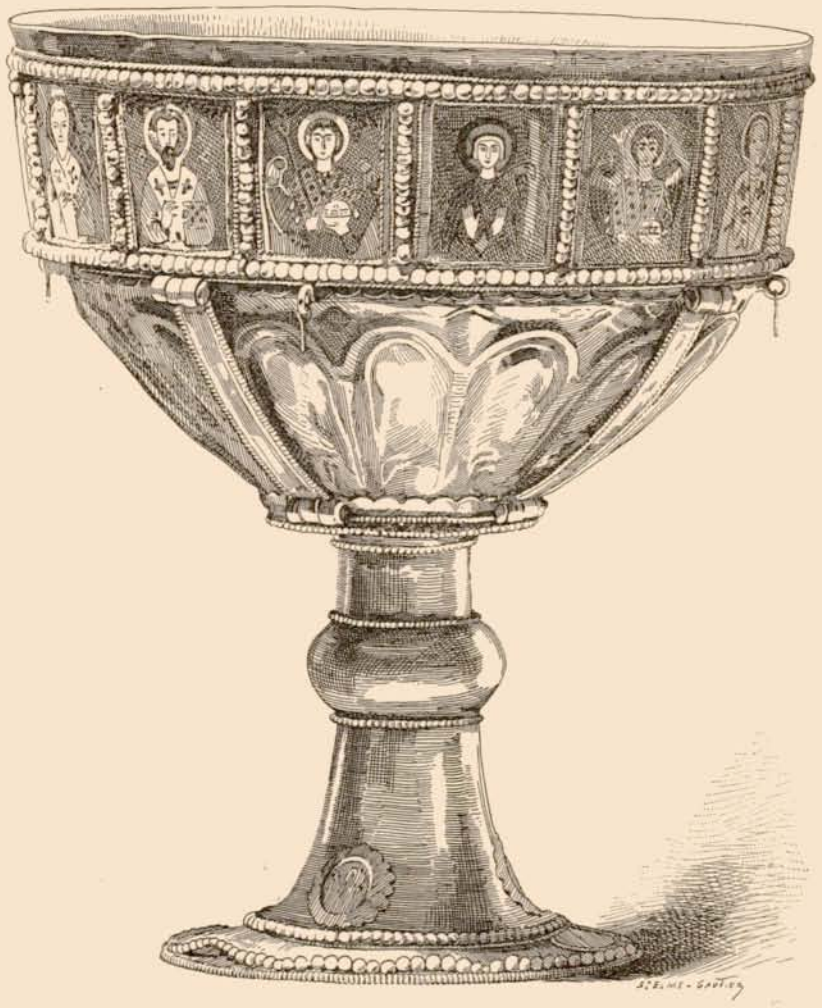
CHAPITRE V.

Mort de Romain II, survenue le 15 mars 963. — Portrait de ce prince. — Ses défauts. — Ses qualités. — Monnaies frappées sous son règne. — Enfants qu'il eut de Théophano. — Sa mort marque une ère nouvelle dans l'histoire byzantine. — Négociations secrètes entre Nicéphore et Théophano, antérieures à la mort de Romain II. — Basile et Constantin succèdent à leur père sous la tutelle de leur mère Théophano, Joseph Bringas demeurant le véritable chef du pouvoir. — Nicéphore, secrètement appelé par Théophano impatiente du joug de Bringas, accourt à Constantinople. — Il triomphe au Cirque pour ses victoires de Cilicie et de Syrie. — Bringas découvre sa liaison secrète avec l'impératrice Théophano. — Il veut le perdre ; Nicéphore se réfugie à Sainte-Sophie : — Le patriarche Polyeucte le fait sortir de cet asile et le mène au Sénat. — Par ses discours ardents et malgré Bringas, il fait nommer à nouveau Nicéphore généralissime des forces d'Asie avec des pouvoirs illimités. — De son côté, Nicéphore jure de respecter les droits des deux petits empereurs. — Il retourne à l'armée d'Asie. — Mort violente de l'ex-Basileus Stéphanos. — Nicéphore se prépare à tenter un coup d'État militaire. — Bringas, furieux de l'avoir laissé échapper, cherche à se le faire livrer par ses lieutenants Jean Tzimiscès et Courcouas. — Ceux-ci dévoilent à Nicéphore les projets de l'eunuque. — Malgré sa feinte résistance, ils le font proclamer Basileus à Césarée par l'armée d'Asie le 3 juillet 963. — Nicéphore marche sur Constantinople. — Terrible sédition populaire provoquée dans la capitale par les violences exercées par Bringas sur les parents et les partisans de Nicéphore. — Guerre de rues qui dure plusieurs jours et se termine par la chute définitive de Bringas et le triomphe des partisans de Nicéphore. Celui-ci est proclamé Basileus. — Le nouvel empereur et son armée attendent l'issue des événements sur la rive d'Asie. — Entrée triomphale du Basileus Nicéphore à Constantinople. — Son couronnement.

Romain II le Jeune avait expiré presque subitement au Palais Sacré le 15 mars 963, après avoir langui tout l'hiver, usé par les fatigues excessives d'une vie de plaisirs. Il n'était âgé que de vingt-quatre ans, et en avait régné trois plus quatre mois et cinq jours; on n'est pas bien d'accord sur la nature de l'affection qui l'emporta. Comme toujours, lors d'une fin royale brusque et prématurée, des bruits d'empoisonnement circulèrent qui visaient principalement Théophano [1], impatiente de régner seule et de se rapprocher de Nicéphore Phocas, avec lequel elle avait peut-être déjà alors noué une liaison criminelle. Ce-

1. Voyez *Const. Porphyr.*, éd. Bonn, t. II, p. 450.

pendant la majorité des témoignages contemporains sont d'accord pour affirmer que le jeune Basileus succomba surtout aux excès auxquels il



Grand calice de sardoine taillé à côtes et monté en argent doré portant le nom d'un des deux empereurs Romain du x^e^ siècle, peut-être bien Romain II, conservé dans le trésor de Saint-Marc à Venise. Cette belle œuvre de l'orfèvrerie byzantine du x^e^ siècle est entourée d'une large bordure qui contient quinze médaillons d'émail cloisonné où sont représentées les figures du Christ, de la Théotokos et de différents saints en buste. Sur le pied on lit cette inscription détériorée : *Seigneur, protège Romain despote orthodoxe.* La coupe est ornée de perles.

se livrait avec sa fougue accoutumée et qui eurent facilement raison de sa constitution délicate. Syméon Magister ajoute qu'il était fort adonné à tous les plaisirs de la table. Cédrénus rapporte les deux

opinions sans prendre parti. En un mot, tous les chroniqueurs sont unanimes à signaler les incessants dérèglements de cette courte existence. Léon Diacre, qui est formel sur ce point que ce fut bien là la cause véritable de la mort de Romain, note cependant aussi les rumeurs d'empoisonnement. « Romain, dit-il, aurait pu faire preuve des plus belles qualités qui font les bons souverains, mais son exécrable entourage eut bientôt fait de ternir ces heureuses dispositions ; il n'eut de cesse qu'il ne l'eût vu s'abandonner avec fureur à tous les vices, ceux du ventre comme ceux qui sont pires encore (le vieux Byzantin se sert d'une expression autrement énergique). Durant le saint temps du carême de cette année 963, alors que les mortels en qui réside l'esprit de Dieu s'efforcent de dégager leur âme de la matière et de l'élever vers les choses d'en haut, les indignes favoris du Basileus ne songèrent qu'à lui faire courir le cerf et pousser furieusement son cheval à travers monts et vaux. Romain était déjà souffrant. On le ramena plus qu'à demi mort au Palais. On dit même que ces folles chevauchées devinrent cause de mortels désordres intérieurs dans les organes essentiels. Toutefois plusieurs pensent que le Basileus périt empoisonné au gynécée. » Preuve terrible de l'estime en laquelle les contemporains tenaient Théophano. Celle en effet qui devait faire massacrer son second époux pour chercher à en épouser un troisième, avait bien pu songer à faire empoisonner le premier pour épouser le second. Mais, je le répète, ceci n'est nullement prouvé. Cette femme est chargée dans l'histoire d'un assez grand crime pour qu'on ne lui en attribue pas à la légère un second dont elle n'est probablement pas coupable.

Le Basileus défunt ne méritait point d'être regretté. Il ne le fut point, du moins par la partie saine de la population. Son règne ne demeure dans la postérité que par les brillants exploits des deux Phocas, ceux de Nicéphore surtout. Lui-même, malgré les affirmations suspectes de certains chroniqueurs [1], ne prit aucune part effective au gouvernement. Tout entier à ses grossiers plaisirs, à son misérable entourage

1. Surtout le *Continuateur de Théophane*. Voyez F. Hirsch, *Byzantinische Studien*, p. 297.

de bateleurs, d'histrions, de comédiennes, de chanteuses et de courtisanes de la plus basse classe, avant tout grand chasseur, il vécut parfois au gynécée, le plus souvent dans ses maisons de plaisance de la côte d'Asie, en pleine forêt avec ses chiens, sans cesse à la poursuite de la grosse bête. Presque jamais il n'habita le Grand Palais Sacré. Son panégyriste anonyme s'est complu à nous faire le récit de tout ce qu'il accomplit en une seule journée. « Le matin dès l'aube il présida aux jeux de l'Hippodrome; il dîna ensuite en compagnie des sénateurs, distribua aux convives les présents officiels accoutumés, joua à la paume dans le Tzykanistérion avec les plus habiles joueurs et gagna plusieurs parties ; puis il se fit transporter sur la côte asiatique du Bosphore, au lieu dit Honoratos [1], et tua quatre énormes sangliers. Le même soir, il retourna coucher au Palais Sacré. » — « Le piètre chroniqueur, s'écrie l'honnête Lebeau, ne peut s'empêcher d'admirer une activité aussi infatigable et le royal usage que ce Basileus savait faire de tous ses moments. » — « Tout l'empire, ajoute le plat courtisan, était en admiration devant son souverain, principalement la ville de Byzance que Romain avait grand soin de maintenir dans l'abondance par ses distributions de blé et de vivres aux citoyens indigents. » Et cette affirmation est très probablement véridique. La plèbe constantinopolitaine avait des trésors d'indulgence pour ces Basileus débauchés mais bénévoles qui se faisaient pardonner leurs incessants écarts en comblant la foule de largesses de toute espèce.

Cependant ce prince, qui finit si vite et si misérablement, était, semble-t-il, taillé pour d'autres destinées. Son éducation célèbre, entièrement dirigée par son père, avait été peut-être au-dessus de toutes celles de ses sujets et de ses contemporains. Tous les chroniqueurs s'accordent également à reconnaître qu'il était doué des plus brillantes qualités de l'intelligence et de l'esprit. Ses avantages physiques n'étaient pas moindres. Syméon Magister nous le dépeint de belle prestance, de taille élevée, bien que moindre déjà que celle du Basileus Constantin son père, « large d'épaules, droit comme un cyprès. » Il

1. Le village d'Eren-Keuï d'aujourd'hui, d'après M. Paspati.

avait le teint frais et haut en couleur, le nez aquilin, le regard plein de charme, la voix chaude, la parole facile. Son abord était aimable et doux. Il avait de la vivacité d'esprit, du courage, de l'humanité. Il confirma une novelle de Romain Lécapène punissant les puissants qui s'introduisaient dans le bien des pauvres [1].

Les monnaies de Romain II, qui, elles aussi, par les détails de l'effigie, eussent pu nous donner quelques indications bien vagues sur la personne de ce prince, sont fort mal connues. On ne peut lui attribuer avec quelque certitude qu'une belle pièce de cuivre sur laquelle il figure en buste, de face, la tête ceinte du diadème, le globe crucigère et le sceptre à triple fleuron en main. Il est vêtu de la robe impériale à vastes carreaux brodés. Au revers se lit la fière légende en quatre lignes : *Romanos, en Dieu, Basileus des Romains* [2].

Théophano, jeune et superbe créature de nature essentiellement vigoureuse, pleine de sève, avait donné quatre enfants à son impérial époux en leur si courte union, et, soit dit en passant, tant de grossesses successives doivent faire accepter avec défiance les témoignages des chroniqueurs qui accusent Théophano d'avoir mené une vie de plaisirs dès son premier mariage. Outre les deux petits Porphyrogénètes Basile et Constantin, nés en 958 et en 961, et qui devenaient les successeurs de leur père, Théophano avait eu, je l'ai dit, deux filles de Romain, la première, également appelée Théophano, future épouse d'Othon II, future impératrice d'Allemagne, née probablement entre ses deux frères, peut-être déjà en 956 et qui, chose singulière, n'est mentionnée par aucun chroniqueur grec [3]; la seconde, Anna, qui devait épouser en 988 le féroce Vladimir, grand-prince de Russie. Cette future souveraine des Ross naquit deux jours seulement avant la mort de son père. Elle de-

1. Cédrénus fait un éloge identique du caractère de Romain. « Mais, dit-il en terminant, ses familiers, désirant gouverner par eux-mêmes (allusion directe à l'ambition de Bringas), le voulurent adonné à toutes les folies de la jeunesse et s'attachèrent à détruire chez lui tous ces germes excellents, à en faire uniquement un paresseux et un débauché. »

2. On attribue encore à Romain II quelques petits cuivres frappés à Cherson, spécialement pour ce territoire (voyez au chapitre VI). Son effigie figure également sur quelques monnaies de son père Constantin, qui l'avait de son vivant associé au trône.

3. Le musée de Cluny possède une feuille d'ivoire sculptée à Constantinople pour être envoyée en présent à l'occasion de ce mariage (voyez au chapitre XIII). Voyez. aussi A. de Longpérier, *Œuvres*, t. IV, p. 183, note.

vait contribuer à convertir son sauvage époux au christianisme, mais sans parvenir à adoucir la rudesse de ses mœurs ; « *erat enim,* dit le chroniqueur, *fornicator immensus et crudelis.* »

L'historien allemand Gfrœrer a dit avec raison que la mort de Romain II marqua dans l'histoire byzantine le début d'une ère de changements importants. L'amour des choses de l'esprit et la poursuite des travaux littéraires avaient caractérisé les règnes des trois premiers princes de la dynastie macédonienne, Basile Ier, Léon VI, Constantin VII. Après la mort prématurée de Romain, l'héritier du dernier de ces souverains, pour l'instruction duquel avaient été rédigées tant de compilations

Monnaie de bronze de Romain II. *Romanos, en Dieu, Basileus des Romains.*

savantes et précieuses, toute cette floraison intellectuelle s'évanouit parmi le fracas de la période troublée et guerrière qui suivit. Ce ne fut que sous la dynastie des Comnènes que le goût de l'instruction et le culte des lettres revinrent en honneur à la cour byzantine.

Puis encore, à la suite de la mort de Romain, on revit ce qu'on n'avait pas observé depuis vingt ans : plusieurs empereurs occupant à la fois le trône impérial, état de choses funeste qui devait durer plus de soixante années [1].

1. Voyez, dans le *Continuateur anonyme de Théophane,* éd. Bonn, p. 471, le soin que Romain mit à soutenir et à avantager les classes nobles de son empire. En dehors des campagnes de Crète et de Syrie, nous ne savons rien ou presque rien des relations, pacifiques ou non, entretenues par l'empire byzantin avec ses voisins durant le court règne de ce prince. Un passage du même *Continuateur* dit seulement qu'en 961 on eut à repousser, du côté de la Thrace, qui fut entièrement ravagée, une invasion de Turcs, c'est-à-dire de Hongrois. Ces redoutables cavaliers, qui commençaient à se montrer de plus en plus fréquemment sur les terres de l'empire, furent chassés par le patrice Marianos Argyros, catepano, c'est-à-dire chef suprême des forces byzantines d'Occident. Il leur reprit tout leur énorme butin et les força à regagner leurs terres d'au delà du Danube. Peu d'années auparavant, c'est-à-dire sous le règne de Constantin VII, une agression analogue avait été repoussée par Pothos Argyros, autre membre de cette même famille.

L'annonce du trépas du jeune Basileus n'avait pas absolument surpris Nicéphore. Dans les derniers mois de sa vie, Romain était si malade que plusieurs fois on avait cru sa dernière heure arrivée ; puis il s'était quelque peu remis. Nicéphore avait été prévenu à diverses reprises et ces bruits, bien que prématurés, l'avaient fait réfléchir. Désireux de ne rentrer à Constantinople qu'après que la catastrophe qui se préparait fût chose accomplie, il avait probablement volontairement ralenti sa marche. Il la suspendit tout à fait lorsque la nouvelle funèbre eut été officiellement confirmée. Son premier soin fut de disperser le reste de l'armée dans ses cantonnements, pour qu'elle pût prendre du repos et se tenir prête à tout événement, et d'expédier le butin conquis avec les captifs dans les cités impériales les plus voisines.

La situation du brillant domestique des forces d'Occident ne laissait pas que d'être fort critique. Tout naturellement il se trouvait être le personnage le plus en vue dans l'empire. A la tête de ses troupes victorieuses et dévouées, il pouvait tout oser. Avec cela, son ambition était réelle, sa popularité immense. Crète et la Cilicie reconquises, Alep emportée d'assaut avaient fait de lui le favori universel et un prétendant redoutable par la terreur même que ses succès avaient inspirée au parti qui dominait en ce moment au Palais Sacré. Bringas et ses partisans avaient vite deviné en lui un rival d'influence rapidement grandi par ses victoires; aussi, dès le retour de Crète, avaient-ils obtenu de Romain qu'il l'écartât de la cour et de la capitale sous prétexte de salut public. Mais cet exil déguisé n'avait fait que grandir encore l'heureux capitaine. Il avait parcouru triomphalement la Cilicie et la Syrie, brisé l'orgueil du fameux Hamdanide, depuis si longtemps l'effroi de toutes les populations de l'empire. Et voilà qu'au moment même où il se couvrait ainsi d'une gloire immortelle, au moment où il venait de presque détruire Alep, cette invincible citadelle de l'Islam, alors qu'il était à la tête de la principale armée de l'empire, l'empereur mourait à Constantinople, laissant deux fils presque au berceau et une veuve de vingt ans! On conçoit à quel point Nicéphore se trouvait désigné pour le premier rang, à quel point aussi Bringas et ceux de ses amis qui détenaient avec lui le pouvoir devaient redouter sa venue

en un pareil moment, combien lui de son côté devait désirer ne s'aventurer plus avant qu'à bon escient.

Des négociations secrètes étaient sans doute déjà engagées à ce moment entre lui et l'impératrice Théophano. De quelle nature étaient celles-ci? C'est ce qu'il est bien difficile de dire exactement devant le silence ou les réticences des rares chroniqueurs. Certainement Théophano se savait très mal vue du premier ministre et de ses partisans; elle n'ignorait point que dès la mort de Romain toute leur influence s'emploierait à l'éloigner de la régence et à usurper pour leur compte la totalité du pouvoir durant la minorité des petits princes. Tout naturellement la jeune impératrice, follement ambitieuse, décidée à défendre à tout prix ses droits secrètement minés, avait tourné les yeux vers le brillant capitaine qui revenait d'Orient dans tout l'éblouissement de ses grandes victoires. Sûrement aussi elle et ses familiers avaient mystérieusement tenu Nicéphore au courant des dernières phases de la maladie du Basileus. Et ces avances de Théophano avaient d'autant plus facilement réussi auprès du rude capitaine qu'il se mêlait à toutes ces intrigues un côté romanesque, comme cela a été si souvent le cas dans les événements de l'histoire byzantine. Il est temps de parler quelque peu de ce côté de la question que les chroniqueurs contemporains ont volontairement laissé dans l'ombre ou n'ont que fort brièvement mentionné, alors qu'il a très probablement joué un rôle sinon capital, du moins considérable, dans toutes les péripéties de cette crise extraordinaire.

L'ambition du pouvoir, le désir ardent de prendre au Palais Sacré la place du tout-puissant Bringas, n'étaient point les seuls sentiments qui portaient à cette heure le trouble dans le cœur de Nicéphore. L'amour y était certainement pour une grande part. Le soldat victorieux aimait la belle impératrice. Ce n'était un secret pour personne à Byzance que les charmes capiteux de l'exquise souveraine avaient produit sur l'âme simple de l'austère domestique des scholes d'Orient une impression ineffaçable. La sirène couronnée qu'il devait tant adorer plus tard avait déjà trop profondément agité cette nature violente aux passions exaltées péniblement contenues sous la règle rigide d'une chasteté dévote poussée à l'excès. Plusieurs chroniqueurs avancent très

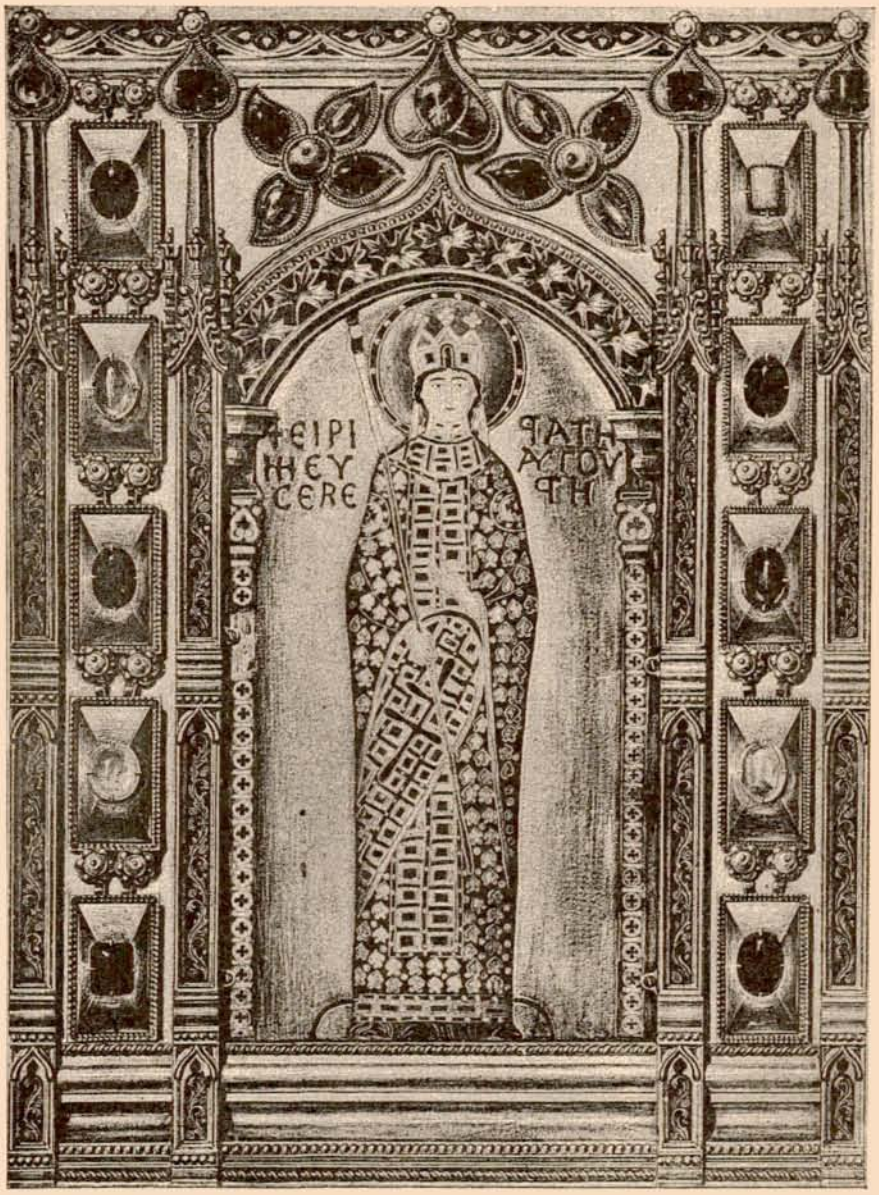
nettement que dès cette époque ce sentiment tendre existait très vivement chez Nicéphore, et si ce même sentiment n'était point partagé par Théophano, du moins il n'était point un secret pour elle ; surtout elle était femme à s'en servir pour les besoins de son ardente ambition. En tout cas, l'âme de Nicéphore, dans ses méditations solitaires des veilles du camp de Tzamandos, devait être étrangement tourmentée.

Revenons à Constantinople, où venait d'expirer le Basileus. Tout était trouble inquiet, appréhension douloureuse dans ce Palais Sacré où le trône se trouvait maintenant occupé par une jeune femme à peine accouchée de son quatrième enfant et par deux petits Porphyrogénètes âgés l'un de six ans, l'autre de trois environ. Rien aujourd'hui ne saurait donner l'idée de l'affreuse agitation qu'amenait un changement de règne à la cour de Byzance. Dans cette civilisation cruelle et froidement égoïste, ce renouvellement ne se résumait point comme aux jours où nous sommes en une pure modification de personnes, un simple changement de cabinet. Il ne s'agissait point seulement des vicissitudes toutes platoniques de deux partis, l'un tombant du pouvoir, l'autre y installant ses créatures. C'était la victoire brutale, complète, pour ceux qui étaient appelés par le nouveau souverain. Pour ceux au contraire qui avaient été les maîtres sous son prédécesseur et qu'il chassait maintenant de sa présence, c'était presque toujours la ruine, la proscription, l'exil sur quelque affreux rocher, fréquemment aussi la torture, la mort, la mutilation, ou pour le moins le couvent et toutes ses tristesses lugubres. Souvent le parti au pouvoir cherchait à se défendre, mais entraîné par la force irrésistible de cette réaction inévitable, il succombait constamment, et sa chute n'en était que plus complète et plus affreuse.

Combien tout ce drame devenait encore plus tragique dans le cas d'une minorité et d'une régence féminine! Tous les appétits se donnaient alors carrière. Toutes les cupidités se trouvaient surexcitées par l'appât d'un plus facile succès.

Rien n'était plus dangereux pour l'empire byzantin qu'une telle éventualité, car, ne l'oublions point, en outre des dangers intérieurs, il

avait constamment à compter avec l'incessant péril extérieur. Depuis



Impératrice byzantine en grand costume de cérémonie. Cette belle plaque d'émail, qui fait partie de la célèbre et merveilleuse *Pala d'oro* servant aujourd'hui de retable au maître-autel de Saint-Marc de Venise, reproduit l'effigie de la « très pieuse Augusta Irène », seconde femme de l'empereur Alexis Comnène. Cette représentation est donc postérieure de plus d'un siècle à l'époque du règne de Nicéphore Phocas, mais les modes impériales n'avaient point changé et cette image nous donne une idée assez exacte de ce que devait être le costume de la Basilissa Théophano dans les grandes cérémonies du Palais sous les règnes de ses deux époux successifs Romain II et Nicéphore.

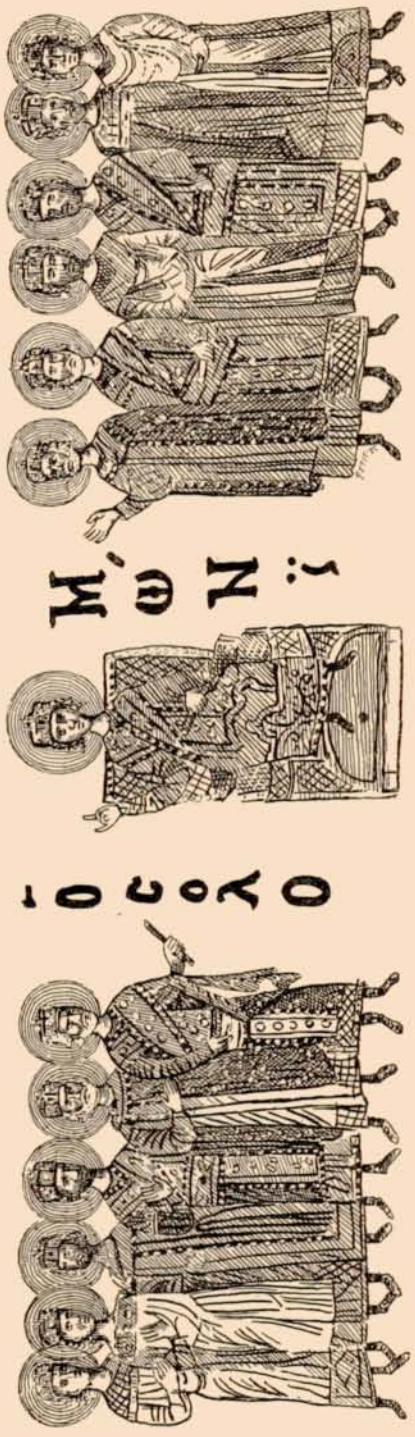
des siècles déjà, pareil à une forteresse gigantesque incessamment battue de toutes parts par le flot barbare ou sarrasin, cette vieille et grande monarchie n'avait pu compter encore sur un seul jour de repos véritable. La lutte ne cessait jamais entièrement sur aucun point de cette immense frontière, et pour peu que le châtelain de cette citadelle colossale laissât choir pour une heure de son bras fatigué le glaive du commandement, aussitôt un assaut plus furieux venait à point pour lui prouver que cette meute de nations sans cesse coalisées contre lui et qui jamais ne désarmait, avait découvert le défaut de la cuirasse ; aussitôt l'existence même de l'empire devenait en péril.

Romain mourant avait désigné pour ses successeurs ses fils déjà revêtus tous deux du titre de Basileus ; l'un devait régner l'espace immense de soixante-cinq années, l'autre l'espace presque aussi considérable de soixante-deux. Le jeune empereur avait en outre exprimé la volonté que Théophano fût régente durant leur minorité avec Bringas pour l'assister. Très au fait de la haine que ce dernier portait à Nicéphore, il avait pris soin d'ordonner qu'on n'enlevât sous aucun prétexte au brave domestique d'Anatolie le commandement en chef des troupes d'Asie. Mais il semblait peu probable que le premier ministre et ses partisans se prêtassent à exécuter cette volonté dernière, qui ne tendait à rien moins qu'à les mettre, pieds et poings liés, entre les mains d'un puissant adversaire auquel ils n'avaient pas épargné les provocations.

Telle était la situation au mois de mars 963, au lendemain de la mort de Romain, situation des plus critiques, je le répète, car un empire absolu comme l'était l'empire grec, entièrement environné d'ennemis puissants et acharnés, ne pouvait supporter sans préjudice grave un seul jour d'hésitation dans son gouvernement. Le parti du premier ministre, un moment accablé par la mort du Basileus, chercha aussitôt à s'organiser. Le patriarche Polyeucte, honnête mais borné, d'accord avec le Sénat, proclama dès le lendemain, selon la volonté de l'empereur défunt, la régence de l'impératrice mère. En réalité, le parakimomène Bringas conservait la direction absolue du pouvoir. Plus que jamais ses créatures se partagèrent les charges. Michel, recteur, magistros et logothète de la course publique, et Syméon, patrice et proto-

sicritis, futur rédacteur de diverses novelles de Nicéphore Phocas, sont désignés par les chroniqueurs comme ayant été les collaborateurs principaux de l'eunuque pour cette période.

Théophano, qui avait probablement eu à souffrir de la despotique volonté de Bringas, lui portait une grande haine. Plus que jamais, maintenant qu'elle était régente de droit, elle supportait impatiemment sa domination. A peine relevée de ses couches, elle songea à lutter, se rendant du reste bien compte qu'elle ne pourrait supporter le poids du pouvoir sans l'appui de quelque viril associé. Tout naturellement, étant donnés les antécédents que j'ai signalés plus haut, le parti auquel elle se rangea fut d'appeler Nicéphore en secret, n'ignorant point quel empire absolu elle exercerait sur lui et quel instrument puissant il serait en sa main [1].



Salomon assis sur son trône, entouré de douze rois d'Israël couronnés et nimbés comme lui, mais debout. Tous ces personnages sont figurés sous le costume d'empereurs byzantins.
Miniature d'un évangéliaire grec de la Bibliothèque nationale exécuté pour un empereur d'Orient du XI[e] siècle.

1. Cet appel fut, je le répète, très probablement tenu secret. Cédrénus dit expressément que Théophano manda Nicéphore au Palais Sacré et qu'elle le fit contre la volonté de Bringas. L'*Anonyme du Vatican* (Julius Polydeucès?), par contre, dit qu'elle le fit d'accord avec l'eunuque, mais ceci est peu probable, à moins que Bringas ne désirât attirer à Cons-

Je suis forcé de faire de tous ces faits un récit fort bref. Les historiens contemporains leur consacrent quelques lignes à peine et, en pareille matière, il est interdit de procéder par suppositions.

Nicéphore était demeuré campé à Tzamandos, en proie à toutes les affres de l'indécision. Bien que déjà intérieurement résolu à « faire du nouveau, » suivant la curieuse expression de Léon Diacre, c'est-à-dire à culbuter l'ordre de choses établi et à faire un prononciamento à son profit, il hésitait à marcher sur la capitale. Il n'avait que peu de troupes avec lui, ayant dû licencier, probablement faute d'argent ou à cause de leur trop complet épuisement, une grande partie de ses forces. Il ignorait quelle réception lui serait faite par le nouveau gouvernement. Surtout il se défiait horriblement de Bringas. Une unique idée le soutenait : il se rendait bien compte que seul il était en état de tenir tête à tous les ennemis de l'empire et qu'il faudrait bien qu'on en vînt à lui comme ressource suprême. Il était dans ces dispositions fort troublées lorsque arriva le message secret de l'impératrice régente, le mandant au Palais. Il accueillit avec empressement cette ouverture et, remettant à plus tard, faute de troupes, ses projets de révolution violente, se hâta d'accourir à l'appel de son idole.

Nicéphore dut arriver à Constantinople dans la première quinzaine d'avril. Il faisait acte de courage, presque de témérité, en se rendant ainsi seul dans cette ville où Bringas son ennemi était encore tout-puissant. Le peuple de l'immense capitale lui fit, comme on devait s'y attendre, un accueil enthousiaste. Au Palais, où régnait la crainte de Bringas, la réception fut peut-être plus contenue.

En venant ainsi à Byzance sur l'appel de Théophano et en différant de s'emparer du pouvoir par la force, le domestique d'Anatolie avait un double motif avoué : se faire accorder les honneurs du triomphe, qui lui étaient dus pour ses victoires de Cilicie et de Syrie, triomphe qui rehausserait encore son prestige aux yeux de la foule, et se faire confir-

tantinople son rival d'influence pour le perdre plus sûrement. Cet *Anonyme du Vatican* est en général favorable à Bringas, le grand adversaire de Nicéphore. Hase en a même conclu que ce manuscrit n'a dû venir au jour qu'après la mort de ce dernier, sous le règne de Jean Tzimiscès, ou plus tard encore.

mer par les jeunes Basileis dans le commandement de l'armée d'Asie. Aussitôt après il était bien résolu à se mettre à la tête des troupes et à jouer le tout pour le tout de manière à en finir avec Bringas. L'eunuque, de son côté, fit des efforts désespérés pour combattre ces projets qu'il devinait bien. D'abord, dès qu'il en eut été avisé, il chercha par tous les moyens à empêcher la venue de Nicéphore. Battu sur ce point, il s'efforça de contrecarrer au Palais tous les plans de cet homme qu'il haïssait de toute son âme. S'il ne réussit pas à détruire, mais seulement à neutraliser pour un temps cette influence nouvelle pour lui si redoutable, il faut lui rendre cette justice qu'il mit du moins une admirable énergie à mettre tout en œuvre pour cela. Il y voyait, du reste, fort clair et, se doutant bien que Nicéphore nourrissait les ambitions les plus hautes, il comprit que le succès des espérances du brillant stratigos serait le signal de la ruine immédiate pour lui et pour son parti. Il se jeta donc dans la mêlée avec passion. Nicéphore accepta la lutte. Celle-ci fut courte mais violente, marquée par les retours les plus imprévus.

Bringas alla droit au but. Dès la nouvelle de l'arrivée imminente de Nicéphore, il avait dénoncé vivement en plein conseil de la régence les projets ambitieux qu'on prêtait au domestique, et très simplement, très carrément, ainsi que cela se pratiquait toujours à Byzance, il avait proposé de faire crever les yeux au général heureux qui, selon lui, avait pris dans l'empire une position trop en vue et était devenu un danger public depuis qu'il avait acquis à la fois tant de gloire dans ses deux dernières campagnes et tant de richesses dans les sacs de Chandax, d'Alep et des autres forteresses ciliciennes et syriennes. Cette proposition radicale fut repoussée. On redoutait au Palais Sacré la première fureur du peuple qui attendait anxieusement l'arrivée de son idole, impatient de l'acclamer, surtout d'assister au spectacle tant aimé d'un nouveau triomphe. Bringas, battu sur ce premier chef, voulut du moins empêcher ce triomphe. Ce fut encore peine perdue. A peine le domestique victorieux fut-il débarqué dans la capitale, apportant avec lui les principaux trophées conquis, que les honneurs de cette entrée solennelle lui furent accordés en récompense de ses merveilleux succès sur le Hamdanide maudit. Cette pompe extraordinaire fut célébrée en pré-

sence d'un concours inouï de populations accourues de l'immense banlieue de la capitale et de tous les thèmes voisins. Elle dépassa de beaucoup encore, paraît-il, en splendeur et en enthousiasme, l'ovation précédente de 961. Sénat, noblesse et peuple rivalisèrent d'acclamations sur le passage du triomphateur. C'est que Nicéphore, depuis un an, avait encore grandi de toutes ses victoires d'Asie, de la Cilicie à demi reconquise, de l'orgueil de Chamdas châtié, enfin de la mort même de Romain. Le trône paraissait presque vide et cette place déserte semblait attendre l'heureux soldat. Celui-ci dut éprouver une joie poignante à défiler ainsi au Cirque, accueilli comme le tout-puissant arbitre des destinées de l'empire, sous les yeux de son adorable souveraine, invisible derrière les grillages de la tribune de Sainte-Marie Chalcopratienne, si tant est qu'elle fût assez remise pour pouvoir assister à cet incomparable spectacle.

Parmi les trésors de toutes sortes qui défilèrent dans cette journée unique sous les yeux des Byzantins éblouis, prémices des villes syriennes pillées par les guerriers du Christ, la plus précieuse peut-être aux yeux de cette foule dévote fut un amas de fragments de la tunique (à Byzance on disait de l'*himation*) de saint Jean-Baptiste, fragments inestimables que l'armée victorieuse avait retrouvés à Alep [1]. Ainsi chaque chef vainqueur rentrant dans la sainte capitale gardée de Dieu, depuis Héraclius apportant la Vraie Croix au retour de Jérusalem, aimait à enrichir les églises de sa cité chérie de quelque pieux dépôt, de quelque relique adorable, insigne entre toutes, arrachée aux infidèles au prix d'un sang précieux, et cette relique nouvelle venait grossir la liste sans cesse accrue de ces trophées dont l'ensemble formait l'invincible palladium de la ville chrétienne. Les lambeaux du vêtement du Précurseur rapportés de l'antique Béroé de Syrie par Nicéphore, furent dans la suite transportés à l'abbaye de Corbie par le chevalier Robert de Clari, après la prise de Constantinople par les croisés latins de 1204 [2].

Les événements allaient se précipitant. Aussitôt après le triomphe,

1. On conservait également à Alep un fragment du chef du Précurseur, mais il ne paraît pas que cette relique soit tombée aux mains des Grecs. Voy. Leonhardt, *op. cit.*, note 8, p. 25.

2. Riant, *Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ*, t. II, p. 198.

Nicéphore ayant fait remise officielle au trésor impérial de l'or et de l'argent conquis sur les Sarrasins, gêné probablement par l'accueil très enthousiaste de la foule et les bravos des soldats qui lui faisaient cortège chaque fois qu'il paraissait en public, voulant aussi méditer sérieusement sur sa situation fort critique, alla s'enfermer au fond de sa demeure particulière. Il n'en sortit plus, espérant désarmer pour quelque temps par cette éclipse momentanée les inquiétudes du premier ministre. Mais plus la popularité de Nicéphore grandissait, plus Bringas s'inquiétait de sa présence dans la capitale. Même, s'il faut en croire certaines sources d'ailleurs suspectes, un nouvel élément de crainte et de haine était venu redoubler l'agitation de l'eunuque et de ses partisans. Bringas aurait découvert seulement à ce moment qu'une liaison, qu'il avait ignorée jusque-là, existait entre Nicéphore et la jeune impératrice. En récapitulant les dates et les circonstances, il semble, je l'ai dit, peu vraisemblable que cette liaison ait été dès cette époque une réalité. Il est plus probable que la Basilissa eut simplement avec Nicéphore, déjà aussi épris qu'ambitieux, des conférences secrètes qui furent découvertes, ou que le domestique ne sut pas cacher les sentiments que lui inspirait sa belle souveraine. En tout cas, Bringas, sentant plus que jamais le terrain lui manquer sous les pieds, résolut d'en finir pendant qu'il en était temps encore et en revint à son premier projet de faire crever les yeux à Nicéphore pour cause de danger public [1]. Après cela on l'exilerait, et tout serait dit.

Nicéphore, mandé au Palais, se garda d'y venir, se doutant bien du sort qui l'y attendait. Sans hésiter, il courut à Sainte-Sophie, asile in-

1. Cédrénus et Zonaras font à cette occasion un récit bizarre, auquel il est difficile d'ajouter foi à moins d'admettre que Bringas se soit vraiment laissé bien facilement duper. Celui-ci, au dire de ces chroniqueurs, aurait reçu la visite de Nicéphore revêtu, sous ses habillements de ville, du cilice monacal, et ce dernier aurait si bien joué la comédie, si bien affirmé sous serment au premier ministre qu'il était dégoûté de toute ambition mondaine et ne songeait qu'à se retirer dans un cloître, qu'il avait fini par persuader entièrement son interlocuteur. S'il remettait de quelque peu l'accomplissement de ce pieux désir, c'était uniquement, disait-il, par amour pour les jeunes Basileis. L'eunuque, complètement joué, croyant s'être trompé sur les intentions de Nicéphore, se serait jeté aux genoux de celui-ci, invoquant son pardon pour avoir douté de lui. La seule chose qui semble certaine, et cela ressort du récit plus vraisemblable de Léon Diacre, que j'ai généralement suivi, c'est que Nicéphore réussit positivement à endormir pendant quelque temps la défiance du premier ministre, en le berçant d'assurances trompeuses jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour qu'on pût se défaire de lui. Voyez cependant plus loin, au chapitre VI, les curieux témoignages qui prouvent que Nicéphore eut réellement à plusieurs reprises l'intention de se retirer définitivement dans la vie religieuse.

violable. C'était là le premier refuge où se jetaient les grandes victimes des incessantes révolutions de palais à Byzance. La liste serait longue des hauts personnages, Basileis et Basilissæ, généraux et ministres, qui, durant des siècles, trouvèrent quelques heures de répit dans ce temple vénérable, retraite le plus souvent respectée. Beaucoup en sortirent pour marcher au supplice; mais pour quelques-uns, et Nicéphore fut du nombre, cette retraite momentanée fut comme le point de départ d'une fortune nouvelle.

La fuite de Nicéphore, le favori populaire, ne pouvait passer inaperçue. Une immense agitation s'empara de la cité. Les abords de la Grande Église furent soudain envahis par une foule irritée. Le patriarche Polyeucte, mandé par le domestique, accourut à son appel. Ce prélat vénérable, d'une dévotion étroite, mais de grande vertu, d'une austérité admirable, uniquement occupé de faire le bien, sachant s'exprimer avec une grande liberté en face des puissants, s'était, avec tout son clergé, montré, dès le début, le partisan de Nicéphore qui, par son vif étalage de piété, avait depuis longtemps gagné le cœur des prêtres. Tous voyaient en lui le plus ferme soutien à souhaiter pour les débuts si périlleux du gouvernement nouveau. Nicéphore, connaissant la grande et légitime influence du patriarche, se plaignit vivement à lui des défiances, des embûches du premier ministre; il implora sa protection, rappelant avec amertume ses brillants services envers l'État, parlant de son désintéressement, du grand besoin de repos qu'il éprouvait, n'aspirant, disait-il, qu'à jouir en paix de son siège au sénat, de ses loisirs si chèrement acquis, demandant seulement que sa vie et sa liberté fussent pleinement assurées.

Polyeucte, enflammé par ces paroles, dupe ou allié de l'astucieux domestique, allié plutôt, car le vieillard austère préférait la nature rude de Nicéphore à celle plus corrompue du premier ministre, Polyeucte, dis-je, accueillit avec une faveur marquée les ouvertures qui lui étaient faites. Depuis longtemps il supportait avec impatience d'être constamment et entièrement tenu à l'écart par Bringas, contre l'omnipotence duquel il n'avait cessé de protester et de lutter dès le règne du Basileus défunt. Puis surtout il croyait voir dans Phocas le

Sainte-Sophie, la Grande Église, centre du monde religieux byzantin, dédiée en 548 par Justinien, consacrée en 1453 par Mahomet le Conquérant au culte musulman.

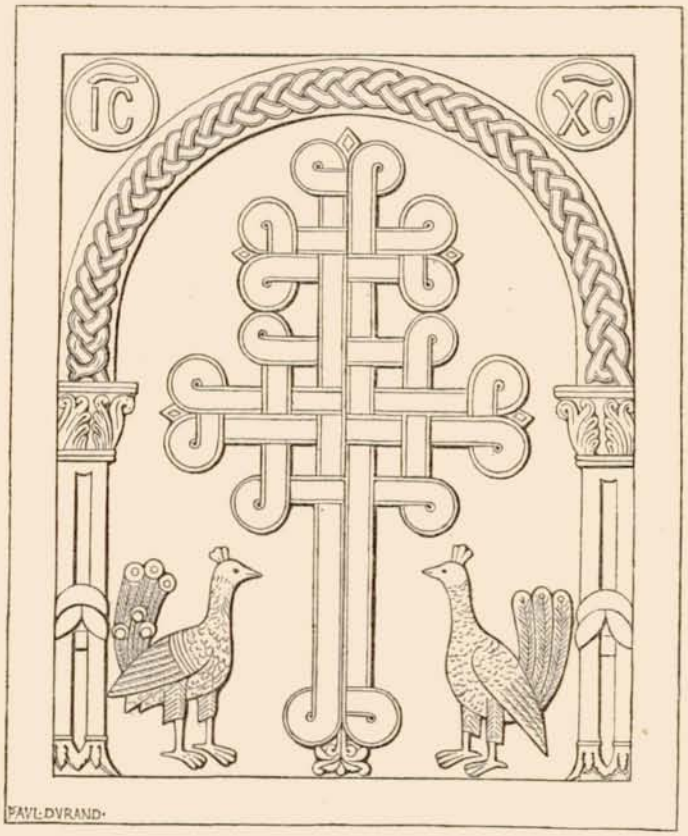
moyen de combattre l'influence détestable de Théophano qu'il comptait ainsi reléguer au second plan.

Couvrant Nicéphore de sa personne vénérée, malgré les menaces furieuses des partisans de l'eunuque, il le fit sortir de la Grande Église et, le conduisant au Palais à travers la place de l'Augustéon, réussit à faire d'urgence convoquer le sénat par la régente. L'ardent prélat se montrait par trop zélé. Nicéphore, plus avisé, comprenant qu'il fallait faire la part des circonstances et que le parti de Bringas était encore trop puissant, s'attacha à le calmer. N'ayant aucune troupe sous la main, voulant avant tout se tirer de la souricière où il s'était quelque peu imprudemment jeté, il n'avait qu'une idée, rejoindre à tout prix l'armée d'Asie, son armée dévouée, qui le suivrait partout et le rendrait facilement maître de la situation. Il fit donc la leçon à Polyeucte. Celui-ci parla aux sénateurs avec sa sincérité et sa fougue habituelles, leur dénonçant la criante injustice des procédés de Bringas à l'égard du capitaine qui, par deux fois, avait presque sauvé l'empire. Il leur montra le danger inouï de ce pouvoir mis aux mains d'une faible femme et de deux enfants, en face de cette nuée de barbares toujours prêts à franchir la frontière. Un seul homme pouvait triompher de tant de difficultés, c'était le général invincible, toujours heureux, qui avait défait le terrible Chambdas, le chef populaire, idole des soldats. Il fallait le replacer au plus tôt à la tête des troupes d'Asie, lui conférer à nouveau le commandement suprême que le Basileus Romain mourant avait défendu de lui enlever jamais, en un mot, lui donner des pouvoirs illimités [1].

Bref, Polyeucte fut éloquent parce qu'il était dans le vrai. Nicéphore était l'homme nécessaire, et le patriarche, le présentant comme l'unique sauveur possible de l'État en ces circonstances critiques, convainquit facilement le sénat, corps toujours prompt à s'inquiéter. On applaudit aux paroles du vieillard. En vain Bringas s'efforça de s'opposer à ce courant qui plus que jamais entraînait vers Nicéphore toutes les sympathies. Il dut par prudence céder, la rage au cœur, à cet élan universel et donna même sa voix à son ennemi. Auparavant Nicéphore s'était,

1. Voici les termes mêmes de Léon Diacre pour exprimer cette idée : ἀνειπεῖν αὐτοκράτορα στρατηγὸν.

il est vrai, engagé par écrit, sous les plus terribles serments, à ne jamais rien entreprendre contre les droits imprescriptibles des jeunes Basileis. De son côté, le sénat jura de ne rien faire sans consulter le domestique d'Anatolie, de ne procéder à aucune promotion, à aucune



Croix byzantine sculptée sur une église d'Athènes.

révocation, à aucun acte de gouvernement sans l'avoir préalablement informé. On voit quelle situation extraordinaire et tout exceptionnelle se trouvait être dès cette heure faite à l'heureux capitaine. Il se voyait du coup devenir l'épée et le premier soutien officiel des nouveaux Basileis.

J'esquisse à grands traits cette lutte d'influences si fertile en péripéties et qui cependant dura quelques jours à peine, puisque dès le com-

mencement de mai, tout de suite après les fêtes de Pâques, nous voyons Nicéphore, réintégré dans son commandement, quitter la capitale pour aller se mettre à la tête des troupes d'Asie. Ce ne fut point certainement sans avoir eu avec la régente de nouvelles conférences secrètes. Le mot d'ordre au Palais Sacré et parmi ses partisans fut de dire qu'aussitôt après avoir réorganisé l'armée d'Orient dispersée dans ses cantonnements, il allait entreprendre une campagne nouvelle contre Chambdas qui, déjà, relevant la tête, se montrait un peu partout sur la frontière. En réalité, il s'agissait de bien autre chose [1].

Malgré tous les efforts de Bringas, l'impératrice, la cour et le sénat venaient de se donner un maître. Chacun à Constantinople le comprit aussitôt et la plupart, redoutant avec raison l'anarchie d'une longue régence féminine, s'en montrèrent transportés de joie. Le rôle de Théophano est certes très obscur dans toute cette intrigue. Nous n'avons aucun détail. Les chroniqueurs byzantins contemporains ne soufflent mot. Il est toutefois très vraisemblable que la Basilissa eut une action cachée mais très décisive dans ces événements. En tout cas, si ce fut son influence qui décida de la suprématie si complète accordée à Nicéphore, on ne saurait que la louer pour cela. En agissant de la sorte, elle se montra régente patriote et éclairée.

Les débuts de tout règne nouveau étaient à Byzance entourés de trop de périls pour qu'en ces temps de politique froidement cruelle on ne supprimât pas impitoyablement le moindre élément d'inquiétude ou d'opposition. C'est à une raison de cet ordre qu'il faut attribuer la mort violente d'un malheureux personnage de sang impérial, événement tragique dont la nouvelle vint à ce moment épouvanter le Palais et la Ville. J'ai raconté ailleurs [2] comment dans l'hiver de 944 à 945, après avoir détrôné leur père le Basileus Romain Lécapène, les deux fils de

1. Dans tout ce récit, j'ai presque constamment suivi Léon Diacre, témoin oculaire de ces événements. Ni Cédrénus ni Zonaras ne mentionnent les embûches de Bringas, mais seulement ses craintes et ses soupçons bien naturels à l'endroit de Nicéphore. Suivant eux, il semblerait vraiment que le premier ministre n'ait guère été qu'un naïf qui se serait laissé complètement duper par son très rusé adversaire.

2. *Les Iles des Princes*, pp. 39 sqq.

Bas-relief d'argent du musée du Louvre de la fin du x^e^ siècle. Ce bas-relief recouvrait une boîte qui servait soit de reliquaire, soit à renfermer le livre des Évangiles. Il a appartenu à l'abbaye de Saint-Denis. Un ange y est représenté assis auprès du tombeau du Christ et montrant à Marie-Madeleine et à Marie, mère de Jacques, que Jésus en est sorti. Des inscriptions en relief relatives au sujet existent sur le fond ; elles sont tirées des Évangiles de saint Marc et de saint Matthieu. Quant à celle qui forme bordure autour du sujet, elle a été composée pour le bas-relief où elle a été empruntée à l'un des Pères grecs. Le beau caractère des figures et l'agencement des draperies se réclament encore des traditions du bel art du x^e^ siècle.

celui-ci, associés par lui à l'empire vingt ans auparavant, Stéphanos et Constantin, avaient à leur tour été déposés, trente-neuf jours plus tard, par leur beau-frère Constantin Porphyrogénète, le véritable souverain légitime, qu'ils avaient jusque-là tenu en chartre privée. Après un court séjour aux îles des Princes, les deux frères furent déportés plus loin : le premier alla à Ténédos, puis à Samothrace où il périt en 948 de la main de ses gardiens ; le second, successivement à Proconèse dans la mer de Marmara, puis à Rhodes, puis encore à Mytilène. Propre oncle de l'empereur défunt, frère de l'autocratorissa douairière Hélène, morte aussi depuis peu, le Basileus Stéphanos, qui paraît avoir été un esprit inquiet autant qu'énergique, n'avait jamais un moment, malgré cette longue et dure captivité de dix-huit années, perdu l'espoir de remonter sur ce trône où son père avait été si longtemps tout-puissant. Si souvent à Byzance on avait vu les captifs de la veille devenir les maîtres du lendemain ! Déjà, en 948, une conspiration ourdie en faveur du prince banni avait été dénoncée, et ses auteurs, cruellement mutilés et battus, avaient été promenés sur des ânes à travers Byzance, puis relégués au loin. C'est même à la suite de cette aventure que l'infortuné Stéphanos avait été transféré à Mytilène ou Mételin, l'antique Lesbos, l'île verte et charmante où cent cinquante ans auparavant la grande Basilissa Zoé avait, elle aussi, passé les derniers mois de son lamentable exil. Il y végétait tristement depuis de longs jours lorsque arriva la nouvelle de la mort de Romain. Probablement, en voyant l'empire retomber aux mains d'une femme et de deux enfants, le malheureux banni reprit une fois encore espoir. Il conspira peut-être et attira sur lui l'attention de quelques-uns. En tout cas, il donna ombrage à Bringas. Il semble même, d'après le récit de Cédrénus, que celui-ci ait craint que Nicéphore ne voulût se servir de l'exilé comme d'un homme de paille pour arriver plus vite au pouvoir sous le couvert de son nom. La situation était trop périlleuse pour qu'on put tolérer même cette ombre de prétendant. On commença par le faire garder avec la plus extrême rigueur, puis, sur l'ordre exprès de la régente, le samedi de Pâques 18 avril, le « grand samedi », Stéphanos fut empoisonné dans l'église de Methymna en prenant la communion. Il mourut subitement

de ce morceau d'hostie en pleine cérémonie. Personne n'hésita à reconnaître la main qui l'avait frappé.

Nicéphore, investi de pouvoirs presque dictatoriaux, de retour en Asie dans le courant de mai, dut tressaillir d'aise de se retrouver à la tête de sa chère armée, délivré du cauchemar de son imprudente équipée dans la capitale. Il ne perdit pas un jour, augmentant, exerçant incessamment ses effectifs, les concentrant à son ancien quartier général, qui était probablement encore Tzamandos. En apparence, il s'agissait toujours pour lui d'achever la conquête de la Cilicie, puis d'aller

Médaille byzantine de dévotion, en bronze, faisant partie de ma collection. Au droit : le crucifiement, le Christ entre la Vierge et saint Jean, la lune et le soleil. Au revers : la Résurrection. Les médailles de piété byzantines de cette dimension sont d'une rareté extrême.

attaquer une fois de plus dans sa capitale l'émir d'Alep et d'en finir ainsi avec cet infatigable adversaire, auquel la mort du Basileus avait rendu l'espoir. Mais personne n'était dupe. Tous connaissaient plus ou moins le plan qui mûrissait dans l'ombre et dont deux personnages seuls. : Nicéphore et Théophano, étaient à même de compter les fils [1]. Une nouvelle manœuvre imprudente de Bringas, le troisième acteur de ce drame, fit éclater prématurément la révolution qui se préparait.

Inconsolable d'avoir sottement laissé échapper cet ennemi mortel, surtout de lui avoir fourni l'occasion de rejoindre ses troupes fidèles,

1. L'agent secret par l'entremise duquel Nicéphore correspondait avec Théophano se nommait Michel.

pleinement édifié sur la correspondance secrète qui s'échangeait de plus en plus couramment entre Nicéphore et l'impératrice, décidé à tenter un effort suprême pour se débarrasser de lui avant qu'il ne marchât sur Constantinople, Bringas s'aboucha d'abord avec le patrice Marianos Argyros, dit Apambas [1], ancien commandant des troupes d'Italie. C'était un ambitieux et bouillant personnage, nature ardente et mobile. L'eunuque lui offrit de le nommer au commandement de l'armée orientale en place de Nicéphore. Il alla jusqu'à faire briller à ses yeux l'espoir d'une union inouïe qui le mènerait à l'empire. Marianos, prudent pour une fois, refusa net de se mesurer avec un adversaire aussi redoutable et conseilla au rusé ministre de s'adresser plutôt à Jean Tzimiscès, le chef militaire le plus brave, le plus connu, le plus populaire dans l'empire après Phocas. Bringas suivit cet avis.

Le nom de Jean Tzimiscès était à cette époque déjà fameux dans tout l'Orient. Depuis de longues années, le soldat intrépide qui devait un jour ceindre, lui aussi, le diadème des Basileis et anéantir pour un temps la naissante puissance des Russes, se couvrait de gloire dans toutes les campagnes de la guerre gréco-arabe. Aucun nom, après celui de « Nikfour le domestique », ne répandait plus d'effroi en terre sarrasine. Il était de race arménienne, très noble [2], né dans la ville d'Hiérapolis, dans le district de Khôzan, qui fait partie de la quatrième Arménie [3], au pied de l'Anti-Taurus, non loin du cours du haut Euphrate, au sud-ouest d'Erzeroum. Son nom véritable était Tchemchkik, dont les Grecs avaient fait Tzimiscès [4]. Il était de cette belliqueuse famille arménienne des Courcouas ou Gourgen qui avait déjà donné à l'empire tant de grands guerriers, le célèbre héros Jean Gourgen surtout. En même temps il était parent par sa mère de Nicéphore Phocas, avec lequel il offrait, du reste, le plus parfait contraste. Il avait jusque-là entretenu avec lui les relations les meilleures et venait de faire

1. C'est-à-dire originaire d'Apamée de Bithynie.

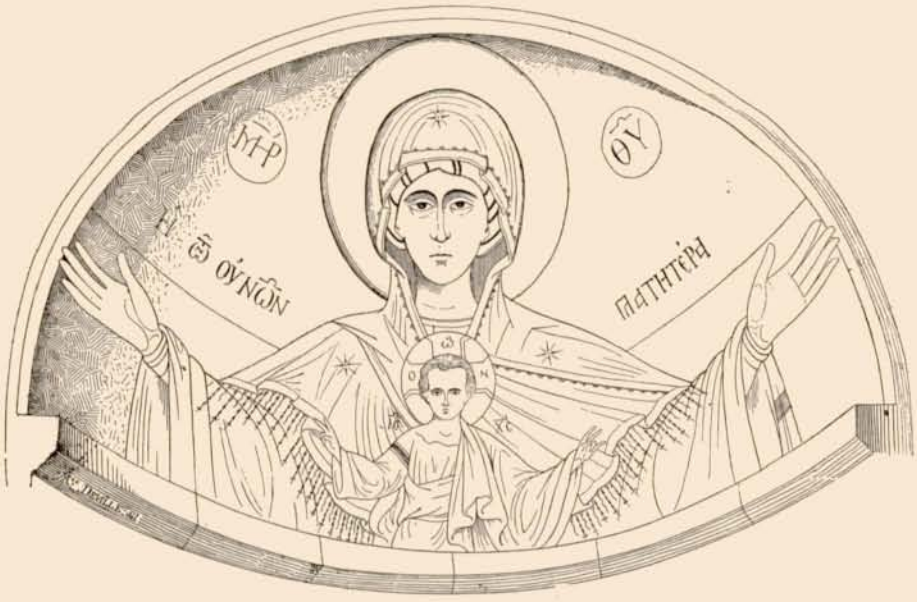
2. Voyez Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XIV, p. 101.

3. Cette ville porta depuis le nom de Tchèmèschgadzak (Tschemkazag), « *Naissance de Tzimiscès* », qui lui est toujours resté dans la suite.

4. Ou plutôt Tchèmèschguig. Ce surnom arménien n'était autre, on le sait, qu'une allusion à la petite taille de Jean. Les Sarrasins le nommaient Schumuschchig ou Tchumuschtiguin.

à sa suite la victorieuse campagne de Cilicie et de Syrie. La vie des camps, les dangers courus en commun, l'avaient lié d'amitié étroite avec ce brave qu'il devait un jour faire assassiner si cruellement sous ses yeux pour lui ravir sa femme et sa couronne!

Jean Tzimiscès était peut-être la plus brillante personnification de la valeur guerrière à cette époque. Sans peur, d'une audace téméraire



La Panagia byzantine. Peinture murale dans une église d'Athènes, d'après l'*Art byzantin*, de M. C. Bayet, Paris, Quantin.

et d'une fougue incomparable, doué des plus grandes et des plus sérieuses qualités militaires, il était adoré des soldats. Agé alors de bien près de quarante années, il avait cette très petite taille à laquelle il devait son surnom, mais il était en même temps admirablement conformé, parfaitement bien pris, d'une élégance extrême, d'une grande noblesse de maintien, avec un air audacieux de commandement, surtout une vigueur musculaire, une souplesse, une agilité extraordinaires qui paraissent avoir excité l'admiration unanime de ses contemporains. Il avait à la fois, disent-ils, la force du géant et le courage du héros, l'air imposant et fier dans sa courte stature. Voici le portrait que nous

trace de lui Léon Diacre, qui vécut à ses côtés. « C'était un homme ardent, impétueux, d'un courage inouï, malgré sa très petite taille qui le faisait comparer au belliqueux Tyrtée. Des vertus héroïques, une vigueur étrange, irrésistible, habitaient ce corps si menu en apparence. » Et plus loin : « Il était fort beau ; il avait le teint blanc et coloré, les cheveux roux avec le front et les tempes dégarnies, les yeux bleus, le regard hardi, le nez mince et charmant, la barbe également rousse. Il était bien pris, large d'épaules, il avait en lui une confiance incroyable pour un homme de si petite stature. Seul, il se jetait impétueusement au milieu de la foule des guerriers sarrasins, fauchait tout à l'entour à grands coups d'épée et regagnait les siens sain et sauf. Aux jeux du javelot, de l'arc, de l'anneau, à tous les exercices du corps : la course, le saut, il n'avait pas son pareil. On citait de lui des traits de force prodigieuse. Semblable à un oiseau qui vole, il franchissait d'un bond quatre chevaux rangés de front [1]. En même temps, son caractère était doux, mesuré, patient. Il était généreux à l'excès, munificent, même magnifique. Jamais on ne l'implorait en vain. Avec cela, il aimait la popularité. Il était « tout à tous, » prodiguant l'or et les promesses, d'un accès très facile. Son principal défaut était d'être fort libertin. Il aimait avec passion les femmes et la bonne chère. »

Ce parfait homme de guerre était pour lors patrice et stratigos du grand thème asiatique des Anatoliques. Il venait de rejoindre Nicéphore à la tête des contingents de sa province. Un autre chef illustre, d'origine arménienne, se trouvait à l'armée. C'était Romanos Courcouas ou Gourgen, de la fameuse maison des guerriers de ce nom qui depuis deux générations se distinguaient à côté des Phocas à la tête des armées impériales dans les guerres sarrasines. Romanos Courcouas était stratigos du thème de Cappadoce [2].

Les Phocas, les Gourgen, les Scléri, voilà les trois grandes familles militaires du dixième siècle byzantin. Sous tous les Basileis de la dynastie macédonienne, sous Basile Ier comme sous Léon VI, sous Constantin VII comme sous Romain II, dans chaque campagne c'est un

1. Léon Diacre cite un autre exemple curieux de cette agilité extraordinaire.
2. Cédrénus dit qu'il était *stratilate* d'Anatolie.

Phocas, ou un Courcouas, parfois un Scléros, qui est à la tête de l'armée. Chaque victoire est gagnée par un d'eux. C'étaient en même temps les premières familles nobles d'Asie-Mineure, les premières familles d'archontes orientaux, comme on disait alors.

Un des plus anciens Courcouas mentionnés dans les sources est l'illustre capitaine Jean Ier ; celui-là fut célèbre sous Basile Ier. De ses deux fils, l'un, Jean II, se couvrit de gloire en Orient, sous la régence de Romain Lécapène. Il eut pour fils le Romanos dont je parle en ce moment, qui commanda souvent en chef en Asie [1], et Théophile, stratigos de Mésopotamie, père de Jean Tzimiscès.

De ces trois grandes familles guerrières on ne connaît, pour ainsi dire, pas un membre qui ait été prêtre. Tous furent soldats.

Bringas, après avoir encore réussi à faire éloigner de Constantinople les principaux parmi les parents et les partisans de Phocas, expédia donc aux deux chefs arméniens que je viens de présenter au lecteur un message secret dont la teneur était à peu près identique à ses ouvertures à Marianos. Il leur dénonçait les prétendus projets de trahison scélérate de Nicéphore vis-à-vis des jeunes Basileis et offrait à Tzimiscès le commandement en chef des troupes d'Asie retiré à Phocas ; à Romanos Gourgen, par contre, il offrait celui de l'armée d'Occident, à condition que tous deux le débarrasseraient de cet ennemi public n'importe par quel moyen. Ils pouvaient à leur choix le faire tondre et enfermer dans quelque monastère, ou l'expédier enchaîné à Constantinople. « Je m'en remets à toi, écrivait-il à Tzimiscès ; accepte d'abord le commandement en chef des scholes d'Anatolie ; puis, prends patience ; avant peu tu seras Basileus des Romains. »

Les choses tournèrent tout autrement que ne le pensait le Parakimomène. Au reçu de ses dépêches, Tzimiscès, soit qu'il eût encore quelque loyauté au cœur, soit plutôt qu'il fût mieux à même d'apprécier la situation et combien il était devenu impossible de s'opposer au triomphe définitif de Nicéphore, s'en alla tout droit trouver celui-ci, qui, souffrant, était pour lors couché sous sa tente. « Tu dors, lui dit-il, s'as-

1. Le fils de Romanos, Jean III, devait périr en 971 dans un combat contre les Russes.

seyant à son chevet, alors qu'un misérable eunuque est en train de conspirer ta ruine. Allons, lève-toi, il n'est que temps. Lis cette lettre. Tu verras comment ce vertueux Bringas s'occupe de préparer ta perte. » Nicéphore lut et garda un silence farouche, comme accablé. « Que faire? soupira-t-il enfin. — Que faire! s'écria l'Arménien; tu le demandes! Sera-t-il dit que des chefs tels que nous, à la tête de la plus belle armée du monde, nous subirons plus longtemps l'esclavage d'un vil eunuque, d'un misérable Paphlagonien? Succomberons-nous donc à d'infâmes intrigues de gynécée? Allons, je te le répète, il n'est que temps. Mets-toi à notre tête : ceins le diadème impérial et en route pour Constantinople! » Et comme Nicéphore résistait encore, ou du moins feignait de résister, Cédrénus va jusqu'à dire que Tzimiscès et Gourgen, dans leur hâte impatiente de précipiter cette révolution qui les mettrait au premier rang après leur camarade couronné, allèrent jusqu'à tirer leurs épées, le menaçant de mort au cas où il hésiterait encore. Lui, feignant une grande terreur, faisant l'homme contraint et forcé, finit par céder à leurs instances. Certainement aussi il dut être secrètement encouragé par de nouveaux messages de la régente, toujours plus exaspérée de l'arrogante suprématie de Bringas. Depuis son retour en Asie, Nicéphore brûlait pour elle d'une passion plus vive encore. Cédrénus affirme, probablement à tort, que ce fut son amour pour la divine Théophano, plus encore que l'ambition du pouvoir, qui triompha de ses derniers scrupules.

Levant le masque très subitement, quittant le camp de Tzamandos vers la seconde quinzaine de juin, Nicéphore, à la tête de tous ses contingents cantonnés dans la région, s'avança avec Tzimiscès et Gourgen jusqu'à Césarée de Cappadoce, cette grande cité d'Asie où, l'année d'auparavant, il avait célébré la sainte fête de Pâques. Là, le 3 juillet, eut lieu un grand spectacle militaire digne du vieil empire romain. En face de toutes les troupes d'Orient, réunies dans la plaine auprès de la ville, Nicéphore fut proclamé Basileus au lever du soleil. Jean Tzimiscès avait lui-même soigneusement disposé la mise en scène de cette pompe guerrière. A la tête de tous les chefs de corps,

suivi de Romanos Gourgen et de Nicéphore Hexakionitès, patrices comme lui, il s'était présenté le glaive en main, à la porte du pavillon du domestique, puis, tous ensemble, l'entourant avec des acclamations frénétiques, agitant leurs épées au-dessus de leurs têtes, l'avaient salué autocrator des Romains, Basileus tout-puissant, lui souhaitant, suivant la formule immuable, « Long règne et longue vie ! » C'était bien encore là un empereur issu d'une sédition militaire, un véritable imperator proclamé par les légions comme aux temps les plus troublés de l'histoire romaine du troisième siècle, avec cette différence, cependant, qu'il n'était pas question de chasser du trône les héritiers légitimes. Dans la pensée des chefs de l'armée d'Asie, et l'avenir leur donna raison, il s'agissait uniquement d'en finir avec l'insupportable suprématie du premier ministre Bringas, de donner un époux digne de ce nom à la jeune régente et un protecteur éprouvé aux deux faibles enfants assis sur le vieux trône de Constantin, de procurer, en un mot, un défenseur énergique et fort à l'immense empire dont ceux-ci venaient d'hériter.

Saint Jean le Précurseur. Peinture murale dans une église d'Athènes. D'après l'*Art byzantin*, de M. C. Bayet, Paris, Quantin.

Tandis qu'au radieux soleil de juillet, sous les murs de Césarée, les stratigoi, les comtes, les turmarques de l'armée byzantine environnaient Nicéphore, le hissant à la mode antique sur un vaste bouclier,

les soldats, préparés dès longtemps à cette scène, accouraient par milliers, accueillant le nouvel autocrator de leurs démonstrations enthousiastes. Ils criaient : « Longue vie à Nicéphore Auguste! longue vie à l'invincible empereur que Dieu protège! » Surtout ils criaient : Εἰς τὴν πόλιν, εἰς τὴν πόλιν! « à Byzance, à Byzance! » (la *Ville* par excellence).

En vain Nicéphore se débattait encore, du moins feignait de se débattre; en vain, pour refuser le pouvoir, il invoquait son dégoût de la vie, son désir ardent de retraite, son existence assombrie par la mort de sa femme, dont il était veuf depuis quelque temps déjà, par celle de son fils unique Bardas [1]; en vain il suppliait plus ou moins hypocritement Tzimiscès de se laisser proclamer à sa place, priant qu'on lui permît du moins de se consacrer à la guerre contre les Sarrasins, pour laquelle il se disait bien mieux préparé que pour l'administration d'un pareil empire. Il dut céder à l'ivresse générale. On l'arracha presque de force de sa tente, pour le promener sur son bouclier devant le front des troupes. Puis on lui chaussa les célèbres bottines de pourpre, les rouges campagia aux aigles d'or brodés, indices du pouvoir suprême, chaussures réservées au seul Basileus des Romains, bien que le roi des Bulgares prétendît avoir le droit d'en porter aussi.

« Nicéphore avait bien vite oublié, dit l'honnête Léon Diacre, les serments terribles par lesquels, devant le patriarche et le sénat, il s'était, quelques semaines auparavant, si solennellement engagé à ne rien tenter contre les droits absolus des fils de Romain. » On peut dire pour sa défense qu'il n'avait plus guère le choix et qu'il lui fallait ou triompher de Bringas et lui succéder au pouvoir, ou périr misérablement. Par un dernier scrupule vis-à-vis des jeunes Basileis, il refusa pour le moment de revêtir les autres insignes de la toute-puissance impériale, le stemma, la robe à grands carreaux, n'acceptant que les campagia. Ainsi créé autocrator de par le droit de la révolution, il res-

1. Ce jeune homme, que Phocas chérissait, avait péri tragiquement, tué par accident dans une joute par son cousin germain Pleusès. La lance de ce dernier avait malencontreusement atteint l'œil du jeune homme. Pleusès épouvanté lâcha son arme, mais celle-ci rebondit si malheureusement que l'orbite en fut perforé. Bardas, tombé de cheval sans connaissance, expira presque aussitôt. Nous ignorons la date précise de cet événement.

sortit une seconde fois de son pavillon, suivi tumultueusement de tous les chefs. Ceint de l'épée, la lance en main, debout sur un tertre élevé sous le grand ciel bleu, il harangua l'armée disposée en un cercle immense. « Soldats, je suis Basileus de par vous. Nous ne pouvions tolérer davantage le gouvernement de ce misérable eunuque. Je vous serai dévoué jusqu'à la mort. Vous, soyez-moi dévoués de même. Il y aura probablement, hélas, du sang versé, car nous allons combattre, non plus les Arabes de Crète ou de Syrie, mais des soldats romains, et nous avons à conquérir la capitale même de ce puissant empire, qui ne se laissera pas enlever comme un simple kastron sarrasin. L'effort sera grand et pénible, mais Dieu combattra pour nous, car Bringas l'a cruellement offensé. Suivez-moi jusqu'au bout avec confiance. Je vous conduis à la victoire. » C'est par de tels discours demi-guerriers, demi-dévots, que les capitaines de Byzance avaient coutume de surexciter la pieuse ardeur dynastique de leurs superstitieux soldats. En toute circonstance du reste, lorsqu'il eut à parler aux troupes, Nicéphore s'attacha à ne se présenter à elles que comme le tuteur des jeunes empereurs, leur protecteur dévoué improvisé par la nécessité.

Cette brève allocution, ces paroles ardentes enflammèrent extraordinairement les courages. Les soldats prodiguèrent à leur chef les plus vives protestations d'amour. Ayant passé tous ses jours dans les camps depuis son enfance, personne ne savait comme lui parler aux troupes et s'en faire obéir. « Personne, s'écrie le chroniqueur, n'avait l'esprit militaire au même degré que lui. »

Les phases diverses de ce grand drame se succédaient avec une rapidité extrême. Sans retard on courut à la cathédrale de Césarée. Le métropolitain y bénit selon les rites le nouvel empereur, et celui-ci, de retour dans sa tente au milieu du camp, fit immédiatement acte de souveraineté. Jean Tzimiscès, véritable auteur de cette foudroyante révolution, reçut la première charge militaire de l'empire, cette fonction de domestique des scholes d'Anatolie que Nicéphore quittait à peine, celle que Bringas avait offerte à l'Arménien subtil pour prix de sa trahison envers son compagnon d'armes. On voit que Jean n'avait rien perdu à demeurer fidèle à ses amitiés. Il fut de plus élevé

au rang de magistros, la plus haute des dignités palatines à cette époque. D'autres chefs importants, le patrice Nicéphore Hexakionitès entre autres, furent également promus ; puis, de la tente impériale, partirent précipitamment dans toutes les directions les messagers de cour, les basilikoi du nouveau maître de l'empire, porteurs d'ordres et de lettres, de nominations et de révocations. Les meilleurs officiers de l'armée furent lancés cette même nuit sur toutes les routes qui conduisaient à la mer Noire et aux détroits, emportant leurs brevets de stratigoi des thèmes et de clisurarques des forteresses. Ils avaient mission de se saisir rapidement au nom de Nicéphore de tous les points importants de la côte, avant même que le bruit de cette révolution ne fût parvenu jusqu'à Byzance.

Puis, quittant à son tour Césarée, le Basileus improvisé entraîna dans sa marche ardente vers la capitale cette admirable armée, merveilleusement formée par lui sous les remparts de Chandax comme sur les champs de bataille de Cilicie et de Syrie. Il s'agissait de ne pas perdre une heure, pour ne point permettre à Bringas d'organiser la défense, pour profiter, en un mot, de tous les avantages d'une aussi subite sédition. Dès le lendemain de la proclamation de Nicéphore, les têtes de colonnes des troupes d'Anatolie étaient en marche sur Byzance. Jean Tzimiscès, en qualité de domestique des scholes, fut laissé en arrière pour reprendre et poursuivre les opérations contre le Hamdanide.

Philothée, évêque d'Euchaïta[1], prit les devants sur l'armée. Il était porteur de lettres de Nicéphore adressées au patriarche, au Parakimomène, au sénat. « Je suis votre Basileus, leur mandait-il, le tuteur désigné des autocrators jusqu'à leur majorité. J'arriverai incessamment à Constantinople. Recevez-moi comme votre maître à tous et je vous conserverai vos dignités ; je vous en accorderai même de nouvelles. Sinon, vous périrez par le fer et la flamme. »

Les auteurs de la révolution militaire de Césarée avaient si habile-

1. Ville d'Asie-Mineure.

ment pris leurs dispositions qu'il semble que ce fut par les lettres de Nicéphore seulement que Bringas reçut la première nouvelle de ces graves événements. Ce fut pour lui un coup de foudre et la lecture de ces missives brèves, impérieuses, le transporta de fureur. « Il reçut l'évêque d'Euchaïta, dit un chroniqueur, comme si c'eût été l'envoyé de quelque petit souverain de Scythie, de quelque misérable chef barbare. » Le pauvre prélat fut par son ordre enchaîné et jeté au cachot. Puis l'eunuque, cet homme énergique et hautain, résolu à ne céder jamais, se prépara à une résistance désespérée. Mais il se trouvait pour cela dans la situation la plus fâcheuse, étant en réalité seul à supporter le poids des événements. Sa rapacité, sa réputation très justifiée d'accapareur, sa dureté envers les classes pauvres l'avaient dès longtemps rendu profondément impopulaire. Sa qualité d'eunuque, ses allures hautaines, son abord rogue et emporté lui avaient créé des ennemis en foule dans tous les rangs de la société.

Roi de Juda en costume d'empereur byzantin. Miniature d'un des plus beaux manuscrits byzantins du x^e^ siècle de la Bibliothèque nationale.

Cet homme vieux et cassé, cet eunuque ridé avait une âme de fer. Sans perdre courage, il ne songea qu'à lutter, qu'à découvrir un compétiteur capable d'arracher à la fois à Nicéphore la couronne et la main de Théophano. Seul, il fit face à tout. Son premier soin fut d'organiser la défense de la capitale. Tous les points stratégiques importants furent occupés par les divers corps de la garde et par les bataillons du thème de Macédoine pour lors en garnison à Byzance. Il croyait pouvoir compter sur eux à cause de la haine traditionnelle

qu'ils portaient aux soldats arméniens, et avant tout, naturellement, à leurs chefs, les Phocas et les Tzimiscès. Le commandement de la défense fut confié par lui aux plus courageux patrices, à des chefs intrépides, la plupart adversaires personnels des Phocas et des Gourgen, à Marianos Apambas, celui-là même qui venait de rejeter les offres de Bringas, à l'ex-stratigos Paschal, à Nicolas et à Léon de l'illustre maison des Tornice [1]. Les remparts furent hâtivement mis en état, les portes closes et murées, le port barré. Constantinople, derrière les mille créneaux et les trois cents tours de son immense enceinte, reprit soudain cet aspect étrange, silencieux et effrayant de colossale place de guerre dans l'attente, qu'elle avait revêtu tant de fois déjà à travers les sanglantes annales de son orageuse histoire.

Le dimanche 9 août, un peu plus d'un mois après le départ de Césarée, une rumeur éclata soudain dans la ville anxieuse. Les avant-gardes de Nicéphore venaient d'apparaître en face de la capitale, dont elles n'étaient plus séparées que par le Bosphore. Dès la première heure du jour elles s'étaient présentées aux portes de Chrysopolis, ce faubourg asiatique de Constantinople qui a nom aujourd'hui Scutari, et l'avaient occupée sans rencontrer de résistance. Nicéphore avait aussitôt installé son quartier général au palais d'Hiéria. C'était une charmante villa impériale aux jardins ombreux arrosés d'eaux vives. Les empereurs du dixième siècle aimaient à y venir prendre le frais durant les étés brûlants qui les chassaient du Grand Palais Sacré [2]. Comme le prétendant mettait le pied dans cette résidence, il y fut rejoint par plusieurs de ses plus importants partisans, qui, à la première nouvelle de son arrivée, avaient réussi à sortir de Constantinople. Son frère,

1. Marianos Apambas, Nicolas et Léon Tornice figurent déjà dix-huit ans auparavant parmi les conjurés qui aidèrent le Basileus Constantin à se débarrasser de ses beaux-frères les Lécapénides. Les Tornice étaient de nobles archontes arméniens, et cependant les adversaires de Phocas.

2. Cette villa impériale, sise aux portes mêmes de Chalcédoine, sur une pointe de la rive asiatique du Bosphore, aujourd'hui désignée sous le nom de Féner-Bagtché, avait été bâtie par Constantin VII. La cour avait coutume d'y célébrer vers la mi-septembre la procession des vendanges, curieuse cérémonie, relique dernière des fêtes bachiques transformées en bénédiction solennelle des grappes. Le *Livre des Cérémonies* décrit en détail cette scène étrange. On se croirait en plein paganisme, n'étaient la présence du patriarche et les invocations au Dieu tout-puissant, protecteur de la vigne. L'empereur distribuait les premières grappes aux dignitaires. Les factions chantaient un hymne au vin et à la grappe. Cela s'appelait la procession d'Hiéria (ou mieux des Hiéria).

Léon Phocas, était du nombre. Bien qu'étroitement surveillé, il était parvenu, après s'être longtemps caché dans la ville, à s'échapper par un souterrain et à gagner, déguisé en homme du commun, la rive d'Asie. Nicéphore aurait voulu profiter de l'émotion universelle que son approche avait soulevée dans Byzance pour se jeter sur le champ dans la capitale avec son armée. Un obstacle essentiel le força de s'ar-

David et Goliath. Goliath costumé en guerrier byzantin, vêtu de la cotte de mailles, coiffé du casque de métal, armé de la lance et du bouclier. D'après une miniature d'un célèbre manuscrit byzantin du X^e^ siècle de la Bibliothèque de Saint-Marc de Venise, le psautier de l'empereur Basile II, pupille de Nicéphore Phocas. (D'après les *Arts industriels au moyen âge*, de M. Jules Labarte.)

rêter brusquement. Par un ordre du Parakimomène, toutes les embarcations du Bosphore, tous les navires de la flotte impériale, avaient été retirés sur la rive d'Europe. Le passage du détroit était pour le moment impossible.

Cependant à Constantinople l'émeute grondait. Sitôt que le bruit de la marche de Nicéphore s'était confirmé, Bringas avait lancé un décret, signé des deux petits empereurs, mettant hors la loi tous les parents et les partisans de l'usurpateur. Un certain nombre furent assez heureux pour s'échapper aussitôt ou du moins pour se cacher jusqu'à l'arrivée de

Nicéphore. Parmi eux se trouvait, on l'a vu, le frère même du prétendant, le brillant vainqueur de Kylindros. Les autres furent jetés en prison et gardés comme otages. Le Parakimomène exaspéré voulait leur faire crever les yeux. De ces infortunés, le plus illustre certainement était le propre père de Nicéphore, le vieux magistros Bardas. Le célèbre guerrier, si longtemps le chef victorieux des scholes d'Asie, aujourd'hui plus qu'octogénaire, accablé par les ans, n'avait pu fuir.

Lorsque Nicéphore et son armée étaient apparus sur la rive d'Asie, une immense émotion populaire avait secoué la capitale instantanément agitée. La foule encombra les rues. Sans la présence redoutable des troupes encore fidèles à Bringas, elle eût certainement acclamé le prétendant. A ce moment, Bardas, profitant du tumulte, parvint à s'évader, peut-être bien de connivence avec ses gardiens. Il courut, lui aussi, se réfugier en suppliant à Sainte-Sophie. Les gardes de Bringas, survenus aussitôt, voulurent l'arracher de cet asile réputé inviolable. Ce fut cet incident qui fit éclater la révolte. Le vieux héros des guerres sarrasines était doublement populaire à Byzance, et par lui-même et parce qu'il était le père de Nicéphore. Au premier bruit du danger qu'il courait, la foule s'amassa. Armée de tout ce qui lui tomba sous la main, elle envahit la Grande Église et en chassa les gardes de l'eunuque qui parlementaient avec les prêtres. Puis le peuple se constitua le gardien de Bardas, et chaque fois que les patrices, partisans de l'eunuque, tentèrent d'arracher le prisonnier de son refuge, leurs soldats furent violemment repoussés par la foule qui les obligeait à se retirer en les couvrant d'injures.

A partir de ce moment, nous avons pour nous guider dans le récit confus de ces terribles journées la curieuse narration d'un témoin oculaire. Ce très précieux récit anonyme, qui nous a été conservé dans le *Livre des Cérémonies* de Constantin Porphyrogénète [1], est bien plus complet, plus mouvementé que ceux de Cédrénus ou de Léon

1. Chap. XCVI du livre I. Ce récit de la semaine troublée qui se termina le dimanche suivant par l'entrée triomphale de Nicéphore à Constantinople a certainement été rédigé par un témoin oculaire qui était en même temps un client ou un familier, en tout cas un dévoué partisan du prétendant. Il est intitulé : *Inauguration* (proclamation ou avènement) *du Basileus Nicéphore, ex-domestique des scholes d'Anatolie, serviteur du Christ, empereur très courageux.*

Diacre avec lesquels il diffère d'ailleurs sur certains points. J'ai combiné du mieux que j'ai pu les indications fournies par ces diverses sources. Donc, le dimanche 9 août, au matin, aussitôt qu'il eut appris que la foule empêchait les gardes de se saisir de Bardas réfugié dans la Grande Église, le Parakimomène, qui attachait une importance extrême à conserver sous la main un aussi considérable otage, se rendit de sa personne à cheval à Sainte-Sophie. A ce moment on lisait l'évangile du jour, un de ces onze évangiles de la Résurrection appelés *Anastasima,* qui se récitent dans toutes les églises grecques au matin du jour du Seigneur. L'eunuque, étrangement irrité, mettant pied à terre et repoussant de la main la foule hostile, monta droit au Patriarcheion, résidence du patriarche, dont le principal corps de logis, le Thomaites, attenant à l'Église, donnait sur le Forum Augustéon. Un colloque rapide s'établit entre lui, Polyeucte et son conseil. Il est probable que le patriarche refusa d'intervenir.

Alors Bringas, de plus en plus exaspéré, redescendant dans l'Église, entouré de ses gardes, harangua brutalement le peuple qui s'obstinait à entourer le vieillard fugitif. L'insulte et la menace à la bouche, cet homme d'une noble intrépidité devant le danger, mais totalement ignorant de l'art de persuader la foule ou de l'adoucir par de bonnes paroles, interpella les émeutiers du haut d'une des chaires, leur promettant, s'ils ne s'en allaient, tous les châtiments les plus affreux, jurant qu'il les ferait mourir de faim en arrêtant l'arrivage des vivres dans la capitale. Cet incident inattendu et cette résistance sur laquelle il ne comptait pas l'avaient mis hors de lui. Devant cette multitude irritée, prête aux dernières extrémités, il n'eut pas une parole de conciliation, « il fut injurieux, hautain et atroce, dit le chroniqueur, au delà de toute expression. » On accueillit ses menaces par d'immenses huées. « Je vous traiterai de telle sorte, répéta-t-il, je châtierai si cruellement votre résistance, je vous affamerai si bien que vous en mourrez. Je vous ferai payer un sou d'or le peu de blé qui pourra tenir sur vos genoux [1]. » On lui répondit par de longues clameurs, par des vivats

1. Littéralement, ce qui peut se contenir dans le sein, dans le pli du manteau. On voit par cet incident que le marché des grains de l'empire était déjà alors tout entier aux mains de l'État.

en faveur de Nicéphore. Remontant à cheval, il s'en alla plus furieux que jamais, mais atterré, commençant à comprendre que c'en était fini de lui, décidé cependant à la plus énergique résistance.

La foule le suivait l'accablant d'injures, malgré les coups des soldats. En traversant l'Augustéon, vers le Milliaire, où était installé le Marché au pain, il s'arrêta et donna en personne aux marchands l'ordre atroce de suspendre immédiatement la vente. Puis, comme, malgré sa colère, il avait conservé tout son esprit de ruse, sa fertilité d'invention, il rentra au Palais, et quand, à l'heure du repas de midi, il fut informé que le peuple lassé avait en grande partie déserté Sainte-Sophie, prenant par la main les deux petits empereurs, il redescendit avec eux dans l'Église sans passer par la place, en y pénétrant directement par les portiques supérieurs qui mettaient en communication directe le saint édifice avec la demeure impériale. Sainte-Sophie était presque vide. Changeant de tactique, le Parakimomène, s'approchant du magistros épouvanté et, se hâtant pour prévenir le retour du peuple, le combla de bonnes paroles et de promesses de vie sauve faites sous les serments les plus solennels. Affaibli par l'âge ou éperdu de terreur, Bardas céda et se laissa emmener au Palais probablement. A l'heure des vêpres, la Grande Église se remplit à nouveau. La foule, irritée de ne plus retrouver le magistros, se mit à insulter le patriarche et le clergé, qui n'avaient pas su protéger leur prisonnier ou qui l'avaient trahi. L'émeute reprit plus violente que jamais. D'ardentes attaques partout s'établirent. Déjà on jetait des pierres aux prêtres. Le patriarche, résolument bien que sourdement hostile au Parakimomène, voyant la tournure que prenaient les événements, courut au Palais. Il dut être pressant, car il en ressortit presque aussitôt, tenant par la main le vieux Bardas. A ce spectacle, la foule se calmait déjà, lorsqu'un ordre vint de nouveau, de la part de Bringas, interdisant au magistros de retourner dans l'Église qui, seule, pouvait lui donner un abri sûr. C'en était trop; le peuple définitivement se souleva. Ce ne fut plus une émeute, ce fut une révolution. Constantinople, certainement envahie par d'innombrables émissaires de Nicéphore, se mit tout entière en rébellion. Une portion du peuple, entourant Bardas, le ramena dans sa demeure et monta la garde pour

l'y protéger; l'autre, plus nombreuse, s'armant dans l'Église de

Reliquaire en forme de calice au nom de Basile le bâtard, le célèbre partisan de Phocas (voy. p. 294). Ce précieux joyau conservé dans le trésor de Saint-Marc à Venise, et qui contient des reliques du Précurseur, consiste en une coupe d'agate avec pied et monture en argent doré. Sur le pied court l'inscription dont le fac-similé est figuré à la page suivante et dont voici la traduction : *Seigneur, prête secours à Basile, le très illustre protèdre et paraklimomène.* Trois petits lions attachés au bord du vase supportent une patène en métal qui se trouve ainsi suspendue et néanmoins fixée à demeure. Une inscription pieuse, dont je donne également le fac-similé à la page 293, est gravée en rond sur cette patène en caractères liés et remplis d'abréviations. Des médaillons représentant la Vierge, le Christ et des saints sont intercalés dans cette seconde inscription. La hauteur réelle est de 25 centimètres.

fragments de bois, de débris de grilles, de briques, se jeta sur les soldats

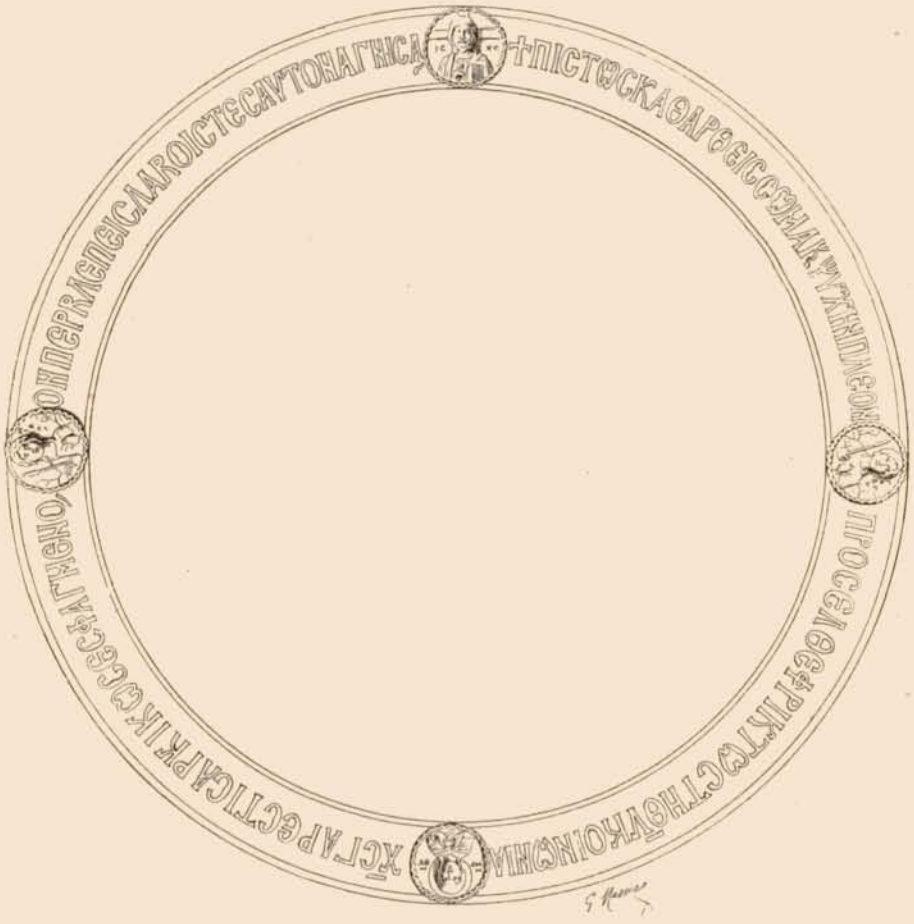
Fac-similé de l'inscription gravée sur le pied du calice de Basile le bâtard (voyez p. 291).

macédoniens du Parakimomène[1] et sur sa garde de prisonniers sarrasins qui occupaient le Forum Augustéon sous les ordres de Marianos Apambas, de Paschal, et de quelques autres officiers. Un terrible combat de rues s'engagea. Les soldats de l'eunuque, malgré leur dédain pour la populace, accablés par le nombre, furent tous massacrés après une résistance désespérée. Il en fut de même sur d'autres points. Tous les détachements macédoniens, dispersés dans les positions stratégiques, furent successivement attaqués par la foule. Presque partout ils furent les plus faibles et durent fuir. Puis les insurgés, se précipitant par la Ville, se livrèrent à mille excès. Partout on se battait de rue à rue, de maison à maison ; partout on mettait à sac, ou on brûlait, on démolissait jusqu'aux fondations les demeures des partisans notoires de Bringas. On pillait, on massacrait dans tous les quartiers de la cité. Une foule d'individus périrent ainsi dans mille luttes partielles. Puis on courut aux remparts, on brisa les portes. Des gens traversant les fossés se lançaient sur le rivage, appelant à grands cris Nicéphore, le conjurant de hâter son entrée dans la Ville. Des deux côtés du Bosphore ses partisans se faisaient des signes de reconnaissance. Toute la nuit du dimanche au lundi, l'émeute gronda dans la capitale.

Bringas, après avoir cherché partout quelque nouveau prétendant à opposer à Nicéphore, d'échec en échec avait fini par se retirer dans son palais particulier. Voyant la foule y accourir, abandonné des siens, il n'eut que le temps de se jeter dans cette même Grande Église d'où la veille il avait voulu faire chasser Bardas. On détruisit tout chez lui; puis le peuple, pris de rage folle, nivela jusqu'à terre l'emplacement de sa demeure. Trois jours encore cette populace en démence de-

1. C'étaient les seules troupes sur lesquelles le parti de Bringas pût encore compter. Les Macédoniens étaient, je le répète, très hostiles aux troupes asiatiques et surtout arméniennes.

meura maîtresse de Constantinople. Ce fut une période d'horrible angoisse. Les émeutiers faisaient ce que bon leur semblait. Nicéphore et l'armée d'Asie ne quittaient pas la rive opposée du Bosphore. Les soldats



Fac-similé de l'inscription circulaire gravée sur le pourtour de la patène du calice de Basile le bâtard (voyez p. 291).

du Parakimomène qui n'avaient pas péri luttaient encore, se cachaient, ou couraient rejoindre le prétendant. Nul frein à la plus épouvantable anarchie. Trois jours durant, on pilla, on brûla, on démolit. Une foule de hauts personnages suspects de regretter le gouvernement de l'eunuque, traqués par la foule, furent jetés en prison. La cour, enfermée dans le Palais Sacré, protégée par les capitaines et les soldats de la garde,

observait tremblante la marche des événements. On avait conduit Bardas dans cette enceinte pour qu'il y fût en sûreté jusqu'à l'arrivée de son fils.

Peu à peu les dernières résistances cessèrent. Comme le patrice Marianos Argyros Apambas cherchait une dernière fois à rallier ses soldats, passant à cheval dans une ruelle, une femme, du haut d'un toit, lui lança sur la tête un vase plein de terre qui le jeta mourant à bas de sa monture, le crâne fendu. Il expira le lendemain. C'était le meilleur chef du parti de la résistance. Cette catastrophe exalta encore les espérances des émeutiers et de tous les partisans de Nicéphore. Les défections se multiplièrent dans les rangs des défenseurs du régime qui s'écroulait.

Cependant l'émeute avait trouvé un chef. Dès le soir du premier jour, l'eunuque Basile [1], le célèbre bâtard de Romain Lécapène [2], s'était déclaré pour Nicéphore, avec lequel il devait certainement s'être auparavant entendu. Cet ancien parakimomène et général de l'empereur Constantin VII, qui avait joué sous le règne de ce souverain un rôle très important et qui devait en jouer un bien plus considérable dans la suite, était un esprit brouillon, changeant, aventureux, mais audacieux, très résolu, d'humeur guerrière malgré sa triste condition physique [3]. Il était pour lors l'ennemi acharné de Bringas. C'était un personnage des plus considérables. Son nom revient à chaque page de Léon Diacre et des chroniqueurs contemporains. Romain Lécapène, le destinant aux plus hautes charges de cour, l'avait fait mutiler dès son enfance suivant la barbare coutume du temps, supprimant de la sorte les aspirations à la pourpre de ceux qui, nés sur les marches du trône, n'étaient cependant pas destinés à y monter. En 944, Constantin Porphyrogénète l'avait créé patrice et exarque de la grande hétairie, l'un des corps de la garde composé de Ross ou Russes et de Værings ou Northmans scandinaves, puis, quelques mois après, parakimomène ou accubiteur (c'est-à-dire premier chambellan) et chef du sénat. Il avait été, en

1. On l'appelait Basile le bâtard pour le distinguer de ses homonymes.

2. Et d'une esclave russe, bulgare suivant Joël.

3. Léon Diacre dit naïvement que Basile devait ce caractère énergique à ce qu'il était « de sang mêlé, impur. »

outre, un des grands généraux des guerres orientales de cette époque. En 958 encore, à la tête de l'armée d'Asie, il avait remporté de brillants succès sur les Sarrasins et célébré un triomphe à Constantinople. L'année suivante, à l'avènement de Romain II, ce fut lui, on l'a vu, qui, de ses propres mains, déposa la dépouille de Constantin VII dans le sarcophage de Léon VI. Immédiatement après il était tombé en disgrâce. Cela se passait presque toujours ainsi à Byzance; à chaque règne nouveau, les favoris de la veille devenaient les victimes du lendemain. Il avait été remplacé précisément par Bringas dans sa charge de parakimomène. De là, la haine acharnée qu'il lui portait. Notez qu'à Byzance, au dixième siècle, la disgrâce d'un haut fonctionnaire n'était point une retraite dorée dans quelque villa somptueuse; c'était la pauvreté, la misère même avec toutes leurs amertumes. Le fonctionnaire qui avait encouru le déplaisir du Basileus, eût-il été le premier dans l'empire après le souverain, était privé le plus souvent de ses biens, toujours de tous ses titres, de toutes ses dignités. Heureux quand la colère du maître n'allait pas jusqu'à lui faire crever les yeux, ou tout au moins jusqu'à l'exiler dans quelque monastère perdu. On conçoit quelles animosités, quelles aspirations de vengeance un tel traitement devait accumuler dans le cœur de celui qui, tout-puissant la veille, devenait en vingt-quatre heures un véritable paria. Basile, qui n'était point une âme vulgaire, qui semble avoir été un homme d'un mérite réel et d'un grand courage, ne put supporter son abaissement soudain. Il est probable que Bringas, qui le redoutait, le traita cruellement; cependant il ne le dépouilla point de ses biens, qui étaient considérables. Maintenu à l'écart par lui tout le long du règne de Romain, Basile n'eut plus qu'une pensée, se venger. Plus tard, il devait trahir un jour ce même Nicéphore au triomphe duquel il allait tant contribuer en ce moment. Cet homme remarquable joua sous quatre règnes successifs un rôle presque toujours prépondérant.

Basile, réunissant à la hâte ses esclaves et ses serviteurs au nombre de plus de trois mille (chiffre qui nous donne une haute idée de ce que devait être à cette époque le train de maison d'un grand personnage byzantin), leur fit distribuer des armes et parut tout à coup sur la

place du Forum à la tête de ce groupe nombreux. Acclamé par les émeutiers, il prit résolument en main la direction du mouvement. Presque partout il eut le dessus. Parcourant successivement avec ses bandes tous les quartiers de la capitale, il faisait proclamer de carrefour en carrefour l'avènement de Nicéphore. Ce fut à son instigation que furent commis les principaux actes de pillage et de destruction des maisons de Bringas et de ses partisans. La plus terrible heure de la lutte fut cette nuit du dimanche au lundi. Depuis minuit jusqu'à l'aube, le carnage, l'incendie, le pillage régnèrent en maîtres à Constantinople. Une moitié de la capitale saccageait l'autre. Ce n'étaient pas seulement les demeures des riches ou des personnages en vue qui tombaient ainsi sous la hache et la pioche des émeutiers. D'innombrables masures donnant asile à la plus misérable population furent démolies en quelques heures. Une foule de haines privées furent assouvies à l'ombre des ténèbres et sous le couvert de ce tumulte général, la foule suivant aveuglément tous ceux qui l'excitaient à détruire.

Enfin, la lassitude étant venue, la populace cessa cette œuvre étrange de dévastation. Par toutes les rues, par tous les carrefours, on se mit à invoquer l'arrivée de Nicéphore, qui, toujours immobile sur la côte d'Asie, laissait tranquillement les événements se dérouler en sa faveur. On criait : « Longue vie à Nicéphore Auguste ! longue vie à Nicéphore Callinique (c'est-à-dire « qui a remporté de si éclatantes victoires) ! » Partout aussi la foule associait au nom de son héros ceux de Théophano et des jeunes Basileis. Les sénateurs se montraient parmi les plus enthousiastes.

Toujours sous la conduite de Basile le bâtard, la foule des citoyens armés se rua vers la Corne-d'Or. Le port fut pris d'assaut. Les vaisseaux de la flotte, les lourdes trirèmes, les dromons ignifères furent en un clin d'œil envahis par la multitude, impatiente de se porter à la rencontre du triomphateur et de son armée qui, l'arme au pied, attendait alignée sur la rive opposée du détroit. Tous ces bâtiments subitement pavoisés, escortant la galère impériale que Basile conduisait à Nicéphore, s'ébranlèrent à la fois aux applaudissements de centaines de milliers de spectateurs. Ils eurent bientôt fait de franchir le Bosphore.

A leur suite volaient des centaines d'embarcations plus légères, barques et caïques dans lesquels s'empilaient tumultueusement les partisans à chaque heure plus nombreux du nouveau maître de l'empire. A mesure qu'ils débarquaient, les habitants de Constantinople se précipitaient vers le lieu où se trouvait Nicéphore, cherchant à distinguer ses traits, le saluant d'acclamations incessantes.

Les journées du 14 et du 15 se passèrent de la sorte. De nombreuses entrevues réunirent Nicéphore et les principaux personnages de l'empire dans le palais d'Hiéria. Le 14, le magistros Léon Phocas, expédié en avant-garde, fit son entrée dans la capitale bouleversée, qui semblait un vaste champ de carnage, et en prit possession au nom de son frère.

Monnaie de bronze attribuée à la Basilissa Théophano, *Theophano Augusta*.
C'est l'unique monnaie connue de cette impératrice.

Les prévisions de Nicéphore ne s'étaient même pas réalisées. Ses troupes étaient demeurées victorieuses sans coup férir. L'émeute intérieure, habilement dirigée par Basile, tout le monde aidant du reste, avait suffi à jeter à bas ce qui restait du pouvoir détesté de l'eunuque.

Le samedi 15, eut lieu une dernière entrevue. Basile le bâtard, restauré dans sa charge de parakimomène en place de Bringas, un autre Basile, préposite, et quelques hauts fonctionnaires et archontes désignés spécialement pour lui faire escorte, furent invités par lettre de Nicéphore à venir le trouver au palais d'Hiéria [1] et à lui faire cortège. Ils passèrent la nuit auprès de lui. Le lendemain, devait avoir lieu l'entrée solennelle dans la capitale. La régence de Théophano, gouvernant seule au nom de ses deux enfants, avait duré juste cinq mois, du 16 mars au 14 août 963 [2].

1. Ἐν τοῖς Ἱερείας παλατίοις.

2. De la belle Basilissa Théophano, régente pour ses fils, il nous reste un unique type monétaire quelque peu certain, une rarissime pièce de cuivre portant son effigie de face, diadémée, le sceptre en main,

Le 16 août donc, jour du Seigneur, avait été fixé pour l'entrée et le couronnement de Nicéphore. La veille au soir, il avait dû envoyer, suivant la coutume, au patriarche la déclaration suivante écrite de sa main : « Je crois en un Dieu unique, Père tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre, etc., etc.[1]. Et, en outre, je confirme, confesse et approuve les décisions apostoliques et divines, ainsi que les constitutions et définitions des sept conciles œcuméniques et des conciles locaux, et aussi les privilèges et coutumes de la très sainte grande Église de Dieu. De même, je confirme et approuve tout ce qu'ont établi et défini les très saints Pères droitement, canoniquement, sans erreur. De même, je promets de demeurer toujours le fidèle et véritable esclave et fils de la très sainte Église et d'être son défenseur et vengeur, d'être clément et philanthrope envers mes sujets, tant que la justice et les convenances le permettront, de m'abstenir de meurtres et de mutilations *le plus possible*, de suivre toute vérité et justice. Je répudie et dis anathème à tout ce que les saints Pères ont réprouvé et anathématisé, et, de toute mon âme, de toute mon intelligence et de tout mon cœur, je crois audit Symbole que j'ai écrit en commençant, et je jure, en face de la sainte et apostolique catholique Église de Dieu, de tenir toutes ces choses. Écrit le quinzième jour du mois d'août. — Tout ce qui précède, moi, Nicéphore, empereur fidèle au Christ et Basileus des Romains, je l'ai écrit et signé de ma main et je le livre aux mains de mon très saint seigneur le patriarche œcuménique Polyeucte, et avec lui au divin et très saint synode. »

De grand matin, par une de ces admirables journées d'été si fréquentes sur le Bosphore, un des plus beaux points du monde, Nicéphore, qui avait probablement passé la nuit en prières dans quelque oratoire, était monté, avec le parakimomène Basile et les plus hauts hommes de l'empire, sur le dromon impérial, embarcation merveilleuse réservée au seul Basileus. La veille au soir, le navire tout doré, éclatant de mille couleurs, pavoisé de soie, avait été se ranger sur la rive à la disposition

avec la légende *Théophano Augusta*. Au revers est gravée une image de la Panagia. Il n'est fait aucune mention, sur cette monnaie, des deux petits empereurs Basile et Constantin. Voyez la vignette de la page 297.

1. Le reste du Symbole jusqu'à la fin.

du nouveau maître du monde oriental. Sous un pavillon de pourpre supporté par des cariatides dorées, s'élevait le trône d'argent. A la proue, se dressait une statue de saint Georges. Les flancs et la poupe étaient décorés de sphinx, de lions, de sirènes. Les matelots impériaux tenaient des rames dorées. Ces très importants personnages étaient de toutes les cérémonies officielles.

Le beau dromon avec son précieux fardeau, convoyé par toute la flotte, eut bientôt fait de traverser le Bosphore à son entrée même dans la mer de Marmara. Puis, longeant la muraille qui défendait Constantinople du côté de la mer et passant devant le port de Théodose, il vint aborder près du très saint monastère des Abramites, vulgairement dit de la Vierge Achiropoiétos, c'est-à-dire « qui n'est pas faite de main d'homme », parce qu'on y conservait une des plus célèbres parmi ces prétendues images miraculeuses de la Mère du Christ si vénérées en terre d'Orient. Nicéphore, débarquant aussitôt, gagna, suivi de son cortège, le palais de la Magnaure de l'Hebdomon. C'est de là qu'il devait partir pour faire son entrée dans la capitale, la majeure partie de l'armée le suivant. Devant lui, des hérauts d'armes furent dépêchés pour aller en son nom prendre possession du Palais Sacré, où il devait coucher le soir même et présider au banquet après la fin de la cérémonie.

L'Hebdomon était un important faubourg de la capitale situé en dehors des murailles, le long de la rive de la Propontide, à une distance de sept milles du milliaire de l'Augustéon, à trois environ de la porte Dorée. On y voyait le palais des Secondiens et le château des Théodosiens, deux belles églises dédiées à saint Jean, surtout le vaste kampos ou champ de manœuvre qui s'étendait presque jusqu'à la porte Dorée et où venaient camper les troupes victorieuses la veille des entrées triomphales [1], puis encore le palais de la Magnaure, qu'il ne faut point confondre avec l'édifice plus connu du même nom situé près du Grand Palais et de Sainte-Sophie. C'était presque toujours de là que les Basileis partaient en cortège lorsqu'ils faisaient leur entrée

1. Comme l'ancien champ de Mars de la Rome républicaine, le kampos de la Byzance médiévale servait aux manœuvres de l'armée, aux revues, aux fêtes, aux assemblées populaires.

dans la capitale par la porte Dorée, soit pour célébrer un triomphe, soit pour se faire couronner [1].

La Magnaure avec ses dépendances formait dans l'Hebdomon une petite localité à part, avec son port, son marché, son forum. Sur le kampos s'élevait un autre édifice célèbre, le Tribounalion, d'où on lisait les proclamations à l'armée, d'où le nouvel empereur était d'ordinaire présenté aux troupes assemblées. Pour Nicéphore, cette cérémonie tumultueuse s'était accomplie dès la proclamation du 2 juillet à Césarée. Le Tribounalion était probablement une salle ouverte élevée sur des gradins comme le portique d'un temple antique. Sa façade était certainement figurée sur un des bas-reliefs de la fameuse colonne d'Arcadius, bas-reliefs qui nous ont été conservés par le dessin bien connu attribué d'ordinaire à Gentile Bellini [2].

Nicéphore, en éclatant costume militaire, montait un cheval blanc très fougueux, caparaçonné de pourpre et d'or, étincelant des feux des phalères impériales, pierres gravées de grande dimension serties d'or, qui constellaient la tête et le poitrail du noble animal. On portait devant le glorieux cavalier six flamoula ou étendards d'étoffes précieuses de vives couleurs. Une foule infinie l'accompagnait et le précédait, poussant des vivats. Une foule plus prodigieuse encore, toute la population de l'énorme cité, l'attendait à partir de la porte Dorée sur l'immense parcours qui s'étendait de là à travers la Ville jusqu'à la Grande Église et au Palais Sacré. Grands et petits, riches et pauvres, ceux de la noblesse comme ceux des Factions, ceux des faubourgs et ceux du port, artisans par centaines de mille, moines innombrables, soldats et marins en congé, paysans de Thrace et de Bithynie, accourus par tous les chemins qui conduisent à Byzance, tous, faisaient la haie, portant, malgré ce grand soleil d'été, des torches allumées, brûlant l'encens, agitant de petits drapeaux. Partout résonnaient les trompettes, les cornes, les nacaires, les tambours, les cymbales. Partout éclataient incessantes les acclamations inouïes de tout ce peuple. On

1. Basile le Macédonien, à son retour de l'expédition victorieuse de Germanikia et de Téphrice, se rendit du palais d'Hiéria à la Magnaure de l'Hebdomon, et de là à la Théotokos des Abramites, puis au Palais Sacré par la porte Dorée.

2. Unger, *op. cit.*, p. 189.

acclamait le général heureux qui avait restauré la gloire de la très

Célèbre dalmatique impériale du trésor de Saint-Pierre du Vatican. Ce splendide vêtement d'origine byzantine est fait d'un tissu de soie bleu sombre rehaussé d'or et d'argent. On l'appelle encore, fort à tort, la chape du pape saint Léon III. Cette gravure est la copie très exacte du beau dessin colorié inédit que possède la Bibliothèque nationale. La représentation qui figure sur le devant de la dalmatique, et qui est ici reproduite, est une vaste scène symbolique où figurent cinquante-quatre personnages : évangélistes, patriarches et saints groupés autour du Christ entre la Vierge et saint Jean. C'est le triomphe même du Christ. Les inscriptions grecques brodées sur cette dalmatique en indiquent nettement la provenance. La date est moins certaine. La beauté de certaines figures rappelle les meilleures œuvres des peintres byzantins du X^e^ ou du XI^e^ siècle. Ce vêtement superbe est certainement un des plus remarquables produits de l'habileté des artisans byzantins.

sainte Mère des Byzantins, la divine Théotokos, qui avait châtié l'orgueil de l'Agarène impie et fait fuir cent fois le Hamdanide et ses ca-

valiers rapides devant les bataillons orthodoxes. On acclamait le mâle et vigoureux capitaine qui remplaçait le faible Basileus défunt et allait donner à l'empire force et repos.

Le cortège éblouissant s'avançait avec une peine extrême, emprisonné entre deux murailles vivantes, à travers l'immense kampos, longeant le *parateichion* par la longue voie dallée de plaques de pierres colossales qui borde extérieurement la Grande Muraille, celle même qu'on suit encore aujourd'hui pour la visite des murs.

Nicéphore, avant de traverser le kampos, avait dû probablement, comme nous savons que le fit Basile le Macédonien lors du triomphe de Germanikia, entrer dans l'église de Saint-Jean de l'Hebdomon, y dire la prière et y allumer des cierges. Sa première véritable station fut à ce même monastère des Abramites de l'Achiropoiétos, auprès duquel il avait débarqué quelques moments auparavant. C'était maintenant la troisième heure du jour. Le Basileus, descendant de cheval à la porte de l'église, y fit une courte prière suivant les rites, puis revêtit par-dessus sa casaque militaire le sagion de pourpre et le scaramangion aux fourrures précieuses, ce vêtement byzantin éclatant et somptueux si souvent mentionné par les chroniqueurs, qui ne nous ont jamais dit exactement en quoi il consistait [1].

Remontant à cheval, le sceptre crucigère ayant remplacé l'épée dans sa main, Nicéphore, suivi de l'infini cortège, se remit en marche. Enfin il atteignit la porte Dorée et s'arrêta court sous cette voûte fameuse qui avait déjà été le théâtre de tant d'entrées pareilles. Bâtie par Théodose II dans la région du Cyclobion en souvenir de la défaite de Maxime, elle avait, depuis, vu passer tous les triomphes byzantins de tant de siècles. D'admirables sculptures la décoraient. Gyllius et d'autres voyageurs au dix-septième siècle en ont encore distingué des traces. Aujourd'hui ce qu'il en reste est caché dans les constructions du château turc des Sept-Tours, le vieux Cyclobion médiéval. La porte Dorée était un véritable arc de triomphe à trois baies, dont une cen-

1. Suivant un des récits, c'est seulement de ce monastère des Abramites que Nicéphore aurait expédié au-devant de lui les personnages désignés pour prendre officiellement en son nom possession du Palais Sacré et y préparer son installation.

trale plus élevée. Ce qu'on montre sous ce nom aux touristes d'aujourd'hui est tout autre chose.

Nicéphore, sous l'arceau médian, fut rejoint par les chefs sarrasins prisonniers qui avaient campé cette nuit-là en dehors de la porte Dorée. Puis il dut longuement subir les acclamations officielles des Factions qui chantaient en mesure, s'entre-répondant sur un rythme bruyant et bizarre, lançant au ciel cent formules diverses dont l'ordre se succédait rigoureusement. Voici à peu près ce qu'elles disaient par les mille voix de leurs chantres installés au dedans de la porte durant que le Basileus, tête levée, raide et hautain sur son cheval immobile, écoutait, tous autour de lui faisant silence : « Sois le bienvenu! Nicéphore, Basileus des Romains ; sois le bienvenu, prince très grand, sois le bienvenu, toi qui as mis en déroute les armées agarènes, toi qui as détruit leurs cités, triomphateur très grand, toujours auguste. Par toi les nations barbares ont été subjuguées ; par toi Ismaël vaincu a dû demander grâce à genoux ; par toi la puissance du peuple romain s'est largement amplifiée. Que ton règne soit fort et prospère! Dieu a eu pitié de son peuple, Nicéphore, lorsqu'il t'a désigné pour être Basileus et autocrator des Romains. Réjouis-toi donc, cité des Romains, accueille avec transports Nicéphore couronné de Dieu, car voici il vient illuminant de sa splendeur toute la surface de la terre habitable! »

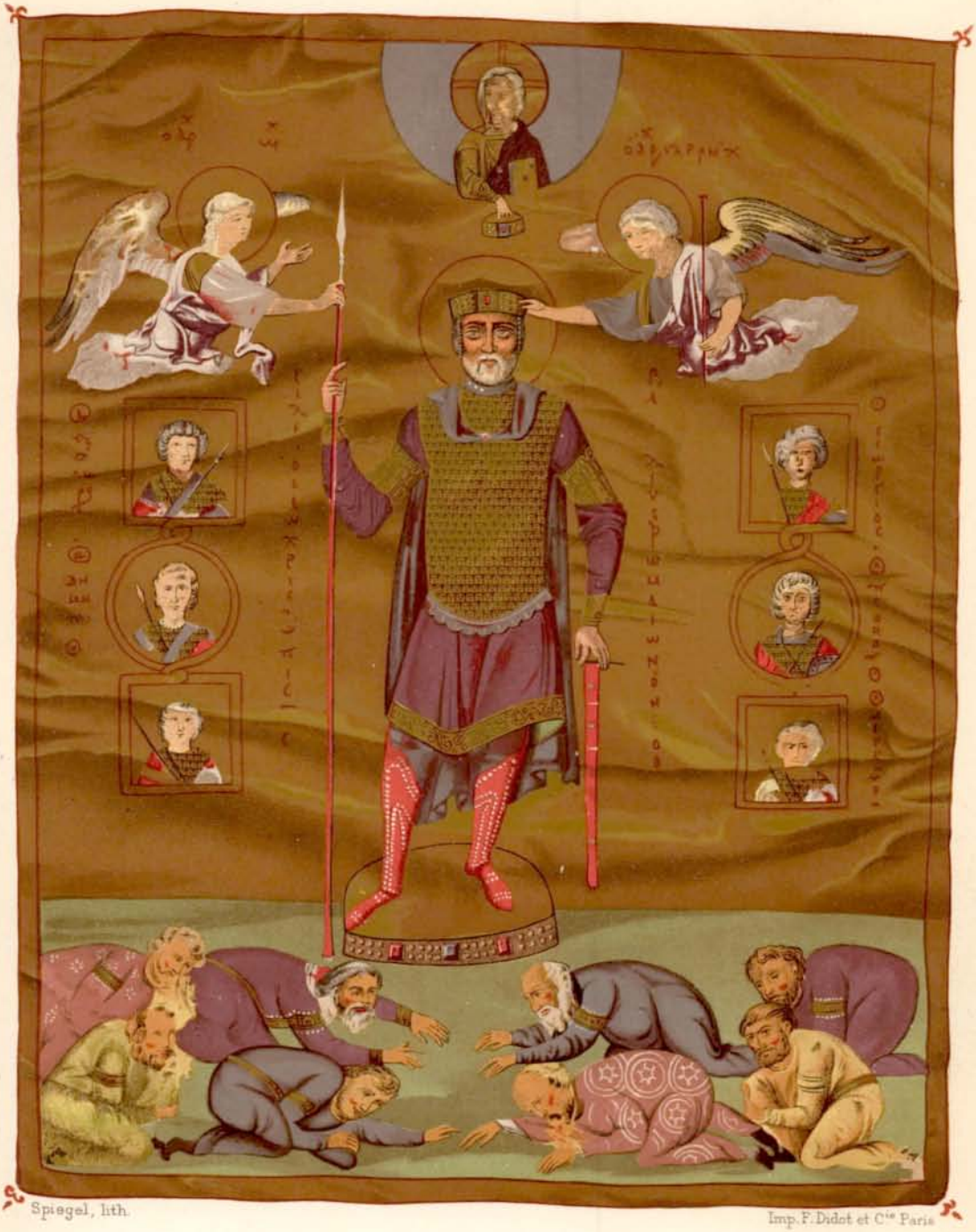
Le cortège s'ébranla à nouveau. Maintenant il s'avançait à l'intérieur même de la Ville, foulant lentement les dalles gigantesques de l'avenue triomphale qui menait à travers toute la cité jusqu'au forum Augustéon. C'était là la grande voie de Byzance, la Mesa, comme on l'appelait vulgairement, que toujours les triomphes suivaient depuis la porte d'Or jusqu'au vestibule de la Chalcé, qui était la porte du Palais Sacré sur l'Augustéon. C'est par cette rue superbe, théâtre obligé de toutes les cérémonies, qu'ont défilé durant dix siècles tous les cortèges byzantins. Déjà, en l'an 468, sous le règne de Léon I^er^, nous voyons la tête de Denzerichos, le fils d'Attila, tué par Araspastos, transportée solennellement à travers la Mesa jusqu'au Xylokerkos, où elle fut piquée sur la pointe d'une épée. En 610, on porta de même la main du tyran Phocas fichée sur un glaive.

En ces occasions, la Mesa, bordée sur une grande partie de son parcours de beaux édifices, le palais de Lausos, le prétoire du Préfet de la Ville, etc., était merveilleusement décorée, ravissante à parcourir. Encore aujourd'hui, du sommet de la plus haute des sept tours du château turc délabré qui a remplacé le Cyclobion hellénique et le Pentapyrgion des Byzantins, on reconnaît facilement la direction de l'ancienne voie triomphale. Elle passait d'abord tout près de l'église de Saint-Jean de Stoudion, le célèbre couvent des moines akimites, « ceux qui ne dorment point », parce que constamment un tiers de la communauté devait être en état d'extase. Cette église est devenue la mosquée de l'Écuyer, Imrahor-Djami [1]. La Mesa traversait ensuite ce qui de nos jours est devenu le lointain quartier de Psammatia, passait par le forum d'Arcadius, qui est aujourd'hui Avret Bazar, puis par le fameux forum de Constantin, dont la Colonne brûlée [2] marque encore l'emplacement, et aboutissait enfin à l'Augustéon.

A l'entrée de cette dernière place, le cortège fit halte une fois encore. Nicéphore, descendant de cheval, entra dans le sanctuaire de la très sainte Théotokos du Forum, petite église située en face des bâtiments du Sénat. Cierges en mains, pieusement prosterné, il adora la miraculeuse Icone qui se dressait au fond du temple. Puis, les eunuques le déshabillant à nouveau, le revêtirent du dibétésion, tunique étroite et longue, à vastes manches retombant jusqu'aux talons, avec un capuchon dans le dos, tunique que seuls le Basileus et plus tard le César et le nobilissime étaient en droit de porter. Ils lui ceignirent la tête de la tiare blanche et remplacèrent sa chaussure guerrière par les campagia de pourpre et les campotouba, sortes de jambières et de cuissards d'apparat. Ainsi accoutré, Nicéphore, cette fois à pied, traversant l'Augustéon au milieu d'acclamations nouvelles poussées par cent mille voix, passant sous l'arcade du milliaire d'or, entra dans Sainte-Sophie par l'Horologion, tout le cortège et la foule le suivant. Le patriarche

1. Ou Émir Ak-hour Djami.

2. La Colonne brûlée porta jadis la statue d'Apollon transformée par Constantin en sa propre effigie sous les traits du Christ. Les rayons du soleil encadrant la tête du dieu antique devinrent les clous de la Passion. La statue de Constantin fut remplacée par celle de Julien l'Apostat, et celle-ci par la statue du grand Théodose.



Spiegel, lith.

Imp. F. Didot et Cie Paris

BASILEUS BYZANTIN EN GRAND COSTUME IMPÉRIAL.

Colonne de Constantin, dite Colonne brûlée depuis qu'elle a été noircie par des incendies. Cette colonne, rapportée, dit-on, de Rome par Constantin, se voit de partout à Constantinople, grâce à la situation dominante qu'elle occupe au sommet de la seconde colline. Elle était surmontée d'une statue d'Apollon en bronze, dont Constantin fit ôter la tête pour la remplacer par la sienne. La statue fut renversée par la foudre sous le règne d'Alexis Comnène. Le Palladium de Byzance était, dit-on, enfoui sous cette colonne.

Polyeucte, descendu de l'ambon, vint le recevoir à la porte, escorté de son immense clergé. On portait devant l'empereur la Sainte Croix.

Devant lui encore, un sénateur, debout sur les degrés qui faisaient le tour de l'Augustéon, jetait parmi la foule encombrant la place des *epikombia*, souvenirs des anciennes largesses consulaires, morceaux de pain contenant chacun trois sous d'or, trois pièces d'argent, trois oboles de cuivre. On en jetait autant de milliers que l'empereur l'avait ordonné au matin [1].

L'Horologion était une vaste et magnifique salle qui faisait partie des bâtiments annexés au mur méridional de la Grande Église. Elle s'ouvrait sur le Forum. Son nom lui était venu d'une horloge solaire qui s'y trouvait placée. Nicéphore, debout dans cette salle, eut à subir de nouveau les longues euphémies des Factions. Cette fois elles chantaient : « Voici : le bien public réclame Nicéphore comme empereur. Les lois l'appellent. Le Palais Sacré lui ouvre ses portes. La cour, l'armée, le peuple, le sénat le réclament avec prière. Le monde, l'armée attendent sa venue. Que Nicéphore règne pour le bien commun! Exauce-nous, ô Dieu, nous qui t'invoquons! Exauce-nous! Longue vie à Nicéphore! Nicéphore Auguste, toi seul es pieux, toi seul es auguste. Dieu t'a donné à nous. Dieu te protégera. Demeure sans cesse vainqueur, serviteur du Christ. Nicéphore règne à travers les âges. Dieu protège ton empire très chrétien! » J'abrège ces formules interminables ; j'abrège également le récit de la cérémonie. Il serait trop long de raconter par le menu comment Nicéphore, toujours escorté par le patriarche, après avoir traversé la salle du Puits Sacré et s'être présenté à la margelle du très saint Puits de Samarie, entra par la « belle porte » dans la salle du Métatorion, qui servait de vestiaire impérial, comment, caché derrière un voile que tenaient les cubiculaires eunuques, il y échangea le dibétésion contre le tzitzakion, ce vêtement au nom barbare peut-être d'origine chazare ou simplement orientale, orné de figures de fleurs, et dont nous ne connaissons nullement la forme, comment, après avoir revêtu encore le sagion par-dessus le tzitzakion, il franchit enfin la grande porte de Sainte-Sophie, dite Basiliké, et,

1. Nicéphore fut-il à ce moment, c'est-à-dire avant de pénétrer dans la Grande Église, présenté, suivant la coutume, à la foule debout sur un bouclier que portaient le patriarche et les principaux dignitaires ? C'est ce que ne rapporte aucun récit de cette époque, mais la chose est probable.

prenant la torche des mains du préposite, alluma les cierges consacrés, comment il adora, puis se découvrit et, guidé par le patriarche, traversa le temple, passa à droite de l'ambon et de la solea, franchit les grilles saintes des petites portes, ralluma les cierges, fit de nouveau acte d'adoration, puis, retournant sur ses pas, toujours avec le patriarche, monta de devant le béma dans l'ambon.

Sur l'ambon était placé l'antiminsion, petit autel portatif à pierre consacrée. Dessus étaient disposés la chlamyde ou tunique impériale, la couronne et les autres emblèmes. Le patriarche, après avoir récité les prières sur la chlamyde qu'il bénit, la passa aux cubiculaires, qui en habillèrent aussitôt l'empereur; puis le patriarche le revêtit de ses mains des insignes impériaux proprement dits et le couronna ainsi sur l'ambon dans le grand silence de la foule assemblée, tous se découvrant. Le Basileus s'était agenouillé et Polyeucte, après avoir lu les prières d'usage, partie à voix basse, partie à voix haute, lui ôta la tiare, traça sur son front une croix avec l'huile consacrée, puis posa la couronne sur sa tête. Durant ce temps il chantait à voix très haute le trisagion, cet hymne fameux à la Trinité, et les prêtres, puis les sénateurs, les Factions, les chanteurs, le peuple tout entier, le répétaient par trois fois criant : « Tu es Saint, Saint, Saint, gloire dans les hauts lieux à Dieu, et sur la terre paix,» puis : « Longue vie à Nicéphore, grand Basileus et autocrator ! »

Aussitôt après, le pontife remit au nouveau souverain l'akakia, sachet de soie rempli de la poussière des tombeaux, destiné à le rappeler à l'humilité, au renoncement, à lui représenter la vanité des choses humaines. Lui, de son côté, déposa sur l'antiminsion, ou autel de l'ambon, l'apokombion, présent obligé consistant en une certaine quantité de livres d'or.

Alors Nicéphore, maintenant ceint de la couronne, escorté par cent Varangiens porte-hache et par cent jeunes gens armés des premières familles d'archontes de la cité, redescendit de l'ambon par le côté opposé, traversa à nouveau l'église et, rentrant dans le Métatorion, s'assit sur le trône. On allait procéder à l'adoration. Les hauts dignitaires, se présentant successivement par séries ou « vela », s'agenouillèrent,

embrassant dévotement les deux genoux de leur nouveau maître, d'abord les *magistri*, puis les patrices, et les stratigoi ou gouverneurs des thèmes, puis les protospathaires, la maison militaire, les chefs des corps de la garde, puis les sénateurs et les hypatoi, représentants des anciens personnages consulaires, puis les spathaires, les stratores, les comtes ou comites des scholes, les candidats cavaliers, les scribones, les protosécrétis, les vestitores et les silentiaires, les mandatores et les candidats non montés, puis bien d'autres aux titres plus étranges encore. Sur le *keleusate*, « s'il vous plaît », du préposite grand eunuque, ils souhaitaient à Nicéphore de longues années heureuses, puis, faisant un demi-tour, s'en allaient, après que le préposite eut encore crié : « Réjouissez-vous. »

Il faudrait des volumes pour raconter dans tous ses détails cette unique et interminable cérémonie, avant de dire comment Nicéphore sortit enfin de ce temple auguste, devenu « autocrator des Romains, isapostole, c'est-à-dire l'égal des apôtres, successeur du très pieux Constantin, représentant de la puissance divine sur la terre. »

Nous ignorons si Théophano assista à ce couronnement avec ses fils, qui furent certainements présent. Un passage de Cédrénus permettrait de le supposer. Manassès dit également que la jeune Basilissa vint avec tout le sénat, les mains tendues, à la rencontre de l'heureux général, mais c'est peut-être là une simple amplification poétique. Si vraiment Théophano fut présente, elle dut aller s'asseoir dans l'église, près du tabernacle, sur l'estrade recouverte de tapis de pourpre où avaient été disposés trois trônes d'or pour elle et ses fils. Vêtue de l'himation noir et du manteau violet ou mandya des veuves, tenant de la main droite un rameau d'or semé de grosses perles, elle dut assister à toutes les phases de la cérémonie dans une immobilité officielle absolue. Deux eunuques l'avaient soutenue sous les bras dans sa marche. Toutes ses femmes l'accompagnaient.

CHAPITRE VI.

Portrait physique et moral du Basileus Nicéphore. — Ses vertus guerrières. — Ses qualités, ses défauts. — Sa vocation monastique. — Ses relations avec saint Athanase, constructeur du couvent de la Laure du mont Athos. — Description de l'empire à l'avènement de Nicéphore. — Thèmes d'Europe ou d'Occident. — Thèmes d'Orient. — Voisins de l'empire: les Bulgares et leur czar Pierre; les Hongrois; les Petchenègues; les Khazars; les Russes; les petits États slaves de l'Adriatique; les princes italiens; les souverainetés musulmanes en Asie; les dynastes arméniens et géorgiens. — La garde des marches byzantines de la frontière d'Asie. — Les akrites et les apélates. — Digénis Akritas.

A partir du 16 août 963, Nicéphore fut donc autocrator des Romains et régent de l'empire au nom des deux petits Basileis, Basile et Constantin. Il avait, à ce jour, environ cinquante ans, cinquante et un suivant Léon Diacre. Il était, nous dit ce chroniqueur, qui fut son contemporain et le vit souvent, d'un teint olivâtre, naturellement fort noir et rendu tel plus encore par tant de brûlantes campagnes sous le soleil d'Asie. Il avait de fort épais cheveux noirs qu'il portait longs[1], des yeux également noirs très petits, le regard pensif et triste éclairé d'un feu sombre, abrité sous d'épais sourcils, le nez moyen fortement busqué à son extrémité, la barbe plutôt courte et rare, aux favoris grisonnants. Il était de petite taille, gros, presque replet, avec la poitrine et les épaules très larges[2].

Il était de caractère taciturne, renfermé, « plutôt sombre, » mais très passionné. J'ai insisté déjà sur ses admirables qualités militaires, sur son énergie physique peu commune qui faisait de lui un véritable Her-

1. Sur un sceau de lui qui m'a été communiqué par M. Sorlin Dorigny, et qui est d'ailleurs l'unique que je connaisse de cet empereur, ce détail est frappant. Nicéphore y est représenté avec cette fort longue chevelure bouclée. Voyez l'image de ce sceau à la page 311.

2. Voyez encore les portraits que tracent de lui Cédrénus (éd. Bonn, t. II, p. 378) et Manassès (éd. Bonn, pp. 245-246).

cule, sur l'austérité de sa vie [1], la chasteté de ses mœurs, chasteté demeurée victorieuse des plus fougueux désirs. Il aimait les exercices violents, dans lesquels il excellait d'ordinaire ; il était aussi grand chasseur, mais en dehors de sa vie spirituelle les choses de la guerre étaient sa grande, sa dominante passion. « Il ne vivait que pour son armée. » Ses panégyristes, Léon Diacre surtout, affirment que pas un homme de son temps ne l'égalait en sagesse, en prudence. Personne n'était plus avisé, plus fin politique, plus ferme dans ses desseins. Il était insensible aux louanges, sobre, sérieux et dur. Bien que quelques exemples terribles puissent faire penser le contraire [2], il n'était point méchant ; il n'était que sévère, et presque toujours justement. Pour les crimes militaires, il était impitoyable [3]. A l'endroit des vaincus, il était plein de mansuétude, autant que le comportaient les mœurs horriblement brutales du dixième siècle. Le Porphyrogénète, dans le traité de *Tactique* qui lui est attribué, dit expressément que Nicéphore était aussi distingué par son humanité, par ses ménagements politiques à l'égard des vaincus, que par ses talents guerriers [4] : « C'est par la clémence que Nicéphore, notre général, envoyé par Votre Majesté, fit tant de conquêtes. » (Il s'agit des campagnes de Nicéphore lorsqu'il n'était encore que général de Constantin VII.) L'historien d'Arménie, Mathieu d'Édesse, dans sa *Chronique,* nous fait de Nicéphore le plus bel éloge : « C'était un homme de bien, saint, animé de l'amour de Dieu, plein de vertu et de justice, et en même temps brave et heureux dans les combats. Miséricordieux pour tous les fidèles du Christ, il visitait les veuves et les captifs et nourrissait les orphelins et les pau-

1. Depuis la mort de sa femme et celle de son fils, il avait fait vœu, malgré les observations des religieux ses directeurs, de ne pas manger de viande, de ne plus connaître aucune femme. Il couchait sur la dure, enveloppé dans le grossier cilice du vénérable Michel Maléïnos son oncle, mort en odeur de sainteté. Aux autres témoignages sur sa sobriété, sa dureté envers lui-même, il faut joindre celui de la *Vie de saint Nicon*, Martène et Durand, *op. cit.*, coll. 852 : « *...per Nicephorum imperatorem, vitæ gravitate, virtutisque fama clarissimum, qua perturbationum animi, si qui alius rex fuit, et congrua temperantiæ suæ a Deo præmia tulit...* »

2. Les massacres de Crète, par exemple.

3. Léon Diacre raconte qu'il fit cruellement fouetter, puis mutiler un centurion parce que celui-ci, gagné à prix d'argent, avait négligé de faire punir un soldat que l'empereur avait surpris jetant son bouclier durant une marche en pays ennemi. Nicéphore, ayant reconnu le lendemain ce soldat, qu'il avait condamné à avoir le nez coupé pour abandon de ses armes, fit sur-le-champ appliquer le même supplice au centurion infidèle.

4. *Tactique,* dans Meursius, *Opera,* t. VI, p. 1346.

vres. » Ces louanges, du reste certainement exagérées, ont d'autant plus de poids, on l'a fait remarquer, que Mathieu d'Édesse est ordinairement d'une partialité extrême contre les Grecs. « Nicéphore, dit encore Léon Diacre, était un juste, un scrupuleux observateur de la loi. » Les signalés services rendus par ce grand homme à la cause de la religion, sa piété [1], ses victoires sur les pires ennemis de l'Église expliquent certaines exagérations des écrivains qui lui sont favorables. Ceux qui lui sont plutôt hostiles, tels que Cédrénus, Zonaras, Glycas, sont par contre assez durs pour lui. Ils accusent surtout son avarice célèbre [2],

Sceau de plomb de Nicéphore Phocas. On ne connaît que ce seul exemplaire, qui appartient à M. Sorlin Dorigny de Constantinople. On ne possède non plus de cet empereur ni bulle d'or ni bulle d'argent. Au revers de ce petit monument, figure le buste de Nicéphore de face, vêtu de la robe impériale à grands carreaux, la barbe et les cheveux longs et bouclés, tenant de la main droite la croix, de la gauche le livre des Évangiles. Au droit, la Vierge des Blachernes dans l'attitude de l'oraison, portant sur la poitrine un médaillon orné de la tête de son divin Fils La légende signifie : *Théotokos, prête secours à Nicéphore despote.*

sa dureté envers les petits, sa rigueur extrême dans la répression, sa partialité inouïe à l'égard des soldats, auxquels il donnait constamment raison même dans leurs pires excès. Cependant cette rigueur même, qu'on a été jusqu'à taxer de cruauté, n'était, je le répète, qu'une juste et impitoyable sévérité. Quant à son avarice, elle semble incontestable ; mais, encore une fois, n'était-ce point là bien plutôt économie bien entendue des deniers publics, économie organisée par un empereur

1. Il faisait, je l'ai dit, sa société habituelle des moines. Il fit, malgré son avarice, des dons importants aux couvents, à ceux du mont Athos en particulier. Voyez page 319. Consultez aussi les notes à *Léon Diacre*, éd. Bonn, p. 426. Il y est dit, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, qu'après la prise de Crète, Nicéphore, en reconnaissance d'une prédiction de saint Athanase du mont Athos, qui lui avait prophétisé ses victoires sur les Arabes, préleva sur sa part du butin cent livres d'or pour permettre au saint de fonder le monastère de la Laure dans la sainte montagne, où il voulait se retirer. Nous verrons qu'après qu'il fut devenu empereur, saint Athanase s'efforça encore de le décider à quitter le trône pour la vie du cloître. Le récit de Zonaras, disant que Nicéphore en imposa à Bringas en feignant de vouloir se retirer dans un cloître, n'est donc, je le répète, pas tout à fait sans fondement. Voyez la note de la page 267.

2. Voyez dans Gibbon la justification présentée par cet auteur de la prétendue avarice de Nicéphore.

prévoyant qui ne songeait qu'à fortifier et à augmenter l'armée, unique sauvegarde de l'État en ces temps troublés.

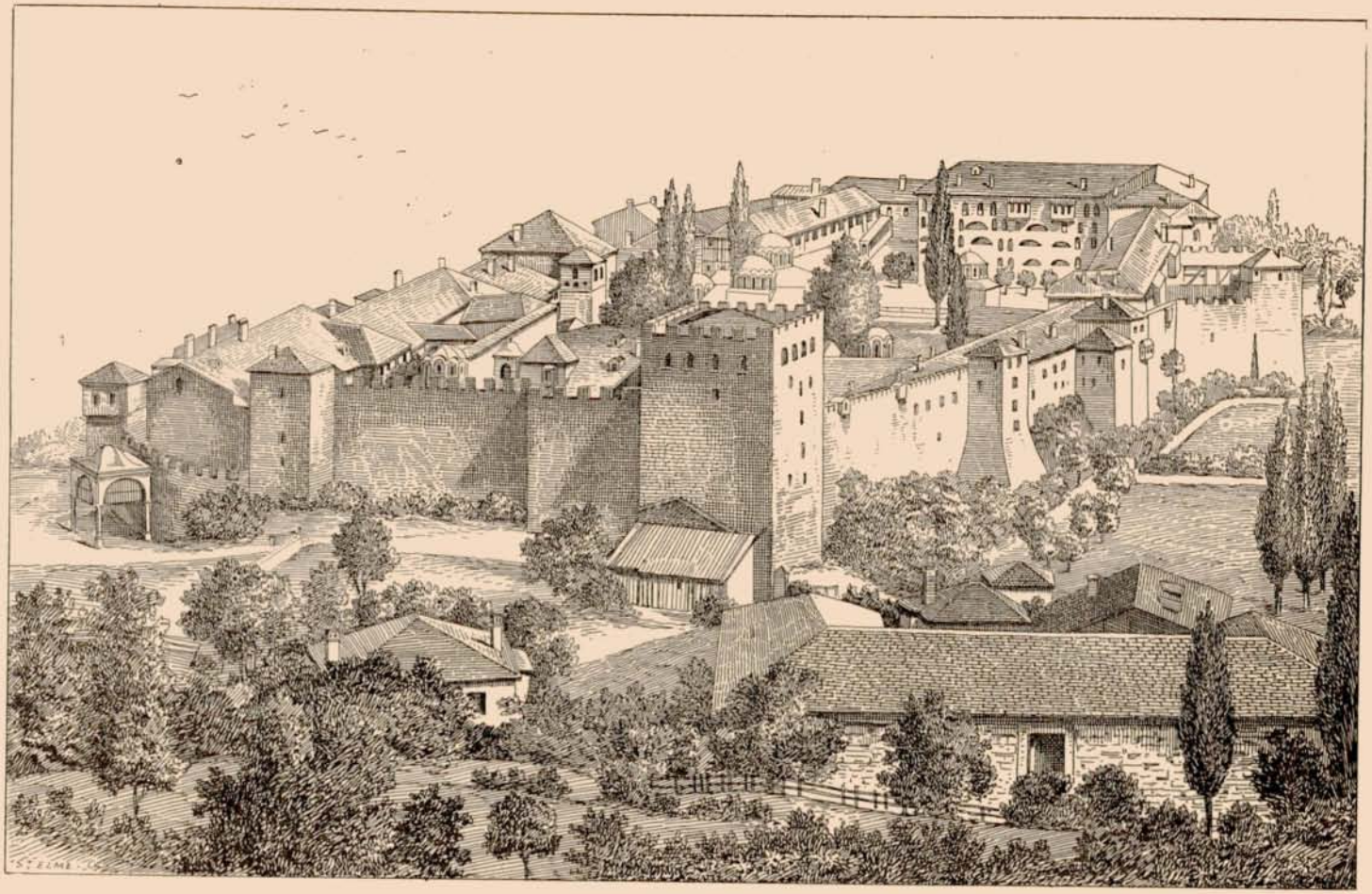
Il faut reconnaître encore que Nicéphore, en véritable homme de son temps, en véritable montagnard aussi, joignait aux plus mâles vertus, d'autres qualités moins estimables à coup sûr, mais ayant bien leur utilité, surtout à cette époque : la finesse, la ruse même allant jusqu'à la duplicité. Ces qualités qu'on nommerait aujourd'hui des défauts n'avaient pas alors, principalement en Orient, le même mauvais renom que de nos jours. Dans toute la conduite de notre héros, depuis la mort de son prédécessur jusqu'à sa proclamation et son entrée à Constantinople, la ruse joue un rôle sinon unique, du moins absolument prépondérant.

De tous les détracteurs de Nicéphore, le plus violent comme le plus célèbre et certainement le plus injuste, fut le Latin Luitprand, le prélat diplomate qui vint à Constantinople en 968 en qualité d'ambassadeur d'Othon Ier d'Allemagne. Nous le verrons tracer de l'empereur d'Orient le portrait physique et moral le moins flatteur [1]. Mais il fut juge à tel point prévenu et partial, il s'est montré si furieusement exaspéré contre Nicéphore et son entourage, auxquels il ne pouvait pardonner son lamentable séjour forcé à Constantinople, que son témoignage sur ce point est vraiment sujet à caution.

Le continuateur anonyme de la chronique de Georges Moine ou Hamartole, après avoir fait de Nicéphore un éloge qui semble exagéré, ajoute ces lignes significatives : « Il ne fut ni bienfaisant ni généreux, et ses défauts obscurcirent toutes ses belles qualités au point qu'on peut le comparer à un arbre dépouillé de ses feuilles. »

Mais il est un côté tout particulier du personnage de Nicéphore sur lequel je n'ai pas encore suffisamment insisté. C'était bien là une nature toute de contrastes. Cet homme si amoureux des choses de la guerre, ce soldat ardent autant qu'infatigable fut, à l'égal de tant de ses contemporains, un homme profondément religieux, si pieux, si austère qu'il semble avoir eu toute sa vie, chose presque incroyable, la nostalgie du

1. Et cependant ce portrait présente dans ses grandes lignes, du moins pour ce qui est des qualités physiques de Nicéphore, de nombreux points de ressemblance avec celui qui nous est donné par Léon Diacre.



Monastère de la Laure de l'Athos, édifié par saint Athanase, l'ami et le directeur spirituel de Nicéphore Phocas.

cloître et songea à plusieurs reprises à se faire moine, désir assez étrange chez ce même homme qui, plus tard, par amour du bien public, devait devenir l'adversaire courageux et déclaré des ordres religieux et s'opposer à ce point à leurs incessants désirs d'agrandissement qu'il s'en attira la haine du clergé tout entier. Déjà les chroniqueurs byzantins insistent sur ces sentiments de piété fervente, de mysticisme de Nicéphore; j'ai dit plus haut et je dirai encore d'après eux l'amour qu'il portait aux religieux et comme il aimait à s'entourer d'eux, l'influence qu'ils exerçaient sur son esprit, les austérités et les abstinences extraordinaires qu'il tenait à s'imposer, la vie toute monacale qu'il mena durant tout son règne au Palais Sacré, couchant sur la dure, passant ses nuits en prières ou dans la lecture des psaumes. Mais il est une autre source toute spéciale et très curieuse d'informations précieuses sur ce côté de la vie de Nicéphore, source qui n'a guère été exploitée jusqu'ici. Je veux parler des *Vies* des pères du mont Athos ou biographies des saints athonites et de quelques autres documents d'ordre religieux tout semblables. La plus importante de ces biographies pour l'histoire de la vie spirituelle de Nicéphore est celle de son célèbre contemporain saint Athanase. Puis vient celle du propre oncle de notre héros, le bienheureux Michel Maleïnos[1]. On trouve dans ces pieux récits des indications extrêmement intéressantes sur la ferveur religieuse de Nicéphore et sur ses goûts monastiques. Je demande la permission d'en utiliser ici quelques passages qui nous feront mieux connaître notre héros que tous les racontars plus ou moins suspects des chroniqueurs officiels, des Léon Diacre ou des Cédrénus[2].

Le moine Michel Maleïnos, propre oncle maternel de Nicéphore, fut, à son époque, un personnage fort renommé pour sa piété. Après sa mort, l'Église grecque le mit au nombre des saints. Nicéphore eut

1. On trouve encore quelques détails affirmant la vocation monastique de Nicéphore dans les vies de deux autres saints grecs : saint Nicon dit Metanoite et saint Paul du Latron, puis aussi dans les *typica* ou règles de la Laure de l'Athos, rédigées par saint Athanase en personne, enfin dans une chronique manuscrite inédite qui est à la Bibliothèque nationale, chronique plusieurs fois citée par M. Syrkow dans le curieux mémoire auquel j'emprunte tous les détails qui vont suivre. Hase, dans ses notes à *Léon Diacre*, éd. Bonn, p. 426, mentionne également ce document de la Bibliothèque nationale.

2. J'emprunte tous ces détails, ainsi que je le dis dans la note précédente, à un très intéressant mémoire publié récemment par l'historien russe M. P. Syrkow. Voyez à la *Bibliographie*.

toujours pour son parent la vénération la plus profonde; il le consultait pieusement sur toutes choses et lui rendait un véritable culte. Nous savons déjà que lorsque le saint homme s'en fut allé au paradis, son impérial neveu ne voulut plus dormir qu'enveloppé dans les plis de la mandya ou manteau du bienheureux. Celui-ci, de son vivant, était higoumène du grand monastère de Cymine en Thessalie [1]. Nicéphore, n'étant encore alors que chef de l'armée d'Orient, et Léon son frère lui rendaient de fréquentes visites. Parmi les disciples venus faire leur profession de foi dans le monastère du saint homme, un des plus célèbres fut le fameux saint Athanase, surnommé Athonite parce qu'il fut le constructeur de la grande Laure, un des plus illustres couvents de la sainte montagne. La vie de ce saint nous a, je l'ai dit tout à l'heure, été conservée dans les vies des pères de l'église de l'Athos. Nous y lisons ce qui suit. Nicéphore, étant déjà stratilate, autrement dit généralissime de toutes les forces de l'Orient, alla une première fois, dans la capitale, rendre visite à son oncle l'higoumène de Cymine, venu à Constantinople pour affaires de son couvent. Il trouva le vieillard en conversation spirituelle avec un de ses néophytes nommé Abraham, le futur saint Athanase. Nicéphore, dit le biographe anonyme, fixant sur le jeune moine son regard pénétrant, devina aussitôt quel serait cet homme remarquable et combien sa vie serait utile à l'Église. A peine Abraham s'était-il retiré qu'il s'informa de lui auprès de son oncle, et surtout des motifs qui lui avaient fait embrasser la vie religieuse. Michel Maleïnos lui fit le récit détaillé de cette vocation extraordinaire et dès lors Nicéphore, jusqu'au jour de sa mort, conserva pour cet homme un culte véritable. Peu après, dans une de ces pieuses visites à son oncle, cette fois au monastère même de Cymine, visites qui se répétaient de plus en plus fréquentes, il s'enquit à nouveau du néophyte dont les entretiens l'avaient tant charmé. Maleïnos lui apprit que l'humble moine s'appelait maintenant Athanase et qu'il opérait des miracles. Léon Phocas, devenu à ce moment domestique de l'Occident, accompagnait cette fois

1. Ou encore Ctimène, sur les confins de la Dolopie.

encore son frère. Cédant à leurs instances, leur oncle leur ménagea une entrevue nouvelle avec « ce trésor inestimable » et les conduisit à la cellule solitaire du pieux thaumaturge. L'impression que leur produisit à nouveau cette parole ardente fut si profonde, les exhortations du religieux les touchèrent et les consolèrent si extraordinairement, paraît-il, qu'ils durent faire effort pour se séparer de lui. De retour au monastère, ils remercièrent avec une telle effusion leur oncle de leur avoir fait connaître un aussi saint homme, que Maléïnos se décida à le leur donner comme directeur spirituel, leur enjoignant de lui obéir aveuglément en toutes choses. Chaque nouvel entretien avec Athanase ne fit qu'augmenter pour lui leurs sentiments d'admiration, et l'higoumène de Cymine, dans sa pieuse allégresse, ne savait assez bénir la grâce divine qui mettait une telle puissance en la bouche de son fils spirituel. Finalement, Nicéphore fit à Athanase la confidence secrète de son ardent désir de quitter, lui aussi, les pompes de ce monde pour embrasser la vie monastique [1]. Son désir était de faire son noviciat au couvent même de Cymine. Son directeur, tout en l'encourageant, l'engagea à s'en remettre à Dieu, qui lui indiquerait l'heure favorable pour mettre sa résolution à exécution. Les deux frères, dit le pieux récit, s'en allèrent enfin de ce lieu béni, fortifiés par les prières d'Athanase, la paix au cœur, avec un grand profit pour leurs âmes.

Peu après, Athanase quitta secrètement Cymine pour aller mener la vie de cénobite dans les solitudes du mont Athos. Ce départ se fit à l'insu de Nicéphore, qui en conçut un violent chagrin et fit partout rechercher son saint ami. Ayant finalement recueilli quelques indices sur le lieu de sa retraite, il écrivit à un juge de Salonique qui était de ses relations, le suppliant de se rendre au mont Athos à la poursuite du solitaire dont il lui donnait le signalement, lui jurant, s'il parvenait à le rejoindre, de ne jamais oublier ce service sa vie durant. Le juge partit pour la sainte montagne, mais, en dépit de tous ses efforts, il ne parvint pas à retrouver les traces du fugitif. Léon Phocas fut plus heureux. Lui aussi s'était rendu au mont Athos ; il y allait dans le

1. Dans la *Vie de saint Michel Maleïnos*, le récit est identique ; seulement la confidence de Nicéphore est adressée non à Athanase, mais à son oncle l'higoumène. Voy. Syrkow, *op. cit.*, appendice II.

double but de rechercher Athanase et de remercier la Panagia de lui avoir donné la victoire sur les Hongrois. Il eut la chance de retrouver le solitaire.

La liaison d'Athanase et du glorieux Nicéphore se poursuivit toujours plus intime. Durant la campagne de Crète, avant laquelle le voyant avait prophétisé la victoire des Grecs et l'expulsion des Sarrasins, durant cette campagne si longue, si difficile, si éprouvante, le vaillant capitaine sentit plus que jamais le besoin de profiter des conseils du saint homme; probablement aussi il désirait user de lui pour remonter

Sceau d'argent de la communauté du mont Athos. La Vierge orante portant sur sa poitrine le médaillon de son Fils. La légende signifie : *Sceau de l'épistatès* (supérieur) *de la communauté de la Sainte Montagne*. Puis vient la date et une inscription en langue turque.

les courages de ses dévotes phalanges. Les pieux récits auxquels j'emprunte ces détails nous disent qu'il fit plusieurs fois supplier avec instances l'ascète de venir le rejoindre [1]. Athanase, cédant enfin à ses vœux et quittant sa retraite, alla à travers les mers retrouver dans son camp son fils spirituel. Ce devait être dans les derniers jours de l'an 960 ou dans les premiers de l'an 961. Le saint ne quitta plus Nicéphore jusqu'à la prise de Chandax et la conquête définitive de l'île. L'heureux vainqueur, convaincu qu'il devait ses succès aux prières du religieux, le supplia de faire construire en signe de reconnaissance un grand monastère sur le mont Athos. Ce fut là l'origine de cette fameuse Laure de la sainte montagne, dont aujourd'hui encore le plus beau titre de gloire

1. Voyez Syrkow, *op. cit.*, pp. 17 seq. J'emprunte, je le répète, à cet auteur tout ce récit, que lui-même a tiré des *Vies* des saints Athonites et de l'*Histoire de l'Athos* Porphyrios.

est d'avoir été fondée par le grand Athanase, pour cette raison surnommé l'Athonite. Qui eût pu songer alors que, si peu de temps après, Nicéphore serait amené par les cruelles nécessités de la politique à interdire dans toute l'étendue de son empire la construction de tout nouveau couvent. Il n'en était point là pour le moment, et son zèle dévot le dominait tout entier.

Athanase, en homme prudent et sage qui préférait à tout son existence d'ascète solitaire, résista fort longtemps à ces prières de Phocas. Cependant une fois de plus il finit par céder, et la construction du couvent célèbre fut résolue. Les plus touchantes relations existaient vraiment entre lui et le chef victorieux. Alors encore, Nicéphore, après ce grand triomphe qui avait porté si haut sa renommée et sa gloire, ne songeait, affirment tous ces récits, qu'à fuir le monde et à embrasser la vie monastique, et c'est ce qui le faisait tant insister pour la construction du monastère où il méditait d'aller terminer ses jours auprès d'Athanase. Rappelant à celui-ci les aspirations pieuses dont il lui avait tant fait part jadis, il lui tenait ces discours : « Père très saint, Crète est reconquise; vous n'avez plus rien à redouter pour la sécurité de votre sainte montagne des incursions des Agarènes impies; vous n'avez plus à craindre les incessantes agressions de ces pillards maudits qui venaient enlever vos moines presque sous vos yeux; je les ai détruits, grâce à l'efficacité de vos prières; ils ont disparu à jamais des mers et des rivages de l'Archipel; je n'ai plus à vous protéger contre eux. Moi qui vous ai si souvent promis de me retirer loin du monde et d'embrasser la vie monastique, aucun obstacle ne m'empêche plus de suivre ma vocation, maintenant que je vous ai délivré. Donc, je vous en prie, construisez pour nous deux sur votre sainte montagne un pieux monastère, asile paisible où nous pourrons nous isoler avec nos frères, et une église spacieuse où chaque jour du Seigneur notre congrégation pourra goûter réunie les joies de la communion [1]. Voici, prélevé sur le butin que j'ai conquis en Crète,

1. La chronique inédite de la Bibliothèque nationale que j'ai mentionnée plus haut ajoute ces mots : « Il existait une prédiction mystérieuse disant que Nicéphore s'en irait mourir là où s'établirait saint Athanase, et que leur fin serait commune. »

tout l'argent nécessaire pour la construction de ces deux édifices[1]. »

Athanase, toujours plein de prudence, commença par refuser les offres du général victorieux et l'engagea à attendre encore avant de déposer l'épée pour le froc. « Conserve seulement la crainte de Dieu, lui dit-il, et veille à mener bonne vie; n'oublie pas tous les pièges de Satan qui t'environnent à chaque heure de ton existence. Si Dieu le veut, tu finiras bien par atteindre au but de tes désirs. » Cette réponse dilatoire désola, paraît-il, Nicéphore, mais il n'en abandonna ni son désir, ni son espoir de fonder sur le mont Athos ce monastère où il tenait tant à aller terminer sa vie. Après quelques jours de pieux épanchements, les deux amis durent se séparer et quittèrent ensemble le rivage crétois, la pacification de l'île étant assez avancée pour cela. Athanase retourna dans sa solitude athonique; Nicéphore alla, comme nous venons de le voir, triompher au Cirque à Constantinople. Mais ni les honneurs, ni les préoccupations de son court et orageux séjour dans la capitale et de son brusque départ pour la guerre d'Asie ne semblent avoir pu le détourner de ce qui était devenu chez lui comme une idée fixe. Il tenait à tout prix à cette construction d'un monastère sur l'Athos. Quelques semaines à peine après avoir quitté le saint, il lui expédiait encore de Constantinople son ami spirituel, le moine Méthode, futur higoumène de Cymine, porteur de six nouvelles livres d'or, avec prière instante d'avoir à procéder aussitôt à l'édification de ce monastère tant souhaité, tant était vif alors encore son désir de s'y retirer. Méthode trouva le solitaire dans sa rustique cellule et lui remit le billet et l'or du vainqueur de Crète. Il passa six mois auprès de lui et finit par triompher de ses hésitations. Ainsi fut enfin décidée, en l'an 963, la construction de la Laure de l'Athos, longtemps considérée comme le premier couvent de la sainte montagne, aujourd'hui fort déchue de son ancienne splendeur.

Une fois bien résolu à accomplir cette grande œuvre, Athanase se mit au travail avec une immense ardeur; à côté du monastère s'élevèrent rapidement des cellules isolées dont une fut destinée à Nicéphore; le plan de l'église, vaste et spacieuse, fut également adopté. Méthode

1. Nicéphore donna la somme énorme de cent livres.

ravi courut rapporter la bonne nouvelle à Nicéphore, durant que le saint continuait à construire avec un zèle sans égal, sans se laisser arrêter par l'incroyable cherté de toutes les subsistances, suite de la terrible famine qui durait, on le sait, depuis l'automne de l'année 960[1].

Tout ce long récit, qui concorde si bien avec tous les événements de ces deux années, qui se trouve répété dans des termes à peu près identiques dans ces sources d'origine bien diverse, ne prouve-t-il pas jusqu'à l'évidence la sincérité de cette vocation monastique de Nicéphore, vocation poussée si loin que même après le grand triomphe de Crète il en rêvait encore avec passion? Il fallut l'empire de la moitié du monde et l'amour insensé inspiré par Théophano pour détourner cet homme étrange, moitié ascète, moitié guerrier, de ses aspirations monastiques. Ce goût profond pour la société des moines, cette austérité de toute l'existence dans les repas comme dans le sommeil, dans les lectures comme dans les prières, la conversation enfin si bizarre avec Bringas, tous ces faits rapportés par les chroniqueurs grecs, sont là pour confirmer la sincérité de ce côté particulier des préoccupations du grand capitaine byzantin du dixième siècle.

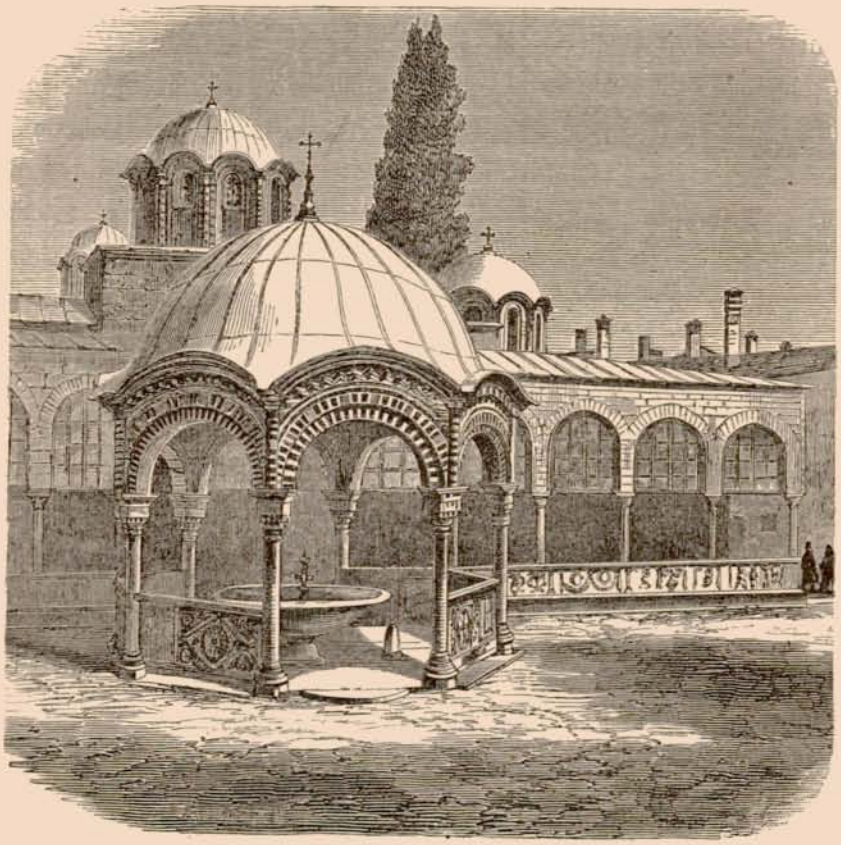
Achevons ici de dire en peu de mots, pour ne plus y revenir, ce que nous savons des dernières relations entre Athanase et son disciple à partir de l'élévation de ce dernier au trône. Le vénérable Athonite avait, malgré tout, pris fortau sérieux les promesses de Nicéphore, et s'il l'avait, jusque-là détourné de prendre le froc, ce n'était, bien vraisemblablement que parce qu'il croyait encore son épée nécessaire à la destruction de la piraterie sarrasine et à la protection de sa chère montagne. Lorsque, peu de mois après la mission de Méthode, il eut appris, par un messager expédié par Nicéphore, même l'avènement imprévu de son glorieux pénitent et surtout son mariage avec cette Théophano méprisable que la voix publique accusait d'avoir fait empoisonner son premier époux [2], il en conçut un si vif chagrin qu'il suspendit incontinent la construction de l'église déjà élevée presque à mi-hauteur[3], désolé d'a-

1. Voyez page 87.

2. M. Syrkow, *op. cit.*, p. 26, tire de tout ce récit la conclusion assez probable que le mariage de Nicéphore avec Théophano fut en général très mal vu du clergé.

3. Les travaux étaient commencés depuis quatre mois.

voir ainsi interrompu inutilement son existence de contemplation pieuse. Il avait été jusque-là, semble-t-il, si bien persuadé de la sincérité des intentions de Nicéphore qu'il n'avait vraiment songé à édifier son couvent que pour le recevoir auprès de lui. On conçoit combien sa déception



La Fontaine sacrée, dite « la Source de vie, » dans le couvent de Sainte-Laure fondé sur l'Athos par saint Athanase.

dut être amère. Sous prétexte d'aller s'entretenir avec le nouveau Basileus des intérêts de sa communauté, il partit pour la capitale avec trois de ses moines. Le *Récit* de sa vie dit qu'il n'alla cependant pas plus loin que Lemnos, et que de là il expédia à Nicéphore par un de ses compagnons une lettre rédigée en termes très sévères. Il l'y blâmait vivement, bien qu'avec mesure, d'avoir manqué à la promesse qu'il avait faite à Dieu et d'avoir préféré les biens passagers de ce monde à ceux de l'autre vie qui ne périssent point. « C'est pour toi seul, disait-il en ter-

minant, que je me suis laissé entraîner à entreprendre tous ces travaux aussi vains qu'inutiles. Maintenant je vais m'éloigner à nouveau et me retirer n'importe où, pourvu que j'y trouve cette paix et cette solitude que je recherche depuis si longtemps. Quant à mon cher monastère en construction, je le remets entre les mains de Dieu d'abord, entre les tiennes ensuite. Il existe à la Laure un moine vénérable, Euthymios, qui fera à ma place un excellent higoumène. » Nicéphore, que la vue d'une lettre d'Athanase avait d'abord rempli de joie, fut accablé de douleur en prenant connaissance de son contenu. Il versa des larmes abondantes et se fit à lui-même les plus amers reproches. C'est là la version que nous donne la *Vie d'Athanase*.

Le *typicon* ou recueil des règles de la Laure fait un récit quelque peu différent de ces faits. Suivant cette source, le saint serait allé à Constantinople même trouver Nicéphore et l'aurait vivement tancé sur ce qu'il considérait comme le pire des manquements à la foi jurée à Dieu. L'empereur, après l'avoir écouté humblement, serait toutefois parvenu à le calmer en lui démontrant que ce n'était point par vaine satisfaction personnelle qu'il avait ainsi accepté les charges du pouvoir, en lui jurant aussi, détail curieux, qu'il n'entretiendrait aucun rapport charnel avec sa jeune épouse, serment sincère peut-être, mais au maintien duquel la candeur du pieux solitaire était bien seule à pouvoir ajouter foi. Enfin, Nicéphore aurait fait une fois de plus au saint ce serment solennel que, dès que les affaires publiques lui en laisseraient le loisir, il déposerait le sceptre et irait le rejoindre au mont Athos pour y accomplir enfin les vœux qu'il avait déjà si souvent prononcés. Il ne mettait à l'accomplissement de cette promesse qu'une condition, c'est que la construction de la Laure et de son église serait poursuivie jusqu'à complet achèvement. Tout porte à croire qu'en donnant de telles assurances à son père spirituel, Nicéphore était cette fois encore de bonne foi. Cet homme simple et vraiment austère avait, à l'égal de tant de ses contemporains, une soif véritable de la vie retirée et contemplative. Mais les soucis du pouvoir le tinrent prisonnier sur le trône jusqu'à sa mort prématurée, et le pauvre exilé du cloître ne put jamais goûter ces mystiques et célestes joies de la vie monacale après lesquelles il avait tant soupiré.

Athanase, réconforté par les assurances de son fils bien-aimé, chargé des dons pieux de l'empereur et d'une foule d'autres dévots, retourna achever la construction de son monastère [1]. Il est probable que lui et Nicéphore ne se revirent plus sur cette terre. Le saint continua à s'intéresser passionnément à tout ce qui concernait son impérial catéchumène. Nous verrons qu'il prophétisa les revers de l'expédition de Sicile; nous verrons aussi qu'il blâma vivement les mesures fiscales ordonnées plus tard par l'empereur au préjudice de la gent monacale. De son côté, le Basileus ne cessa de combler la Laure de ses bienfaits. Les portes de bronze qui ornent encore aujourd'hui le narthex de l'église sont un don de sa main. Saint Athanase déplora sa fin terrible et, quand il mourut, les moines athonites le pleurèrent amèrement; il devint pour eux un martyr vénéré entre tous; le *typicon* du couvent le nomme *Basileus très saint et martyr*. Très probablement,

1. La *Vie de saint Athanase* nous donne encore ici un texte assez différent. De Lemnos, le saint irrité serait allé se cacher dans une profonde retraite en Crète, tandis que Nicéphore le faisait minutieusement rechercher par toutes les provinces de son empire. Puis de Crète Athanase aurait passé à Jérusalem. Il trouva la cité sainte à feu et à sang sous la terreur des excès des Sarrasins, contre-coup des premières campagnes victorieuses de Nicéphore. Après d'ardentes prières, Dieu lui ordonna en songe de regagner l'Athos, où il arriva après avoir passé en Chypre. C'est alors seulement, suivant ce second récit, que le saint se serait rendu dans la capitale pour affaires de son couvent et que son entrevue aurait eu lieu avec Nicéphore, devenu empereur. Celui-ci, joyeux et confus à la fois, se levant de son trône, aurait reçu le saint avec les marques de la plus profonde humilité. Le prenant par la main, il le conduisit dans ses appartements particuliers. Là, il s'excusa humblement d'avoir forfait à son vœu. « C'est moi, dit-il, moi seul qui suis cause de toute la peine que tu t'es donnée, de tout le chagrin qui te mine. C'est moi qui, oublieux de toute crainte de Dieu, ai manqué à mes serments les plus sacrés. Je t'en supplie, prends patience jusqu'à ce que Dieu opère sa conversion en moi et m'accorde de lui consacrer ma vie comme je lui en ai fait la promesse. » Le saint fut autant calmé que réjoui par cet exposé des sentiments de son impérial disciple. Prévoyant bien cependant que jamais Nicéphore ne serait à même d'abdiquer et de quitter le pouvoir, il se garda de le lui dire, se contentant de lui recommander la pratique de l'humilité et de toutes les vertus évangéliques, lui ordonnant de pleurer sur ses péchés, sur ses serments violés, de ne songer qu'au moment béni où il pourrait échanger ses vêtements impériaux contre l'humble froc monacal. Après quelques jours passés en entretiens pieux, il le quitta pour retourner au mont Athos. Au moment même du départ, il prophétisa à l'entourage du Basileus la fin prochaine de celui-ci. Nicéphore, de son côté, lui remit un chrysobulle, signé de sa main, instituant en faveur de la Laure une rente annuelle de 244 besants sur l'île de Lemnos, assignant aussi comme metoki ou dépendance au futur monastère un grand couvent dans la ville même de Salonique. Ce chrysobulle a disparu, mais les archives de la Laure en contiennent un autre de Nicéphore, par lequel ce prince fait encore don au monastère de deux reliques insignes : un morceau de la Vraie Croix et le chef de saint Basile le Grand, reliques probablement arrachées au pillage des villes du Hamdanide. Avec ce précieux parchemin, qui, chose curieuse, n'a été enregistré qu'au mois de mai 970, par conséquent plusieurs mois après la mort de Nicéphore, sont conservés dans les mêmes archives deux autres documents datés de 969, dernière année du règne de notre empereur, la *diatyposis* de saint Athanase l'athonite et le *typicon* ou recueil des règles de la Laure dont je parle ci-dessus.

Sur la prière des moines athonites, Nicéphore assigna également une rente annuelle de quatre livres d'or au couvent de Kariès, qui est aujourd'hui la capitale de cette vaste congrégation religieuse.

avant même la fin du siècle, un office spécial fut composé à l'Athos en l'honneur de ce souverain philomonaque, c'est-à-dire ami des moines. Il existe de ce document une copie manuscrite dans le couvent de Symopétra de la sainte montagne. Cette pièce n'a été ni étudiée ni encore copiée ; son contenu pourrait peut-être fournir la connaissance de quelques faits nouveaux.

M. Syrkow, dans le très intéressant travail auquel j'ai emprunté ces récits, s'est efforcé, lui aussi, de refaire à sa manière, en les combinant avec les autres documents connus, le portrait de Nicéphore : le voici tel qu'il nous le présente, assez exactement reproduit, il me semble : « Nous pouvons, dit-il, nous imaginer Nicéphore Phocas comme un homme profondément religieux, mais très superstitieux, qui mérita d'être regardé comme un saint par les moines au milieu desquels il aimait à vivre et dont il fut longtemps très aimé, qui prisa fort la vie ascétique, mais plutôt peut-être en théorie qu'en pratique, un homme de vie sobre et dure, un législateur appliquant la loi avec une extrême dureté, sévère, brutal, rusé, perfide, capitaine excellent, très brave, dur à l'excès pour lui-même, mettant uniquement sa confiance dans ses troupes, très froid, très décidé, mais pas toujours assez ferme dans le règlement des questions sociales et politiques, très exigeant souvent à l'endroit de ses sujets, cupide, sans la moindre noblesse de sentiments, peu délicat dans le choix de ses moyens d'action pour atteindre au but de ses désirs égoïstes[1]. En somme, Nicéphore était un type extrême, produit de l'éducation à la fois monastique et militaire alors toute-puissante dans la haute société byzantine. »

Voilà quel était l'homme entre les mains duquel venaient d'être remises les destinées de ce vieil empire romain, la monarchie presque encore la plus puissante dans le monde à cette époque. Faisons en quelques pages la description de cet empire même[2].

1. Voyez l'affaire du mariage allemand, puis encore les mesures contre le clergé, mesures à propos desquelles ce prince tant chéri des moines finit par être regardé par eux comme un impie. Voyez à ce sujet le témoignage de Luitprand et celui du patriarche de Syrie Michel le Grand.

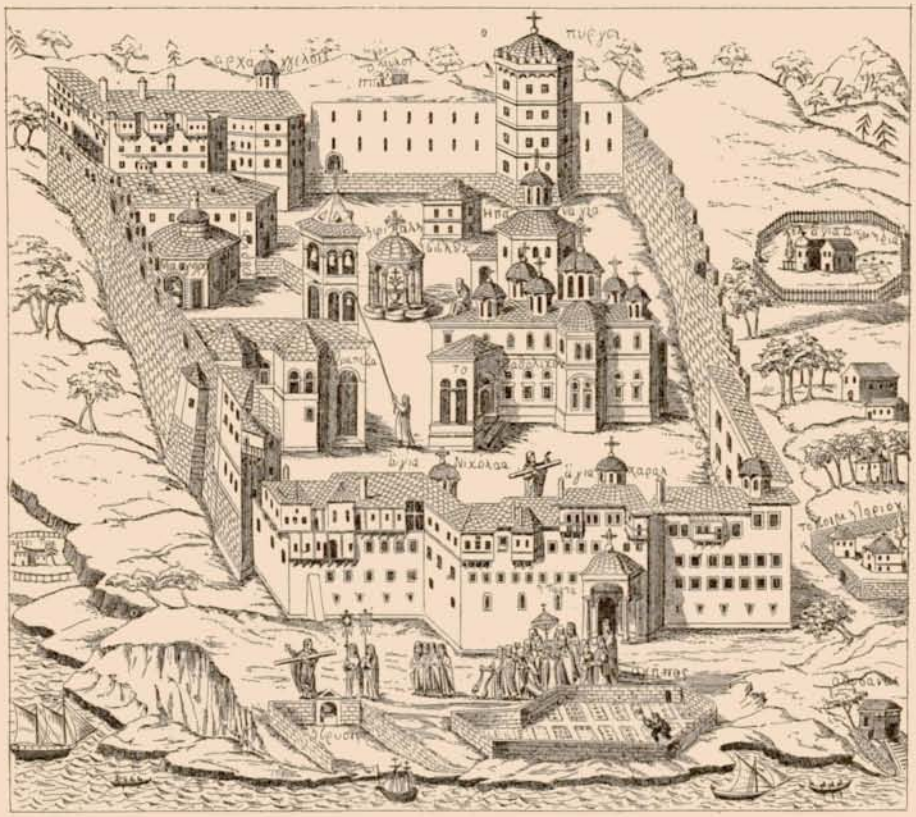
2. J'emprunte les éléments principaux de cette description au livre excellent de M. Rambaud que j'ai déjà tant de fois cité.

CARTE DE L'EMPIRE D'ORIENT DANS LA SECONDE MOITIÉ DU Xᴱ SIÈCLE.

ÉCHELLE 1 : 9.875.000

Est de Paris
8
12
16
20
24
28
32
36
40
44
ROYAUME DE FRANCE
EMPIRE D'ALLEMAGNE
HONGRIE
PETCHENÈGUES
ROYAUME DES CHAZARES
ROYAUME D'ITALIE
ROYAUME DE BULGARIE
PONTICUM MARE
CASPIUM MARE
IBERIA
Albania
ARMENIA
CORSICA
SARDINIA
SICILIA
CROBATIA
SERBIA
THEMA DALMATIA
THEMA LONGOBARDIA
THEMA CALABRIA
THEMA SICILIA
THEMA NICOPOLIS
THEMA CEPHALENIA
THEMA PELOPONESUS
THEMA HELLAS
THEMA MACEDONIA
THEMA THRACE
THEMA THESSALONICE
THEMA OPSICIUM
THEMA OBSEQUIUM
THEMA ANATOLICON
THEMA THRACESION
THEMA CYBYRRHAEOTARUM
THEMA CHERSON
THEMA PAPHLAGONIA
THEMA CHALDIA
THEMA ARMENIACON
THEMA BUCCELLARIORUM
THEMA CHARSIANI
THEMA SEBASTEA
THEMA COLONEA
THEMA CAPPADOCIA
THEMA LYCANDI
THEMA CYPRUS
THEMA SEBASTEA
THEMA CHANZITA
THEMA MESOPOTAMIA
ROYAUME DES HAMDANIDES
EMESA, CHEMPS, HIMS
EMIRAT DE KARMATHES
CALIFAT DES FATIMITES
ROMA
Mediolanum
Papia
Verona
Ravenna
Aquileia
Venetia
Spoletum
Capua
Neapolis
Salernum
Baris
Panormus
Syracusae
Mazzara
Tunis
Susa
Kairuwan
El Mehdija
Safâkis
Kâbis
Zenzur
Tarabulus el Maghrib
Barkâ
Iskenderija
Kahira
Fostat
Nil
Constantinopolis
Sinope
Trapezus
Amaseia
Nicomedia
Nicaea
Prusa
Ancyra
Caesarea
Iconium
Tarsus
Malatija
Melitene
Martyropolis
Amida
Edessa
Roha
Nisibin
Singer
Mosul
Berrhoe
Haleb
Antiochia
Laodikija
Gibleh
Constantia
Balanea
Tartus
Arka
Tripolis
Berytus Beirut
Damascus
Baalbek
Saidâ
Tyrus, Sur
Akka
Safirija
Nabulus
Ramla
Askalon
Jerusalem
Ghazza
Sugar
Damiata
el Arisch
Tadmôr
Rahba
Euphrates
Raqqa
Arabân
Rusafa
Karkisija
Tekrit
Samirra
Hit
Anbar
Kinnesrin
Maarrat Alnumân
Apamea Famija
Scheizar
Salamija
Restan
Hamâh
Hims
Baalbek
Baghras
Sis
Bajas
Iskenderija
Dulûk
Serus
Harran
Kafartuthâ
Râs el ain
Tell Afar
Selâma
Kalatjen
Negin
Baghrewan
Maki-sîn
Arzen
Chiat
Mantzikert
Khlat
Khram
Pakarin
Tibium
Theodosiopolis
Kalikala
Erzerum
Palperta
Colonea
Trapezus
Amaseia
Sebastea
Comana
Tephrike
Chliat
Chigadsak
Musch
Sedhi
Tarsus
Adana
Mopsuestia
Anazarbe
Caesarea
Podandus
Sebaste
Lycandi
Cybistra
Tyana
Sozopolis
Synnada
Philomelium
Amorium
Pisinus
Dorylaeum
Midaeum
Nicaea
Prusa
Lampsacus
Abydus
Troas
Adramyttium
Pergamum
Smyrna
Ephesus
Sardes
Hierapolis
Laodicea
Colossae
Apamea
Attalia
Sagalassus
Selga
Sylaeum
Pisidia
Side
Perge
Cibyra
Cibyrrhaeotarum
Rhodus
Carpathus
Creta
Chandax
Gortyna
Lesbos
Chios
Samos
Andros
Naxos
Paros
Melos
Ios
Amorgos
Thera
Aegaeum
Pelagus
Cephalenia
Zacynthus
Ithaca
Corinthus
Patrae
Argos
Athenae
Thebae
Lacedaemon
Methona
Coron
Navarinum
Arcadia
Nauplia
Larissa
Demetrias
Pharsalus
Lamia
Thermopylae
Lemnos
Imbros
Samothrace
Thasos
Strymon
Hebrus
Philippopolis
Adrianopolis
Didymoteichon
Arcadiopolis
Heraclea
Selymbria
Achelous
Anchialus
Mesembria
Develtus
Dorystolum, Drista (Theodoropolis)
Constantia
Pereithlaba minor
Pereithlaba magna
Bidyne
Barna
Sardica
Trialitza Triaditza
Lipenium
Rebunia
Risena
Diocletiana
Scupi
Stagum
Tetrangurium
Aquileia
Tarvisium
Forum Julii
Aemona
Sabas
Danubius
Tisza
Maurocastrum
Danapris
Bosporus
Tamatarcha
Zichia
Abasgia
Iberia
Albania
Caucasus
Ani
Pakaran
Tibium
Tiflis
Kur
Araxes
Partaw
Kabala
Schaki
Derbent
Samandar
Tamatarcha
Bosporus
Cimmerium
Cherson
Bithynia
Nicomedia
Nicaea
Prusa
Claudiopolis
Gangra
Amaseia
Neocaesarea
Nicopolis
Colonea
Palperta
Theodosiopolis
Trapezus
Rhizaeum
Aminsus
Zalichus
Iasonium
Amastris
Tium, Tetrum
Heraclea
Chrysopolis
Chalcedon
Byzantium
Constantinopolis
Hebdomon
Selymbria
Perinthus
Arcadiopolis
Didymoteichon
Philippopolis
Hebrus
Adrianopolis
Bizye
Develtus
Anchialus
Mesembria
Achelous
Dorystolum, Drista (Theodoropolis)
Constantia
Pereithlaba minor
Pereithlaba magna
Bidyne
Barna
Sardica
Trialitza Triaditza
Lipenium
Rebunia
Risena
Diocletiana
Scupi
Stagum
Tetrangurium
Aquileia
Tarvisium
Forum Julii
Aemona
Sabas
Danubius
Tisza
Maurocastrum
Danapris
Bosporus
Tamatarcha
Zichia
Abasgia
Iberia
Albania
Caucasus
Ani
Pakaran
Tibium
Tiflis
Kur
Araxes
Partaw
Kabala
Schaki
Derbent
Samandar

Au mois d'août 963, au moment où Nicéphore, vainqueur du Hamdanide et conquérant d'une portion de la Cilicie, procédait à cette entrée triomphale dans la capitale qui allait faire de lui moins le corégent de l'impératrice Théophano et le tuteur des petits Basileis ses fils que le



Le couvent de Roussicon au mont Athos, d'après un ancien dessin grec.

maître véritable du monde oriental, l'empire byzantin, bien que chaque siècle depuis son origine en eût vu disparaître quelque lambeau, n'en présentait pas moins encore une immense étendue de territoires dans les deux continents d'Europe et d'Asie.

En Europe, les provinces impériales formaient deux groupes bien distincts, surtout d'importance très diverse : d'une part, les thèmes italiens, fort diminués de leur grandeur de jadis ; de l'autre, ceux de la pé-

ninsule des Balkans, ceux-ci constituant la partie occidentale proprement dite de l'empire, la *Dusis*, suivant l'expression consacrée[1]. Occupons-nous d'abord de ces derniers.

Tous les rivages de cette vaste péninsule balkanique jusqu'à la chaîne du même nom appartenaient encore aux Basileis. Les régions centrales, par contre, depuis le Danube jusqu'aux montagnes de Thessalie, avaient été, du temps du czar Syméon, conquises par les Bulgares, et ceux-ci devaient s'y maintenir plus d'un demi-siècle encore jusqu'à l'anéantissement de leur puissance par Basile II. Les grands thèmes de Thrace, de Macédoine, de Thessalonique et celui du Strymon, thème frontière plus petit formé de quelques cantons montagneux sur le haut bassin de ce fleuve, se partageaient ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui la Roumélie et la Macédoine méridionales. Au nord de ces thèmes, tout appartenait aux Bulgares sur les deux versants du Balkan et jusque bien en avant et au sud du Rhodope. Par contre, la Thessalie, la plus grande partie de l'Épire, toute la Grèce continentale et péninsulaire avec le littoral de l'Adriatique jusqu'au delà de Dyrrachion obéissaient au pouvoir des Basileis.

Le thème de Thessalonique était un des plus importants, bien plus par sa belle capitale, seconde cité de l'empire, à la fois forteresse redoutable et centre principal des populations helléniques en ces régions, que par l'étendue de son territoire. Il allait du Pénée, qui formait sa limite méridionale, jusqu'aux montagnes situées à l'occident du fleuve Strymon, et comprenait outre la Chalcidique, dont la presqu'île était fermée par un rempart, outre sa sainte montagne de l'Athos et ses couvents célèbres, une portion notable de l'ancienne Macédoine gréco-romaine. Partout, vers le nord et l'est, depuis les agrandissements du royaume bulgare, sa frontière confinait à celle de cette monarchie déjà fort affaiblie qui ne savait même pas se protéger contre les agressions de ses voisins plus septentrionaux, les Hongrois.

Le petit thème du Strymon, limitrophe du précédent et qui le bornait à l'est, était occupé par des tribus slavonnes guerrières à demi

1. Ἡ Δύσις, le Couchant.

soumises, militairement organisées, chargées jadis de la défense de toute cette région contre l'ennemi bulgare. A cheval sur les deux thèmes, on voyait encore là les fameux Turcs Vardariotes, redoutable colonie de belliqueux mercenaires asiatiques transplantés en ces parages par l'empereur Théophile au siècle précédent. Établie sur l'Axios, auquel elle a donné, paraît-il, son nom moderne de Vardar, cette précieuse milice, à laquelle l'empire ne demandait que le service de guerre, supportait d'ordinaire le premier effort de l'invasion bulgare ou hongroise. C'étaient là de véritables populations de confins militaires.

Le vaste thème de Macédoine et celui de Thrace, bien moins consi-

Sceau de plomb des douanes impériales du thème de Thessalonique. Au droit : effigies de deux empereurs. Au revers : une inscription ainsi conçue : (*Sceau*) *des commerciaires* (ou *douaniers*) *impériaux de Thessalonique.*

dérable, habités par une population très fortement slavisée, population qui se transformait, du reste, incessamment par un fort rapide mouvement d'assimilation hellénique, comprenaient à eux deux, outre une petite portion de la Macédoine antique, tout ce qui était demeuré à l'empire de l'immense plaine de Roumélie, depuis l'Hèbre et le Rhodope jusqu'à la mer Noire, depuis la mer Égée et la Propontide jusqu'un peu au delà d'Andrinople et un peu au sud de Mésembrie. Philippopolis était déjà, en plein pays bulgare, une des capitales de ce royaume odieux, si longtemps le cauchemar des populations européennes de l'empire. Les limites septentrionales de ces deux thèmes, mal définies comme tout ce qui est constamment soumis à l'imprévu et à la violence, avaient longtemps varié, suivant que l'agression bulgare était plus ou moins victorieuse, poussant plus ou moins loin ses efforts de conquête. Depuis plus de trente années, grâce à l'affaissement gra-

duel de la monarchie du grand czar Syméon sous le pacifique gouvernement de son successeur, une tranquillité relative avait reparu dans ces parages et le paysan rouméliote ne tremblait plus à chaque heure de voir apparaître à l'horizon les terribles cavaliers de Scythie lançant à des distances énormes la flèche homicide. Ces deux beaux et riches thèmes de Thrace et de Macédoine, à la population encore nombreuse malgré tant d'invasions et d'autres causes de ruine, constituaient une des grandes forces de l'empire. Leurs immenses moissons assuraient la subsistance de la capitale et de toutes les régions environnantes. Leurs paysans, race dure et belliqueuse, mélangée de bien des éléments divers, formaient la masse des troupes de pied dans toutes les armées byzantines. Constantinople était la capitale du thème de Thrace, Andrinople celle du thème de Macédoine. Cent villes importantes, tous les ports de cette côte immense qui va de Mésembrie à Byzance et de Byzance aux bouches du Strymon, de nombreuses et importantes colonies militaires slaves ou turques peuplaient ces vieilles provinces, suprême rempart de la Ville gardée de Dieu contre l'invasion du Nord.

Deux autres grands thèmes agricoles et industriels, ceux de la Hellade et du Péloponèse, se partageaient ce qu'on est convenu d'appeler la Grèce continentale et la péninsule de Morée. Le thème de Hellade comprenait l'Attique, la Béotie, la Phocide, la Locride, plus la plaine thessalienne jusqu'au delà de Démétriade, jusqu'au fleuve Pénée, plus la grande Égrippos, l'ancienne Eubée, avec la petite île d'Égine, enfin toutes ces terres fameuses de l'antiquité classique. La capitale en était très probablement Thèbes, ville manufacturière par excellence. Un fonctionnaire spécial, au titre étrange, l'archôn ou turmarque de l'Euripe, qui résidait vraisemblablement à Chalcis, administrait les deux rives du canal de ce nom et peut-être l'île d'Égrippos tout entière. Le thème du Péloponèse [1] comprenait la péninsule de ce nom jusqu'à

1. « La prospérité industrielle du Péloponèse au dixième siècle était grande. C'est dans ce thème que se fabriquaient ces soieries, ces draps d'or, ces tapis magnifiques que Daniélis envoyait à Byzance (*Vie de Basile*, c. 75). C'est à Corinthe que se tissaient les étoffes à la flamboyante écarlate, au vert lustré, brodées d'or, de soie, enrichies parfois de figures relevées en bosse avec des perles orientales, qui allaient augmenter les splendeurs de Sainte-Sophie et du Palais Sacré, et qui plus tard excitèrent la convoitise des Normands. Le gouvernement grec avait le bon esprit de ne pas arrêter par des impôts

l'Isthme. La capitale était le Nouveau-Corinthe ou Château-Corinthe, Kastron-Corinthou, dont la presque imprenable forteresse occupait l'emplacement du temple antique de Vénus aux mille prêtresses. De nombreux établissements slavons avaient très profondément transformé la vieille péninsule hellénique et en avaient fait cette bizarre Morée slavo-grecque qui devait, près de deux siècles et demi plus tard, tomber aux mains des chevaliers de Villehardouin[1]. Des Mardaïtes de Syrie avaient aussi été transportés dans le Péloponèse par Justinien II. Les Slaves en foule habitaient les plaines et les bourgades des rivages. L'ancienne population grecque retirée dans les montagnes s'y maintenait dans les châteaux et les bourgs fortifiés, à Nikli (la future Tripolitza), à Amyclæ, à Lakedaimon, qui avait pris nom Mistra, etc., etc. C'était elle encore qui occupait les grandes places fortes de la côte : Patras et Corinthe, toutes deux sièges des forces militaires, des arsenaux, stations des flottes de guerre, résidences du stratigos, quartiers généraux de la province; puis Vostiza, Arkadia, puis l'imprenable Monembasie, Prasto, Argos, Nauplie, Méthone, Coron, etc. L'ancienne Laconie, devenue la Tzakonie, s'était presque seule conservée pure de toute influence slave. Les Tzakoniens formaient dans l'armement byzantin un corps détaché que commandait un stratopédarque. Un fonctionnaire militaire également spécial à ce thème péninsulaire s'appelait le turmarque du Littoral[2].

Les contingents des thèmes de Hellade et du Péloponèse formaient avec ceux des thèmes de Thrace et de Macédoine le gros de l'armée d'Occident ou du Couchant, l'une des deux grandes divisions de l'armée impériale; l'autre, la plus considérable, était l'armée du Levant ou d'Anatolie.

La majeure partie des îles de la mer Égée, avec la presqu'île de Gallipoli en Europe et, en Asie, la Troade et le littoral méridional de

vexatoires, l'essor de la production. Les matelots, les ouvriers en pourpre, les parcheminiers étaient exempts du service militaire. La fabrication des armes y était aussi fort active. » Rambaud, *op. cit.*, p. 237.

1. Consultez sur ce sujet le brillant et vivant récit de M. Rambaud dans son chapitre de l'*Ethnographie des thèmes d'Europe*, *op. cit.*, pp. 228 seqq.

2. Hopf a donné de précieux détails sur l'organisation militaire de ces thèmes de la Grèce propre au dixième siècle dans son *Histoire de la Grèce au moyen âge*.

la mer de Marmara, constituaient le thème essentiellement maritime de la mer Égée ou de l'Archipel, qu'on appelait encore du nom plus poétique de Dodécanèse ou thème des Douze Iles. Le stratigos, qui résidait probablement à Chio, commandait en outre l'escadre de la flotte impériale chargée de la police de la mer en ces parages. Au dixième siècle, nous l'avons vu à propos des pirates de Crète, ce poste pénible était loin d'être une sinécure et les galères du stratigos de la Dodécanèse avaient fort à faire à donner la chasse aux innombrables corsaires qui, de toutes les parties du monde musulman, se donnaient rendez-vous sur les côtes de Grèce et d'Asie-Mineure, constamment exposées à leurs agressions sauvages. La prise de Chandax et la conquête de Crète par Nicéphore amenèrent cependant rapidement un changement favorable dans cet ordre de choses si troublé.

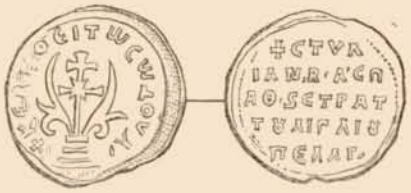
Ce thème étrange de l'Archipel, à la fois insulaire et péninsulaire, comptait sur son territoire les ports importants de Kyzicos, d'Abydos, de Kallipolis ou Gallipoli, avec les bouches de l'Hellespont et leurs douanes célèbres, par lesquelles passait tout le commerce d'Occident affluant à Byzance.

La côte d'Épire avec l'Étolie et l'Acarnanie formaient le petit thème de Nicopolis, dont la capitale était la ville du même nom. Les cités principales, toutes forteresses puissantes, étaient Ambrakia, Buthroton, Dodone, Joannina, Syboton et Avlon.

Le thème de Dyrrachion, fort resserré au nord par la Serbie Diocléenne, le Monténégro d'aujourd'hui, à l'est par la Bulgarie Ochridienne, s'étendait d'Avlon à Antibari, le long de l'Adriatique, au nord de celui de Nicopolis. Ce thème était à cette époque en grande partie aux mains des Bulgares. Seules, les villes fortes de la côte : Dyrrachion, qu'on nomme maintenant Durazzo, Dulcigno, Antibari, grâce à leurs puissantes murailles, se maintenaient comme autant d'îlots fortifiés au milieu de l'océan de la conquête slave et demeuraient encore soumises à la lointaine autorité du Basileus de Byzance. Lui ne communiquait plus guère avec elles que par les flottes de ravitaillement qu'il leur expédiait chaque année.

Quant au thème plus septentrional encore de Dalmatie, il n'existait

vraiment plus que de nom dans les menteuses archives de cette orgueilleuse administration byzantine qui jamais ne s'abaissait à constater la perte d'une province, qui chaque année maintenait avec une audacieuse sérénité au sacré catalogue des possessions de l'empire orthodoxe, des territoires tombés depuis un siècle et plus aux mains des barbares. C'est avec raison que M. Rambaud a raillé dans son beau livre sur l'empire d'Orient ce fantastique thème de Dalmatie. Non seulement les Slaves s'étaient emparés de tout l'intérieur du pays, mais l'empire avait presque abandonné à leurs destinées les villes gréco-romaines du littoral, Raguse, Spalatro, Zara, etc., les « sept villes dalmates », isolées au milieu d'une population barbare. Celles-ci payaient même aux



Sceau d'un stratigos du thème de la mer Égée au x^e^ siècle. L'inscription signifie : *Seigneur, prête secours à ton serviteur Stylien, protospathaire impérial et stratigos du (thème) de la mer Égée.*

Slaves, de l'aveu du Basileus et pour avoir la paix, ce qu'elles payaient jadis à l'empire. Elles devaient seulement donner « quelque petite chose » au stratigos impérial, en témoignage de leur illusoire soumission au Basileus et à son représentant intermittent.

Tout l'intérieur de la péninsule des Balkans, entre les thèmes de Nicopolis et de Dyrrachion d'une part, ceux de Hellade, de Salonique, de Macédoine et de Thrace de l'autre, appartenait, je l'ai dit, au royaume bulgare. Il devait en être ainsi plus de cinquante ans encore, jusqu'en 1019, lors de la destruction totale de cette première monarchie, qui si souvent avait fait trembler les Byzantins derrière les murailles même de leur capitale.

Les îles Ioniennes formaient le thème de Céphalennie. La ville de ce nom était la résidence du stratigos.

Crète venait d'être reconquise. On en avait fait un gouvernement militaire spécial.

L'Afrique tout entière, l'île de Sardaigne, étaient depuis longtemps totalement perdues pour l'empire. Presque partout les Arabes y régnaient en maîtres.

Dans l'Italie méridionale, l'empire se maintenait très péniblement. Tout le nord de la péninsule jusqu'à une ligne tirée à peu près de Gaëte à Lésina sur l'Adriatique, formait le royaume d'Italie, qui venait de passer des mains de Bérenger II dans celles de son vainqueur le grand Othon d'Allemagne. Seule Venise, nominalement vassale du Basileus de Constantinople, réussissait déjà à maintenir sa presque complète indépendance. Les princes longobards de Salerne, de Capoue et de Bénévent, vassaux directs de l'empire byzantin, depuis les victoires de Basile, mais en réalité à peu près entièrement abandonnés d'eux-mêmes, et avec eux le duc de Naples, l'archôn de Gaëte et celui à Amalfi, se partageaient les deux tiers de ce qui se trouvait au sud de cette ligne. Les deux thèmes de Calabre et de Longobardie ou d'Apulie, débris de l'ancien thème de Sicile, qui avait à un moment compris la totalité de l'Italie méridionale, constituaient tout ce qui restait au Basileus dans la péninsule. Le premier était formé par la presqu'île de ce nom et les territoires voisins, c'est-à-dire les vieilles provinces de la Lucanie, de la Calabre, du Brutium, demeurées aux Grecs depuis les conquêtes de Justinien; le second, par une partie de la Capitanate et par les terres de Pouille et de Bari, reconquises sous Basile Ier. Les limites de ces thèmes variaient, du reste, incessamment, suivant les vicissitudes des luttes perpétuelles avec les vassaux longobards. En même temps les Arabes d'Afrique et de Sicile, bien qu'ayant perdu depuis peu pied sur le continent, poursuivaient sur toutes les côtes de ces deux malheureuses provinces une incessante campagne de déprédations de toutes sortes. Les stratigoi byzantins de Calabre et de Longobardie[1] avaient toutes les peines du monde à défendre leurs cités contre les subites et effroyables agressions de ces

1. Sur leurs sceaux, les chefs du thème de Calabre prennent presque toujours le titre tout guerrier de *duc*, qui convient fort bien à ces administrateurs d'ordre essentiellement militaire (voyez la vignette de la page 333). Quant à ceux du thème de Longobardie, l'étude des sources, comme celle des quelques sceaux parvenus jusqu'à nous, démontre que, comme ceux du thème plus ancien de Sicile, ils ont pris tour à tour, suivant les époques et les circonstances, les titres de stratigos, de *catépano* ou de turmarque.

insaisissables adversaires, et cet état de lutte quasi continuel coûtait à l'empire une immense consommation d'hommes et d'argent.

Les principales places fortes byzantines en Italie étaient Bari, siège ordinaire du stratigos de Longobardie, Tarente, Gallipoli, Rossano, Santa-Sévérina, Reggio, probablement résidence du duc ou stratigos de Calabre, Girace, Crotone, Squillace, etc.

En Sicile, les Arabes étaient tout-puissants depuis bien des années. L'émirat de cette île dépendait du Khalife Fatimite de Kairouan. La dernière cité byzantine, Tauroménium, la poétique Taormina d'aujourd'hui, prise et reprise, avait fini par succomber définitivement.

Sceau de plomb d'un duc byzantin du thème de Calabre. L'inscription signifie : *Théotokos, protège ton serviteur Constantin, protospathaire impérial et duc de Calabre.*

Seules quelques forteresses de la côte orientale, Rametta surtout, résistaient encore. Depuis 917, l'empire avait accepté cette honte de payer aux Sarrasins de Sicile un tribut annuel pour qu'ils s'abstinssent de renouveler leurs attaques habituelles contre les possessions d'Italie. La plupart du temps les Arabes empochaient le tribut et recommençaient aussitôt leurs expéditions de pillage.

A l'autre extrémité de leurs provinces européennes, les Byzantins possédaient encore sur la mer Noire la très forte et très commerçante place de Cherson, qui avec quelques territoires environnants constituait le thème de ce nom, formant sur la côte criméenne, presque sur l'emplacement de la moderne Sébastopol, une faible enclave au milieu de l'immensité de la barbarie scythe et slave. Mais c'était une enclave d'une importance capitale, car de ce poste avancé l'empire surveillait à la fois la Patzinacie et la Khazarie, ces deux grandes contrées barbares qui constituaient à l'empire un si redoutable voisinage, et par

derrière elles l'empire des Russes Varègues plus à craindre encore. En outre, la place de Cherson entretenait avec tous ces peuples un commerce extrêmement actif et considérable. A la tête du thème se trouvait comme toujours un stratigos impérial; au-dessous de lui, un proteuon, sorte de prince ou premier magistrat municipal, et un sénat local administraient la cité.

L'Asie-Mineure ou Anatolie formait la seconde et la plus importante des deux grandes divisions de l'empire d'Orient. C'était là que résidait sa force véritable. Là s'était réfugiée presque complètement la richesse commerciale et agricole de la monarchie. C'était là que les Basileis recrutaient leurs meilleurs et leurs plus nombreux soldats. Là vivait la portion relativement heureuse, prospère et puissante de la nation byzantine. Là se trouvaient ces cinq beaux et grands thèmes des Thracésiens, des Anatoliques, de l'Arméniaque, de l'Opsikion et des Bucellaires, qui fournissaient l'élite et le noyau des armées impériales, grandes provinces admirablement protégées contre l'effort sarrasin par une chaîne continue de petits thèmes frontières couverts de places fortes, provinces qui ne ressemblaient en rien aux thèmes d'Europe, même à ces grands thèmes de Thrace, de Macédoine, incessamment soumis au péril de l'agression bulgare, ni, à plus forte raison, à ces thèmes bien plus affaiblis encore, presque fantastiques, n'existant parfois plus guère que sur les parchemins de chancellerie, qui avaient nom Dalmatie, Dyrrachion, Nicopolis, Longobardie ou Calabre.

Nombreuse, du reste, était la liste complète des thèmes d'Asie. Le thème Optimate, ou vulgairement « l'Optimate », le plus voisin de Constantinople, avait Nicomédie pour capitale. Un simple domestique l'administrait. Son nom bizarre lui venait des *Optati* ou *Optimates*, guerriers goths d'élite auxquels les empereurs avaient jadis concédé des fiefs militaires nombreux dans cette province, devenue à cette époque une véritable terre gotho-grecque. — Le thème voisin, qui comprenait la majeure partie de l'ancienne Bithynie, s'appelait l'Opsikion. Sa capitale était la grande et forte Nicée, merveilleusement murée. Par une autre exception bizarre, le gouverneur n'en était point non

plus un stratigos, mais un fonctionnaire de second rang qui portait ce titre pompeux de « comte de l'Opsikion impérial gardé de Dieu ». « L'Opsikion, dit M. Rambaud, tirait son nom des *Obsequentes*, célèbre milice de gladiateurs organisée, au dire de Capitolinus, par Marc-Aurèle, et qui à une époque ancienne avait eu ses cantonnements dans cette région. Bien qu'au dixième siècle il n'y eût plus d'*Obsequentes,* et que leur souvenir même fût effacé, leur nom resta, faute de mieux, à ces contrées qui avaient perdu toute individualité ethnographique. A l'égal de tous ces thèmes de l'empire d'Orient constitués en dépit de toutes les notions de nationalité, le thème de l'Opsikion compre-

Sceau de plomb d'un stratigos du thème de Cherson au x^e^ siècle. *Seigneur, protège ton serviteur Nicéphore Cassitéras, protospathaire et stratigos de Cherson.*

nait des populations d'origine fort diverse, appartenant à plusieurs des provinces antiques de l'Asie-Mineure; il était habité à la fois par des Mysiens, des Phrygiens, des Dardaniens, des Bithyniens, etc. Il s'y trouvait en outre une nombreuse colonie militaire slave, ou plutôt slavésienne, placée sous les ordres d'un catépano, le « catépano des Slaves de l'Opsikion », qui ne parvenait pas toujours à maintenir en bride ces hordes indociles. »

Le grand thème des Thracésiens, un des plus puissants thèmes d'Asie-Mineure, comprenait entre autres provinces toute l'ancienne Lydie ; Sardes, Pergame, Laodicée, Magnésie, Thyatire, Philadelphie en étaient les villes principales. On ignore quelle était celle qui servait de résidence au stratigos. Puis venait le thème de Samos avec l'île de ce nom et une bande étroite de territoire tout le long de la côte, d'Adramytte jusqu'à Milet, comprenant à peu près les anciennes provinces d'Éolie et d'Ionie avec toutes les grandes villes commerçantes de

cette région, riches encore, mais cependant bien déchues de leur splendeur de jadis. La capitale était Smyrne. C'était, comme le thème de Samos, une province maritime par excellence, pépinière de matelots pour la flotte impériale, un « thème naval », suivant l'expression consacrée.

Le thème des Cibyrrhéotes, autre thème naval, était formé des anciennes provinces de Lycie, de Pamphylie et d'une portion de la Carie. C'était une région guerrière, habitée en grande partie par de sauvages et turbulentes populations. La capitale nous en est inconnue. Rhodes, Cos, Léros, bien d'autres îles et îlots, se rattachaient à cette province si essentiellement maritime, étendue de l'est à l'ouest le long de la côte méridionale de l'Asie-Mineure, bordée par la mer Méditerranée sur son immense étendue de rivages.

Le grand thème des Anatoliques, un des thèmes asiatiques de première classe, le premier peut-être par l'importance de sa population, comprenait en totalité ou en partie la Phrygie Salutaire, la Lycaonie, l'Isaurie, la Pamphylie, la Pisidie, la Phrygie Pacatiane et la Lycie. C'était une province de dimensions très considérables; sa nombreuse et puissante milice, le corps des Anatoliques ou Orientaux, constituait une des portions principales de l'armement byzantin [1].

Le stratigos de ce thème immense, véritable thème central d'Asie-Mineure, prenait le titre de « grand stratigos des Anatoliques ». On ignore aussi quelle était sa résidence. Les villes principales étaient Pessinos, Synnada, Antioche de Pisidie, Amorion, Métropolis, Ikonion, la Konieh d'aujourd'hui.

Le thème de Séleucie, qui venait après celui des Cibyrrhéotes le

1. Il faut bien se garder de confondre les *Anatoliques* ou les *Orientaux*, thème asiatique, « *ta Anatolika* », avec l'Anatolie, l'Orient, « *hi Anatoli* », portion orientale ou asiatique de l'empire, qui constituait dans son ensemble un des deux grands commandements de la monarchie divisée, je le répète, en provinces de l'Occident « τῆς Δύσεως », et de l'Orient « τῆς Ἀνατολῆς ».

Si l'on ne s'attache à distinguer soigneusement l'une de l'autre ces deux désignations de sens fort différent, d'Ἀνατολικῶν et d'Ἀνατολῆς, qui reviennent constamment dans les chroniqueurs, on s'exposera à confondre des choses entièrement distinctes. Le *stratigos des Anatoliques* ou des *Orientaux*, στρατηγὸς τῶν Ἀνατολικῶν, était le stratigos du *thème des Anatoliques*. Le *stratilate*, ou plus ordinairement le *domestique de l'Anatolie* ou de *l'Orient*, στρατηλάτης ou δομέστικος τῆς Ἀνατολῆς, était un personnage autrement considérable, généralissime de toutes les forces ou milices des thèmes asiatiques, réunies sous sa main lors de quelque circonstance grave, guerre d'invasion ou de défense à soutenir contre l'ennemi musulman.

long de la côte méridionale d'Asie-Mineure, avait été d'abord un thème frontière de grande importance. Créé après 934 par Romain Lécapène avec les débris de la portion orientale du thème des Cibyrrhéotes, qui primitivement s'étendait jusqu'au golfe d'Alexandrette, il avait compris l'Isaurie et la partie occidentale de la Cilicie non occupée par les Sarrasins. Le vaillant tuteur de Constantin VII avait établi là, tout au sud de l'Asie-Mineure, une de ces provinces marches qui, échelonnées derrière la ligne de l'Euphrate et de ses affluents, depuis la mer de Syrie jusqu'à celle du Pont, constituaient des confins militaires véritables dont les populations guerrièrement organisées supportaient le

Sceau ou bulle de plomb d'un haut fonctionnaire du thème de Charsian. L'inscription signifie : *Théotokos, prête secours à Pierre Chrysoberge, patrice, juge du tribunal du Velon et du thème de Charsian.*

premier choc des armées musulmanes et formaient au devant des grands et riches thèmes de l'intérieur comme un cordon de forteresses et de clisures, derrière lesquelles ceux-ci vivaient dans un état de sécurité relative. Ce thème maritime de Séleucie, si important par sa situation, avait été gravement réduit presque dès sa création par les progrès des Sarrasins vers l'ouest de la Cilicie, mais il allait précisément bientôt recouvrer en grande partie ses limites premières par les victorieuses campagnes de Nicéphore et la reprise par les Romains de la plupart des forteresses de ce pays. Plus que jamais le thème de Séleucie allait redevenir un des boulevards de l'empire.

Le thème de Cappadoce, celui de Lykandos et, derrière lui, celui de Charsian, puis celui de Sébastée, enfin, plus au nord encore, ceux de Colonée et de Mésopotamie, constituaient dans leur ensemble cette chaîne de petites provinces marches, montagneuses et hérissées de for-

teresses, qui, suivant à distance la ligne du haut Euphrate et protégée au sud par les masses énormes de l'Anti-Taurus, s'étendait d'une extrémité à l'autre de la frontière asiatique de l'empire comme une ceinture protectrice, pour les grands thèmes de l'intérieur, déployée entre eux et les terres sarrasines. C'était là l'immense domaine de la presque incessante guerre de frontières, l'infini territoire sans cesse soumis au régime militaire, peuplé d'akrites [1] et d'autres corps de troupes spéciaux, tout garni de puissantes forteresses. La plupart de ces thèmes avaient été constitués par Léon VI, le grand-père de Romain II, lorsqu'il avait réorganisé le système de défense des confins d'Asie après les victoires de ses lieutenants sur les Sarrasins et la soumission de nombreux vassaux arméniens révoltés. Parmi tous les kastra de premier rang qui peuplaient cette région guerrière, je n'en citerai que quelques-uns : Lykandos, capitale du thème de même nom, imprenable citadelle des montagnes, puis la grande Césarée, un des principaux points de concentration des troupes impériales, Tzamandos, une des premières places, devant laquelle venait d'ordinaire se heurter l'invasion sarrasine, Mélitène ou Malatya et Marasch ou Germanikia, toutes deux si exposées qu'elles retombaient parfois tous les deux ou trois ans aux mains des Arabes, Téphrice, Sébastée, qui est aujourd'hui Siwas, la formidable Colonée, Keltzène, etc.

Sur la mer Noire enfin, les quatre thèmes des Bucellaires, de l'Arméniaque, de Paphlagonie et de Chaldée [2], dont les deux premiers comptaient parmi les plus importants de la monarchie, complétaient l'ensemble des provinces impériales en Asie-Mineure. Tout le long de la côte méridionale du Pont s'échelonnaient leurs grandes places de commerce, dont plusieurs étaient en même temps des forteresses redoutables : Héraclée, Téium, Amastra, la puissante Sinope, Amasia, Ibora, Léontopolis, Amisos, Trapézonte, qui trois siècles plus tard devait devenir elle-même la capitale d'un second empire grec. Ancyre ou Claudiopolis était probablement la métropole du thème des Bucellai-

1. Voyez pages 354 et 358.

2. Il faut se garder de confondre ce lointain thème de Chaldée, blotti tout au fond du Pont-Euxin, avec l'antique et célèbre contrée de ce nom, patrie d'Abraham.

res [1], Sinope était celle de l'Arméniaque, Gangra [2], celle du thème de Paphlagonie.

Le thème insulaire de Chypre était depuis le septième siècle aux mains des Sarrasins; mais lui aussi, grâce à la vigueur du nouveau Basileus, ne devait pas tarder à rentrer sous la domination orthodoxe.

J'ai insisté déjà sur l'importance très supérieure des provinces asiatiques de l'empire. « Les thèmes d'Europe, dit M. Rambaud, comptaient pour bien moins. Les provinces obéissantes, payant l'impôt, non disputées par l'ennemi, se trouvaient généralement en Asie; les autres appartenaient presque toutes à l'Europe. De là, et surtout au dixième siècle, la suprématie dans l'empire grec de l'Orient sur l'Occident. »

Je ne parlerai point ici du mode d'administration des thèmes impériaux, ni du caractère tout militaire de cette forme de division territoriale qui commença à être en usage dès après Héraclius. Le stratigos ou gouverneur principal du thème n'avait d'autre supérieur hiérarchique que le Basileus, sauf peut-être en temps de guerre ou d'expédition lorsqu'il venait en certaines circonstances exceptionnelles à relever du domestique des scholes d'Occident ou d'Orient. Toute cette histoire de l'administration de l'empire au dixième siècle, toute cette division en thèmes et la répartition des thèmes en subdivisions d'ordre secondaire, a été traitée et expliquée de main de maître par M. Rambaud dans le beau livre où j'ai, je le répète, puisé presque toutes les indications contenues dans les pages qui précèdent [3].

J'ai rapidement décrit l'empire des Basileis tel qu'il était au dixième siècle au moment de l'élévation de Nicéphore. Je dirai quelques mots aussi des peuples qui étaient à cette époque ses plus proches et ses principaux voisins.

Dans la péninsule des Balkans, le plus important comme le plus

1. « Le nom étrange de ce thème peuplé de Galates, de Maryandini, de Bithyniens, lui venait des anciens *Bucellarii cataphracti*, colons galates établis à l'expiration de leur congé sur les terres du domaine, à charge de service militaire. Bien que le souvenir de ces cavaliers d'élite, revêtus d'une armure et armés de flèches, se fût depuis longtemps effacé, leur nom était donné, faute de mieux, à cette province qui avait perdu, elle aussi, toute individualité ethnographique. » Rambaud, *op. cit.*, p. 192.

2. Ou Germanicopolis.

3. *L'Empire grec au dixième siècle, Constantin Porphyrogénète*, Paris, 1870.

puissant de ceux-ci était la nation bulgare. La guerre incessante avec ce peuple avait rempli les règnes précédents. « Le fait capital de l'histoire extérieure de Byzance dans toute la première partie du dixième siècle, a-t-on pu dire [1], c'est la rivalité avec la Bulgarie sous les empereurs Romain Lécapène et Constantin Porphyrogénète, et le czar Syméon, fils de Boris, d'autre part. » Bien des fois, durant cette longue période, les armées bulgares victorieuses des stratigoi byzantins, avaient dévasté les campagnes de Thrace et de Macédoine et porté la terreur jusque sous les murs de la Ville gardée de Dieu. Tout cela avait bien changé depuis l'avènement de Pierre, successeur de Syméon, et la Bulgarie pacifiée et calmée s'était fort affaiblie. Elle n'en demeurait pas moins un incommode voisin. Tout entière maintenant située au sud du Danube, elle se trouvait divisée en deux grandes régions : la région mésienne, entre ce fleuve et le Rhodope, et la région ochridienne dans les hautes terres de la Macédoine et de l'Illyrie méridionale. Sa frontière du côté du nord était toute tracée par le Danube; du côté du midi, à l'époque où nous sommes, elle partait du golfe de Bourgas sur la mer Noire, englobant Mésembrie, Anchiale, Develtum et la Zagorie, passait entre Philippopolis, ville bulgare, et Andrinople, ville romaine, et longeait ensuite les pentes du Rhodope, toutes hérissées de forteresses bulgares. Elle contournait de là le bassin du Strymon, où se trouvaient des clisures et un stratigos byzantin, passait à une faible distance de la grande place forte de Salonique, franchissait le Vardar et, entourant tout le massif montagneux qui sépare la Thessalie de l'Épire, allait s'appuyer aux thèmes de Nicopolis et de Dyrrachion et aux régions alpestres de l'Albanie indépendante. A partir de là elle était bornée par la Serbie, dont elle ne se trouvait séparée que par le cours de l'Ibar et le bassin de la Morava.

Au delà du Danube, la Bulgarie n'avait su cinquante ans auparavant se défendre contre l'établissement en ces parages de deux très fâcheux voisins, les Hongrois et les Petchenègues, les premiers installés à l'ouest, les autres à l'est du pont de Trajan, sur toute la ligne de la Save et du

1. Rambaud, *op. cit.*, p. 315.

Danube. Sur cette frontière septentrionale comme sur celle du sud, la Bulgarie était protégée par de nombreuses et puissantes places de guerre. D'autres encore se trouvaient à l'intérieur du royaume. En Bulgarie ochridienne, il y avait Prélip, Castoria, Bitolia, Prespa, Ochrida, etc.

Czar bulgare, miniature d'un précieux manuscrit slavon de la bibliothèque du Vatican.

L'introduction du christianisme dans cette monarchie avait eu lieu au temps du czar Boris. Le pays était constitué à la manière féodale. Une nombreuse et puissante aristocratie, la classe des boliades, y détenait le pouvoir sous l'autorité suprême du czar. Le fonds même de la population s'était promptement transformé depuis l'établissement total au delà du Danube et les éléments bulgares primitifs s'étaient de plus en plus slavisés.

A l'époque dont je fais le récit, les Bulgares, depuis bien des années, à l'encontre d'autrefois, avaient peu fait parler d'eux. Le 27 mai 927, après trente-neuf années d'un règne glorieux, avait expiré leur grand czar Syméon, celui-là même qui avait failli détruire la puissance romaine et qui avait soumis à son autorité les trois quarts du territoire de la péninsule des Balkans. Avec cet illustre prince, mort au lendemain d'une défaite, vaincu par les Croates, s'était éteinte tout à coup la grandeur de la première monarchie bulgare. Dès son avènement, le nouveau czar, le pacifique Pierre, menacé de se trouver écrasé sous une

commune agression de tous ses voisins croates, serbes et hongrois, voyant son pays livré à une affreuse disette, avait dû demander la paix à l'empire grec, et le jeune prince avait été trop heureux d'aller épouser à Byzance la princesse Marie, petite-fille du régent Romain Lécapène [1]. Depuis, il avait eu à lutter contre beaucoup de difficultés intérieures, à réprimer, entre autres, les révoltes de deux de ses frères, et n'avait eu d'autre alternative que de continuer à tout prix cette politique de paix. En un mot, l'avènement de ce souverain avait marqué le commencement d'une période d'affaiblissement sans cesse croissant pour ce peuple essentiellement ennemi des Grecs, ennemi implacable « qui n'accordait de répit que lorsqu'il était lui-même travaillé par quelque mal intérieur, » et les fêtes du mariage de 927, en signalant cette réconciliation de deux adversaires acharnés, avaient inauguré, grâce surtout aux embarras de la Bulgarie, une paix de quarante années, la plus longue dont les deux monarchies eussent jusqu'ici conservé le souvenir. Tant que la race de Romain Lécapène fut toute-puissante sur le trône, il y eut même presque cordialité dans cette alliance. Après, il y eut bien quelque refroidissement, mais la paix continua néanmoins à subsister entre les deux empires, paix si profonde même que, comme l'a fait remarquer M. Rambaud, les historiens du Porphyrogénète ne font aucune mention des Bulgares. Cette tranquillité si longue, si favorable à l'empire, n'avait point encore été troublée à l'époque de l'avènement de Nicéphore. Tout au contraire, la Bulgarie continuait à décliner chaque jour davantage sous la faible main du czar Pierre.

Dans sa résidence de Preslav sur le Danube, au milieu d'une magnificence barbare, Pierre s'ingéniait à imiter le grand autocrator de Byzance. Sa cour était copiée sur celle du Palais Sacré. Chose extraordinaire, on avait consenti à Constantinople, lors de son mariage, à lui reconnaître par une exception unique le titre de Basileus, jusque-là réservé au seul successeur de Constantin. Ce ne fut là, du reste, que pure courtoisie de chancellerie, concession flatteuse pour se concilier plus étroitement ce voisin affaibli, mais avec lequel il était nécessaire

1. 8 octobre 927.

cependant de compter encore. « Un dernier trait fort curieux, dit M. Rambaud, est à ajouter à cette situation. L'empire grec continua, sous Romain Lécapène, sous Constantin VII, même sous Romain II, à payer tribut à la Bulgarie affaiblie, mais qui restait pour lui un épouvantail. Le refus du tribut par le régent Alexandre, en 913, du temps du czar Syméon, avait amené la lutte terrible dans laquelle faillit périr l'empire romain ; le refus du tribut par Nicéphore Phocas allait bientôt marquer la rupture de la longue paix de quarante années commencée en 927, et inaugurer en même temps la guerre qui devait emporter la Bulgarie sous les règnes suivants [1].

Banquet donné par le Basileus de Constantinople au czar de Russie. Miniature d'un manuscrit slavon de la bibliothèque du Vatican.

Derrière les Bulgares, par delà le Danube, étaient établis les fameux Hongrois ou Maggyars. Venus jadis en ce pays à l'appel de Léon VI, ils avaient rejeté ceux-ci au sud du fleuve. C'étaient d'admirables guerriers, de terribles adversaires, pouvant fournir une écrasante armée de plus de deux cent mille cavaliers. Pour les auteurs byzantins c'étaient des « Turcs ». Ils ne les nomment même jamais autrement. Leurs chefs,

1. Il est juste de faire observer, ainsi que je le dirai plus tard, que ce prétendu tribut était moins un humiliant impôt, payé par le vaincu de jadis à son vainqueur, qu'un subside que l'empire remettait an-

les premiers parmi les princes maggyars, étaient désignés sous le nom « d'archontes des Turcs » dans la correspondance officielle de la chancellerie impériale. Je ne parlerai pas davantage de ces barbares, parce que, fort occupés du côté de l'Occident, ils ne paraissent pas avoir été en lutte ouverte avec l'empire byzantin durant le règne de Nicéphore. Et cependant le « Fléau de Dieu », depuis si longtemps répandu sur presque toute l'Europe, demeurait plus que jamais menaçant pour l'empire grec. La Bulgarie, fort affaiblie, impunément ravagée par les « raids » de cette redoutable cavalerie, ne constituait plus en réalité pour lui, sous le pauvre gouvernement du czar Pierre, qu'une bien insuffisante barrière protectrice. D'un jour à l'autre, sous l'influence de bien des causes diverses, on pouvait s'attendre à voir la masse de la nation hongroise, traversant la Bulgarie impuissante, se ruer sur les terres byzantines à la poursuite d'un plus riche butin. En 934 déjà, des bandes maggyares avaient envahi la Thrace. De même en 943. Chaque fois on les avait fait repartir à force de diplomatie. En 958 ils étaient revenus si nombreux qu'il fallut envoyer une grosse armée pour les chasser. On les revit encore en 961, en 962 [1]. La tranquillité relative qu'ils observèrent durant le règne de Nicéphore ne fut qu'un accident amené par leur grande guerre contre Othon de Germanie, guerre qui se termina pour eux par l'écrasante déroute du Lechfeld en 965. Mais cet accident même est cause que nous n'avons pas à nous en occuper davantage ici [2].

Les Petchenègues ou Patzinaces et les Khazars étaient les deux peuples scythiques principaux établis dans le sud de la Russie, les uns depuis la Hongrie jusqu'à la mer d'Azov, les autres au delà. Les premiers vivaient en république. Les seconds avaient un khagan. Le thème de Cherson surtout était exposé aux attaques de ces barbares. La di-

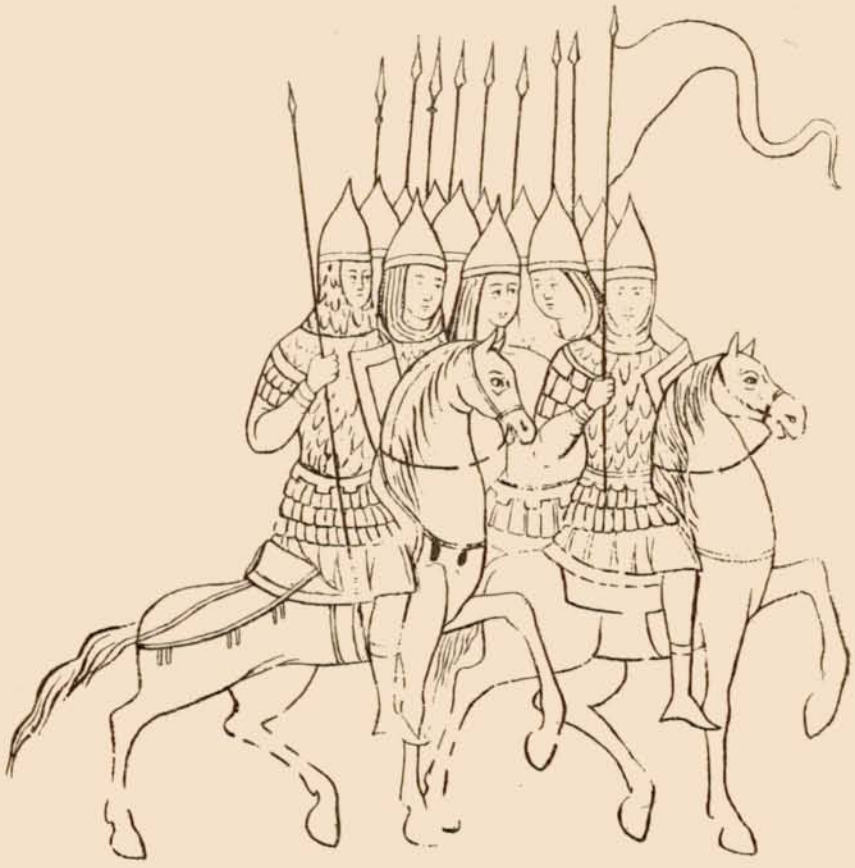
nuellement à la Bulgarie pour que celle-ci se chargeât en échange d'empêcher ses voisins septentrionaux, les Hongrois, d'aller à travers son propre territoire envahir et razzier les provinces byzantines limitrophes.

1. Ils furent repoussés par Marianos Argyros Apambas (voyez page 276).

2. Cependant on verra plus loin que ce fut la négligence mise par la Bulgarie à empêcher les incursions des Hongrois sur le territoire de l'empire qui, vers la fin du règne de Nicéphore, devint la cause ou du moins le prétexte de la rupture entre les deux États. On verra également que, même en 968, les expéditions de ces infatigables bandits n'avaient pas entièrement cessé, puisque l'évêque Luitprand en signale deux survenues à cette époque. Une même fut menée jusque sous les murs de la capitale.

plomatie byzantine étendait, du reste, son réseau sur tous ces peuples.

Elle s'occupait surtout de tenir en respect les Petchenègues, dont l'empire occupait d'immenses espaces depuis le Danube jusqu'au Don. La mer Noire le baignait ; le Dniéper le traversait. Pour commu-



Guerriers russes du X^e^ siècle reproduits dans un ancien et célèbre manuscrit slavon des Légendes des saints Boris et Gleb.

niquer avec les Russes, pour atteindre Kiev, leur capitale, il fallait traverser toute la Patzinacie.

Les Khazars, déchus de leur grandeur passée, avaient reculé au delà du Dniéper, mais leur puissance demeurait incontestée entre le Don, le Caucase et la Caspienne, qui s'appelait alors la mer des Khazars. Ils tenaient aussi la Crimée. Une foule de petites nations voisines leur payaient tribut.

L'action constante de la diplomatie byzantine consistait à diviser ces peuples pour les empêcher de s'unir contre les Grecs. Les Khazars étaient de beaucoup les moins dangereux pour l'empire, exception faite, je le répète, de ce qui concerne le petit thème de Cherson. Les Petchenègues étaient infiniment plus à craindre. « Avant tout, répète à chaque instant l'empereur Constantin dans ses instructions célèbres, il faut, à quelque prix que ce soit, être en bons termes avec la Patzinacie... Les avantages de cette alliance sont innombrables : par elle, on peut empêcher les Russes de descendre le Dniéper, les Hongrois de passer le Danube, les Bulgares de franchir le Balkan; par elle, la sécurité des transactions de la Chersonèse avec la Zichie, la Khazarie, la Russie est assurée. Il ne faut épargner avec les Petchenègues ni les subsides politiques ni les commissions de commerce. L'important est de savoir leur refuser le secret du feu grégeois. Il faut avoir soin de temps à autre de leur envoyer un basilikos (délégué impérial) qui, avant de pénétrer sur leur territoire et de leur remettre les présents de l'empereur, se fera livrer des otages et leur en donnera. »

Les Khazars, qui avaient, on le sait, par une exception historique unique, embrassé en majorité la religion judaïque, jouissaient d'une civilisation infiniment plus développée que les Petchenègues, qui étaient horriblement barbares. Ces derniers ne faisaient que rarement la guerre à Byzance. En 939 ils avaient accompagné les Hongrois dans leur invasion en Thrace. Ils avaient suivi Igor dans sa deuxième expédition contre Tsarigrad en 944. On fut alors obligé de les acheter. Ils ne paraissent pas avoir remué sous le règne de Nicéphore, pas plus que les Khazars, qui furent constamment en paix avec l'empire à cette époque.

Au delà des Petchenègues, vers le nord, s'étendait l'empire des Varègues Russes ou des Ross, vaste féodalité de vingt-deux princes d'origine scandinave, commandant à des peuples slaves conquis devenus leurs vassaux. De ces princes, le plus important était celui de Kiev. Les Russes, soldats admirables, trafiquants habiles, tantôt servaient comme mercenaires dans les armées byzantines ou se rendaient en qualité de marchands à Constantinople, qu'ils appelaient Tsarigrad,

tantôt se révélaient comme les plus dangereux ennemis de l'empire et ne craignaient pas de venir assaillir la capitale même du monde grec. La première arrivée en Scythie de Rurik, le fondateur de la nationalité russe, remonte au commencement de la seconde moitié du neuvième siècle, et déjà, sept ou huit années après, en 865, les deux princes varègues de Kiev, Dir et Askold, dirigeaient contre Constantinople une expédition redoutable. Seule, la miraculeuse intervention du Maphorion, ce manteau miraculeux de la Vierge, sauva les Byzantins en dispersant l'immense flotte des guerriers du Nord sous le souffle d'un orage effroyable. En 907, sous Léon VI, nouvelle attaque des Russes conduits cette fois par Oleg. En 941, du temps de la régence de Romain Lécapène, attaque plus terrible encore sous le commandement d'Igor. Encore une fois Constantinople faillit succomber. Trois ans après, nouvelle expédition du même prince. Celle-ci put être arrêtée grâce à d'énormes sacrifices d'argent. En 956 ou 957 il se fit pour un temps un revirement soudain. La fameuse princesse de Kiev, Olga, régente pour son fils mineur Sviatoslav, vint à Constantinople. Reçue avec toutes sortes d'égards par la cour de Constantin Porphyrogénète, elle demanda et obtint le baptême et retourna dans sa rustique capitale avec un cortège de moines, de prêtres et de lettrés byzantins destinés à instruire les Ross idolâtres dans les premiers principes de la religion et de la civilisation chrétiennes. Sous l'autorité énergique de cette femme remarquable, il se fit un grand apaisement dans les relations jusqu'ici si heurtées des deux races, et lorsque Nicéphore monta sur le trône d'Orient, la paix la plus complète régnait encore entre les Grecs et les belliqueux sujets de la czarine Olga.

Entre la Hongrie, la Bulgarie et la mer Adriatique, bordée par les débris des thèmes byzantins de Dyrrachion et de Dalmatie, se pressaient de petits États slaves dont les princes, dans les listes du *Livre des Cérémonies,* sont classés parmi les vassaux de l'empire. Mais les liens qui unissaient ces roitelets à leur lointain suzerain étaient certainement bien faibles et bien précaires. Voici la liste de ces princes, toujours d'après les *Cérémonies :* l'archôn ou grand joupan de « Chrobatie » ou Croatie illyrienne, l'archôn des Serbes, qui depuis 931

avaient secoué le joug de la Bulgarie, l'archôn de Kanali, celui des Terbuniens, celui de Zachlumie, celui de Dioclée, qui est le Monténégro actuel, celui de Moravie, petite ou basse Moravie qu'il ne faut pas confondre avec la grande Moravie des Carpathes. L'archôn ou prince de Serbie exerçait une sorte de suzeraineté sur la plupart des principautés voisines moins importantes.

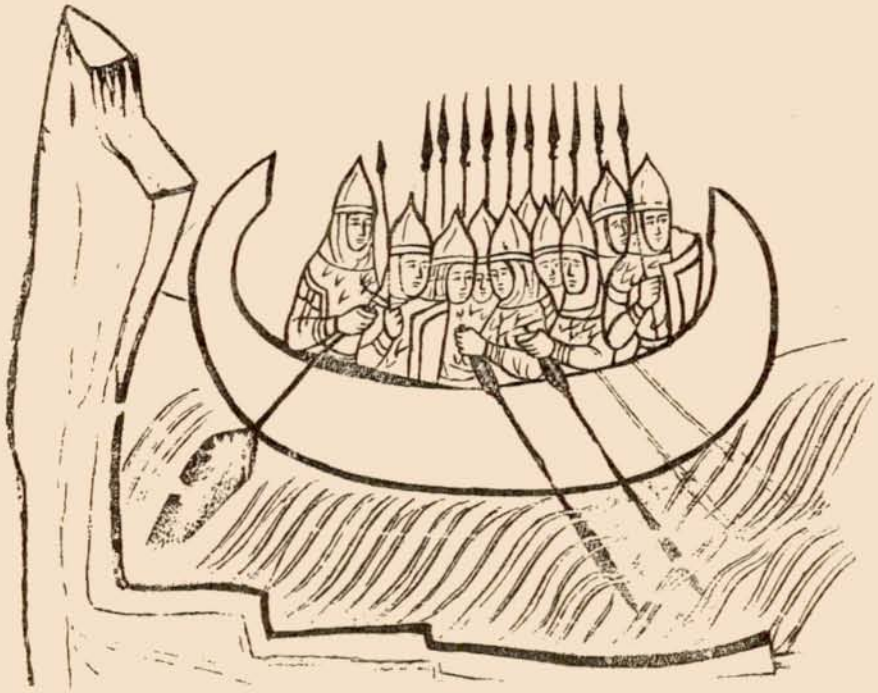
Les Paganiens ou Narentans étaient une nation de pirates, terreur de l'Adriatique ; il fallait toute une division de la flotte impériale pour les tenir constamment en échec. Et comme cette police maritime se faisait fort mal par les soins des fonctionnaires impériaux, Venise naissante commençait à s'en mêler pour son propre compte.

Au temps de l'élévation de Nicéphore, une paix profonde existait entre les Serbes et les petites nations voisines d'une part, les Byzantins de l'autre. L'empire, je l'ai dit déjà, considérait officiellement comme sujettes les sept villes romaines confédérées de Dalmatie, mais celles-ci n'étaient réellement que vassales.

L'Italie septentrionale et centrale, au moment du triomphe de Nicéphore, se trouvait aux mains d'Othon le Grand de Germanie, qui venait de détrôner le roi Bérenger et son fils Adalbert et avait réuni leurs états à l'empire d'Occident, reconstitué par lui. Il s'était fait couronner empereur à Rome avec sa femme Adelhaid en 962 et avait fait élire pape Léon VIII en remplacement de Jean XII, qui s'était ligué contre lui avec ses ennemis. A ce moment Bérenger et son fils, retirés dans leurs châteaux du pays lombard, résistaient encore, mais leur défaite finale n'était plus qu'une question de temps et le jour était proche où, jusqu'aux thèmes byzantins d'Apulie et de Calabre, la péninsule entière allait reconnaître sans exception aucune la suprématie du grand césar germanique. Les princes longobards de Capoue et Bénévent et de Salerne, en effet, dont les possessions séparaient les terres de l'empereur d'Allemagne et celles du pape au nord de celles des Grecs au sud, et qui nominalement relevaient de Byzance, avaient, je l'ai dit, rompu presque tout lien avec ce suzerain si éloigné et se préparaient à se grouper à l'ombre de la puissante monarchie du nord devenue leur si proche voisine. Les trois républiques de Naples, d'Amalfi et de Gaëte

se montraient moins détachées de l'empire grec, mais leur importance politique était nulle.

Venise vivait retirée dans sa lagune, faisant déjà un grand commerce avec l'Orient, vivant en paix avec l'empire grec, auquel elle reconnaissait un bien fictif et léger droit de suzeraineté, cherchant en même temps à se concilier les bonnes grâces du nouveau maître de l'Italie.



Guerriers russes du X^e^ siècle descendant le Dniéper dans un *monoxylon*, barque creusée dans un seul tronc d'arbre. Dessin tiré d'un ancien manuscrit slavon des Légendes des saints Boris et Gleb.

En Asie, l'empire byzantin avait pour frontières celles du monde musulman. Cette ligne de séparation mouvante qui s'en allait de la mer de Syrie à la mer Noire, nous la connaissons par le récit même des guerres que je viens de raconter. Au delà, c'est-à-dire du côté des infidèles, le plus redoutable comme le plus proche voisin de l'empire était le Hamdanide d'Alep. Je n'ai plus à présenter au lecteur ce grand adversaire de Nicéphore. Lui et son frère régnaient sur la Cilicie, la Syrie du nord, la Mésopotamie occidentale. Leurs capitales étaient

Alep et Mossoul. Le Khalife, devenu l'ombre d'un souverain, était à Bagdad le prisonnier des Bouiides, qui possédaient le reste de la Mésopotamie et presque toute la Perse. Ceux-là étaient trop occupés à combattre leurs propres coreligionnaires, à étouffer d'incessantes séditions de leurs milices, pour pouvoir songer à faire sérieusement la guerre aux chrétiens. A l'Orient des Bouiides régnaient les Samanides. Les Kharmatides possédaient l'Arabie. Les Byzantins n'étaient en contact avec aucun de ceux-ci. Toute la Syrie méridionale avec l'Égypte appartenait encore aux Ikhchidites. Les Fatimites de Kairouan étaient maîtres du reste de l'Afrique septentrionale, et des émirs, leurs lieutenants, gouvernaient en leur nom la Sicile. Les Fatimites étaient actuellement en paix avec l'empire.

Entre la chaîne frontière de petits thèmes byzantins étendue de la haute vallée de l'Euphrate jusqu'à la mer Noire et les souverainetés arabes d'autre part, étaient groupées jusqu'au Caucase les principautés arméniennes et géorgiennes. Les Arméniens jouaient à cette époque un grand rôle à Byzance. C'était alors encore une race guerrière et les plus aventureux parmi ses fils affluaient à Constantinople, les uns fuyant les persécutions musulmanes ou les haines de clans, les autres venant chercher fortune sur le territoire de l'empire. C'était un perpétuel va-et-vient entre Byzance et ces terres chrétiennes. Beaucoup d'Arméniens avaient définitivement prospéré chez les Grecs. Les Lécapène, les Gourgen ou Courcouas, Jean Tzimiscès étaient de cette race.

Bien souvent l'Arménie avait servi de champ clos aux Byzantins et aux Arabes, séparés les uns des autres en cette région par son étroit territoire seulement. Perpétuellement ravagée par des incursions des deux partis, elle n'avait cependant jamais encore été conquise.

A l'époque où nous sommes, les divers princes arméniens demeuraient les alliés de Byzance contre les Arabes, mais c'étaient des alliés douteux toujours menaçant de faire défection si on ne leur envoyait des secours en hommes et en argent. Ces princes étaient nombreux : avant tout, il y avait la maison Pagratide des rois d'Arménie, la plus puissante de toutes les dynasties nationales et en même temps

leur suzeraine à toutes. Le « roi des rois » était une sorte de demi-vassal de l'empire; il s'intitulait « le fils spirituel du Basileus ». Cette maison Pagratide avait été restaurée vers 920 par Aschod II Ergathi, « l'homme de fer », le protégé de Byzance. Son descendant, Aschod III Oghormadz (le miséricordieux) régnait depuis 952. C'était un prince bâtisseur; il éleva des constructions magnifiques, surtout dans sa nouvelle capitale d'Ani. Sous son règne, l'Arménie atteignit l'apogée de sa puissance. Les rois ou princes du Vaspouraçan, de Géorgie, de Kars, d'Albanie, plusieurs émirs musulmans, tous les princes secondaires d'Arménie reconnaissaient son autorité. Il avait en 961 combattu victorieusement contre le Hamdanide et avait été à cette occasion félicité par le Khalife, qui lui avait envoyé par un coureur le titre de Schahi Armen ou de Schahanschah [1]; à Byzance on lui donnait celui d'archonte des archontes d'Arménie.

Tous les autres petits princes arméniens ou géorgiens, shahs, ischkhans, nakkarars, mahabieds, marzbans, etc., confondus par la chancellerie byzantine sous le titre commun d'archôn, étaient considérés par elle comme de véritables vassaux de l'empire; par exception, le prince du Vaspouraçan portait aussi le titre d'archonte des archontes, et le roi d'Ibérie ou Géorgie, celui de curopalate ou maréchal du palais de Byzance. Cette fonction était héréditaire dans sa famille.

Outre le roi des rois Pagratide, le *Livre des Cérémonies* énumère neuf États arméniens vassaux et cinq dynastes ibériens ou géorgiens. Ce morcellement féodal amenait des guerres intestines fréquentes qui désolaient l'Arménie et la dépeuplaient plus même que l'invasion étrangère. Les neuf princes secondaires étaient : le prince du Vaspouraçan, chef de la puissante famille ardzrounienne, ou des porte-aigle, parce qu'ils avaient charge de porter dans les cérémonies royales un aigle d'or fixé à l'extrémité d'une hampe, l'archôn de Kogovid, chef de la branche cadette de cette même maison, l'archôn ou ischkhan de Darôn, celui de Mœx, celui d'Autzoun, celui de Siounie, celui de Vaïtsor (probablement Sisagan), celui de Khatchen, les archontes des Serbotes

1. Aschod III mourut en 977 (en 972 d'après M. Dulaurier), après un règne heureux de vingt-cinq années.

ou Enfants noirs. Il y avait encore bien d'autres petites principautés arméniennes, qui ne sont point citées dans les *Cérémonies*. L'Ibérie et la Géorgie formaient un ensemble à part. A la tête de la féodalité ibérienne se trouvait le curopalate, comme le roi des rois Pagratide à la tête de la féodalité arménienne.

Tous ces princes imploraient et recevaient du Basileus subsides, titres et dignités. L'Arménie était pour l'empire un boulevard de toute importance qu'il ne fallait à aucun prix s'aliéner. Les Ibériens suivaient le rite grec, mais point les Arméniens, qui rejetaient le concile de Chalcédoine.

Les principautés d'Arménie ne furent réunies à l'empire que sous le règne de Basile II et de Constantin son frère ; mais, avant même que cette conquête ne fût devenue définitive, les Seldjoukides apparurent, qui s'établirent en maîtres sur tout ce territoire.

Sous Nicéphore Phocas, les princes arméniens, relativement heureux et paisibles, ne font, pour ainsi dire, pas parler d'eux.

Il y avait encore de ce côté plusieurs petites principautés musulmanes, celles de Tovin, de Khelât ou Chliath, etc., qui reconnaissaient d'ordinaire la suzeraineté byzantine. Cependant, à l'époque dont j'écris l'histoire, Khelath, sur le lac Van, relevait du Hamdanide.

Plus loin enfin, par delà l'Arménie et la Géorgie, dans les vallées mêmes du Caucase et tout le long de l'étroite bande de terre qui s'étend entre cette chaîne de montagnes et la mer Noire, l'empire byzantin comptait encore d'importants et fidèles vassaux chrétiens aux titres étranges. Les principaux étaient l'exousiocrator ou roi d'Alanie, l'exousiastès ou souverain d'Abasgie, et celui d'Albanie. Ces princes commandaient à des nations belliqueuses, ancêtres des Tcherkesses d'aujourd'hui. C'était parmi ces libres populations que les armées byzantines recrutaient leurs meilleurs escadrons de cavalerie.

On conçoit qu'avec de pareils voisins, comme avec de pareils vassaux, il ne pouvait exister pour l'empire byzantin, du moins pour ses provinces frontières, un état de paix véritable. C'était plutôt, en dehors, bien entendu, du temps de guerre déclarée, une sorte de trêve armée,

trêve à chaque instant rompue sur un point de l'immense bordure de cette immense monarchie, par quelque incursion de maraudeurs ennemis, par la révolte de quelque petit feudataire à demi barbare, par les pillages des fameux apélates, ces routiers du dixième siècle oriental, véritables bandes de brigands militairement organisées, qui ne vivaient que de rapine et affectionnaient surtout le séjour plus libre des provinces limitrophes. Les chefs byzantins de ces petits thèmes frontières du dixième siècle, à organisation exclusivement guerrière, avaient fort

Portion gauche et septentrionale de la mosaïque byzantine dite de la Sainte Cène dans l'église cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev.

à faire à tenir en échec tant d'éléments hostiles, et leur vie agitée rappelle par bien des côtés celle de leurs contemporains occidentaux, les belliqueux marquis des marches françaises ou germaniques.

Rien ne saurait donner une idée plus exacte de cette vie aventureuse et agitée menée par ces rudes compagnons que la lecture du beau livre consacré récemment par MM. Sathas et Legrand à un document contemporain des plus curieux intitulé : *les Exploits de Digénis Akritas*. C'est une épopée byzantine du dixième siècle que ces érudits ont publiée d'après un manuscrit unique retrouvé à Trébizonde. Ce long et émouvant poème populaire est tout entier consacré à célébrer les exploits et les amours d'un héros fameux dans les fastes des luttes gréco-sarrasines de frontière à cette époque, héros national de-

venu légendaire sous le nom de Basile Digénis, mais qui fut certainement un personnage historique véritable. Ceux qui liront ce consciencieux travail y trouveront les détails les plus intéressants sur la vie militaire des confins gréco-arabes à peu près vers l'époque de Nicéphore. Basile Digénis, ainsi nommé parce qu'il appartenait à la fois aux deux races ennemies en présence, issu des amours d'une princesse grecque, une Ducas, avec un émir syrien converti au christianisme, Mousour, prince d'Édesse, s'appelait encore *Akritas* parce qu'il était devenu, après son père, gardien des frontières impériales [1], autrement dit stratigos en chef des thèmes frontières dits thèmes *akritiques*. MM. Sathas et Legrand ont prouvé qu'il a dû vivre vers le milieu du dixième siècle. Il mourut très probablement seulement sous le règne de notre Nicéphore, et, suivant notre poème, il en aurait reçu maints témoignages d'estime et de gratitude pour la bravoure dont il avait donné tant de preuves sous les Basileis précédents en combattant les ennemis de l'empire, comme aussi pour la sagesse avec laquelle il avait gouverné les districts confiés à ses soins, « vivant de cette vie héroïque qu'on a constamment menée sur les frontières longuement disputées, *borders* d'Écosse, *marches* de Germanie, *ukraines* des pays russes. »

J'emprunte à un intéressant article, consacré par M. Rambaud à ce poème si curieux [2], quelques passages qui feront mieux comprendre dans quel milieu vécut ce héros et quelle existence menèrent lui et ses compagnons. Notez que l'épopée qui conte ses hauts faits est de bien peu postérieure à sa mort, car MM. Legrand et Sathas estiment qu'elle a dû être composée avant même la fin du dixième siècle [3].

« Pour soutenir, dit M. Rambaud, cette guerre de frontière contre les Sarrasins, guerre déjà trois fois séculaire, l'empire grec avait organisé ses provinces en gouvernements militaires, qu'on appelait des *thèmes* et à la tête desquels il y avait un chef appelé stratigos. Les stratigoi des thèmes frontières jouaient donc à peu près le même rôle

1. En grec : *akrai*.
2. *Revue des Deux-Mondes*, 1875.
3. *Op. cit.*, p. 271.

que, sous Charlemagne, les commandants des *marches* d'Espagne, de Carinthie, de Saxe. Tels étaient au dixième siècle les stratigoi de Chaldée, de Mésopotamie, de Lykandos, de Séleucie, de Colonée, de Cappadoce. Sur ces sortes de confins militaires vivaient des *stratiotes*, successeurs des *milites limitanei* de l'empire romain. Ils *tenaient* du souverain de Constantinople, sous l'obligation de le servir, des espèces de fiefs militaires qui, comme ceux d'Occident, se transmettaient de mâle en mâle et qui ne tombaient entre les mains d'une fille qu'à la condition que celle-ci, en se mariant, présenterait un guerrier capable de desservir le fief. Les stratiotes ou soldats, que certains textes appellent aussi des cavaliers (caballarioi), subdivisés en *escadrons* et en *bandes*, formaient donc sous les ordres du stratigos une manière de milice féodale...

« En face des *marches* byzantines de Cappadoce ou de Mésopotamie, le monde musulman avait les siennes. Les émirs des cités sarrasines limitrophes, retenant sous leurs étendards un certain nombre de guerriers arméniens ou arabes, protégeaient les frontières du Khalifat. Les bords de l'Euphrate se hérissaient de clisures byzantines et de forteresses sarrasines comme les bords du Rhin et du Danube se couvraient à la même époque de donjons féodaux. Des rivages du Pont-Euxin aux déserts de Syrie s'étendait une double série de postes ennemis. Partout des tours, des créneaux, des ponts-levis ; partout des guerriers bardés de fer, des bandes de stratiotes conduits à la bataille par des stratigoi ou des émirs. Les margraves byzantins, comme ceux des Allemagnes, ne se piquaient pas d'une obéissance aveugle aux ordres de leur souverain. Si le gouvernement central faiblissait, ils ne prenaient plus conseil que d'eux-mêmes. Les émirs, de leur côté, profitant de la décadence du Khalifat, vivaient en princes indépendants, contractaient des alliances à leur fantaisie. Les subordonnés imitaient l'indocilité de leurs chefs. Dans le désordre universel, des aventuriers chrétiens ou musulmans avaient trouvé moyen de se créer entre les deux partis de petites principautés. Des bandes de bannis et de brigands s'étaient formées, semblables à ces malandrins qui surprenaient quelque château de la Souabe ou de la Franconie et s'y cantonnaient pour inquiéter

le pays. Toute l'Asie antérieure retentissait du bruit des armes, du renom des exploits individuels. On s'y sentait fort loin de Byzance. On se serait cru non pas dans une province d'une monarchie policée, mais dans l'anarchie féodale de l'Occident.

« Ce milieu héroïque des thèmes anatoliques n'était pas moins propre que la France des premiers Capétiens à enfanter la poésie guerrière. C'est là, en effet, qu'est née l'épopée de Basile Digénis Akritas. Le nom même du héros résume bien, nous l'avons vu, cette civilisation étrange des marches helléniques qu'il est chargé de personnifier. Du cycle épique qui se forme autour de lui il ne nous reste que des fragments. Les uns sont des *tragoudia* ou cantilènes isolées; les autres ont pris place dans le grand poème de trois mille vers publié par MM. Legrand et Sathas. Celui-ci, divisé en réalité en deux parties consacrées, la première aux amours du père et de la mère du héros, la seconde à ses exploits et à ses amours mêmes, est formé de dix livres, dont quelques-uns manquent malheureusement presque en totalité, ou seulement en partie dans le manuscrit original. »

On lira avec un singulier intérêt cette épopée, récit populaire, brillant, chevaleresque, infiniment amoureux, animé de tous ces exploits où scintille certainement le reflet proche encore des grands coups d'épée échangés entre les Phocas, les Chambdas et tous les fiers héros, leurs compagnons d'armes. On y retrouvera bien des détails piquants sur cette vie agitée de la frontière, sur l'existence de ces akrites audacieux et de leurs chefs, véritables gardiens tutélaires des bornes byzantines, sur leurs éternels ennemis, les Sarrasins de Cilicie et de Syrie, ou leurs autres adversaires jurés, les terribles apélates, ramassis de bannis, d'*outlaws*, de déserteurs qui hantaient les montagnes et les cavernes de l'Anatolie, du Taurus surtout, ne reconnaissant ni l'empereur ni le Khalife, infestant le pays pour leur propre compte. Quand les akrites ne combattaient pas les maraudeurs d'Ismaël, ils donnaient la chasse aux bandits apélates.

MM. Legrand et Sathas ont clairement démontré que ce Digénis, dont les exploits furent si fameux que le souvenir en a survécu non seulement dans ce grand poème, mais dans un cycle complet d'autres

chansons akritiques, cantilènes, poésies, légendes ou traditions populaires grecques et même étrangères, s'appelait d'un nom tout autre, celui-là n'ayant été qu'un sobriquet. Le « gardien des frontières » se nommait en réalité Panthérios, et, cette identification une fois faite, il devient assez facile de reconstituer son histoire vraie. Les chroniqueurs nous apprennent en effet que ce valeureux fils d'une Ducas et d'un émir

Martyre d'une sainte. Miniature du *Menologion* de la bibliothèque du Vatican, un des plus beaux manuscrits byzantins du x^e^ siècle. Les deux guerriers de gauche portent des costumes de soldats byzantins. La cotte de mailles est de type oriental très particulier, formée de petites plaques métalliques quadrangulaires munies chacune d'un bouton central.

devenu renégat par amour, fut élevé par son parent Romain Lécapène au poste si important de domestique des scholes d'Orient. C'est lui qui en 941 contribua efficacement à la déroute des quarante mille Russes venus pour assiéger Constantinople; c'est lui encore, très probablement, qui en 944 fit le siège d'Édesse et obligea l'émir de cette ville à livrer aux Grecs la plus fameuse des images miraculeuses du Sauveur. Cependant, à la chute de Romain Lécapène, le premier acte de Constantin Porphyrogénète, l'empereur légitime, fut de signer sa destitution, parce qu'il ne pouvait lui pardonner d'être le neveu favori de

ce Constantin Ducas qui avait voulu lui enlever sa couronne. Le rancunier souverain fit même faire le silence presque absolu autour du héros par ses écrivains officiels, et de là est venu que l'histoire a si peu parlé de cet illustre champion des armées orthodoxes. Sans un passage de la chronique russe de Nestor et quelques mots de Psellus, nous ne connaîtrions peut-être pas son nom véritable. Sa disgrâce ne fut pourtant pas éternelle, car c'est certainement sous le règne de ce même Constantin qu'il a surtout exercé ses fonctions d'akrite en chef ou de gardien des frontières. On ne peut affirmer positivement qu'il vivait encore à l'époque de Nicéphore, et les relations amicales que le poète byzantin établit entre lui et cet empereur pourraient à la rigueur avoir été inventées de tous points; cependant il semble bien probable, je l'ai dit déjà, que Panthérios fut confirmé par Nicéphore dans sa charge de stratigos en chef des thèmes akritiques et comblé par lui des plus riches présents, en récompense de sa fidélité et de son dévouement à l'empire [1].

Si j'ai tant insisté sur un document qui nous raconte les exploits devenus légendaires d'un homme dont la vie, dans sa période active, appartient à une époque quelque peu antérieure à celle qui fait le sujet de ce livre, c'est qu'on y retrouve, je le répète, les plus importants comme les plus inédits renseignements sur la lutte incessante de la frontière entre Byzantins et Sarrasins, lutte dont le caractère s'est maintenu le même durant le dixième siècle tout entier.

1. Sathas et Legrand, *op. cit.*, p. CXXX.

CHAPITRE VII.

Débuts du règne de Nicéphore. — Situation du nouveau souverain vis-à-vis des deux petits Basileis légitimes. — Nominations et promotions. — Mariage de Nicéphore avec Théophano. — Incidents survenus au moment de la cérémonie nuptiale. — Description de cette cérémonie. — Lutte avec le patriarche, qui oppose des difficultés à la consécration de cette union. — Nicéphore passe outre. — Soumission finale du patriarche. — Premier hiver du règne. — Fêtes. — Pompes religieuses. — Sollicitude de Nicéphore pour l'armée. — Affaires ecclésiastiques. — Mesures dirigées contre les empiétements des ordres religieux. — Novelle touchant les monastères. — Novelles touchant les militaires. — Autres novelles connues de Nicéphore.

Le règne de Théodora et de ses fils avait duré cinq mois. Nicéphore, bien qu'il eût été proclamé autocrator et qu'il fût dès lors honoré comme tel, ne se trouvait pas tout à fait, par la coutume byzantine, dans la même situation que les deux fils de Romain dont il devenait l'associé. Il n'était qu'*administrateur* en leur lieu et place [1]. Eux seuls demeuraient les véritables Basileis de droit divin. Mais cela même n'était que fiction menteuse qui ne trompait personne, bonne tout au plus à figurer dans les protocoles officiels. En réalité, à partir de cette journée du 16 août 963, le seul, le véritable maître de l'empire d'Orient fut bien Nicéphore. Lui seul commanda au Palais Sacré, comme dans toute l'étendue des provinces. Si même, dans quelques cérémonies, on peut admettre que les jeunes princes figurèrent au premier rang, ce ne dut être que dans les débuts du règne, et il n'en fut certainement pas longtemps ainsi. Nous verrons, du reste, que lorsque Luitprand, ambassadeur d'Othon d'Allemagne, fut, en 968, reçu par Nicéphore en audience solennelle, celui-ci ne se gênait déjà plus pour paraître en public assis seul sur le trône, tandis que les deux petits Porphyrogénètes, ses

1. Pour ce qui concerne ces empereurs *tuteurs*, voy. Du Cange, *Gloss. med. et inf. lat.*, au mot *Hæres*.

pupilles, étaient placés à quelque distance en arrière sur des sièges moins élevés. De même, dans les grandes processions, Basile et Constantin, nous dit encore Luitprand, marchaient à la suite du régent; ils étaient même tenus de l'adorer en tête de la foule des dignitaires!

Pour Théophano, son rôle durant tout le règne de Nicéphore, grâce au presque complet et bien fâcheux silence des chroniqueurs, nous demeure fort ignoré, même après que son mariage avec l'heureux usurpateur eut été consommé, ainsi que nous l'allons voir. Il en est du moins ainsi pour elle jusqu'au moment du drame final où l'histoire la voit reparaître soudain dans tout le sombre éclat de son horrible forfait. Durant tout le règne de ce second époux qu'elle devait si indignement trahir, les informations sur ses faits et gestes, sur son attitude vis-à-vis de Nicéphore et de son entourage, sur la part qu'elle prit au gouvernement, nous font en effet presque absolument défaut. Certainement, nous l'avons vu, elle avait été pour beaucoup, soit activement par ses intrigues, soit plus indirectement par le seul effet de ses charmes, dans la décision prise si subitement par Phocas de s'emparer de la couronne, et cependant les sources demeurent absolument muettes même sur ce qu'il advint d'elle durant la période si agitée qui suivit l'arrivée du prétendant à Chrysopolis jusqu'à son entrée dans Constantinople et son couronnement à Sainte-Sophie. Dans tout cet espace de temps, d'ailleurs fort court, deux personnalités semblent constamment seules en jeu comme en lutte, Nicéphore d'une part, Bringas de l'autre. Probablement durant ces journées de sédition, de tumulte affreux et de combats de rue, Théophano et ses fils demeurèrent enfermés au fond des appartements les plus reculés du Grand Palais.

Nicéphore, aussitôt installé, procéda à quelques nominations capitales. Le vieux héros Bardas reçut le titre pompeux de César, ce titre si grand depuis bien longtemps tombé dans l'oubli, restitué pour la première fois à son intention. Jean Tzimiscès, l'âme brillante de toute cette aventure si bien terminée, fut confirmé dans ses hautes fonctions de magistros et de domestique des scholes d'Anatolie; c'était précisément, je le répète, la situation que venait d'occuper Nicéphore sous le rè-

gne précédent; singulier et fatal rapprochement pour qui connaît ou devine la suite de cette tragique histoire. Léon Phocas, qui, jusque-là du

Émail cloisonné byzantin de la collection Basilewsky, aujourd'hui à Saint-Pétersbourg. Saint Théodore, le tueur de dragon. Xe ou XIe siècle.

moins, s'était montré le digne frère de Nicéphore, fut, lui aussi, créé magistros et en outre curopalate ou, si l'on veut, maréchal du Palais Sacré, titre très considérable à fonctions mal connues, dont la principale pouvait bien être le commandement en chef de la garde particu-

lière de l'empereur [1], et que partagea seul avec lui un des plus lointains vassaux de l'empire, le chef de la maison royale d'Ibérie au pied du Caucase [2]. Cette dignité de curopalate était, en effet, depuis peu héréditaire dans cette maison souveraine. Basile enfin, le turbulent bâtard dont l'énergique intervention avait si heureusement précipité les événements et évité peut-être bien du sang répandu, devint proèdre. C'était là aussi un titre nouveau très considérable, correspondant à la dignité de président du sénat; plus tard la signification en fut modifiée et il devint beaucoup plus fréquent. Cet homme remarquable devait conserver vingt-cinq années durant cette haute situation sous trois règnes successifs.

Bien à l'inverse de ce qui se passait d'ordinaire à tout avènement byzantin, il ne semble pas que le nouveau maître de l'Orient ait exercé de grandes vengeances. Simplement il se contenta de reléguer le régent Bringas dans la lointaine Paphlagonie, sa sauvage patrie. L'ambitieux eunuque, culbuté de si haut, survécut longtemps encore à sa chute. Il ne reparut plus sur la scène du monde et mourut, dit-on, de désespoir, vers 971, au monastère de l'Asecretis de Pythia où il avait été transféré en dernier lieu. Sa fin fut aussi obscure que son existence avait été brillante et agitée.

La conduite que tint à ce moment Nicéphore à l'endroit de Théophano semble à première vue assez étrange. Nous connaissons si mal ces événements, les renseignements que nous possédons sont si clair-semés, qu'à tout instant le fil nous échappe qui doit relier entre eux ces faits successifs. Certainement le désir bien arrêté du nouvel empereur devait être alors déjà de consommer au plus vite avec la ravissante veuve de Romain II cette union qui allait si prochainement s'accomplir et qui devait à la fois satisfaire si complètement sa passion et consolider puissamment sa situation personnelle. Cependant Cédrénus, Zonaras, Glycas affirment avec ensemble qu'aussitôt proclamé, Nicéphore n'eut rien de plus pressé que de faire sortir Théophano du Palais Sacré! Cet homme, qui avait fait son entrée dans sa capitale

1. Curopalates, *Cura palatii.*
2. Voy. p. 351.

entouré de moines, n'usait que des moines dans les occasions graves. Aussi fut-ce Antoine, syncelle du grand monastère de Saint-Jean-Baptiste de Stoudion, saint prélat « couronné des fleurs des quatre vertus cardinales [1], » qui fut chargé par lui de mettre cette décision à exécution et de conduire la jeune impératrice au château de Pétrion, où elle fut consignée. Ce vieux kastron, fréquemment mentionné par nos chroniqueurs de la croisade de 1204, s'élevait dans la partie de la cité qui forme aujourd'hui le bas quartier du Phanar, tout proche de la rive de la Corne-d'Or. Il faisait partie du système de défense de la capitale et protégeait cette portion de l'enceinte. C'était un donjon célèbre, à la fois forteresse puissante et séjour de prisonniers de marque, qui avait donné son nom à toute la région. Ce nom même est venu jusqu'à nous dans celui de la porte de Pétri Kapoussi qui, encore aujourd'hui, donne accès du rivage dans ce coin du Phanar.

Au premier abord, je le répète, cette conduite de Nicéphore, en apparence si brutale, semble fort extraordinaire, mais ce ne fut sans doute là qu'une comédie destinée à tromper le public et à ménager de justes susceptibilités. La suite des événements prouve avec évidence que Nicéphore ne dut prendre cette mesure que d'accord avec Théophano pour donner, tant qu'il le serait nécessaire, le change sur leur commune intrigue, pour mieux, en un mot, sauver à la fois les apparences et les convenances jusqu'à ce que leur mariage pût être célébré. Certainement toute cette mise en scène fut organisée par eux en commun [2].

Cette reclusion dans l'incommode donjon, reclusion qui devait peser si fort à la jeune Basilissa, ne dura guère du reste. Dès le milieu de septembre, *un mois et quatre jours* après son entrée triomphale dans la Ville gardée de Dieu, Nicéphore, qui jusque-là avait vécu au Palais comme un cénobite dans un pieux et solitaire recueillement, jugeant sa situation suffisamment affermie, incapable peut-être de maîtriser davantage la violence de son amour, jeta brusquement le masque, fixant

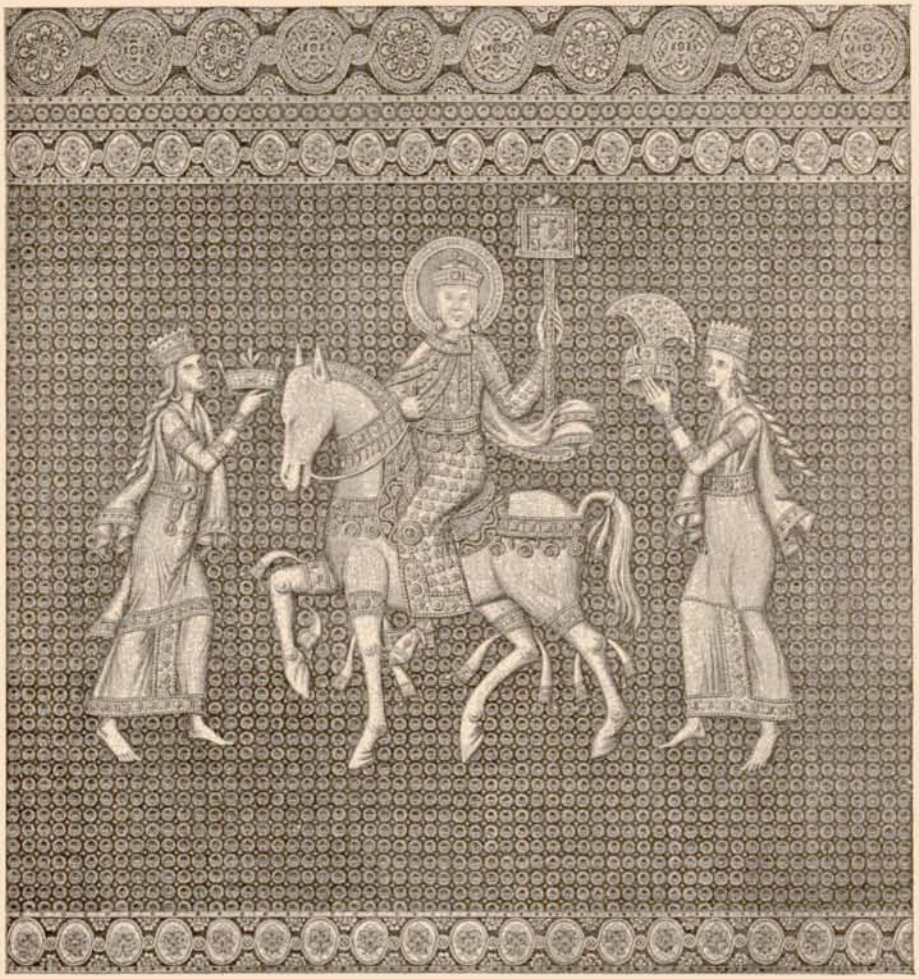
1. Plus tard patriarche en 975.

2. Cédrénus est, du reste, formel sur ce point, Glycas aussi. Tous deux ont puisé leurs information dans Scylitzès.

au 20 septembre son mariage avec Théophano! Ce dut être pour le rude soldat un grand jour, le plus beau de son existence déjà si remplie. Tout lui réussissait à la fois. Du même coup il obtenait l'empire d'une moitié du monde et la main d'une adorable maîtresse, sa souveraine. Ce moine soldat, ce dur homme de guerre qui depuis tant d'années, étouffait sous des austérités sans nombre l'essor d'une ambition profonde et toutes les passions contenues d'une nature exceptionnellement vigoureuse, dut tressaillir d'aise en voyant agenouillée à ses côtés sous les voûtes dorées de l'église palatine cette créature radieuse qu'il aimait de toute l'énergie sauvage d'un cœur chaste, cette beauté divine avec laquelle il allait partager le sceptre du monde. Il paraît peu probable que Théophano ait éprouvé pour son nouvel époux des sentiments analogues, et la suite de ce récit n'est pas faite pour nous inspirer cette conviction. Seulement elle acceptait ce qui ne pouvait être autrement, et se trouvait rassurée pour elle et ses fils en voyant à ses côtés l'homme intrépide, prudent et calme qui allait être désormais leur meilleur défenseur à tous trois.

Les historiens byzantins, toujours très sommairement renseignés, sont, du reste, peu d'accord sur les mobiles vrais qui entraînèrent Nicéphore à contracter, lui rude capitaine, déjà avancé en âge, vieilli sous le harnois, ce mariage si mal assorti avec cette jeune femme, la plus élégante comme la plus vicieuse princesse de ce siècle immoral entre tous, mariage dont un prochain et sanglant avenir devait si cruellement proclamer la folie. Les uns, plus nombreux, accusent simplement l'amour insensé de Nicéphore pour Théophano; c'est pour elle seule, pour obtenir sa main adorée qu'il a brigué l'empire et trahi ses serments. Les autres, peut-être plus près de la vérité, me semble-t-il, insistent sur les avantages politiques si considérables que cette union devait rapporter à l'usurpateur, avantages si évidents qu'il est inutile de les rappeler. Nicéphore, proclamé par une sédition militaire, avait un intérêt capital à épouser la veuve du Basileus défunt, la mère des deux petits souverains légitimes. Bien certainement ces deux mobiles réunis, l'amour et la raison d'État, n'eurent pas de peine à triompher de certains scrupules dévots, et ce dut être très facilement que Nicé-

phore se laissa pousser par ses proches et ses familiers à ce mariage qui comblait ses vœux et les leurs. Les charmes irrésistibles de Théo-



Tissu historié appartenant à la belle époque du X^e^ siècle byzantin avec l'effigie d'un Basileus, trouvé dans le tombeau de Günther, évêque de Bamberg au XI^e^ siècle, tombeau élevé dans la cathédrale de cette ville. L'empereur à cheval, la tête ceinte du stemma, porte le labarum de la main gauche. Il est vêtu d'une longue tunique violet pourpre et d'une sorte de chlamyde bleue enrichie d'un tablion d'or orné de pierreries. Le cheval porte un équipement chargé de plaques d'or gemmées. Deux femmes couronnées, peut-être représentant les provinces d'Occident et d'Orient, présentent à l'empereur, l'une une couronne, l'autre un casque. Les personnages se détachent sur un fond vert chargé de fleurettes alternativement rouges et bleues de deux tons différents et bordé de rosaces qui sont renfermées dans une suite de médaillons enchaînés les uns aux autres. (D'après les *Mélanges d'archéologie* des RR. PP. Cahier et Martin.)

phano auraient probablement suffi à amener ce résultat. Léon Diacre, bien naïvement et, il semble, très à tort, ajoute que les moines, ces

conseillers préférés de Nicéphore, dont il aimait tant à faire sa société, redoutant que cette vie toute d'austérité et d'abstinence charnelle qu'il menait depuis la mort de sa femme et de son fils ne finît par le pousser à contracter quelque vice plus honteux (*sic*), furent les premiers à l'exhorter à reprendre une compagne et aussi « à manger de la viande [1]. » Il est bien probable, tout au contraire, que le clergé vit cette union de fort mauvais œil. En tout cas, nous avons vu que le fameux confesseur de Nicéphore, saint Athanase, s'en montra très irrité [2].

Quoi qu'il en soit, ce thomme étrange, mi-soldat, mi-ascète, ce guerrier dévot déjà sur le retour, qui, je le répète, depuis la perte des siens, s'était abstenu sous les plus formels serments de tout commerce charnel, qui avait juré de ne plus manger de la chair des animaux, qui portait sur sa peau le dur cilice de son oncle le vieux solitaire Michel Maleïnos, mort en odeur de sainteté, qui menait la vie humble d'un pauvre caloyer, cet homme de fer, dont les religieux ses confesseurs avaient tant de peine à modérer les austérités, cet homme des camps, aux habitudes grossières, s'unit à cette femme fine, délicate, exquise, enchanteresse en toutes choses, mais profondément corrompue, sans foi comme sans amour. Ce n'était, du reste, pas la seule fois que le Grand Palais Sacré de Constantinople devait voir se célébrer le mariage mal assorti d'un rude soldat de fortune avec la plus élégante des Basilissæ, et l'union de Romain Diogène avec l'impératrice veuve Eudoxie, pour ne citer que celle-là, ne devait pas au siècle suivant être plus heureuse que ne le fut, au second tiers du dixième, celle de Théophano la Laconienne avec Nicéphore Phocas de Cappadoce.

1. M. Leonhardt, *op. cit.*, p. 31, semble supposer que la mort du fils de Nicéphore, événement qu'il place au 20 septembre de cette année, fut la cause principale de ce brusque changement. Les sources byzantines disent bien que le jeune Bardas mourut un 20 septembre d'une chute au manège, mais elles ne précisent pas l'année, et il me semble, d'après les expressions mêmes des chroniqueurs, que cet accident tragique a dû se produire dans une des années précédentes, car précisément le mariage de Nicéphore et de Théophano a eu lieu à cette date du 20 septembre 963, ce qui serait absolument impossible à admettre s'il fallait placer à ce même jour la mort du fils de Nicéphore ; et puis encore nous voyons, toujours à cette même date, les moines conseiller à Nicéphore de quitter la vie de chasteté « qu'il menait depuis la mort de son fils. » Il faut donc de toute nécessité supposer un intervalle entre cette mort du fils et le mariage du père.

2. Voyez p. 320. — Voyez encore p. 372.

Les difficultés commencèrent sur l'heure pour le nouveau couple impérial. Mais reprenons le fil des événements et procédons par ordre.

Donc, le 20 septembre 963, un dimanche, jour licite [1], le mariage de l'usurpateur et de l'impératrice veuve fut célébré [2]. Les cérémonies s'accomplirent à la Nouvelle Église, la Néa [3], ainsi qu'on l'appelait d'ordinaire. C'était l'église même du Basileus, la chapelle palatine par excellence, le temple célèbre et splendide dédié, moins d'un siècle auparavant, par Basile Ier, ce grand bâtisseur, entre la neuvième et la quatorzième année de son règne, au Christ, à la Théotokos, à l'archange Gabriel, au très pieux prophète Élie, à saint Nicolas, l'illustre pontife de Myra. Il l'avait élevée dans l'enceinte même du Grand Palais, sur cet étroit espace plan situé à la hauteur du port du Boucoléon, entre le rivage de la mer et les hauteurs qui supportaient les principaux bâtiments de la grande demeure impériale, celles mêmes qu'occupent aujourd'hui les légères constructions du vieux sérail des Sultans. Le narthex de la Nouvelle Église, tourné vers l'occident, regardait la mer. Pour enrichir sa chère création, Basile avait dépouillé de leurs trésors une foule d'autres édifices pieux. Constantin Porphyrogénète, son petit-fils, et aussi le fameux patriarche Photius, nous ont laissé des merveilles fabuleuses que contenait ce temple, « d'une beauté divine, » des descriptions enthousiastes. Dans l'atrium, deux superbes fontaines faites de marbres d'Égypte et du Sangarius, l'une ornée de dragons, l'autre de coqs, de boucs, de béliers, tous de bronze, tous vomissant l'eau, attiraient d'abord les regards. Les portiques extérieurs environnant cet atrium étaient d'un luxe éblouissant, plaqués de marbre d'une entière blancheur. L'or, l'argent, les mosaïques, les marbres admirables emplissaient les voûtes et les parois de la nef. La clôture du sanctuaire, les degrés qui y conduisaient, les saintes tables du sacrifice, tout était d'argent fin rehaussé de gemmes innombrables et de grosses perles. Quant à l'autel, « il était d'une composition plus

1. Il y eut ce jour-là une éclipse de soleil.

2. Théophano, étant accouchée de sa seconde fille Anne deux jours seulement avant la mort de son époux Romain II, ne se trouvait pas atteinte par la loi qui interdisait aux veuves de convoler en secondes noces avant qu'un an ne se fût écoulé depuis la mort de leur premier époux.

3. Ἡ Νέα βασιλικὴ Ἐκκλησία.

précieuse que l'or même. » Le sol de l'église était pavé de magnifiques mosaïques de marbre représentant des animaux étranges, des plantes, mille sujets divers, à l'imitation des plus beaux tapis orientaux. Cinq coupoles profondes étincelant des feux des mosaïques à fond d'or dominaient cet ensemble d'une richesse incroyable. Dans celle du centre, un Christ Pantocrator géant, troublante et mystérieuse divinité au regard étrange, embrassait l'univers de ses bras étendus dans un geste de prière intense. Des tuiles de bronze doré recouvraient extérieurement toute la toiture. Les vases sacrés et le mobilier de l'église étaient d'une somptuosité telle qu'en une seule fois, pour une réception d'ambassadeurs sarrasins, le service du Palais put y emprunter pour orner la Magnaure et quelques autres salles, soixante-deux de ces lampadaires colossaux en argent auxquels on donnait le nom de *polycandela* [1]. Ce fut en 881 que Photius, au nom de son maître Basile, consacra cette ravissante église. « Basile, notre très pieux aïeul, dit le Porphyrogénète [2], la présenta au Christ, son immortel époux, comme une fiancée toute parée et embellie par les pierres fines, l'or, l'éclat de l'argent, les marbres chatoyants aux mille nuances, les mosaïques et les tissus de soie. »

Entre autres reliques infiniment précieuses, la Néa possédait le vêtement de peau de brebis du Précurseur.

Je ne redirai pas ici les pompes infinies d'un mariage impérial à Byzance. Théophano ayant été déjà une première fois couronnée, il n'y eut pas lieu, je le pense, de procéder à nouveau à cette partie de la cérémonie. Nicéphore jura derechef, sous les plus terribles serments et sur les plus saintes reliques, que les deux fils de Romain régneraient avant les siens si Dieu lui faisait la grâce d'en avoir. La fête fut de tous points éblouissante. Comme presque tous les règnes à leur aurore, celui-ci était entouré de la faveur populaire. Le peuple saluait de longs et bienveillants murmures les nouveaux époux agenouillés devant l'autel, lorsqu'un incident très inattendu vint troubler tous les esprits.

Comme les fonctions accoutumées étaient terminées et que la jeune

1. *Cérém.*, t. II, pp. 570 sqq.
2. *Vie du célèbre empereur Basile*, livre V du *Continuateur de Théophane*, éd. Bonn, p. 325.

Feuillet central d'un célèbre triptyque d'ivoire du Cabinet des médailles de France donnant les effigies d'un Basileus et d'une Basilissa (Romain Diogène et Eudoxie) en grand costume impérial nimbés, et couronnés par le Christ. Cette tablette a longtemps servi de couverture d'évangéliaire dans l'église Saint-Jean de Besançon.

Basilissa, suivie du gracieux cortège des patriciennes à ceinture, seules admises en sa présence, se retirait lentement dans le gynécée, l'empereur, maintenant son époux, se dirigea, suivant la coutume, vers le béma, le très saint sanctuaire à triple abside, caché derrière la magnifique clôture d'argent de l'Iconostase. Il voulait, suivant les rites, « baiser avant tout les saintes portes de cette clôture, puis le dessus de la sainte table du sacrifice. » Comme il allait pénétrer dans ce très saint lieu du Thysiastérion et que, sur le point de franchir la très sainte porte médiane de l'Iconostase, il se baissait déjà pour la baiser dévotement [1], le patriarche Polyeucte, qui, après l'avoir conduit par la main à travers la nef, était allé l'attendre avec tout son haut clergé sous cette porte médiane dite basilique, le repoussa rudement de la main. Interdit, se redressant furieux, l'empereur toisa curieusement le vieillard, l'interrogeant du regard. « Basileus couronné de Dieu, dit le prélat d'une voix très forte, tu ne saurais, sous peine d'excommunication, pénétrer dans ce saint lieu. D'ici à un an, l'entrée t'en est interdite. Cette pénitence t'est imposée par l'Église. C'est, tu ne l'ignores point, la peine canonique infligée à ceux qui contractent de secondes noces[2]. »

Certes la scène ne manquait pas de grandeur en un tel lieu, dans un tel décor. D'une part, ce faible vieillard; de l'autre, le tout-puissant maître de l'empire, le triomphateur acclamé par tout un peuple. Et c'est le vieillard qui, au nom des lois divines, dictait des ordres à l'autocrator!

Le patriarche était rigoureusement dans le vrai. Telle était bien l'inflexible loi des canons de l'Église orthodoxe; seulement personne n'avait pensé qu'il se trouverait un homme assez hardi pour imposer à Nicéphore une si humiliante pénitence, et seul un prêtre d'une piété à la fois aussi étroite et aussi désintéressée pouvait oser pareille chose.

Cependant les deux acteurs de ce drame demeuraient debout, en face l'un de l'autre, dans le grand silence de cette multitude saisie de

1. Seul le Basileus, en dehors des gens d'Église, avait le droit de franchir cette porte qui conduisait directement à l'autel.

2. Voyez Cédrénus, éd. Bonn, t. II, *notes*, p. 864.

stupeur. La surprise de Nicéphore semble avoir été complète. Il ne se doutait de rien. Et quand sa marche hautaine fut ainsi brusquement arrêtée, il eut un moment de colère terrible. Avoir conquis la Crète et la Cilicie, avoir brisé l'orgueil de Chambdas, être Basileus des Romains et se voir forcé de reculer devant ce prêtre! C'en était trop! Il répondit avec violence et chercha à écarter Polyeucte. Mais le patriarche tint bon. Élevant encore la voix, il ordonna à Nicéphore de se retirer. Sous peine d'un horrible scandale, il fallait bien obéir. Le Basileus blêmissant dut rétrograder lentement sous les yeux de ce peuple immense contemplant son humiliation, humiliation pour lui d'autant plus douloureuse qu'il était bien foncièrement un vrai dévot byzantin et que l'éloignement pour un an de la sainte table constituait pour lui le plus lourd châtiment. « Jamais, dit Cédrénus, jamais, jusqu'à son dernier soupir, Nicéphore ne pardonna au fanatique Polyeucte l'affront sanglant qu'il lui avait infligé. » La fureur de Théophano dut être également extrême. L'orgueilleuse fille du cabaretier ne dut pas accepter facilement l'injure faite au nouvel époux qu'elle s'était choisi.

Dieu le Père sous les traits d'un patriarche byzantin en grand costume de cérémonie ; d'après une peinture murale d'une église d'Athènes.

Qu'on ne croie point que la conduite du patriarche fût nécessairement dictée par un sentiment soudain d'hostilité envers le nouveau maître de l'empire, dont il s'était montré à diverses reprises le très dévoué partisan. Non, il n'y avait peut-être là qu'excès de piété mal com-

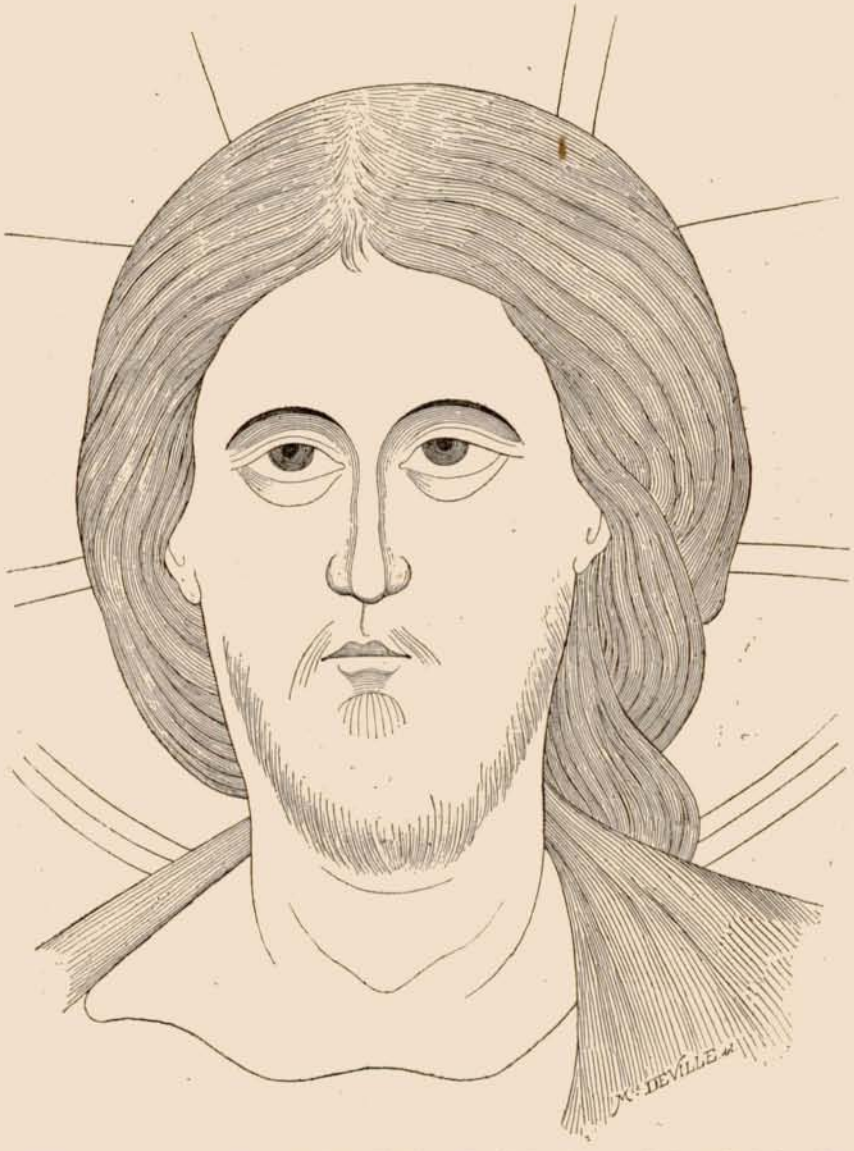
prise ; le zèle aveugle pour Dieu était probablement seul à inspirer ce prêtre, honnête mais borné, farouche défenseur des canons de l'Église.

Il n'en est pas moins vrai que sa conduite en cette occasion semble étrange, après l'appui empressé tout récemment donné par lui à l'élévation de ce Nicéphore qu'il traitait en ce moment de si rude manière. Il paraît singulier, dit fort bien M. Leonhardt, que le parti clérical, qui avait donné, en la personne de son chef le patriarche, un si éclatant appui à l'usurpation de Nicéphore, se soit montré si hostile à ce mariage du nouvel empereur. Polyeucte avait-il compté sur un Basileus menant une existence toute ascétique et retirée, ne se mêlant point d'administration, uniquement préoccupé des choses de la guerre? Cette union avec l'ambitieuse impératrice, peut-être d'autres indices encore, laissaient-ils déjà trop clairement voir que Nicéphore entendait régner par lui-même, au lieu de demeurer un homme de paille aux mains du patriarche? Qui sait même s'il ne s'était pas produit entre l'austère vieillard et la jeune, hautaine et frivole impératrice, de ces froissements aigus d'où naissent les haines irréconciliables?

Les cérémonies, si désagréablement interrompues par cet incident déplorable, n'en poursuivirent pas moins leur cours après la sortie de l'Église. L'autocrator et l'autocratorissa tinrent chacun leur cour ; lui, celle des hommes; elle, celle des femmes.

Théophano, assise très droite, très immobile, sur son haut trône d'or, au fond de la grande salle des fêtes du gynécée, environnée de ses eunuques protospathaires, la figure peinte de vives couleurs, le corps serré dans ses longs vêtements d'or, pareils à une gaine étroite, qui venaient de remplacer son costume de veuve, les épaules drapées dans le lourd manteau multicolore à grands carreaux brodés de perles et de rubis, semblait quelque étrange et flamboyante idole antique disparaissant sous la soie, les pierres précieuses et le métal. Sur sa tête étincelait le diadème à triple rang de perles. Sa main tenait un rameau, chef-d'œuvre de l'orfèvrerie byzantine. Elle vit d'abord passer humblement courbés devant elle tous les eunuques du Palais, « tous ceux qui étaient sans barbe », seuls hommes admis en sa présence. Quand elle en eut

fini avec ces blêmes et importants personnages, l'infinie procession des



Le Christ, peinture murale dans une église d'Athènes; d'après l'*Art byzantin*, de Bayet, Paris, Quantin.

femmes commença. Le préposite, chef des eunuques, assisté des ostiaires, introduisit d'après les rites auprès de l'Augusta, par groupes ou *vela* successifs, suivant un ordre hiérarchique immuable, les épouses

de tous les dignitaires ayant rang à la cour, chacune désignée par le titre ou la fonction de son seigneur. Les plus considérables par leur rang, c'est-à-dire les patriciennes à ceinture qui avaient de tout temps leurs entrées au Palais, se présentèrent d'abord, chacune soutenue sous les bras par deux silentiaires eunuques, chacune s'agenouillant péniblement dans ses somptueux atours pour baiser les genoux de la Basilissa immobile, officiellement indifférente, s'abstenant par étiquette d'abaisser les yeux sur qui que ce fût, comme perdue dans un rêve hautain, ne semblant même pas s'apercevoir de l'immense cortège qui défilait à ses pieds. Après les patriciennes à ceinture, épouses de magistri et de patrices, passèrent les protospatharissæ et les spatharissæ, femmes de ces dignitaires militaires si nombreux, puis les hypatissæ, les stratorissæ, les comitissæ, les candidates, les femmes des scribones, des domestiques, des silentiaires, des mandataires, de tous les innombrables officiers de la flotte et de l'armée, cent autres classes encore, brillants bataillons féminins s'enfonçant et serpentant à perte de vu à travers les dédales du gynécée.

Le soir, un festin extraordinaire, le « festin nuptial », fut donné par l'empereur dans la salle fameuse « située entre Chalcé et Daphné, » connue sous le nom de Triclinion des dix-neuf lits ou de Tribounalion des dix-neuf accubiteurs. Ce hall splendide, à plafond très élevé, servait à une foule de cérémonies, même, on l'a vu, à l'exposition de la dépouille de l'empereur mort. Il avait pris, on le sait, son nom des dix-neuf tables sur lesquelles, dans les grandes occasions, l'autocrator et ses convives prenaient leur repas, couchés sur des lits à la mode antique. Au fond de la salle se trouvait une plate-forme plus élevée, vaste et profonde tribune appelée l'Accoubiton. Là se trouvait le trône de l'empereur. Au haut des degrés qui y conduisaient, deux énormes colonnes d'argent massif étaient dressées, retenant les draperies somptueuses que l'on abaissait un moment lorsque le Basileus, avant le commencement des réceptions, revêtait là son costume d'apparat.

Le Triclinion des dix-neuf lits était éclairé par le haut. Sa voûte, entièrement dorée, distribuée en panneaux octogones, était enrichie de branches d'arbustes et de feuillages de vigne merveilleusement

sculptés le long de toutes les nervures. Elle venait à cette époque d'être entièrement refaite sur les dessins mêmes de l'empereur défunt Constantin Porphyrogénète[1].

Les plus grandes pompes, les plus solennels banquets, avaient constamment cette salle pour théâtre. On aimait, au dixième siècle, à donner à ces réjouissances une tournure archaïque. Luitprand, le fameux évêque de Crémone, nous a laissé le très curieux récit d'une de ces fêtes, lorsqu'il vint pour la première fois en mission à Constantinople, en 949, en qualité d'envoyé de Bérenger d'Italie, le turbulent marquis d'Ivrée, auprès de l'empereur Constantin Porphyrogénète[2]. Plus tard, il devait assister dans cette même salle à d'autres festins encore, lorsqu'il revint une seconde fois comme ambassadeur à Byzance, cette fois auprès de notre Nicéphore. Ce qui frappa surtout l'esprit du prélat latin, ce fut l'incroyable luxe de l'argenterie. « Le service de la table fut fait uniquement en vaisselle d'or. Après le repas, on servit des fruits dans treize vases d'or qui, à cause de leur poids, ne furent point apportés à main d'homme, mais sur des chariots couverts de pourpre. Deux de ces vases furent mis sur la table de cette manière : trois cordes enveloppées de peau dorée descendaient du plafond par des trous qui y étaient pratiqués ; on engagea les anneaux d'or dont elles étaient pourvues dans les anses des vases, puis, à l'aide de quatre hommes, ou plus peut-être, placés au bas, on les enleva par le moyen d'une poulie établie au-dessus du plafond, et on les déposa sur la table[3]. »

Deux cent quarante convives se pressaient d'ordinaire autour des dix-neuf tables, aux pieds de l'empereur, qui les dominait du haut de l'Accoubiton. Des bateleurs, des grimpeurs de perches, des équilibristes, des montreurs d'animaux extraordinaires égayaient ces agapes immenses auxquelles étaient conviés les plus hauts fonctionnaires, les princes étrangers ou vassaux en séjour à Byzance, les otages, les ambassadeurs, chacun habillé dans son vêtement national, chacun à la

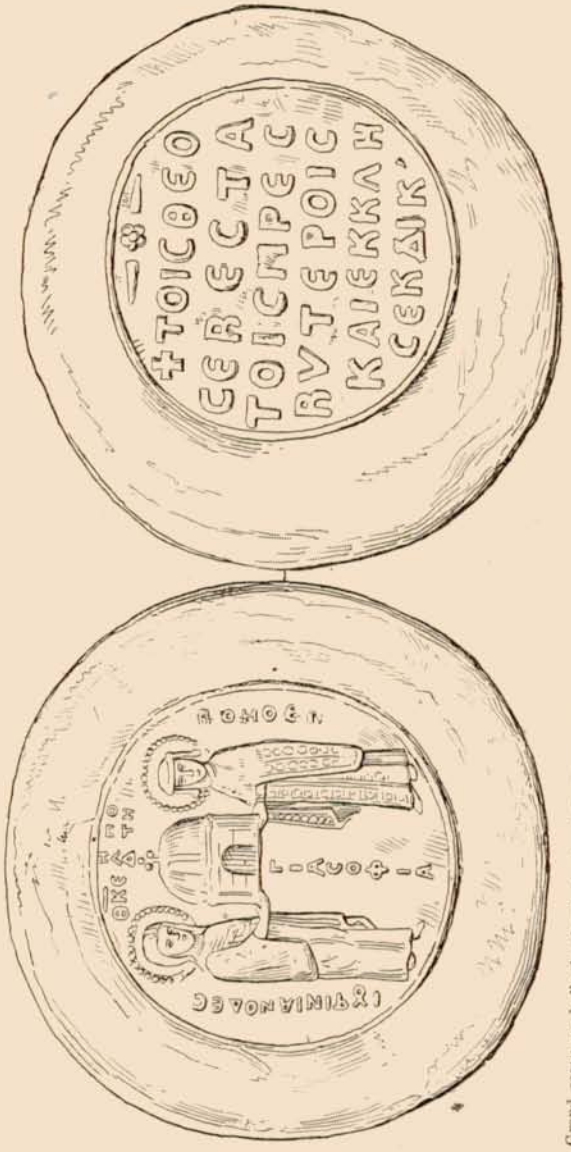
1. *Theophanes continuatus*, éd. Bonn, p. 450.
2. *Antapodosis*, t. VI, par. 8, *ap.* Pertz, *Script. rer. Germ.*, t. V, p. 338.
3. Labarthe, *op. cit.*, p. 64.

place qui lui était assignée par l'« agréable », fonctionnaire spécial dont c'était là l'unique fonction. Il devait à cet effet posséder à merveille le protocole infiniment minutieux de la chancellerie byzantine, sous peine d'amener entre ces convives farouches et souvent ennemis intraitables les plus violentes querelles d'étiquette.

Ce jour-là, à ce festin nocturne du 20 septembre 963, Nicéphore rompit pour la première fois son jeûne ; il mangea de la viande. Cédrénus, qui nous donne ce détail d'une importance capitale pour tous ces Byzantins si formalistes et si dévots, ajoute pieusement ces mots qui donnent à réfléchir : « Dieu seul et lui-même connaissent véritablement s'il avait contracté ce vœu par pur désir d'abstinence chrétienne, ou bien tout simplement pour donner le change et faire croire à son désintéressement des choses de cette terre. »

Le nouveau « maître du monde romain, » celui qui était devenu « l'égal des apôtres, » le glorieux *isapostole,* en un mot, n'en avait pas fini avec les ennuis de toutes sortes que devait lui causer la célébration de son mariage avec son ancienne souveraine. A l'ombre de la piété étroite mais, peut-être bien, désintéressée du vieux Polyeucte, se mouvaient bien d'autres intrigues. Les partis vaincus n'avaient désarmé qu'en apparence ; et du reste, en ce pays aux révolutions si faciles, les partis vaincus ne désarmaient jamais complètement ; au Palais Sacré il était toujours permis d'espérer, de compter presque sur quelque brusque retour de fortune. Et puis aussi, comme par suite d'un balancement obligé, produit fatal de quelque loi naturelle, tout parti qui arrivait au pouvoir, par le fait seul de son existence, donnait naissance aussitôt à un parti contraire, son adversaire acharné. Tous ceux donc que la révolution triomphante avait précipités de haut ou troublés dans leurs espoirs, s'agitaient en secret autour de Polyeucte, cherchant à se servir du vieillard sectaire et entêté pour créer des difficultés au nouveau Basileus. Une rumeur étrange surgit soudain, troublant les âmes religieuses, bouleversant les dévots. Un maladroit, Stylianos, protopapas impérial, c'est-à-dire premier prêtre de la cour, quelque chose comme le premier chapelain du Palais, rappela bien mal à propos un

événement d'ailleurs encore assez récent, mais que tous avaient ou feignaient du moins d'avoir oublié. Lors d'un de ses brefs séjours dans



Grand sceau ou bulle de plomb du clergé de Sainte-Sophie, la Grande Église, autrement dit sceau du chapitre de la cathédrale de Constantinople. Au droit, la Vierge voilée et l'empereur Justinien en costume impérial, l'une protectrice, l'autre fondateur de la Grande Église, sont représentés debout, nimbés, soutenant une petite église à coupole dont la silhouette rappelle Sainte-Sophie. Au revers se continue la légende du droit. Cette légende signifie : *Théotokos, protège les très pieux prêtres et ecclésiastiques* (ou *défenseurs*) *(de la Grande Église)*.

la capitale, Nicéphore avait, paraît-il, tenu sur les fonts baptismaux un des enfants de Théophano et de Romain, Stylianos officiant précisément dans ce baptême princier. D'aucuns même allaient jusqu'à affir-

mer que Nicéphore avait ainsi servi de parrain non pas à un, mais au moins à deux des enfants de sa nouvelle épouse. Dans le premier moment, personne ne semblait avoir songé à ce fait pourtant si peu ancien. Cependant il n'en fallait pas davantage pour susciter à nouveau au couple impérial si récemment uni les embarras les plus graves. Les canons de l'Église orthodoxe sont pour cette « affinité spirituelle » d'une sévérité impitoyable. Ils la considèrent comme bien plus importante que l'affinité par les liens du sang. Aucune dispense ecclésiastique ne peut autoriser une union entre personnes ayant eu cette situation réciproque dans un baptême. Les textes sont formels et le canon cinquante-troisième du sixième concile est d'une netteté parfaite [1].

Polyeucte, averti par la rumeur publique et plus encore par les dépositions empressées de ceux qui avaient intérêt à brouiller les cartes, accourut au Palais, enchanté de ce prétexte si propre à justifier de nouvelles rigueurs à l'endroit des deux époux, de Théophano principalement, à laquelle il semble dès lors avoir porté une véritable haine. Dédaignant tout ambage, il donna le choix à Nicéphore atterré ou de répudier sur l'heure son impératrice bien-aimée ou de s'abstenir désormais à perpétuité de la communion, de mener, en un mot, la vie d'un prince interdit. Qu'on juge de l'effet produit par cette brutale mise en demeure sur cet homme aux passions profondes, emporté par son grand amour pour l'enchanteresse Basilissa qu'il possédait depuis si peu, mais dévot comme on l'était à Byzance, c'est-à-dire dominé par une crainte horrible d'encourir la damnation éternelle. Un Basileus plus sceptique ou moins maître de lui eût peut-être fait saisir le patriarche et brûler vif ce gêneur insupportable. Nicéphore, domptant son trouble affreux, écouta Polyeucte avec une apparente déférence. Il garda le silence et s'enferma pour méditer en paix. Cette fois décidément la chair fut la plus faible. Cet homme de fer, si longtemps confiné dans sa chasteté triste, ne put se résoudre à quitter de suite le paradis dont il venait de franchir le seuil. Polyeucte accueillit avec stupeur la réponse du Basileus. « Je choisis Théophano, » lui fit dire Nicéphore.

1. Voyez encore Krug, *op. cit.*, p. 324.

Sans un moment d'hésitation, le patriarche s'apprêta à formuler l'excommunication majeure. Alors Nicéphore, perdant enfin patience, cédant aux conseils de son entourage, prit la plus grave résolution. Rompant de front avec le chef de l'Église, il fit convoquer d'office tous les évêques présents dans la capitale, presque tous venus pour solliciter de lui quelque faveur à l'occasion de son avènement, par conséquent fort maniables. Il leur adjoignit les personnages les plus considérables du sénat, choisis parmi ceux sur lesquels il pouvait sûrement compter. Son autorité était encore trop récente pour ne pas devoir être irrésistible, et en ceci Polyeucte avait trop présumé de ses propres forces à lui. Cette grave assemblée, fort peu libre de ses mouvements, fut invitée à délibérer souverainement sur la question de parenté spirituelle soulevée par Polyeucte. La solution fut la suivante, qui ne fait pas plus honneur à la réunion d'hommes considérables qui la formula qu'au Basileus qui voulut bien s'en contenter. On reconnut bien avec solennité que la constitution sur l'affinité spirituelle interdisait très formellement le mariage dans le cas où Nicéphore et Théophano se trouvaient l'un vis-à-vis de l'autre, mais on soutint que cette constitution était sans valeur aucune et que le Basileus n'était point tenu de s'y conformer, pour cette raison surprenante qu'elle avait été promulguée sous le règne et au nom de Constantin Copronyme, « autocrator hérétique, contempteur de la Vierge et des saints, persécuteur infâme de leur culte, adorateur des démons, bourreau épouvantable des moines, destructeur impie des saintes images. » Nicéphore était en conséquence absous et son mariage dûment reconnu.

Mais le couple impérial avait affaire à un adversaire d'un singulier entêtement. Polyeucte, se refusant à accepter cette décision pitoyable, cessa tout rapport avec le Basileus. C'était là chose fort grave à cette époque. Le Palais tout entier se remit à l'œuvre, s'ingéniant à découvrir une solution. A tout prix, il fallait venir à bout de ce prélat impossible et conjurer ce grand péril d'une rupture définitive avec l'Église. Stylianos, aussi vil qu'il venait d'être maladroit, fut amené à se rétracter. Il jura sous les serments les plus redoutables, devant le saint synode et le sénat assemblés, que jamais Nicéphore, pas plus que Bardas son

père, qu'on mêlait à cette affaire, n'avait été le parrain d'un des enfants de Théophano, et affirma que lui-même n'avait tenu aucun des propos qu'on lui attribuait. Ce honteux mensonge fut suivi d'une autre lâcheté. Le César Bardas, faisant injure à son antique loyauté, vint de son côté, tout tremblant sous le poids des ans, faire le même serment à l'égard de son fils. Alors Polyeucte, abandonné et trahi par son clergé, fut totalement découragé. Lui aussi, si longtemps indocile, dut céder devant la toute-puissance du nouveau maître de l'empire. Bien que pleinement édifié sur la valeur de ce double parjure, il se soumit, se résignant à fermer les yeux sur ce crime d'affinité spirituelle pour lui si intolérable. Sans même persister à exiger des nouveaux époux cette pénitence des secondes noces qu'il avait voulu leur imposer, il dut recevoir Nicéphore à la communion et achever solennellement la cérémonie du mariage si déplorablement interrompue [1]. Le vaillant conquérant de Crète put enfin, sans trop redouter les châtiments célestes et les foudres ecclésiastiques, goûter le plaisir si nouveau pour lui de partager la couche de la belle Laconienne.

Donc, au dire de Cédrénus, jamais jusqu'à son dernier souffle Nicéphore ne pardonna à Polyeucte [1]. Et si le ressentiment de cet homme froid fut si violent, que dut être celui de la passionnée Théophano, la fille du peuple devenue impératrice ! Quelle rage inouïe dut lui causer cet affront! Et cependant jamais ce même Nicéphore devant qui tout pliait, qui s'était si souvent montré implacable, lui qui, dans toutes les occasions devait témoigner au clergé une sévérité, une rigueur même excessives, ne songea à tirer vengeance du vieux patriarche. Polyeucte demeura paisiblement investi de sa haute charge et survécut au prince qu'il avait si cruellement froissé. Preuve frappante, a-t-on pu dire avec raison, de l'immense prestige, de la terreur superstitieuse qu'imposait encore à tous à cette époque, depuis l'empereur jusqu'au plus humble de ses sujets, ce chef absolu de l'Église orthodoxe qu'on nommait le patriarche.

1. Léon Diacre (livre III, chap. IX), moins favorable à Polyeucte, raconte les faits quelque peu différemment. Suivant lui, le patriarche, se contentant de cette affirmation nouvelle que le vieux Bardas, et non point Nicéphore, avait été le compère de Théophano, aurait fini par bénir avec plaisir le mariage impérial. Cette version ne s'accorde guère avec la suite des événements.

L'hiver de 963 à 964 se passa gaiement à Byzance. Nicéphore, se sachant aimé de la foule pour ses brillantes victoires, mais peut-être déjà quelque peu compromis de réputation auprès d'elle par sa renommée d'avarice extrême et de dureté, s'efforça de se rendre populaire et de faire violence à cette parcimonie qu'on lui reprochait si fort, alors qu'auprès de juges plus impartiaux elle eût passé simplement pour de l'économie bien entendue. Ce ne furent, plusieurs mois durant, que largesses, jeux du Cirque, divertissements de tous genres. Sans dépasser en splendeur les magnificences de l'époque des Justin et des Justinien, les représentations de l'Hippodrome byzantin avaient,

Sceau ou bulle de plomb d'un patriarche de Constantinople avec les titres d'*archevêque de Constantinople, la Nouvelle Rome,* et de *patriarche œcuménique.*

si possible, atteint au dixième siècle un caractère encore plus extraordinaire d'étrangeté et d'extrême variété. L'élément oriental, éblouissant et bizarre, importation des incessantes guerres sarrasines vieilles déjà de trois siècles, l'élément slave ou de la steppe, mystérieux et sauvage, produit des relations continuelles avec tous les peuples de la vieille Scythie, les Ross, les Khazars, les Petchenègues, les Bulgares et cent autres races du Nord, étaient tour à tour fort habilement exploités par les metteurs en scène des grandes fêtes impériales. Les exercices des baladins indous, les fantasmagories des bateleurs et des bouffons arabes, d'une souplesse et d'une agilité merveilleuses, les danses mimées par les hommes du Nord vêtus de peaux de bêtes, les apparitions effrayantes des sorciers de Scythie, les danses de chiens habillés, dont les costumes reproduisaient ceux de tous les peuples su-

jets ou alliés de l'empire, servaient d'intermèdes aux jeux plus purement byzantins, aux courses de chars, aux exercices rythmés des Factions, aux pantomimes des actrices et des danseuses. Les bêtes les plus extravagantes, sorties des glaces boréales ou des brûlants déserts de Lybie, défilaient tour à tour, avec leurs sauvages gardiens aux vêtements pittoresques, sous les yeux de cette foule frivole éternellement avide de spectacles nouveaux. Il courait sur le compte de ces animaux inconnus les récits les plus fantastiques, et la multitude naïve accueillait avec émotion toutes ces légendes, plus bouleversée, plus secouée par l'apparition d'un crocodile enchaîné qu'elle croyait la représentation du dragon d'enfer, par celle du chien savant Python que beaucoup tenaient pour un démon déguisé, ou par la troublante silhouette de quelque mule à deux têtes, prodige très redoutable, qu'elle ne l'était par le plus brillant triomphe de quelque général victorieux.

Toutes ces pompes, toutes ces étrangetés, cortèges éclatants, scènes théâtrales à grand orchestre jouées par des centaines et presque des milliers d'êtres vivants, occupèrent uniquement les esprits à Byzance durant les dernières semaines de l'an 963 et les premiers mois de 964, et presque chaque jour de cet hiver vit à l'Hippodrome le nouveau Basileus élu de Dieu, soutenu par ses cubiculaires eunuques, descendre les degrés du Cathisma tant élevé au-dessus de la terre, pour s'avancer sur la plate-forme, couronne en tête, sceptre en main, et décrire par trois fois, très lentement, le signe de la croix sur la foule infinie assemblée à ses pieds. C'était le signal obligé des jeux. Tel, devant une assemblée frémissante, le souverain catholique jette encore aujourd'hui à l'alcade respectueusement découvert la clef du toril d'où va s'échapper comme un démon la brute sauvage, tel, en l'an de grâce 964, Nicéphore, auguste, philochriste, très pieux autocrator des Romains, au milieu d'un grand silence, donnait à l'actuaire debout devant lui l'ordre de faire commencer le spectacle. Tel, toujours impassible, semblable à quelque divinité muette, il remettait les insignes d'hénioque au cocher victorieux portant le casque d'argent, la casaque bleue brochée d'or et la ceinture, parmi l'éclat étourdissant des cris de joie ou des folles injures des Factions.

En outre de ces réjouissances d'ordre civil, Nicéphore, qui, malgré son peu de goût pour les masses, faisait, je l'ai dit, effort pour se conserver leur attachement, ne négligeait point l'élément des fêtes religieuses. On sait quel rôle considérable celles-ci ont constamment joué dans la vie du peuple byzantin. Innombrables étaient les fonctions pieuses dans lesquelles le Basileus était tenu de figurer en personne sous les yeux de la foule à la tête de l'immense et varié cortège des prêtres et des dignitaires palatins.

C'est ainsi que, presque chaque jour également, on vit, en ce premier hiver de son règne, Nicéphore officier dans quelque cérémonie éclatante, soit que, de concert avec le patriarche, il guidât la longue théorie qui s'en allait aux Saints-Apôtres, déroulant par les rues pompeusement parées les mille anneaux de son cortège multicolore, soit que, sur l'éblouissante galère impériale, il remontât la Corne-d'Or pour aller, en présence des seuls eunuques, se plonger, vêtu du *lention* ou chemise dorée, dans le bain sacré, le *natatorium* de Sainte-Marie des Blachernes, soit encore qu'il allât remplir à Sainte-Sophie ses interminables dévotions officielles ou qu'il se rendît en pieuse visite et en sainte compagnie au monastère ombreux de Pigi, en dehors de la Grande Muraille, ou à quelque oratoire insigne, quelque ermitage en renom des rives du Bosphore ou du golfe de Nicomédie. Partout le peuple, accourant sur ses pas, couvrant les toits des maisons ou les collines des rivages, se pressait pour contempler curieusement son souverain, cet homme qui représentait Dieu même sur la terre, passant lentement dans son merveilleux accoutrement demi-militaire, demi-religieux, tel qu'il convenait à cet être unique, moitié empereur, moitié pape. Chacun pouvait librement se rassasier du spectacle admirable de la pompe qui l'entourait, soit qu'à la fête de la Nativité, à l'office du soir, il se couvrît la tête de la coiffure dite *krinonia*, décorée de lis en l'honneur de la Vierge, soit que, monté sur un cheval blanc d'allure impatiente, il cheminât à travers des nuages d'encens aux côtés du patriarche sur sa mule, ou que, le grand dimanche de Pâques, il se montrât en un costume bizarre, « avec des bandelettes dorées autour du corps, qui représentaient celles du Christ dans le tombeau, les

cuisses enveloppées dans un linceul, les sandales dorées aux pieds, avec le sceptre crucigère dans une main et dans l'autre l'*akakia*, sachet d'étoffe de pourpre, enveloppé dans un sac de soie et plein de la poussière des tombeaux, symbole de résurrection; » autour de lui des *magistri* et des patrices, revêtus de bandelettes semblables, également des croix à la main, représentaient les apôtres.

Sitôt rentré dans sa demeure, sitôt débarrassé des interminables devoirs de sa charge, quand il avait expédié la troupe monotone des courtisans palatins et autres *processionales* qui, plusieurs fois chaque jour, venaient l'adorer, ou le groupe des dignitaires nouvellement promus auxquels il fallait donner l'investiture dans les formes, quand il avait achevé de donner audience à l'ambassadeur étranger, à l'apocrisiaire sarrasin noir dans ses vêtements d'une complète blancheur, au boliade [1] bulgare tondu ras, au Petchenègue puant sous ses peaux de bêtes, au Khazar hirsute, au clerc italien mielleux et discret, porteur d'une lettre du pape Jean XII ou de quelque vassal lombard, au sbarabied arménien ou géorgien venu tout droit d'Ani ou de Tovin avec les supplications écrites du roi des rois d'Arménie ou du curopalate d'Ibérie, lorsqu'il avait, pour quelques heures, dit adieu à tous ces supplices d'étiquette chaque matin renaissants, alors Nicéphore, heureux de ce court loisir, accourait au discret gynécée rejoindre sa belle et tant aimée Théophano. La créature superbe et câline savait chaque jour lui inspirer un amour nouveau, plus violent. Lui, si austère, si rude, dur à lui-même et aux autres, si avare, au dire de tous ses contemporains, devenait auprès d'elle et tendre et prodigue. Tous les chroniqueurs insistent sur les richesses dont il la comblait. Il ne savait assez l'accabler de ses dons sans cesse renouvelés. Bijoux précieux, pièces d'orfèvrerie, chefs-d'œuvre des joailliers de Byzance ou des plus renommés orfèvres d'Alep et de Damas, pièces de soie ou tapis de Perse à grands ramages, meubles et vaisselle d'argent, reliques très insignes enfermées dans des coffres très précieux, palais et villas sur le Bosphore, fermes en Asie, domaines de la côte de Thrace, chars d'apparat

1. Patrice.

faits d'or, d'ivoire et de bois précieux, chevaux d'Arabie ou de Hongrie, eunuques de toute rareté acquis à grands frais aux quatre coins du monde, rien n'était trop coûteux, rien n'était trop beau pour être

Les patriarches Abraham, Isaac et Jacob, peinture murale du réfectoire du monastère de Sainte-Laure, au mont Athos, construit sous le règne de Nicéphore Phocas.

offert par lui à sa Basilissa bien-aimée [1]. La triomphante beauté de cette créature charmante mettait un charme extrême aux trop rares cérémonies où l'inflexible rigorisme de l'étiquette lui permettait de se

1. Théophano, qui aimait l'argent pour toutes les jouissances qu'il procure, sut ainsi se faire remettre peu à peu par son idolâtre époux un douaire d'une extrême richesse.

montrer de loin à la foule, immobile et très parée, aux côtés des petits Basileis ses fils. Elle apparaissait alors comme une sorte de divinité mystérieuse, soutenue par ses femmes et ses eunuques sans lesquels elle n'eût pu se mouvoir. Véritablement semblable à une belle icone descendue de son cadre, malgré sa réputation déjà mauvaise, elle semblait aux yeux de la plèbe naïve l'incarnation même de la Théotokos, reine du ciel, mère de tous les Byzantins. Et Nicéphore la contemplait avec amour, songeant peu au terrible lendemain que lui vaudrait un jour une si folle union.

Ces fêtes du Cirque, ces processions dévotes, ce violent amour ne détournaient point l'empereur des préoccupations plus sérieuses du gouvernement de ses immenses provinces. Chaque jour aussi il présidait le grand conseil de l'empire, chaque jour il donnait audience aux ministres, à tous les chefs des *scrinia* ou bureaux des divers ministères, surtout au *basilikos* ou courrier impérial, porteur du bulletin quotidien de la guerre sarrasine que continuait à soutenir avec l'armée d'Anatolie le vaillant domestique Tzimiscès.

La pensée dominante de Nicéphore était de se remettre dès le printemps en personne à la tête des forces orientales pour porter enfin les derniers coups au Hamdanide sans cesse reprenant la lutte. Dans ce but, il passa tout l'hiver à réunir et à exercer une armée telle que jamais les annales de la guerre gréco-sarrasine n'en avaient vu de plus belle ni de plus admirablement disciplinée. Les casernes de Byzance et les camps établis dans les environs de la capitale virent arriver incessamment des contingents nouveaux : groupes de gigantesques soldats varègues sous la conduite de quelque chef au nom bref et sonore comme l'écho d'un clairon, archers slavésiens des monts de Macédoine ou du district de Scorta, piétons de Thrace ou du Péloponèse, aventuriers arméniens, cavaliers alains du Caucase ou turcs établis sur le fleuve Vardar, fantassins lourdement armés de Venise ou d'Amalfi. Plusieurs fois par semaine, Nicéphore passait au grand Stratégion, devant la statue d'Alexandre le Grand, la revue minutieuse de quelque division, d'un *thème,* comme on disait alors, ou d'une *turma*, d'un simple bataillon.

Toutes ces troupes triées avec soin étaient constamment exercées et entraînées. Le Basileus savait infuser à chacun de ses lieutenants quelque chose de son indomptable énergie et de son ardent amour des choses de la guerre. Les vastes espaces découverts qui bordent la grande muraille de Constantinople, la belle plaine de l'Hebdomon, celle qui sur la rive d'Asie sépare Chrysopolis et Chalcédoine du mont Saint-Auxence et des hauteurs voisines, retentissaient chaque jour du pas cadencé des hoplites byzantins, du lourd galop des cavaliers cataphractaires, des exercices plus légers des escadrons triballes armés d'arcs et de flèches, des commandements jetés d'une voix brève en vingt dialectes divers par les turmarques, les comtes, les taxiarques et les drongarocomites.

Les affaires, tant civiles qu'ecclésiastiques, étaient également l'objet de la sollicitude constante de cet homme d'action, qui eut de grands défauts, mais aussi d'incontestables qualités, qui fut en somme non point seulement un grand guerrier, mais presque un grand empereur, qui aurait pu devenir un des plus grands si on l'eût laissé vivre. Nous possédons encore, hélas ! en bien petit nombre, quelques-unes des Novelles ou constitutions, on dirait aujourd'hui des lois, promulguées sous son règne. On en connaît, je crois, six en tout. Elles respirent la sagesse, le bon sens simple et plein de fermeté. Une d'elles, promulguée précisément durant ce premier hiver du règne de Nicéphore, en est un exemple frappant ; elle nous montre combien, même en matière ecclésiastique, écueil très redoutable pour ces âmes du dixième siècle d'une piété si étroite, combien, dis-je, Nicéphore portait loin ses qualités d'intelligente modération, de libéralisme très large pour l'époque.

Cet homme si dévot, qui avait tant chéri et tant écouté saint Athanase, qui aimait à s'entourer presque uniquement de religieux, qui portait le cilice, qui faisait figurer sur ses monnaies les effigies du Christ et de la Théotokos, qui, après la conquête de Crète, avait prélevé sur sa part personnelle du butin la somme énorme de cent livres d'or pour contribuer à la fondation du monastère de la Laure au mont Athos, le plus grand et le plus riche couvent de la sainte montagne,

où il avait songé, on l'a vu [1], à se retirer définitivement, qui lui avait encore donné les grandes portes de bronze de son narthex, cet empereur, grâce à ses grandes préoccupations d'ordre militaire, à son souci constant d'assurer le recrutement régulier des armées impériales, avait eu assez d'indépendance d'esprit pour s'inquiéter très sérieusement du nombre toujours croissant des moines et pour chercher à remédier à ce grave abus.

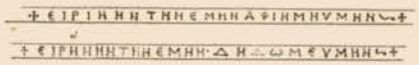
Cette grande plaie de l'Église orthodoxe : le caloyer misérable, d'une ignorance grossière, absolument inutile, pullulait dans l'empire au dixième siècle. On ne pouvait faire cent pas dans les rues d'une cité byzantine, que ce fût la capitale ou le dernier bourg perdu de la Cappadoce ou du Péloponèse, sans coudoyer un de ces religieux sordides, haillonneux, au court et grossier vêtement, à la barbe inculte, qui, pieds nus, marmottant quelque inintelligible oraison, s'en allait exploitant la crédule piété des fidèles. Pas un village qui n'eût au moins son monastère petit ou grand. Pas une ville qui n'en contînt plusieurs. Partout, dans les plaines infinies, comme sur la cime de tous les monts, sur toutes les pentes comme dans tous les vallons, dans les îles comme sur les rivages solitaires de toutes ces côtes sans fin de l'immense empire, s'élevaient par milliers les cellules des cénobites. Le désir ardent, en ces temps si durs, de se ménager, par l'habit religieux, un avenir quelque peu paisible, une vie quelque peu abritée, le besoin si naturel en ces jours de violences et de dévastations interminables de se grouper et de mener ainsi une existence plus exempte de périls, la perspective surtout d'échapper au service militaire, cette terrible servitude des populations de l'empire, avaient prodigieusement développé depuis de longues années déjà cette vaste famille monacale. A Constantinople même et dans ses faubourgs, les monastères se comptaient par centaines. Pas une église, pas une chapelle qui n'eût le sien. Pas un empereur, pas un prince du sang qui n'en eût fondé et magnifiquement doté plusieurs. Dans certains quartiers, les couvents et les fondations pieuses de toutes

1. Voyez pages 318 sqq.

sortes se succédaient à la file sur d'interminables espaces. Plusieurs contenaient une population véritablement énorme. Le seul couvent du Stoudion, ce monastère célèbre dédié au Précurseur, était habité par mille moines. Que dire des grandes agglomérations de l'Athos, des grandes laures du Péloponèse où vivaient de véritables armées de religieux? Le mont Olympe fourmillait littéralement de solitaires. En cette époque de guerres incessantes qui décimaient les générations arrivées à l'âge d'homme, on conçoit quel danger et quelle perte représentait pour l'empire ce monde de moines qui se chiffrait par centaines

Bague d'or émaillée du x^e^ siècle de la collection de M. le baron Pichon. Ce petit joyau de l'orfèvrerie byzantine est un anneau de mariage, ce qu'indique le mot *omonoia* (union) placé au bas du chaton. Sur ce chaton sont figurés les deux époux, bénis l'un par le Christ, l'autre par la Vierge. Sur l'anneau à sept pans sont figurées en émail sept fêtes de l'Église. Une inscription niellée et du reste assez incorrecte, dont voici le fac-similé, court sur la tranche du chaton; c'est elle qui nous donne les noms des deux conjoints : *Seigneur, protège tes serviteurs Pierre et Théodote.*

Sur la tranche de l'anneau court cette autre inscription pieuse finement gravée : *Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix.*



de mille, qui privait l'armée de tant de bras vigoureux, qui, dans maintes circonstances, pouvait devenir un élément d'agitation fanatique fort redoutable. Et cependant l'esprit dévot du siècle, joint aux causes que j'ai énumérées, contribuait constamment à grossir dans des proportions presque infinies ce péril si grand. Tout sénateur opulent, tout archonte provincial ou commerçant enrichi, toute femme de qualité fondait ou enrichissait, de son vivant ou à son lit de mort, quelque monastère pour s'attirer la clémence divine ou pour racheter quelque faute très grave. « Petit à petit la richesse nationale passait aux mains des congrégations, tout comme en France sous l'ancien régime. L'empire menaçait de devenir la propriété d'un million de religieux. »

La Novelle de l'empereur Nicéphore intitulée : *Novelle touchant les*

monastères, les hospices et les maisons de vieillards[1], fut promulguée pour remédier à cet état de choses si grave. Il fallait un grand courage pour se mettre délibérément à dos un aussi puissant parti qui constituait bien véritablement un État dans l'État[2], pour chercher à arrêter le débordement de ces hommes qui, comme le dit un historien grec, « n'étant pour la chose publique d'aucune utilité, avaient su attirer à eux une grande partie des terres, et qui, sous prétexte de tout abandonner aux pauvres, tendaient à réduire quelque jour le monde à l'indigence[3]. » Et vraiment Nicéphore n'y alla pas de main morte. Dans sa Novelle il se montre aussi net qu'énergique. Le préambule dit fort simplement à peu près ceci : « Il est interdit d'établir de nouveaux monastères ou de nouvelles fondations pieuses, ceux qui existent étant assez nombreux. Il suffira d'entretenir ceux-là sans plus en élever d'autres. Défense est même faite de les enrichir par de nouveaux dons en biens fonds ou de les agrandir. Tels qu'ils sont, ils suffisent amplement. Il est en outre d'ores et déjà interdit à qui que ce soit de léguer champs, terres ou villas à des monastères, à des hospices ou à des ecclésiastiques. » Tout le reste est sur ce ton décidé. Nicéphore demande avec un grand sérieux, qui n'est pas sans une âpre ironie, que les céno-

1. On sait combien de tout temps à Byzance l'esprit chrétien, même dévot, contribua puissamment à développer, dans des proportions étonnantes pour l'époque, le nombre des établissements de bienfaisance de tous ordres. Maisons de retraite pour les vieillards (gerocomia), hospices pour les pauvres pèlerins et voyageurs (xenodochia), hôpitaux et léproseries, maisons d'orphelins (orphanotrophia), tous parfaitement administrés et dotés de revenus considérables, foisonnaient à Constantinople comme dans les provinces. Une étude sur l'assistance publique à Byzance fournirait un curieux chapitre à l'histoire économique de l'empire d'Orient. J'en ai dit quelque chose dans un mémoire paru dans la *Revue archéologique* de 1880, sous le titre de *Monuments numismatiques et sphragistiques du moyen âge byzantin.*

2. Zozime, l. V, ch. XXIII.

3. « Il y avait dans l'empire, dit M. Rambaud (*op. cit.*, p. 286), une classe de grands propriétaires dont l'existence seule, lors même qu'ils se fussent défendus de toute espèce d'empiétements, pesait lourdement sur l'économie sociale de l'État : les églises et les grands monastères. Les monastères surtout agissaient à la fois sur les personnes et les propriétés : ils enlevaient à l'empire ses sujets, à la culture libre ses terres. Le développement de la population comme celui de la richesse publique étaient cruellement atteints. Dans cette monarchie presque sacerdotale de Byzance, il fallait un homme singulièrement énergique pour porter la main sur cet abus : ce fut le deuxième successeur de Constantin VII, Nicéphore Phocas. Par l'une de ses Novelles, il défendit la construction de nouveaux monastères, par l'autre il défendit aux églises d'acquérir de nouveaux immeubles. Mais il luttait contre toute l'organisation politique, contre l'esprit même de la civilisation byzantine, contre la politique de sa dynastie (témoin les nombreuses bulles de concessions aux églises et couvents sous Romain Lécapène, Constantin VII, Romain II). La digue fragile de ses lois fut emportée peu après lui : celles-ci furent formellement abolies par Basile II, qui rentra ainsi dans les traditions dévotes de la maison de Macédoine. »

bites se retirent en des lieux inhabités, au lieu de vivre dans les environs des villes, qu'ils cessent de posséder de bonnes terres et de beaux biens. En un mot, « il voudrait un peu naïvement, on l'a dit fort bien, renvoyer au désert, conformément à l'esprit primitif de leur institution, la plupart des moines qui peuplent les villes. » L'exposé

L'évangéliste saint Matthieu offrant son livre à un dignitaire de l'Église grecque qui le reçoit debout, vêtu d'une robe violette avec un manteau brun. Le titre de seigneur abbé ou Kyrhigoumène est inscrit au-dessus de ce second personnage, qui sans doute représente un prélat ayant pris part à l'exécution du manuscrit. Cette miniature d'un manuscrit byzantin de la Bibliothèque nationale est curieuse parce qu'elle nous donne le costume d'un dignitaire de l'Église grecque un peu après l'époque du règne de Nicéphore Phocas.

des motifs est très curieux pour l'époque, plein de franchise. C'est une violente philippique contre la gent monacale : « Les moines ne possèdent aucune des vertus évangéliques, ils ne songent à chaque minute de leur existence qu'à acquérir de nouveaux biens terrestres, arpent par arpent, qu'à élever d'immenses constructions, qu'à acheter en quantités innombrables chevaux, bœufs, chameaux, toutes sortes de bêtes de somme; ils consacrent à s'enrichir de la sorte toutes leurs

forces, toute leur énergie, si bien que la vie qu'ils mènent en réalité ne diffère plus en rien de celle des plus mondains. » « Quel contraste cette existence toute frivole n'offre-t-elle point, s'écrie pieusement le légiste impérial, avec la vie des saints religieux qui, aux siècles passés, ont vécu en Égypte, en Palestine, à Alexandrie, eux dont l'existence quasi immatérielle tenait plus de celle des anges que de celle des humains! » « Loin de nous, poursuit Nicéphore, la pensée d'empêcher les personnes pieuses de léguer leurs biens à l'Église, mais qu'il soit bien entendu qu'au lieu de servir à fonder des monastères nouveaux par pure ostentation, cet argent servira à réédifier ceux en si grand nombre qui tombent en ruine et qui suffisent amplement aux besoins de la religion. »

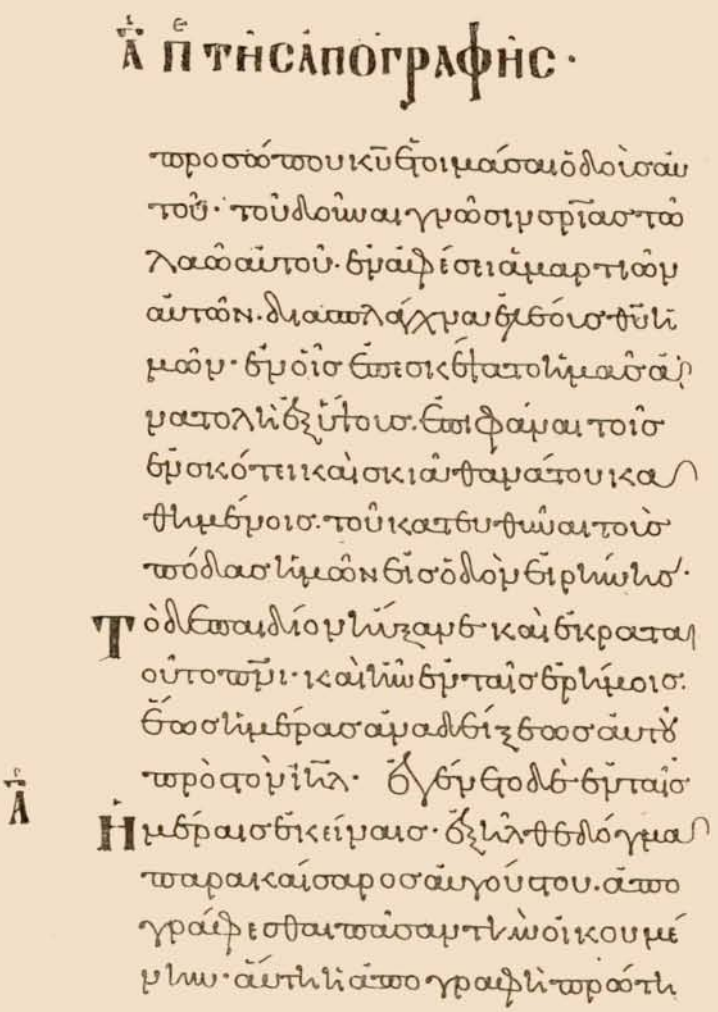
Le document se prolonge sur ce ton de prédication rude, mais sincère et pratique, distribuant de dures vérités aux moines de tous ordres. Il me semble que cette Novelle d'un esprit si libéral, si dégagé de préjugés, qui respire tant d'indépendance et de saine raison, est de nature à nous faire apprécier davantage l'homme remarquable qui l'a inspirée, à nous donner une haute idée de la manière dont il entendait ses devoirs de souverain [1].

Cette constitution célèbre eut pour rédacteur le patrice et protosécrétis Syméon. Elle fut abrogée en 1003 sous le règne de Basile II.

Dans son ardent patriotisme, dans son désir incessant de raviver l'esprit guerrier qui, de plus en plus, allait se perdant dans la partie purement grecque de la population de l'empire, Nicéphore ne se contentait pas de lutter contre les moines et de chercher à empêcher ces inutiles de se multiplier. Constamment il s'efforça d'améliorer le sort même des troupes. Dès son avènement on commença à se plaindre de la trop grande partialité qu'il témoignait à la gent militaire. Il se répétait partout que le nouvel autocrator n'aimait que les soldats, qu'il aurait voulu que chacun dans l'empire suivît la carrière des armes.

1. Et cependant ce même Nicéphore, si dur aux moines, a puissamment contribué, ainsi que je l'ai dit au chapitre VI, à fonder la plus grande communauté religieuse de l'Église grecque, celle du mont Athos.

Il alla jusqu'à inviter le clergé à honorer comme martyrs tous les soldats chrétiens morts en combattant la guerre sainte contre les infidèles.



Fac-similé de quelques lignes d'un évangéliaire du x^e^ siècle de la Bibliothèque nationale. Ce précieux manuscrit porte une note disant qu'il fut écrit sous le règne même de Nicéphore Phocas, pendant la septième Indiction, qui concorde avec l'an 964, seconde année du gouvernement de notre héros. Nous avons là un exemple précieux de l'art de la calligraphie précisément à l'époque dont j'écris l'histoire.

Au dixième siècle, où la crainte des châtiments célestes et les préoccupations de la vie future jouaient un rôle considérable, dans cette Byzance où la dévotion constituait pour chacun comme une seconde nature, une telle ordonnance eut pu faire merveille et créer des héros

par milliers. Malheureusement, cette fois encore, l'empereur trouva sur sa route le vieil et obstiné patriarche Polyeucte. Ce prêtre, le moins politique qu'il y eut jamais, toujours aveuglément attaché à la lettre de l'enseignement divin, s'opposa à la promulgation de ce règlement, alléguant les canons de saint Basile qui excluaient des sacrements durant trois années le chrétien ayant versé le sang, même à la guerre. Ces scrupules, honorables par leur sincérité, contrastaient étrangement, il faut l'avouer, avec les nécessités de cette époque toute de violence et de meurtre; mais telle était encore la puissance de l'Église, en ces matières d'ordre purement théologique, que Nicéphore dut s'avouer vaincu. Il n'en continua pas moins à s'occuper avant tout du bien de ses soldats. Son traité de *Tactique,* que j'ai résumé plus haut[1], et qui, s'il n'a pas été écrit par lui-même, a du moins été rédigé sous sa direction, fait foi de ces préoccupations exclusives. Deux, parmi les six Novelles de lui qui sont venues jusqu'à nous, sont consacrées aux militaires. Une, intitulée : *Des soldats qui, après avoir vendu leur fonds, le réclament à nouveau,* est destinée à opposer une barrière à l'anéantissement de la petite propriété militaire, objet constant de la sollicitude des empereurs. Nicéphore s'efforce de mettre des entraves à la dépossession des colons soldats par les grands propriétaires, leurs créanciers, et à leur faciliter la rentrée en possession de leurs fiefs tombés en des mains étrangères.

La seconde de ces Novelles militaires, dite Novelle *sur les fonds arméniens,* n'est point datée, et ne peut donc qu'être *attribuée* à Nicéphore. Mais il y a de grandes probabilités pour qu'elle soit bien de lui[2]. Elle aussi est consacrée aux fiefs des soldats, et tout spécialement à ceux des mercenaires arméniens au service de l'empire. La lecture en jette un jour étrange sur l'humeur vagabonde de ces colons militaires, soldats excellents, mais qui s'absentaient des années entières sans permission régulière. Nous y trouvons l'énumération des mesures prises par Nicéphore pour les obliger à cultiver et à desservir leur fief que trop souvent ils laissaient en friche. Après trois ans d'absence dûment cons-

1. Voyez pages 169 à 186.
2. Rambaud, *op. cit.*, p. 90.

tatée, ils ne pourront plus être remis en possession de leurs fonds, qui seront concédés à d'autres. Ainsi le Basileus espère les rendre plus sédentaires. Ces lansquenets du dixième siècle étaient aussi de mœurs plus que violentes, car des stipulations sont édictées à l'égard de ceux qui se rendraient coupables de meurtre sur un de leurs camarades. Le fief de l'assassin retournera à la masse générale de la milice; cependant il ne sera plus, comme par le passé, donné en dédommagement aux enfants de la victime. Nous trouvons encore dans ce curieux document la preuve que la classe des soldats n'était pas un ordre fermé;

Sceau ou bulle de plomb ayant appartenu à un personnage byzantin du x^e^ siècle du nom de Clément, dont le patron était l'archange Michel. Au droit, l'effigie de l'archange. Au revers, la légende : *Général en chef des armées d'en haut (célestes), protège, gardien, les actes de Clément.*

il y est dit, en effet, que tout individu civil succédant à un fief militaire, et qui acceptera les obligations que ce bénéfice impose, deviendra de ce seul fait un soldat. Le législateur y prévoit le cas où un fonds militaire, ayant été retiré à un bénéficiaire qui ne remplit pas ses obligations, sera concédé « à des soldats qui se seront courageusement conduits ou à des chefs de légion, ou même à *d'autres personnes sous condition de service public.* » Ces fonds militaires devront, d'ailleurs, demeurer constamment inaliénables; ils ne pourront être vendus par leurs titulaires.

Cette question des fiefs pour gens de guerre était d'ordre capital pour la sécurité de l'empire. Seule, elle pouvait assurer l'existence et le maintien d'une armée de vieux soldats disciplinés, aguerris, satisfaits de leur sort. Ce fut une des préoccupations les plus constantes des Basileis du dixième siècle. Les deux Novelles de Nicéphore que

je viens d'analyser en ces quelques lignes éclairent bien des points de ce sujet encore obscur [1].

De même que ces ordonnances étaient destinées à maintenir la terre militaire entre les mains du soldat et de sa famille, de même une autre Novelle de Nicéphore, datée de 967, également rédigée par Syméon, patrice et protosécrétis, a pour objet de retenir dans celles des riches les terres qu'ils possèdent. Il fallait que ces biens demeurassent à tout prix en possession de cette classe de propriétaires pour que la féodalité territoriale, base de l'organisation sociale byzantine, pût se maintenir dans les provinces de l'empire. En conséquence, cette quatrième Novelle institue en faveur des riches ou puissants [2], à l'exclusion des pauvres, un droit de prélation pour acquérir les biens appartenant à d'autres riches. C'est en somme le droit de retrait institué en faveur des puissants dans le cas de biens appartenant à d'autres puissants. Le législateur ordonne que puissants, pauvres ou militaires, n'achèteront que de leurs égaux « *et de his qui ante famem comparaverunt* [3]. »

En somme, on l'a fort bien dit, toutes ces Novelles de Nicéphore, comme du reste celles de ses prédécesseurs, ne tendaient qu'à un but : immobiliser la terre dans les mêmes mains, car il était également interdit aux puissants d'acquérir les biens des pauvres, cette troisième espèce de terres étant, comme les deux autres, en quelque sorte classée par la loi dans toutes les provinces.

Les deux dernières Novelles de Nicéphore, promulguées, la première en 967, la seconde à une date qui n'est point rigoureusement déterminée, sont également consacrées à la propriété. Dans l'une d'elles il est encore question des militaires [4].

Ce sont là les six seules Novelles connues de Nicéphore. On con-

1. Voyez dans le beau livre de M. Rambaud, tant de fois cité : *l'Empire grec au dixième siècle*, le curieux chapitre intitulé : *La féodalité dans l'empire grec; les fiefs militaires.* Voyez aussi les travaux des Meursius, des Leunclavius, des Mortreuil, des Zachariæ.

2. Δυνατοί, *potentes.*

3. A la suite de la cruelle famine amenée par le grand hiver de 928, les riches profitèrent de la misère publique pour obtenir à vil prix la dépossession d'une partie des propriétaires de l'empire.

4. Dans cette Novelle il est fait mention d'un certain protospathaire Basile, investi des fonctions d'ἐπὶ τῶν δεήσεων, c'est-à-dire fonctionnaire chargé de recevoir les pétitions et réclamations adressées à l'empereur.

serve en outre au mont Athos deux fragments de chrysobulles de ce Basileus, l'un relatif à l'administration de ce grand et fameux couvent de la Laure dont j'ai déjà tant parlé [1], l'autre par lequel Nicéphore fait don à ce monastère de deux reliques insignes, un morceau de la Vraie Croix et le chef de saint Basile [2].

Parmi les principaux jurisconsultes qui assistèrent Nicéphore dans la rédaction de ces Novelles, j'ai nommé déjà le patrice et protosécrétis Syméon [3]. Je citerai encore l'éminent Eustathios Romanos, également patrice, de la noble famille des Maleïnos. Ses œuvres considérables l'ont rendu justement célèbre. Il avait été juge sous le règne de Romain II, qui confirma la sentence rendue par lui contre Himérios, fils de Salomon, coupable de viol sur la fille d'un sénateur. Il continua à remplir cette charge sous Nicéphore. A la fin de sa vie, qui fut longue, il fut créé magistros.

1. On retrouve ce document dans le testament de saint Athanase l'Athonite, en date de 969.

2. Chose curieuse, je l'ai dit déjà (p. 323), ce dernier chrysobulle est daté de mai 970, plusieurs mois après la mort de Nicéphore Phocas. Zachariæ cite encore un chrysobulle de Nicéphore, adressé au patriarche d'Antioche, et une lettre de lui au métropolitain de Patras.

3. Il figure déjà comme rédacteur d'une Novelle de Romain II.

CHAPITRE VIII.

Événements de Syrie. — Continuation des hostilités entre Sarrasins et Byzantins. — Maladie de l'émir d'Alep. — Rébellion de Nadjà. — Exploits de Jean Tzimiscès en Cilicie. — Il est toutefois forcé de lever le siège de Massissa. — Combat du « Mont du Sang ». — Disette affreuse. — Brouille entre l'émir al-oméra et les Hamdanides. — Nouveaux préparatifs de Nicéphore pour une campagne définitive en Cilicie. — Cortège, équipages, escorte et train du Basileus en campagne. — Services de sa table, de son logement, de ses bagages, de sa garde-robe, etc., etc. — Itinéraire des armées impériales à travers l'Asie-Mineure. — Première campagne de Nicéphore, devenu empereur, contre les Sarrasins dans l'été de 964. — Départ de l'empereur et du cortège impérial pour la guerre d'Asie-Mineure. — Arrivée à Césarée. — L'impératrice et les jeunes princes s'installent à Drizibion. — L'immense armée byzantine franchit le Taurus. — Elle est partout victorieuse. — Elle passe l'Amanus, puis, après une pointe en Syrie, fait brusquement volte-face. — L'empereur et ses troupes retournent hiverner en Cappadoce. — Défi insultant envoyé par Nicéphore au Khalife. — Réponse du Khalife. — Détails curieux sur cette polémique poétique.

Ce serait une erreur étrange de croire que, durant tout ce temps, depuis la sévère leçon infligée l'hiver d'avant au Hamdanide par le sac de sa capitale, la guerre se fût fort apaisée sur la frontière asiatique de l'empire. Les luttes gréco-sarrasines ne comportaient guère d'aussi longs intermèdes. Malgré les graves échecs subis par les Arabes, le combat séculaire des deux races avait presque aussitôt repris; seulement il était pour le moment un peu moins vif. Immédiatement après la retraite de l'armée impériale, dès le mois de janvier 963, l'infatigable Seif Eddaulèh était rentré dans Alep dévastée et s'était activement occupé d'en relever les ruines, d'en faire disparaître les souillures de la défaite et d'y ramener les habitants dispersés. Comme, malgré cela, elle demeurait à moitié déserte, il y transporta tout ce qu'il put réunir de la population de la ville voisine de Kinnesrin qui, elle aussi, avait été brûlée par les Grecs. Les murailles de la pauvre capitale furent restaurées en hâte. La porte d'Antioche fut reconstruite. On en fit de même pour la grande mosquée, mais il s'agissait là d'un travail immense

qui ne put être achevé que sous le règne suivant. En même temps, tout le long de la frontière, les lieutenants de l'émir, galopant à la tête de leurs goums sur les traces des postes grecs qui regagnaient lentement le nord, s'étaient signalés par de hardies incursions jusqu'en terre chrétienne. Jean Tzimiscès avait fort à faire à repousser l'attaque de ces bandes nombreuses presque constamment insaisissables. La Cilicie surtout, où divers émirs, celui de Tarse en particulier, se maintenaient encore, était incessamment parcourue par les bandes sarrasines. Tous ces groupes ennemis paraissent avoir opéré sous la haute direction de Nadjâ. Celui-ci, aussitôt après le départ de Nicéphore, avait rejoint l'émir à Alep avec ses troupes, et s'était ensuite hardiment porté à la rencontre de Jean Tzimiscès jusqu'à Es-Souda.

Les graves événements dont Constantinople fut à ce moment le théâtre, toutes les intrigues, tous les troubles qui précédèrent le triomphe définitif de Nicéphore et son élévation au trône, furent pour l'émir d'Alep et pour les populations sarrasines des districts frontières un précieux temps de répit. Non seulement les Alépitains purent respirer et se préparer à repousser une attaque nouvelle des Grecs, mais encore ils demeurèrent libres de les empêcher par une incessante guerre de guérillas de consolider leur autorité sur les territoires récemment reconquis par eux.

Encore dans ce même mois de janvier 963, l'audacieux émir, laissant à ses subordonnés le soin de mettre à exécution ses instructions pour le relèvement de sa capitale, reprit en personne le commandement de la guerre[1]. Tandis qu'il se portait sur les frontières de Cilicie et faisait même, au dire d'Ibn el-Athîr, relever les murailles d'Anazarbe, ce qui prouverait que les Grecs avaient été forcés d'évacuer cette place, Nadjâ, poussant une pointe hardie vers le nord, courait, à la tête des contingents tarsiotes, mettre à feu et à sang le territoire de la ville de Malatya. Après dix-huit jours de pillages, emmenant un grand butin, il put regagner,

1. « En cette année 352 de l'hégire, dit Abou'l-Mahâcen, Seif Eddauléh sortit pour faire une ghazyah : il marcha sur Harran, se jeta sur Malatya, tua nombre de Grecs, et se gorgea de captifs et de butin. » Cette expédition contre Malatya est certainement la même que celle dont je parle quelques lignes plus bas, et que d'autres chroniqueurs orientaux citent comme ayant été dirigée par Nadjâ.

sans être inquiété, le territoire sarrasin [1]. Malheureusement pour les Arabes, à ce moment même, comme Seîf Eddaulèh et ses troupes allaient franchir les défilés de l'Amanus, l'émir, probablement sous le coup des terribles fatigues et des accablantes préoccupations causées par les derniers événements, tomba soudain fort gravement malade. C'était la première atteinte de l'affection organique qui allait dès lors paralyser en grande partie ses efforts, et qui finalement devait le conduire au tombeau. Cette rude atteinte portée aux forces physiques de son dernier et plus valeureux champion mit le comble aux calamités du monde musulman si éprouvé depuis tant d'années. Il semble que Seîf Eddaulèh ait surtout souffert d'une lésion cardiaque compliquée d'attaques de goutte ou de rhumatisme articulaire aigu. Il souffrit cette fois horriblement des pieds et des mains. Plusieurs jours durant, on crut qu'il ne se relèverait point. Force lui fut de renoncer à pénétrer en Cilicie et de regagner tristement sa capitale, où Nadjâ, de retour à la fin de février de sa foudroyante razzia, le trouva toujours alité, incapable d'action.

Alors l'ancien esclave, tant comblé par son maître, qui, l'an dernier encore, l'avait nommé wali de sa bonne ville de Chliath, sur le lac Van, résolut, semble-t-il, de profiter de l'état de l'émir pour mettre à exécution le plan qu'il mûrissait dès longtemps, de se rendre indépendant dans son nouveau gouvernement. Le traître, réussissant sans peine à débaucher une partie des milices de l'émir, troupes toujours fort peu fidèles, s'en alla d'abord, pour se procurer des ressources indispensables, rançonner impitoyablement au delà de l'Euphrate la riche population de Harran, le Haran de la Bible, l'ancienne Carrhæ, lieu de la déroute fameuse où Crassus périt en combattant les Parthes. L'énorme butin recueilli lui ayant permis de payer à ses soldats le prix de leur défection, il s'avança à marches forcées à travers le Diâr-Bekir sur Mayyafarikîn où il espérait se saisir de la famille de l'émir, de son fils aîné surtout, Aboul' Maali, qui y avait sa résidence. Il espérait bien, avec de tels otages, obtenir du pauvre lion blessé tout ce qu'il lui demanderait, et,

1. De leur côté, dit Ibn el-Athîr, les Grecs gagnèrent la forteresse de Sissyah, Sizia, ou Sis. — Nadjâ s'avança jusqu'au château de Zyâd ou Khartabert et accorda l'amân à un corps de cinq cents Grecs.

comme la mort du prince d'Alep paraissait en ce moment devoir être prochaine, il tenait à avoir en sa puissance l'héritier présomptif de la principauté. Il avait compté sans la femme du vieil émir, la mère du jeune prince. Cette créature intrépide, que l'on retrouve à bien des pages de l'histoire agitée de son mari et de son fils, véritable amazone musulmane, sans peur comme sans faiblesse, fit fermer les portes de la forteresse et refusa courageusement l'entrée au rebelle. Incapable avec le peu de monde dont il disposait d'enlever de force cette ville ceinte de hautes et puissantes murailles, Nadjâ, la rage au cœur, dut

Coffret arabe d'ivoire sculpté du x^e^ siècle, conservé au musée du South-Kensington, à Londres.

se retirer. Il alla prendre Hilat, puis Manaskerd, qu'il réunit à son naissant empire. Ensuite il lui fallut aller châtier un chef qui avait voulu s'emparer de Chliath en son absence. Alors seulement, renforcé par de nouvelles levées, il reparut au pied des remparts de Mayyafarikîn, et dressa ses tentes tout à l'entour de la ville, la bloquant étroitement, résolu à la prendre, insultant lui-même à haute voix la courageuse femme qui défendait si bien son enfant.

Seîf Eddaulèh, de son lit de maladie, s'était efforcé de lutter contre le rebelle, ne perdant pas courage malgré cette incroyable succession d'événements malheureux. Il venait encore de perdre une sœur chérie qui, lors du sac d'Alep, lui avait en une seule fois fait don de la somme énorme de cent mille dinars pour l'aider au relèvement de sa capitale. Cette infortune nouvelle fut très dure au pauvre émir, qui pleura

amèrement cette noble femme. Le poète Moténabbi l'a chantée dans une pièce de vers qui commence ainsi :

O sœur du meilleur des frères,
O fille du meilleur des pères.

Dès le début de la révolte de Nadjâ, le Hamdanide avait décrété de haute trahison son infidèle lieutenant et enjoint par lettre à tous ses officiers et walis provinciaux de lui courir sus et de le tuer comme un chien. Cette circulaire, conçue en termes aussi énergiques, porta ses fruits. De toutes parts on commença à opposer de la résistance au traître. Les villes qu'il avait mises à contribution se refusèrent à lui livrer les subsides convenus. Beaucoup de ses soldats l'abandonnèrent parce qu'il ne pouvait plus payer leur solde. Par surcroît d'infortune, Hilat, où il avait déposé toute sa réserve en numéraire, lui ferma ses portes. Force lui fut de lever une fois encore le siège de Mayyafarikîn et de se réfugier dans sa lointaine forteresse de Chliath. Il réussit du reste à s'y maintenir, sans que Seif Eddaulèh, trop occupé ailleurs, pût rien tenter pour aller le combattre à cette distance et en finir avec lui.

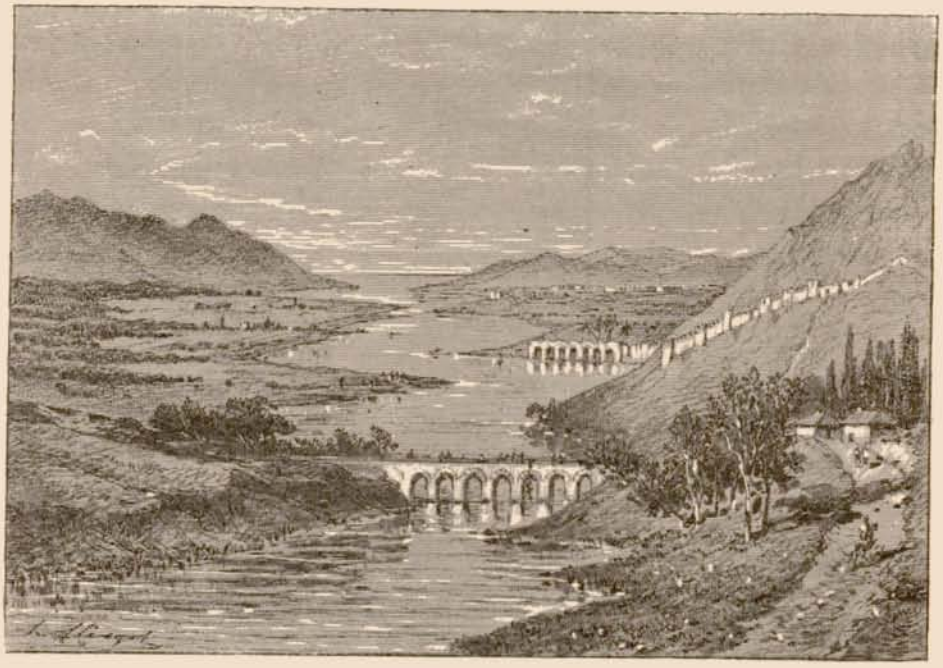
Durant ce temps, Jean Tzimiscès, de son côté, ne demeurait pas inactif. La lutte fut sanglante autant qu'incessante en Cilicie durant cette fin d'hiver de 964, et le vaillant domestique s'y couvrit de gloire à la tête des forces grecques, fort diminuées, durant que Nicéphore inaugurait son règne en donnant des fêtes à la foule constantinopolitaine. Il serait difficile autant que fastidieux d'énumérer ici les mille péripéties de ces luttes obscures entre les partis belligérants, combats de cavalerie, razzias, prises et incendies de villes ou de châteaux [1].

Massissa, qui est aujourd'hui le bourg misérable de Missis dans la plaine cilicienne, fut un des principaux objectifs de Tzimiscès. L'an-

1. « En cette année 352, dit encore Abou'l Mahâcen, les Grecs traversèrent l'Euphrate dans le but d'attaquer le Djezirah. Nasser Eddaulèh Ibn Hamdan prit ses dispositions pour les combattre.

« On reçut à Bagdad la nouvelle de la mort du roi des Grecs et des dissensions survenues entre eux pour la nomination de son successeur. On apprit aussi que les habitants de Tarsous les avaient attaqués et vaincus en remportant un butin tel qu'on n'en avait jamais vu de pareil. » — Ce dernier membre de phrase fait allusion à quelque fait de guerre dont je n'ai trouvé aucune autre trace : probablement quelque détachement de l'armée de Jean Tzimiscès tombé dans une embuscade des Tarsiotes.

tique Mopsueste, la Mamistra des croisés, alors cité très importante, était située sur le Pyrame ou Djeyhân, et le bassin de ce fleuve, s'étendant jusqu'à la mer à vingt kilomètres de là, lui servait de port. Sans doute elle avait été réoccupée par les Arabes depuis la campagne de l'an dernier, bien que les chroniqueurs ne le disent point. Sept jours de suite, derrière ses puissantes murailles rele-



Cours du Pyrame ou Djeyhân à Massissa.

vées par Haroun al-Rachid, elle résista à l'effort impétueux des machines de guerre du domestique. Des combats terribles furent livrés sous ses murs. Les impériaux firent brèche en plus de soixante endroits, dit Aboulfaradj, sans toutefois parvenir à pénétrer dans la place. Ils ne purent qu'incendier les faubourgs, celui de Kafarbayyâ entre autres, qui était fortifié, et, très affaiblis par les maladies, gênés par l'absolue disette de vivres, conséquence de la famine qui régnait depuis si longtemps dans cette province infortunée, ils durent se retirer. C'est à l'occasion de ce siège malheureux qu'eut lieu un des

plus violents combats de cette courte campagne, du reste fort mal connue, combat dont l'issue tragique eut un retentissement immense en pays musulman. Quinze mille Sarrasins de Tarse, sous le commandement de leur émir, étaient accourus au secours de leurs coreligionnaires de Massissa. Tzimiscès, averti de leur approche, se jeta à leur rencontre à marches forcées. Il les rejoignit aux environs d'Adana, à peu près à mi-route. Les impériaux semblent avoir eu d'abord le dessous, mais les Arabes se laissèrent prendre dans une embuscade où on les massacra. Plus d'un tiers y périt. Les autres, poursuivis, serrés de près, presque entourés, durent abandonner leurs montures pour se réfugier sur une hauteur isolée. Quand ils y arrivèrent, ils n'étaient plus que cinq mille. Sommés de se rendre, ils refusèrent héroïquement, préférant la mort. Deux jours durant, comme des loups dans leur tanière, ils repoussèrent les attaques des Grecs. Le troisième, Tzimiscès, à pied, l'épée au poing, conduisit en personne ses troupes à l'assaut suprême. Les pentes furent escaladées au pas de course sous une grêle de flèches et de pierres, puis la lutte corps à corps s'engagea. Ce fut une horrible tuerie. Les Sarrasins périrent jusqu'au dernier! Pas un ne voulut se rendre. Pas un ne fut épargné. L'on vit cette fois de vrais ruisseaux de sang se précipiter en cascade le long des flancs de la colline ; elle en garda le nom de « Mont du Sang ». Le soleil couchant éclaira cet horrible amas de cadavres demeurés sur le sol pour la plus grande terreur des fils de Mohammed. La nouvelle de ce complet désastre se répandit jusque dans les cités les plus reculées de l'Islam. Le nom de l'enragé domestique devint un symbole de terreur dans toute l'étendue des terres arabes, et, des bords du Tigre à ceux du Nil, dit le chroniqueur, les mères sarrasines épouvantèrent leurs enfants indociles en les menaçant du courroux du terrible « Tchumuschtiguin. »

La disette, après tant de pillages, finit par devenir si atroce en cet été de 963, que les troupes des deux partis durent presque complètement évacuer la Cilicie. Tzimiscès, après avoir incendié une fois encore les campagnes de Tarse et d'Adana, repassa les monts avec son armée affaiblie, se contentant de laisser des garnisons dans quelques forteresses. De leur côté, les Sarrasins regagnèrent en masse la Syrie.

Poursuivis par la famine qui désola toutes les grandes cités arabes de la région, ils durent rétrograder jusqu'au dernier au delà de l'Amanus. Les chroniqueurs musulmans racontent du reste tous ces faits avec de grandes divergences. Comme si ce n'était pas assez de toutes ces calamités qui fondirent à cette époque sur les musulmans de Cilicie, il y eut encore des luttes sanglantes entre les deux cités sœurs de Tarse et d'Adana. La haine séculaire qui les divisait remontait loin, puisque Dion Cassius la mentionne comme existant déjà de son temps. Nous sommes mal renseignés sur les causes et les péripéties de cette lutte fratricide. Un corps de partisans tarsiotes, qui avait été combattre les

Dinar d'or du Khalife Mothi, frappé en l'an 342 de l'hégire (953 après J.-C.) dans la ville d'Attar, dans le Yémen. Les légendes signifient : au droit : *Au nom de Dieu, ce dinar a été frappé à Attar l'année 342. — Il n'y a de Dieu que Dieu seul. Il n'y a pas d'associé*; au revers : *A Dieu. Mohammed est l'envoyé de Dieu. El Mothi billah. — Mohammed est l'envoyé de Dieu. Il l'a envoyé avec la direction et la religion de vérité, pour lui donner le dessus sur toutes les religions, dussent (les polythéistes) en avoir du dépit.*

Byzantins, fut, au retour, surpris dans un défilé par les troupes d'Adana, que commandait Ibn el Medaîny. Les Tarsiotes eurent un mal infini à se faire jour.

Au mois de septembre, l'infatigable Tzimiscès [1] reparut encore, paraît-il, en Cilicie. Il marcha cette fois dans la direction d'Adana, dont le territoire fut ainsi ravagé pour la troisième fois en un an. Mais le mauvais état sanitaire de ses troupes le força à rebrousser chemin presque aussitôt.

L'émir al-oméra, le bouiide Mouizz Eddaulèh, en ce moment tout-puissant à Bagdad, et qui, l'an d'après, devait inaugurer en cette capitale la lignée des sultans de cette famille sur le trône des Khalifes, commit à ce moment la plus lourde faute politique. Alors que le

1. Et non Nicéphore, comme le dit à tort Freytag, *op. cit.*, t. XI, p. 205. Nicéphore, qui avait été renvoyé en Asie par l'impératrice, ne franchit pas cette fois le Taurus.

monde musulman était plus violemment menacé par les attaques incessantes des Grecs qu'il ne l'avait été depuis un siècle, alors que Seîf Eddaulèh, son plus vaillant champion, était couché sur un lit de maladie, et que la famine et la peste dévastaient toutes les terres arabes, il ne craignit pas de profiter de tant de désastres accumulés pour chercher à replacer à nouveau sous l'autorité du Khalifat les émirats presque indépendants des deux frères Hamdanides. Ainsi attaqués de front par les Byzantins et sur les derrières par les milices du Bouiide, les deux vaillants princes purent se croire un moment perdus. Déjà Mouizz Eddaulèh avait enlevé de force à Nasser Nisibe et puis Mossoul, l'antique résidence de leur noble race, lorsqu'à force d'habileté celui-ci réussit pour cette fois encore à conjurer l'orage. Il céda Nisibe, racheta Mossoul à très haut prix, et obtint ainsi une paix momentanée.

Les choses en étaient là en Asie antérieure, en Syrie et en Mésopotamie, quand les circonstances permirent enfin à Nicéphore de reprendre personnellement la haute direction de la guerre sarrasine.

Lui et, après lui, Jean Tzimiscès avaient bien battu, refoulé de tous les côtés les Sarrasins. Mais ce n'était pas encore là partie gagnée. Même en Cilicie, la grande forteresse de Tarse et celle presque aussi importante de Massissa tenaient encore. Et puis, après chacune de ces victorieuses campagnes, lorsque tout semblait terminé, tout, en réalité, était à recommencer à nouveau. C'était bien là le travail de Pénélope. Le Sarrasin, rejeté au delà de l'Amanus, le soldat du Hamdanide, battu sous les remparts des villes ciliciennes, reparaissaient à chaque printemps avec d'innombrables compagnons. Chaque printemps, ce nouveau flot de guerriers de l'Islam venait remplacer ceux qu'avait fauchés dans la dernière campagne l'épée des soldats orthodoxes. Il fallait à tout prix en arriver à des résultats plus définitifs; il fallait purger absolument de ses derniers occupants infidèles cette Cilicie seulement à demi reconquise; il fallait aller couper le mal jusqu'en sa racine, ne plus se borner seulement à piller Alep et à ravager les campagnes syriennes; il fallait les conquérir entièrement et fixer à jamais la sainte

bannière de la Théotokos sur les murailles de la capitale de Seîf Eddaulèh comme sur celles d'Antioche, la grande forteresse du sud; il fallait, en un mot, détruire pour toujours ce boulevard de la résistance sarrasine, anéantir cette puissance hamdanide devenue le plus formidable et le plus constant danger des Grecs.

Nicéphore, sans cesse préoccupé de ces nobles projets de restauration de l'empire, s'était, on l'a vu, préparé tout l'hiver à ce grand effort. Pas un moment, depuis qu'il s'était élevé à la plus haute dignité de l'État, il n'avait hésité à reprendre, lorsque les circonstances l'exigeraient, la direction suprême des troupes. Il sentait bien que sa véritable place était dans les camps. Aussi ce fut l'âme émue d'une guerrière allégresse que, dès le premier printemps de l'an 964, il s'apprêta à quitter le Palais Sacré, ses occupations et ses joies sédentaires, pour prendre comme au temps de jadis le commandement de la grande armée d'Asie. Cette fois encore il ne devait point réussir entièrement. Cependant le temps approchait des succès décisifs.

Une notable portion du *Livre des Cérémonies*, rédigé par les soins de l'empereur Constantin Porphyrogénète pour l'enseignement de son fils Romain, tout l'appendice au livre I[er] [1], qui n'est peut-être pas de la main de ce prince, mais qui a certainement été écrit sous son règne, est consacrée aux dispositions à prendre et aux préparatifs à faire « lorsque le Basileus part pour la guerre sarrasine à la tête de l'armée impériale, » ainsi qu'à ses faits et gestes durant la campagne. On suit pas à pas dans ces curieux chapitres l'empereur depuis son départ du Palais Sacré jusqu'à son arrivée au camp; on franchit avec lui les frontières de l'empire; on pénètre à sa suite sur le territoire ennemi; on le voit rentrer en triomphe dans la Ville gardée de Dieu. Les détails les plus minutieux nous sont donnés sur sa maison de guerre qui l'accompagne partout, sur sa garde de cavaliers barbares, sur le service de ses bagages innombrables, de sa table exquise, de sa garde-robe somptueuse, de tous les fonctionnaires si multiples qu'il entraîne à sa suite, sur sa

1. Éd. Bonn, t. I, pp. 444 sqq.

cuisine, sur les étapes qui règlent sa marche, sur les corps spéciaux auxquels est confiée la garde de son camp, sur les dépenses énormes occasionnées par tout ce train si considérable.

Comme toujours, ces renseignements sur le cérémonial du voyage du Basileus à travers les thèmes d'Asie nous sont fournis sous la forme d'instructions très précises. C'est le code complet de l'escorte et du convoi d'un empereur byzantin en marche au dixième siècle. Il faudrait un volume pour analyser ces détails pleins d'intérêt. Un chapitre particulièrement curieux est consacré à la cavalerie de monte et surtout de somme, d'origine très variée, qui devait figurer au cortège impérial et servir au transport de son infini bagage. Une minutieuse énumération donne la liste des chevaux à fournir pour ce service par les divers fonctionnaires, communautés et corps constitués, ainsi que par la liste civile, tant dans la capitale qu'aux étapes successives de la province. Les archontes ou directeurs des écuries de la couronne sont chargés du service de réquisition. Les seules fermes impériales « d'Asie et de Phrygie » sont taxées à deux cents chevaux de somme pour les bagages et deux cents mulets. Chaque cheval en bon état est estimé au prix, me semble-t-il, considérable de quinze sous d'or, chaque mule à celui de douze. La répartition générale des charges afférentes de ce chef à chaque fonctionnaire imposé était établie par les soins du « logothète des troupeaux », premier fonctionnaire de cet ordre ; elle devait l'être « avec toute piété et crainte de Dieu, en toute sincérité. »

Le comte de l'Étable était taxé à quatre mules et autant de chevaux, le chartulaire et l'épiktès de l'Étable au même nombre. Le chartulaire des thèmes devait seulement deux chevaux et deux mulets; les comtes des quatre fameux corps de la garde, les Scholaires, les Excubiteurs, les Hicanates ou Immortels et les Obséquiens, chacun un mulet; le sacellaire et le logothète public, chacun deux ; le questeur, un ; le chef de la garde-robe, un ; les deux curateurs et le ktématikos, un ; les deux protonotaires des deux curatories, un ; le zygostatès, un ; l'idikos, un ; le parathalassite et le chef du bureau ou *scrinion* des Barbares, un ; le symponos et le logothète du prétoire, un ; le bureau de l'administration secrète du Génikon, trois ; ceux des secrètes du Sakellion et du Vestia-

rion ou garde-robe, chacun deux, et ainsi de suite. La totalité des métropolites devaient fournir cinquante-deux mules ferrées, bridées, bâtées; les archevêques, autant : ce qui fait cent quatre pour la contribution de ces hauts dignitaires ecclésiastiques. Tout cela avec les quatre cents animaux à fournir directement par les « fermes d'Asie » fait cinq cent quatre-vingt-cinq. Ajoutez-y cent chevaux de prestation à fournir par les « très saints monastères, » c'est-à-dire par l'ensemble des communautés monacales. Ces cent bêtes de somme, par une exception d'ordre dévot, jouiront du privilège de précéder cons-

Sceau de plomb d'un grand juge ou grand prévôt de l'armée byzantine, de la collection de M. Sorlin-Dorigny, de Constantinople. C'est un monument unique jusqu'ici. Au droit figure saint Nicolas, l'évêque de Myra, l'un des saints les plus populaires à Byzance. La légende du revers est une invocation au saint : *Bienheureux, étends les mains sur les écrits de Constantin, sébaste et juge du camp* (de l'armée).

tamment et immédiatement l'empereur, et marcheront en tête du convoi sur deux files, une de droite, l'autre de gauche.

On mutilera suivant la coutume, puis on bullera ou marquera du sceau impérial tous ces animaux. On bullera également leurs bâts et harnachements. Exception est faite pour les bêtes fournies par les couvents; celles-ci ne seront pas marquées du sceau, parce qu'elles sont destinées à servir plus tard aux largesses du souverain.

Les housses pour toute cette cavalerie seront fournies par la direction ou curatorie de Trychines en Lydie, localité où on les fabrique en gros. Les couvertures seront tirées des magasins impériaux ; elles seront de laine rase teinte de pourpre. Les harnachements, le paquetage, sont l'objet des recommandations les plus minutieuses. Rien n'est négligé : pas plus les sacs pour donner à manger l'avoine que les récipients pour

contenir la résine destinée au traitement des plaies et des ulcères, pas plus que les outres de vin ou de vinaigre pour panser les chevaux malades, ou les haches, pelles et baquets pour le service des palefreniers, etc., etc.

C'est le « logothète des troupeaux », fonctionnaire très important, qui est désigné pour présider à la réception des quatre cents chevaux et mules à fournir par les « fermes d'Asie et de Phrygie ». Il doit les faire assembler au grand haras des Malagines, où livraison en sera faite par lui au comte et au chartulaire de l'Étable. Tous ces animaux devront avoir plus de cinq ans et moins de sept, et être francs de toute cicatrice de cautères. C'est aux Malagines qu'ils recevront la marque impériale qu'on leur appliquera au fer rouge sur chaque épaule. On les marquera encore une fois l'année suivante, après qu'on les aura mutilés. Le logothète est tenu de fournir chaque bête avec son paquetage, ses housses, les cordes et les entraves réunies dans une fourre de toile *ad hoc,* des *pantalons* enfin pour préserver de la piqûre des mouches. Chaque bête doit être ferrée, bâtée ou sellée, et bridée.

Jamais, en cas de grande expédition guerrière, cette masse de bêtes de somme ne suffit, paraît-il, au convoi impérial. Toujours les stratigoi des provinces finissent par être mis à contribution et sont tenus de parfaire le nombre de chevaux nécessaires aux moyen de prestations aussi gratuites que forcées. Chacun d'eux est taxé à une, deux, ou trois mules, suivant l'importance du thème qu'il administre.

Au départ de l'immense convoi, chaque palefrenier reçoit de la main du chef une tessère portant le numéro de la bête de somme dont il a la charge. Le soir, au campement, il doit la présenter pour avoir droit à la ration pour lui et son cheval ou son mulet.

L'epiktès est l'officier spécial préposé au pansement. Chaque soir, il veillera à ce qu'on mette aux bêtes les couvertures pour les protéger du froid, et les entraves pour les empêcher de fuir. Le matin, il présidera au chargement avec le comte et le chartulaire de l'Étable. Jamais on n'imposera à une bête une charge supérieure à quatre-vingt mesures de froment. Le palefrenier qui aura surmené son mulet sera passible du fouet.

Tout cheval portant la marque de l'empereur ne pourra plus être donné ni vendu à un particulier. Tout particulier trouvé en possession d'un de ces animaux sera considéré comme voleur et traité comme tel. Les chevaux vieux ou malades demeureront jusqu'à leur mort dans les haras impériaux. « C'est là une très ancienne coutume. »

La garde du camp impérial durant la nuit est confiée au drongaire des Vigiles, chef de ce corps d'élite. Chaque soir, l'idikos remet à ce haut officier une torche, symbole de sa fonction. Celui-ci désigne alors cent de ses hommes pour constituer la garde extérieure. Cent hétaires, commandés par un hétériarque, forment la garde intérieure. Le domaine confié à ces étrangers s'étend jusqu'aux extrémités des cordes qui retiennent les pavillons impériaux. Au delà, la surveillance appartient aux scholaires du corps des Vigiles. Chaque soir, le Basileus en personne dicte le mot de passe au drongaire; ce mot doit varier chaque jour : c'est tantôt le saint nom du Sauveur ou celui de sa Mère, la divine Théotokos, tantôt celui de l'archange Michel, archistratège des nuées célestes, ou quelque autre saint militaire, tantôt tout autre mot.

Toute la nuit, le drongaire des Vigiles et l'hétériarque organisent des patrouilles incessantes. Du moment où commence la veille, c'est-à-dire le service de la garde de nuit, tous les kitonites eunuques, c'est-à-dire le personnel de la chambre à coucher et de la garde-robe du Basileus, sont consignés au dedans du cercle marqué par des boucliers suspendus. Toute communication est interrompue entre l'intérieur et l'extérieur. Ni petit ni grand, ni jeune ni vieux, aucun hétaire non plus, ne sera assez hardi pour contrevenir à cette défense, si ce n'est sur l'ordre ou la permission directe de l'empereur, et après qu'il en aura référé au drongaire. Tout contrevenant sera immédiatement saisi et lié de chaînes. Même autorisé par l'empereur, il sera tenu de rentrer par la porte par laquelle il est sorti.

Aussitôt que le Basileus aura rejoint l'armée, le service de surveillance redoublera de précautions; une troisième centurie de gardes sera disposée pour la veille de nuit entre les scholaires du drongaire des Vigiles et les hétaires.

Une fois en pays ennemi, du moment surtout qu'on aura pénétré

dans les vastes solitudes syriennes, tout le personnel essentiellement palatin demeurera en arrière, et quatre corps de cinq cents hommes chacun, choisis parmi les plus sûrs, formeront la nouvelle escorte du prince; chaque soir, ils camperont à deux milles du camp impérial, en avant, en arrière, et sur les côtés. Tous ces hommes seront des akrites, c'est-à-dire ces fameux « gardiens des frontières » dont j'ai parlé à un autre chapitre [1]. Ils remplaceront les gardes ordinaires, étant naturellement bien mieux préparés qu'eux à ce pénible et dangereux service qui réclame autant d'expérience que d'habileté et de prudence acquises. Tant qu'on demeurera en territoire sarrasin, le protostrator ou grand écuyer et le comte de l'Étable avec trois écuyers et trois chevaux tout sellés et bridés, coucheront chaque nuit à la porte de l'empereur. Les fameux cent chevaux des monastères, couverts de leurs belles housses, ne marcheront plus en avant du prince.

Sur le passage de l'empereur, chaque corps de troupes lui rendra les honneurs militaires. Le stratigos, commandant la colonne, et tous ses officiers, mettront pied à terre et lui feront un moment cortège. Chaque soldat, se jetant à genoux, l'adorera le front dans la poussière. Seuls, les cavaliers sont dispensés de cet hommage. Puis le Basileus, se détournant quelque peu de sa route, fera halte et tiendra aux troupes la bizarre harangue que voici : « Soldats, j'espère que tout va bien pour vous. Mes enfants, comment se portent vos femmes, mes filles? Comment se portent vos enfants? » Et les soldats répondront : « Dans ce rayonnement de ta majesté, ô Basileus, nous, tes esclaves, nous nous portons bien. » L'empereur dira encore : « Grâces en soient rendues au Dieu saint, qui veuille nous tenir tous en sa sainte garde, » puis il commandera aux officiers de remonter à cheval et de regagner leurs postes respectifs, et poursuivra sa marche.

L'empereur passera des revues générales fréquentes, surtout au camp de Césarée, ou encore dans les cantonnements du thème akritique de Charsian, au moment de franchir la frontière pour pénétrer en territoire ennemi.

1. Voy. pp. 177, 338 et 353 sqq.

Le soir, au camp, le Basileus a coutume de souper joyeusement en compagnie de tout l'état-major. Si tel est son bon plaisir, il fait aux officiers rangés par ordre hiérarchique d'amples distributions de vêtements d'apparat. L'illustre empereur Basile prenait grand plaisir à ce genre de largesses.

Les chevaux de la maison impériale tombés malades en route seront laissés dans les écuries régionales disposées à cet effet.

Le service de bouche devra constamment se faire suivre d'une réserve de cent brebis avec leurs agneaux, cinq cents chevreaux, cinquante vaches, deux cents poulains, cent oies.

Sceau ou bulle de plomb d'un chef du *bureau* (ou *scrinion*) *des Barbares*, fonctionnaire chargé de toutes les relations avec les ambassadeurs étrangers, sorte d'introducteur des ambassadeurs. La légende signifie : *Théotokos, prête secours à ton serviteur Staurace, protospathaire impérial, oikiaque et préposé (aux relations) avec les Barbares.*

Ce chapitre, consacré au service de table impériale, est véritablement tout à fait extraordinaire. Les principaux officiers de cette direction, le chef de la Bouche, le domestique de l'Hypourgie et l'oikiaque, ont toujours besoin de quatre-vingts chevaux de somme, rien que pour le transport de la batterie de cuisine, de l'argenterie et du matériel. Le vin impérial, l'huile impériale, proviennent du territoire de Nicée (il n'est pas d'ustensile le plus humble, de condiment le plus modeste, qui, lorsqu'il est fait mention de lui, ne soit toujours accompagné de l'épithète d'*impérial*, pour peu qu'il soit consacré au service du Basileus). Ce vin, cette huile de choix, sont fournis par « l'apothecarios des *magistri* et patrices ». L'huile est transportée dans des outres de cuir. Les fèves, les haricots, le riz, les pistaches, les amandes, les lentilles sont fournis par les deux curatories. Parmi les autres provisions de bouche, les « *Instructions* » énumèrent le lard, la graisse, le fromage, les petits

poissons en saumure, les vins du pays pour la suite, les chevreaux, brebis, et vaches allaitant, puis encore un produit qui semble être du caviar, des poissons du genre cyprin et d'autres qu'il est malaisé de reconnaître sous leurs noms byzantins. Partout sur la route, les officiers de la bouche chercheront à s'approvisionner de vin du pays, d'huile fraîche et de légumes de même. Pour le moment de l'entrée en Syrie, c'est-à-dire sur territoire ennemi, ne pas négliger de se munir de fours de campagne portatifs. On n'oubliera pas non plus les filets pour le transport de la volaille vivante et les godets en bois pour donner à boire aux poulets.

Surtout qu'on se préoccupe d'avoir le nombre de bêtes de somme suffisant pour l'entrée en Syrie, car tout change de face et devient infiniment plus difficile lorsqu'on sort du territoire de l'empire pour pénétrer en pays ennemi. C'est alors que les véritables tribulations commencent pour tous ces malheureux fonctionnaires chargés de nourrir cette armée de hauts officiers, de dignitaires et de gardes.

Le cortège impérial sera toujours fourni d'une escouade de pêcheurs brevetés, du district de Tembri dans le thème Opsikion. Munis de leurs appareils de pêche, ils approvisionneront de poisson frais la table de l'empereur.

Un long chapitre est consacré au service des tentes du Basileus, ces pavillons somptueux que chaque soir on dresse pour son coucher et sa table. Tant qu'on voyagera sur le territoire de l'empire, il y aura constamment double service, c'est-à-dire que, pour plus de commodité, l'empereur sera toujours précédé de deux tentes qu'il trouvera toutes dressées en arrivant à l'étape, l'une destinée à son coucher, l'autre servant de salle à manger. Cela fera donc quatre tentes en tout, deux précédant constamment l'empereur, celles qui lui auront servi une nuit ne pouvant être levées qu'après son départ. Avec les tentes voyageront les sièges pliants ou non, les tables, les tapis pour s'asseoir à terre, le linge de table, nappes et serviettes en quantité, les coussins de soie, de pourpre, les draps, les oreillers pour le lit, d'autres tapis et coussins de soie doublés de fourrures pour le service des « amis », hauts personnages étrangers, admis aux repas. C'est le protovestiaire qui,

chaque soir, délivrera au minsourator chargé de dresser le souper le linge de table nécessaire.

Dès qu'on pénétrera en pays ennemi, on se débarrassera soigneusement de tous les impedimenta, qu'on laissera en dépôt chez le protono-

Mosaïque portative du musée du Louvre, de la plus belle époque de l'art byzantin. Saint Georges tuant le dragon. Le saint guerrier, d'une allure superbe sur son blanc coursier lancé au galop, porte l'armure et le manteau rouge flottant. Ces petits tableaux de sainteté étaient offerts dans les églises à la vénération des fidèles. Ils se plaçaient encore dans le Palais, auprès du lit, comme images de dévotion. Ils étaient transportés avec les bagages précieux dans les voyages et surtout dans les expéditions militaires (voyez page 416). — La précieuse mosaïque de saint Georges que je reproduis ici, d'après une planche donnée par M. Müntz dans le *Bulletin monumental*, se compose de cubes microscopiques de marbre, d'émail, et de pointes d'argent. Le travail est d'une finesse extrême. Le fond est de nuance verdâtre.

taire du dernier thème akritique traversé. On ne conservera que le strict nécessaire. On ne manquera pas de se munir d'un bain turc ou « tzerga scythique », sorte d'appareil en cuir « préparé à la mode d'Arménie », pour les bains de vapeur du prince. On n'oubliera pas les bassins, les

tandours ou braseros, les briques pour construire à la hâte des foyers mobiles, les lits pour la suite, la chapelle particulière de l'empereur avec son autel portatif, ses saintes icones, et tout son pieux appareil, remis aux soins spéciaux du « primicier du Vestiarion ».

Trente chevaux forment l'escouade réservée au transport de la seule garde-robe de l'empereur. Le soin de celle-ci est confié aux divers valets de chambre, vestiarites et kitonites, qui la disposent précieusement dans des coffres de cuir de couleur pourpre à ferrures et poignées de métal poli. Des flacons d'argent dans leur gaines de cuir contiennent les parfums et l'eau de rose distillée. Les pots à eau, les cuvettes, sont d'argent, également dans des gaines de cuir. Pour la suite, ils sont de métal étamé intérieurement. Il y a de nombreuses bouilloires de métal pour chauffer l'eau.

La bibliothèque de campagne à l'usage de l'empereur comprend surtout des livres de tactique, des traités de poliorcétique, des traités historiques, en particulier les œuvres de Polyænos et de Syrianos, puis le livre d'Artémidore dit *Oneirokritis*, « qui explique les songes et interprète les présages tirés de l'examen des êtres vivants ou des corps bruts, » puis encore un autre volume qui traite des saisons et des signes du temps, des phénomènes célestes, des vents, du tonnerre, de la pluie, etc. Naturellement il y a aussi beaucoup d'ouvrages de dévotion, des homélies, des recueils de prières.

La pharmacie de campagne du prince contient de la thériaque, des élixirs, toutes les drogues réputées utiles contre le venin des serpents, dragons et scorpions, toutes les huiles bienfaisantes et vulnéraires, les emplâtres et onguents divers, toutes les herbes médicinales usitées pour bêtes et gens.

L'énumération du bagage impérial comprend encore une foule d'autres objets qu'il faut se garder d'oublier : des selles d'apparat à pommeau d'or et à double couverte [1], des épées de rechange pour le Basileus, celles de cérémonie comme celles pour l'usage journalier, le poignard que le prince porte d'ordinaire à sa ceinture, des onguents

1. Voy. l'ingénieuse explication de ces *doubles housses* proposée par Reiske, dans ses notes aux *Cérémonies*, éd. Bonn, t. II, p. 526.

pour frictionner à l'étape ses muscles fatigués, des pastilles qui brûlent avec une flamme odorante, véritables pastilles du sérail du dixième siècle, des parfums et encens de toutes sortes, liquides et solides, cinnamome, mastic, musc, ambre, etc., puis tout le linge de corps pour l'empereur et sa suite, des fines chemises de soie[1], des surtouts de satin, des franges d'ornement pour assortir aux différents costumes, des scaramangia de toutes couleurs et de dessins variés, des blancs, des bleus, d'autres, de nuance citrine, des robes de chambre, des tuniques d'apparat et de repos, une interminable série de vêtements de toute espèce aux noms étranges le plus souvent empruntés au vocabulaire de toilette des nations barbares, vêtements destinés non pas seulement à l'empereur et à sa suite immense, mais aussi à des cadeaux pour les fonctionnaires et hauts personnages des thèmes que l'armée doit traverser, pour les ambassadeurs ou visiteurs étrangers.

Cure-oreilles d'or byzantin du x^e^ siècle portant une inscription qui formule des vœux de bonheur à l'adresse de la propriétaire de ce petit objet de toilette.

La garde-robe impériale a également charge de veiller sur le trésor particulier du Basileus. Ce trésor est tout en sous d'or ou besants et en pièces d'argent disposés dans des sacs; il est surtout destiné aux largesses et autres distributions qui se font les unes chaque semaine, les autres tous les deux mois. On n'oubliera pas de se munir de briquets à amadou, de chandeliers, dont un pour la chambre à coucher du Basileus, un autre pour la salle à manger, un troisième pour le cabinet de toilette, plus des lanternes pour éclairer l'extérieur du pavillon impérial, des provisions de chandelles pour les veilles, une petite horloge d'argent également pour la chambre à coucher, une autre de cuivre pour les chambellans, des étoffes indigènes et des tissus d'Égypte pour les cadeaux, des provisions de parchemin pour la correspondance, des *missoria* d'or et d'autres d'argent, grands plats à

[1] *Sendes.*

couvercle pour le service des viandes dans les festins, etc., etc.

Tous ces bagages impériaux avec tous ceux de l'escorte, dont l'énumération tient encore un long chapitre, seront fournis par le Palais. Leur accumulation est telle qu'on s'explique facilement ce chiffre de plusieurs centaines de bêtes de somme pour les transporter. Le cortège comprendra en outre quatre cents chevaux de selle, dont trente constamment sellés et bridés pour le service du Basileus. Cette immense cavalerie, dépassant de beaucoup le chiffre de mille, entraîne à sa suite un nombre infini de palefreniers.

Tous ces détails sont bien curieux et la forme en est si précise! « Que les stratigoi aient soin de recommander aux turmarques de rappeler aux drongarocomites que chaque bandos ou compagnie doit se munir d'un foyer de campagne, d'une outre par homme, de deux autres grandes outres pour le passage des rivières, et de tous les instruments indispensables, tels que : hache, doloire, couteau et maillet ; que chaque bandos ait son cordonnier pour la réparation des chaussures, etc., etc. »

Prenons Nicéphore à son départ du Palais Sacré au printemps de 964. Le service des phares, installé tout au travers de l'Asie Mineure et qui fonctionne avec une précision et une rapidité merveilleuses [1], vient d'aviser le Basileus par l'entremise du logothète de la guerre que l'armée est prête à entrer en campagne, que l'ennemi agarène de son côté se dispose à envahir la terre romaine. Au signal du plus rapproché de ces observatoires de guerre installé au-dessus de Chrysopolis sur le mont Saint-Auxence, le grand phare du Palais Sacré, où veillent nuit et jour des gardiens, l'œil constamment fixé sur ce point de la côte d'Asie, a instantanément répondu en allumant tous ses feux. La campagne est ouverte. Par ordre de Nicéphore on a suspendu sous la grande porte de la Chalcé, la cuirasse, l'épée et le bouclier impériaux. Ce solennel avertissement a été compris de tous et chacun a fait ses derniers préparatifs. Le héros des guerres sarrasines va donc une fois

1. Voyez dans les *Cérémonies*, éd. Bonn, t. I, p. 492, la liste des emplacements de cette ligne de *phares* ou grands signaux à feu disposés sur des hauteurs, depuis le Taurus jusqu'à Byzance, à travers toute l'Asie Mineure.

encore entraîner ses vieux bataillons éprouvés par delà le Taurus lointain. Une fois encore, les courtes vallées et les plaines fameuses de la Cilicie vont résonner sous le sabot des chevaux byzantins ; une fois encore, les solitudes brûlantes où coulent l'Euphrate et l'Oronte vont assister au choc des légers escadrons du Hamdanide et des lourds régiments cataphractaires.

L'empereur, après avoir désigné, comme il le fait chaque fois qu'il s'éloigne du Palais Sacré, le haut fonctionnaire, le « vicaire », qui doit, en son absence, exercer la régence, a décidé d'emmener avec lui, au moins jusqu'en Cappadoce et au pied du Taurus, l'impératrice et ses fils. De graves raisons ont dû le pousser à imposer à une jeune femme et à deux enfants ce voyage long et pénible qu'ils feront en litière. N'a-t-il pu se résoudre à demeurer si longtemps séparé de sa Théophano bien-aimée, ou bien plutôt ne redoute-t-il point les intrigues de cour, les conspirations des partis tombés? Ne se défie-t-il point déjà de la fourbe créature qui ne peut nourrir un sentiment bien vif pour cet homme de tant d'années plus âgé qu'elle? Craint-il de la laisser exposée à cette double et trop rude épreuve des intrigues amoureuses et des complots politiques pour lesquels le Palais Sacré constitue un terrain, hélas, si favorable? Quoi qu'il en soit, le Basileus d'une part, la Basilissa et ses fils de l'autre, exigent pour leurs seules personnes une immense escorte, un prodigieux convoi. Une formidable armée les attend en Asie.

Cette fois encore, comme dans toutes les campagnes précédentes, la marche en avant de Nicéphore semble avoir été rapide, presque foudroyante. « Nicéphore, dit Mathieu d'Édesse, ayant réuni une immense armée, marcha contre les Musulmans. Rugissant comme un lion, il s'avança avec impétuosité contre la Cilicie. »

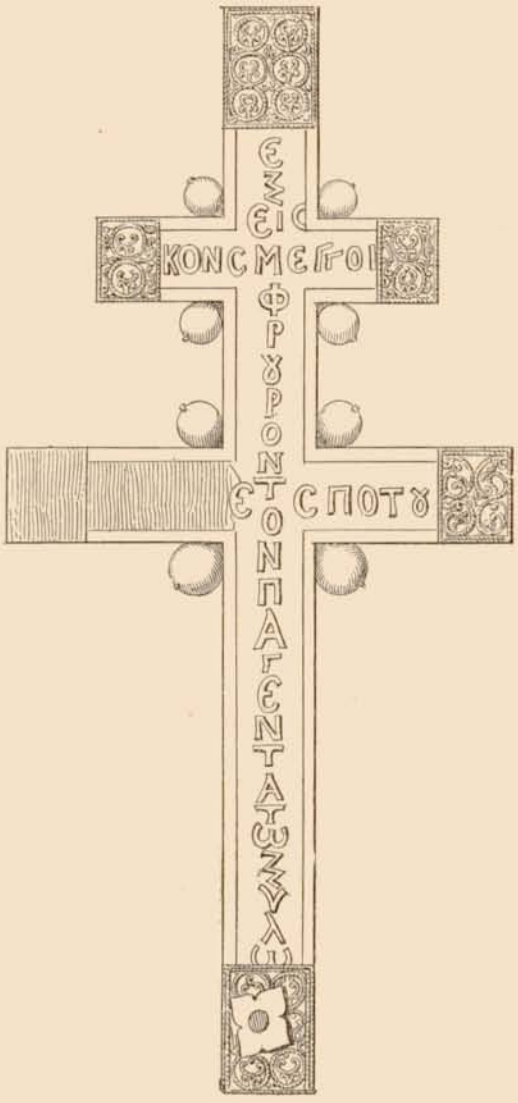
Suivons le cortège impérial au sortir même du Palais Sacré. Il a quitté la capitale par la porte Xéra. Rendez-vous général avec les contingents qui doivent accompagner l'empereur depuis la capitale a été pris en Asie, à Pylæ, petite localité sur l'autre rive du golfe de Nicomédie, en avant de Nicée. C'est là la première station militaire en partant de Constantinople. Pour atteindre ce rivage d'Asie, le Basileus

et sa famille se sont embarqués au Boucoléon sur le dromon impérial avec les *magistri* et les patrices désignés pour leur faire escorte, avec les chambellans et les préposites de service. Arrivé assez loin du port palatin pour pouvoir embrasser la ville tout entière, Nicéphore s'est levé de son banc impérial, et, debout, tourné vers l'occident, les mains tendues au ciel, il a fait trois fois le signe de la croix sur sa pieuse capitale gardée de Dieu en prononçant à très haute voix cette prière consacrée : « Seigneur Jésus-Christ, mon Dieu, je remets entre tes mains cette tienne cité. Garde-la de tous les malheurs, de toutes les calamités ; garde-la de la guerre civile et de l'attaque des barbares ; rends-la imprenable ; que nul ne puisse lui faire dommage, car c'est en toi que nous avons mis notre espérance ; tu es le Seigneur de miséricorde, le Père des compassions, le Dieu de toute consolation. Sois miséricordieux envers nous. Sauve-nous. Arrache-nous aux tentations et aux périls maintenant et à toujours et jusqu'aux siècles des siècles, amen. »

Le canal du Bosphore et le golfe de Nicomédie une fois franchis, l'empereur, en débarquant, a passé en revue ses écuries de campagne, chevaux de combat et de monture, chevaux de somme, mules, etc. Jusqu'à Césarée, la grande métropole de Cappadoce, la route est tracée. Que de fois déjà cette voie fameuse n'a-t-elle point été parcourue par les bataillons orthodoxes allant combattre le bon combat du Christ ! Que de fois n'a-t-elle point retenti sous les pas pesants des Basileis et de leurs cavaliers aux lourdes cuirasses ! De vastes camps fixes et fortifiés, soigneusement entretenus, sont installés de distance en distance. L'armée y prend un repos nécessaire. Surtout elle s'y recrute, se grossissant successivement des contingents locaux de chaque région qui accourent se rallier à elle en ces points dès longtemps désignés à cet effet. Le premier de ces camps sur la terre d'Asie, après avoir franchi les détroits, était, nous dit l'*Appendice* aux *Cérémonies*, celui des Malagines, au pied même du mont Olympe. Il y avait en ce point des écuries impériales fameuses, des haras immenses dont il est souvent question dans les écrits du Porphyrogénète. Les directeurs de ces splendides établissements relevaient directement du comte de l'Étable, très haut fonctionnaire. C'était aux Malagines que d'ordinaire les stra-

tigoi des deux grands thèmes asiatiques des Anatoliques et des Thracésiens, rejoignaient l'armée avec leurs nombreux bataillons. Un camp voisin était celui de Dorylée, aujourd'hui Eski-Schehr, sur le Thymbros, affluent du Sangarius. C'était là cette ville fameuse où, cent trente-trois ans après notre Nicéphore, devait passer victorieusement un autre héros chrétien, Godefroi de Bouillon, après avoir mis en déroute les Turcs Seldjoukides. Il y avait encore d'autres de ces camps fixes dans diverses régions de l'Asie Mineure.

Après Dorylée, l'armée, par le fleuve Sangarius, la ville de Pessinus, le thème des Anatoliques, les bords du grand lac Tatta, le thème de Cappadoce, la ville de Koropissos, atteignait le vaste camp de Césarée, grand rendez-vous des troupes des thèmes asiatiques centraux. C'était là, au pied



Croix-reliquaire d'or byzantine du x^e^ siècle, ayant fait partie du trésor de l'église de Sainte-Marie *ad gradus* de Cologne, aujourd'hui conservée à l'archevêché de cette ville. Huit grosses perles et un délicat travail de filigrane forment l'ornementation de ce précieux joyau d'orfèvrerie. La face antérieure est complètement unie. La face postérieure est ici reproduite d'après la gravure de M. E. Aus'm Weerth dans son bel ouvrage sur les Reliques byzantines de la cathédrale de Limbourg. Elle porte une inscription votive, malheureusement en partie détruite, qui semble indiquer que Constantin Porphyrogénète en personne a non seulement dédié, mais peut-être bien fabriqué lui-même cette charmante petite croix.

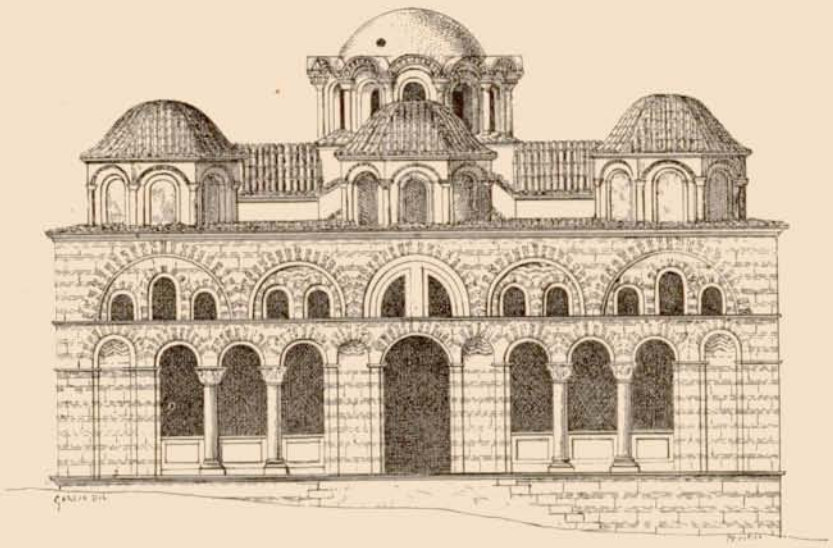
du poétique mont Argée d'où l'on aperçoit, dit-on, les deux mers, qu'affluaient les montagnards de Cappadoce, les rudes milices du Charsian, les contingents des thèmes arméniens, ceux des thèmes akritiques, et aussi ceux des principautés arméniennes vassales. A Césarée enfin, on prenait la route du Taurus formidable à franchir, la route de la Cilicie, champ de bataille habituel, en un mot la route de la guerre sarrasine. On quittait les provinces tranquilles et presque déshabituées des terreurs de l'occupation ennemie, pour les districts incessamment bouleversés par le passage des armées et leurs incursions rapides, pour ces territoires sauvages, semés de périls et d'effrois, où vivait seul l'akrite, inaccessible à la peur, blotti derrière les créneaux d'un blockhaus du dixième siècle.

Telle fut probablement cette fois la marche de Nicéphore. A Césarée, il s'arrêta quelque temps. On avait fait dans cette ville de grands travaux de restauration et de défense. Les remparts, tombant littéralement en ruines, avaient été relevés. Nicéphore voulait, renchérissant sur les projets de ses prédécesseurs, faire de cette cité le grand et constant arsenal de la guerre sarrasine. Des forts avaient été, par son ordre, élevés sur toutes les hauteurs voisines, des clisures construites à l'entrée des défilés. D'immenses approvisionnements avaient été réunis. C'est probablement en ce point que l'empereur dut rallier Tzimiscès. Celui-ci, avec son corps d'armée, avait passé la mauvaise saison en Cappadoce, laissant des garnisons en Cilicie.

On se trouvait alors déjà en plein mois de juillet, à l'époque des plus fortes chaleurs. Au moment de franchir le Taurus par le défilé des portes de Cilicie[1], Nicéphore estima que l'impératrice et les petits princes ne sauraient sans danger le suivre jusqu'en terre ennemie. Il les installa sous la garde d'une puissante escorte dans le fort kastron de Drizibion[2], construit à l'entrée même du défilé sur les dernières terres du thème de Cappadoce. Le séjour dans cette rude forteresse montagnarde perdue en pleine solitude asiatique devait présenter peu d'agrément; mais qu'on ne s'attendrisse point outre mesure sur le sort

1. *Pylæ Ciliciæ*, Kulek-Boghas. Voy. pp. 164-166.
2. Ou Druzion.

de la Basilissa et de ses fils; il suffit de parcourir les chapitres du *Livre des Cérémonies* que je viens de passer en revue, pour être assuré que la cour byzantine, même en ces temps prétendus barbares, savait emmener son confort avec elle. Ah! trois fois heureux qui pourrait retrouver le journal de l'existence de Théophano, Basilissa très auguste, avec son immense cortège de femmes, d'eunuques, de cubiculaires, de vigiles et de hétaires barbares, durant cet été de l'an 964,



Restitution d'une église byzantine de la belle époque, Kilissé-Djami, une des plus célèbres parmi les nombreuses églises dédiées à la Théotokos, d'après l'ouvrage de M. Salzenberg. Façade antérieure.

dans cette lointaine citadelle du Taurus, durant que son époux, le très pieux et invincible Nicéphore, combattait l'Agarène maudit! Celui-là fournirait à l'histoire byzantine du dixième siècle une de ses pages les plus piquantes! Mais hélas, ce sont là vains rêves de byzantiniste passionné, découragé surtout par l'incroyable aridité des chroniqueurs grecs de cette époque.

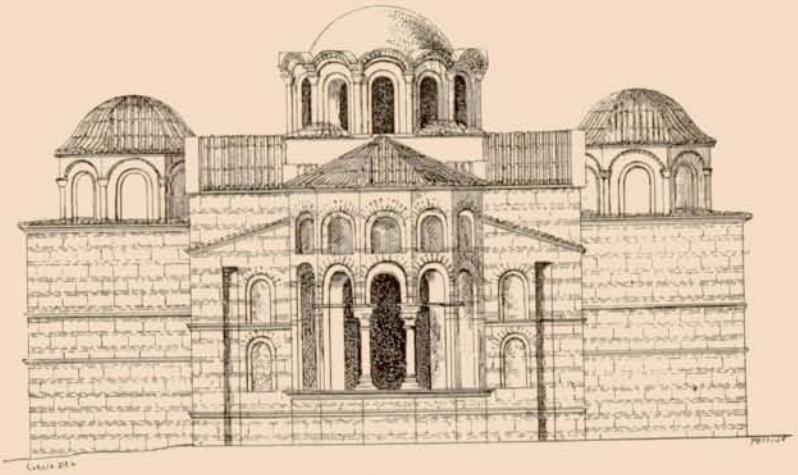
La grande armée de Nicéphore Phocas franchit donc une fois encore les fameuses Portes de Cilicie dans le courant du mois de juillet 964. Nous ne possédons malheureusement presque aucun détail sur cette

première des expéditions dirigées par lui après qu'il fut devenu empereur, rien que quelques lignes obscures et incertaines des chroniqueurs grecs et arabes, et encore est-il fort difficile de décider si les faits relatés par eux ne se rapportent pas plutôt à la campagne précédente ou même à la suivante. L'armée impériale, disent-ils, était, comme toujours, fort nombreuse. Comme toujours aussi, les nations alliées ou vassales y figuraient en contingents considérables, mais ceux qui dominaient cette fois étaient, paraît-il, les Arméniens et les Géorgiens ou Ibères, excellents mercenaires du Caucase. Nous verrons plus tard, par le témoignage oculaire de Luitprand, que ces armées byzantines, bizarre mélange de cent races diverses, comptaient encore parmi leurs meilleurs éléments des bandes de fantassins fournies par les républiques de Venise et d'Amalfi! Qui dira l'extraordinaire odyssée de ces hommes de fer, nés aux lointaines lagunes de l'Adriatique ou sous le beau ciel bleu du golfe de Salerne, et s'en allant périr dans les embuscades du Taurus ou parmi les sables de la Syrie, sous le sabre des Bédouins et des derviches fanatiques!

Les Grecs furent de nouveau partout vainqueurs. Comme lors de la dernière campagne, l'armée marcha d'abord contre Aïn-Zarba, puis contre Adana, qui furent enlevées de force ainsi que de nombreux châteaux voisins[1], plus de vingt au dire de Léon Diacre; puis Nicéphore,

1. Cédrénus et Léon Diacre citent formellement ces deux cités parmi les forteresses enlevées cette année par Nicéphore. Mais elles avaient déjà été conquises par les Grecs en 962, et j'ai longuement raconté le siège formidable de l'une d'elles! Aïn-Zarba et Adana auraient donc été réoccupées entre deux par les Arabes? Ou bien y a-t-il simplement là quelque erreur commise à propos de ces deux campagnes successives? Il y a, du reste, je le répète, dans les sources, d'incessantes confusions entre ces diverses expéditions. Ainsi, alors que d'autres sources disent que Nicéphore échoua en 964 devant Tarse comme devant Massissa, Léon Diacre affirme qu'il prit déjà alors Massissa avec Anazarbe et Adana, mais qu'il échoua devant Tarse. Il semble cependant bien certain que Massissa ne fut comme Tarse définitivement conquise par les Byzantins qu'en 965. Ibn el-Athîr dit formellement que Nicéphore avait attaqué Tarse dès 964, que cette attaque fut malheureuse, et que, dans une sortie, les assiégés s'emparèrent d'un patrice grec, fort haut personnage. N'y aurait-il pas là quelque confusion avec la surprise dans laquelle périt, au siège de 965, l'exarque Monastériote? Le même historien arabe raconte encore que, lors d'un des nombreux combats livrés dans ce premier siège, sous les murs de la ville, Tzimiscès, renversé à terre, faillit être pris. Il ajoute que le domestique d'Orient, à la tête des forces laissées sous ses ordres, assiégea vainement Massissa trois mois durant, et dut se retirer faute de vivres et de secours en hommes et en munitions. Les historiens grecs se taisent sur tous ces échecs, dont il faut peut-être bien placer la date véritable à l'an 965, et ne parlent que de la saison trop avancée qui força à remettre à une nouvelle campagne la conquête définitive de la Cilicie. Malgré ce silence complet et ces obscurités, il est difficile de ne pas admettre que Nicéphore dut dans cette marche en avant de l'été de 964 rencontrer des difficultés beaucoup plus considérables qu'il ne l'avait prévu.

franchissant sans grande résistance l'Amanus, sembla s'apprêter à envahir la Syrie, mais il s'agissait évidemment d'une simple pointe en pays ennemi. Le château d'Issos, l'ancienne et célèbre Issus des guerres d'Alexandre, et le port fortifié de Rhosos ou Rhossos, près des Portes syriennes, à l'ouverture du golfe d'Alexandrette, furent bien pris par les Byzantins. Mais soudain l'armée s'arrêta et fit volte-face. On aurait pu croire encore qu'elle s'apprêtait à marcher sur Massissa et Tarse pour



Restitution d'une église byzantine de la belle époque. Kilissé-Djami. Voyez page 423.
Façade postérieure.

en finir une bonne fois avec la résistance de ces deux grandes forteresses ciliciennes, pour assurer aussi le terrain sur les derrières de l'armée avant l'expédition définitive contre Alep. Il n'en fut rien. Nous ignorons absolument quelles furent les causes de cette brusque retraite en pleine victoire. Très vraisemblablement la saison était cette année trop avancée pour entreprendre ces deux sièges longs et difficiles [1]. Il fallut prendre patience une fois encore. L'empereur et l'armée, repassant les monts, allèrent prendre leurs quartiers d'hiver sur la frontière de Cappadoce. La guerre fut remise au printemps. Nicéphore rejoignit

1. Zonaras dit simplement que « Nicéphore alla hiverner en Cappadoce, soit qu'il y fût forcé par la saison trop avancée, soit qu'il fût poussé par le désir ardent de revoir Théophano ».

au château de Drizibion l'impératrice et les petits princes. Peut-être les mena-t-il célébrer les fêtes de Noël dans la métropole de Césarée, où les distractions devaient être moins rares. De fortes garnisons avaient été laissées dans les villes conquises de Cilicie. L'armée fut dispersée dans ses cantonnements habituels.

Ici se place un incident fort curieux, bien caractéristique des mœurs à la fois brutales et chevaleresques de l'époque. Il existe à la Bibliothèque impériale de Vienne un antique manuscrit[1], qui n'est autre que la copie fort ancienne d'une pièce de vers, une *kasida*, suivant l'expression orientale, sorte de défi plein d'insultes et de menaces, adressé à Mothi, le Khalife de Bagdad, par le Basileus Nicéphore en personne. Ce document extraordinaire, qui porte le cachet de la plus parfaite authenticité[2], est rédigé en arabe bien qu'il soit d'origine impériale, et a eu pour auteur un de ces renégats sarrasins si nombreux passés au service du Basileus de Roum[3]. Cette injurieuse lettre en vers de l'autocrator oriental au commandeur des croyants, qui nous a été si singulièrement conservée dans son entier, ce défi poétique dont l'histoire ne compte guère d'exemple plus ancien, ne porte pas de date, mais divers indices permettent de l'attribuer avec une grande apparence de certitude à cet hiver de l'an 964, alors que Nicéphore, l'âme gonflée d'orgueil par ses grands et si éclatants succès de l'été précédent, ne rêvait autre chose que l'anéantissement total par son épée du monde musulman tout entier. Se croyant certain de triompher bientôt définitivement du valeureux Hamdanide, il ne craignait pas, pour terrifier le Khalife lui-même si déchu de sa grandeur de naguère, d'adresser à celui-ci les plus insultantes menaces. L'épître impériale est fort longue. C'est bien là, je le répète, un document tout en rapport avec les usages mi-cheva-

1. Voyez sur ce précieux document les renseignements contenus dans G. Flügel, *Die arabischen, persischen, und türkischen Handschriften der KK. Hof-Bibliotek zu Wien*, I, pp. 449-453.

2. Nous avons même la liste de tous les premiers possesseurs du document original à partir du jour où il a été rédigé.

3. Voyez p. ex. dans Rosen, *op. cit.*, l'histoire de cette tribu des Beni Habib qui passa tout entière vers cette époque au service du Basileus de Constantinople.

leresques, mi-barbares de ces étranges guerres orientales du dixième siècle. En voici le texte [1] :

Envoyé de la part du roi pur et chrétien, ce message est adressé à celui qui occupe le trône parmi les descendants de Hachem [2], — c'est-à-dire au prince magnifique et pieux, au frère de la gloire, à celui en qui on espère dans les circonstances difficiles. — Vos oreilles n'ont-elles donc pas entendu dire ce que j'ai fait? Certes oui, et c'est là ce qui vous a empêché d'agir en homme entreprenant. — Si, pour les fonctions dont vous êtes investi, vous sommeillez, je ne suis point endormi, pour ma part, au sujet des affaires qui me préoccupent. — Grâce à votre impuissance et à votre faiblesse, il ne reste de toutes vos citadelles qu'un monceau de ruines. — Nous avons conquis toutes les places fortes de l'Arménie avec le concours de jeunes hommes dévoués, pareils à des lions intrépides. — Nous avons amené des chevaux qui rongeaient leurs freins, et quelques-uns d'entre eux à qui nous avions lâché la bride sont parvenus — jusqu'à chacune des villes peuplées du Djezirah [3], jusqu'aux milices de votre Kinnesrin [4], et jusqu'aux forteresses de la province d'Antioche. — D'autres sont allés à Malatya [5], puis à Chimchat [6], après avoir atteint Kerker [7]. Sur la mer, nous avons eu diverses victoires, et nos troupes ont atteint El-Hadath el beïda [8], Kissoum [9], après la misérable El Djâfery [10].

Quant à Marasch, nous avons abaissé l'orgueil de ses fiers habitants en en faisant nos esclaves ou nos serviteurs. — Demande à Yasrouh [11], quand nous l'avons attaqué avec nos troupes, quelles lamentations il a poussées, lamentations dont le bruit s'est répandu au loin (?). — Les gens d'Édesse ont cherché un refuge auprès de nous et se sont réfugiés sous l'étendard d'un Maître dont la gloire défie la description des humains. — Nos patrices sont arrivés de grand matin à Ras el Aïn [12] et, avec leurs glaives, nous n'avons pas tardé à briser des crânes. — Dareïya [13], Mayyafarikîn [14] et l'Ourdoun [15], ont subi de bonne heure le choc de nos cavaliers semblables à des lions. — Nous nous sommes détournés pour passer à Tarsous, et là nous leur avons fait goûter le plaisir de trancher des cous. — Nos navires sont allés en Crète sur le dos d'une mer écumante dont les vagues s'entrechoquaient ; — nous avons fait prisonniers les habitants de cette île, et leurs femmes aux longues chevelures flottantes ont été emme-

1. Je dois la traduction de cette lettre de Nicéphore et de la réponse qui lui fut faite par le Khalife à l'extrême obligeance de M. Houdas, le savant professeur à l'École des langues orientales vivantes.
2. Hachem était l'ancêtre des Abbassides. Par lui, ils se rattachaient au Prophète.
3. Voyez page 138.
4. Voyez page 216.
5. Voyez page 138.
6. Ville sur l'Euphrate. La ville arabe s'élève au nord-est de l'ancienne. C'est l'antique Samosate.
7. Château fort sur l'Euphrate, à environ deux journées sud-est de Malatya.
8. Hadath la Blanche. Un des surnoms donnés à cette ville à cause de la blancheur de ses murailles.
9. Ville du district de Samosate, avec un château fort.
10. Autre ville du Djezirah, dans les environs de Samarra.
11. Je n'ai pu identifier ce nom.
12. Ou Ras-Aïn, ville située à deux courtes journées de Harran.
13. Ville située à quatre milles de Damas, vers le sud-ouest.
14. Voyez page 138.
15. Vaste district de Syrie, au sud de Damas.

nées dans nos harems. — Nous nous sommes emparés de force d'Aïn-Zarba[1], et nous avons anéanti tous les tyrans oppresseurs.

Oui, nous avons conquis toutes les forteresses inexpugnables, et leurs habitants ont été la proie des vautours énormes. — A Alep même, où nous avons capturé toutes les femmes et où nous avons démoli les remparts de fond en comble[2], que de vierges nobles et illustres, aux membres rebondis et aux poignets délicats, — nous avons faites captives et avons poussées devant nous avilies et gémissantes sans recevoir leurs douaires[3]; — que de cadavres nous avons laissés en monceaux, laissant échapper leur sang entre leurs luettes et leurs gorges!

Que de combats dans les défilés où vos hommes d'armes resserrés étaient chassés par nous comme un troupeau d'animaux! — Nous avons réduit à l'impuissance vos paysans et leurs femmes au milieu des clameurs de leurs troupeaux. — Leurs hautes constructions ont été détruites, et leurs ruines dépeuplées sont devenues un désert après avoir été des parterres florissants. — Quand le hibou maintenant y jette son cri, l'écho lui répond et le gémissement des colombes égaie seul ces solitudes.

Antakîa[4] n'est plus loin de moi; bientôt, je l'atteindrai avec une multitude valeureuse, — ainsi que la demeure de mes ancêtres, Damas, dont la possession leur reviendra sous mon sceau[5]. — O vous qui habitez les déserts de sable, malheur à vous! Retournez dans votre pays de Sana, votre première patrie[6]. — Bientôt, par mon glaive, je conquerrai de force Misr[7], et ses richesses viendront accroître mon butin.

Je donnerai à Kafour[8] ce qu'il mérite, la marque au fer chaud, les cisailles et la succion des ventouses. — Allons! gens de Harran, malheur à vous! Voici les troupes des Grecs qui fondent sur vous comme l'orage. — Si vous fuyez, vous échapperez, grâce à la générosité du prince magnifique qui ne veut point vous poursuivre. — Il en sera de même pour les habitants de Nisibin[9], pour ceux de Mossoul, pour ceux même du Djezirah de mes ancêtres et de tout notre antique royaume.

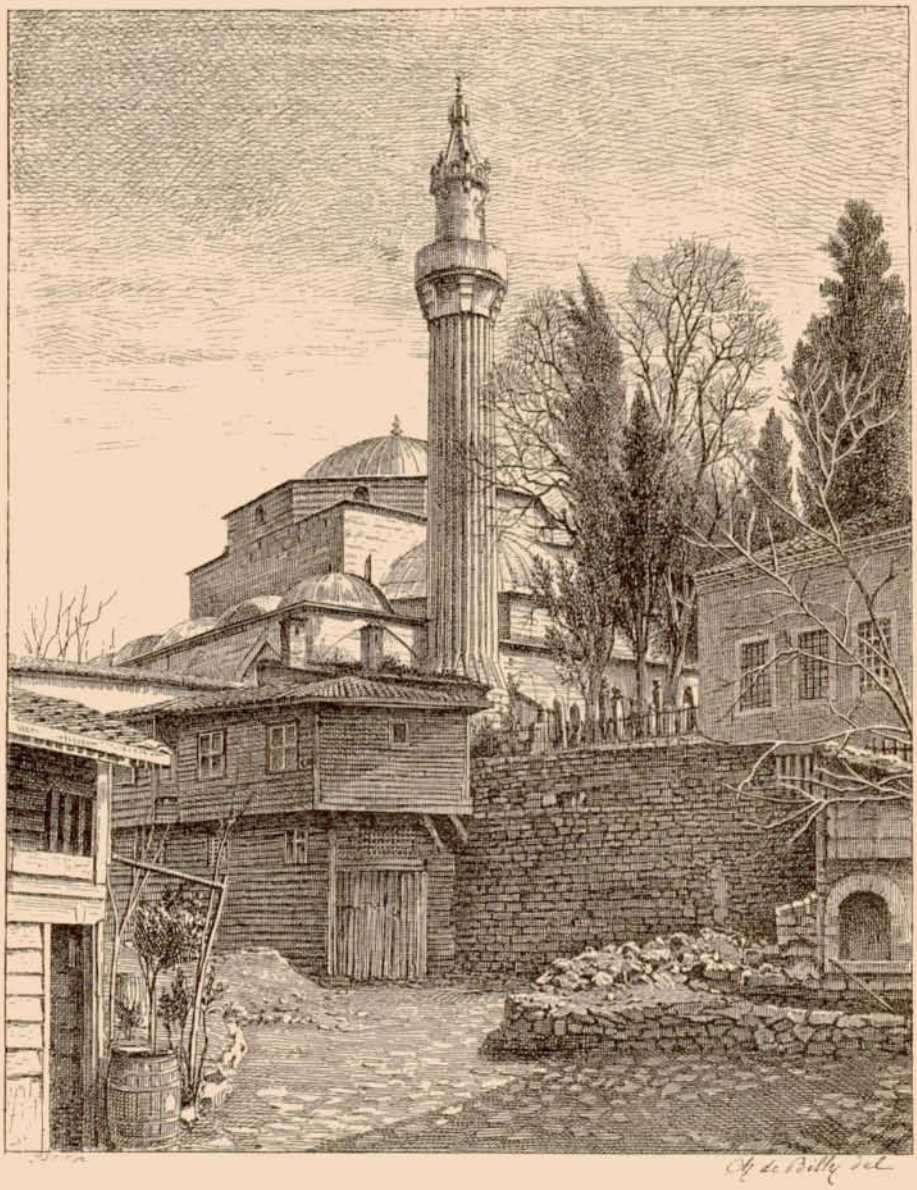
Allons! gens de Bagdad, hâtez-vous de fuir et malheur à vous, car votre empire affaibli ne va pas durer. — Vous avez accepté comme Khalife le Deïlémite[10] et vous êtes maintenant les esclaves des Deïlémites. — Retournez avilis dans le pays du Hedjaz, et laissez aux hommes généreux le pays des Grecs.

Je vais envoyer mes troupes dans la direction de Bagdad s'emparer de Bab Thaq[11], puis de Karkh[12] la pouilleuse (?). — Je brûlerai ensuite les hauts remparts de Bagdad même, je démolirai ses monuments et en dépit de tous j'emmènerai ses enfants en captivité.

De là j'irai à Chiraz et à Reyy[13]. Dites au Chorassan que je vais lancer contre lui mes armées invincibles. — Ensuite je marcherai en toute hâte vers la Mecque, traînant à ma suite une

1. Voyez pp. 197 sqq.
2. Pp. 232 sqq.
3. C'est-à-dire qu'elles ont été traitées comme des concubines.
4. Antioche.
5. Ce passage semble donner un certain crédit aux sources qui mentionnent l'origine arabe, ou pour le moins syrienne, de Nicéphore.
6. Le Yémen, patrie première des Arabes.
7. L'Égypte.
8. Alors le maître tout-puissant de l'Égypte.
9. Nisibe.
10. Allusion à la toute-puissance du sultan bouiide (deïlémite).
11. Grand quartier de Bagdad, dans la région orientale de la ville; faubourg aristocratique.
12. Autre grand faubourg de Bagdad.
13. Villes de la Perse. Reyy est l'antique Ragès.

multitude de soldats pareils aux nuits obscures. — Je m'emparerai de cette ville où je resterai



Une des plus célèbres églises byzantines dédiées à la Théotokos, aujourd'hui Abou'l-Djami.

quelque temps calme et en repos pour y dresser un trône au meilleur des êtres[1]. — Je ferai des expéditions contre le Yémen, le pays de Yemaméh, la ville de Sana, Saada et les Tihamèh[2].

1 Le Christ.
2. Villes et districts du Yémen, berceau du peuple arabe.

— Je laisserai toutes ces contrées désertes, ruinées, vides d'habitants, fréquentées seulement par les autruches. — Puis je me dirigerai vers Jérusalem avec ses colonnes (?) rendues illustres pour nous par l'Être puissant, ferme et sûr (?).

Nous vous donnerons pour maîtres ceux qui ont abaissé votre puissance et contre qui vous avez commis les actions les plus infâmes ; — car vos cadis vendent ouvertement leurs décisions, de même que le fils de Jacob fut vendu pour quelques pièces de monnaie ; — tous vos sheiks font de faux témoignages, alors que la bonne foi et la justice règnent dans tout le monde. — Je conquerrai tout l'Orient et l'Occident, et je répandrai en tous lieux la religion de la Croix. — Jésus a son trône qui s'élève au-dessus des cieux, et, au jour de la Résurrection, il planera au-dessus de tous, — alors que votre Prophète a été enfoui dans la terre, que ses ossements tombent en poussière au milieu des autres ossements, — et que ses enfants, depuis sa mort, sont éprouvés par la mort, la captivité et le déshonneur.

Le ton insolent et hautain de cette missive qui dut certainement être remise au Khalife en mains propres par quelque hardi messager, ce parti pris évident de menacer à la fois toutes les terres de l'Islam, bouleversèrent littéralement les esprits à la cour de Bagdad; tout le monde sarrasin en conçut une impression profonde. Divers chroniqueurs arabes font allusion à cet incident extraordinaire. El-Aïni[1] cite un long passage d'Ibn Kethîr ainsi conçu : « Ce Nikfour envoya au Khalife Almothi lillah une pièce de vers composée par un de ses secrétaires maudits. Dans cet écrit l'auteur chantait les louanges de ce maudit (Nicéphore), et ne craignait pas d'injurier l'Islam et les Musulmans. Il menaçait tous les habitants musulmans, affirmant que le Basileus irait s'emparer d'eux jusqu'au dernier, même qu'il se rendrait maître des deux villes saintes (la Mecque et Médine) ; il affirmait que Nikfour allait procurer la victoire au vrai Messie, — la paix soit avec lui, — et osait même s'attaquer au Prophète divin, — la paix soit avec lui. »

Dans le conseil du Khalife, il fut résolu de ne pas laisser pareil document sans réponse. On chargea de ce soin délicat un des plus célèbres lettrés de l'Islam, grand écrivain, grand voyageur, le premier des maîtres d'alors en fait de droit musulman. C'était le sheik et imam chaféite Abou bekr Mohammed ben Ali, dit Elqaffâl, de Tachkend. Ce haut et savant personnage[2] était accouru avec ses pieux coreligion-

1. Manuscrit n° 524 du Musée asiatique à Saint-Pétersbourg. Voy. *Notices sommaires des manuscrits arabes au Musée asiatique*, 1881, p. 120, n° 177.

2. Né en 903, mort en 975-976.

naires du Chorassan et de Transoxiane [1], pour prendre part à la guerre sainte contre les Grecs lors du grand mouvement national que les premières victoires de Nicéphore avaient suscité dans tout le monde oriental. Seul, parmi tous les lettrés et les poètes du Chorassan, de l'Irak, et de la Syrie, disent les chroniqueurs, ce haut personnage fut jugé digne de répondre à la missive impériale qui tant avait troublé les cervelles à Bagdad. La lettre rédigée par lui pour le Khalife nous a de même été conservée dans le précieux manuscrit de Vienne. Elle est également rédigée en vers [2] et compte soixante-quatorze distiques [3]. Elle est conçue en termes très fins, très dignes, empreints d'une grande noblesse. La voici tout entière sous sa forme poétique. Je n'ai pas cru devoir raccourcir d'une ligne un document contemporain aussi précieux :

J'ai reçu un discours émané d'un homme qui ignore les règles du discours quand il s'agit de dialectique. — Il s'est forgé des surnoms comme un imposteur, et s'est attribué nombre de mérites purement imaginaires. — Il a accumulé des menaces qu'il ne saurait réaliser, et il a épuisé en sa faveur des arguments sans valeur. — Il dit qu'il est « pur », alors qu'il est le plus impur des polythéistes, et que ses vêtements sont souillés par des impuretés. — Il se dit « chrétien »; or il n'en est pas ainsi, car c'est un homme féroce, incapable d'un acte de clémence. — Il n'est pas chrétien; c'est un ignorant, un trinitaire, qui dit que Jésus défie toute description humaine. — Un prince pur et chrétien ne saurait être un homme perfide, un scélérat qui ne commet que des iniquités.

Calme-toi, et que Dieu te dirige si tu recherches la vérité : se démener n'est point le fait de gens sensés. — Ne te vante pas de ce que tu n'as jamais fait; ne sois pas comme celui qui revêt le mensonge au milieu de gens sincères. — Tu énumères des victoires qui ont eu lieu depuis bien des années, dans les siècles précédents. — Ces victoires qui ont eu lieu il y a longtemps, tu te les attribues sans consentir à en partager l'honneur.

Il n'y a pas à se faire gloire de la prise d'Artah [4], ni (de celle) de Dara [5], lorsqu'il s'agit d'ex-

1. Voyez pages 433, 434 et 476.

2. Suivant la poétique coutume de l'époque, la réponse à une missive en vers devait être écrite également en vers, dans la même mesure et avec des rimes identiques.

3. Le manuscrit d'El-Aïni, cité plus haut, qui nous donne également, d'après Ibn Kethîr, la réponse du Khalife à la lettre du Basileus, nous fournit une rédaction différente. Le nombre des vers n'est plus le même. L'auteur même n'est plus Elqaffâl, mais bien le légiste Abou Mohammed ibn Hasm al Zachiri. Il faut conclure de ce fait que la lettre du Khalife a eu plusieurs rédactions différentes et a été attribuée à divers. Mais les renseignements fournis par le manuscrit de Vienne me paraissent les plus certains, puisqu'ils sont absolument contemporains. Ibn Kethîr, cité par El-Aïni pour toute cette polémique poétique, n'est venu que quatre siècles plus tard. Il mériterait cependant grande confiance, ainsi que l'a fait remarquer le baron Rosen, *op. cit.*, p. 121, parce qu'il a très probablement, pour tous ces faits, simplement condensé et copié un des continuateurs de la chronique de Tabari, El-Fergany, mort lui-même un peu après tous ces événements, en 972-973, et par conséquent le propre contemporain de Nicéphore.

4. Ville située à vingt milles au nord-ouest d'Alep.

5. Ville située à environ treize milles au nord-ouest de Nisibe.

ploits de misérables? — Il n'y a aucun mérite à charger contre des gens inexpérimentés; cela montre seulement qu'on redoute les braves. — Qu'avez-vous conquis? le territoire de Tarsous qui vous a été livré par ses habitants qui se sont résignés; et Massissa que vous avez prise par trahison et dont vous avez massacré les habitants. Dans toutes les religions cela est un crime. — Vous semblez croire que nous n'avons jamais combattu contre vous sur votre territoire; pourtant nos victoires sont célébrées dans toutes les assemblées. — Elles se sont succédé durant l'intervalle de trois années, pendant lesquelles nous avons foulé par les chemins la poussière de vos crânes. — Vous n'avez conquis, ni à l'orient ni à l'occident, aucune contrée, et jamais vous n'avez remporté une victoire dont le retentissement soit parvenu au loin.

Est-ce raisonnablement que vous parlez ainsi ou votre cœur est-il troublé? Car tout ceci ne peut provenir que d'un esprit troublé, — et d'un horrible cauchemar qui envoie ses visions à un homme. Ah! quel être troublé vous êtes ou plutôt quel misérable rêveur! — Si même ce que vous dites était vrai, vous n'auriez sur nous aucune supériorité, ni aucune gloire, — car nous vous avions pris tout ce que vous nous avez pris et même le quadruple, grâce à nos vaillants guerriers. — Nous vous avons chassés par la force jusque dans votre pays grec, et vous vous êtes envolés des provinces de Syrie comme une troupe d'autruches. — Vous vous êtes réfugiés là comme des hérissons qui se pelotonnent, avilis, domptés, redoutant nos braves. — Sans les recommandations que le Prophète nous avait faites à votre sujet, vous n'auriez point trouvé la sécurité dans vos repaires. — Vous périrez, bien que depuis longtemps vous soyez restés dans la prospérité grâce à la somnolence qui nous a gagnés.

Nous sommes largement satisfaits de ce que nous possédons, et notre gloire dépasse la vôtre par ses bases puissantes. — Bientôt, nous l'espérons, Dieu nous facilitera le retour des plumes qui se cachent sous les rémiges[1]. — Vous vous vantez d'avoir pris nos femmes, alors que nous avons un million d'esclaves et de servantes prises parmi vos femmes. — Mais nous, nous sommes généreux dans la victoire, tandis que vous, quand vous êtes vainqueurs, vous pouvez servir de modèles aux serpents.

Vous dites que vous nous combattez à cause de l'iniquité de nos cadis qui vendent leurs jugements pour quelques pièces de monnaie. — Mais c'est là un aveu de la vérité de notre religion. Comment serions-nous oppresseurs alors que nous sommes les victimes d'un tyran (?)? — Vous énumérez les villes dont vous voulez faire la conquête, mais cela même est une sécurité que nous accorde ce songe creux d'un rêveur. — Celui qui veut conquérir l'Orient et l'Occident et répandre la religion de la Croix est le plus vil des hommes. — Celui qui s'incline devant les croix dans l'espoir qu'elles le dirigeront est un âne qui mérite d'être marqué au visage. — Il ne saurait être le représentant du Messie, le trinitaire qui espérerait que Nicéphore effacerait ses péchés (?).

Jésus, l'envoyé de Dieu, est le fils de Marie qui l'a nourri, comme tu as été nourri toi-même, d'aliments. — Quant à Celui dont le trône est au-dessus des cieux, c'est le créateur de Jésus, Celui qui ressuscitera les cadavres décomposés. — Joseph le charpentier n'était pas, comme on l'a dit, l'époux de Marie; c'est là un mensonge proféré par un homme contraint. — Leurs évangiles sont une démonstration de nos paroles, et ils annoncent cette bonne nouvelle qu'il viendra quelqu'un qui sera le sceau des prophètes. — Il est nommé le Paraclet, et il viendra découvrir tout ce que les prophètes auront apporté, en entier et sans rien cacher. — Parmi eux il s'appelait le fils de David, et il exauçait les vœux qu'on lui adressait dans les prières.

1. C'est-à-dire : « Bientôt, nous l'espérons, nous pourrons reprendre notre vol. »

— Et aurait-il fait usage du suaire, s'il n'en avait eu besoin; et, s'il en a eu besoin, n'est-ce pas parce qu'il était un adorateur de Dieu et un de ses serviteurs? — Et si le Prophète Mohammed est mort, il n'a fait en cela que suivre l'exemple de tous les grands prophètes. — Jésus, lui aussi, est mort à un moment déterminé, et tous les prophètes de la race d'Adam ont subi le même sort. — Comment contesteraient-ils cela, quand ils savent qu'il est mort sur la croix et qu'il a souffert de mauvais traitements, — mauvais traitements qui ont consisté en une couronne d'épines, en soufflet, et en garrottage à l'aide de cordes au moyen desquelles on l'a traîné au gibet?

Si les fils de Ahmed (Mahomet) ont souffert de dures épreuves, s'ils ont été faits prisonniers, ou s'ils ont eu la gorge coupée, — Jésus, à ce que vous assurez, a goûté l'amertume de la mort, pareille à l'amertume des coloquintes. — Et Jean le Précurseur, et Zacharie, et d'autres parmi ceux qui ont été l'objet des faveurs de Dieu et qu'il nous a généreusement envoyés, — ont été les victimes des tyrans qui ont porté la main sur eux. Pourtant, aucun de ceux qui ont peiné n'a pu arriver à égaler leur supériorité.

Qui fera parvenir à Nicéphore ce discours que je lui adresse en réponse à la pièce de poésie qu'il a envoyée et qui est l'œuvre — d'un de ces Arabes dont le cœur s'est envolé ou qui de désespoir ont renié leur foi comme de vils animaux, — alors que dans l'Orient, l'Inde, le Sind, la Chine, et les Turcs parmi les nations étrangères, avaient adopté l'islamisme, — grâce à l'habileté de Mansour ben Nouh[1], à celle de ses troupes, et à celle de ses sheiks, gens de courage et de vertus?

Si la royauté de Bagdad a disparu, si ses habitants sont devenus les esclaves des esclaves des Deïlémites, — Eh bien, la vérité a encore des défenseurs, et Dieu possède le pouvoir d'éloigner de Bagdad les maîtres par des glaives tranchants. — C'est aux Arabes qu'appartiennent les puissants princes Taglibites[2]; c'est aux Persans que se rattache la dynastie des Bahram. — La religion a parmi eux des défenseurs, et quels défenseurs! Parmi eux la souveraineté appartient aux Hachem, et quels Hachem!

Que Dieu accorde un bien éternel à Seïf Eddaulèh, et qu'il le favorise par ses arrêts généreux! — Qu'il donne à Mansour ben Nouh une prospérité qui dure autant qu'il vivra, et que ce soit le plus longtemps possible. — Ce sont eux deux qui protègent l'Islam contre tout avilissement et empêchent l'édifice de la religion d'être détruit.

Qui donc fera parvenir en mon nom ces conseils que je donne à Nicéphore? Puisse-t-il les recevoir avant qu'il ait eu à se mordre les doigts. — Le Chorassan arrive, traînant ses chevaux de race aussi nombreux que les sauterelles dévorantes. — Ils sont montés par des hommes vieux et jeunes, vaillants, énergiques, favorisés du sort, qui n'ont rien à craindre dans la mêlée. — Ce sont des conquérants qui ont vendu leurs âmes à Dieu en échange du Paradis, et Dieu est le plus généreux des acheteurs.

Si vous résistez, la vérité est claire et ses signes brillent et sont visibles comme des étendards. — Venez donc lutter contre nous; c'est le sabre qui décidera entre nous, et le sabre est le plus équitable des juges. — Dieu nous rendra justice; il nous suffit comme protecteur, car il est le meilleur des défenseurs pour les hommes et les docteurs de la foi. — Nous espérons que, dans sa bonté, Dieu nous accordera une prompte victoire, et que nous nous emparerons de Constantinople, la ville aux vestiges sacrés, — et que tous les Grecs, leurs femmes, leurs richesses, deviendront une part de notre butin. — Là, on verra, — car Dieu est

1 Prince samanide, mort en 366 de l'Hégire (976-977).

2. Voyez page 118.

puissant, — Nicéphore, qui sera debout, être appelé au nombre des captifs à partager. — Nos dents se découvriront dans un sourire dédaigneux, tandis que ses dents s'entrechoqueront de rage et de dépit. — Si vous vous faites musulmans, votre conversion vous assurera la paix; la vie la plus agréable pour l'homme est celle qu'il mène lorsque son cœur est pur[1].

De même que la lettre de Nicéphore avait troublé les esprits à Bagdad, de même la réponse du Khalife impressionna fort ceux de Constantinople. Ce furent surtout les beautés littéraires de cette épître tant soit peu théologique qui frappèrent les imaginations byzantines. Un des premiers possesseurs du manuscrit de Vienne nous a donné ce renseignement en marge même de ce document; il le tenait, dit-il, d'un sien ami, également poète[2], qui était accouru de Tachkend pour prendre part à la guerre sainte avec Elqaffâl, le rédacteur de la lettre du Khalife. Cet ami, tombé par suite des hasards de la guerre dans les fers des Byzantins, se trouvait captif dans la Ville gardée de Dieu lorsqu'arriva la missive. Il aimait à raconter combien ce poème avait émerveillé les Grecs par sa hardiesse et sa forme élégante. Les plus beaux esprits de Byzance, rassemblés autour de lui, s'inquiétaient avec curiosité de cet Elqaffâl si expert dans l'art de bien dire, s'informant de ses origines, de la patrie qui lui avait donné le jour. « Qui est-il donc? disaient-ils. Nous ignorions qu'il y eût parmi les enfants de Mohammed d'aussi habiles et parfaits écrivains. »

1. Le manuscrit de Vienne, qui est une copie du document original, se termine par ces mots : « Cette *kasida* bénie a été achevée grâce à Dieu et à sa bienveillante assistance. Qu'il répande ses bénédictions sur Mahomet et sa famille et qu'il leur accorde le salut ! Fait dans la ville d'Alexandrie, que Dieu la protège, au mois de Moharrem de l'année 497 » (5 octobre-4 novembre 1103).

2. Abd el Melik ibn Mohammed el Chachy.

CHAPITRE IX.

Événements de Sicile. — Terribles ravages exercés sur les côtes de l'Italie par les Arabes d'Afrique et de cette île. — Tribut humiliant payé par les Byzantins. — Nouvelle rupture. — Expédition envoyée dans cette île par Nicéphore dans l'automne de 964 pour porter secours aux défenseurs de Rametta assiégés par les troupes d'Afrique. — Désastre affreux des Byzantins dans le cirque de Rametta. — Les chefs de l'expédition sont pris ou tués. — Rametta, dernière forteresse chrétienne de Sicile, tombe aux mains des Arabes en 965. — La flotte byzantine détruite dans la bataile du Détroit. — Paix conclue en 967 avec Mouizz, le Khalife fatimite de Kairouan. — Celui-ci s'empare de l'Égypte en 969.

La lutte entre les deux races, entre les deux religions, ne se poursuivait pas seulement sur les pentes du Taurus ou sur les rives de l'Euphrate; elle n'avait pas uniquement pour théâtre les plaines de Cilicie et de Syrie ou les rivages de Crète; elle se soutenait encore dans des régions bien différentes, situées à l'autre extrémité de l'empire, par delà la mer occidentale, dans l'Italie méridionale, et dans cette île de Sicile surtout, alors occupée presque entièrement par les Sarrasins; et, durant cette même année 964, durant que le Basileus Nicéphore parcourait lentement, à la tête de sa formidable armée, les campagnes d'Asie, de grands coups d'épée s'étaient échangés entre Maures et Grecs sur cette autre côte lointaine.

Dès la fin du neuvième siècle, les Sarrasins, maîtres déjà de l'Égypte, de toute l'Afrique du nord et de l'Espagne, s'étaient rendus à peu près tout-puissants en Sicile. Syracuse, tant de fois inutilement assiégée, avait succombé en 879. En 902, le Khalife fatimite de Kairouan, Obeid-Allah el-Mahdi, avait, une première fois, pris Taormina, principale place de résistance des Grecs. De leur grand arsenal de Palerme et de toutes les autres villes de la côte, les nouveaux maîtres de cette île superbe, guerriers arabes ou mercenaires berbères, montés sur leurs rapides vaisseaux, s'élancèrent dès lors plus que jamais chaque année vers les

rivages italiens, brûlant, saccageant, dépeuplant les villes byzantines de Calabre et d'Apulie, portant partout leurs horribles déprédations, transformant en un indescriptible enfer de chaque jour l'existence de toutes ces nombreuses populations. Dès 886, Nicéphore Phocas, le propre aïeul de notre Basileus, général illustre de l'empereur Basile Ier, à la tête des légions asiatiques et des fameux sectaires Pauliciens de Téphrice, les avait bien à peu près chassés de tous les points où ils avaient pris pied sur le continent, et l'extrémité méridionale de la Péninsule italienne était redevenue de ce fait entièrement byzantine, mais les effroyables razzias des Arabes de Sicile n'avaient pas cessé pour cela.

Lors de la minorité de Constantin VII, sous la faible régence de sa mère l'impératrice Hélène, ces déprédations acquirent, s'il est possible, violence plus grande encore. Tous les rivages des deux thèmes impériaux de Longobardie et de Calabre furent presque incessamment ravagés par de véritables armées de pillards musulmans, sans que les stratigoi byzantins, renfermés avec leurs insuffisantes garnisons dans les plus fortes places de la côte, pussent s'opposer à leurs débarquements. Du haut des créneaux de leurs forteresses, ils en étaient réduits à voir l'invasion sarrasine défiler continuellement au pied de leurs murailles, poussant devant elle d'innombrables troupeaux de prisonniers. Les campagnes dépeuplées semblaient un désert.

En 923, la flotte arabe prenait et pillait Reggio ; en 924, l'affranchi slave renégat Mesoud s'établissait à poste fixe sur le rocher de Sainte-Agathe, près de cette ville. En 925, un armement formidable, conduit par Abou Ahmed Djafar ibn Obéid, débarquait en Calabre et parcourait le pays du sud au nord, brûlant les villes et les villages, emmenant des milliers d'habitants en captivité, promenant de tous côtés d'horribles massacres. Un petit nombre de forteresses, parmi lesquelles Rossano, purent seules résister. L'expédition se termina par la prise d'Oria, où six mille personnes furent égorgées et où les Musulmans firent dix mille prisonniers, parmi lesquels un patrice qui se racheta au prix fabuleux de 72,000 livres d'or italiennes, et le célèbre médecin juif Schabtaï Donolo, à qui nous devons un récit de ces événements. A la suite de ce désastre, les Byzantins sollicitèrent une trêve qu'on ne

leur accorda qu'aux plus dures conditions, et pour laquelle ils durent livrer comme otage Léon, qualifié par les contemporains d'évêque de Sicile, parce que les émirs musulmans ne permettaient le maintien que d'un seul siège épiscopal pour les chrétiens de toute l'île. L'expiration de cette trêve, en 927, fut marquée par la destruction de Tarente. Les habitants en furent passés au fil de l'épée ou transportés comme esclaves en Afrique. Cette grande et belle cité, jadis si prospère, devait demeurer quarante années durant un monceau de ruines désertes [1].

Étoffe de soie à fond rouge, de fabrique byzantine, qui existe encore actuellement dans la châsse de Charlemagne à Aix-la-Chapelle et qui enveloppe ses ossements. Elle est décorée d'une suite de médaillons renfermant des éléphants. L'ornementation est composée de jaune, de bleu lapis, de vert et de blanc. Une inscription byzantine qui semble du dixième siècle donne « le nom d'un certain Michel, primicier de la Chambre impériale », qui sans doute l'avait commandée. Il est probable que cette étoffe aura été employée à envelopper les os de Charlemagne en 1166, lorsque Frédéric Barberousse les fit retirer de son tombeau. (D'après les *Mélanges d'archéologie* des RR. PP. Cahier et Martin.)

Alors le gouvernement de Byzance, accablé déjà par d'inextricables difficultés intérieures et par la guerre avec les Arabes d'Asie, voyant les trêves avec les Bulgares rompues, se résigna à conclure avec ces terribles corsaires d'Occident une paix humiliante. Le cubiculaire Eustathios, stratigos impérial de Calabre, chargé des négociations, signa, probablement avec l'émir sicilien Moussa, lieutenant du Fatimite africain, un traité par lequel l'empereur de Roum s'engageait à payer annuellement au Khalife le tribut considérable de 22,000 nomismata ou

1. F. Lenormant, *La Grande Grèce*, t. I, p. 345. — Rambaud, *op. cit.*, pp. 411 sqq.

sous d'or. En revanche la paix devait régner d'une extrémité à l'autre des rivages italiens, qui furent évacués par les vainqueurs. Plus tard, ce tribut honteux fut, paraît-il, réduit de moitié, sur l'ordre de Phatloun l'Africain, touché des procédés généreux du nouveau régent, Romain Lécapène, qui avait succédé à l'impératrice Hélène dans la tutelle du jeune empereur Constantin.

Jusqu'à l'avènement de Nicéphore, cette somme de onze mille pièces d'or fut plus ou moins régulièrement payée, ce qui n'empêcha point la colonie militaire des Sarrasins de Sicile de continuer à constituer pour toutes les populations des thèmes byzantins d'Italie le plus odieux comme le plus dangereux voisinage. A chaque instant ces enragés pillards rompaient partiellement les trêves sous un prétexte ou sous un autre, dans le but surtout de se procurer des esclaves, ce bétail humain dont leurs armées et leurs flottes faisaient une si effroyable consommation. Tout le reste du règne du Porphyrogénète se passa, de ce côté, en luttes lamentables malgré cette paix relative. Cependant, en 958 [1], à la suite d'un grand désastre maritime en vue de la côte sicilienne, après que leur flotte eut été en partie détruite par une tempête terrible, ou plutôt, dit le pieux Cédrénus, « par Christ notre Dieu, qu'ils avaient blasphémé, » les Sarrasins d'Occident finirent par signer un traité nouveau.

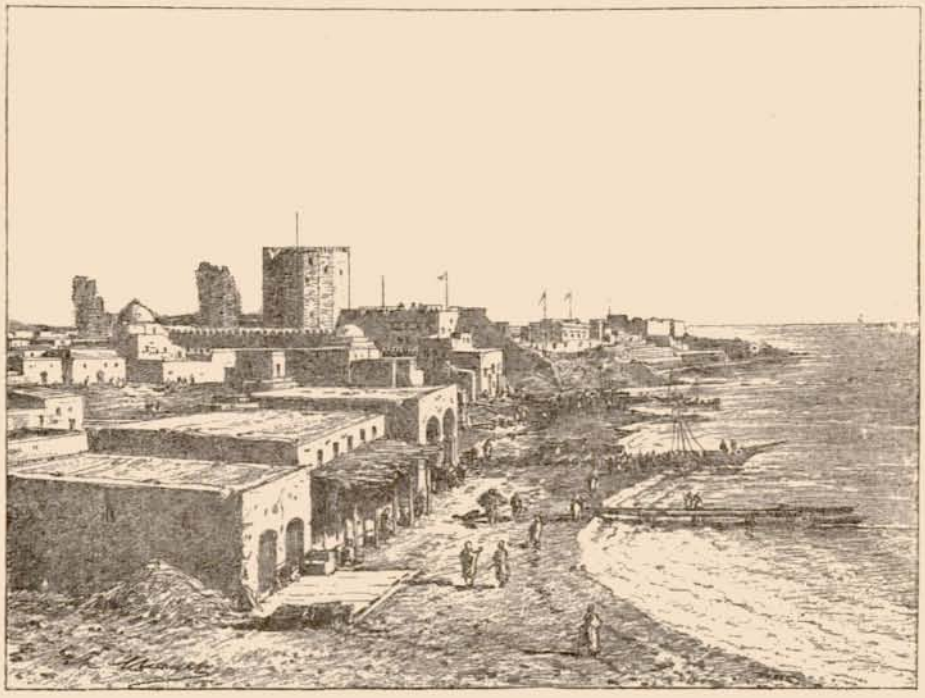
Cette fois, la paix dura presque jusqu'à l'élévation de Nicéphore Phocas au trône impérial. Mais les Byzantins n'en continuèrent pas moins, je le répète, à payer à leurs voisins, par l'entremise du stratigos de Calabre, le tribut infamant des onze mille sous d'or, ce qui tendrait à prouver, dit fort bien M. Rambaud, que les Arabes, simplement affaiblis par la ruine de leur flotte, mais nullement vaincus, accordèrent à ce moment une fois encore la paix bien plutôt qu'ils ne la subirent. Le fait semble d'autant plus certain qu'ils conservèrent en même temps tous les autres avantages des premiers traités [2].

Le Khalife fatimite d'Afrique était, depuis le mois de mars 953,

1. 961 pour Amari, *op. cit.*, t. II, p. 253; — 956 pour M. Rambaud.

2. Amari, *op. cit.*, t. II, p. 257, *note*, estime à environ 750.000 âmes le chiffre de la population sarrasine de Sicile à cette époque.

Mouizz[1], successeur de son frère Mansour. Il tenait sa cour tantôt dans son palais de Cabra, aux portes de la nouvelle ville de Mançoura rebâtie par son père à côté de la vieille Kairouan, tantôt à El-Mehdia, la Méhédia de Tunisie actuelle, dont El Bekri, au dixième siècle, et Édrisi, au siècle suivant, nous ont longuement raconté les splendeurs. Dans le



Vue de Méhédia de Tunisie, l'ancienne capitale des Fatimites africains au x[e] siècle.

port de cette première et brillante capitale des Fatimites africains, se donnaient rendez-vous à cette époque les innombrables navires d'Alexandrie, de Syrie, de Sicile et d'Espagne. On y voyait même les lourdes galères de Venise, de Pise et d'Amalfi. Aujourd'hui c'est une ville morte, perdue dans sa vaste enceinte démantelée par Charles-Quint. Mouizz, futur conquérant de l'Égypte et maître, dès son avène-

1. Il était né en 929. — Voy. sur ce prince l'*Histoire des Khalifes fatimites* de Wüstenfeld, Gœttingen, 1887, pp. 99-133, et l'attachant récit de sa vie écrit par E. Quatremère dans le *Journal Asiatique* (années 1836-37). On croirait lire l'histoire d'un Khalife des *Mille et une Nuits*.

ment, de tout le nord africain depuis le désert de Lybie jusqu'à l'Océan, était bien un vrai prince oriental, intelligent, énergique et brave, généreux, mais fastueux et cruel. Son bras droit fut le fameux Djauher, cet esclave sicilien d'origine chrétienne, vendu sur le marché de Kairouan, devenu secrétaire du Khalife, puis son grand vizir et le généralissime de ses troupes. Ce parfait guerrier musulman devait s'illustrer à jamais en fondant pour ainsi dire à nouveau par la conquête de l'Égypte la grandeur de la dynastie des Fatimites.

A son avènement, Mouizz avait vu arriver à sa cour l'émir de Sicile El-Hassan ben'Ali, qui, laissant le gouvernement de l'île à son fils, le valeureux Abou Hassan Ahmed, était venu réclamer de son seigneur une investiture nouvelle. Celui-ci la lui avait accordée, lui laissant en toute propriété l'émirat de Sicile qu'il tenait depuis plusieurs années, avec droit de succession assuré à son fils en cas d'absence prolongée ou de mort.

Une paix à peu près complète durait donc pour ces belles et malheureuses contrées du sud de l'Italie, depuis quelques années à peine, lorsque Nicéphore, vainqueur immortel des Arabes de Crète et d'Asie Mineure, s'apprêta à devenir, en 963, le maître de l'empire. Cette fois, les Sarrasins d'Afrique et de Sicile ne furent pas longs à s'apercevoir que les circonstances avaient du tout au tout changé à Byzance et qu'au pacifique et faible gouvernement de Constantin VII et de son fils allait succéder l'administration énergique et hautaine du plus guerrier des empereurs d'Orient. Nicéphore, triomphateur des fameux pirates de Chandax et de ce brillant Hamdanide dont la chevaleresque renommée était alors quasi universelle, justement fier de ses armées si admirablement réorganisées, estima fort naturellement qu'il était indigne du nom romain de payer tribut aux Arabes de Sicile et fit cesser net tout envoi de numéraire à Palerme. Il comptait beaucoup pour vaincre ces Sarrasins d'Occident sur l'appui de l'ancienne population chrétienne de l'île, population que les rapports des agents byzantins présentaient comme animée vis-à-vis de ses oppresseurs des sentiments de haine les plus violents. La guerre recommença immédiatement de part

Madone byzantine dans l'attitude de l'oraison. Bas-relief de l'église Santa-Maria in Porto à Ravenne. Cette Vierge, d'après la tradition, aurait été transportée miraculeusement de Gênes en Italie, vers l'an 1100. Elle a probablement été rapportée à Ravenne à l'époque des Croisades. L'ensemble de cette belle œuvre offre un caractère de grandeur remarquable.

et d'autre, dès avant même l'avènement définitif de Nicéphore. Elle fut signalée du côté des Arabes par la prise de Taormina. Cette forte

place, conquise une première fois, on l'a vu, en 902, avait été depuis réoccupée par les Byzantins. Cette fois elle succomba définitivement, le 24 décembre 962, après plus de sept mois d'un siège terrible [1]. Du côté des Byzantins, la reprise des hostilités fut alors marquée par une expédition célèbre que je vais raconter, suivant presque mot pour mot pour ce récit la narration brillante et animée qu'en a donnée le grand historien Amari dans sa belle histoire des Arabes de Sicile [2] :

Par la chute de Taormina, la Sicile entière se trouvait maintenant de fait aux mains des Arabes, à l'unique exception d'une petite cité de la région orientale, l'imprenable Rametta [3], et le siège illustre de ce nid d'aigle constitue une des pages les plus glorieuses de l'histoire de cette grande île au dixième siècle. Cette forteresse à peu près inaccessible, perdue dans les montagnes de l'extrême pointe nord-est de la Sicile, à quelque distance au ponant de Messine [4], avec laquelle elle ne communiquait que par les plus sauvages et abrupts sentiers, était à cette heure le dernier représentant de ces courageux et fiers municipes grecs indépendants de Sicile, qui, l'un après l'autre, entièrement délaissés par la mère patrie impuissante à les secourir, avaient fini par succomber aux attaques sans cesse renouvelées des terribles Africains. Lors de la prise de Messine, dès 843, Rametta, protégée par sa situation extraordinaire, était devenue l'asile des principaux personnages et des plus vaillants citoyens de cette cité, de tous ceux en un mot qui avaient préféré cet âpre mais libre exil aux hontes et aux atroces misères de l'esclavage musulman. Depuis, elle avait continué à servir de refuge à une foule de hardis proscrits chrétiens, fuyant devant les incessants progrès de la conquête arabe, décidés à subir une lutte journalière, même une mort glorieuse, plutôt que de s'en aller périr lentement dans les horribles bagnes africains. A l'époque où nous sommes, Rametta était donc une sorte d'îlot formidable, un des endroits les plus

1. Le nom de cette redoutable forteresse fut changé en celui de Mouïzzia en l'honneur du Khalife. Toute la population chrétienne fut réduite en esclavage. Le Khalife reçut en don pour sa part l'élite des prisonniers au nombre de dix-sept cent soixante.

2. Amari, *op. cit.*, t. II, chap. IX. J'ai transcrit presque littéralement tout ce récit de l'illustre écrivain italien, récit auquel il n'y a guère plus rien à changer ni à ajouter pour le moment.

3. Ou *Rimecti*.

4. A neuf milles en ligne droite.

fameux de ce siècle dixième, dernier refuge de l'indépendance grecque, acropole suprême pour sa défense, noyée au milieu des terres musulmanes, défendue par une garnison nombreuse, déterminée, animée de la rage du désespoir. Les sièges de cette ville, les batailles livrées sous ses murs figurent à chaque page de l'histoire de la première moitié du dixième siècle en Sicile. Je vais raconter maintenant son aventure dernière.

Les Arabes, enorgueillis par ce grand succès de la prise de Taormina, résolurent d'en finir de même avec Rametta et d'exterminer ainsi d'un coup toute résistance dans cette portion orientale de l'île, où la population chrétienne se montrait encore aussi nombreuse que vivace. Hassan ibn-Ammar, général du Khalife Mouizz, vint camper sous les murs de la petite cité chrétienne, le 23 août 963, sept jours seulement après le couronnement de Nicéphore. Le siège commença aussitôt.

Sous la double et pénible impression du désastre de Taormina et du péril que courait l'intrépide garnison de Rametta, péril dont il fut certainement très vite et très pleinement informé, Nicéphore résolut d'agir avec autant de promptitude que d'énergie. Les malheurs de ces deux cités chrétiennes et la honte du tribut à payer aux coreligionnaires de ceux qu'il avait tant de fois battus en Asie, furent certainement la cause déterminante de l'expédition considérable qu'il décida d'envoyer au secours de la malheureuse Sicile. Il eût bien voulu diriger cette campagne en personne, mais force lui fut de renoncer à ce projet, empêché qu'il en était par les soucis de la guerre syrienne. Malgré toute l'activité déployée, de si immenses préparatifs prirent un temps trop considérable. Ce ne fut que fort tard, dans le courant de l'année 964, que la flotte de secours byzantine put enfin voguer au secours de Rametta.

Le commandement du corps expéditionnaire, du moins celui des troupes de débarquement, en particulier de la cavalerie qui était fort nombreuse, fut confié par l'empereur à son cousin germain, le patrice Manuel, fils naturel de l'ancien domestique des scholes Léon Phocas, frère lui-même du vieux Bardas et, par conséquent, le propre oncle du

Basileus[1]. Le jugement que les chroniqueurs portent sur ce capitaine est fort variable. Léon Diacre, en général très véridique, mais constamment optimiste et louangeur, parle de son énergie obstinée jusqu'à l'entêtement, de son courage aveugle jusqu'à l'imprudence. Cédrénus est infiniment plus sévère. Selon lui, Manuel, beaucoup trop jeune pour une pareille responsabilité, eût mérité bien plutôt d'obéir que de commander; il avait des défauts capitaux, un manque absolu de capacités militaires, aucune sagesse, une témérité qui touchait à l'incapacité : tête dure, audace irréfléchie frisant la sottise.

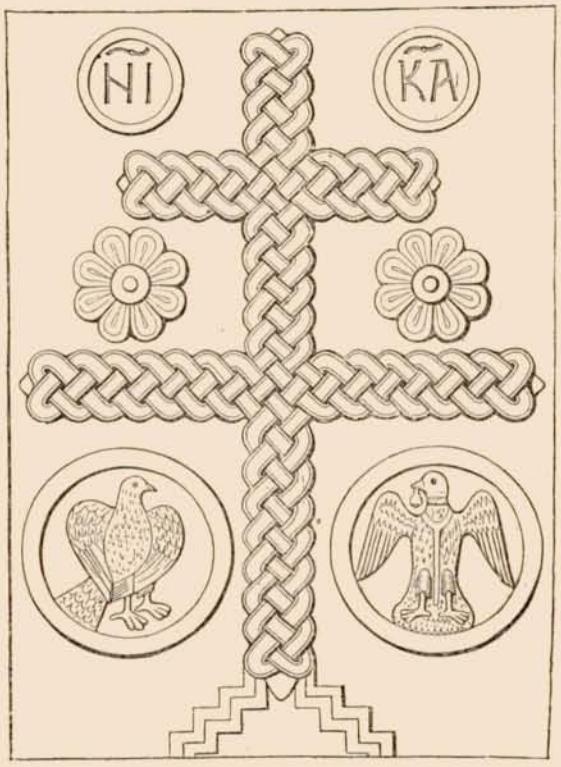
Le drungariat, c'est-à-dire le commandement particulier de la flotte, et avec lui la direction suprême des opérations, furent confiés au protospathaire eunuque Nicétas, frère de Michel, un des protovestiaires ou chambellans de l'empereur[2]. C'était encore là, semble-t-il, un choix déplorable, qui étonne venant d'un homme tel que Nicéphore, probablement entièrement absorbé par le soin de la guerre de Syrie. Nicétas était un personnage de haute piété, d'une grande érudition ecclésiastique, mais tout à fait incapable d'exercer une direction militaire quelconque. Cette nomination fut, je le répète, une grave erreur de Nicéphore et certainement sa religion dut être trahie. « Il crut, disent les chroniqueurs, faire merveille en plaçant ces deux hommes à la tête de son expédition de Sicile, ne pouvant se priver en ce moment d'aucun de ses capitaines des troupes d'Asie. » Ceux-ci, du reste, auraient pu chercher à profiter de leurs lauriers de Sicile pour faire comme il avait fait lui-même et tenter de le chasser du trône pour s'y asseoir à sa place. Il crut que Manuel et Nicétas réunis donneraient un résultat excellent et ne vit même pas la faute qui consistait à placer un prince du sang, hardi et fier, sous les ordres d'un homme de cabinet qui n'avait d'un soldat que le titre dont on l'avait affublé.

Un troisième haut personnage accompagnait l'expédition en qualité de conseiller et aussi d'aumônier général, mais surtout de futur gouver-

1. Romain Lécapène avait jadis fait crever les yeux à ce personnage.

2. Ce Michel était patrice, préposite et vestis, donc eunuque comme son frère. C'est probablement le même qui avait servi d'intermédiaire entre Nicéphore et Théophano après la mort de Romain II. Voyez page 275, *note*.

neur des thèmes italiens réorganisés. C'était le pieux Nicéphore, plus tard célèbre comme évêque de Milet et comme gouverneur de l'Italie byzantine [1]. Ce saint prêtre, dont notre Bibliothèque nationale de Paris possède encore une biographie manuscrite contemporaine [2], était né en Asie, à Basilion, bourg considérable du thème des Bucellaires. D'une



Croix byzantine à double traverse, dite croix patriarcale, sculptée sur une église d'Athènes.

piété profonde, d'une vie si pure et religieuse qu'elle lui valut d'être mis plus tard au nombre des saints de l'Église orthodoxe, cet homme vénérable s'était de bonne heure consacré à la vie ecclésiastique. Il avait été pour cela résider à Constantinople, où il était entré

1. Muralt l'a confondu avec Nicétas.

2. Manuscrits grecs, anc. fonds, n°. 1181, depuis le fol. 797 v° jusqu'à la fin du volume, *Vie de saint Nicéphore*, Βίος τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Νικηφόρου. Cette biographie, incomplète à la fin, a été rédigée par un anonyme sicilien ou calabrais contemporain et témoin oculaire des faits qui y sont rapportés. Hase en a publié des fragments dans ses notes à Léon Diacre. Ne pas confondre ce Nicéphore avec son homonyme qui fut patriarche de Constantinople vers 806 et que l'Église grecque a également canonisé.

au collège des clercs palatins. Son avancement avait été rapide. A l'époque où nous sommes, il était à la veille déjà d'atteindre aux hautes fonctions de l'épiscopat. C'était un sage, un esprit essentiellement modéré. Le Basileus, en le donnant pour auxiliaire quasi religieux et pour conseil au patrice Manuel Phocas, s'était, en même temps, préoccupé de la situation lamentable depuis si longtemps faite à ces infortunées provinces italiennes de l'empire qu'il songeait dès maintenant à tirer de leur noire misère. Il savait qu'il ne pouvait remettre en des mains meilleures cette grande et difficile mission de réorganisation et de pacification qu'il méditait pour ces malheureuses contrées, en proie depuis des siècles à tant de calamités. C'était là la partie réellement importante, quoique officieuse, des fonctions de Nicéphore. Officiellement il était attaché à la flotte expéditionnaire en qualité de chef ecclésiastique, quelque chose, je le répète, comme un grand aumônier destiné à invoquer par de ferventes prières à Dieu et à la Théotokos le succès des armes byzantines. Plus tard il gouvernerait au nom du Basileus l'Italie méridionale rendue à la tranquillité. Ce choix était le seul qui fût digne du tact d'un homme d'État tel que l'était en réalité Nicéphore. Les deux autres nominations, complétant cet état-major de l'expédition, étaient, je l'ai dit, déplorables.

Ce fut vers la fin de l'été de l'an 964[1] que la flotte byzantine partit pour reconquérir la Sicile. C'était un armement magnifique. Ses nombreux navires de transport étaient les plus gros qu'on eût encore vus sortir des chantiers de Byzance. Beaucoup de bâtiments pyrophores en faisaient partie, destinés à vomir le feu grégeois sur les noirs enfants de l'Afrique. Le corps expéditionnaire comptait plus de quarante mille soldats choisis parmi les meilleurs de l'empire. On voit de quel immense effort il s'agissait cette fois encore. La composition de ces troupes de débarquement était, comme de coutume, infiniment variée. Toujours même mélange extraordinaire de nations : des Arméniens en quantité, des Russes, moins nombreux, mais dont chacun valait un peloton, des sectaires Pauliciens d'Asie que les historiens arabes dési-

1. Amari, *op. cit.*, t. II, p. 263. Cette date me paraît plus exacte que celle de 966 donnée par Muralt.

gnent sous le nom de Mages, à cause de l'hérésie manichéenne à laquelle ils étaient si attachés. Leur réputation d'extrême férocité, exagérée par mille récits fantastiques, terrifiait les Musulmans. Un énorme et merveilleux parc de machines de guerre avait été embarqué sur des navires spéciaux. On voit que cette flotte et cette armée ne le cédaient guère comme importance à celles de l'expédition de Crète. J'ai pu décrire ces dernières plus en détail; grâce à Léon Diacre, j'ai pu faire le récit des combats soutenus par elles. Pour l'expédition de Sicile, il en sera autrement. Les renseignements que nous ont transmis les sources sont infiniment moins complets. Comme un grand désastre termina cette campagne, les chroniqueurs byzantins, toujours courtisans, ont préféré n'en souffler mot. Léon Diacre, qui est presque seul à en parler, s'est borné à des amplifications oratoires sans valeur historique. Les écrivains musulmans ont été heureusement moins avares de détails.

Lorsqu'on vit cette flotte superbe quitter lentement les mouillages du Bosphore et de la Corne d'or et cingler joyeusement vers la lointaine Sicile, nul à Constantinople ne douta du succès. Quelles forces sarrasines pourraient tenir tête à de si nombreux et de si brillants combattants? N'avait-on pas l'exemple tout récent de ces Arabes de Crète, si insolents, réputés invincibles, et qu'on venait de voir, humbles captifs, défiler au Cirque aux pieds du Basileus aimé du Christ? Mais il existait encore une raison pour que la foule byzantine, cette foule superstitieuse, d'une si naïve crédulité, se crût assurée du succès. Jamais les présages n'avaient été plus favorables! Les nouveaux livres sibyllins, avidement consultés, promettaient une victoire éclatante et les prophéties de l'évêque sicilien Hippolyte, que jamais jusqu'ici on n'avait vues en défaut, n'étaient pas moins affirmatives. On y lisait avec une joie pieuse cet oracle étrange que : « le lion et le lionceau dévoreraient un jour l'onagre, c'est-à-dire l'âne sauvage ». Personne ne doutait à Byzance que les deux nobles animaux ne représentassent ici les deux empereurs d'Orient et d'Occident, Nicéphore et Othon. A ce moment encore on croyait à l'amitié du prince allemand et on aimait à se figurer que Teutons et Byzantins combattraient un jour côte à côte en Italie

le bon combat de la foi. Par contre, l'âne sauvage, rétif et méchant habitant du désert, personnifiait certainement Mouizz, le Khalife africain. Plus loin, nous verrons par quelles lourdes plaisanteries l'évêque Luitprand, l'ambassadeur de ce même Othon, quand il vint à Byzance en 968, se gaussa des Grecs pour la manière stupide dont ils avaient, selon lui, interprété cet oracle fameux. Il voulut bien leur expliquer, le rire de mépris aux lèvres, que les deux lions n'étaient autres qu'Othon et son fils, et que l'âne sauvage que les deux princes devaient dévorer représentait Nicéphore, « empereur vain et incestueux, lequel n'avait pas craint d'épouser Théophano, sa commère ». Et le mordant prélat, qui se moque si bien de la crédulité des autres, dans sa haine contre Nicéphore et tous les Byzantins, n'hésite pas à attribuer le triomphe même des Musulmans de Sicile à la confiance extrême qu'ils avaient de leur côté puisée dans l'oracle du fameux Hippolyte interprété par eux dans le même sens que lui. On voit quelle importance prenaient à cette époque toutes ces puérilités, toutes ces enfantines vaticinations. Grecs, Arabes et Latins y croyaient avec la même ferveur. Elles contribuaient fort à donner confiance ou à décourager les âmes, et parfois décidaient de la victoire.

Quand les forces byzantines, vers l'automne de l'an 964, parurent en vue de Sicile, le siège de Rametta durait depuis de longs mois déjà. On sait qu'il avait officiellement commencé le jeudi 24 août 963. Ce jour-là, sur l'ordre du Khalife expédié à Ahmed, Hassan ibn-Ammar avait dressé ses tentes sous les murs de la ville. Nicéphore, à ce moment, je le répète, régnait depuis une semaine à peine, et la nouvelle de la révolution qui avait si profondément modifié l'état des choses à Constantinople ne pouvait être déjà parvenue en ces lointains parages. Pleins de confiance à ce spectacle du gouvernement de l'empire grec qu'ils croyaient encore livré à une faible femme et à deux enfants en bas âge, les guerriers d'Afrique ne pouvaient se douter, lorsqu'ils venaient, toutes bannières déployées, procéder à l'anéantissement de la dernière forteresse chrétienne de Sicile, que, dès ce jour, au Palais Sacré de Byzance, un homme était monté sur le trône qui avait mérité déjà d'être appelé « le marteau des Sarrasins », et qui n'aurait d'autre

Couverture d'un manuscrit grec de la bibliothèque de Saint-Marc. Treize émaux cloisonnés sur or, contournés de perles fines et encadrés dans une bordure de pierreries et de perles, représentant le Christ et des saints, en composent l'ornementation. C'est un très beau spécimen de l'orfèvrerie byzantine du x^e^ siècle. (D'après les *Arts industriels au moyen âge*, de M. Jules Labarte.)

but, sa vie durant, que de relever à leurs dépens la grandeur des armes romaines. Aussi, personne au camp arabe n'avait d'inquiétude sur l'issue du siège; personne ne doutait que les factieux, comme on aimait à appeler à la cour de Méhédia cette héroïque poignée de guerriers chrétiens, ne fussent prochainement réduits à merci. Aucun secours humain ne semblait pour eux possible dans cette Sicile vaincue, couverte de hordes étrangères, où seule la petite cité si fière surgissait encore comme le dernier tison presque éteint de cette nationalité expirante. En un mot, le succès paraissait si bien certain que le prince Ahmed, le valeureux fils de l'émir Hassan, qui gouvernait en son nom la Sicile en qualité de wali du Khalife[1], n'avait pas hésité à choisir ce moment pour se rendre à la cour de Méhédia auprès de son seigneur, afin d'y traiter avec lui la grave question des relations de vassalité entre l'émirat sicilien et le khalifat d'Afrique.

Nous ne possédons que de bien rares renseignements sur cette première période du long et glorieux siège de Rametta, du mois d'août 963 jusqu'à l'automne de l'an 964. Seulement, nous savons que jamais garnison ne se défendit avec une plus admirable valeur. Les assiégeants étaient infiniment supérieurs en nombre. Les assiégés, d'autre part, n'ignoraient pas qu'à vues humaines ils devaient fatalement succomber. Rien n'y fit cependant, et tous ces engins de destruction : les formidables manganes de Hassan, les *arrâdeh,* machines de jet de moindres dimensions fort en usage dans les armées arabes de cette période du dixième siècle, eurent beau battre incessamment les murailles de la forteresse, les furieux assauts eurent beau se répéter chaque jour, les Sarrasins n'obtinrent de ce fait aucun résultat appréciable. Alors Hassan ibn Ammar[2], changeant de tactique, résolut de prendre les chrétiens par la famine. Retranchant avec soin son camp, il attendit patiemment que celle-ci eût fait son œuvre. Un grand kasr ou château fut élevé par ses soins pour servir de donjon, en cas de surprise ou de sortie des assiégés. La plupart des soldats furent logés dans des baraquements.

1. Il avait été nommé à ce poste par le Khalife Mansour, père de Mouizz. Voyez le portrait que fait Amari de ce brillant guerrier africain, *op. cit.*, II, 282.

2. Qu'il ne faut point confondre avec son homonyme Hassan, l'émir même de Sicile.

On passa ainsi l'hiver de 963 à 964, puis tout le printemps et l'été. Les obstinés défenseurs de Rametta tenaient toujours.

L'annonce de l'arrivée de la grande flotte byzantine dut fort troubler les esprits en Sicile. Nous ignorons si la nouvelle en parvint rapidement aux assiégés ; mais les Arabes en tout cas en furent fort épouvantés. La preuve en est dans le retour précipité du prince Ahmed, qui revint d'Afrique en toute hâte pour mettre l'escadre sicilienne en état de combat. Marins et soldats furent par lui assemblés de toutes parts. Le Khalife, dont il avait réclamé l'appui immédiat, lui envoya toute la flotte disponible d'Afrique avec de nombreux contingents berbères sous les ordres de Hassan, l'émir titulaire de Sicile, le propre père d'Ahmed. Ce personnage s'était depuis peu complètement déchargé sur son fils des soucis du pouvoir, et s'en était allé vivre à la cour de Méhédia.

Hassan et ses troupes débarquèrent en Sicile durant le Ramadan de l'an 353 de l'Hégire, soit dans les premiers jours d'octobre 964. Le vieil émir dépêcha quelques renforts au camp devant Rametta pour en hâter, si possible, la chute avant l'arrivée des Byzantins, et demeura avec le gros de ses forces en observation aux abords de Palerme. Il n'avait point oublié le débarquement du général byzantin Basile sur la côte occidentale de Sicile en 957, sept ans auparavant, opération exécutée à l'improviste, et qui, bouleversant toutes les prévisions des commandants sarrasins, leur avait été si funeste.

La flotte byzantine, après avoir franchi les mers de l'Archipel et de l'Adriatique, s'était ralliée dans les parages de la pointe de Calabre. Le 13 octobre, elle s'ébranla à nouveau, cinglant sur Messine, d'où le bouillant Manuel voulait voler en hâte au secours de Rametta. Neuf jours furent encore perdus à traverser le détroit et à débarquer le corps expéditionnaire. Messine fut occupée, probablement sans résistance. En grande hâte, les murailles de la ville furent relevées, les fossés à demi comblés creusés à nouveau. En même temps, de nombreux détachements de la flotte, envoyés en reconnaissance vers le nord comme vers le midi, allèrent de toutes parts assaillir la côte sicilienne. Dans la région du nord, Termini fut enlevée presque sous les yeux de l'émir Hassan, qui ne put s'opposer à ce facile triomphe. Vers le sud, les Byzantins

prirent encore Taormina et Léontini qui se rendirent sans combat, et Syracuse qui fut vivement emportée d'assaut. La rentrée dans Taormina, dont la conquête par les Sarrasins avait retenti si douloureusement à Constantinople, dut être saluée par de longs cris de joie sur les galères byzantines. Là, du reste, s'arrêtèrent les éphémères succès des armes orthodoxes. Léon Diacre est même le seul historien qui nous ait conté la prise de ces places siciliennes, entremêlant son récit très fantastique de cette courte campagne des plus absurdes fleurs de rhétorique. Ces faits cependant paraissent exacts, mais l'erreur que commirent les généraux byzantins d'éparpiller ainsi leurs forces en s'éloignant trop de Messine, leur base d'opérations naturelle, n'échappa pas plus à l'anxieuse observation des populations chrétiennes de l'île que l'indiscipline de leurs soldats, dont ils n'étaient plus maîtres, paraît-il. Il se disait publiquement, tout le long des rivages de Sicile et des Calabres, que Prassinachios, solitaire de grande vertu retiré dans un ermitage des hauts sommets qui surplombent le détroit, « tenu pour très lucide entre les voyants en Dieu[1] si nombreux dans ce pays, » venait, dans un entretien mystérieux avec le grand aumônier Nicéphore, de lui présager la déroute finale des armes chrétiennes. Nicéphore, du reste, nous dit le chroniqueur qui nous a rapporté ce détail, ne se faisait aucune illusion, car il n'avait pas été long à s'apercevoir de la mauvaise tenue des soldats, fruit de l'impéritie des chefs.

Tandis que l'eunuque Nicétas dispersait ainsi stupidement sur trois cents milles de côte sicilienne les dromons de son escadre, Manuel Phocas, sans perdre de temps, mais aussi sans prendre les plus élémentaires précautions, sans s'informer ou se garder en quoi que ce soit, courait, avec le gros de sa cavalerie, au secours de Rametta. Ce fut à travers les affreux précipices et les chemins de chèvres des monts Neptuniens que les lourds cavaliers cataphractaires de l'armée byzantine se précipitèrent ainsi follement. L'emplacement de Rametta, désert aujourd'hui, n'est qu'à neuf milles de Messine en ligne droite, mais entre les deux localités s'élève la masse énorme du mont Dinnamare,

1. Θεοπτικοί.

qui domine de ses deux versants, à 3,300 pieds de hauteur, les mers

Bas-relief byzantin d'ivoire du X^e^ siècle environ, ayant fait partie successivement des collections Soltykoff et Carrand. Il représente l'Ascension du Christ en présence de la Vierge et des Apôtres. L'inscription placée entre les deux oliviers chargés de fruits est tirée du chapitre 1^er^ des *Actes des Apôtres*. « Hommes de Galilée, pourquoi vous tenez-vous ici, les yeux tournés vers le ciel? » La composition de cette charmante sculpture est harmonieuse et d'un grand caractère; les figures y sont groupées avec art; les attitudes sont très variées et les têtes sont expressives, malgré leurs petites proportions. (D'après les *Arts industriels au moyen âge*, de M. Jules Labarte.)

Ionienne et Tyrrhénienne. Les escadrons byzantins, dans leur marche

enragée, devaient faire d'abord, le long des flancs de cette montagne, un détour considérable d'une trentaine de milles. Le défilé qu'il leur fallait suivre, après avoir quitté la route du rivage, débouchait subitement dans une plaine bornée de toutes parts par des hauteurs à pic, sorte de cirque de trois à quatre milles de diamètre. Au centre s'élevait une butte énorme et rocailleuse, longue d'un demi-mille, à la croupe inégale alors toute hérissée de fortifications dont les débris informes sont debout encore aujourd'hui. C'était là l'emplacement de la fameuse citadelle chrétienne de Rametta. Au pied de ce nid d'aigle blanchissaient pour le présent les tentes berbères et flottaient les mille étendards bigarrés de l'armée d'Afrique.

Le cirque environnant semblait bien l'arène gigantesque toute préparée pour le duel à mort de deux nations. D'immenses parois lui faisaient de partout une effrayante ceinture. Seulement, en trois endroits, cette muraille était interrompue par d'étroits passages. Ces coupures profondes, véritables coupe-gorge, donnaient passage, alors comme aujourd'hui : vers le nord, au chemin de Spadafora, vers le sud, à celui de Mili ou Mikos, kastron de premier ordre à cette époque, vers le couchant, à celui de Monforte, localité sur l'emplacement de laquelle s'élevait probablement au dixième siècle la très importante forteresse de Démona [1]. Du côté du levant enfin, le cirque tout entier était traversé par une ravine très profonde, qui le coupait en droite ligne sur une longueur de plusieurs milles dans la direction du sud au nord, fossé étrange et colossal aux parois également à pic. Cette sorte de vallon creux, véritable tranchée naturelle, aux précipices impraticables, comme, du reste, toute cette curieuse enceinte circulaire, a été très exactement décrite par les historiens arabes de ce siège célèbre. Tels étaient alors les alentours de Rametta ; tels ils sont demeurés aujourd'hui.

Hassan ibn Ammar avait avisé le waly Ahmed du débarquement des Byzantins. Quittant en hâte ses cantonnements de Palerme, celui-ci prit immédiatement avec ses troupes berbères la route de Rametta ;

1. Amari, *op. cit.*, I, 468, note 4.

probablement il dut suivre la voie de terre et faire en conséquence un détour considérable pour éviter Termini, que les Grecs venaient d'occuper. Il ne put donc arriver à temps pour prévenir le fougueux Manuel, qui, à peine ses troupes débarquées, les mena d'une traite furieuse jusqu'au cirque fameux, tant il était ardent à se couvrir de gloire par la délivrance de l'intrépide forteresse. C'était dans la nuit du 24 au 25 octobre. Un détachement de cavalerie grecque dut tenter de forcer le passage de l'enceinte par le défilé de Mikos, un autre par celui de Démona; un troisième fut expédié au loin sur la route de Palerme pour barrer le passage aux troupes d'Ahmed accourant de ce côté. Manuel, en personne, avec le gros du corps expéditionnaire divisé en six « bandes », suivit au galop le rivage jusqu'à Spadafora, d'où il piqua droit par la passe de ce nom sur la ville assiégée. C'était la voie la plus courte.

Hassan ibn Ammar, de son côté, s'était mis sur ses gardes. Deux corps détachés avaient, sur ses ordres, occupé les défilés du sud et du couchant. Un troisième, demeuré à la garde du camp, fut chargé de tenir en échec la garnison de Rametta et de repousser toute tentative de sortie. Avec ce qui lui restait de troupes, corps d'élite presque exclusivement composé d'Arabes de Sicile, « tous, dit Nowairi, héros décidés à vaincre ou à périr, » le général africain avait marché droit à l'ennemi. A l'aube du 25, la bataille s'engagea furieuse de toutes parts.

Probablement avertis par les préparatifs des Arabes de l'approche de l'armée de secours, les assiégés tentèrent une sortie vigoureuse. Ils étaient certainement déjà fort affaiblis, car leur entreprise échoua dès le début, et ils durent battre précipitamment en retraite. De leur côté, les défenseurs des passages de Mikos et de Démona réussirent à repousser les assaillants byzantins, vraisemblablement trop peu nombreux. Il n'en fut pas de même au début pour le corps principal qui, sous la conduite d'Ibn Ammar en personne, avait été tenir tête au gros de l'armée ennemie. Une effroyable mêlée corps à corps s'engagea au matin dans cet étroit défilé de Spadafora avec des pertes énormes des deux parts. Les Africains, combattant presque tous à pied, assaillis incessamment dans ces gorges profondes par des forces supérieures de ca-

valerie que ramenait à chaque instant leur ardent capitaine, écrasés sous le jet continu de pierres et de traits que lançaient de petites machines de guerre habilement disposées sur les aspérités des pentes latérales, fléchirent bientôt visiblement; même ils commencèrent à fuir précipitamment par petits groupes dans la direction de leur camp retranché. Ibn-Ammar ne pouvait songer un instant à les rallier dans la plaine. Ils y auraient été sabrés aussitôt par la nombreuse cavalerie des Grecs. Se croyant perdu, il préféra mourir sur place avec honneur. Déjà des rangs entiers de ses soldats battaient vivement en retraite; déjà les guerriers orthodoxes, certains de la victoire, débouchaient dans la plaine circulaire, chassant à grands cris devant eux les fuyards, s'apprêtant à envelopper le camp sarrasin. Ce fut même cette grande hâte des Grecs qui leur fut fatale, car elle mit le désordre dans leurs rangs. Profitant de cette imprudence, ceux des Arabes qui étaient résolus à vendre chèrement leur vie, se réunirent une dernière fois aux cris de leurs chefs. Groupés autour d'Ibn Ammar au nombre de quelques milliers, on les vit soudain, s'arrêtant un instant avant de reprendre le combat, entonner à voix haute les strophes magnifiques du vieux poète arabe Houssein ibn-Homâm[1].

Ce dut être un spectacle sublime dans ce cirque sauvage, et les cavaliers byzantins, galopant par la plaine, se croyant déjà vainqueurs, s'arrêtèrent soudain au bruit de ce chœur immense et formidable. Les guerriers du désert, noirs de peau sous leurs blancs vêtements, frappant en cadence de la pointe de leurs javelots leurs boucliers sonores, chantaient des vers épiques qui redoublaient en eux l'ardeur de mourir pour la foi[2].

Les sons terrifiants de cet hymne grandiose exercent sur les guerriers africains comme une influence magique. Ibn Ammar en tête, ils se précipitent en masse profonde pour se faire jour. Lui, reprenant confiance, s'écrie à voix haute : « Seigneur, si les fils des hommes m'abandonnent, toi, tu ne me feras point défaut, » et il entraîne les siens dans une charge folle qui subitement culbute les Byzantins effarés.

1. Il était de la tribu de Morra et vécut en Arabie avant l'Islamisme.
2. Ces vers se lisent dans le *Hamassa*, éd. Freytag, pp. 92-93.

En vain les patrices s'efforcent à retenir leurs hommes, en vain ils les appellent par leurs noms et leur montrent l'exemple. Ils ne peuvent empêcher la plus horrible déroute. Manuel, précédant ses meilleurs cavaliers, se précipite à son tour. « Vous qui, sous les ordres de Nicé-

La Nativité du Christ. Miniature du célèbre *Menologion*, ou « Vie des saints grecs », de la bibliothèque du Vatican, un des plus beaux monuments byzantins du X^e^ siècle, écrit et enrichi de nombreuses miniatures par ordre de l'empereur Basile II, le pupille même de Nicéphore. Huit peintres différents ont concouru à illustrer ce livre splendide et y ont inscrit leurs noms. Le manuscrit même est écrit sur parchemin en lettres d'or. Les miniatures, toutes sur fond d'or, ont 16 centimètres sur 11 de hauteur. Malgré les reproches qu'on peut adresser à l'ordonnance et au dessin de plusieurs des compositions, le nombre de ces miniatures est tel, l'éclat de leur coloris est si extraordinaire, les notions qu'on peut puiser dans l'étude de ces petits tableaux sur certains faits historiques, sur les usages civils et religieux de l'époque, sur les costumes, le style des édifices, etc., dans l'empire d'Orient, sont en si grand nombre qu'on peut considérer ce volume superbe comme un des monuments les plus importants de la calligraphie illustrée du moyen âge.

phore, avez vaincu tant de fois, crie-t-il à ses soldats, vous fuyez aujourd'hui devant une poignée de barbares africains! Où sont les beaux serments que vous faisiez tantôt à votre empereur, où sont toutes les prouesses que vous lui promettiez lorsqu'il vous passait en revue? » Sa voix demeure sans écho. Désespéré, il fond sur les Maures, l'arme haute. Il tue d'abord un Sarrasin qui lui court sus, mais aussitôt il est entouré. Un cercle de lances l'assaille; aucune ne parvient à

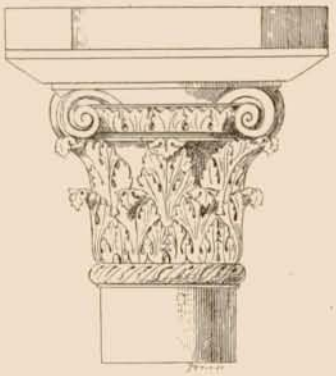
percer son épaisse armure de mailles. Alors on se jette sur lui de toutes parts, on le tire à bas de sa monture, on l'attaque par devant, par derrière. En vain ses fidèles cavaliers s'efforcent de le secourir. Son noble cheval, les jarrets coupés par un musulman qui s'est glissé sous lui, s'abat avec son maître. Sarrasins et Grecs roulent par-dessus, s'entr'égorgeant. Presque tous les défenseurs de Manuel sont tués. Quelques-uns s'échappent à grand'peine. Il succombe enfin, percé de mille coups. A ses côtés on égorge son écuyer. Son corps est aussitôt dépouillé, décapité, et sa tête portée au général arabe.

L'armée grecque, privée de son chef, s'enfuit tout entière en désordre. Il était trois heures avant vêpres [1]. Le gros des Arabes était à pied. La poursuite et le massacre n'en durèrent pas moins jusqu'à la nuit. Pour mettre le comble à la sauvage grandeur de ce complet désastre, une nuée noire et monstrueuse, qui depuis tantôt s'était amoncelée, assombrissant les gorges des montagnes, creva soudain en un épouvantable orage, obscurcissant l'atmosphère, l'ébranlant d'effroyables coups de tonnerre, augmentant encore pour les infortunés Byzantins les affres de cette fuite en ces régions inconnues, si extraordinairement accidentées. Un escadron tout entier de cavaliers cataphractaires se précipita, dit-on, tête baissée, bride abattue, dans la profonde ravine que j'ai plus haut décrite. Hommes et chevaux, empilés, la comblèrent si bien que les derniers fuyards et les cavaliers arabes lancés à leurs trousses la franchirent au galop sur ces cadavres accumulés.

On se battait depuis la pointe du jour. Fuite désespérée, poursuite folle, se continuèrent longtemps à travers rochers et broussailles. L'égorgement dura toute la nuit et la fatigue des vainqueurs put seule l'arrêter. Plus de dix mille Byzantins périrent; très peu parvinrent à s'échapper. Les Sarrasins, acharnés à tuer, ne firent presque pas de prisonniers. Seuls, un certain nombre de patrices et d'hommes de condition furent mis à part pour leur rançon. Les vainqueurs recueillirent un butin prodigieux : tous les chevaux, tous les bagages, toutes les armes

1. « Après la prière de midi, » dit Nowairi; « à l'heure de l'*Asr*, » dit Ibn el Athîr.

de ce petit corps d'armée. Parmi ces dernières, on retrouva, chose notable, une admirable épée jadis enlevée aux musulmans dans un château de Syrie. Une antique légende en caractères coufiques courait sur la lame de ce glaive vénérable, disant à peu près ceci : « Cette arme forgée de métal indien pèse 160 miskâl [1] ; elle a frappé bien de rudes coups sous les yeux mêmes de Mahomet, l'apôtre de Dieu, sur lequel paix et bénédiction divine reposent. » Cette précieuse relique des premières luttes de l'Islam, miraculeusement retrouvée sur les grands chemins de Sicile, fut envoyée au Khalife d'Afrique avec bien d'autres trophées importants : belles armures de plaque et de mailles, armes ciselées, plus des têtes coupées en grand nombre et deux cents soldats barbares triés parmi les plus beaux, probablement des Russes ou des Arméniens. Bizarre destinée de ces aventuriers nés aux rives glacées du Dniéper ou sur les pentes du neigeux Ararat, entrés au service de l'empereur de Roum, et qui s'en allaient maintenant grossir la garde de janissaires de ce souverain africain, dont les blancs palais de Kairouan et de Méhédia se dressaient dans la contrée même où jadis fut Carthage.



Chapiteau byzantin de la belle époque, d'après l'ouvrage de Salzenberg sur les anciens édifices religieux de Constantinople.

Comme tous ces trophées, tous ces captifs, en route pour l'Afrique, arrivaient à Palerme, l'émir Hassan, allant à la rencontre du cortège triomphal qui les escortait, fut ému d'une telle joie à l'ouïe de cette victoire imprévue, qu'il en prit la fièvre. Il en mourut peu après, au mois de novembre, au dire d'Ibn Khaldoun. Il n'était âgé que de cinquante-trois ans et tous le pleurèrent. Il est juste de dire qu'aucun autre chroniqueur ne mentionne cette cause de sa mort. Ce fondateur de dynastie fut, semble-t-il, un homme énergique et prudent. Le souvenir de ses quelques défauts, souillures inévitables inhérentes à sa toute-puis-

1. 700 à 800 grammes environ.

sance, a disparu à jamais, dit Amari, dans l'éblouissement de ses vertus souveraines, qui furent incontestables.

Les pauvres martyrs de Rametta, dont cette déroute consommait tragiquement la ruine, burent leur calice jusqu'à la lie. Ils tinrent ferme quelque temps encore après cette subite destruction de leurs espérances dernières. Mais bientôt la famine les tourmenta plus cruellement, et force leur fut de chasser les bouches inutiles. Un millier d'infortunés, vieillards, malades, femmes, enfants, furent poussés gémissants hors de la forteresse. Ils croyaient marcher à la mort. Ibn Ammar, au lieu de refouler ce lamentable cortège, ce qui lui eût été facile et eût avancé d'autant l'heure de la reddition, prit compassion de ces malheureux et les envoya sains et saufs sous escorte à Palerme. Mais d'autant plus implacable pour ceux qui persistaient à se défendre, il étreignit plus que jamais d'un cercle de fer la petite cité aux abois. Ses défenseurs, du moins les rares survivants, spectres décharnés par la faim, tenaient encore dans les premiers jours de 965. Un matin enfin, reconnaissant à des signes certains que toute résistance était à bout, les bandes africaines se ruèrent à l'assaut. Appliquant leurs échelles à la muraille, elles durent combattre encore jusqu'à la nuit. A ce moment les dernières luttes cessèrent, et les vainqueurs, se jetant dans la vaillante forteresse qui les avait tant et si longtemps bravés, exterminèrent jusqu'au dernier tous les hommes encore valides. Les femmes, les enfants, furent réservés pour l'esclavage. Encore là il y eut un très grand butin. Ibn Ammar, après avoir installé sur ce roc une colonie militaire musulmane, quitta enfin avec ses troupes, après plus d'une année et demie de séjour, ces lieux où il avait rencontré une résistance si héroïque qu'ils devaient en être illustrés à toujours. Jamais nationalité expirante n'avait lutté avec un plus glorieux acharnement.

Le waly Ahmed, que nous avons laissé s'avançant à marches forcées au secours des assiégeants de Rametta, informé de la déroute de Manuel et de ses troupes, avait modifié sur l'heure ses dispositions. Changeant brusquement de direction, il s'était empressé d'aller réoccuper Messine, qu'il trouva du reste déjà évacuée par les impériaux. En effet, à l'ouïe du désastre de Manuel, ce qui restait des forces chrétiennes

s'était réfugié en hâte à Reggio. Les Byzantins auraient pu tenter de là quelque nouveau mouvement offensif [1]. Mais, de Messine, Ahmed les surveilla si activement qu'il paralysa tous leurs mouvements.

Ainsi se termina par une horrible catastrophe ce grand effort tenté par les Byzantins pour reprendre pied dans une de leurs plus belles provinces. La folle témérité du cousin du Basileus causa la perte de tout ce corps d'armée transporté à si grands frais de Constantinople en Sicile. La fortune adverse n'épargna même pas les débris de l'expédition. Il y eut d'abord une foule de petites rencontres sur la côte sicilienne. Nous en ignorons les emplacements précis. Certainement les Arabes reprirent rapidement possession des quelques places, telles que Syracuse, Taormina et Termini, qui avaient été au début enlevées par les impériaux. Longtemps encore la flotte byzantine, mal commandée par l'incapable eunuque Nicétas, n'osa quitter le port de Reggio, où étaient venues la rejoindre les petites garnisons des villes réoccupées par l'ennemi. Lorsqu'elle se décida enfin à regagner tristement Constantinople, Ahmed, qui, de Messine, où il avait peu à peu réuni toutes ses forces, la guettait, pareil à l'oiseau de proie, fondit résolument sur elle avec toute l'escadre africaine. La rage des combattants fut extrême. Les marins berbères, le feu grégeois en main, se jetaient à l'eau et allaient à la nage incendier les dromons byzantins. On se battit tout le jour corps à corps sur les ponts des navires accrochés les uns aux autres par d'énormes grappins. La mer roulait des vagues rougies de sang. Cette fois encore la victoire des Arabes fut complète. Longtemps leurs poètes chantèrent cette grande bataille du Détroit; c'est le nom qu'ils lui donnèrent. Tous les navires grecs furent pris, brûlés, ou

Camée byzantin du x[e] siècle, du Cabinet des médailles de France. Dauphin, avec une légende grecque fort incorrecte, par laquelle le donataire de ce petit objet précieux invite la dame à laquelle il en fait hommage, à être heureuse et à ne point l'oublier.

1. Léon Diacre, bien que contemporain de ces événements et vivant à cette époque à Constantinople, est déplorablement informé pour toute cette campagne de Sicile. Il va jusqu'à raconter que la flotte byzantine fut aussitôt prise, dans le port même de Messine, par les vainqueurs du combat de Rametta lancés à la poursuite des fuyards. La nouvelle de ces événements dut parvenir très confusément jusque dans l'Italie centrale, puisque nous verrons plus loin Luitprand affirmer fort à tort que Manuel périt dans la bataille navale qui n'eut lieu que plus tard entre Charybde et Scylla, bataille dans laquelle Nicétas fut fait prisonnier.

coulés. On fit d'innombrables prisonniers chrétiens, cent patrices, mille autres personnages de la noblesse byzantine, si, du moins, ce n'est pas là quelque exagération poétique de l'ardent chroniqueur national Ibn Khaldoun. Butin et captifs furent expédiés à Palerme. Avec eux se trouvait le malheureux Nicétas, qu'on avait dédaigneusement épargné et qu'Ahmed envoyait chargé de chaînes au Khalife. L'incapable amiral demeura deux ans à Méhédia dans une captivité d'ailleurs fort douce, trompant ses douloureux loisirs à copier les homélies de saint Basile et d'autres textes pieux de saint Grégoire de Nazianze et de saint Jean Chrysostome. Il nous le raconte lui-même en termes touchants sur une page de son manuscrit qui, fait bien curieux, est parvenu jusqu'à nous.

Ce beau volume, de plus de trois cents feuillets, après avoir échappé depuis près de mille ans à tant de causes de destruction, est aujourd'hui précieusement conservé dans notre Bibliothèque nationale, dont il constitue un des joyaux [1]. Il a appartenu à notre grand Colbert. Il est daté « de la prison d'Afrique », du mois de septembre 967. Après avoir été remis en don par son auteur à une église de Constantinople, il avait passé à une seconde dont le nom a été substitué postérieurement et qui se nommait le « très saint et glorieux temple du grand martyr Georges l'Oriatès (*sic*) à Constantinople ». Dans le dernier paragraphe l'amiral vaincu se désigne ainsi : « Moi, Nicétas, protospathaire et ex-drongaire de la flotte impériale, frère de Michel, patrice, préposite et vestis, ex-protovestiaire du despote philochriste Nicéphore. » Ce n'est point sans émotion que l'historien et le penseur contemplent ce poudreux volume, souvenir touchant de ces luttes terribles tant oubliées aujourd'hui. On revoit le chef infortuné, le pauvre et lamentable eunuque, cherchant, dans sa blanche demeure africaine, à oublier les tristesses de l'exil lointain, courbé sur la feuille de vélin où il retrace d'une main égale et ferme les pieux sermons du père illustre de l'Église orthodoxe. Le manuscrit est rédigé d'un bout à l'autre de cette belle et patiente calligraphie d'autrefois qui charme l'œil. Les titres sont

1. Ancien fonds. Manuscrits grecs, n° 497. — Voy. Bordier, *Manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, p. 96. — Voyez à la page 465 la reproduction des dernières lignes de ce précieux manuscrit.

tracés en lettres d'or sur fond d'azur; les marges sont nettes et de belle largeur, les colonnes et les lignes disposées et tirées à l'équerre et au compas avec une rare perfection. En résumé, tout, dans l'exécution de ce beau manuscrit, témoigne d'un homme savant, presque érudit, versé dans la connaissance de sa langue. Nicétas était un lettré. C'est bien à tort qu'on fit de lui un chef d'expédition navale.

Aussitôt après ce complet triomphe maritime qui succédait de si près à la déroute de Rametta, Ahmed se présenta avec sa flotte victorieuse devant diverses cités grecques des côtes de Calabre. Celles-ci, demeurées sans défense, voyant leurs banlieues dévastées, leur commerce paralysé, ne purent qu'implorer du vainqueur une trêve immédiate. Elles ne l'obtinrent qu'au prix d'une lourde contribution de guerre. C'est ainsi qu'échoua misérablement dans le courant de l'an 965 cette expédition si soigneusement préparée par Nicéphore. La dernière forteresse chrétienne de Sicile était maintenant aux mains des fils de Mahomet, et les malheureuses populations de l'Italie méridionale se trouvaient plus exposées que jamais aux attaques de ces vainqueurs sans merci.

Nowairi raconte que le Basileus (qu'il s'obstine du reste à désigner constamment sous le nom du « domestique », comme s'il ne savait rien de l'élévation de Nicéphore au trône impérial) apprit le désastre de Rametta sous les murs de Massissa, qu'il assiégeait en ce moment et qu'il avait déjà réduite à la dernière extrémité. Le coup dut être cruel pour ce soldat si accoutumé à vaincre, si attaché à ses soldats. Le chroniqueur arabe ajoute qu'il reprit incontinent le chemin de sa capitale [1]. Ce renseignement coïncide tout à fait avec la date vraie de la prise de Mopsueste, le quatorzième jour de juillet de l'an 965; seulement le Basileus attendit la chute de la ville pour regagner Constantinople. Certes, une telle déroute, si complète, si humiliante, le consternait, mais nous le connaissons assez pour être assurés que pas une heure son énergie ne dut faiblir. Il rentra dans Constantinople pour préparer la revanche.

Et cependant, sous son règne, Byzantins et Arabes de Sicile ne

1. R. di Gregorio, *Rerum Arabicarum, quæ ad historiam siculam spectant, ampla collectio*, Palerme, 1790, p. 19.

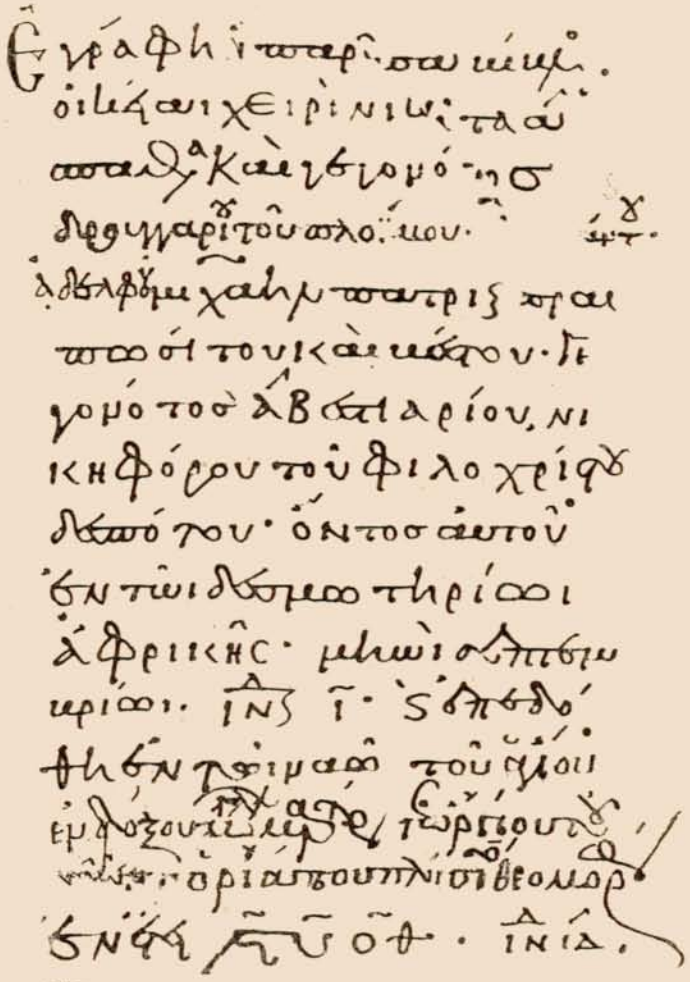
devaient plus recommencer la lutte. Bien au contraire, la trêve qui suivit la bataille du Détroit, après deux ans de négociations pénibles, aboutit enfin, en 967, à une paix définitive, qui donna satisfaction de part et d'autre à des intérêts communs[1]. Pour ne pas embrouiller à plaisir ce récit déjà si compliqué, je terminerai de suite l'exposé de ces faits. Je reviendrai après aux événements d'Asie.

Les raisons qui transformèrent ainsi fort subitement pour les Byzantins et les Sarrasins d'Afrique et de Sicile, l'état de guerre habituel en une paix durable, presque en une étroite amitié des deux cours de Constantinople et de Méhédia, ces raisons, à la fois assez puissantes pour faire accepter à Nicéphore l'humiliation de cette défaite sans revanche, et pour pousser le Fatimite de Kairouan à signer un traité avec les chrétiens maudits, se résumaient, du moins pour ce qui concernait l'Occident, en un fait unique : les progrès incessants de l'empereur allemand Othon Ier en Italie. Byzantins et Arabes d'Afrique, tous deux prétendant à la possession de l'Italie méridionale, ne pouvaient voir sans une extrême appréhension la constante marche en avant du césar du Nord. Celui-ci proclamait hautement sa ferme intention de reconstituer en entier l'empire de Charlemagne. Déjà il tenait l'Italie septentrionale et centrale ; Rome et le pape étaient en sa main ; les princes longobards de Capoue, de Bénévent, de Salerne, commençaient à se réclamer de lui contre Nicéphore, leur souverain légitime. Déjà son projet favori de marcher à la conquête de la Calabre et de la Pouille se dessinait de plus en plus nettement. Certainement il ne s'arrêterait pas en si beau chemin et la Sicile aussi serait réclamée par lui. De même que le Basileus d'Orient prévoyait qu'il aurait peine à défendre contre l'ouragan germanique ses deux lointains thèmes italiens, de même le Khalife africain comprenait qu'il aurait tout avantage à se liguer avec son ancien ennemi pour mieux repousser l'attaque prochaine des guerriers teutons sur les rivages de Sicile.

En Orient, d'autres considérations encore poussaient Nicéphore et Mouizz à faire ainsi cause commune ; ici, c'était non le désir de se

1. Voir sur ces événements : Quatremère, *Vie de Moezz*. *Journal asiatique*, 3e s., t. III, pp. 65-68.

défendre en commun, mais bien l'espoir de mieux dépouiller autrui. J'ai dit à maintes reprises ce qu'était alors le Khalifat d'Orient et dans quelle anarchie prodigieuse il était tombé. Partout en Asie et jusqu'en



Dernières lignes du manuscrit de l'eunuque Nicétas, général de Nicéphore Phocas, qui est conservé à la Bibliothèque nationale. On y lit les noms et titres de Nicétas avec les indications de lieu et de date. Voyez page 462.

Egypte, régnaient des souverains, petits et grands, qui s'étaient déclarés indépendants à la faveur de l'abaissement du pouvoir central. L'occasion était belle pour tous les voisins. Nicéphore, qui avait vaincu le Hamdanide, qui par deux fois déjà avait ravagé ses plus belles pro-

vinces, qui avait pillé Alep et menacé Antioche, nourrissait bien d'autres projets. Lui aussi, je l'ai dit déjà, rêvait la restauration d'un empire écroulé, le vieil empire romain d'Auguste et de Trajan, ou pour le moins celui de Constantin. Déjà il croyait toucher à Jérusalem, déjà il songeait à chasser de la Ville sainte les Amalécites maudits. Pour cela, il lui fallait entrer en lutte avec les Turcs Ikhchidites d'Égypte, alors encore maîtres de la Palestine et de la Syrie méridionale. D'autre part, ces mêmes Ikhchidites s'étaient constamment montrés les ennemis naturels, immédiats, du Fatimite de Kairouan qui, de son côté, convoitait ardemment la vieille terre des Pharaons. Lui aussi ne pensait qu'à profiter de leur faiblesse croissante pour leur arracher ce dernier lambeau de l'Afrique du nord qui ne fût point encore soumis à son pouvoir.

Voilà ce qui fit que Nicéphore Phocas, empereur de Roum, et Mouizz, Khalife africain, après s'être tant combattus, signèrent promptement une paix profonde, qui se transforma presque de suite en une étroite amitié. Si nous connaissions le texte du curieux traité qui fut, à cette occasion, entre eux établi, nous y trouverions très probablement la trace de quelque action commune convenue entre les deux princes, dans certaines éventualités, aussi bien contre Othon de Saxe que contre les Ikhchidites d'Égypte.

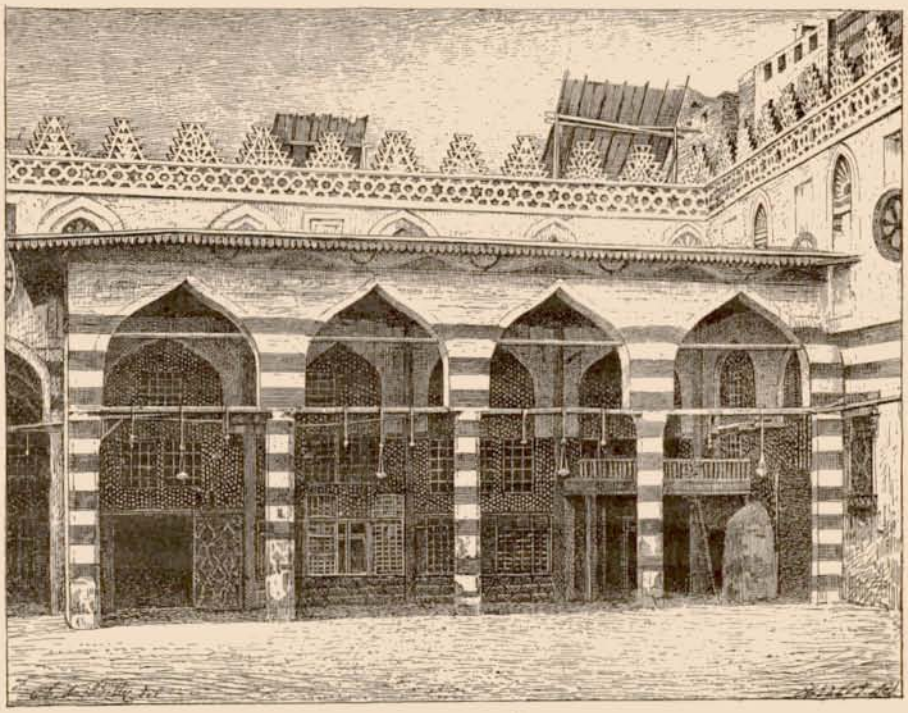
Donc, dans le courant de l'an 967, plus de deux ans après la victoire de Rametta, le Khalife Mouizz, nous dit la chronique musulmane de Nowairi, signifia à son lieutenant l'émir de Sicile qu'il venait de conclure la paix avec le Basileus de Byzance, et lui enjoignit d'avoir à remettre en état, « plutôt aujourd'hui que demain, » les murailles et les fortifications de Palerme (certainement en vue d'une attaque possible des guerriers d'Othon). Il lui ordonnait en outre de disposer dans chaque district [1] de l'île une localité fortifiée, « à grande mosquée [2], » et d'avoir à y concentrer la population de la région [3], en lui interdisant de vivre

1. *Iklim.* Amari fait dériver ce mot arabe du grec κλίμα, *circonscription territoriale.*

2. Mosquée *djami*, avec chaire ou *member* pour faire la prière publique du vendredi.

3. C'est-à-dire tous ceux qui étaient aptes à combattre, la *milice*, autrement dit les nobles et leurs clans, et non tout le reste de la population, ce qui eût été une mesure aussi absurde qu'impraticable. Voy. Amari, *op. cit.*, II, pp. 276 sqq. — Voy. à la page 278 du même ouvrage l'exposé des raisons qui amenèrent Mouizz à profiter de cette occasion pour introduire en Sicile cette réforme dans l'organisation militaire des défenseurs de l'île.

éparpillée dans les villages. C'était une mesure de prudence en vue d'une invasion probable. On sait que cette disposition particulière, symptôme grave de l'état réel du pays, s'est maintenue jusqu'à nos jours. Actuellement encore toute la population sicilienne vit concentrée dans



Mosquée d'El Azhar, fondée en même temps que le Kaire par Djauher, le général du Khalife fatimite Mouizz, en l'année 359 de l'ère musulmane (970 de J.-C.), soit presque au moment même de la mort de Nicéphore. El Azhar eut, dès l'origine, le double caractère, qu'elle a toujours gardé depuis, de maison pour la prière et de lieu pour l'enseignement. Aujourd'hui encore elle est regardée comme l'université musulmane non seulement de l'Égypte, mais bien de tout l'Orient.

de gros bourgs. On ne voit dans l'île ni hameaux ni habitations isolées.

A la réception des ordres de son seigneur, Ahmed fit mettre immédiatement la main aux travaux de défense de Palerme, et expédia dans toutes les circonscriptions de l'île des sheiks chargés d'y organiser ce nouvel état de choses. Six ans après, l'écrivain Ibn Haukal admirait la force des murailles et des portes de la capitale rebâties sous

l'administration du vaillant émir [1]. Nous savons encore que le kastron de Termini fut également relevé par ses soins sous le khalifat de Mouizz ; et ce dut être probablement à cette même époque et dans le même but de défense contre une attaque imminente des guerriers du Nord.

L'ambassadeur byzantin qui fut chargé de traiter de cette paix avec le khalifat d'Afrique nous est connu ; son nom, du moins, est parvenu jusqu'à nous. Il s'appelait Nikolaos. Il fit, nous raconte Ibn Abi Dinâr, plusieurs fois le voyage entre Byzance et Méhédia. Le chroniqueur musulman ne nous dit point précisément que ce fut lui qui signa le traité de 967 ; mais tout porte à le croire, puisque nous le voyons si activement mêlé aux négociations entre les deux cours à ce moment. Combien curieux serait pour nous le journal des diverses ambassades de ce grave et important fonctionnaire dans cette féerique cité de Méhédia, qu'embellissaient les dépouilles de tous les rivages de l'ancien monde! Ce serait un chapitre de la vie réelle à ajouter à ceux des Mille et une nuits. Hélas, nous n'avons sur tous ces faits presque aucun renseignement. Nous savons seulement par quelques lignes des historiens arabes que Nicéphore envoya d'admirables cadeaux au prince africain, probablement des objets d'art, des armes, des pièces d'orfèvrerie, des étoffes somptueuses, des coffrets d'ivoire ; et qu'en retour, celui-ci, faisant assaut de courtoisie, lui rendit son plus important captif, l'eunuque Nicétas. Luitprand, faisant allusion, dans le récit de son ambassade de 968, aux récents désastres des Byzantins en Sicile, rappelle ironiquement que le pauvre général fut racheté par son maître à un prix tel « que jamais encore personnage de cette espèce n'avait été taxé si haut, surtout après qu'une longue et triste captivité l'avait à peu près réduit à l'état de squelette. » Il ne faut voir là qu'une boutade de mauvais goût du brillant évêque à l'adresse des Byzantins tant détestés et de ces eunuques méprisables que les Occidentaux ne pouvaient s'accoutumer à voir revêtus à Constantinople des premières charges de l'État. La vérité paraît être que Mouizz avait

1. *Journal asiatique*, IV[e] série, t. V, pp. 92-95.

traité fort bien Nicétas durant ces deux années de reclusion, et qu'il le rendit à la liberté sans exiger de lui aucune rançon. Il dut en être de même pour les autres captifs de marque, dont le retour à Byzance fut célébré par des réjouissances publiques.

Revenons un instant encore à l'ambassadeur Nikolaos. Ibn Abi Dinâr nous raconte comment le légat impérial, déjà fort vivement impressionné par le bel état de la puissance sarrasine en Sicile, par le nombre des troupes qu'il y vit rassemblées, après avoir également admiré les forces imposantes réunies dans le port de Soussa par les

Dinar ou pièce d'or du Khalife fatimite d'Afrique Mouizz (El Mo'ezz lé-dîn Allah), l'adversaire puis l'allié de Nicéphore Phocas. Ce dinar a été frappé au Kaire en l'an 365 de l'Hégire, quelques années après la conquête de l'Égypte par Mouizz. Les légendes inscrites sur les deux faces de cette monnaie sont ainsi conçues : *Il n'y a de Dieu que Dieu. Mohammed est l'envoyé de Dieu. — Et Ali est le plus éminent des légataires et le vizir du meilleur des envoyés. — Mohammed est l'envoyé de Dieu. Il l'a envoyé avec la direction et la religion de vérité pour lui donner le dessus sur toutes les religions, dussent (les polythéistes) en avoir du dépit. — El Mo'ezz lé-din Allah, commandeur des Croyants. — L'imam Mo'add appelle à la reconnaissance de l'unité du Dieu éternel — Au nom de Dieu, ce dinar a été frappé à Mâr, l'année trois cent soixante-cinq.*

soins du Khalife, qui dès cette époque se préparait à la conquête de l'Égypte, perdit complètement la tête au spectacle des splendeurs du palais de Méhédia. Conduit, à travers la foule des soldats, des courtisans et des dignitaires, devant le trône splendide sur lequel siégeait majestueusement le Khalife, il crut voir Dieu même environné de sa gloire. « On m'aurait dit, racontait-il plus tard, que cette éblouissante apparition allait quitter la terre pour remonter aux cieux, que j'aurais crié au Khalife : « Ce prodige ne me paraît pas croyable, mais, si tel est ton désir, il s'accomplira. »

De ce côté les événements devaient se précipiter ; j'en achève le bref récit pour ne plus y revenir. Par l'épée de son fameux vizir Djauher (le Joyau) et de ses cent mille cavaliers, Mouizz, dans le courant de l'an 969, fit la facile conquête de l'Égypte. La capitale de ce beau pays fut de suite déplacée par son ordre et transportée à quelque distance au delà de

l'antique Fostat, à Kahira, *la Triomphatrice,* où s'éleva comme par enchantement la belle mosquée d'Azhar. Mouizz, quittant alors Méhédia, partit vers l'est pour aller avec une lenteur magnifique, toute orientale, établir sa résidence définitive dans cette cité nouvelle. En juin 973 seulement, il y fit son entrée triomphale au milieu d'une pompe inouïe, apportant avec lui les ossements de ses pères. Il devait fonder en Égypte une dynastie qui y règna deux siècles durant. Ce fut un prince prudent et sage entre tous [1].

En Sicile, la paix de 967 se maintint avec les Byzantins tout le long du règne de Nicéphore, l'île continuant à être administrée, sous la suzeraineté de Mouizz, par l'émir Ahmed. Il y eut entre ce dernier et les autorités byzantines, tant d'Italie que de Constantinople, de fréquents échanges de relations amicales. Il semble même que les contingents arabes aient combattu en 968 et 969 côte à côte avec les troupes impériales contre les forces d'invasion d'Othon de Germanie; même cette union impie des Byzantins avec les infidèles leur valut les vifs reproches de la chrétienté; nous trouvons du moins l'écho de ces faits dans les chroniqueurs occidentaux.

En l'an 358 de l'Hégire [2], peu avant le départ du Khalife pour l'Égypte, Nowairi signale encore l'arrivée à la cour de Méhédia d'une ambassade byzantine. L'envoyé de Nicéphore, probablement toujours le même Nikolaos, était cette fois aussi porteur de présents magnifiques; et, comme ce fut à ce même moment que Mouizz expédia en Sicile l'ordre très inattendu de démanteler les fortifications de Taormina et de Rametta, qui venaient à peine d'être relevées, l'initiative de cette mesure, fort pénible pour l'orgueil des musulmans de l'île, fut généralement attribuée par eux aux intrigues des Grecs. Ils ne doutèrent point qu'en donnant ces instructions, Mouizz n'eût voulu faire acte agréable au Basileus. C'était là, paraît-il, une erreur de leur part [3]. L'émir Ahmed obéit du reste aux injonctions de son maître et fit abattr les défenses des deux cités. Cette même année, lui-même fut relevé

1. Voyez E. Quatremère, *op. cit.*, pp. 22, 134, 135.
2. Novembre 968 à novembre 969.
3. Voyez dans Amari, *op. cit.*, II, pp. 290, 291, l'explication que cet auteur donne de ces faits assez obscurs.

de ses fonctions, après avoir exercé dans l'île une longue et sage autorité. Ceci arriva vers le mois d'octobre ou de novembre 969, presque au jour même où Nicéphore périssait sous les coups de ses assassins. L'émir rappelé quitta incontinent la Sicile pour retourner en Afrique, où le Khalife l'attendait pour lui remettre la direction suprême de sa flotte. Tous les parents d'Ahmed l'accompagnèrent dans cet exode. Il emmena avec lui trente navires chargés de richesses. Un ancien affranchi de son père, Ia'isc, fut désigné pour lui succéder dans le commandement de l'île. Cette nomination fut, du reste, le signal de troubles sérieux dont je n'ai pas à faire ici le récit.

CHAPITRE X.

Conquête de l'île de Chypre par les Byzantins. — Événements de Syrie durant l'hiver de 964 à 965. — Épisode des guerriers chorassaniens. — Maladie du Hamdanide. — Ambassade byzantine pour l'échange des prisonniers. — Grande expédition de 965 en Cilicie. — Siège et prise de Massissa et de Tarsous. — Conquête définitive et organisation de la Cilicie. — Retour de Nicéphore à Constantinople dans l'automne de 965. — Son entrée triomphale dans la Ville gardée de Dieu. — Nouveaux événements de Syrie. — Courte période d'apaisement dans la lutte entre les Grecs et les Sarrasins. — Fin de la révolte de Nadjâ ; sa mort. — Échange de prisonniers. — Rébellion des Antiochitains. — Péripéties diverses. — Antioche est prise et reprise. — Triomphe momentané de Dizber. — Expédition foudroyante de Nicéphore en Mésopotamie et en Syrie en 966. — Mort de Seïf Eddaulèh le 25 janvier 967. — Avènement de son fils Saad Eddaulèh. — Funérailles de Seïf Eddaulèh. — Entrée solennelle de son successeur dans Alep.

L'hiver de 964 à 965 se passa pour Nicéphore sous l'empire d'assez sombres préoccupations. Comme je l'ai dit plus haut [1], il semble bien probable que les impériaux avaient dû éprouver dans la campagne d'Asie de l'été de 964 quelque échec sérieux sous les murs de Tarse ou de Massissa. Léon Diacre, en effet, fait allusion aux sentiments de tristesse, presque d'exaspération, qui s'emparèrent de l'esprit de Nicéphore durant cet hiver passé dans les cantonnements de Cappadoce, à l'idée qu'il n'avait pu s'emparer de Tarse l'été précédent. « Il souffrait de la pensée que, seule, l'insolente cité eût réussi à lui résister, à lui l'invincible. »

Nous ne savons du reste, je le répète, rien de précis sur la manière dont l'empereur, la cour et l'armée passèrent la mauvaise saison dans ce lointain thème asiatique. Nous ignorons de même ce qui se passa à Constantinople durant cet espace de temps. Il semble toutefois que tout y soit demeuré relativement calme et qu'aucune intrigue n'y soit

1. Voyez la note de la page 424.

encore venue ébranler l'autorité de Nicéphore, malgré cette absence prolongée. Le fait seul qu'il put passer de si longs mois loin de sa capitale, prouve que sa puissance y était encore très sérieusement établie.

Toute l'activité politique et guerrière de l'empire byzantin, dans cette fin de l'année 964 et ce commencement de l'an 965, ne fut pourtant pas uniquement concentrée en Cappadoce. Les chroniqueurs rapportent à cette période, outre la grande et malheureuse expédition de Sicile que je viens de raconter, un autre événement considérable. Celui-ci, du moins, fut pour les Grecs un nouveau et important triomphe sur ces Sarrasins d'Orient, dont la fortune semblait décidément avoir pour jamais déserté les drapeaux. Chypre fut cet hiver reconquise sur ses possesseurs musulmans. C'était un succès presque aussi important que la reprise de Crète, et, bien que les Arabes de cette seconde grande île méditerranéenne semblent avoir moins fait parler d'eux que les terribles bandits de Chandax, ce n'en fut pas moins pour toutes les populations chrétiennes d'Asie-Mineure un soulagement immense que de se voir débarrassées de ces cruels ennemis attachés au flanc même de l'empire. En même temps, la perte de ce poste avancé de l'Islamisme sonnait pour les dernières forteresses musulmanes de la Cilicie le glas de l'heure suprême; car Chypre avait toujours été pour elles d'un secours puissant et bien proche, poste de ravitaillement incessant.

Malheureusement, si nous possédons de longues pages de Léon Diacre sur l'expédition de Crète, nous n'avons sur la prise de Chypre que trois ou quatre lignes de Cédrénus et de Zonaras, et nos renseignements sur cette grande opération militaire se bornent à l'énoncé du fait, sans aucun détail sur les circonstances de la lutte. Force nous est d'enregistrer simplement ce nouveau succès des Byzantins. Il fut dû à l'habileté du patrice Nicétas Chalkoutzès, chef de l'expédition envoyée par Nicéphore [1].

Chypre avait été une des premières provinces de l'empire conquises par les Arabes. Dès l'an 647, elle était tombée presque sans lutte aux

1. D'après Yahia, une flotte de secours venue d'Égypte, et comptant trente-deux navires de guerre, fut détruite et dispersée par les Byzantins.

mains de Moaviah, le fameux général du Khalife Othman. Réoccupée en partie par les Grecs sous Justinien II, prise et reprise sous Nicéphore Ier Logothète et sous Basile Ier, elle n'avait plus, depuis lors, cherché à secouer le joug musulman. Nicéphore Phocas dut tressaillir d'aise lorsque la nouvelle du brillant fait d'armes de son lieutenant lui parvint en Cappadoce. C'était un nouveau et riche fleuron de plus rattaché à cette couronne impériale d'Orient jadis si florissante. C'était un nouveau et glorieux pas de cette marche en avant de Byzance, qui avait commencé trois années auparavant par l'occupation de Crète, qui se poursuivait par celle de Chypre, qui allait se continuer par la soumission définitive de la Cilicie et l'entrée victorieuse en Syrie. Tout au rebours de ce qu'on avait vu au siècle précédent et durant les premières années de celui-ci, c'était bien maintenant Byzance qui s'avançait triomphalement à la conquête de l'Islam en Asie.

Chypre, redevenue thème byzantin, fortement occupée par des troupes nombreuses sous les ordres de ducs et de catépans, opposa dès lors une résistance invincible à toutes les attaques des flottes sarrasines. Un détachement de l'escadre du thème des Cibyrrhéotes, commandé par un drongaire, fut spécialement affecté à sa défense. Je possède dans ma collection les sceaux ou bulles de plomb de plusieurs de ces hauts fonctionnaires de l'île reconquise. Ce sont presque tous des soldats, car cette province d'avant-poste demeura constamment dans la suite sur pied de guerre, gouvernée par des chefs militaires, ce que n'expliquait que trop le si proche voisinage des terres musulmanes. Les inscriptions gravées sur ces sceaux sont ainsi formulées : *Seigneur, protège Elpidios Vrachamios* [1], *curopalate et duc de Chypre. Seigneur, porte secours à Michel, vestis* [2], *juge et catépano de Chypre,* etc., etc. Un autre sceau curieux de cette époque m'a été envoyé directement de Nicosie : c'est celui d'un personnage du nom de Léon, qui s'intitule « commerciaire de Chypre et d'Attalie. » Attalie, antique cité maritime du thème des Cibyrrhéotes, aujourd'hui bien déchue sous son nom modernisé de Satalie, était le principal entrepôt du commerce

1. Un Arménien.
2. Sorte de chambellan.

du continent avec l'île de Chypre. Le commerciaire Léon était le directeur des opérations de douane entre celle-ci et le reste de l'empire.

Le thème insulaire reconquis devait demeurer plus de deux siècles encore un des boulevards de Byzance contre l'ennemi musulman. Ce fut pour cette belle contrée, comparativement aux époques antérieures, une ère de repos et presque de sécurité. Quelques rébellions de gouverneurs impériaux, désireux de se créer une souveraineté indépendante, celle de Théophile Éroticos en 1042, celle de Rhapsommatès sous Alexis Comnène, furent violemment réprimées par le pouvoir central. Cependant, vers la fin du douzième siècle, l'un d'entre eux, Isaac, un membre de la famille des Comnènes, réussit, grâce aux catastrophes de toutes sortes qui fondirent à cette époque sur l'empire, à proclamer son entière autonomie. On sait à la suite de quelles circonstances quasi romanesques il fut bientôt après détrôné par Richard Cœur de Lion, en route pour la croisade. J'ai raconté ailleurs comment il mourut prisonnier des Latins dans un château de Syrie, chargé, dit la chronique, de chaînes d'or et d'argent; comment aussi sa fille unique, devenue comtesse de Toulouse, puis épouse d'un chevalier flamand, mena par toute la France et l'Europe la plus étrange et la plus fantasque existence [1].

Sceau ou bulle de plomb d'un catépano ou chef militaire byzantin du thème reconquis de Chypre. La légende qui couvre les deux faces du sceau signifie : *Seigneur, porte secours à Michel, vestis* (un titre palatin très analogue à celui de chambellan), *juge et catépano de Chypre.* — Ma collection.

L'aventureux roi anglais ne devait point conserver sa conquête lointaine, pas plus du reste que les Templiers auxquels il la céda pour cent mille besants sarrasinois. Ceux-ci la vendirent pour la même somme à Guy de Lusignan, le roi détrôné de Jérusalem. Ce guerrier vaillant, héros de la bataille de Tibériade, la terrible bataille des trois journées, fonda, on le sait, dans cette île si belle, si fertile, si admirablement située, une monarchie française qui eut ses longs jours de

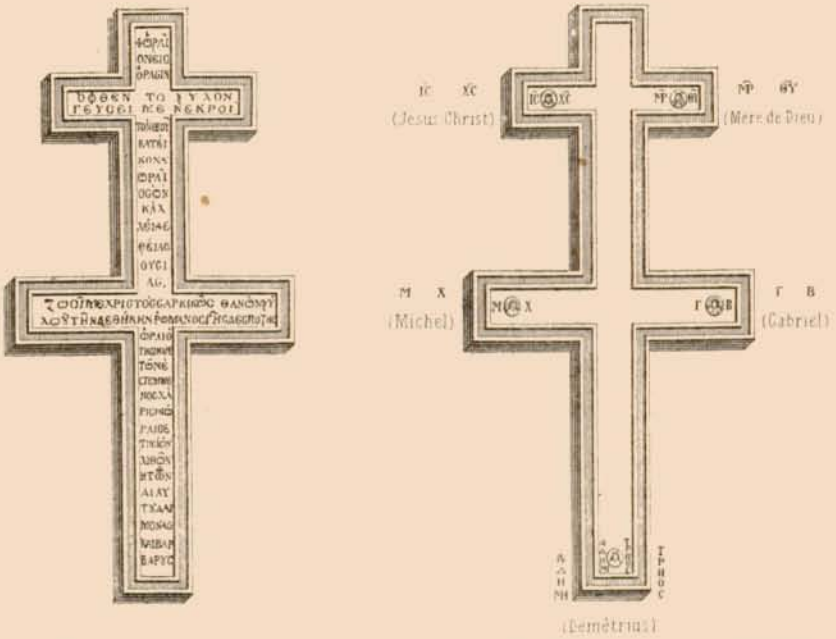
1. *Les Principautés franques au point de vue des plus récentes découvertes de la numismatique,* Paris 1877, pp. 47 sqq.

gloire et s'éteignit misérablement au quinzième siècle dans les intrigues suscitées par Venise. Après celle-ci, qui hérita de Catherine Cornaro, la dernière des Lusignan, vinrent les Turcs. Aujourd'hui Chypre, territoire anglais, où des soldats du Nord, revêtus de l'habit rouge, tremblent la fièvre sous un ciel de feu, a perdu tout souvenir des catépans et des ducs byzantins, rudes compagnons aux titres sonores qui l'ont si longtemps gouvernée au nom des autocrators très pieux.

Revenons aux affaires de Cilicie et de Syrie. Nous connaissons mal les événements qui eurent pour théâtre les régions du Taurus et de l'Amanus dans cet hiver de 964 à 965. Seîf Eddaulèh, toujours fort malade, semble s'être trouvé, lors de la marche en avant des Byzantins durant l'été précédent, dans une situation militaire presque désespérée, et il dut y avoir, je le répète, des raisons bien graves pour que Nicéphore ne profitât pas de ces circonstances si favorables pour pousser de nouveau jusqu'à Alep. En même temps à peu près que les impériaux rebroussaient chemin, un secours important était cependant arrivé à l'émir. Des bandes de guerriers du lointain Chorassan, dont la venue à travers l'Arménie et par la ville de Mayyafarikîn est mentionnée dans diverses sources arabes ou turques, accoururent à Alep sous le commandement d'un chef populaire pour se ranger sous la bannière de l'émir, demandant à combattre sous ses ordres vénérés le bon combat contre « les Romains polythéistes »[1]. De tous ces récits fort confus, il semble résulter que ces bandes avaient été primitivement levées au nom de Nasser Eddaulèh, l'émir de Mossoul, pour faire la guerre au sultan bouiide, mais que Nasser, n'ayant pu les payer et n'ayant osé les licencier, les avait expédiées à son frère d'Alep, qu'elles rejoignirent dans le courant du mois de safar de cette année 354[2] de l'Hégire. Seîf Eddaulèh expédia aussitôt ces pieux champions contre l'ennemi chrétien, mais il ne put longtemps utiliser leurs services. A leur arrivée en Cilicie, sur le territoire de Massissa, ils trouvèrent les Grecs partis et le pays tellement épuisé qu'il leur fut impossible de s'y

1. Voyez pp. 430, 433 et 434.
2. Février-mars 965.

maintenir sur pied de guerre jusqu'au printemps. Telle était la famine qui régnait dans cette province malheureuse, après de si longues et si effroyables guerres, qu'on mangeait le bétail mort et que les populations, mourant de faim, quittaient en masse le pays pour se réfugier à Damas, « à Ramleh » même, et dans toutes les autres villes de Syrie. Les guerriers chorassaniens, découragés, durent eux aussi se disperser ;



Faces antérieure et postérieure d'une croix-reliquaire byzantine au nom d'un des empereurs grecs du nom de Romain donnée en 1204 par l'empereur Philippe de Souabe à l'église collégiale de Notre-Dame de Maëstricht. Ce précieux joyau a disparu de cette ville depuis l'époque de l'occupation française en 1798. Il serait aujourd'hui à Rome, au Vatican, où il m'a été impossible de le retrouver. Cette gravure est faite d'après un ancien dessin conservé dans un inventaire de la collégiale de Notre-Dame. Il y avait autrefois un pied qui a également disparu.

les uns allèrent se mettre à la solde du sultan bouiide; les autres, arrivés à Bagdad, regagnèrent par petits groupes leur patrie. Il faut que l'odyssée de ces guerriers dévots ait eu quelque importance, car, je le répète, elle se trouve mentionnée dans des sources relativement nombreuses.

Cet épisode jette un jour étrange sur cette époque heurtée. C'est bien certainement là le dernier et lointain écho de l'éclosion de quelque Mahdi qui, secoué d'une sainte colère au bruit des éclatantes victoires

de Nicéphore, se mit dans ces pays perdus à prêcher la guerre sainte contre les chrétiens maudits. Il dut réunir quelques milliers de fanatiques à la tête desquels, après bien des semaines, des mois peut-être de marche pénible à travers les immensités de l'Asie, il rejoignit enfin sur la frontière du Taurus le brillant Hamdanide, en ce moment espoir suprême de l'Islam, centre de ralliement pour tous les vrais croyants. Lui les reçut bien, mais il se trouvait presque mourant et leur venue était bien tardive. Ils arrivèrent vers le milieu de l'hiver de 964 à 965, lorsque les deux partis, après s'être fait un mal affreux, avaient si bien dévasté tout le pays, que la famine les avait obligés à se séparer. Cette inaction forcée plongea la petite armée du Mahdi dans le découragement; après avoir langui quelque temps, les guerriers orientaux se débandèrent, allant chercher ailleurs un maître qui payât leurs services, ou regagnèrent à grand'peine leurs lointaines demeures. Combien de ces cinq mille revirent leurs mystérieuses cités de Nischapour, de Merw et de Hérat?

Quant à Seîf Eddaulèh, bien qu'il fût encore si malade qu'on dut le transporter en litière, il semble n'avoir rien perdu de sa vieille énergie. Même il profita aussitôt de la retraite des Grecs pour faire une incursion en pays récemment conquis par eux. Il pilla d'abord Harran, s'avança en grande hâte jusque sous les murs de Malatya, puis revint dévaster les campagnes d'Amida. Il s'en retourna de là avec un grand butin, deux mille captifs, et plus de cent mille têtes de bétail, au dire de Déhébî. Cette razzia colossale me semble devoir être placée vers l'extrême fin de l'an 964.

Ce fut peu après, et peut-être bien à la suite de cette nouvelle incursion de l'émir, que celui-ci vit paraître à sa cour un envoyé de Nicéphore chargé de traiter de l'échange des prisonniers, malgré que les hostilités entre les deux partis continuassent sans trêve ni merci. De semblables ambassades étaient très fréquentes dans ces guerres et le rachat des captifs de marque, qui donnait lieu à de longues et difficiles négociations, constituait pour les belligérants un des avantages pécuniaires les plus importants de leurs victoires. Ces entrevues donnaient constamment lieu des deux parts à un déploiement de luxe extraordi-

naire. Chaque souverain, chaque chef d'armée, tenait à éblouir son adversaire par l'éclat d'une réception superbe. Souvent la pompe de l'envoyé et de sa suite dépassait celle même du prince qui lui donnait audience. On peut lire dans le *Livre des Cérémonies* du Porphyrogénète [1] le récit des fêtes merveilleuses qui accompagnèrent, en 946, la réception au Palais Sacré d'une ambassade musulmane venant au nom de l'émir almoumenin traiter du rachat de nombreux captifs. L'arrivée d'un légat byzantin à la cour de Bagdad ou à celle d'Alep ne donnait pas lieu à de moindres magnificences. C'étaient les mêmes spectacles féeriques habilement calculés pour frapper les yeux, le même étalage extravagant d'un luxe fou. Cette fois l'écrivain musulman qui fait mention de l'arrivée à la cour d'Alep du patrice byzantin, envoyé de Nicéphore, raconte seulement que Seïf Eddaulèh lui donna audience (peut-être bien dans les jardins de son beau palais d'El Halébah), assis sur un trône éblouissant, la tête ceinte d'une couronne toute constellée de pierres précieuses, entouré de sa cour étrange et magnifique réunie sous une tente gigantesque que soutenaient des mâts hauts de cinquante coudées.

Ici, certaines sources musulmanes font subitement allusion à une nouvelle marche en avant de Nicéphore [2]. Suivant elles, dès le mois de dsoulkaddah de cette même année 353 de l'Hégire, période qui correspond à la fin de novembre et au commencement de décembre de l'an 964, par conséquent quelques semaines à peine après sa dernière expédition, l'empereur aurait de nouveau pénétré en Cilicie. Il aurait attaqué Adana, puis Massissa, où s'étaient réfugiés les habitants de la première de ces cités. Après avoir assiégé vainement, cinquante jours durant, cette seconde forteresse, il se serait vu une fois encore forcé de se retirer, par suite du manque de vivres et de munitions, et serait retourné achever l'hiver à Césarée. Des partis grecs auraient cependant poussé jusqu'en Syrie, jusqu'à la lointaine Édesse, d'où on rapporta un gros butin et de nombreux captifs, et cinq cents soldats byzantins auraient péri dans un coup de main contre un château voisin d'Alep. Seïf

1. Livre II, chap. XV.
2. Voy. la note de la page 424.

Eddaulèh, bien que toujours fort malade, les aurait vaincus en personne. Léon Diacre et les autres écrivains grecs ne font aucune mention de cette expédition à cette époque si tardive de l'année. Dans une pareille disette de documents, il est impossible de décider si celle-ci a vraiment eu lieu, ou s'il n'y a pas plutôt là confusion avec l'expédition du mois de juillet. En un mot, je ne saurais dire s'il y eut en cette année 964 deux incursions des forces byzantines en Cilicie, ou bien une seulement; mais la seconde hypothèse me paraît plus vraisemblable.

Parmi tant d'obscurités, un fait seul est certain, c'est la grande expédition de 965, qui devait voir le triomphe définitif des Grecs en Cilicie et la chute des orgueilleuses forteresses de Tarse et de Massissa. A la suite de tant d'entreprises plus ou moins avortées, Nicéphore s'était plus que jamais convaincu qu'il n'en finirait avec toutes ces résistances dans cette province que par un effort tout à fait extraordinaire; aussi la fin de l'hiver se passa-t-elle pour lui en préparatifs formidables.

Dès le printemps de 965, une immense agitation militaire ébranla l'Asie-Mineure tout entière. De toutes parts les troupes grecques se concentrèrent de nouveau, très probablement à Césarée. Une fois encore l'empereur et ses fidèles soldats repassèrent les monts. C'était en mars. L'armée impériale, au dire de Léon Diacre comme aussi des historiens arabes, comptait quatre cent mille combattants, nombre colossal qui n'avait jamais été atteint dans ces guerres. L'exagération est probable, mais ce chiffre énorme témoigne du moins de l'immensité de l'effort réalisé cette fois encore par l'empire, et de l'impression produite par l'arrivée de cette trombe humaine parmi toutes ces populations de l'Islam que le nom du fameux Nikfour terrorisait depuis si longtemps.

Les Arabes, nous le savons, tenaient encore en Cilicie deux cités puissantes, Tarsous et Massissa, l'ancienne Mopsueste, toutes deux parfaitement fortifiées, toutes deux obéissant à des émirs quasi indépendants, bien que vassaux du Hamdanide ou plutôt gouverneurs en son nom. Nicéphore, descendu comme d'habitude en terre ennemie par la vallée du Pyrame, décidé à en finir avant tout avec ces deux villes qui, depuis trop longtemps, bravaient derrière leurs remparts les attaques

des impériaux, divisa son armée en deux corps. Un premier, moins considérable, sous les ordres du curopalate son frère, alla investir Tarsous pour l'empêcher de porter secours à Massissa. Avec le second, il marcha sur cette ville et en commença incontinent le siège, qui paraît avoir été particulièrement pénible. Celui de Tarsous était réservé pour la seconde partie des opérations; Léon devait seulement la bloquer en attendant.

Boyouk Djami. Mosquée à Adana, d'après une photographie inédite du comte Ch. Lanskoronski.

Les deux vaillantes cités, ainsi assaillies par cette multitude de combattants, n'avaient pas pour uniques ennemis les hardis soldats de Roum. Une famine horrible, suite de ces longues guerres qui avaient mis en friche toutes les campagnes, les désolait, faisant les plus affreux ravages. La peste l'accompagnait nécessairement. Chaque jour on portait plus de trois cents cadavres dans les vastes cimetières des faubourgs de Tarse. Les malheureux affamés se nourrissaient des corps des chiens et autres animaux morts d'une maladie qui sévissait également sur ceux-ci. Il faut renoncer à décrire les horreurs d'une situation pareille. Quel sang devait couler dans les veines de ces populations énergiques et dures entre toutes, qui traversaient de telles

calamités sans disparaître entièrement de la surface de la terre!

Les autorités de Tarse comme celles de Massissa, dans ces circonstances douloureuses, apprenant quel orage nouveau allait fondre sur elles, avaient dépêché à Nicéphore, lorsqu'il se trouvait encore en Cappadoce, des ambassades suppliantes chargées de négocier la reddition des deux villes avec un tribut annuel et des gouverneurs nommés par le Basileus, sous condition que les habitants auraient la vie sauve et protection pour eux et leurs biens. Mais le dur et défiant autocrator, connaissant la détresse de ses adversaires, grâce aux révélations des prisonniers grecs que les Arabes avaient expulsés comme bouches inutiles, refusa obstinément de souscrire à ces propositions. Il réclamait une soumission sans conditions. « Vous et les vôtres, vous êtes comme le serpent, » répondit-il brutalement aux malheureux envoyés. « Lorsqu'il fait froid et qu'il gèle, la bête venimeuse est là étendue raide et sans force; on la dirait morte. Mais pour peu que quelque passant charitable vienne à la prendre en son sein et s'occupe à la réchauffer, aussitôt elle lui fait une mortelle blessure. Vous, vous ne songez à vous soumettre qu'à cause de votre présente faiblesse. Si je vous donnais le temps de vous relever, je serais derechef en but à vos pires procédés. Allez-vous en! Allez vous-en! L'épée seule peut terminer le différend qui nous divise. » Puis, humiliation suprême en pays oriental, il fit brûler sur la tête de ces pauvres gens terrifiés la supplique qu'ils lui avaient remise, jusqu'à ce que leurs barbes en fussent entièrement consumées. Les malheureux s'en allèrent succombant sous la honte et la peine. Alors les gens de Tarse et de Massissa comprirent qu'ils n'avaient plus qu'à vendre chèrement leur vie. Sachant aussi qu'ils ne pouvaient cette fois attendre de secours de Seîf Eddaulèh, ils se préparèrent à la plus désespérée des résistances.

Le siège de Massissa, un des plus terribles de l'époque, commença vers la fin de juin ou les premiers jours de juillet. Les chroniqueurs musulmans passent très rapidement sur ce fait de guerre tragique et font presque unanimement le silence sur ce grand désastre. Léon Diacre est un peu plus explicite, mais il commet diverses confusions; surtout il a placé à tort la prise de cette ville à l'année 964, ne distin-

guant pas le succès des Grecs en 965 d'avec leurs premières entreprises infructueuses de l'an précédent.

La Mopsueste antique, dont les belles médailles portent au revers l'autel du fameux devin Mopsus, fils d'Apollon, la future Mamistra de la croisade, après avoir été longtemps métropole byzantine, était devenue, de par la conquête arabe, l'opulente et puissante forteresse sarrasine de Massissa ou Mississa. Deux cent mille habitants vivaient à l'abri de ses murailles. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une insignifiante localité : Missis ou Mensis, bourg misérable qui ne doit son importance qu'au pont sur le Djeyhân, le seul qui franchisse ce fleuve dans la grande plaine cilicienne. Au dixième siècle, c'était, après Tarsous, la première place de guerre du pays. Tous les chroniqueurs, avec une unanimité qui inspire confiance, vantent sa richesse et sa force, sa nombreuse et belliqueuse population, ses murailles formidables. Bâtie sur les deux rives du Pyrame, aujourd'hui le Djeyhân Tschaï, qui la séparait en deux moitiés inégales, elle s'élevait dans une plaine d'une fertilité infinie à l'extrémité orientale de la Cilicie, à quelques milles seulement de la mer. Un homme monté sur le minaret géant de la grande mosquée, apercevait facilement le littoral, dit Aboulféda. Le bassin élargi du beau fleuve, qui atteignait ici six cents pieds d'une rive à l'autre, servait de port à la ville. Les galères de Chypre, d'Égypte et des cités de la côte syrienne, venaient décharger leurs marchandises au pied de ses ponts. Le principal de ceux-ci, construction superbe qui réunissait les deux portions de la cité, avait été élevé par l'empereur Constance. Il livrait passage à la grande route de Tarse en Syrie par Issos, route que Massissa commandait donc entièrement.

Comme toujours, devant l'invasion soudaine et terrifiante des formidables bandes du Nord, toute la population arabe du district environnant s'était jetée dans la ville. Aussitôt l'investissement terminé, l'attaque des murailles, les plus fortes et les plus épaisses qu'il y eût en Cilicie, commença. Les catapultes byzantines vomirent, pour la dixième fois peut-être depuis vingt ans, leurs innombrables projectiles sur la garnison, qui riposta avec une extrême énergie. De toutes les tours de cette vaste enceinte, les javelots trempés dans le naphte en-

flammé, les pots d'huile incandescente, les grenades lancées à la main, les quartiers de roc, tombaient sur les assiégeants. Bien que les sources n'en fassent aucune mention, certainement les dromons byzantins avaient dû occuper l'embouchure du Pyrame pour prévenir toute tentative de secours par mer. Bien probablement aussi, ils avaient remonté le fleuve pour joindre leur action contre les ponts et les quais à celle de l'armée de terre.

Cependant les remparts, construits en grand appareil sarrasinois, tenaient bon, et la résistance, malgré la peste et la famine, menaçait de s'éterniser, au grand ennui de l'ardent Basileus. Une inspection minutieuse, qu'il exécuta en personne, lui fit enfin découvrir sur le bord même du fleuve, sur sa rive droite, un pan du rempart plus faible et mal gardé. La nuit venue, toutes les sections de mineurs de l'armée d'Asie, se mettant à l'œuvre avec un acharnement extraordinaire, sapèrent à la fois les fondations en ce point. Au fur et à mesure, on précipitait dans le fleuve les matériaux et les terres enlevées. Les assiégeants, probablement épuisés par tant de veilles, ne se doutèrent de rien. Lorsque la base de deux des tours et celle du pan de muraille qui les reliait, eurent été en quelques heures d'un travail opiniâtre entièrement minées, on établit en hâte dans le fossé, ainsi que nous l'avons vu faire à Chandax, suivant les principes classiques de la poliorcétique byzantine, un échafaudage provisoire pour maintenir le tout durant le temps voulu. Puis on attendit fiévreusement le lever du soleil. Les Sarrasins, sans défiance, reparurent à l'aube derrière les créneaux, drapés dans leurs grands burnous, leurs arcs à la main, couvrant instantanément de flèches les avant-postes byzantins, insultant à voix haute le Basileus, raillant ses timides soldats, les défiant de leurs gestes obscènes.

Nicéphore, en habit de guerre, se tenait à cheval en tête des colonnes d'assaut toutes prêtes à s'élancer, dissimulées derrière quelque pli de terrain. Au signal donné, des artificiers intrépides, cachés sous l'échafaudage au pied même du rempart, eurent, en un clin d'œil, mis le feu aux étais, abondamment garnis d'étoupes imprégnées de substances résineuses, qui supportaient tout cet appa-

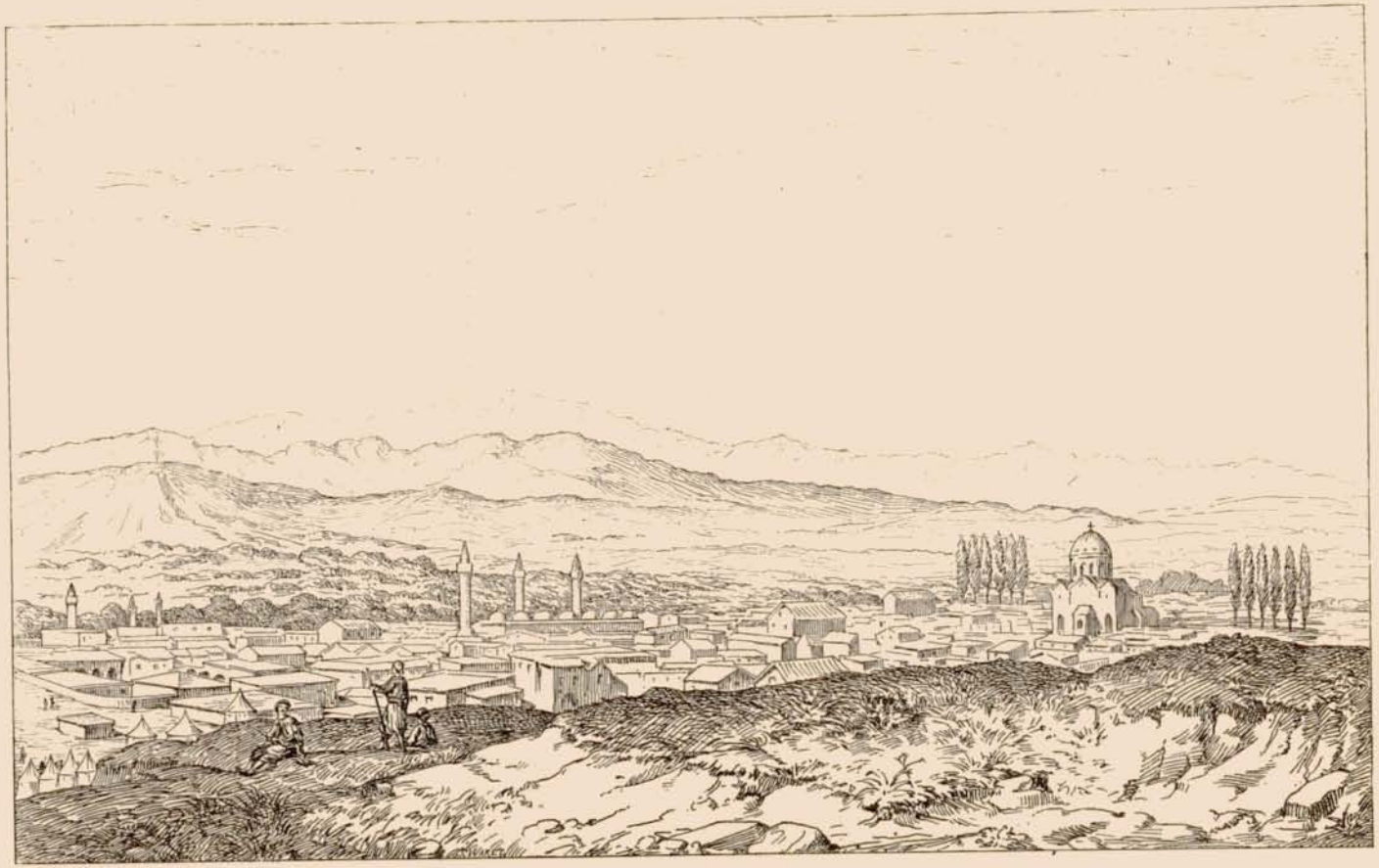
reil. C'est à peine si les Sarrasins s'aperçurent de ce qui se passait. Quand ils virent briller la flamme et monter les tourbillons d'épaisse fumée, il était trop tard. En quelques instants le feu eut fait son œuvre et réduit les étais en cendres. Alors, tours et muraille surplombant le vide s'écroulèrent avec un horrible fracas, ensevelissant une partie des défenseurs. C'était bien une seconde édition de la prise de Chandax.

Cataracte du Cydnus près de Tarsous, d'après une photographie inédite du comte Ch. Lanskoronski.

Il semble que les ingénieurs byzantins fussent passés maîtres dans ce genre de travaux d'attaque. Une fois la brèche ouverte de la sorte, les colonnes grecques s'élancèrent, turmarques et drongaires en tête, l'épée haute, aux chants de l'hymne à la Vierge Hodigitria, au son étourdissant des buccins et des tambours. Puis il se passa ce qui se passait toujours dans ces luttes terribles : attaque furieuse, résistance désespérée, combats de rues, de maison à maison, pillage, massacre final, captivité pour les plus jeunes. Les Byzantins eurent bientôt fait de se rendre maîtres de cette moindre portion de la ville. Les Sarrasins trouvèrent cependant encore le temps d'y mettre le feu avant de ga-

gner la rive gauche par le grand pont, qui permit à beaucoup de se réfugier dans la seconde partie de la cité, le vaste faubourg fortifié de Kafarbayyâ. De solides barricades, établies sur le pont même, leur donnèrent quelque répit, et ce jour-là les Grecs ne purent pousser plus avant. Mais ce ne fut qu'un arrêt bien court. Les assiégés, mourant de faim, décimés par la peste, dépourvus de vivres, entièrement cernés par l'armée chrétienne, qui, dès le début des opérations, avait fortement occupé la rive gauche du fleuve, durent dès le lendemain se rendre à discrétion, sans qu'un seul pût s'échapper. Déjà même le massacre avait recommencé, lorsque Nicéphore, par son autorité sur les troupes, parvint à l'arrêter. Suivant l'implacable loi d'alors, tous les survivants durent quitter la cité qui les avait vus naître et furent remplacés par des colons chrétiens. Mais les gens de Massissa ne furent point, comme ceux d'Anazarbe, chassés en pays musulman; on les transporta en masse sur les terres de l'empire. Les chroniqueurs ne nous ont point fait connaître le lieu de leur exil; ce dut être dans quelque région fort distante de la Cilicie, dans quelque district frontière du nord ou de l'ouest, loin de tout voisin musulman. Ibn el-Athîr, Aboulfaradj et Aboulféda, citent le chiffre certainement exagéré de deux cent mille habitants ainsi réduits en captivité. Ce dut être encore là un bien lamentable exode. Combien de ces malheureux Sarrasins de Massissa durent périr sur la route de leur nouvelle patrie! On fit défiler leurs lamentables colonnes jusque sous les murs de Tarsous, pour que ce pitoyable spectacle servît d'épouvantail aux habitants de cette ville qui s'obstinaient à résister. Déhébî raconte même que cent des principaux parmi les captifs furent décapités sous leurs yeux sur le front des lignes chrétiennes, mais que cette barbare exécution n'eut pas le résultat attendu, car les Tarsiotes exaspérés firent à leur tour sortir trois mille prisonniers byzantins auxquels on coupa la tête sous les remparts de la ville. Cette gigantesque boucherie était bien dans les mœurs du temps.

La transplantation des populations vaincues, déportées en bloc de nation d'une extrémité à l'autre de l'empire, était encore fort en faveur à cette époque à Byzance. Bien souvent les Basileis avaient tiré un



Vue de Tarse, d'après un dessin du Rév. Davis.

merveilleux parti de ces grandes colonies de guerriers captifs avec leurs familles qui permettaient de repeupler d'un coup tout un canton, toute une province, où de longues guerres avaient fait le vide. En échange des terres qu'on leur concédait, de la liberté qu'on leur rendait, les nouveaux colons contractaient l'obligation du service militaire. Très rapidement d'ordinaire ils s'assimilaient à leurs vainqueurs, dont ils adoptaient les coutumes et souvent la religion, et ces hommes barbares qui avaient si longtemps combattu avec passion les troupes byzantines, ces libres guerriers arrachés aux sables de la Syrie ou aux steppes de Scythie, finissaient par devenir les très fidèles gardiens des marches impériales [1].

Massissa avait succombé définitivement dans la nuit du samedi 14 au dimanche 15 juillet 965. Une garnison byzantine fut aussitôt installée sous le commandement d'un catépano [2].

La prise de Tarse fut le second grand épisode de cette campagne qui devait consacrer la réunion totale de la Cilicie à l'empire. Ce fut une lutte plus acharnée même que pour Massissa. Léon Phocas, qui par son apparition avait fait rebrousser chemin aux Sarrasins tarsiotes déjà en marche pour secourir leurs compatriotes de Mopsueste, rencontra, lui aussi, sous les murs de cette première cité cilicienne, une résistance désespérée. La valeur fut égale des deux parts. Ses soldats, à lui, étaient surexcités par l'espoir d'une aussi riche conquête, par le butin de cette grande ville depuis si longtemps aux mains des Arabes, où ceux-ci avaient accumulé tant de trésors, et puis leur zèle dévot ne pouvait oublier que Tarse était une des plus vieilles comme des plus illustres métropoles chrétiennes, toute pleine encore des souvenirs de saint Paul, l'ardent apôtre des gentils.

L'antique cité, fondée par Sardanapale, qui est une des plus anciennes villes du monde, la cité reine d'Asie-Mineure, où, rien qu'en un siècle, quatre empereurs romains, Tacite, Florien, Julien et Maximin,

1. M. Rambaud a écrit un bien curieux chapitre sur ces transplantations de nations entières d'un bout à l'autre de l'empire. Voyez l'*Empire grec au dixième siècle*, pp. 213 sqq.

2. L'historien Dehébî raconte que quatre mille Byzantins périrent au siège de Massissa. Il signale l'affreux carnage que firent les vainqueurs au moment de la prise de la ville.

sont venus mourir, est demeurée aujourd'hui encore, sous le nom de Tarsous, la ville principale de cette portion de la Caramanie. C'était, en l'an 965, une forteresse formidable. Assise dans une plaine d'une admirable fertilité, entre le Cydnus[1] et une rangée de collines peu élevées, au croisement des grandes routes impériales, à petite distance des principaux défilés du Taurus, et, en même temps, fort près de la mer, elle couvrait de ses nombreux édifices les deux rives du fleuve au nom poétique que jadis Cléopâtre, sous le voluptueux accoutrement de Vénus, avait remonté dans sa galère dorée, s'en allant rejoindre Antoine son amant. Ses tours massives, son vaste kastron, ses élégants minarets, sa double ligne de murailles dont Léon Diacre vante la hauteur prodigieuse, dressaient fièrement vers des cieux toujours bleus leurs créneaux et leurs flèches aiguës. Ces murailles, comme aussi le revêtement de l'immense fossé qui les doublait et le parapet extérieur complétant ce formidable appareil, étaient construites de pierres polies très blanches, dont la masse éblouissante attirait les regards à des lieues à la ronde, faisant un merveilleux contraste avec les masses profondes des vergers et des jardins admirablement arrosés, vaste et verdoyante ceinture en partie encore existante aujourd'hui. Le Cydnus, qui traversait la ville, divisé en plusieurs bras, était alors navigable jusqu'en ce point, ce qui n'avait pas peu contribué à maintenir la splendeur de la cité. Il se jetait un peu plus bas dans une vaste lagune qui servait de port. Ses eaux abondantes, célèbres par cette fraîcheur, cette limpidité extraordinaires, si tentantes qu'Alexandre le Grand faillit en périr, coulaient à travers les basses maisons musulmanes au pied des jardins et des harems mystérieux aux galeries treillagées. Trois ponts aux arches hardies franchissaient le bras le plus considérable. Grâce à un système d'écluses habilement combiné, on pouvait en une heure à peine avec ces eaux courantes combler jusqu'au bord le fossé géant qui ceignait la ville.

Des émirs puissants, hardis et pittoresques dynastes musulmans, régnaient sur Tarse. L'avant-dernier, Ibn Alzayyat, le Karamountis des

1. Aujourd'hui Tarsous Tschaï.

chroniqueurs byzantins, celui-là même que nous avons vu, en 960, porter si courageusement secours à ses coreligionnaires de l'île de Crète[1], avait, on le sait, péri trois ans auparavant, après avoir en vain cherché à venir en aide aux Sarrasins de Massissa[2]. Il n'avait jamais été pour Seîf Eddaulèh qu'un bien indocile vassal. Son successeur, chef de la défense de 965, se nommait Rasîk en-Nasîmy. Ce devait être également un lieutenant plus ou moins fidèle de ce Hamdanide dont relevaient virtuellement tous les chefs des villes de Cilicie. Les historiens ne le disent point explicitement pour les émirs de Tarse, mais nous possédons du fait une preuve certaine, grâce à une découverte récente faite par un orientaliste de grand mérite, pour lequel les monnaies innombrables, si difficiles à déchiffrer, des princes de l'Islam, n'ont plus guère de secrets. M. H. Sauvaire[3] vient de retrouver dans ses collections un dirhem d'argent, unique jusqu'ici, frappé à Tarsous au nom même du brillant Hamdanide, et qui, particularité frappante, porte la date de l'an 354 de l'Hégire correspondant précisément à cette année 965 où la domination sarrasine dans cette cité allait définitivement périr sous les coups de Nicéphore. En 965 donc, on battait monnaie à Tarsous au nom de l'émir d'Alep, et c'était bien en son nom que les guerriers musulmans défendaient cette cité.

De tous ces événements tant oubliés aujourd'hui, de cette lutte ardente des soldats de Seîf Eddaulèh contre les légionnaires de Nicéphore, un humble témoin numismatique nous est ainsi demeuré. On sait que les princes sarrasins frappaient monnaie dans la plupart de leurs villes importantes, et installaient presque immédiatement un atelier *ad hoc* dans celles dont ils faisaient la conquête. La mention du nom dans la prière officielle et le droit de frapper monnaie constituaient les signes apparents, la marque officielle de la souveraineté dans le monde musulman. Sitôt qu'un émir ou un sultan s'était emparé d'une cité chrétienne, il ordonnait de dire la prière à son nom dans l'église

1. Voyez page 82.

2. Un de ses prédécesseurs, que les chroniqueurs byzantins désignent sous le nom d'Esman, en 880, presque un siècle auparavant, à la tête de trente vaisseaux doubles, avait osé attaquer la puissante forteresse de Chalcis d'Eubée. Il avait été cruellement battu, et avait péri en combattant.

3. *Annuaire de la Soc. fr. de numismatique et d'archéologie*, t. IX, pp. 165 sqq.

métropolitaine, sur-le-champ transformée en mosquée, et faisait battre des dinars d'or, des dirhems d'argent, des felous de bronze, avec légendes donnant le nom de la ville, l'année de l'Hégire, le nom du Khalife régnant, son nom à lui, et souvent aussi le nom de ses pères. Des formules pieuses, des invocations en l'honneur d'Allah et de son prophète, couvraient le reste des deux faces de la monnaie, sur laquelle, on le sait, ne devait figurer aucune représentation humaine.

On connaissait déjà d'autres dirhems d'argent frappés en cette même année 965, au nom de Seïf Eddaulèh, comme à celui de son frère Nasser, dans les villes d'El Mawsel et de Mayyafarikîn par exemple; mais

Dirhem frappé à Tarse au nom de Seïf Eddaulèh, l'an 354 de l'Hégire, l'année même de la prise de cette ville par l'armée de Nicéphore. Les légendes signifient : *Il n'y a de Dieu que Dieu seul. Il n'a pas d'associé. Seïf Eddaulèh, Abou'l Hassan. — Au nom de Dieu ce dirhem a été frappé à Tarsous l'année* 354. — *A Dieu appartient l'empire* etc., etc., versets 3, 4 de la sourate XXX du Coran. — *A Dieu, Mohammed est l'envoyé de Dieu. Que Dieu le bénisse ! El Mothi' lillah*, etc., etc.

celui que vient de découvrir M. Sauvaire a pour nous un intérêt autrement considérable, puisqu'il est absolument contemporain du siège fameux dont je fais ici le récit. Durant que les monnayeurs sarrasins procédaient à la frappe de cette humble petite pièce, témoin de si grands événements, les soldats orthodoxes campaient sous les murs de Tarse, hérissés de défenseurs à turban, et la sape et la mine des ingénieurs de Léon Phocas ébranlaient les antiques remparts de la cité de saint Paul. Ce dirhem a été fabriqué pour contribuer aux besoins de cette défense acharnée. Il a circulé de main en main parmi les vaillants fantassins du Hamdanide, alors que la grande armée impériale de Nikfour les enserrait d'un cercle de fer. C'est un souvenir précieux de ces luttes formidables tant oubliées aujourd'hui, palpable et certain témoignage de l'aide valeureuse que portèrent à la grande cité enfermée dans son corset de pierre les soldats hamdanides combattant contre ceux de Phocas.

Par une coutume aussi formelle que constante, mais qui en ce cas particulier semble une dérision, ce dirhem de M. Sauvaire, comme tous ceux déjà connus appartenant à Seïf le Hamdanide, porte donc aussi le nom du pauvre Khalife Mothi, qui, dans sa lointaine prison de Bagdad, sous la garde de son geôlier brutal, le sultan bouiide, n'en demeurait pas moins le chef nominal de l'Islam.

Je viens de parler des monnaies frappées au nom du prince d'Alep. Celles de son irréconciliable adversaire, Nicéphore, nous sont également connues. Elles se retrouvent un peu partout en Orient, mais en petite quantité, ce qu'on explique par la brièveté du règne. Et cependant il fallait à ce Basileus guerrier, qui chaque printemps conduisait ses soldats dans quelque grande expédition, un numéraire très abondant. Il lui fallait frapper constamment les sous d'or et les miliarésia et kératia d'argent nécessaires à la solde et à l'approvisionnement de ses immenses armées. Nous verrons même que plus tard il se vit forcé d'altérer le titre de sa monnaie, opération qui contribua grandement à augmenter sa croissante impopularité. Peut-être bien faut-il voir dans ce fait la raison vraie de la rareté actuelle des pièces à son effigie. Les espèces altérées par lui auront été retirées par ses successeurs.

Sur ses nomismata ou sous d'or, Nicéphore a fait représenter parfois à ses côtés le jeune Basile, l'aîné des fils de Romain, auquel il maintenait ainsi les honneurs souverains par sage politique, mais sans dommage aucun pour sa propre autorité. Plus souvent, chose curieuse et qui montre à quel point il était bien devenu l'empereur véritable, ne cherchant même plus à sauver les apparences, il figure seul, dévotement placé aux côtés de la Théotokos, comme un fils très pieux auprès de sa mère vénérée. Lui, porte les cheveux ras, la barbe courte, en pointe, avec de très fortes moustaches. Elle, est enveloppée d'un long voile; un nimbe immense lui ceint la tête. Il est couronné du diadème, tantôt simple cercle de métal précieux piqué de cabochons

Sou d'or des empereurs Nicéphore Phocas et Basile, son pupille.

énormes, tantôt couronne à forme triangulaire sur le devant, avec lourdes et massives pendeloques retombant très bas de chaque côté et une haute croix dominant le tout. Ses épaules sont revêtues de l'ample vêtement multicolore, à larges carreaux brodés, des Basileis. De sa droite, il serre la hampe de la longue croix à double barre horizontale, dite croix patriarcale, que le petit prince Basile, représenté moins grand et sans robe à carreaux, ou bien la Vierge, tiennent également d'une main. Lorsqu'il figure avec Basile, Nicéphore est à droite, à la place d'honneur; lorsque Basile est remplacé par la Vierge, Nicéphore passe à gauche, cédant le pas à la divine Théotokos. De Constantin, le second fils de Romain, bien qu'il eût été également couronné du vivant de son père, il n'est jamais question sur les monnaies. Les légendes en caractères grecs donnent les noms des deux Basileis : *Nikiphoros autocrator, Nikiphoros kai Basilios autocratores.* Au revers, figure comme sur beaucoup d'autres de ces sous d'or byzantins du dixième siècle, la belle image du Pantocrator, le « tout-puissant » Fils de Dieu, à la barbe en pointe, à la chevelure jeune, longue et bouclée sous le nimbe crucigère, bénissant de la droite son empire terrestre à la mode byzantine, serrant de la gauche contre son cœur le livre des Évangiles à la couverture constellée de pierreries et de perles. Autour de sa tête court la légende latine alors très en vogue dans la numismatique impériale : *Jesus Christus, rex regnantium, Jésus-Christ, roi des rois.*

Sou de Nicéphore Phocas portant son effigie à côté de celle de la Théotokos.

Les pièces d'argent ou kératia de Nicéphore, beaucoup plus rares encore que ses sous d'or, comme c'est le cas d'ordinaire dans la numismatique des empereurs byzantins, sont d'une frappe élégante. Elles portent au droit le seul nom du prince et ses titres gravés en une légende de cinq lignes : *Nicéphore en Christ, autocrator très pieux, et Basileus des Romains.* Au revers, la légende classique : *Iesous Christos nika, Jésus-Christ est vainqueur*, est disposée autour d'une croix-reliquaire d'un type fort étrange, croix à branches égales recroisetées à

leur extrémité, portant à son centre un vaste médaillon avec le buste et la face de Nicéphore. Les longues moustaches du Basileus cappadocien ne laissent pas que de faire un effet bizarre sur ce petit monument. Ce type numismatique curieux, fort en faveur à Byzance au dixième siècle, apparaît pour la première fois lors de la régence de Romain Lécapène. Le médaillon, qui est quadrilobé, représente certainement le couvercle de quelque capsule ou boîte renfermant un fragment de la Vraie Croix. On sait que ces fragments vénérés étaient presque toujours placés dans une cavité ou réceptacle au centre des quatre branches de croix processionnelles ou autres. On gravait sur la face principale de la capsule le portrait du prince régnant, et ces monnaies d'argent nous donnent la très exacte représentation d'une de ces croix-reliquaires.

Monnaie d'argent de Nicéphore Phocas portant son effigie disposée sur une croix-reliquaire.

Les monnaies de cuivre, désignées sous le nom de *follis*, ne présentent rien de bien particulier pour le règne de notre Basileus. Au droit, une grande effigie du prince, diadémé, revêtu d'un vaste manteau véritablement ruisselant de pierreries et de perles, tient d'une main le labarum, ce pieux emblème des empereurs d'Orient depuis Constantin, de l'autre le globe du monde surmonté de la croix, ce signe de l'empire universel que l'autocrator byzantin, le représentant de Dieu sur terre, revendiquait hautement au nom du Christ.

Follis de cuivre de Nicéphore Phocas.

La Basilissa Théophano ne figure jamais sur la monnaie aux côtés de son second époux ou de son fils, pas plus qu'elle ne figure sur celles de son premier mari, Romain. Son effigie n'a encore été retrouvée que sur une pièce de cuivre de la plus extrême rareté, unique peut-être, publiée par le marquis de Lagoy [1]. La figure longue et mince

1. Voyez la vignette de la page 297.

de la jeune souveraine, comme écrasée sous le lourd diadème aux épaisses pendeloques, ne nous donne certainement qu'une bien imparfaite image de celle dont la beauté inouïe troubla tous ceux de son temps. Il n'en est pas moins intéressant de contempler cette unique bien que sommaire représentation contemporaine de la belle charmeuse du dixième siècle. Elle tient un sceptre terminé par une feuille de trèfle, peut-être ce rameau d'or que le *Livre des Cérémonies* et les écrits de Codinus placent dans les mains fines des belles Basilissæ aux jours de grande pompe dans le gynécée.

Au revers de cette monnaie, que je n'ai vue qu'en gravure et qui ne laisse pas que de me paraître quelque peu suspecte, figure, comme sur tant d'autres pièces byzantines, l'effigie de la Théotokos dans son attitude traditionnelle, les deux bras étendus, levés pour la bénédiction. Si cette pièce est authentique, elle doit avoir été frappée dans l'espace des cinq mois que dura la régence de Théophano après la mort de Romain, circonstance qui expliquerait l'extrême rareté du type.

Revenons au siège de Tarsous. Léon n'avait pas assez de troupes pour tenter la prise de vive force. Il dut, je l'ai dit, se contenter de bloquer la ville en attendant Nicéphore. Plusieurs insuccès marquèrent même pour lui le début des hostilités. Les Sarrasins, très nombreux, vigoureusement conduits par leur émir, renforcés de toutes les bandes qu'avait pu leur expédier Seîf, comptant sur les renforts de leurs coreligionnaires d'Égypte qu'ils avaient eu le temps d'avertir de l'attaque des Grecs, montraient une grande confiance, malgré la famine et la peste qui les accablaient. Chaque jour, leurs sorcières et leurs derviches insultaient le lâche empereur de Roum et ses soldats : « vils mangeurs de pourceaux. » Chaque jour, des sorties, souvent heureuses, jetaient le désordre parmi les assiégeants. Une même faillit leur devenir funeste. Le curopalate avait précisément détaché un fort parti de troupes pour aller fourrager au loin. L'exarque Monastériote commandait cette expédition. Les Sarrasins, avertis par des intelligences secrètes qui les mettaient en constante communication avec l'extérieur, tombèrent de nuit sur son camp mal gardé. Poussant de grands cris, ils attaquèrent,

sabre haut, les Byzantins endormis. Chefs et soldats furent facilement égorgés.

Pour mieux empêcher toute tentative d'une armée de secours, les Byzantins se livrèrent à leurs déprédations habituelles, déprédations abominables auxquelles tous les capitaines de cette époque, si fertile en grands talents militaires, semblent avoir attaché une importance capitale. Toute cette superbe campagne de Tarse, antique jardin de la Cilicie, fut à nouveau saccagée ; les moissons furent détruites, tous les palmiers et arbres à fruit coupés, toutes les habitations détruites par le feu. La campagne, entièrement nue et dépouillée, ne permit plus aux partis sarrasins de subsister et de tendre aux Grecs leurs embûches accoutumées.

Nicéphore, vainqueur de Massissa, ne perdit pas une heure. Aussitôt la cité du Pyrame en son pouvoir, il courut rejoindre son frère. L'armée impériale, franchissant le Sarus, traversant à marches forcées la plaine cilicienne, apparut devant Tarse, qui fut alors totalement investie. La lutte continua vigoureuse, incessamment entremêlée de combats. Léon Diacre, qui nous décrit une de ces mêlées, donne quelques détails malheureusement très brefs sur l'ordonnance des troupes byzantines. Au centre, que commandait probablement le curopalate en personne, les cavaliers cataphractaires luttaient au premier rang. Derrière eux, les archers et les frondeurs étaient massés sur deux longues lignes. L'aile droite, sous Nicéphore, comprenait aussi une fort nombreuse cavalerie, probablement des mercenaires alains et ibères, excellents soldats du Caucase. L'aile gauche avait pour chef Jean Tzimiscès, décoré du titre de *duc*, de plus en plus populaire dans l'armée par sa fougue impétueuse, son intrépidité folle, toutes les grandes qualités militaires dont il donnait chaque jour des preuves nouvelles. Les forces grecques se trouvaient donc guidées ce jour-là par les trois plus brillants chefs militaires de tout le dixième siècle byzantin. Les Tarsiotes, refoulés en désordre, coururent se réfugier derrière leurs murailles entièrement garnies de machines de guerre. Ibn el-Athîr affirme que Tzimiscès, le « domestique », un moment tombé à terre, faillit être fait prisonnier dans cette sortie.

Plusieurs déroutes successives, surtout les atteintes de la famine effroyablement augmentée par ce long blocus, eurent enfin raison des gens de Tarse. Mourant de faim par centaines chaque jour, désespérant de voir arriver par le Cydnus le secours tant attendu d'Égypte, menacés d'être tous passés au fil de l'épée s'ils persistaient dans leur brillante résistance, ils demandèrent l'amân. C'était dans le courant du mois d'août, en pleine saison des plus brûlantes chaleurs. Le Basileus consentit à accorder une entrevue à l'émir suppliant, venu avec le cadi, les principaux sheiks, et les anciens de la cité. Étendus à terre, immobiles dans leurs longues robes blanches, leurs têtes rasées souillées de poussière, ces vieillards baisèrent humblement les genoux de l'invincible empereur qui les foula brutalement de ses pieds. Puis, se relevant sur l'ordre bref de l'appariteur, ils allèrent s'asseoir à la table impériale, où Nicéphore, une fois cette humiliante formalité accomplie, leur fit le plus bel accueil : bizarre mélange de férocité dans la victoire et de courtoisie envers le vaincu commun à tous les princes orientaux, chrétiens ou sarrasins. Tel, deux siècles plus tard, au dernier soir de la terrible bataille des trois journées, le 3 avril 1187, Saladin, vainqueur, se faisait amener dans sa tente le roi Guy de Lusignan et d'autres illustres captifs ; tel, après avoir fait asseoir à ses côtés tous ces braves chevaliers mourant de soif, il partageait avec eux le sorbet à la neige, puis, quelques instants après, se jetait furieux sur Renaud de Châtillon, le légendaire sire de Montréal, et lui tranchait la tête d'un coup de cimeterre pour le punir d'avoir jadis violé la foi jurée, en pillant la sainte caravane de la Mecque.

Les conditions imposées aux Tarsiotes furent fort dures, même pour l'époque. Aujourd'hui elles sembleraient impitoyables. Comme pour Massissa, l'empereur exigea l'exode complet de toute la population[1]. Désormais Tarse, comme toutes les autres villes de Cilicie, ne devait plus contenir que des habitants chrétiens. C'était la seule manière, paraît-il, d'en finir avec une occupation sarrasine séculaire. Nicéphore, probablement déjà fort embarrassé de savoir où parquer

1. Cependant Aboulfaradj insiste sur la mansuétude déployée à cette occasion par Nicéphore.

l'immense peuple de Massissa, n'imposa pourtant pas aux Tarsiotes l'obligation si dure d'aller vivre sur les terres de l'empire. Ils furent libres d'émigrer en masse en Syrie, où bon leur semblerait, chacun ayant le droit d'emporter les objets indispensables à sa subsistance. On leur donna même des vivres pour la route et des vêtements pour se couvrir. Trois patrices furent chargés de conduire en terre sarrasine cette interminable caravane. Ils ne la quittèrent qu'aux portes d'Antioche qu'ils gagnèrent par la voie de Massissa et d'Issos. Rasîk en-Nasîmy, l'émir vaincu, faisait partie de ce convoi de beaucoup le plus nombreux. Une portion moindre de la population de Tarse préféra la voie de mer moins fatigante, et s'embarqua à l'embouchure du Cydnus pour aller aborder à Port-Syméon, le port d'Antioche sur la Méditerranée. On aimerait à faire revivre en rêve ces grandes et émouvantes scènes de cette dure époque, ces odyssées gigantesques de tout un peuple : toute cette population de Tarse, jadis si prospère, maintenant réduite à la mendicité, arrivant en masse au pied des murailles de la métropole de Syrie, les deux foules sarrasines se mêlant, secouées par un même sentiment de désespoir pour cette grande défaite de l'Islam, par un même sentiment de haine pour les chrétiens vainqueurs. Nous ignorons quelle ville syrienne donna définitivement asile à tous ces fuyards.

Ce fut avec des transports d'enthousiasme pieux que les soldats de Nicéphore, esclaves du Christ, défilèrent par les rues de Tarse reconquise. Ce dut être pour les chrétiens un beau jour que celui de la rentrée dans cette cité fameuse si longtemps asservie à Ismaël. Malheureusement ici comme toujours les détails nous manquent. Aucun historien n'a daigné nous compter les menus faits de ce drame. Seulement les chroniqueurs affirment avec ensemble que les Grecs firent un énorme butin. Le pillage fut accordé aux troupes en récompense des fatigues encourues, mais défense fut faite de molester les habitants qui n'auraient pas encore quitté la ville. Quelques soldats arméniens (c'étaient toujours des guerriers de cette nation qui commettaient les pires méfaits en campagne) ayant outragé, même violé des filles sarrasines, furent cruellement fouettés. On leur coupa le nez et les mains sur l'ordre du Basileus. C'est même à cette occasion que l'historien Aboul-

faradj célèbre la magnanimité de Nicéphore envers la population vaincue. Après le récit de l'expulsion en masse de tant de malheureux, cet éloge semble pour le moins bizarre ; il n'en paraît pas moins sincère et mérité. C'était alors, je le répète, l'impitoyable loi de la guerre. Nul ne songeait à s'en étonner, et le fait seul d'avoir interdit le massacre et l'outrage aux vaincus suffit à mettre une auréole de clémence au front de Nicéphore. Quelques faits semblables lui ont très justement valu sa réputation de capitaine impitoyable, mais jamais inutilement cruel.

Tarse reconquise fut sur-le-champ purifiée de la souillure du culte infâme de Mahomet. Cependant il n'y eut pas destruction, et Nicéphore fit encore ici preuve d'une certaine modération. Seule, l'enceinte de la grande mosquée fut transformée en une écurie gigantesque pour les chevaux de la cavalerie byzantine. C'était d'ordinaire le premier affront réciproque que Grecs et Sarrasins se faisaient à la prise d'une cité. Depuis trois siècles, des milliers et des milliers d'églises chrétiennes avaient retenti du piétinement des juments arabes, et les cris rauques des sauvages palefreniers du désert avaient maintes fois remplacé sous leurs voûtes profanées les chants pieux des prêtres orthodoxes. Les chevaux des émirs avaient mangé l'avoine sur les autels de toutes les basiliques de Syrie, et les vases sacrés avaient servi à les désaltérer. Des derviches hagards s'étaient affublés partout des vêtements sacerdotaux, et les crosses des évêques et les croix processionnelles leur avaient servi de bâtons. Les chrétiens ne faisaient que rendre la pareille à leurs ennemis héréditaires. Suivant la coutume aussi, ces deux symboles palpables de la domination religieuse du Prophète : la chaire à prêcher, le beau member de bois de sycomore, tout incrusté de nacre et délicatement sculpté, et la tribune non moins riche, la koutbah, d'où chaque jour, depuis la conquête de Tarse, la prière publique avait été récitée au nom du Khalife, durent être solennellement brûlées en présence du Basileus, et leurs cendres maudites jetées au vent.

Un incident grave, qui, quelques jours plus tôt, eût peut-être fort modifié le cours des événements, vint jeter quelque trouble dans les premières joies de la conquête. Trois jours après la reddition, lorsqu'une grande partie de la population n'avait probablement pas encore quitté

la ville, une forte escadre de Sarrasins d'Égypte, avec des vivres et du blé, parut inopinément à l'embouchure du Cydnus. Nous ignorons les causes qui avaient tant retardé ce secours suprême envoyé à ses coreligionnaires de Cilicie par l'Ikhchidite du Kaire. Après un premier moment d'émoi, les Grecs eurent vite reconnu que cette flotte, simple convoi de ravitaillement, ne portait guère de combattants. Les détachements disposés pour la garde du fleuve suffirent à empêcher le débarquement, et les Égyptiens, déçus, n'eurent d'autre ressource que de reprendre la haute mer. Assaillis par de violents coups de vent, poursuivis par les légers croiseurs byzantins, ils éprouvèrent des pertes cruelles. Les ports africains virent rentrer fort diminuée cette expédition malheureuse.

Avec la chute de Tarse, les dernières résistances avaient pris fin en Cilicie. Toutes les cités, toutes les forteresses sarrasines, avaient successivement ouvert leurs portes. Quelques-unes, qu'on ne pouvait convenablement occuper, furent incendiées. Cette belle province, toute cette riche contrée sise entre le Taurus et la mer, était enfin définitivement reconquise. Elle devait demeurer longtemps aux mains des Grecs. Un stratigos byzantin fut installé à Tarse avec cinq mille cavaliers. Un patrice fut gouverneur de Massissa, un autre d'Adana. Les murailles et le kastron des trois cités furent, par les soins de ces officiers, soigneusement relevés. Nicéphore voulut qu'elles demeurassent des places de guerre de premier ordre, redoutables portes de combat en face du monde musulman, points d'appui pour les conquêtes futures en Syrie. L'empereur, dit Ibn el-Athîr, songea même un moment à établir dans Tarse sa résidence habituelle pour se trouver plus constamment à portée du théâtre de la lutte contre les Infidèles, « surtout pour persuader à ces Amalécites maudits combien la reprise des anciennes provinces impériales, encore occupées par eux, constituait bien la grande et unique pensée de son règne. »

Des circonstances politiques aisées à deviner ne permirent pas à Nicéphore de transformer ainsi la ville de saint Paul en capitale provisoire de l'empire. Du moins, il put donner tous ses soins à ramener dans cette Cilicie si heureusement reprise, l'abondance et la prospérité

La Grande Muraille de Constantinople. Vue générale.

qui lui faisaient depuis longtemps défaut. Quand il quitta Tarse pour regagner le nord, d'immenses approvisionnements avaient été amenés; les vivres avaient baissé de prix dans des proportions extraordinaires [1]; la peste et la famine avaient disparu; l'ancienne population chrétienne, asservie aux Arabes, qui, durant la tourmente, s'était réfugiée dans la montagne, reparaissait dans la plaine; les colons chrétiens, attirés par la distribution de riches biens-fonds, affluaient de toutes parts; même, beaucoup de Sarrasins étaient revenus, acceptant le nouvel ordre de choses. Le Basileus les accueillit avec clémence, leur demandant toutefois l'abjuration, l'imposant pour leurs enfants [2].

Nicéphore songea enfin à rentrer dans sa capitale, qu'il avait quittée depuis plus d'un an et demi. C'est avec un véritable orgueil patriotique qu'il pouvait considérer les résultats de cette longue campagne. La prise de Tarse, d'Adana, de Massissa, mettait aux mains des armées chrétiennes la grande route d'Asie Mineure en Syrie. Le chemin de cette riche contrée leur était définitivement ouvert [3].

Nous ne savons si Théophano et ses fils précédèrent de quelque peu Nicéphore, ou s'ils demeurèrent en Cappadoce pour revenir seulement avec lui. Cette seconde hypothèse paraît la plus probable.

Ce fut vers l'automne de l'an 965, en octobre vraisemblablement, à travers les thèmes asiatiques, et par toutes ces grandes villes de l'intérieur alors populeuses et parfois florissantes, un retour triomphal. L'Ismaélite odieux avait, dans cette seule année, perdu Chypre et la Cilicie. Il paraissait à tout jamais rejeté au delà de l'Amanus dans les plaines de l'Euphrate. Il semblait que la conquête de la Syrie ne dût plus être que l'affaire d'une seule campagne. Aussi la joie, l'enthousiasme pour Nicéphore, la dévotion pieuse à la Théotokos, dont la protection visible

1. Quatorze livres de pain, dit Aboulfaradj, se vendaient une *zuza*.

2. Suivant Aboulféda, les Sarrasins qui se convertirent à temps ne furent même pas obligés de quitter le pays.

3. Leonhardt, *op. cit.*, p. 40. — L'écrivain El Mogaddasy, parlant du désert des Arabes, s'exprime en ces termes : « Il y croît une plante qu'on appelle *fatt*; elle pousse naturellement et a une graine qui ressemble à la moutarde. (Les Arabes) la rassemblent vers les étangs, puis ils la mouillent avec de l'eau, ce qui fait ouvrir la graine. Ils la moulent alors et en font du pain dont ils se nourrissent. C'est la plante visée par Nicéphore, lorsque, après la prise de Tarsous, il dit : « Habitants de la Syrie, retournez vers les habitants du *fatt* et de la gerboise, et remettez-nous notre Syrie. »

valait à ses fils de tels succès, éclataient dans tous les cœurs. Le peuple des provinces, encore confiant, point sceptique, plus facilement satisfait que la plèbe séditieuse, corrompue, insatiable de la capitale, acclamait à son passage le vaillant empereur, ce champion, presque cet émule du Christ, ses lieutenants qu'on comparait aux saints apôtres, ses fidèles soldats, héros de trois campagnes, « en tout semblables à la céleste milice des anges. » Après le Basileus, c'était Tzimiscès qui attirait le plus les regards. Ses hauts faits, grandis par la renommée, sa fabuleuse bravoure, avaient exalté sa popularité. D'un abord facile, aimable, beau parleur, « tout à tous, » prodiguant les promesses, il offrait un contraste frappant avec Nicéphore, austère, simple et dur. Lui, toujours ardent, aurait voulu poursuivre aussitôt la campagne et attaquer l'émir d'Alep avant que celui-ci n'eût amélioré sa situation. Il avait demandé à Nicéphore de l'autoriser à marcher avec une portion de l'armée, par delà l'Euphrate et le Tigre, sur Mayyafarikîn, l'ancienne Martyropolis, une des principales cités de Seîf Eddaulèh, située au nord de ce dernier fleuve, à environ seize lieues d'Amida, vers le nord-est. L'émir, on le verra [1], se trouvait en ce moment dans ces parages à la tête de contingents nombreux. Nicéphore, qui commençait probablement à se défier de son lieutenant, lui refusa cette permission, lui ordonnant de le suivre à Byzance [2].

Devant le Basileus en marche, des chars traînaient, dépouilles glorieuses, les portes massives aux ferrures énormes de Tarsous et de Massissa. Elles furent réparées et dorées, et disposées plus tard, en guise de trophées, les unes sur les murs du nouveau château du Boucoléon [3], les autres à la porte Dorée. Elles étaient, paraît-il, de travail exquis; c'étaient certainement de ces belles portes arabes plaquées et incrustées de nacre et d'ivoire que connaissent bien tous ceux qui ont quelque peu parcouru l'Orient.

Nicéphore rapportait encore la dîme de tout le butin conquis qu'il

1. Voyez page 512.

2. Vers cette époque, probablement dans les premiers jours de novembre, Seîf Eddaulèh fut définitivement privé de la compagnie de son cher et fidèle Moténabbi, qui le quitta pour se rendre en Égypte.

3. Sur les murs est et ouest.

voulait offrir aux très vénérables basiliques et aux très saints monastères de la Ville gardée de Dieu. Mais nul trésor n'excitait plus sur son passage la dévotion des fidèles et n'exaltait davantage l'allégresse générale que certaines croix d'or, couvertes de gemmes précieuses, qu'on avait retrouvées à Tarse, chacune contenant un fragment de la Vraie Croix, « vivifiante, très sainte, très vénérable. » Ces antiques et pieux emblèmes, qui avaient tant de fois conduit au combat les bataillons byzantins, avaient été pris par les Sarrasins sur les troupes du Stypiote, domestique des scholes d'Orient, assiégeant Tarse, lors de la terrible déroute de cet imprudent capitaine sous les murs de cette ville, en 877, près d'un siècle auparavant, sous le règne de Basile Ier. Nicéphore, disent les chroniqueurs, dédia dans Sainte-Sophie ces trophées insignes entre tous, estimant qu'ils étaient dignes d'orner à jamais ce sanctuaire admirable de la sagesse du Verbe divin. Les guerriers byzantins du dixième siècle n'avaient pas en général d'étendards dans le véritable sens du mot. Des prêtres marchaient au combat en tête des troupes, portant des croix processionnelles souvent d'un grand prix, ciselées, gemmées, chefs-d'œuvre d'orfèvrerie orientale, contenant d'ordinaire dans une capsule d'argent à leur centre évidé une relique importante, presque toujours un fragment de la Vraie Croix, dont on ne prononçait et n'écrivait jamais le nom sans l'accompagner de quelque épithète de respect et de dévotion.

L'empereur victorieux et sa suite durent arriver vers la fin d'octobre au terme de leur longue chevauchée. Plusieurs chapitres de ce *Livre des Cérémonies* de Constantin Porphyrogénète[1], qui constitue pour nous un fonds inépuisable de renseignements précieux sur le dixième siècle byzantin, décrivent longuement les solennités en usage pour célébrer la réception du Basileus « au retour d'une longue et lointaine expédition militaire. »

1. *Second appendice* du livre I. Le premier de ces chapitres est emprunté presque mot pour mot à un texte du sixième siècle rédigé par le magistros Pierre, preuve curieuse que les usages et les traditions ne changeaient guère à Byzance. Les chapitres suivants retracent le retour triomphal de Basile Ier, après la prise de Téphrice et de Germanikia, et celui de Théophile, après ses victoires sur les Arabes de Cilicie.

Lorsqu'il revenait d'une campagne dans le sud, comme c'était cette fois le cas pour Nicéphore, le Basileus vainqueur faisait sa halte dernière dans quelque château ou villa de la côte d'Asie, pour s'y reposer, s'y baigner, déposer son accoutrement de guerre, revêtir son costume d'apparat. Cette halte officielle, désignée sous le nom de « mesallagon », se faisait un peu partout, tantôt au beau palais de Satyros, tantôt au Poleaticon ou bien à la villa impériale des Roufinianes, mais le plus souvent, du moins au dixième siècle, au palais d'Hiéria, célèbre par ses jardins et ses eaux [1]. Théophile, vainqueur des Sarrasins, passa là sept jours entiers, attendant que les longues chaînes de prisonniers qui devaient orner son triomphe fussent toutes arrivées. Pour le distraire, durant ce loisir un peu prolongé, les sénateurs vinrent lui tenir société, tandis que leurs femmes venaient faire leur cour à l'Augusta. Il passa encore avec eux trois jours à Saint-Mamas, au fond de la Corne d'or, d'où il vint enfin débarquer aux Blachernes pour gagner de là avec son cortège la porte Dorée, en suivant extérieurement la grande Muraille.

Sou d'or aux noms des empereurs Constantin Porphyrogénète et Romain Lécapène.

Une fois cette courte et reposante villégiature terminée, l'empereur, revêtu du magnifique costume tant de fois décrit, s'embarquait d'ordinaire sur le dromon impérial, ce navire qui semblait fait d'or et de pourpre tant il était somptueux. La flotte parée lui faisait un bruyant cortège. Il débarquait, soit, comme Théophile, au fond de la Corne d'or, aux Blachernes ou au palais de Saint-Mamas, dans cette région ombreuse et charmante où s'élève aujourd'hui la sainte mosquée d'Eyoub, soit plus souvent au petit port de Rhegion sur la rive de Marmara, bien au delà de l'Hebdomon, plus souvent encore au port même de ce nom, à l'ouest de la capitale. Là, les hauts personnages qui avaient en son absence administré l'empire et la Ville, le préfet de la Ville, le sénat, tous les patrices, tous les hauts hommes de Byzance,

1. Voy. p. 286.

vêtus les uns du sagon rouge, les autres du sagon blanc, lui faisaient accueil, l'adorant par groupes successifs et hiérarchiques sur l'appel du silentiaire. « Lui, se penchant vers eux du haut de son cheval, leur adressait des paroles aimables » suivant des formules également consacrées : « Comment se portent vos éminences, mes enfants? Comment se portent vos femmes, mes filles? etc., etc. »

Alors, le cortège ayant été préalablement organisé et réglé par le préposite et le chef de la catastase, assistés des silentiaires et des cubiculaires, on se mettait en marche, et les innombrables fonctions de cette interminable journée se succédaient sans interruption. Quand on partait du port de Rhegion ou du palais de l'Hebdomon, on faisait une première pause à l'église du Précurseur de l'Hebdomon. Ici, l'empereur, après avoir prié et allumé les cierges, revêtait par-dessus sa cuirasse d'apparat le scaramangion de soie pourpre ou bien encore le chiton tissu d'or appelé *rhodobotryn*, probablement parce qu'il était recouvert de broderies reproduisant des pampres et des grappes de raisins. Puis il passait à ses mains les bracelets d'or, à ses jambes les cuissards et les jambières dorées. Sur sa tête, il ceignait la tiare. De la main droite, il tenait un sceptre d'or. Son cheval blanc disparaissait sous les housses de soie brodées de fils d'or et de perles, chargées de pierres précieuses et de phalères. Derrière lui, les sénateurs tenaient la tête de l'immense cortège des fonctionnaires. Devant lui caracolaient superbement les cavaliers barbares de la garde, merveilleux soldats, portant le clibanion ou brigandine à écailles dorées, armés de la lance et de l'épée, puis les cubiculaires également cuirassés d'or, puis, au dernier rang, à une distance fixe et constante, les protospathaires, eunuques cuirassés de même, portant la hallebarde.

Sur tout l'immense parcours qui s'étendait de l'Hebdomon au Grand Palais, la foule, agglomération prodigieuse, adorait et acclamait le triomphateur. Tous, hommes et femmes, portaient à la main des couronnes de roses ou d'autres fleurs et de petits drapeaux, des flammoula, dont les myriades s'agitaient gaîment au vent.

Je ne referai point une fois de plus le récit détaillé de cette pompe. J'en ai décrit une à peu près semblable lors du premier triomphe

de Nicéphore après les victoires de Crète[1]. Seulement, cette fois, il était Basileus et les choses se passaient avec encore plus de solennité. Je noterai seulement quelques détails plus particulièrement intéressants. Nous ignorons, je l'ai dit, si Théophano était demeurée jusqu'au bout auprès de son époux en Asie, ou bien si elle l'avait de quelque peu précédé à Constantinople. Dans ce cas, la belle Augusta dut aussi, suivant la coutume séculaire, venir à la rencontre de son glorieux seigneur. Elle dut s'agenouiller devant lui, et lui, descendant de cheval, la releva, l'embrassant sur le front, lui souhaitant paix et bonheur.

Au très saint temple de la Vierge qui est au monastère des Abramites, il y avait toujours nouvelle station. Le cortège entier mettait pied à terre pour laisser le temps à la longue file des captifs et des trésors conquis de le précéder dans la Ville. En même temps, l'empereur revêtait encore un costume nouveau, et, toujours par-dessus la cuirasse, endossait l'himation tissu d'or et de perles, complètement bordé d'énormes perles. Il ceignait une nouvelle épée et coiffait le césarikion. Sous des tentes disposées sur la vaste prairie en avant de la porte Dorée, attendaient les principaux sheiks arabes captifs qu'on avait amenés enchaînés du palais d'Hiéria. Les objets les plus précieux rapportés des villes conquises, les plus belles armes, quelques étendards d'une richesse extraordinaire, étaient disposés auprès d'eux. Tous, captifs de marque et objets de prix, portés à bras sur des litières, devaient, après le passage de l'empereur, se fondre dans la masse du cortège.

Au moment d'arriver à la porte Dorée, le Basileus, descendant de cheval, se prosternait par trois fois vers l'Orient et adorait Dieu. Il franchissait alors au milieu d'un recueillement solennel « les grandes portes d'or », vaste baie médiane de la porte Dorée ouverte en cette unique occasion. Sans descendre de cheval, tandis que des milliers d'enfants lui jetaient en chantant des couronnes et des bouquets de fleurs, il recevait les hommages des Factions qui l'adoraient, leurs démarques en tête. Au bruit de leurs chants bizarres, il accueillait leurs

1. Pages 99 sqq.

félicitations étranges. Ces soldats citoyens, gardes nationales du dixième siècle, les cheveux courts, la barbe soigneusement rasée, portaient de courtes robes de laine noire [1], des diadèmes de velours, des colliers de roses et d'autres fleurs, et, chose plus curieuse encore, dans la main, un mouchoir « déployé avec grâce ». Leur armement, assez misérable, consistait en une très courte lance et un petit bouclier. Ils étaient soigneusement distribués en sections pour donner la réplique à leurs crieurs respectifs. Leurs chefs, les démarques, ces fameux colonels des Verts et des Bleus, portaient, dans cette occasion, le « sagon de victoire », tandis que les simples archontes se contentaient de revêtir le kamision et la tunique. A partir du monastère des Abramites les acclamations avaient commencé : « Gloire à Dieu qui nous a rendu notre seigneur avec la victoire! Gloire à Dieu qui l'a magnifié autocrator des Romains. Gloire à toi, très sainte Trinité, parce que notre glorieux maître est revenu victorieux! Vous êtes le bienvenu, victorieux et très courageux despote! » Et ainsi de suite des heures durant. « Le catalogue des acclamations officielles et des hymnes de victoire est plus infini que celui des étoiles du ciel », disait la voix populaire.

Toujours sous la porte Dorée, le préfet de la Ville et son vicaire, prosternés à terre, présentaient au Basileus, suivant une coutume très antique, deux couronnes, une d'or ornée de perles et de gemmes, et une de feuilles de laurier, symboles de victoire. L'empereur, en recevant la couronne d'or, donnait en échange une somme de même métal d'un poids supérieur, puis il passait la couronne à son bras droit.

Sur tout le parcours que le cortège devait suivre dans l'intérieur de la Ville, par ordre du préteur, toutes les maisons avaient été ornées du haut jusqu'en bas de fleurs odoriférantes de toutes espèces : romarins, myrtes, roses. On les avait en outre tapissées de scaramangia et de toutes sortes d'autres étoffes de vives couleurs, de grands tapis de Babylone ornés de figures d'hommes et d'animaux, de broderies de Perse d'une richesse incroyable. On les avait ornées aussi de lustres et de candélabres dont les cent mille lumières brillaient en plein jour.

1. Kamisia.

Le pavé même, sur toute la largeur, avait été soigneusement balayé, puis jonché de fleurs et de feuillages, arrosé d'eaux de senteur. Sur les balcons, chaque locataire avait exposé ses objets les plus précieux : vases d'or et d'argent, cassolettes à parfums, armes de prix, etc.

En quittant la porte Dorée, le cortège, longeant la Mesa, traversait le quartier du Sigma ou du Croissant, qui tenait son nom de la forme demi-circulaire du rivage en ce point. Tournant à gauche, il passait ensuite par l'Exokionon, place décorée de statues et de colonnes, par le Xérolophos ou place d'Arcadius, puis, par le Bous ou place du Bœuf,

Sceau ou bulle de plomb d'un chef ou protodémarque des Factions. (*Seigneur*), *protège-moi*, *Jean le protodémarque*. Au droit : saint Georges. Ma collection.

sur laquelle avait été dressé jadis le gigantesque bœuf de bronze dans lequel on rôtissait certains criminels d'État. On y avait brûlé aussi le cadavre du misérable tyran Phocas. Plus tard, Héraclius avait ordonné d'abattre le monstre pour en faire de la monnaie. Sur cette place s'élevaient aussi les statues de Constantin et d'Hélène tenant entre elles une grande croix d'argent doré.

On franchissait ensuite le Capitolion, élevé en souvenir de l'ancienne Rome, le Philadelphion, autre place, et le Forum de Théodose ou grande place du Taureau, aujourd'hui Tauk Basari (tout près du Séraskiérat et de la mosquée de Bajazet) [1]. Là, nouvel arrêt, nouveau don de deux couronnes à l'empereur, une d'or, une de laurier, qu'il plaçait toutes deux sur sa tête. On atteignait successivement l'Artopolion ou Marché du pain, le Forum de Constantin, enfin l'Augustéon, la grande place, cœur même de Byzance. Là, tout l'infini cortège descen-

1. Attribution de M. le Dr A. Mordtmann.

dait de cheval. Le Basileus entrait aussitôt dans le temple de la très sainte Théotokos du Forum, petite chapelle très vénérée bâtie par Basile le Macédonien, et qui, dans ces occasions solennelles, servait de vestiaire au souverain. Le patriarche et tout le clergé rejoignaient ici processionnellement l'empereur et se prosternaient devant lui. Après diverses cérémonies, il procédait à sa nouvelle toilette. Otant l'accoutrement porté jusqu'ici, il revêtait le dibétésion de soie, la chlamyde tissue d'or, et chaussait les campagia ou bottines de pourpre que lui présentaient les courtisans « sans barbe », c'est-à-dire les eunuques.

Le souverain, traversant à pied l'Augustéon, pénétrait enfin dans Sainte-Sophie à travers les salles latérales bâties sur le flanc occidental du vaste édifice, suivant un chemin immuable et accomplissant encore de salle en salle et de porte en porte une foule de cérémonies traditionnelles. Durant tout ce temps, des prêtres portaient devant lui divers objets très vénérables : le labarum, les principaux vases sacrés, les étendards et drapeaux de l'Église, les « grands sceptres », les flammoula d'or, autre sorte d'étendards (peut-être des *flabella*), la Vraie Croix enfin toute constellée de joyaux. Certainement, le jour du triomphe de Nicéphore, on dut aussi, à ce moment, porter devant lui les portes de Tarse et de Massissa, si du moins la chose était possible, et les saintes reliques reconquises en Cilicie.

Après les interminables fonctions de Sainte-Sophie, il y avait encore une cérémonie bien étrange. L'empereur, traversant l'Augustéon, toujours suivi du sénat, s'arrêtait devant les grandes portes de bronze du Palais, c'est-à-dire devant l'entrée principale de cette portion des demeures impériales à laquelle on donnait le nom de Daphné. Au devant, on avait dressé une sorte d'estrade ou de tribune. Sur un des côtés, on avait placé le grand orgue d'or connu sous le nom de « Première merveille », sur l'autre, le *sentzon* ou trône d'or éblouissant de pierreries. En arrière, se dressait la grande « Vraie Croix » gemmée. Le Basileus, gravissant les degrés du *sentzon,* faisait le signe de la croix. Les Factions s'écriaient d'une voix formidable et retentissante : « Un seul est saint. » Alors les magistrats de la cité présentaient au prince de nouveaux bracelets d'or. Il les congédiait, les remerciant

encore une fois avec grâce, et, passant les bracelets à ses bras, adressait au peuple dont la multitude couvrait la place un discours très curieux, sorte de harangue populaire qu'il avait apprise par avant, et dans laquelle il dénombrait pompeusement les batailles gagnées par lui, les villes prises, citant les trésors enlevés aux palais sarrasins, les noms et le chiffre des captifs, les étendards conquis. Le peuple répondait à chaque énumération par d'immenses acclamations.

Lorsque cette saisissante cérémonie était terminée, l'empereur, descendant du trône, remontait à cheval une fois encore. Par les longs portiques ou galeries de l'Achilleus, il longait les thermes de Zeuxippe,

Sceau de plomb de ma collection de la Faction des Vénètes. Au droit : effigie de saint Théodore, patron de cette célèbre Faction.

et, traversant l'Hippodrome, gagnait les portes latérales du Palais. Descendant de sa monture, il pénétrait enfin dans sa demeure. Mais les fonctions extérieures étaient seules terminées. Les pompes intérieures allaient se poursuivre jusque bien avant dans la nuit : largesses, gratifications, distributions de bourses d'or et de vêtements d'apparat aux sénateurs, promotions de dignitaires, chants et danses mimées des Factions, festin enfin à plusieurs centaines de couverts dans le grand Triclinion de Justinien, avec concerts, représentations, et jeux variés.

Alors enfin, après cette terrible, écrasante journée, le malheureux prince, accablé de fatigue, délivré de ses derniers cubiculaires, de ses plus intimes eunuques, pouvait aller goûter quelque repos au fond du gynécée, dans les bras de son Augusta bien-aimée.

Immédiatement après le départ de Nicéphore et de son armée, dans l'automne de 965, il semble qu'il y ait eu, pour ces contrées de Syrie et de Cilicie tant troublées, une période de calme relatif qui dura quel-

ques mois. Peut-être même y eut-il à ce moment trêve effective entre les Grecs et l'émir d'Alep. C'est du moins l'opinion de Freytag [1], et cet auteur rappelle à ce sujet que lorsque Jean Tzimiscès voulut, au moment du départ de Nicéphore, s'en aller attaquer le Hamdanide vers Mayyafarikîn, le Basileus le lui interdit, lui intimant l'ordre de le suivre à Constantinople. En tout cas, comme le dit M. Leonhardt que je suis ici presque pas à pas dans son récit, Seîf Eddaulèh, dont les forces physiques allaient sans cesse diminuant, aurait été incapable, l'eût-il voulu, de reprendre à ce moment les hostilités contre les chrétiens. Comment s'y serait-il pris pour cela, lui qui était si malade qu'il n'avait même pu venir au secours de ses plus belles cités de Cilicie serrées de près par les impériaux? Et puis, ne lui fallait-il point avant tout en finir avec cette rébellion de Nadjâ qui constituait pour son autorité le plus grave des périls? Après quelque temps de retraite dans sa ville forte de Chliath [2], l'infidèle partisan venait de rentrer en campagne avec de nouveaux et importants contingents.

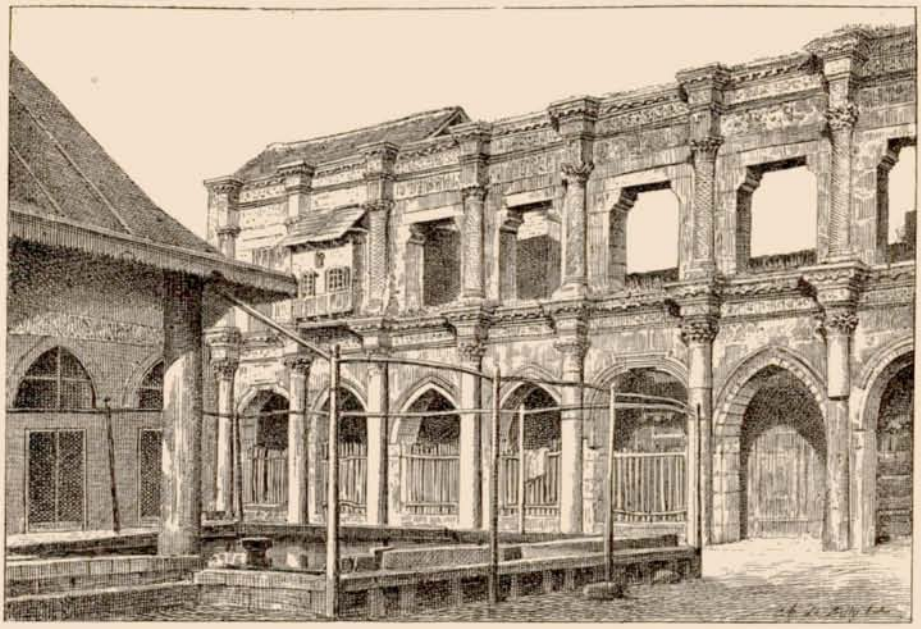
Soutenu par son frère de Mossoul, au fils aîné duquel, Abou Taglib, il venait d'accorder la main de sa fille [3], l'émir malade avait marché sur Mayyafarikîn, qui venait enfin de tomber aux mains du révolté. Un des motifs principaux du prince d'Alep pour aller reprendre cette ville lointaine, était de rentrer en possession de tous les patrices grecs pris par lui dans sa dernière razzia, que Najdâ y retenait prisonniers pour

1. La raison invoquée des deux parts pour cette trêve dut être l'échange des prisonniers de guerre. En réalité, Nicéphore avait besoin de ce répit pour pouvoir procéder plus facilement à la réorganisation de la Cilicie, et Seîf dut le lui accorder volontiers, 1° en raison des pertes considérables qu'il avait éprouvées, 2° à cause de son état de maladie, 3° pour avoir la liberté de châtier la révolte de Nadjâ, 4° pour ne pas laisser à ses fils, au cas où la maladie qui le minait viendrait à l'emporter, une trop grosse guerre sur les bras.

2. Voyez pages 400-402.

3. Le nom de cette jeune princesse signifiait « la souveraine des hommes ». A l'occasion de ce mariage, qui eut lieu l'an 354 de l'Hégire (965), on frappa, paraît-il, c'est Kémal ed-Dîn qui raconte ce fait bizarre, des pièces d'or de la valeur de trente, de vingt, et de dix dirhèms, avec ces légendes : sur une face *Mohammed, l'envoyé de Dieu; le prince des croyants, Ali, fils d'Abou Moutallib; Fatimah, la resplendissante; El Hassan et El Houssein; Gabriel,* » sur l'autre face : *Le prince des croyants, Almothi-lillah; les deux illustres princes Nasser et Seîf Eddaulèh; les deux émirs Abou Taglib et Abou'l Mekarim.* — A cette même occasion, le prince d'Alep distribua des dons qui se montèrent à la somme énorme de sept cent mille dinars; mais, presque aussitôt après, son second fils Abou'l Mekarim mourut. M. Freytag, *op. cit.*, t. XI, p. 108, attire l'attention sur cette particularité singulière que, sur ces pièces de monnaie, Ali et ses successeurs ne sont nommés qu'après Mohammed, comme si l'émir d'Alep eût été un Alide. Je ne crois pas qu'aucune de ces pièces si intéressantes ait encore été retrouvée.

son compte. Ce butin vivant était indispensable à l'émir pour le grand échange de captifs qui faisait depuis plusieurs mois l'objet de ses négociations avec les Grecs. Son arrivée à la tête de forces imposantes amena enfin, même plus rapidement qu'il n'eût osé l'espérer, Nadjâ à résipiscence. Le récit de cette soumission a une saveur tout orientale. Comme le vieil émir était campé sous les murs de la ville, il se fit



Façade ouest de la cour de la grande mosquée de Diâr-Békir, l'ancienne Amida ; d'après une photographie de M. Chantre.

désigner son ancien favori qui contemplait du haut d'une tour l'armée assiégeante, et l'appela à haute voix par son nom. Ému extraordinairement par cette touchante invocation, Nadjâ ne put que répondre ces mots : « Mon seigneur et mon maître, me voici tout à vos ordres. » Il indiquait ainsi sa volonté de se soumettre et sa grâce lui fut aussitôt accordée. Incontinent, il reprit auprès de l'émir son poste élevé. Il reçut même à cette occasion un vêtement d'honneur, distinction très prisée dont les chroniques de l'époque ne négligent jamais de faire mention. C'était une habitude constante chez les Grecs comme chez

les Sarrasins, à Byzance comme à Bagdad ou à Alep, de présenter de pareils dons à ceux qu'on voulait honorer. En même temps qu'il faisait sa paix avec son ancien lieutenant, Seîf Eddaulèh rentra naturellement en possession de sa chère cité de Mayyafarikîn, où étaient les tombeaux de ses pères, et aussi des patrices grecs, ses précieux prisonniers.

Cette réconciliation, qui fait honneur au maître comme au serviteur, ne profita du reste point à l'aventureux Nadjâ. Il périt presque aussitôt, sous les murs mêmes de la ville qu'il venait de restituer à son légitime seigneur. Vers la fin d'un de ces grands et tumultueux banquets de la tente, dans lesquels tous ces fougueux fils du désert avaient coutume de donner libre cours à leurs passions violentes, le partisan rentré en grâce se permit quelques propos inconsidérés sur ceux des guerriers de Seîf Eddaulèh qui étaient demeurés constamment fidèles à leur maître. Une rixe violente s'ensuivit et l'un de ces rudes partisans, qui avait nom Kibdjaq, frappa Nadjâ d'un coup mortel. Il expira sous les yeux mêmes de Seîf, qui, malade, assistait de loin à cette scène. La preuve que le chevaleresque émir d'Alep ne fut pour rien dans cette tragédie, c'est que, transporté de fureur, il fit séance tenante exécuter le meurtrier [1].

De Mayyafarikîn, Seîf Eddaulèh, se rapprochant de la frontière grecque, gagna Chimchat, l'antique Samosate, sur l'Euphrate. Ce fut dans cette ville que les négociations dès longtemps ouvertes entre l'émir et l'envoyé de Nicéphore, quelque patrice dont nous ignorons le nom et qui se trouvait auprès du prince d'Alep depuis un certain temps déjà, aboutirent enfin à une entente sur la question alors si capitale du rachat et de l'échange des prisonniers de guerre. Cette grande opération commerciale, succédant à des années de luttes, destinée à la fois à rendre la liberté à tant de pauvres exilés, à tant de misérables esclaves, et à remplir les caisses de celui des deux belligérants qui se trouvait posséder le plus grand nombre de captifs, fut engagée sur la demande expresse de Seîf Eddaulèh et définitivement conclue et réglée au camp

1. Cette même année 966, Aboulféda dit que les Grecs mirent le siège devant Amida, puis devant Nisibe. C'étaient probablement des corps détachés agissant sous le commandement suprême de Jean Tzimiscès.

sarrasin, sur la rive aride de l'Euphrate, le jeudi 23 juin 966. Le nombre des prisonniers de marque échangés fut fort considérable des deux parts, mais celui des Sarrasins fut de beaucoup le plus grand, et l'ardent et généreux Seîf Eddaulèh se ruina littéralement à vouloir les racheter tous sur son trésor privé. Là furent délivrés, entre autres hommes de marque, divers membres de la famille même des Hamdanides, et parmi eux deux très proches parents de l'émir : son neveu, Mohammed ben Nasser Abou'l Fewarès Mohammed, un des fils de son frère Nasser Eddaulèh, et son cousin favori, fils de son oncle paternel, le charmant poète Abou Firâs, dont nous possédons encore de délicates et ravissantes pièces de vers écrites à cette occasion [1].

Abou Firâs, qui avait, on le sait [2], tristement passé à Byzance même le temps de sa captivité, fut, en guise de dédommagement, nommé par l'émir, qui ne savait assez le choyer, à la haute et lucrative situation de gouverneur de sa bonne ville de Homs, l'antique Émèse. Quant à Mohammed ben Nasser, c'était, comme son origine princière l'indique bien du reste, un fort haut personnage. A son arrivée au camp sarrasin, après son rachat, chacun, en son honneur, mit pied à terre et embrassa le sol. Seîf Eddaulèh, pour sa réception, réunit sous sa tente une très nombreuse assistance et donna un festin somptueux. De même, il lui fit des cadeaux merveilleux : des étalons de prix et cent soldats achetés parmi les meilleurs esclaves des marchés de guerre, tout équipés et montés, avec leurs épées et leurs armures de mailles. Ce fastueux ne savait compter lorsqu'il s'agissait pour lui de se mettre en frais de générosité. On le vit bien lors de ce grand rachat qui rendit à la Syrie tant de ses fils depuis longtemps gémissant sur la terre

1. Voyez pages 143 et 219. — Voyez aussi Freytag, *Sel. ex hist. Halebi*, p. 138. — Mohammed ben Nasser, au dire d'Abou'l Mahâcen (Voy. Freytag, *G. d. D. d. H., op cit.*, t. XI, p. 209, note 2), fut racheté par les soins des sœurs mêmes (M. Sauvaire dit « de la sœur ») du Basileus, qui l'auraient échangé contre un de leurs frères, prisonnier des Sarrasins. Seîf Eddaulèh aurait renvoyé celui-ci avec une escorte de trois cents cavaliers au château d'El Hyâdj. Lorsque les deux captifs eurent été placés en face l'un de l'autre, chacun partit en avant, accompagné de cinq hommes seulement. L'échange se fit à mi-chemin, après que les deux libérés se furent embrassés. Les historiens byzantins ne font aucune allusion à ces sœurs de Nicéphore ni à ce frère de lui qui aurait été prisonnier de l'émir d'Alep. En tous cas, il ne peut être ici question de Léon Phocas. Il s'agit peut-être tout simplement de quelque membre plus éloigné de la famille des Phocas.

2. Voyez page 220.

étrangère. Seîf Eddaulèh paya deux cent soixante-dix pièces d'or pour chaque prisonnier qu'il put racheter. Quand il n'eut plus rien, les captifs se comptant par milliers, il mit en gage une cuirasse merveilleuse qui lui appartenait, et qui n'avait pas, paraît-il, son égale dans tout l'Orient, plus, détail typique, son propre secrétaire Abou'l Kâzim el Houssein ben Ali el Magreby. Le pauvre otage, dont il ne semble pas qu'on ait sollicité le consentement, vécut chez les Grecs jusqu'à la mort de son maître. Alors, l'argent encore dû ayant été payé, il fut à son tour relâché.

Des autres prisonniers arabes de marque, Abou'l'Achâïr était mort à Constantinople. On racheta encore le juge Abou'l Haytam, fils du cadi Abou'l Hâsin, et d'autres hauts hommes du pays d'Alep, plus une foule de gens de peu, en tout trois mille captifs, qui coûtèrent à l'émir, au dire de Yahia, la somme énorme de deux cent quarante mille pièces d'or, parce qu'il n'eut pas assez de patrices et de cavaliers grecs à donner en échange. Il dépensa ainsi noblement tout son trésor et se trouva extrêmement gêné, mais la joie de voir tant de ses sujets heureux lui tint lieu de ses richesses évanouies. Les conférences de Samosate, menées, comme d'habitude, avec grand apparat, dans un déploiement flamboyant de luxe asiatique [1], se terminèrent rapidement. Dès le lendemain de la clôture des opérations d'échange, Seîf Eddaulèh, qui avait donné audience aux plénipotentiaires byzantins, assis sur un trône royal, une couronne étincelante de pierreries en tête, reprenait en hâte le chemin de sa capitale où l'appelaient les plus graves événements, précédé et accompagné de la foule des captifs qu'il avait délivrés et qui chantaient ses louanges sur la route. Quelle joie ce dut être par les villes et les campagnes de Syrie, quand on vit revenir tous ces absents tant pleurés, qu'on avait crus morts pour la plupart, qui tous avaient tant peiné aux lointaines prisons chrétiennes!

Durant cette absence si prolongée du vieux prince Hamdanide, de gros nuages s'étaient de plus en plus abondamment amassés sur sa tête.

1. Voyez le récit de la réception à Constantinople d'une ambassade musulmane au dixième siècle, dans Constantin Porphyrogénète, *Cérémonies*, éd. Bonn, t. I, pp. 566-594.

Une autre et grave révolte avait éclaté dans Antioche contre son auto-

Essai de restitution, d'après le chanoine Bock, de la fameuse couronne byzantine, dite de Constantin Monomaque, conservée au Musée National de Pesth. Sept des plaques d'or émaillé rectangulaires, arrondies au sommet, qui la constituent, ont été découvertes en 1860 à Nyitra-Ivanka, en Hongrie. Elles portent les effigies de l'empereur Constantin Monomaque, des deux impératrices Zoé et Théodora, sa femme et sa belle-sœur, de deux danseuses et de deux Vertus. Une huitième et une neuvième, circulaires, qui servaient de fermoir, portent les bustes des saints André et Pierre. Comme la célèbre couronne dite de saint Étienne figurée à la page 657, celle-ci, de fabrique byzantine pure, a dû être envoyée en présent par le gouvernement de Byzance à un roi de Hongrie, très certainement à André Ier, contemporain des années 1042 à 1050, seule époque à laquelle on puisse, par suite de la présence simultanée des deux impératrices, fixer la date de fabrication de ce magnifique monument dont l'émail brille encore des plus vives couleurs.

rité, probablement dès le commencement de l'an 965. Les habitants de cette grande ville avaient chassé le gouverneur qu'il leur avait donné,

le mamelouk Tenoukh el Yemeky[1], et s'étaient donnés à l'ex-émir fugitif de Tarse, l'aventureux Rasîk en-Nasîmy. Cet autre lieutenant infidèle du prince d'Alep, homme énergique et sans scrupules, qui voulait à tout prix se rendre, lui aussi, indépendant de Seîf Eddaulèh, semble, à ce moment, être allé jusqu'à entrer en négociations directes avec son ancien adversaire Nicéphore, et avoir même réclamé son appui. En tout cas, nous savons qu'il s'était engagé à lui payer pour Antioche le tribut très considérable de six cent mille dirhems ou pièces d'argent. Probablement il avait par la même occasion promis de lui livrer cette reine des forteresses syriennes, sous la condition que le Basileus lui en confirmât la possession sous sa suzeraineté et contre paiement d'un tribut annuel [2]. Aidé d'un autre officier du Hamdanide, El Hassan el Ahwâzy [3], il se saisit des caisses publiques de la ville, leva des contributions, fit proclamer son nom dans la prière officielle, et agit en tout comme s'il eût été désigné par le Khalife même pour remplacer Seîf Eddaulèh. Il équipa à ses frais toute une petite armée, environ cinq mille hommes, tant cavaliers que fantassins. Tous les sheiks et les anciens de la cité acceptèrent ce nouveau chef. Il faut dire que la population d'Antioche s'était constamment montrée très hostile au joug du Hamdanide. Seul, le patriarche grec Christophoros [4], qui semble avoir été un esprit particulièrement intelligent et énergique, refusa de s'associer à cette sédition universelle. Malgré les menaces de tous, il sortit ouvertement de la ville et se retira à quelque distance, au monastère de Saint-Syméon, où il demeura obstinément enfermé jusqu'au retour du souverain légitime.

Sur ce, Rasîk et El Hassan, ces deux acolytes, renforcés de nombreux miliciens deïlémites, turcs transfuges de la garnison d'Alep, sous la conduite d'un certain Dizber, profitant de l'absence du maître, résolurent de s'en aller attaquer sa capitale, où le valeureux secrétaire Kargouyah commandait en son absence. Un moment chassé par un rebelle nommé Merwân que l'exemple dangereux de Nadjâ avait suscité, celui-ci venait de rentrer en vainqueur dans la métropole de

1. Abou'l Mâhâcen le nomme Mohammed ebn Moussa es-Selhy.
2. Leonhardt, *op. cit.*, p. 41, note 4.
3. Ou Ibn el Ahwâzy.
4 Il était monté sur le trône patriarcal d'Antioche en l'an 347 de l'Hégire (958).

Syrie. A l'annonce du nouveau péril venant d'Antioche, il se prépara à une résistance vigoureuse. Mais le chef qu'il envoya contre les assaillants, un certain Ioumn, le trahit aussi et passa à l'ennemi, tandis que ses soldats rentraient en désordre dans Alep.

Les troupes de l'ex-émir de Tarse, serrant de près les fuyards, parurent presque sur leurs pas sous les murs de la capitale, et donnèrent incontinent l'assaut du côté de la porte des Juifs. Les Alépitains, commandés par l'eunuque Bechareh que Seîf Eddaulèh avait dépêché en hâte au secours de Kargouyah, résistèrent bravement jusqu'à midi. Accablés par un ennemi supérieur, ils lâchèrent alors pied et se retirèrent précipitamment, poursuivis jusque dans la ville par la cavalerie de Rasîk. Vainqueurs et vaincus rentrèrent ainsi pêle-mêle dans Alep. C'était le 29 octobre 965 que la grande cité syrienne était tombée de la sorte au pouvoir de l'ancien émir de Tarse, durant que Seîf Eddaulèh, errant et malade, courait ses provinces, cherchant à triompher de la révolte de Nadjâ. Rasîk promit à tous les habitants vie sauve et protection pour leurs biens et fit publier et lire dans les mosquées à l'heure de la prière un prétendu fetva par lequel le Khalife de Bagdad le désignait comme successeur du Hamdanide pour l'ensemble des provinces possédées par celui-ci.

Cependant, comme presque toujours, le château d'Alep tenait bon, malgré la prise de la ville. Kargouyah s'y était enfermé avec les troupes régulières et les irréguliers demeurés fidèles. Trois mois et dix jours durant, il se défendit avec acharnement contre les assauts de Rasîk. Le 8 février 966, enfin, ses troupes, opérant par la porte d'Alfaradj une impétueuse sortie, se précipitèrent par les rues de la ville sur les troupes dispersées de l'émir de Tarse. La déroute de celles-ci, surprises à l'improviste, fut complète. Rasîk périt. Sa tête coupée fut jetée aux pieds de Kargouyah, qui releva aussitôt l'autorité du Hamdanide dans sa capitale souillée par le long séjour de toute cette soldatesque. Les troupes antiochitaines, privées de leur chef, rentrèrent en désordre dans leur cité, et proclamèrent à sa place le chef deïlémite Dizber [1].

1. Abou'l Mahâcên donne de ces faits un récit bien différent. « En cette année 355, dit-il, arriva la nouvelle que le gouverneur d'Antioche, Mohammed ebn Moussa es-Selhy, s'était emparé de l'argent

Alors eut lieu une fois de plus un nouveau revirement de fortune. Dans ces luttes incessantes de cité à cité, dans ces élévations soudaines de chefs d'un jour, la victoire souvent presque totale changeait de camp avec une facilité, une rapidité vraiment inouïes. Kargouyah triomphant marchait avec toutes ses forces sur la cité rebelle. Dizber, lui barrant le passage, lui infligea la plus complète déroute. La masse de ses soldats fit défection. Ses bagages tombèrent aux mains de l'ennemi. Lui s'enfuit à Alep où il fut poursuivi par Dizber, qui le fit prisonnier dans ce château même où il venait de se défendre si longuement et avec tant de succès.

A partir du 25 avril, le nouveau seigneur d'Antioche demeura maître incontesté à Alep, toute résistance ayant cessé de ce côté. A ce moment même, Seîf Eddaulèh, définitivement débarrassé de la révolte de Nadjâ, put songer à rentrer enfin dans sa capitale, dont les événements le retenaient depuis si longtemps éloigné. Quelques semaines encore il dut, comme on l'a vu, séjourner à Samosate, sur l'Euphrate, pour les négociations engagées en vue de l'échange des prisonniers. Enfin, vers les premiers jours de juillet probablement, il put se mettre en marche à la tête de sa petite armée. Il marcha droit sur Alep qu'il trouva vide d'adversaires, Dizber s'étant hâté d'en sortir à l'annonce de son arrivée. Le vieux lion, malgré son grand état de souffrance, — il était maintenant entièrement paralysé du côté gauche, — ne passa qu'une nuit dans sa capitale reconquise. Il en repartit aussitôt pour aller, dans la direction du nord-est, aux environs du village de Sab'în, livrer bataille à Dizber et à l'armée d'Antioche. Malgré le chiffre bien faible de ses soldats réguliers, il avait été successivement rejoint par de nombreux contingents de ses anciennes tribus, repentantes de leur défection. Un furieux combat s'engagea dès l'aube. Ce fut l'émir qui attaqua, bien qu'il fût le moins fort. Il fut complètement victorieux. Les soldats de Dizber périrent en masse, et l'émir, contraire-

qui se trouvait dans le trésor d'Antioche et l'avait emporté, comme s'il se rendait auprès de Seîf Eddaulèh ibn Hamdan. En réalité, il entra dans le pays des Grecs en apostat. Il avait, dit-on, projeté de livrer la ville aux Grecs ; mais, les habitants s'étant rassemblés pour se saisir de lui, il ne put accomplir son dessein. Craignant donc que Seîf Eddaulèh n'eût connaissance de ce qu'il avait comploté et ne le fît périr, il s'enfuit en emportant des sommes qu'il avait enlevées.

ment à ses habitudes de clémence, ordonna qu'on ne fît aucun quartier aux prisonniers. Il avait reconnu parmi eux beaucoup de ces captifs qu'il venait de racheter aux Grecs au prix des plus pénibles sacrifices. Ces misérables traîtres l'avaient précédé en hâte pour se joindre à ses ennemis. Il les fit tous massacrer. Dizber et les autres chefs de la rébellion furent aussi mis à mort le jour même. En ces temps, en Syrie, comme dans tous les pays de l'Islam, on s'élevait, on était victorieux puis vaincu, on périssait enfin, tout cela dans l'espace de quelques mois ou de quelques jours à peine. On ne sortait guère des émotions les plus violentes, et celles-ci vous consolaient de jouir si vite et de vivre si peu.

Plaque émaillée médiane de la couronne dite de Constantin Monomaque, figurée sur la page 517. L'empereur Constantin Monomaque, mort en 1050, vêtu de la robe talaire jaune, sous le sakkos impérial bleu foncé à cœurs jaunes. Par dessus, un loros jaune, bordé en rouge et décoré de saphirs, entoure le col et la taille du Basileus, qui est coiffé du diadème à pendeloques et chaussé de bottes écarlates. Il tient de la main droite un labarum à longue hampe rouge, de la gauche le volumen ou mieux la *mappa* avec laquelle les consuls donnaient le signal des jeux. Au haut de l'écusson on lit l'inscription : *Constantin, autocrator des Romains, le Monomaque.*

Antioche révoltée retomba du coup au pouvoir de l'émir, qui en donna le gouvernement à son mamelouk Taky ed-Dîn. Les sheiks et les anciens de la ville, qui s'étaient montrés si opiniâtrément rebelles, furent mis aux fers, battus de verges, accablés d'amendes. Quelques-uns toutefois durent leur grâce à l'intercession du patriarche Christophoros qu'ils avaient tant maltraité et qui était accouru à Alep à la rencontre de son souverain. Cet acte de générosité ne fit du reste qu'accroître la haine que portait au courageux prélat chrétien cette

population fanatique entre toutes. Surtout on ne lui pardonnait point d'être en si bons termes avec l'émir, car, malgré tant de catastrophes, les Antiochitains n'avaient toujours qu'une pensée, celle de secouer à jamais le joug abhorré du Hamdanide.

Le vieux Seîf Eddaulèh était donc maître à nouveau et d'Alep et d'Antioche, les deux joyaux de ses États. Il avait, en quelques mois, écrasé les dangereuses révoltes de Nadjâ et de Dizber. Il n'en devait pas pour cela passer plus paisiblement le peu de jours qui lui restaient à vivre. Les hostilités avec les Grecs reprirent en effet presque aussitôt, nous ne savons exactement à quelle occasion, et il faut placer ici une nouvelle expédition de Nicéphore sur laquelle nous n'avons malheureusement presque aucun renseignement précis. Du moins les indications qui se rapportent à cette campagne se confondent dans les chroniqueurs avec celles qui ont trait à la précédente [1] ou à la suivante. Il y a là pour le moment des difficultés presque insurmontables qui demeureront telles tant qu'on n'aura pas mis la main sur des sources nouvelles plus détaillés, surtout moins confuses.

Le Basileus, qui n'était rentré sur les terres de l'empire qu'en automne de l'an 965, reparut en pays sarrasin dans le courant de l'année suivante. Nous ne savons rien sur l'importance des forces qui le suivaient. La Cilicie soumise n'offrait plus aucune résistance. Cette fois Nicéphore avait la Syrie du nord pour principal objectif; mais, bien que jamais, depuis de longues années, les enseignes byzantines ne se fussent avancées aussi loin vers l'orient, cette expédition de 966 ne paraît cependant avoir été qu'une rapide expédition de pillage, une razzia colossale. Les Grecs, se précipitant à marches forcées à travers la province quasi arménienne de Diâr-Békir, limite septentrionale de la principauté de Seîf Eddaulèh, se présentèrent d'abord devant Amida. La vieille et commerçante cité qui s'élève sur la rive droite du haut Tigre, et qui, tant de fois déjà, avait été assiégée par les Perses, les Sarrasins, ou les chrétiens, défendue par sa haute muraille, opposa aux bataillons impériaux, probablement privés de la majeure partie de leurs

1. Cédrénus confond les deux expéditions de 964 et de 966. Lebeau est tombé dans la même erreur. Voy. Léon Diacre, éd. Bonn, notes, p. 445.

machines de guerre, une résistance invincible; il fallut passer outre [1]. Marchant vers le sud-est, parmi ces régions brûlantes depuis longtemps désertées par les armes romaines, les légionnaires de Nicéphore

Plaques émaillées n[os] 2 et 3 de la couronne dite de Constantin Monomaque, figurée page 517. Elles portent les effigies des deux impératrices Théodora et Zoé, belle-sœur et femme de Constantin Monomaque. Les deux princesses sont en longue robe bleue à cœurs et *paragaudæ* jaunes. Un *maphorion* jaune à dessins bleus enveloppe les deux figures qui ont le sceptre en main, le diadème et les sandales rouges aux pieds. Ces images, du reste absolument semblables, ne se distinguent que par les inscriptions donnant les noms et titres : *Théodora, la très pieuse Augusta, — Zoé, la très pieuse Augusta.*

parurent devant Dâra. C'était une forteresse fameuse du Djezirah, au pied de la montagne de Mârédîn, jadis élevée par l'empereur Anastase pour surveiller les incursions des Perses. Elle avait joué un rôle glorieux à l'époque des guerres de Bélisaire. Il n'en reste plus trace

1. Il y eut dans la garnison trois cents tués et quatre cents prisonniers, dit Ibn el-Athîr.

aujourd'hui. Là ne s'arrêtèrent point les Byzantins. Ils poussèrent encore cent stades plus loin, le long de cette antique frontière orientale de l'Assyrie, et vinrent camper devant Nisibe, elle aussi autrefois une des plus illustres métropoles de Mésopotamie et centre d'un commerce immense, jadis conquise par Lucullus puis par Trajan, admirablement fortifiée par Septime Sévère, définitivement perdue sous Jovien et devenue alors cité persane. Nisibe se maintint comme Amida contre tous les assauts des impériaux. Une caravane venant de Mayyafarikîn fut prise par eux. Les populations s'enfuirent éperdues, à tel point qu'on payait cent drachmes la location d'une bête de somme. Nous ne savons rien de plus. Tout ce que nous connaissons de cette campagne extraordinaire se résume en ces quelques lignes des chroniqueurs arabes. Ceux-ci ajoutent que Nicéphore, après avoir atteint cette cité dernière, après avoir pris ou tué beaucoup de Sarrasins, dut rétrograder, parce que, devant la grandeur du danger, la guerre sainte ayant été partout prêchée, tous les musulmans de Mésopotamie et de Syrie avaient pris les armes [1]. Revenant sur ses pas, l'armée grecque, quittant le Djezirah, suivit maintenant la route de l'occident par Resaina et Carrhæ. Elle franchit l'Euphrate et parut une fois encore devant Membedj. Là, Nicéphore se fit, paraît-il, livrer par les habitants des briques pour réparer les châteaux ruinés de la frontière [2]. Par exception, il ne leur fit aucun mal et s'enfonça en pleine Syrie, pillant et brûlant tout sur son passage. Dans le val de Botnan [3], il fit de nombreux prisonniers, tandis qu'un de ses corps détachés razziait le territoire de Bâli et s'emparait de cette ville d'où l'on entraîna plus de trois cents captifs.

1. Suivant Ibn el-Athîr, Seif Eddaulèh se serait enfermé dans Nisibe. Voulant fuir, il s'aboucha avec des Arabes Bédouins, mais avant même que ses préparatifs de départ fussent terminés, les Grecs battirent en retraite. L'émir resta à Nisibe.

2. Ce détail, qu'on ne retrouve dans aucune autre source, nous est donné dans un passage assez obscur du manuscrit de Yahia d'Antioche (manuscrit de Paris, fol. 96 r°), passage qui a été diversement interprété par MM. Freytag et Rosen. Voici la traduction de ce texte par le second de ces auteurs : « Nicéphore assiégea Membedj et demanda aux habitants (de lui livrer) des briques (en arabe *al-kirmida*) ; et ceux-ci lui en apportèrent, et il les prit, et il leur témoigna de la bienveillance, et il ne leur fit aucun mal. » — Freytag a lu « tuiliers », « briquetiers », au lieu de « briques ». Le mot arabe *al-kirmida*, dit le baron Rosen, est le mot grec κεραμίδιον.

3. Vallée entre Membedj et Alep, à une journée de marche de chacune des deux villes. Il s'y trouve des eaux courantes et de nombreux villages reliés les uns aux autres.

L'armée, toujours ravageant le territoire d'Alep, parut ensuite devant Kinnesrin, au sud de la capitale, puis devant Tatrin [1], puis devant le château d'Artah, sur le versant nord du Djebel al Ala, qu'elle prit d'assaut. Tous les habitants de ces localités furent emmenés en esclavage. Cette expédition de 966 paraît avoir été, encore plus que

Plaques émaillées nos 4 et 5 de la couronne dite de Constantin Monomaque, figurée sur la page 517. Deux Vertus : l'Humilité et la Vérité. L'Humilité tient les mains croisées sur la poitrine. Elle porte trois vêtements d'inégale longueur superposés : robe talaire jaune, sakkos vert à lambrequins, courte tunique bleue serrée à la taille par une ceinture. — La Vérité tient la Croix d'une main, et de l'autre s'essuie le visage avec le *sudarium*. Elle porte le même costume que l'Humilité, mais le sakkos est bleu et la tunique rouge.

les autres, je le répète, une razzia formidable menée sur la plus vaste échelle, sans idée bien arrêtée d'établissement définitif de la part des Grecs [2].

Durant que les cavaliers cataphractaires du Basileus orthodoxe

1. Freytag renonce à identifier cette localité. Peut-être s'agit-il de Jabrîn. M. Sauvaire pense que c'est plutôt Tizîn, grand village du canton d'Alep.

2. Abou'l Mahâcen dit que cette expédition dura cinquante jours et que Seif Eddaulèh, à cause de son éloignement (dû à sa maladie), implora le secours de son frère Nasser.

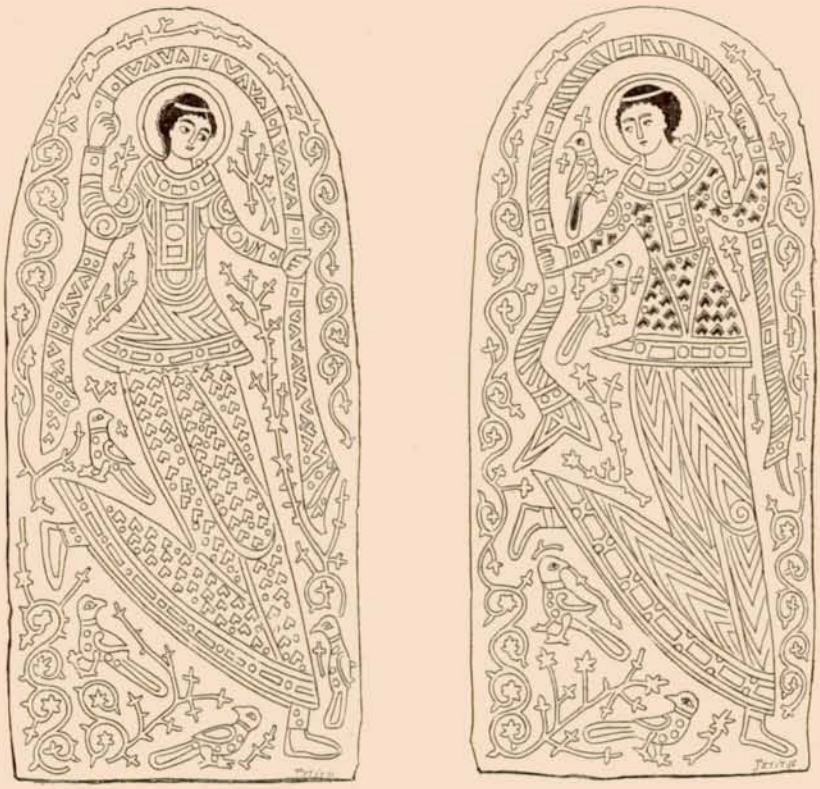
portaient ainsi la désolation dans ses plus belles provinces épuisées déjà par tant de guerres, par tant de luttes intestines, le Hamdanide se mourait. Son continuel état de souffrances avait fini par triompher de ses forces physiques. L'état de ses affaires n'était pas pour lui redonner courage. Il avait fait la longue et triste expérience du peu de confiance qu'il pouvait mettre dans ses lieutenants comme dans la majeure partie de ses soldats et de ses sujets. Il sentait sa jeune monarchie chanceler déjà, prête à tomber en morceaux, échappant à sa main devenue débile. De même que le Khalifat expirant s'était morcelé en principautés indépendantes, de même les plus belles parmi celles-ci s'en allaient aujourd'hui s'émiettant aussi. Et toujours l'étoile des Grecs et de leur hardi seigneur semblait monter plus haut, à mesure que baissait celle du fier émir, aujourd'hui pauvre infirme, incapable de mouvement, porté comme une femme dans sa litière, toutefois opposant constamment à l'infortune la plus noble comme la plus inébranlable énergie.

L'heure était donc prête à sonner où le plus illustre des guerriers de l'Islam du dixième siècle, un des plus grands hommes de son temps, allait fermer les yeux pour toujours. Depuis plusieurs semaines, une lente agonie le tuait durant qu'il voyait, la mort au cœur, les bandes grecques brûler ses villes sans qu'il pût songer à leur opposer de résistance. L'affection goutteuse compliquée d'hémiplégie et de rétention d'urine qui le tourmentait depuis si longtemps, qui déjà une fois, en janvier 963, avait failli le terrasser, l'acheva dans les premiers jours de l'an 967. Ce fut le 25 janvier de cette année qu'il rendit l'âme et termina tristement sa longue, belle et aventureuse carrière. Il eut du moins la consolation de mourir dans sa capitale tant aimée. Le voisinage menaçant de l'armée grecque, après l'incendie de Kinnesrin, l'avait d'abord obligé à se réfugier à Chaizar, citadelle sur l'Oronte, à une journée de marche de Hamah ; mais, se sentant mourir, il s'était fait rapporter à Alep, où il expira presque aussitôt. Il était âgé de cinquante-deux ans [1] deux mois et huit jours. Les fatigues extraordi-

1. Cinquante-quatre, dit Yahia.

naires d'une vie de guerres incessantes et d'émotions les plus violentes avaient eu raison avant l'âge de cette admirable constitution.

La mort de Seïf Eddaulèh survenait dans les circonstances les plus critiques pour la puissance de sa maison. Durant tout le cours de sa dernière maladie, l'armée de Nicéphore avait incessamment parcouru



Plaques émaillées nos 6 et 7 de la couronne dite de Constantin Monomaque, figurée sur la page 517. Elles représentent deux danseuses, une jambe en l'air, agitant de riches écharpes multicolores. Les danseuses portent de longues robes bleues traînantes sur de courtes tuniques lâches, blanches ou vert-clair, le tout bordé de *paragaudæ* jaunes rehaussées de pierreries. Leur chaussure est rouge.

sa principauté, exerçant des ravages affreux, lançant même un corps détaché presque sous les murs d'Alep. Après la prise d'Artah, les impériaux avaient encore paru devant Antioche, mais, après une démonstration qui s'était prolongée huit jours durant, ils avaient dû renoncer à poursuivre le siège de cette ville, tant à cause du manque de fourrages, de la mauvaise saison, et des pluies persistantes qui semblaient

s'établir pour tout l'hiver, que devant l'énergique attitude des chefs auxquels l'émir moribond avait confié la défense de sa grande forteresse septentrionale [1]. Lorsque Seîf Eddaulèh expira, Nicéphore, dont les troupes avaient passé tout l'été et l'automne à marcher et à combattre sous un soleil de feu, venait à peine de se retirer lentement vers les terres de Roum, furieux de l'échec de ses guerriers devant Antioche, menaçant de revenir dès le printemps pour envahir cette fois la Syrie en même temps par le nord et du côté de l'orient par le littoral.

Abou'l Maali Chérif, décoré plus tard par le Khalife du titre d'honneur de Saad Eddaulèh [2], seul fils survivant du Hamdanide [3], avait été aussitôt après la mort de son père, et du consentement presque unanime des anciens mamelouks de celui-ci, proclamé son successeur. A cause de la présence de l'armée grecque sur le territoire d'Alep, et sous prétexte de veiller à la sécurité du jeune prince, Kargouyah l'avait de suite fait partir pour rejoindre sa mère à Mayyafarikîn. En réalité, le lieutenant du Hamdanide, si longtemps fidèle, voyant autour de lui tant de défections se produire, sentait, lui aussi, sa vieille loyauté s'ébranler fortement, et songeait certainement déjà, tout comme un autre, à se tailler quelque souveraineté dans cet écroulement universel.

Avant tout cependant, le régent d'Alep, aussitôt après la mort de son maître et la proclamation de son successeur, s'occupa de faire célébrer les funérailles solennelles de l'émir défunt. Le lieu choisi pour l'inhumation fut cette cité même de Mayyafarikîn si chère au cœur des Hamdanides, où ils avaient leur tombeau de famille. On vient de voir que le nouvel émir Saad s'y était retiré auprès de sa mère, qui, elle, y résidait constamment. C'était depuis Alep un fort long et difficile voyage à travers un pays entièrement ravagé par la guerre; il fallait franchir et l'Euphrate et le Tigre; mais aucun effort ne coûtait à ces

1. Nicéphore envoya proposer aux habitants de lui livrer la ville moyennant l'amân pour leurs personnes et leurs biens, avec promesse de les faire conduire sains et saufs là où ils voudraient; il les engageait à ne pas le forcer à les combattre. Ils ne firent pas de réponse.

2. Dès la mort de son père, les chroniqueurs arabes donnent à son fils et successeur ce surnom de Saad Eddaulèh (*Joie de la Foi*), mais en réalité il ne lui fut conféré que plusieurs années plus tard par le Khalife El Thay-billah.

3. Des quatre fils qu'avait eus Seîf Eddaulèh, trois l'avaient précédé dans la tombe.

pieux Sarrasins du dixième siècle lorsqu'il s'agissait de rendre honneur à leurs grands morts ou d'exécuter quelqu'une de leurs volontés dernières. Le cortège funèbre, transportant à bras d'hommes la dépouille mortelle de Seïf au turbé de ses pères, fut mis sous le commandement de Taky ed-Dîn, dit Baka, gouverneur d'Antioche, et de l'eunuque Bechareh. On plaça, détail héroïque qui peint bien ces ardents princes de la tente, sous la tête du cadavre couché dans sa litière, une brique faite de la poussière et de la sueur qu'après chaque combat contre les chrétiens, avant le bain du soir, le strigile du masseur avait fait tomber de

Plaques émaillées nos 8, 9 et 10 de la couronne dite de Constantin Monomaque, figurée sur la page 517. Ces trois petites plaques servaient de fermoir à la couronne. Les deux circulaires représentent les saints Pierre et André, apôtres de la Hongrie.

la peau de Seïf Eddaulèh. Lui-même avait soigneusement veillé à ce que cette bizarre moisson fût recueillie avec soin sa vie durant. Il voulait dormir de l'éternel sommeil sur ce dur et martial oreiller, glorieux témoin de mille batailles.

Il est probable que toute la population d'Alep fit, plusieurs heures durant, cortège au triste convoi emportant vers le nord-est le corps de son poétique souverain. La marche de cette étrange et lugubre théorie, véritable armée de deuil, était fort lente. Il serait curieux d'en pouvoir reconstituer aujourd'hui la composition précise. De longs jours durant, le cadavre auguste, pieusement porté par des fidèles qui se relayaient incessamment, escorté par des soldats, des esclaves, des dévots, des derviches, parcourut, aux chants grêles des prêtres, ces campagnes syriennes que tant de fois, depuis les beaux jours de sa chevaleresque jeunesse, le fougueux émir avait traversées au galop de son léger coursier, ou au trot de son dromadaire rapide, soit qu'il partît

pour quelque razzia foudroyante en pays de Roum, soit qu'il exécutât de brillantes fantasias en tête du convoi lourdement chargé, ramenant à Alep le bétail et les femmes captives arrachés aux villes chrétiennes de l'autre versant du Taurus.

Comme si, même dans le silence de la mort, la paix ne pouvait devenir le partage de celui dont la vie avait été tant agitée, ses conducteurs se disputèrent bruyamment sur la route. Baka, premier chef officiel du convoi, tenta de trahir le nouveau prince d'Alep. Il fut déjoué par son rusé collègue, l'eunuque Bechareh, qui réussit à le précéder dans Mayyafarikîn et à y faire confirmer Abou'l Maali comme successeur unique de son père. Le traître périt peu après sous les yeux du nouvel émir, de la main même de Bechareh [1].

En juin, ou dès les premiers jours de juillet de l'an 967 seulement, Kargouyah, ayant vraisemblablement différé ses projets de rébellion, le jeune souverain fit son entrée solennelle dans Alep splendidement décorée à cette occasion, toute pavoisée de tour en tour, tendue des plus riches étoffes, des plus rutilants tapis à grands ramages, partout ornée du vert feuillage des palmiers. Au milieu d'une unanime allégresse populaire, il se plaça sur le trône doré de son père pour recevoir les hommages de tous. Le secrétaire Kargouyah, qui hésitait encore à le trahir ouvertement, maintenu par lui dans ses hautes fonctions, s'assit à ses côtés sur un siège élevé, en sa qualité de premier représentant de son souverain.

Quant à l'obstinée population d'Antioche, aussitôt après le départ de son gouverneur Taky ed-Dîn, elle s'était mise une fois de plus en état de révolte. Plus décidée que jamais à méconnaître l'autorité des Hamdanides, elle s'était donné un chef nouveau, un aventurier avide nommé Alouch.

1. Voyez le récit de ces curieux événements dans Freytag, *op. cit.*, t. XI, pp. 225 sqq.

CHAPITRE XI.

Retour de Nicéphore Phocas à Constantinople. — Sa popularité diminue rapidement. — Il s'aliène toutes les classes de la nation. — Dureté de son administration. — Impôts énormes nécessités par les dépenses de la guerre. — Le Basileus fait preuve d'une partialité extrême envers ses soldats. — Il combat énergiquement l'omnipotence et les empiètements du clergé. — Il altère la monnaie. — Lui et son frère, le curopalate, sont accusés de spéculer sur les blés et toutes les subsistances. — Premiers mouvements séditieux à Byzance. — Rixes entre soldats et bateliers. — Panique au Cirque. — Émeute du jour de l'Ascension, le 9 mai 967. — Mesures de défense personnelle prises par Nicéphore. — Il fait construire la muraille du Grand Palais. — Il transporte sa résidence au palais du Boucoléon, rebâti et fortifié, transformé en un véritable château fort.

Nicéphore, de retour de Syrie, était rentré fort tard dans l'hiver à Constantinople. Les chroniqueurs ne nous disent pas qu'on célébra à cette occasion un triomphe nouveau, ni que la population de la capitale fit au Basileus une réception particulièrement enthousiaste. Du reste, la fin de cet hiver de 966 à 967 fut marquée pour tous par des préoccupations assez fâcheuses. Certes, ce n'étaient déjà plus les brillants débuts du règne. Nicéphore, si acclamé lors de son avènement, avait vu très rapidement la faveur populaire se retirer de lui. Ses brillantes vertus militaires, la confiance que son éclatante bravoure et ses talents guerriers inspiraient à tous, toutes ces belles qualités étaient de plus en plus ternies, aux yeux de ces Byzantins si mobiles, par des défauts graves, du moins pour ce peuple frivole et versatile. Partout ailleurs ces défauts eussent passé pour des vertus, dans d'autres temps surtout, devant des juges plus impartiaux et mieux inspirés [1].

Et d'abord Nicéphore gouvernait avec une main de fer. Ce dur homme de guerre, uniquement préoccupé d'écraser les ennemis héréditaires de l'empire, de restituer à celui-ci ses limites antiques, exclusi-

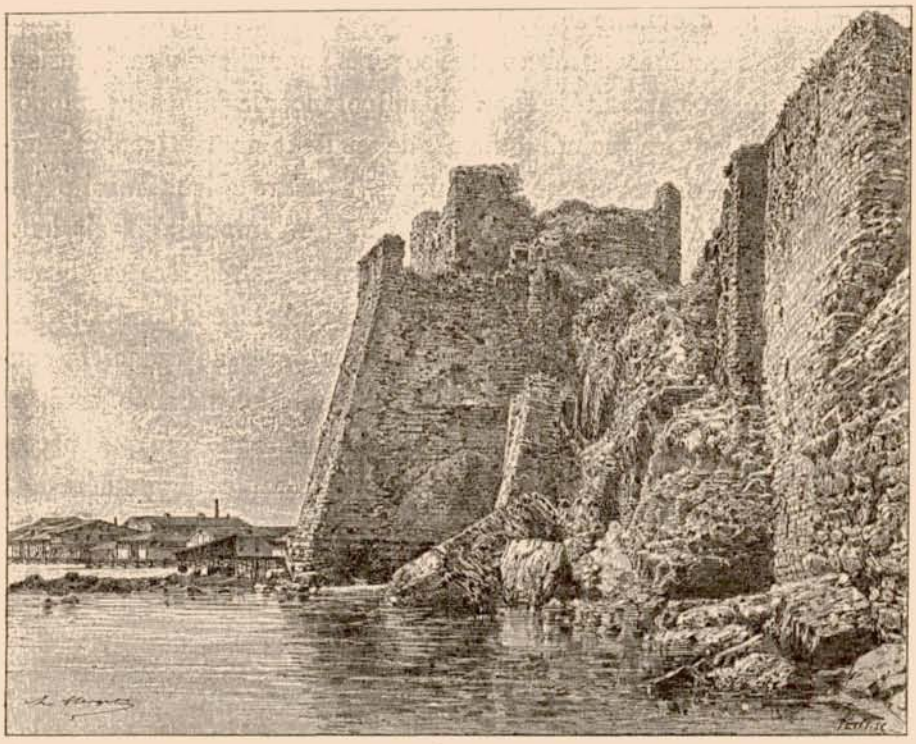
1. Voyez sur toutes ces causes de l'impopularité de Nicéphore, Gfrœrer, *op. cit.*, t. II, pp. 504 sqq.

vement attentif à entretenir et à recruter ses magnifiques armées, se montrait à la fois impitoyable pour le peuple, qu'il grevait de lourdes taxes militaires, et d'une excessive sévérité pour ses soldats, auxquels il imposait la plus rigoureuse discipline, du moins lorsqu'ils étaient sous les armes. Léon Diacre nous raconte fort en détail une anecdote qui en dit long sur ce point. Comme l'armée franchissait un défilé des montagnes, du Taurus probablement, un homme de l'infanterie légère, fatigué de porter son bouclier, le jeta sur la route. Le soir, au camp, le Basileus, qui avait été témoin de ce fait et qui était entré à cette occasion dans une colère violente contre le paresseux soldat, manda son lokagos ou sergent. Il lui intima l'ordre de faire battre de verges le malheureux après l'avoir fait promener pour l'exemple à travers les rues du camp, et finalement de lui faire couper le nez. C'était le supplice infamant qu'il avait imaginé pour les soldats coupables d'avoir abandonné leurs armes en campagne. Le lokagos, ému de pitié ou gagné à prix d'argent, laissa le soldat en liberté. La fatalité voulut que dès le lendemain, le Basileus, dont la mémoire était prodigieuse, reconnut l'infortuné dans les rangs. Cette fois, sa colère tomba sur le sous-officier infidèle. Après l'avoir épouvanté des éclats de sa fureur, il ordonna de lui infliger ce même supplice terrible qu'il n'avait point appliqué à son subordonné. On voit que la discipline de Nicéphore, au dixième, siècle valait bien celle des premières armées du monde antique.

Cependant les soldats supportaient sans trop se plaindre cette grande sévérité. Nicéphore, je l'ai dit, la rachetait à leurs yeux par l'octroi de faveurs nombreuses, en même temps que par une indulgence sans bornes pour leurs méfaits en temps de paix. Estimant que, puisqu'ils étaient constamment à la peine, il n'était que juste qu'ils fussent également à l'honneur, il se montrait en toute occasion d'une insigne partialité envers eux, dans tous leurs démêlés avec la population civile. Jamais ou presque jamais il ne leur donnait tort publiquement. Il semblait même prendre plaisir à écouter le récit de leurs violences à l'égard des bourgeois ou des paysans. Grâce à lui, ils étaient partout au premier rang. Il prenait un soin minutieux de leurs intérêts, de leur bien-

être matériel, de leurs santés, de leur avenir. Donc, on l'aimait dans l'armée malgré sa rigueur.

Voilà pour les sentiments de la classe militaire. Il n'en était plus de même du commun peuple, surtout de la nombreuse population de la capitale et des grandes villes, population si mobile, d'un patriotisme



Murailles maritimes de Constantinople. Vue extérieure du château des Sept Tours du côté de la mer. C'est ici l'angle extrême du rempart de Byzance vers le sud-ouest du côté de Marmara. Dans le fond, on aperçoit les ateliers du chemin de fer d'Andrinople, situés hors ville.

entièrement négatif, uniquement guidée par l'intérêt. Celle-ci frémissait sous des impôts énormes, taxes de guerre surtout sans cesse renouvelées, dont on ne voyait pas la fin. Sous Justinien même, de terrible mémoire, les charges publiques n'avaient pas été plus écrasantes. Toutes furent augmentées dans des proportions énormes, inconnues jusqu'ici. Las de ces victoires lointaines dont chacune se soldait par un accroissement de taxes, tous : petits propriétaires, marchands,

simples artisans, commençaient à murmurer de plus en plus ouvertement. Pour la première fois, vers la fin de cet hiver, des symptômes sérieux d'irritation populaire éclatèrent à des intervalles rapprochés, avant-coureurs certains d'une très grave et très profonde exaspération générale. On retrouve aisément les indices de cette défaveur quasi universelle sous les réticences calculées des chroniqueurs officiels ou simplement officieux, comme sous les paroles de haine des écrivains hostiles.

Cédrénus se montre parmi les plus sévères pour Nicéphore. Il insiste sur sa dureté, sa partialité, sa soif d'omnipotence, la jalousie profonde que lui inspiraient les moindres succès de ses lieutenants. Il raconte longuement les circonstances qui finirent par le rendre odieux, lui si populaire jadis. Ses innombrables soldats, sûrs de l'impunité, traitaient, nous dit-il, l'empire en pays conquis. Ces mercenaires féroces, brutes sauvages arrachées à leurs steppes et à leurs déserts, ces condottieri de toutes races, mais de mœurs uniformément barbares, se rendaient coupables d'incessantes agressions contre la population paisible. Lui, ne les châtiait jamais pour de pareils actes, « estimant que quelques peccadilles étaient inévitables dans d'aussi considérables agglomérations d'hommes armés ». Dans la capitale surtout, la situation devenait souvent de ce chef presque intolérable. Les soldats y régnaient en maîtres, ne craignant rien ni personne, molestant les riches comme les pauvres, commettant mille excès. Nicéphore, comme je l'ai dit, semblait parfois prendre plaisir au récit de leurs douteux exploits, comme si ceux qui l'avaient porté au trône et qui combattaient pour le salut de l'empire et de la religion orthodoxe ne pouvaient avoir tort.

Puis, lors des expéditions presque annuelles en Syrie, lors du passage de l'armée à travers les provinces d'Asie, ce n'étaient que réquisitions écrasantes des chefs, rapines journalières des soldats. Peu à peu également toutes les largesses, les distributions traditionnelles de pain, de vin, de numéraire, si chères à la plèbe de la capitale, avaient été supprimées pour cause d'économie. Et toujours le budget de l'armée, gouffre insatiable, avait absorbé d'avance toutes ces sommes nouvelles. Et ce n'étaient pas les basses classes seulement qui s'exaspéraient. Nicéphore n'hésitait pas à s'aliéner aussi les couches élevées. Il alla, grief

énorme, jusqu'à supprimer et verser au trésor les dons annuels que le souverain était dans l'habitude de faire aux membres du sénat[1]. « Je ne puis vous donner de l'argent, leur disait-il avec son flegme sérieux, puisque je n'en ai plus assez pour conduire mes soldats contre les ennemis de l'empire. »

On en voulait de toutes parts à cet homme de toutes les mesures les plus justifiées ou les plus habiles qu'il prenait pour se procurer des ressources nouvelles, ou pour entretenir l'esprit guerrier dans ces populations sédentaires si rebelles à la vie militaire. Le clergé ne lui pardonnait pas cette fameuse Novelle qui avait porté un coup funeste à l'extension de la vie monacale et mis pour quelque temps un terme à l'absorption de la richesse nationale par les couvents et les églises. « Cet impie, s'écrient les écrivains ses adversaires, ne craignait pas de confisquer journellement des donations pieuses faites par les très chrétiens Basileis, ses prédécesseurs. » Il alla jusqu'à décréter que les établissements religieux, de quelque catégorie qu'ils fussent, ne pourraient plus devenir possesseurs de biens immobiliers, accusant officiellement les évêques d'en mal gérer les revenus « qui étaient bien destinés à être remis aux pauvres, mais qui ne profitaient en réalité qu'au clergé, et cela alors que les soldats qui s'en allaient combattre et mourir pour Dieu et le Basileus manquaient même du nécessaire [2]. »

Mais ce qui porta au comble l'exaspération de la portion la plus indépendante du clergé, ce fut cette prétention de Nicéphore que j'ai déjà indiquée, de nommer lui-même les évêques ou du moins de présider à ces nominations et de les surveiller exactement. Cet homme sage, qui voulait à tout prix concentrer en sa main tous les pouvoirs de l'État et qui sentait bien que c'était à cette époque le seul moyen de créer un gouvernement fort, profitant d'un conflit entre le patriarche et son haut clergé au sujet des nominations épiscopales [3], se fit octroyer, dit Cédrénus,

1. Probablement ceux qui faisaient de l'opposition furent les premiers à être privés de leurs gratifications. C'était un moyen de tenir en bride toutes ces ambitions.

2. Voyez pages 388 sqq.

3. Zonaras, éd. Paris, II, 202. — Voy. surtout Gfrœrer, *op. cit.*, t. II, pp. 508 sqq.

par un synode de prélats indignes ou courtisans, une loi interdisant de nommer un évêque sans son autorisation expresse[1]. « C'était la grande et éternelle querelle des investitures résolue en faveur de Nicéphore, véritable coup d'État qui remettait dans la main du Basileus tous les évêques et les revenus de leurs sièges. En effet, un de ces prélats venait-il à mourir, Nicéphore installait aussitôt dans cette vacance, qui se prolongeait souvent fort longtemps, un homme à lui, un prêtre de sa maison, lui imposant de faire dans le diocèse la dépense la plus mesurée et lui réclamant tout ce qui resterait en plus sur la mense pour l'appliquer aux besoins de l'empire et de l'armée [2]. Ce décret mécontenta à tel point le clergé que son retrait fut la première condition exigée de Jean Tzimiscès par le patriarche Polyeucte avant de consentir à procéder à son couronnement. Chacun de ces actes, qui nous semblent si bien révéler un véritable homme d'État bien en avance sur son siècle, créait à Byzance de nouveaux groupes de mécontents et aliénait au Basileus des couches nouvelles de privilégiés. « Il existe de Nicéphore, s'écrie le même Cédrénus, d'autres Novelles encore, dépassant toute mesure, et qu'il serait trop long de rapporter en détail. » Le bon chroniqueur eût mieux fait, pour notre instruction, de ne pas s'arrêter à de semblables scrupules. Celles parmi ces Novelles de Nicéphore qui sont parvenues jusqu'à nous donnent envie de connaître les autres [3].

Encore une circonstance souleva l'indignation des prêtres contre Nicéphore : ce fut ce projet auquel j'ai déjà fait allusion de faire honorer à l'égal des martyrs les soldats morts en combattant contre les

1. En d'autres termes, le Saint-Synode présentait les candidats aux sièges vacants, mais le Basileus se réservait le droit de les nommer. C'est ainsi que les choses se passent aujourd'hui encore dans le royaume de Grèce.

2. Voy. Zachariæ, *op. cit.*, III, 301, note 1. Ces faits curieux, racontés par Cédrénus et Zonaras, coïncident exactement avec ce que Luitprand nous rapporte des sommes considérables que Nicéphore savait arracher à son clergé provincial (voyez au chapitre XIII). L'évêque de Leucade, qui fit à l'ambassadeur d'Othon ses doléances, devait être une de ces créatures de Nicéphore nommées par lui.

3. *La Vie manuscrite de saint Nicéphore*, qui est à la Bibliothèque nationale, voy. p. 445, vie manuscrite écrite par un presque contemporain, nous fournit un autre exemple de cette dureté extrême témoignée par Nicéphore aux gens d'église. Nous y voyons le saint prélat quittant sa retraite du mont Athos et allant courageusement se plaindre au Basileus de ce que les collecteurs impériaux avaient, sur son ordre, retiré à l'Église de la sainte Montagne les très importants revenus de l'huile sainte pour en enrichir le fisc. Saint Nicéphore fut si éloquent que le Basileus, stupéfait de son audacieuse franchise, ordonna de restituer à l'Église les privilèges dont on venait de la dépouiller.

Infidèles [1]. Le Basileus prétendait qu'on chantât à leurs funérailles des hymnes de circonstance et qu'on les vénérât extraordinairement. Tout entier à son but unique, il ne craignait pas d'inaugurer ainsi les plus étonnantes nouveautés, « comme si le salut de l'âme, dit le chroniqueur pieusement indigné, ne pouvait s'obtenir que par les crimes de la guerre! » Ce fut en vain que Nicéphore s'efforça d'amener le patriarche et le Saint-Synode à souscrire à cette ordonnance. Le parti dévot, chez lequel la passion religieuse semble avoir détruit tout patriotisme, toute justesse de vue politique, le contraignit de renoncer à ce projet si cher à son cœur. On lui opposa une Novelle de Basile Ier, ordonnant précisément de tenir durant trois années éloigné de la table sainte quiconque aurait tué un de ses semblables à la guerre, décision bien étrange de la part de ce prince belliqueux entre tous, glorieux fondateur de la dynastie macédonienne, celui précisément dont les éclatantes victoires avaient pour la première fois fait reculer les Arabes en Asie.

Monnaie de cuivre portant la double effigie des empereurs Constantin Porphyrogénète et Romain Lécapène.

Dans la nécessité de faire face aux énormes dépenses de la guerre sarrasine, Nicéphore ne reculait devant aucune mesure. Ses divers fonctionnaires provinciaux d'ordre fiscal, collecteurs, agents des douanes, etc., exerçaient une tyrannie impitoyable. Les impôts étaient perçus avec la dernière sévérité [2]. Des allocations annuelles, jusque-là

1. Voyez page 393.

2. Au dixième siècle, dit le baron Rosen, *op. cit.*, p. 280, l'impôt dit du καπνικόν était perçu sur toutes les propriétés tant cultivées qu'habitées, ainsi que l'a démontré M. Wassiliewsky dans ses *Matériaux pour servir à l'histoire privée des Byzantins*, ch. IV, p. 369. Dans les thèmes maritimes, il n'était que de deux dinars ou pièces d'or, et était appliqué à l'entretien de la flotte de guerre. Nous sommes bien mal renseignés sur ce sujet; nous savons seulement que Nicéphore Phocas employait cet impôt à faire face aux dépenses de la guerre sarrasine, qu'il variait de 10 jusqu'à 30 dinars par foyer, qu'il était écrasant pour le pays et faisait détester Nicéphore. Jean Tzimiscès, ayant fait à son avènement remise de cet impôt, se rendit très populaire, surtout parmi les classes aisées, qui en étaient trop durement frappées. — L'écrivain arabe Ibn Haukal contient un passage bien intéressant sur ces impôts énormes perçus par Nicéphore : 1° impôts perçus pour la marine : « On a parcouru chaque village maritime de l'empire et de chaque foyer on a pris deux dinars (c'est-à-dire deux sous d'or). De cette somme amassée on a distribué à chaque matelot une prime de douze dinars ; mais pour sa nourriture, il n'a droit à aucune indemnité ; il ne peut compter que sur ce que Dieu ou l'empereur voudront bien lui accorder dans leur munificence; je le répète, il n'a droit à rien de plus. De tout butin pris à l'ennemi, de tout

payées régulièrement par la couronne à une foule d'institutions pieuses, furent supprimées. C'était une manière encore d'amener à résipiscence la gent monacale, qui tenait pour le patriarche contre le Basileus.

Mais ce furent les ordonnances concernant la monnaie, qui contribuèrent peut-être plus que tout à aliéner à Nicéphore les cœurs de ses sujets autrefois pour lui si pleins d'amour. C'est par Cédrénus et Zonaras que nous sommes principalement renseignés sur ces faits, mais toutes les questions se rapportant au numéraire byzantin à cette époque et aux variations de son cours sont si extraordinairement obscures, si confuses, si parfaitement mal connues, que les récits de ces chroniqueurs ne peuvent être bien clairement expliqués. Il est impossible d'en rien tirer de précis ou de certain. On comprend seulement qu'il s'agit d'altérations et de dépréciations successives de la monnaie, en un mot de quelques-unes de ces opérations louches, si fréquentes au moyen âge, par lesquelles les chefs d'États avaient coutume de remplir à nouveau leur trésor épuisé, et qui avaient à un si haut point le don d'exaspérer les populations en les ruinant à demi. Zonaras dit : « Jusqu'à lui (Nicéphore), chaque nomisma [1] avait valu son poids vrai [2], mais lui créa un nomisma nouveau, le *tétartéron,* qui fut émis avec une valeur supérieure à son poids réel. » Cédrénus s'exprime de même : « Nicéphore diminua le poids du nomisma et en même temps créa un nomisma nouveau appelé *tétartéron.* Il y eut dès lors, en conséquence, deux sortes de *nomismata.* Le fisc, pour la rentrée des taxes, ne consentait à recevoir que ceux du poids supérieur. Par contre, lorsque lui-même avait des paiements à faire aux particuliers, il les soldait uniquement en

rachat de prisonniers, de toute vente de prises, il n'a droit à rien. Tout cela est pour l'empereur seul. Quand les matelots touchent leur prime de dix dinars ils doivent encore s'équiper et contribuer à l'armement de leurs navires respectifs. » — 2° Impôts perçus pour l'armée de terre : « Dix dinars (dix sous d'or ! !) par père de famille. Les plus riches propriétaires étaient tenus de fournir chacun un cavalier monté, armé, et de payer la nourriture et la dépense de l'homme et du cheval, en tout trente dinars ! De cette manière, Nicéphore pouvait faire toutes ses grandes expéditions sans dépenser un dirhem (denier) de sa poche ou de son trésor. Cet impôt devint cause que Nicéphore fut maudit de ses sujets, qui trouvèrent que son règne durait trop longtemps. Ce fut là la cause principale, la cause vraie de sa mort violente. »

1. Sou d'or.

2. Littéralement : avait eu le poids de l'*exagium solidi,* c'est-à-dire du poids étalon rigoureusement contrôlé.

pièces du poids faible[1]. » On imagine aisément que le trésor dut réaliser de ce chef des bénéfices considérables, mais au prix de quelles vexations pour les sujets de l'empire et de quelle irritation de leur part!

En outre, alors que, d'après la coutume comme d'après la loi, il avait été jusque-là entendu que tout sou d'or marqué à l'effigie d'un empereur, qu'il fût ancien ou récent, serait accepté pour une valeur uniforme, pourvu qu'il n'eût rien perdu de son poids, Nicéphore, par une disposition spéciale, ordonna que la monnaie à son effigie, même la mauvaise, aurait le pas sur toutes les autres marquées à l'image de ses prédécesseurs. En d'autres termes, cela voulait dire que ces dernières pièces ne seraient plus reçues qu'à un cours inférieur à leur valeur réelle[2]. La colère publique ne connut plus de bornes. Le pis fut qu'au milieu de ce trouble et de ce malaise général, par le fait même de cette altération de la monnaie, la cherté des subsistances s'en alla croissant dans des proportions tout à fait extraordinaires. Toutes les denrées étaient hors de prix, le blé surtout, dont le gouvernement avait, on le sait, le monopole. Un exemple fera comprendre comment l'une de ces calamités entraînait forcément l'autre. Supposons qu'un sac de blé valût trois sous d'or avant la dépréciation de l'ancien numéraire de bon poids; l'acquéreur devait maintenant le payer toujours le même prix de trois pièces d'or, mais cette fois en pièces du poids nouveau, en *tétartéra;* or, pour se procurer ces trois *tétartéra*, il lui fallait d'abord les échanger contre quatre anciennes pièces de bon poids!

Miliarésion. Monnaie d'argent au nom des empereurs Constantin Porphyrogénète et Romain Lécapène. Au droit : *Constantin Porphyrogénète et Romain en Christ, les très pieux empereurs des Romains.* Au revers, la légende traditionnelle : *Jésus-Christ est vainqueur.*

1. Je ne crois pas qu'on se soit préoccupé jusqu'ici de rechercher, parmi les sous d'or de Nicéphore qui sont parvenus jusqu'à nous, ceux qui furent émis ainsi à un poids inférieur, ces *tétartéra* si bien voués à l'exécration populaire, et qui, peut-être bien, furent désignés sous ce nom parce que leur poids était d'un quart inférieur au poids réel du nomisma de bon aloi.

2. En un mot Nicéphore, après avoir diminué le poids de sa monnaie, imposa en outre le cours forcé de ce numéraire déprécié aux dépens des pièces de bon aloi à l'effigie de ses prédécesseurs. — Voyez, aux pp. 151-153 du t. IV de son *Histoire du peuple grec,* le passage intéressant que M. Paparrigopoulos a consacré à la discussion de ces diverses prétendues altérations monétaires imaginées par Nicéphore. L'historien grec n'ajoute qu'une confiance très relative aux affirmations quelque peu suspectes de Cédrénus et de Zonaras.

La voix publique attribuait hautement ce renchérissement général non seulement à ces dispositions draconiennes prises par le Basileus, mais aussi à la rapacité des personnages qui composaient son entourage. Elle ne respectait même pas ceux qui lui tenaient de plus près par les liens du sang. Le frère du Basileus, le brillant curopalate Léon Phocas, fatigué de remporter sur les Sarrasins de stériles victoires, depuis que le sort avait tant souri à sa famille, avait songé, lui aussi, à s'enrichir. La vie oisive et molle de la capitale l'avait transformé. Il ne rêvait plus que les joies de la fortune et s'était mis à spéculer sur les blés comme sur toutes les autres subsistances, probablement surtout sur l'huile et le vin, dont la vente devait vraisemblablement constituer aussi un monopole d'État. C'était à cette époque un des plus prompts comme un des plus scandaleux moyens de gagner beaucoup d'argent. Bientôt on mit publiquement au compte du curopalate les manœuvres les plus infâmes : on disait partout qu'il allait affamer le peuple en accaparant toutes les récoltes. On ne se gênait pas pour dire publiquement que les deux frères s'entendaient à merveille pour faire passer dans leur caisse tout l'argent des poches de leurs sujets[1].

Donc, guerres continuelles, campagnes incessantes en Syrie qui dévoraient les hommes et l'argent, impôts énormes, inconnus jusqu'ici, perçus avec la plus impitoyable rigueur, spoliations des biens de l'Église, saisies des biens des prélats défunts, spéculations éhontées sur les subsistances, altérations graves de la monnaie, toutes ces causes réunies, dont beaucoup se trouvaient immensément exagérées par la passion, finirent par exciter au dernier degré contre les deux frères la colère populaire, celle même des classes plus élevées. Trop d'intérêts personnels se trouvaient directement lésés par eux.

1. Cédrénus, et après lui Manassès, fournissent un autre exemple de l'avarice de Nicéphore. Lors de la famine, alors que le médimne de blé se vendait un sou d'or, Nicéphore fit bien vider les greniers publics qui regorgeaient de grain, grâce aux bonnes récoltes antérieures, mais l'unique amélioration fut qu'on vendit deux médimnes au sou d'or, tandis que, dans des circonstances semblables, le glorieux Basile avait de suite décidé que l'on donnerait les *douze* médimnes à ce prix si bas, disposition excellente qui conjura presque incontinent la disette. Nicéphore, aussi âpre au gain que Basile s'était montré compatissant, dut réaliser par cette vente à des prix si élevés des bénéfices colossaux.

Toutes ces irritations, toutes ces haines ne tardèrent pas à se traduire par des manifestations de plus en plus violentes. Quelques-unes seulement nous ont été rapportées par les chroniqueurs, mais ces récits, bien que très brefs, en disent assez pour nous laisser deviner l'état d'hostilité qui avait si promptement succédé aux transports d'amour du début du règne. Pour la première fois depuis bien des années, des émeutes éclatèrent à Constantinople, qui n'épargnèrent point la personne du Basileus jadis si cher à la foule.

Le dimanche de Pâques, 21 mars de l'an 967, des soldats arméniens de la garde, dévoués comme tous leurs compatriotes à Nicéphore, eurent une rixe violente avec des bateliers du port ou des matelots de la flotte, probablement originaires de Thrace ou d'autres thèmes helléniques, et par conséquent beaucoup moins favorables à cet empereur né en Cappadoce, en pleine Asie. Cette rixe dégénéra promptement en un combat véritable. Les morts furent très nombreux, surtout parmi les bateliers. Le patrice Sisinnios, ex-préfet de la Ville [1], accouru sur le lieu du tumulte, fut entouré par les émeutiers et courut les plus grands dangers. Puis, comme il devait y avoir aussitôt après de grandes courses de chevaux dans le Cirque, le bruit se répandit soudain, parmi cette multitude surexcitée, que le Basileus chercherait à profiter de cet immense concours pour se venger en faisant égorger le peuple assemblé sur les gradins de l'Hippodrome. Cette rumeur tant absurde n'en fut pas moins cause des plus grands malheurs. Au milieu des jeux, Nicéphore fit donner l'ordre à quelques compagnies des gardes de descendre dans l'arène pour y simuler un combat. Était-ce pour donner au peuple le spectacle d'une petite guerre, d'un de ces jeux gothiques si prisés à cette époque? Était-ce au contraire, comme l'affirme sérieusement Léon Diacre, pour inspirer à tous une terreur salutaire, et parce qu'on redoutait quelque nouveau mouvement à la suite des troubles de la matinée? Toujours est-il que la foule des spectateurs, voyant ces hommes armés envahir vivement l'arène, fut prise d'une subite épouvante. Les esprits, déjà fort troublés, crurent à un massacre

1. Voyez page 20.

général. Une effroyable panique secoua cette multitude stupide qui se rua aux portes de l'Hippodrome pour fuir. Les sorties trop étroites furent bientôt comblées. On s'écrasait horriblement. Beaucoup de malheureux périrent. Ce fut une scène infernale. Puis, comme on finit par s'apercevoir que l'empereur demeurait paisiblement assis dans le Cathisma et que les soldats, causes de ce trouble, restaient immobiles l'arme au poing, le calme se rétablit petit à petit. Mais les esprits en devinrent singulièrement inquiets et la haine des masses contre Nicéphore s'accrut de ce nouveau grief, qu'on persista à lui imputer malgré qu'il en fût bien innocent.

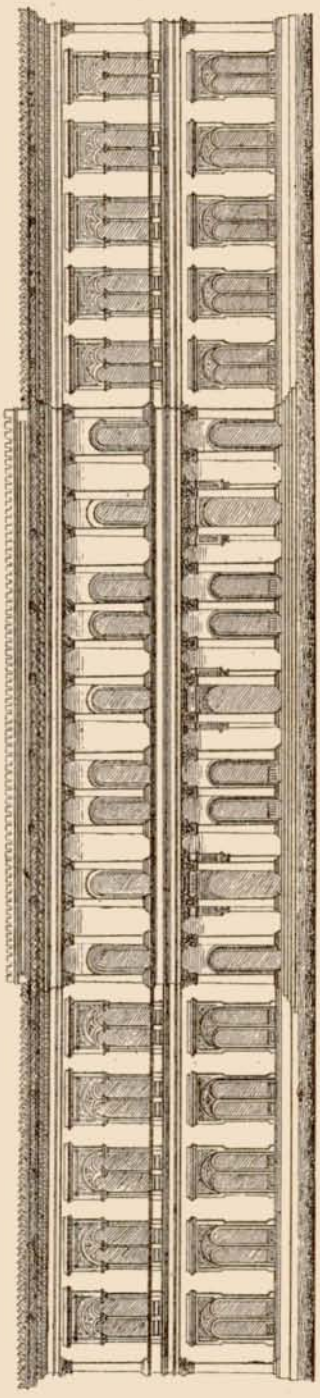
Moins de deux mois après, le 9 mai, jour de l'Ascension, le Basileus s'était rendu suivant la coutume en procession solennelle[1], avec tout le clergé et la foule palatine, au grand temple de la Vierge qui était à Pigi[2], au delà de la Grande Muraille. Il avait longuement fait ses dévotions officielles dans cette église admirable, une des plus belles de la banlieue de Byzance. Comme il s'en retournait le soir au Palais Sacré, il fut subitement arrêté sur la place de l'Artopolion[3], par de violentes clameurs sorties de la foule rangée sur son passage. C'étaient les parents et les amis de ceux qui avaient péri dans la bagarre du Cirque qui l'injuriaient ainsi. Il poursuivit sa route durant que les manglabites impériaux lui frayaient à la hâte à coups de masses un passage à travers l'émeute. Tout le long de la Mésa jusqu'au Forum de Constantin, les manifestants le poursuivirent de leurs huées et de leurs malédictions. On l'appelait « assassin, misérable bandit souillé du sang de son peuple » ; on lui jetait de la boue, de la poussière, des pierres ; ce fut encore une affreuse mêlée. Presque tout le cortège impérial disloqué prit la fuite dans toutes les directions. Nicéphore, parfaitement calme devant le danger, mais blème de colère sous ces injures qu'il lui fallait dévorer, eût certainement péri si quelques hommes courageux, lui faisant un rempart de leurs corps, ne l'eussent ramené jusqu'au Palais à travers cet horrible désordre, cherchant à couvrir de leurs acclamations

1. Πρόκεναον. Voyez ce mot dans le glossaire de *Sophocles*.
2. Aujourd'hui le monastère de Baloukli. Voyez la vignette de la page 151.
3. Le Marché aux pains.

incessantes les cris de la foule. Celle-ci, excitée par cette chasse extraordinaire, en était arrivée à la folie furieuse. De toutes parts on couvrait de projectiles le groupe qui protégeait l'empereur. Deux femmes, la mère et la fille, grimpées sur un toit, faillirent assommer Nicéphore à coups de briques. La nuit noire seule mit fin à ces excès.

Au matin du lendemain, les gardes du préteur se saisirent des deux mégères dont je viens de parler. Elles furent, sans autre forme de procès, rôties toutes vives au faubourg Anaratas[1]. Peut-être avaient-elles voulu venger la mort d'un mari, d'un père, étouffé au Cirque le 21 mars. Il n'y eut guère d'autres exécutions et les émeutiers furent punis avec peu de rigueur. Nicéphore essayait de la douceur. Mais il n'était plus temps. La colère aveugle de la foule urbaine ne fit que s'accroître. Le Basileus lui devint odieux.

Ces faits nous ont été rapportés par un témoin oculaire, Léon Diacre en personne, qui, tout jeune alors, ainsi qu'il nous le raconte, étudiait les belles-lettres à Constantinople. Lors de cette fatale journée de l'Ascension, il vit de ses yeux Nicéphore passer



Essai de restitution de la façade du Palais du Boucoléon, par le Dr Paspati, tiré de son ouvrage intitulé : *Byzantini Meletai.*

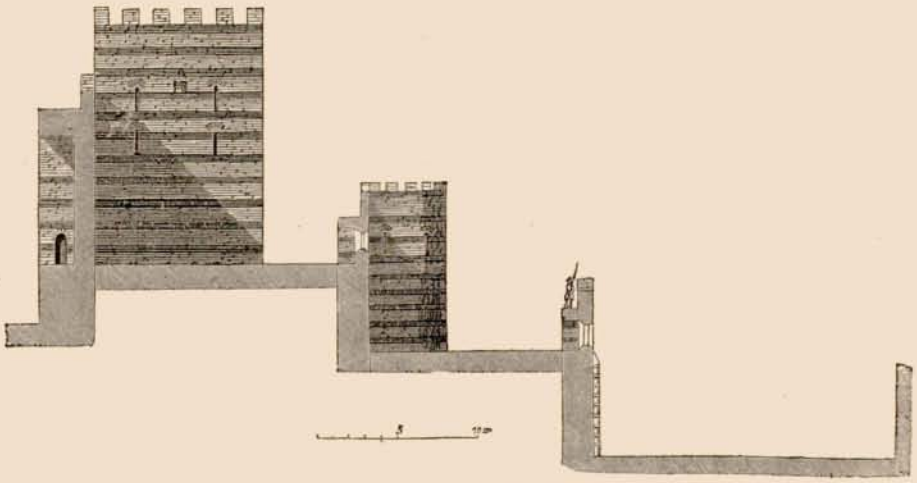
1. Ou Onoratas.

lentement à cheval à travers le tumulte de la grande cité soulevée. Le vieux guerrier demeurait impassible, et Léon Diacre admira son attitude héroïque au milieu de cette immense fureur. Il loue également sa magnanimité dans la répression. Cet homme juste et calme attribua cette émeute à un élan de folie et se hâta d'ensevelir dans l'oubli ces scènes tragiques.

Nicéphore comprit cependant que ces symptômes n'étaient que le prélude d'événements plus graves et sentit la nécessité de se protéger. Il entreprit à cet effet de fortifier la vaste enceinte du Palais Sacré, qui, chose curieuse, se trouvait encore à cette époque tout à fait sans défense. Il voulait s'y ménager une retraite sûre en cas de nouveau mouvement populaire. Probablement lors des troubles du mois de mai la demeure impériale avait failli être envahie par les émeutiers. Mais cette entreprise même se retourna contre lui et devint un des principaux griefs exploités contre sa personne. Il s'agissait en effet d'un travail colossal, infiniment coûteux et pénible. Il fallait avant tout élever tout à l'entour de cet espace que couvraient les innombrables bâtiments du Grand Palais, et qui s'étendait de l'Hippodrome, de l'Augustéon, et de Sainte-Sophie, jusqu'à la mer de Marmara, une haute et épaisse muraille crénelée, pourvue de tours, percée de quelques portes seulement. Puis Nicéphore avait aussi décidé d'avoir dans cette enceinte un kastron, donjon, ou palais fortifié, où il habiterait désormais. Tout ceci constituait naturellement une nouvelle occasion de dépenses énormes, de corvées impitoyables. Ce ne fut qu'un cri de colère dans la capitale.

Le Basileus, impassible comme toujours, fit commencer les travaux sur l'heure. D'abord on éleva cette portion du nouveau rempart qui devait séparer le Palais de la Ville même, et qui, partant de la Corne d'or, s'en allait, par-dessus la colline, redescendre jusqu'au rivage de Marmara. « C'est là cette muraille si élevée, dit Léon Diacre, qu'on voit aujourd'hui défendant l'entrée du Palais. » Il n'en existe, je crois, plus guère de trace aujourd'hui. Tout a été remplacé par les murs de construction turque qui font le tour du Vieux Sérail. Pour élever ce rempart, il fallut jeter bas de nombreux édifices, des ouvrages d'art, dont plusieurs fort considérables.

Puis ce fut le tour d'élever la résidence fortifiée où Nicéphore, de plus en plus en défiance de ses sujets, tenait à habiter désormais. Il voulut que ce fût plutôt un kastron, un donjon véritable, qu'une demeure de souverain paisible, refuge suprême en cas de sédition, et en même temps défense principale des bâtiments palatins, en un mot, forteresse destinée à tenir en bride cette turbulente plèbe de la capitale. L'emplacement de ce palais-citadelle, que Léon Diacre désigne sous le nom si-



Coupe de la triple enceinte de la Constantinople byzantine, d'après le *Bulletin monumental.*

gnificatif d'Acropole, fut, pour plus de sûreté, choisi à une très faible distance de la mer, sur les ruines d'un édifice antérieur, tout près du Boucoléon, ce port particulier du Basileus, situé au pied de l'enceinte palatiale, sur la rive de Marmara ; il en prit même le nom sous lequel il est connu dans l'histoire [1]. La construction de ce château, que tous les

1. M. Labarte (*Le Palais impérial de Constantinople,* pp. 210 sqq.), adoptant l'opinion de Du Cange, estime, en effet, avec raison que le nouveau kastron construit par Nicéphore ne fut pas autre chose qu'une transformation du Palais même du Boucoléon jadis bâti par Théodose auprès du petit port de ce nom. Depuis longtemps cet édifice, qui était cependant un des bâtiments les plus importants de la vaste enceinte impériale, avait été abandonné par les empereurs comme habitation usuelle. Nicéphore le fit réparer, agrandir et fortifier considérablement. Il fut de ce fait transformé en un véritable donjon, dans lequel les constructions anciennes disparurent plus ou moins. Du reste, la différence était faible entre ces palais byzantins très fortifiés et une citadelle véritable. Ce château du Boucoléon si bien reconstruit par Nicéphore, était encore une forteresse importante en 1204, et nos chroniqueurs latins de la quatrième croisade, en particulier Villehardouin, le citent fréquemment. « Li marchis Boniface de Montferrat, dit ce dernier, chevaucha toute la marine droit vers le palais de Bouche de lion ; et quant il vint là, si li

chroniqueurs s'accordent à représenter comme formidable, fut aussi très vivement poussée. De nombreuses démolitions furent encore faites à cette intention. Léon Diacre, qui nous parle toujours de tout cela en témoin oculaire, raconte que d'immenses magasins pour le blé et les subsistances y furent installés. Nicéphore y fit entasser des provisions de toutes sortes, des fours à cuire le pain, des armes en quantité, tout un appareil de machines de guerre, comme s'il s'attendait d'un instant à l'autre à y être assiégé par le peuple. Son impatience était, semble-t-il, extrême, d'aller habiter dans ce « haut palais du Boucoléon [1] » et d'abandonner à cet effet les demeures palatines habituelles. Quelle preuve plus frappante des dangers qui le menaçaient incessamment! Il crut réussir à se mettre ainsi à l'abri de toute explosion de la fureur populaire, et cependant il ne parvint pas à éviter presque aussitôt une fin tragique dans cette même prison de pierre où il tenait tant à aller s'enfermer.

Du reste, Nicéphore jouait décidément de malheur. Tous ces préparatifs d'un Basileus qui se fortifiait si soigneusement contre son peuple, ce palais du Boucoléon, signe d'esclavage, « cette acropole construite pour mieux opprimer les malheureux citoyens de Byzance [2] », les dépenses énormes occasionnées par ces travaux gigantesques, entretinrent extraordinairement l'animosité populaire, habilement exploitée par les adversaires toujours plus nombreux du régime en vigueur. On ne se gênait plus pour critiquer l'empereur presque sous ses yeux au Palais. Comme toujours, le peuple imbécile ajoutait foi aux plus ab-

fu li palais rendus, sauvés les vies de ceux qui dedans estoient. Là furent trovées les plus hautes dames dou monde qui estoient afuies au chastel. »

M. Paspati, qui connaît si bien les choses de la Byzance médiévale, s'est, lui aussi, occupé du Palais du Boucoléon dans ses *Byzantinai Meletai* (pp. 106 sqq.). Lors des travaux du chemin de fer d'Andrinople, on a retrouvé, sur l'emplacement où cet édifice devait s'élever, des débris importants de ce kastron fameux, et, chose curieuse, précisément les fragments d'un groupe formé d'un lion et d'un bœuf. Ce sont même ces restes précieux qui ont permis d'identifier exactement la place occupée par ce palais, lequel s'élevait, ainsi que nous l'apprend Anne Comnène, « là où le lion de pierre tue le bœuf ». En même temps les travaux mettaient à jour un nombre assez considérable de substructions pour que M. Paspati ait pu tenter un essai de restitution de l'ensemble du Palais et fixer en même temps la situation précise du petit port qui en dépendait. On a également retrouvé à cette époque des fragments de la grande muraille élevée autour des bâtiments impériaux par ordre de Nicéphore.

1 Le « palais bas du Boucoléon », c'était sans doute l'ancien palais de Théodose. « Le palais haut », c'était le donjon de Nicéphore qui s'élevait par-dessus.

2 Ce sont les expressions mêmes de Cédrénus.

surdes racontars. Nicéphore, disait-on, ne se serait décidé à s'entourer ainsi de murailles et de créneaux que parce qu'une prophétie sinistre l'avait épouvanté. Un moine, suivant les uns, un astrologue, suivant d'autres, lui avait prédit qu'il ne périrait que de la main d'un habitant de Constantinople. « Il avait donc peur de ses propres sujets et s'en gardait soigneusement, s'écrie le prétentieux et dévot chroniqueur, oubliant que si Dieu ne veille sur le palais des rois, c'est bien en vain que les soldats en garderont les portes. » — Une nuit, durant qu'on construisait la fameuse muraille, une voix mystérieuse, qui semblait sortir du sein des flots de Marmara, s'écria : « O Basileus, c'est en vain que tu fais dresser ces hauts remparts. Tu les élèverais jusqu'aux cieux que tu n'empêcherais point l'infortune de te poursuivre jusque dans ta demeure et tes ennemis d'y pénétrer sans peine. » Sur l'ordre de Nicéphore on rechercha longtemps ce funèbre et nocturne promeneur. On ne trouva personne. « Le Basileus ne pouvait échapper à sa destinée, dit le même chroniqueur, et le peuple ne manqua pas de faire cette remarque que le prince qui avait démérité de ses sujets périt assassiné, le jour même où, le château du Boucoléon étant achevé, les clefs des portes lui en avaient été solennellement remises. »

CHAPITRE XII.

Rupture avec le czar Pierre de Bulgarie. — Prétextes invoqués par Nicéphore pour amener cette rupture. — Affront public infligé aux ambassadeurs bulgares. — Guerre avec la Bulgarie. — Nicéphore envahit la frontière bulgare, puis se retire. — Il préfère confier aux Russes de Sviatoslav, prince varègue de Kiev, le soin de détruire la puissance bulgare. — Mission du patrice Kalocyr auprès de Sviatoslav. — Sviatoslav et ses soldats se jettent sur la Bulgarie dans le courant de l'an 967 et font la conquête de toute la partie danubienne de ce royaume. — Ils passent l'hiver en pays conquis. — Ils sont rappelés à Kiev en 968 par une invasion des Petchenègues. — Les Petchenègues sont repoussés. — Mort de la czarine-mère Olga. — Seconde invasion de Sviatoslav en Bulgarie dans l'automne de cette même année 968.

L'énergie que mettait constamment Nicéphore à relever sur toutes les frontières le prestige de l'empire et à affaiblir la puissance de ses voisins immédiats fut à cette époque la cause d'une guerre nouvelle [1]. De même que les précédents Basileis avaient consenti à payer tribut aux Arabes de Sicile pour mettre leurs sujets italiens à l'abri des déprédations de ces dangereux corsaires, de même l'empire grec payait, on le sait, depuis de longs jours, au roi bulgare une redevance annuelle, en échange de laquelle celui-ci s'engageait à empêcher les Maggyars de franchir le Danube et d'aller jusque dans les provinces grecques porter le pillage et l'incendie. A la rigueur, cet arrangement humiliant eût pu se comprendre sous Romain Lécapène, sous Constantin VII, lors de toute la puissance de ce glorieux czar Syméon qui avait failli prendre Constantinople et devant lequel l'empire d'Orient avait si souvent tremblé. Il n'était certes plus de mise aujourd'hui que toute cette grandeur, si rapidement échafaudée, s'était

1. Hase, p. 440 des *notes* à Léon Diacre, éd. Bonn., place cette expédition bulgare en 966. Muralt, t. 1, p. 943, en fixe l'époque au mois de juin 965. — Voy. encore Cédrénus, éd. Bonn, p. 372. — Hilferding, *op. cit.*, p. 126, donne aussi la date de 966.

de même si tôt et si complètement écroulée, maintenant que la monarchie bulgare, qui, un moment, dans ce siècle, avait paru devoir supplanter le vieil empire de Constantin, se trouvait en pleine décadence sous le faible gouvernement du czar Pierre, le pieux et pacifique successeur de ce même Syméon. Depuis tantôt quarante ans, ce fils si effacé de ce plus grand des princes bulgares régnait péniblement sur sa vaste et incohérente monarchie, fort occupé à réprimer des révoltes intérieures, de ses frères d'abord, de ses grands vassaux ensuite, à contenir ses turbulents voisins : Serbes, Maggyars, ou même Petchenègues, ne songeant qu'à se maintenir en paix avec ces mêmes Byzantins que son père s'était tant efforcé de détruire, uniquement attentif à observer scrupuleusement ce traité de Constantinople, signé par lui en 927, l'année même de son avènement, qui avait fait de lui un gendre de l'empereur Romain Lécapène, et qui avait si complètement modifié la politique traditionnelle de sa race à l'endroit de l'empire grec.

Il paraissait peu probable que le belliqueux Nicéphore, l'heureux vainqueur du Hamdanide, qui avait refusé le tribut au lointain émir de Sicile appuyé par toutes les forces du Khalife de Kairouan, consentît à s'en acquitter désormais vis-à-vis des Bulgares tant abaissés depuis bientôt un demi-siècle. Du reste, la Bulgarie, absorbée tout entière par la naissance et les progrès dans son sein de la fameuse hérésie des Bogomiles, d'origine orientale [1], semblait si bien avoir accepté sous ce faible czar Pierre sa position d'infériorité vis-à-vis de son ancien rival, l'empire grec, elle semblait avoir si complètement renoncé à cette conquête de Constantinople, unique pensée de l'ardent Syméon durant son règne si long, elle s'était tant et si humblement concentrée dans son immobilité; ce grand corps trop rapidement constitué, auquel les incessantes victoires de Syméon n'avaient pas infusé assez de sang nouveau, allait si bien s'affaiblissant d'année en année, que l'on a peine à comprendre comment les Basileis de la dynastie macédonienne avaient pu continuer à lui payer régulièrement jusqu'ici

1. Voyez Jirecek, *Geschichte der Bulgaren*, pp. 174 sqq.

ce tribut singulier. La seule explication plausible de ce fait en apparence très bizarre serait que ce système convenait à la politique impériale; il lui était commode de se servir des Bulgares pour faire à son profit la police des rives du Danube, et, comme on avait au dixième siècle sur ce qu'on entend par ces mots « l'honneur national » des idées fort différentes des nôtres, on trouvait très naturel à Byzance de payer les Bulgares pour faire vis-à-vis de cette nation d'incorrigibles pillards le métier de gendarmes impériaux.

Certainement donc, même pour le hautain Nicéphore, cette question de tribut ne dut être qu'un prétexte pour amener la rupture désirée. Voulant profiter de la faiblesse de la Bulgarie pour l'anéantir, il lui chercha querelle à ce sujet, et ce fut chose facile, tant le pauvre czar Pierre se montrait incapable de tenir sa part d'engagements, c'est-à-dire d'empêcher les Maggyars de traverser son royaume pour s'en aller jusqu'au delà du Rhodope razzier les populations des thèmes impériaux. Depuis quelques années, ces hardis cavaliers franchissaient en effet, de plus en plus impunément, le Danube et le Balkan. En 959, en 962, au printemps même de cette présente année 967, on les avait vus galoper jusqu'en Thrace, dont ils avaient saccagé de nombreux districts, puis rentrer au delà du grand fleuve sans que les troupes bulgares eussent rien tenté pour leur barrer la route. Aux réclamations indignées du gouvernement impérial, le czar Pierre avait fait des réponses peu satisfaisantes, arguant de sa faiblesse et de la crainte qu'il avait de se mettre à dos toute la nation des Hongrois, avec lesquels il désirait fort, on le comprend, entretenir les plus pacifiques relations [1].

On conçoit combien de tels incidents, qui se renouvelaient fréquemment, contribuaient à confirmer Nicéphore dans son grand désir de profiter des circonstances pour porter au trop proche royaume un coup mortel, et rompre au profit de l'empire cette paix qui durait depuis quarante années, tout à l'avantage de la moins puissante des deux monarchies. Malgré sa faiblesse actuelle, malgré la passion

1. Voy. Drinov, *op. cit.*, qui invoque ici le témoignage de la *Vie de saint Gérard*.

qu'elle mettait à conserver la paix à tout prix avec son puissant voisin, la Bulgarie n'en était pas moins pour l'empire grec, tel qu'il se trouvait à cette époque, agrandi et fortifié par le génie de Nicéphore, un

Czar bulgare et sa famille. Miniature d'un évangéliaire bulgare appartenant à lord Zouche.

bien incommode et très peu supportable voisin [1]. Certes, sous le long règne du roi Pierre, elle s'était constamment montrée son alliée fidèle, parfois même utile, mais lui ne s'en trouvait pas moins très sérieuse-

1. Hilferding, *op. cit.*, p. 125.

ment gêné par l'immensité de cette puissance relativement barbare qui l'enserrait de si près, depuis le Balkan jusqu'aux côtes de l'Archipel. Le traité de 927, on le sait, avait laissé à la Bulgarie la plus grande partie des conquêtes de Syméon jusque dans la Thrace septentrionale ; sa frontière du sud allait encore jusqu'aux pentes méridionales du Rhodope, jusqu'aux rives du fleuve Strum, l'antique Strymon, et un royaume bulgare raffermi eût pu jeter en quelques jours toutes ses forces sous les murs mêmes de Constantinople. Pour un gouvernement aussi fort, aussi jaloux de ses droits que l'était celui de Nicéphore Phocas, c'était là une situation intolérable. Et puis encore le grand port bulgare, Mésembrie, concentrait dans ses comptoirs presque tout le commerce si actif de la mer Noire, qui se trouvait de ce fait détourné du Bosphore. La majorité des barques russes qui se rendaient à Tsarigrad commençaient par faire halte dans cette ville.

L'empire grec, redevenu puissant, pour peu qu'il fût prévoyant, ne pouvait accepter cet état de choses, malgré que la Bulgarie se fît aussi humble que possible, parce qu'il ne pouvait compter que la léthargie de ce grand pays durerait toujours. Et à mesure qu'augmentait la faiblesse de la Bulgarie, la force des Byzantins faisait des progrès immenses. Une véritable résurrection venait de s'opérer sous la main énergique du nouveau Basileus. Comme il était loin déjà, même des dernières années du règne de Constantin VII, cet empire étrange, qui, tant de fois, avait touché à l'abîme, et qui toujours s'était relevé de ces chutes profondes par un de ces élans extraordinaires qui devaient le maintenir dix siècles durant à travers les plus grands comme les plus constants périls! Cette fois il venait d'abattre la fierté du terrible Hamdanide. Partout, en Asie, les Arabes fuyaient devant les guerriers orthodoxes. L'empire de Roum avait conquis la suprématie sur le Khalifat; même les Sarrasins d'Afrique, vainqueurs en Sicile des cavaliers de Manuel, contractaient alliance avec lui. Comment Nicéphore, que depuis tant d'années la victoire accompagnait partout, pouvait-il ne pas vouloir en finir avec ces Bulgares si dangereux jadis, et mettre à profit leur affaiblissement pour restituer à l'empire en Europe la situation qu'il venait de lui rendre en Asie, pour lui donner également de ce côté air et lumière?

Les circonstances étaient en cette année 967 si éminemment favorables à ce grand effort! Seïf Eddaulèh, cet adversaire si longtemps redoutable, venait d'expirer; ses provinces se débattaient dans l'anarchie d'impuissance qui marque en pays musulman tout avènement nouveau. Nulle inquiétude n'était à prévoir de ce côté, du moins pour quelques mois. Le reste du monde asiatique musulman était trop occupé de ses querelles privées pour pouvoir inspirer quelque crainte au gouvernement impérial.

Donc Nicéphore résolut d'utiliser cette accalmie pour porter un coup funeste à la monarchie bulgare, et, comme prétexte de rupture, il rendit le czar Pierre responsable des lamentables razzias poussées par les Maggyars sur les terres de l'empire. « Pierre, dit l'historien grec Zonaras, refusa toute satisfaction, affirmant qu'il ne pouvait faire mieux, et qu'abandonné par les Grecs, il avait été contraint de laisser les Hongrois agir comme ils l'entendaient. » C'était la vérité. On feignit de n'y pas croire. On traita soudain en ennemi ce prince débonnaire, propre neveu de Constantin VII [1], alors que lui et la reine, sa femme, avaient jusque-là entretenu des relations de la plus étroite parenté avec la cour du Palais Sacré.

Nicéphore n'attendait qu'une occasion pour déclarer la guerre. Elle vint fort à propos. Comme la Ville gardée de Dieu était encore tout entière plongée dans la série de fêtes qui signalèrent le commencement de cette année 967 en l'honneur de la prise de Tarse et des grandes victoires sur les Agarènes d'Asie, on vit un jour arriver fort malencontreusement les envoyés bulgares venant chercher le fameux tribut annuel. Le moment était, il faut l'avouer, bien mal choisi. Bien qu'il ne s'agît en réalité que d'une simple redevance pour services rendus, le fait seul de cet impôt réclamé par d'aussi faibles voisins exaspéra l'orgueil byzantin fort excité en ce moment. Que ce fût indignation vraie ou pure hypocrisie voulue, les amis bulgares furent cette fois très mal reçus. Lorsque, vêtus de leur accoutrement barbare que Luitprand nous a brièvement décrit, ils se présentèrent officiellement devant le hau-

1. Constantin avait épousé la fille de Romain Lécapène, dont le czar Pierre avait épousé la petite-fille.

tain imperator et qu'ils lui eurent formulé leur demande naïve, l'accueil qu'il leur fit fut tel qu'ils ne s'y attendaient guère; exemple curieux de la rudesse de mœurs qui se cachait à la cour des Basileis sous l'apparente courtoisie d'une menteuse étiquette.

C'était un de ces jours de réception solennelle et de pompe magnifique au Palais Sacré, par lesquels les Byzantins s'entendaient si bien à éblouir dans le déploiement d'un luxe prodigieux les sauvages ambassadeurs des peuples alliés ou voisins. Le Basileus Nicéphore, dans la grande salle des fêtes, environné de sa cour innombrable et merveilleuse, recevait une série d'envoyés étrangers. Quand vint le tour des Bulgares, les infortunés n'eurent pas plus tôt ouvert la bouche que Nicéphore, se dressant tout debout sur son trône, se retournant brusquement vers son vieux père, le César Bardas, assis quelque peu en arrière, affecta de lui demander sur un ton violent qu'il s'efforçait de grossir encore, quelle pouvait bien être l'explication d'une aussi insolente prétention de la part du czar Pierre! Puis, sans attendre la réponse, d'une voix tonnante, en face de toute la cour ébahie et des ambassadeurs muets de terreur, il dit : « Malheur, malheur à nous autres Romains, nous qui avons jusqu'ici triomphé de tous nos ennemis! à quel degré de déchéance sommes-nous donc tombés que nous en soyons réduits à payer tribut, comme de misérables Slaves, à ce peuple de hideux mendiants, à ces Scythes de Bulgarie! »

S'adressant au chef de l'ambassade : « Va-t'en, va-t'en, lui cria-t-il, retourne chez ton roi, va dire à ce mangeur de cuir, vêtu de peaux de bêtes, que le Basileus de Constantinople ira en personne lui porter le tribut qu'il réclame. Va-t'en, et apprends désormais à tes dépens à mieux respecter le glorieux nom romain, triple esclave, fils de chien! » Sur cette péroraison extra-diplomatique, il fit saisir les envoyés par ses cubiculaires, qui les souffletèrent brutalement devant toute la cour. Puis on les renvoya en hâte à Péréïaslavets [1], à la cour de leur souverain.

Pour comprendre à quel point cette scène, certainement préparée,

1. Preslav.

dut impressionner les ambassadeurs du czar Pierre, il faut relire dans les chroniqueurs grecs, principalement dans le livre des *Cérémonies* de Constantin Porphyrogénète, le récit de l'accueil cordial et magnifique

Prince et princesses bulgares. Miniature d'un manuscrit bulgare appartenant à lord Zouche.

que la cour de Byzance, au dixième siècle, ménageait d'ordinaire aux « amis Bulgares »; il faut voir comment on avait coutume d'accabler de bons procédés et de paroles aimables ces rustiques légats de celui auquel, seul parmi tous les rois de la terre, la chancellerie byzantine avait consenti à reconnaître le titre de Basileus, faveur inouïe qui le

mettait sur un pied d'égalité avec le très glorieux empereur des Romains en personne. Luitprand nous dira lui-même, nous le verrons bientôt, que les ambassadeurs bulgares avaient, aux festins solennels, comme dans les autres cérémonies, le pas sur ceux de tous les autres souverains. Et lorsque le chef de l'ambassade, lors de sa réception solennelle, avait adressé à l'autocrator la série des questio' officielles que voici : « Comment se porte le Basileus honoré de Dieu, l'aïeul spirituel du souverain bulgare institué par Dieu? Comment se porte l'impératrice notre maîtresse? Comment se portent les Césars, fils du très grand et très haut Basileus? Comment se portent ses autres enfants? Comment se porte le très saint patriarche œcuménique? Comment se portent les deux *magistri?* Comment se porte le Saint-Synode? Comment se portent les quatre logothètes [1]? », le logothète ou ministre des affaires extérieures, d'une voix agréable et sur un ton bienveillant, prenait à son tour la parole au nom de l'empereur : « Comment se porte le fils spirituel de notre très pieux Basileus, le souverain de Bulgarie de droit divin? » disait-il. « Comment se porte son épouse aimée de Dieu? Comment se portent les fils du souverain bulgare de droit divin et ses autres enfants? Comment se portent les six grands boyards, tant ceux de l'intérieur que ceux qui sont à l'extérieur de votre monarchie? Comment se porte tout le peuple bulgare? » Et, après l'échange de toutes ces amabilités, ce n'étaient, pendant la durée du séjour des envoyés dans la capitale, que procédés charmants, attentions délicates envers ces voisins si chers, que Nicéphore traitait aujourd'hui de brutes et de fils de chien. On conçoit quel dut être leur saisissement.

Le Basileus ne perdit pas de temps. Sans laisser au czar, étourdi par ces nouvelles, le temps de se préparer à le repousser, il se jeta, à la tête d'une forte armée, sur la frontière bulgare, tout le long des pentes méridionales du Rhodope. Une dernière fois, avant de pénétrer sur le territoire ennemi, il envoya des lettres à Pierre, le sommant

1. Les quatre principaux ministres.

hypocritement de jurer à nouveau qu'il empêcherait tout passage du Danube par les Turcs [1], toute agression de leur part sur les terres de l'empire. Le pauvre prince fit, cette fois encore, une réponse peu satisfaisante. Il accumula les prétextes, plaidant certainement de bonne foi les circonstances atténuantes, car ni lui ni son peuple n'avaient le désir de se mesurer contre ces terribles bataillons impériaux redevenus la terreur de tous. Quoi qu'il en soit, l'armée byzantine franchit aussitôt la frontière et s'empara, très probablement sans coup férir, des forteresses échelonnées sur le flanc sud du Rhodope, que les Bulgares n'avaient pas eu le temps de remettre en état de défense après cette paix si prolongée. Ce renseignement est du reste le seul que nous possédions sur cette campage des Byzantins vers le nord. Léon Diacre ne nous dit pas autre chose sur cette expédition première par laquelle Nicéphore Phocas inaugurait les grandes guerres que son successeur Tzimiscès devait poursuivre avec tant de succès sur la rive sud du Danube. Les autres historiens n'en font pour ainsi dire pas mention. Cédrénus dit seulement que Nicéphore, après avoir inspecté les places fortes du thème de Thrace, s'avança jusqu'au « grand fossé », vaste retranchement palissadé établi pour la défense de la frontière, et que, de là, il adressa son ultimatum au prince bulgare [2].

Cependant, à travers le silence des chroniqueurs, on croit deviner que les rapides succès du début n'éblouirent point le Basileus. Le vieux guerrier paraît avoir compris presque aussitôt quelles difficultés extrêmes présenterait cette guerredans les gorges sauvages du Balkan [3]. Avait-il compté sur des avantages plus importants ou plus faciles? Avait-il emmené trop peu de monde ou bien s'était-il trompé sur le chiffre des troupes bulgares et sur la force de défense de leur ligne frontière? Toujours est-il qu'après la prise de ces quelques forteresses, nous le voyons rétrograder brusquement et regagner Constantinople. Les précipices,

1. C'est par ce nom, on le sait, qu'on désignait alors à Byzance les Maggyars ou Hongrois, établis depuis peu sur la rive gauche du Danube.

2 L'historien syrien Yahia fait allusion à cette querelle entre les Bulgares et le gouvernement de Nicéphore. Voici sa version : « Pendant que le Basileus Nicéphore était occupé à ghazier (*razzier*) les villes des Musulmans, les Bulgares, profitant de l'occasion, ravagèrent les frontières de l'empire situées dans leur voisinage. Nicéphore marcha contre eux et les resserra. »

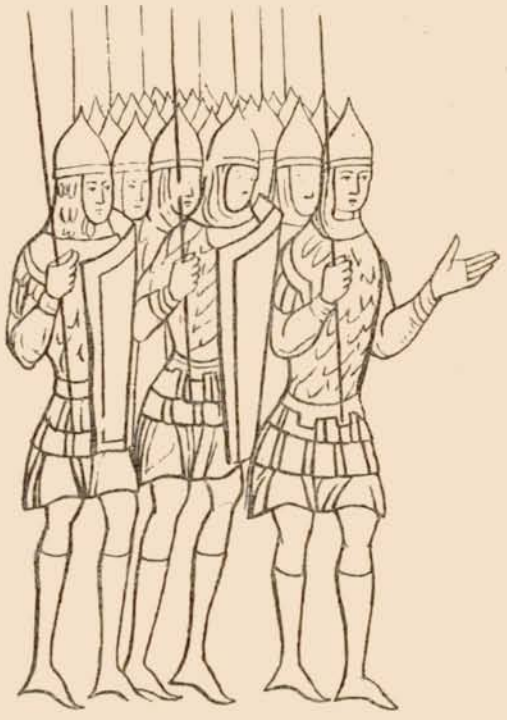
3. Voyez, page 187, l'opinion même de Nicéphore sur ce point.

les impraticables sentiers du Rhodope et des Balkans, leurs passes abruptes, traversant des forêts impénétrables, propres à tous les genres d'embuscades, lui parurent à lui, le conquérant du Taurus et de l'Amanus, constituer un obstacle des plus sérieux. « Il ne voulut pas, dit Léon Diacre, constamment préoccupé d'expliquer au mieux les bien rares reculades de son très aimé Basileus, exposer les troupes romaines aux attaques des Bulgares dans les sombres défilés de leurs montagnes, dans ces sentiers maudits qui si souvent déjà avaient servi de tombeaux aux armées orthodoxes. » Et le verbeux choniqueur nous fait le plus dramatique tableau de ces régions escarpées que les puissantes armées de la sainte Russie ont eu tant de peine à franchir il y a quelque douze ans.

Quoi qu'il en soit, que ce fût par suite de quelque insuccès dont la mention n'est pas parvenue jusqu'à nous, ou pour des motifs de prudence : parce qu'il se trouvait mal préparé et voulait avant tout économiser le sang des soldats du Christ, ou bien encore parce qu'il se voyait réclamé de nouveau par les affaires de Syrie, Nicéphore, tout en conservant les forteresses prises, ne pensa plus pour le moment à attaquer directement le royaume bulgare. Les choses n'en devaient pas cependant aller mieux pour les sujets du czar Pierre. Ce qu'il ne voulait plus, pour des raisons qui nous échappent, accomplir par lui-même, Nicéphore songea de suite à le faire exécuter par d'autres. Son génie diplomatique, le génie subtil qui résidait au fond du cœur de tout homme politique byzantin, lui inspira une projet de diversion infiniment redoutable pour son faible adversaire. Il résolut de faire entamer les Bulgares sur leur flanc nord par un de leurs barbares voisins de ce côté, et d'arriver ainsi à ses fins, c'est-à-dire à l'affaiblissement considérable de la monarchie fondée par Syméon, sans qu'il en coûtât un seul homme de plus aux armées byzantines, déjà si éprouvées par la guerre syrienne. Plus tard, il serait toujours temps pour les soldats impériaux de franchir de nouveau le Rhodope et le Balkan, et de porter à la Bulgarie le coup suprême qui la transformerait définitivement en thème de l'empire.

La frontière bulgare sur le Danube était fort mal protégée. Les

troupes du czar Pierre n'étaient pas assez fortes pour opposer une résistance efficace à une armée nombreuse et déterminée qui saurait tenter dans de bonnes conditions le passage du grand fleuve. Cette armée, il s'agissait de la trouver et de la décider à marcher contre la victime désignée. Le choix de Nicéphore fut rapide. Il ne jugea pas à propos de charger de cette mission importante la nation maggyare, si belliqueuse cependant, mais que ses longues luttes occidentales et finalement ses récents désastres contre les guerriers allemands d'Othon Ier, avaient pour le moment fort épuisée. De même il laissa de côté les Petchenègues et leurs hordes pillardes et indisciplinées. De ceux-ci, on ne pouvait attendre aucun résultat durable [1]. Des Khazars, il ne pouvait être non plus question; il eût fallu qu'ils passassent d'abord sur le corps des Petchenègues.



Guerriers russes du Xe siècle, reproduits dans un ancien et célèbre manuscrit slavon des *Légendes des saints Boris et Gleb*.

Bref, Nicéphore se tourna du côté des Russes idolâtres. Il savait qu'à la tête de ce peuple conquérant et guerrier par excellence se trouvait actuellement un prince jeune, hardi, dévoré d'ambition, ne rêvant qu'assauts et batailles. Il savait que ce Sviatoslav, dont, hélas! les Grecs allaient tant avoir à souffrir, possédait une armée nombreuse, puissante, fortement disciplinée, et qu'avec ces admirables

1. Cependant Constantin Porphyrogénète avait conseillé de faire faire la guerre aux Bulgares par les Petchenègues. Nicéphore préféra les Russes, dont la réputation de valeur militaire était bien mieux établie, peut-être aussi à cause de leur plus grand éloignement de Byzance. Voy. Drinov, *op. cit.*

soldats, d'une incroyable férocité, mais d'une indomptable bravoure, ce héros national s'était déjà couvert d'une gloire barbare dans toutes les régions de la Russie méridionale non encore soumises à ses armes. Le Basileus tenait pour certain que la Bulgarie ne saurait résister à un aussi impétueux adversaire. Il estimait d'autre part qu'il n'y aurait point là péril pour Byzance, et que les Russes, même vainqueurs de la Bulgarie, ne songeraient jamais sérieusement à menacer Constantinople et à s'éloigner à tel point de leur patrie, de Kiev, leur capitale et leur base d'opération naturelle. Il croyait fermement que Sviatoslav se contenterait de battre, de piller et de rançonner les Bulgares, puis qu'il rapporterait dans sa lointaine principauté les trésors conquis sur la rive méridionale du Danube, sans jamais oser se mesurer avec toutes les forces militaires de l'empire d'Orient. Cette fois le prudent homme de guerre allait se tromper gravement. En jetant ainsi imprudemment les Russes sur le Danube pour amener l'écrasement de la monarchie de Syméon, Nicéphore préparait, sans s'en douter, à son successeur, un des plus effroyables orages sous lesquels l'empire de Constantin ait jamais failli succomber.

Donc, il s'agissait pour l'instant de lancer la sauvage nation des Ross et son jeune chef sur le royaume bulgare par l'appât d'un facile butin. Il fallait avant tout, pour détruire toute hésitation dans l'esprit de l'avide Sviatoslav et de ses sujets, prodiguer, suivant la politique traditionnelle de Byzance, l'or impérial à la cour de Kiev. Aussitôt de retour à Constantinople, Nicéphore, tout en se préparant à sa nouvelle campagne de Syrie, chargea de cette importante et délicate opération un personnage aussi souple et rusé qu'il était entreprenant et ambitieux. C'était le patrice Kalocyr, un Grec du nord, natif de Cherson, fils du proteuon ou premier magistrat de cette lointaine colonie byzantine, dernier vestige de la puissance impériale sur les côtes septentrionales de la mer Noire. La mission de confiance dont Nicéphore allait le charger auprès du terrible prince des Ross convenait admirablement à ce personnage, moitié scythe, moitié hellène, parlant très bien les deux langues slave et grecque. Avant de venir résider

également actifs, grossissaient certainement l'escorte de Kalocyr. A côté des soldats nécessaires à sa garde, on devait y voir des moines, des prêtres, des scribes en grand nombre, impatients à convertir comme à instruire les Ross encore païens. Le légat impérial emportait aussi avec lui des subsides très considérables, de quoi faire capituler toutes ces consciences barbares et se concilier tous les intérêts comme toutes les volontés, en un mot, la somme, absolument énorme pour l'époque, de quinze cents livres d'or, tout près de cent mille nomismata [1], ce qui équivaudrait actuellement à deux ou trois millions de notre monnaie. On voit que Nicéphore attachait une importance capitale à cette attaque des Russes sur les derrières de la Bulgarie.

Le voyage en pays barbare ne commença en réalité qu'à partir de Cherson, où Kalocyr dut vraisemblablement faire quelque séjour pour revoir le proteuon, son père, pour prendre langue, s'informer des nouvelles, recueillir des informations et des conseils. Il gagna ensuite, toujours par mer, les bouches du Dniéper, et se mit à remonter en barques le large fleuve, à travers les sauvages et dangereuses étendues de la Patzinacie. C'était la grande voie entre Kiev et la mer. A coup sûr il dut alors déjà semer l'or sur sa route, et, malgré sa forte escorte, acheter à haut prix la liberté de son passage aux Petchenègues, féroces pillards de la steppe, toujours guettant sur le grand fleuve la flottille de troncs d'arbres creusés en forme de barques des marchands russes ou le cortège plus considérable du basilikos impérial, toujours prêts à dépouiller le voyageur assez téméraire pour se refuser à payer les droits de péage par eux établis de toute antiquité.

Dans cette longue navigation fluviale, Kalocyr et sa suite firent certainement une première halte à cette plate île Saint-Grégoire, où les navigateurs russes sacrifiaient des oiseaux aux divinités locales et faisaient offrande de divers aliments au pied d'un grand chêne. Puis ils franchirent successivement toutes les « porogues » du fleuve scythique, ces cataractes célèbres aux noms caractéristiques : « Ne dors pas », « la Sonnante », « l'Insatiable », celle « aux Flots bouillonnants », celle « des

1. Sous d'or.

dans la Ville gardée de Dieu, il avait longtemps vécu dans sa cité criméenne d'où la chancellerie byzantine entretenait avec tous les peuples de la steppe scythique, qu'elle combattait si habilement les uns par les autres, de si subtiles et incessantes négociations. Les circonstances de tous ces États barbares, leurs convoitises, leurs ressources, leurs points faibles, n'avaient pas de secrets pour cet homme. Il avait vu défiler tour à tour dans le palais municipal, où son père siégeait à la tête du sénat chersonitain, les principaux personnages qui tenaient les fils multiples de cette louche et compliquée politique des rives du Dniéper et du Don. Peut-être même, chargé de quelque mission officielle, avait-il une fois déjà, remontant le cours sacré de ces fleuves mystérieux, promené son humeur vagabonde jusqu'à Kiev, la future capitale orthodoxe, ou dans quelque autre cité de ces princes varègues, fondateurs naissants, obscurs encore, de la sainte Russie.

Monnaie de bronze frappée spécialement pour le thème de Cherson, au nom de Nicéphore Phocas. Les deux faces de la monnaie portent les monogrammes des deux mots *Nicéphore* et *despote* (empereur).

Kalocyr, dissimulant soigneusement les visées ambitieuses qui, dès les premières ouvertures à lui faites par Nicéphore, avaient hanté son esprit inquiet, accepta avec empressement l'ambassade qui lui était proposée. Il se prépara incontinent au départ. Certainement, avant de se mettre en route, le souple Chersonitain dut relire avec un soin pieux les longues instructions si minutieusement rédigées par les soins du défunt Basileus Constantin, à l'adresse des *basilikoi* impériaux « qui vont en mission en pays slave et qui, de Cherson, se rendent auprès du roi des Khazars, des chefs des Petchenègues ou du prince des Ross ».

C'est grâce à ces instructions mêmes qu'il nous devient possible de reconstituer presque pas à pas le voyage du légat de Nicéphore, de Constantinople jusqu'à Kiev. Sa suite devait être nombreuse, riche, éclatante et variée, faite pour éblouir les grossiers sujets de Sviatoslav, mais aussi composée de manière à leur faire apprécier les bienfaits de la civilisation et de l'alliance byzantines. Une foule d'agents de cette civilisation alors si brillante, agents d'ordres très divers, mais tous

Tourbillons ». C'étaient là de fort pénibles passages. Outre le danger toujours imminent de l'embuscade petchenègue, plus redoutable encore en ces points difficiles, il fallait descendre à terre et tourner l'obstacle en traînant les grandes et lourdes barques après soi. On conçoit ce que devait être un pareil voyage en pleine steppe, c'est-à-dire en plein désert. Enfin, après tant de fatigues, le basilikos impérial vit blanchir au loin sur les collines de la rive droite du grand fleuve les longues files des huttes de Kiev et fit son entrée solennelle dans la sauvage capitale de cette sauvage nation des Ross. Il y entra par le faubourg des Khazars, gravissant la côte qui conduisait au palais de bois du prince et de sa mère. Kiev n'était point encore descendue jusqu'au Dniéper. Seule, l'ancienne ville, la *gora* (ou *montagne*), existait alors. C'était à cette époque une simple quoique déjà fort grande bourgade. Dès le début du siècle suivant, le pèlerin Tietmar y comptait plus de quatre cents églises!

Sviatoslav, bien que tout jeune encore (il n'avait que vingt-cinq ans), régnait depuis de longues années sur le peuple des Ross. Sa rude enfance avait été soigneusement protégée par l'habile et énergique régence de sa mère, la grande czarine Olga, « la première qui, de la Russie, soit montée au royaume céleste, » celle dont la venue à Constantinople, dix ans auparavant, en 957, sous le règne du Porphyrogénète, avait été un des plus extraordinaires épisodes de l'histoire byzantine dans ce siècle. Baptisée par le patriarche sous le nom d'Hélène, comblée d'honneurs et de présents par la cour de Tzarigrad, la pieuse archontissa, de retour dans son palais rustique, avait introduit dans ses États la foi chrétienne et gouverné sagement son peuple de guerriers jusqu'à la majorité de son fils. Ici, je laisse la parole à la célèbre chronique de Nestor [1]. Ce document unique de l'histoire des Russes avant le douzième siècle en dira plus en quelques lignes que je ne saurais le faire en bien des pages sur l'état de cette cour étrange où venait d'arriver le légat de Nicéphore, avec son cortège de prêtres, de courtisans, de

1. Ou plus exactement : *Chronique dite de Nestor*.

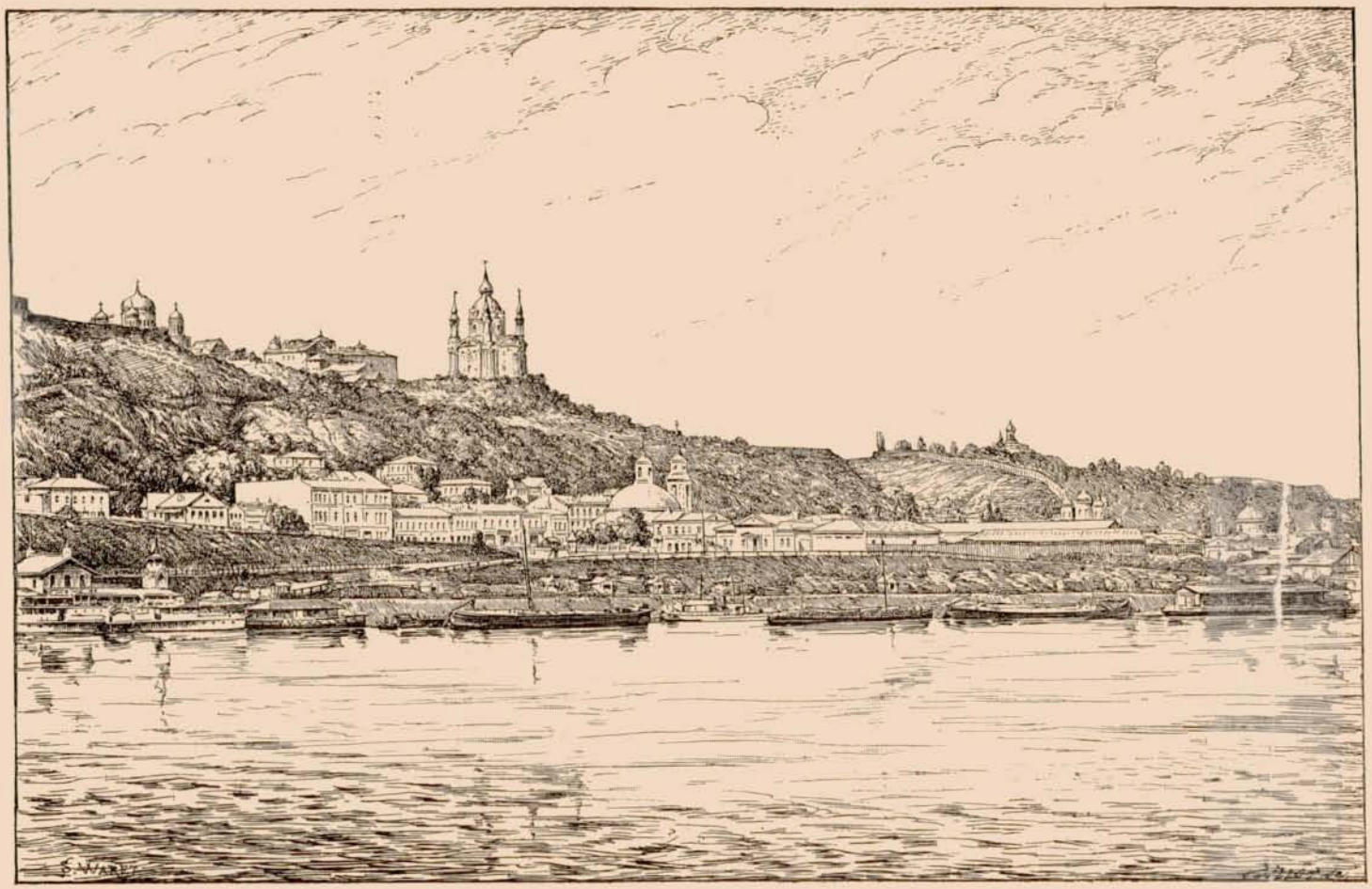
marins et de soldats, avec ses sacs de beaux sous d'or aux effigies de Phocas et du petit Basile, son pupille.

« Et Olga retourna à Kiev, et le Basileus (Constantin) envoya vers elle disant : « Je t'ai fait de beaux présents; et toi tu m'as dit : « Quand je serai revenue en Russie, je t'enverrai beaucoup de pré- « sents, des esclaves, de la cire, des peaux et des soldats auxiliaires. » Olga répondit aux envoyés : « Dites à l'empereur : Si tu restes avec « moi sur la Potchaina [1] aussi longtemps que je suis restée avec toi « dans le Bosphore, je te ferai ces cadeaux. » Ayant dit cela, elle congédia les ambassadeurs. Or Olga vivait avec son fils Sviatoslav, et elle l'invitait à se faire baptiser, et il ne voulait pas en entendre parler; et quand quelqu'un voulait être baptisé, on ne le lui défendait pas, mais on se moquait de lui, car pour les infidèles la foi chrétienne est une folie ; car ils ne sentent ni ne comprennent, marchant dans les ténèbres, et ils ne voient pas la gloire de Dieu... Or Olga disait souvent : « Mon fils, « j'ai connu la sagesse et je me réjouis ; si tu la connaissais, tu te réjoui- « rais. » Il ne faisait pas attention à cela, disant : « Comment, je recevrais « une foi étrangère ! mais ma droujina [2] rirait de moi. » Elle lui disait : « Si tu te fais baptiser, tous feront la même chose ; » mais il n'écoutait pas sa mère et persévérait dans les coutumes païennes, ne sachant pas que celui qui n'écoute pas sa mère tombera dans la détresse, car il est écrit : « Que celui qui n'écoute pas son père ou sa mère soit puni de « mort, » et il se fâchait contre sa mère... Cependant Olga aimait son fils et disait : « Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! Si Dieu a pitié « de ma race et de la terre russe, il leur inspirera de se convertir à lui « comme il me l'a accordé. » Et ayant dit cela, elle se mit à prier pour son fils jusqu'à ce qu'il fût grand et homme fait.

« Et quand le prince Sviatoslav fut grand et homme fait, il se mit à rassembler une armée nombreuse et vaillante, car il était vaillant lui-même et fougueux, et il fit beaucoup de guerres, marchant comme une

1. C'était la rivière de Kiev, un petit affluent du Dniéper. Péroun, le dieu païen [illegible] des Russes, y fut jeté par ordre de Vladimir.

2. Littéralement : l'ensemble des boïars, ou hommes libres qui ser[illegible]vent volontairement le prince en vertu d'un contrat débattu. Voy. *Chronique de Nestor*, éd. L[illegible]eger, *notes*, p. 300.



Vue de Kiev sur le Dniéper. D'après le "*Kiev Memps*". Kouljenko, éd.

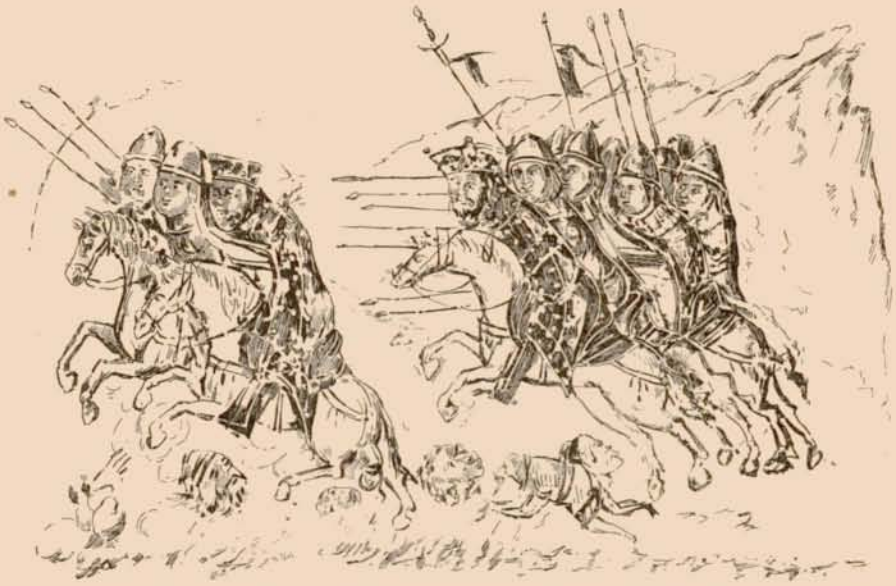
panthère à la tête de sa nombreuse armée ; il ne prenait avec lui ni voiture ni marmite, et ne faisait pas bouillir la viande, mais il mangeait des tranches minces de viande de cheval, de gibier ou de bœuf, après les avoir mises sur les charbons. Il n'avait pas de tente, mais il étendait sous lui un vêtement, et mettait une selle sous sa tête. Tous ses guerriers faisaient comme lui. Il envoyait dans les contrées voisines, disant : « Je vais marcher contre vous. » Il vainquit ainsi les Khazars, les Iases, les Kassogues, les Viatitches, et leur imposa le tribut (965-966) [1].

Léon le Diacre nous a laissé du héros varègue un portrait curieux : « Il était de taille moyenne, mais très robuste ; il avait une large poitrine, le cou gros, les yeux bleus, les sourcils épais, le nez épaté, de longues moustaches, et, sur sa tête rasée, une touffe de cheveux, marque de sa noblesse ; à une de ses oreilles pendait un anneau d'or orné d'un rubis et de deux perles. » Lorsque le prince russe, après la capitulation de Dorostol, eut une entrevue avec Jean Tzimiscès, il s'approcha en barque de l'empereur à cheval, maniant la rame comme ses compagnons [2].

Tel était le prince auprès duquel Kalocyr, le basilikos de Nicéphore, s'était rendu chargé d'or ; tels étaient ses durs soldats. Les discours habiles, l'éloquence insinuante et imagée du patrice byzantin, n'eurent pas de peine à exciter l'ardeur guerrière de pareils combattants, aussi inflammables qu'ils étaient crédules. Il sut faire reluire à leurs yeux l'éclat des sous d'or impériaux, marchandise encore rare à la cour de Kiev, malgré tant de butin déjà conquis ; surtout, il leur montra, par delà le Danube, les fertiles plaines bulgares avec leurs villes sans nombre et leur population pacifique de paysans laboureurs. Pas plus que Nicéphore, il ne songeait assurément que s'il était relativement facile d'attirer aujourd'hui vers le sud de pareils batailleurs, il deviendrait malaisé de les renvoyer plus tard dans leur inféconde patrie. Mais, tout en travaillant en apparence uniquement pour son maître, le perfide et ambitieux Chersonitain ne se faisait aucun scrupule de pro-

1. *Chronique de Nestor*, pp. 49-51.
2. Rambaud, *Histoire de la Russie*, p. 54.

fiter de l'occasion pour le trahir secrètement et s'occuper de ses propres intérêts à lui. Il semble à peu près certain que, dès cette époque, Kalocyr, tout en sauvant les apparences et paraissant ne négocier qu'une action militaire des Ross contre la Bulgarie, s'ingénia à inspirer secrètement à Sviatoslav la pensée de s'emparer définitivement de cette contrée et de l'aider ensuite, lui Kalocyr, à se saisir du trône impérial à Byzance. Il lui promit à cet effet encore d'autres monceaux d'or.



Les Russes poursuivant les Bulgares. Miniature d'un manuscrit slavon de la bibliothèque du Vatican.
Voyez page 569.

Sviatoslav était alors bien moins un véritable chef d'État que le hardi capitaine de bandes ou droujines guerrières prêtes à se ruer partout où elles auraient chance de recueillir gloire et butin. On conçoit avec quelle ferveur il dut accueillir les avances de Kalocyr. Rien ne le retenait dans sa triste et pauvre capitale, où sa mère le remplaçait au mieux. Et d'autre part, au delà de ce grand et mystérieux Danube, quelle merveilleuse carrière il entrevoyait ouverte à toutes ses ambitions, à tous les appétits de son peuple! Voici qu'on venait le conjurer de se jeter sur cette Bulgarie, riche d'un commerce immense dès longtemps florissant, riche de cent ans de pillages à travers les plus

belles provinces de l'empire grec! Et pour l'exciter à attaquer le royaume que, de son misérable palais des bords du Dniéper, il voyait en rêve tout constellé des dons d'une civilisation déjà bien avancée, on lui offrait de l'or en quantité, en lui en promettant davantage encore quand la Bulgarie serait complètement abattue. Et puis aussi quelle gloire pour les Ross ses enfants, quel superbe triomphe pour ses armes, s'il parvenait à dompter cette nation jadis si puissante, aujourd'hui encore redoutable! Sviatoslav ne songea pas un instant à rejeter de pareilles ouvertures.

Donc « la nation des Ross, invincible et pleine d'impiété », se jeta sur la Bulgarie sans défense. Hélas, les historiens byzantins sont presque muets sur les détails des négociations de Kalocyr comme sur les résultats pratiques de sa mission. Sans une phrase unique de la chronique de Nestor nous ne saurions pour ainsi dire rien de cette première attaque de la Bulgarie par Sviatoslav et ses bandes, sur cette première de toutes les campagnes des Russes au delà du Danube.

« En l'année 6475, dit-elle (date correspondant précisément à cette année 9677 qui vit la mission de Kalocyr), Sviatoslav marcha au delà du Danube contre les Bulgares. Il les rencontra, les battit, et prit quatre-vingts villes au delà du Danube; il s'établit comme prince à Péréïaslavets et se fit payer tribut par les Grecs. » Et c'est là tout! On voit combien il est difficile, impossible même, d'écrire l'histoire de tels événements, alors que les renseignements contemporains sont d'une si grande pauvreté. Certainement Sviatoslav et ses troupes, pour envahir la Bulgarie, durent prendre le chemin de la mer, descendant le Dniéper en barques, et s'en aller aborder ensuite aux bouches du Danube. Kalocyr accompagnait le prince varègue. Celui-ci ne devait très probablement avoir avec lui que sa seule droujina, peut-être même pas dix mille guerriers[1], malgré les exagérations voulues des écrivains byzantins, de Cédrénus en particulier, qui parle de 60,000 hommes! Le reste de la nation russe, les autres princes varègues, ne prirent, en effet, aucune part à cette première expédition, qui était une entre-

1. M. Tchertkov est de cet avis.

prise particulière de Sviatoslav. Très certainement aussi, les soldats russes s'embarquèrent, sans emmener leurs montures, sur leurs monoxyles étroits, ces barques fameuses creusées chacune dans un seul tronc d'arbre. Une fois débarqués en Bulgarie, ils s'emparèrent des chevaux du pays, et combattirent alors souvent montés. C'est ainsi du moins qu'ils sont figurés dans les bien curieuses miniatures de la traduction manuscrite bulgare de l'historien Manassès, où sont représentés les combats des Grecs, des Bulgares et des Ross'.

Ce fut au mois d'août de cette année 967 que les envahisseurs du nord débarquèrent ainsi quelque peu au sud des embouchures du Danube. Leur arrivée semble avoir été si subite que le czar Pierre fut pris très au dépourvu. Cependant trente mille Bulgares, rangés sur le rivage, tentèrent de les repousser; mais ces hommes sans peur, qui ne craignaient, disaient-ils, qu'une chose, c'est que le ciel tombât sur leurs têtes, se précipitèrent de leurs barques comme des loups furieux; ils coururent à l'ennemi, la lourde épée au poing, cachés sous leurs gigantesques boucliers, entonnant d'une seule voix leur terrible chant de guerre, « qui faisait mourir de peur jusqu'aux oiseaux des cieux ». Pris d'épouvante en face de ces diaboliques adversaires, de « ces démons qui, dans leur fureur odinique, prenaient plaisir à leurs propres blessures », les Bulgares, sans tenter le combat, s'enfuirent éperdus jusque derrière les murs de leur forteresse de Derstr, l'antique Dorostol, aujourd'hui Silistrie. Telle fut la panique qu'au dire des chroniqueurs byzantins, le czar Pierre, ce pieux souverain d'humeur très débonnaire, conçut contre ses soldats une fureur si grande qu'il en fut sur l'heure frappé d'apoplexie. Depuis, il ne fit que languir jusqu'à sa mort.

1. Voy. les vignettes des pages 567, 571, 573, 575, etc. Ce précieux manuscrit de la traduction bulgare de l'histoire en vers écrite par le chroniqueur byzantin Manassès se trouve conservé à la bibliothèque du Vatican (manuscrits slaves, n° 2). Il est du milieu du quatorzième siècle, mais la traduction originale est du douzième. Les miniatures que ce volume renferme sont des plus curieuses. Plusieurs représentent les combats des Ross contre les Bulgares ou contre les soldats de Nicéphore Phocas et de Jean zimiscès. Ce manuscrit du Vatican a été décrit, entre autres, dans un article sur les manuscrits slovènes de la bibliothèque du Vatican inséré dans le *Journal du Ministère de l'Instruction publique russe*, t. XXII, 2, 1839, et par M. Vestckov dans la *Description des manuscrits du Musée Roumiantzov*, à Moscou. Cette dernière description est faite d'après une copie exécutée par Strandmann du manuscrit du Vatican, copie déposée dans ce musée Roumiantzov sous le n° 269.

Il n'y eut plus nulle part de résistance. Toute la Bulgarie du nord fut conquise en quelques jours. Derstr tomba aux mains des Ross avec beaucoup d'autres cités[1] qui furent détruites de fond en comble, Pereïaslavets devint la base d'opération de Sviatoslav. Cette forte place était située sur le bras méridional du delta du Danube ; il en subsiste encore quelques traces aujourd'hui, à l'orient de Toultcha, près du village de Preslav [2]. Il ne faut pas confondre cette ville avec son homonyme plus méridionale, la grande Pereïaslavets, résidence des souverains bulgares dans le Balkan, aujourd'hui Eski Stamboul. C'était dans cette dernière cité qu'avait pour lors pris refuge le malheureux czar Pierre, presque agonisant déjà au bruit de la chute de ses forteresses.

Cette prise de possession de la Bulgarie du nord ou Bulgarie danubienne par les guerriers de Sviatoslav se fit avec une rapidité extraordinaire. Toutes les grandes forteresses de cette région, Belgrade entre autres, Widdin, outre Silistrie, tombèrent dans leurs mains. Tout fuyait devant ces Ross terribles qui s'en allaient par les plaines immenses, massacrant par pur plaisir, qui crucifiaient, empalaient les prisonniers, qui prenaient joyeusement leurs victimes pour but de leurs flèches et s'amusaient après boire à leur enfoncer des clous dans le crâne. Jamais les paisibles paysans bulgares n'avaient vu rien de pareil. L'épouvante de cette première invasion fut horrible. Dans un vieux manuscrit bulgare auquel j'ai fait allusion plus haut [3], et qui n'est que la traduction de la chronique grecque de Manassès, le traducteur, après avoir décrit les terribles pillages et massacres des Russes de Sviatoslav lors de leur seconde invasion en Bulgarie, a cru devoir illustrer son récit par de bien curieuses miniatures. Sur l'une d'elles, des cavaliers cuirassés, armés de la lance et du bouclier (les Ross), se précipitent sur d'autres combattants qui fuient éperdus ; ceux-ci, les Bulgares, sont armés

1. Quatre-vingts, d'après les annalistes russes. Cette affirmation semble à M. Drinov une simple réminiscence d'un passage de Procope.

2. *Chronique de Nestor*, éd. Léger, p. 350. — Hilferding, *op. cit.*, p. 129, *note* 1, l'identifie à tort avec Routchouk. On l'appelait la petite Pereïaslavets, par opposition avec l'autre Pereïaslavets, dite « la grande », l'ancienne Mégalopolis ou Marcianopolis, près de Schoumla, qui était la capitale même de la Bulgarie.

3. Page 569.

de carquois et de flèches. L'un d'eux, au milieu de monceaux de corps et de têtes décapitées, cherche à se protéger de son arc. Sur une autre de ces miniatures, on voit les mêmes cavaliers cuirassés chasser devant eux des troupeaux de bœufs et de moutons [1]. C'est bien là, je pense, une des plus anciennes représentations des guerriers russes.

Le butin recueilli par les Ross fut énorme. Sviatoslav et ses boïars, installés à Pereïaslavets, y furent rejoints, semble-t-il, par un envoyé de

Les Russes, enlevant le bétail des Bulgares, marchent sur Dorostol. Miniature d'un manuscrit slavon de la bibliothèque du Vatican.

Nicéphore, qui, heureux de ces premiers grands succès de ses nouveaux alliés, leur envoyait la seconde partie des subsides promis par Kalocyr. Comme d'habitude, la chronique de Nestor raconte ces faits d'une manière particulière, tout à l'honneur des Ross : « Sviatoslav, dit-elle, s'établit comme prince à Pereïaslavets et se fit payer tribut par les Grecs. » Ce n'était point payer tribut, dans les idées byzantines, que de soudoyer une armée étrangère pour se débarrasser par son moyen d'un voisinage trop incommode. Cette campagne initiale des Russes en Bulgarie se place dans l'automne de l'an 967.

Certainement la rapidité foudroyante, l'étendue de ces premiers

1. Voyez la vignette ci-dessous. Voyez, à ce sujet : Hilferding, *op. cit.*, pp. 128 et 132, et Tchertkov, *Die Beschreibung des Krieges des Grossfürsten Sviatoslav.*

succès des Ross dans les plus vieilles provinces de la monarchie bulgare ne s'expliqueraient que difficilement, même dans l'état d'affaissement où celle-ci se trouvait alors, si l'on n'admettait, ce qui est fort vraisemblable, que les envahisseurs durent rencontrer dans le pays des adhérents puissants et nombreux. Il existait, en effet, depuis de longues années en Bulgarie un parti fort important, ouvertement hostile au czar Pierre et à sa politique de concession et de faiblesse vis-à-vis de Byzance, l'ennemi héréditaire. Dans ce parti, on ne pouvait oublier que Pierre n'était point l'héritier légitime de la couronne, puisque son frère aîné, fils d'un premier lit du vieux Syméon, avait été dépossédé du trône à son intention. Dans ce parti enfin qui s'intitulait de lui-même parti national, on ne cessait de gémir sur la vieille gloire militaire de la Bulgarie; on accusait hautement le souverain actuel d'impuissance et de lâcheté. A la tête de ces mécontents se trouvait un des plus illustres boïars du pays, Schischman ou Sisman, également désigné sous le nom de Mokr [1], originaire de la forte place de Tirnovo, au pied du Balkan, et père du futur czar de Bulgarie, le fameux Samuel. D'après quelques indications bien vagues fournies par les chroniqueurs, par Cédrénus en particulier, il semble que Schischman et ses quatre fils, David, Moyse, Aaron et Samuel, se soient dès ce moment mis à la tête d'un mouvement révolutionnaire pour profiter de l'invasion russe, arriver à détrôner le roi Pierre, et restituer en Bulgarie l'ancien état de choses [2]. En tout cas, ils durent, secrètement pour le moins, prêter main-forte à Sviatoslav, ne voyant encore en lui, non le futur oppresseur de la Bulgarie, mais bien un grand et puissant chef militaire qui leur servirait à précipiter du trône le souverain méprisé à l'impéritie duquel ils attribuaient tous les maux de la patrie.

Sviatoslav passa tout l'hiver avec les siens à Pereïaslavets, au milieu des banquets interminables et des orgies guerrières. Brûlant du

1. Anne Comnène le désigne sous le nom grécisé de Μόκρος.

2. Cédrénus place à tort ces événements à l'année 963, quatre ans trop tôt. Il désigne les quatre jeunes princes sous le nom des « comitopoules », c'est-à-dire les « fils de comte », boïars.

désir de pousser plus loin ses conquêtes, dès le premier printemps de 968, il se jeta vers le sud comme une bête de proie. Devant ses terribles bandes, massacrant et incendiant, la Bulgarie, réduite au désespoir, ne songea plus qu'à défendre chèrement sa nationalité expirante. Tout faisait prévoir une lutte affreuse, et il semblait vraiment que c'en fût fini de ce peuple infortuné, lorsqu'une diversion bien inat-

Prise de Pereïaslavets et poursuite des Bulgares par les Russes. Miniature d'un manuscrit slavon de la bibliothèque du Vatican. (Voyez pages 569 et 570.)

tendue vint reculer pour un temps encore la catastrophe finale [1].

En l'absence du prince des Ross et de l'élite de ses guerriers, la cruelle et fourbe nation des Petchenègues s'était à son tour jetée à l'improviste sur le territoire russe et avait mis le siège devant Kiev. Aussitôt que la nouvelle leur en fut parvenue, les Ross, abandonnant subitement leur nouvelle conquête, s'élancèrent au secours de leur capitale. La Bulgarie, presque entièrement délivrée de ses oppresseurs, respira pour quelques mois. Je laisse de nouveau la parole à la Chro-

1. Voir, sur ce second pillage de la Bulgarie, Muralt, *op. cit.*, t. I, p. 545, 19.

nique de Nestor, qui raconte, bien mieux que je ne saurais le faire d'après elle, la lutte des Russes contre ces ennemis nouveaux.

« En l'an 6476 [1], les Petchenègues vinrent pour la première fois en Russie, et Sviatoslav se trouvait alors à Péréïaslavets, et (sa mère, la princesse) Olga, en son absence, s'enferma avec ses petits-fils Iaropolk, Oleg, Vladimir, dans la ville de Kiev. Et les Petchenègues entourèrent la ville avec des forces supérieures. Ils formaient autour d'elle une multitude innombrable ; on ne pouvait sortir ni envoyer de message. Le peuple était épuisé de faim et de soif. Les gens qui étaient rassemblés sur l'autre rive du Dniéper avec leurs bateaux, restaient sur cette rive, et il n'était possible à aucun d'entre eux d'aller à Kiev, ni à la ville de communiquer avec eux. Le peuple s'affligeait et disait : « N'y a-t-il personne qui puisse aller sur l'autre rive et leur dire : Si vous n'arrivez pas demain sous les murs de la ville, nous nous rendrons aux Petchenègues? » Et un jeune homme dit : « J'irai », et ils lui dirent : « Va ». Il sortit donc de la ville avec une bride, et courant parmi les Petchenègues s'écria : « Quelqu'un de vous n'a-t-il pas vu un cheval? » Car il savait la langue des Petchenègues, et ils pensèrent que c'était un des leurs ; s'étant approché du fleuve, il jeta son vêtement, sauta dans le Dniéper et se mit à nager. Les Petchenègues, voyant cela, s'élancèrent après lui et décochèrent sur lui leurs flèches, mais ils ne purent rien lui faire. Ceux de l'autre rive, au contraire, l'ayant aperçu, vinrent au-devant de lui en bateau, et, l'ayant pris sur le bateau, le conduisirent à leurs chefs. Et il leur dit : « Si demain matin vous n'arrivez pas sous la ville, le peuple se rendra aux Petchenègues. » Leur chef, qui s'appelait Priétitch, dit : « Nous viendrons demain en bateau à votre secours... » Cette diversion réussit. Le prince des Petchenègues et son peuple durent lever le siège de Kiev. Ils ne purent plus faire boire leurs chevaux dans la Lybed [2]. « Et les habitants de Kiev (ainsi sauvés) envoyèrent vers Sviatoslav (en Bulgarie), disant : « Prince, tu cherches des pays étrangers, et tu négliges le tien ; peu s'en est fallu que les Petchenègues ne nous prissent, nous et ta mère et tes enfants? »

1. L'an 968 de notre ère.
2. Un des cours d'eau qui coulent près de Kiev.

Si tu ne viens pas et si tu ne nous défends pas, ils nous envahiront encore. N'as-tu point souci de ta patrie, de ta vieille mère et de tes enfants ? » Sviatoslav, entendant cela, monta aussitôt à cheval avec ses soldats, vint à Kiev, embrassa sa mère et ses enfants, déplorant ce qui leur était arrivé de la part des Petchenègues; puis il rassembla son armée et refoula les Petchenègues dans les steppes et la paix régna.

Autre prise de ville. Miniature d'un manuscrit slavon de la bibliothèque du Vatican. (Voyez pages 569 et 570.)

« Et (l'an d'après), Sviatoslav dit à sa mère et aux boïars : « Je ne me plais point à Kiev; je veux vivre à Pereïaslavets sur le Danube; car c'est là qu'est le centre de mes terres. Toutes les richesses y arrivent : de la Grèce, l'argent, les étoffes, les fruits, les différents vins; de la Bohême et de la Hongrie, l'argent et les chevaux; de la Russie, les peaux, la cire, le miel, les esclaves. » Sa mère (Olga) lui dit : « Tu vois que je suis malade; où veux-tu aller loin de moi? » Car elle était déjà malade. Elle lui dit encore : « Quand tu m'auras enterrée, après, tu iras où tu voudras. » Au bout de trois jours, Olga mourut. Son fils, ses petits-fils et le peuple, la pleurèrent amèrement. On l'emporta et

on l'enterra. Elle avait ordonné qu'on ne lui fît point de tryzna [1], car elle avait un prêtre, et ce fut lui qui ensevelit la bienheureuse Olga. Elle fut le précurseur du christianisme en Russie, comme l'aurore est le précurseur du soleil, comme l'aube est le précurseur de l'aurore. »

En s'en allant courir au secours de sa mère et de son peuple, Sviatoslav avait annoncé aux Bulgares son très prochain retour. Il leur avait ainsi ôté tout espoir de se voir débarrassés de leurs terribles envahisseurs. Qui sait même si le prince varègue n'avait pas laissé quelques garnisons dans les forteresses riveraines du Danube conquises par lui? Les propos que la Chronique de Nestor place dans sa bouche, cette façon brutale et souveraine de désigner la Bulgarie comme le centre de sa terre, le feraient bien croire. En tout cas, sur la route qui le ramenait à Kiev, le prince des Ross ne songeait déjà qu'à son retour vers le sud. Aussitôt sa mère, la grande czarine, morte, il n'eut plus d'autre pensée; il fit tous les préparatifs pour la conquête définitive de cette riche contrée d'au delà du Danube, qui lui semblait véritablement la terre promise.

Durant que cette seconde édition de l'orage russe se préparait pour la Bulgarie, les choses avaient, on le verra plus loin, marché très vite dans ce pays. Mais il nous faut pour l'instant abandonner le récit de ces terribles événements de la péninsule des Balkans et retourner à notre héros, Nicéphore.

1. Fête funèbre.

CHAPITRE XIII.

Affaires d'Italie. — Othon Ier le Grand d'Allemagne. — Progrès de l'autorité de ce prince dans la Péninsule. — Il restaure l'empire d'Occident, fait et défait les papes. — Il vise à la possession des thèmes byzantins en Italie, pour parfaire la conquête de la Péninsule. — Ambassades échangées entre lui et Byzance. — Agression malheureuse d'Othon contre Bari. — Célèbre ambassade de Luitprand, évêque de Crémone, à Constantinople, auprès de Nicéphore. — Souffrances de l'envoyé de l'empereur germanique. — Ses audiences. — Récit détaillé de son séjour à Byzance. — Échec définitif des négociations. — Retour de Luitprand. — Départ d'Othon et de son armée pour l'Italie méridionale. — Ils envahissent les thèmes de Longobardie et de Calabre. — Situation de ces thèmes à cette époque. — Sollicitude de Nicéphore pour ses sujets italiens si malheureux. — Administration réparatrice de saint Nicéphore, magistros. — Situation de l'Église grecque en Italie à cette époque. — Lutte des Byzantins contre les Allemands en Italie depuis la Noël de l'an 968 jusqu'au mois de mai de l'année suivante ; succès, puis retraite d'Othon. — Les hostilités se poursuivent après son départ. — Pandolfe Tête de Fer, chef des troupes allemandes, est battu et pris sous Bovino. — Marche en avant des Grecs victorieux. — Leur retraite. — Nouveaux succès des Allemands. — Ils battent cruellement, en avant d'Ascoli, les Byzantins sous le commandement d'Abdila.

Aussitôt après son retour de la frontière de Bulgarie et l'envoi de l'ambassade de Kalocyr, le Basileus s'était, disent les chroniques, remis à présider à nouveau les fêtes et les jeux de l'Hippodrome. Cette indication est vraisemblablement assez inexacte. Il est peu probable, en tout cas, que cette période de repos, ou du moins de détente relative, ait duré longtemps pour l'actif souverain, et cet hiver de 967 à 968 dut encore se passer pour lui dans des anxiétés sans cesse croissantes. En dehors de la désaffection populaire toujours plus marquée et des soucis que lui causaient tant les affaires bulgares que les négociations avec les Ross si imprudemment attirés par lui au delà du Danube, deux grandes questions occupaient alors toutes les pensées de Nicéphore : les préparatifs de l'expédition suprême qu'il organisait pour assurer l'annexion définitive de la Syrie et cette ruine totale des Hamdanides, rêve ardent de son règne, et la lutte d'influence

qu'il devait soutenir contre le nouvel empereur germanique en Italie.

Cette lutte depuis peu, avait pris de jour en jour un degré plus marqué d'acuité; même elle allait bientôt se traduire par de véritables actes d'hostilité fort menaçants pour la sécurité des dernières possessions grecques dans la Péninsule. Il est temps que je fasse le récit de cet état de choses, qui ne laissait pas que d'inquiéter très vivement la diplomatie byzantine.

L'Allemagne, on le sait, était, en ce temps, gouvernée par un de ses plus grands princes, l'illustre Othon I^er^, dit le Grand, second souverain de la maison de Saxe, proclamé roi de Germanie, à vingt-quatre ans, à Aix-la-Chapelle, dans l'été de l'an 936. Je n'ai pas à raconter ici ce que cet homme avait fait déjà pour la grandeur de sa patrie, ses guerres heureuses, sa victoire célèbre du Lechfeld sur les Hongrois en 955, victoire qui sauva l'Europe. Je parlerai uniquement de la politique suivie par lui en Italie, seule région où des intérêts et des appétits communs pouvaient à cette époque mettre violemment en contact le roi de Germanie et le Basileus oriental. Dans une première expédition inaugurée à l'automne de l'an 951, Othon avait pris pour la première fois pied dans ce pays. Sous prétexte de protéger les droits de la jeune et belle reine Adelheid, fille de Rodolphe II de Bourgogne, veuve du roi Lothaire, après avoir épousé cette princesse à Pavie, il avait forcé Bérenger II, marquis d'Ivrée, devenu roi d'Italie, ou, comme on disait alors, de Longobardie, à la mort de ce même Lothaire, à se reconnaître son humble vassal. Lui-même avait pris pour son compte, à Pavie, ce titre de roi d'Italie, sans cependant qu'il y eût eu élection ou couronnement véritable. A son retour en Allemagne, au Reichstag solennel tenu à Augsbourg en 952, en présence d'une immense et brillante assemblée, parmi laquelle figuraient des ambassadeurs de l'empereur d'Orient Constantin VII, il avait reçu le serment des princes longobards, Bérenger et son fils Adalbert, pour le royaume italien, et leur avait remis un sceptre d'or en guise d'investiture.

Neuf années plus tard, Othon avait été rappelé dans la Péninsule par les plaintes des seigneurs et des évêques italiens, le suppliant de

les délivrer de l'affreuse tyrannie de ce même Bérenger, de sa femme la reine Willa, et de son fils, le second roi. Le fameux Octavien, fils

Statues peintes et dorées de l'empereur Othon Ier le Grand, et de sa première femme Edith, morte en 947, qui sont sur l'autel d'une chapelle de la cathédrale de Magdebourg; d'après l'ouvrage de M. de Hefner Alteneck intitulé : *Trachten des christlichen Mittelalters.*

d'Albéric et de Marosie, pape sous le nom de Jean XII, cet étonnant pontife, guerrier et viveur, à peine arrivé à l'âge d'homme, le plus étrange des papes de cet étrange dixième siècle, avait joint ses am-

bassadeurs à ceux de la noblesse et du clergé de son pays. Le souverain germanique, qui nourrissait dès longtemps le grand projet de restaurer une fois de plus à son profit l'empire d'Occident, et d'étendre sa souveraineté sur toute la Péninsule, s'était mis en route, après de vastes préparatifs, au mois d'août de l'an 961, pour cette seconde descente au delà des Alpes. La reine Adelheid l'accompagnait. C'était juste l'époque où Nicéphore Phocas, alors généralissime de Romain II, venait d'achever la conquête de l'île de Crète.

Othon n'avait pas eu de peine à détruire à son profit la puissance de Bérenger; il avait mis la main sur tout son royaume, c'est-à-dire sur la haute Italie tout entière, puis était allé se faire couronner empereur à Rome par Jean XII, le dimanche 2 février 962, au milieu des témoignages d'allégresse que lui prodiguait le peuple romain. Très rapidement toutefois les choses avaient changé de face. Comme Othon était retourné au nord de l'Apennin pour organiser l'administration de ses nouvelles conquêtes, surtout pour en finir avec les dernières résistances de Bérenger et des siens, retirés dans leurs châteaux forts, Jean XII, regrettant déjà d'avoir appelé les Allemands dans la Péninsule, voyant qu'il s'était bien imprudemment donné un maître tout-puissant, avait refait alliance avec le roi-marquis Adalbert, le hardi et belliqueux fils de Bérenger, réfugié à Rome, ainsi qu'avec tous les autres ennemis d'Othon. Il s'était efforcé d'exciter contre le césar germanique les hostilités les plus lointaines, et n'avait pas craint d'envoyer des ambassades jusqu'à Constantinople [1] comme auprès des Hongrois, pour ameuter aussi bien l'empereur d'Orient que ces barbares contre le nouveau maître de l'Occident. C'était la grande lutte pour le pouvoir civil et religieux qui commençait entre le pape et l'empire. Othon, qui avait assiégé et pris en été de 962 la femme de Bérenger, la courageuse Willa, dans son château insulaire du lac d'Orta près de Novare, avait tenu sa cour tout l'hiver durant à Pavie. Puis il

1. Ces ambassadeurs pontificaux à Constantinople, l'évêque Léon de Velletri et le cardinal diacre Jean, ne purent accomplir leur mission. Leur voyage fut interrompu dès le début à Capoue, où ils furent retenus de force. Il en fut de même des ambassadeurs porteurs des lettres du pape pour les Hongrois. Du reste, les circonstances étaient telles à Byzance à ce moment qu'il est peu probable que les envoyés du pape y eussent reçu un accueil favorable.

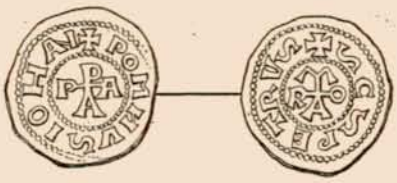
Spiegel, lith. Imp. F. Didot et Cie Paris

EMAIL CLOISONNÉ BYZANTIN DU Xe SIÈCLE.

Couverture d'Évangéliaire.

s'en était allé au printemps de 963, au mois de mai, à la tête des troupes de renfort qu'il avait reçues d'Allemagne, attaquer Bérenger en personne, qui se maintenait obstinément dans l'imprenable forteresse de Saint-Léon, près de Montefeltro. Il assiégeait vainement cette place depuis plusieurs mois lorsque, sur des nouvelles de plus en plus inquiétantes concernant les agissements du pape et du parti d'Adalbert, il avait dû se décider à retourner une fois encore à Rome.

Laissant une partie de ses forces devant Saint-Léon, Othon marcha au commencement de l'automne sur la cité pontificale. Comme il



Denier d'argent du pape Jean XII frappé à Rome. Ce denier, qui porte le seul nom du pape, a été frappé avant 962, date du couronnement de l'empereur Othon à Rome.

arrivait dans les premiers jours de novembre sous les murs de la ville, Jean XII et son allié le roi Adalbert s'enfuirent en hâte. Il fit son entrée au milieu de l'enthousiasme du peuple romain, qui lui jura « de ne plus jamais élire de pape que d'accord avec lui et son fils ». Une assemblée de nobles et d'évêques tant italiens qu'allemands, réunie dès le six novembre dans Saint-Pierre, déposa, dans les premiers jours de décembre, en présence de l'empereur [1], du clergé et du peuple romain, le pape Jean XII, qui avait refusé par deux fois de venir se disculper (la seconde fois les envoyés du synode le trouvèrent chassant), et élut à sa place au trône pontifical l'honnête et énergique protoscriniaire Léon, sous le nom de Léon VIII. Parmi les griefs invoqués pour perdre Jean XII, en dehors de son alliance avec Adalbert contre l'empereur, on lui reprocha : de s'être donné au

1. Les Romains ne pouvant comprendre le saxon parlé par l'empereur, celui-ci dut se faire suppléer par l'évêque de Crémone, Luitprand, dont il va être tant parlé dans la suite de cette histoire, et qui fut son orateur dans cette assemblée célèbre.

diable et d'avoir bu à sa santé, d'avoir célébré la messe sans s'être préalablement purifié par la confession, d'avoir conféré les ordres à un diacre dans une écurie, d'avoir pratiqué la simonie, d'avoir nommé à l'évêché de Todi un enfant de dix ans, d'avoir fait du palais du Latran une maison de filles, d'avoir entretenu de nombreuses maîtresses, d'avoir fait aveugler, mutiler ou emprisonner une foule de prélats, d'avoir chassé, d'avoir porté l'épée, le casque et la cuirasse, d'avoir au jeu des dés invoqué l'aide de « Junon, de Vénus et des autres démons ».

Presque au même moment, Saint-Léon vint enfin à succomber. Bérenger, devenu prisonnier d'Othon, fut définitivement déposé et conduit à Bamberg, en Bavière, avec sa vaillante compagne; il y mourut peu après, dès le mois d'août 966. Othon se trouva de ce fait le maître à peu près incontesté de toute l'Italie du nord.

Dans la portion centrale de la Péninsule, les choses allèrent beaucoup moins bien. Dès le 3 janvier 964, Othon avait eu à réprimer une révolte terrible de la portion du peuple romain demeurée favorable au pape déposé. Les durs guerriers saxons et bavarois, tombant sur les rebelles, « comme le faucon sur une troupe de petits oiseaux », en firent une horrible boucherie. Les impasses, les égouts de la ville sainte regorgèrent de cadavres. Puis l'empereur, quittant Rome, prit la route de Spolète et de Camerino, à la poursuite d'Adalbert, qui persistait dans son indomptable résistance. Mais, cette fois encore, des nouvelles de la plus extrême gravité l'arrêtèrent subitement. Jean XII, qui s'était depuis sa déposition tenu caché dans la campagne de Rome, rappelé par ses partisans, avait réussi, grâce aux intrigues de ses anciennes maîtresses, à rentrer dans sa capitale et à chasser Léon VIII. Déjà il se livrait contre les prélats du parti opposé, tombés entre ses mains, aux plus affreuses vengeances, lorsqu'il expira subitement, le 14 mai, d'un coup d'apoplexie suivant les uns, assassiné, suivant d'autres, dans un rendez-vous galant. La faction hostile aux Allemands, très nombreuse à Rome, lui donna aussitôt pour successeur le diacre Benoît, cinquième pontife de ce nom. Othon, qui, avec des renforts reçus d'Allemagne, avait rebroussé chemin vers le sud, refusa de le

reconnaître et vint une fois de plus mettre le siège devant Rome. Toute la campagne environnante fut horriblement dévastée. Malgré leur énergique résistance, Benoît V et ses partisans, poussés par la plus dure famine, durent ouvrir, le 23 juin, les portes de la ville éternelle.

Dans une assemblée solennelle des évêques au Latran, le malheureux Benoît parut en suppliant sous le costume pontifical. En présence de l'empereur, son compétiteur Léon VIII lui brisa sa crosse, lui arracha ses vêtements de sa propre main. Puis on l'exila à Hambourg, sur l'Elbe lointain, Léon VIII redevint pape incontesté, et l'empereur, satisfait de cette complète victoire, reprit aussitôt le

Denier d'argent pontifical frappé en 962 ou 963, à Rome, au nom et à l'effigie d'Othon Ier avec le nom du pape Jean XII au revers.

chemin de la haute Italie. La peste y décima cruellement son armée. Dès les premiers jours de l'an 965, il rentrait en Allemagne après un séjour de près de trois ans et demi en Italie. Partout on lui fit une réception enthousiaste. Ce fut l'heure la plus glorieuse de son règne. A ce moment, la puissance des anciens rois d'Italie se trouvait entièrement abattue. Toute la Péninsule, depuis les Alpes jusqu'aux frontières des thèmes byzantins dans l'extrême sud, obéissait à Othon, soit directement soit indirectement par les liens du vasselage ; même les Vénitiens lui envoyaient d'humbles ambassades. Seul, l'opiniâtre Adalbert, réfugié en Corse, ne désespérait pas de reprendre bientôt la lutte.

Cependant, dès le mois de mars de cette présente année 965, le pape Léon VIII vint à mourir. Othon fit élire à sa place, le 1er octobre seulement, une de ses créatures à lui, Jean, évêque de Narni, sous le nom de Jean XIII. Mais la faction contraire réussit déjà à renverser ce nouveau pontife le 16 du mois de décembre. Enfermé au château

Saint-Ange, puis dans une forteresse de Campanie, il put se sauver à Capoue auprès du comte Pandolfe. En même temps, l'infatigable Adalbert, toujours errant, sorti de sa retraite de Corse, avait reparu en Italie. Il s'y trouva bientôt à la tête d'un parti nombreux rapidement reconstitué en haine des Allemands. Ses progrès furent même si prompts qu'il fallut envoyer contre lui Bourkard, duc d'Alemanie, un des meilleurs capitaines impériaux. Dans un combat livré, le 25 juin, sur les rives du Pô, les rebelles subirent un échec complet. Wido [1], frère cadet d'Adalbert, fut tué. Lui-même dut se réfugier précipitamment dans les monts lombards, où il se tint caché, continuant à intriguer contre l'empereur.

L'expulsion du pape Jean XIII et les troubles suscités en Lombardie par le parti d'Adalbert, surtout le désir d'étendre sa puissance plus au sud en Italie, déterminèrent Othon à descendre pour la troisième fois dans ce pays. Dès que les soucis de l'État lui en eurent laissé le loisir, il mit ce projet à exécution. Vers la fin de l'été de 966, suivi d'une forte armée, il franchit le Splügen [2]. Tout céda devant lui. Adalbert, toujours indomptable, dut fuir encore plus loin. Le jour de Noël, l'empereur se trouvait à Rome, où l'avait précédé de quelques semaines le pape Jean XIII, ramené dans sa capitale par un soulèvement populaire. Le comte Pandolfe de Capoue l'accompagnait à la tête de contingents nombreux. Les représailles commencèrent sur l'heure. Elles furent cette fois terribles. Le pape et l'empereur se montrèrent impitoyables. Tous ceux qui avaient prêté la main au renversement de Jean XIII furent punis des plus barbares châtiments. On pendit une douzaine des principaux citoyens, presque tous décurions ; on en mutila d'autres ; on déterra les ossements de ceux qui étaient morts. Le préfet de la ville, Pierre, fut suspendu par les cheveux au cheval de bronze de la statue de Marc Aurèle, promené nu sur un âne à travers toute la cité, la face tournée vers la queue de l'animal, battu de verges, puis exilé en Allemagne. Très peu parmi ces malheureux purent

1. Guido.
2. Le Septimer.

échapper. Un cependant, le consul Hugues, dit la chronique de la Cava, réussit à fuir chez les Grecs, probablement dans une des cités byzantines de l'Italie méridionale, preuve qu'alors déjà le gouvernement impérial d'Orient accueillait favorablement les ennemis d'Othon. Les progrès de celui-ci en Italie, surtout son couronnement à Rome comme empereur préoccupaient singulièrement cette soupçonneuse et inquiète diplomatie byzantine.

Dans le mois de janvier, une grande assemblée des évêques d'Italie et d'Allemagne fut tenue en présence du pape et de l'empereur. Cette fois on vit figurer parmi les principaux assistants à ce synode solennel un nouveau vassal italien de l'empire germanique, le fameux Pandolfe de Capoue, dit Tête de Fer. Othon l'avait récompensé de l'hospitalité donnée à Jean XIII par l'investiture des marches de Camérino et de Spolète. Le rude guerrier, héros de cent combats, relevait en réalité de l'empire d'Orient, mais il n'avait pas hésité à rompre des liens de suzeraineté fort illusoires pour en contracter de plus sérieux avec son nouveau voisin, bien plus redoutable pour lui que le lointain Basileus des Grecs. Othon, qui, en qualité d'héritier de Charlemagne, prétendait à la suzeraineté de tout l'ancien duché de Bénévent, sur les débris duquel s'étaient formées les principautés longobardes de Capoue et Bénévent, et de Salerne, acquit de la sorte un hardi vassal dont le brillant courage allait jouer dès lors un rôle inappréciable autant que prépondérant dans tous les combats contre les Grecs. La marche de Spolète, première défense de Rome contre une agression venant du sud, ne pouvait être confiée à plus vaillantes mains. Les autres princes longobards, Gisulfe de Salerne et Landolfe de Bénévent, le frère de Pandolfe, suivant l'exemple du seigneur de Capoue, rompirent également leurs relations avec l'empire byzantin pour reconnaître l'autorité du césar teuton. Landolfe fut le premier à se déclarer. Gisulfe ne se rallia que plus tard et beaucoup moins sérieusement.

Après avoir poussé jusqu'à Bénévent où il reçut précisément l'hommage de Landolfe, Othon, accompagné du pape, repassa à Rome, puis se rendit par Spolète à Ravenne, où il célébra les fêtes de Pâques, le 31 mars. Les deux hauts personnages firent long séjour dans cette ville

et y tinrent une importante et brillante assemblée de l'Église et de la noblesse. Othon y apparut bien en véritable et tout-puissant suzerain de l'Italie, semblant uni au pape par les liens de la plus étroite amitié. C'est là qu'il lui fit don de Ravenne et de son territoire. En même temps, il cherchait à s'attacher par mille concessions les seigneurs et barons du nord et du centre de la péninsule. Le jour de Noël de cette même année 967, Othon, le fils qu'il avait eu d'Adelheid, âgé d'environ quatorze ans, fut solennellement couronné par le pape dans l'église vaticane. Son père avait été le chercher jusqu'à Vérone. A trois milles de Rome, les sénateurs de la ville éternelle étaient allés à la rencontre des deux empereurs avec des croix, des bannières, et des chants d'allégresse.

En appelant à lui en Italie son fils préféré et son héritier présomptif, en le faisant ainsi couronner de son vivant, Othon obéissait surtout au grand dessein de toute sa vie, la reconstitution de l'empire d'Occident. Si beaucoup avait été déjà accompli par lui dans ce sens, si du côté du nord, les Hongrois, les Danois, les Slaves avaient été battus, domptés ou chassés par ses armées, si l'Italie septentrionale et centrale était définitivement tombée sous sa loi, du côté du sud de la péninsule tout était encore à faire. Pas un évêque de l'Italie méridionale n'avait figuré à la grande assemblée de Ravenne. L'Apulie et la Calabre étaient aux mains des Byzantins. La Sicile appartenait aux Sarrasins, ces mortels ennemis du Christ, qui, de ce camp retranché, menaçaient incessamment de leurs incursions terribles tous les rivages chrétiens. De même qu'il avait vaincu, soumis ou refoulé les barbares du nord et ceux de l'est, de même Othon le Grand rêvait de chasser du territoire de l'ancien empire romain ces Infidèles maudits. Maintenant que l'Italie était pacifiée, c'était une des tâches qu'il avait à cœur d'accomplir. Mais il lui fallait de toute nécessité pour cela s'entendre avec les Grecs, encore trop puissamment établis en Italie pour qu'il pût les négliger ou agir en dehors d'eux. Comment en effet arriver à une action décisive contre les Musulmans de la Méditerranée sans l'appui de cette autre grande puissance qui disputait au nouvel empire germanique la possession de l'ancien monde, bien qu'elle eût avec lui des intérêts communs contre les Infidèles? Surtout, comment

agir en dehors d'elle, alors qu'elle tenait encore la plupart des villes fortes de l'extrémité de la péninsule, base d'opérations indispensable pour toute action contre la Sicile sarrasine?

Othon nourrissait donc ce premier désir de se concilier l'alliance de l'empereur d'Orient dans ses plans futurs contre les enfants de Mahomet. Mais il en avait un second d'un ordre moins désintéressé, qui lui tenait certes beaucoup plus à cœur, encore bien qu'il allât précisément à l'encontre du premier. Lui, qui, sous son sceptre de fer, tenait les neuf dixièmes de la péninsule italique, souffrait impatiemment que le dernier dixième lui échappât de par droit de possession byzantine. Il voulait bien reconnaître que la Grèce et l'Asie appartenaient au Basileus d'Orient, mais en Italie, il se considérait résolument comme l'unique héritier de Rome, et ne pouvait supporter de voir à Bari, comme dans vingt autres forteresses d'Apulie ou des Calabres, flotter encore l'étendard des Basileis grecs. Comment imaginer que deux empereurs pourraient subsister côte à côte en Italie? C'était là pour lui une illusion fantastique.

Donc Othon convoitait ardemment la possession des thèmes byzantins, seule fraction de la péninsule qui échappât à son autorité. Certes, ces pauvres thèmes d'Apulie et de Calabre, mal protégés, si éloignés de leur base de défense naturelle, semblaient une proie facile pour celui qui avait vaincu les Hongrois et triomphé de l'opiniâtre résistance du roi Bérenger. Il paraissait même possible que l'empire d'Orient renonçât à les revendiquer sérieusement. Mais comment espérer obtenir ensuite l'alliance du Basileus de Constantinople contre les Sarrasins, si on commençait par le dépouiller de ses forteresses italiennes? Il n'y fallait pas songer. Et puis, malgré tout, c'était là une campagne difficile à entreprendre, entremêlée de sièges nombreux et longs. En un mot, c'étaient de grands risques à courir. Tout cela méritait réflexion.

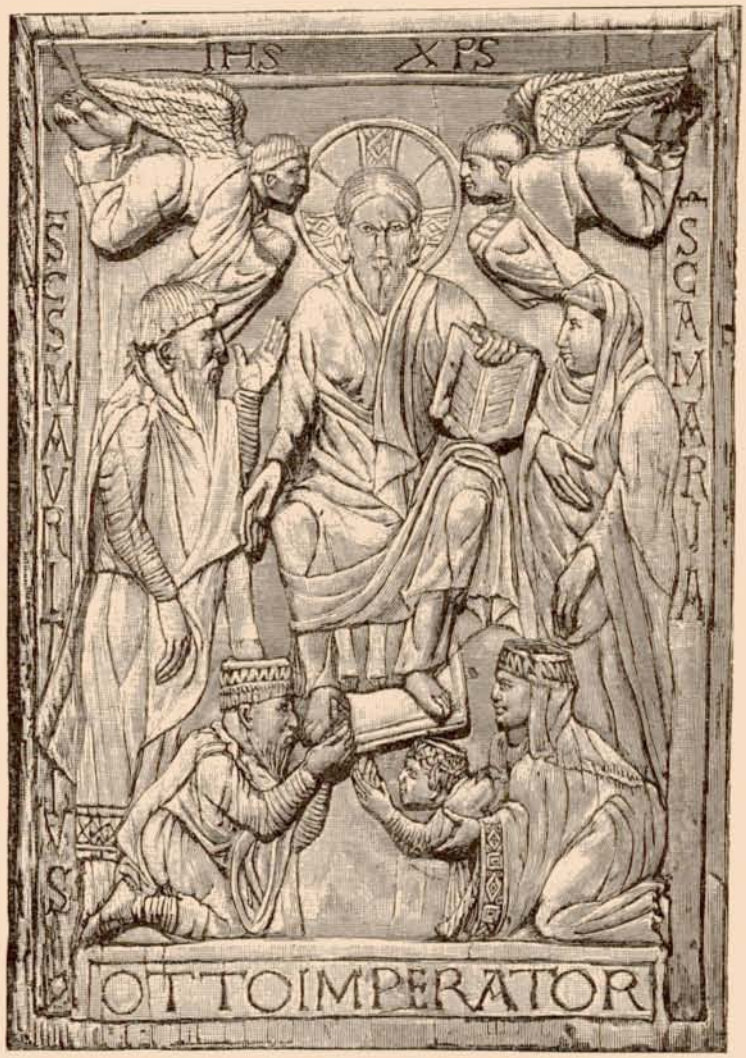
Il existait toutefois un moyen unique, mais fort simple, de tout concilier : c'était de reprendre cette vieille et traditionnelle politique matrimoniale qui, plusieurs fois déjà, avait rendu de signalés services à la puissance des souverains germaniques. On pouvait rechercher la

main de quelque princesse byzantine pour l'héritier présomptif d'Othon. Celle-ci apporterait en dot les thèmes grecs d'Italie, et l'alliance entre les deux empires serait ainsi consolidée à la plus grande gloire et au plus grand bénéfice du césar occidental. C'était là le rêve tant caressé par Othon et par son conseiller principal, le fameux Luitprand de Crémone; c'était pour associer plus intimement son fils à cette politique, surtout pour avoir le jeune prince sous la main, que l'empereur avait mandé celui-ci en Italie.

Malheureusement tout contrat réclame l'assentiment des deux parties, et Othon, jusqu'ici aussi heureux négociateur qu'il était guerrier intrépide, se heurta à des difficultés qu'il ne pouvait ni prévoir ni conjurer. C'est que toute cette combinaison, qui eût peut-être facilement abouti avec un empire d'Orient affaibli, avec un Constantin VII sédentaire et pacifique, ou un Romain II uniquement préoccupé de ses plaisirs, ne se trouvait plus de mise aujourd'hui que régnait au Palais Sacré de Byzance un souverain comme Nicéphore Phocas, plus jaloux que qui que ce fût des droits de sa couronne, plus résolu qu'aucun à les défendre au prix des plus grands sacrifices. Si l'empire d'Occident relevé par l'épée du valeureux Saxon avait fait en si peu de temps des progrès de géant, il en avait été de même de son voisin l'empire d'Orient, depuis qu'au gouvernement des Constantin VII et des Romain II avait succédé l'administration énergique d'un des plus guerriers souverains du dixième siècle. Les deux monarchies avaient grandi concurremment. Dans les premières années de son règne, Nicéphore avait été presque complètement absorbé par ses terribles guerres contre les Sarrasins de Syrie. Il avait dû assister muet et rongeant son frein aux empiétements successifs d'Othon, à son couronnement à Rome, à toute cette constante marche en avant des Allemands vers le sud. Maintenant précisément que lui se trouvait moins pressé en Asie, l'empereur d'Allemagne semblait plus que jamais convoiter le midi de la péninsule italienne. C'est ce que Nicéphore était résolu à ne tolérer en aucune façon, pas même au prix de la plus honorable alliance.

Oui, c'était bien dans cet extrême sud de l'Italie que les intérêts des

deux empires paraissaient appelés à se heurter le plus violemment. J'ai parlé des aspirations d'Othon. Je dirai maintenant les griefs de Nicé-



Ivoire de la collection Trivulce, à Milan, représentant l'empereur Othon Ier, d'après l'ouvrage intitulé : *Geschichte der deutschen Kunst*.

phore, et l'on verra s'ils étaient nombreux et importants, et combien toute conciliation par le mariage, telle qu'Othon la rêvait, était vraiment impossible avec un prince belliqueux, hautain, obstinément attaché au relèvement de son empire, comme l'était l'empereur actuel d'Orient,

surtout avec la haine invétérée que la nation grecque tout entière portait aux Occidentaux. Avant tout, comment Nicéphore et ses sujets auraient-ils pu voir sans une irritation profonde Othon le Grand venir à Rome pour y relever la couronne impériale? Ce titre d'empereur qui, dans leur idée, était la propriété exclusive des successeurs de Constantin, se trouvait de ce fait restauré, ô honte, au profit d'un de ces rois barbares d'Occident, auxquels l'altière diplomatie byzantine s'était jusqu'alors obstinément refusée d'accorder d'autres honneurs qu'au plus obscur principicule du Caucase ou de l'Arménie!

Et voici que, non content de cette usurpation abominable, insupportable à ces âmes toutes gonflées d'un séculaire orgueil, Othon avait, en franchissant les Alpes, déclaré siennes toutes les terres d'Italie jusqu'aux thèmes de Pouille et de Calabre. Or, si l'empire d'Orient avait perdu depuis des siècles toute autorité effective sur ces provinces de Lombardie, de Toscane ou d'Ombrie, il n'en maintenait pas moins obstinément, incessamment, ses prétentions sur elles, prétentions qu'il regardait comme basées sur l'histoire même du monde. Car celle-ci se confondait pour lui avec celle de l'empire romain, dont il se considérait comme l'héritier unique, imprescriptible. En prenant violemment possession des cités de l'Italie septentrionale et centrale, Othon avait tout simplement fait acte de spoliation odieuse à l'endroit du grand, du seul véritable Basileus. Puis l'impudent Teuton n'avait pas craint de se conduire en maître dans Rome même; il avait mis la main aux choses de l'Église, fait et défait des papes. Il ne cachait même pas son intention de restaurer cette papauté dans toute sa splendeur du siècle précédent, au détriment de celle du patriarche de Constantinople, de rétablir par tous les moyens sa prééminence sur celui-ci. Cette prétention, jointe à celle de faire sacrer les empereurs par le pape de Rome, froissait tout particulièrement l'orgueil byzantin, fort surexcité, je le répète, depuis les grandes victoires des armées de Nicéphore. Mais ce qui, peut-être, en ce moment irritait le plus vivemnnt le Basileus de Constantinople, c'était l'attitude incroyablement insultante pour lui qu'avaient prise Othon et le pape dans leurs rapports avec les princes de Capoue, de Bénévent, et de Salerne. La dé-

fection de ces petits souverains, si voisins des possessions byzantines, souverains que des liens de vassalité parfaitement authentiques auraient dû retenir dans la dépendance de l'empire d'Orient, avait été la goutte d'eau faisant déborder le vase, d'autant qu'Othon allait jusqu'à soutenir ouvertement les prétentions de ses nouveaux alliés sur certains districts limitrophes qui se trouvaient à cette heure encore aux mains des Grecs. L'alliance étroite de ces princes avec l'empire germanique et la papauté, la protection dont Othon les couvrait avec ostentation, comme si l'empire d'Orient n'existait même plus de nom, étaient absolument insupportables à Nicéphore, qui brûlait de punir ceux qu'il appelait brutalement ses esclaves révoltés. Certes, leur trahison, jointe aux récents désastres de l'expédition de Manuel en Sicile, n'était pas faite pour redonner quelque prestige au nom byzantin dans le sud de l'Italie, et Nicéphore sentait bien que c'en était fait des possessions grecques en ces parages s'il ne parvenait à tirer vengeance d'aussi insolentes provocations [1].

Telle était la situation réciproque des deux empires. En réalité, il n'existait entre eux que haine séculaire, animosité mortelle, mépris réciproque. Cependant les nécessités mêmes de la politique imposaient certains ménagements. Des ambassades avaient été échangées et s'échangeaient encore entre les deux cours. Une chronique latine signale à la grande assemblée de Ravenne de 967 la présence d'ambassadeurs grecs apportant des présents et venant demander à Othon de la part de leur maître « paix et amitié » [2]. Il est probable que Nicéphore ne s'était décidé à cette démarche qu'à la suite de la déroute de son armée et de la destruction de sa flotte en Sicile. Nous connaissons mal la réponse qui fut faite à ces envoyés, mais il semble

1. Voyez, dans les *Byzantinai Meletai* de M. Zampélios, une page curieuse (p. 505-506) sur la nécessité absolue où se trouvait l'empire d'Orient de conserver à tout prix pied dans l'Italie méridionale, sous peine de passer à l'état de puissance de second rang, de voir s'effondrer son hégémonie maritime jusque-là justement incontestée dans la Méditerranée, et cela au plus ample profit de celle de Venise naissante, de voir enfin ses rivages du Péloponèse comme de l'Adriatique livrés sans défense aux attaques du premier venu.

2. Vraisemblablement, déjà alors, malgré la forme aimable de cet échange de bons procédés officiels, le peu endurant Nicéphore avait dû recommander à ses envoyés de réclamer du césar germanique une renonciation formelle à ses prétentions de suzeraineté sur les principautés de Capoue et de Bénévent.

qu'on ait été sur le point de s'entendre, puisque Othon, qui leur avait fait bon accueil, insistant sur son ardent désir de vivre en paix avec l'empereur d'Orient, expédia à son tour presque aussitôt après un ambassadeur à Nicéphore, chargé précisément de lui proposer cette alliance qui lui tenait si fort à cœur, d'une princesse byzantine avec l'héritier de la couronne d'Occident. La jeune fille, dont le prince allemand demandait ainsi la main, était Théophano, une des sœurs des petits empereurs Basile et Constantin, née comme eux du mariage de Romain II avec Théophano. Tout ce que nous savons de cet ambassadeur d'Othon, c'est qu'il était vénitien et s'appelait Dominique. Il traversa l'Adriatique, chargé pour Nicéphore des plus rassurantes protestations de son maître.

A ce moment, paraît-il, le Basileus avait, sur la nouvelle qu'Othon continuait, malgré ses assurances pacifiques, à masser des troupes sur les frontières des thèmes italiens, quitté sa capitale avec des forces nombreuses, pour se rapprocher, lui aussi, du théâtre des événements [1]. Dominique le rejoignit en Macédoine. Quelques lignes du récit de Luitprand faisant allusion à cette rencontre sont tout ce que nous savons de l'entretien qu'eut l'envoyé d'Othon avec Nicéphore. On verra, lorsque j'en serai à reproduire ce récit de l'évêque de Crémone, que les deux parties, malgré force démonstrations affectueuses, cherchèrent surtout à se jouer l'une l'autre. Le Vénitien en particulier, outrepassant ses instructions, fit au Basileus des concessions qui durent par la suite être désavouées, lui garantissant au nom de son maître la paisible possession de tous les territoires actuellement aux mains des Byzantins en Italie. Nicéphore, qui semble avoir été pour cette fois complètement dupe de ces assurances, regagna de suite sa capitale. En définitive, il ne résulta de

1. L'unique allusion à ce départ de Nicéphore pour aller prendre en personne le commandement de la guerre contre les Allemands se trouve contenue dans deux phrases de lui à l'évêque Luitprand (voyez pages 631 et 636). Au moment de partir pour la guerre de Syrie, nous le voyons se plaindre à ce dernier d'en avoir été empêché l'an d'auparavant par la nécessité de marcher contre l'empereur Othon. Comme il était déjà en Macédoine, dit-il, il rencontra l'envoyé du césar allemand, qui, par ses assurances pacifiques, le décida au retour. Probablement Nicéphore avait pris la route de terre pour aller s'embarquer pour Bari soit à Naupacte, soit dans quelque port de la côte de l'Épire. Cette expédition avortée doit se placer en 967, probablement après la démonstration de l'armée byzantine sur les frontières de Bulgarie.

cette nouvelle négociation aucune entente efficace, et, dès avant les

Guerriers occidentaux du X^e^ siècle. Miniature d'un pontifical de la bibliothèque royale de Stuttgard. D'après l'ouvrage de M. de Hefner Alteneck : *Trachten des christlichen Mittelalters.*

fêtes de Noël de cette année 967, l'ambassadeur d'Othon était de retour auprès de son maître, sans ramener, hélas, avec lui la fiancée

tant désirée. En vrai Byzantin toutefois, Nicéphore avait tenu à ne pas rompre entièrement avec Othon, et sur les pas mêmes de Dominique, nous allons voir arriver de nouveaux ambassadeurs grecs chargés d'apporter à la cour germanique des assurances amicales, et se disant désireux de poursuivre les négociations.

Il est, malgré cela, fort probable qu'Othon conçut de l'insuccès de son ambassade et de toutes ces lenteurs une irritation singulière et qu'il fut ainsi très facilement poussé à tenter l'étrange agression dont je vais faire le récit, agression qui semble si complètement en désaccord avec la politique de transactions pacifiques jusque-là poursuivie par lui dans ses rapports avec l'empire byzantin.

Aussitôt après les grandes fêtes célébrées à Rome en l'honneur du couronnement de son fils, Othon était parti pour le sud avec sa femme, l'impératrice Adelheid. Pandolfe Tête de Fer, qui avait pris sa part des réjouissances romaines, le précédait. Le couple impérial fit un premier arrêt à Capoue, auprès de ce fidèle vassal. Othon s'y occupa activement de renforcer son autorité dans le sud de la péninsule. C'est là également qu'il reçut les nouveaux ambassadeurs de Nicéphore, fort hauts personnages, paraît-il, « ambassadeurs du roi de Constantinople, » suivant l'expression même d'une lettre d'Othon à ses sujets qui nous a été conservée [1], « venus, dit-il, pour implorer de nous la paix ». Ceci paraîtra bien extraordinaire de la part d'envoyés de ce Nicéphore si altier, si peu accoutumé à plier. L'empereur d'Orient cherchait vraisemblablement seulement à gagner du temps. Othon, qui, dans la suite de sa lettre, parle du mariage de son fils avec la princesse grecque comme d'une chose à peu près décidée, s'était fait une fois de plus illusion. En fin de compte, cette ambassade, à l'exemple des précédentes, demeura encore sans résultat. Les négociations prirent même très rapidement une tournure irritante, très probablement à propos de la fameuse question des vassaux longobards, et nous voyons presque aussitôt l'empereur allemand, furieux d'a-

1. Lettre en date du 18 janvier 968.

voir été joué, quitter précipitamment Capoue et marcher avec toute son armée par Bénévent sur l'Apulie byzantine. Dès le mois de mars, il se trouvait sous les remparts de Bari et mettait incontinent le siège devant cette forte place, véritable capitale des possessions grecques en Italie[1].

Certainement l'empereur d'Allemagne se figurait que les stratigoi grecs, surpris par cette brusque attaque, réduits à leurs seules ressources, privés des instructions du Basileus, n'oseraient lui tenir tête. La conquête rapide de ce thème de Longobardie lui semblait chose facile, et son idée, maintenant que les négociations traînaient en longueur, avait été de mettre tout d'abord la main sur cette province pour s'en servir comme de garantie dans ses rapports futurs avec Nicéphore. Cette brusque agression, alors que les deux empires étaient, du moins officiellement, en état de paix profonde, constituait un acte de flagrante déloyauté, mais les gouvernants du dixième siècle n'en étaient pas à s'arrêter pour si peu. Othon, auquel tant d'entreprises autrement considérables avaient réussi, ne pouvait s'imaginer que cette forteresse, livrée à elle-même, lui opposerait quelque résistance sérieuse. Pour la suite, il comptait sur les circonstances. Surtout, il aimait à se persuader que Nicéphore, ayant déjà tant d'affaires considérables sur les bras, tant vers le Danube que du côté de la Syrie, se résignerait à accepter le fait accompli, quelque humiliant qu'il fût, plutôt que de risquer une aussi terrible aventure qu'une guerre générale avec le puissant empereur germanique. Cette attaque de Bari en pleine paix, était, je le répète,

1. Il avait préalablement conclu des conventions avec Pandolfe Tête de Fer et Gisulfe de Salerne, qui était venu, lui aussi, le trouver à Capoue, conventions destinées à assurer ses derrières avant qu'il ne s'enfonçât en terre byzantine. — Il y eut entre lui et Gisulfe surtout échange de cadeaux et de bonnes paroles, mais il ne paraît pas avoir été question d'une investiture accordée par lui à ce prince ni d'un serment prêté par celui-ci. Gisulfe rentra à Salerne aussitôt après. Un voyage d'Othon à Naples, signalé par la *Chronique de Naples*, doit peut-être aussi être reporté à cette date (voy. Dœnniges, *op. cit.*, p. 146). Il est tout naturel que l'empereur allemand, avant de se lancer à la conquête des provinces de l'extrême sud, ait cherché à se créer des points d'appui à Naples, à Capoue, à Bénévent, et à Salerne, tout au moins à obtenir la neutralité de tous ces petits États. Leur situation entre les deux belligérants eût pu rendre leur hostilité très dangereuse aux Allemands. L'occupation de Capoue et Bénévent par un tiers eût pu couper toute retraite à l'armée impériale. Mais il n'y eut pas d'alliance définitive conclue entre l'empereur germanique et ces principautés. C'est sans doute même cet état politique si incertain qui fut cause que les entreprises des Allemands dans ces régions n'aboutirent à aucun résultat durable.

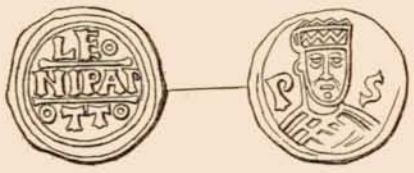
un acte indigne, mais Nicéphore, il faut bien le dire, n'eût pas agi autrement à l'occasion. Sa conduite à cette époque contre les Bulgares le prouve surabondamment.

Je suis forcé de faire de ces événements le récit le plus succinct. Les sources pour l'histoire de cette époque en Italie font presque complètement défaut. Sur ce siège de Bari, fait très important, nous possédons seulement deux ou trois lignes de la chronique dite du protospathaire Lupus, de celles de Salerne et de la Cava, plus trois à quatre mots du récit de la légation de Luitprand.

Le projet d'Othon était donc d'une grande simplicité. Après la prise de Bari, il comptait mettre rapidement la main sur les deux thèmes grecs d'Italie et les conserver par devers lui en attendant qu'il pût les obtenir pacifiquement par le mariage tant désiré de son fils avec la princesse Théophano. Il espérait ainsi forcer la main à Nicéphore en s'emparant d'abord violemment du plus beau fleuron de cette dot royale que, dans sa pensée, la jeune Porphyrogénète devait apporter à son impérial fiancé. Contre toute attente, son entreprise échoua dès le début.

L'empereur d'Allemagne s'était trompé sur la résistance que pouvait lui opposer la ville de Bari. Nous n'avons aucun détail sur les péripéties du siège. Nous savons seulement que les guerriers teutons et italiens d'Othon éprouvèrent un échec complet. Bari n'était du reste pas une forteresse à dédaigner. La mer lui faisait une sûre défense. Une double et puissante muraille la protégeait du côté de terre. Jadis, alors qu'elle était aux mains des Sarrasins, elle avait opposé une résistance vigoureuse à un autre césar allemand, Louis II, qui avait fini cependant par triompher d'elle. Retombée en 875 seulement aux mains des Byzantins, elle avait toujours été depuis leur première place de guerre en Italie. Ce fût pour l'orgueil germanique un affront bien pénible que la résistance victorieuse de cette cité perdue à l'extrémité de la péninsule italienne, alors presque entièrement soumise à l'empereur du nord. Probablement, grâce à la prévoyance toujours en éveil de Nicéphore, les remparts de la capitale du thème de Longobardie se trouvaient en bon état de défense. Probablement aussi la garnison en était nombreuse et bien choisie, commandée par quelque

stratigos, chef consommé, dont nous ignorons malheureusement le nom. Certainement aussi la population de la ville, entièrement grecque d'origine comme de coutumes, passionnément attachée à la mère patrie malgré tant d'aventures cruelles, prêta à la défense un concours énergique. Puis, l'armée d'Othon semble avoir été peu nombreuse. Les Allemands croyaient à un simple coup de main. Ils se virent en face d'un siège en règle, siège que l'absence de flotte leur rendait impossible. Après un long mois passé en combats inutiles, le fier empereur et ses guerriers bardés de fer durent s'avouer vaincus et reprirent lentement la route du nord. Ce dut être pour Othon une douleur profonde, car il avait avec lui les plus vieux soldats de ses armées, héros de dix campagnes, ses Saxons, ses Souabes, ses Bavarois. Sa femme, l'impératrice Adelheid, et son jeune fils, l'accompagnaient.



Denier d'argent pontifical frappé à Rome aux noms du pape Léon VIII et de l'empereur Othon Ier.

D'aussi humiliants échecs inspirent la prudence, même à un conquérant presque toujours heureux comme Othon l'avait été jusqu'ici. Renonçant à ce projet aventureux de parfaire les armes à la main la conquête de l'Italie méridionale, l'empereur d'Allemagne en revint à son plan favori d'obtenir les provinces byzantines de la péninsule par le mariage de son fils avec la fille de Romain, et prêta volontiers l'oreille aux avis d'un de ses plus anciens et plus aimés conseillers, un des plus écoutés aussi, qui s'était dès longtemps fait auprès de lui le champion de cette politique de paix vis-à-vis de Byzance. Luitprand, évêque de Crémone, avant de passer au service de l'empereur d'Occident, avait jadis fait à Constantinople un long et brillant séjour en qualité d'ambassadeur du roi Béranger auprès du Basileus Constantin VII. Il avait été reçu à merveille et nous a laissé un piquant récit des cérémonies curieuses et splendides auxquelles il assista à cette époque. Depuis longtemps il s'offrait à Othon pour retourner à la cour d'Orient y négocier le mariage de son fils et la cession des thèmes italiens. Confiant dans sa connaissance approfondie de la langue et des coutumes de Byzance, confiant

aussi dans les relations qu'il avait conservées depuis sa première mission à Constantinople, il se porta fort auprès de son maître d'obtenir de la cour du Palais Sacré les deux provinces d'Apulie et de Calabre en échange de cette union, qui, d'après lui, devait si fort caresser l'orgueil du Basileus et de son entourage. Il se flattait de réconcilier ainsi les deux grands empires. On verra comme le pauvre évêque se trompait lourdement. Pour le moment il réussit à persuader Othon, qui le fit partir aussitôt pour Constantinople chargé des plus riches présents, tandis que lui regagnait l'Italie du nord. Dès le 4 mai on retrouve le cortège impérial en route pour Rome à Civita di Penne, dans les Abruzzes.

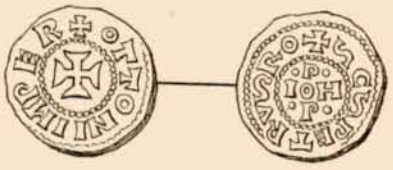
La nomination de l'évêque de Crémone à cette délicate mission a été une bonne fortune pour l'histoire. Il nous a laissé de son ambassade à Constantinople une relation célèbre, qui est certainement un des documents contemporains les plus précieux sur les événements de cette époque, le seul qui nous donne les plus piquants détails sur la cour de Nicéphore.

Le Lombard Luitprand était un prélat fin et lettré, d'une culture très remarquable pour l'époque, diplomate habile, orateur éloquent. N'étant encore que diacre, il s'était, on l'a vu, rendu une première fois à Byzance, en 949, en qualité d'ambassadeur du roi Bérenger d'Italie auprès de Constantin VII le Porphyrogénète [1], et le récit qu'il nous a laissé de cette première mission dans le VI[e] livre de sa fameuse *Antapodosis*, histoire des faits et gestes des empereurs, rois et princes de l'Europe depuis les dernières années du neuvième siècle jusqu'à la moitié du dixième, est également un des documents les plus importants sur l'histoire, la cour, et les mœurs byzantines au dixième siècle.

Plus tard, tombé en disgrâce, persécuté par Bérenger, exilé en Allemagne durant de longues années, il s'était des premiers parmi les Italiens rallié au roi Othon et n'avait pas peu contribué à décider ce

1. Le père même de Luitprand avait déjà été ambassadeur du roi Hugues d'Italie à Constantinople, auprès de Romain Lécapène. C'était une vraie famille de diplomates.

prince à intervenir dans les affaires de la péninsule. Othon eut le mérite d'apprécier ses rares qualités et de les mettre à profit. Il le nomma dès 961 à l'important évêché de Crémone et l'emmena à Rome à sa suite. Luitprand ne le quitta guère dès lors durant ses longs séjours d'Italie. Nous avons vu quel fut le rôle du prélat à la grande assemblée du mois de novembre 963, dans Saint-Pierre. Il se trouva ainsi activement mêlé à tous les événements si nombreux dont la péninsule fut le théâtre à cette époque. En automne de l'an 965, il prit part comme plénipotentiaire de l'empereur à l'élection du pape Jean XIII. En avril 967, on le retrouve à l'assemblée tenue par Othon et le pape à Ravenne. Il paraît aussi avoir accompagné l'empereur dans son expédition malheureuse contre Bari ; du moins, il semble à peu près certain d'après une phrase assez obscure de son récit, que ce fut sur son instante prière que le prince se décida à lever le siège de cette ville et à reprendre les négociations avec les Grecs. Il est probable que dès ce moment Luitprand servit d'intermédiaire entre les belligérants. Son premier séjour à Constantinople, la connaissance parfaite qu'il avait des choses byzantines, les nombreuses et excellentes relations qu'il avait conservées dans la Ville gardée de Dieu avec de nombreux primats grecs, le marquaient tout naturellement pour ce rôle. Tout naturellement aussi il se trouva désigné du même coup pour être l'ambassadeur chargé de ramener paix et amitié entre les deux cours. Très vraisemblablement il s'offrit de lui-même pour cette mission, comptant sur ce qu'il avait tant pratiqué ces Byzantins subtils, si difficiles à manier. Il est probable que ce fut de Bari même, ou peut-être du port voisin de Brindisi, qu'il s'embarqua pour Constantinople, fort peu de temps après la levée du siège et la retraite d'Othon vers le nord, événements qui se passèrent en avril. Dès les premiers jours de juin, en effet, il se trouvait rendu aux portes de Byzance, au terme de sa course, et, à cette époque, nous le verrons bien par le récit même de son retour, le voyage d'Italie à



Denier d'argent pontifical frappé aux noms d'Othon Ier et du pape Jean XIII.

Constantinople, qui se faisait d'ordinaire en grande partie par terre sur territoire byzantin, à cause de l'insécurité de la mer, durait des semaines entières, quand ce n'était pas des mois.

La narration que Luitprand a faite de cette seconde mission à Constantinople est rédigée sous forme de lettre ou de rapport adressé après le retour en Italie à l'invincible empereur Othon, à sa femme la très glorieuse impératrice Adelheid, et à son fils le second empereur [1]. Ce récit, malgré la haine violente contre les Grecs qui éclate à chaque ligne, présente une importance si grande, un intérêt tellement extraordinaire, il nous renseigne exactement sur tant de faits que nous ne pourrions connaître autrement, que je ne saurais hésiter à le reproduire presque en entier. Luitprand écrit dans le style affecté, exagéré, prétentieux, ampoulé, d'un lettré du dixième siècle. Sa narration est émaillée de lourdes réminiscences classiques. En même temps il se montre le type du parfait courtisan. Il ne trouve pas d'expressions assez fortes pour caractériser sa dévotion aux puissants princes dont il est le très humble serviteur et pour célébrer leurs vertus. Il ne néglige pas une occasion de faire valoir les services qu'il leur rend avec une si parfaite abnégation de lui-même. Son récit, au point de vue historique, paraît être d'une réelle exactitude; les événements sont rappelés avec soin à leur date précise. Cependant une très importante réserve est à faire. Luitprand, qui en était demeuré aux souvenirs de son premier voyage à Constantinople, et qui comptait très certainement sur une réception des plus favorables, fut, tout au contraire, fort mal accueilli. Tout était bien changé au Palais Sacré. En place du pacifique Constantin, il trouva le rude Nicéphore et sa cour guerrière exaspérés par les procédés d'Othon en Italie et par sa récente attaque contre Bari. On le reçut

1. *Luitprandi ad Nicephorum Phocam imperatorem Constantinopolitanum pro Ottonibus augustis et Adelheida.* Je renvoie ceux qui désirent connaître plus en détail l'évêque de Crémone et ses célèbres écrits historiques au travail de Kœpke intitulé : *De vita et scriptis Luidprandi episcopi Cremonensis commentatio historica*, Berlin, 1842. — Voyez aussi dans le tome V des *Monum. Germ.*, la préface de Pertz en tête de l'*Antapodosis* et de la *Legatio*. — Voyez encore l'avant-propos (pp. 488-515) et les notes à la traduction de la *Legatio* donnée par S. Zampélios dans ses *Byzantinai meletai*. Outre les sept livres de l'*Antapodosis*, dont un est perdu, et le récit de l'ambassade de 968, Luitprand a encore écrit une histoire d'Othon le Grand. L'unique manuscrit connu de la *Legatio*, qui a servi à établir la première édition parue à Ingolstadt en 1600, et qui était conservé à Trèves, est aujourd'hui perdu.

comme un fâcheux, comme un espion, presque comme un ennemi; on

Évêque latin et roi d'occident du x^e^ siècle. Types des costumes épiscopal et royal de l'époque. Miniature d'un manuscrit du x^e^ siècle de la bibliothèque de Saint-Omer. D'après l'ouvrage de M. de Hefner Alteneck : *Trachten des christlichen Mittelalters.*

le tint durant tout son séjour dans une demi-captivité fort pénible; il n'y eut pas d'humiliation qu'on ne lui infligeât; chacune de ses entre-

vues avec le Basileus ou ses ministres se termina par les plus violentes récriminations mutuelles ; enfin, après quatre mois du plus odieux séjour, il repartit ayant complètement échoué dans sa mission ; le voyage même de retour fut semé de toutes sortes de misères. Le dépit amer, la colère, le ressentiment profond que le pauvre évêque éprouva d'une pareille aventure, se sont traduits dans son récit par des jugements pleins de haine, d'une sévérité excessive et certainement fort exagérée à l'endroit de l'empereur Nicéphore, de sa cour et de son peuple. Le bilieux ambassadeur se venge de tous les affronts reçus à Byzance en nous faisant du Basileus et de ses conseillers le tableau le plus noir et le plus chargé. Ces portraits sont certainement exacts dans leurs contours généraux, mais la colère a aveuglé l'écrivain à un point extraordinaire dans l'exposé des détails. Il ne faut donc accepter que sous bénéfice d'inventaire ses perpétuelles injures à l'endroit de tous ceux auxquels il a eu affaire à Constantinople.

Un exemple donnera la mesure de cette exagération : le portrait physique tracé par Luitprand de Nicéphore est, dans ses grandes lignes et ses caractères principaux, d'accord avec celui que nous en a donné un autre contemporain, Léon Diacre, celui-ci fort bien disposé pour le Basileus[1]. Seulement, dans sa verve âpre autant qu'imagée, le pauvre souffre-douleur du Basileus s'est vengé de l'accueil que lui fit ce rude soldat en nous donnant de son personnage, qui n'était certes ni agréable ni élégant, une description tellement poussée au noir qu'il a dépassé le but et nous a ainsi transmis une charge de l'empereur et sa caricature au lieu d'un croquis tant soit peu sincère. En place de nous produire un Nicéphore fort laid, il est vrai, mais point repoussant, physionomie brutale et sauvage mais pleine d'ardeur guerrière, respirant une indomptable énergie, il nous présente un magot grotesque que notre héros n'était certainement point [2]. Ces réserves faites sur ce grave défaut, bien explicable après l'accueil reçu par l'écrivain et du reste tout à fait en rapport avec la brutale franchise de l'époque et la

1. Voyez le curieux parallèle établi par Kœpke entre ces deux portraits, à la page 34 de son livre, cité dans la note de la page 600.

2. « Ce n'est pas sur le portrait satirique que Luitprand fait de Nicéphore, dit fort justement Lebeau, mais sur les actions de ce dernier, qu'on doit juger de son caractère. »

haine nationale entre Occidentaux et Byzantins, on peut considérer d'une manière générale les renseignements fournis par Luitprand comme étant d'une exactitude remarquable.

Je prends le récit de l'évêque de Crémone à son début même. Il ne nous a fourni aucune indication sur les circonstances de son départ d'Italie, ni sur les péripéties de sa route jusqu'à Constantinople. Seulement, par certains détails qu'il nous donne à propos de son voyage de retour, nous savons qu'il dut passer déjà alors par Corfou et par Patras [1]. Sa narration commence au moment même de son entrée dans la capitale d'Orient, aux premiers jours de juin de l'an 968. Je rappelle qu'à ce moment Nicéphore se trouvait fort gravement préoccupé de divers côtés. Les affaires de Bulgarie le chagrinaient grandement ; il redoutait le retour très prochain de Sviatoslav et de ses terribles bandes, et s'apercevait un peu tard de l'orage redoutable qu'il avait suscité sur la frontière du nord. En même temps il poussait avec la plus extrême activité les préparatifs de cette expédition suprême qu'il estimait nécessaire pour faire tomber les dernières résistances des Arabes de Syrie et consolider ses conquêtes de ce côté. Enfin et surtout les progrès incessants d'Othon en Italie, ce titre d'empereur que, non content de le prendre pour lui-même, le césar germanique venait de faire conférer à son fils à Rome, la récente et inqualifiable agression des guerriers teutons contre Bari, l'avaient rempli à la fois de colère et d'inquiétude. Il brûlait de tirer vengeance de ce souverain barbare, de ce misérable roi des Germains qui jouait au Basileus, qui se permettait de traiter en pays conquis cette péninsule italienne, première et plus illustre province du vieil empire romain dont lui, Nicéphore, était l'héritier légitime ; il s'indignait affreusement à la pensée que ce Teuton ne craignait pas de prendre pour lui-même ce titre sacré d'empereur qui convenait aux seuls descendants de Constantin ; et pourtant, se voyant déjà toute la Scythie et tout l'Islam sur les bras, il hésitait à rompre définitivement avec ce troisième et si redoutable voisin. Toutes les en-

1. Voyez page 659.

trevues orageuses de Nicéphore avec Luitprand, dont je vais donner le récit, toutes celles où il se fit remplacer par son frère ou ses ministres, se ressentent de ces deux courants d'impressions contraires qui agitaient en ce moment les esprits à Byzance. On se vengeait des conquêtes et des orgueilleuses prétentions d'Othon en l'accablant d'injures sur le dos de son infortuné légat ; mais, en même temps, on ne pouvait se décider à laisser repartir celui-ci sans avoir conclu avec lui quelque arrangement conciliable avec la dignité impériale et évité ainsi de créer entre les deux monarchies un état d'hostilités déclarées. On espérait toujours, en tourmentant, menaçant et terrifiant le pauvre évêque, finir par obtenir de lui quelques concessions au nom de son souverain à la fois si provocateur et si gênant.

Je reproduirai du mieux qu'il me sera possible tout ce précieux récit de Luitprand. L'évêque de Crémone fit, le jeudi 4 juin, son entrée dans la Ville gardée de Dieu. Il avait probablement débarqué au port suburbain de l'Hebdomon, après avoir longuement suivi la route de terre depuis Lépante, comme il le fit au retour en sens inverse. Il ne nous dit point s'il trouva la capitale grecque fort changée depuis les temps fortunés de sa première ambassade, dix-neuf ans auparavant. Dès ce premier jour, l'attitude résolument hostile et délibérément injurieuse du gouvernement byzantin se dessina très nettement. Dès les premières lignes aussi du récit de Luitprand, éclatent la rancune inexorable, la haine violente, grotesque à force d'exagération, qu'inspirèrent au malheureux légat et à sa suite les mille ennuis, les injures calculées, les défiances voulues auxquelles ils furent sans cesse en butte durant tout leur séjour de la part de la cour et des autorités impériales. Cet accueil si inattendu, si différent de celui d'autrefois, paraît avoir de suite déconcerté le vaniteux prélat.

Le 4 juin donc, Luitprand et ses compagnons [1] se présentè-

1. Nous apprenons par Luitprand que cette suite, outre divers secrétaires et gens de service, comprenait cinq de ces gardes du corps, nommés *leones*, qui jouaient un grand rôle dans les cours du dixième siècle, principalement dans celle d'Allemagne. Ces hommes, sorte de *bravi* de l'époque, triés avec soin, brutes gigantesques, d'une force prodigieuse, étaient dressés à soutenir en toute circonstance l'honneur de leur maître et la vérité de son dire dans les combats singuliers, jugements par les armes déjà de mode dans ces temps si rudes.

rent à cheval à la porte Dorée [1]. Ils comptaient sur une réception solennelle. Grande fut leur déception. Il n'y avait pour les accueillir ni haut fonctionnaire ni cortège d'apparat. On les fit attendre derrière la porte fameuse jusqu'à cinq heures du soir, sous une pluie battante; puis, injure inouïe pour les ambassadeurs de l'illustre empereur d'Occident, on les força à descendre de leurs montures, et, sans appareil aucun, on les conduisit à pied, par des chemins abominables, à une distance énorme, au « palais de marbre », qui leur avait été assigné pour demeure. Luitprand nous a laissé la plus lamentable description de ce prétendu palais au nom sonore et des souffrances, des vexations que lui et les siens y endurèrent constamment pendant les quatre mois que dura leur séjour. C'était une immense et misérable baraque de pierre, délabrée, ouverte à tous les vents; on y gelait par le mauvais temps; la pluie et la tempête s'y engouffraient; en revanche, dès que le soleil brillait, on y étouffait, ses rayons pénétrant partout; aucun confort; pas l'ombre d'une attention.

Guerrier latin du X^e^ siècle, d'après l'*Histoire du costume* de J. Quicherat.

Dans cette vilaine et malsaine demeure, fort éloignée du Palais Sacré, l'ambassadeur et les siens furent traités dès leur arrivée en véritables prisonniers. Des gardes grossiers, probablement des soldats barbares des hétairies, placés, l'arme au poing, à toutes les issues, sous prétexte de veiller à leur sécurité, les empêchaient de circuler à volonté ou de communiquer avec qui que ce fût. Ils ne pouvaient sortir sans une autorisation formelle. De même, personne ne pouvait leur rendre visite [2].

1. Le texte porte sans doute par erreur : *Porta Carea*.
2. De tout le récit qui va suivre, de toutes les circonstances dans lesquelles la légation de Luitprand

Les infortunés n'eurent même pas, pour se consoler quelque peu, les jouissances d'une bonne table. Ce fut là un grief terrible pour ces estomacs délicats, et Luitprand revient bien souvent sur ce sujet pénible dans ses doléances comiques. Le chapitre des boissons laissait surtout fort à désirer. Le pauvre évêque, qui, cependant, depuis son premier voyage à Constantinople, devait bien savoir à quoi s'en tenir, ne pouvait pardonner aux Grecs leur vin exécrable, mal fabriqué, imbuvable mixture de plâtre, de résine et de poix, que connaissent bien ceux qui, même de nos jours, ont quelque peu fréquenté les terres helléniques. La prison de l'ambassade était même entièrement dépourvue d'eau. Luitprand et sa suite en étaient réduits à acheter fort cher à des porteurs ambulants celle qu'ils buvaient. On leur avait imposé comme maître d'hôtel et bien plutôt comme geôlier et espion en chef un Sicilien nommé Michel, qui les exploitait abominablement. « Il faudrait, s'écrie douloureusement l'évêque, descendre aux enfers pour retrouver un drôle de cette espèce. » Il n'y eut pas de rapine, pas d'extorsion dont cet exploiteur officiel ne se rendit coupable envers les pauvres Latins confiés à ses soins. Il épuisa jour après jour pour eux la coupe des vexations de cuisine et d'office.

Deux jours après son arrivée, le 6 juin, qui était le samedi avant la Pentecôte, l'ambassadeur d'Othon obtint une audience au Palais Sacré. Il lui fallut franchir, toujours à pied, une distance énorme par les plus horribles chemins, et ce supplice odieux, pour des hommes accoutumés à toujours chevaucher, fut imposé à chaque audience à lui et à ses compagnons. Bien que Luitprand n'en parle point, il est probable aussi que cette longue promenade à travers une population grossière et uniquement hostile ne dut être rien moins qu'agréable. L'évêque dit seulement que lui et ses compagnons arrivèrent au Palais absolument essoufflés, ce qui se conçoit d'autant mieux que les rues

avait été décidée, il résulte bien clairement qu'en dehors des négociations matrimoniales officielles, Luitprand avait été chargé par son maître d'une mission d'information secrète et minutieuse. Il devait examiner l'état vrai de la puissance byzantine, scruter ses forces militaires, juger de la solidité du trône du nouveau maître de Constantinople. Ceci n'échappa naturellement point à l'attention soupçonneuse et toujours en éveil de Nicéphore et de ses conseillers. Voilà pourquoi Luitprand et sa suite furent traités comme des prisonniers, gardés à vue durant tout leur long séjour. On les traita en véritables espions qu'ils étaient.

par lesquelles ils passèrent devaient ce jour-là se trouver dans un état affreux. Précisément la nuit précédente, une pluie diluvienne était tombée sur Constantinople. L'averse dura trois heures avec une si effrayante violence que Léon Diacre, témoin oculaire de ce phénomène, lui a consacré tout un paragraphe de sa chronique [1]. De neuf heures du soir à minuit, de telles masses d'eaux tombèrent que la plupart des édifices publics furent presque instantanément inondés, toutes les toitures traversées, les rues transformées en torrents impétueux entraînant les hommes et les animaux. Le peuple de Byzance, ce peuple de superstitieux, crut à un nouveau déluge, fruit de la colère céleste, et la nuit se passa au milieu des cris et des larmes, au bruit de cette tempête sans précédents. Ce fut donc par des ruelles profondément ravinées, par des fondrières sans nom dont peuvent seuls se faire une idée ceux qui ont parcouru en temps de pluie les quartiers perdus et escarpés de la moderne Stamboul, que le pauvre évêque de Crémone et sa suite lamentable, crottés et furieux, durent gagner le Palais Sacré. Le grand papas ou portier chef n'en ouvrit vraisemblablement qu'en grognant très fort les portes dorées et les grilles massives aux Latins maudits.

Guerrier latin du x[e] siècle, d'après l'*Histoire du Costume* de J. Quicherat.

Les ambassadeurs d'Othon s'attendaient à être reçus de suite par le Basileus en personne ; mais, nouvel affront, le glorieux empereur de-

1. Éd. Bonn, p. 69.

meura invisible et se fit suppléer par le curopalate, son frère. Celui-ci, à ce que nous apprenons, remplissait à cette époque une des principales fonctions de l'État, celle de grand logothète du drôme, chargé des relations étrangères. Ce manque d'égards indisposa fort l'irascible prélat. L'entrevue fut orageuse et prit immédiatement un caractère d'irritation et d'hostilité très marquées. Elle se passa du reste tout entière à préparer l'audience impériale du lendemain et à ergoter sur le titre par lequel Othon serait désigné dans les conférences. Léon s'obstina à lui refuser formellement celui d'empereur, par conséquent de Basileus, réservé, affirmait-il insolemment, au seul souverain de Constantinople [1]. Il offrait seulement de donner à Othon celui de ῥήξ ou roi, par lequel les Byzantins étaient accoutumés de désigner la majorité des princes barbares leurs voisins. L'injure était directe et les envoyés latins protestèrent bruyamment. Le curopalate, de son côté, se levant avec brusquerie, interpella l'évêque avec la dernière brutalité, l'accusant de n'être venu en Orient que pour discuter et non pour traiter sérieusement de la paix. Il coupa court à l'entretien et refusa même dédaigneusement de prendre de ses mains les lettres d'Othon. Ce fut le « mégalodierménevte », ou grand interprète, qui dut les recevoir. On se figure la déception et l'irritation de l'orgueilleux Luitprand. Il n'est pas étonnant qu'il nous fasse de son désagréable interlocuteur et de sa fourberie habituelle le plus vilain tableau. De son physique il ne dit rien, sauf qu'il était de taille haute, à l'inverse de son frère. Au moral, c'était un fourbe, affectant une fausse humilité, « un roseau cassé qui eût percé la main à qui eût voulu s'appuyer dessus [2] ! » Ainsi se termina, sous les plus fâcheux auspices, cette première entrevue, destinée surtout, je le répète, à régler le cérémonial du lendemain.

Ce lendemain donc, dimanche 7 juin, fête de la Pentecôte, Luit-

1. C'est peut-être dans cette prétention que se révèle plus ouvertement le sentiment vrai de Nicéphore et de ses conseillers. Ce qu'ils ne pouvaient pardonner à Othon, c'était d'avoir pris ce titre d'empereur réservé au seul souverain de Byzance. Pour eux, il n'y avait toujours qu'un empire et qu'un empereur, l'empereur romain, l'empereur unique, universel, mieux encore, l'*empereur* tout court. Tous les autres souverains de la terre pouvaient tout au plus aspirer au titre de *roi*.

2. Isaie, ch. XXXVI, 6.

prand fut reçu de très grand matin en audience par Nicéphore, dans une salle qu'il nomme Stéphana [1]. Ce n'était autre chose que la merveilleuse et célèbre salle du Triclinion des dix-neuf lits. Luitprand l'a certainement désignée sous ce nom parce qu'elle était toute voisine de l'église Saint-Étienne [2] Protomartyr, un des plus fameux oratoires du Palais Sacré, bâti par Pulchérie. La réception se faisait dans les pires conditions, après les scènes regrettables de la veille. Malgré le peu d'empressement témoigné par les Grecs, il dut, comme toujours, y avoir un certain déploiement d'apparat. Mais Luitprand, cette fois uniquement préoccupé de dénigrer à outrance les Byzantins, n'en souffle mot [3]. Il se contente de nous faire de Nicéphore, au physique, le portrait célèbre dont j'ai parlé plus haut, portrait si chargé qu'il en est demeuré fort sujet à caution; et cependant, je l'ai dit, malgré l'exagération et le parti pris évidents, il s'accorde en tous les points principaux avec le signalement infiniment plus favorable des chroniqueurs byzantins; c'est donc, malgré la noirceur voulue, un document des plus intéressants.

« Nicéphore, dit l'évêque de Crémone, est d'une laideur rare, de taille très courte, avec une fort grosse tête, de tout petits yeux, des yeux de taupe, une barbe courte et dure, épaisse et déjà grisonnante, le cou fort menu. Il est noir de peau comme un nègre, tellement qu'il ferait peur à qui le rencontrerait la nuit. Il a le ventre gros, les hanches étroites, les cuisses trop longues, les jambes trop courtes, les pieds difformes. » Le rancunier prélat n'épargne même pas le splendide costume impérial d'apparat, qu'il déclare fort usé, ni les fameuses bottines de pourpre et le reste, qu'il traite fort mal. Ce portrait peu flatté n'est en rien racheté par la peinture des qualités morales. « Le langage du Basileus est insolent et brutal. Il est fourbe comme un renard, menteur à l'égal d'Ulysse. » « Quel contraste, avec vous, ô

1. Voyez Zampélios, *op. cit.*, note 248. Στεφάνα pour Τὰ Στεφάνου ou Τὰ Στεφανᾶ.

2. En grec *Stéphanos*.

3. M. Brosset, dans Lebeau, *op. cit.*, t. XIV, p. 84, note 1, dit que parmi les présents offerts à l'empereur étaient quatre esclaves entièrement mutilés, sorte d'eunuques de très grand prix. J'ai vainement recherché la source de ce détail curieux qui ne figure point dans le texte de Luitprand. M. Brosset ajoute cette phrase : « La ville de Verdun était en possession de ce commerce. Daru, *Hist. de Venise*, t. I, p. 75. »

mon noble empereur, ô ma chère impératrice, » clame le pieux courtisan dans son naïf désir de plaire ; « combien vous êtes plus beaux, plus aimables, plus civilisés ! »

Nicéphore reçut l'envoyé d'Othon assis sur son fameux trône d'or élevé sur des degrés. A sa gauche, mais quelque peu en arrière, étaient assis les deux jeunes Basileis, fils de Romain, « autrefois ses seigneurs, aujourd'hui ses humbles esclaves ». Ce détail précis nous en dit plus long que bien des chapitres sur la situation vraie du régent et ses rapports avec les petits souverains légitimes. Il était bien le seul maître véritable.

L'entretien entre le souverain d'Orient et l'envoyé latin ne fut pas de forme plus aimable que ne l'avait été celui de la veille avec le curopalate Léon. Nicéphore était, semble-t-il, dans un état complet d'exaspération par suite des récents événements d'Italie, surtout par suite de l'attitude prise par Othon vis-à-vis de ses anciens sujets à lui, les princes longobards du centre de la Péninsule. Il interpella, lui aussi, fort violemment l'évêque, dont le récit naïf nous ouvre un jour fâcheux sur la tenue de ces entrevues politiques si fréquentes à Byzance, entrevues que la menteuse étiquette officielle s'ingéniait constamment à présenter sous l'aspect le plus aimable, le plus courtois, alors qu'en réalité on s'y disait de gros mots et qu'elles ne consistaient souvent qu'en disputes violentes d'interlocuteurs grossiers, irrités jusqu'au paroxysme, gonflés de griefs réciproques impatiemment supportés par ces natures brutales.

« Il eût été de notre devoir », commença Nicéphore s'adressant à l'évêque, « il eût été de notre désir de te recevoir avec cordialité et magnificence. La conduite inique de ton maître ne nous l'a pas permis. » Et aussitôt, accumulant les griefs, s'échauffant à mesure, le guerrier rude, ignorant de toute délicatesse de langage, incapable de retenue, se mit à passer en revue tous les actes récents d'Othon en Italie, qu'il regardait comme autant d'attentats à ses droits imprescriptibles. Avant tout il se plaignit amèrement de ce qu'il appelait l'odieuse invasion du territoire et de la ville de Rome, des cruels supplices infligés par le souverain occidental aux nobles Romains, chefs de la faction hos-

tile aux Allemands, de toute sa conduite enfin vis-à-vis du roi Bérenger et de son fils Adalbert, qu'il considérait encore superbement comme ses protégés à lui. Il alla jusqu'à accuser, de bonne foi peut-être, l'empereur d'Allemagne d'avoir fait mettre à mort l'ex-roi d'Italie et son fils. Les communications, en ces temps très troublés, étaient si rares que Nicéphore pouvait fort bien ignorer que les deux princes étaient encore alors parfaitement vivants, l'un prisonnier en Allemagne, l'autre errant, exilé.

L'empereur reprocha encore avec violence, et cette fois avec plus de raison, à son collègue allemand son agression injustifiée contre les cités byzantines de l'Italie méridionale, contre Bari en particulier. Il termina cette diatribe étrange en prenant directement à partie l'évêque, qu'il accusa d'avoir été en toutes ces circonstances l'ardent et perfide conseiller d'Othon [1]. « C'est parce que ton maître a échoué dans ses entreprises déloyales contre mes provinces italiennes qu'il t'envoie aujourd'hui chez nous sous de fallacieux prétextes d'amitié, dans le but unique de nous espionner ! »

Sceau d'Othon Ier, d'après l'ouvrage de Henne am Rhyn intitulé : *Kulturgeschichte der deutschen Vœlker.*

Luitprand, nullement désarçonné par ce discourtois langage, se défendit avec une extrême vivacité, presque avec insolence, si du moins nous en croyons son récit, peut-être un peu bien complaisant. Peut-être bien, en effet, ne parla-t-il pas en réalité tout à fait aussi haut qu'il veut bien le dire dans cette narration rédigée à seule fin de se faire bien venir de ses souverains. Quoi qu'il en soit, il répondit certainement avec une rude franchise tout occidentale aux accusations de Nicéphore. « Mon maître, dit-il, bien loin de faire peser, comme il te plaît de le dire faussement, sur la cité romaine un joug tyrannique, est venu à elle comme un sauveur pour la délivrer de l'insupportable esclavage des courtisanes et des débauchés [2]. Durant tout ce temps,

1. On se rappelle le rôle d'accusateur public joué par Luitprand lors de la déposition du pape Jean XII.

2. Allusion au long règne scandaleux des Théodora et des Marosie, ainsi qu'à la cour dissolue du pape Jean XII.

que faisait ta puissance impériale? Elle sommeillait, ô Nicéphore! comme aussi a sommeillé celle de tes prédécesseurs. Comme toi-même, ils n'ont été empereurs romains que de nom, jamais de fait. »

Le bouillant évêque poursuivit sa harangue sur ce ton, reprochant ironiquement à Nicéphore de n'avoir rien fait pour venir en aide à cette grande cité qu'il persistait à réclamer comme sienne, d'avoir laissé les papes légitimes se débattre au milieu des misères de tout genre, des scandales, des usurpations et des séditions, d'avoir toléré sans mot dire l'attitude insolente prise à certains moments contre Byzance même par Adalbert et son parti. « Ce que vous n'avez osé faire, s'écria-t-il, mon maître Othon l'a fait. Il a franchi les monts ; il est venu jusqu'à Rome pour y ramener la paix, l'ordre et l'équité, pour y rétablir en toute sécurité le successeur légitime du prince des apôtres. C'est très justement qu'il a châtié les rebelles dont tu prends à tort la défense, ô Nicéphore. C'est très justement aussi qu'il a déposé le roi Bérenger et son fils, ses serviteurs infidèles auxquels il avait remis le glorieux sceptre du royaume d'Italie, et cela en présence des propres envoyés de ton prédécesseur l'empereur Constantin, qui sont encore aujourd'hui vivants dans cette cité pour témoigner de ces faits. Poussés par le malin, ces deux princes ont osé se soulever contre mon maître. Il a dû les châtier. Tu n'aurais pas agi autrement avec des sujets révoltés. — Mais, interrompit Nicéphore, un envoyé du marquis Adalbert, qui est à notre cour, soutient que les choses ne se sont point passées ainsi. Il maintient énergiquement la légitimité des droits de son maître à la couronne d'Italie et affirme que le tien n'a rien à y voir. — Il en a menti, répondit hardiment l'évêque, et chacun des hommes de ma suite [1] est tout prêt à soutenir dès demain contre lui mon dire en combat singulier si tel est ton bon plaisir. — Soit, j'accorde que tu aies raison, » interrompit à nouveau l'empereur avec impatience, « passons à autre chose. De quel droit le souverain de Germanie s'est-il permis d'envahir nos terres d'Italie, d'assiéger nos cités alors que nous étions si bien en paix avec

1. Les *leones*. Voyez la note de la page 604.

lui, qu'il n'était, à ce moment même, entre nous, question que d'unir plus étroitement nos deux couronnes par les liens du mariage ? » En faisant ainsi directement allusion à ce siège injustifié de Bari qui avait été pour les Grecs une si odieuse surprise, Nicéphore donnait à l'entretien une tournure des plus menaçantes. Cependant Luitprand, dans sa réponse, n'y alla pas par quatre chemins. Au risque d'irriter encore son impérial interlocuteur, peu accoutumé à cette franchise de langage, il posa nettement la question si brûlante de la souveraineté sur les thèmes italiens. « Ces cités que tu réclames, dit-il à l'empereur, ne t'appartiennent en aucune manière. Toutes font partie intégrante du seul royaume d'Italie. Tout en elles, habitants, langue et coutumes, est italien [1]. Les Longobards les ont d'abord conquises. L'empereur Louis les a arrachées ensuite aux mains des Sarrasins[2]. Il n'existe plus aucun titre sur lequel les empereurs de Constantinople puissent baser leurs prétentions sur ce pays. Les quelques places de Pouille et de Calabre qui sont encore entre vos mains, constituent pour vous une charge onéreuse dont il serait de votre intérêt de vous défaire. »

Ce petit cours d'histoire, légèrement fantaisiste, était en somme le comble de l'impertinence, quand on songe que Luitprand le débitait au chef suprême de cet empire d'Orient qui n'avait jamais cessé de posséder une portion de l'Italie méridionale, et qui avait constamment et énergiquement maintenu sur celle qui lui avait échappé par le sort des armes, ses prétentions aussi imprescriptibles qu'elles étaient anciennes. L'idée de renoncer à leurs droits sur des contrées qu'ils avaient perdues depuis des siècles ne venait même pas aux Byzantins. Comment Nicéphore, ce glorieux guerrier, vainqueur des terribles Arabes de Crète et de Syrie, aurait-il seulement pu supporter la pensée de céder humblement et sans compensation à un roi de Germanie ces villes de Pouille et de Calabre qu'il tenait encore,

1. Luitprand ne pouvait ignorer un instant que les provinces de Calabre et d'Apulie étaient alors, de langue comme de coutumes et d'aspirations, absolument grecques. Il mentait donc outrageusement s'il entendait désigner ces territoires. Tout ce passage si important est du reste fort obscur. Voy. Zampélios, *op. cit.*, note 260.

2. Allusion à la victoire de Lucera remportée en 866 par l'empereur Louis II, qui délivra la Pouille du joug des Sarrasins. Othon voyait dans ce succès d'un de ses prédécesseurs une confirmation de ses droits sur l'Italie méridionale.

qui possédaient garnison byzantine, et dont il comptait bien un jour se faire à nouveau un point d'appui pour reconquérir la Sicile sarrasine?

« C'est dans le désir de terminer à l'amiable toutes ces querelles, » dit cet étrange évêque en manière de péroraison, « que mon maître, l'invincible et glorieux empereur Othon, m'a envoyé ici pour te proposer le mariage de son fils avec la jeune princesse, fille du feu Basileus Romain et de la Basilissa Théophano [1]. Si tu consens à cette union je te ferai part des concessions que mon maître est disposé à te faire en retour. Bien loin de l'avoir poussé à s'emparer de l'Apulie par la force des armes, ainsi que tu le prétends à tort, c'est moi qui l'ai décidé à renoncer aux procédés de violence pour en revenir aux sentiments de paix et d'amitié envers ton empire. Je n'ai pas de plus grand désir que de devenir l'instrument de la réconciliation entre Othon et toi. »

J'ai résumé très brièvement, avec une grande latitude de langage, en supprimant maint détail secondaire, cette harangue bizarre dont le texte latin de Luitprand nous donne le résumé confus, singulier mélange de franchise, d'audace, de mensonge impudent, d'insigne fourberie. Nicéphore, naturellement au comble de l'irritation, aussi peu fait que possible à cette brutale éloquence d'Occident, désireux toutefois de ne pas rompre d'emblée des négociations déjà fort mal engagées, eut assez de sang-froid pour se contenir et se tira d'embarras en coupant court à l'entretien. Serré de près par son interlocuteur, il remit sa réponse à plus tard, faisant remarquer que huit heures étaient sonnées [2], et qu'il devait se rendre à la procession solennelle à Sainte-Sophie pour la fête du jour [3]. Tout avait été ainsi bien préparé d'avance pour per-

1. Le mariage dont il est ici tant question finit par avoir lieu, mais seulement quatre années plus tard, lorsque Nicéphore était mort depuis longtemps. Il fut célébré le 14 avril 972. A cette occasion, des présents magnifiques furent échangés entre les deux cours.

2. « Secunda, inquit Nicephoros, hora jam transit. » Cette remarque nous en apprend long sur les habitudes matinales des malheureux Basileis byzantins, forcés, par la multitude des charges officielles de toutes sortes sous le poids desquelles ils succombaient, à donner presque à l'aurore audience aux ambassadeurs étrangers.

3. Cette grande et auguste fonction de la Pentecôte comprenait l'arrivée solennelle de l'empereur à Sainte-Sophie, le service dans ce temple, le retour non moins solennel du prince au Palais et le grand festin donné par lui aux dignitaires sur des tables dorées. Toutes ces cérémonies splendides sont lon-

mettre au souverain de mettre brusquement fin à l'audience quand il le jugerait convenable.

GARCIA DEL.

Guerriers allemands du x^e^ siècle. Miniature du célèbre *Psalterium aureum* de Saint-Gall, d'après l'ouvrage de Henne am Rhyn intitulé *Kulturgeschichte der deutschen Vœlker*.

Luitprand fut placé, pour assister à la cérémonie, dans la tribune des

guement décrites au chapitre neuvième du *Livre des Cérémonies*, livre I^er^. On les reconnaîtrait difficilement dans le récit si étrangement partial de l'envoyé latin.

chantres des Factions qui chantaient les euphémies en l'honneur du Basileus. Il annonce en termes pleins de mépris qu'il n'importunera point ses gracieux souverains de la description détaillée de ces fonctions de la cour byzantine et se contente de relever quelques détails auxquels il donne à plaisir une signification grotesque marquée au coin de la même extrême partialité. Si on l'en croyait aveuglément, la marche solennelle de l'éclatant cortège n'aurait été qu'une pompe ridicule étalant à tous les yeux la misère de l'empire. Le prélat bavard n'a pas assez d'ironie pour les célèbres miliciens des Factions qui formaient la haie à travers la place de l'Augustéon, depuis le Palais jusqu'à la Grande Église. Il nous les dépeint comme un ramassis de bas marchands, d'artisans, de gens de rien, misérablement armés de petits boucliers et de courtes lances. Toute cette foule était pieds nus, en l'honneur du Basileus, paraît-il, plutôt, il me semble, à cause de la grande fête de la Pentecôte. Les vêtements d'apparat de tous les hauts personnages qui formaient cortège derrière l'empereur étaient, nous dit l'évêque, horriblement usés; c'étaient probablement là les fameux scaramangia aux vives couleurs si souvent cités dans les chroniques byzantines. « On ne trouverait pas à votre cour, ô mes Césars, un seul vêtement qui ne soit pour le moins cent fois plus précieux. » On ne voyait ni or ni pierreries sur aucun de ces personnages (ce renseignement encore semble quelque peu sujet à caution), sauf sur le seul Nicéphore, dont le costume de cérémonie, trop grand pour sa petite taille, fabriqué jadis pour un de ses prédécesseurs de plus haute stature, faisait ressortir plus vivement encore la mine chétive et noiraude.

« Durant que Nicéphore, semblable à quelque reptile difforme, poursuit Luitprand, marchait ou plutôt rampait vers l'église en tête de la procession, les chantres hurlaient à plein gosier ses louanges. « Voici venir l'Étoile du matin, le Soleil qui se lève; il nous éblouit de ses rayons. Voici venir le Fléau de Dieu qui procure aux Sarrasins le trépas affreux. Longue vie à Nicéphore Auguste [1]. Nations, adorez-le, véné-

1. Les souhaits de longue vie à l'empereur lui étaient adressés suivant les formules consacrées, dans des langues diverses : en grec surtout, en latin par les Occidentaux, en *anglais* (en norrain) même par les soldats varangiens de service. Voyez Zampélios, *op. cit.*, note 270.

rez-le, pliez le cou sous sa puissance; longue vie, longue vie. » Ici le rancunier prélat interrompt à nouveau son récit pour cribler encore d'injures grossières autant que puériles ce Nicéphore qui semblait faire un cas si mince de sa personne et s'inquiéter si peu de l'ambassadeur des très glorieux princes d'Occident. Cette fois il le traite de « vieille femme rustique et inculte, plus semblable à un satyre velu, à un bouc hirsute, qu'à un empereur »; enfin, ne sachant plus de quelle insulte l'accabler, il l'appelle « Cappadocien », lui jetant à la face la grossièreté légendaire des sauvages habitants de son pays natal.

Ainsi escorté tout du long par les acclamations adulatrices des Factions, Nicéphore fit enfin son entrée dans la Grande Église, suivi de fort loin par les deux petits empereurs légitimes. Quand il eut pris place sur le trône, Luitprand les vit se prosterner devant lui jusqu'à terre et l'adorer en tête des courtisans! Puis, l'écuyer impérial, trempant un calame dans l'encre officielle, traça, suivant la coutume, sur la paroi de l'église une marque indiquant, par la date de la fête, l'année du souverain régnant [1].

Les longues cérémonies religieuses une fois terminées, Luitprand fut convié au festin solennel d'usage. Ces repas magnifiques qui se répétaient à chaque grande fête et dans une foule d'autres occasions, et qui se prolongeaient des heures durant à travers un luxe éblouissant, comptaient parmi les épisodes les plus curieux de la vie de palais à Byzance, les mieux faits surtout pour exciter la curiosité et l'admiration des étrangers admis à y prendre part. Feu Augustin Marrast, dans ses *Esquisses byzantines,* a tenté de restituer une de ces royales agapes données précisément par Nicéphore Phocas. Le tableau qu'il en donne est si exact, si vivant, que je ne résiste pas au plaisir de le reproduire ici. Très certainement ce fut à un banquet tout semblable que notre ambassadeur dut assister dans la journée du 7 juin 968.

« Tout s'apprête pour le festin qui doit clore la solennité du jour. Les convives du plus haut rang ont été invités la veille, les autres le

1. Passage très obscur.

matin même, conformément aux prescriptions du klétorologion ou l'art « d'inviter » [1]. On voit arriver successivement aux portes du Palais les ambassadeurs étrangers, les « amis bulgares », etc., etc. L'élite de la noblesse administrative, qui forme l'aristocratie de l'empire, les dignitaires nobilissimes, florentissimes, clarissimes, éminentissimes, très illustres, très glorieux, très magnifiques, venus à cheval, ou dans de grands chars à quatre chevaux, incrustés de lames d'or et d'argent, sous l'escorte d'eunuques et de bravi, commencent à remplir la salle d'attente. On y remarque aussi des évêques, des prêtres, des moines à la courte robe de bure, des professeurs de l'Université de Constantinople, qualifiés officiellement des titres pompeux d'archi-savants, archimédecins, iatrosophistes, princes des rhéteurs, consuls des philosophes, etc., des représentants des villes commerçantes italiennes, de très discrets avocats de l'amplissime prétoire, des notaires, des directeurs d'hôpitaux et d'orphelinats, car toutes les notabilités de la capitale figurent tour à tour aux banquets impériaux; au festin de la Noël, une table de douze places est même réservée aux pauvres, « aux frères en Jésus-Christ »; tous ces personnages portent par-dessus leurs habits de gala un *surtout* qui joue un rôle particulier pendant le festin, comme nous le verrons tout à l'heure.

« Dans la salle du banquet, de grands candélabres d'argent qu'on vient d'allumer, car la nuit approche, pendent aux chaînes de même métal qui relient les colonnes de marbre de Thessalie. Le plafond doré d'où se détache une treille sculptée, les murs revêtus de mosaïques représentant des arbres, des fleurs et des fruits, le sol pavé de marbres précieux, forment un ensemble éblouissant. A l'extrémité, en face de la porte principale, une table dite apocoptique, ou séparée, en forme d'hémicycle, est destinée à l'empereur, qui y siégera avec les convives du plus haut rang sur un divan à douze places, « comme Jésus-Christ au milieu des douze apôtres ». Trois marches de porphyre rouge y conduisent. Devant l'hémicycle, sont disposées parallèlement, à droite et à gauche, dix-neuf tables accompagnées de divans

1. *De Cerim.*, t. I, p. 703.

à douze places établies de façon qu'aucun convive ne tourne le dos à l'empereur. La vaisselle est d'or, mais on mange avec les doigts et couché, *more antiquo.*

« Un voile de pourpre sépare la salle d'attente de la salle du banquet, où sont déjà installés, les uns à droite, les autres à gauche de la table impériale, les chanteurs apostoliques (ceux de l'église des Saints-Apôtres) et les hagiosophistes (ceux de Sainte-Sophie), avec des orgues d'or et d'argent. L'empereur entre dans la salle. Le voile de pourpre est levé, et, à l'aspect du monarque, les convives se prosternent la main devant les yeux, comme éblouis par un soleil vivant.

Situle d'ivoire dédiée à Othon Ier, à Milan. Trésor de la cathédrale de Milan.

« Dès que l'empereur arrive près de l'hémicycle, le maître des cérémonies, enveloppant sa main d'un pan de sa robe, car l'étiquette défend de présenter la main nue au souverain, la lui offre pour l'aider à monter les trois marches qui conduisent au divan impérial. A chaque marche, il prononce ces mots : « Serre fortement, gracieux Seigneur! »

« Nicéphore, en dibétésion de pourpre et en tiare blanche, a pris place; un fonctionnaire tout spécial, l'artocline (coupeur de pain), invite à haute voix chaque convive à entrer dans la salle et lui indique

d'un geste aimable la place qu'il doit occuper selon son rang. Comme le nombre des convives s'élève à plus de trois cents, on voit que la mission de l'artocline exige beaucoup d'activité et une connaissance approfondie du cérémonial...

« Tout étant prêt, l'empereur fait enfin signe aux chanteurs de commencer l'hymne composé en son honneur pour la circonstance. Cet hymne s'exécute avec accompagnement d'orgues. Les convives se prélassent sur leurs lits, mais pas pour longtemps, car, dès que les chanteurs ont entonné la strophe qui appelle la bénédiction du ciel sur l'empereur, tout le monde, à l'exception des ambassadeurs étrangers, se lève et ôte son surtout. Le chant fini, chacun réendosse son surtout et se recouche.

« On apporte le second service : viandes froides, jambons, saucissons fortement assaisonnés d'huile, d'ail et d'oignons, ce qui fait précisément dire au facétieux Luitprand que les Byzantins commençaient leurs repas comme des ivrognes. Les plats de très grandes dimensions, posés sur de petits chariots, sont roulés jusqu'à la table impériale et placés d'abord devant l'empereur, qui ordonne ensuite de les porter sur les autres tables. A ses favoris et aux invités de haut rang, il envoie par un serviteur *ad hoc,* le *terpnos* (l'agréable), des portions puisées de ses mains dans le plat impérial. Le monarque, on le voit, n'est pas oisif à table ; ses invités ne le sont guère davantage, car dès que l'*agréable* est en mouvement pour porter aux privilégiés leur pitance, chacun se lève et ôte son surtout. Le *terpnos* revenu à sa place, on revêt de nouveau le surtout et on se recouche, puis comme le festin du jour doit être « incomparable et varié », un colonel des gardes et le démarque des bleus, chacun à la tête d'un détachement, entrent dans la salle. Le colonel reçoit un hymne à la louange de l'empereur et ses soldats le chantent, toujours avec accompagnement d'orgues. Enfin, le colonel, le démarque et leur troupe se mettent à danser une sorte de pyrrhique d'un caractère grave, renouvelée des anciens Grecs. Après cet entr'acte, le chambellan de service lève la main et les danseurs disparaissent.

« Les chariots chargés de rôts et de plats chauds font leur entrée.

L'*agréable* recommence ses courses pendant qu'un moine lit à haute voix une homélie de saint Chrysostome, à laquelle les *amis* étrangers ne comprennent pas grand'chose. Puis, debout, et sans surtout, on boit à la santé de l'empereur avec du vin de Naupacte; il faut dire à ce propos que le cérémonial règle jusqu'au nombre des rasades qui seront versées aux convives.

« Le second service est enlevé. Les convives se lavent les mains avant le dessert, composé de gâteaux, de tourtes au miel, de sucreries et de fruits contenus dans d'énormes cratères d'or (ou dorés), que des machinistes spéciaux hissent jusqu'à la table impériale à l'aide de courroies attachées à leurs anses. Le dessert amène des divertissements impatiemment attendus des convives. Des hommes vêtus de peaux de bêtes et portant des masques effrayants, figurant les Goths d'Alaric qui avaient laissé un long souvenir de terreur dans les populations grecques, aujourd'hui passés à l'état de croquemitaines, frappant leurs boucliers de leurs piques, exécutent ce que le *Livre des Cérémonies* appelle le *jeu gothique*, danse accompagnée de gestes féroces et de chansons hurlées en argot barbare. Après eux, des équilibristes, des faiseurs de tours de force, excitent l'admiration de l'assemblée échauffée par le vin de Chio. Un homme d'une taille gigantesque ploie comme un arc une épaisse barre de fer. Un Arabe placé sur sa tête une poutre de vingt-quatre pieds de long; à chaque extrémité se tient debout un enfant vêtu seulement d'une ceinture. Des Indiens, montant sur les épaules les uns des autres, forment une pyramide humaine. Puis le fourrier impérial donne le signal du départ. Les convives, guidés par lui, défilent devant l'empereur, et sortent par la porte opposée. Le banquet est terminé. »

Tel fut, à bien peu de différences près, je le répète, le festin auquel assista, le dimanche 7 juin 968, à la cour du Basileus Nicéphore Phocas, Luitprand, évêque de Crémone, ambassadeur extraordinaire des empereurs d'Allemagne. Il n'eut que la quinzième place à la table réservée au corps diplomatique, humiliation insultante qu'il ressentit vivement. On ne lui donna même pas rang du côté de la nappe, qui était naturellement le côté d'honneur. Aucun des personnages de sa suite

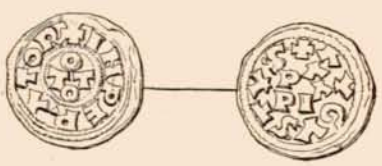
ne fut convié avec lui ou n'obtint même la permission d'entrer au Palais. Les mets à l'huile, le vin horriblement mélangé de poix dont se gorgeaient les convives, les sauces de poisson fétides répandues à profusion lui inspirèrent une véritable horreur. Le festin, affirme-t-il, fut long, tumultueux, assez dégoûtant, vrai festin d'ivrognes puant l'huile et la marée [1]. Durant presque tout le temps, Nicéphore, par le moyen d'interprètes, lui fit passer comme un examen véritable qui porta surtout sur les forces dont disposait Othon en Italie. Longuement aussi il l'interrogea sur l'étendue des territoires soumis à l'autorité du césar germanique, et sur le nombre de ses armées qu'il s'acharna à tourner en dérision.

Comme Luitprand, courageusement, vantait les qualités militaires des guerriers allemands, Nicéphore se mit fort en colère : « Tu mens, » lui criait-il. « Les soldats de ton maître ne savent ni combattre à pied ni se tenir sur leurs chevaux. Ils n'ont aucune notion de l'art de la guerre. Leurs épées sont si longues, leurs boucliers si vastes, leurs casques et leurs cuirasses si pesants qu'ils ne peuvent se mouvoir et trébuchent à chaque pas en marchant. » Puis, éclatant de rire : « Ce sont de si gros mangeurs que leurs ventres débordants les clouent au sol. Ce sont des ivrognes, des poltrons! » Il s'emportait toujours plus, semblant trouver quelque soulagement à cette âpre et enfantine moquerie. Très justement cette fois il n'eut que dédain pour la marine d'Othon, marine qui faisait encore presque entièrement défaut à l'empereur d'Allemagne, et la compara railleusement à sa propre flotte, objet de toute sa sollicitude, son invincible flotte, comme il l'appelait, bien oublieux, toutefois, du récent désastre de Messine. « C'est par la mer que je vaincrai ton maître, que je brûlerai et détruirai ses cités échelonnées sur les rivages et le long des fleuves. La mer m'appartient à moi seul. Nul ne saurait m'y faire obstacle. » Puis il rappela une fois encore en un langage orgueilleux et véhément l'échec misérable d'Othon sous les murs de Bari. Certainement il attribuait de bonne foi la retraite des Allemands à leur infériorité contre ses troupes à lui et non aux considérations politiques qui en avaient été le motif princi-

1. Luitprand fait allusion à une sauce de poisson très fétide, qui empoisonnait tous les plats; ce devait être le fameux *garon*.

pal. « Comment ton maître pourrait-il me résister, lui qui a échoué contre cette petite cité, alors que tous ses Saxons, tous ses Souabes, tous ses Bavarois et ses Italiens lui faisaient cortège? » Il continua longtemps sur ce ton moitié furieux, moitié goguenard. « Du reste, » acheva-t-il en guise d'injure dernière, « j'ai bien tort de vous appeler des Romains, vous n'en êtes point, vous n'êtes que des Longobards [1] ».

Luitprand, en face de cette nombreuse assistance, répondit hardiment à cette insultante sortie d'un homme accoutumé à n'être jamais contredit. Il s'efforça d'établir un parallèle entre ces pauvres Lombards tant insultés et les Grecs, parallèle qui, naturellement, ne fut point à l'avantage des derniers. A plusieurs reprises, Nicéphore, de plus en plus excité, voulant reprendre la parole, lui fit signe de la main de se taire, mais l'obstiné prélat, lui aussi absolument hors des gonds, alla jusqu'au bout sans se laisser intimider. Laissant éclater toute sa colère longtemps contenue, il refit, lui aussi, à titre d'argument suprême, sa thèse historique accoutumée, et, remontant au déluge, reprit par le menu le récit des misérables commencements de cette Rome dont les Byzantins s'enorgueillissaient tant d'être les héritiers. Ce dut être vraiment un plaisant spectacle que cette querelle peu courtoise en un tel lieu et devant de tels auditeurs, que cette joute brutale à coups de citations historiques étrangement défigurées entre le rude soldat cappadocien et le non moins rude clerc latin. Luitprand accumulait les lourdes injures. « Vous autres Grecs, vous vous vantez de descendre de ces Romains dont le premier fut un bâtard et un fratricide, de ces Romains dont l'origine a été un simple ramassis d'esclaves fugitifs, de meurtriers, de débiteurs insolvables. Nous, que vous appelez par dérision des Longobards, et qui en réalité, nous nommons Saxons, Français, Lorrains, Bavarois, Souabes et Burgondes, nous n'avons pour vous que



Denier d'argent d'Othon Ier comme empereur d'Occident, frappé à Pavie.

1. C'est-à-dire, dans l'idée de Nicéphore, de simples barbares.

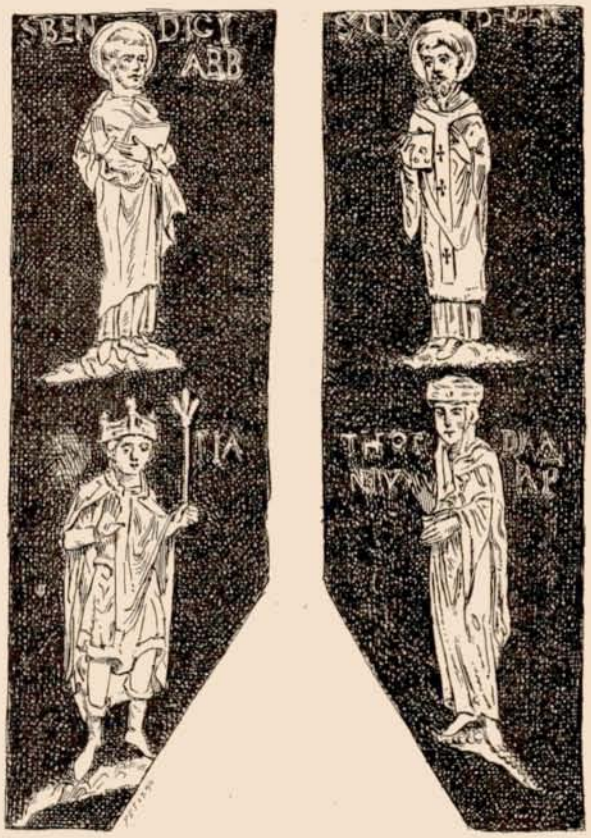
du mépris, à tel point qu'il n'est pas chez nous de pire injure à adresser à un adversaire exécré que de l'appeler Romain. Ce nom odieux est, pour nous, le synonyme et comme le symbole de tous les vices et de toutes les infamies. Vous accusez nos soldats de lâcheté; vous dites plaisamment qu'ils ne savent ni combattre ni même se tenir sur leurs chevaux. Je vous donnne rendez-vous à la guerre prochaine; on verra bien qui de nous deux aura raison. »

Nicéphore, n'y tenant plus, pour faire taire l'incorrigible bavard, fit enlever les tables et ordonna qu'on ramenât l'évêque dans sa triste demeure et qu'on l'y tînt enfermé. Le malheureux y souffrit de tant d'incommodités qu'il y tomba malade avec toute sa suite. Il faut lire le piteux tableau de l'existence que menaient dans cette maison inhospitalière ces pauvres étrangers complètement désemparés. Ils y mouraient de colère, de chaleur et de soif. Mais surtout et toujours Luitprand en veut au vin qu'on lui servait, ce vin infecté de résine [1], presque imbuvable, qui était alors comme aujourd'hui la boisson des Grecs. Cet amer breuvage, qui délabrait l'estomac de ses serviteurs, jetait le pauvre évêque dans de vrais accès de rage. C'est en pleurant qu'il songeait aux crus parfumés de son pays natal.

On n'imagine pas une pire absence de confort. Toute l'ambassade couchait sur la pierre dure. On n'avait mis à sa disposition ni un oreiller ni même une couverture. Les malheureux Occidentaux expiraient de chaleur le jour; la nuit, ils périssaient de froid. La maison, ouverte à tous les vents, ne les protégeait ni du soleil ni de la pluie. Durant deux fois vingt-quatre heures même on sembla les avoir totalement oubliés. On les tint absolument captifs, refusant de les laisser sortir ou communiquer avec qui que ce fût. Impossible surtout de faire parvenir de leurs nouvelles en Italie. Désespéré, Luitprand, à force d'implorer son geôlier, réussit cependant à prix d'or à faire tenir une lettre au frère de l'empereur. Il le suppliait de faire terminer promptement les négociations engagées et de mander du moins à Othon que son ambassadeur était encore vivant, sinon il demandait qu'on lui permît de

1. Luitprand parle de salure, *salsugo*, saumure ?

quitter aussitôt Constantinople et de profiter du passage d'une galère de Venise pour regagner son pays avant qu'il ne fût trop malade pour cela. Le pauvre homme, au fond fort peu courageux, parlait déjà de ne pas laisser ses os pourrir sur la terre étrangère.



Bas-reliefs d'or enrichissant la couverture d'un merveilleux évangéliaire appartenant à la bibliothèque du château ducal de Gotha. Ces bas-reliefs d'une grande finesse d'exécution et certainement sortis de la main d'un artiste grec, nous donnent, au-dessous des effigies de deux saints, celles de l'empereur d'Allemagne Othon II, le fils d'Othon Ier, et de sa femme l'impératrice Théophano, fille de Romain II et de Théophano. Voyez la note 1 de la page 614.

Le dur curopalate le fit attendre sa réponse quatre jours encore. Alors enfin, il le reçut en audience, assisté du fameux parakimomène Basile, celui-là même qui, cinq ans auparavant, avait tant contribué au triomphe de Nicéphore en soulevant contre Bringas la plèbe byzantine. Deux autres hauts personnages palatins, le protosecretis Syméon [1] et le protovestiaire, plus deux *magistri*, probablement Jean Tzimiscès et le préfet Sisinnios, complétaient ce cénacle « d'hommes très sages, très doctes, très confits de miel attique », ajoute ironiquement l'évêque vindicatif. Cette fois encore les interlocuteurs furent plus que jamais loin de s'entendre. Comme Luitprand remettait une fois de

1. Le rédacteur de la fameuse Novelle de Nicéphore touchant les monastères. Voyez pages 392 et 397.

plus sur le tapis la question du mariage entre Othon et une des filles de Romain et de Théophano, comme il osait enfin réclamer franchement pour dot de la petite princesse les deux thèmes de Pouille et de Calabre tant désirés par Othon, on lui répondit insolemment que le fait pour une Porphyrogénète d'épouser un barbare était déjà en soi-même quelque chose d'inouï, qu'on parviendrait peut-être cependant bien à s'entendre, à une condition seulement : c'est que, loin d'exiger une dot pour la fiancée de son fils, l'empereur d'Allemagne consentît à lui en fournir une qui fût digne d'une si haute alliance. « Que le roi Othon nous restitue Rome avec Ravenne et tous les territoires jadis possédés par nous en Italie au midi de ces deux cités, et nous lui enverrons notre princesse pour son fils. Que s'il veut se contenter de notre amitié sans prétendre à une alliance avec nous, qu'il évacue du moins la ville de Rome et son territoire et rende aux Romains leur liberté. Alors, de notre côté, nous restituerons et maintiendrons au pape tous ses droits sur cette cité et les terres environnantes, nous en réservant la seule souveraineté. Nous exigeons de plus que le roi Othon oblige ses alliés, les princes de Capoue et de Bénévent, nos sujets rebelles, à s'humilier devant notre Basileus et à le reconnaître à nouveau comme leur seul souverain. » Ainsi parla le Parakimomène, qui semble avoir été l'orateur impérial le plus autorisé dans tous ces tumultueux entretiens. On juge de ce que dut être la réponse de Luitprand.

Ce qui froissait le plus l'ambassadeur d'Othon, c'était cette obstinations des Grecs à considérer comme une mésalliance l'union princière qu'il était chargé de leur proposer de la part de son maître. L'injure était par trop forte venant de gens qui avaient jadis donné la belle princesse Marie-Irène, fille de feu l'empereur Christophe [1], au roi des Bulgares, Pierre, au chef d'une nation de vrais sauvages, et qui négociaient actuellement pour leurs deux petits empereurs l'alliance de princesses de la même maison. Luitprand rappela ce fait du mariage de la reine de Bulgarie [2], faisant observer que cette princesse avait été donnée à son époux sans qu'on eût même cherché à exiger de celui-ci

1. Fils lui-même de Romain Lécapène.
2. Voy. page 549.

aucune des conditions léonines qu'on prétendait imposer à l'empereur Othon. On lui répondit que le cas était fort différent, que la fille de l'empereur Christophe n'avait jamais été une vraie Porphyrogénète, puisqu'elle était née avant l'élévation au trône de son grand-père Romain Lécapène, par conséquent bien avant celle de son propre père. Mais le pauvre évêque était parti et ne s'arrêta pas en si beau chemin. Fidèle à ses habitudes oratoires que les patrices malins avaient tout intérêt à exciter encore, il se remit à discourir et fut plus prolixe que jamais. J'épargne au lecteur sa fastidieuse harangue. De nouveau tombant dans le piège que ses interlocuteurs rusés tendaient à sa naïve et colossale vanité, il s'escrima à défendre les droits de son maître sur cette Rome tant disputée et ceux de l'Église romaine, non seulement sur les diocèses italiens, mais aussi sur ceux de Grèce, de Macédoine et d'Illyrie! On conçoit qu'une pareille thèse l'entraîna loin et que son discours ne fut pas fait pour calmer des auditeurs aussi peu endurants. Luitprand leur fit un véritable cours d'histoire indignée. Il redit une fois encore de quel joug honteux les Allemands avaient délivré la cité romaine. Il parla de Constantin le Grand, de ses victoires et de ses donations à l'Église vaticane. Il rappela qu'Othon avait restitué à celle-ci ces donations mêmes jadis instituées en sa faveur par ce prince, ce que n'avaient jamais songé à faire les Basileis orientaux. Il fut verbeux, âpre et méprisant comme toujours, mais il n'en eut pas davantage de succès. Sa violente et confuse philippique n'eut d'autre résultat, il l'avoue lui-même, que de faire rire aux éclats tous ces grands personnages. Léon conserva seul une attitude plus courtoise. Puis on renvoya une fois de plus l'infortuné à sa demeure.

On le manda à nouveau seulement le 29 juin, jour de la fête des Saints Apôtres, pour le faire assister à la cérémonie solennelle de ce jour dans la grande église de ce nom. Il dut, cette fois encore, et bien que déjà souffrant, écouter avec un vrai désespoir les chants interminables, les cantilènes infinies ; il revit avec un morne ennui toutes les phases de ces fonctions qui duraient des heures entières. Comme d'habitude, un festin officiel en présence de l'empereur termina cette fastidieuse journée. Un nouvel affront y attendait le prélat. Les am-

bassadeurs du roi Pierre de Bulgarie, qui venaient précisément traiter de la réconciliation avec l'empire, étaient arrivés la veille à Constantinople. On leur assigna des places au-dessus de celle de Luitprand à l'extrémité de la longue et étroite table où le corps diplomatique était placé sur un rang. Quand il se vit lui, prélat latin et ambassadeur du glorieux empereur d'Occident, mis au-dessous de ces barbares grossiers, « à la chevelure rasée à la mode hongroise », aux vêtements sauvages, aux pantalons flottants serrés à la taille par une lourde chaîne en guise de ceinture (le chef de la mission était un simple catéchumène, *pas même baptisé*), le bouillant évêque, estimant que cette dernière insulte faite à ses maîtres en sa personne passait décidément la mesure, quitta la table avec les marques de l'indignation la plus vive.

C'était un fort gros scandale, et cette brusque retraite troubla prodigieusement les convives. Léon Phocas en personne et le protosécrétis Syméon coururent après Luitprand, expliquant qu'ils se trouvaient dans l'impossibilité de lui assigner une place au-dessus de celle des Bulgares, parce que, lors du mariage du Basileus Pierre (ils disaient Basileus et non roi) avec la fille de Christophe, il avait été entendu, par convention écrite, que les envoyés de cette nation auraient dorénavant au Palais Sacré le pas sur les ambassadeurs de toutes les autres. En outre, comme on le lui avait dit déjà, Pierre, étant le seul prince étranger auquel la chancellerie byzantine reconnût ce titre de Basileus, se trouvait avoir par ce seul fait rang au-dessus de tous les autres. « Ce Bulgare », criaient les deux hauts personnages, cherchant à ramener le prélat hors de lui, « ce Bulgare, qui tant t'irrite, porte, il est vrai, les cheveux ras ; il est sale et mal lavé; il a pour ceinture une chaîne de cuivre ; il n'en est pas moins patrice et nous lui ferions une injure gratuite en le plaçant au-dessous d'un évêque, d'un évêque franc surtout. » Comme toutes ces bonnes raisons, qui n'étaient qu'insultes nouvelles, n'avaient naturellement pas le don de calmer Luitprand, le curopalate, refusant de le laisser retourner chez lui, l'envoya dîner à l'auberge avec la domesticité du Palais. « J'obéis en silence, étant trop contrit pour pouvoir répondre un seul mot, et j'acceptai avec résignation cette humiliation cruelle, » s'écrie avec attendrissement le prélat cour-

tisan, « heureux que j'étais de souffrir pour mes princes bien-aimés. »

Nicéphore, de la place élevée où il présidait au banquet, avait entendu toute cette rumeur. Il se fit mettre au fait de cet incident tragi-comique. Luitprand ne nous dit pas s'il rit ou grinça des dents. En tout cas il dut estimer que ses fidèles avaient tant soit peu outrepassé les bornes de l'insolence, et, pour dédommager quelque peu l'évêque, il lui fit passer, dans la gargote où on l'avait parqué, les mets les plus exquis de sa table. Luitprand, qui semble décidément avoir fort aimé la bonne chère, fait à ses augustes maîtres une description tout à fait attendrie de certain rôti de chevreau gras, « dont l'empereur lui-même avait mangé, » rôti farci d'aulx, d'oignons et de poireaux, baignant dans le garon, cette sauce célèbre tant appréciée des gourmets byzantins, sorte de caviar ou de saumure de diverses espèces de poissons. Ce plat bizarre semble avoir été un vrai baume sur la douleur du pauvre envoyé. Singulière manière de traiter les ambassadeurs qui avaient cessé de plaire : on les envoyait dîner à la cuisine, mais l'empereur les consolait en leur expédiant de sa main quelque délicatesse de sa table particulière [1].

Groupe de personnages ecclésiastiques latins du X^e^ siècle. Fresques de Saint-Clément de Rome.

Huit jours plus tard, les ambassadeurs bulgares avec lesquels il ne voulait plus se rencontrer, étant repartis, Luitprand reçut une troisième invitation à dîner au Palais. Bien que toujours très souffrant, il n'eut garde de manquer à ce nouveau rendez-vous à la table impériale. Il eut cette fois pour convives le patriarche Polyeucte et de nombreux évêques. La conversation roula sur les sujets théologiques si chers aux Byzantins. Ici encore on est étonné de la violence et de la rudesse

1. Il est bien probable du reste que Luitprand a fait ici un récit exagéré de l'affront qu'il subit.

des interlocuteurs, de la peine qu'ils éprouvaient à comprimer leurs emportements. Byzantins et Latins se haïssaient déjà comme aux temps des Comnènes ou des Paléologues.

Polyeucte posa à haute voix à l'évêque de Crémone diverses questions délicates sur les Saintes Écritures. « Le Saint-Esprit, » dit Luitprand, sans aucune modestie, « m'inspira des réponses topiques que j'exposai sous une forme élégante. » Le patriarche, piqué au jeu, demanda ironiquement au prélat ambassadeur quels étaient les conciles reconnus en Occident. Lui, cita tous les grands conciles œcuméniques. « Et le concile saxon [1], tu l'oublies, » répondit l'autre, éclatant de rire et croyant être fin; « les canons qu'il a décrétés sont si neufs encore et se tiennent si peu debout que jusqu'ici ils n'ont pu parvenir jusqu'à nous. » La discussion continua sur ce ton de brutal enjouement et d'animosité mal déguisée, Luitprand tenant tête à son vénérable mais fort peu poli interlocuteur, lui répondant avec une entière liberté, expliquant que toutes les hérésies avaient pris naissance en Orient et que c'était par contre en Occident qu'elles avaient toujours été condamnées. « Quant à notre unique concile, ajouta-t-il, qu'il vous plaît de tourner en dérision sous l'épithète de concile saxon, il nous y a du moins été enseigné qu'il était plus glorieux de faire la guerre plutôt à coups d'épée qu'à coups de plume, à périr en combattant plutôt qu'en tournant le dos à l'ennemi. Vos soldats en feront l'expérience le jour où il vous plaira. » On causa sur ce ton d'aménité tout le long du repas, qui dura plusieurs heures.

Le même jour, dans l'après-midi, Nicéphore, à son retour au Palais, manda encore Luitprand plus souffrant que le matin, ce qui se conçoit du reste après un repas aussi agité. L'évêque prétend que sur sa route les bonnes femmes du peuple le regardaient passer avec des exclamations de pitié, tant il paraissait pâle et défait. L'empereur montait un cheval d'une fougue et d'une vivacité extraordinaires sur lequel sa petite taille faisait pauvre figure, ce qui fit rire l'évêque malgré la fièvre qui le consumait. Luitprand a négligé de nous dire quels furent les propos échangés dans cette entrevue.

1. Allusion au concile de Francfort, qui condamna les ordonnances édictées par le second concile de Nicée au sujet des images.

On laissa de nouveau l'évêque trois semaines dans sa demeure sans lui rendre la moindre visite, sans lui donner signe de vie, sans s'occuper de lui en quoi que ce fût. Il y eut pour compagnons les cinq gardes du corps qu'il avait amenés d'Italie, sortes de brutes plus faites pour manier la lance ou l'épée que pour tenir société à un prélat élégant et disert [1]. De tant d'ennuis, il devint de plus en plus malade, désespérant de jamais obtenir la permission du retour. S'étant dès longtemps convaincu qu'il ne parviendrait jamais à mener à bien les négociations dont on l'avait chargé, il ne songeait plus qu'à quitter cette ville exécrée. « Je serais mort de chagrin, écrit-il à ses maîtres, sans le secours de la Vierge, qui me protégea d'une manière toute particulière, et qui m'apparut dans un songe implorant en ma faveur Dieu et son Fils. » Les Byzantins étaient moins pressés de le congédier et tenaient à gagner du temps.

Nicéphore, qui avait passé ces trois semaines en villégiature [2] avec la cour au beau palais suburbain de Pigi, finit cependant par mander de nouveau l'ambassadeur en sa présence. Il semble que, ne voulant rien lui accorder, le Basileus ne pouvait pourtant se décider à le renvoyer, espérant toujours obtenir de son découragement quelque concession importante, peut-être attendant le retour de quelque émissaire à lui, porteur de renseignements décisifs, cherchant surtout, je le répète, à gagner du temps pour préparer l'arrivée des renforts dont il va être tantôt question. Luitprand, qui pouvait à peine demeurer assis tant il était malade, dut, durant toute cette nouvelle audience interminable, se tenir debout et découvert devant le Basileus. Une fois de plus Nicéphore se répandit en plaintes violentes contre Othon, parce que celui-ci osait prendre le titre d'empereur. Il jura que l'ambassadeur vénitien du prince allemand qui l'avait rejoint l'an d'auparavant en Macédoine [3], l'avait arrêté dans sa marche contre les Teutons en lui donnant par

1. Les ambassadeurs du dixième siècle ne se déplaçaient jamais, je l'ai dit, sans se faire accompagner de ces sortes de satellites, guerriers gigantesques qui formaient leur garde particulière et soutenaient leur cause dans les cas d'épreuve par combats singuliers, si fréquents à cette époque.

2. *Metastasis*, déplacement.

3 Voy. page 592.

serment la promesse solennelle que son maître renoncerait à ce titre et à ses prétentions sur les thèmes italiens comme d'ailleurs à tout ce qui pourrait porter ombrage aux Grecs. Il réclama avec véhémence l'accomplissement de ces engagements, dont il offrait de produire la preuve écrite. Il exigea enfin derechef que le souverain d'Occident remît en sa main Bénévent et Capoue, dont il s'obstinait à traiter les princes de vassaux révoltés et de serviteurs rebelles. Rien n'indignait plus cet homme si imbu du principe de son omnipotence, que cette persistance que semblait mettre Othon à soutenir contre lui la résistance de ces personnages. Il termina en affirmant quelque peu légèrement, il me semble, que ces princes l'avaient fait supplier de les recevoir à merci, mais qu'il refusait d'y consentir, voulant leur faire sentir toute la gravité de la faute par eux commise, ayant du reste chargé ses généraux d'Italie de leur faire éprouver le poids de sa colère.

Luitprand, se retranchant derrière le texte très précis de ses instructions écrites et scellées, se refusa absolument à souscrire à ces demandes, affirmant que si les ambassadeurs précédents avaient promis davantage, c'est qu'ils avaient tout simplement outrepassé leur mandat. Cette fois encore, il s'en tint là obstinément. Nicéphore, plus que jamais à bout de patience, dut interrompre l'entretien.

L'évêque de Crémone, de plus en plus souffrant, aurait voulu rentrer chez lui. Force lui fut d'assister encore au banquet du jour. Il y vit, cette fois, le fameux guerrier Bardas Phocas, le père de l'empereur, âgé de quatre-vingt-dix ans. Il en paraissait bien cent-cinquante, tant il était décrépit, et cependant les chanteurs officiels, dans leurs acclamations, lui souhaitèrent longue vie comme à son fils, ce pourquoi Luitprand se gausse des Byzantins. Il est probable cependant qu'en pareille circonstance on eût fait exactement de même à la cour de Germanie. Durant ce repas, le Basileus, se fit lire[1] une homélie de saint Jean Chrysostome sur les Actes des apôtres. Cour bizarre où de telles lectures alternaient le plus naturellement du monde avec les jeux les plus profanes et les exercices des baladins indous!

1. *Voce elata* ou *latina* ?

L'évêque ayant ensuite demandé à l'empereur de le laisser retourner à son domicile, Nicéphore fit de la tête un signe d'assentiment, donnant l'ordre à l'infernal geôlier de séquestrer plus que jamais l'envoyé d'Occident dans sa demeure en compagnie de tous les siens. Luitprand y demeura enfermé jusqu'au 20 juillet, si bien gardé même qu'il ignora absolument durant tout ce temps ce qui se faisait au Palais. On y était cependant fort actif. Le Basileus, en effet, était sur le point de se mettre en route pour sa nouvelle campagne de Syrie, et on juge si les préparatifs d'une semblable expédition devaient l'asorber tout entier. Puis aussi il s'occupait fiévreusement des affaires d'Italie.

Personnages ecclésiastiques latins du X^e^ siècle.
Fresques de Saint-Clément de Rome.

Nous sommes, hélas, aussi peu renseignés que possible sur tous ces événements, mais certainement Nicéphore organisait assidûment la résistance aux Allemands dans la péninsule, et s'il refusait ainsi de laisser partir l'évêque de Crémone, l'empêchant absolument de communiquer avec son maître, c'est qu'il avait de bonnes raisons pour cela. Peut-être espérait-il pouvoir infliger de suite quelque gros échec à la politique d'Othon en Italie et châtier par exemple les princes de Capoue et de Salerne. Peut-être encore pensait-il qu'après cela il lui serait plus facile d'arracher des concessions à Luitprand. Surtout, il me semble, il voulait se donner le temps de mettre en état de défense les places du pays de Pouille, de préparer des renforts, et de les expédier en Italie en temps utile. Ce qui le prouve, c'est que, durant qu'il retenait si impitoyablement à Constantinople le pauvre évêque malade, il envoyait à ses stratigoi en Italie et au marquis Adalbert, qui, avec son frère Conon[1], ne cessait de s'agiter contre Othon, des secours importants. Luitprand nous

1. Ou Conrad.

donne ce détail curieux qu'il vit du toit de sa prison partir la flotte qui les portait. Il compta vingt-quatre chelandia, plus deux vaisseaux russes plus petits, et deux francs, ce qui signifie probablement que ces quatre navires étaient montés par des auxiliaires de ces deux nations. « Je ne puis affirmer cependant, ajoute-t-il, que tous les navires de ce convoi m'aient passé sous les yeux. » Il ne semble du reste pas avoir eu très haute opinion de cet armement, dont Nicéphore donna cette fois encore le commandement à un eunuque. L'évêque de Crémone ne dit pas le nom de celui-ci, mais il a soin de faire remarquer à ses souverains qu'une semblable nomination constituait une injure de plus à leur adresse. « En rase campagne, quatre cents de nos Teutons auraient bousculé toute cette armée, » s'écrie-t-il en guise de péroraison. Toujours flatteur, le pauvre prélat, mais probablement peu sincère!

Sur cette flotte de ravitaillement prit place Grimizon, cet ambassadeur du marquis Adalbert auprès de Nicéphore dont il a été question déjà[1]. La présence à Constantinople de cet envoyé, auquel la cour byzantine semble avoir fait le meilleur accueil, n'avait pas dû rendre plus aisée la situation de Luitprand. Grimizon était venu dire à Nicéphore que son maître disposait de huit mille combattants bien armés, vêtus de cottes de mailles, et qu'il se faisait fort de battre Othon, pourvu que les Grecs lui expédiassent quelques troupes de renfort. C'était cela qui retardait à chaque instant les négociations, et mettait obstacle à la mise en liberté de l'évêque. Comme Grimizon réclamait aussi avant toute chose des subsides en argent pour son maître, Nicéphore, qui se défiait, et que toute demande de cette nature avait le don d'inquiéter particulièrement, imagina de confier la somme convenue à son propre lieutenant à lui, le commandant de la flotte de secours, avec ordre exprès de n'en disposer en faveur d'Adalbert qu'au cas où ce dernier justifierait du nombre de soldats qu'il affirmait posséder. Au cas contraire, il était enjoint à l'eunuque de se saisir de la personne du marquis et de le livrer... aux Allemands[2]! Le Basileus

1. Voy. p. 612.
2. Luitprand va jusqu'à dire que, dans cette éventualité, les subsides envoyés par l'empereur à Adal-

ordonnait en outre qu'Adalbert, durant le temps que dureraient les hostilités, serait retenu sous bonne garde, comme otage, à Bari. C'était bien vraiment là un procédé pratique et tout byzantin pour se procurer des garanties contre toute trahison de cet intime allié. Le frère d'Adalbert, Conon, était désigné pour le suppléer à la tête de ses contingents aux côtés des généraux byzantins.

La flotte, portant les renforts grecs pour l'Italie, quitta donc, le dimanche 19 juillet, le mouillage de Constantinople pour cingler vers l'Occident. Nous ne savons pas exactement ce qu'il advint de cette expédition, dont l'arrivée sur les rivages de Pouille n'est mentionnée dans aucun autre document contemporain. Très probablement ce furent là les troupes qu'Othon eut à combattre dans sa campagne du sud que je raconterai plus loin, campagne qui suivit immédiatement l'échec de l'ambassade de Luitprand.

Le lendemain de ce jour, le lundi 20 juillet, Nicéphore, à la veille de son départ pour l'armée d'Asie, fit une fois encore comparaître devant lui le pauvre envoyé. C'était jour de fête en l'honneur du ravissement au ciel du prophète Élie, « solennité, s'écrie Luitprand, que les Grecs frivoles ont coutume de célébrer par des jeux scéniques (*sic*) » (l'évêque de Crémone taxe ironiquement de représentations théâtrales les plus solennelles fonctions de l'Église grecque).

A voir ces audiences si fréquentes en même temps que cet accueil si peu courtois, à voir ce constant besoin de conférer contrastant avec l'irritation mal déguisée de chaque entretien, on devine aisément le trouble grave dans lequel l'attitude agressive d'Othon en Italie avait plongé la cour byzantine. On en voulait profondément au césar germanique; on éprouvait le besoin de se venger par mille vexations à l'endroit de son ambassadeur des ennuis que l'on éprouvait par sa faute; mais, en même temps, je le répète, on ne pouvait se décider à rompre définitivement avec un adversaire aussi redoutable; on ne pouvait se résigner à ne plus compter absolument sur le prestige réputé in-

bert devaient être également remis à Othon, mais cette affirmation est vraiment par trop invraisemblable.

infaillible de la toute-puissance impériale ; on espérait toujours, à force de raideur et de menaces, arriver à en venir à bout de l'envoyé de ce souverain barbare assez osé pour vouloir grandir à côté du Basileus très glorieux. A cette audience du 20 juillet, Nicéphore fit part à Luitprand de son départ imminent pour l'Asie. « Je vais combattre les Sarrasins impies, dit-il à l'évêque, et non point porter l'épée contre des chrétiens comme ton maître n'a pas craint de le faire contre moi. L'an dernier déjà, comme j'allais attaquer les infidèles habitants de la Syrie, j'en fus empêché par la nouvelle que ton empereur s'apprêtait à envahir, les armes à la main, mes provinces d'Italie. Je dus modifier brusquement mes plans et me retourner contre lui. C'est alors qu'il m'envoya une ambassade sous la conduite du Vénitien Dominique, lequel me rejoignit en Macédoine et réussit, à force de promesses fallacieuses et d'assurances amicales, à me calmer assez pour me décider à rentrer dans ma capitale, me jurant que son maître ne nourrissait à mon égard que des sentiments pacifiques. Tu vois comme il m'a audacieusement trompé. »

Quelque temps encore Nicéphore donna libre cours à ses récriminations passionnées. Il termina ce violent discours en donnant enfin son congé définitif à Luitprand. La joie de l'ambassadeur fut inexprimable. Quand bien même il avait si complètement échoué dans sa mission, il n'en était pas moins très heureux de quitter cette ville maudite. Il se garda bien, du reste, de montrer son allégresse au Basileus. « Porte mon ultimatum à ton maître, lui dit celui-ci, et reviens-nous vite avec une réponse favorable ». Comme l'évêque, toujours courtisan, protestait du désir qu'il avait de reparaître ainsi au plus tôt à Constantinople, son attitude piteuse contrastait si fort avec ses paroles, que Nicéphore se prit à rire de bon cœur. Cette fois, en effet, peut-être à cause de la joie qu'il éprouvait à rentrer en campagne contre les Sarrasins tant de fois battus par lui, le vieux guerrier se trouvait par hasard de bonne humeur, et, comme Luitprand, après l'avoir adoré suivant la coutume en se prosternant jusqu'à terre à ses pieds comme s'il eût été un simple courtisan palatin, prenait congé de lui, il le retint de force à dîner. Le gourmand prélat, qui attache une si grande impor-

tance à toutes ces questions de table et d'étiquette, croit devoir ici une fois encore raconter à l'empereur et à l'impératrice que les mets assaisonnés d'aulx et d'oignons eussent été excellents s'ils n'avaient été absolument empoisonnés par l'horrible mélange des sauces à l'huile et du garon. Cette fois pourtant, il ne dit rien du vin de la table impériale.

Luitprand saisit cette occasion pour supplier le Basileus d'agréer enfin les présents qu'il était chargé de lui remettre de la part de son maître, présents que Nicéphore s'était jusqu'ici obstinément refusé à recevoir. Le prélat si prolixe oublie d'ailleurs de nous dire si sa requête fut cette fois mieux accueillie. Hélas, il a surtout négligé de nous raconter, ce qui nous eût si fort intéressés, en quoi consistaient ces présents du prince saxon au Basileus d'Orient : probablement de somptueux joyaux d'un goût barbare, décorés luxueusement de pâtes de verre et d'émaux primitifs, des manuscrits richement enluminés, écrits sur vélin en lettres de pourpre et d'or, des armes, des étoffes, peut-être des friandises, des confitures et des parfums.

Prélat latin du x^e^ siècle. Fresques de Saint-Clément de Rome.

Les convives s'assirent comme d'habitude à de longues tables droites, fort étroites, dont ils occupaient un seul côté. La description qu'en fait Luitprand n'est pas claire; une moitié seulement de la largeur était recouverte d'une nappe [1]. L'incorrigible Nicéphore recommença presque aussitôt à se moquer des Francs. « Sous ce nom, nous dit l'évêque, il entendait désigner à la fois les Latins et les Teutons ». Il interrogea Luitprand sur sa résidence épiscopale. Lui saisit avidement cette occasion de faire preuve de quelque érudition. Il parla doctement du bel Éridan, le roi des fleuves italiens qui arrosait Crémone. Il recommanda sa chère cité à la clémence de Nicéphore

1. Les places d'honneur étaient du côté de la nappe.

qui ne manquerait pas, dit-il galamment, de s'en emparer dans la guerre prochaine. L'empereur, qui décidément n'aimait pas l'ironie, fronça le sourcil. La conversation dura longtemps sur ce ton mi-ironique, mi-irrité, qui était habituel à ces étranges entretiens. Cette fois, elle se termina plus doucement sur la promesse de nouveau solennellement faite par le Basileus, la main posée sur son cœur, de renvoyer incontinent l'ambassadeur et sa suite sur un des chelandia de la flotte impériale, qui serait chargé de les transporter jusqu'à Crémone [1]. Luitprand se retira tout joyeux, mais il comptait sans la mauvaise foi qui était si fort dans les habitudes de la chancellerie byzantine. Avant de pouvoir s'en aller, il devait subir encore de bien longs délais, délais d'autant plus pénibles pour lui que la vie à Constantinople, par le fait des mauvaises récoltes successives [2], et probablement aussi de l'approche de la guerre, avait subitement renchéri dans des proportions incroyables. On en profita même pour laisser à ce moment Luitprand, plusieurs jours durant, sans lui faire parvenir le moindre subside. Le pauvre évêque dépensait la somme absolument énorme de trois sous d'or pour chacun des maigres repas des vingt-cinq personnes qui composaient sa suite et des quatre gardiens qu'on lui avait imposés. Les Byzantins, gens pratiques, faisaient nourrir aux frais des ambassadeurs étrangers les agents chargés de les surveiller et de les espionner incessamment.

Le surlendemain de cette dernière audience, le mercredi 22 juillet, le Basileus Nicéphore sortit en pompe du Palais et de la capitale pour prendre le commandement de l'armée d'Asie. Une fois encore il allait marcher contre les Sarrasins d'Orient avec toute les forces de l'empire. On verra plus loin quels vastes projets il méditait. Il voulait d'abord en finir avec la puissance d'Alep. Ensuite, il comptait bien conquérir tout le reste de la Syrie avec la Palestine, délivrer

1. Luitprand pensait probablement y retrouver Othon, qui passait la fin de l'été et l'automne de cette année entre Ravenne et Crémone.

2. Des vents brûlants amenèrent dans cet été de 968 une disette plus terrible que jamais. Le modius (2 médimnes) de blé se vendait, je l'ai dit, la somme énorme de deux sous d'or. La Novelle 6e de Nicéphore se rapporte à cette famine.

Jérusalem, la cité sainte, pousser d'autre part jusqu'au Tigre, relever enfin partout les bornes de l'ancienne puissance romaine. C'était là un but glorieux, bien digne de ce grand esprit. Pour Luitprand, bavard et crédule, le motif déterminant de cette expédition était naturellement tout autre. Le très long et fort sot récit qu'il nous fait à cette occasion n'en est pas moins curieux, comme un exemple des ineptes racontars qui constamment circulaient parmi le public superstitieux de cette grande capitale.

Il se disait couramment, paraît-il, dans la foule constantinopolitaine, que Nicéphore ne s'était décidé à entreprendre cette nouvelle campagne que sur la foi de certains *Livres de Visions* qui prophétisaient que, de son temps, les Sarrasins ne pourraient résister aux Grecs. Ceux-ci devaient triompher constamment durant sept ans, puis Nicéphore mourrait et serait remplacé par un empereur de valeur très inférieure qui se ferait cruellement battre par les enfants de Mahom et reculerait devant eux jusqu'à Chalcédoine. On pense bien que cet oracle sybillin était rédigé en termes très obscurs; aussi l'ingénieux et courtisan Luitprand trouvait-il moyen de l'interpréter au plus grand honneur de ses maîtres. Il en faisait du reste autant d'une autre prophétie qui, elle aussi, menait pour lors grand bruit à Constantinople. Celle-ci avait pour auteur l'évêque Hippolyte, le célèbre voyant de Sicile[1].

Statue d'Othon le Grand dans l'église de Magdebourg, d'après l'ouvrage de Henne am Rhyn intitulé : *Kulturgeschichte der deutschen Völker.*

1. M. Zampélios, *op. cit.*, note 322, estime que c'est le même saint évêque de Sicile, qui est l'auteur d'un livre sur l'Antéchrist. Voyez l'édition *Marquardi Gudii*, Paris, 1661.

Elle disait simplement ceci : « Le lion et le lionceau extermineront l'onagre[1]. » Le prétentieux évêque ne sait comment tourner suffisamment en ridicule ces Byzantins assez stupides pour ne pas découvrir que ce lion et ce lionceau désignaient, non, comme on le pensait à Constantinople, Nicéphore et Othon, mais bien les deux invincibles césars, Othon et son fils; que l'onagre, par contre, représentait non le Khalife africain, mais bien Nicéphore en personne, « tout à fait digne, par ses mœurs dépravées et son union incestueuse[2], d'être comparé à un âne sauvage ». L'évêque a très sérieusement consacré de longues pages à cette discussion qui nous semble aujourd'hui bien puérile, et s'efforce d'y prouver à coups de doctes arguments que son interprétation est la seule bonne. Il en prend naturellement occasion pour couvrir une fois de plus Nicéphore d'injures. Il affirme que toute alliance entre l'empereur des Grecs et Othon est devenue impossible et termine en établissant entre les deux princes un parallèle tout à l'honneur du dernier. « Vous n'êtes pas, s'écrie-t-il, ô mes maîtres, misérablement et ridiculement accoutrés comme l'empereur des Grecs; vous ne portez pas comme lui de longues robes à manches flottantes; vous ne portez pas les cheveux longs et la coiffure efféminée des Basileis; vous ne vous nourrissez pas d'aulx, d'oignons et de poireaux; vous ne buvez pas l'abominable mixture qui leur sert de boisson. » Toujours le gastronome irrité qui reparaît, dont l'estomac douloureusement lésé ne peut pardonner tant de mauvais repas mélancoliquement mangés à la table impériale du Grand Palais Sacré.

Le prélat, que sa furieuse rancune fait vraiment déraisonner, comme s'il n'avait pas dit assez de sottises, croit devoir donner ici encore à ses maîtres une seconde raison tout aussi grotesque du départ de Nicéphore pour la Syrie. On sait qu'une disette affreuse, fruit des guerres incessantes, régnait par tout l'empire d'Orient, aussi bien dans la capitale que dans les provinces[3]. « Les deux médimnes de

1. Ou âne sauvage.

2. Allusion brutale aux difficultés soulevées par le mariage de Nicéphore avec Théophano, sa *commère*.

3. Elle durait encore à la mort de Nicéphore et fut pour beaucoup dans les haines accumulées contre ce prince dans les derniers temps de sa vie. Cédrénus et Zonaras rapportent une anecdote qui vaut bien les racontars de l'évêque de Crémone. Nicéphore, passant une inspection de troupes, avise un vieux

blé[1] se vendaient un sou d'or. » Luitprand affirme sérieusement que Nicéphore avait accaparé de force à vil prix tous les blés disponibles, principalement ceux de Syrie, et qu'il n'aurait conduit là-bas cette grande armée, que pour pouvoir repasser toutes ces subsistances à ses soldats avec des bénéfices fantastiques! On se demande avec étonnement comment un homme instruit tel que l'était l'évêque de Crémone, supérieur assurément à la plupart de ses contemporains, pouvait se laisser aller, par désir de se venger et aussi de plaire à ses maîtres, à relever gravement de pareilles insanités. Il serait bien inutile de les mentionner s'il ne fallait y voir très certainement un écho curieux de l'irritation populaire intense, toujours croissante, soulevée contre Nicéphore, et des accusations inouïes que lui valaient sa rapacité, sa dureté, peut-être aussi les agissements de son entourage, ceux en particulier de son frère Léon, uniquement préoccupé, disait-on, de s'enrichir[2].

Le quartier général impérial en route pour la Syrie fit sa première halte à Brya[3], villa impériale asiatique sise en Bithynie, à une très faible distance de la capitale, soit dix-huit milles environ au dire de Luitprand. Il est probable que le lieu de rassemblement des contingents des thèmes d'Europe avait été fixé en ce point et que Nicéphore n'avait de si bonne heure quitté le Palais Sacré que pour pouvoir veiller de près aux préparatifs de ce grand départ. Comme s'il ne pouvait se décider à laisser repartir l'envoyé d'Othon sans avoir conclu avec lui un arrangement quelconque, il le manda à nouveau à ce camp de Brya, cinq jours seulement après s'y être transporté; l'invitation était pour le dimanche 26 juillet. Dans l'intervalle, le jeudi 23, Luitprand, que ces continuelles entrevues devaient bien lasser, avait été reçu à nouveau par le curopalate. Par suite de quelque revirement politique qui nous échappe, le frère de l'empereur avait

soldat et lui demande son âge ; l'autre répond, en se raillant, qu'il se trouve bien plus fort que dans sa jeunesse, alors qu'il succombait sous le poids d'un sac de blé valant un demi-sou d'or. « Aujourd'hui, dit-il, je porte facilement une charge d'un prix quatre fois plus élevé. »

1. Ou *sextaria* de Crémone.
2. Voy. page 540.
3. Umbria.

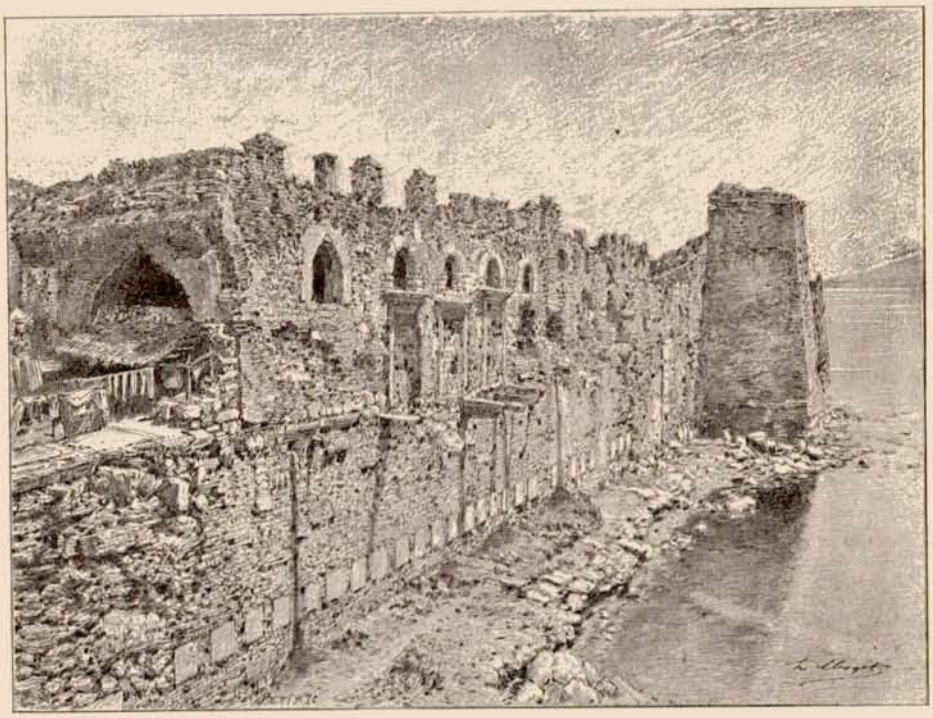
cette fois fait à l'envoyé latin des avances fort peu déguisées, s'informant de lui pour savoir s'il n'avait rien de plus à lui communiquer et s'il ne désirait point obtenir une dernière audience de l'empereur? L'évêque avait répondu qu'il ne lui restait plus rien à dire à Nicéphore et qu'il ne demandait qu'une chose, qu'on le transportât de suite à Crémone, ainsi que le Basileus en personne lui en avait donné sa parole. Le curopalate lui avait renouvelé cette promesse sous les serments les plus solennels, jurant, lui aussi, sur la tête de l'empereur, sur celles de ses enfants, sur la sienne propre. « Les Grecs, dit Luitprand, sont toujours prêts à jurer sur la tête de quelqu'un. » La faute de tout ce retard fut rejetée par Léon sur le grand drongaire[1], qui seul avait pouvoir sur la flotte impériale et qui n'avait pu mettre jusqu'ici le moindre navire à la disposition de l'ambassadeur. Quoi qu'il en soit, il y eut certainement à ce moment un retour favorable, bien qu'éphémère, dans les dispositions de la cour à l'endroit de l'envoyé occidental, et celui-ci a eu bien tort de ne nous donner aucun renseignement à ce sujet; peut-être ce changement subit était-il dû à quelque rumeur sur les progrès de l'autorité d'Othon dans l'Italie centrale.

Force fut donc à l'évêque, sur l'invitation expresse de l'empereur, de se rendre dès le surlendemain, le samedi 25 juillet, au camp du palais de Brya[2]. Lorsqu'il y arriva, il trouva de nouveau tout changé. Nicéphore, en le recevant, se mit aussitôt à exiger à nouveau, sur le ton le plus arrogant, que l'empereur d'Allemagne, s'il ne pouvait souscrire à toutes les conditions exigées pour la conclusion d'une paix définitive, s'engageât du moins à ne plus soutenir contre lui les princes de Capoue et de Bénévent, qu'il s'apprêtait, disait-il, à faire attaquer par les troupes récemment parties pour l'Italie avec Grimizon. Les choses se gâtèrent aussitôt, car Luitprand, fatigué d'user de diplomatie, décidé à parler sans ménagements pour brusquer l'issue d'une mission si déplorablement manquée, répondit tout

1. Un des plus hauts fonctionnaires de la marine. Il s'appelait Léon et était patrice. Voy. Mortreuil *Histoire du droit byzantin*, t. III, p. 87.

2. Τὰ παλάτια τοῦ Βρύαντος.

nettement que les deux princes, étant devenus les hommes liges[1] d'Othon, auquel ils avaient juré fidélité, celui-ci ne pourrait se dispenser de les appuyer, si Nicéphore les faisait attaquer; que les Grecs, en cherchant noise à ces seigneurs, s'exposeraient simplement à se faire expulser d'Italie. On conçoit la colère de Nicéphore à cette très catégo-



Murailles maritimes de Constantinople, à la hauteur de la maison dite de Justinien.

rique déclaration, « une folle fureur », dit Luitprand. « Gonflé comme un crapaud qu'on a mis en colère », il imposa silence au prélat, jurant par la tête de ses pères qu'il ferait payer cher à Othon le secours donné par lui à ses esclaves rebelles. Il n'en retint pas moins l'ambassadeur à dîner. Parmi les convives se trouvaient, cette fois, précisément, deux Italiens : un frère des princes de Bénévent et de Capoue, probablement Romuald, brouillé avec eux et ayant vécu à

1. *Milites.*

Constantinople dès son enfance, plus un certain Byzantios, de Bari, probablement un envoyé du stratigos du thème de Longobardie, venu pour rendre compte au Basileus de la situation. Pour plaire à Nicéphore, ces deux personnages ne cessèrent, durant tout le repas, de s'exprimer injurieusement sur le compte de l'empereur Othon, de la nation allemande, et des peuples latins en général. Il est bon d'ajouter que le jour même ils firent secrètement faire leurs excuses au prélat, affirmant que cette attitude indécente leur avait été imposée avec force menaces par Nicéphore en personne. Vers la fin du souper, la conversation tomba sur la chasse impériale fixée au lendemain. Nicéphore se montra très fier de son grand parc, dans lequel il courait l'onagre, âne sauvage importé probablement de Syrie, le bouquetin, et d'autres grosses bêtes. Il demanda à l'évêque si son maître avait chez lui rien de pareil. Luitprand répondit que oui, mais il avoua cependant qu'Othon ne possédait pas d'onagres[1]. Le Basileus dit alors qu'il ferait lui-même au prélat les honneurs de sa chasse, vaste et belle forêt couvrant un terrain très accidenté, montueux, profondément vallonné. Très vraisemblablement cette forêt si giboyeuse occupait presque tout le rivage asiatique du Bosphore, en face de celle de Belgrade dont les restes, encore aujourd'hui subsistants, font l'admiration de tous ceux qui pénètrent sous ces magnifiques et sauvages ombrages.

Voilà donc notre pauvre ambassadeur transformé bon gré mal gré en Nemrod du dixième siècle. Cette fois encore, il ne s'en tira pas sans désagrément. Comme la chasse était commencée, et que Luitprand galopait sous bois, le curopalate, l'apercevant, lui dépêcha en hâte son fils pour l'avertir qu'il ne saurait demeurer coiffé de son chaperon dans un lieu où se trouvait l'empereur, que le voile (ou turban?) était la seule coiffure permise en la présence du Basileus. Luitprand, déjà de fort mauvaise humeur, peu habitué à courir la grosse bête par monts et vaux, éclata. « C'est bon pour des femmes, répondit-il au jeune prince, de se coiffer ainsi. Nous autres Occidentaux, quand nous montons à cheval, nous portons le chaperon. Souf-

1. Il semble que cette sorte d'animal ait excité l'attention toute particulière de Luitprand. Voyez plus haut cette vision qui tant l'occupait et où il est également question de l'âne sauvage.

frez que nous suivions notre coutume comme nous vous laissons suivre la vôtre quand vous venez chez nous. Nous tolérons bien toutes vos excentricités de costume et d'usages, vos ridicules cheveux longs, vos habits de femmes, vos robes à longues manches et à grands carreaux. Nous allons jusqu'à permettre que vous saluiez nos princes, la tête couverte, ce qui est absolument inouï. Laissez-nous donc en faire à notre guise. » Sur ce, il refusa obstinément d'ôter son chaperon. « Alors, quittez la chasse et sortez du parc réservé, » lui dit brutalement le neveu de l'empereur. Luitprand ne se le fit pas dire deux fois. Ainsi finit la chasse du pauvre évêque. En s'en retournant, il vit bondir devant lui, mêlés à des chèvres sauvages ou bouquetins apportés probablement des monts d'Arménie, les fameux onagres, orgueil de la vénerie byzantine. Il les jugea absolument pareils aux petits ânes de sa bonne ville de Crémone, avec la méchanceté et la sauvagerie en plus. Un patrice, probablement chargé de lui faire les honneurs, chevauchait à ses côtés. Comme Luitprand, pour faire aller la conversation, lui disait poliment qu'il n'avait jamais vu d'animaux semblables en Occident, l'autre, saisissant la balle au bond, lui exposa fort naïvement que s'il parvenait à décider son maître l'empereur Othon à accepter les conditions offertes par le Basileus, on lui enverrait quelques-uns de ces onagres. « Tu pourras en faire présent à ton empereur. Quelle gloire insigne pour lui d'être le premier en Allemagne à posséder ces animaux inconnus! » Luitprand remercia très bas, mais il profite de l'occasion pour avertir ironiquement une fois de plus son maître que les ânes de Crémone sont infiniment préférables. « Demandez-en à mon confrère l'évêque Antoine (probablement son suffragant). Ceux qu'il vous enverra seront du moins apprivoisés et vous rendront des services. » En somme, je le répète, ces ânes sauvages paraissent avoir très vivement occupé l'imagination du fougueux ambassadeur.

Dès le lendemain de cette singulière partie de plaisir, le lundi 27 juillet, Luitprand obtint une fois de plus de Nicéphore son congé définitif. Il rentra à Constantinople pour faire ses préparatifs de départ,

emportant deux chevreuils ou chèvres sauvages, présent de l'empereur. C'est la dernière fois qu'il devait voir le Basileus, car celui-ci partit aussitôt pour le théâtre de la guerre[1]. Luitprand nous dit qu'il emmenait avec lui quatre-vingt mille hommes. Certainement il ne fait allusion qu'aux contingents des thèmes d'Europe réunis à Brya. Les contingents asiatiques que Nicéphore allait rallier sur sa route devaient plus que doubler ce chiffre.

L'évêque italien, juge partial et courtisan obstiné, n'a que des paroles de mépris pour ces troupes, qu'il estime incapables de résister à celles d'Othon. Nous nous garderons de le croire sur parole et c'était vraiment là trop grosse flatterie. Les bataillons éprouvés qui avaient pris Chandax, Tarse, Massissa et Alep, à travers tant d'incroyables fatigues, étaient bien dignes de lutter contre les vieilles bandes germaniques. L'affirmation de Luitprand pouvait être vraie tout au plus pour certaines portions de l'armée byzantine, milices mal aguerries. A l'appui de son dire, il cite un incident récent et raconte comment, au printemps passé, à l'époque même où Othon faisait le siège de Bari, un parti de trois cents cavaliers hongrois venus en incursion sur le territoire de l'empire, avait pu faire prisonniers, non loin de Salonique, cinq cents soldats grecs et les avait emmenés captifs au delà du Danube. Un peu plus tard encore, peut-être bien durant le séjour même de l'évêque à Constantinople, deux cents de ces intrépides pillards, encouragés par cette brillante aventure, s'étaient hardiment avancés à travers toute la plaine de Thrace jusqu'à une très faible distance de la capitale, tant les troupes grecques leur inspiraient peu de crainte. On en avait pris quarante dans une embuscade. Nicéphore en avait fait sa garde particulière, et les emmenait à sa suite dans cette campagne de Syrie. Luitprand le vit passer au départ de Brya, entouré de ces sauvages gardes du corps, revêtus du plus éclatant costume. Ces exemples curieux prouvent bien moins, il me semble, la lâcheté de ces troupes byzantines, qui, peut-être dans ces deux cas, étaient de simples milices, se gardant mal, que l'incomparable audace de ces fameux Hongrois, voisins gênants de l'immense

1. Le 27 ou le 28 juillet.

empire. En tout cas, ils en disent long sur l'état d'insécurité des plus vieilles provinces byzantines, même sous un gouvernement aussi énergique que l'était celui de Nicéphore, et elles expliquent bien la co-

Coffret d'ivoire du x^e^ siècle, conservé dans le trésor de la cathédrale de Sens. C'est un des plus curieux monuments de l'art byzantin de cette époque. La longue série de bas-reliefs qui le composent représente des scènes de l'histoire de David et de Joseph. Les costumes militaires sont très intéressants, pleins de réminiscences asiatiques, rappelant les campagnes syriennes de Nicéphore.

lère de l'empereur contre le faible souverain de Bulgarie, qui, bien que payé pour cela, ne parvenait pas à empêcher ces bandes de maraudeurs de traverser impunément d'outre en outre sa vaste monarchie et de pénétrer jusqu'en territoire grec [1].

1. Voy. pages 548 à 550.

Ce que l'armée impériale contenait de meilleur, dit encore l'évêque de Crémone, c'étaient les auxiliaires italiens, gens des républiques de Venise et d'Amalfi, qui venaient s'enrôler par bandes sous la bannière des Basileis. Le reste, outre les troupes de pied purement byzantines, devait se composer surtout de Russes, d'Arméniens et de cavaliers du Caucase. Nous verrons que Nicéphore n'eut cependant qu'à se louer de toutes ces troupes dont le vindicatif prélat trace à ses maîtres un tableau si peu flatteur.

Oublions un moment ce grand Basileus et ses bandes fidèles sur la route des brûlantes campagnes de Syrie, pour achever le récit de ce que nous savons encore de Luitprand et de son retour dans sa patrie tant aimée. Il avait donc reçu une fois de plus son congé en quittant l'empereur au camp de Brya. Bien que son ambassade eût en somme absolument échoué, il n'en revint pas moins tout joyeux à Constantinople y faire ses préparatifs de départ, tant était grande son horreur de ce séjour dans cette cité odieuse. Hélas, il n'était pas au bout de ses peines.

Nicéphore avait désigné pour remplir les fonctions de vicaire ou chef du pouvoir exécutif en son absence le patrice Christophoros, encore un eunuque. Comme Luitprand envoyait demander à ce personnage le laissez-passer sans lequel il ne pouvait songer à se mettre en route, à moins de risquer de se faire arrêter dès la première étape, il lui fut répondu que son départ devait être remis encore parce que des pirates sarrasins infestaient en nombre les parages de l'Archipel. La voie de terre, ajoutait le ministre, était moins sûre encore, à cause des incursions continuelles des partis hongrois. S'il fallait accepter aveuglément ces raisons invoquées par le gouvernement byzantin, il faudrait plus que jamais en conclure que l'empire d'Orient, malgré les efforts de Nicéphore, était loin encore de jouir d'une tranquillité même relative, et que la prise de Chandax pas plus que l'expédition de l'an dernier vers le Balkan, ne l'avaient en aucune manière débarrassé de tous ces forbans de terre et de mer qui vivaient incessamment à ses dépens. Mais on peut croire vraiment que ces déclarations étaient

fort exagérées. Luitprand affirme même qu'elles étaient fausses de tous points. Il s'agissait évidemment pour la chancellerie byzantine, dans un but facile à concevoir, de mettre une fois de plus des entraves au départ de l'infortuné ambassadeur. On tenait à ce que l'empereur d'Allemagne ne fût informé que le plus tard possible de tout ce qui se passait. Donc Luitprand dut se résigner à patienter encore. De nouveau, il fut gardé à vue dans son odieuse demeure, avec défense pour lui et les siens d'en sortir sous aucun prétexte. De pauvres mendiants latins, pèlerins ou aventuriers, qui étaient simplement venus lui demander l'aumône, furent cruellement battus et jetés au cachot. On interdit à son interprète grec de sortir pour aller aux provisions, et on donna cette permission au seul cuisinier, qui, ne sachant pas un mot de la langue du pays, causait avec les marchands par signes et se faisait horriblement voler. Enfin, il n'y eut pas de vexations qu'on ne fît subir de nouveau à cette malheureuse ambassade. Lorsque quelque ami caché, quelque âme charitable envoyait à l'évêque des vivres, du bon vin d'Italie, des fruits ou quelques épices, les gardes jetaient le tout brutalement dans la poussière et renvoyaient à coups de poing les porteurs effarés.

La situation était, on le voit, fort tendue, et l'évêque continuait à se désespérer. C'est précisément alors qu'un nouvel incident fort inattendu faillit faire déborder la coupe et amener une catastrophe finale. A l'extrême ennui, presque à la terreur de Luitprand, deux envoyés du pape Jean XIII, qu'on n'attendait nullement, débarquèrent à l'improviste à Constantinople le jour de l'Assomption de la Vierge. Jamais nouveaux venus n'étaient arrivés plus mal à propos, car ceux-ci étaient porteurs des plus fâcheuses instructions, dont la divulgation allait constituer pour notre évêque un danger véritable. La lettre pontificale adressée par le pape à Nicéphore avait bien le même but que l'ambassade de Luitprand. Elle était simplement destinée à appuyer les demandes que celui-ci avait été chargé de formuler de la part d'Othon, et il ne s'agissait toujours que de décider le Basileus à conclure paix et alliance avec son collègue d'occident, et à sceller cette union par le mariage proposé entre le fils d'Othon et la fille de Romain II. Seu-

lement cette lettre était rédigée dans les termes les plus maladroits, qui exaspérèrent la cour byzantine. Othon y était qualifié d'empereur auguste des Romains! Soit que cette tardive ambassade, qu'il n'avait pas prévue et dont il n'est du reste aucunement fait mention dans les autres documents contemporains, lui inspirât de la jalousie, soit que son arrivée ait été véritablement tout à fait intempestive, Luitprand déclare qu'il ne fut jamais en plus grand péril durant son séjour si accidenté à Byzance. Ce titre d'empereur par lequel Jean XIII désignait Othon, alors que les Byzantins le considéraient comme réservé à leur seul Basileus, celui de pontife universel qu'il se donnait à lui-même, l'affectation qu'il mettait à appeler Nicéphore et ses deux pupilles seulement empereurs des Grecs et non empereurs des Romains, toutes ces causes réunies mirent le conseil de régence et la cour dans un état de fureur indescriptible, dont Luitprand nous trace verbeusement le plaisant tableau. L'irritation, du reste, n'existait pas seulement en haut lieu, et, à travers les pédantes amplifications de l'évêque, on devine quelle dut être à Constantinople l'exaspération générale, en présence de cette seconde ambassade occidentale, tout aussi peu déférente que la première.

Les malheureux légats pontificaux coururent les plus graves dangers et faillirent payer de leur vie cette suprême injure faite par leur maître à la dignité des Basileis. Il fut question de leur infliger les plus affreux supplices, de les faire périr sous le fouet et dans les tortures. Luitprand affirme que ce fut leur peu d'importance qui les sauva; car ce n'étaient pas des évêques, mais probablement de simples prêtres. On affecta de les dédaigner absolument et on se contenta de les jeter au cachot, en attendant que la lettre dont ils étaient porteurs eût rejoint le Basileus sur la route de Syrie. Les instructions de Nicéphore en réponse à ce document ne parvinrent à Constantinople que le 9 du mois de septembre [1]. Chose curieuse, il se trouva qu'elles étaient conçues en termes plutôt conciliants, et ce fut un grand soulagement pour le pauvre évêque lorsqu'il fut secrètement informé de la chose.

1 Le 10, d'après M. Paparrigopoulos.

Ce nouvel et désastreux incident n'avait en effet pas contribué à rendre plus agréable la situation du prélat. La régence persistait à

Plaque d'ivoire de travail byzantin représentant l'empereur Othon II et sa femme l'impératrice Théophano, fille de Romain II et de la fameuse Théophano. Cette plaque d'ivoire, qui est au musée de Cluny, a servi de couverture à un évangéliaire jadis conservé à Epternach, près de Trèves, aujourd'hui transporté à Aix-la-Chapelle.

le retenir dans sa demi-captivité, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre. Il dut implorer longtemps divers personnages qu'il ne nomme point et les payer grassement pour obtenir de pouvoir, à l'insu de ses gardiens, faire ses dévotions à la Vraie Croix, à Sainte-

Sophie. Il se rendit dans ce temple auguste le 14 septembre, jour de la grande fête religieuse de l'Exaltation, quatre jours après le retour de l'envoyé portant la réponse de l'empereur à la lettre pontificale. Là, à la faveur de l'immense concours populaire qui l'entourait, il put serrer en secret la main de quelques amis dévoués, qui l'informèrent de cette missive, et, par leurs paroles encourageantes, lui mirent un peu de baume au cœur.

Trois jours après, le 17 septembre, Luitprand fut mandé au Palais. Il y arriva à demi mort de peur, car l'irritation contre les envoyés du pape y était encore extrêmement vive. Contrairement à son attente, l'eunuque Christophoros, qui le reçut, assisté de trois autres membres du conseil, lui fit assez bon accueil. La pâleur de son visage, ses traits tirés, sa barbe longue, ses cheveux qu'il avait négligé de faire couper, attendrirent un moment ces hauts personnages. Mais la fatalité s'en mêlait, et les choses se gâtèrent presque aussitôt. Après s'être mollement excusés d'avoir retenu si longtemps l'ambassadeur, les familiers de Nicéphore en rejetèrent toute la faute sur l'arrivée des légats pontificaux et sur l'impression fâcheuse produite par la lettre de l'évêque de Rome. Ils affectaient de croire que le pape l'avait écrite à l'instigation d'Othon, et se répandirent en plaintes excessives et en menaces contre tous deux. Une fois de plus ils refirent longuement le parallèle injurieux mille fois tracé par eux entre Constantinople et la Rome papale, parallèle tout à l'avantage de la première de ces deux cités. Finalement, perdant toute mesure et s'échauffant réciproquement, ils se mirent à crier tous à la fois. Le pape surtout était l'objet de leurs railleries, ce pape indigne, clamaient-ils, qui n'avait pas craint d'assister jadis son prédécesseur, le fils infâme d'Albéric, comme ils appelaient constamment Jean XII.

Ce fut bien vainement que Luitprand, tremblant de la tête aux pieds, persuadé qu'on allait, lui aussi, le jeter en prison, protesta de la pureté des intentions de son maître et de celles du pape. Ce fut tout aussi vainement qu'il promit que de semblables inconvenances épistolaires ne se renouvelleraient plus dans la suite. Christophoros, tout en consentant à admettre que Luitprand était bien le seul Franc avec

lequel il fût possible d'entrer en relations, n'en continua pas moins à invectiver le pape et Othon. « Nicéphore seul a le droit de s'appeler empereur des Romains », répétait-il à chaque instant. Refaisant l'histoire à sa façon, il ajoutait que Constantin le Grand, en quittant Rome, n'y avait laissé que des esclaves, des bâtards et autres misérables de cette espèce, et avait transporté dans sa nouvelle capitale tout ce qu'il restait de Romains véritables. Luitprand refusa courageusement d'accabler le pape et chercha même à l'excuser à sa manière. « Il a cru que vous aviez renoncé au nom des anciens Romains, parce que ce

Sceau ou bulle de plomb des douanes impériales du thème de Hellade ou de la Grèce continentale. La légende signifie : (*Sceau*) *des douanes impériales de Hellade*. Au droit figurent les effigies de deux empereurs.

nom avait cessé de vous plaire, comme vous avez bien renoncé au reste, à leur langage, à leurs mœurs, à leur habit ». En même temps, reprenant courage, il promettait ironiquement que le pape saurait une autre fois mieux adresser ses épîtres. L'entretien ne pouvait aller bien loin sur ce ton; il se termina, comme tous les précédents, par de violentes et injurieuses menaces réciproques. « Nous vous briserons comme vase de potier », se criaient tour à tour ces étranges diplomates. « Ton maître veut-il décidément toujours de ce mariage? » demandait par moquerie Christophoros, et Luitprand répondait : « Certes, il en a voulu jadis, mais maintenant que vous me retenez injustement prisonnier, sa fureur doit être extrême, et il n'en voudra plus entendre parler sous quelque prétexte que ce soit. — Alors nous détruirons sa puissance; même sa rustique et lointaine patrie ne pourra lui offrir de sûr asile contre nous. Nous ameuterons contre lui par nos subsides toutes les nations de la terre. »

Les conséquences de ce dernier entretien, peut-être le plus violent de tous, furent particulièrement pénibles pour Luitprand. Il avait acheté pour Othon et l'impératrice quelques belles et rares étoffes orientales. Comme il préparait son départ et que les douaniers impériaux étaient occupés à visiter ses bagages avant de les sceller de la bulle de plomb officielle, on lui retira, par ordre supérieur, cinq pièces de pourpre très précieuses du plus grand prix, par la raison que c'étaient là des marchandises « prohibées »[1], c'est-à-dire « réservées aux seuls sujets de l'empire », les nations barbares sans exception étant estimées indignes d'acquérir de pareils trésors. On en rendit du reste le prix à l'évêque.

Un pareil affront, une aussi prodigieuse et révoltante prétention lui furent infiniment désagréables. Il protesta avec véhémence, demandant pourquoi on fouillait ses bagages « comme on le ferait à Venise », rappelant qu'on avait été jadis beaucoup plus coulant à son endroit lors de sa première légation à Byzance, dix-neuf ans auparavant, sous le règne du défunt empereur Constantin; alors on n'avait songé ni à visiter ni à plomber les étoffes beaucoup plus belles et plus nombreuses achetées par lui, et cependant à cette époque il n'était que simple diacre et venait en ambassade de la part d'un prince bien moins puissant, d'un simple marquis, Bérenger d'Ivrée. Il jura ses grands dieux que Nicéphore, en lui donnant à Brya son audience de congé, l'avait autorisé à acheter pour son église de Crémone toutes les étoffes, tous les vêtements sacerdotaux qu'il lui plairait d'emporter, et cela sans réserve aucune de qualité ou de quantité[2]. Il prit à témoins de cette promesse impériale le frère même de Nicéphore, puis l'interprète Évodisios, enfin deux autres personnages, Jean et Romain, qui avaient assisté à cette conversation. Il affirma qu'il avait très bien compris l'empereur, qu'il l'aurait compris même en l'absence de l'interprète. Rien n'y fit; la douane byzantine persista dans son refus insultant. Le malencontreux prélat dut renoncer à ses chères étoffes.

1. Κολυόμενα.
2. Constantinople ou plutôt le Péloponèse, avaient alors encore le monopole du commerce de toute espèce de tissus de soie.

« Vous vous conduisez indignement, dit-il à ces discourtois fonctionnaires; laissez-moi du moins les étoffes qui m'ont été données par des amis, et ne me reprenez que celles que j'ai payées de mes deniers ». « Du reste, » ajouta-t-il, et ce fut de sa part comme le trait du Parthe à l'endroit de ses insupportables bourreaux, « vous aurez beau faire, beau accumuler les entraves, vos étoffes d'Orient n'en parviendront pas moins comme toujours en Occident. Malgré toutes vos défenses, les marchands de Venise et d'Amalfi sauront comme devant procurer à nos filles publiques et à nos religieux ces marchandises que, dans votre sotte et ignorante vanité, vous vous enorgueillissez de vous réserver à vous seuls; il y a beau temps qu'ils font fortune à ce commerce que vous prétendez empêcher. » — « C'est bien, » lui répondit-on, « nous aurons soin de mettre ordre à pareil abus. Le premier marchand italien assez osé pour enfreindre à l'avenir les règlements de notre empereur sera rasé d'office et battu de verges. Quant au Basileus Constantin dont tu oses invoquer le témoignage et rappeler la mansuétude à ton égard, c'était un souverain pacifique, sédentaire, et surtout par trop désireux de vivre en paix et en bonne amitié avec toutes les nations barbares. C'est pour cela que tu as été jadis si doucement traité par lui. Tout autre est notre autocrator actuel. Celui-là est un guerrier, un soldat; il a la main prompte; il est passionné pour la lutte et les combats; il a en sainte horreur l'existence des villes et redoute comme la peste la vie énervante du Palais Sacré. Il ne tient nullement à se concilier l'amitié des nations étrangères, se souciant uniquement de leur inspirer la terreur de son glaive et de ses armées ». Pour en finir, on reprit à Luitprand toutes les étoffes de pourpre prohibées, aussi bien celles qu'il avait achetées que celles qui lui avaient été données en cadeau. Avouons que si Nicéphore avait l'abord désagréable, ses sujets ne lui cédaient en rien en fait de procédés disgracieux à l'endroit des malheureux qui avaient affaire à eux [1]. »

On remit deux lettres impériales à Luitprand. Une était pour

1 Voyez, sur cette question des frais de douane, Paparrigopoulos, *op. cit.*, t. IV, p. 176.

Othon; c'était un chrysoboullion, une missive écrite en lettres d'or, signée au cinabre de la main même de Nicéphore, scellée de la grande bulle d'or. La seconde n'était qu'un argyroboullion, c'est-à-dire qu'elle était tracée en caractères d'argent et scellée d'une bulle de même métal. Celle-ci était destinée au pape, mais, différence insultante, elle était signée par le frère de l'empereur, le curopalate Léon, et pour bien marquer le mépris dans lequel on tenait le souverain pontife, on chargeait de cette missive non ses malheureux envoyés à lui, mais bien l'évêque de Crémone. Nous ignorons le texte de ces deux documents. Luitprand eût certes mieux fait de nous en donner copie que de tant nous attendrir sur le mauvais vin qu'il buvait à Byzance. Probablement la lettre à Othon contenait à peu près identiquement le texte des déclarations tant de fois faites de vive voix à l'envoyé latin par ses divers interlocuteurs officiels. « Évacue mes provinces de l'Italie méridionale et centrale; cesse de faire attaquer mes villes par tes troupes et de défendre contre moi mes vassaux rebelles », devait dire le Basileus d'Orient au césar d'Occcident, « et je t'accorderai pour ton fils la Porphyrogénète que tu me demandes, et il y aura paix et amitié entre nous ». Quant au pape, on lui communiquait certainement, de la part de Nicéphore, des choses fort dures : on lui disait qu'il était simplement évêque de Rome et non pontife universel, etc., etc. On fit du reste bien comprendre à l'évêque de Crémone que si on le chargeait, lui, de cette lettre pour Jean XIII, c'est que l'on tenait pour rien les malheureux légats de celui-ci. On le chargea de prévenir son collègue de Rome, comme on affectait obstinément de nommer le souverain pontife, que s'il ne se conformait aux instructions contenues dans ce document, on recourrait contre lui aux dernières extrémités, et que s'il s'obstinait à résister, il pouvait se considérer d'avance comme perdu.

Ceci fait, on finit enfin par avertir assez gracieusement Luitprand qu'il était libre de s'en aller. Il dut même subir les accolades de tous ces fourbes. Jamais ambassadeur n'avait plus piteusement échoué; mais le verbeux prélat sait si bien rejeter sur les Byzantins toute la faute de sa mésaventure, qu'on songe plus à le plaindre qu'à se de-

mander si lui-même, avec son agressive et prétentieuse vanité, n'y était point pour beaucoup. Il se décida à prendre la route de terre jusqu'au golfe de Corinthe. Les fonctionnaires byzantins chargés de lui faciliter

Couronne dite de saint Étienne, conservée au trésor d'État du château d'Ofen, qui sert au couronnement des rois de Hongrie. Cette couronne, envoyée en présent par le gouvernement impérial de Constantinople au roi Geysa Ier de Hongrie, à l'occasion de son avènement en 1074, est un des plus beaux et des plus précieux monuments connus de l'orfévrerie byzantine. Elle porte, sur autant de plaques à fond d'or, les bustes émaillés de l'empereur alors régnant, Michel Ducas, de son frère puîné Constantin Porphyrogénète et du roi Geysa, « le crâle turcien, le souverain fidèle Géobitz », plus les images du Christ, des archanges Michel et Gabriel, des saints Côme, Damien, Démétrius et Georges.

son départ le comblèrent de paroles aimables, mais ne lui fournirent qu'à grand'peine des chevaux de selle pour lui et sa suite. On lui refusa même absolument des chevaux de somme pour ses bagages. Il lui en coûta de ce chef la somme très forte pour l'époque de cinquante

sous d'or qu'il dut compter au *diasôstis*, sorte de drogman ou d'agoyate palatin chargé de le convoyer. Impuissant à se venger de tant de vexations petites et grandes, il se consola quelque peu, nous dit-il, en traçant avant de partir, sur le mur de sa triste demeure et sur la table de bois où il avait pris tant et de si piètres repas, une vingtaine de mauvais vers de sa façon, qu'il n'a pas craint de livrer à la postérité en les insérant dans le récit de son ambassade; il y donne un libre cours à sa bile et exhale contre Nicéphore la rage impuissante de ces cent vingt jours de captivité et d'horrible ennui [1].

Cette petite vengeance satisfaite, Luitprand quitta enfin la tant maudite Byzance pour reprendre vers l'Occident la route du retour. Malheureusement il ne nous a que bien imparfaitement raconté ce second voyage, alors que le récit détaillé de son passage surtout à travers les provinces européennes de l'empire, eût présenté pour nous un si vif intérêt. « Le 2 octobre 968, à la dixième heure, dit-il, je quittai enfin en bateau avec mon guide cette cité maudite, autrefois riche et florissante entre toutes, aujourd'hui famélique, habitée par une race parjure, menteuse, rusée, rapace, cupide à l'excès. Quarante-neuf jours durant je voyageai, tantôt à âne ou à cheval, tantôt à pied. Toujours souffrant de la faim, de la soif, pleurant de fatigue, gémissant, soupirant, j'atteignis enfin Naupacte, sur le golfe de Corinthe. » Ce fut certainement la crainte des pirates arabes qui força l'évêque à choisir cette longue et pénible route de terre. Dans cette ville de Naupacte, la Lépante du moyen âge, métropole religieuse de l'Étolie et cité importante du thème de Hellade, Luitprand se sépara du *diasôstis*, qui avait protégé cette première partie de son voyage, et, sous l'escorte de deux *mandatores* impériaux, prit passage sur un petit bâtiment qui s'en allait à Otrante, de conserve avec un autre de même grandeur. L'évêque ne dit pas à quelle nationalité ces

1. Ces vers mêmes ont leur importance, car après s'être lamenté sur son séjour de quatre mois dans cette maison ouverte à tous les vents, brûlante et froide en même temps, Luitprand nous y fait cet aveu intéressant, déjà noté plus haut, que c'était sur son instante prière que l'empereur Othon avait levé le siège de Bari et repris la route du nord. Donc, à ce moment, l'évêque de Crémone croyait bien fermement qu'il réussirait dans sa mission pacifique à Constantinople.

deux navires appartenaient. C'étaient vraisemblablement des navires de commerce italiens faisant le trafic de l'Adriatique. Malheureusement pour notre voyageur, les *mandatores* avaient négligé de se munir du laissez-passer, sauf-conduit ou permis de circulation obligatoire, signé des autorités impériales, et on leur fit partout des difficultés. Les deux bateaux ne pouvaient nulle part se ravitailler et l'évêque de Crémone finit par devoir partager ses provisions avec leurs équipages.

Les deux navires quittèrent Naupacte le 23 novembre et passèrent le surlendemain devant l'embouchure du Fidaris. Jusque-là les serviteurs de l'évêque avaient suivi la côte à pied, les navires, probablement de grosses barques, étant trop petits pour les contenir aisément. Ici il fallut bien les prendre à bord. On se trouvait en face de Patras qu'on apercevait sur l'autre rive du golfe. Luitprand s'était arrêté dans cette ville à l'aller pour y prier sur le tombeau de saint André, l'illustre patron du lieu. « Cette fois, dit-il, je l'avoue à mon inexprimable honte, je n'en pris pas la peine, tant j'étais pressé de rentrer. » Il reçut aussitôt, du reste, le châtiment de son impiété. Une horrible tempête assaillit les deux navires. Impossible d'aborder nulle part, car la population inhospitalière de cette contrée sauvage, qui les guettait du rivage, eût mis les bâtiments à sac et tué les navigateurs. Plusieurs jours durant, les pauvres voyageurs, privés de nourriture, furent ballottés en grand péril sans pouvoir bouger de place. Enfin, grâce à l'intervention de saint André, dont l'évêque repentant avait aussi humblement que verbeusement imploré le pardon en face de son église de Patras, qu'il apercevait du pont du navire, l'ouragan s'apaisa. Les naufragés, bien que lâchement abandonnés par leurs équipages, parvinrent à débarquer à la pointe de l'île de Leucade, aujourd'hui le cap Ducato, après avoir évité l'embouchure dangereuse du fleuve Acheloüs. Toujours des réminiscences classiques! L'Acheloüs se nommait alors, comme aujourd'hui, l'Aspropotamos. On était au 6 décembre. A Leucade, Luitprand trouva un évêque eunuque ; c'était un fait fréquent en Grèce à cette époque ; mais le prélat latin s'en montre fort choqué. Ce prêtre insulaire fit au pauvre ambassadeur endolori et trempé la plus disgracieuse et brutale réception. Du reste, partout, l'accueil des autorités

grecques, tant religieuses que civiles, fut exécrable. Luitprand trace du haut clergé byzantin de province le plus noir tableau. Il accuse ces prélats universellement inhospitaliers de tous les défauts, même de tous les vices. Surtout, ils étaient avides d'argent. Tous simoniaques, ils vendaient tout, charges et privilèges [1]. Ce qui les excusait quelque peu, au dire même de notre narrateur, c'est qu'eux aussi étaient accablés de dîmes par ce terrible Basileus Nicéphore, qui n'hésitait pas à imposer lourdement même les biens ecclésiastiques pour se procurer les ressources indispensables à ses incessantes entreprises militaires. L'évêque de Leucade affirma à Luitprand qu'il était tenu de remettre annuellement à l'empereur, non à titre d'impôt extraordinaire, mais à titre de redevance régulière, la somme énorme de cent sous d'or pour son seul petit diocèse, et que tous les autres prélats de l'empire étaient taxés dans les mêmes proportions [2].

Après un assez long séjour à Leucade, les navigateurs remirent à la voile le 14 décembre [3]. Comme presque tout l'équipage avait déserté, il n'était probablement plus possible de gagner Otrante, et l'on prit la route de Corfou. Le 18 décembre, on atteignit cette île [4]. Avant toute permission de débarquer, les voyageurs reçurent la visite du stratigos impérial du thème des Sept Iles, qui avait ici sa résidence. C'était un vieillard aux cheveux blancs, d'aspect jovial, de manières aimables, beau parleur, toujours souriant, un vrai démon au demeurant, comme il le prouva par sa conduite envers l'ambassadeur et sa suite. Il était originaire de Cherson et se nommait Michel. C'était du reste, on va le voir, une vieille connaissance de l'évêque.

Ce séjour de Corfou fut tout aussi maussade que celui de Leucade. D'abord, au moment précis de l'arrivée, une triple et formidable secousse de tremblement de terre était venue épouvanter les voyageurs. L'île entière en avait été profondément ébranlée [5]. Puis, trois jours

[1] Tous les évêques grecs cependant ne ressemblaient pas à celui de Leucade, témoin cet admirable Nicéphore, évêque de Milet, qui consacrait sa vie à la reconstitution des provinces grecques d'Italie (voy. p. 677), témoin encore ces pieux prélats que je cite en note de la page 672.

2 Voy. page 536. — L'évêque de Corfou payait annuellement quinze *kentinaria*.

3. Voyez, au sujet de toutes ces dates rectifiées, Zampélios, *op. cit.*, note 374.

4. Pour la première fois, l'antique Corcyre paraît ici sous son nom moderne de Coryphos.

5. Ce tremblement de terre dut être très violent et s'étendit sur une immense étendue de pays. Il

après, le 21 décembre, vers la quatrième heure du jour, durant que le prélat était à table chez le stratigos, une presque complète éclipse

Couverture de l'évangéliaire dit d'Othon III, conservé à Aix-la-Chapelle. XI^e siècle.
(D'après les *Annales archéologiques* de Didron, t. XX.)

de soleil mit le comble à la terreur générale [1]. Luitprand, qui ne

est mentionné par plusieurs chroniqueurs. Léon Diacre (pp. 68, 69, de l'édit. de Bonn) en parle avec quelque détail, mais il commet une légère erreur de date. La ville de Claudiopolis, dans l'ancienne Galatie, fut complétement détruite.

1. Cette éclipse, dont la date exacte doit être fixée au 22 décembre, est également mentionnée par

doute de rien, ne manque pas de voir dans ce phénomène un signe de la colère céleste à l'adresse du stratigos Michel. Celui-ci, en effet, avait déjà commencé à lui faire subir toutes sortes d'avanies. « Hélas, s'écrie douloureusement l'évêque, l'éclipse lui fit peur, mais elle ne le changea point! il continua à nous faire souffrir comme devant. » Lors de son premier passage au printemps, lorsqu'il se rendait à Constantinople, Luitprand, parmi les présents que l'empereur Othon lui avait remis pour être distribués aux hauts hommes de Byzance, avait choisi un très précieux bouclier, artistement ciselé et doré, et en avait fait présent au fils du stratigos. A son retour, il fit encore don, cette fois au père, d'une de ses plus belles étoffes dont l'acquisition à Constantinople lui avait causé tant d'ennuis. Croirait-on que le méchant homme, au lieu de témoigner quelque reconnaissance à l'évêque de procédés aussi délicats, s'amusa à le retenir sous divers prétextes et contre tout droit, malgré ses supplications, vingt jours durant. Et pendant tout ce temps le malheureux ambassadeur, qui ne voyait vraiment pas la fin de ses peines, dut se nourrir à ses frais, ce qui était en dehors de tous les usages diplomatiques de l'époque.

Le stratigos, répondant aux instructions officielles expédiées de Constantinople, avait bien écrit aux autorités supérieures de la capitale qu'il s'empresserait, dès l'arrivée de Luitprand, de le remettre aux mains du chitonite [1] Léon, chargé de transporter jusqu'à Ancône l'ambassade allemande sur un navire de la flotte impériale. Mais il n'en fit rien, probablement dans l'espoir d'arracher encore quelque présent à son captif, et la détention de l'évêque eût pu durer longtemps encore si le chitonite ne s'était enfin lassé d'attendre. Le 7 janvier 969, l'évêque eut permission de se remettre en route.

Exploité par le stratigos, Luitprand le fut encore par le héraut ou courrier chargé de l'amener au navire qui devait le transporter. Ce misérable se fit donner presque de force un présent précieux, un vase

divers chroniqueurs. Léon Diacre en fut témoin oculaire à Constantinople, où il étudiait à ce moment les lettres (p. 72 de l'éd. de Bonn). Ce fut une éclipse presque totale. Le ciel était parfaitement dégagé de nuages. On vit les étoiles au ciel, tant l'obscurité était intense. La terreur fut universelle. Les églises se remplirent de suppliants. — Voyez plus loin, page 667.

1. Chambellan.

valant une livre d'argent, puis il chercha à dévaliser l'évêque. N'y ayant pas réussi et probablement d'accord avec le stratigos, il chercha enfin à décider le capitaine du navire à se débarrasser de ses voyageurs en les abandonnant à la pointe de l'île, où ils périraient sans doute de faim. Luitprand est fort affirmatif dans tout ce récit. Peut-être bien cependant la peur lui fit-elle voir des choses qui n'existaient pas en réalité. En tout cas, toutes ces mésaventures du pauvre homme nous donnent une singulière idée des relations qui existaient pour lors entre Latins et Byzantins dans les parages de l'Adriatique et de l'Italie. Une haine effroyable divisait les deux races.

Le récit de l'évêque de Crémone ne va pas plus loin, du moins l'unique manuscrit retrouvé de sa relation, manuscrit qui, on le sait, a été perdu depuis, s'arrêtait brusquement en ce point; le reste avait disparu. Les dernières lignes que nous possédons de ce précieux récit, si malencontreusement tronqué, sont consacrées à une amère et plaisante récrimination de l'évêque contre les divers Michel auxquels il avait eu la male fortune d'avoir affaire durant ce long exil en terre byzantine. C'était, on le sait, un des noms les plus communs à Constantinople, saint Michel y étant un des saints le plus en renom. Luitprand enveloppe dans une commune malédiction : et le diabolique et cupide stratigos de Corfou, et son gardien de Constantinople qui, lui aussi, s'appelait Michel et l'avait tant tourmenté dans cette triste demeure de là-bas, et son drogman enfin, ce *diasôstis* qui l'avait mené de Constantinople à Lépante, et qui répondait au même nom. « Celui-là, du moins, dit l'évêque, était un simple, mais sa sainte simplicité faillit me coûter aussi cher que la perversité des autres. » Probablement que l'ambassade, par la bêtise de son guide, avait failli plusieurs fois tomber dans de mauvais pas sur ce dangereux chemin de la capitale à Lépante. La phrase est brusquement interrompue au milieu d'une pieuse invocation au seul et vrai Michel, le grand et saint archange « dont le nom glorieux, dit le divin prélat, me console et me consolera toujours de ce que j'ai eu à souffrir de ses infimes homonymes. »

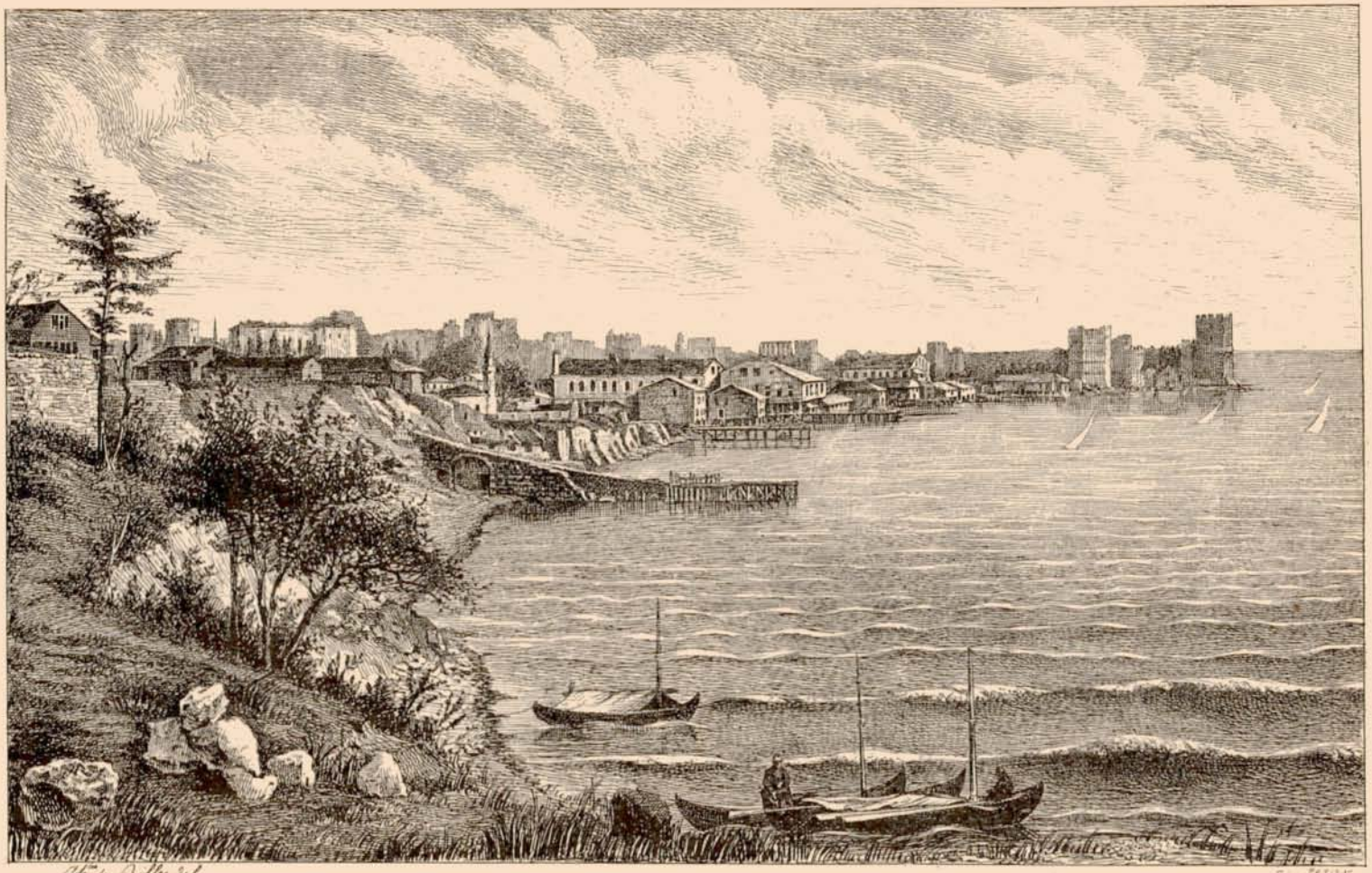
Force nous est donc de quitter ici Luitprand. Le chitonite Léon dut déposer à Ancône, vers le 10 janvier 969, l'ambassade qui lui était

confiée. Il eût été bien intéressant de connaître les détails de l'arrivée de Luitprand et de sa réception à la cour de ses maîtres, d'entendre le récit brûlant de ses premières plaintes ardentes contre les Grecs qui l'avaient si mal reçu. Malheureusement il y a peu d'espoir qu'on retrouve jamais la fin de cette relation précieuse qui nous est parvenue ainsi mutilée.

J'achève ici le récit des événements dont l'Italie fut le théâtre depuis l'échec de l'ambassade de Luitprand, c'est-à-dire depuis la fin de l'an 968 jusqu'au mois de décembre de l'année suivante.

La mission de l'évêque de Crémone avait entièrement échoué. Othon réclamait de gré ou de force la possession de l'Italie entière comme partie intégrante de l'empire d'Occident qu'il venait de relever. Nicéphore, non seulement se refusait à céder à l'amiable la moindre parcelle des territoires qui lui appartenaient encore dans ces parages, mais il sommait Othon d'avoir à évacuer la péninsule tout entière et à lui restituer tous les droits souverains sur ces provinces, droits dont il se considérait comme l'unique héritier légitime en qualité de successeur de Constantin.

Othon, qui avait été attendre à Rome puis à Ravenne le résultat de l'ambassade de Luitprand, avait consacré ce temps de répit à s'occuper plus exclusivement des affaires d'Allemagne. Le malheureux évêque, strictement surveillé par les Byzantins, s'était vu dans l'impossibilité de faire parvenir à son maître le moindre message. On fut donc fort longtemps sans aucune nouvelle de lui; mais assez de mauvais bruits couraient, et ce silence prolongé de l'évêque, son absence qui s'éternisait, en disaient assez long pour qu'on fût, bien avant son retour, pleinement édifié à la cour germanique sur le total insuccès de sa mission et sur les dispositions résolument hostiles du gouvernement de Byzance. On avait aussi dû y apprendre l'arrivée dans les ports du thème de Longobardie de cette flotte de secours que Luitprand avait vu partir au mois de juillet. Enfin, on devait être à Ravenne fort au courant des menées d'Adalbert et de son frère Conon et du mal qu'ils se donnaient pour lever des troupes et trouver des



Quartier de Yédi-Koulé ou du château des Sept-Tours, à Constantinople. La dernière tour à droite est Mermer-Koulé, la tour de Marmara. C'est l'extrême pointe de Byzance vers l'ouest. On aperçoit à l'extrême gauche le château des Sept-Tours dont les deux dernières flanquent la Porte Dorée. (Voyez pages 43 et 683.)

auxiliaires aux Byzantins. Othon n'eut donc pas besoin d'attendre le retour de son envoyé et d'écouter l'amer récit de ses griefs et de ses récriminations contre Nicéphore, pour comprendre que tout espoir d'une solution pacifique était perdu et qu'il n'avait plus à compter que sur la force des armes pour chasser les Grecs d'Italie. Sans plus se préoccuper de Luitprand alors à peine sur la route du retour, il se décida à tenter sur l'heure l'aventure, et, quittant Ravenne, prit une fois encore avec son armée la route du sud. Pleinement rassuré du côté de l'Allemagne où sa puissance ne rencontrait plus guère d'obstacles, le césar germanique tenait à ne pas différer davantage cette prise de possession de l'Italie méridionale qu'il avait inutilement tenté d'obtenir par les voies pacifiques et qui lui paraissait le complément nécessaire, indispensable, de la restauration de l'empire occidental. L'occasion était d'autant plus propice qu'il savait en ce moment l'empereur Nicéphore occupé avec les meilleures forces de la monarchie byzantine à combattre les Sarrasins au delà du Taurus. Peut-être bien même est-ce la nouvelle de la marche en avant d'Othon qui détermina précisément vers ce moment le brusque retour de Nicéphore à Constantinople dès avant la prise d'Antioche?

« Pareil à une lionne à laquelle on aurait pris ses petits, » Othon suivit vers l'Apulie la route qui longe l'Adriatique. Il dut se mettre en marche dans le courant de l'automne de l'an 968. Le 31 octobre, il se trouvait encore à Ravenne. Le 2 novembre, sur le territoire de Fermo, il signe une ordonnance dans le préambule de laquelle il annonce à ses peuples qu'il va combattre les Grecs « en Apulie » et leur ravir les portions de son royaume italien[1] qu'ils détiennent encore injustement. Le 16 novembre, il est à Aterno [2], dans la marche de Camerino. A partir de ce moment on perd, hélas, la trace de l'armée allemande et de son chef, qui, brûlant, conquérant et pillant, s'avançaient dans la direction de la Calabre. Aucun document ne nous est parvenu, qui nous donne un détail quelconque sur cette marche en avant. Nous

1. « *Nostrum Ytalicum regnum.* »
2. Aujourd'hui Pescara.

savons seulement que les Allemands célébrèrent quelque part en ces lointains parages des Pouilles, et déjà sur le territoire grec, les fêtes de Noël, et que, trois jours auparavant, le 22 décembre, ils furent, eux aussi, fort désagréablement surpris par l'éclipse de soleil qui tant avait épouvanté le pauvre Luitprand à son arrivée à Corfou [1]. L'astre se voila dans le courant de la matinée. L'obscurité fut telle que les étoiles brillèrent au ciel et qu'animaux et oiseaux croyant voir tomber la nuit se cachèrent pour dormir. Les guerriers teutons, héros de cent batailles, pris de panique folle, se blottirent sous les chariots, se réfugièrent qui dans des tonneaux, qui dans des caisses. Seul le savant évêque Eberacher de Liège, « qui connaissait parfaitement les causes naturelles de cet effrayant phénomène », conserva tout son sang-froid et réussit à rétablir le calme, allant de groupe en groupe porter des paroles de reproche et d'encouragement. Bientôt la clarté du soleil reparut plus resplendissante que jamais et les braves compagnons, revenus de leur émoi, se moquèrent joyeusement de leurs terreurs puériles.

C'est peu après cette date que Luitprand dut rejoindre l'empereur son maître, si tant est qu'après son débarquement à Ancône dans le courant de janvier, il fut aussitôt mandé en la présence de celui-ci, chose du reste en elle-même assez probable. L'évêque exaspéré dut s'en donner à cœur joie de raconter ses misères et de médire des Grecs qui l'avaient si indignement traité. Certainement ses déclarations ne purent que fortifier Othon dans sa conviction que Nicéphore ne céderait qu'à la force et ne lui livrerait jamais volontairement les provinces byzantines d'Italie, même sous la promesse de l'union la plus flatteuse entre les deux monarchies [2].

C'est ici le lieu d'ouvrir une parenthèse pour dire en quelques mots ce qu'étaient ces territoires grecs de la péninsule italienne, objet présent des attaques des guerriers allemands, et pour exposer les bien rares renseignements que nous possédions sur la situation à cette

1. Voyez page 661.

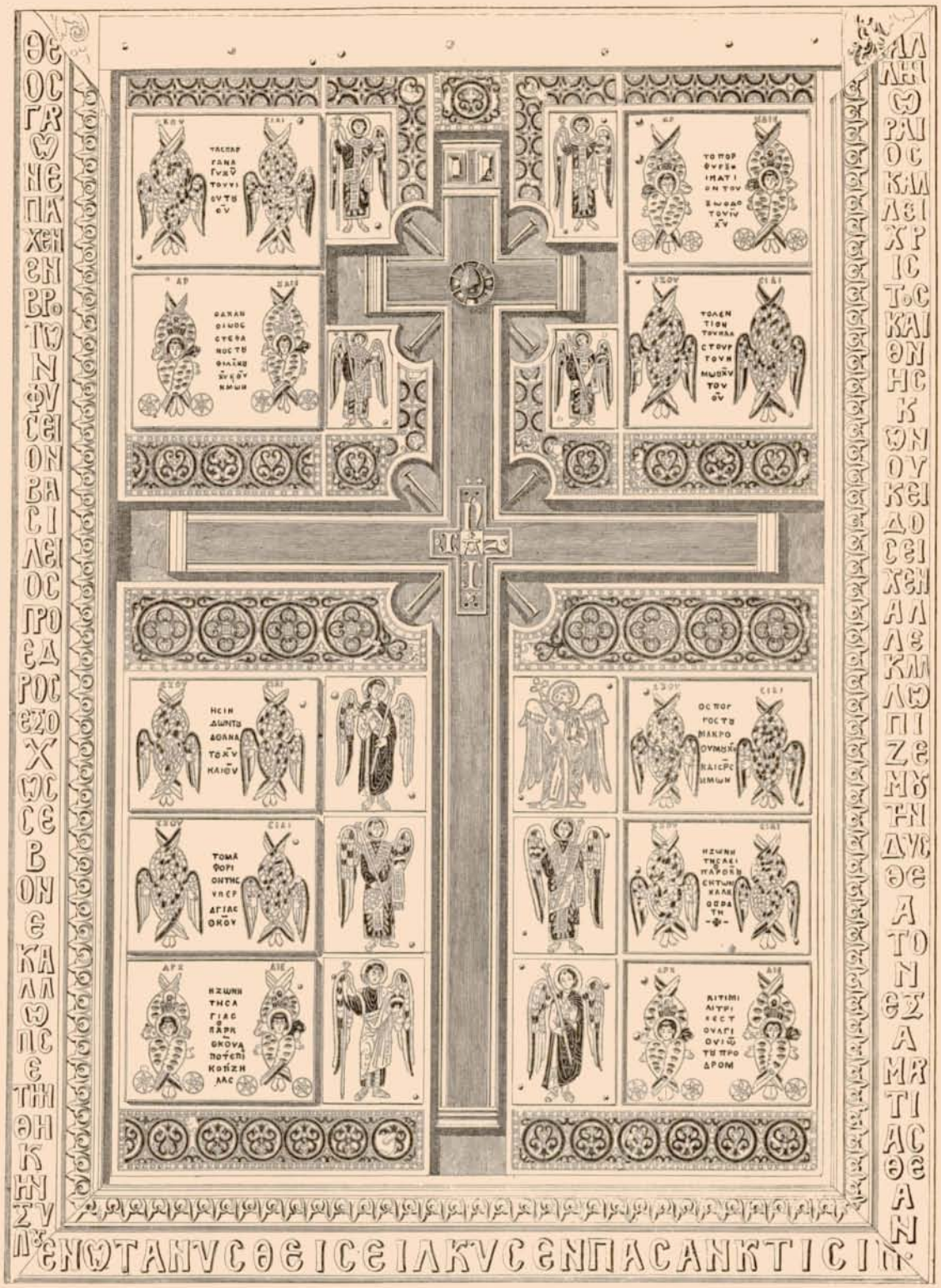
2. Luitprand vécut probablement jusqu'en l'an 972. L'empereur Othon ne lui survécut que de quelques mois.

époque de ces thèmes byzantins si complètement grécisés de Longobardie ou d'Apulie et de Calabre. La vérité est que nous n'en savons presque rien. Une nuit profonde voile l'histoire intime de toute cette contrée durant cette longue période. Sauf quelques faits de guerre, nous en sommes presque réduits à des conjectures.

On sait que, depuis la perte de la Sicile, Byzance ne possédait plus en Italie que les deux étroites provinces ou thèmes de Longobardie et de Calabre représentant : l'une l'Apulie ou Pouille avec la terre d'Otrante et tout le pays au nord de la Sila, l'autre le pays au sud de celle-ci jusqu'à Messine. La plus grande partie de ces territoires avait été reconquise sous Basile Ier, vers l'an 885, peu avant la mort de ce grand prince, par son illustre lieutenant Nicéphore Phocas, grand-père de notre empereur, et par ses fameuses légions pauliciennes, débris des Manichéens de Téphrice. Les thèmes de Longobardie et de Calabre, qui devaient être réunis au siècle suivant sous le commandement unique d'un catépano, haut fonctionnaire d'ordre militaire, étaient, à l'époque où nous sommes, placés encore, chacun, à l'exemple des autres thèmes impériaux, sous l'autorité suprême d'un simple stratigos.

Le thème de Longobardie ou d'Apulie avait Bari pour ville principale ; c'était alors encore la principale place de guerre des Byzantins en Italie ; là débarquaient d'ordinaire tous les secours expédiés de la capitale, grandes expéditions ou simples renforts annuels ; là résidaient le plus souvent non seulement le stratigos du thème, qui habitait aussi alternativement Rossano et Tarente, mais tous les hauts fonctionnaires d'ordre civil ou militaire envoyés en mission dans la péninsule. Le thème de Longobardie comptait beaucoup d'autres villes fortes ou de simples kastra : Brindisi ou Brundusium, Tarente qui se relevait à peine de ses ruines, Rossano, citadelle fameuse, un des principaux centres helléniques de la région, Otrante qu'on appelait encore Hydruntum, Gallipoli, etc.

Reggio ou Rhegion était la capitale du thème de Calabre et la résidence de son stratigos. Parmi les villes murées de cette province, je citerai Crotone, cité très fidèle, à population entièrement grécisée, un



Célèbre reliquaire de la Vraie Croix de Limbourg, exécuté sur l'ordre des empereurs Romain et Constantin, vers 950. Cette admirable merveille de l'émaillerie byzantine du x^e^ siècle, rapportée de Constantinople après la croisade de 1204 et autrefois conservée à Weilbourg dans le trésor des ducs de Nassau, porte également le nom du fameux parakimomène et proèdre Basile, le fils bâtard de Romain Lécapène (voyez page 294). (Face intérieure de la boîte). — Comme on l'a dit fort bien, un dessin, si exact qu'il soit, ne saurait malheureusement donner une juste idée d'une œuvre pareille, puisqu'il supprime le coloris qui en fait tout le charme.

des plus importants foyers de l'hellénisme en ces parages, citadelle puissante dans une situation excellente, constamment défendue par une forte garnison, jamais prise par les musulmans d'Afrique ou de Sicile, ce qui constituait une exception presque unique, puis Santa Severina[1], nid d'aigle presque imprenable, cité métropolitaine, patrie du célèbre pape d'origine grecque Zacharie, puis Policastro au nom purement byzantin, une des dernières villes de Calabre qui tinrent pour les Grecs lors de la conquête normande, puis Squillace, Katasaron (ou Catanzaro) fondée vers cette époque même du dixième siècle, avec la localité voisine de Rocca Nicephoro, puis encore Vivona, ou plutôt Bibona, comme on disait alors, Tropea, Messiano, Mileto, qui date aussi du dixième siècle et qui dut probablement sa fondation à des colons asiatiques du thème d'Anatolie.

Ces malheureuses provinces byzantines d'Italie, si exposées par leur situation à tous les horribles dangers des invasions et des déprédations musulmanes, avaient été forcément et presque de tout temps bien négligées par les Basileis. Incessamment pillées et ravagées par les Sarrasins, pressurées par leurs stratigoi avides qui, tous, songeaient, durant leur courte et violente administration, bien plus à s'enrichir par toutes sortes d'exactions qu'à tenter de restaurer l'ordre et la tranquillité parmi leurs administrés, défendues par des armées mercenaires presque aussi redoutables pour les habitants paisibles que les Sarrasins eux-mêmes, ces deux belles provinces de Pouille et de Calabre comptaient certainement vers le milieu du dixième siècle parmi les plus infortunées régions de ce monde.

« C'était, dit M. Fr. Lenormant[2], quelque chose d'effroyable, à ce moment, que les guerres entre Byzantins et Sarrasins dans l'Italie méridionale, et chacun des deux partis semblait prendre à tâche de ruiner et de dépeupler le pays qu'ils se disputaient. Le fanatisme religieux s'unissait chez les musulmans à la soif du pillage pour les pousser à des dévastations sans nom dans les provinces chrétiennes du continent qu'ils n'espéraient pas conquérir. Toutes les barbaries semblaient

1. Autrefois Severiana.
2. *La Grande Grèce*, t. I, pp. 342 sqq.

s'être donné rendez-vous sur les flottes qui, presque chaque année, au retour de la belle saison, partaient de Palerme pour faire des descentes sur les côtes d'Italie, et dans les grandes armées que, de temps à autre, les émirs fatimites de Sicile faisaient passer au delà du détroit, et répandaient comme un torrent sur la Calabre. La colonie d'Arabes et de Berbères établie dans la Sicile ne suffisait pas à fournir des soldats à ces expéditions incessantes, même avec les recrues qui leur venaient d'Afrique et avec le grand nombre de nègres que l'émir achetait chaque année comme esclaves pour les incorporer dans son armée. Mais l'énorme commerce de bétail humain que les Slaves faisaient alors dans l'Adriatique, fournissait aux Musulmans siciliens tout ce dont ils avaient besoin en fait de mamelouks ou d'esclaves destinés à devenir soldats. De même que plus tard les Circassiens, les Slaves, encore plus qu'à demi païens, voyaient dans l'esclavage en pays étranger l'échelon de la fortune. Ils vendaient donc leurs proches sans scrupule et pensaient par là leur assurer un meilleur sort; ils se vendaient eux-mêmes quand ils en trouvaient l'occasion; et c'est ainsi qu'alors leur nom national, tel qu'on le prononçait en latin, *sclavi*, devint celui même des esclaves. Dans toutes les armées des émirs de Sicile au dixième siècle, il y avait autant de Slaves renégats, ou même chrétiens de nom, que d'Arabes et de Berbères. Mais quand une grande armée byzantine descendait à son tour en Italie pour les combattre, c'était un autre flot de barbares non moins féroces, non moins acharnés au pillage, et les habitants qu'elle était censée venir défendre ne savaient qui était le plus à redouter, de leurs ennemis ou de leurs soi-disant protecteurs. Ce dont il y avait le moins dans ces armées grecques, c'étaient des Grecs, même parmi les généraux. Varangues de la Scandinavie, Russes, Hongrois, Slaves, Francs, Valaques du Pinde, Arabes, Khazars, gens des différents peuples du Caucase, Arméniens, Mardaïtes, il y avait des représentants de toutes les races, même les moins civilisées, comme sujets ou comme mercenaires, dans ces étranges armées, dont la composition hétérogène flattait la vanité du Basileus et lui donnait l'illusion qu'il était l'empereur universel. »

On juge ce que devait être la situation de ces contrées ravagées par

de tels adversaires, défendues par de tels alliés [1] ! Nous possédons sur cette époque terrible de la vie dans le sud de l'Italie un document d'une importance exceptionnelle : c'est la biographie de saint Nil, l'illustre fondateur du monastère des Basiliens de Tusculum, né vers le commencement du dixième siècle, en plein pays byzantin, à Rossano ou Roscianum, une des trois grandes forteresses du thème de Longobardie, les deux autres étant Otrante et Gallipoli [2]. Cette biographie [3], écrite en grec par le disciple du saint, le bienheureux Barthélemi, natif de la même ville, qui fut son second successeur comme higoumène du couvent grec des environs de Rome, est la source absolument unique qui nous fait pénétrer dans l'existence des provinces méridionales de la péninsule au temps de la domination byzantine et des incursions des Sarrasins. Fr. Lenormant en a donné une fort intéressante analyse dans son beau livre sur la Grande Grèce [4] !

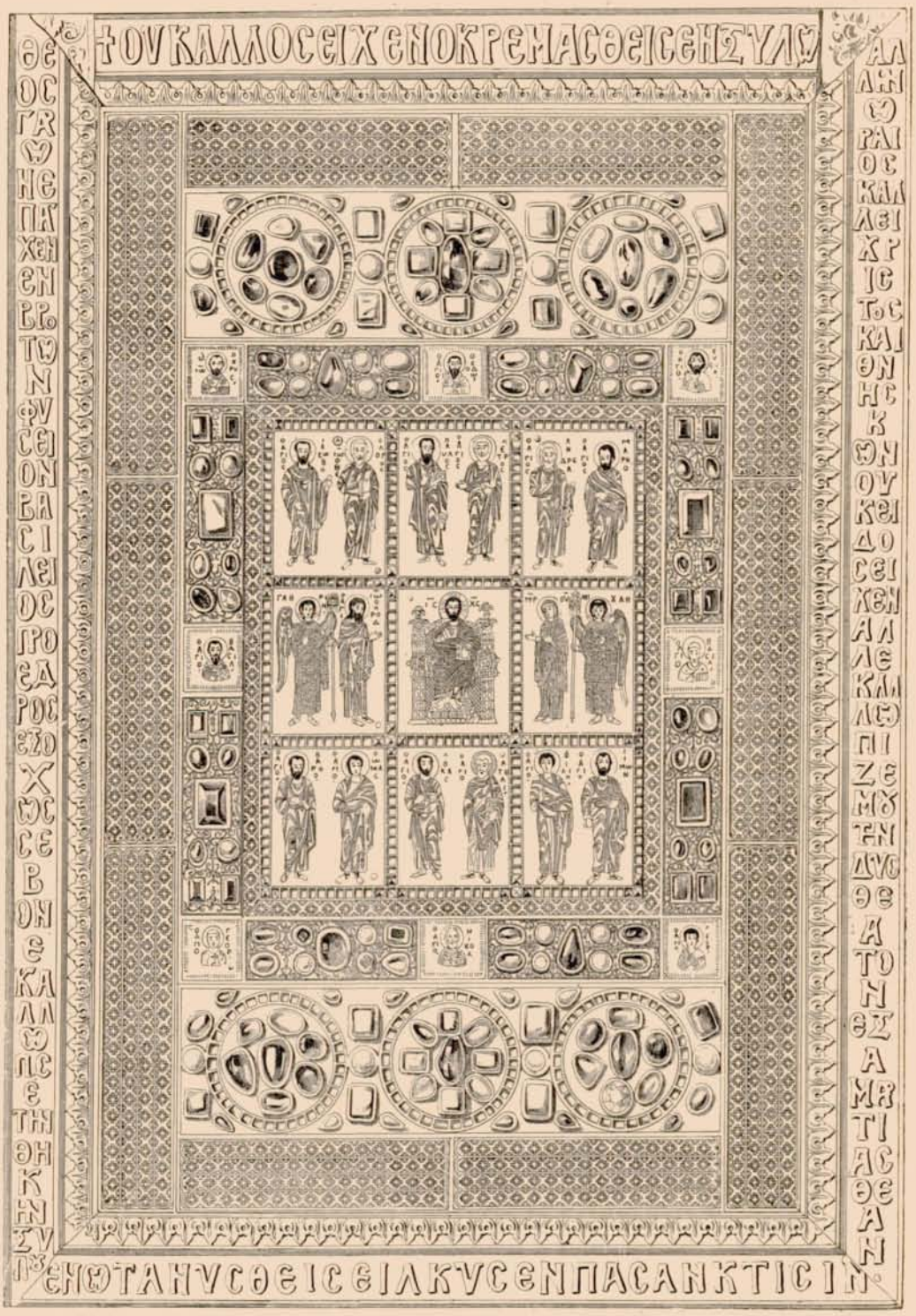
Qu'on lise ces pages émues ; on y verra, par les récits les plus attachants qui tous gravitent autour de ce prêtre saint et pieux entre tous, ce qu'était la vie de ces populations en ces temps terribles, ce qu'était l'existence de ces cités grecques, perpétuellement en proie à l'angoisse de l'invasion sarrasine avec tout son affreux cortège de massacres, d'incendie, de viol, et surtout d'esclavage. Cette vie de saint Nil nous montre en un naïf récit le courage admirable de toutes ces pauvres populations tant abandonnées à elles-mêmes, l'héroïsme des magistrats municipaux,

1. Beaucoup de Grecs italiens, désespérant de l'avenir, émigraient dans des provinces de l'empire moins incessamment exposées à de pareilles calamités : ainsi le saint évêque de Méthone (Modon), Athanase, si célèbre vers la fin du dixième siècle, pour ses vertus évangéliques et sa sollicitude admirable envers sa communauté. Il était né en Sicile, et ses parents, fuyant la conquête arabe, étaient venus se fixer à Patras, qui devait donc, à cette époque troublée, passer pour un assez sûr asile. Son premier biographe, l'évêque Pierre d'Argos, était également originaire de Sicile. Très certainement saint Athanase avait fait à Patras même son éducation théologique. C'était alors la principale métropole ecclésiastique de Grèce. L'évêché de Modon en relevait depuis 807. Les empereurs du dixième siècle lui avaient accordé les privilèges les plus étendus. Jean Lompardopoulos, « philosophe et protosecretis », y avait fondé un couvent célèbre qui prit le nom de « monastère du Philosophe », et par bulle datée de l'an 969, précisément la dernière année du règne de Nicéphore, le patriarche Polyeucte avait confirmé cette fondation. Le nom même de ce Jean Lompardopoulos nous montre que c'était encore là un Grec d'origine italienne, un fils des thèmes longobards réfugiés à Patras. (Hopf., *Griech. Gesch.*, p. 132.)

2. « Il semble même, dit M. Fr. Lenormant, que c'est à Roscianum que résida très souvent le stratigos du thème de Longobardie jusqu'à la reconstruction de Tarente sous Nicéphore Phocas. »

3. *Vita di San Nilo il Giovanne, testo greco e versione latina di Giovan. Matteo Caryophilo.* Rome, 1624, in-4°.

4. *La Grande Grèce*, t. I, pp. 341 sqq.



Reliquaire de Limbourg. (Voyez page 669.) (Couvercle de la boîte.)

des prêtres, des moines ; elle nous montre ces Grecs d'Occident, ces nouveaux Hellènes des Calabres, malgré toutes ces épouvantes, tendrement, obstinément attachés à leur mère patrie, à cet empire d'Orient qui peut si peu de chose pour leur venir en aide, à ce Basileus qui, si souvent, ne semble plus même songer à eux, participant avec ardeur au mouvement intellectuel et littéraire de la capitale, se réclamant constamment, courageusement, opiniâtrément de leur qualité de Byzantins [1]. Ils ne parlent que grec ; leurs mœurs, leur religion sont grecques. Toutes ces anciennes Églises latines ne connaissent plus que le rite de Byzance et relèvent passionnément non du pape de Rome, mais du patriarche œcuménique de Constantinople.

« Cette vie de saint Nil, le grand apôtre byzantin d'Italie, dit encore M. Lenormant, est vraiment admirable, et je me sentais gagner par l'émotion en écrivant quelques-uns de ces épisodes. Au point de vue historique, je ne crois vraiment pas me tromper en disant que rien ne nous fait pénétrer d'une façon aussi vivante dans l'existence de la population de la Calabre au dixième siècle. On y voit combien cette province était devenue grecque de langue et de religion, après plusieurs siècles de domination byzantine. Sous ce rapport, il faut faire cependant une différence entre la Calabre et la Pouille. L'ancienne Apulie opposa, dans les premiers siècles du moyen âge, une résistance grande aux tentatives de grécisation dont elle fut l'objet. La Calabre, au contraire, à travers tous ses malheurs, se montrait très remarquablement attachée à la couronne de Byzance, et pendant plusieurs siècles on n'y vit qu'une rébellion sérieuse, celle qui eut lieu sous la régence de Zoé. »

1. Sur cette admirable, complète et seconde grécité de l'Italie méridionale sous les Basileis du dixième siècle, sur la façon dont ces provinces redevinrent de nouveau et pour fort longtemps une véritable Grèce occidentale, une Grande Grèce comparable à celle du septième au cinquième siècle avant l'ère chrétienne, sur les moines byzantins, sur ceux de l'illustre ordre de Saint-Basile principalement, qui, à la suite des persécutions des empereurs iconoclastes, devinrent les ardents missionnaires de cette grande transformation, voy. surtout Fr. Lenormant, *La Grande Grèce*, t. II, pp. 372-433, t. III, pp. 185, 244, etc., et le très curieux petit volume publié à Athènes en 1864 par M. Zampélios sous le titre d'*Italohellenika*. La civilisation de ces thèmes italiens était plus avancée que nous ne serions tentés de le croire. MM. l'abbé Duchesne et Bayet ont retrouvé les traces d'une école calligraphique fort importante établie à Reggio de Calabre au X^e^ siècle. (Mission au Mont Athos, *Archives des Missions*, 3^e^ série, t. III, 1876, p. 435.) Voyez les nombreuses peintures byzantines de l'Italie méridionale, du X^e^ siècle en particulier, décrites par M. Diehl dans un curieux article du *Bulletin de Correspondance hellénique*, t. IX, 1885, p. 216.

Malheureusement pour l'histoire du règne de Nicéphore Phocas, qui seule nous occupe ici, bien que la vie de saint Nil se soit prolongée bien au delà de celle de cet empereur, puisqu'il ne mourut qu'en 1005, à Tusculum, âgé de quatre-vingt-quinze ans, tous les événements historiques principaux auxquels ce saint homme fut mêlé, qui sont rapportés dans sa biographie, sont ou antérieurs ou plus rarement postérieurs à ce petit espace de l'an 963 à l'an 969. Aucun ne s'est passé durant ce temps si court. Ce document ne peut donc nous renseigner que d'une manière très approximative sur l'état de l'Italie méridionale pendant ce peu d'années; surtout il ne nous donne aucun fait vraiment nouveau pour cette période, hélas! si désespérément pauvre en indications de quelque sorte que ce soit.

Né en 910, Nil avait déjà cinquante-trois ans à l'avènement de Nicéphore. Après avoir traversé les plus étranges vicissitudes dont son biographe fait l'attachant récit et qui en apprennent bien long sur cette époque de fer, il était à ce moment et depuis quelques années déjà higoumène, dans sa ville natale, du célèbre monastère de Santa-Maria del Patir, dont on aperçoit aujourd'hui encore les bâtiments à demi ruinés à peu de distance de Rossano [1]. Sa réputation de piété et de sainteté était depuis longtemps universelle; on venait de toutes parts le consulter. Une ère de paix relative avait reparu, on le sait, depuis peu, entre Sarrasins et chrétiens. Les malheureux thèmes italiens avaient respiré un peu plus paisiblement durant quelques années. Puis était venue la fameuse rupture avec le Khalife de Kairouan et l'expédition malheureuse de Manuel et de l'eunuque Nicétas en Sicile, terminée par les désastres de Rametta et de Messine. C'est à la suite de cette guerre et à l'occasion de la paix nouvelle conclue peu après avec Mouizz [2], que Nicéphore Phocas, dont l'admirable énergie était bien à la hauteur de toutes les circonstances et s'employait avec une égale activité aux extrémités les plus opposées de son immense empire, semble avoir plus particulièrement porté son attention sur ses provinces d'Italie et tenté un effort suprême pour les réorganiser, pour

1. Voyez Fabre, *Le Liber Censuum*, p. 23, col. 1, note 3.
2. Voyez page 466.

y ramener quelque bien-être et en même temps pour les mettre en meilleur état de défense. Il est probable que, parmi les raisons principales qui le poussèrent à entreprendre cette œuvre grandiose, sur laquelle nous sommes, hélas! à peine informés, une des premières fut le progrès incessant et déjà formidable d'Othon le Grand en Italie, progrès dont l'énergique Basileus était le témoin impatient autant qu'irrité.

Voyant déjà ses vassaux longobards se détourner de lui pour se rallier au nouveau Charlemagne, devinant facilement quelles étaient les véritables ambitions secrètes de celui-ci, il s'attendait dès lors à chaque moment à être attaqué par lui. Envisageant les choses d'un bien autre œil que ses prédécesseurs, résolu à disputer avec acharnement tout lambeau de terre byzantine, fût-il le plus éloigné de la mère patrie, mais sentant bien qu'il fallait à tout prix empêcher ses sujets italiens de tomber dans un découragement trop profond, qui eût pu les jeter, eux aussi, dans les bras d'Othon, il avait décidé de procéder sur l'heure à la réorganisation de ces pauvres provinces tant abandonnées à elles-mêmes. L'expédition de Sicile avait été certainement une première manifestation de cette politique très nouvelle que voulait inaugurer ce véritable homme d'État. La nomination de l'eunuque Nicéphore au gouvernement de l'Italie byzantine fut la seconde qui eut des résultats plus heureux.

Cette expédition de Sicile avait été un échec affreux. Elle avait été toutefois suivie d'une paix, imposée par des circonstances politiques fâcheuses [1], mais qui délivra pour un long temps les populations byzantines d'un de leurs deux plus cruels fléaux : la guerre sarrasine. Pour remédier à l'autre, qui était la mauvaise administration, Nicéphore eut la main heureuse et choisit bien l'homme le mieux approprié pour entreprendre cette cure.

Le personnage, en effet, que le Basileus chargea de cette mission

1. Cette paix, je l'ai dit à la page 464, fut bien probablement inspirée aux deux belligérants par la crainte commune des incessants progrès d'Othon. Le césar allemand ne cachait point que la conquête des thèmes byzantins d'Italie devait être simplement pour lui le prélude d'une croisade ayant pour objet l'expulsion des Sarrasins de Sicile. Également troublés par ces menaces, Byzantins et Arabes d'Afrique conclurent la paix et devinrent presque des alliés véritables. Voy. Amari, *op. cit*, II, 311.

Une page du manuscrit de la *Vie de saint Nicéphore* conservée à la Bibliothèque nationale. (Voy. page 677.)

de réorganisation en Pouille et en Calabre nous est déjà bien favorablement connu. Après le désastre de Messine, qui avait succédé à celui de Rametta, le pieux évêque de Milet, Nicéphore, seul parmi les trois principaux chefs de l'expédition byzantine de Sicile, était parvenu, on ne sait comment, à se réfugier en Calabre, où il avait fait quelque séjour. Ce fut lui qui fut désigné par Phocas pour gouverner l'ensemble des provinces italiennes et tenter d'y ramener la paix et un peu de bien-être. Il paraît avoir été investi à cette occasion par le Basileus d'une autorité toute dictatoriale.

Ce choix de Nicéphore semble avoir été, je le répète, de tous points excellent; malheureusement, comme pour tous les autres événements dont l'Italie fut le théâtre à cette époque, nous n'avons presque aucun renseignement sur les améliorations que le saint réussit à introduire dans le gouvernement confié à ses soins. Les historiens byzantins ne nous en disent littéralement pas un mot. Outre la *Vie de saint Nil*, qui mentionne simplement la nomination de Nicéphore, tout ce que nous savons sur son administration est contenu dans quelques lignes d'un pieux manuscrit de la Bibliothèque nationale spécialement consacré au récit de sa vie religieuse et de ses miracles [1]. En effet, ainsi que je l'ai dit déjà, les insignes vertus de ce personnage le firent, après sa mort, inscrire sur les diptyques de l'Église orthodoxe. Je rappelle qu'il était né en Asie, à Basilion, dans le thème des Bucellaires, qu'il avait vécu ensuite à Constantinople où il avait été clerc palatin et disciple du fameux magistros Mosèle. Plus tard il avait été fait évêque de Milet, en Asie Mineure.

Donc, à partir de 967 environ [2], le pieux Nicéphore, homme saint,

1. *Catal. codd. mss. graec. B. R.*, II, 237. D. Ce manuscrit a été rédigé par un des presque contemporains du saint, docte personnage originaire de Sicile. Malheureusement, comme tous les autres écrits hagiographiques du temps, il est presque uniquement consacré à célébrer les vertus de Nicéphore et ne s'occupe guère des faits historiques. Une vie manuscrite de saint Luc de Démona, noble Sicilien de cette même époque, voué à la vie monastique, vie écrite en grec par un de ses disciples, donne aussi quelques maigres informations sur ces faits.

2. « Anno 966, dit la *Chronique du protospathaire Lupus* (Muratori, *Rerum italicarum script.*, t. V, Milan, 1724), introivit Nicephorus magister in civitatem Bari. » C'était un an environ après les désastres de Manuel.

prudent et sage, gouverna, au nom du Basileus, son homonyme et son ami, l'ensemble des provinces italiennes, avec le titre supérieur et exceptionnel de *magistros*, « que personne ne porta dans le pays ni avant ni après lui ». Le gouvernement central dut être satisfait de ses services, car, en 976 encore, dix ans plus tard, nous le trouvons toujours investi de ces mêmes fonctions, et cependant, à cette époque, Nicéphore Phocas et Jean Tzimiscès, son successeur, étaient successivement descendus dans la tombe, et c'étaient Basile II et son frère Constantin, les fils de Romain II, qui occupaient le trône depuis plusieurs années déjà.

Saint Nicéphore eut vraisemblablement sa résidence à Bari. Les deux stratigoi de Longobardie et de Calabre durent être ses premiers lieutenants. Entouré d'une vénération profonde, il se mit à l'œuvre avec une pieuse ardeur. Toutes les branches de l'administration furent par lui réformées. Partout il s'efforça de panser et surtout de guérir. Un de ses premiers et plus importants actes fut le relèvement de Tarente. La chute de cette grande cité était déjà presque de l'histoire ancienne. En 927, l'armée sarrasine d'Abou Ahmed Djafar ibn Obéid, après avoir ravagé toute la Calabre, l'avait détruite. Tous les habitants avaient été tués ou transportés en Afrique et la ville était demeurée depuis un lugubre monceau de ruines désertes.

« C'est seulement en 967 ou 968 que l'empereur Nicéphore Phocas, dit M. Lenormant, résolut de rebâtir Tarente, ne voulant pas qu'un emplacement aussi favorable demeurât abandonné et que les Musulmans s'en fissent une place forte, ni qu'il tombât aux mains d'Othon Ier, l'empereur d'Allemagne, qui menaçait alors les possessions grecques d'Italie. Un des plus hauts personnages de la cour impériale, le magistros Nicéphore, envoyé dans le pays, choisit pour l'emplacement de la nouvelle ville la roche de l'ancienne Acropole, dont il élargit l'assiette par de vastes remblais. Le terrain nouveau, artificiellement créé à cette époque, se reconnaît facilement encore aujourd'hui... Le remblai est presque complètement composé de débris arrachés aux ruines de la ville antique, qui servirent alors de carrière; on s'explique ainsi leur entière destruction. C'est aussi Nicéphore qui fit construire

pour la première fois le pont à sept arches sur le goulet du Mare Piccolo et l'aqueduc de près de 40 kilomètres qui amène des montagnes dans la ville les belles eaux de la source de Vallenza. Le pont a été depuis bien des fois remanié ; mais la partie inférieure de ses piles présente encore tous les caractères de la construction byzantine. La nouvelle cité fut peuplée d'habitants des campagnes voisines et de colons amenés de Grèce. » Tarente, ainsi relevée, demeura une ville entièrement byzantine où le grec était le langage prédominant. Aussi fut-elle parmi les dernières à tenir fidèlement pour les Basileis. Elle ne tomba qu'en 1063 aux mains de Robert Guiscard.

Une foule d'autres cités et de places fortes furent ainsi relevées ou fondées à cette époque par le magistros Nicéphore et peuplées par ses soins au moyen de colonies d'origine grecque. Catanzaro, dans le thème de Calabre, dont le nom originaire, purement byzantin, était Catasaron, date certainement de cette période, et la tradition constante de la ville et de son église affirme qu'elle fut bâtie sous l'empereur Nicéphore Phocas, à la même époque que l'on releva Tarente. « D'après cette tradition, dit M. Lenormant, l'officier impérial préposé à la construction de la ville s'appelait Fragitios ou Flagitios. Il y rassembla les populations des localités du voisinage, détruites par les Musulmans, en y joignant de nouveaux colons grecs amenés du Péloponèse. La situation était admirablement choisie pour une place forte qui commandât tout le pays environnant, et offrît un asile aux habitants des campagnes en cas d'une nouvelle incursion maritime. Dès sa fondation même on en fit une ville considérable, la seconde de la Calabre, et on y établit le siège d'un évêque, dépendant du métropolitain de Reggio. Étienne, archevêque de cette dernière ville, vint y ordonner l'évêque nouvellement institué et consacrer la cathédrale, dédiée à l'archange saint Michel. Tout ceci se trouve exposé avec de grands détails, mais sans indication de preuves à l'appui, par Vincenzo d'Amato dans un livre intéressant publié par lui en 1670, livre plein de renseignements curieux, bien que manquant d'une critique suffisante [1]. On

1. *Memorie storiche dell' illustrissima, famosissima e fedelissima citta di Catanzaro.*

ne doit en faire usage qu'avec certaine précaution. Cependant il y a un indice de l'authenticité des souvenirs qui rapportent la fondation de Catanzaro au règne de Nicéphore Phocas, dans le fait de l'existence, tout à côté de cette ville, de la forteresse importante de Rocca Niceforo (en latin *Rocca Nicephori*, dans les documents grecs *Rôka Nikiphorou*), bâtie pour en défendre les approches et dont la localité actuelle de Rocca-Falluca occupe très probablement l'emplacement. Cette forteresse, sûrement nommée d'après Nicéphore Phocas, a joué un certain rôle dans les guerres de l'époque normande. C'est sur le territoire de la haute cité actuelle de Tiriolo qu'elle avait été fondée, sous l'administration du magistros Nicéphore pour défendre les approches de Catanzaro contre une attaque venant soit du côté du nord et de Cosenza, soit du côté de l'ouest. Ses ruines actuelles sont presque nulles.

M. Lenormant croit encore que Mileto, près de la côte occidentale, a dû, comme la grande majorité des nouvelles villes grecques de Calabre, être fondée à cette même occasion de la grande œuvre réparatrice inaugurée par saint Nicéphore dans l'Italie byzantine. « Le thème d'Anatolie fournit à cette époque de nombreux colons à la Calabre. Il est assez probable que Mileto dut son nom à la patrie d'origine de ceux qu'on y établit lors de la fondation. Cependant on pourrait encore conjecturer que ce nom fut choisi par le duc ou stratigos de Calabre en l'honneur de son supérieur hiérarchique, le magistros Nicéphore, qui était, on le sait, évêque de Milet, en Asie. »

Tout ceci fut au plus haut degré une restauration purement grecque, édifiée avec le plus grand soin. Ce fut, je le répète, avec des éléments exclusivement hellènes que toutes ces cités furent repeuplées, éléments destinés à lutter avec succès contre ceux d'origine latine dont Nicéphore Phocas et ses conseillers ne voulaient entendre parler à aucun prix. De même le magistros, sur les ordres de l'empereur, s'occupa de gréciser à nouveau le clergé de ces deux thèmes de Pouille et de Calabre. « Les églises de ces régions avaient été originairement latines et dépendantes de l'autorité patriarcale du siège de Rome. Les Basileis respectèrent cet état de choses jusqu'à l'époque des persécutions iconoclastes, et ce fut seulement Léon l'Isaurien qui enleva, en 733, à l'obé-

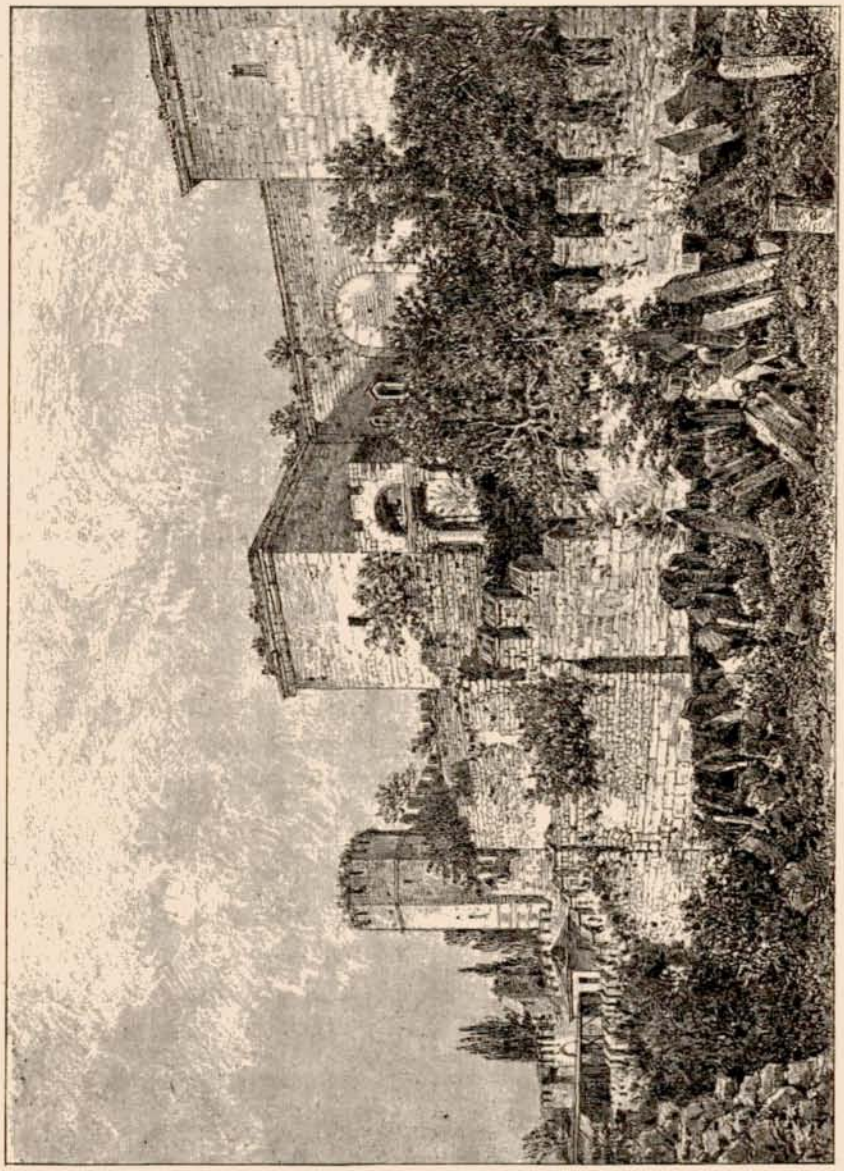
dience romaine, pour les soumettre à la juridiction du patriarche de Constantinople, les deux Églises métropolitaines de Reggio et de Santa Severina, qui comptaient parmi leurs suffragants tous les évêques des Calabres, et aussi celle d'Otrante. L'empereur se vengeait ainsi de la résistance du Pontife de Rome à ses innovations religieuses, mais surtout de sa rébellion politique, d'accord avec le peuple romain, et de l'appui moral qu'il avait donné aux habitants de l'Italie méridionale, écrasés d'exactions par le fisc byzantin et inébranlables dans l'orthodoxie... Après le rétablissement de la paix de l'Église et l'extinction de l'hérésie iconoclaste, la nouvelle attribution des sièges de la Sicile, de la Calabre et de la terre d'Otrante, fut maintenue malgré les réclamations du pape Adrien Ier au second concile de Nicée, et finit par être acceptée de la Papauté. En 869, les évêques calabrais, et entre autres celui de Rossano, siégèrent comme prélats d'Orient au concile assemblé à Constantinople, qui anathématisa Photius. Dans la dépendance du trône patriarcal de Constantinople, le rite grec se substitua tout naturellement et en peu d'années au rite latin. Il semble d'ailleurs qu'il existât antérieurement dans certaines localités de la Calabre, sans doute depuis la conquête de Justinien. A la fin du neuvième siècle, Léon le Philosophe[1] acheva de faire disparaître ce qui subsistait encore en plusieurs endroits des restes du rite latin, en interdisant dans toute l'étendue de ses possessions de Calabre l'usage des azymes, comme pain eucharistique. Lorsque Nicéphore Phocas prit de nouvelles mesures pour empêcher les cérémonies latines dans les terres italiennes de son autorité, c'est la Pouille qu'il avait en vue, et non pas la Calabre, où ne subsistait plus un vestige de latinisme[2] ».

Ces mesures nouvelles auxquelles M. Lenormant fait ici allusion, et qui formaient portion de l'ensemble des dispositions prises par les deux Nicéphore, l'empereur et le magistros, en vue d'helléniser l'Italie méridionale, nous sont en partie connues par un passage de la *Legatio* de Luitprand que j'ai jusqu'ici volontairement négligé de repro-

1. Fr. Lenormant se trompe ici. Il s'agit en réalité de Léon V l'Arménien, au commencement du IXe siècle. Voyez Fabre, *Le Liber Censuum*, p. 20, col. 2, note 3.

2. Fr. Lenormant, *op. cit.*, I, pp. 361 sqq. Voyez, sur l'esprit qui régnait en Apulie, *Ibid.*, II, p. 402.

duire. Parlant à ses maîtres des sentiments hostiles que Nicéphore Phocas entretenait à leur endroit, l'évêque de Crémone s'exprime en ces



Prétendu emplacement de la porte Dorée à Constantinople.

termes : « Nicéphore, plein de haine impie contre vous et contre l'Église, vient encore d'ordonner au patriarche de Constantinople de transformer l'évêché d'Otrante en une métropole et de ne plus tolérer que

les divins mystères soient célébrés en langue latine dans aucune localité de Pouilles ou de la Calabre; ils ne le seront plus désormais qu'en langue grecque. Le patriarche Polyeucte a, en conséquence, adressé un bref au chef de cette Église d'Otrante lui donnant toute autorité pour consacrer des évêques dans les Églises d'Acerenza, Tursi, Gravina, Matera, Tricarico [1], toutes Églises relevant incontestablement du pape de Rome [2]. »

« Cette grande mission de restauration, de relèvement, de réorganisation des provinces italiennes de la monarchie, » dit encore M. Fr. Lenormant, que je suis constamment obligé de citer ici, « mission confiée par l'empereur Nicéphore Phocas au magistros Nicéphore, ouvre réellement une ère nouvelle pour l'Italie byzantine, pour la Calabre et la terre d'Otrante, qui, à dater de ce moment, sans avoir complètement repris la sécurité, commencent à respirer, guérissent leurs plaies, et qui souffriront encore à diverses reprises des incursions musulmanes, mais ne reverront plus des maux pareils à ceux qu'elles ont soufferts pendant près d'un siècle et demi. C'est alors que Tarente est rebâtie, Catanzaro fondé, avec la localité voisine de Rocca Niceforo et peut-être Taverna. Ces établissements et ces fondations de villes sont accompagnés d'une colonisation nouvelle, amenée de l'autre côté de la mer Ionienne, qui vient encore renforcer l'élément grec et assurer sa prépondérance exclusive. »

Il est temps pour nous de revenir à Othon et à son armée. Nous les avons laissés célébrant les fêtes de Noël en Apulie. Les guerriers allemands allaient trouver devant eux, non seulement les garnisons byzantines ordinaires fort encouragées par le récent échec des impé-

1. Sur ces mesures sagement préservatrices par lesquelles Nicéphore et ses conseillers s'efforçaient de maintenir en Italie méridionale la suprématie de l'Église grecque, et sur la persistance durant des siècles, dans cette région, du rite, des coutumes et de la langue helléniques, voy. Zampélios, *op. cit.*, note 366. — On trouvera de nombreux renseignements sur les diocèses et les monastères grecs du sud de la péninsule dans le beau livre de M. Paul Fabre sur le *Liber Censuum* de l'Église romaine, qui est en cours de publication. Ce travail m'est parvenu trop tard pour que j'aie pu en profiter suffisamment.

2. Luitprand saisit cette occasion pour faire contre l'Église grecque la plus violente sortie. Il énumère ses principaux empiètements, surtout en ce qui concerne la question de l'investiture du pallium. Il conseille très sérieusement à Othon et au pape, pour en finir avec toutes ces usurpations, de faire citer le patriarche Polyeucte devant un concile et de le sommer de faire sa soumission sous peine d'excommunication.

riaux sous les murs de Bari, mais aussi toutes les troupes de renfort que Luitprand avait vues partir de Byzance, augmentées des contingents levés par l'infatigable prétendant Adalbert et son frère Conrad.

Malheureusement, à partir de ce moment, les maigres renseignements fournis par les deux ou trois chroniques italiennes venues jusqu'à nous et par quelques autres sources, se font si rares qu'il devient à peu près impossible de suivre les événements. C'est en vain précisément qu'on chercherait à retrouver la trace de cette expédition byzantine embarquée sur vingt-huit vaisseaux que Luitprand vit partir de Constantinople pour l'Italie le 19 juillet 968. C'est tout aussi en vain qu'on s'informerait de ces huit mille auxiliaires bardés de fer que les deux fils du roi Bérenger avaient promis à Nicéphore par l'intermédiaire de leur envoyé Grimizon. Même Adalbert et Conon disparaissent complètement à cette époque du théâtre des événements. Nous savons seulement que le second finit par se réconcilier avec Othon, qui lui confia la marche d'Ivrée, que le premier, au contraire, demeuré l'ennemi irréconciliable de celui qu'il regardait comme un usurpateur, dut quitter pour toujours son pays natal. Il vint terminer en France, à Autun, dans l'exil, son existence aventureuse et agitée entre toutes.

Probablement les forces byzantines chargées de faire tête aux envahisseurs italo-teutons étaient placées sous la haute direction de l'évêque-magistros Nicéphore, mais leur chef effectif fut un patrice du nom d'Eugénios[1], qui paraît avoir été un capitaine habile, d'une rigueur poussée jusqu'à la cruauté. Je rappelle que les mercenaires du marquis Adalbert, cités par Luitprand, avaient pour chefs son frère Conon et son lieutenant Grimizon. Assurément ces guerriers devaient faire partie des forces groupées sous le commandement suprême d'Eugénios.

Un seul fait certain est que le séjour d'Othon et de ses bandes sur territoire byzantin se prolongea jusqu'à la fin du mois d'avril de l'an 969. Très probablement l'empereur allemand avait dû aupara-

1. Était-ce là l'eunuque chef de l'expédition partie de Constantinople au mois de juillet 968?

vant resserrer plus encore ses liens d'amitié avec les princes de Capoue et de Bénévent comme avec les républiques de Naples et d'Amalfi, et le duc Jean de Gaète. Il n'aurait pu sans cela s'aventurer si loin vers le sud. Pandolfe de Capoue, le vaillant héros longobard, l'accompagnait en personne.

« L'Italie méridionale, dit Doenniges [1], dont l'admirable nature vient éblouir le voyageur, à peine a-t-il franchi les passes de Terracine, lui donnant cette sensation délicieuse qu'enfin il touche au midi tant souhaité, l'Italie méridionale est partagée par l'Apennin en deux vastes et étroites contrées maritimes, l'Apulie ou Pouille d'une part, la Calabre de l'autre. Au delà d'Acerenza, la grande chaîne se divise en deux rameaux secondaires, qui vont, l'un jusqu'à Reggio de Calabre, l'autre jusqu'à Otrante d'Apulie. Pour procéder à la conquête de ces deux régions, possessions dernières des Byzantins en Italie, il fallait avant tout, à l'époque dont j'écris l'histoire, se saisir des nombreux et forts châteaux défendant les rares passages de la montagne par lesquels il était possible de communiquer de l'une dans l'autre. De tout temps d'ailleurs ces défilés avec leurs forteresses ont été considérés par la foule des conquérants successifs de ces provinces comme les premiers points stratégiques à occuper. C'étaient là véritablement les clés des grandes cités maritimes échelonnées de chaque côté sur le rivage.

C'est bien aussi par cette série d'entreprises qu'Othon semble avoir inauguré ses opérations contre les Byzantins. De la Noël 968 jusqu'au mois de mai de l'année suivante les progrès de l'armée allemande, accompagnés, comme toujours, du pillage et de l'incendie, paraissent avoir été assez considérables. La chronique de la Cava, aux renseignements de laquelle on ne peut malheureusement guère ajouter foi, lui fait même prendre successivement sur les Byzantins : Bovino [2], Acerenza, Matera, Oria, Nardo, Cassano, toutes fortes places de l'intérieur du pays, plus beaucoup d'autres châteaux moins considérables. Par l'occupation de

1. *Op. cit.*, p. 146.

2. La chronique de Salerne dit, au contraire, que les Allemands ne purent prendre Bovino. Voyez, du reste, page 688.

ces points, Othon, devenu le maître de tous les territoires du centre, coupait en deux les forces byzantines, isolant les villes calabraises de celles des Pouilles, empêchant tout secours de passer d'un côté à l'autre. Il pouvait après cela procéder à son gré à l'attaque successive des cités de chaque rivage, attaque, il faut se le rappeler, qu'il ne pouvait songer à entreprendre par mer, n'ayant pas de flotte capable d'entrer en lutte avec les chelandia byzantins et de bloquer ou d'enlever ces fortes cités qui avaient nom Bari, Otrante, Reggio ou Tarente.

Cette prise de possession de l'intérieur du pays semble n'avoir guère rencontré de résistance de la part des Grecs. Se sentant inférieurs en nombre, ils se tinrent longtemps et prudemment enfermés derrière les remparts des forteresses de la côte. Les Allemands purent à leur gré porter le fer et la flamme par toutes les plaines de l'Apulie [1].

La tactique d'Othon était fort entreprenante ; il fallait une grande vaillance pour se hasarder ainsi à travers ce vaste dédale de vallées abruptes et de cimes inaccessibles qui constituent à peu près uniquement le sol des territoires dont il semble s'être emparé. Mais la hardiesse, l'audace obstinée dans l'accomplissement de ses projets, étaient parmi les qualités dominantes de ce grand prince. Il s'avança jusqu'en Calabre. Le 11 avril 969, nous savons qu'il célébra les fêtes de Pâques sur le territoire de cette province, et, dans un document daté du 18 de ce même mois, il annonce à ses peuples qu'il campe en ce jour « dans la plaine, à mi-chemin entre Cassano et la Roche sanguinaire, et qu'il y délivre au nom de ses droits impériaux des ordonnances et des lois à tous ses fidèles Calabrais, à tous ses Italiens, à ses Francs et à ses Allemands ».

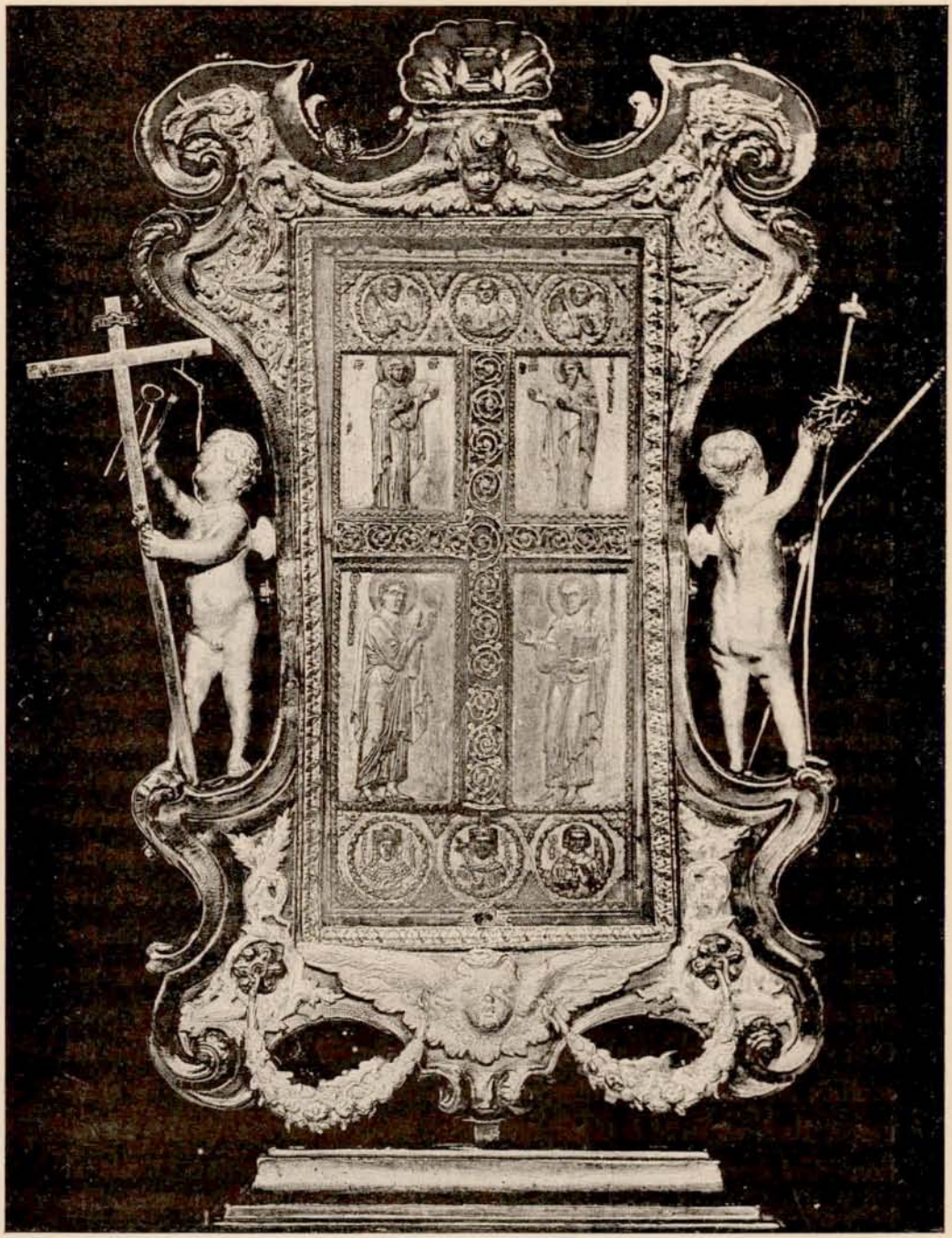
Chose singulière, c'est à ce moment même où tout semble avoir jusqu'ici réussi à l'empereur d'Occident que nous le voyons soudain rebrousser chemin, sans qu'on puisse deviner exactement la cause de ce

1. La principauté de Salerne fut également ravagée par eux, et le prince Gisulfe, qui, jusque-là, avait refusé de prendre vraiment parti, fut forcé de se rallier pour un temps, en apparence du moins, à l'empereur d'Allemagne.

brusque changement. Il venait cependant, nous l'avons vu [1], d'imposer par force son alliance à Gisulfe de Salerne; il n'avait donc rien à redouter de ce prince et ce ne pouvait être la crainte d'une défection de ce côté qui l'obligeait à remonter ainsi vers le nord. D'autre part, Pandolfe, le prince de Capoue, lui était entièrement dévoué; ce hardi seigneur faisait même, je l'ai dit, campagne à ses côtés, et nous allons le voir combattre les Grecs à la tête des soldats germaniques. Le plus probable est que l'approche des grandes chaleurs de l'été força la majorité des guerriers du nord à la retraite, et aussi que l'empereur, considérant la partie la plus pénible de la campagne comme terminée, rappelé par les soins à donner au gouvernement de son immense empire, crut pouvoir abandonner à ses lieutenants la tâche de consolider les succès acquis, en attendant qu'ils fussent en état de s'emparer du reste de la contrée. Mal lui en prit ainsi qu'on va le voir.

Donc, dès la fin d'avril, Othon d'Allemagne, après avoir passé tout l'hiver à guerroyer avec ses Teutons en Pouille et en Calabre, reprenait la route du nord de l'Italie. Le 28 avril il avait déjà dépassé Ascoli. Le 1er mai il campait devant Bovino qu'il ne put prendre. Il quitta alors le territoire grec. Un peu plus tard on le trouve en Romagne, à Conca, au sud de Rimini, puis en Lombardie. L'armée d'occupation, ou plutôt le corps de troupes peu nombreux chargé par lui de poursuivre les opérations contre les Grecs, fut mis sous le commandement du prince de Capoue. Le fameux Tête de fer, terreur des Infidèles comme des Byzantins, accourut aussitôt de Bénévent, où il avait été rappelé par la mort de son frère Landolfe. Il avait réussi à y faire passer la principauté de celui-ci sur la tête de son propre fils, également nommé Landolfe. De cette manière, il se trouvait maintenant réunir sous son autorité la majeure portion de l'Italie centrale, depuis Camérino et Spolète jusqu'à Bénévent. Toutes les routes importantes étaient en sa main. C'était, après l'empereur son suzerain, le plus puissant seigneur d'Italie, le plus redouté des Grecs et le plus haï par eux. On le voit, ce n'était pas un vassal à dédaigner,

1. Voyez la note de la page précédente.



Reliquaire d'ivoire de la Vraie Croix conservé dans l'église du couvent des Franciscains de Cortone. Ce monument est précieux parce que le nom de Nicéphore Phocas y figure dans une inscription gravée en forme de croix dont je donne la reproduction à la page 693. Cette inscription se compose de quatre vers en l'honneur du Basileus. Une seconde inscription, disposée sur le pourtour de la première, mentionne la dédicace du reliquaire par un membre du clergé de Sainte-Sophie à un monastère. Ce vénérable ivoire est donc de l'époque même de notre héros, et c'est, avec quelques monnaies et le sceau gravé sur la page 311, le seul monument contemporain sur lequel on lise son nom. La monture de bronze rehaussé d'argent qui l'encadre est, on s'en apercevra sans peine, de travail italien très postérieur. Ce n'est qu'avec difficulté que j'ai pu obtenir la photographie de ce précieux objet, grâce à l'extrême obligeance de M. G. Mancini, bibliothécaire de la ville de Cortone. On ne le connaissait jusqu'ici que par une mauvaise gravure donnée par Gori au siècle dernier.

et Othon devait s'estimer fort heureux d'avoir réussi à se l'attacher par des liens si solides [1].

Donc les impériaux, sous le commandement du prince de Capoue, poursuivirent les hostilités. Malheureusement les renseignements deviennent ici encore plus insuffisants; parfois même ils sont tout à fait contradictoires. Nous savons seulement que Pandolfe, ayant reçu quelques renforts de gens de Bénévent et de Capoue, ne craignit pas de venir mettre en plein été le siège devant la forte place de Bovino, défendue par une garnison byzantine considérable. Les soldats du Basileus, joints aux habitants de la ville, voyant le petit nombre des assaillants, firent une sortie en masse. Pandolfe leur infligea une sanglante déroute et les poussa dans le plus grand désordre jusqu'aux portes de la ville. Cette fois déjà il fut jeté à bas de son cheval dans la mêlée, mais réussit à se relever. Ce premier succès ne le rendit que plus téméraire. Les Grecs, dans une seconde sortie, faite encore avec des forces très supérieures, l'entourèrent à nouveau en grand nombre. Comme il tentait de franchir les rangs pressés de ses ennemis, son cheval fut tué et lui-même précipité à terre. Remonté sur celui d'un simple soldat, à force d'impétuosité, il réussit à briser le cercle des soldats byzantins. A peine dégagé, il se remit à combattre furieusement, tuant de nombreux ennemis; mais, sur ces entrefaites, ses propres troupes s'étaient mises à fuir en désordre ; il se trouva presque seul. Un Grec, une sorte de géant, lui asséna un coup si violent que son armure en fut brisée et qu'il tomba de cheval une fois de plus. On se jeta sur lui avant qu'il pût se relever. Il dut se rendre et fut conduit au patrice Eugenios, qui l'expédia aussitôt, chargé de chaînes, à Bari, et de là à Constantinople. Nous ignorons quelle réception Nicéphore fit à ce vassal rebelle dont la défection l'avait si prodigieusement irrité; nous savons seulement qu'il le fit jeter de suite aux fers. Pandolfe Tête de fer, prince de Capoue, margrave de Camerino et de Spolète, fut relâché par Jean Tzimiscès dès

1. C'est de cette même époque, fin du mois de mai 969, que date la transformation en archevêché de l'église de Bénévent par le pape Jean XIII au bénéfice d'un troisième Landolfe, toujours de cette même famille, qui groupait en sa main les principales autorités tant civiles qu'ecclésiastiques de cette vaste région.

son avènement; il ne passa donc que peu de temps en captivité dans la capitale byzantine.

La déroute de Bovino avait coûté la vie ou la liberté à un grand nombre des soldats du prince de Capoue. Très peu parvinrent à fuir. Le gastalde Lando, que Gisulfe de Salerne avait expédié avec des renforts à Pandolfe, apprenant sur la route le désastre de celui-ci, reprit aussitôt le chemin de son pays.

Suivant une autre source qui paraît suffisamment digne de foi [1], les Grecs n'auraient dû leur succès qu'à une ruse indigne. Ils auraient expédié une ambassade à l'empereur allemand pour le prévenir qu'ils étaient prêts à lui faire remise de la princesse Théophano, la fiancée qu'il réclamait depuis si longtemps pour son fils. Lui, ajoutant foi à leurs déclarations, aurait envoyé à l'endroit désigné un corps de troupes avec plusieurs personnages importants pour recevoir la jeune Porphyrogénète. Les impériaux, pleins de confiance, avaient alors été surpris et taillés en pièce par les Grecs perfides qui auraient pillé le camp allemand et fait de nombreux prisonniers.

Des deux versions il ressort avec évidence que les Allemands éprouvèrent le plus grave échec et que Pandolfe Tête de fer tomba aux mains de son suzerain irrité.

Les Grecs poursuivirent sur-le-champ leur succès, et comme un torrent dévastateur se jetèrent sur les pas des vaincus fuyant vers le nord. L'objectif du patrice Eugenios, imposé vraisemblablement par le vindicatif Basileus, était de s'emparer avant tout des petits États longobards. Les territoires de Capoue et de Bénévent furent incontinent envahis. Avellino fut prise par lui à la tête de forces imposantes; le gastalde Siconulf qui y commandait fut livré par la population épouvantée. Capoue même, la capitale de Pandolfe, fut assiégée quarante jours durant et beaucoup de ses habitants emmenés en captivité. En même temps, les Napolitains, conduits par leur duc Marinos, profitaient de ce grand désordre pour mettre à feu et à sang le territoire des deux principautés. Mais ici s'arrêta la fortune des Byzantins. Soit qu'ils

1. *Widuk.*, III, ch. LXXI.

ne disposassent pas de moyens suffisants pour venir à bout d'une aussi forte place qui leur opposait une résistance acharnée, soit à cause de l'arrivée imminente des troupes allemandes de renfort, ils durent lever le siège de Capoue et se retirer vers le sud, emmenant le plus riche butin, plus de cinq cents personnages de marque. Le patrice Eugenios retira de cette pointe hardie vers le nord un autre avantage considérable. Gisulfe de Salerne, qui n'avait jamais été que le très éphémère allié des impériaux, fit sa paix avec les Grecs et reçut même dans sa capitale la visite du stratigos byzantin. Il lui fit une réception chaleureuse et lui prêta probablement serment en sa qualité de représentant du Basileus Nicéphore.

L'armée grecque redescendit lentement vers l'Apulie, à travers la principauté de Bénévent, s'emparant par trahison, sur la route, de plusieurs places et châteaux. Par contre, une tentative contre la ville de Bénévent échoua complètement.

Othon apprit ces mauvaises nouvelles à Pavie, où il avait pour un temps fixé sa cour. Elles le décidèrent aussitôt à envoyer contre les Grecs une armée nouvelle dont il confia le commandement à un de ses meilleurs capitaines, le vaillant margrave Gonthier de Misnie. Deux autres comtes, Siko et Conrad, accompagnaient celui-ci.

L'armée italo-allemande, renforcée des contingents de la marche de Spolète, rentra tout d'abord dans Capoue délivrée des Byzantins, puis elle s'avança sur Naples pour venger les déprédations commises par le duc Marinos. Naturellement, les gens de Capoue s'associèrent pour cette entreprise à leurs alliés impériaux. Tous ensemble se livrèrent sur les Napolitains à de cruelles représailles. Il y eut de nombreuses exécutions.

Les alliés reprirent encore Avellino qu'ils incendièrent. A Bénévent, l'archevêque Landolfe leur dit la messe, leur distribua la communion et appela la bénédiction céleste sur leurs futurs succès. Salerne seule ferma ses portes ; on ne put la prendre. Puis les impériaux, ayant ainsi débarrassé de la présence des dernières troupes byzantines les deux principautés, se disposèrent à envahir une fois encore l'Apulie.

Eugenios avait été, dans l'intervalle, déposé par ses soldats, qui ne voulaient plus subir ses cruautés. Ils l'avaient expédié enchaîné à Constantinople. Nous ne savons ce qu'il advint de lui. Le patrice Abdila, son successeur probablement, à la tête de forces nombreuses, rencontra en avant d'Ascoli l'avant-garde teutonne des comtes Conrad et Siko. Après un combat opiniâtre, les Grecs furent cruellement battus. Le comte Conrad blessa grièvement de sa main le patrice, qui ne dut la vie qu'à la vitesse de sa monture. Une foule de guerriers byzantins, plus de quinze cents, furent massacrés. Le reste se réfugia en désordre dans Ascoli. Le comte Siko, à la tête des contingents de Spolète, se distingua tout particulièrement. Beaucoup de Grecs de marque furent faits prisonniers et, parmi eux, ce frère du prince Pandolfe, qui, ayant été élevé chez les Byzantins, était devenu un d'entre eux. Luitprand, on se le rappelle, avait dîné un jour avec lui à Brya[1]. Malgré ces avantages, les impériaux ne s'aventurèrent pas plus avant. La joie dans l'âme, fiers de ce grand triomphe, ramenant un riche butin, ils reprirent le chemin d'Avellino, puis de Bénévent, puis de la Campanie. Les captifs grecs avaient été honteusement renvoyés chez eux après qu'on leur eut coupé à tous le nez. De nombreuses villes byzantines de la Pouille durent payer tribut à l'empereur Othon [2].

Face postérieure du reliquaire de Cortone (voyez page 689). Les deux inscriptions, dont l'une en vers, sont gravées en creux.

1. Voyez page 643.

2. La Vie de saint Luc de Démona, que j'ai citée plus haut, nous montre ce pieux personnage forcé

Les résultats obtenus par les Allemands demeuraient toutefois fort incomplets. Les Grecs avaient été complètement battus, mais ils conservaient tous leurs territoires sauf quelques places du nord. D'autre part, le plus brave allié d'Othon, Pandolfe Tête de fer, était prisonnier à Byzance. Les deux belligérants couchaient en réalité sur leurs positions. Tout était encore à faire du côté des Teutons et l'ardente énergie, l'obstination si connue de Nicéphore, étaient garantes de l'opiniâtreté qu'il mettrait à défendre à outrance ses thèmes italiens. Un fait d'une importance capitale, la prise par les troupes grecques de la grande forteresse syrienne d'Antioche, allait précisément lui laisser les coudées plus franches du côté de l'Occident. Aussi le non moins entêté Othon, de Pavie et de Ravenne, où il passa une grande partie de cette année, recommença-t-il tous ses préparatifs pour diriger au printemps prochain une nouvelle et puissante expédition contre les possessions italiennes de son obstiné rival. Il était fort occupé à réunir ainsi ses troupes lorsque la nouvelle imprévue du meurtre de Nicéphore, dans la nuit du 10 au 11 décembre, parvint en Italie. Ce fut comme un coup de tonnerre ; tout changea de face, et cette catastrophe si soudaine sembla devoir transformer à l'avantage exclusif des Allemands la face des choses dans la Péninsule ; mais la suite de ces événements n'appartient plus à ce récit [1].

à cette époque par les incursions des bandes allemandes de quitter son monastère basilien de Giuliano, sur les bords de l'Agri, pour se réfugier dans un château voisin.

1. Voy. Amari, *op. cit.*, II, 311. De tous ces événements guerriers dont l'Italie fut le théâtre à cette époque, les chroniqueurs byzantins ne sont nullement informés. Ils n'en disent pas un seul mot.

CHAPITRE XIV.

Dernière expédition de Nicéphore en Syrie dans le courant de l'an 968. — Débuts du règne de Saad Eddaulèh. — Il triomphe de diverses rébellions. — Marche triomphale de Nicéphore à travers la Syrie et la Phénicie. — Toutes les forteresses sarrasines ouvrent successivement leurs portes de gré ou de force. — L'empereur paraît enfin devant Antioche et en installe le blocus. — Il rentre ensuite à Constantinople. — Blocus, puis prise d'Antioche par les lieutenants de Nicéphore. — Prise d'Alep par le stratopédarque Pierre. — Curieux traité d'Alep. — La principauté d'Alep, sous Kargouyah, qui en avait chassé Saad Eddaulèh, devient vassale de l'empire d'Orient.

Il est temps pour nous d'en venir au récit de cette expédition dernière de Nicéphore en Asie qui devait précéder de si peu sa mort affreuse. On se rappelle que le Basileus avait quitté, vers la fin de juillet 968, le camp de Brya avec l'armée qu'avait encore vue défiler Luitprand. Avant de le suivre plus loin vers le sud, il me faut revenir brièvement en arrière sur les événements dont la Syrie avait été le théâtre depuis la dernière campagne des Grecs en 966 et la mort de Seîf Eddaulèh, survenue quelques mois plus tard, en janvier 967, durant toute la période, en un mot, qui avait été remplie, pour la cour byzantine, d'une part, par les négociations avec Othon I^er^ à la suite des événements d'Italie, de l'autre, par l'expédition en Bulgarie et les premiers troubles à Constantinople.

Aussitôt après le couronnement d'Abou' l Maali, successeur de Seîf Eddaulèh, et sa rentrée dans Alep, les difficultés avaient commencé pour le jeune souverain. On sait que son cousin germain, Abou Taglib, fils aîné de Nasser, le vieil émir de Mossoul détrôné par ses enfants [1],

1. Ils en agirent ainsi avec lui sous le fallacieux prétexte que la mort de son frère Seîf Eddaulèh l'avait rendu fou de douleur. En réalité, ce fut pour se partager ses provinces et parce que sa dureté et son avarice le leur avaient rendu dès longtemps odieux. La peur qu'ils avaient de leur oncle les avait retenus jusque-là. Lui mort, ils avaient enfermé leur père dès le printemps de cette même année 967 dans une forteresse, séjour sinistre. On l'y garda si étroitement emprisonné qu'il ne sut plus rien de ce qui se passait au dehors. Pareil à un vieux lion enchaîné, il y mourut bientôt de chagrin et d'ennui.

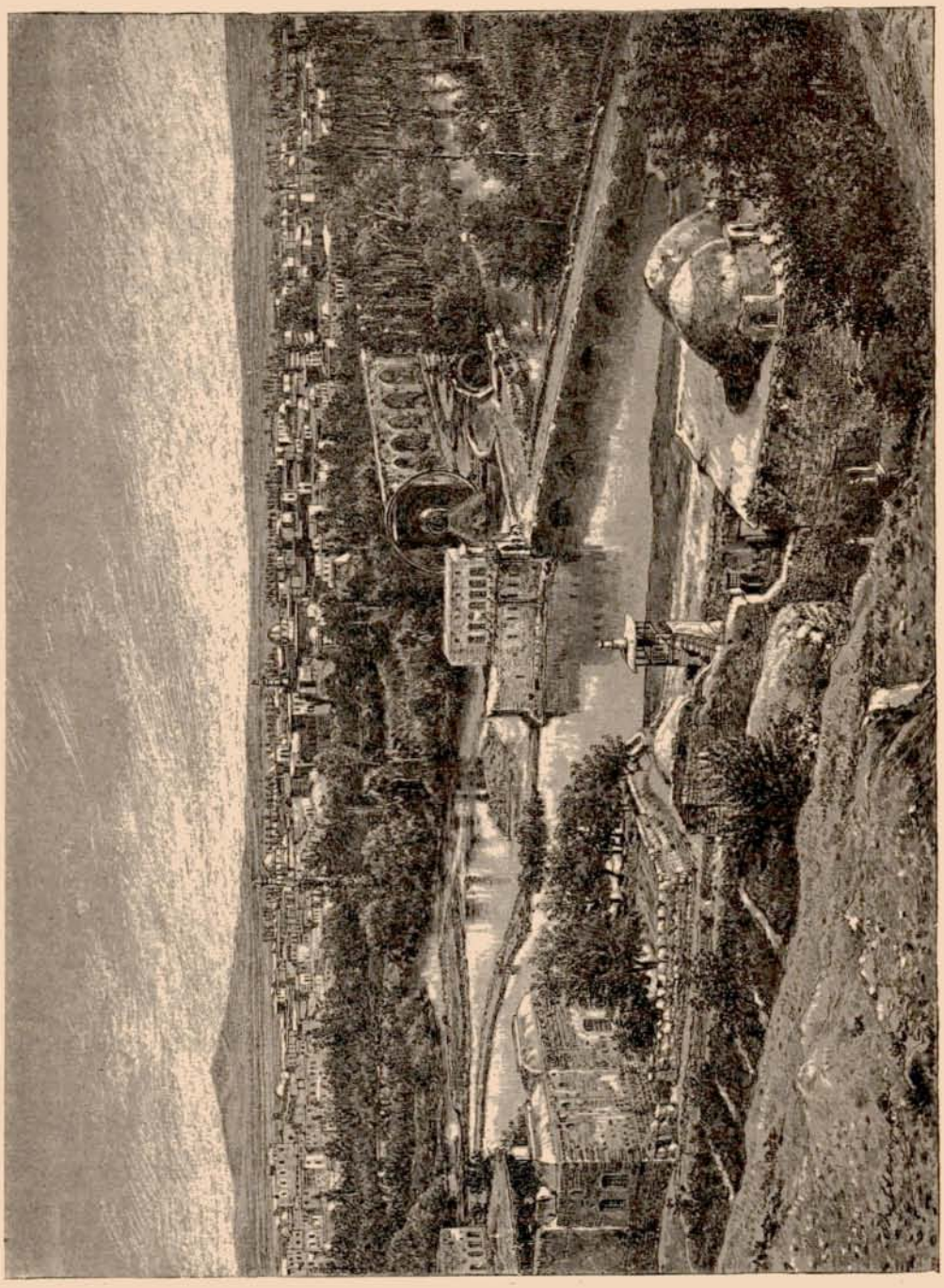
avait obtenu, alors qu'il résidait encore à Rakkah, un diplôme du Khalife Mothi le désignant comme le successeur universel à la fois de son père et de son oncle, c'est-à-dire comme le souverain unique de la totalité des territoires appartenant aux Hamdanides. En échange, Abou Taglib avait promis soumission et tribut au véritable maître de Bagdad, le bouiide Aaz Eddaulèh, qui venait de succéder à son père Mouizz, dans ses fonctions de maire tout-puissant du palais.

Abou Taglib, qui avait commencé par enlever de force à son frère Hamdan les deux villes sœurs de Rakkah et Rafikah, riveraines de l'Euphrate, voulant assurer de suite son autorité dans Alep, marcha sur cette ville à la tête d'un corps rapide et nombreux de cavaliers armés à la légère. Mais les Alépitains bloqués résistèrent avec une grande énergie, et l'usurpateur, incapable d'entreprendre un siège régulier, dut se retirer précipitamment à Mossoul, abandonnant toutes les petites places déjà conquises par lui.

Ce fut un temps de répit pour le nouvel émir d'Alep, mais un temps bien court, car il se brouilla presque aussitôt cette fois avec son autre cousin Abou Firâs, le poète et le charmeur par excellence, celui que Seîf-Eddaulèh avait aimé d'un si grand amour, qu'il avait racheté si cher lors du grand échange des captifs en juin 966, et auquel il avait confié depuis le gouvernement d'Émèse [1]. Sous prétexte qu'il tyrannisait les habitants de cette ville, mais en réalité parce qu'il le soupçonnait de chercher à se rendre indépendant, Saad lui déclara la guerre et marcha contre lui en personne. L'avant-garde de l'émir était formée des mamelouks de Kargouyah, qui, aujourd'hui comme devant, continuait à tout diriger dans la principauté. Un groupe nombreux de cavaliers irréguliers des nomades Kélabites, ralliés depuis peu à l'émir, s'était joint à lui. Le choc décisif entre cette tête de colonne bigarrée et les bandes ennemies eut pour théâtre une petite localité du nom de Sadad [2], non loin d'Émèse. Les gens d'Abou Firâs, jetant leurs armes, se débandèrent presque aussitôt en demandant l'amân. Lui-même, après avoir vainement tenté de se dissimuler parmi la foule des

1 Voyez page 575.

2. L'antique Zedad, chef-lieu des chrétiens jacobites de Syrie.



Autre vue de la ville de Hamah avec le cours de l'Oronte. (Voyez page 213.)

suppliants, dut se rendre à merci. Incontinent Kargouyah donna en langue turque à un de ses gardes l'ordre de le tuer. Celui-ci, se jetant sur le malheureux désarmé, l'assomma d'un coup de masse garnie par devant de longues pointes de fer, puis, descendant de cheval, lui coupa la tête, qui fut déposée aux pieds de l'émir. Le corps nu et décapité de l'ancien compagnon chéri de Seîf Eddaulèh, de son émule ès poésie, demeura gisant en plein désert jusqu'à ce qu'un Bédouin errant, prenant en pitié cette dépouille misérable, l'enveloppa d'un linceul et l'ensevelit. Ceci se passait dans le mois de rabi de l'an 367 de l'Hégire, qui correspond à la fin de février ou au commencement de mars 968.

Les Arabes considéraient, on le sait, comme un acte de la plus abominable cruauté d'abandonner sur un champ de bataille des cadavres sans qu'ils fussent recouverts d'un linceul. Les corps qu'on voulait honorer étaient enveloppés dans des étoffes précieuses. Cette coutume pieuse avait son origine dans la défense expresse faite par la religion de jamais exposer à la vue d'autrui certaines parties du corps, surtout lorsque le rasoir n'y avait point passé. C'était un devoir absolu pour tous les membres d'une famille d'enterrer les cadavres des leurs, mais naturellement ceci était souvent impossible sur un champ de bataille, et les ennemis, au contraire, se faisaient une joie de laisser à l'abandon les corps de ceux qu'ils avaient tués, la croyance générale étant que les âmes des trépassés n'entreraient dans le repos que lorsque leurs dépouilles auraient été mises en terre. Une vieille superstition disait encore que de la tête des morts ainsi abandonnés s'envolait un oiseau funèbre qui criait sans cesse ces mots : « Donnez-moi à boire! » jusqu'à ce que vengeance complète eût été tirée du meurtrier. C'était une autre manière d'exprimer cette croyance que ceux qui avaient péri de mort violente n'obtenaient la paix du tombeau qu'après que leur assassin avait été châtié.

Ainsi finit misérablement Abou Firâs, le brillant gouverneur d'Émèse, un des types les plus séduisants des guerriers sarrasins de cette époque, soldat incomparable, poète charmant et élégant, esprit cultivé entre tous ceux de son temps. Sa mère, Sahijjah, une ancienne esclave devenue favorite, une noble femme qui était unie à son fils par les liens

de la plus tendre affection, dans son affreux désespoir, se meurtrit à tel point le visage de ses mains qu'elle se creva les deux yeux et tomba inanimée sur le corps du défunt. Abou Firâs l'adorait autant qu'elle l'aimait. Lors de sa captivité en pays chrétien, il lui adressait constamment de longues épîtres en vers toutes pleines de pieuse confiance en Dieu, la consolant ainsi de son mieux. Il en est parmi ces lettres qui sont véritablement touchantes par la tendresse filiale passionnée qu'elle respirent. Abou Firâs y supplie sa mère d'avoir courage et patience, de ne pas désespérer. L'écrivain arabe Imam Abou Mansour Abd El Malec ibn El Thaâlèbi, mort en 430 de l'Hégire, dans un manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale, sorte d'anthologie consacrée aux poètes de la cour des Hamdanides, et qui, précisément, nous a conservé ces vers d'Abou Firâs, nous le dépeint comme un noble et vaillant Sarrasin, d'une beauté admirable, disert, libéral, savant, d'une éloquence étincelante, d'une bravoure indomptable, cavalier accompli. Ses chants étaient renommés dans tout le monde musulman pour leur grâce élégante et légère, pour la douceur, la sagesse, l'abondance des belles pensées qu'ils exprimaient. Il fut le favori le plus cher de Seîf Eddaulèh, qui, ne pouvant se passer de lui, l'emmenait partout à sa suite.

Après cette triste victoire de Sadad, le jeune émir avait poussé jusqu'à Émèse, où il établit un nouveau gouverneur choisi parmi les mamelouks de Kargouyah. Ce fut bien peu de temps après que Nicéphore dut apparaître en Syrie avec son immense armée, ses têtes de colonnes débouchant à la fois par tous les grands défilés du Taurus et de l'Amanus. Le Basileus trouva le nouveau prince d'Alep considérablement affermi dans les possessions de son père. La guerre, du reste, entre chrétiens et Sarrasins, n'avait jamais complètement cessé dans les districts frontières depuis la dernière expédition de 966. Elle avait seulement beaucoup diminué d'intensité, les deux partis ayant eu chacun de son côté d'assez graves affaires sur les bras.

Il ne faut pas croire en effet, je le répète une fois de plus, que, parce que le gros de l'armée d'invasion rentrait dans ses cantonnements, la lutte cessait complètement entre les deux races. Elle se poursuivait

bien au contraire d'ordinaire de toutes parts sur la frontière, bien que plus faiblement, entre les garnisons byzantines des nombreux kastra épars sur la limite et les postes arabes, lutte incessante, faite de petits engagements, de sanglantes surprises, de razzias, d'embuscades. Un jour, telle ville, telle clisure grecque était enlevée par un hardi coup de main. Un autre, telle petite garnison d'un blockhaus sarrasin était attaquée de nuit, égorgée ou emmenée en captivité. Tel jour, dans une trêve partielle, deux troupes ennemies procédaient à un de ces fructueux échanges de captifs, à une de ces opérations de rachat qui n'étaient pas sans exercer une influence grande sur la persistance des hostilités, et presque à côté d'elles deux autres troupes se livraient un furieux combat. Les historiens, les chroniqueurs arabes surtout, donnent des indications assez nombreuses, le plus souvent confuses, sur ces épisodes secondaires. Mais ces récits d'une extrême monotonie, qui se bornent à l'énumération très sèche de ces petits faits de guerre, sont presque sans intérêt pour l'histoire.

Nicéphore, malgré ses succès de 966, n'était pas homme à s'endormir dans une trompeuse sécurité. Certes la Cilicie paraissait bien définitivement reconquise, mais au delà de l'Amanus toute la Syrie était retombée sous l'autorité du successeur du Hamdanide. Nous ignorons même si les impériaux y avaient conservé quelques villes ou châteaux. Tant qu'Antioche et Alep demeuraient aux mains des Infidèles, la tranquille possession de l'Asie Mineure ne pouvait être considérée comme véritablement assurée aux Grecs. Voilà pourquoi Nicéphore, malgré les graves préoccupations que lui valaient les événements d'Italie comme les affaires de Bulgarie, n'avait pas hésité à quitter de rechef sa capitale pour se mettre une fois de plus à la tête de sa fidèle armée; voilà pourquoi il avait fait de ces deux cités d'Alep et d'Antioche l'objectif principal de cette campagne nouvelle. Il s'avança d'abord avec toutes ses forces sur la première de ces deux villes [1].

Cette foudroyante invasion du Basileus qu'on croyait occupé ailleurs et le grand danger que courait une des premières cités de l'Islam cau-

1. Abou'l Mahâcen dit qu'il entra par Derbend, dans le mois de dzoulkaddah.

sèrent dans toutes les terres musulmanes une impression d'épouvante et d'irritation extraordinaires. Il y eut des explosions de fanatisme en maint endroit. Une de celles-ci coûta la vie au patriarche Jean de Jérusalem. Il fut massacré et l'église du Saint-Sépulcre entièrement brûlée [1]. C'était la réponse à l'incendie de la mosquée de Tarse, trois années auparavant.

La grande armée impériale marcha donc en droite ligne sur Alep [2].

L'Oronte à Antioche, d'après une photographie inédite du comte C. Lanskoronski.

Le premier choc eut lieu à quelque distance au nord de cette ville entre une avant-garde byzantine de cinq mille hommes de pied et de cheval et un corps de mercenaires d'Égypte commandés par le chancelier Kargouyah en personne. L'attaque des Grecs fut si impétueuse que l'ennemi fut de suite culbuté. Le fameux chambellan tomba aux mains des chrétiens avec une foule de ses gardes. C'était une bien riche proie. Malheureusement Kargouyah réussit à s'évader presque aussitôt.

1. Yahia parle de ces événements avec détails. Plusieurs autres églises de Jérusalem furent incendiées.

2. Il semble cependant, d'après Abou'l Mahâcen, que Nicéphore ait auparavant fait déjà une première démonstration sous les murs d'Antioche, démonstration qui ne fut qu'un simulacre de siège. Comme les habitants, dit le chroniqueur arabe, ne faisaient aucun cas de ses menaces : il s'écria : « Je vais ravager la Syrie et puis je reviendrai auprès de vous par le littoral. » C'est ce qu'il fit exactement.

Les chroniques sont unanimes à dire que le but de Nicéphore était de s'emparer avant tout d'Alep. Cependant, immédiatement après ce premier succès, alors qu'il était à bien peu de distance de cette ville, il se détourna brusquement vers la droite. Rien absolument ne nous renseigne sur les raisons de ce changement de front soudain. Le Basileus reçut-il quelque avis lui prédisant une trop vigoureuse résistance de la part des défenseurs de la capitale? Nous pouvons simplement le supposer. En tout cas nous le voyons une fois de plus en revenir à cet éternel système des guerres de cette époque, qui consistait bien plus à ruiner et à dévaster la terre ennemie qu'à s'efforcer de l'occuper définitivement.

Comme toutes les précédentes invasions chrétiennes, cette dernière campagne de Nicéphore en Syrie fut rapide, presque foudroyante. Nous n'en possédons qu'un récit malheureusement très bref. Le Basileus, laissant Alep sur la gauche, marcha d'abord sur Maaret en Noaman, sur la route de Hamah. Cette très riche ville, ainsi nommée en souvenir d'En Noaman ibn Bechîr, le Sahâby, un des compagnons de Mohammed, succomba aussitôt. Sa grande mosquée et presque toutes ses maisons furent jetées à terre. Abou'l Mahâcen dit que Nicéphore, manquant à la foi jurée, en emmena quatre mille six cents habitants comme prisonniers de guerre. Il en fit de même à Maaret Mousserim, située plus au nord, dont douze cents habitants furent envoyés en captivité sur les terres de l'empire [1]. Puis ce fut le tour de Kafartab ou Capharda et de Chaizar, dont la grande mosquée fut également incendiée. Hamah, ville très importante, fut réduite en cendres. On en fit de même de Homs, l'antique Émèse, qu'on trouva presque vide de ses habitants et qu'on brûla entièrement. Les quelques malheureux qui ne s'étaient pas enfuis reçurent l'amân. Nicéphore fit sa prière dans la mosquée, qui, comme toujours, était une ancienne église chrétienne. On en enleva le chef de saint Jean, le Précurseur, l'illustre fils de Zacharie, relique insigne, puis l'édifice fut livré aux flammes. Partout dans cette pauvre contrée si effroyablement ravagée, les corps détachés

1. Yahia dit 12,000.

de tous côtés par Nicéphore firent des captifs par milliers. De toutes parts, dit un chroniqueur, les populations affolées s'enfuyaient dans toutes les directions, vers les châteaux, les champs et les montagnes.

Quand l'armée chrétienne eut achevé de dévaster ce grand plateau de la Syrie du nord, elle se détourna une fois encore et franchit le Liban. Pour la première fois depuis bien des années les légionnaires byzantins reparurent sous les murs des villes de Phénicie et leurs chevaux se baignèrent dans les eaux de la Méditerranée, tout le long de ces côtes si belles. Djibleh ou Djabalah, l'ancienne Gabala, succomba la première [1]. Les dromons byzantins qui apportaient probablement des munitions ou des troupes de renfort furent repoussés au large par la tempête. Puis on mit le siège devant la puissante place d'Arqa [2], l'ancienne Césarée du Liban, bâtie à quatre parasanges à l'est de Tripoli, sur le penchant d'une montagne dont le sommet portait encore une vaste forteresse, à une faible distance de la mer sur la limite de la plaine d'Akkar. Une puissante garnison sarrasine s'y était enfermée. Nicéphore fit creuser un triple fossé tout à l'entour et jeta bas les murailles à coups de béliers et d'autres machines de guerre. Puis l'assaut fut donné. Le pillage dura neuf jours. Dans le château, dit Yahia, les Grecs trouvèrent l'émir de Tripoli, qui avait été chassé par ses sujets à cause de sa tyrannie. On le fit prisonnier et on lui prit toutes ses richesses et ses magasins qui étaient considérables.

Les Grecs, emportant un immense butin, poussant devant eux tout un peuple de captifs, parurent alors [3] devant l'antique Tripoli. Le nom de cette place était devenu Taraboulos. C'était une très forte cité sarrasine, un comptoir commercial important. Les habitants avaient eux-mêmes incendié leurs faubourgs et détruit les jardins et les campagnes environnant la ville; ils s'apprêtèrent à défendre chèrement leur vie. Voyant qu'il lui en coûterait trop de temps pour ce nouveau siège, Nicéphore, après avoir achevé la destruction systématique de ce que les habitants avaient épargné, passa outre. Ce fut alors le tour de La-

1. Kémal ed-Dîn et Yahia, plus véridiques, il me semble, font arriver Nicéphore devant Djibleh seulement après son échec sous les murs de Tripoli.

2. Erqah.

3. Le 10 du mois de dsoulhedjdjeh de l'année 357, dit Yahia.

takièh, l'ancienne Laodicée. Le commandant musulman de cette place, un certain Abou'l Houssein Ali ben Ibrahim ben Iousouf Alfosais, dont la famille était, paraît-il, déjà connue de Nicéphore, se porta à la rencontre du Basileus. Après remise d'otages, il conclut avec lui une convention, qui, non seulement, accordait l'amân à la population de Laodicée, mais le maintenait, lui, dans son poste de gouverneur, cette fois pour le compte de l'empire. De wali du Hamdanide, Abou'l Houssein devenait stratigos [1] impérial. De telles et si complètes transformations étaient alors chose commune. Peut-être un jour, parmi les milliers de sceaux de plomb que les fouilles pratiquées sur les emplacements des anciennes chancelleries byzantines ramènent journellement à la lumière, retrouvera-t-on la bulle curieuse du stratigos sarrasin de Laodicée sous le règne de Nicéphore Callinique. « C'est pourquoi, dit le chroniqueur en achevant ce court récit, les habitants de Latakièh n'eurent rien à souffrir de l'armée chrétienne. » Un foule d'autres places de ce côté furent encore prises par Nicéphore, qui en emporta des sommes incalculables, Tortose entre autres et Maraqiyah.

Alors, après avoir passé deux mois [2], et non trois comme le disent certains historiens, à ravager de la sorte les contrées situées sur les deux versants du Liban [3], durant que le monde musulman continuait à s'entre-déchirer, l'empereur Nicéphore, laissant garnison dans les principales forteresses conquises, parut enfin devant Antioche, le dix-huitième jour du mois de novembre 968, traînant après lui cent mille prisonniers, presque tous enfants ou jeunes gens des deux sexes. Tout ce qui était vieux ou faible avait été tué ou abandonné, sauf mille vieillards et vieilles femmes auxquels Nicéphore confia la garde de toute cette jeunesse [4]. Dix-huit villes à grande mosquée et d'innombrables forteresses, cités secondaires ou bourgades [5], avaient été prises et en

1. *Sardagus*, suivant l'expression incorrecte de Kémal ed-Dîn, qui rapporte ce fait curieux.
2. Abou'l Mahâcen donne ce chiffre.
3. C'est sans doute par erreur qu'Aboulfaradj cite Gaza parmi les cités maritimes conquises dans cette expédition par les Grecs. Bien loin d'être descendue aussi au sud, l'armée impériale ne semble pas avoir dépassé Tripoli. Aboulfaradj a peut-être confondu Gaza avec Arqa.
4. Ce détail curieux est donné par Yahia.
5. Léon Diacre dit *cent;* Cédrénus de même; il cite entre autres Synnesion et aussi Damas, qui serait

Antioche, d'après une photographie communiquée par le commandant Marmier. On aperçoit sur la crête des hauteurs la ligne ruinée des antiques fortifications byzantines, sarrasines et franques.

majeure partie détruites ou brûlées. Un grand nombre d'habitants de la Syrie et de la côte phénicienne embrassèrent le christianisme pour se racheter.

Quand Nicéphore vint camper devant la grande forteresse orientale, tout lui avait réussi jusque-là. La Syrie était à ses pieds. Le monde sarrasin tout entier tremblait devant lui. Il nourrissait les plus vastes projets de conquête; surtout il voulait délivrer Jérusalem et la Palestine. Les difficultés qu'il rencontra devant cette place, qui se trouvait admirablement fortifiée et défendue, le forcèrent à remettre à plus tard ces entreprises grandioses, et puis la mort vint qui mit brusquement un terme à tous ces plans. Nous sommes mal renseignés sur les raisons qui le décidèrent très soudainement à ne pas tenter de prendre Antioche de vive force, mais à en faire établir seulement le blocus par ses lieutenants, tandis que lui-même retournerait passer l'hiver dans sa capitale. Quatre ou cinq jours à peine après son arrivée devant la ville, sans avoir commis contre les Antiochitains aucun acte d'hostilité, sans même avoir communiqué avec eux, il en repartait pour reprendre sa marche de retraite vers le nord. Probablement les causes

déjà alors devenue tributaire des Grecs! Toute cette grande expédition de 968 est du reste racontée par Léon Diacre avec la plus extrême confusion. Il semble admettre, d'accord du reste en ceci avec Cédrénus, que Nicéphore se présenta non pas une, mais deux fois, devant Antioche. Probablement ces auteurs réunissent par erreur en une seule les deux campagnes de 965 et de 968. C'est encore à tort que Léon Diacre donne à la côte syrienne, que Nicéphore parcourut en vainqueur, le nom de Palestine. Enfin, du côté de l'orient, il dit formellement que le Basileus alla jusqu'à Rohas, l'ancienne Édesse, qu'il prit cette cité lointaine, y fit reposer son armée, pria dans le temple des saints Confesseurs qui avait été transformé en mosquée et en rapporta en guise de trophée à Constantinople une brique portant « l'Image du Sauveur non faite de main d'homme », brique qui fut déposée par ses soins dans une magnifique châsse d'or et de pierreries et exposée à la piété des fidèles « dans le temple de la Vierge qui est au Palais Sacré ». Toujours d'après le même auteur, Nicéphore, avant de franchir le Liban, aurait également pris Membedj. Cédrénus, Glycas, Éphrem et Joël, qui citent ce dernier fait, ajoutent que le Basileus emporta aussi de cette ville deux reliques précieuses de guerre, une autre de ces briques à effigie miraculeuse du Sauveur et une boucle de cheveux du Précurseur encore humide de son sang. Il y a peut-être là confusion avec d'autres campagnes tant antérieures que postérieures, et, dès 944, sous le règne de Romain Lécapène, nous savons qu'une première image miraculeuse d'Édesse avait été solennellement apportée à Constantinople. Cependant, il semble que Léon Diacre ait dû bien connaître ces événements dont il fut le contemporain et le témoin, du moins à distance. Il raconte en effet qu'il assista à cette époque à Constantinople à cette fameuse éclipse du 22 décembre qui effraya tant le pauvre Luitprand en train de déjeuner à Corfou avec le stratigos Michel et qui dut troubler également Nicéphore en route en ce moment pour regagner sa capitale. En tout cas, il n'y a rien d'impossible à ce que le Basileus ait poussé jusqu'à Édesse et pris également Membedj en 968, bien que ces deux villes ne soient pas mentionnées dans le récit très bref mais en apparence très précis que Kémal ed-Dîn a fait de cette campagne. On sait que Nicéphore avait déjà rapporté d'Alep une autre relique insigne : un fragment du vêtement de peau de bête de saint Jean-Baptiste.

qui le déterminèrent à agir de la sorte furent multiples. D'abord il trouva Antioche beaucoup mieux et solidement gardée qu'il ne l'avait cru, défendue par une très nombreuse et vaillante garnison et par les populations réfugiées de nombreuses localités environnantes; puis, comme si souvent dans ces longues et pénibles guerres d'Asie, les maladies, la fatigue extrême des troupes, le manque de vivres et de fourrages, le mauvais temps, les pluies persistantes amenant une boue affreuse, se mirent de la partie. Bien vraisemblablement les considérations d'ordre politique durent être aussi pour beaucoup dans le retour brusque du Basileus à Constantinople. Les symptômes croissants de mécontentement général, le bruit confus des complots qui s'organisaient ne pouvaient pas ne pas parvenir jusqu'à ses oreilles. Enfin, la guerre avec Othon en Italie et surtout la menace redoutable de l'invasion russe au delà du Balkan imposaient sa présence au Palais Sacré. Ces circonstances de politique générale, tout autant que l'état de son armée ou de ses subsistances, durent le forcer au retour. Voilà pourquoi, renonçant à tenter une attaque immédiate de vive force, il préféra laisser à ses lieutenants le soin de forcer Antioche par un vigoureux blocus, de la maintenir pour le moins dans un cercle infranchissable jusqu'à ce qu'il pût, au printemps prochain, revenir dans le sud pour en finir en personne avec l'opiniâtre cité. Le discours que Léon Diacre met dans sa bouche au moment de son départ, discours par lequel il cherche à expliquer sa conduite à ses lieutenants, n'est qu'une sotte amplification où le chroniqueur trahit son embarras. Ne pouvant motiver convenablement la conduite de son héros sans découvrir en même temps les défauts de sa cuirasse, il préfère se lancer dans une série de considérations aussi prétentieuses qu'absurdes et finit par faire dire à Nicéphore cette chose stupide qu'il ne saurait se résoudre à traiter Antioche, troisième ville du monde, comme un simple fortin qu'on brûlerait après l'avoir tout simplement pris d'assaut [1] !

1. Glycas donne encore une autre raison, une sotte prophétie qui prédisait le pouvoir impérial à qui prendrait Antioche! Ces vaticinations ridicules qui couraient la foule byzantine sont curieuses en ce qu'elles constituaient constamment un reflet de l'état de l'opinion. Il ne faut point faire à Nicéphore l'injure de croire qu'il put se guider sur d'aussi puériles raisons. — L'historien arabe Abou'l Mahâcen dit qu'à ce moment les habitants d'Antioche se rachetèrent en payant une forte somme.

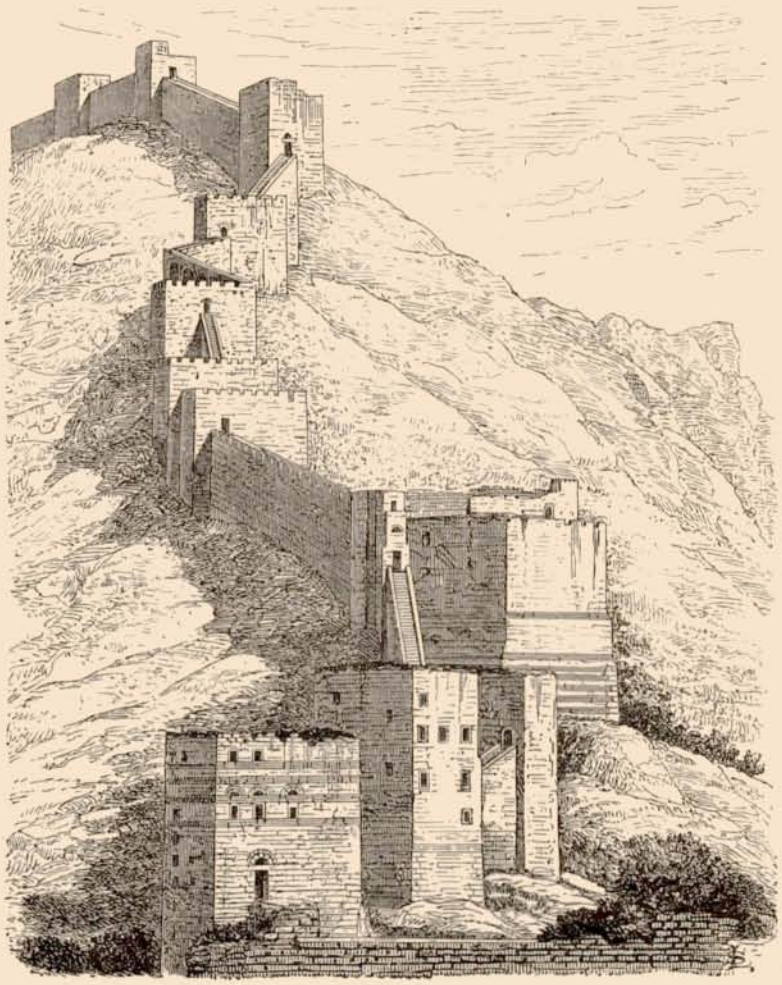
Avant de s'en aller, pour en faire comme la base principale du blocus à établir, Nicéphore fit, sous ses yeux, bâtir par ses troupes ou plutôt réédifier et fortifier extraordinairement le kastron de Bagras. Ce château qu'il venait de prendre, le même qui, plus tard, s'appela Saint-Luc [1], s'élevait sur un roc escarpé, sur les flancs du Kizil-Dagh ou mont Maurus, à quelques heures seulement d'Antioche, lui faisant face de l'autre côté de son lac [2] et commandant le principal défilé qui traverse l'Amanus. Le Basileus posa lui-même la première pierre de l'édifice nouveau. Il en fit, paraît-il, pousser la construction avec tant d'ardeur qu'elle fut entièrement achevée en trois jours, chose à peine croyable.

Cette position de Bagras était fort importante, parce qu'elle commandait le défilé principal qui, à travers l'Amanus, conduit d'Antioche à Alexandrette et à la mer. En faisant occuper cette sorte de camp retranché par une forte garnison, Nicéphore interceptait toute tentative de ravitaillement de ce côté. Il donna pour châtelain au nouveau kastron un de ses meilleurs lieutenants, le patrice Michel Bourtzès [3], se doutant peu que quelques mois plus tard cet homme figurerait au nombre de ses assassins. Bourtzès, dont les chroniques arabes ont transformé le nom en Albordgi, eut sous ses ordres immédiats tout ce vaste district montagneux. Une garnison de quinze cents cavaliers et de mille hommes de pied fut mise sous son commandement. Il eut pour mission principale de couper les communications de la grande forteresse bloquée, de s'opposer à toute sortie de ses défenseurs, de les surveiller, de les inquiéter, de les affamer incessamment. Tous les commandants des petits postes frontières du mont Maurus, tous les chefs de détachements furent placés sous le contrôle de ce chef intrépide autant qu'aventureux, type accompli d'un « marquis » byzantin au dixième siècle. Toutes les récoltes des campagnes environnantes furent accumulées dans le nouveau kastron de Bagras.

Nicéphore acheva, par un certain nombre d'autres mesures, d'arrêter

1. Qala' at Bagras, l'ancienne Pagræ. Plus tard ce fut le château de Saint-Luc, célèbre à l'époque des croisades. Voy. Dulaurier, *Hist. arm. des croisades*, t. I, XXIII-XXX. Voy. la vignette de la page 207.
2. A quatre parasanges d'Antioche, sur la droite en allant vers Alep, au pied de la montagne d'El Leukkâm,
3. Ou Bourza.

les dispositions nécessaires pour amener dans un temps donné la chute de la grande cité, complétant du mieux qu'il put le système d'investissement général qui lui paraissait le plus propre à préparer ce résultat pour le



Portion de la muraille d'enceinte d'Antioche telle qu'elle existait, presque intacte encore, vers la fin du siècle dernier. D'après les ouvrages de Cassas et de M. G. Rey.

printemps prochain. Au-dessus de Michel Bourtzès, il plaça un autre patrice qui était, lui aussi, un capitaine consommé, rompu à toutes les ruses de la guerre arabe. Celui-ci était le propre neveu du Basileus, fils de son frère Léon, le satropédarque Pierre Phocas, chef d'une admi-

rable énergie, « malgré qu'il fût eunuque ». Nicéphore lui remit le commandement suprême de toutes les forces byzantines éparses tant en Syrie qu'en Cilicie, où devait hiverner une partie de l'armée.

Ce Pierre Phocas est demeuré célèbre dans les annales sarrasines, mais il y figure sous un nom différent. C'est, en effet, certainement le même personnage que les chroniqueurs orientaux, Yahia et Kémal ed-Dîn en particulier, appellent constamment Al Atrabasi ou Torbasi, se plaisant tous à redire ses exploits[1].

Pierre Phocas eut sous ses ordres, outre les garnisons de nombreux châteaux, clisures et postes fortifiés épars dans le mont Taurus, toutes celles qui étaient cantonnées dans les forteresses de la haute Syrie. Le Basileus avait donné ordre d'en relever un fort grand nombre[2]. La consigne du stratopédarque était d'ailleurs la même que pour Bourtzès. Il lui était enjoint de mettre à l'abri des incursions alépitaines toute cette vaste portion du plateau de la haute Syrie et de la côte phénicienne que les impériaux venaient de reconquérir. De même il ne devait pas accorder un jour de répit aux villes et territoires encore occupés par l'ennemi. Il devait les observer, les inquiéter, les razzier incessamment, leur enlever toute espérance de repos. Antioche surtout devait être l'objet de ses constantes préoccupations[3].

1. Voy. Freytag, *Regierung des Saahd Aldaula*, p. 27. J'adopte entièrement sur ce point l'opinion de cet auteur. Je crois que M. Leonhardt, *op. cit.*, p. 47, se trompe en faisant d'Al Atrabasi, ou Torbasi et du stratopédarque Pierre deux personnages distincts. Le baron Rosen (*op. cit.*, p. 90) se demande ingénieusement si l'origine de ce sobriquet d'Al Atrabasi ne doit point être recherchée dans le titre d'ἐπὶ τῆς τραπέζης (échanson) qu'aurait porté le stratopédarque. Un écrivain arabe, cité par El Aïni, l'appelle précisément « l'eunuque Atrabasi, l'échanson de Nicéphore »! On pourrait encore voir dans ce sobriquet la trace du titre militaire de *trapézite*. Pierre Phocas était bien le *trapézite* par excellence. Voyez page 174. Yahia désigne ainsi le stratopédarque : « le page de Nicéphore, Boûtros (Pierre) El Astarâbadardj, connu sous le nom d'El Atrâbâzy. »

2. Les tuiliers réquisitionnés à Membedj durent être employés à ces travaux.

3. L'intention de Nicéphore semble avoir été, je l'ai dit, de revenir au printemps pour prendre Antioche de vive force après que celle-ci aurait été affaiblie par le rigoureux blocus de tout l'hiver. Les chroniqueurs grecs disent qu'il avait défendu à Bourtzès et au stratopédarque de s'emparer d'assaut de la ville en son absence, et l'on va voir qu'il les punit par une éclatante disgrâce de ne lui avoir point obéi. Mais la vérité doit certainement être qu'il leur avait simplement interdit de risquer avec des forces insuffisantes l'assaut d'une aussi forte place, et non point qu'il voulait se ménager l'honneur de la prise de cette grande cité, joyau des villes de Syrie, couronnement glorieux de ses conquêtes en pays musulman, ce qui eût été bien mesquin, bien indigne de son caractère. En somme, il n'eut pas tort de recommander la prudence à ses lieutenants, qui faillirent bien se faire écraser dans leur téméraire entreprise. Pour en revenir à ses projets du printemps prochain, nous le voyons, dans les propos pleins de menaces qu'il tint lors de son départ, annoncer qu'il reviendrait attaquer Antioche surtout du côté de la mer, ce qui certainement signifie qu'il comptait faire jouer à la flotte un rôle considérable dans cette

Tous ces préparatifs terminés, Nicéphore, se doutant peu qu'il mettait pour la dernière fois le pied dans cette belle et riche terre de Syrie dont il avait tant de fois foulé les chemins poudreux, reprit la route de la capitale, emmenant avec lui son immense butin. Jamais ses armes n'avaient remporté de succès plus décisifs. Jamais il n'était apparu d'une manière plus éclatante aux populations sarrasines épouvantées comme le fléau de Dieu suscité pour les abaisser et les humilier. La réception qui lui fut faite à son arrivée à Constantinople, vers le mois de janvier 969, fut magnifique de tous points; mais cette fois, il semble bien que ce fut un enthousiasme de commande, un simple enthousiasme officiel; le cœur de son peuple ne battait plus à l'unisson du sien comme aux beaux jours des victoires de Crète et des premiers triomphes de Cilicie. Dix ans de guerres incessantes, d'impôts militaires écrasants perçus avec la plus impitoyable rigueur, une disette générale occasionnée moins par les mauvaises récoltes que par le manque de bras, la pauvreté universelle, mille autres causes de mécontentement créées en partie par le caractère personnel et dur du Basileus, avaient bien rapidement transformé les sentiments d'amour de jadis en une haine profonde, haine encore tant soit peu déguisée dans les rangs des classes élevées, presque ouverte dans ceux de la foule. Quand le vaillant homme de guerre, dompteur de ces fameux Hamdanides, parcourut pensif, au pas de son coursier, les rues de son immense capitale en fête, parmi tout un peuple rangé sur son passage, il dut surprendre plus d'un regard sinistre, plus d'une sourde huée mal contenue par la pré-

nouvelle campagne, rôle de transport, de ravitaillement, et aussi de surveillance contre toute tentative de secours. Pour s'assurer la liberté de la mer à cet effet, certaines chroniques disent que Nicéphore alla jusqu'à faire paix et alliance avec le Fatimite d'Afrique. Il y a là une allusion au traité de Mehédia (v. page 466) par lequel Nicéphore tenta de s'unir à Mouizz aussi bien contre Othon en Italie que contre le Khalife de Bagdad et le sultan bouiide en Asie. Mouizz, qui se préparait à la conquête de l'Égypte et de la Syrie méridionale, et le Basileus, qui convoitait de son côté toute l'Asie jusqu'à Bagdad, avaient certes assez d'intérêts communs contre le Khalife abbasside. Léon Diacre fait à cette occasion le récit du rachat de Nicétas et des autres captifs des désastres de Sicile et mentionne l'envoi par Nicéphore à Mouizz du fameux prétendu sabre de Mahomet. D'après lui cette arme précieuse aurait été prise par les chrétiens dans le sac d'une forteresse syrienne. Naturellement il représente Mouizz comme frappé de terreur par les menaces de Nicéphore, et impatient de restituer les prisonniers pour obtenir paix et alliance avec le Basileus. Nous avons vu (p. 468) que les choses ne se passèrent pas tout à fait ainsi. Le seul détail inédit donné à cette occasion par l'historien byzantin est que des réjouissances et des actions de grâce publiques célébrèrent à Constantinople et dans tout l'empire la mise en liberté des survivants de la funeste expédition de Sicile.

sence des gardes barbares, plus d'une imprécation à peine dissimulée.

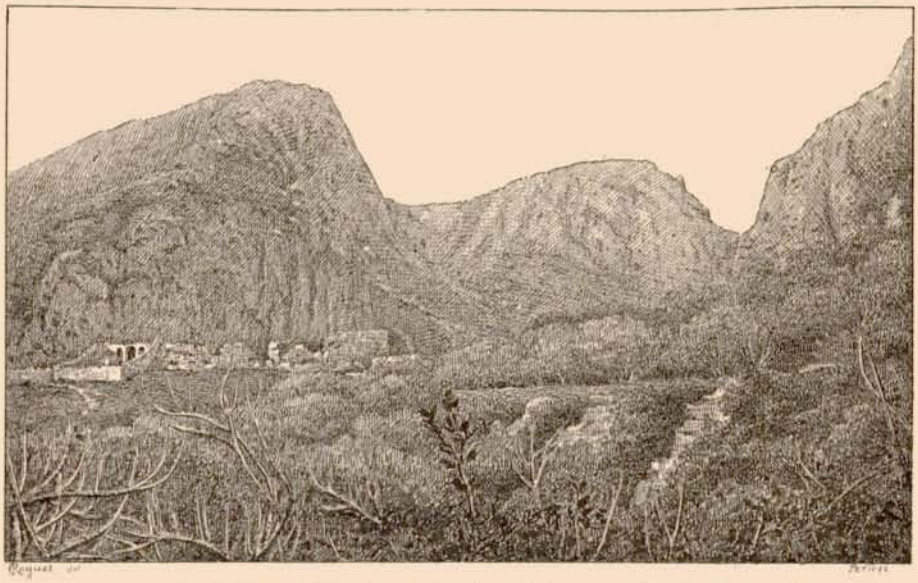
Laissons pour l'instant Nicéphore rentrer muet et sombre au Palais Sacré, après ce triomphe dernier si différent des précédents, si peu en harmonie avec les succès qu'il venait de remporter. Achevons pour n'y plus revenir le récit des événements de Syrie durant ces derniers mois de son règne; disons surtout ce qu'il advint de la Grande Antioche [1].

Au moment où le Basileus, à la tête de toute son armée, était apparu devant cette ville après sa courte et triomphante campagne syrienne, le bruit s'était répandu par toutes les terres sarrasines qu'il passerait l'hiver entier devant cette place, puis s'en irait attaquer Alep. Ce n'était qu'une rumeur trompeuse, mais Kargouyah, le subtil et tout-puissant chambellan alépitain, qui, lui aussi, je l'ai dit, rêvait d'user des circonstances pour se rendre indépendant, profita de cette fausse nouvelle pour conseiller à son nouveau souverain, le jeune et inexpérimenté émir Saad, de ne point risquer de se laisser enfermer par l'ennemi dans sa capitale. Il réussit ainsi à le faire se retirer dans la lointaine ville de Bâli, sur l'Euphrate. C'était là l'antique Barbalissus, le port de Béroé sur le grand fleuve syrien, demeurée au moyen âge une localité importante comme tête de ligne d'une des principales routes de caravanes qui se dirigeaient par Alep vers le littoral méditerranéen. A peine le prince hamdanide fut-il installé dans cette résidence nouvelle qu'il y reçut de Kargouyah l'impudent message que voici : « Prince, retourne-t'en auprès de ta mère. Les gens d'Alep ne veulent plus de toi ! Ils ne souffriront pas que tu remettes jamais les pieds dans leur cité. » Le traître avait bien joué son jeu, et demeurait ainsi maître de la place. Les Alépitains, entraînés par son éloquence communicative, le prirent pour chef et lui jurèrent fidélité. Il se lia à eux par des serments réciproques. Surtout il gagna leur cœur en faisant fortifier leur citadelle et refaire leurs murailles, que Seîf Eddaulèh n'avait jamais été en état de réparer

1. Le nom officiel d'Antioche à cette époque était Théoupolis, ou plus exactement la Grande Théoupolis. On ne la désignait pas autrement; c'est ainsi qu'elle est constamment appelée sur les sceaux de ses ducs ou gouverneurs byzantins des dixième et onzième siècles : « Antioche, la Grande Théoupolis. »

convenablement depuis la dernière prise de la ville par les Grecs, à la fin de 962.

Si Kargouyah, par ces habiles mesures défensives, acquit très vite une si grande popularité, c'est que toute cette immense population alépitaine tremblait devant le péril si menaçant de l'attaque des Grecs. Elle ne songeait qu'aux moyens de se protéger contre une nouvelle et immi-



Ravin en arrière de Bab-el-Hadid, près Antioche ; à gauche la caverne de saint Jean-Baptiste.
D'après une photographie inédite du comte Ch. Lanskoronski.

nente agression du maudit Basileus de Roum, et de ses soldats, ces misérables incirconcis.

Ainsi Kargouyah, l'ancien chambellan de Seîf, devint prince usurpateur d'Alep. Dès lors il y eut dans cette malheureuse principauté déjà si durement menacée par les impériaux, deux puissances rivales, celle du rebelle et celle de l'émir légitime. Ce dernier, obéissant en apparence aux conseils ironiques de son ancien serviteur, avait de suite quitté Bâli et les rives de l'Euphrate pour se retirer à nouveau auprès de sa mère dans cette ville de Mayyafarikîn, chère à tous les Hamdanides. Même, dans cette période de si profonde déconfiture, il conserva constamment de très nombreux adhérents, pas assez cependant pour lui

permettre de chercher à se venger de son infidèle ministre, ce qui le mettait au désespoir. Beaucoup de ses soldats réguliers l'avaient, suivant la coutume constante en pays sarrasin, quitté à la première nouvelle de son infortune, pour passer au service de son cousin Abou Taglib. Kargouyah avait aussi porté à son autorité et à son prestige le coup le plus sensible en faisant rayer son nom de la prière officielle.

De Mayyafarikîn, l'émir déchu, par Arzen, s'avança bientôt jusqu'à Harran, où il voulait établir son séjour un peu plus proche d'Alep. C'était là la ville célèbre où Crassus s'était fait battre et tuer par les Parthes. Pour comble d'humiliation, les habitants en refusèrent l'entrée au prince errant. Bien que ses émissaires leur fissent en son nom les plus belles promesses, il obtint seulement la permission de camper deux jours en dehors des murs pour s'y ravitailler. Force lui fut de regagner une fois encore Mayyafarikîn. Il y rentra fort découragé. De nouvelles et plus cruelles déceptions l'y attendaient.

Sa mère [1], apprenant que l'entourage de son fils parlait de la faire jeter en prison et de lui faire subir une réclusion semblable à celle que les fils de Nasser Eddaulèh avaient imposée à leur père, commença par lui fermer les portes de sa ville trois jours durant. Elle ne les lui fit ouvrir qu'après avoir reçu de lui les garanties les plus formelles, et seulement alors consentit à payer la solde en retard de ses troupes. Elle était du reste puissamment riche.

C'est vers la fin du mois de novembre ou le commencement de décembre de l'an 968, à peu près au moment où Nicéphore quittait la Syrie pour retourner à Constantinople, que Kargouyah était parvenu à s'emparer ainsi traîtreusement de la capitale des Hamdanides. L'état d'anarchie où se trouvait le pays à la suite de la récente invasion des impériaux n'avait pas peu contribué à faciliter le succès de l'infidèle chambellan. Suivant une coutume alors très fréquente chez les Sarrasins, il s'adjoignit un co-régent. Choisissant pour ce poste aussi dange-

1. Voy. dans Freytag, *Geschichte der Dynastie der Hamdaniden*, *op. cit.*, XI, p. 231, une anecdote curieuse sur cette femme intrépide, qui, véritable amazone orientale, ne craignait pas de se mettre en personne à la tête de ses troupes pour les mener au combat et à la victoire. Ses richesses, probablement à elles léguées par son époux Seïf, paraissent bien avoir été très considérables.

reux qu'envié un de ses mamelouks, nommé Bakgour, il le décora du titre d'émir, ne gardant pour lui que celui de hadjibou chambellan, bien qu'en réalité ce fût lui le seul maître véritable. On pria Dieu pour tous deux dans la prière officielle du vendredi et le nom de l'aventurier Bakgour fut inscrit sur la monnaie alépitaine.

Cependant, comme si souvent déjà dans cette époque si prodigieusement tourmentée de l'histoire orientale, les choses allaient de nouveau brusquement changer de face. Dans sa retraite de Mayyafarikîn, le jeune émir, tout entier à ses projets de vengeance, n'avait cessé de rassembler activement des contingents nouveaux. Beaucoup des anciens gardes de son père, réunis à Maaret en Noaman, localité importante au sud-ouest d'Alep, et groupés sous les ordres de Zohaïr, gouverneur de cette place, lui étaient demeurés fidèles. Sur leur invitation expresse, Saad Eddaulèh, franchissant à nouveau l'Euphrate, s'avança jusqu'à Membedj où ils vinrent en foule le rejoindre. A leur tête, il galopa hardiment sur Alep.

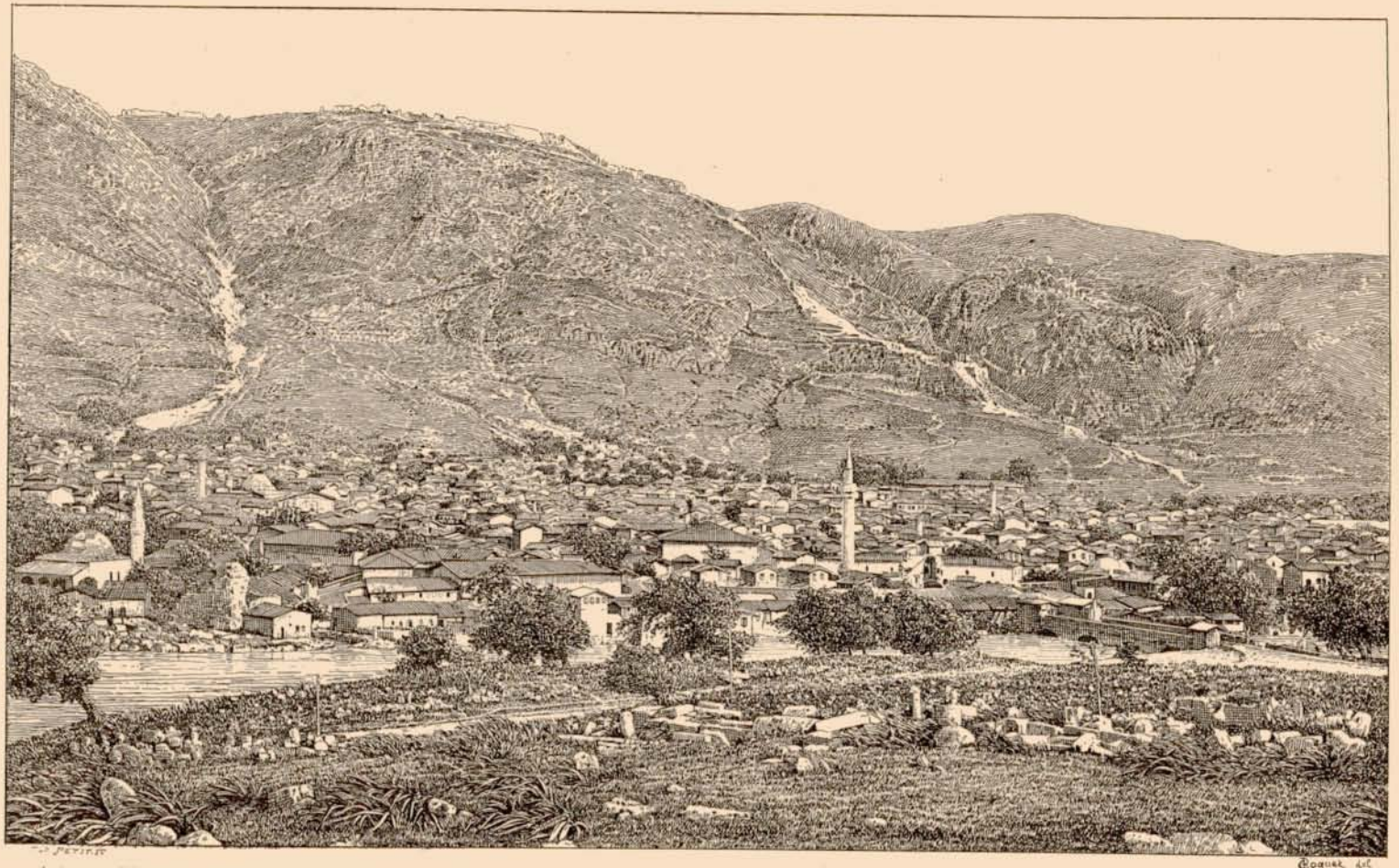
C'était vers la fin de juillet ou le commencement d'août 969, en plein Ramadan de l'an 358 de l'Hégire. La lutte entre Saad et les deux rebelles associés Kargouyah et Bakgour se prolongea trois longs mois durant. Les combats incessants que les partis se livrèrent pendant cet espace de temps sous les murs de la capitale durent être plutôt favorables au prince légitime, puisque nous voyons finalement Kargouyah écrire en termes suppliants au stratopédarque Pierre Phocas, l'eunuque intrépide que les Sarrasins nommaient Torbasi, pour invoquer l'appui des soldats grecs contre ceux qui le serraient de si près. Le généralissime des forces byzantines en Syrie, heureux de cette circonstance qui lui permettait d'intervenir efficacement, répondit immédiatement à cet appel. Rassemblant le plus de troupes qu'il lui fut possible, il se mit rapidement en route dans la direction d'Alep. A peine avait-il franchi quelques milles qu'on le vit, sur le reçu de certains messages, s'arrêter puis se détourner brusquement et marcher précipitamment avec toutes ses forces dans la direction d'Antioche. C'était vers la fin du mois d'octobre. Voici ce qui s'était passé de ce côté.

En quittant la Syrie, le Basileus avait, on le sait, fait défense expresse à ses lieutenants d'attaquer Antioche avant son prochain retour. Ils devaient se contenter de la bloquer rigoureusement. D'autre part, dans la ville assiégée, après que le dernier gouverneur nommé par Seîf Eddaulèh eut été parti pour aller conduire à Mayyafarikîn la dépouille de son maître, la faction opposée aux Hamdanides avait aussitôt repris le dessus. Les anciens de cette cité, si constamment hostile à la dynastie régnante, décidèrent même de ne plus jamais reconnaître aucun prince de cette maison. Constitués en république, ils avaient, je l'ai dit déjà, élu gouverneur de la milice, c'est-à-dire chef effectif de la cité, un partisan kurde nommé Alouch[1]. Celui-ci, homme énergique et entreprenant, mit aussitôt tout en œuvre pour défendre chèrement cette belle et puissante forteresse contre les attaques des chrétiens. Une nouvelle troupe de cinq mille aventuriers chorassaniens venus en Syrie pour combattre pour la Foi, sous le commandement d'un ancien serviteur du Hamdanide, s'étant avancés jusqu'à Antioche, il les enrôla incontinent. Mais des rixes éclatèrent presque aussitôt entre eux et les milices antiochitaines. Il fallut les renvoyer. Suivis d'un certain nombre d'Arabes de la ville, ils passèrent en Cappadoce, où ils se heurtèrent à un détachement de l'armée byzantine qui les extermina à peu près complètement, après qu'ils eurent du reste commis les plus grands excès [2]. Un patriarche nestorien fut massacré par eux.

La puissance d'Alouch le Kurde et de son parti fut de bien courte durée. Un autre aventurier, un maure, Ez-Zaghîly, un des fugitifs de Tarse, était arrivé d'Égypte à Antioche à la tête d'un petit corps de

1. Voyez page 530.

2. Yahia parle longuement de ces Chorassaniens. Voici ce qu'il en dit : « Les Chorassaniens qui étaient arrivés à Antioche pendant que l'empereur Nicéphore était occupé de la guerre des Bulgares envahirent les provinces grecques, y firent du butin et des prisonniers et amenèrent leurs captifs à Antioche. Un grand nombre de Musulmans s'étant joints à eux, les Chorassaniens retournèrent sur le territoire grec et remportèrent une brillante victoire. El Atrâbâzy, le page de Nicéphore, envoyé par lui, les rencontra au canton d'El Iskandarıyeh (Alexandrette), situé entre Massissa et Antioche, pendant qu'ils retournaient de leur ghaziah. Il tomba sur eux, tua leurs chefs, fit prisonnier le généralissime (salâr) des troupes avec beaucoup d'hommes. Les Antiochitains le rachetèrent au prix de fortes sommes et de nombreuses étoffes et moyennant la délivrance des prisonniers qu'ils avaient faits précédemment.



Autre vue d'Antioche, d'après une photographie. On aperçoit plus nettement sur les hauteurs les débris de la fameuse enceinte médiévale détruite sous la domination d'Ibrahim Pacha.

partisans. Lui aussi se disait venu pour combattre pour la Foi. Rien n'était plus fréquent à cette époque troublée qu'une de ces soudaines odyssées de quelque pieux guerrier sectaire, même simulant simplement le fanatisme, entraînant à sa suite des centaines de dévots et déterminés compagnons vers les lieux où Sarrasins et chrétiens soutenaient à grands coups d'épée la lutte annuelle et séculaire. Ez-Zaghîly se glissa vite dans la confiance du Kurde. Un jour qu'il se trouvait seul à ses côtés, il se jeta sur lui et le tua. Les serviteurs de la victime, bien que nombreux, s'enfuirent. Le meurtrier, demeuré provisoirement maître de la situation, imposa son autorité à toute la ville.

Ces incessantes dissensions, guerres de rues qui affaiblissaient les défenseurs de la grande Antioche, étaient parfaitement connues des chefs auxquels Nicéphore avait confié le soin d'en faire le blocus. C'est ce qui les engagea vraisemblablement à exécuter, malgré les ordres formels du Basileus, cet heureux coup de main, cette attaque soudaine que je m'en vais raconter et qui devait faire retomber pour un siècle aux mains des Byzantins la puissante forteresse du sud.

Dès longtemps le stratigos Michel Bourtzès, l'aventureux patrice qui ne rêvait que de s'illustrer par quelque éclatant succès, persuadé que la grandeur de la victoire lui vaudrait le pardon du maître, n'avait rien négligé pour hâter si possible la catastrophe finale. Par des reconnaissances incessantes, des alertes toujours renouvelées, il avait mis la garnison sarrasine, bien que très forte, littéralement sur les dents. Tous les convois dirigés vers Antioche de la côte de Syrie avaient été interceptés par ses détachements et la ville, affamée, surchargée d'une immense population réfugiée, commençait à être réduite aux dernières extrémités. De son côté, le stratopédarque Pierre n'avait perdu aucune occasion de razzier le territoire d'Antioche et d'empêcher toute tentative de ravitaillement par la voie de terre.

Les deux chefs byzantins s'étaient aussi ménagé de sûres intelligences avec la population chrétienne très nombreuse que renfermait la ville assiégée. Celle-ci, naturellement, soupirait après la délivrance, appelant de tous ses vœux le triomphe des impériaux. Le Basileus,

lorsqu'il était reparti pour le nord avec son butin et ses captifs, passant par la petite ville forte de Boûqa ou Loûqa [1], avait secrètement engagé, paraît-il, les habitants de cette localité, qui étaient tous chrétiens, à se retirer dans Antioche, sous le faux prétexte de la peur que leur inspiraient les Grecs, en réalité pour trahir les assiégés et servir d'espions à leurs ennemis. Telle était alors la fureur des haines religieuses qu'une semblable conduite paraissait très naturelle, même tout à fait méritoire. Les gens de Boûqa firent plus même qu'ils n'avaient promis. Enfermés dans Antioche, ils s'abouchèrent avec leurs coreligionnaires de la ville, avec ceux aussi d'une foule de petites localités voisines, comme eux réfugiés dans la forteresse depuis le début des hostilités. Lorsque le moment fut venu, ils envoyèrent des messagers au stratopédarque pour lui annoncer que la cité, bouleversée par des séditions toujours renaissantes, privée de vivres, se trouvait sans maître, presque sans troupes régulières, que l'anarchie régnait, que la population, fatiguée d'une veille aussi incessante qu'inutile, s'était relâchée de toute vigilance, que, sur divers points enfin, le rempart se trouvait presque vide de défenseurs, tous les hommes encore valides étant plus occupés à se battre entre eux qu'à surveiller l'attaque des impériaux [2].

Michel Bourtzès, également averti, ne voulant se laisser devancer par personne, sans tenir compte des recommandations de l'empereur [3], résolut de profiter incontinent d'une occasion aussi favorable pour emporter Antioche à lui tout seul. Ardemment désireux d'acquérir cette gloire immortelle, sans même songer à s'entendre avec le stratopédarque qui marchait précisément sur Alep, peut-être même heureux de le voir s'éloigner en ce moment, il quitta en hâte son camp retranché de Bagras et fila sur la ville assiégée. C'était une folle entreprise contre une aussi formidable cité, car il n'avait que très peu de forces sous ses ordres. Il avait, pour plus de diligence, chargé ses échelles sur des chevaux de somme réquisitionnés en hâte, et quand, descen-

1. Ou Loucas.

2. Pour ce récit, je suis principalement Kémal ed-Dîn, bien plus précis que les autres chroniqueurs, surtout que les Byzantins, et en particulier Cédrénus. Voy. à ce sujet Freytag, *Regierung des Saahd Aldaula*, note 17 de la p. 25. Cette note est fort importante.

3. Glycas, p. 572.

dant de la montagne, il parut de nuit au pied des remparts, au point désigné d'avance par la perfidie des gens de Boûqa, nul parmi les Musulmans assiégés ne soupçonna sa présence. C'était une glaciale nuit d'hiver parfaitement obscure. Il neigeait abondamment. Cette portion de la haute muraille se trouvait n'être point gardée, soit négligence, soit bien plus probablement trahison des Bouqiotes auxquels avait été confiée la défense de ce secteur [1]. Aussitôt un détachement de soldats impériaux d'élite, trois cents seulement, conduit par l'audacieux patrice en personne, appliqua silencieusement les échelles au rempart [2]. Nul à l'intérieur ne bougea. En quelques instants les Grecs furent dans la place.

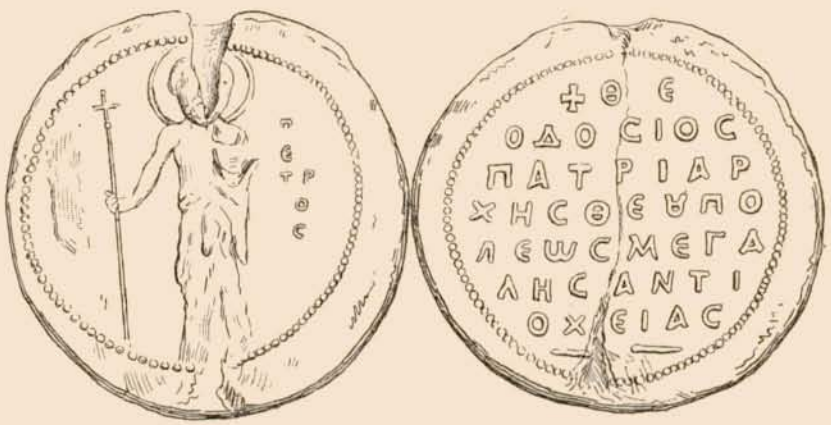
C'était au point le plus élevé de la ville, dans la partie haute adossée à la montagne. Les trois premiers parmi ces intrépides qui parurent sur le faîte furent Bourtzès, un nègre de sa garde, et Ishak, fils de Bahrâm, un « noir renégat », ou plutôt, me semble-t-il, un Arménien [3]. Dans la tour la plus voisine dormait sans défiance un détachement sarrasin. Les Byzantins se glissèrent comme des bêtes de proie; ils fondirent sur les malheureux, qu'on égorgea dans leur sommeil. Puis ce fut le tour des gardes de la tour suivante. On en conserva seulement quelques-uns auxquels, sous menace de mort, on ordonna de crier : « Dieu seul est grand; il n'y a d'autre Dieu qu'Allah! » C'était la pieuse formule servant de mot d'ordre aux défenseurs de la ville. Les Grecs espéraient tromper ainsi plus longtemps la garnison. Mais l'imprudent patrice, trop confiant dans son étoile, s'était engagé dans cette terrible entreprise avec des contingents trop faibles. Malgré toutes les précautions, à peine les Grecs étaient-ils maîtres des deux tours, que leur présence fut signalée. En un instant cette énorme population, brusquement réveillée, fut sur pied et

1. Kémal ed-Dîn dit formellement que les Bouqiotes abandonnèrent volontairement le rempart.

2. Cédrénus raconte qu'un Sarrasin traître, du nom d'Aulax, aurait fourni à prix d'or à Bourtzès la hauteur exacte d'une des tours du rempart (la tour *Kala*) et que cette mesure aurait servi à calculer la longueur des échelles. Ce récit assez absurde n'inspire qu'une confiance médiocre. — Aulax, nom grec, est peut-être bien celui d'un des Bouqiotes qui donnèrent aux Byzantins le signal de l'entrée dans la ville.

3. Quelle preuve plus frappante de l'incroyable pêle-mêle qui régnait dans ces armées mercenaires, où pullulaient les aventuriers comme les renégats.

courut aux impériaux, qui commençaient à se répandre dans la ville. La disproportion des forces était trop grande. Bourtzès dut rappeler en hâte ses intrépides soldats. Serrés de près, acculés au mur par un ennemi vingt fois plus nombreux, les Grecs, d'assaillants devenus assiégés, crurent bien qu'ils allaient tous payer de leur vie cette folle équipée. Adossés au rempart, se retranchant à la hâte dans cette portion de l'enceinte par laquelle ils avaient pénétré, sachant d'ailleurs que toute fuite était impossible, ils résolurent de se défendre jusqu'à la mort.



Sceau ou bulle de plomb d'un patriarche grec d'Antioche postérieur à la conquête de cette ville par Nicéphore. Au droit : saint Pierre, patron de l'Église d'Antioche. Au revers : la légende *Théodose, patriarche de Théoupolis, la grande Antioche.*

Mais la fortune avait décidément abandonné les Sarrasins de Syrie. Quelque violent désir qu'il eût de prendre Antioche à lui tout seul, Michel Bourtzès, comprenant que son entreprise était manquée, ne voulant pas laisser égorger inutilement les braves qui l'accompagnaient, dès qu'il avait vu la mauvaise tournure que prenaient les choses, avait expédié en hâte message sur message au stratopédarque, lui signalant l'affreux péril où il se trouvait. Pierre Phocas venait de se mettre en marche sur Alep. A l'ouïe de ce qui se passait à Antioche, il n'hésita pas, lui aussi, à enfreindre les ordres formels du Basileus, pour sauver la vie à tous ces vaillants. Tournant à l'ouest, il gagna à marche forcée les remparts de la ville assiégée [1].

1. Kémal ed-Dîn cite ici Jean Tzimisces parmi les combattants accourus au secours de Bourtzès.

Quand ce renfort quasi providentiel arriva, c'en était presque fait de Bourtzès et des siens. Horriblement serrés de près par des milliers de combattants, enfermés dans l'étroit espace compris entre les deux tours du rempart où ils se maintenaient encore, ils avaient perdu tout espoir. Des nuées de Sarrasins les couvraient de projectiles et de traits enflammés, battant les deux tours avec leurs machines. Cette lutte inégale durait depuis trois jours et trois nuits quand les soldats du stratopédarque parurent. Ce fut un coup de théâtre, une éclatante surprise. Suivant le beau vers du poète : « L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme. » Devant ce flot impétueux de nouveaux assaillants les Sarrasins reculèrent éperdus. En un clin d'œil une foule de soldats du stratopédarque eurent franchi la portion du rempart que Bourtzès et les siens tenaient encore. Tour après tour furent occupées par eux. En même temps Pierre, avec le reste de ses forces, se précipitait dans la ville par la porte de la Mer, Bab-el-Bahr, que les gens de Bourtzès lui ouvrirent de l'intérieur à coups de hache.

Alors c'en fut bien fini de la défense. De toutes parts les bataillons byzantins se ruèrent dans la grande place de guerre, poussant de longs cris de joie, partout mettant le feu, partout égorgeant sans pitié ceux qui leur tombaient sous la main. Les habitants, combattants ou non, fuyaient épouvantés, hurlant de désespoir, parfois tentant quelque résistance ; mais que pouvaient ces efforts isolés contre la marée montante des Grecs? Une grande foule de Sarrasins, hommes et femmes, chercha à gagner la campagne par la porte des Jardins [1]. Les guerriers orthodoxes les prévinrent. Presque tous furent tués ou pris au milieu d'une effroyable confusion. Beaucoup périrent écrasés contre les murailles ou étouffés sous les pieds de leurs voisins qui jetaient leurs armes en demandant l'amân. D'autres groupes de combattants syriens, plus heureux, réussirent en certains points à retarder la poursuite des Grecs en mettant le feu aux îlots de maisons. Ils parvinrent ainsi à s'échapper par cette même porte

1. Bab-Aldjinan.

de la Mer par laquelle venaient d'entrer les soldats de Pierre Phocas. Durant cette lutte générale, un des chefs sarrasins, transporté de rage contre le patriarche Christophoros, qu'il croyait fort aise de ce qui se passait, l'ayant rencontré, le jeta à terre mourant d'un coup de lance. Les Grecs ont mis le saint homme au nombre des martyrs.

Ainsi fut reconquise par les armes chrétiennes, le 29 octobre 969 [1], la grande Antioche, la glorieuse Théoupolis, l'antique rivale de Byzance en Orient, la ville des grands patriarches, des grands saints, des conciles et des hérésies. Ainsi tomba cette puissante citadelle sous les coups de quarante mille guerriers grecs, après avoir vu deux cent trente ans durant le croissant de Mohammed étinceler aux minarets de ses mosquées. C'était une admirable conquête pour les Byzantins, le joyau des forteresses de Syrie. Depuis toutes les grandes victoires de Nicéphore, aucune proie aussi belle n'était encore tombée aux mains des soldats du Christ; c'était le couronnement merveilleux de tant de campagnes heureuses.

Comme de raison, la ville fut mise au pillage. Chaque soldat chrétien eut sa part de cet infini butin. Le stratopédarque, qui commandait en chef, heureux de cette incroyable victoire, avait arrêté le massacre le plus vite qu'il avait pu. Toute la population captive fut triée avec soin. Par ordre de Pierre on ne réserva que dix mille prisonniers, les plus beaux comme les mieux faits parmi les jeunes gens des deux sexes, et on les expédia au delà du Taurus pour être vendus sur les marchés de la capitale ou incorporés dans la garde impériale, dans les services du Palais ou dans ceux du gynécée. Le reste des Musulmans d'Antioche, les femmes âgées, les vieillards, les enfants, eurent la vie sauve et la liberté de s'en aller « où bon leur semblerait ». Cet ordre d'exil était du reste pour la plupart l'équivalent d'un arrêt de mort. Des colons chrétiens, probablement fournis par bien des localités voisines demeurées attachées à la religion du Christ

1. La nuit de la Nativité, « nuit du sacrifice », dit Kémal ed-Dîn. Je donne cette date du 29 octobre d'après Freytag. Muralt indique le 1er novembre. Il y a probablement confusion entre la première entrée des Grecs sous Bourtzès et leur triomphe définitif, trois jours plus tard, après la venue du stratopédarque. — M. Leonhardt donne, je ne sais pourquoi, la date du 18 octobre.

sous l'autorité tolérante des Sarrasins, vinrent remplacer à Antioche cette population fugitive. Une forte garnison d'infanterie et de cavalerie occupa la ville et la citadelle. Suivant la coutume presque constante, la grande et superbe mosquée devint une étable à porcs. Plus tard, Michel Bourtzès, quand il fut le premier duc byzantin d'Antioche, la fit raser pour établir sur son emplacement les délicieux jardins du patriarcat orthodoxe.

Les vainqueurs, disent les chroniqueurs, jetèrent aussitôt les fondements d'un kastron nouveau sur le point le plus élevé de la montagne, c'est-à-dire probablement qu'ils réédifièrent ou renforcèrent seulement l'antique château de Justinien que les Sarrasins avaient laissé tomber en ruines. Ce château, bâti tout en haut de la ville, sur le vieux mont Silpius, au-dessus de ravins escarpés, demeura dès lors une des plus fortes positions du moyen âge. Les historiens des croisades en parlent comme d'une forteresse inexpugnable et citent avec admiration ses murailles énormes flanquées de quatorze tours. Le château actuel n'offre, dit M. Rey, que des défenses médiocres; il tire toute sa force de sa position sur ce rocher presque inaccessible.

Bourtzès, laissant le stratopédarque marcher sur Alep [1], ainsi que je le dirai bientôt, partit alors pour Byzance, fort inquiet de la réception que lui ferait le Basileus, ne sachant trop s'il allait jouir des honneurs du triomphe ou subir une disgrâce. A la honte de Nicéphore, ce fut, paraît-il, la seconde hypothèse qui fut la vraie. Malgré ce grand succès acheté à si bon compte (très peu de soldats grecs avaient péri), le dur autocrator, aigri vraisemblablement par les préoccupations qui l'assiégeaient depuis son retour, par le souci des intrigues qu'il sentait s'agiter autour de lui, fit au capitaine victorieux le plus injuste accueil. Il lui retira son commandement, l'accabla de reproches, et, loin de le récompenser, le bannit de sa présence, lui ordonnant de garder les arrêts dans sa demeure. La conduite du Basileus en cette circonstance semble même si fort étrange que, dans

1. On répète en général que Bourtzès et le stratopédarque revinrent ensemble à Byzance, ce qui est impossible, puisque le statropédarque était encore à Alep, y signant un traité avec Kargouyah, lorsque Nicéphore périt assassiné au Palais Sacré. — Yahia dit que Bourtzès vint à Byzance accompagné d'Ishac, fils de Bahrâm.

cette disette absolue d'informations précises, mieux vaut s'abstenir de tout jugement et se dire que nous ignorons la vérité [1]. Un fait toutefois paraît certain, c'est que Michel Bourtzès conçut de cet accueil un ressentiment extrême qui devait le conduire presque aussitôt aux pires extrémités contre ce maître ingrat. Quant à l'opinion publique, elle se montra indignée. Ce fut un grief de plus contre le Basileus, qu'on accusa tout haut de jalousie et d'orgueil incomparables.

Et cependant Nicéphore, dans son injustice, avait beau accabler de

Sceau ou bulle de plomb d'un duc ou gouverneur byzantin d'Antioche après la conquête de cette ville par Nicéphore. La légende qui couvre les deux faces de ce sceau signifie : *Nicéphore, sébastophore et duc de la grande Théopolis, Antioche, l'homme lige de notre puissant et saint Basileus.*

son indignation ces hommes audacieux dont la seule faute avait été de vouloir vaincre trop vite, il était impossible qu'il ne leur eût au fond quelque reconnaissance pour ce grand triomphe ; il avait beau les écraser de ses reproches, il n'en avait pas moins accompli, achevé, par le bras de ces vaillants, la grande pensée de son règne. Par la prise d'Antioche, bien des siècles de misères et de défaites se trouvaient vengés ; par la conquête de la grande métropole du sud, celle de la Cilicie était, ou semblait du moins être définitivement consolidée, et l'annexion totale de la Syrie ne pouvait plus être qu'une question de temps, du moment que cette première de ses forteresses était tombée aux

1. Il est juste d'ajouter que Léon Diacre, *un contemporain*, affirme au contraire que la prise d'Antioche causa une grande joie au Basileus.

mains des soldats de la Croix. Nicéphore et ses guerriers pouvaient hautement se réjouir des résultats de ces dix années de guerre. Jamais depuis Mohammed l'Islam n'avait été si complètement écrasé.

Certes, toutes ces triomphantes prévisions furent loin de se réaliser entièrement sous les règnes qui suivirent, mais du moins Antioche reconquise devait demeurer plus d'un siècle aux mains des Byzantins, presque jusqu'à l'aurore de la première croisade. Vers cette époque, en effet, cent seize années après le triomphe de Michel Bourtzès et de Pierre Phocas, les Turcs Seldjoukides la leur enlevèrent à nouveau. Ceux-ci d'ailleurs ne la possédèrent que peu de temps. Dès l'année 1198, le 3 juin, elle tombait, après un siège mémorable, aux mains des bandes de Godefroi de Bouillon et de Bohémond, ces chefs illustres de la première des croisades.

Dans cet intervalle de plus d'un siècle, entre les années 969 et 1085, la grande cité byzantine, devenue capitale des marches du sud, constamment exposée aux premières attaques du monde musulman, mais admirablement restaurée, défendue et fortifiée, constitua avec son vaste territoire un gouvernement militaire spécial et fut administrée par des chefs militaires très importants, exerçant également le pouvoir civil, et dont plusieurs jouèrent un rôle considérable en ces temps agités.

Les auteurs grecs donnent presque constamment à ces gouverneurs militaires d'Antioche le titre de duc, titre que justifiaient et la grandeur de la cité, centre du monde byzantin méridional, et son immense importance stratégique. Parfois cependant ils les désignent aussi sous le nom plus spécial et essentiellement byzantin de catépano. Nous avons la liste presque complète de ces hauts fonctionnaires. Le premier fut, après la mort de Nicéphore, ce même Michel Bourtzès dont la brillante valeur avait tant hâté la prise de la ville et qui s'était entre temps vengé, on le verra bientôt, des dédains de son maître en aidant à l'assassiner. En 991, plus de vingt ans après, on le trouve encore duc à Antioche.

De tous ces grands officiers des dixième et onzième siècles comman-

dant la principale forteresse chrétienne de Syrie, quelques sceaux très précieux sont parvenus jusqu'à nous. Ce sont de ces bulles de plomb qui servaient à sceller la correspondance officielle des hauts fonctionnaires impériaux. Celles-ci, par une exception presque unique, sont de dimensions fort considérables, comme il convenait aux sceaux de si importants personnages. J'ai publié plusieurs de ces curieux monuments qui font partie de ma collection et me sont venus de Syrie ou d'autres contrées voisines [1]. Les légendes qui y figurent énumèrent les titres des divers successeurs de Pierre Phocas et appellent sur eux la bénédiction céleste : *Seigneur, protège ton serviteur Nicétas, patrice, recteur et catépano de la grande Antioche. — Nicéphore, sébastophore et duc de la grande Théoupolis Antioche, l'homme lige de notre puissant et saint Basileus,* etc., etc [2].

Pour ne pas interrompre constamment mon récit, je raconterai maintenant ce qui se passa encore en Syrie dans ce très court espace de temps qui va de la prise d'Antioche en automne 969 à la mort de Nicéphore, au mois de décembre de cette même année.

La chute de cette grande cité, survenant après celle de tant d'autres villes et forteresses syriennes de moindre importance, eut parmi les nations sarrasines un retentissement immense. C'était une des plus puissantes places de l'Islam en Asie. Par elle, les Byzantins abhorrés redevenaient véritablement maîtres des deux versants du Taurus et pouvaient occuper à leur gré les plaines syriennes et la côte de Phénicie. De ce formidable poste avancé ils pouvaient constamment menacer toutes ces vastes contrées qui s'étendent vers le sud, entre la mer, l'Égypte et l'Euphrate, et qui constituaient véritablement le cœur et comme le noyau du monde musulman. Alep surtout, isolée sur son vaste plateau, sans défenses naturelles entre elle et Antioche, devait nécessairement succomber à nouveau.

La terreur, la désolation des Sarrasins furent extrêmes. Nous en

1. *Sigillographie des ducs et catépans d'Antioche*, etc. Extr. du t. II des *Archives de l'Orient latin*, Paris, 1883.

2. Voyez la vignette de la page 725.

retrouvons l'écho douloureux dans les récits de leurs chroniqueurs. Jamais l'Islam n'avait été si bas. Jamais les triomphes des chrétiens n'avaient été aussi éclatants. La force des superbes Hamdanides, si longtemps boulevard de la vraie foi contre les infidèles, était maintenant brisée, et les enfants de Mohammed n'avaient plus rien à opposer à cette puissante monarchie militaire, qu'un seul homme maniait à sa guise de sa main de fer, rien qu'un pouvoir central absolument sans force et une infinité de petits États secondaires désolés par la plus épouvantable anarchie et par d'incessantes guerres intestines.

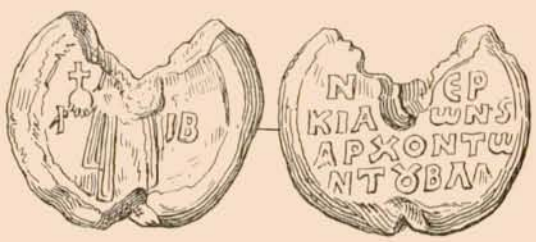
L'occasion était bien belle pour les impériaux de pousser plus loin leurs conquêtes. Il n'y manquèrent point. Immédiatement après la chute d'Antioche, le stratopédarque, laissant Bourtzès se rendre seul à Constantinople, avait repris la route d'Alep, accourant au secours de Kargouyah et de son acolyte Bakgour, que Saad Eddaulèh continuait à serrer de près. L'approche des Grecs, que précédait l'épouvante de leur récent succès, força l'émir à lever le siège de sa capitale. Ses soldats se débandèrent à la première nouvelle de l'arrivée de ces terribles soldats de la Croix auxquels rien ne pouvait résister. Saad se retira tristement à Honâsirah d'abord, à Maaret en Noaman ensuite [1]. Il ne devait rentrer dans sa capitale que plusieurs années plus tard. Jusque-là, il mena, à Émèse principalement, une vie agitée et difficile [2]. La suite des actions du dernier des princes hamdanides alépitains n'intéresse plus le règne de Nicéphore Phocas.

Revenons à la ville d'Alep et aux graves événements qui allaient s'y dérouler. Aussitôt l'émir et ses soldats partis, les Grecs, qui ne s'intéressaient au fond nullement à Kargouyah, changèrent brusquement de dispositions à son égard et ne songèrent plus qu'à s'emparer de la ville pour leur compte. Kargouyah leur résista avec vigueur. Le siège dura près d'un mois, exactement 27 jours. Au bout de ce temps, les impériaux donnèrent l'assaut du côté nord de l'enceinte. Le soir, Alep

1. Yahia dit que l'émir vaincu se retira directement à Émèse (Homs) et y fit séjour.

2. Toutefois on recommença, durant tout ce temps, de dire en son nom la prière publique à Alep, dont il demeura sinon le maître effectif, du moins le souverain titulaire.

était ville prise! Après Antioche c'était la perle de l'Islam en Syrie qui tombait ainsi aux mains des chrétiens. « Avant Nicéphore, s'écrie le chroniqueur Abou'l Mahâcen, aucun roi des Grecs n'avait pris Alep. Aussi ce succès le grandit-il aux yeux de ses concitoyens. » La déroute des Sarrasins était complète. Toutefois, ici, la prise de possession par les impériaux fut moins absolue qu'à Antioche. Comme toujours, dans ces sièges de villes musulmanes, lorsque la cité avait été prise le kastron résistait encore. Kargouyah, qui avait fait réparer avec soin la citadelle d'Alep, s'y était retiré avec la masse des défenseurs. Il fallait recommencer un siège nouveau. Pour des raisons que nous



Sceau de plomb des commerciaires ou douaniers impériaux et archontes (ou directeurs) du bazar des étoffes de soie, ou Blattopolion, probablement à Constantinople.

ignorons, le stratopédarque préféra traiter. Il y eut trêve signée entre lui et Kargouyah [1], trêve par laquelle ce dernier s'engageait à demeurer sa vie durant le vassal du Basileus pour Alep et son territoire. Bakgour devait être son successeur aux mêmes conditions. C'était le système de la vassalité substitué à celui de la conquête pure et simple. Mais Alep et du même coup toute la Syrie du nord n'en redevenaient pas moins partie intégrante de l'empire, dont elles étaient demeurées séparées trois siècles durant. C'était un nouveau et triomphant succès.

Par une heureuse circonstance nous possédons le texte précieux de ce si curieux traité conclu entre le chef byzantin et le vizir rebelle du prince d'Alep. Il nous a été conservé presque dans son intégrité par l'historien Kémal ed-Dîn qui, certainement, en a eu le texte même sous les yeux. Ce document n'appartient plus directement, il est vrai, à

1. La paix avec les chrétiens n'était jamais officiellement considérée par les Arabes que comme une simple trêve.

l'histoire de Nicéphore, puisqu'il n'a été conclu que dans le mois de safar de l'an 359 de l'Hégire, qui correspond au mois de décembre 969 ou à celui de janvier 970, et par conséquent quelques jours peut-être après la mort de ce prince. Cependant, comme la nouvelle de cet événement tragique n'avait très probablement point encore pénétré en Syrie et que ce traité a donc très vraisemblablement été signé encore au nom de cet empereur, je crois devoir en donner ici la teneur complète, comme un exemple bien intéressant, presque unique, d'une convention passée à cette époque entre chrétiens vainqueurs et Arabes réduits à merci.

Il est avant tout stipulé entre Kargouyah et le chef byzantin que pour tous les territoires sarrasins compris dans la convention il sera payé au Basileus par tête d'habitant, « sauf pour les criminels et les malheureux », une taxe personnelle d'un dinar par tête [1]. De plus, par tête d'homme pubère pour l'ensemble des territoires laissés en fief à Kargouyah, il sera dû aux Grecs un impôt fixe également annuel de 700,000 dirhems, soit encore près de quarante-quatre mille pièces d'or [2]. On voit qu'il s'agissait là de sommes très fortes. Enfin l'empereur des Grecs aura le droit d'entretenir dans Alep un délégué chargé de recevoir la dîme pour toute marchandise entrant dans la ville.

Les places et territoires les plus importants désignés dans le traité comme devant faire partie de la principauté vassale, sont : Homs ou Émèse, Gouziyah [3], Selmieh, l'antique Salaminias (petite ville à deux journées de marche de Hamah dans la direction du désert), Hamat ou Hamah, autrefois Épiphanie, Chaizar (la Larissa de Séleucus Nicator), Kefer-Tab, Apamée [4], Maaret en Noaman, Alep, Djebel-ès-Soummak [5], Maaret Mousserim, Kinnesrin, El-Athareb avec le fort château

1. « Valant seize drachmes islamites », soit seize dirhems.

2. C'est là le texte de Kémal ed-Dîn. Yahia donne des indications différentes. Voy. Freytag, *Gesch. der Dynastie der Hamdaniden*, *op. cit.*, t. XI, p. 232, note 3.

3. Gros bourg situé à six parasanges de Damas.

4. Aujourd'hui Qala'at em-Moudiq.

5. Ce district montagneux, dit Freytag, situé à l'occident du territoire d'Alep, comprenait des villes importantes, des villages, des châteaux, tous habités par des Ismaéliens. C'est, il me semble, le Djebel Semâan actuel.

bâti tout auprès, puis au delà toute la contrée jusqu'à Arhab, Mâssoufân, Kimar, Barsaya et la plaine proche d'Ezzaz[1], à droite de la frontière. Tout le reste du pays devait appartenir aux Grecs. De Barsaya la frontière courait à l'Orient jusqu'au fleuve Abou-Soleïmân, la passe de Siniâb, Nafouza, Aouâna, Tell-Hamid, et à droite du fleuve Sadjour[2], jusqu'à l'embouchure de celui-ci dans l'Euphrate. En un mot, l'Oronte tout le long de son cours, jusqu'au coude qu'il fait avant d'arriver à Antioche, limitait à l'ouest la principauté d'Alep. De ce coude du fleuve, une ligne courbe passant par Ezzas et allant aboutir à l'embouchure du Sadjour dans l'Euphrate achevait de séparer au nord les terres du Basileus de celles de son vassal le prince d'Alep.

Après la mort de Kargouyah et de son successeur désigné, il devait appartenir au seul Basileus de choisir parmi les notables de la capitale le nouveau seigneur d'Alep. Aucun chrétien, fût-il même propriétaire, ne devait payer tribut ou impôt quelconque dans toute l'étendue de la principauté. Kargouyah s'engageait à repousser au besoin par la force tout corps de troupes sarrasines qui tenterait de pénétrer sur le territoire de l'empire. S'il se trouvait trop faible pour résister, il devait appeler à son secours le Basileus et Michel Bourtzès. Il était tenu ainsi que tous ses sujets d'avertir le stratigos de tout mouvement offensif des armées sarrasines.

Si le Basileus ou ses stratigoi avaient à traverser à la tête de leurs troupes le territoire de la principauté, Bakgour serait tenu d'aller à leur rencontre et de les accompagner durant tout ce trajet. Les habitants, au lieu de prendre la fuite, auraient à procurer aux troupes grecques les vivres et provisions nécessaires à leur subsistance, contre paiement. Exception était faite seulement pour la paille, qui devait être fournie gratis.

L'émir d'Alep devait aide aux Grecs contre tous leurs ennemis non musulmans de la région. Il était tenu de se mettre en marche au premier avis. Tout nouveau converti, qu'il eût passé de la religion musulmane à la religion chrétienne ou vice versa, devait être protégé

1. La Hazart des Croisades.
2. Il se jette dans l'Euphrate non loin de Membedj, qu'il laisse au nord-est.

contre toute vexation de la part de ses anciens coreligionnaires. Les gens d'Alep seraient tenus de restituer aux Grecs leurs esclaves fugitifs, tant ceux de religion musulmane que ceux qui étaient baptisés. Défense était faite de leur procurer les moyens de se cacher. La somme à réclamer comme indemnité de capture pour les fugitifs de religion sarrasine était stipulée en monnaie byzantine : tant pour un esclave mâle retrouvé, tant pour une femme, tant pour un enfant. Si le propriétaire de l'esclave rapatrié se trouvait dans l'impossibilité d'acquitter la somme fixée, l'émir n'avait le droit que d'exiger pour les frais de rapatriement une somme minime fixée à trois deniers byzantins. Quant aux esclaves chrétiens, ils devaient être restitués sans qu'il pût y avoir lieu à une indemnité quelconque; seulement l'émir aurait encore ici droit à trois deniers par tête pour ses frais. Tout voleur réfugié sur terre musulmane devait être incontinent livré aux commandants impériaux des postes frontières. Tout commerçant grec voyageant dans la principauté avait droit à la protection des autorités locales. Tout espion musulman devait être aussitôt arrêté et chargé de chaînes. Les Sarrasins, dans toute l'étendue de la principauté, ne pouvaient ni construire de forteresses nouvelles ni détruire celles qui existaient; seulement ils étaient autorisés à réparer celles-ci, et à relever celles qui avaient été abattues.

Les Sarrasins d'Alep ne pouvaient se donner à aucun émir musulman, ni s'adresser par écrit à aucun en dehors de Kargouyah et de Bakgour. Après la mort du dernier de ces deux personnages, ils ne pourraient ni choisir un émir étranger ni implorer l'aide de leurs coreligionnaires voisins, mais seraient tenus d'obéir au seul nouveau souverain que leur désignerait le Basileus en exécution du présent contrat.

Les églises chrétiennes pourraient être partout relevées. Patrices et prélats byzantins seraient partout reçus avec honneur. Pour la perception des dîmes et des droits de douane, les agents du Basileus et ceux de l'émir et de Bakgour opéreraient en commun afin d'éviter tout conflit. Les marchandises dont la dîme devait être réservée au seul Basileus étaient désignées comme suit : tous objets d'or et d'ar-

gent, étoffes grecques de soie, soies brutes, pierres précieuses, gemmes, perles, étoffes brochées d'or. Par contre, les collecteurs de Kargouyah, puis, après la mort de celui-ci, ceux de Bakgour, auraient droit de dîme exclusive sur les matières que voici : étoffes et lingerie ordinaires, bétail et autres grosses marchandises. A la mort de Bakgour, ce dernier revenu aussi retournerait au Basileus. Toutes les fois qu'une caravane de marchands du pays de Roum serait signalée se dirigeant sur Alep, le serwar ou chef de poste à la frontière alépitaine, serait tenu d'en informer par écrit l'émir, lequel aviserait à la faire recevoir et convoyer par ses hommes à lui. Que s'il arrivait qu'elle fût pillée sur le territoire de la principauté par des Bédouins ou autres sujets musulmans de l'émir, ce dernier aurait à payer tous les dégâts.

Ce curieux traité, le plus honteux peut-être qui ait jamais été imposé par les chrétiens aux Sarrasins, fut donc signé dans Alep, vers la fin de l'an 969, ou les premiers jours de l'an 970. Le rédacteur en avait été un certain Tahir, Hachimite. Kargouyah, Bakgour et de nombreux sheiks et anciens d'Alep apposèrent leurs signatures au contrat. Ce document porte en outre celles de divers autres citoyens de la ville, qui avaient été livrés aux Grecs comme otages garants du traité. Ce sont tous des personnages importants mais d'ordre varié : Ioumn, un des gardes de Kargouyah, un marchand d'épices, le frère d'un marchand de bois, etc., etc. Nous ignorons quels furent les signataires du côté des Byzantins, probablement le seul stratopédarque, auquel l'écrit contenant le texte du traité fut remis en mains propres.

Après cela, dit la chronique de Kémal ed-Dîn, les Byzantins s'en allèrent et Kargouyah avec Bakgour régnèrent sur Alep.

Quant à Saad Eddaulèh, il ne devait, nous l'avons vu, rentrer que bien plus tard dans sa capitale. Il mourut de paralysie en l'an 991, « pour avoir trop aimé une de ses quatre cents femmes ».

Donc les efforts opiniâtres, incessants, de Nicéphore avaient fini par produire des résultats merveilleux. Antioche appartenait aux Grecs, et Alep était leur humble vassale. Des bords de la Méditerranée par-

dessus les crêtes du Liban jusqu'aux rives du lointain Euphrate, toute la Syrie obéissait de nouveau au Basileus, et les soldats du Christ tenaient garnison dans ses forteresses innombrables. Partout, sur cette immense frontière, les armes sarrasines reculaient incessamment devant les Byzantins sans cesse plus audacieux [1]. Dans toutes les cités musulmanes les vrais croyants versaient des larmes amères [2]. Il n'était question que des projets redoutables de l'invincible Nikfour, qui ne parlait de rien moins, disait-on dans les carrefours de toutes les bonnes villes de l'Islam, que de faire disparaître le nom sarrasin de la surface de la terre.

« C'est alors même, dans cet abîme de détresse, s'écrie pieusement le vieil historien Aboulféda, que Dieu se révéla de nouveau aux Musulmans affligés et les délivra soudain d'une si affreuse tourmente. Et cette même année qui avait vu le triomphe de l'empire de Nicéphore, qui l'avait vu dévorer la Syrie tout entière sacrifiée à ses ambitions impies, qui avait fait trembler au seul bruit de son nom tout le monde des fidèles enfants d'Allah, vit ce grand conquérant périr par les embûches d'une faible femme [3] ! »

1. C'est à cette époque à peu près qu'il faut placer la prise par les Byzantins de l'importante place de Manaskerd en Arménie (voy. Freytag, *Gesch. der Dynastie der Hamdaniden, op. cit.*, t. X, p. 486, et Syrkow, *op. cit.*, p. 77), et aussi l'arrivée à Constantinople des deux frères Grégoire et Bagrat ou Pankratios, princes de Dâron en Arménie, venus pour faire hommage de leurs principautés au Basileus. Nicéphore les créa patrices et leur accorda pensions et subsides.

2. Le meurtre du patriarche Jean de Jérusalem, brûlé vif par les Sarrasins, et l'incendie du Saint-Sépulcre, représailles terribles, furent, je l'ai dit, l'inévitable contre-coup des victoires chrétiennes. Le patriarche Jean fut, paraît-il, véhémentement soupçonné par les Sarrasins d'être d'intelligence avec le Basileus.

3. Voici un passage de l'historien syrien Yahia qui résume d'une manière saisissante ces terribles campagnes de Nicéphore contre les Sarrasins : « Personne ne doute que l'empereur Nicéphore n'ait conquis la totalité des provinces syriennes, le Diâr Modar, le Diâr Rabi'ah et le Diâr Bekir, et qu'il n'en ait pris possession. En effet, il avait fermement décidé d'envahir la campagne des villes et villages qu'il choisissait, de la ghazzier, d'y répandre l'incendie, d'emmener les habitants en captivité et d'enlever les bestiaux, et, le temps de la moisson venu, de sortir, de brûler toutes les récoltes et de laisser ainsi mourir de faim les habitants des villes. Il continuait d'agir de cette manière à leur égard chaque année jusqu'à ce que la nécessité les contraignit à lui livrer leurs villes. Il se rendit maître par ce moyen de toutes les villes-frontières de la Syrie et du Djezirah; il tua et réduisit en captivité un nombre d'habitants que Dieu seul pourrait compter. C'est au point que ses expéditions devinrent pour ses troupes comme des parties de plaisir, attendu qu'il commettait ses ravages sans rencontrer un seul musulman pour le repousser. Il poursuivit plusieurs fois les Arabes Bédouins et les vainquit; après ces succès, ils le redoutèrent et n'osèrent plus s'approcher de lui. Il inspira la plus grande terreur aux Musulmans. Personne n'osait se tenir en sa présence. Il soumit la Bulgarie aux Russes et leur délégua son autorité sur ce pays. Enfin tout était sous sa main et il gouverna avec la plus grande habileté et le plus grand succès. Mais lorsqu'il eut le gouvernement et qu'il fut parvenu à l'accomplissement de ses désirs, il fut tué. »

CHAPITRE XV

Les Russes en Bulgarie. — Ils occupent tout le pays au nord du Balkan. — Mort du czar Pierre. — Avènement et captivité de son successeur Boris. — Le parti bulgare national, sous le boliade Schischman et ses fils, se prépare à la lutte imminente avec les Russes. — Hostilité générale contre Nicéphore. — Nombreux présages funèbres. — Théophano conspire avec Jean Tzimiscès. — Tragédie finale. Assassinat de Nicéphore. — Proclamation de Jean Tzimiscès, son meurtrier et son successeur.

Nicéphore, de retour de Syrie, était rentré à Constantinople vers les premiers jours de l'an 969. Ce fut certainement là l'époque culminante de sa gloire. Sauf en Italie, ses armes étaient partout victorieuses. Il semblait vraiment l'unique et tout-puissant arbitre du monde oriental. Jusqu'ici il avait été presque complètement absorbé par les affaires de Syrie. A peine était-il de retour au Palais Sacré, que celles de Bulgarie attirèrent à nouveau toute son attention.

La sauvage et conquérante politique du prince des Ross, depuis que lui et ses soldats avaient mis le pied sur la rive droite du Danube, allait absolument à l'encontre du but que le Basileus s'était proposé en l'attirant en ces parages. Nicéphore l'y avait appelé en qualité d'allié et pour préparer en quelque sorte la prise de possession du royaume bulgare par l'empire d'Orient, estimant que ce chef de pillards se considérerait comme amplement payé de sa peine par le sac des villes conquises. Mais nous avons vu que Sviatoslav ne l'entendait point ainsi [1]. Sans cesse excité par Kalocyr, qui, maintenant, poursuivait presque ouvertement ses scélérates intrigues, le prince des Ross se posa dès son retour en Bulgarie, après la mort de sa mère, dans le printemps de l'an 969, en adversaire déclaré de tous ceux des

1. Voyez page 575.

Bulgares qui tenaient encore pour la conciliation avec Byzance ; au contraire, en protecteur des plus déterminés ennemis des Grecs. C'est qu'il n'avait déjà, je l'ai dit, plus qu'une pensée : s'établir définitivement au delà du Danube et faire de la monarchie de Syméon, abattue par lui, une base d'opérations pour se ruer à la conquête de Byzance même, cet éternel objet des convoitises de sa race.

Donc le clairvoyant Nicéphore ne fut pas long à s'apercevoir de la faute lourde qu'il avait commise. Parfaitement au courant des visées du chef russe, très probablement informé de la trahison de Kalocyr, qui ne quittait plus Sviatoslav, convaincu que ce dernier mettrait à très bref délai à exécution ses vastes projets de conquête [1], le souple Basileus du coup changea toutes ses dispositions. C'était pour se débarrasser du czar Pierre qu'il avait appelé les Ross. Maintenant il s'efforça de soutenir contre ces terribles envahisseurs la chancelante monarchie du souverain moribond. Des ambassadeurs du très puissant Basileus reparurent à la cour bulgare, effarée par tant de calamités accumulées, parlant au nom de la communauté de religion et d'intérêts des deux nations. C'étaient deux hauts et très sages personnages, éloquents et doctes, le patrice Nicéphore surnommé Éroticos et l'évêque d'Euchaïta, Philothée, une vieille connaissance à nous [2]. Un traité fut par leurs soins conclu, traité uniquement dirigé contre ces mêmes Ross que quelques mois auparavant le Basileus gorgeait de son or. Les nations bulgare et grecque se jurèrent à nouveau paix inviolable, amitié éternelle. Pour sceller ce pacte, l'orgueilleuse cour byzantine ne rougit pas de recourir une fois de plus à une de ces alliances dont savait user si habilement sa subtile diplomatie. Deux des petites princesses royales bulgares furent fiancées aux deux petits Basileis, Basile et Constantin. Comme les deux Porphyrogénètes étaient trop jeunes pour que le mariage pût être consommé, il fut convenu que les princesses iraient vivre en attendant au gynécée du Palais Sacré, pour y apprendre, sous l'égide de la Basilissa Théophano, le dur métier d'impératrices byzantines.

1. Léon Diacre dit expressément que Nicéphore, mis au fait de l'influence grande prise par le fourbe et ambitieux Kalocyr sur l'esprit du prince russe, n'espéra pas un seul instant que la paix pût être maintenue.

2. Voyez pages 284 et 285.

Les ambassadeurs grecs, après avoir promis à Pierre, de la part de leur maître, secours effectif contre les envahisseurs russes, secours que le malheureux prince agonisant réclamait avec supplications, retournèrent à Byzance, emmenant dans de massifs chariots, à la mode du pays, les deux fiancées, leurs futures souveraines, « ces vierges royales de Bulgarie ». Leur père les avait embrassées en pleurant. « Je vous confie, » avait-il dit aux patrices, « ce que j'ai de plus cher; dites au Basileus qu'étant désormais uni avec nous par cette alliance sainte, il serait honteux à lui de nous laisser à la merci de ces féroces idolâtres. Qu'il se joigne à nous pour nous délivrer du joug des Ross; rien ne résistera à ses armes toujours victorieuses. » Avec les deux princesses l'ambassade emmenait encore Boris et Romain, les propres fils du czar Pierre, que celui-ci avait dû livrer comme otages et qui s'en allaient,

Combat entre Byzantins et Bulgares. Miniature d'un manuscrit slavon de la bibliothèque vaticane. Voyez page 569.

à l'exemple de leur illustre aïeul Syméon, parfaire dans les écoles de la capitale chrétienne de l'Orient leur éducation de futurs souverains orthodoxes.

On le voit, la situation s'était brusquement et totalement modifiée. La paix avec la Bulgarie, la guerre imminente avec les Russes, une guerre terrible, succédaient à une situation diamétralement opposée.

Nicéphore fut aussi rapide à réparer son erreur qu'il avait été prompt à la reconnaître. Ce fut, comme toujours, avec une vigueur, une activité extraordinaires que, dès son retour de Syrie, il fit ses préparatifs pour marcher contre ses anciens alliés, surtout pour se prémunir contre une subite attaque de leurs bandes, éventualité toujours à craindre de la part de cette nation accoutumée à l'offensive la plus foudroyante comme la plus imprévue. Cet homme vraiment infatigable, « qu'on n'avait jamais vu dormir », réunit en quelques semaines, sous les murs de Constantinople, des forces imposantes. Avant tout, il donna ses soins à l'organisation de nombreux escadrons de cavaliers cataphractaires, troupe d'élite indispensable pour combattre ces fantassins du nord si agiles [1]. A Byzance même, le parc des machines de guerre, réuni à l'arsenal de Manganes, fut mis au complet; les murs de l'immense enceinte urbaine, et tous les points fortifiés du Bosphore, furent soigneusement réparés. Trop souvent on avait vu les féroces idolâtres arriver par mer sous les murs de Tsarigrad, pour ne pas se défier constamment d'une nouvelle agression de ce côté. Une monstrueuse chaîne de fer, d'un poids extraordinaire, « tendue entre la tour du Kentenarios et le pyrgoma du Kastellion », barra tout le détroit, qu'elle franchissait, soutenue sur des pieux gigantesques [2].

Les atrocités commises par les Russes, la crainte que leur ambition

1. Jean Tzimiscès, dans ses terribles campagnes contre les Russes, devait faire un merveilleux usage de ces cavaliers habillés de fer qui devinrent sous sa main puissante les célèbres « immortels » des campagnes du Danube.

2. C'est probablement à cette époque, au mois de juin 969, qu'il faut placer un voyage d'inspection accompli par Nicéphore dans les villes fortes de Thrace. Ce voyage, mentionné par Cédrénus, t. II, p. 660 B, est attribué par cet auteur, à tort il me semble, à la quatrième année du règne de Nicéphore, soit à l'an 967, lors de la première campagne contre les Bulgares.

inspirait, avaient amené ce résultat bizarre de réconcilier avec les Grecs la majeure portion de la nation bulgare. D'autre part, Sviatoslav et ses guerriers avaient pris goût aux expéditions lointaines. Ils ne songeaient plus qu'à retourner en Bulgarie. Dès qu'ils l'avaient pu, ils avaient mis leur projet à exécution. C'est vers le commencement de l'été de l'an 969, vers le mois de juillet probablement, que ces bandes redoutables reparurent avec leur chef sur la rive méridionale du Danube. Cette fois c'était pour longtemps. Heureusement les préparatifs faits à leur intention par Nicéphore, revenu de Syrie depuis plusieurs mois déjà, étaient à cette époque fort avancés.

Dans l'intervalle, le vieux czar Pierre, dès longtemps frappé à mort par les malheurs de sa patrie, avait fini par succomber à une nouvelle attaque d'apoplexie[1]. Les fils du souverain défunt étaient à Constantinople et la Bulgarie se trouvait sans maître à cette heure terrible, une des plus critiques de son histoire, alors que l'invasion des fils de la steppe la menaçait à nouveau. Au milieu de cette anarchie, le parti national, toujours hostile aux Grecs, n'était pas non plus demeuré inactif. Sous l'énergique impulsion du boliade Schischman et de ses fils, il avait plus que jamais partout relevé la tête. Schischman s'était même fait proclamer czar[2], et une notable partie de la population, affolée par tant de calamités et de périls, s'était soulevée à sa voix. Chassé des provinces orientales, il avait depuis quelque temps déjà réussi à se maintenir dans celles d'occident, en Macédoine comme en Albanie. Il y eut dès lors deux czars en Bulgarie : un d'Orient, un autre d'Occident sous le nom de Schischman I[er][3].

C'est au milieu de cette situation si troublée que les Russes avaient fait à nouveau leur apparition. Nicéphore, voulant clore à tout prix pour la Bulgarie cet interrègne si plein de périls, se hâta de renvoyer dans leur patrie les deux jeunes princes, fils de Pierre, espérant réduire ainsi à néant les espérances du parti national. Boris II et son frère Romain paraissent avoir été bien accueillis par beaucoup de Bulgares, mais le pays

1. Jirecek, *Geschichte der Bulgaren*, p. 186. Il mourut le 30 janvier de cette même année 969.
2. Hilferding, *op. cit.*, p. 133, note 1.
3. Jirecek, *Geschichte der Bulgaren*, p. 173.

était trop bouleversé pour que leur seule venue pût ramener rapidement un calme salutaire. Boris réussit cependant, soutenu par Nicéphore, à repousser une attaque du boliade David, le fils aîné du czar Schischman.

Sviastolav occupait tout le nord du royaume. Son armée de soixante mille guerriers avait été réorganisée et exercée à Kiev durant l'hiver précédent. Également plein de dédain pour les Byzantins comme pour le parti bulgare national, il se posait en pur et simple conquérant. « Il considérait, » dit le chroniqueur grec, « la Bulgarie comme sa proie enlevée à la pointe de sa lance, et il était venu pour prendre possession de son bien ! »

Lors de la première invasion des Russes, la Bulgarie au nord du Balkan avait cédé presque sans résistance après la première déroute. Cette fois, toute la nation, bien que déchirée par les factions, semble s'être levée comme un seul homme contre les envahisseurs. « Sviatoslav, dit la chronique de Nestor, marcha sur Péréïaslavets, et les Bulgares s'enfermèrent dans la ville. Et les Bulgares sortirent pour combattre contre Sviatoslav, et il y eut un grand combat, et les Bulgares allaient vaincre. Et Sviatoslav dit à ses soldats : « Quoi, nous serions vaincus ici ! Frappons bravement, frères et compagnons. » Et le soir Sviatoslav fut vainqueur et prit la ville d'assaut, disant : « La ville est à moi. »

Cette première victoire fut suivie de plusieurs autres. Dans toutes les rencontres les Russes, par leur folle impétuosité, eurent l'avantage sur leurs adversaires [1]. Les deux héritiers du trône, Boris et Romain, à peine revenus de Byzance, tombèrent aux mains de Sviatoslav, qui, maître d'une grande partie du pays, gouverna par la terreur.

La capitale même du royaume, la grande Péréïaslavets, succomba à son tour. Sviatoslav y laissa un fort détachement sous la conduite de son vieux maître en l'art des combats, le boïar varègue Svienald, « pour garder le trésor royal, qui était tombé entre ses mains ainsi que les

1. Ibn Haukal, le chroniqueur arabe, dit que les Russes dévastèrent une foule de cités, entre autres la lointaine Semendria, « ville entourée de vignobles et habitée par des mahométans, des chrétiens et des Juifs. »

deux princes prisonniers, Boris surtout, l'héritier légitime, » puis il poursuivit sa marche hardie vers le sud. En peu de jours, toute la Bulgarie au nord du Balkan fut soumise. Alors l'enragé guerrier s'apprêta à passer les monts, sachant bien que de l'autre côté du Balkan il se heurterait à l'empire grec ; mais que lui importait cet adversaire

Mort d'un czar bulgare. Il meurt de douleur à la vue de ses guerriers auxquels les Byzantins ont fait crever les yeux. Miniature d'un manuscrit slavon de la bibliothèque vaticane. Voyez page 569.

cent fois plus redoutable que la Bulgarie, à lui qui, comme tous les siens, ne connaissait pas la peur?

« Et Sviatoslav envoya vers les Grecs disant : « Je veux aller chez « vous et prendre votre ville comme j'ai pris Péréïaslavets. » C'est par ces simples paroles que la chronique de Nestor commence le récit des combats de géants que Russes et Byzantins devaient se livrer pendant plusieurs années ; mais cette narration, hélas, n'intéresse plus l'histoire de Nicéphore Phocas. Quand, après l'hivernage obligé, au premier printemps de 970, les terribles bataillons du chef des Ross, franchissant le mont Balkan, se ruèrent sur les cités de Thrace, il y avait plusieurs

mois que Nicéphore avait succombé sous les coups de ses meurtriers. Ce fut un autre adversaire également digne de lui, Jean Tzimiscès, que le prince de Kiev trouva devant lui, lui barrant la route de Byzance!

On le voit, les soucis n'avaient point manqué à l'empereur depuis son retour de Syrie. Cette menace si soudaine, si imprévue, de l'invasion de ces Russes païens dont on se rappelait les assauts affreux sous le règne du défunt Basileus Constantin, avait troublé profondément les esprits à Constantinople. Depuis bien des années on y avait perdu l'habitude de trembler devant d'aussi proches dangers. Aussi la panique n'en fut-elle que plus grande. Comme Nicéphore était encore plongé dans ces préparatifs de défense que j'ai décrits plus haut, dans le courant même du mois de novembre, il reçut la nouvelle de la prise d'Antioche, nouvelle transmise au Palais Sacré avec une rapidité extrême. J'ai dit plus haut le mauvais accueil qu'il fit à cet événement, cependant si heureux pour l'empire, et l'incroyable réception qu'il ménagea aux acteurs principaux de ce brillant fait d'armes [1]. Cela ne fut pas pour lui faire regagner sa popularité à jamais perdue. Au moment même où ses grandes victoires de Syrie semblaient avoir fait de lui le plus heureux comme le plus triomphant des mortels, au moment où le monde arabe tout entier ne prononçait plus son nom qu'avec effroi, cet homme se sentait environné dans sa capitale et jusque dans son Palais de toutes les haines que son avarice et sa dureté très réelles, sa main de fer, avaient semées autour de lui. Cédrénus et Glycas ne se gênent pas pour dire que le peuple, écrasé d'impôts de guerre, affamé par la cherté croissante des subsistances [2], désirait ardemment la mort

1. Je répète que Léon Diacre, toujours favorable à Nicéphore, affirme au contraire que le Basileus se réjouit de ce grand succès et remercia Dieu.

2. Ces deux auteurs insistent particulièrement sur ces faits. Ils accusent positivement Nicéphore d'avoir accablé le peuple d'impôts et d'avoir toléré les spoliations éhontées de son frère Léon, qui s'enrichissait, lui aussi, en accaparant les grains, et menait une vie de plaisirs, s'entourant de la pire société. Voyez le dialogue de l'empereur avec ce vétéran gouailleur qui se dit plus solide que jamais malgré l'âge, puisqu'il peut porter facilement pour deux sous d'or de blé sur ses épaules, alors que, dans sa jeunesse, il lui fallait deux ânes pour transporter le grain qu'il payait un sou d'or seulement. Ce récit arrangé est comme un reflet des souffrances qu'avaient amenées ces guerres incessantes qui épuisaient les finances publiques, et aussi la disette, plus cruelle que jamais.

de Nicéphore. Puis tous ces hauts personnages, tant d'officiers supérieurs et de fonctionnaires en disgrâce, ne cessaient d'intriguer contre le souverain qui n'avait pas hésité à se priver de leurs services [1]. On trouvait ce Basileus insupportable, qui faisait tout par lui-même, qui n'avait pas de favoris, qui cherchait constamment à s'isoler, qui haïssait les courtisans, les gens d'intrigue et toute cette tourbe avide sans cesse s'agitant aux portes du Palais. Enfin Nicéphore occupait le trône depuis plusieurs années déjà, et les impatients, les ambitieux, trouvaient que c'était bien long.

En un mot la nation presque entière, excitée par les moines, qui tous, maintenant à peu près sans exception, le haïssaient [2], était aujourd'hui ouvertement hostile au Basileus. La crainte de la guerre contre les Russes exaspéra encore plus la foule, qui, on l'a dit fort bien, ne pouvait pardonner aux brillantes victoires de son empereur la misère publique qui en était le fruit [3].

Dès le retour de Nicéphore de Syrie, on avait commencé à parler

1. Cédrénus est très dur pour Nicéphore. « Tout entier à ses préoccupations guerrières, il ne s'occupait nullement, dit-il, de faire régner l'ordre et la justice autour de lui. Il semblait presque prendre plaisir aux spoliations et autres vexations de tout genre dont son entourage se rendait journellement complice à l'endroit des plus grands comme des plus humbles. Il ne songeait même pas à protéger ceux qui avaient le plus directement contribué à sa propre élévation. » Allusion à sa conduite vis-à-vis de Jean Tzimiscès en particulier.

« Les bureaux de la recette des impositions publiques, dit le même chroniqueur, recevaient incessamment la visite du Basileus, qui, chaque jour, inventait quelque taxe ou quelque extorsion nouvelle. Le clergé surtout était sa constante victime. — Malgré la terrible disette il ne sut prendre aucune mesure réparatrice ; il n'hésita pas à se faire lui-même accapareur des blés et à s'enrichir de la sorte, et osa se vanter d'avoir fait doubler le prix du grain. » Il y a certainement une très grande exagération dans toutes ces accusations ; mais l'avarice et l'âpreté extrêmes de Nicéphore n'en demeurent pas moins des faits acquis à l'histoire.

2. Voyez, page 535, les causes de cette haine de la classe monacale pour l'empereur.

3. « Ledit Nicéphore, » s'écrie l'historien arabe Abou'l Mahâcen, naturellement hostile, « avait outrepassé les bornes de la tyrannie et de l'impiété, opprimant ses sujets, conquérant les pays voisins ; la crainte qu'il inspirait régnait dans tous les cœurs. »

On retrouve l'écho obscur mais certain des sentiments populaires à l'endroit de Nicéphore dans le curieux dialogue humoristico-philosophique connu sous le nom de *Dialogue de Philopatris*, pièce longtemps attribuée à Lucien, puis reportée à l'époque de Justinien, puis reportée bien plus tard au delà du treizième siècle, replacée enfin par Hase à son époque véritable, la fin du règne de Nicéphore Phocas. Certaine allusion aux massacres affreux qui suivirent la prise de Chandax (voyez p. 94), d'autres, moins nettes, à la nouvelle de la prise d'Antioche, ont permis à l'éminent érudit de prouver avec une quasi-certitude cette attribution nouvelle. M. Paparrigopoulos a analysé avec soin ce document au t. IV de sa grande histoire du peuple grec, pp. 179 sqq. Le *Dialogue de Philopatris* figure à la suite de *Léon Diacre* dans l'édition de ce chroniqueur publiée dans la collection de Bonn. Les passages les plus caractéristiques sont pp. 333, 340-342, Cf. Gfrœrer, *op. cit.*, t. III, pp. 77-84.

publiquement de complots, de conspirations contre la vie du prince. Ces rumeurs, d'abord vagues, ne firent que grandir. Le jour de la fête des Incorporels, il survint un incident mystérieux qui frappa tous les esprits. Un moine inconnu, un de ces ermites sordides qui pullulaient aux environs de la capitale, se trouvant sur le passage du Basileus, lui tendit un billet et disparut sans mot dire. Nicéphore lut ceci : « Basileus, bien que je ne sois qu'un ver de terre, la Providence m'a révélé que tu mourrais dans le courant du troisième mois après celui de septembre qui va venir. » Était-ce l'élucubration d'un halluciné? Était-ce l'avis charitable de quelque mystérieux ami? Toujours est-il que l'empereur, malgré son sang-froid ordinaire, se montra fort troublé. Les recherches les plus minutieuses furent ordonnées, mais il fut impossible de retrouver l'ermite ou du moins le personnage qui pour cette circonstance s'était affublé de ce déguisement.

Depuis lors Nicéphore demeura très frappé; il devint plus sombre encore ; ses traits s'altérèrent, il ne voulut plus coucher dans le lit impérial et passa ses nuits à terre en un coin du grand cubiculum, probablement mieux disposé pour la surveillance ou pour la fuite. Il y couchait sur une peau de panthère et un tapis écarlate, enveloppé dans les plis de la mandya ou manteau monacal fait de peau d'ours qui jadis avait appartenu au pieux religieux Michel Maléïnos, son oncle, mort en odeur de sainteté et dont il vénérait la mémoire. « Il aimait surtout, dit Léon Diacre en son langage mystique, à passer ainsi pieusement drapé les nuits qui précédaient les dimanches où il devait savourer les immaculés mystères du Christ, » c'est-à-dire où il devait communier [1].

Un nouvel événement très douloureux acheva d'abattre le malheureux prince. Son père, le césar Bardas, qu'il aimait d'un grand amour, s'éteignit chargé d'ans, plus que nonagénaire. Toute la vie de cet homme s'était passée dans les camps ; il avait vieilli sous le harnois et mourait suffisamment chargé de gloire et de trophées, bien que sa direc-

1. La chronique roumaine du moine Michel Moxsa, rédigée d'après Manassès, dit que le lit de Nicéphore était fait de tessons cassés, et que le livre des psaumes ne quittait jamais son oreiller. Sirkow, *op. cit.*, p. 75.

tion militaire n'eût pas toujours été fort heureuse. Son fils, dont la force d'âme était ébranlée par bien des souffrances intimes, le pleura amèrement. Il lui rendit pieusement les derniers devoirs. Comme le vieillard avait expiré au Palais Sacré, le Basileus fit transporter sa dépouille dans sa maison particulière, sise, dit le chroniqueur, dans le quartier occidental de la cité, dans une rue qui descendait vers la mer

Guerre de Bulgarie. Reddition de ville. Miniature d'un manuscrit slavon de la bibliothèque vaticane. Voyez page 569.

en contournant le port de Sophie. C'est de là que partit le cortège funèbre. L'empereur suivit le convoi jusqu'aux Saints-Apôtres et plaça de ses mains le cadavre de son père dans le sarcophage qui lui avait été réservé.

Nous arrivons à la tragédie finale. Nicéphore n'était pas seulement devenu odieux à son peuple et à beaucoup de ses anciens compagnons d'armes ; il l'était devenu aussi à sa femme, l'impératrice Théophano. C'était du reste bien naturel, et comment s'étonner que cette

créature jeune, belle, passionnée, parfaitement corrompue, avide de jouissances, se soit rapidement détachée, — à supposer même qu'elle l'eût jamais aimé, — de cet homme beaucoup plus âgé qu'elle, laid de visage, presque difforme, de mœurs simples, de vie austère, sans élégance, uniquement occupé des choses de la guerre ?

Une intrigue s'était nouée, dès longtemps peut-être, entre la lascive souveraine et Jean Tzimiscès, le hardi domestique, le plus brillant capitaine de l'armée byzantine, le plus en vue à la cour, idole des soldats. Nous n'avons aucun renseignement sur les débuts de cette passion, qui paraît avoir été vive, du moins de la part de Théophano. Du côté de Tzimiscès, et la suite des événements en fait foi, il s'y mêlait infiniment de politique ambitieuse et aussi de rancune contre son ancien compagnon d'armes. L'ambitieux domestique était devenu naturellement jaloux de son frère d'armes aujourd'hui son souverain. Il le trouvait d'ailleurs fort ingrat et avait véritablement à se plaindre de sa conduite à son égard, car Nicéphore, semblant avoir totalement oublié qu'il lui devait en grande partie sa couronne, le traitait aussi mal que ses autres lieutenants. Pour Théophano, il se joignait à l'amour, semble-t-il, très ardent que lui inspirait le séduisant Arménien, une violente haine pour son vieil époux, un désir intense de dénouer cette chaîne aussi ennuyeuse qu'insupportable [1].

Toute la première phase de cette intrigue, je le répète, nous échappe absolument. Les chroniqueurs ne nous la révèlent qu'au seuil

1. Yahia, Aboulfaradj, Aboulféda, Abou'l Mahâcen et autres, tous favorables à Théophano (le premier va jusqu'à nier qu'elle ait été infidèle), prétendent que celle-ci fit tuer son époux, non pour pouvoir plus facilement se livrer à un autre, mais parce que Nicéphore songeait sérieusement à se débarrasser des deux jeunes Basileis ses fils en les forçant à se faire moines après les avoir fait mutiler, espérant de la sorte assurer la succession du trône à son frère le curopalate et aux descendants de celui-ci. Presque tous les chroniqueurs latins occidentaux répètent cette accusation. Voy. Syrkow, *op. cit.*, p. 54, note 3. Tous les Byzantins, sauf Zonaras, attribuent à la conduite de Théophano un motif beaucoup moins honorable. Glycas et Manassès ajoutent, probablement à tort, que la continence que gardait Nicéphore à l'endroit de l'impératrice fut la première cause de l'exaspération de celle-ci et de sa liaison avec Tzimiscès. Manassès, d'autre part, affirme que les enfants de Romain trouvèrent en Nicéphore toute l'affection d'un père. — Zonaras et le chroniqueur syriaque Yahia, comme presque tous les chroniqueurs orientaux, parlent de la conduite brutale de Nicéphore envers son épouse, au moins à partir d'une certaine époque. Voyez le long récit que Yahia, l'auteur oriental le plus rapproché de cette époque, fait de la mort de Nicéphore : Nicéphore, partant en expédition, veut laisser la régence aux mains de Léon. Théophano prend peur pour ses fils et implore Nicéphore. Elle le prie aussi de ne pas emmener Jean Tzimiscès. Nicéphore s'emporte et parle de faire mutiler les deux petits princes. Alors Théophano affolée se décide à faire tuer Nicéphore par Tzimiscès devenu son amant.

même de la catastrophe finale dont elle fut la cause première. Nous savons seulement que le Basileus, qui se doutait probablement de quelque chose, devint de plus en plus triste, de plus en plus inquiet, de plus en plus plongé dans les exercices d'une austère dévotion et dans les pratiques d'une continence exagérée. Avait-il la preuve certaine de l'infidélité de Théophano et de la trahison de Tzimiscès? Nous l'ignorons. En tout cas il se défiait. Son frère, le curopalate, mortellement jaloux de l'Arménien, excitait journellement contre lui ses soupçons et se faisait en tout accorder la préférence. Puis les avis effrayants ou mystérieux, comme celui dont j'ai parlé plus haut, ne manquaient point au malheureux prince. Constamment il recevait des messages secrets l'avertissant de redouter tel ou tel danger. Même les éléments s'en mêlaient. Depuis la fameuse éclipse du mois de décembre 968 qui avait excité une terreur universelle, toutes sortes de phénomènes célestes, ouragans affreux, tremblements de terre, avaient contribué à agiter et inquiéter les esprits.

Les incessantes incitations de Léon Phocas finirent par porter leurs fruits. Par ordre du Basileus, Jean Tzimiscès avait dû s'éloigner de la cour pour aller vivre en disgrâce dans ses terres d'Asie, avec défense d'en sortir. Déjà, le commandement en chef des Scholes orientales lui avait été enlevé, et il avait dû se contenter d'une fonction civile, celle de logothète de la course publique, quelque chose comme directeur général des postes. Il obéit la rage au cœur, considérant cette nomination comme une injure de plus de la part de ce Nicéphore si dédaigneux des services rendus, et n'en continua que plus activement à conspirer de loin avec Théophano, furieuse et désespérée de son exil.

Je suis ici de très près le texte de Léon Diacre, qui a raconté avec une certaine grandeur l'issue tragique de ce règne agité.

La noire tristesse du Basileus avait fort augmenté depuis la mort de son vieux père. Un profond désespoir accablait le malheureux prince. Il se rendait compte qu'il venait de perdre la seule affection désintéressée qui lui fût restée. Plusieurs jours il demeura morne, muet et sévère, enseveli dans ses sombres pensées, seul au fond des appartements les plus reculés du Palais Sacré. Enfin il parut faire effort

sur lui-même et se consoler quelque peu. L'ardente Théophano, toute à ses plans criminels, perfide autant que passionnée, nature flexible, mais énergique et décidée, au sens moral totalement corrompu par son éducation première, résolut de profiter de ce répit pour arracher à l'empereur le rappel de celui qu'elle aimait. Secrètement elle l'alla trouver et lui exposa sa requête avec cette grâce insinuante, cette insistance persuasive qui lui avaient tant de fois servi à triompher des résistances de cet époux qu'elle trahissait sans scrupule, mais que le son seul de sa voix subjuguait encore.

En termes pressants, flattant sa vanité, le prenant par son faible, elle lui exposa doucement combien lui, si juste d'ordinaire, si sage, le plus équitable comme le plus sensé des souverains et celui qui se connaissait le mieux en hommes, commettait une iniquité grave, une faute lourde, en retenant loin de la capitale et des armées, dans une inaction aussi pénible que blessante, un chef aussi excellent, un aussi illustre guerrier, qui lui était dévoué par les liens du sang comme par ceux de la plus vieille amitié. Le motif principal qu'elle mit très habilement en avant fut le vif désir que prétendait avoir Jean Tzimiscès, veuf d'un premier lit, de chercher à contracter un mariage nouveau. C'était le meilleur moyen de calmer les jalouses inquiétudes du Basileus.

Ce fut par de tels discours incessamment renouvelés que l'enchanteresse triompha des résistances de son soupçonneux époux. « Car, » nous dit Léon Diacre qui a été le témoin oculaire de tous ces événements, « Nicéphore portait toujours à Théophano un amour sans borne, et les charmes de cette créature adorable exerçaient sur le vieux guerrier une fascination tout à fait extraordinaire [1]. » Jean Tzimiscès reçut l'ordre de quitter son lointain séjour forcé et de comparaître au Palais Sacré [2]. Il accourut et demanda aussitôt à être reçu en audience par le Basileus. Mais celui-ci, conservant malgré tout ses défiances passées, lui fit faire défense de se présenter devant lui journellement, comme c'était la coutume et presque une obligation pour tout

1. Suivant d'autres au contraire, Nicéphore n'aimait plus guère Théophano, dont la perfidie avait fini par le lasser.

2. Cet ordre lui fut adressé directement par Nicéphore, suivant quelques historiens. Suivant d'autres, en général postérieurs, il lui aurait été transmis par une lettre de Théophano.

haut personnage en résidence à Constantinople. La noblesse byzantine allait faire sa cour au Basileus au Palais Sacré, comme la noblesse de France courait faire la sienne au roi Soleil à Versailles.

Jean Tzimiscès, dissimulant sous une apparente indifférence l'âpre désir de vengeance dont son cœur était plein, se retira donc au fond

Guerre de Bulgarie. Marche de guerriers. Miniature d'un manuscrit slavon de la bibliothèque vaticane. Voy. page 569.

de la demeure de ses pères, au faubourg asiatique de Chalcédoine, qui est aujourd'hui Kadikeui [1]. De là il lui fut plus que jamais facile de correspondre secrètement avec son impériale amante. L'accueil glacial de Nicéphore ne l'avait point découragé mais plutôt exaspéré. Sentant

1. Suivant le récit de Cédrénus, Tzimiscès, ramené de l'intérieur par un message impérial, se serait tout d'abord arrêté par ordre à Chalcédoine, d'où il aurait fait demander à Nicéphore la permission de se présenter à Constantinople, permission que celui-ci lui aurait refusée pour le présent. Il n'aurait donc pas revu Nicéphore avant la nuit du crime.

d'instinct que l'heure était venue et que la route lui était ouverte, que Nicéphore avait fait son temps, que l'impopularité de son ancien frère d'armes, de celui qu'il avait tant contribué à faire empereur, avait atteint sa limite dernière, il se trouvait, en véritable homme de son siècle et de sa race, prêt à tout tenter, résolu à recourir aux dernières extrémités pour s'emparer à son tour du pouvoir. Grâce à des intelligences habilement ménagées par la Basilissa, intelligences de harem dans lesquelles on devine la main des eunuques et des esclaves, le hardi domestique, qui ne connaissait pas la peur, dont l'ambition était bien plus grande encore que son amour pour cette Théophano qui ensorcelait tous les hommes, parvint à avoir plusieurs entrevues mystérieuses avec sa maîtresse dans les profondeurs mêmes du gynécée impérial. Il lui fallait, pour s'unir à elle dans leurs criminels rendez-vous, traverser chaque soir le Bosphore dans une barque et se perdre ensuite dans le dédale des bâtiments palatins. La plus légère indiscrétion eût coûté la vie aux deux téméraires. Le dieu des amants heureux et les trahisons qui peuplaient ce grand Palais, vaste réceptacle d'intrigues innombrables, toutes les convoitises à l'affût qui guettaient l'aube d'un règne nouveau, firent leur sûreté.

Dans ces conciliabules dramatiques, où l'ambition, la haine, le désir de vengeance s'agitaient à côté de l'amour, la mort de Nicéphore fut définitivement résolue. A condition que lui périt, Théophano promit à Tzimiscès de devenir sa femme et de lui donner la couronne. Les deux conjurés, fatigués de dissimuler et d'attendre, se résolurent à agir de suite. Toutes les dispositions furent très habilement arrêtées par eux. Jean n'eut pas de peine à trouver des complices parmi les mécontents, dont le nombre s'accroissait journellement par la dureté même de Nicéphore. Les deux plus considérables furent le stratigos Michel Bourtzès, le glorieux vainqueur d'Antioche, furieux de sa disgrâce imméritée, et un autre patrice, Léon Pédiasimos. Deux autres se nommaient Léon Balantés ou Abalantés, celui-là taxiarque, et Théodore le Noir ou Jean Atzypothéodoros, un des plus fidèles de Tzimiscès ; mais il y en eut davantage. C'étaient des hommes déterminés, qui avaient fait leurs preuves et qui tous avaient à se

plaindre du Basileus [1]. L'ex-domestique des Scholes orientales se les attacha par des serments solennels et par les plus brillantes promesses en cas de succès. De nombreux colloques eurent lieu nuitamment entre eux et la Basilissa. Des serviteurs affidés, des eunuques, des femmes esclaves les introduisaient isolément à la faveur des ténèbres dans des pièces secrètes où Théophano les recevait. Ce simple détail montre combien le pauvre Basileus était trahi jusque dans son Palais.

Le meurtre fut fixé à la nuit du dix au onze décembre. Les plus dévoués conjurés, déguisés en femmes venues soi-disant pour faire visite à la souveraine, dissimulant leurs armes sous leurs longs vêtements, avaient été introduits un à un dans le gynécée [2], où Théophano les avait elle-même cachés dans des pièces obscures, tout près de la chambre occupée par l'empereur. Ce jour même, comme la nuit venait, « à l'heure de l'hymnodie, » Nicéphore, assailli plus que jamais par de sombres pressentiments, reçut encore un billet de la main d'un des prêtres palatins; il contenait ces seuls mots d'un laconisme effrayant : « Basileus, sache qu'on te prépare pour cette nuit même une mort affreuse. Si tu veux t'en convaincre, tu n'as qu'à faire fouiller le gynécée; on y trouvera des hommes armés qui sont là pour t'assassiner. » L'autocrator, qui recevait journellement de pareils avis, fût frappé de la précision de celui-ci. Conservant tout son calme, il donna ordre à Michel, préfet du cubiculum, autrement dit chef des eunuques et grand maître de la maison, de faire soigneusement visiter le moindre réduit de l'appartement des femmes. La recherche qui eut lieu aussitôt ne donna aucun résultat. Soit qu'il redoutât le courroux de l'impératrice ou qu'il fût gagné à la conjuration, soit négligence ou incurie, Michel fit ouvrir devant lui toutes les pièces de ce vaste quartier, sauf précisément celles où se tenaient cachés les conjurés en armes. Puis il courut avertir le Basileus que cette fois encore il avait été dupe de quelque mystification [3].

1. Yahia dit que les conjurés étaient au nombre de huit en outre de Tzimiscès. Il désigne nominativement Bourtzès et un autre des vainqueurs d'Antioche, l'Arménien Ishak (Isaac), fils de Bahrâm. — Ibn el-Athîr parle de *dix* conjurés en outre de Tzimiscès.

2. Dans une chapelle du Palais, dit Ibn el-Athîr dans un de ses trois récits du meurtre de Nicéphore.

3. Il semble bien que les avertissements n'aient pas manqué à Nicéphore. Cédrénus parle d'un billet

Cependant la nuit était venue de bonne heure en ce triste jour d'hiver et durait depuis longtemps déjà. Les conjurés, bouleversés d'inquiétudes atroces, secoués de terreurs secrètes, n'attendaient plus que l'arrivée de l'acteur principal, Jean Tzimiscès, chef du complot.

Viendrait-il? On ne doutait pas de son courage; mais pourrait-il à cette heure de nuit, par ce temps affreux, traverser le Bosphore et pénétrer au Palais [1]?

Cependant il fallait à tout prix endormir les soupçons de Nicéphore. Théophano va le rejoindre. Ceci se passait dans ce château même du Boucoléon qu'il venait de faire reconstruire pour son usage particulier, croyant, hélas, s'en être fait un refuge inexpugnable [2]. Des filles de chefs bulgares, fiancées à des princes byzantins (on était pour lors, on le sait, en pleine lune de miel de la nouvelle alliance bulgare) venaient d'arriver à Constantinople. Elle va, dit-elle à Nicéphore, s'occuper de ces étrangères quelques instants. Qu'il laisse ouverte la porte du cubiculum : elle reviendra bientôt auprès de lui, puisqu'elle partage sa chambre, et alors il sera bien temps de fermer toutes les issues. L'empereur fut-il dupe de cet artifice? Qui le sait? Rassuré peut-être, mais toujours prêt à regarder en face la mort si souvent bravée dans les défilés de la Cilicie comme dans les déserts de la Syrie, de plus en plus détaché d'un monde d'imposture et d'abjection, ce vaillant homme, qui était un juste, s'absorba longtemps dans ses prières et dans la lecture des saintes Écritures. Vaincu enfin par le sommeil, il s'enveloppe dans le vieux manteau du saint moine Michel Maleïnos, puis il se couche, comme il le faisait souvent, surtout depuis la mort de son père, non dans le grand lit impérial, mais sur une peau de tigre simplement étendue par terre,

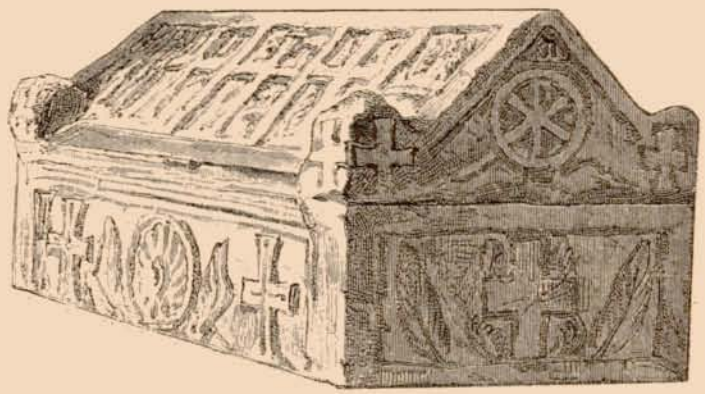
reçu par lui dix jours auparavant l'avertissant de se méfier et désignant en toutes lettres Tzimiscès comme conspirant contre ses jours. Pour ce qui est de cet autre billet remis par un prêtre quelques heures avant le crime, le même Cédrénus ajoute ceci : « Les uns affirment que Nicéphore, croyant que c'était une pétition, le mit de côté sans le lire ; d'autres, au contraire, disent qu'il en prit connaissance mais n'en tint aucun compte ; d'autres enfin qu'il prévint aussitôt le grand eunuque. La funèbre missive fut retrouvée sur son corps après sa mort. »

1. Ici je me suis beaucoup aidé du récit de cette mort dramatique rédigé avec un véritable talent de restitution par feu Augustin Marrast dans ses *Esquisses byzantines*, pp. 60 à 62. Je l'ai parfois suivi presque mot à mot.

2. Voyez page 545.

au-dessous des images du Christ, de la Théotokos et du Précurseur. Pour la première fois, dit Ibn el-Athîr, Nicéphore s'était livré au sommeil sans avoir ses armes à ses côtés.

Le gnomon a indiqué la cinquième heure de la nuit. Un vent violent soulève les vagues de la Propontide, le froid est vif, il neige abondamment. Jean Tzimiscès, parti de Chalcédoine avec trois hommes sur une petite barque, longeant la rive, aborde enfin derrière le palais du Bou-



Tombeau de Yaroslav, grand-duc de Russie au commencement du XI[e] siècle. Cathédrale de Kiev. D'après l'ouvrage historique de Polevoï.

coléon [1], près d'un groupe de marbre représentant le combat d'un taureau et d'un lion; c'est le fameux port de ce nom. Les conjurés, le glaive en main, anxieux, cherchaient à deviner son arrivée. Un de ceux qui avaient été placés en vedette sur les terrasses à ciel ouvert des parties les plus élevées du nouveau kastron impérial, aperçoit enfin les quatre hommes dans l'affreuse obscurité. Le signal convenu, un coup de sifflet, se fait entendre, et, au moyen d'une échelle de cordes jetée de l'appartement de l'impératrice, les assassins du dehors vont rejoindre leurs émissaires. Cédrénus et d'autres ne parlent point d'échelles et disent que Tzimiscès et ses trois compagnons furent hissés un à un

1. Nicéphore, paraît-il, serait venu coucher pour la première fois ce soir-là dans cette nouvelle demeure du Boucoléon. Certainement les conjurés avaient attendu cette occasion favorable. Ce bâtiment, tout voisin de la mer, offrait de grands avantages pour l'accomplissement du crime.

dans le gynécée au moyen de ces paniers d'osier ou couffins d'un usage si général dans tout l'Orient à toutes les époques. Tzimiscès pénètre le dernier dans le Palais.

Après avoir ainsi réussi contre toute espérance dans cette entreprise d'une fabuleuse audace (le Palais, on le sait, est, il est vrai, plein de traîtres), les conspirateurs, quittant la plateforme du kastron, entrent tous ensemble, l'épée nue à la main, dans le cubiculum impérial. L'historien arabe Aboulféda affirme que Théophano en personne les précédait et que ce fut elle qui leur ouvrit la porte dérobée qu'elle avait dans la soirée négligé de refermer. Le fait semble peu probable. Jean Tzimiscès fut ici encore le dernier à entrer dans la chambre de son ancien compagnon d'armes. Comme ils s'approchaient du lit, ils le trouvèrent vide! Ignorants des habitudes de Nicéphore, ils se crurent trahis. Comprenant comme il leur serait impossible de fuir, une affreuse panique les saisit.

Déjà quelques-uns parlaient de se jeter à la mer du haut des murs et de gagner le large à la nage. Un petit eunuque qui les guidait les tire d'embarras. Il leur montre du doigt dans un angle de l'appartement le Basileus sommeillant profondément sur sa peau de tigre. Aussitôt tous, pareils à des bêtes de proie, l'entourent. Comme il continuait à dormir, ils se jettent à la fois sur lui, le frappant à grands coups de pieds. Lui, réveillé en sursaut, se soulève accoudé sur un bras. Alors Léon Balantès, d'un terrible coup d'épée, lui fend la tête qu'il avait nue, son bonnet étant tombé à terre dans l'effort qu'il avait fait pour se dresser. Fou de douleur, car l'arme avait tranché toute la face, coupant profondément le front, le sourcil et la paupière et pénétrant jusqu'à l'os, sans cependant atteindre le cerveau, le malheureux s'écrie à plusieurs reprises : « Théotokos, viens à mon secours ». Sa face ruisselait de sang; on lui attache les jambes ; on l'entraîne au pied du grand lit où Jean Tzimiscès s'est assis; on veut le mettre de force à genoux devant son ancien frère d'armes, mais lié comme il l'est, étourdi par le coup terrible qu'il vient de recevoir, il ne peut se tenir droit et roule à terre. Jean l'accable des plus furieuses invectives; tous les conjurés l'imitent ; chacun lui jette son injure ou sa vengeance à la face [1]. « Ré-

1. Cédrénus cite expressément comme ayant pénétré dans la chambre impériale, outre Tzimiscès

ponds-moi, misérable tyran », lui crie l'Arménien hors de lui, le foulant du pied, « réponds-moi : dis si ce n'est pas grâce à moi que tu es monté sur le trône, que tu es devenu un tout-puissant empereur. Oublieux de tous mes bienfaits, aveuglé par la plus basse envie, tu m'as fait tomber en disgrâce, tu m'as enlevé le commandement de l'armée, tu m'as envoyé vivre aux champs dans un misérable exil avec des paysans et des valets, moi qui vaux cent fois mieux que toi, moi que tous aiment et vénèrent alors que tous te haïssent. Maintenant tu es en mon pouvoir, nul ne t'arrachera de mes mains. Toutefois, si tu as quelque chose à dire pour ta défense, parle, je t'écoute ».

Casque d'un grand-duc de Russie, d'après l'ouvrage historique de Polevoï.

Cependant, le Basileus défaillant, se sentant perdu, ne répondait rien à tant d'outrages ; seulement il continuait à invoquer à haute voix le secours de Dieu et de la Théotokos. On s'acharne sur l'infortuné. Jean lui arrache des touffes de barbe. On lui fracasse la mâchoire ; on lui fait sauter les dents à coups de pommeau d'épée. Jean, frappant des pieds le corps déjà presque inerte, lui détache en pleine figure un nouveau coup d'épée qui lui pourfend le crâne. C'est à qui le frappera parmi ces hommes féroces éperdus de haine. L'un venge un long exil, l'autre sa disgrâce et les dédains du maître pour la prise de la grande forteresse syrienne. Enfin, au bruit du Palais qui s'éveille et se rem-

Michel Bourtzès, Léon Balantès, Atzypothéodoros, et deux autres dont l'un était probablement Léon Pédiasimos.

plit de rumeurs menaçantes, ils comprennent qu'il faut en finir. Un conjuré, de sa longue épée recourbée à la pointe, transperce Nicéphore de part en part. Le Basileus expire aussitôt. Ainsi périt misérablement le grand empereur auquel ses triomphes innombrables avaient valu le nom de νικητής, le Victorieux [1]. Théophano devait être derrière la porte qui écoutait.

« Cependant cette scène affreuse a duré trop longtemps. Des rumeurs vagues font soupçonner aux serviteurs restés fidèles le péril de leur maître ; ils accourent. Les soldats, des Varangiens peut-être, qui sont cette nuit de garde aux portes du Palais Sacré, se précipitent la hache en main dans l'espoir que le Basileus n'a pas encore succombé. On s'efforce d'enfoncer les portes de bronze ; un combat furieux s'engage ; Aboulfaradj parle de soixante-dix gardes tués. Un moment même on peut croire que c'en est fait des conspirateurs, quand, sur l'ordre de Tzimiscès, qui déjà s'est précipité dans la grande salle du Chrysotriclinion pour s'y faire couronner, Atzypothéodoros tranche la tête de l'empereur mort et, la brandissant par une fenêtre, la montre à la lueur des flambeaux au peuple accouru en foule avec les soldats aux alentours du Palais. » Ce dut être une scène dramatique que cette sanglante exhibition en ce lieu, par cette nuit noire, dans cet ouragan de neige. La multitude épouvantée, levant les yeux de toutes parts vers la masse sombre des bâtiments du Boucoléon, n'apercevait qu'un point lumineux qui attirait tous les regards ; c'était ce groupe d'hommes vivement éclairés par les torches fumeuses, agitant par ses longs cheveux encore noirs la tête méconnaissable et ruisselante de sang du grand Basileus Nicéphore. « A cette vue, les soldats mercenaires accourus pour délivrer leur empereur qu'ils croyaient encore vivants s'arrêtent brusquement ; hommes d'une autre race, animés d'un sentiment d'honneur militaire tout à fait éteint chez les Grecs du Bas-Empire, ces guerriers du nord, haïs d'un peuple qu'ils n'aiment point, savent que maintenant tout est terminé, que personne ne les suivra s'ils cherchent à contrarier une révolution déjà faite ; ils auraient vaillamment défendu Nicéphore, ils ne le vengeront pas. » Jean Tzimiscès, qui, durant ce

1. Le « Callinique ».

tumulte, a rapidement chaussé les bottines de pourpre et revêtu les principaux attributs du costume impérial, assis sur le trône des Basileis dans le Chrysotriclinion splendide, est immédiatement acclamé par les conjurés et par la foule de ses nouveaux partisans, qui a envahi de toutes part le Palais. Byzance a changé de maître! Ceux-là même qui étaient accourus pour prêter main-forte à Nicéphore sont les plus ardents à crier : « Longue vie à Jean autocrator, notre auguste maître! Longue vie à Basile et à Constantin, nos augustes maîtres. » Car, la fiction se continuant, c'étaient toujours les deux petits princes, fils de Romain, qui étaient censés régner, Jean succédant simplement à Nicéphore dans la tutelle de ces deux héritiers légitimes.

Cédrénus raconte, sans cependant garantir l'authenticité du fait, que Nicéphore, troublé par le message mystérieux qui lui avait été remis dans la soirée, avait mandé à son frère le curopalate d'accourir au plus vite au Boucoléon avec une troupe de soldats fidèles. Léon, en ce moment fort occupé à jouer (c'était un joueur passionné), négligea de lire la missive impériale, qu'il posa sur le bord du lit. Une fois le jeu terminé, il en prit connaissance. Épouvanté de ce retard, il se précipita vers le Palais avec un de ses fils, le vestis Nicéphore, et tous les hommes qu'il put assembler. Il n'était plus temps. Comme la petite troupe atteignait cette extrémité méridionale du Cirque, terminée en hémicyle, qui portait le nom de Sphendoné, on entendit à travers l'ouragan de neige des passants disant que le Basileus venait d'être massacré! En même temps éclataient dans les cours du Palais et par toutes les rues et places avoisinantes les cris de ceux qui, torches en mains, proclamaient au milieu des ténèbres de la nuit le nouveau maître de l'Orient. Les deux princes, terrifiés, au lieu de tenter une partie suprême, coururent se réfugier à Sainte-Sophie [1]. Léon, avec ses immenses richesses, aurait peut-être encore réussi à ce moment à enlever le pouvoir à Tzimiscès.

1. Le curopalate fut exilé à Lesbos et son fils Nicéphore à Imbros. L'autre fils de Léon, Bardas, qui était duc ou stratigos des deux petits thèmes asiatiques de Chaldée et Colonée, fut révoqué de ses fonctions et relégué à Amasia du Pont. Le troisième, le brave stratopédarque Pierre, le vainqueur d'Antioche et d'Alep, était un enfant naturel.

Toute la journée du lendemain, le samedi 11 décembre, par un temps sombre et brumeux d'une horrible tristesse, le corps décapité de l'illustre vainqueur des Sarrasins, précipité d'une fenêtre dans les jardins du Palais, demeura gisant sur la neige. Vers le soir seulement, le nouveau souverain donna ordre de faire disparaître ces restes importuns. On ne pouvait songer, dans la confusion du moment et après cet assassinat presque public, à faire au Basileus défunt des funérailles solennelles. L'inhumation fut honteusement clandestine et précipitée. On mit à la hâte ce pauvre corps sur un brancard improvisé avec des morceaux de bois ramassés çà et là, et, la nuit venue, une nuit noire et profonde, on le transporta presque en courant, sans pompe aucune, dans le plus grand secret, aux Saints-Apôtres. Il y fut aussitôt enseveli dans un des grands sarcophages de l'héroon de Constantin [1].

Ce fut là le dernier acte de ce drame sanglant, un des plus tragiques de la tragique histoire de Byzance [2]. Le pieux Léon Diacre note avec émotion qu'aucun des meurtriers de Nicéphore ne jouit paisiblement

1. Les chroniqueurs nous ont conservé les beaux vers iambiques composés en l'honneur du héros par le métropolite Jean de Mélitène, qui vécut vers les premières années du siècle suivant. Ces vers furent gravés sur la tombe même de Nicéphore. En voici la traduction libre, empruntée à M. Brosset, dans son édition de Lebeau :

« Cet homme, naguère plus redoutable que le glaive, est tombé sous le fer du vil agent d'une femme. Maître tout à l'heure du monde entier où il n'occupait cependant qu'une petite place, celui que semblaient respecter les êtres les plus farouches, son épouse, cette autre moitié de lui-même, l'a massacré. Spectacle douloureux, il est condamné à l'éternel sommeil, celui qui connaissait à peine le repos des nuits. Lève-toi, prince, aujourd'hui ! Éveille tes fantassins, tes escadrons, tes archers, ton armée, tes phalanges, tes bataillons ; des nuées de Russes, les nations de la Scythie, avides de carnage, se précipitent sur nous ; ils désolent ton peuple, ta capitale, ceux qu'autrefois faisait trembler la vue seule de ton nom sur les portes de Byzance. Non, tu n'y seras pas insensible : arme-toi de la pierre qui te couvre, pour écraser ces sauvages agresseurs ; et qu'ensuite elle serve d'inébranlable soutien à nos pieds affermis. Mais si tu ne veux quitter la tombe pour un moment, fais-leur entendre un seul des éclats de ta voix ; à ce bruit seul ils se disperseront. Si cela même t'est refusé, reçois-nous tous dans ton asile ; car du sein de la mort, tu suffiras pour sauver le monde chrétien, toi qui vainquis tout, hors une femme, Ὢ πλὴν γυναικὸς, τὰ δ'ἄλλα Νικηφόρος. »

2. Mathieu d'Édesse, très favorable à Nicéphore Phocas comme tous les Arméniens, donne des détails assez différents et quelque peu fantaisistes sur la manière dont il fut assassiné. Selon lui, un soir que Nicéphore, assis sur son trône, lisait à la lueur des flambeaux de cire l'Écriture sainte, l'infâme impératrice Théophano, étant survenue, attacha fortement autour de lui l'épée qu'il avait à son côté. Puis elle alla trouver son complice Tzimiscès et lui remit de sa propre main le glaive destiné à trancher la vie du juste. Tzimiscès étant entré furtivement dans la chambre de l'empereur, celui-ci, en le voyant, lui dit : « Chien enragé, que viens-tu faire ici ? » Puis, s'étant levé résolument, il cherchait son épée, mais il s'aperçut qu'elle était liée solidement à sa ceinture. Aussitôt Tzimiscès se précipite sur lui avec la férocité d'une bête sauvage, massacre ce vaillant prince et coupe son corps en trois morceaux... On découvrit alors que le pieux empereur portait sur la chair vive un cilice que dissimulait la pourpre dont il était revêtu. Le sang de l'homme de Dieu rejaillit sur la figure des meurtriers, etc.

du fruit de son forfait. Jean Tzimiscès, après un règne glorieux mais bien court, périt, lui aussi, de mort violente et mystérieuse. Théophano, chassée presque aussitôt du Palais par son amant et son complice de la veille, qui refusa de l'épouser, traîna de monastère en monastère et jusqu'au fond de l'Arménie une existence lamentable [1]. Les autres conjurés, sans une exception, eurent une fin malheureuse. La justice divine atteignit chacun d'eux. Le seul Léon Balantès fut exécuté aussitôt comme ayant porté le premier coup à Nicéphore. Ce fut le bouc émissaire qui paya d'abord pour tous. Jean Tzimiscès ne put ou ne voulut le sauver [2].

Ainsi finit, dans une misérable intrigue de palais, ce règne, un des plus glorieux de l'empire byzantin. Lorsqu'il tomba, âgé de cinquante-sept ans, sous les coups de ses meurtriers, Nicéphore avait de toutes parts relevé, fortifié et agrandi la vaste monarchie confiée à ses soins. Il avait définitivement et pour longtemps abattu la puissance sarrasine, le plus grand danger de l'empire; il avait reconquis plusieurs provinces et restitué aux thèmes byzantins d'Asie Mineure une frontière sûre et redoutable. Il avait reconstitué les armées impériales et les avait portées à un degré de force et de perfection inconnu jusqu'à ce jour. Du côté du Danube seulement il avait été moins heureux, et pour se défaire d'un ennemi déjà défaillant, il avait attiré sur cette frontière de l'empire un orage redoutable. Mais, comme lui avait triomphé des Arabes, ainsi son successeur allait savoir triompher des Russes.

1. Le patriarche Polyeucte, toujours intrépide et fidèle malgré les ans (il mourut un mois après le drame du Boucoléon), refusa de procéder au couronnement de Tzimiscès avant que Théophano, que la voix publique désignait unanimement comme l'instigatrice du crime, eût été expulsée du Palais. Jean sacrifia sa maîtresse à sa couronne. L'impératrice fut enfermée dans un monastère de l'île de Proti. Peu après elle réussit à rentrer secrètement à Constantinople et se réfugia à Sainte-Sophie. Le nouveau premier ministre Basile l'en fit sortir de force et l'exila à nouveau, mais cette fois au loin, en Arménie, dans un monastère fondé précisément par Nicéphore Phocas. Avant que de repartir pour ces terres lointaines, Théophano obtint une audience de Tzimiscès. A peine l'eut-elle aperçu qu'elle éclata contre lui en furieuses injures. Ce fut une scène terrible. Voyant son fils Basile auprès de son amant, elle se jeta sur le pauvre enfant et lui meurtrit le visage à coups de poings, l'appelant Scythe et barbare; elle faillit l'étrangler et l'on dut l'arracher en toute hâte de ses mains. A la mort de Tzimiscès, en 976, elle fut rappelée au Palais. Sa mère avait été également, à l'avènement de Tzimiscès, exilée à Mantinée.

2. Voyez dans le si intéressant mémoire de M. Syrkow, malheureusement écrit en langue russe, les pages si pleines de renseignements sur les diverses sources auxquelles ont puisé les nombreuses chroniques qui nous ont laissé le récit du meurtre de Nicéphore.

On dit qu'à la nouvelle de la mort de Nicéphore, qu'on avait justement surnommé le marteau des Sarrasins, il y eut de l'allégresse jusque dans la moindre bourgade de l'Islam, et que les émirs musulmans tant de fois battus poussèrent des soupirs de soulagement. De même Sviatoslav et ses Ross se crurent certains de la victoire sur le Danube. Cette allégresse de tous les pires ennemis de Byzance était prématurée. Certes la disparition de ce grand homme était pour l'empire un deuil cruel, mais la Providence avait voulu que son meurtrier fût aussi son émule et comme son continuateur. Les campagnes de Tzimiscès en Syrie et jusqu'en Mésopotanie, ses luttes formidables contre les Russes, duel gigantesque de deux nations, constituent pour l'histoire de Byzance un chapitre non moins superbe que les guerres de Nicéphore. Et même, après la mort prématurée du brillant usurpateur arménien, le succès des armes et de la politique de Byzance ne devait pas faillir encore, et l'aîné des fils de Romain, Basile, devenu enfin seul maître de l'empire, devait, par l'anéantissement définitif de la vaste monarchie fondée par le czar Syméon, mériter le surnom glorieux du Bulgaroctone. Peut-être un jour me sera-t-il donné de poursuivre cette dramatique histoire de la lutte de l'empire byzantin aux dixième et onzième siècles contre ses éternels ennemis du nord et du midi, par l'attachant récit des exploits de ces deux princes guerriers, Jean Tzimiscès et Basile II, fils de Romain, dignes successeurs de l'immortel Nicéphore Phocas, le plus grand souverain militaire du dixième siècle oriental [1]!

1. « On ne peut contester à ce prince, dit Lebeau, d'avoir été le plus grand guerrier de l'empire depuis Théodose, et ses conquêtes sur les Sarrasins donnent lieu de conjecturer que, s'il eût vécu plus longtemps, il aurait rendu à l'empire, du moins du côté de l'Orient, toute sa gloire et son ancienne puissance. » — Voyez encore le jugement si favorable que porte sur Nicéphore et sur les résultats brillants de son règne trop court M. Paparrigopoulos dans son *Histoire de la nation hellénique*, t. IV, p. 193.

Les glorieux exploits de Nicéphore ont inspiré même ses adversaires irréconciliables, les Sarrasins, qui ont chanté la bravoure du terrible Nikfour. Combien plus ont-ils inspiré les poètes byzantins! Mais, hélas, tout ce cycle de chants épiques grecs et de poésies et *kasidas* arabes, fruit de tant d'événements guerriers de cette époque, nous est malheureusement encore presque totalement inconnu. M. Polychronios Syrkow, un écrivain slave, aux pages 2 et suivantes de son travail intitulé : *Le récit byzantin de l'assassinat de l'empereur Nicéphore Phocas, d'après une ancienne version bulgare*, a relevé les passages des quelques chansons populaires grecques venues jusqu'à nous dans lesquels figure la mention du nom de Nicéphore. Je citerai parmi elles le poème sur les exploits de Digénis

Acritas (voyez p. 353), la chanson sur Porphyrios, celle sur le fils d'Andronic, une chanson de l'île de Céphalonie. Ce sont là les lointains échos du cycle épique qui a dû se former rapidement sur les exploits du grand ennemi des Sarrasins et remplir du bruit de son nom le monde oriental.

Après les Grecs, leurs voisins les plus proches, les Bulgares eux-mêmes, ont, dans leur littérature populaire, chanté Nicéphore, ses exploits et ses malheurs. Le petit volume très curieux de M. Syrkow dont j'ai donné le titre quelques lignes plus haut a précisément, on le voit, pour objet principal l'étude très approfondie d'un ancien récit bulgare de la mort de Nicéphore parvenu jusqu'à nous. Ce récit, où le fabuleux se mêle à des détails historiques réels, présente, dit l'écrivain slave, plusieurs particularités très intéressantes qu'on ne trouve dans aucune autre narration de ces faits, ni orientale ni occidentale, et qui sont peut-être l'expression même de la vérité. Ce récit, ou plus exactement ce « dit », nous est parvenu incomplet. Il date de la fin du douzième ou du commencement du treizième siècle; son auteur a dû être un moine lettré et instruit d'un couvent protégé peut-être par Nicéphore ou son successeur Tzimiscès. En voici la traduction libre : *Dit du czar Phocas et de ses frères et comment ils furent mis à mort par une cabaretière nommée Théophano.* « Il existait une fois un czar Phocas; il avait huit frères tous pleins de vaillance. Lorsqu'il était question de guerre, ils ne rassemblaient pas leurs armées, mais chacun s'en allait tout seul battre les troupes des princes étrangers; c'est ainsi qu'ils parcouraient le monde, attendant que quelqu'un les attaquât par goût des aventures ou par tout autre motif et ne songeant qu'à se rassasier de combats; mais personne ne se montrait pour les combattre. Ainsi donc la terre se reposait du temps du czar Phocas et il n'y avait dans son royaume ni sebastocratores, ni armées, ni autre autorité souveraine, mais la terre vivait en silence. Et les boïars, les princes et les primats et le patriarche et les évêques s'assemblèrent et tinrent conseil, se disant : « Ces czars sont des saints et ne savent pas prendre femme, et cependant nous n'aurons pas toujours des czars de même souche et le monde ne se reposera pas toujours dans le silence. Mais quand Nicéphore aura atteint le terme de sa vie, nous aurons de nouveau des czars comme auparavant et la paix s'en ira de ce monde. Assemblons-nous donc, frères, et allons supplier le czar qu'il prenne femme pour en avoir un enfant, et nous aurons alors un gouvernement pacifique pour l'éternité. S'étant donc tous réunis, ils vinrent chez le czar et lui dirent : « Prends pitié de nous, Messire le czar; nous avons une seule prière à t'adresser; accorde-nous-la. » Et comme le czar les voyait l'implorer avec soumission, il leur dit : « Je jure par le Czar éternel qui m'a créé ainsi que tout l'univers, de faire selon votre prière. » Alors ils lui dirent : « Monseigneur le czar, prends une femme et procrée des enfants, des fils et des filles, et que ton nom se maintienne jusque dans l'éternité. » Le czar, les entendant lui adresser cette demande et ne voulant pas se parjurer, fit faire de petits souliers et leur dit : « Prenez ces souliers, cherchez celle au pied de laquelle ils iront et amenez-la-moi, et elle sera ma czarine. » Ils prirent les souliers et parcoururent les provinces et les villes, mais nulle part ils ne trouvèrent personne qui pût mettre les souliers. Enfin ils arrivèrent à Nicomédie, et ayant été chez la fille d'une certaine cabaretière, appelée Théophano, il se trouva que les souliers lui allaient. Les patriarches, les primats, tout le peuple assemblés là amenèrent Théophano au czar avec de grandes manifestations de joie. Le czar l'épousa par égard pour les vœux de ses sujets, mais il n'eut avec elle aucun rapport charnel. Le czar était accoutumé à lire sans cesse dans sa chambre le livre des Psaumes. Quand il voulait reposer, il dormait sur une couche de cailloux tranchants comme des couteaux, tandis que le lit impérial ne figurait que pour la montre. Théophano grandit et sa beauté devint éblouissante; et elle dit un jour au czar : « Messire le czar, tes pommes sont mûres et ton cerisier est déjà tout empourpré; il est temps pour toi de récolter. » Le czar lui répondit : « Tais-toi, Théophano, attends un peu que j'aille à Jérusalem prier pour nous deux, et quand je serai de retour, je me ferai higoumène et je te créerai également abbesse et ainsi nous sauverons nos âmes; quant à ce que tu me proposes, quel bien pourrons-nous en tirer? » Depuis ce moment, la maudite Théophano conçut dans son cœur son projet criminel et se mit en quête d'un amant. Le czar avait un seigneur du nom de Tzimiscès, qui était en grand honneur auprès de lui. Théophano vint le trouver et lui dit : « Viens avec moi. » Mais Tzimiscès l'évitait, lui disant : « Je ne ferai pas cet outrage à mon seigneur. » Mais elle, s'étant fardée, vint le trouver dans son lit, et de cette façon il la posséda. Aussitôt après, lui s'éveillant comme d'un rêve, se mit à pleurer amèrement et s'écria : « Malheur à moi, où finirai-je? » Théophano dit : « Silence, Tzimiscès. Je te conduirai auprès du czar, tu le tueras et tu deviendras czar à sa place. » Et elle le fit entrer dans la chambre du czar, où celui-ci lisait les Psaumes. Elle s'approcha de lui par derrière et, s'emparant de son épée dont le fer pouvait nager sur l'eau, elle le passa à Tzimiscès, s'écriant : « Frappe-le, n'aie pas peur. » Et il le frappa par derrière et le fendit en deux du haut en bas. Le czar ainsi blessé jeta le livre des Psaumes qu'il tenait en mains et frappa Tzimiscès sur la tête, et dans le même moment tous deux moururent. Dans le palais du czar un puits très profond était creusé. Théophano, aidée de deux jeunes filles, y jeta le corps du czar; elle

cacha autre part celui de Tzimiscès. Recouvrant ensuite d'un tapis l'orifice du puits, elle fit venir successivement les frères du czar, disant à chacun : « Le czar t'appelle. » Ils accouraient, croyant à quelque nouvelle importante. Théophano allait à leur rencontre cierges en main, les reconduisant jusqu'au puits, sur l'orifice duquel ils s'engageaient, croyant que le tapis avait été placé là en leur honneur ; alors ils roulaient dans l'abîme. Ainsi Théophano réussit à les faire périr tous avant l'aube et trouva un nouvel époux, etc., etc. » — Le conte présente ici une lacune considérable, et la suite du récit donnant la fin de Théophano n'intéresse plus directement notre sujet.

Revenons aux Byzantins. J'ai déjà parlé des chants composés par le diacre Théodose en l'honneur du vainqueur de Crète (voyez page 84). Michel Attaliote, qui écrivait sa chronique un siècle après la mort du héros, en rédigeant l'histoire de l'empereur Nicéphore III Botoniate, fait gloire à celui-ci de descendre du grand vainqueur des Sarrasins. « A quoi bon, s'écrie-t-il, conter les victoires de ce grand homme ? La littérature et la poésie sont pleines du récit de ses hauts faits. » Dans un recueil anonyme de poésies byzantines conservé au département de la Bibliothèque nationale, M. Cramer a retrouvé plusieurs pièces de vers en l'honneur de Nicéphore Phocas [1]. Une d'entre elles célèbre ses victoires et sa fin misérable par les mains d'une faible femme. Une autre fait parler son ombre après que ses ennemis triomphants ont partout renversé son image. Ces vers, d'un grand style, d'une très mâle allure, ont été attribués à Jean Géomètre, poète des environs de l'an mille, que M. Wassiliewsky a récemment réussi à identifier avec le métropolitain Jean de Mélitène. Sur la tombe même de Nicéphore, cet évêque, nous l'avons vu, a chanté sa gloire (voyez page 758).

Feu Hase [2] mentionne encore des strophes en l'honneur de Nicéphore retrouvées dans un manuscrit venu du Vatican. Du Cange enfin a été l'un des premiers à citer quatre vers célébrant les victoires de notre héros qui sont gravés sur un reliquaire de la Vraie Croix, aujourd'hui encore conservé à Cortone, en Toscane (voyez les gravures des pages 689 et 693). Cet ivoire précieux est, avec un sceau et quelques monnaies, le seul monument encore existant sur lequel j'aie retrouvé le nom de l'immortel capitaine. L'inscription à son nom qui existait jadis à Tarente a, je le crois, disparu.

On le voit, le concert de louanges est quasi universel. Il n'y a guère que Luitprand, l'irascible évêque, qui détonne dans cet ensemble. Dans les vers gravés par lui sur les murailles de son abominable demeure byzantine, il a exhalé contre l'empereur qui le recevait si mal ses furieuses rancunes de prélat latin et d'ambassadeur des princes d'Occident.

« Nicéphore, dit l'historien arabe Abou'l Mahâcen, était un homme brave, habile dans l'administration et le gouvernement, tel qu'on n'en avait pas vu depuis le temps d'Alexandre le Grand. » Le chroniqueur musulman ajoute ces mots à propos des origines supposées de notre héros : « Il n'appartenait pas à la lignée royale grecque ; au contraire, il était, à ce qu'on dit, le fils d'un musulman de Tarsous, connu sous le nom d'Ibn el-Qassâs. » Ce racontar que rapportent plusieurs autres chroniqueurs orientaux est curieux en ce qu'il nous montre quelles légendes s'étaient formées sur ce nom glorieux. Les Sarrasins, dans leur admiration craintive pour ce terrible adversaire qui tant les accablait, se faisaient une gloire de le réclamer pour un des leurs.

1. Voyez *Anecdota græca e codd. manuscriptis Bibl. reg.*, Paris, ed. J. A. Cramer, t. IV, Oxford, 1841, pp. 265, 266, 267, 274, 283, 290, 295, 296, 305, et Syrkow, *op. cit.*, pp. 97 sqq. Voyez encore Migne, *Patrologie, Patr. gr.*, t. CVI, 1863, *Œuvres de Jean Géomètre*, col. 805, 901, 903, 910, 920, 927, 932 à 934, 941. — Voyez aussi Wassiliewsky, *Fragments russo-byzantins*, IV, dans le *Journal du Ministère de l'Instruction publique russe*, t. CLXXXIV, pp. 167-175.

2. *Notices des manuscrits*, t. VIII, Paris, 1810, 2e partie, page 267.

LISTE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES PRINCIPAUX OUVRAGES, ARTICLES, DOCUMENTS OU MANUSCRITS CITÉS DANS CE LIVRE.

ABOULFARADJ (GR.), dit aussi Bar-Hebræus. — *Chronicon syriacum*, éd. Bruns et Kirsch, Leipzig, 1789.

ABOULFÉDA. — *Annales muslemici*, éd. Adler, Copenhague, 1790.

ABOU'L MAHACEN. — *Annales*, éd. Juynboll, Leyde, 1852-61.

AÏNI (EL-). — Chronique manuscrite intitulée : *Le Collier de Perles.*

AMARI (M.). — *Storia dei Musulmani di Sicilia*, Florence, 1856-58.

— *Bibliotheca arabosicula ossia raccolta di testi arabici che toccano la geografia, la storia, la biografia e la bibliografia della Sicilia*, Turin et Rome, 1880.

Athanase (*Vie de saint*). — Dans le Recueil en langue russe intitulé : *Vies des Pères de l'Église de l'Athos.* Voyez ci-dessous.

Athos (*Vies des Pères de l'Église de l'*) (*en russe*). — Saint-Pétersbourg, 4e éd., 1875.

ATTALIOTE (MICHEL). — *Historia*, éd. Bonn, 1853.

BANDURI (D.-ANS.). — *Imperium orientale sive Antiquitates Constantinopolitanæ*, Paris, 1711.

BAYET (C.). — *L'Art byzantin*, Paris.

— Articles *Byzantin* (*Empire*), *Byzantin* (*Art*), *Byzantine*, etc., dans la *Grande Encyclopédie.*

BESTOUJEV-RIOUMINE. — *Histoire de Russie*, t. I, Saint-Pétersbourg, 1872.

BORDIER (H.). — *Description des peintures et autres ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1883.

BYZANTIOS (S.-D.). — Κωνσταντινούπολις, Athènes, 1851-69.

CÉDRÉNUS (GEORGE). — *Compendium historiarum*, éd. Bonn, 1839.

CHANTRE (E.). — *Mission scientifique dans la haute Mésopotamie, le Kurdistan et le Caucase*, mars à septembre 1881. Recueil de photographies.

CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE. — *De Ceremoniis*, éd. Bonn, 1830.

— *De Thematibus*, éd. Bonn, 1840.

— *De Administrando imperio*, éd. Bonn, 1840.

DÆNDLIKER (C.) et MULLER (J.-J.). — *Luidprand von Cremona und seine Quellen. Untersuchungen zur allgemeinen Geschichte der Jahre* 888-967 *Chr.*, Leipzig, 1871.

DEFRÉMERY (CH.). — *Les Émirs al oméra.* (*Mém. présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions*, 1re série, t. II, pp. 105-197.)

DÉHÉBÎ (ED-). — *Chronique manuscrite* intitulée : *Tarikh el-Islam*, « Annales de l'Islamisme ».

DIEHL (Ch.). — *Peintures byzantines de l'Italie méridionale.* (*Bulletin de Correspondance hellénique*, Athènes et Paris, t. VIII et IX, 1884-85.

Dieterici (Fr.). — *Mutanabbi und Seifuddaula aus der Edelperle des Tsaâlibi nach Gothaer und Pariser Handschriften dargestellt*, Leipzig, 1847.

— *Mutanabbii carmina, cum commentario Wâhidii*, Berlin, 1861.

Dœnniges (W.). — *Kaiser und König Otto der Erste*, 951-973. (*Jahrbücher des deutschen Reichs unter dem Sæchsischen Hause herausgegeben* von L. Ranke, t. I, 3e partie, Berlin, 1839.)

Drinov (M.-C.). — *Les Slaves méridionaux et Byzance au dixième siècle* (*en russe*). Moscou, 1876. (*Comptes rendus de la Société d'histoire et d'archéologie de Moscou pour* 1875.)

Du Cange. — *Historia byzantina*, Paris, 1680, contenant *Familiæ byzantinæ* et *Constantinopolis Christiana*.

Duchesne (l'abbé) et Bayet (C.). — *Mission en Macédoine et au Mont Athos*. (*Archives des Missions scientifiques et littéraires*, 1876.)

Dulaurier (Ed.). — Voyez *Historiens arméniens des Croisades*.

Dummler (E.). — *Kaiser Otto der Grosse*, begonnen von R. Kœpke, Leipzig, 1876.

Éphrem. — *Chronique*, éd. Bonn.

Fabre (P.). — *Le* Liber Censuum *de l'Église romaine*, Paris, 1889.

Favre (C.) et Mandrot (B.). — *Voyage en Cilicie*, 1874. (*Bulletin de la Société de Géographie de* 1878.)

Finlay (C.-F.). — *History of Greece from its conquest by the Romans to the present times*, Londres, 1877.

Freytag (G.-W.). — *Geschichte der Dynastie der Hamdaniden in Mosul und Aleppo*. (*Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*, t. X, 1856, pp. 432-498, et t. XI, 1857, pp. 177-252.)

— *Selecta ex historia Halebi* (de Kémal ed-Dîn), Paris, 1819.

— *Regnum Saahd-Aldaulæ in oppido Halebo* (de Kémal ed-Dîn), Bonn, 1820.

Géomètre (Jean), évêque de Mélitène. — Pièces de vers qui lui sont attribuées (*Anecdota græca e codd. mscriptis Bibl. reg. Parisiensis*, éd. Cramer, t. IV, Oxford, 1841, et Migne, *Patrologie*, Patr. gr., t. CVI, col. 805-1002). Voyez encore au nom *Wassiliewsky*.

Georges moine, dit Hamartole. — *Georgii monachi, dicti Hamartoli, chronicon ab. o. c. ad. a. p. Chr. n.* 842 *et a div. script. usque ad. a.* 1143 *contin., nunc primum, etc., edidit E. de Muralto*, Saint-Pétersbourg, 1859.

Gfrœrer (A.-Fr.). — *Byzantinische Geschichten*, Gratz, 1872-77.

Gibbon (E.). — *History of the decline and fall of the roman empire*, 1776.

Giesebrecht (W. von). — *Geschichte der deutschen Kaiserzeit*, 5e éd., Leipzig, 1881.

Glycas (Michel). — *Annales*, éd. Bonn, 1836.

Graux (Ch.). — *Notice et extrait d'un manuscrit de Bâle*. (*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des Études grecques en France*, t. IX, 1875.)

Gregorio (R. di). — *Rerum arabicarum, quæ ad historiam siculam spectant, ampla collectio*, Palerme, 1790.

Gregorovius (F.). — *Geschichte der Stadt Athen im Mittelalter*, Stuttgart, 1889.

Hammer (J. de). — *Motenebbi, der groesste arabische Dichter*, Vienne, 1824.

Hertzberg (G.-F.). — *Geschichte Griechenlands seit dem Absterben des antiken Lebens*, 1876.

— *Geschichte der Byzantiner und des osmanischen Reiches*. (*Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen* d'Oncken, t. VII, 1883.)

Hilferding (A.). — *Geschichte der Serben und Bulgaren*, Bautzen, 1856.

Hirsch (F.). — *Kaiser Constantin VII Porphyrogennetos*. (*Progr. der. Kœnigstædt. Realschule*), Berlin, 1873.

— *Byzantinische Studien*, Leipzig, 1876.

Historiens arméniens des Croisades. — T. I, Paris, 1869, éd. Dulaurier.

Hopf (Dr C.). — *Geschichte Griechenlands vom Beginn des Mittelalters bis auf unsere Zeit* (1821). (Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*, 1re série, tt. LXXXV et LXXXVI, Leipzig, 1870-71.

Ibn el-Athîr. — *Chronique* dite *El Kamel*, éd. Tornberg, Leyde, 1851-76.

IBN HAUKAL. — *Les Routes et les Royaumes*, éd. de Gœje, Leyde, 1873.
IBN KETHÎR. — *Chronique* manuscrite.
IBN KHALLICAN. — *Dictionnaire biographique*, éd. de Slane (en anglais), 1842-43, éd. Wüstenfeld, Gœttingen, 1835-50.

JIRECECK (C.-J.). — *Geschichte der Bulgaren*, Prague, 1876.
JOANNE (A.). — *Guide pour la Syrie et la Palestine*, éd. Chauvet et Isambert, Paris, 1882.
— *De Paris à Constantinople*, éd. Rousset, Paris, 1886.
JOEL. — *Chronographie*, éd. Bonn, 1836.

KÉMAL ED-DÎN. — *Histoire d'Alep*, manuscrit de la Bibliothèque nationale. *Excerpta* dans *Léon Diacre*, éd. Bonn, pp. 389-394. Voy. au nom *Freytag*.
KIEPERT. — Πίναξ τοῦ μεσαιωνικοῦ Ἑλληνισμοῦ κατὰ τὴν δεκάτην ἑκατονταετηρίδα, Leipzig, 1883.
KŒPKE (R.). — *De vita et scriptis Luidprandi episcopi Cremonensis commentatio historica*, Berlin, 1842.
KRAUSE (J.-H.). — *Die Byzantiner des Mittelalters, in ihrem Staats-Hof und Privat-Leben*, etc., Halle, 1869.
KREMER (A. VON). — *Culturgeschichte des Orients unter den Chalifen*, Vienne, 1875-77.
KRUG (PH.). — *Kritischer Versuch zur Aufklœrung der Byzantischen Chronologie*, Saint-Pétersbourg, 1810.

LABARTE (J.). — *Histoire des Arts industriels*, Paris, 1864.
— *Le Palais impérial de Constantinople et ses abords, Sainte-Sophie, le Forum Augustéon et l'Hippodrome tels qu'ils existaient au dixième siècle*, Paris, 1861.
LAMBROS (SP.). — Ἱστορικὰ Μελετήματα, Athènes, 1884.
LANGLOIS (V.). — *Voyage en Cilicie*, Paris.
— Nombreux articles sur la Cilicie dans la *Revue Archéologique*.
LEBEAU (CH.). — *Histoire du Bas-Empire*, éd. Saint-Martin et Brosset, Paris, 1824-26.
LENORMANT (FR.). — *La Grande Grèce. Paysages et histoire*, Paris, 1881-1884.

LÉON DIACRE. — *Historia*, éd. Hase, Paris, 1818, éd. in-fol., 1819, et éd. Bonn, 1828.
LEONHARDT (K.). — *Kaiser Nicephoros II Phokas und die Hamdaniden* (960-969), *inaug. Diss.*, Halle, 1887. C. r. de A. Müller dans *Litteratur Zeitung*, 1889, n° 2, 12 janvier, p. 58.
Luitprandi Antapodosis. — (Pertz, *Monum. germ. hist.*, t. V, pp. 338 sqq.)
Luitprandi legatio ad Nicephorum Phocam imperatorem constantinopolitanum pro Ottonibus augustis et Adelheida (dans *Léon, Diacre*, éd. Bonn, pp. 342-373).
LUPUS PROTOSPATHA. — *Chronicon.* (*Antici chronologi quatuor*, éd. A. Caraccioli, Naples, 1626.)

MAKÎN (EL-) ou ELMACIN. — *Historia saracenica*, éd. Erpenius et Golius, Leyde, 1625.
Maléïnos (*Vie de saint Michel*). — *Prologue*, Moscou, 1702, p. 615, 619.
MANASSÈS (C.). — *Compendium chronicum*, éd. Bonn, 1837.
MARMIER (COMᵗ G.). — *Les Routes de l'Amanus.* (*Gazette archéologique* de 1884.)
MARRAST (AUG.). — *Esquisses byzantines*, Paris, 1874.
MATHIEU D'ÉDESSE. — *Chronique*, éd. Dulaurier, Paris, 1858 (t. I de la *Bibliothèque historique arménienne*).
MIGNE (L'ABBÉ). — *Patrologia græca*, Paris, 1857-66.
MOKADDASY (EL-). — *Descriptio imperii Moslemici*, éd. de Gœje, Leyde, 1877.
MORTREUIL. — *Histoire du droit byzantin*, Paris, 1844.
MOTÉNABBI. — Voy. aux noms *Dieterici*, *Hammer* et *Sacy* (*S. de*).
MURALT (ED. DE). — *Essai de chronographie byzantine*, Saint-Pétersbourg, t. I, 1855.

Nestor (*Chronique dite de*), éd. Léger, Paris, 1884.
NICÉPHORE PHOCAS. — *Novelles* (dans *Léon Diacre*, éd. Bonn, pp. 307-323).
— Περὶ παραδρομῆς πολέμου τοῦ κύρου Νικηφόρου τοῦ βασιλέως (dans *Léon Diacre*, éd. Bonn, pp. 182-258).
Nicéphore (*Vie de saint*). — Manuscrit de la Bibliothèque nationale.

Niconis (*Vita sancti*) *Metanoitæ monachi.* — (Martène et Durand, *Veter. scriptor. ampl. coll.*, t. VI, Paris, 1729.)

Nili junioris (*Vita sancti patris*), *scripta olim græce a contubernali ejus discipulo, nunc latinitate donata interprete I. M. Caryophilo, archiepisc. Iconiensi*, Rome, 1624.

Nowairi (En-). — *Encyclopédie manuscrite*, seulement en partie publiée.

Paparrigopoulos (C.). — Ἐξήκοντα ἔτη τῆς κατὰ τὸν μέσον αἰῶνα ἱστορίας τοῦ Ἑλληνικοῦ ἔθνους. (Νέα Πανδώρα, Athènes, t. VI, 1885, pp. 322-336 et 345-355.)

— Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ ἔθνους, Athènes, 1865-74.

Paspati (A.-G.). — Βυζαντίναι μελέται τοπογραφικαὶ καὶ ἱστορικαί, Constantinople, 1877.

— Τὰ θρακικὰ καὶ ἀνατολικὰ προάστεια τοῦ Βυζαντίου (dans le t. XII des *Actes du Syllogue hellénique de Constantinople*, 1879).

Polydeucès (J.). — *Chronique* manuscrite conservée à la bibliothèque du Vatican, fausse ment attribuée à Julius Pollux.

Porphyrios. — *L'Orient chrétien. L'Histoire de l'Athos* (en russe), Kiev, 1877.

Quatremère (É.). — *Vie de Moezz.* (Journal asiatique, III^e^ série, t. III.)

— *Mémoires historiques et géographiques sur l'Égypte*, Paris, 1808.

Rambaud (A.). — *L'Empire grec au dixième siècle. Constantin Porphyrogénète*, Paris, 1870.

— *Le Monde byzantin. Le sport et l'hippodrome à Constantinople.* (*Revue des Deux-Mondes*, 1875, 3^e^ pér., t. X, p. 922.)

— *Histoire de la Russie*, Paris, 2^e^ éd., 1879.

Ranke (L. von). — *Weltgeschichte. Sechster Theil, zweite Abtheilung*, Leipzig, 1885.

Reclus (E.). — *Nouvelle Géographie universelle*, t. IX, *Asie antérieure*, Paris, 1884.

Rey (E.-G.). — *Essai géographique sur le nord de la Syrie.* (*Bulletin de la Société de Géographie* pour 1873.)

— *Carte de la Syrie du nord*, Paris, Hachette, 1885.

Rosen (baron B.-R.). — Voyez *Yahia.*

Russel (A.). — *The natural history of Aleppo*, 2^e^ éd., Londres, 1794.

Sabatier (J.). — *Description générale des monnaies byzantines*, Paris, 1862.

Sacy (S. de). — *Chrestomathie arabe*, 2^e^ éd., t. III, 1827, pp. 599 sqq., *Extrait du Diwan ou Recueil de Poésies d'Abou't tayyb Ahmed Motenabbi, fils de Hosaïm.*

Saint-Martin (J.). — *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, Paris, 1818-1819.

Salernitanum (*Chronicon*). — (*Ap.* Pertz, *Mon. germ. hist.*, ss., t. III.)

Salzenberg. — *Altchristliche Baudenkmæler von Constantinopel*, Berlin, 1854.

Sathas (C.) et Legrand (E.). — *Les Exploits de Digénis Acritas. Épopée byzantine du dixième siècle*, Paris, 1875.

Sauvaire (H.). — *Deux derhams hamdânites inédits.* (*Annuaire de la Soc. fr. de Num. et d'Archéologie*, t. IX, 1885, pp. 164-177.)

Schlumberger (G.). — *Sigillographie byzantine*, Paris, 1884.

— *Les Iles des Princes*, Paris, 1884.

— *Les Principautés franques au point de vue des plus récentes découvertes de la numismatique*, Paris, 1877.

Scylitzès (Jean), curopalate. — *Excerpta* dans *Cédrénus*, éd. Bonn, t. II.

Syméon, magistros et logothète. — *Annales* dans *Theophanes continuatus*, éd. Bonn, pp. 601-760.

Spruner-Menke. — *Historisches Handatlas*, Gotha.

Syrkow (Polychronios). — *Le Récit byzantin de l'assassinat de l'empereur Nicéphore Phocas d'après une ancienne version bulgare* (en russe), Saint-Pétersbourg, 1883.

Tchertkov. — *Les Guerres du grand-duc Sviatoslav contre les Grecs et les Bulgares* (en russe), Moscou, 1843.

Théodose, diacre. — Ἅλωσις τῆς Κρήτης. Ἀκροάσεις πέντε (dans *Léon Diacre*, éd. Bonn, pp. 259-306).

Théophane (Suite à) (*Theophanes continuatus*). — *Chronographia*, éd. Bonn, 1838.

UNGER (FR.-W.). — *Griechische Kunst im Mittelalter.* (*Allgemeine Encyklopædie* d'Ersch et Gruber, 1re série, t. LXXXIV, pp. 391-474 et t. LXXXV, pp. 1-66. Leipzig, 1870-1871.

— *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte,* Vienne, 1878.

WASSILIEWSKY. — *Matériaux pour l'histoire intérieure de l'État à Byzance* (en russe). (*Journal du Ministère de l'I. P. russe*), tt. CLXXXIV, p. 167, CCII, pp. 224-228 et CCX, p. 369.

WEIL (G.). — *Geschichte der Chalifen,* Mannheim, 1846-51.

WUSTENFELD (F.). — *Geschichte der Fatimiden-Chalifen,* Gœttingen, 1881.

YAHIA IBN-SAID IBN-BATRIK EL ANTAKY (Jean l'Antiochitain). — *Annales* manuscrites. — De nombreux extraits de ce chroniqueur relatifs au règne de Basile II ont été publiés par le baron Rosen dans le livre intitulé : *L'Empereur Basile le Bulgaroctone,* etc., Saint-Pétersbourg, 1883.

ZACHARIÆ (C.-E.). — *Jus græco-romanum,* Leipzig, 1865-70.

ZAMPÉLIOS (S.). — Βυζαντίναι μελέται, Athènes, 1858.

— Ἰταλοελληνικά, Athènes, 1865.

ZONARAS (J.). — *Epitome historiarum,* éd. de Paris, Du Cange, 1667, et éd. Dindorf, Leipzig, 1871.

TABLE DES ILLUSTRATIONS.

CHROMOLITHOGRAPHIES.

Pages.

Combat de cavalerie entre Russes et Bulgares du dixième siècle. Les Bulgares fuient devant les Russes. Miniature d'un manuscrit slavon de la bibliothèque du Vatican ..... Frontispice.

Armée sarrasine en marche. Musiciens et porte-étendard divers. Miniature d'un manuscrit arabe de la bibliothèque de M. Ch. Schefer 124

Basileus byzantin (Basile II, fils de Romain II et de Théophano) en grand costume d'apparat. Miniature d'un psautier datant des premières années du onzième siècle, conservé à la bibliothèque de Saint-Marc de Venise. (D'après *Les Arts industriels au moyen âge*, de M. Jules Labarte.) 304

Émail cloisonné byzantin du dixième siècle (couverture d'évangéliaire), conservé dans un trésor d'église à Munich. Scène de la Crucifixion. (D'après l'ouvrage de M. de Hefner Alteneck : *Trachten des christlichen Mittelalters.*) 580

CARTES.

Carte de la Cilicie. Échelle 1 : 850.000 160

Carte de la Syrie du nord. Échelle 1 : 1.950.000 212

Carte de l'empire byzantin dans la seconde moitié du dixième siècle. Échelle 1 : 9.875.000. (Pl. double en couleur.) 324

GRAVURES DANS LE TEXTE.

Pages.

Chasseur lançant une panthère contre un daim et une biche. Miniature d'un manuscrit byzantin du dixième siècle 5

Sceau ou bulle de plomb d'un chef du corps des manglabites impériaux à Byzance 9

Sarcophages des empereurs d'Orient conservés dans la cour extérieure de l'église de Sainte-Irène à Constantinople 11

Grand sarcophage impérial conservé à Sainte-Irène 13

Sarcophages impériaux conservés à Sainte-Irène.. 15

Zérek-Djami, autrefois l'antique et illustre église du Pantocrator 17

Calice d'agate avec monture en argent au nom du patrice Sisinnios, conservé au trésor de Saint-Marc à Venise 21

Couverture d'argent doré, ornée de vingt-trois émaux cloisonnés sur or, d'un évangéliaire grec du dixième siècle, conservé à la bibliothèque de Sienne 23

Pointe dite du Sérail; sur la portion de cet emplacement située à gauche et en avant de Sainte-Sophie s'élevaient, à l'époque byzantine, les principaux édifices du Grand Palais Impérial de Constantinople 25

Portrait en pied de saint Marc. Miniature d'un évangéliaire byzantin du dixième siècle. Bibliothèque nationale 29

Vue générale de Salonique, prise du jardin du Vardar 33

Église des Saints-Apôtres à Salonique, aujourd'hui Sôouck-sou-Djami 37

Église byzantine de Saint-Pantaléon à Salonique.. 39

Château des Sept-Tours à Constantinople et portion avoisinante de la Grande Muraille 43

Sceau ou bulle de plomb du grand interprète du corps des Varangiens ou mercenaires scandinaves 49

Cavalier sarmate cataphractaire, figuré sur un bas-relief de la colonne Trajane 51

Navire portant le feu grégeois contenu dans des pots, d'après un ancien ms. arabe. Bibl. nat.... 55

Navire chargé de pots contenant le feu grégeois, d'après un ancien ms. arabe. Bibl. nat 57

Grenades arabes de terre cuite 59

Groupe de guerriers. Miniature d'un évangéliaire byzantin du dixième ou onzième siècle. Bibl. nat. 61

Cavaliers attaquant une forteresse. Miniature d'un évangéliaire byzantin du dixième ou onzième siècle. Bibl. nat 65

Sainte Hélène en impératrice byzantine. Miniature d'un ms. byzantin du neuvième siècle. Bibl. nat. 69

Sceau de plomb d'un commerciaire ou chef des douanes impériales de l'Hellespont 71

Groupe de guerriers byzantins, d'après une miniature d'un ms. grec du dixième ou onzième siècle. Bibl. nat 73

Pages.

Scène de guerre. Cavaliers byzantins poursuivant dans les bois des ennemis fugitifs et désarmés. Miniature d'un ms. grec du dixième ou du onzième siècle. Bibl. nat 77

Groupe de guerriers. Miniature d'un ms. byzantin du neuvième siècle. Bibl. nat 81

Machine de jet destinée à lancer des projectiles incendiaires, d'après un ancien ms. arabe. Bibl. nat. 85

Machine à lancer des pots remplis de matières inflammables, d'après un ancien ms. arabe. Bibl. nat 87

Sceau de plomb d'un directeur de l'arsenal impérial de Manganes 89

Camée sardonyx byzantin du dixième siècle, un des joyaux du Cabinet de France 91

Couvercle d'un petit reliquaire d'or ayant contenu des reliques du patriarche de Constantinople saint Étienne le Jeune, fils de l'empereur Basile Ier.. 93

Encolpion dit de Constantin. Face antérieure. Reliquaire byzantin conservé à Saint-Pierre de Rome 95

Encolpion dit de Constantin. Face postérieure.... 97

Camée sardonyx byzantin du dixième siècle environ représentant l'Annonciation de la Vierge. Cabinet de France 101

Triptyque d'ivoire de la collection Spitzer. Dixième siècle. Sur les volets figurent deux anges et quatre saints 105

Place de l'At-Meïdan, l'ancien *Hippodrome* de Byzance 107

Fragment d'une étoffe de pourpre byzantine du dixième siècle trouvée dans la châsse de saint Anno II, archevêque de Cologne, à l'abbaye de Siegbourg 109

Coffret arabe d'ivoire, monté en argent, conservé à la cathédrale de Bayeux 111

Armée arabe du moyen âge. Porte-étendard divers et musiciens. Miniature d'un ms. arabe de la bibliothèque de M. Ch. Shefer 117

Citadelle d'Alep 123

Coffret d'ivoire de l'an 965, un des plus anciens monuments datés de l'industrie arabe. Musée de l'Union centrale des arts décoratifs 125

Courrier sarrasin monté sur un chameau. Miniature d'un ancien manuscrit arabe appartenant à M. Ch. Schefer 127

Caravane sarrasine. Miniature d'un ancien manuscrit arabe appartenant à M. Ch. Schefer 129

Fragment du suaire de saint Potentien. Étoffe orientale du dixième siècle. Trésor de la cathédrale de Sens 133

Panorama de la ville d'Ourfa et des jardins du lac d'Abraham, d'après une photographie de M. Chantre 137

Le château de Marasch, d'après une photographie exécutée par le commandant Marmier 141

Pages.

Ivoire byzantin du dixième siècle de la collection Bastard. La Théotokos tenant l'enfant Jésus sur les genoux, assise sur un trône entre deux anges 145

La Grande Muraille de Constantinople à la hauteur du monastère de Baloukli, bâti sur l'emplacement de la célèbre église de Notre-Dame de Pigi ou de la Source..... 147

Monastère de Baloukli en dehors de la Grande Muraille..... 151

Camée byzantin du Cabinet de France (jaspe sanguin). Le Christ nimbé tenant les Évangiles de la main gauche et de la droite donnant la bénédiction.. 155

Plaque de bronze byzantine. Le Christ prêchant aux poissons et aux oiseaux..... 159

Croix votive byzantine de bronze de la collection Frœhner..... 163

Les Portes de Cilicie (*Pylæ Ciliciæ*), d'après un dessin du révérend Davis..... 165

Château de Lampron..... 167

Intérieur de l'étui dans lequel a été apporté en France le principal morceau de la Vraie Croix jadis conservé dans la sacristie de la Sainte-Chapelle.. 171

Fragment d'un coffret d'ivoire byzantin du dixième siècle, conservé à Xanten, dans l'ancien duché de Clèves. Les guerriers figurés sur ce coffret sont habillés en soldats byzantins de cette époque.... 175

La Vierge, miniature d'un évangéliaire byzantin du dixième siècle. Bibl. nat..... 179

Empereur byzantin du dixième siècle, probablement Constantin Porphyrogénète, sous la figure d'un roi juif. Miniature d'un évangéliaire byzantin du dixième siècle. Bibl. nat..... 181

Femme bédouine gardant des chameaux. Miniature d'un ancien manuscrit arabe appartenant à M. Ch. Schefer..... 183

Salomon, en costume d'empereur d'Orient, assis sur son trône entre deux gardes habillés en soldats byzantins. Miniature du *Saint Grégoire de Nazianze*. Bibl. nat..... 185

Cascade dans le Taurus..... 189

La ville d'Adana. Le pont sur le Sarus. Dans le fond la chaîne du Kizil-Dagh..... 193

Sceau de plomb du Cabinet de France, ayant appartenu au célèbre partisan arménien Georges Mélias, devenu stratigos impérial sur la frontière d'Asie Mineure; dixième siècle..... 197

Anazarbe. Portions de l'enceinte et du château bâti sur la croupe du Kouinda, d'après une photographie de M. B. de Mandrot..... 199

Vue de Sis et de son rocher, d'après une photographie de M. B. de Mandrot..... 205

Pakras-Kalessi ou Qala'at Bagras. Ruines de la forteresse de Bagras, d'après une photographie du comte Ch. Lanskoronski..... 207

Sceau de plomb d'un membre de la famille des Anémas, descendants du dernier émir de Crète..... 211

Panorama de la ville de Hamah, d'après une photographie communiquée par M. G. Rey..... 213

Vue de la ville de Homs, l'ancienne Émèse..... 217

Le lac de Homs..... 221

Le château d'Alep avec la portion avoisinante de la ville..... 225

Pages.

Prédication dans une mosquée. Miniature d'un manuscrit arabe appartenant à M. Ch. Schefer..... 227

Bague d'or byzantine du dixième siècle, grandie de moitié. Collection Rollin et Feuardent..... 231

Triptyque d'ivoire byzantin du dixième siècle, de la collection Spitzer. Sur le panneau central est figurée la Nativité. Sur les deux volets : l'entrée à Jérusalem, la résurrection de Lazare et l'Ascension..... 233

Étoffe orientale du dixième siècle environ, conservée au trésor de la cathédrale de Sens..... 235

Amphore arabe au nom du Khalife d'Égypte El-Aziz Billah. Ce vase précieux à monture d'argent est conservé au trésor de Saint-Marc, à Venise..... 237

Coffret arabe d'ivoire sculpté, monté en argent niellé et doré, probablement du dixième siècle. Collection Spitzer..... 241

Coffret arabe d'ivoire du dixième siècle, de l'ancienne collection Basilewsky, aujourd'hui à Saint-Pétersbourg..... 243

Amulette de bronze byzantine avec anneau de suspension..... 247

Scène de la vie sarrasine devant une porte de ville. Miniature d'un manuscrit arabe de la collection de M. Ch. Schefer..... 249

Grand calice de sardoine taillé à côtes et monté en argent doré, portant le nom d'un des deux empereurs Romain du dixième siècle. Trésor de Saint-Marc, à Venise..... 253

Monnaie de bronze de Romain II..... 257

Impératrice byzantine en grand costume de cérémonie. Cette belle plaque d'émail fait partie de la célèbre et merveilleuse *Parla d'Oro* qui sert aujourd'hui de retable au maître-autel de Saint-Marc de Venise..... 261

Salomon assis sur son trône, entouré de douze rois d'Israël, couronnés et nimbés comme lui, en costumes d'empereurs byzantins. Miniature d'un évangéliaire grec du onzième siècle. Bibl. nat... 263

Sainte-Sophie, la Grande Église, centre du monde religieux byzantin..... 269

Croix byzantine sculptée sur une église d'Athènes 271

Bas-relief d'argent du musée du Louvre de la fin du dixième siècle. Ce bas-relief recouvrait une boîte qui servait soit de reliquaire, soit à renfermer le livre des Évangiles..... 273

Médaille byzantine de dévotion, en bronze..... 275

La Panagia byzantine. Peinture murale dans une église d'Athènes..... 277

Saint Jean le Précurseur. Peinture murale dans une église d'Athènes..... 281

Roi de Juda en costume d'empereur byzantin. Miniature d'un manuscrit byzantin du dixième siècle. Bibl. nat..... 285

David et Goliath (Goliath costumé en guerrier byzantin). Miniature d'un manuscrit byzantin du dixième siècle de la bibl. de Saint-Marc de Venise..... 287

Reliquaire en forme de calice au nom de Basile le bâtard, le célèbre partisan de Nicéphore Phocas. Trésor de Saint-Marc à Venise..... 291

Pages

Fac-similé de l'inscription gravée sur le pied du calice de Basile le bâtard..... 292
Fac-similé de l'inscription circulaire gravée sur le pourtour de la patène du calice de Basile le bâtard 293
Monnaie de bronze attribuée à la Basilissa Théophano. C'est l'unique monnaie connue de cette impératrice..... 297
Célèbre dalmatique impériale du trésor de Saint-Pierre du Vatican. Ce splendide vêtement d'origine byzantine est fait d'un tissu de soie bleu sombre rehaussé d'or et d'argent..... 301
Colonne de Constantin, à Constantinople, dite Colonne brûlée depuis qu'elle a été noircie par des incendies..... 305
Sceau de plomb de Nicéphore Phocas. On ne connaît que ce seul exemplaire, qui appartient à M. Sorlin Dorigny, de Constantinople..... 311
Monastère de la Laure de l'Athos, édifié par saint Athanase, l'ami et le directeur spirituel de Nicéphore Phocas..... 313
Sceau d'argent de la communauté du mont Athos 317
La Fontaine sacrée, dite « la Source de vie », dans le couvent de Sainte-Laure fondé sur l'Athos.. 321
Le couvent de Roussicon au mont Athos, d'après un ancien dessin grec..... 325
Sceau de plomb des douanes impériales du thème de Thessalonique..... 327
Sceau d'un stratigos du thème de la mer Égée au dixième siècle..... 331
Sceau de plomb d'un duc byzantin du thème de Calabre..... 333
Sceau de plomb d'un stratigos du thème de Cherson au dixième siècle..... 335
Sceau ou bulle de plomb d'un haut fonctionnaire du thème de Charsian..... 337
Czar bulgare, miniature d'un précieux ms. slavon de la bibl. du Vatican..... 341
Banquet donné par le Basileus de Constantinople au czar de Bulgarie. Miniature d'un ms. slavon de la bibl. du Vatican..... 343
Guerriers russes du dixième siècle reproduits dans un ancien et célèbre ms. slavon des *Légendes des saints Boris et Gleb*..... 345
Guerriers russes du dixième siècle descendant le Dniéper dans un *monoxylon*. Dessin tiré d'un ancien ms. slavon des *Légendes des saints Boris et Gleb*..... 349
Portion gauche et septentrionale de la mosaïque byzantine dite de la Sainte Cène, dans l'église cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev..... 353
Martyre d'une sainte. Miniature du *Menologion* de la bibl. du Vatican, un des plus beaux mss. byzantins du dixième siècle..... 357
Émail cloisonné byzantin de la collection Basilewsky, aujourd'hui à Saint-Pétersbourg. Saint Théodore, le tueur du dragon. Dixième ou onzième siècle..... 361
Tissu historié, de la belle époque du dixième siècle byzantin, avec l'effigie d'un Basileus, découvert dans le tombeau de Günther, évêque de Bamberg au onzième siècle, tombeau élevé dans la cathédrale de cette ville..... 365

Pages.

Feuillet central d'un célèbre triptyque d'ivoire du Cabinet des médailles de France, donnant les effigies d'un Basileus et d'une Basilissa (Romain Diogène et Eudoxie) en grand costume impérial, nimbés et couronnés par le Christ..... 369
Dieu le Père sous les traits d'un patriarche byzantin en grand costume de cérémonie; d'après une peinture murale d'une église d'Athènes.... 371
Le Christ, peinture murale dans une église d'Athènes..... 373
Grand sceau ou bulle de plomb du clergé de Sainte-Sophie, la Grande Église, autrement dit sceau du chapitre de la cathédrale de Constantinople 377
Sceau ou bulle de plomb d'un patriarche de Constantinople..... 381
Les patriarches Abraham, Isaac et Jacob, peinture murale du réfectoire du monastère de Sainte-Laure, au mont Athos..... 385
Bague d'or émaillée du dixième siècle, de la collection de M. le baron Pichon. Ce petit joyau de l'orfèvrerie byzantine est un anneau de mariage, ce qu'indique le mot *omonoia* (union) placé au bas du chaton..... 389
L'évangéliste saint Mathieu offrant son livre à un dignitaire de l'Église grecque, qui le reçoit debout, vêtu d'une robe violette avec un manteau brun. Miniature d'un ms. byzantin de la Bibliothèque nationale..... 391
Fac similé de quelques lignes d'un évangéliaire byzantin de la Bibliothèque nationale, achevé d'écrire en 964, sous le règne même de Nicéphore Phocas..... 393
Sceau ou bulle de plomb ayant appartenu à un personnage byzantin du dixième siècle dont le patron était l'archange Michel..... 395
Coffret arabe d'ivoire sculpté du dixième siècle, conservé au musée du South-Kensington, à Londres 401
Cours du Pyrame ou Djeyhân à Massissa..... 403
Dinar d'or du Khalife Mothi, frappé en l'an 342 de l'Hégire (953 après Jésus-Christ), dans la ville d'Attar, dans le Yémen..... 405
Sceau de plomb d'un grand juge ou grand prévôt de l'armée byzantine. Collection de M. Sorlin-Dorigny, de Constantinople..... 409
Sceau ou bulle de plomb d'un chef du *bureau* (ou *scrinion*) *des Barbares*, fonctionnaire chargé des relations avec les ambassadeurs étrangers.... 413
Mosaïque portative du musée du Louvre, de la plus belle époque de l'art byzantin. Saint Georges tuant le dragon..... 415
Cure-oreilles d'or byzantin du dixième siècle portant une inscription qui formule des vœux de bonheur à l'adresse de la propriétaire de ce petit objet de toilette..... 417
Croix-reliquaire d'or byzantine du dixième siècle ayant fait partie du trésor de l'église de Sainte-Marie *ad gradus* de Cologne, aujourd'hui conservée à l'archevêché de cette ville..... 421
Restitution d'une église byzantine de la belle époque, Kilissé-Djami, une des plus célèbres parmi les nombreuses églises dédiées à la Théotokos. Façade antérieure..... 423

Pages.

de 960 sur les terres de l'empire et la déroute terrible que lui inflige le curopalate Léon dans un défilé du Taurus. — Gloire militaire incomparable et popularité des deux frères Phocas. — Conspiration de Basile Pétinos contre l'empereur Romain. — Châtiment des conjurés. — Cruauté des exécutions publiques à Byzance. — Événements divers. — Baptême du Porphyrogénète Constantin, second fils de Romain et de Théophano. — Postérité de Romain et de Théophano..... 115

CHAPITRE IV.

Campagnes de Nicéphore en Cilicie et en Syrie de 961-962 et 963, sous le règne de Romain II. — Vastes projets du domestique des scholes d'Orient. — Avant tout, il veut détruire la puissance du Hamdanide et conquérir la Syrie. — Pour atteindre ce résultat, il lui faut d'abord soumettre la Cilicie. — Description de cette province et de la chaîne du Taurus qui la sépare du reste de l'Asie Mineure. — Défilés de cette montagne. — Système de la guerre de frontière gréco-sarrasine au dixième siècle. — Le livre de la *Tactique* de l'empereur Nicéphore. — État de la Cilicie à cette époque. — Ses nombreux châteaux et places fortes. — L'Amanus la sépare de la Syrie. — Campagne foudroyante de Nicéphore en Cilicie (hiver de 961 à 962). — Prise de nombreuses forteresses. — L'armée retourne célébrer les fêtes de Pâques à Césarée. — Rentrée des Byzantins en Cilicie (printemps de 962). — Siège et prise d'Aïn-Zarba. — Exil de la population sarrasine. — Prise de plusieurs autres forteresses, entre autres de Sis. — Les Byzantins franchissent les défilés de l'Amanus. — Description de ces défilés. — Marche de Nicéphore sur Alep. — Les armées sarrasines. — Description de la Syrie du nord et de la principauté d'Alep. — Les Byzantins s'emparent des forteresses syriennes, Membedj, etc. — Ils paraissent devant Alep. — Description de cette ville et du palais de Seïf Eddaulèh. — Lutte pour Alep. — Seïf Eddaulèh est définitivement battu. — Prise et pillage d'Alep. — Le château de la ville seul résiste. — Effort infructueux des Grecs pour s'en emparer. — Mort d'un prince byzantin. — Retraite de Nicéphore. — Il apprend la nouvelle de la mort de Romain II..... 154

CHAPITRE V.

Mort de Romain II, survenue le 15 mars 963. — Portrait de ce prince. — Ses défauts. — Ses qualités. — Monnaies frappées sous son règne. — Enfants qu'il eut de Théophano. — Sa mort marque une ère nouvelle dans l'histoire byzantine. — Négociations secrètes entre Nicéphore et Théophano, antérieures à la mort de Romain II. — Basile et Constantin succèdent à leur père sous la tutelle de leur mère Théophano, Joseph Bringas demeurant le véritable chef du pouvoir. — Nicéphore, secrètement appelé par Théophano impatiente du joug de Bringas, accourt à Constantinople. — Il triomphe au Cirque pour ses victoires de Cilicie et de Syrie. — Bringas découvre sa liaison secrète avec l'impératrice Théophano. — Il veut le perdre ; Nicéphore se réfugie à Sainte-Sophie. — Le patriarche Polyeucte le fait sortir de cet asile et le mène au Sénat. — Par ses discours ardents et malgré Bringas, il fait nommer à nouveau Nicéphore généralissime des forces d'Asie avec des pouvoirs illimités. — De son côté, Nicéphore jure de respecter les droits des deux petits empereurs. — Il retourne à l'armée d'Asie. — Mort violente de l'ex-Basileus Stéphanos. — Nicéphore se prépare à tenter un coup d'État militaire. — Bringas, furieux de l'avoir laissé échapper, cherche à se le faire livrer par ses lieutenants Jean Tzimiscès et Courcouas. — Ceux-ci dévoilent à Nicéphore les projets de l'eunuque. — Malgré sa feinte résistance, ils le font proclamer Basileus à Césarée par l'armée d'Asie, le 3 juillet 963. — Nicéphore marche sur Constantinople. — Terrible sédition populaire provoquée dans la capitale par les violences exercées par Bringas sur les parents et les partisans de Nicéphore. — Guerre de rues

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

INTRODUCTION 1

CHAPITRE PREMIER.

Dernière maladie du Basileus Constantin VII Porphyrogénète. — Sa mort, survenue le 9 novembre 959. — Coup d'œil sur son règne. — Avènement de Romain II. — Éducation de ce prince. — Son caractère. — Sa femme la Basilissa Théophano. — Funérailles solennelles du Basileus défunt aux Saints-Apôtres. — Les tombeaux des empereurs d'Orient. — Le patriarche Polyeucte. — Débuts du règne de Romain II. — Changements parmi les hauts fonctionnaires du Palais. — L'eunuque Joseph Bringas gouverne au nom du Basileus. — Faveur de l'indigne Jean Chœrina. — Influence toute-puissante de Théophano. — Elle fait chasser du Palais et reléguer dans des monastères les princesses ses belles-sœurs. — Mort de l'impératrice mère Hélène. — Le nouveau Basileus fait part de son avènement aux souverains et princes alliés ou vassaux 1

CHAPITRE II.

Expédition contre les Sarrasins de Crète sous le commandement de Nicéphore Phocas. — Préparatifs gigantesques. — Description de la flotte et énumération des troupes de débarquement. — Départ de l'expédition. — Son itinéraire. — Débarquement en Crète. — Premiers combats. — Siège et prise de Chandax. — Conquête de l'île de Crète tout entière. — Triomphe (ovation pédestre) de Nicéphore au Cirque. — L'émir de Crète et les siens prisonniers à Byzance. — Conduite habile des Byzantins à l'égard des souverains et chefs étrangers captifs ou otages 32

CHAPITRE III.

Exploits du curopalate Léon, frère de Nicéphore, sur la frontière d'Asie Mineure, à la tête des forces orientales. — Coup d'œil rétrospectif sur les péripéties de l'incessante guerre de frontière entre Byzantins et Arabes. — Récents succès des impériaux. — État des hostilités entre les deux races au moment où commence ce récit. — Les deux frères Hamdanides, princes d'Alep et de Mossoul, principaux adversaires des Byzantins. — Le plus grand ennemi de l'empire est le plus jeune des deux frères, le célèbre Seif Eddaulèh, prince d'Alep. — Origines de ce héros musulman et de sa puissance. — Portrait de ce prince chevaleresque et lettré. — Sa vie, sa cour, son entourage. — Son goût pour les lettres et la poésie. — Son poète Motenabbi. — Poésies de celui-ci. — Premières luttes de Seif Eddaulèh contre les Grecs. — Description de ses États. — Sa grande expédition

Pages.

Autre prise de ville. Miniature d'un ms. slavon de la bibliothèque du Vatican..... 575
Statues peintes et dorées de l'empereur Othon Ier le Grand, et de sa première femme Édith, morte en 947, qui sont sur l'autel d'une chapelle de la cathédrale de Magdebourg..... 579
Denier d'argent du pape Jean XII frappé à Rome. Ce denier, qui porte le seul nom du pape, a été frappé avant 962..... 581
Denier d'argent pontifical frappé en 962 ou 963, à Rome, au nom et à l'effigie d'Othon Ier avec le nom du pape Jean XII au revers..... 583
Ivoire de la collection Trivulce à Milan représentant l'empereur Othon Ier..... 589
Guerriers occidentaux du Xe siècle. Miniature d'un psautier de la bibliothèque royale de Stuttgard.. 593
Denier d'argent pontifical frappé à Rome au nom du pape Léon VIII et de l'empereur Othon Ier 597
Denier d'argent pontifical frappé aux noms d'Othon Ier et du pape Jean XIII..... 599
Évêque latin et roi d'occident du Xe siècle. Types des costumes épiscopal et royal de l'époque. Miniature d'un ms. du Xe siècle de la bibliothèque de Saint-Omer..... 601
Guerrier latin du Xe siècle..... 605
Guerrier latin du Xe siècle..... 607
Sceau d'Othon Ier..... 611
Guerriers allemands du Xe siècle. Miniature du célèbre *Psalterium aureum* de Saint-Gall..... 615
Situle d'ivoire dédiée à Othon Ier, à Milan. Trésor de la cathédrale de Milan..... 619
Denier d'argent d'Othon Ier comme empereur d'Occident, frappé à Pavie..... 623
Bas-reliefs d'or enrichissant la couverture d'un merveilleux évangéliaire appartenant à la bibliothèque du château ducal de Gotha..... 625
Groupe de personnages ecclésiastiques latins du Xe siècle. Fresques de Saint-Clément de Rome 629
Personnages ecclésiastiques latins du Xe siècle. Fresques de Saint-Clément de Rome..... 633
Prélat latin du Xe siècle. Fresques de Saint-Clément de Rome..... 637
Statue d'Othon le Grand dans l'église de Magdebourg..... 639
Murailles maritimes de Constantinople, à la hauteur de la maison dite de Justinien..... 643
Coffret d'ivoire byzantin du Xe siècle, conservé dans le trésor de la cathédrale de Sens..... 647
Plaque d'ivoire de travail byzantin ayant servi autrefois de couverture à un évangéliaire. Musée de Cluny..... 651
Sceau ou bulle de plomb des douanes impériales du thème de Hellade ou de la Grèce continentale.. 653
Couronne dite de saint Étienne, conservée au trésor d'État du château d'Ofen, qui sert au couronnement des rois de Hongrie..... 657

Pages.

Couverture de l'évangéliaire dit d'Othon III, conservé à Aix-la-Chapelle. XIe siècle..... 661
Quartier de Yédi-Koulé ou château des Sept-Tours, à Constantinople..... 665
Célèbre reliquaire de la Vraie Croix de Limbourg exécuté sur l'ordre des empereurs Romain et Constantin vers 950 (face intérieure de la boîte)... 669
Reliquaire de Limbourg (couvercle de la boîte)... 673
Une page du manuscrit de la *Vie de saint Nicéphore* conservé à la Bibl. nationale..... 677
Prétendu emplacement de la porte Dorée à Constantinople..... 683
Reliquaire d'ivoire de la Vraie Croix conservé dans l'église du couvent des Franciscains de Cortone. Ce monument est précieux parce que le nom de Nicéphore Phocas y figure dans une inscription gravée en forme de croix..... 689
Face postérieure du reliquaire de Cortone. Les deux inscriptions, dont l'une en vers, sont gravées en creux..... 693
Autre vue de la ville de Hamah avec le cours de l'Oronte..... 697
L'Oronte à Antioche, d'après une photographie du comte Ch. Lanskoronski..... 701
Antioche, d'après une photog. communiquée par le commandant Marmier..... 705
Portion de la muraille d'enceinte d'Antioche telle qu'elle existait, presque intacte encore, vers la fin du siècle dernier..... 709
Ravin en arrière de Bab-el-Hadid, près Antioche. D'après une photographie du comte Ch. Lanskoronski..... 713
Autre vue d'Antioche, d'après une photographie... 717
Sceau ou bulle de plomb d'un duc ou gouverneur byzantin d'Antioche, après la conquête de cette ville par Nicéphore..... 721
Sceau ou bulle de plomb d'un patriarche grec d'Antioche, postérieur à la conquête de cette ville par Nicéphore..... 725
Sceau de plomb des commerciaires ou douaniers impériaux et archontes (ou directeurs) du bazar des étoffes de soie, ou Blattopolion, probablement à Constantinople..... 729
Combat entre Byzantins et Bulgares. Miniature d'un ms. slavon de la bibl. vaticane..... 737
Mort d'un czar bulgare. Miniature d'un ms. slavon de la bibl. vaticane..... 741
Guerre de Bulgarie. Reddition de ville. Miniature d'un ms. slavon de la bibl. vaticane..... 745
Guerre de Bulgarie. Marche de guerriers. Miniature d'un ms. slavon de la bibl. vaticane..... 749
Tombeau de Yaroslav, grand-duc de Russie au commencement du XIe siècle. Cathédrale de Kiev..... 753
Casque d'un grand-duc de Russie, d'après l'ouvrage historique de Polevoï..... 755

Pages.

Restitution d'une église byzantine de la belle époque, Kilissé-Djami. Façade postérieure..... 425

Une des plus célèbres églises byzantines dédiées à la Théotokos, aujourd'hui Abou'l-Djami..... 429

Étoffe de soie à fond rouge, de fabrique byzantine, qui existe encore actuellement dans la châsse de Charlemagne à Aix-la-Chapelle et qui enveloppe ses ossements..... 437

Vue de Méhédia de Tunisie, l'ancienne capitale des Fatimites africains au dixième siècle..... 439

Madone byzantine dans l'attitude de l'oraison. Bas-relief de l'église Santa-Maria in Porto à Ravenne 441

Croix byzantine à double traverse, dite croix patriarcale, sculptée sur une église d'Athènes.... 445

Couverture d'un manuscrit grec de la bibliothèque de Saint-Marc. Treize émaux cloisonnés sur or, contournés de perles fines et encadrés dans une bordure de pierreries et de perles, représentant le Christ et des saints, en composent l'ornementation. Dixième siècle..... 449

Bas-relief byzantin d'ivoire du dixième siècle environ, ayant fait partie des collections Soltykoff et Carrand. Il représente l'Ascension du Christ en présence de la Vierge et des Apôtres..... 453

La Nativité du Christ. Miniature du célèbre *Menologion* ou « Vie des saints grecs » de la bibliothèque du Vatican. Dixième siècle..... 457

Chapiteau byzantin de la belle époque..... 459

Camée byzantin du dixième siècle du Cabinet des médailles de France. Dauphin, avec une légende grecque fort incorrecte par laquelle le destinataire de ce petit objet précieux invite la dame à laquelle il en fait hommage à être heureuse et à ne point l'oublier..... 461

Dernières lignes d'un manuscrit de l'eunuque Nicétas, général de Nicéphore Phocas, conservé à la Bibliothèque nationale..... 465

Mosquée d'El Azhar, fondée en même temps que le Kaire par Djauher, le général du Khalife fatimite Mouizz, en l'année 359 de l'ère musulmane (970 de J.-C.)..... 467

Dinar ou pièce d'or du Khalife fatimite d'Afrique Mouizz, l'adversaire puis l'allié de Nicéphore Phocas. Ce dinar a été frappé au Kaire en l'an 365 de l'Hégire..... 469

Sceau ou bulle de plomb d'un catépano ou chef militaire byzantin du thème reconquis de Chypre 475

Faces antérieure et postérieure d'une croix-reliquaire byzantine au nom d'un des empereurs grecs du nom de Romain, donnée en 1204 par l'empereur Philippe de Souabe, à l'église collégiale de Notre-Dame de Maëstricht, d'après un ancien dessin conservé dans un inventaire de ladite collégiale..... 477

Boyouk-Djami. Mosquée à Adana, d'après une photographie inédite du comte Ch. Lanskoronski 481

Cataracte du Cydnus près de Tarsous, d'après une photographie inédite du comte Ch. Lanskoronski 485

Vue de Tarse, d'après un dessin du rév. Davis... 487

Dirhem frappé à Tarse au nom de Seif Eldaulèh, l'an 354 de l'Hégire, l'année même de la prise de cette ville par Nicéphore Phocas..... 491

Pages.

Sou d'or des empereurs Nicéphore Phocas et Basile, son pupille..... 492

Sou de Nicéphore Phocas portant son effigie à côté de celle de la Théotokos..... 493

Monnaie d'argent de Nicéphore Phocas portant son effigie disposée sur une croix-reliquaire..... 494

Follis de cuivre de Nicéphore Phocas..... 494

La Grande Muraille de Constantinople. Vue générale..... 501

Sou d'or au nom des empereurs Constantin Porphyrogénète et Romain Lécapène..... 505

Sceau ou bulle de plomb d'un chef ou protodémarque des Factions..... 509

Sceau de plomb de la Faction des Vénètes..... 511

Façade ouest de la cour de la grande mosquée de Diâr-Békir, l'ancienne Amida, d'après une photographie de M. Chantre..... 513

Essai de restitution d'après le chanoine Bock, de la fameuse couronne byzantine, dite de Constantin Monomaque, conservée au Musée National de Pesth..... 517

Plaque émaillée médiane de la couronne dite de Constantin Monomaque..... 521

Plaques émaillées nos 2 et 3 de la couronne dite de Constantin Monomaque..... 523

Plaques émaillées nos 4 et 5 de la couronne dite de Constantin Monomaque..... 525

Plaques émaillées nos 6 et 7 de la couronne dite de Constantin Monomaque..... 527

Plaques émaillées nos 8, 9 et 10 de la couronne dite de Constantin Monomaque..... 529

Murailles maritimes de Constantinople. Vue extérieure du château des Sept-Tours du côté de la mer..... 533

Monnaie de cuivre portant les effigies des empereurs Constantin Porphyrogénète et Romain Lécapène..... 537

Monnaie d'argent ou *Miliarésion* au nom des empereurs Constantin Porphyrogénète et Romain Lécapène..... 539

Essai de restitution de la façade du Palais du Boucoléon par le Dr Paspati..... 543

Coupe de la triple enceinte de la Constantinople byzantine..... 545

Czar bulgare et sa famille. Miniature d'un évangéliaire bulgare appartenant à lord Zouche..... 551

Prince et princesses bulgares. Miniature d'un ms. bulgare appartenant à lord Zouche..... 555

Guerriers russes du dixième siècle, reproduits dans un ancien et célèbre ms. slavon des *Légendes des saints Boris et Gleb*..... 559

Monnaie de bronze frappée spécialement pour le thème de Cherson, au nom de Nicéphore Phocas 561

Vue de Kiev sur le Dniéper..... 565

Les Russes poursuivant les Bulgares. Miniature d'un ms. slavon de la bibliothèque du Vatican.. 567

Les Russes, enlevant le bétail des Bulgares, marchent sur Dorostol. Miniature d'un ms. slavon de la bibliothèque du Vatican..... 571

Prise de Perëiaslavets et poursuite des Bulgares par les Russes. Miniature d'un ms. slavon de la bibliothèque du Vatican..... 573

Pages.

qui dure plusieurs jours et se termine par la chute définitive de Bringas et le triomphe des partisans de Nicéphore. Celui-ci est proclamé Basileus. — Le nouvel empereur et son armée attendent l'issue des événements sur la rive d'Asie. — Entrée triomphale du Basileus Nicéphore à Constantinople. — Son couronnement..... 252

CHAPITRE VI.

Portrait physique et moral du Basileus Nicéphore. — Ses vertus guerrières. — Ses qualités, ses défauts. — Sa vocation monastique. — Ses relations avec saint Athanase, constructeur du couvent de la Laure du mont Athos. — Description de l'empire à l'avènement de Nicéphore. — Thèmes d'Europe ou d'Occident. — Thèmes d'Orient. — Voisins de l'empire : les Bulgares et leur czar Pierre ; les Hongrois ; les Petchenègues ; les Khazars ; les Russes ; les petits États slaves de l'Adriatique ; les princes italiens ; les souverainetés musulmanes en Asie ; les dynastes arméniens et géorgiens. — La garde des marches byzantines de la frontière d'Asie. — Les akrites et les apélates. — Digénis Akritas..... 309

CHAPITRE VII.

Débuts du règne de Nicéphore. — Situation du nouveau souverain vis-à-vis des deux petits Basileis légitimes. — Nominations et promotions. — Mariage de Nicéphore avec Théophano. — Incidents survenus au moment de la cérémonie nuptiale. — Description de cette cérémonie. — Lutte avec le patriarche, qui oppose des difficultés à la consécration de cette union. — Nicéphore passe outre. — Soumission finale du patriarche. — Premier hiver du règne. — Fêtes. — Pompes religieuses. — Sollicitude de Nicéphore pour l'armée. — Affaires ecclésiastiques. — Mesures dirigées contre les empiétements des ordres religieux. — Novelle touchant les monastères. — Novelles touchant les militaires. — Autres novelles connues de Nicéphore..... 359

CHAPITRE VIII.

Événements de Syrie. — Continuation des hostilités entre Sarrasins et Byzantins. — Maladie de l'émir d'Alep. — Rébellion de Nadjâ. — Exploits de Jean Tzimiscès en Cilicie. — Il est toutefois forcé de lever le siège de Massissa. — Combat du « Mont du Sang ». — Disette affreuse. — Brouille entre l'émir al-Oméra et les Hamdanides. — Nouveaux préparatifs de Nicéphore pour une campagne définitive en Cilicie. — Cortège, équipages, escorte et train du Basileus en campagne. — Services de sa table, de son logement, de ses bagages, de sa garde-robe, etc., etc. — Itinéraire des armées impériales à travers l'Asie Mineure. — Première campagne de Nicéphore, devenu empereur, contre les Sarrasins, dans l'été de 964. — Départ de l'empereur et du cortège impérial pour la guerre d'Asie Mineure. — Arrivée à Césarée. — L'impératrice et les jeunes princes s'installent à Drizibion. — L'immense armée byzantine franchit le Taurus. — Elle est partout victorieuse. — Elle passe l'Amanus, puis, après une pointe en Syrie, fait brusquement volte-face. — L'empereur et ses troupes retournent hiverner en Cappadoce. — Défi insultant envoyé par Nicéphore au Khalife. — Réponse du Khalife. — Détails curieux sur cette polémique poétique..... 398

CHAPITRE IX.

Événements de Sicile. — Terribles ravages exercés sur les côtes de l'Italie par les Arabes d'Afrique et de cette île. — Tribut humiliant payé par les Byzantins. — Nouvelle rupture. — Expédition

Pages.

envoyée dans cette île par Nicéphore dans l'automne de 964 pour porter secours aux défenseurs de Rametta assiégés par les troupes d'Afrique. — Désastre affreux des Byzantins dans le cirque de Rametta. — Les chefs de l'expédition sont pris ou tués. — Rametta, dernière forteresse chrétienne de Sicile, tombe aux mains des Arabes en 965. — La flotte byzantine détruite dans la bataille du Détroit. — Paix conclue en 967 avec Mouizz, le Khalife fatimite de Kairouan. — Celui-ci s'empare de l'Égypte en 969..... 435

CHAPITRE X.

Conquête de l'île de Chypre par les Byzantins. — Événements de Syrie durant l'hiver de 964 à 965. — Épisode des guerriers chorassaniens. — Maladie du Hamdanide. — Ambassade byzantine pour l'échange des prisonniers. — Grande expédition de 965 en Cilicie. — Siège et prise de Massissa et de Tarsous. — Conquête définitive et organisation de la Cilicie. — Retour de Nicéphore à Constantinople dans l'automne de 965. — Son entrée triomphale dans la Ville gardée de Dieu. — Nouveaux événements de Syrie. — Courte période d'apaisement dans la lutte entre les Grecs et les Sarrasins. — Fin de la révolte de Nadjâ ; sa mort. — Échange de prisonniers. — Rébellion des Antiochitains. — Péripéties diverses. — Antioche est prise et reprise. — Triomphe momentané de Dizber. — Expédition foudroyante de Nicéphore en Mésopotamie et en Syrie en 966. — Mort de Seif Eddauléh, le 25 janvier 967. — Avénement de son fils Saad Eddauléh. — Funérailles de Seif Eddauléh. — Entrée solennelle de son successeur dans Alep..... 472

CHAPITRE XI.

Retour de Nicéphore Phocas à Constantinople. — Sa popularité diminue rapidement. — Il s'aliène toutes les classes de la nation. — Dureté de son administration. — Impôts énormes nécessités par les dépenses de la guerre. — Le Basileus fait preuve d'une partialité extrême envers ses soldats. — Il combat énergiquement l'omnipotence et les empiétements du clergé. — Il altère la monnaie. — Lui et son frère, le curopalate, sont accusés de spéculer sur les blés et toutes les subsistances. — Premiers mouvements séditieux à Byzance. — Rixes entre soldats et bateliers. — Panique au Cirque. — Émeute du jour de l'Ascension, le 9 mai 967. — Mesures de défense personnelle prises par Nicéphore. — Il fait construire la muraille du Grand Palais. — Il transporte sa résidence au palais du Boucoléon, rebâti et fortifié, transformé en un véritable château fort..... 531

CHAPITRE XII.

Rupture avec le czar Pierre de Bulgarie. — Prétextes invoqués par Nicéphore pour amener cette rupture. — Affront public infligé aux ambassadeurs bulgares. — Guerre avec la Bulgarie. — Nicéphore envahit la frontière bulgare, puis se retire. — Il préfère confier aux Russes de Sviatoslav, prince varègue de Kiev, le soin de détruire la puissance bulgare. — Mission du patrice Kalocyr auprès de Sviatoslav. — Sviatoslav et ses soldats se jettent sur la Bulgarie dans le courant de l'an 967 et font la conquête de toute la partie danubienne de ce royaume. — Ils passent l'hiver en pays conquis. — Ils sont rappelés à Kiev en 968 par une invasion des Petchenègues. — Les Petchenègues sont repoussés. — Mort de la czarine-mère Olga. — Seconde invasion de Sviatoslav en Bulgarie dans l'automne de cette même année 968..... 548

CHAPITRE XIII.

Affaires d'Italie. — Othon Ier le Grand d'Allemagne. — Progrès de l'autorité de ce prince dans la Péninsule. — Il restaure l'empire d'Occident, fait et défait les papes. — Il vise à la

Pages

possession des thèmes byzantins en Italie, pour parfaire la conquête de la Péninsule. — Ambassades échangées entre lui et Byzance. — Agression malheureuse d'Othon contre Bari. — Célèbre ambassade de Luitprand, évêque de Crémone, à Constantinople, auprès de Nicéphore. — Souffrances de l'envoyé de l'empereur germanique. — Ses audiences. — Récit détaillé de son séjour à Byzance. — Échec définitif des négociations. — Retour de Luitprand. — Départ d'Othon et de son armée pour l'Italie méridionale. — Ils envahissent les thèmes de Longobardie et de Calabre. — Situation de ces thèmes à cette époque. — Sollicitude de Nicéphore pour ses sujets italiens si malheureux. — Administration réparatrice de saint Nicéphore, magistros. — Situation de l'Église grecque en Italie à cette époque. — Lutte des Byzantins contre les Allemands en Italie depuis la Noël de l'an 968 jusqu'au mois de mai de l'année suivante; succès, puis retraite d'Othon. — Les hostilités se poursuivent après son départ. — Pandolfe Tête de Fer, chef des troupes allemandes, est battu et pris sous Bovino. — Marche en avant des Grecs victorieux. — Leur retraite. — Nouveaux succès des Allemands. — Ils battent cruellement, en avant d'Ascoli, les Byzantins sous le commandement d'Abdila..... 577

CHAPITRE XIV.

Dernière expédition de Nicéphore en Syrie dans le courant de l'an 968. — Débuts du règne de Saad Eddauléh. — Il triomphe de diverses rébellions. — Marche triomphale de Nicéphore à travers la Syrie et la Phénicie. — Toutes les forteresses sarrasines ouvrent successivement leurs portes de gré ou de force. — L'empereur paraît enfin devant Antioche et en installe le blocus. — Il rentre ensuite à Constantinople. — Blocus, puis prise d'Antioche par les lieutenants de Nicéphore. — Prise d'Alep par le stratopédarque Pierre. — Curieux traité d'Alep. — La principauté d'Alep, sous Kargouyah, qui en avait chassé Saad Eddauléh, devient vassale de l'empire d'Orient..... 695

CHAPITRE XV.

Les Russes en Bulgarie. — Ils occupent tout le pays au nord du Balkan. — Mort du czar Pierre. Avènement et captivité de Boris. — Le parti bulgare national, sous le boliade Schischman et ses fils, se prépare à la lutte imminente avec les Russes. — Hostilité générale contre Nicéphore. — Nombreux présages funèbres. — Théophano conspire avec Jean Tzimiscès. — Tragédie finale. Assassinat de Nicéphore. — Proclamation de Jean Tzimiscès son meurtrier et son successeur..... 735

BIBLIOGRAPHIE..... 763

TABLE DES ILLUSTRATIONS..... 769

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

Page 10, ligne 30 : *au lieu de* Basilies, *lisez* Basileis.

Page 21, ligne 1 de la légende de la vignette : *au lieu de* logothète, *lisez* logothète général.

Page 35, ligne 16 : le passage dont le sens est défiguré par suite d'une erreur dans la ponctuation doit être rétabli ainsi : ..... avait imaginé et organisé cette expédition. A la tête de cinquante-quatre gros navires, etc., etc., il parut subitement, etc., etc., devant la belle cité surprise sans défense.

Page 69, ligne 3 de la légende de la vignette : *au lieu de* Naziance, *lisez* Nazianze.

Page 207, ligne 1 de la légende de la vignette : *au lieu de* Pakras-Kalessi Qala'at, ou Bagras, *lisez* Pakras-Kalessi, ou Qala'at Bagras.

Page 211, ligne 3 de la légende de la vignette : *au lieu de* Aménas, *lisez* Anémas.

Page 216, ligne 21 : *au lieu de* et se porta au galop, *lisez* et se portant au galop.

Même page, ligne 23 : *au lieu de* et s'avança, *lisez* il s'avança.

Page 220, ligne 1 de la note 1 : *au lieu de* Abou'l Achaïer, *lisez* Abou'l Achaïr.

Pages 223, ligne 4, et 224, ligne 15 : *au lieu de* El-Qalaah, *lisez* El-Qala'at.

Page 244, ligne 19 : *au lieu de* Haschimide, *lisez* Hachimite.

Page 317, ligne 2 de la note 1 : *au lieu de* Porphyrios, *lisez* de Porphyrios.

Page 320, ligne 27 : *au lieu de* Nicéphore, même, *lisez* Nicéphore même,...

Page 332, ligne 13 : *au lieu de* d'eux-mêmes, *lisez* à eux-mêmes.

Page 343, légende de la vignette : *au lieu de* czar de Russie, *lisez* czar de Bulgarie.

Page 367, ligne 12 : *au lieu de* plan, *lisez* plane.

Page 436, ligne 13 : *au lieu de* violence, *lisez* une violence.

Page 457, ligne 2 de la légende de la vignette : *au lieu de* monuments, *lisez* manuscrits.

Page 500, ligne 23 : *au lieu de* portes, *lisez* postes.

Page 502, ligne 1 de la note 3 : *au lieu de* Mogaddasy, *lisez* Mokaddasy.

Pages 518, ligne 28, et 560, ligne 20 : *au lieu de* secrétaire, *lisez* chambellan.

Page 548, ligne 22 : *au lieu de* toute la puissance, *lisez* la toute-puissance.